

1955

Volume 119-20: 1954-55

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annales> Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

Recommended CitationVolume 119-120: 1954-1955, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
<http://via.library.depaul.edu/annales/119-120>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

SAINT VINCENT DE PAUL

ANNALES
DE LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION
(LAZARISTES)
ET DE LA COMPAGNIE
DES FILLES DE LA CHARITÉ

TOME 119-120 — ANNÉE 1954

N^{os} 473-474



A. PARIS, RUE DE SEVRES, 95

1954

SOMMAIRE ET TABLE ANALYTIQUE
du N° 473-474
des **ANNALES DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION**
(décembre 1954)

SAINT VINCENT DE PAUL

- Au *Conseil de Conscience*, influence de *Monsieur Vincent* sur la Reine Anne d'Autriche. (Lettre inédite de Mazarin, 19 juillet 1645, au comte d'Harcourt), p. 184.
Panégyrique de saint Vincent de Paul (19 juillet 1954), par Mgr *Gilles Barthe*, évêque de Monaco, pp. 153-160.
Saint Vincent de Paul et l'idée de tolérance (dissertation annexe du Doctorat d'Université, 11 mai 1953. Cf. *Annales*, t. 118, pp. 22-30), par *Sœur Margaret Flinton*, pp. 160-173.

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

- Antoine Fiat : sa vie, son âme, sa doctrine, par *Edouard Robert*, pp. 62-104.
Titres et références des XXII premiers chapitres de la vie du T.H. P. Fiat, par *Edouard Robert*, p. 64.
Mort du T.H. P. Eugène Boré (3 mai 1878), pp. 65-66 ; 87-88.
Le P. Fiat, *Vicaire général* (4 mai 1878), p. 66 : sa première circulaire du 4 mai 1878, texte, pp. 68-69 ; relations avec son Conseil, pp. 70-77 ; correspondance, pp. 78-96 ; direction des Filles de la Charité, pp. 87-92 ; Dames de la Charité, pp. 92-93 ; caractéristiques de ses lettres, pp. 97-98.
Assemblée provinciale : Ile de France (19-21 août 1878), pp. 77-78.
Assemblée générale (1^{er} septembre 1878) : préparation, *postulata*, pp. 98-104.

EUROPE

- FRANCE. — *Paris*. — *Maison-Mère* : Note *Jules Mailly* (27 décembre 1830-4^{er} novembre 1912), sur les vases sacrés de la chapelle royale, pp. 73-74. — Notice sur le frère coadjuteur *Jules Huleu* (11 décembre 1878-19 avril 1954), par *Henri Desmet*, pp. 104-112. — *Hôpital Saint-Michel* : Nouveau dispensaire et Pavillon des Cancéreux. Inauguration le 23 juin 1954. Allocution du *docteur Récamier*, pp. 134-137.
- AUTRICHE et ALLEMAGNE. — Voyage du T.H. P. Slattery (28 septembre-14 novembre 1953). Notes et Souvenirs, par *Pierre Dulau*, pp. 3-62.
- AUTRICHE. — Visites et séjour du T.H. P. Slattery (29 septembre-20 octobre 1953) : *Badgastein* (5 octobre), pp. 13-14 ; *Dull* (9 octobre), pp. 20-21 ; *Eggenberg* (10 octobre), pp. 23-24 ; *Ehrnau* (12 octobre), pp. 26-27 ; *Feldhof* (9 octobre), pp. 21-22 ; *Fohnsdorf* (12 octobre), pp. 27-28 ; *Furstenfeld* (8 octobre), p. 19 ; *Graz* (6-13 octobre), pp. 15-18 ; 21-22 ; 24-26 ; 28-29 ; *Hainburg* (17 octobre), p. 36 ; *Harlberg* (8 octobre), p. 20 ; *Hofgastein* (5 octobre), pp. 13-14 ; *Kirchstetten* (15 octobre), p. 31 ; *Knittelfeld* (12 octobre), p. 27 ; *Mariazell* (13 octobre), pp. 29-30 ; *Oberwart* (8 octobre), p. 20 ; *Pinkafeld* (8 octobre), pp. 19-20 ; *Rottenmann* (12 octobre), p. 27 ; *Salzbourg* (29 septembre-3 octobre), pp. 4-11 ; *Sankt Margareten* (18 octobre), pp. 18-19 ; *Sankt Poelten* (14 octobre), pp. 30-31 ; *Sankt Veit* (4 octobre), p. 12 ; *Schwanberg* (10 octobre), pp. 22-23 ; *Schwarzach* (3-5 octobre), pp. 11-13 ; *Schernberg* (4 octobre), pp. 12-13 ; *Seckau* (12 octobre), p. 28 ; *Sitzendorf* (19 octobre), p. 39 ; *Tullnerbach* (15 octobre), p. 31 ; *Villach* (6 octobre), pp. 14-15 ; *Wien* (15-17 octobre), pp. 31-40 ; *Wolfsberg* (6 octobre), p. 15 ; *Wundschuh* (10 octobre), p. 22.
- ALLEMAGNE. — Voyage du T.H. P. Slattery (21 octobre-14 novembre 1953) : *Aix-la-Chapelle* (9 novembre), pp. 54-55 ; *Alf* (30 octobre), pp. 49-50 ; *Bonn* (13 novembre), pp. 60-61 ; *Boscheln* (8 novembre), pp. 53-54 ; *Cologne* (21-25 octobre ; 10-11 novembre), pp. 40-45 ; 51 ; 55-57 ; *Dusseldorf* (12 novembre), pp. 58-60 ; *Engers* (5 novembre), p. 50 ; *Euskirchen* (11 novembre), p. 58 ; *Flittard* (12 novembre), p. 58 ; *Godesberg* (30 octobre), pp. 50-51 ; *Hardt* (8 no-

SAINT VINCENT DE PAUL

ANNALES
DE LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION
(LAZARISTES)
ET DE LA COMPAGNIE
DES FILLES DE LA CHARITÉ

TOME 119-120 — ANNÉE 1954



A PARIS, RUE DE SEVRES, 95

ST. MARY'S SEMINARY LIBRARY
Perryville, Missouri

AUTRICHE ET ALLEMAGNE

AUTRICHE ET ALLEMAGNE

Voyage du Très Honoré Père
(28 septembre-14 novembre 1953)



A l'occasion du *premier centenaire* de sa fondation, que la province d'Autriche de la Congrégation de la Mission devait célébrer à la fin de l'année 1953, son visiteur, M. Romstorfer, avait demandé au T.H. Père de vouloir bien honorer ces fêtes de sa présence. M. le Supérieur général accueillit favorablement cette requête. Et comme il n'avait pu se rendre en Allemagne l'année précédente pour une semblable circonstance, il résolut d'y passer à son retour d'Autriche.

Dès le lendemain de la clôture de notre retraite annuelle, nous avons donc pris la direction de Salzbourg. Partis de Paris le 28 septembre au soir, nous étions le lendemain matin à *Zurich*. Nous pouvions y passer deux heures. Le T.H. Père avait donc décidé que nous en profiterions pour aller célébrer la sainte messe chez les Filles de la Charité qui ont une maison à *Zurich* sur la paroisse des saints Pierre et Paul. Leur curé nous attendait à la gare. Jeune, très cultivé, en même temps simple et cordial, il nous fait un accueil charmant, d'autant plus apprécié qu'il parle couramment le français. Quelques minutes d'auto suffisent pour gagner la maison des Sœurs. A Sœur Hausberger et à ses deux compagnes s'étaient jointes, pour nous recevoir à l'entrée de la maison, quelques Sœurs de la Médaille Miraculeuse qui travaillent avec elles et sous la dépendance de la Sœur supérieure. Toutes étaient rayonnantes de joie, n'osant croire à l'honneur que leur faisait le successeur de saint Vincent, tel Jésus s'invitant chez l'heureux Zachée, pour reprendre la comparaison de Sœur Hausberger. La maison des Sœurs n'ayant pas d'oratoire équipé pour la célébration de la messe, il nous suffit de traverser une petite ruelle pour entrer dans l'église paroissiale où nous célébrons le saint sacrifice. Nous avons tout le temps de faire notre action de grâces et de prendre notre petit déjeuner. Très émue, Sœur Hausberger fait connaître au T.H. Père les œuvres de la maison, et M. le Curé l'assure de sa gratitude pour les services qu'elles rendent à la paroisse. On prend une photographie qui perpétuera le souvenir de cette heureuse matinée, et nous partons pour la gare centrale de *Zurich*.

Nous sommes vraiment privilégiés. De Paris à *Zurich*, il n'y avait eu que deux autres voyageurs avec nous dans notre compartiment. De *Zurich* à *Innsbruck* où viendront nous rejoindre le visiteur d'Autriche et le directeur des Filles de la Charité de la province de Salzbourg, nous sommes tout à fait seuls. Les sites que nous parcourons passent à bon droit pour être enchanteurs : rives du lac de *Zurich* et du *Wallensee*, *Voralberg* et *Tyrol*. Hélas ! le soleil n'arrive pas à percer les nuages, et ces magnifiques paysages n'ont pas aujourd'hui l'éclat que lui donnent ses rayons. Et quand nous atteignons dans le *Tyrol*

les altitudes de mille-cent et mille deux cents mètres, le brouillard nous dissimule complètement ces vallées qui, par des jours ensoleillés, doivent être si belles à voir. C'est un petit sacrifice auquel il faut se prêter de bonne grâce.

MM. Romstorfer et Suchomel nous attendaient donc à *Innsbruck*. Ils nous rejoignent dans notre compartiment, et nous faisons ensemble les quelque deux cents kilomètres qui nous séparent encore de *Salzburg*. Les Filles de la Charité dont les maisons se trouvent sur notre trajet, ou à proximité, ont été prévenues du passage de M. le Supérieur général. Aussi, à plusieurs stations sont-elles groupées sur le quai de la gare. Quelquefois le train ne s'arrête pas. Mais c'est pour elles une consolation d'avoir aperçu quelques secondes le successeur de saint Vincent, de lui avoir témoigné, par l'attitude et le regard, leur respectueux attachement et d'avoir reçu sa bénédiction. Mais à d'autres stations, le train s'arrête plus ou moins longtemps. Les Sœurs en profitent pour se rapprocher du compartiment du T.H. Père et lui dire quelques mots. Enfin, à l'heure prévue, exactement à 21 h. 05, nous arrivons à la gare centrale de *Salzburg*. Ma Sœur Visitatrice et son conseil nous attendaient sur le quai. Quelques minutes plus tard, elles accueillent le T.H. Père sur le seuil de la maison centrale de la province. Pour gagner la chapelle, M. le Supérieur général passe entre deux rangées impressionnantes de Sœurs à l'habit, d'infirmières et de petites Sœurs du Séminaire. Après le chant du « *Benedictus* », le T.H. Père donne sa bénédiction, et les Sœurs se retirent, car il est déjà tard, surtout pour des personnes qui se lèvent à quatre heures.

30 septembre. — A 5 h. 30, M. le Supérieur général célèbre la messe de communauté. Les Sœurs y chantent. Cette musique chorale, exécutée par toute l'assistance, est vraiment saisissante. D'autant que les voix sont claires et bien timbrées, le mouvement souple, l'exécution nuancée. C'est digne de *Salzburg*, la patrie du grand musicien Mozart.

A 8 heures, les Sœurs reçoivent le T.H. Père dans la salle de communauté. Après un chœur d'ouverture, une Sœur à l'habit lit un compliment en français, traduisant leur bonheur de voir chez elles le successeur de saint Vincent, et exprimant aussi le désir d'accueillir bientôt la T.H. Mère. C'est en anglais qu'une petite Sœur du Séminaire exprime ensuite les sentiments de ses jeunes compagnes. Puis, tour à tour, le visiteur de la province d'Autriche et le directeur des Sœurs de la province de *Salzburg*, disent leur joie de voir exaucé leur rêve. Ils assurent le T.H. Père de la prière fervente de ses enfants et de leur parfaite docilité à ses directives, et demandent pour tous sa bénédiction.

A l'origine de la province de *Salzburg* il y a, comme pour l'introduction des Filles de la Charité aux Etats-Unis, la fusion d'une communauté religieuse avec la leur. En 1844, le cardinal Schwarzenberg avait fondé une congrégation dite « *Sœurs de la Charité* », dont la maison-mère fut d'abord à *Schwarzach*. Leur second supérieur fit construire à *Salzburg* une nouvelle maison centrale. C'est la deuxième supérieure générale, Mère Vincent Praxmar qui, en 1882, réalisa l'union de sa communauté avec la Compagnie des Filles de la Charité. Cette communauté comptait alors trois cent quatorze membres et quarante-sept

maisons. Sous la sage direction de l'ancienne supérieure générale, devenue la première visitatrice de la province de Salzbourg, celle-ci prit un bel essor, puisqu'en 1903, à la mort de Sœur Praxmar, elle comprenait cinq cent dix Sœurs réparties en soixante-dix maisons. Il faut noter aussi que, de son vivant, prit naissance à Salzbourg, sur le modèle de ce qui s'était fait à Graz, l'association des Sœurs infirmières, dites de la *Médaille Miraculeuse*. La province de Salzbourg connut son apogée en 1937 avec six cent trente-trois Sœurs et quatre-vingt-cinq maisons. Hélas ! la seconde guerre mondiale l'a durement éprouvée. Ce fut même auparavant le régime nazi qui expulsa les Sœurs des écoles et hôpitaux et confisqua les biens de la province. La si méritante visitatrice, Sœur Königsegg, fut mise en prison, puis exilée. Le coup de grâce fut donné à la Maison centrale par les bombardements du 27 novembre 1944 et du 25 avril 1945. Les photographies prises alors, et qui figurent dans l'album remis au T.H. Père, laissent voir des monceaux de ruines au milieu de pans de murs calcinés. Mais cette catastrophe n'empêcha pas les Sœurs de poursuivre leur ministère charitable auprès des blessés, des réfugiés, des pauvres et des malades. Et, dès la fin de la guerre, avec un beau courage, on se mit à reconstruire. Certains travaux sont encore en cours. Mais c'est déjà un bel ensemble de bâtiments que nous parcourons ce matin. Sans parler des activités communes à toute maison centrale, celle-ci est un centre très actif de retraites. On y a ouvert un beau jardin d'enfants, et de nombreux pauvres y reçoivent leur pain quotidien.

A 11 heures, nous nous rendons au palais archiépiscopal, pour l'audience que veut bien nous accorder Son Excellence Mgr Rohrachner. Le palais occupe tout un côté d'une vaste place; aussi, a-t-on pu y grouper les services centraux de toutes les œuvres du diocèse. Monseigneur nous reçoit très aimablement et avec beaucoup de simplicité. On sent un chef actif, bien informé et soucieux de promouvoir le bien des âmes. Il s'enquiert de la situation actuelle de notre Congrégation, notamment dans les pays de missions. Nous regagnons à pied la maison de nos confrères de Salzbourg, attenante à la maison centrale des Sœurs et où résident avec le directeur des Sœurs, deux autres confrères, M. Muellauer et M. Dworschak. Ce dernier est un vétéran du Collège Saint-Georges d'Istanbul : malgré ses quatre-vingt-deux ans, il garde une vivacité d'esprit et une amabilité souriante qui en font un charmant compagnon. Comme le palais épiscopal, la maison de nos confrères se trouve sur la rive gauche de la *Salzach*, dans la partie ancienne de la ville, ou plutôt dans un des faubourgs qui la prolongent au nord. Le palais de l'archevêque, lui, est au cœur de la vieille ville. En le quittant, nous arrêtons quelques instants nos regards sur la hauteur attenante que couronne une forteresse de belle allure. Puis, nous entrons dans la cathédrale, toute voisine de la résidence de l'archevêque. Elle a bien souffert, elle aussi des bombardements durant la dernière guerre, et la moitié seulement de l'édifice est livrée au culte. Même ainsi réduite, la cathédrale a des proportions considérables pour une ville d'environ cinquante mille habitants. Mais on pourrait souhaiter une décoration plus sobre et de meilleur goût. Nous avons ici la première révélation de ce style « *baroque* », dont la vogue fut si grande dans toute l'Autriche et auquel nous avons quelque peine à nous faire.

Nous longeons le quai de la rive gauche de la Salzach. Sur trois cents mètres environ, il est dominé par la « Montagne des Moines » (*Monchenberg*), dont les falaises tombent à pic sur le quai. Par endroit, des maisons sont adossées à la montagne. Leurs habitants doivent parfois éprouver quelque inquiétude au souvenir des blocs qui à plusieurs reprises, dans le passé, sont tombés de ces hauteurs.

Dans l'après-midi, nous visitons le *Landesspital*, hôpital civil, dirigé par les Filles de la Charité, qui se trouve tout près de la maison centrale. Grâce à la passerelle qui enjambe une rue, il ne faut que quelques minutes pour aller d'une maison à l'autre. Cet hôpital compte plus d'un millier de malades. Les dégâts causés par la guerre ont obligé d'élever un certain nombre de baraquements en planches pour abriter quelques services. Mais l'ensemble a grand air, et l'hôpital est très bien équipé. Sa visite, même assez rapide, prend bien trois heures. On comprend qu'un des aumôniers porte le titre de curé et que deux vicaires ne soient pas de trop pour le soin spirituel des malades, d'autant que ces malades sont tous catholiques, et beaucoup fervents chrétiens. Tous les jours, c'est à une centaine d'entre eux que l'on porte la sainte communion. Un petit pavillon a particulièrement retenu notre attention. C'est celui où on applique le traitement dit « *Wasserbett* » (littéralement « *lit d'eau* »). Dans certains cas de maladies sans remède, ou pour le traitement d'affections nerveuses ou cutanées, on fait séjourner le malade, tout le long de la journée, dans une baignoire dont l'eau se renouvelle continuellement. On obtient, paraît-il, par ce moyen, des guérisons ou du moins des améliorations remarquables. Dans la salle où nous pénétrons, trois malades prennent leur bain. L'un d'eux a devant lui, sur la planche de bois qui couvre en partie la baignoire, la photographie d'un garçonnet de sept à huit ans. C'est sans doute son enfant : et il le regarde pour tromper la longueur de ses interminables journées.

Le soir, après souper, séance familiale chez les « *Louises* ». On donne ce nom à des jeunes filles qui, sous le patronage de sainte Louise de Marillac, s'adonnent au service des malades. Elles ne font pas de vœux, mais elles s'assujettissent à une règle de vie et obéissent à une supérieure, Fille de la Charité, pour le temps qu'elles passent dans l'association. Nous allons les voir dans le bel immeuble qu'elles occupent non loin de la maison centrale. Ces jeunes filles font leurs études d'infirmière et s'occupent du soin des malades. Leurs études terminées, elles vont servir d'auxiliaires aux Filles de la Charité, dans leurs différentes œuvres et leur apporter un secours tout particulièrement apprécié en ce temps de pénurie de vocations. De plus, un certain nombre de Louises ont voulu se donner plus complètement au service des pauvres et des malades, et, pour le faire, elles sont entrées chez les Filles de saint Vincent. Celles de Salzbourg nous ont donc invités ce soir à une petite réunion de famille. Nous entendons des chants en dialecte du pays, des chants tyroliens. Puis, en costume local, quelques-unes d'entre elles exécutent des danses à la fois gracieuses et modestes. Dans l'une de ces danses, les jeunes filles évoluent en cercle autour d'un mât du sommet duquel partent des rubans de diverses couleurs dont les danseuses tiennent l'autre extrémité. Les rubans se tressent deux par deux à mesure que la danse se déroule ; puis un mouvement inverse leur rend leur indépendance. La séance se ter-

mine par le chant d'une belle prière du soir dans une obscurité que perce seule la flamme de quelques bougies. Dieu veuille que leur association si vivante et si bienfaisante garde à ces jeunes filles leur joyeux dévouement aux membres souffrants de Jésus-Christ.

1^{er} octobre. — M. Suchomel nous fait faire une agréable promenade en ville. Nous allons d'abord visiter la vieille église Saint-Pierre, basilique romane du x^{ix} siècle, remaniée il est vrai au x^{vii} et au x^{viii} siècles. L'abbaye bénédictine adjacente remonte à saint Rupert, qui la fonda au vi^e siècle. En prolongement de l'abbaye, une aile a été récemment construite pour accueillir des étudiants bénédictins qui viennent ici recevoir leur formation intellectuelle. Dans le vestibule de cet édifice, les touristes s'arrêtent et s'attardent devant un crucifix en bois sculpté, de grandeur plus que naturelle, œuvre d'un artiste encore vivant. Le sculpteur a représenté le corps du crucifié recroquevillé sur lui-même, écrasé en quelque sorte par les péchés du monde. Les côtes sont saillantes, le masque tragiquement douloureux. C'est d'un réalisme puissant, et qui ne choque pas si on prend le recul nécessaire pour regarder ce crucifix. Près de l'église Saint-Pierre, une autre visite s'impose : celle d'un vieux cimetière entouré de chapelles creusées dans le rocher et fermées de grilles. Il est dominé par des grottes auxquelles on accède par un long escalier. Deux d'entr'elles sont des chapelles datant du haut moyen âge et peut-être même du v^e siècle. Nous visitons ensuite l'église des Franciscains. Un avis collé sur la porte d'entrée ne manque pas de saveur. Il prévient les visiteurs qu'il n'est pas prudent d'introduire les chiens dans l'église. On a, en effet, répandu de la mort-aux-rats sur le pavé, et les bons religieux déclinent toute responsabilité dans les accidents qui pourraient s'ensuivre.

Nous nous rendons ensuite à la maison de Mozart. Nous avons la bonne fortune d'y rencontrer un Parisien de Saint-Mandé, familier de Salzbourg et grand amateur de musique. Il nous fait les honneurs du musée, installé dans la maison où naquit le génial compositeur. Nous nous arrêtons avec intérêt devant quelques portraits de Mozart et les tableaux de famille qui les encadrent. On voit là encore le violon et le clavecin dont il joua, un livre de piété en français, imprimé à Vienne, dont il s'est servi, quelques lettres autographes et le manuscrit de plusieurs de ses œuvres musicales. La matinée s'achève par l'ascension du *Monchenberg*, que couronne la forteresse de *Salzbourg*. On accède au sommet de ce rocher par un funiculaire que fait fonctionner une chute d'eau. Quelle magnifique vue on a de la terrasse du château sur la ville et les environs ! La construction et l'embellissement de la forteresse furent l'œuvre de plusieurs évêques de *Salzbourg*. L'un d'eux était de condition modeste, fils de pauvres cultivateurs. Il n'a pas rougi de son humble origine. Sur sa plaque tombale, où il est représenté en habits pontificaux, son blason contient une rare. Saint Vincent eût aimé ce geste.

Au début de l'après-midi, nous partons pour l'hôpital des aliénés, qui se trouve aux portes de la ville et où Sœur Markert et une quarantaine de Filles de la Charité prennent soin de ces malades particulièrement dignes de pitié. Dans le mot qu'il adresse aux Sœurs, le T.H. Père rappelle fort à propos l'affection qu'avait saint Vincent pour les pauvres déments internés

à Saint-Lazare. Nous visitons l'établissement sous la direction des Sœurs et d'un médecin. Les pavillons sont dispersés dans un beau parc boisé qui assure un calme, un silence particulièrement souhaitables pour des malades de cette sorte. Nous passons dans quelques salles de femmes. Ces pauvres infortunées, celles du moins qui ne sont pas tout à fait inconscientes, témoignent de leur respect aux prêtres qui passent et se mettent à genoux pour recevoir leur bénédiction. On sent l'influence de l'éducation première dans la famille et à l'école. L'hôpital date de 1898, et il fut dès le début confié aux Filles de la Charité. En 1938, les infirmières, employées par les nazis exigèrent le départ des Sœurs ; leur nombre fut seulement réduit. En 1941, appliquant leur barbare doctrine sur la nécessité de se débarrasser des incurables, des bouches inutiles, les nazis de Salzbourg envoyèrent à la chambre à gaz trois cents de ces pauvres aliénés. On devine la douleur des Sœurs qui les soignaient avec tant de dévouement et d'affection. Ces tristes jours sont heureusement révolus. Les Filles de la Charité ont repris à l'hôpital tous les services que leur effectif réduit leur a permis d'accepter. A cause de la raréfaction des vocations, elles ne sont plus ici que trente-huit. Pourtant, le travail s'est compliqué avec l'adoption de nouvelles méthodes de thérapeutique. Jadis, les malades qui entraient à l'hôpital n'en sortaient plus. Actuellement, les sorties sont assez fréquentes, par suite de guérison ou d'amélioration notable. Une des conséquences de cet état de choses est que l'on peut de moins en moins compter sur l'aide que les malades apportaient aux Sœurs dans divers travaux, et qu'il faut davantage recourir à un personnel rétribué. A noter une heureuse initiative prise par les médecins de l'hôpital. Pour rendre les Sœurs plus capables de s'acquitter avec compétence de leur emploi, ils leur font des conférences sur la manière de soigner leurs malades.

De l'hôpital des aliénés nous nous rendons au jardin d'enfants du quartier de *Liefering*. Il doit son origine à la ferme achetée pour aider au ravitaillement de la maison centrale. Les fermiers et trois Sœurs préposées aux travaux se partagent la vaste maison d'habitation. Dans les étables qui font corps avec elle, nous admirons de belles vaches et des porcs de belle race. Devant la maison, un grand champ produit céréales et légumes, et un verger donne des fruits en abondance. Tous les jours, la bonne jument *Frida* porte à la maison centrale les produits très appréciés de la ferme. C'est en 1931 que fut construite, en continuation de la ferme, et dès lors en pleine campagne, la maison qui abrite le jardin d'enfants. Le milieu est idéal pour ces petits, et on comprend que le jardin connaisse une grande faveur dans le quartier. Les bambins qui nous accueillent sont charmants. Une fillette adresse avec une assurance imperturbable au T.H. Père un compliment en anglais. Puis ce sont des chants mimés exécutés par des garçons en costume régional. Quel bien les Sœurs doivent faire à ces enfants et, par eux, à leurs parents !

2 octobre. — Le T.H. Père visite ce matin deux maisons de caractère bien différent : un asile de vieillards et encore un jardin d'enfants. L'asile est plutôt une maison de retraite pour personnes âgées pouvant payer une petite pension. Œuvre tout particulièrement bienfaisante en ces jours de vie chère où la

situation de bien des gens qui auraient pu jadis mener une vie assez large serait souvent critique, et même désespérée, si elles n'avaient la ressource de pensions de ce genre. Celle de *Riedenburg* est particulièrement accueillante. Aussi compte-t-elle dans les cent soixante-dix pensionnaires. Les chambres de première classe sont plus spacieuses, et leurs occupants les meublent avec un certain luxe. Mais les moins fortunés eux-mêmes sont bien convenablement installés, bien nourris, et tous se déclarent ravis de pouvoir terminer leurs jours dans une maison où ils sont entourés de soins maternels. La chapelle, vaste et bien décorée, de l'établissement, en occupe le centre. Les corridors des deux parties de l'immeuble aboutissent tous à des tribunes d'où les personnes malades ou infirmes peuvent assister aux offices. La maison possède à demeure un aumônier très zélé, dont les Sœurs font le plus grand éloge. Sœur Mitterer est aidée dans cette belle œuvre, par treize compagnes.

Le jardin d'enfants de *Marxglan* est, naturellement, moins silencieux que la maison de retraite. Nous parcourons les diverses salles où ces petits nous disent un mot de bienvenue et récitent ou chantent les meilleurs numéros de leur répertoire. Quelle patience il faut aux Sœurs et aux sous-maîtresses pour leur apprendre à chanter juste et à mimer ce qu'ils disent. C'est toujours le même but que dans les asiles que nous avons connus. Mais quel progrès dans les méthodes depuis cinquante ans ! C'est d'autant plus nécessaire qu'ici aussi les œuvres laïques font aux œuvres confessionnelles une concurrence acharnée et leur disputent àprement cette petite enfance qui est la pépinière des écoles de demain.

Comme il nous reste encore un peu de temps avant le dîner, nous gravissons les pentes du Mont des Moines. Le soleil, qui ne s'était pas montré depuis notre arrivée à Salzbourg, brille enfin dans un ciel sans nuages. D'ici encore, comme de la forteresse, nous jouissons d'un coup d'œil splendide sur la ville, et nous percevons mieux les quartiers plus récents, ceux de la rive droite. Le grand voyageur Humboldt disait qu'après Constantinople et Naples, Salzbourg était la plus belle ville qu'il connaît. L'éloge paraît un peu excessif, mais il s'explique.

Au début de l'après-midi, nous visitons la partie de la maison centrale réservée aux retraitantes. Elles sont fort bien installées, et nous comprenons qu'elles viennent ici volontiers. Nous en rencontrons quelques-unes, notamment des Louises, qui prennent part à une retraite de trois jours, ouverte hier au soir par M. Suchy, supérieur de notre maison de *Graz*. Elles nous édifient par leur recueillement qui ne les empêche pas de nous saluer d'un gracieux sourire. De là, nous passons à un moulin qu'une ruelle sépare de la maison centrale. Ce moulin appartient aux Sœurs, mais elles l'ont loué à des Pères Bénédictins, pour avoir moins de soucis. L'installation est splendide. Le grain est trié, vanné, lavé avant d'être moulu, puis ensaché, par de puissantes machines dont l'approvisionnement, le contrôle et l'entretien requièrent seulement quelques ouvriers, dont le travail n'a rien de pénible. C'est merveilleux d'ingéniosité. Mais on ne peut s'empêcher de penser au grave problème que cette mécanisation toujours plus poussée pose pour l'emploi de la main-d'œuvre ouvrière.

Nous nous rendons ensuite dans une maison bien attachante. Le nom qu'elle porte encore rappelle sa destination première et

ses origines lointaines. On l'appelle « *Leprosenhaus* », la maison des lépreux. Les archives en font mention dès 1272. Il n'y a plus de lépreux ici. Les Filles de la Charité qui prirent en 1857 la direction de la maison y soignent une soixantaine d'incurables, dont beaucoup ne quittent pas leur lit. Le T.H. Père fait le tour des chambres, et nous sommes bien édifiés de la résignation chrétienne dont font preuve ces pauvres infirmes, parmi lesquels il y a plusieurs cancéreux. Bien édifiés aussi de la pauvreté de la maison. Saint Vincent doit jeter sur elle un regard de complaisance, et bénir tout spécialement la supérieure, Sœur Löbmann, et ses quatre compagnes.

C'est une touchante misère aussi qu'abrite la maison de Sœurs que nous visitons pour terminer la soirée. A dix kilomètres de Salzbourg, dans le village d'*Eugendorf*, elles ont la direction d'une œuvre qui s'appelle le « *Konradinum* », en souvenir de l'abbé Conrad Seyli, curé de la paroisse, qui la fonda en 1906. Touché de la détresse des pauvres enfants idiots, trop souvent délaissés ou malmenés dans leur famille, il voulut les confier à des mères adoptives qui en prendraient un soin affectueux, et il demanda aux Filles de la Charité d'être ces mères. Son attente ne fut pas déçue. Au-dessus de la porte de la chapelle du « *Konradinum* » on peut lire ces mots : « *Ici habite l'amour éternel* ». En les complétant par la devise des Filles de la Charité, « la charité de Jésus-Christ nous presse », on a tout le secret de leur dévouement à ces pauvres enfants. Et certes, il ne faut pas moins que cet amour du Christ reconnu dans les plus déshérités, pour les attacher à ces épaves. Nulle lueur d'intelligence dans ces regards, nulle possibilité d'atteindre ces âmes et d'exercer sur elles une action bienfaisante. De plus, on devine combien il est pénible de s'occuper d'enfants sur lesquels le raisonnement n'a aucune prise, et en qui tous les instincts peuvent se donner libre cours. Mais d'eux aussi, d'eux plus particulièrement, Jésus a dit : « Ce que vous leur faites, c'est moi qui le recevez. » Et l'on comprend la douleur des Sœurs quand, eux aussi, on voulut les envoyer à la chambre à gaz. Pour avoir pris la défense de ces malheureux, la visitatrice, Sœur Königsegg, fut mise en prison. Maintenant, c'est en toute tranquillité que Sœur Sollner, une de ses compagnes, et une Sœur de la Médaille Miraculeuse, peuvent donner leurs soins maternels à vingt-cinq de ces enfants. Elles les gardent jusqu'à l'âge de dix-huit ans et les envoient alors à *Schernberg*, où les Filles de la Charité dirigent une maison pour aliénés adultes.

En rentrant à la Maison centrale, nous faisons un petit détour pour aller porter nos hommages à la Sainte Vierge dans le sanctuaire de *Mariaplain*, élevé par la piété des Salzbourgeois sur une hauteur qui barre l'horizon à quelques kilomètres au nord de la ville. Les pèlerins les plus fervents y accèdent par un long escalier aboutissant à un calvaire monumental. Sur les paliers qui rendent moins pénible l'ascension, se trouvent des chapelles consacrées à quelque scène de la Passion de Notre-Seigneur. C'est pour le couronnement de la Vierge de *Mariaplain* que Mozart a composé une de ses messes. Nombreux sont les habitants de Salzbourg qui vont faire bénir leur mariage dans ce sanctuaire.

3 octobre. — Le T.H. Père célèbre la messe devant le Saint-Sacrement qui a été exposé la veille au soir. Un groupe des

Enfants de Marie de la ville y assiste et communie. Quand nous sortons de la chapelle, leur directeur les présente à M. le Supérieur général qui leur adresse quelques mots de félicitations et d'encouragement et les bénit, ainsi que toutes leurs compagnes de la ville.

Dans la matinée, nous allons au cimetière de *Salzburg*, prier sur la tombe des confrères et des Sœurs. Puis, M. Sucho-mel nous conduit au château de *Hellbrunn* (Claire Fontaine), situé à huit kilomètres. Un archevêque de Salzburg avait construit là, de 1613 à 1615, une maison de campagne dont l'architecture n'a rien de remarquable, mais qui doit sa célébrité aux curiosités qu'il y aménagea au moyen de l'eau. Ce sont de tous côtés, fontaines, cascades, jets d'eau permanents ou intermittents, ces derniers jaillissant à l'improviste sous les pieds des passants, au grand amusement des visiteurs. Un petit théâtre nous offre cent cinquante figurines de bois qui représentent le corps de métiers et les professions libérales de l'époque. Tous ces personnages se meuvent au son de l'orgue et font les gestes de leur spécialité. Dans une grotte, l'installation hydraulique fait entendre le chant des oiseaux. Plus loin, les invités de l'archevêque s'asseyaient pour un repas champêtre sur des tabourets de pierre, autour d'une table, de pierre également. Quand les convives étaient mis en gaieté par la bonne chère, des jets d'eau jaillissaient du milieu de la table, et des tabourets, arrosant copieusement tout le monde, à l'exception de celui qui présidait le repas.

Dès le début de l'après-midi nous prenons congé des Sœurs de la Maison centrale, et nous partons pour *Schwarzach*, à quelque soixante-dix kilomètres au sud de Salzburg. Nous faisons en sens inverse le trajet que nous avons effectué il y a quelques jours. Mais nous le faisons de jour et en auto. Et c'est très heureux, car le paysage est vraiment beau. Nous remontons le cours de la *Salsach*, que nous traversons à plusieurs reprises. La rivière coule dans une vallée verdoyante. On voit des prairies sur les premières pentes des montagnes, qui enserrant la vallée. De belles futaies de sapins les prolongent. Mais elles ne peuvent atteindre le sommet des montagnes plus hautes dont la teinte grisâtre contraste avec le vert foncé des sapins et le vert clair des prairies. Avant d'arriver à *Schwarzach*, nous faisons un petit arrêt à *Saint-Jean de Pongau*. Les Filles de la Charité y ont un hôpital fondé en 1898. Sœur Eibl, ses dix-sept compagnes et deux Sœurs de la Médaille Miraculeuse y soignent quelque cent cinquante malades. Elles regrettent que notre passage soit si rapide. Mais elles s'estiment heureuses d'avoir vu le successeur de saint Vincent, faire une courte halte chez elles.

La maison de *Schwarzach* est particulièrement chère aux Sœurs de la province de Salzburg. Car c'est là, nous l'avons vu, que le prince Friedrich von Schwarzenberg, cardinal-archevêque de Salzburg, installait le 20 août 1844 six religieuses et leur supérieure, Mère Ambrosia Preisigen. Venues de Munich, ces religieuses portaient le nom de Sœurs de la Charité, mais aucun lien ne les rattachait à la famille religieuse fondée par saint Vincent de Paul. C'est plus tard, après le transfert à Salzburg de la Maison-Mère de leur communauté, qu'eut lieu leur réunion avec les Filles de la Charité. En appelant des religieuses à *Schwarzach* pour leur confier un hôpital, le cardinal-archevêque

voulait sauvegarder la foi des catholiques dans un pays où l'influence de Luther s'était fait particulièrement sentir. Mais à cette œuvre du début d'autres se sont ajoutées. Sous la direction de Sœur Stier, ses cinquante-trois compagnes et trois Sœurs de la Médaille Miraculeuse assurent avec le soin des malades, la marche d'une école et d'un jardin d'enfants. Nous visiterons tout cela demain, car l'heure est avancée et il doit y avoir encore un office à la chapelle de l'Hôpital. Aussi la réception est-elle assez courte, mais agrémentée de beaux chants exécutés par les Sœurs. Nous sommes logés à l'aumônerie où habitent nos confrères : M. Anton Hofer, supérieur, curé, aumônier des Sœurs, et M. Pudel. Ce dernier est malade, et c'est dans sa chambre que le T.H. Père va lui porter sa bénédiction.

4 octobre. — Le T.H. Père chante la grand'messe dans la chapelle des Sœurs qui sert d'église paroissiale. Nous consacrons la fin de la matinée à la visite de la maison des Sœurs. Leur œuvre principale est l'hôpital. Déjà bien important pour une localité de deux mille âmes environ, il s'agrandit et perfectionne son installation autant que le permettent les ressources disponibles. Car la maison est la propriété des Sœurs, et l'hôpital ne reçoit aucune subvention officielle. Avec le dévouement des Sœurs, c'est la compétence de son médecin-chef qui en assure la prospérité. Sur le tableau qui fait connaître le programme de la matinée de demain, nous voyons annoncées cinq opérations. Ce chirurgien de valeur nous fait visiter l'hôpital avec une bonne grâce et une simplicité qui mettent tout de suite à l'aise. Il est accompagné par un jeune médecin qui s'occupe des enfants. Ceux-ci habitent un bâtiment moderne très bien aménagé. L'air heureux de ces enfants dit assez les soins affectueux dont on les entoure. Nous visitons ensuite le jardin d'enfants, aux salles spacieuses et claires, garnies de jouets de toute sorte. Et nous terminons par le baraquement où sont soignés les enfants atteints de maladies contagieuses. Un petit italien de six ans, à la mine éveillée, est tout heureux de pouvoir parler avec nous sa langue maternelle.

Nous consacrons l'après-midi à la visite de deux maisons assez voisines de Schwarzach. A *Sankt Veit* (Saint Vitte), Sœur Gutmann et sa compagne ont le soin de vingt-cinq vieillards. La maison qui fut jadis, dit-on, un cabaret, est très vieille, elle aussi. C'est tout à fait une habitation de paysan, sans rien du confort moderne, et les filles de village dont parlait saint Vincent, pourraient s'y croire chez elles. Mais les Sœurs et leurs pensionnaires s'accommodent très bien de cet état de choses qui n'empêchent pas la paix et la joie des âmes. De la vieille église de *Sankt Veit* on aperçoit sur une hauteur voisine une vaste maison qui a grand air. C'est en effet le château de *Schernberg*. Il fut donné par le cardinal-archevêque Schwarzenberg à la communauté qu'il avait fait venir de Munich, à la condition qu'elle y soignerait des aliénés. Ici encore la barbarie des nazis s'est exercée. En 1941, le gouvernement national-socialiste confisqua le château et ses propriétés, et il fit transporter les pauvres aliénés en Haute-Autriche où ils trouvèrent la mort dans les chambres à gaz. Après la guerre, les Sœurs purent récupérer ce qui leur avait été volé, et de nouveau on accueillit les aliénés à *Schernberg*. Ils y sont actuellement au nombre d'une centaine. Et comme la Maison centrale ne pouvait recevoir toutes

les Sœurs âgées ou malades de la province, une part du vaste château a été aménagée pour elles. C'est, évidemment, la séparation complète d'avec le monde extérieur ; et pendant les mois d'hiver, la neige qui tombe en abondance rend cette séparation plus complète encore. Mais les Sœurs ont sur place tous les secours spirituels qu'il leur faut ; et le ravitaillement est largement assuré par les fermes qui dépendent du château. Les vaches de Schernberg ont été souvent primées dans les concours agricoles. Et pour faire le pain nécessaire aux quelque deux cents habitants du château il y a une belle boulangerie équipée à l'électricité. Puis, si l'hiver est rude, pendant les mois de beau temps le site doit être plaisant. Les Sœurs nous font entendre à la chapelle de très beaux chants accompagnés par un petit orgue aux jeux bien timbrés. Cette chapelle possède un triptique en bois sculpté et peint qui ne déparerait pas un de nos grands musées. A la salle de communauté, une Sœur lit un compliment en anglais au T.H. Père. M. le Supérieur général remercie les Sœurs du dévouement avec lequel elles ont consacré leurs forces au service des pauvres, et des bénédictions que vaut à la Communauté, l'acceptation généreuse des sacrifices ou des souffrances que comporte leur vie actuelle. C'est ma Sœur Himberger qui nous fait les honneurs de sa maison. Mais elle était accompagnée de la visitatrice de la province, Sœur Herzog, heureuse de se retrouver à *Schernberg*, où elle eut charge de la cuisine, comme en témoigne une photographie dans l'album que l'on remet au T.H. Père. C'est en auto que nous avons fait le trajet de *Schwarzach* à *Sankt Veit* et à *Schernberg*. Pour rentrer à *Schwarzach*, nous utilisons deux calèches de la maison de *Schernberg*. Elles sont tirées toutes deux par de beaux chevaux magnifiquement harnachés. C'est très pittoresque, et cela me fait penser au carrosse que saint Vincent appelait « *son ignominie* ».

5 octobre. — Nous quittons *Schwarzach* vers 9 heures. Une demi-heure d'auto nous conduit à *Hofgastein*. Les Filles de la Charité ont dans cette localité deux maisons. Dans l'une, Sœur Altmutter et ses deux compagnes se dévouent au soin des vieillards. L'autre maison, à quelque deux cents mètres de l'hospice, a un charmant jardin d'enfants. Mais l'œuvre principale de Sœur Klinger et de ses compagnes, au nombre de quatre, est indiquée par le nom « *Maison de cure* ». Nous sommes ici, en effet, dans une région de stations thermales. Le pays est riche en sources minérales radioactives qui font la célébrité mondiale de *Badgastein*, localité plus importante que *Hofgastein*, et qui n'en est éloignée que d'une vingtaine de kilomètres. Ces eaux ont une grande efficacité contre les rhumatismes, les éruptions cutanées, la goutte, etc... Elles jaillissent à une température de 30 à 50 degrés centigrades ; et si on les prend aussi comme boisson, le traitement se fait surtout sous forme de bains. Une partie de ces eaux est dérivée sur *Hofgastein*, qui est comme une succursale de *Badgastein*, et que fréquentent les clients de condition plus modeste, parce que le coût de la vie y est moins élevé. On a demandé aux Filles de la Charité qui faisaient d'abord des classes de travaux manuels à l'école paroissiale de recevoir chez elles des personnes qui viennent faire une cure à *Hofgastein*. D'avril à octobre, elles accueillent donc des curistes, parmi lesquels un certain nombre de prêtres. Ils y trouvent des soins à prix plus modiques, et quelquefois même gratuits. La maison

se compose de deux bâtiments. Dans le plus ancien, qu'on est en train de réparer et de moderniser, il y a cinq chambres de bain où parviennent les eaux radioactives. En plus de sa chapelle, la maison possède plusieurs petits oratoires, ce qui facilite beaucoup la célébration de leur messe aux prêtres en traitement.

Au début de l'après-midi, nous allons visiter l'hospice des vieillards. La maison, qui servait jadis d'étable, a été complètement transformée. Elle a bel aspect du dehors; et, au dedans, elle a de quoi plaire à ceux qui l'habitent. Les vieillards y logent à deux ou trois dans des chambres claires, bien meublées et très-propres. Il y a là, salle à manger, salle de récréations et salle de bains. Les bons vieux nous font un accueil à la fois déférent et cordial. On les sent heureux de posséder au soir de leur vie un confort et des égards dont plusieurs ont sans doute été privés jusque là. Nous poussons ensuite jusqu'à *Badgastein*, la grande station thermale dont les beaux hôtels rappellent ceux de nos villes d'eau. Entre deux de ces palaces on voit se précipiter d'une hauteur de cent mètres les eaux d'une blancheur de neige de la rivière *Aache*. Dans les environs de *Badgastein* se trouve un sanctuaire dédié à Notre-Dame du Bon-Conseil. Nous allons y prier la Sainte Vierge. Puis nous nous enfonçons dans la montagne jusqu'au pied de hauteurs qui ont encore de la neige à leur sommet. Nous admirons trois belles cascades. L'une d'elles porte le nom poétique et bien mérité de « *cascade du voile* ». L'eau venant d'un lac qui se trouve sur le plateau tombe le long de la falaise dont elle effleure à peine la paroi, la couvrant comme d'un léger voile qui se frange d'écume lorsqu'elle heurte le rocher.

Le soir, après le repas, dans la salle à manger de la Maison de cure, un photographe de la localité nous montre quelques beaux films, dont plusieurs en couleurs et qu'il a pris lui-même. Les uns sont consacrés aux sports d'hiver à *Hofgastein*; avec les autres, nous sommes dans la même localité à l'époque où y affluent les curistes. Pendant plus d'une heure, nous sommes sous le charme. D'autant que nous avons près de nous une dame qui a résidé de longues années à Paris, et parle le français à la perfection. Elle nous traduit au fur et à mesure les explications données par le cinéaste et les complète par des détails très intéressants sur la vie à *Hofgastein*. Aussi, bien qu'ayant vu cette localité par une journée pluvieuse, nous comprenons l'attachement que lui témoignent ses habitants et ceux qui viennent y passer quelques semaines. Nous admirons surtout dans ces films la virtuosité des skieurs et des patineurs. Parmi eux il y a en grand nombre des enfants. Car c'est dès l'âge de cinq à six ans que l'on chausse les skis et les patins à *Hofgastein*, et la neige est pour les habitants de cette localité l'objet d'un culte fervent.

6 octobre. — Nous quittons *Hofgastein* de bonne heure par le train. Au sortir d'un tunnel dont la traversée nous a pris dix minutes, nous débouchons dans la province de *Carinthie*. Le soleil s'est enfin levé, et sa lumière met en valeur les beaux paysages que nous avons sous les yeux. La voie ferrée domine, à flanc de montagne, d'une hauteur d'environ trois cents mètres, une riantة vallée. Bientôt nous atteignons la *Drave*, affluent du Danube, que nous longeons jusqu'à *Villach*. Cette ville est le chef-lieu de la Haute-Carinthie. Les Filles de la Charité y di-

rigent un hôpital, dont les bâtiments furent bien endommagés au cours de la dernière guerre. *Villach* se trouve, en effet, à quelques kilomètres de la frontière yougoslave et de la frontière italienne. Les Sœurs de l'hôpital furent dispersées dans d'autres établissements sanitaires, et quelques-unes seulement restèrent sur place pour soigner les blessés. La famille s'est reconstituée en 1945. Elle compte actuellement vingt-huit Filles de la Charité, aidées par cinq Louise de Marillac. L'asile de vieillards qui était jadis annexé à l'hôpital n'a pas été rouvert, et on attend encore la construction d'une chapelle. C'est une joie inespérée pour Sœur Kosednan et ses compagnes de recevoir chez elles le T.H. Père pour le repas de midi.

Nous quittons *Villach* dès le début de l'après-midi pour nous rendre par la route à *Graz* ; car nous devons nous arrêter en cours de route dans deux maisons de Sœurs. Quelques kilomètres après *Villach*, nous longeons le beau lac de *Werthersee*, le plus grand des lacs de Carinthie. Il est bien abrité des vents du Nord et possède les eaux les plus chaudes de tous les lacs de montagne. Nous voici bientôt à *Klagenfurt* où nous nous arrêtons quelques minutes pour visiter la cathédrale. Le soir tombe déjà quand nous arrivons à *Wolfsberg*. C'est en 1881 que le gouvernement de la Carinthie y fonda un hôpital qu'il confia aux Filles de la Charité. Expulsées par les nazis, elles y sont revenues après la guerre. Sœur Marchel et ses vingt-quatre compagnes, aidées de six Louise, y donnent leurs soins à trois cents malades. Dans la montagne, elles possèdent une petite maison de campagne que le curé de *Wolfsberg* leur a donnée. C'est pour elles et pour bien des Sœurs de la province, la possibilité d'une agréable et bienfaisante détente pendant l'été.

Voitsberg sera notre dernière étape avant *Graz*. La Styrie de l'est a un sous-sol riche en charbon. C'est en faveur des mineurs et de leurs familles que le gouvernement de Styrie fonda en 1901 à *Voitsberg* un hôpital qui fut confié aux Filles de la Charité. Il possède deux cents lits. Sœurs Fladl et ses dix-huit compagnes, qu'aident deux Louise, y soignent par an près de trois mille malades.

La nuit est venue quand nous reprenons le chemin de *Graz*. J'observe un détail curieux. Les cyclistes que nous dépassons n'ont pas seulement pour signaler leur présence un feu rouge arrière. Leurs pédales possèdent une armature de verre qui luit sous les feux de nos phares. Notre chauffeur, un fournisseur de la maison centrale de *Graz*, pilote une belle machine américaine qui est munie de freins puissants. Ce n'est pas inutile. A un moment, il les bloque brusquement. Une fillette insouciance est venue, en effet, se jeter devant notre auto. Elle en sera quitte pour la peur. Plus loin, le chauffeur d'un camion qui se trouve devant nous prend un chemin sur sa gauche, et se contente de le faire savoir au moment même où il va exécuter ce mouvement. Ici encore, le sang-froid de notre conducteur et la puissance de ses freins nous sauvent de l'accident.

Il fait nuit noire quand nous arrivons à *Graz*. La maison centrale des Sœurs et celle des confrères, qui se font suite, occupent toute une rue, la *Mariengasse*. Nous passons d'abord devant la maison des Sœurs. Sur le trottoir, les Filles de la Charité sont alignées, avec les postulantes et les juvénistes. Ces derniè-

res élèvent au-dessus de leur tête des torches allumées qu'elles agitent pour saluer le T.H. Père. C'est d'un très bel effet. En raison de l'heure tardive, les Sœurs se contenteront pour ce soir d'entrevoir le T.H. Père à sa descente de voiture, et de recevoir une première bénédiction de lui. Les confrères font à M. le Supérieur général un accueil bien ému. Dans la chapelle intérieure de leur maison, le supérieur, M. Suchy, traduit fort heureusement les sentiments de tous en cette circonstance mémorable. Après le souper, dans la salle de récréation, nous écoutons quelques chants et des morceaux de piano. Puis, M. Romstorfer dit au T.H. Père, au nom de toute la province, la joie reconnaissante qu'elle éprouve de cette visite à l'occasion du centenaire de sa fondation.

7 octobre. — La journée qui commence sera bien chargée, l'une des plus chargées sans doute de notre voyage. Car il nous faudra visiter la maison des confrères, aller saluer l'évêque de Graz et son auxiliaire, et passer dans les maisons des Filles de la Charité de la ville, dont quelques-unes sont importantes.

Le T.H. Père célèbre la messe dans la chapelle de la maison centrale des Sœurs. On nous fait connaître les origines de cette maison. Ici encore, c'est par l'union d'une communauté de religieuses avec les Filles de la Charité que la province a commencé. La comtesse Brandis, attirée par le service des pauvres, avait fondé une petite communauté de Sœurs dont elle sollicita l'union avec les Filles de saint Vincent. L'union fut réalisée en 1851. Mère Brandis devint la première visitatrice de la province de Graz. Elle devait la gouverner pendant près d'un demi-siècle, et avec tant de succès qu'à sa mort en 1900 la province comptait deux mille sept cents Sœurs réparties en deux cent dix établissements. L'œuvre primitive avait pris naissance dans un hôpital. Il fallut, par suite de son développement, transférer la Maison centrale à la *Mariengasse*, où elle se trouve encore. On y bâtit successivement le Séminaire, la maison des Sœurs, l'infirmerie, l'église. Mais ce n'est pas seulement à elles que les Sœurs de la Maison centrale ont pensé. Elles ont ouvert une école, un orphelinat, une soupe populaire, des chauffoirs pour les vieillards ; et cette année on a commencé une école ménagère. C'est ici que prit naissance, grâce à Sœur Brandis, la Société de Filles de Marie ou *Sœurs de la Médaille miraculeuse*, qui compte actuellement une soixantaine de membres dont le dévouement est une aide précieuse pour les Filles de la Charité.

Le développement merveilleux de la province de Graz permit la création des provinces de *Hongrie, Slovaquie, Yougoslavie* et *Roumanie*. La dernière guerre a durement frappé la Maison centrale des Sœurs. Graz est, en effet, une des villes d'Autriche qui furent les plus bombardées. En 1944, l'église de la Maison centrale fut détruite par les bombes, à l'exception de ses deux clochers. D'autres attaques anéantirent les trois-quarts de la maison. On s'est remis courageusement, après la guerre, au travail de reconstruction. Les ruines ont été en très grande partie relevées. En ce moment les ouvriers recouvrent l'église d'une voûte en ciment armé. La visitatrice, Sœur Drechsel, est l'âme de cette vaste maison qui compte quatre-vingt-sept Sœurs à l'habit, quatorze petits bonnets, vingt-cinq aspirantes et quarante-cinq juvénistes. J'avais oublié, en énumérant les œuvres de la Maison centrale, de mentionner les retraites de jeunes filles et l'Association des Enfants de Marie.

Avant de nous rendre à l'évêché, nous faisons le tour de la maison de nos confrères. Deux choses nous frappent : son ampleur et les ruines que la guerre y a causées. La province d'Autriche était jadis très florissante. Après la chute de la monarchie austro-hongroise, il fallut réunir en des provinces autonomes les maisons qui se trouvaient sur le territoire des pays devenus indépendants. De ce fait, la province-mère ne garda plus que les quelques maisons situées en Autriche. Survint la guerre mondiale qui fit de nombreuses victimes dans un personnel déjà bien réduit. Cette épreuve se doublant d'une crise de recrutement, la province vit se réduire encore davantage son effectif. Elle reprend son essor. Mais les quelques confrères de la Maison centrale sont bien perdus dans ce vaste réfectoire, qui était plein il y a cinquante ans. De nombreux locaux sont inoccupés, malgré la présence bien gênante de laïques dans plusieurs parties de la maison. Cette invasion fut favorisée par le départ des confrères, expulsés brutalement par les nazis et qui durent, munis d'un léger bagage, aller demander asile à nos confrères de Vienne. Les dégâts causés par les bombardements furent moins importants ici que chez les Sœurs. Ils étaient sérieux, cependant. On travaille à les réparer dans la mesure où les ressources le permettent. Pour le relèvement des locaux d'habitation, le Gouvernement accorde un prêt sans intérêt ; mais il faut emprunter avec prudence. Pour l'église, il n'y a rien à espérer des pouvoirs publics. Il est vrai que de l'évêché on a reçu un subside pour la réfection des vitraux qui avaient été gravement endommagés.

En fin de matinée, nous allons présenter nos hommages à l'évêque de *Graz*, Mgr Pawlikowski. La conversation a lieu en italien, cette langue étant assez familière à Monseigneur, qui a fait ses études à Rome. Il nous dit sa reconnaissance pour les services que nos confrères rendent à son diocèse, dans les missions et dans le service paroissial, et il s'informe aimablement de la situation de notre famille religieuse à travers le monde. Même accueil cordial chez son auxiliaire, Mgr Pietsch. Le diocèse de *Graz* est des plus favorisés au point de vue du recrutement sacerdotal : toutes les paroisses y ont encore un prêtre résident.

Après le dîner, nous allons visiter l'*Hôpital général*. C'est l'hôpital le plus considérable de toute l'Autriche, et sans doute un des plus importants de l'Europe. En tout cas, je doute qu'il y en ait aucun autre dans le monde qui compte un aussi grand nombre de Filles de la Charité. Elles sont, en effet, ici, deux cent quarante, aidées de cent trente-cinq Louise de Marillac. La charge n'est pas petite pour la supérieure, Sœur Probst. On se demande comment elle peut arriver à connaître toutes ses compagnes et les suivre dans leurs diverses activités. L'hôpital fut construit en 1914, par le gouvernement de Styrie. Il faut jeter les yeux sur une photo aérienne de son ensemble pour pressentir son importance. L'Hôpital abrite près de trois mille malades ; les médecins sont au nombre de trois cents. Son école d'infirmières compte trois cent cinquante élèves, dont quatre-vingt-dix Louise de Marillac. Il se complète par sept dispensaires où l'on soigne annuellement quelque dix mille malades. On devine dès lors l'importance de la cuisine et des services annexes. Il faut chaque semaine, pour nourrir tout ce monde sept bœufs, trente-cinq porcs, quatorze mille œufs, sans parler de la

charcuterie et des légumes. Le service de la buanderie est à l'avant. On y apporte chaque semaine dix mille draps, quatre mille chemises et dix mille langes. Les locaux des Filles de la Charité sont naturellement à l'échelle. Les Sœurs reçoivent le T.H. Père dans une vaste salle de communauté. On croirait avoir sous les yeux les Sœurs d'une des plus grandes retraites de la Maison-Mère. Après le compliment de bienvenue et des chants exécutés par une chorale choisie, c'est le défilé sans fin pour la distribution des images. Inutile de dire qu'une promenade de deux heures dans cet immense hôpital ne nous a permis que de jeter un coup d'œil rapide sur les principaux services et de constater qu'ils sont équipés de la façon la plus moderne. A l'extrémité de l'allée centrale se trouve la chapelle à laquelle on accède par un escalier monumental.

Non loin de l'*Hôpital général*, il y a l'*Institut des Aveugles*. Il doit son origine au geste touchant d'un organiste aveugle, qui voulut pourvoir aux besoins de ses compagnons d'infortune. Une société, mise sous le patronage de sainte Odile, fit construire le bâtiment actuel que vinrent inaugurer en 1883 l'empereur François-Joseph en personne et le T.H. Père Fiat. Sœur Nosan et douze de ses compagnes se dévouent à ces pauvres aveugles. Ils sont une centaine, répartis en trois classes élémentaires, un cours de commerce et une école d'apprentissage pour divers métiers : vannerie, broserie, etc... Au cours de l'intéressante séance qu'ils nous donnèrent, les aveugles offrirent au T.H. Père des spécimens de ce qu'ils sont capables d'exécuter, et nous visitâmes avant de sortir les magasins où sont mis en vente les objets fabriqués par eux, notamment toutes sortes de brosses et de pièces de tricot. Il y a dans l'établissement deux prêtres, dont l'un en a la direction, et l'autre fait fonction de père spirituel et d'économe. Tous deux parlent assez bien le français. Ils nous ont accueillis par un compliment où se sentaient leur admiration et leur reconnaissance pour le dévouement des Filles de la Charité. Inutile d'ajouter que la partie musicale de la séance fut parfaite. Chaque aveugle joue d'un instrument, et on exécute ici de temps à autre des messes en musique très goûtées du public.

Pour fêter les cinquante ans de règne de François-Joseph, la comtesse Kottulinsky et le médecin-chef Wöfler eurent l'idée de fonder à *Graz* une maison pour les *Incurables* et de la confier aux Filles de la Charité. Par une attention délicate, les fondateurs voulurent que la messe fût célébrée dans la salle principale de l'hospice, comme cela se faisait à l'hospice de Beaune, en France, et ils en obtinrent la permission. Douze Sœurs soignent les incurables. Leur supérieure, Sœur Cremer, encore bien alerte, célèbre cette année ses noces de diamant. Bel exemple pour la jeunesse. Il faut ajouter, à l'éloge de l'esprit de la maison, que parmi les jeunes filles qui aident les Sœurs dans le soin des malades, plusieurs sont entrées au Séminaire.

Notre journée, déjà bien remplie, se termine par la visite d'un *Hospice-hôpital* pour vieillards, dirigé par Sœur Reinthaler, aidée de vingt-trois compagnes et de sept Louise de Marillac. La maison possède huit cent vingt lits, et il y a une annexe pour vieux ménages.

8 octobre. — Encore une journée au programme bien chargé. Aussi, est-ce de bonne heure que nous quittons l'*Hôpital gé-*

néral où le T.H. Père a célébré la sainte messe. Nous faisons une première halte au village de *Sainte-Marguerite*. Le village est très étendu, et les enfants sont nombreux. Comme l'école publique ne pouvait les recevoir tous, un bon paysan eut l'excellente idée de remettre à son curé une somme assez importante pour la construction d'une école de filles. A la demande de l'évêque de Graz, quatre Filles de la Charité prirent la direction de cette école en 1892. Le généreux donateur fut bien récompensé. Une de ses petites-filles entra dans la famille de saint Vincent et fut pendant trente ans, première secrétaire à la Maison centrale de Graz. Son exemple fut imité par de nombreuses petites paysannes, et il y a actuellement au jувénat cinq fillettes qui rêvent d'entrer au Séminaire. L'école compte aujourd'hui cinq classes ; et les Sœurs ont encore la charge d'un jardin d'enfants, d'un patronage et d'un groupe important d'Enfants de Marie. Dans une grande classe, faute d'une salle de théâtre qu'on n'a pas le moyen de construire, les élèves nous donnent une séance très réussie de chants et de danses régionales. Il y eut même un compliment en anglais, très bien tourné, et très bien lu ; car des cours d'anglais se donnent dans cette école de village. Il y a ici sept Sœurs. Leur supérieure, Sœur Dirnböck, qui a longtemps séjourné à Istanbul, peut saluer le T.H. Père en français et lui présenter les œuvres de sa maison. A *Sainte-Marguerite* on se sent en oasis de chrétienté. Son curé peut, lui aussi, remercier Dieu d'avoir « un bon peuple ». Puisse la vitalité chrétienne de ses paroissiens se maintenir, s'accroître et rayonner dans les alentours !

De *Sainte-Marguerite*, nous nous rendons à *Furstenfeld*. Ce gros bourg possède deux maisons de Filles de la Charité. Dans celle que nous visitons tout d'abord, il y a un jardin d'enfants et un patronage, dont s'occupent Sœur Przedak et ses quatre compagnes. Nous sommes accueillis par le curé de *Furstenfeld*, ecclésiastique distingué, chevalier de l'Ordre de Malte, qui possédait ici une *Commanderie* au moyen âge. Il s'adresse en français au T.H. Père et lui dit toute sa reconnaissance pour le bien que ses filles font à *Furstenberg*. Il souhaite que leur Communauté se recrute assez abondamment pour être en mesure de maintenir et même d'étendre ses œuvres. Les enfants du jardin et ceux du patronage exécutent un charmant petit programme dans lequel figure une scène mimée nous montrant à l'œuvre un agent chargé de régler la circulation. L'autre maison de Sœurs de *Furstenberg* est un hôpital, ouvert en 1910 par le gouvernement de Styrie. Sœur Ozinski et ses vingt-deux compagnes y soignent chaque année près de quatre mille malades. C'est qu'il n'y a pas d'autre hôpital dans la région et que le médecin-chef de celui-ci est un grand spécialiste de l'opération du goitre. Les personnes, affligées de cette infirmité sont si nombreuses ici qu'on dit en plaisantant que celles qui n'ont pas de goitre ne sont pas normales ! L'équipement de l'hôpital est vraiment remarquable, surtout pour un hôpital de petite ville, et le médecin-chef ne rêve que de l'améliorer encore.

Nous étions jusqu'ici en Styrie. Nous passons maintenant dans le *Burgenland* ou « Pays des Châteaux », ainsi nommé à cause des nombreux châteaux-forts qui défendaient jadis ce pays situé aux marches de l'Autriche. De *Pinkafeld* où nous nous rendons, nous ne serons qu'à une trentaine de kilomètres de la Hongrie, et nous ne pouvons penser sans émotion aux confrères

et aux Sœurs qui se trouvent derrière le rideau de fer. Ce soir, nous apprendrons à *Hartberg*, qu'une des Sœurs a reçu une lettre de Yougoslavie lui disant qu'on y connaît le voyage du T.H. Père en Autriche et qu'on prend part à la joie des enfants de saint Vincent de ce pays. Nous traversons sans nous arrêter *Oberwart* où nous repasserons dans l'après-midi, et nous poussons jusqu'à *Pinkafeld*. L'origine de la maison des Sœurs est assez curieuse. La comtesse Batthyany, amie de la comtesse Brandis, aurait voulu devenir comme elle Fille de la Charité. Son rêve ne put se réaliser qu'assez tard, quand la mort de son mari lui eût rendu sa liberté. Elle avait alors soixante-dix ans ! Elle n'hésita pas à entrer au Séminaire et à s'y soumettre à tous les usages avec la docilité de la plus jeune des petites Sœurs. Du vivant de son époux, elle avait déjà donné à la Communauté à *Pinkafeld* un vaste bâtiment où sont groupées les œuvres les plus diverses : hospices, hôpital, école, jardin d'enfants, association d'Enfants de Marie. Coïncidence à souligner : c'est M. Etienne lui-même qui, en 1853, lors de son passage à *Pinkafeld*, fonda le groupe des Enfants de Marie ; et l'un de ses successeurs s'y trouve pour le centenaire de l'Association. Je ne pense pas que beaucoup de groupes d'Enfant de Marie en province, et hors de France, aient eu le même honneur, honneur très apprécié de Sœur Peinhope et de ses vingt-trois compagnes.

Les protestants sont en grand nombre dans le *Burgenland*. Ils constituent les deux tiers de la population d'*Oberwart*. C'est pour venir en aide à la minorité catholique de la région que fut décidée en 1932 la construction d'un hôpital confié aux Filles de la Charité. La guerre a fort éprouvé cette fondation toute récente. Les nazis expulsèrent les Sœurs. Survinrent les Russes qui mirent la maison à sac et jetèrent par les fenêtres tout ce qu'ils ne voulaient pas s'approprier. Heureusement, quelques Sœurs restées dans la localité récupérèrent une partie de ce qui avait été ainsi jeté. Bientôt il fallut faire preuve d'un courage plus méritoire encore. Des prêtres hongrois fuyant la persécution demandèrent asile aux Sœurs. Celles-ci leur firent d'imposants bandages qui permirent de les faire passer pour de grands malades et les sauvèrent ainsi. L'hôpital compte aujourd'hui cent soixante lits et soigne annuellement six mille malades. Mais la direction fait construire en ce moment un nouveau pavillon et demande candidement qu'on adjoigne à Sœur Weinhappel et ses quinze compagnes, dix autres Filles de la Charité ! Où pourrait-on les trouver ?

Sur le chemin de retour à *Graz*, nous faisons une dernière halte pour visiter les Sœurs de *Hartberg*. Elles sont là depuis 1886, mais le nouvel hôpital a été construit en 1910. Sœur Maleska et ses vingt-trois compagnes y soignent chaque année trois mille cinq cents malades. Elles jouissent de l'estime affectueuse de la population. Une belle preuve leur en fut donnée en 1945 quand le médecin-chef de l'époque, tout nazi qu'il fût, les emmena à *Hartberg*, pour empêcher qu'elles ne tombassent aux mains des Russes. Les Sœurs s'occupent aussi d'un groupe d'Enfants de Marie qui, après deux années seulement d'existence, compte cent vingt jeunes filles, et a donné plusieurs vocations à la Communauté.

9 octobre. — Nous passons la matinée, presque entière, à *Dult*, qui se trouve à une douzaine de kilomètres de *Graz*. Là,

dans un gracieux vallon tout verdoyant, les Filles de la Charité ont leur maison de retraite pour les Sœurs âgées de la province. A quelque distance de cet immeuble se trouve la maison de campagne des confrères de *Graz*. Sur un vaste espace, les prairies et les champs sont la propriété des Sœurs. Une soixantaine de bonnes Sœurs anciennes prennent à *Dult* un repos bien mérité, et la maison est aménagée pour recevoir aussi des Sœurs valides qui viennent y faire leur retraite ou y prendre quelques jours d'un repos bienfaisant. Il y a là de quoi occuper Sœur Pratz et ses sept compagnes. A tous ces titres, *Dult* mérite bien le nom qui lui a été donné : *Notre-Dame du Repos*. En 1945, toute la Maison centrale de *Graz* vint chercher un refuge à *Dult*. Mais le calme ainsi trouvé fut bientôt troublé par l'arrivée d'une division russe qui s'installa dans le vallon. On comprend l'impression que causa ce voisinage. Pour parer à tout danger, Sœur Directrice grima les petites Sœurs et leur donna l'apparence d'un âge respectable. Heureusement tout s'acheva sans ennui. Que la vie doit donc être reposante à *Dult* ! La maison a le grand avantage de pouvoir suffire pour une bonne part à son propre ravitaillement, avec ses étables, sa porcherie, sa basse-cour, ses champs et ses jardins. A l'époque où la province d'Autriche des Prêtres de la Mission était dans toute sa prospérité, les nombreux séminaristes et étudiants de *Graz* trouvaient, eux aussi, dans leur maison de *Dult*, un site rêvé pour leurs jours de congé et pour les grandes vacances. Actuellement, elle n'est plus guère habitée que par le bon M. Riegler, aumônier des Sœurs de *Dult*, qui porte si allègrement ses quatre-vingt-un ans. Nous terminons notre visite de la propriété en allant offrir nos hommages à la Vierge de Lourdes, dans son petit oratoire, et réciter un *De profundis* dans le cimetière des Sœurs qui lui est adossé. Les tombes y sont nombreuses, et leur présence rappelle la pensée si bienfaisante de la patrie vers laquelle nous sommes en marche.

De retour à *Graz*, nous faisons une petite visite, avant le dîner, au jardin d'enfants, que les Sœurs ont créé dans la Maison centrale. Il est fréquenté par un grand nombre d'enfants du quartier, très ouverts et très aimables. Les parents sont très reconnaissants aux Sœurs du service qu'elles leur rendent ainsi. Au début de l'après-midi, nous faisons le tour de la Maison centrale des Sœurs et de ses dépendances. Nous admirons, notamment, qu'une ferme de cette importance puisse se trouver en pleine grande ville. Il est heureux que l'on ait vu grand dès le début et qu'on ait acquis un terrain considérable autour de la maison. Notre promenade se termine par la descente à la crypte qui se trouve sous la chapelle des Sœurs. Elle contient le tombeau de Sœur Brandis et celui des grands visiteurs que furent MM. Schlick, Murgendorf et Spiegl. On s'arrête ému et pénétré d'une affectueuse admiration en pensant à ces enfants de saint Vincent qui firent tant pour la gloire de Dieu. Leur souvenir plane sur les fêtes du centenaire, et on se sent porté à les prier pour que nos deux familles retrouvent en Autriche la vitalité et la force d'expansion dont elles leur furent redevables.

Nous passons le reste de la soirée à *Feldhof*, où se trouve l'asile d'aliénés confié aux Filles de la Charité en 1877 par le gouvernement de Styrie. Les Sœurs sont au nombre de vingt-quatre. Il n'y en a qu'une par service, sauf à la cuisine où elles sont six. On devine l'importance de cet office quand on pense

que l'hospice compte seize cents malades. On s'en rend compte de visu, lorsque, d'une haute galerie qui surplombe la cuisine, on aperçoit les seize immenses marmites où se préparent les repas d'environ deux mille personnes. La situation des Sœurs est délicate à cause de relations assez difficiles avec le personnel laïque. Mais Sœur Pichler et ses compagnes font preuve du tact nécessaire pour éviter autant que possible les heurts et pouvoir demeurer à un poste qui leur est si cher. Elles s'attachent de tout leur cœur à ces pauvres malades dont une ancienne Sœur Servante disait : « Je les aime tant que s'il n'y en avait pas au ciel je ne voudrais pas y aller. » Le mot est paradoxal. Mais il fait penser à saint Vincent, disant que s'il avait dû quitter Saint-Lazare, dont on lui disputait la possession, ce qui lui aurait fait le plus de peine eût été d'abandonner les pauvres aliénés que l'on y soignait.

Nous soupions à l'hospice. Avant de rentrer à la maison de nos confrères, nous assistons à une intéressante séance que nous offrent les *Louises de Marillac* de l'Hôpital général. C'est un spectacle impressionnant que présente le grand amphithéâtre de la chirurgie où elles reçoivent le T.H. Père. Sur les gradins supérieurs, plusieurs rangées de Filles de la Charité. Plus bas les deux groupes de Louises que l'on distingue à leur costume : gris pour les élèves-infirmières, bleu pour les diplômées.

Les nazis avaient interdit aux infirmières laïques de fréquenter l'Ecole d'infirmières de Graz fondée dans cette ville après la première guerre mondiale et qui recevait des Filles de la Charité et d'autres religieuses. Alors, un groupe de jeunes infirmières catholiques résolut de s'affilier à la Centrale de « *Caritas* » à Fribourg (Allemagne). En 1947, Sœur Drechsel, visitatrice de Graz, faisait sa retraite à Paris. A son retour, elle affilia ce groupe aux *Louise de Marillac*. Ces jeunes filles ajoutèrent donc au soin des malades dans les hôpitaux, qui demeurerait leur occupation professionnelle, la visite des vieillards à domicile. L'œuvre est déjà très florissante, et il y a déjà en Autriche deux cent quarante Louise. Celles que nous voyons à l'Hôpital général de Graz sont pleines de jeunesse et de vie. On comprend que plusieurs vocations de Filles de la Charité soient déjà venues de ce milieu qui cherche encore sa formule juridique, mais dont l'avenir semble assuré. A leurs souhaits de bienvenue, M. le Supérieur général répond en disant sa joie d'être aujourd'hui parmi elles, et il leur rappelle les résolutions du Congrès international des Louise de Marillac, auquel plusieurs d'entre elles ont eu le bonheur d'assister.

10 octobre. — La maison que nous visitons tout d'abord aujourd'hui, à *Wundschuh*, doit son origine à la sœur de Mère Brandis. Elle est toute entière consacrée à la formation de l'enfance et de la jeunesse : jardin d'enfants, école, internat de filles. Sœur Madl et ses sept compagnes ont pratiquement la charge de former toute la jeunesse féminine du village. Leur curé, qui nous a accueilli avec tant de cordialité à notre entrée dans la maison, est un vénérable vieillard, saint prêtre très zélé. On lui doit la belle église paroissiale qui nous étonne par ses vastes proportions et par sa décoration, à la fois riche et de bon goût.

Nous prenons le chemin de *Schwanberg*. Sur notre route se trouve le château des évêques de Graz. Il domine, des deux côtés

de la crête sur laquelle il est bâti, un très beau paysage. Nous visitons quelques-unes de ces salles qui renferment des tableaux représentant des scènes de l'Ancien Testament et où l'on voit la série des portraits des évêques du diocèse, depuis le ^{xiii} siècle. Comme nous redescendons dans la plaine, trois jeunes daims détalent tout près de nous dans une prairie. Quel beau coup de fusil pour un chasseur ! Heureusement pour ces gracieuses bêtes, la chasse est fermée depuis une dizaine de jours ! A *Schwanberg*, les Sœurs ont un asile d'aliénés. C'est une succursale de celui de *Feldof* que nous avons déjà visité. Un prince de *Lichtenstein* a eu l'heureuse idée de donner un de ses châteaux ainsi que champs, vignes et arbres fruitiers pour occuper les aliénés capables de faire un travail utile. Sœur *Frauscher* et neuf autres Filles de la Charité, soignent donc ici quelque deux cent cinquante aliénés et les surveillent pendant leurs travaux. Ici encore la cruauté des nazis fit sont œuvre de mort. Mais à la différence d'autres maisons de ce genre, les Sœurs purent se maintenir à *Schwanberg*.

Les différentes haltes de la matinée nous ont pris beaucoup de temps, et nous sommes à quelque soixante kilomètres de *Graz*. Aussi n'arrivons-nous que vers 15 h. 30 à *Eggenberg*, quartier de *Graz* où nos confrères ont la charge d'une paroisse et dirigent une Ecole apostolique. Le champ d'action est bien celui qui convient à des enfants de saint Vincent de Paul. La population de ce quartier est surtout faite d'ouvriers fortement influencés par le socialisme. Mais nos confrères ont dans leur paroisse un beau groupe de chrétiens fervents. Leur église, dédiée à saint Vincent, a grande allure ; mais c'est une lourde charge, car elle appartient à la Congrégation, qui doit donc en assurer l'entretien. Il y a ici cinq prêtres et deux frères coadjuteurs. Mais deux des confrères ont aussi la charge de l'Ecole apostolique adjacente à la cure. Elle ne date que de cinq ans, mais elle est déjà riche de promesses. Elle compte, en effet, une soixantaine d'élèves. Les aînés termineront dans deux ans leurs humanités et pourront entrer au Séminaire interne. La province n'ayant pas actuellement assez de sujets pour leur donner des professeurs, les élèves de l'Ecole vont suivre des cours en ville. La formule peut avoir ses inconvénients, mais elle a aussi ses avantages et donne ailleurs encore de bons résultats. Le grand souci de M. le Visiteur est l'exiguïté du local, qui abrite ces enfants. La maison n'a pas été, on le voit tout de suite, construite pour eux. Elle fut d'abord destinée à recevoir les enfants d'un patronage dont la direction était confiée aux Sœurs en 1883. A ce patronage, Sœur *Brandis* ajouta une école florissante, un petit orphelinat et une école ménagère. Tout cela suffisait à occuper dix-sept Filles de la Charité. Mais survint l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne. Les nazis expulsèrent les Sœurs d'*Eggenberg*. On voulut reprendre l'œuvre en 1945. Mais elle végétait. On eut donc l'heureuse idée d'y installer l'Ecole apostolique qui avait débuté modestement à la Maison centrale des Missionnaires. Leur nouvelle résidence avait belle apparence et offrait l'avantage de posséder un grand jardin. Mais il faudrait pouvoir en transformer la disposition intérieure. Les enfants y sont logés dans des chambres de cinq ou six lits, ce qui n'est pas l'idéal pour la discipline. Il y a bien des locaux dépendant de la maison que l'on pourrait aménager. Mais ici aussi des laïques se sont installés, et il n'y a pas moyen de les congédier. Il faut

souhaiter que l'intervention de généreux bienfaiteurs permette à l'Ecole apostolique d'Eggenberg de prendre, là ou ailleurs, l'essor que tout semble lui promettre. Du moins, bénéficie-t-elle du dévouement des Filles de la Charité. Il y en a encore six à Eggenberg, sous la direction de Sœur Wieser. Au soin des élèves de l'Ecole, elles joignent un jardin d'enfants, un patronage et l'entretien de l'église. Les élèves nous offrent une petite séance musicale qui fait honneur à eux et à leur professeur. Ils ont bonne façon, et quand ils nous disent leur joie d'être appelés à devenir des enfants de saint Vincent, on les sent tout pénétrés de ce qu'ils affirment.

Après avoir visité l'Ecole apostolique, nous allons saluer chez elles les Sœurs de l'Hospice de vieillards. La fondation de cette maison remonte à l'année 1721 et elle fut faite par l'empereur Charles. Elle répondait bien à la vocation des Filles de la Charité. Aussi, Sœur Brandis ne crut-elle pas manquer à l'esprit d'indifférence si cher à notre Bienheureux Père, en suppliant la Divine Providence de la faire confier à ses filles. Son vœu fut exaucé en 1885. La dernière guerre a durement éprouvé cette œuvre. Le jour même où la Maison centrale était si terriblement touchée par le bombardement, l'hôpital et la maison des Sœurs subissaient le même sort. Il y eut une centaine de victimes, mais les Sœurs furent épargnées par la mort. Les services sont actuellement regroupés dans un établissement neuf et d'équipement très moderne. Sœur Reinthaler et ses vingt-deux compagnes se dévouent dans cet hôpital qui possède huit cent vingt lits, et soignent en outre plus d'un millier de vieillards par an.

Nous rentrons à Eggenberg pour la messe solennelle qui va être chantée à 18 h. 30, dans l'église de nos confrères. C'est le T.H. Père qui officie. La schola paroissiale, soutenue par les bois, les cordes et les cuivres, exécute, à la tribune, avec beaucoup de talent, une messe du compositeur Haydn. Quand on a été formé par cinquante ans de chant grégorien et de musique religieuse conforme aux directives du *Motu proprio* de Pie X, on est quelque peu déconcerté par cette musique d'église du XVIII^e siècle. Mais en matière de goût musical, il faut comprendre que l'unité soit difficile à réaliser et qu'il y ait, de pays à pays, des divergences inévitables.

11 octobre. — C'est aujourd'hui la grande solennité du *Centenaire* de la province d'Autriche, et la journée comporte un programme bien chargé. Le T.H. Père chante la grand-messe. Vers dix heures, nous allons visiter le Séminaire et le juvénat des Sœurs. Ce n'est pas sans mélancolie que l'on évoque la prospérité du Séminaire de Graz à la fin du siècle dernier. Il abrita à la fois jusqu'à deux cent cinquante petits bonnets ! La Sœur qui fut nommée directrice en 1865 demeura en charge pendant cinquante-sept ans, ce qui doit constituer un record dans la Compagnie des Filles de la Charité. Les Sœurs du Séminaire ne sont plus actuellement que quatorze. Mais l'avenir s'annonce meilleur. Dans le bâtiment qu'occupe le Séminaire s'est installé un *Juvénat* créé en 1949. Dès 1951, il fournissait trois petits bonnets. L'Ecole compte actuellement soixante-neuf fillettes ou jeunes filles, dont vingt-huit aspirantes. Ces enfants reçoivent une solide formation scolaire et se préparent à l'acquisition de

diplômes qui leur seront d'un précieux secours, une fois Filles de la Charité.

A midi, Monseigneur vient présider notre table à laquelle ont été invitées d'assez nombreuses notabilités civiles et religieuses. Au dessert, Son Excellence nous dit avec cordialité l'estime en laquelle il tient nos confrères et les vœux qu'il fait pour la prospérité de la province d'Autriche.

A 15 heures, le T.H. Père est reçu par les Enfants de Marie. Le programme est tout à fait couleur locale, avec des chants et des morceaux de musique instrumentale spécifiquement styriens. Styriens aussi les gracieux costumes portés par ces jeunes filles. Le son de la guitare, de la cithare et de l'accordéon rythme, de façon très heureuse, des danses locales, exécutées avec un ensemble parfait. A 17 heures, nouvelle réunion dans l'église des confrères. M. Romstorfer y prononce un discours où passe toute son émotion quand il évoque les grandes figures de quelques-uns de ses prédécesseurs. Il fait monter l'hymne de sa gratitude vers la Providence divine, source de tout bien, et vers tous ceux qui, au cours du premier siècle de la province d'Autriche lui apportèrent leur généreux concours.

Monseigneur était revenu à la Maison centrale pour assister à cette cérémonie qu'il clôtura par la bénédiction du Saint-Sacrement. Il était encore des nôtres une heure plus tard à la *Heimatsaal*, la salle de fêtes, récemment construite à *Salzburg*, où se donnent des conférences, des concerts et où se tiennent des réunions de tout genre. Avec la double famille de saint Vincent, elle accueillait ce soir-là les nombreux amis des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité ; aussi la salle était-elle comble. Un petit orchestre bien équilibré exécuta avec beaucoup d'art, un programme qui comprenait notamment le célèbre *Largo* de Haendel et des morceaux de Verdi. La pièce de résistance de la soirée fut le magistral discours prononcé par M. Suchy, supérieur de la Maison centrale. Après que M. Romstorfer eut remercié l'assistance choisie de la sympathie qu'elle témoignait aux Lazaristes, et tout spécialement dans cette assistance, les dignitaires ecclésiastiques et le représentant du gouvernement de Styrie, M. Suchy prit la parole. A un auditoire attentif et visiblement intéressé, il dit ce que fut l'esprit de Vincent de Paul, esprit que ses fils d'Autriche ont essayé de vivre et de faire rayonner autour d'eux au cours de ce premier siècle d'existence de leur province. Saint Vincent a compris l'unique nécessaire : la science pratique de Jésus crucifié en qui il a trouvé le secret de son amour de Dieu et du prochain. C'est par là qu'il pourvut admirablement aux nécessités de son siècle. Et c'est encore dans ce même esprit que les difficultés dans lesquelles se débat le monde moderne trouveront leur solution. L'élévation et la précision de la pensée se joignait à la distinction de la forme dans ces pages que je regrette de ne pouvoir citer intégralement.

Simple coïncidence ou accord voulu ? La même leçon se dégageait de la scène que jouèrent ensuite les élèves de l'Ecole apostolique. Monsieur Vincent est encore curé à Châtillon. On lui apporte sur un brancard un pauvre homme blessé à mort et qui a perdu connaissance. Quand il revient à lui, le moribond éclate en imprécations et en blasphèmes à la vue du prêtre. Il le tient pour complice d'une société sans cœur pour les malheu-

souhaiter que l'intervention de généreux bienfaiteurs permette à l'Ecole apostolique d'Eggenberg de prendre, là ou ailleurs, l'essor que tout semble lui promettre. Du moins, bénéficie-t-elle du dévouement des Filles de la Charité. Il y en a encore six à Eggenberg, sous la direction de Sœur Wieser. Au sein des élèves de l'Ecole, elle

diplômes qui leur seront d'un précieux secours, une fois Filles de la Charité.

A midi, Monseigneur vient présider notre table à laquelle ont



CORRECTION

THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING

RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY

CORRECTION

Il tenait à la fois le programme des Soeurs de la Charité et celui de la formation des Filles de la Charité. En 1949, l'Ecole compte actuellement soixante-neuf fillettes ou jeunes filles, dont vingt-huit aspirantes. Ces enfants reçoivent une solide formation scolaire et se préparent à l'acquisition de

Simple coïncidence ou accord voulu ? La même leçon se dégageait de la scène que jouèrent ensuite les élèves de l'Ecole apostolique. Monsieur Vincent est encore curé à Châtillon. On lui apporte sur un brancard un pauvre homme blessé à mort et qui a perdu connaissance. Quand il revient à lui, le moribond éclate en imprécations et en blasphèmes à la vue du prêtre. Il le tient pour complice d'une société sans cœur pour les malheu-

souhaiter que l'intervention de généreux bienfaiteurs permette à l'Ecole apostolique d'Eggenberg de prendre, là ou ailleurs, l'essor que tout semble lui promettre. Du moins, bénéficie-t-elle du dévouement des Filles de la Charité. Il y en a encore six à Eggenberg, sous la direction de Sœur Wieser. Au soin des élèves de l'Ecole, elles joignent un jardin d'enfants, un patronage et l'entretien de l'église. Les élèves nous offrent une petite séance musicale qui fait honneur à eux et à leur professeur. Ils ont bonne façon, et quand ils nous disent leur joie d'être appelés à devenir des enfants de saint Vincent, on les sent tout pénétrés de ce qu'ils affirment.

Après avoir visité l'Ecole apostolique, nous allons saluer chez elles les Sœurs de l'Hospice de vieillards. La fondation de cette maison remonte à l'année 1724 et elle fut faite par l'empereur Charles. Elle répondait bien à la vocation des Filles de la Charité. Aussi, Sœur Brandis ne crut-elle pas manquer à l'esprit d'indifférence si cher à notre Bienheureux Père, en suppliant la Divine Providence de la faire confier à ses filles. Son vœu fut exaucé en 1885. La dernière guerre a durement éprouvé cette œuvre. Le jour même où la Maison centrale était si terriblement touchée par le bombardement, l'hôpital et la maison des Sœurs subissaient le même sort. Il y eut une centaine de victimes, mais les Sœurs furent épargnées par la mort. Les services sont actuellement regroupés dans un établissement neuf et d'équipement très moderne. Sœur Reinthaler et ses vingt-deux compagnes se dévouent dans cet hôpital qui possède huit cent vingt lits, et soignent en outre plus d'un millier de vieillards par an.

Nous rentrons à Eggenberg pour la messe solennelle qui va être chantée à 18 h. 30, dans l'église de nos confrères. C'est le T.H. Père qui officie. La schola paroissiale, soutenue par les bois, les cordes et les cuivres, exécute, à la tribune, avec beaucoup de talent, une messe du compositeur Haydn. Quand on a été formé par cinquante ans de chant grégorien et de musique religieuse conforme aux directives du *Motu proprio* de Pie X, on est quelque peu déconcerté par cette musique d'église du XVIII^e siècle. Mais en matière de goût musical, il faut comprendre que l'unité soit difficile à réaliser et qu'il y ait, de pays à pays, des divergences inévitables.

11 octobre. — C'est aujourd'hui la grande solennité du *Centenaire* de la province d'Autriche, et la journée comporte un programme bien chargé. Le T.H. Père chante la grand-messe. Vers dix heures, nous allons visiter le Séminaire et le juvénat des Sœurs. Ce n'est pas sans mélancolie que l'on évoque la prospérité du Séminaire de Graz à la fin du siècle dernier. Il abrita à la fois jusqu'à deux cent cinquante petits bonnets ! La Sœur qui fut nommée directrice en 1865 demeura en charge pendant cinquante-sept ans, ce qui doit constituer un record dans la Compagnie des Filles de la Charité. Les Sœurs du Séminaire ne sont plus actuellement que quatorze. Mais l'avenir s'annonce meilleur. Dans le bâtiment qu'occupe le Séminaire s'est installé un *Juvénat* créé en 1949. Dès 1951, il fournissait trois petits bonnets. L'Ecole compte actuellement soixante-neuf fillettes ou jeunes filles, dont vingt-huit aspirantes. Ces enfants reçoivent une solide formation scolaire et se préparent à l'acquisition de

diplômes qui leur seront d'un précieux secours, une fois Filles de la Charité.

A midi, Monseigneur vient présider notre table à laquelle ont été invitées d'assez nombreuses notabilités civiles et religieuses. Au dessert, Son Excellence nous dit avec cordialité l'estime en laquelle il tient nos confrères et les vœux qu'il fait pour la prospérité de la province d'Autriche.

A 15 heures, le T.H. Père est reçu par les Enfants de Marie. Le programme est tout à fait couleur locale, avec des chants et des morceaux de musique instrumentale spécifiquement styriens. Styriens aussi les gracieux costumes portés par ces jeunes filles. Le son de la guitare, de la cithare et de l'accordéon rythme, de façon très heureuse, des danses locales, exécutées avec un ensemble parfait. A 17 heures, nouvelle réunion dans l'église des confrères. M. Romstorfer y prononce un discours où passe toute son émotion quand il évoque les grandes figures de quelques-uns de ses prédécesseurs. Il fait monter l'hymne de sa gratitude vers la Providence divine, source de tout bien, et vers tous ceux qui, au cours du premier siècle de la province d'Autriche lui apportèrent leur généreux concours.

Monseigneur était revenu à la Maison centrale pour assister à cette cérémonie qu'il clôtura par la bénédiction du Saint-Sacrement. Il était encore des nôtres une heure plus tard à la *Heimatsaal*, la salle de fêtes, récemment construite à *Salzburg*, où se donnent des conférences, des concerts et où se tiennent des réunions de tout genre. Avec la double famille de saint Vincent, elle accueillait ce soir-là les nombreux amis des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité ; aussi la salle était-elle comble. Un petit orchestre bien équilibré exécuta avec beaucoup d'art, un programme qui comprenait notamment le célèbre *Largo* de Haendel et des morceaux de Verdi. La pièce de résistance de la soirée fut le magistral discours prononcé par M. Suchy, supérieur de la Maison centrale. Après que M. Romstorfer eut remercié l'assistance choisie de la sympathie qu'elle témoignait aux Lazaristes, et tout spécialement dans cette assistance, les dignitaires ecclésiastiques et le représentant du gouvernement de Styrie, M. Suchy prit la parole. A un auditoire attentif et visiblement intéressé, il dit ce que fut l'esprit de Vincent de Paul, esprit que ses fils d'Autriche ont essayé de vivre et de faire rayonner autour d'eux au cours de ce premier siècle d'existence de leur province. Saint Vincent a compris l'unique nécessaire : la science pratique de Jésus crucifié en qui il a trouvé le secret de son amour de Dieu et du prochain. C'est par là qu'il pourvut admirablement aux nécessités de son siècle. Et c'est encore dans ce même esprit que les difficultés dans lesquelles se débat le monde moderne trouveront leur solution. L'élévation et la précision de la pensée se joignait à la distinction de la forme dans ces pages que je regrette de ne pouvoir citer intégralement.

Simple coïncidence ou accord voulu ? La même leçon se dégageait de la scène que jouèrent ensuite les élèves de l'Ecole apostolique. Monsieur Vincent est encore curé à Châtillon. On lui apporte sur un brancard un pauvre homme blessé à mort et qui a perdu connaissance. Quand il revient à lui, le moribond éclate en imprécations et en blasphèmes à la vue du prêtre. Il le tient pour complice d'une société sans cœur pour les malheu-

reux et dont il est victime. Il repousse avec indignation et colore la compassion et les offres de services d'une châtelaine survenue sur ces entrefaites. Parait enfin le comte de Rougemont. C'est lui précisément qui a blessé le pauvre homme, et il veut l'achever. Mais, Monsieur Vincent s'interpose et ses paroles bouleversent cette âme, y faisant naître les remords. Le comte de Rougemont tombe à genoux devant sa victime et lui tend son épée pour qu'il puisse se venger. Enfin, touché par la grâce, l'homme capitule. Il se réconcilie avec la société et il proclame la sainteté de Vincent. Quelques détails de cette scène manquaient un peu de vraisemblance, et il y avait des longueurs. Mais l'ensemble se tenait fort bien, et le jeu naturel et convaincu des jeunes acteurs a visiblement conquis l'assistance. Pour terminer, l'évêque de Graz rendit un nouvel hommage au Supérieur général de la Mission, et il redit ses vœux pour la prospérité en Autriche de la famille religieuse dont il est le chef.

12 octobre. — Nous quittons la Maison centrale dès 7 heures, car nous allons faire un long voyage pour visiter quatre maisons de Filles de la Charité. Nous prenons la route de *Vienne*, remontant la rive droite de la Mur, la rivière qui traverse Graz, jusqu'à *Brück an der Mur*, où elle reçoit les eaux de la Murz. Là, nous tournons dans la direction de l'ouest. Voici bientôt la ville de *Leoben*, dont l'histoire de France nous a fait connaître le nom, il y a bien longtemps déjà. C'est ici, en effet, que le 7 avril 1797, Bonaparte signa avec l'archiduc Charles les préliminaires de la paix de *Campo-Formio*. Et l'on ne peut qu'admirer l'audace, la foi en son étoile du jeune général qui avec une armée relativement peu nombreuse, s'aventurait si loin de son pays. *Leoben* est une ville industrielle où siège la direction des mines de Styrie, et qui possède même une Académie des mines. Nous sommes, en effet, ici dans une région minière d'une grande richesse. Le minéral de fer y abonde, et l'exploitation s'y fait, dans le massif de l'*Erzberg*, sur plusieurs étages, jusqu'à une hauteur de 600 mètres. Dans la banlieue de *Leoben*, une localité prend une importance de plus en plus grande à cause de ses hauts fourneaux et de ses aciéries. C'est *Donaufitz*. On est en train d'y construire une église, et il se trouve que l'architecte, qui est aussi celui de la Maison centrale des Sœurs de Graz, nous conduit aujourd'hui dans sa voiture. On comprend qu'il profite de l'occasion pour jeter un coup d'œil sur les travaux et soit heureux de nous faire les honneurs de cette église. Elle est moderne, mais d'un modernisme raisonnable. Son armature intérieure en fer, et maints détails de son ornementation qui nous rappellent que nous sommes dans un pays de montagnes et de mines, lui donnent un cachet de couleur locale très heureux. Les mineurs qui prieront ici ne se sentiront pas dépaysés. Il est vrai que la proportion de ceux qui fréquentent l'église est assez réduite, car le socialisme a fait beaucoup d'adeptes dans cette masse de prolétaires. Mais leur curé est zélé, sympathique, et l'on peut espérer qu'il ramènera au bercail bon nombre de brebis égarées.

Notre première halte est à *Ehrnau*. Tandis que nous entrons dans la petite chapelle des Sœurs, un chant latin s'élève de la tribune, exécuté par des voix d'hommes avec un sens de la mesure et des nuances, qui rappellent les meilleures scholas. Nous avons bientôt la clef de l'énigme. A dix minutes de la maison

des Sœurs se trouve un scholasticat de Pères Rédemptoristes. Un des religieux sert d'aumônier aux Filles de la Charité, et les étudiants viennent chanter dans leur chapelle quand elles célèbrent quelque fête. La maison est un hospice de vieillards. Ils sont actuellement cent soixante à qui Sœur Höfler et ses neuf compagnes prodiguent leur dévouement. Leur maison est située dans un cadre magnifique, bien calme, et on y vit longtemps. Elle possède la doyenne de la province de Graz, qui porte ailégrement ses quatre-vingt-quatorze ans, dont soixante-trois passés dans la Communauté.

Nous reprenons notre voyage pour nous rendre à *Rottenmann*. Cette localité possède deux maisons de Filles de la Charité : un hôpital et un hospice. L'hôpital, qui est doublé d'un jardin d'enfants, compte dix-neuf Sœurs et a pour supérieure ma Sœur Kern. Elles durent quitter leur poste en janvier 1945, chassées par les nazis. Mais la population eut la joie de les voir réparaître dès le mois de juin suivant. Elles soignent actuellement chaque année dans les trois mille malades, et accueillent autant de clients dans leur dispensaire. La supérieure de l'Hospice, Sœur Juretschek et ses trois compagnes, sont venues saluer le T.H. Père à l'hôpital. Mais nous ne pouvons nous dispenser de faire une petite visite à la chapelle de leur établissement. Celui-ci est un ancien couvent d'Augustins, datant du XIV^e siècle. Sa chapelle mérite d'être vue. Elle possède notamment un imposant siège en bois sculpté réservé à l'empereur.

Rottenmann est situé dans une agréable vallée qu'entourent de hautes montagnes. C'est dans une autre vallée que nous passons maintenant. Le trajet est assez long, et nous n'arriverons à *Knittelfeld*, pour y dîner, qu'à deux heures de l'après-midi. Mais la beauté du site que nous parcourons fait trouver le temps moins long. L'hôpital de *Knittelfeld* est, lui aussi, une fondation de la Mère Brandis. Sœur Riegler et ses vingt-deux compagnes y soignent annuellement quatre mille malades et on en reçoit près de dix mille dans les deux dispensaires. Le médecin-chef est un praticien de valeur et un excellent chrétien. Il a vécu assez longtemps dans l'Inde et parle couramment l'anglais et le français. Il assiste à notre repas, ainsi que l'administrateur et le curé, et nous apprenons par lui d'intéressants détails sur la ville et sur l'hôpital. *Knittelfeld* a été la ville la plus bombardée de l'Autriche pendant la dernière guerre. Les alliés savaient qu'on y fabriquait des armes anti-chars très efficaces. Aussi leur aviation s'est-elle particulièrement acharnée sur cet objectif. Soixante-dix pour cent des maisons de *Knittelfeld* ont été détruites. Mais les ruines ont été en grande partie relevées, et la ville est actuellement en plein essor. Il y a aussi à *Knittelfeld* une autre maison de Filles de la Charité : un hospice de vieillards. Il a cent quatre-vingts lits, et Sœur Semmler et ses huit compagnes y sont aidées par six Louise de Marillac. La ville possède aussi deux jardins d'enfants dirigés par nos Sœurs.

Nous sommes encore dans la région des mines à *Fohnsdorf* où se trouve un hôpital confié aux Filles de la Charité par la Société des Houillères en 1876. Cet hôpital est de proportions modestes. Il compte seulement soixante-cinq lits. Le médecin-chef regrette de ne pas disposer des ressources qui seraient nécessaires pour moderniser comme il le faudrait les services de l'établissement. Mais Sœur Weinrauch et ses sept compagnes

font beaucoup de bien ici. Elles sont très aimées des mineurs, même des moins religieux d'entre eux. Tel celui qui disait récemment : « Si tous les curés et toutes les Sœurs sont bons à pendre, surtout qu'on ne touche pas à nos Sœurs de *Fohnsdorf* ! » Aussi, quand la pénurie de personnel fit songer à retirer les Sœurs de *Fohnsdorf*, les mineurs supplièrent la visitatrice de leur laisser leurs infirmières si dévouées, et ils obtinrent gain de cause.

La nuit commence à tomber quand nous quittons *Fohnsdorf*. Mais nous ne sommes pas très loin de la grande abbaye bénédictine de *Seckau*. Il serait dommage de ne pas lui faire au moins une rapide visite. Ce monastère, seule filiale en Autriche, de la célèbre abbaye de *Beuron*, n'a des Bénédictins que depuis une cinquantaine d'années (1887). Ils y ont succédé aux Augustins, et ils dirigent un Collège. Ils ont une vie liturgique intense et la font rayonner dans le pays. On vient de très loin assister à leurs offices à l'occasion des grandes fêtes liturgiques. En l'absence du Père Abbe, le Prieur nous fait un accueil très cordial. Il nous invite à prendre une collation et nous fait ensuite les honneurs de la belle église romane du couvent. C'est dans la nuit noire, que nous repartons pour arriver à 21 heures à la Maison centrale de Graz.

13 octobre. — C'est la dernière journée que nous passerons à *Graz*. Aussi notre programme comprend-il une visite de la ville. Nous entrons dans les principales églises. Puis nous allons admirer une des curiosités de Graz, son Musée d'armes. Il y a là une collection unique de fusils anciens, de cuirasses, de lances, de pistolets, etc... C'était l'arsenal de la ville à une époque où la menace d'une invasion turque planait toujours sur Graz. Quand sonnait l'alarme, tous les hommes valides couraient s'équiper dans ce bâtiment qui fournissait de quoi armer vingt mille soldats. Heureux temps où on ne connaissait ni l'artillerie à longue portée, ni l'aviation de bombardement, encore moins la bombe atomique, et où une bataille était réputée sanglante quand elle avait mis hors de combat cinq à six cents hommes, blessés compris ! Nous allons à *Mariatrost* ou Marie Consolatrice, le grand pèlerinage marial de Graz, où l'ornementation de la chapelle commémore les victoires remportées sur les Turcs. La matinée s'achève par une promenade au *Schlossberg*, dont nous faisons l'ascension en funiculaire. Du sommet on jouit d'une vue splendide sur la ville. Hélas ! elle est plongée dans la brume, et le soleil ne se montrera que dans la soirée.

Au début de l'après-midi les Sœurs de la ville arrivent en grand nombre à la Maison centrale des Filles de la Charité pour assister à la bénédiction du Saint-Sacrement donnée par le T.H. Père et faire à celui-ci leurs adieux. Sœur Visitatrice dit la joie que toutes ont éprouvée de sa présence à Graz pendant une semaine et le regret que leur cause son départ, regret adouci par la certitude qu'il priera pour elles dans les sanctuaires de nos deux Maisons-Mères à Paris. Le T.H. Père exprime sa reconnaissance pour le bonheur que lui a valu cette visite des maisons de la région de Graz. Il lui sera désormais plus facile de les suivre par la pensée, puisqu'il connaît leurs difficultés, leurs besoins, et aussi le bien fait par elles dans des œuvres si variées et si florissantes. Et c'est de tout cœur qu'il priera les

saints fondateurs, pour obtenir par leur intercession que cette prospérité se maintienne et s'accroisse.

14 octobre. — L'église de nos confrères de la Maison centrale est remplie pour la messe que le T.H. Père va y célébrer avant de quitter Graz. Les Sœurs y sont venues très nombreuses, ainsi que des Louise et des paroissiens de nos confrères. Tout au long de la messe, l'assistance, soutenue par l'orgue, exécute des chants en langue allemande, inspirés par les différents moments du saint sacrifice, et l'impression est saisissante.

Nous prenons congé des confrères à 7 heures. Tout au long de la *Mariengasse*, devant la façade des deux Maisons centrales, les Sœurs et les juvénistes sont massées sur le trottoir, comme il y a huit jours, pour l'arrivée du T.H. Père. Il y a aujourd'hui un peu de mélancolie dans les cœurs et sur les visages. Mais les âmes sont remplies de reconnaissance pour la grâce que fut la présence à Graz pendant une semaine du Père très vénéré et très aimé ; et l'on a la douce certitude que de retour à Paris il aura dans ses prières un souvenir fréquent et très affectueux pour la province d'Autriche dont il connaît maintenant de façon personnelle les membres et les diverses œuvres. C'est le sentiment qu'avait délicatement exprimé hier au soir M. Suchy au nom des confrères de la Maison provinciale.

Il pleut tandis que nous quittons Graz. Mais le ciel s'éclaircit assez vite, et c'est très heureux. Nous allons faire jusqu'à *Bruck an der Mur* un chemin parcouru déjà ces jours-ci. Mais nous continuerons ensuite dans la direction du Nord jusqu'à *Mariazell* ; et les magnifiques paysages que nous parcourrons gagnent vraiment à être vus par un beau soleil. On ne peut détacher son regard de ce spectacle : le vert tendre des prairies faisant contraste avec le vert sombre des forêts de sapins, tandis que les arbres à feuilles caduques nous ravissent par les teintes mordorées de leur feuillage automnal. Au sortir d'une vallée très étroite et très pittoresque, nous atteignons des plateaux d'où la vue s'étend très loin et que dominent des montagnes au sommet capuchonné de neige. Nous voici enfin à *Mariazell*, le grand pèlerinage marial de l'Autriche. Pour satisfaire sa dévotion envers la Sainte Vierge. M. Romstorfer a voulu y célébrer la messe, et nous y assistons. Puis nous parcourons cette belle basilique dont le service est assuré par des religieux bénédictins. Je m'arrête avec émotion devant la plaque commémorative de l'héroïque chancelier Dollfuss. Le R. Père Abbé nous reçoit de façon très aimable. Nous visitons ensuite le trésor de la basilique. Et nous allons enfin chez les Sœurs, qui nous attendent avec impatience. Leur œuvre, fondée en 1872, fut tout d'abord un petit hôpital pour les habitants de *Mariazell*. Mais le développement des sports d'hiver, dont *Mariazell* est aussi un grand centre, leur vaut, à la saison, un supplément de clients, car les sports d'hiver ne vont pas sans accidents, heureusement peu graves pour la plupart. Sœur Luser et ses quatorze compagnes dirigent pour les malades et les blessés un hôpital de quatre-vingt-dix lits et donnent leurs soins à domicile à beaucoup d'autres. Au diner, le médecin-chef de l'hôpital et l'administrateur partagent notre repas et se montrent fort aimables.

Avant de quitter *Mariazell*, nous prenons le funiculaire qui, en huit minutes, nous porte à une altitude de mille deux cents

mètres. Le spectacle est imposant, et l'on respire avec délices un air pur et frais. On comprend qu'avec les pèlerins, au nombre d'environ cent mille chaque année, *Mariazell* reçoive en abondance estivants et amateurs des sports d'hiver. Nous prenons le chemin de *Sankt Pölten* (Saint-Hippolyte). C'est le même décor que ce matin, plus pittoresque même. Mais quand nous redescendons dans la plaine, plusieurs des localités que nous rencontrons portent encore des traces de la guerre. C'est dans ces parages, en effet, que se livrèrent en Autriche, les derniers combats entre les Alliés et les Allemands. Tel village fut à peu près rasé : la plupart ont souffert, plus ou moins durement.

Sur notre route, nous visitons une magnifique église de Cisterciens qui, elle aussi, fut sérieusement touchée. Les murs portent encore la trace des balles et des éclats d'obus ; et beaucoup de vitraux ont été endommagés. L'abbé du monastère sortait quand nous arrivions. Il se fait aimablement notre guide dans la visite de l'église et du beau cloître gothique attendant. Il n'y a plus que quatorze religieux à vivre en permanence au couvent. Une trentaine font du ministère dans les paroisses avoisinantes. On comprend cet état de choses commandé par la pénurie du clergé diocésain. Mais il est regrettable que des moines voués au silence et à une intense vie liturgique soient obligés de mener une existence bien différente de celle qu'ils avaient rêvée.

Aux portes de *Sankt Pölten*, un vaste camp militaire russe nous rappelle que nous sommes en zone soviétique d'occupation. Les Russes sont d'ailleurs des occupants fort discrets, et ils se conforment strictement à la consigne qu'ils ont reçue de n'avoir aucun rapport avec la population. Ils occupent la moitié de l'hospice de vieillards que nous visitons tout d'abord. Fondé en 1897 avec trois Sœurs, cet hospice compte aujourd'hui deux cent vingt malades, qui reçoivent les soins de Sœur Logar et de ses quinze compagnes. La soirée s'avance. Nous allons présenter nos hommages à l'évêque de *Sankt Pölten*. Il est rejoint presque aussitôt par son coadjuteur, Mgr König, qui parle avec aisance le français et l'anglais et se fait notre aimable interprète. Mgr Memelauer dit au T.H. Père sa reconnaissance pour le bien que les Filles de la Charité font dans sa ville épiscopale. Déjà le chapelain de l'hospice avait exprimé le même sentiment en nous disant que grâce au dévouement des Sœurs les vieillards soignés par elles faisaient tous une fin chrétienne. Mgr König nous fait visiter la cathédrale toute proche. C'est un édifice de style baroque mais dont la richesse fait presque oublier ce que la décoration a de déplaisant dans son manque de sobriété. Comme nous allons remonter en auto pour rentrer à l'hôpital, la Sœur supérieure, qui nous avait accompagnés à l'évêché, prie Mgr le Coadjuteur de partager notre repas, auquel est convié aussi le maire de la ville. Il accepte avec une simplicité qui achève de nous conquérir. C'est surtout grâce à lui que le souper sera marqué par une franche cordialité de rapports entre les convives. Le maire, qui pouvait paraître un peu solennel au moment où il avait salué le T.H. Père, se révèle de caractère très gai, et il rit de bon cœur aux histoires qu'il entend raconter. Bien que socialiste, il a une grande vénération pour les Sœurs, et notamment pour la supérieure. Les Sœurs n'ont pu qu'entrevoir le T.H. Père à son arrivée. Aussi, dès que nous avons pris

congé des invités, elles nous accueillent par un fervent *Magnificat* dans la salle de communauté. L'hôpital avait été fondé en 1889. Les nouveaux bâtiments furent inaugurés en 1895 par l'empereur François-Joseph. Le nombre des Sœurs atteignit soixante-dix-huit au temps de sa plus grande prospérité. Elles ne sont plus aujourd'hui que cinquante-neuf, aidées par trois Louise de Marillac. L'hôpital a sept cent quatre-vingt lits. Avec ses huit dispensaires, il reçoit par an quelque onze mille malades. La réunion est empreinte d'une charmante cordialité ; et les Sœurs sont ravies de voir et d'entendre le T.H. Père en attendant le bonheur d'assister demain matin à sa messe.

15 octobre. — Il n'y a qu'une soixantaine de kilomètres de *Sankt Pölten* à Vienne. Mais nous partons d'assez bonne heure, car nous voulons arriver à Vienne pour midi, et il y a sur notre chemin trois maisons de Sœurs à visiter. Deux d'entr'elles, il est vrai, ne sont pas des maisons distinctes mais des filiales dépendant de la grande maison des Incurables à Vienne. A *Kirchstetten*, il y a une grande ferme qu'aident à exploiter une cinquantaine de malades, sous la direction de Sœur Fürer, première d'office, et de six de ses compagnes. C'est une œuvre de même genre que nous trouverons à *Weidlingau*. Mais la première d'office, Sœur Wacek, n'a ici avec elle que deux compagnes. La vie dans ces petites maisons isolées ne va pas sans monotonie. La visite du T.H. Père, pour rapide qu'elle soit, en est d'autant plus appréciée. A *Tullnerbach*, nous trouvons une communauté plus importante puisqu'elle possède douze Sœurs dont Sœur Czapiewska est la supérieure. La situation de la maison est actuellement assez précaire. Elle fut fondée en 1895 pour être un centre de retraites spirituelles. On y donne bien trois retraites annuelles pour les Filles de la Charité de Vienne. Mais la maison devait aussi, et plus encore, recevoir des groupements de laïques. Or, il en vient assez peu. Depuis la fondation de cette maison, d'autres se sont ouvertes, à Vienne ou dans les environs. Elles offrent plus de confort, ce à quoi les Viennois sont, paraît-il, assez sensibles. Pourtant, la maison est bien aménagée. Elle possède une belle chapelle, une vaste salle de conférences, et s'il y a deux ou trois lits par chambre, on s'y trouve au large. Surtout, le cadre est très reposant et convient à merveille pour une maison de ce genre. Espérons que *Tullnerbach* retrouvera dans l'avenir une prospérité que mérite cette maison.

Nous approchons de Vienne. Il est bien regrettable que, de nouveau, le temps soit maussade. Car durant des kilomètres, la route passe dans des forêts que le soleil nous ferait apprécier davantage. Elles sont une grande attraction pour les habitants de Vienne qui, par dizaine de milliers, y passent la journée du dimanche.

Il est midi et demie quand nous arrivons à la maison de nos confrères de la *Kaiserstrasse*, où nous logerons pendant le temps de notre séjour à Vienne. C'est la plus importante des maisons des Lazaristes à Vienne, surtout depuis qu'elle a reçu, voilà quelques mois, les élèves de l'Ecole apostolique, qui habitaient auparavant la *Hetzendorfstrasse*. Nous sommes accueillis à l'entrée par le supérieur, M. Johan Krasser, entouré de ses confrères et de nos chers frères coadjuteurs. Il souhaite la bienvenue au T.H. Père et lui dit combien la nouvelle de sa visite prochaine avait déjà rempli leur cœur d'une profonde joie. Les

enfants de saint Vincent de la *Kaiserstrasse* s'estiment privilégiés et sont profondément heureux de garder chez eux leur Supérieur général pendant le temps de son séjour dans la capitale.

Après le repas, nous visitons la maison. Les premiers missionnaires envoyés à Vienne par le premier visiteur de la province, M. Schlick, logèrent d'abord dans un faubourg de la ville, à *Rustendorf*. Mais, trois ans plus tard, en 1857, ils vinrent s'installer dans la maison actuelle. M. Schlick fit construire une église, la plus belle de celles que nous possédons à Vienne. Elle a trois nefs, et peut contenir quatre mille personnes. Elle occupe, face à la rue, un des côtés d'un vaste quadrilatère, deux autres étant formés par notre maison et une maison de rapport qui lui fait face. La grille qui longe la rue ferme le quadrilatère. Dès qu'on l'a franchie, on entre dans une cour de belles dimensions, qui permet, le cas échéant, de grouper de nombreux fidèles, et qui amortit sensiblement les bruits de la rue. Le recueillement de l'église y gagne beaucoup. Il y a là un bel ensemble de constructions appartenant à la Congrégation, et il est heureux que M. Schlick ait vu grand. La maison des confrères est vaste et commode. Comme je viens de le noter, la petite école apostolique y a récemment trouvé asile. Elle compte seulement une quinzaine d'élèves, qui suivent les cours d'un collège en ville. Ils nous recevoient chez eux et nous font la meilleure impression. C'est le « *pusillus grex* » qui se double, heureusement, de l'école plus importante d'*Eggenberg*. Souhaitons qu'elle connaisse une prospérité comparable à celle de sa cadette afin d'assurer la relève des confrères plus âgés de la province.

La maison et l'église de la *Kaiserstrasse* ont subi de sérieux dommages lors des combats que Russes et Allemands se livrèrent pour la possession de Vienne, à la fin de la dernière guerre. Ces dégâts sont à peu près complètement réparés, mais on voit encore dans l'église des vitraux plus ou moins ébréchés. Derrière leur maison et l'église les confrères possèdent un parc qui va jusqu'au *Gurtel*, un grand boulevard de Vienne. Heureusement que tout ce terrain a été acquis il y a un siècle ! La paroisse confiée ici à nos confrères fait partie du VIII^e arrondissement de Vienne qui compte quatre ou cinq autres paroisses. La nôtre est la plus petite, mais le ministère y a largement de quoi occuper les trois confrères qui y sont appliqués.

Nous nous rendons en fin d'après-midi à l'hôpital *Wilhelmine*, dirigé par les Filles de la Charité. Il doit son nom à la princesse *Wilhelmine de Montcalm*, qui, en 1891, fonda cette œuvre et la confia à quatre Sœurs envoyées par Mère Brandis. Elles sont aujourd'hui cinquante-deux, avec à leur tête Sœur Maleska. La guerre valut bien des ennuis à l'hôpital. En 1939, les nazis s'emparèrent de la chapelle et chassèrent les Sœurs de divers services. Mais elles tinrent bon aux postes qu'on leur laissa. Heureusement, les bombardements ne firent pas ici de victimes. Seule, une bombe tomba dans le jardin et elle n'expla pas. Actuellement l'hôpital compte quatre cent cinquante lits, et les Sœurs soignent annuellement plus de six mille malades, avec l'aide de vingt-cinq Louise de Marillac. Il y a, de plus, cinq dispensaires où sont accueillis chaque année dans les cinquante mille clients.

16 octobre. — C'est dans le XVIII^e arrondissement de Vienne, celui de *Währing*, que nous passerons la journée. Nos confrères y ont une église paroissiale dédiée à saint Séverin. Les Sœurs y possèdent quatre maisons. Nous dînerons chez nos confrères et nous rentrerons chez eux en fin de soirée pour la messe du jubilé que le T.H. Père doit chanter à 19 heures. Encore une journée au programme chargé, mais qui fera bien des heureux.

Notre première visite est pour la belle école située en face de l'église de nos confrères. Sœur Strauss et ses vingt et une compagnes y dirigent des classes élémentaires, des cours complémentaires, un internat et un jardin d'enfants. L'œuvre est très florissante. Fillettes et jeunes filles ont très bonne façon. Elles chantent très bien et exécutent avec beaucoup d'art des danses locales. Celles qui étudient l'anglais commencent à le bien parler. Surtout, on devine que les Sœurs exercent une profonde influence religieuse et morale sur toutes leurs élèves. Nous sommes à Vienne. La municipalité socialiste de la ville ne peut prendre son parti de la liberté d'enseignement, surtout dans les écoles primaires. Aussi multiplie-t-elle les tracasseries, les exigences, pour arriver à décourager cette concurrence à l'enseignement officiel. Cela n'empêche pas que la municipalité est très heureuse de pouvoir confier à l'internat des Sœurs des enfants qu'il faut retirer à leurs parents. Dans son adresse au T.H. Père, la supérieure dit les inquiétudes que l'avenir lui inspire et ajoute qu'elle compte sur la bénédiction du successeur de saint Vincent pour écarter les dangers qui menacent sa maison. Dieu veuille récompenser sa confiance !

Après le domaine de l'enfance, c'est celui de la vieillesse que nous allons visiter en nous rendant à la maison de Sœurs située dans la même rue, et qui porte bien son nom de « *Carité* » (Charité). C'est en 1884 qu'un curé de Vienne fonda cette œuvre en faveur d'anciennes domestiques et la confia aux Filles de la Charité. L'établissement était la propriété de la Communauté. Cela n'empêcha pas les nazis de la leur enlever purement et simplement pour en faire cadeau à la commune de Vienne. La maison a été depuis rendue aux Sœurs, bien qu'une partie appartienne officiellement à l'archevêché. Trois Sœurs (Sœur Dernovsek et deux compagnes) y prennent soin d'une cinquantaine de dames âgées. Leurs chambres et les salles communes sont très propres et très avenantes. Les pensionnaires mènent ici une vie paisible et entourée d'égards que leur méritait bien une existence vouée au service d'autrui.

Un peu avant midi, nous arrivons chez nos confrères, et, tout de suite, nous nous retrouvons chez nous. La rue dans laquelle ils habitent, s'appelle rue Saint-Vincent. En face de leur maison se trouve un vaste immeuble, qui est leur propriété et qui porte le nom de « Maison Saint-Vincent ». Enfin, sur la façade latérale de la maison de nos confrères un artiste a peint un groupe montrant saint Vincent qui bénit un Lazariste et une Fille de la Charité secourant un pauvre malade. Cette maison est toute neuve, car les bombardements l'avaient totalement détruite. Un emprunt à long terme et sans intérêts, amortissable par des versements mensuels, a permis de relever la maison de ses ruines. Le nouvel édifice a trois étages au lieu de deux, en conformité avec les exigences de l'urbanisme viennois. Les locaux

y sont répartis fort heureusement et offrent un certain confort, sans exagération. M. Pleininger, supérieur des confrères et curé de la paroisse, nous reçoit très cordialement. Il a quatre confrères pour l'aider dans le travail bien absorbant de la paroisse, et la maison possède aussi quatre frères coadjuteurs, ce qui est un avantage d'autant plus précieux qu'il se fait de plus en plus rare. Nous allons visiter l'église qui fait corps avec la maison. Elle est assez vaste pour contenir deux mille personnes, et les deux clochers effilés qui encadrent sa façade lui donnent grand air.

Dès deux heures de l'après-midi, nous reprenons nos visites. La première est pour la maison des Incurables. Sa fondation, œuvre de l'Association de la Sainte-Trinité, date de 1875. Ici encore, les nazis s'arrogeaient le droit de donner à la commune de Vienne la maison et ses deux filiales de *Kirchstetten* et de *Weidlingen*. En 1945, les bombardements démolirent presque totalement l'édifice et firent une centaine de victimes, parmi lesquelles cinq Filles de la Charité. Les Russes achevèrent de tout ruiner. Mais la commune de Vienne vient de rendre l'établissement à l'Ordinaire de Vienne qui en a confié la direction à un comité. Les Sœurs sont au nombre de quarante-neuf, avec à leur tête Sœur Zippe. Les Louise de Marillac, au nombre de vingt, leur apportent une aide bien appréciée. En comptant les pensionnaires des deux filiales, c'est à trois cent cinquante malades que la maison des Incurables assure des soins dévoués. C'est une maison tout récemment ouverte que nous visitons ensuite. En 1908, la Société pour la Protection de l'Enfance, confia aux Filles de la Charité, une maison pour la formation de fillettes et de jeunes filles. A cette œuvre s'ajoutèrent bientôt un groupe d'Enfants de Marie et un jardin d'enfants. Mais en 1938, les nazis expulsèrent les Sœurs de leur maison. Elles revinrent en 1945. Mais en cette année 1953 l'œuvre « *Caritas* » a pris possession de l'immeuble pour le transformer en internat de garçons. Les Sœurs y ont donc transféré, il y a deux mois à peine, leurs garçons de la *Ruckertgasse*. C'est merveille qu'en si peu de temps Sœur Zemljak et ses cinq compagnes aient si bien adapté la maison à sa nouvelle destination. Leurs garçons vont, pour les classes, à l'école publique. Mais les Sœurs ont sur eux une influence visible, et ils nous font une excellente impression. Leurs chants sont très bien exécutés, et ils jouent avec beaucoup de brio une saynète sans paroles où l'on voit un coiffeur raser ses clients en série.

De cet internat de garçons, nous nous rendons précisément à la maison d'où ils sont venus. Cette maison avait été fondée en 1894 par le curé de la paroisse pour servir d'internat de garçons. Les Filles de la Charité en prirent la direction en 1911. En 1939, les nazis eurent l'idée saugrenue d'y réunir des enfants dont un des parents au moins était juif. Les Sœurs prodiguèrent leur dévouement à ces pauvres petits. En 1945, la maison reprit son caractère d'internat de garçons. Mais depuis le départ de ces enfants pour la *Lecknergasse*, il n'y a plus ici comme œuvres que le patronage de la paroisse. Sœur Lackner et ses deux compagnes s'occupent donc des enfants en leur faisant apprendre leurs leçons et rédiger leurs devoirs. Activité assez modeste, mais que M. le Curé apprécie beaucoup, comme il le dit au T.H.

Père, et qui suffit à occuper les Sœurs, d'autant que la supérieure prend de l'âge et qu'une de ses compagnes est actuellement à l'hôpital.

Nous rentrons à la maison des confrères de *Währing*. Et voici déjà l'heure de la grand'messe que le T.H. Père va chanter. L'église est pleine de fidèles qui se tiendront debout pendant une heure et demie. Car il y a un sermon de M. Romstorfer, qui parle avec d'autant plus de cœur qu'il était curé de cette paroisse quand il fut nommé visiteur. La Schola et les musiciens exécutent avec beaucoup d'art une messe de Schubert, très brillante mais un peu longue. Son auteur n'avait que dix-huit ans quand il la composa, et il faisait déjà preuve d'un talent musical remarquable. Le souper suit la messe ; aussi est-il neuf heures et demie quand nous rentrons à la maison de la Kaiserstrasse.

17 octobre. — Le T.H. Père célèbre la messe dans l'église de l'hospice Saint-Antoine à la *Pouthongasse*. En 1887, la Société Saint-Antoine acheta une maison pour y recueillir des dames âgées et la confia aux Filles de la Charité. A l'œuvre primitive s'ajoutèrent bientôt un patronage et un jardin d'enfants. En 1897, la Communauté des Filles de la Charité fit l'acquisition de la maison. Une église fut construite en l'honneur de saint Antoine, église qui devint paroissiale en 1937. On confia donc la charge de la paroisse à nos confrères qui sont en même temps les aumôniers de la maison. Ils ne sont que deux, M. Marwal, supérieur, et M. Boyer, son vicaire, car la paroisse est la plus petite des paroisses de Vienne. L'hospice eut à souffrir, lui aussi, de la dernière guerre. Quand les Russes s'emparèrent de Vienne, ils dévastèrent la maison. Et ce qui est plus douloureux, ils fracturèrent le tabernacle et profanèrent les saintes espèces. Sœur Carli et ses trente-trois compagnes donnent leurs soins à cent vingt-cinq dames et aux soixante bambins du jardin d'enfants. Il faut d'ailleurs noter que parmi les Sœurs plusieurs sont au repos. Les petits du jardin d'enfants nous donnent une séance charmante qui comprend notamment une gracieuse ronde de fleurs, en l'honneur de la Sainte Vierge.

La matinée est consacrée à quelques visites officielles. Nous allons d'abord offrir nos hommages au cardinal Innitzer, archevêque de Vienne. Son Eminence nous reçoit avec une simplicité et une cordialité vraiment touchantes. Le cardinal dit au T.H. Père combien il apprécie les services que nos confrères et les Filles de la Charité rendent à ses diocésains. Il évoque les souvenirs de la guerre, les tracasseries et les procédés violents dont il fut l'objet de la part des nazis. Il nous montre dans plusieurs appartements des tableaux, lardés par eux, à coups de balonnettes. C'était la vengeance des hitlériens, furieux de la résistance imperturbable que leur opposait l'archevêque de Vienne. Son attitude était la meilleure preuve de l'indépendance qu'il avait su garder à l'égard des Allemands tout en faisant d'abord preuve à leur égard d'une modération inspirée par le désir d'éviter tout heurt non nécessaire. Cette modération, dictée au cardinal par le désir de sauvegarder le bien des âmes ne fut pas comprise ni goûtée de tous. Et, avec un bon sourire indulgent, il fait allusion aux attaques dont il fut l'objet de certains catholiques, notamment de tel journal de France. Très aimablement, il se laisse photographier avec nous dans son salon ; puis il nous dit au revoir, car il doit présider la séance du centenaire

qui aura lieu demain soir à l'Aula magna de l'Université. Mais il nous prévient, en s'en excusant, qu'il ne pourra être là dès le commencement parce qu'il doit aller bénir deux cloches.

Après le cardinal, nous allons voir son coadjuteur, Mgr Jachym. Il nous parle de la pénurie de clergé dont souffre le diocèse de Vienne et il serait très heureux que des confrères venant d'autres provinces apportassent leur concours à ceux qui se dévouent dans la capitale de l'Autriche.

Nous nous rendons ensuite à la Nonciature. Le Nonce, Mgr Dellepiane, est rentré de vacances hier au soir. Son palais fait immédiatement suite au siège de l'ambassade soviétique, et nous apercevons sur le trottoir qui longe les deux immeubles un policier russe qui fait les cent pas. Ce voisinage assez curieux n'a rien de désagréable pour le Nonce. Ses voisins affectent de l'ignorer totalement. Ils laissent régulièrement sans même un accusé de réception les communications officielles que leur envoie la Nonciature. Le Nonce nous dit à ce sujet que les Russes n'ont aucun rapport avec la population qui, de son côté, les laisse parfaitement de côté. On l'a bien vu quand s'est tenu à Vienne le Congrès international pour la Paix. A part le petit groupe de communistes viennois, les habitants de la capitale n'y ont prêté aucune attention, et les journaux ne lui ont pas consacré une ligne. Le Nonce nous dit qu'il éprouve pour la population de l'Autriche une estime croissante et qu'il espère pour ce pays l'avenir qu'il mérite. Devant nous, il évoque avec bonheur des souvenirs de sa carrière diplomatique, notamment ceux qui se rattachent à son séjour à Smyrne. Il y a bien connu nos confrères, en particulier M. Goidin, à qui il nous prie de transmettre son cordial souvenir.

Après avoir pris notre repas chez les confrères de la *Pou-thongasse*, nous allons visiter les Sœurs de *Hainburg*. Ce voyage nous conduit une fois de plus aux frontières de l'Autriche. Car, à quelques kilomètres de *Hainburg*, nous apercevons la Tchécoslovaquie. Ici encore, c'est, hélas ! le rideau de fer. Nous remarquons en rentrant à Vienne que presque aucune auto ne nous croise. C'est que les relations entre l'Autriche et la Tchécoslovaquie sont presque inexistantes. Nous pensons à nos pauvres confrères de ce dernier pays, dont un grand nombre travaillent dans les mines ou les usines. Dieu veuille soutenir leur courage et leur donner les forces physiques dont ils ont besoin pour tenir en attendant des jours meilleurs ! La maison de *Hainburg* est un hospice de vieillards, fondé en 1896. Elle ne comptait que trois Sœurs au début ; elle en possède aujourd'hui sept, dont Sœur Snuderl est supérieure. *Hainburg* s'étend sur la rive droite du Danube. Située aux marches de l'Autriche, elle a dû subir bien souvent les attaques des Turcs. De ces temps héroïques le souvenir est gardé par un vieux mur d'enceinte qui entoure la ville ancienne.

La nuit est déjà tombée quand nous rentrons dans Vienne. Notre dernière visite de la journée sera pour la maison des Filles de la Charité de la *Hetzendorfstrasse*. En 1879, la Société Sainte-Thérèse fonda une maison pour jeunes filles dans ce site de la banlieue de Vienne, qui avait alors un caractère rural très marqué. La maison possédait une ferme et un grand jardin. Les Filles de la Charité, à qui on l'offrit, acceptèrent la direction de

cette œuvre. En 1918, la maison fut vendue aux Prêtres de la Mission qui y installèrent une Ecole apostolique, et quelques Sœurs restèrent sur place. Mais, en août dernier, en raison du petit nombre des élèves, on décida de transférer l'Ecole apostolique à la maison de la Kaiserstrasse. Et de nouveau les Sœurs ont pris possession de la maison de la *Hetzendorfstrasse*. Elles y ont déjà ouvert une école ménagère et un internat de filles. Il y a de quoi occuper Sœur Neumayer et ses huit compagnes. A notre arrivée, le T.H. Père donne la bénédiction du T.-S. Sacrement dans la belle chapelle de l'établissement. Puis, nous sommes accueillis par les enfants qui nous offrent une séance littéraire et musicale très réussie. Elle s'ouvre par des morceaux de musique jouée sur la guitare, la mandoline et le clavier, par les Enfants de Marie. Suivent des discours, dont un en anglais. Mais ce qui retient surtout l'attention, c'est une ronde des drapeaux, qui se termine en tableau vivant autour de la statue de saint Vincent, tandis que retentit le chant de quelques strophes du « *Quis novus Caelis* ». Ces enfants et demoiselles ont très bonne façon, et il faut souhaiter un long et fécond avenir à une œuvre qui débute si bien.

18 octobre. — C'est aujourd'hui que la paroisse de l'Immaculée, dirigée par les confrères de la *Kaiserstrasse*, fête solennellement le centenaire de la province d'Autriche. A la grand-messe, chantée à 10 heures par le T.H. Père, la vaste église est comble, et cette affluence dit assez la reconnaissance des paroissiens pour le dévouement dont ils bénéficient de la part des enfants de saint Vincent. La schola paroissiale chante fort bien une messe de Mozart, qui, surtout pour les voix, ne s'écarte pas trop des normes actuelles de la musique religieuse. Après l'évangile, M. Johann Krasser, supérieur et curé, explique aux fidèles le sens de cette fête. Il expose l'œuvre de ses devanciers, dit à Dieu sa gratitude pour le bien que sa grâce a permis de faire au cours de ce siècle, et il fait des vœux pour le siècle qui commence. Après la messe, le T.H. Père est heureux de saluer les divers groupes paroissiaux et de les remercier pour l'aide si appréciable qu'ils apportent à leur curé.

A 16 heures, dans l'*Aula magna* de l'Université, réunion pour une séance littéraire et musicale, qui associera dans une même célébration le centenaire de la province d'Autriche et le centenaire de la mort d'Ozanam. Le cardinal arrive en cours de séance, et il dit avec flamme son admiration pour saint Vincent de Paul et sa reconnaissance pour le bien que ses fils font dans le diocèse de Vienne. La partie chorale est assurée par les Petits Chanteurs de Vienne et par des membres des « *scholae* » des paroisses dirigées à Vienne par nos confrères. Les Petits Chanteurs exécutent « a capella » et avec beaucoup de brio des morceaux de polyphonie classique à trois voix égales. Les *scholae* nous font entendre le Ps. 23 de Schubert, et le « *Laudate Dominum* » de Mozart. Puis, nous écoutons une adresse du président des conférences de Saint-Vincent de Paul. Un de ses confrères lui succède, qui évoque les leçons de l'œuvre et de la mort d'Ozanam. Il dit avec émotion la primauté de la charité et l'insatiableté de ce qu'elle n'inspire pas. Il revenait à M. Wagner, directeur de l'Ecole apostolique de Vienne, de rappeler les origines et de raconter brièvement les principales étapes de la province d'Autriche. Il le fit avec l'aisance d'un habitué de la parole

publique, et il parsema son récit de traits et de mots qui ajoutaient à l'intérêt de son exposé. Enfin, le théâtre dit aussi son mot, le théâtre sous une forme particulière, il est vrai. La troupe théâtrale de la jeunesse étudiante nous donna, en effet, quelques scènes de la vie de saint Vincent. Les acteurs se tenaient en ligne sur la scène, debout devant un pupitre portant leur texte et déclamaient tour à tour leur rôle. Il faut deux heures et demie pour jouer intégralement cette œuvre. Faute de temps, on ne nous donna que trois des sept scènes qu'elle comporte. Les jeunes acteurs jouaient avec beaucoup de naturel et d'expression, surtout Monsieur Vincent, la femme turque et le juge de Sore. Les organisateurs de la séance avaient lieu d'être satisfaits et ils méritaient les félicitations qui leur furent adressées.

19 octobre. — Le T.H. Père célèbre la messe à l'hôpital *Wilhelmine*. Puis, nous allons visiter l'Hôpital des contagieux, qui lui est contigu. Cet hôpital a une même administration que l'hôpital *Wilhelmine*, mais les quatre-vingts Sœurs qui le desservent ont une Sœur Servante particulière, Sœur Sordon. L'hôpital des contagieux compte deux cent soixante lits répartis dans une vingtaine de pavillons. Les variétés de maladies contagieuses sont, en effet, soignées chacune dans un pavillon distinct. Il n'y a presque pas de malades dans tel ou tel pavillon. Mais on y voit une Sœur, ou même deux, parce que la surveillance des malades doit être assurée en permanence de jour et de nuit. Ces malades sont des enfants. Les soins compétents qu'ils reçoivent ici ont notablement abaissé le taux de la mortalité. Pour les dix premiers mois de cette année, il n'y a eu qu'une dizaine de décès, environ un par mois ; le médecin-chef le souligne devant nous avec une fierté légitime.

Comme nous avons devant nous une grande partie de la matinée, nous en profitons pour visiter quelques monuments de Vienne ; car nous quitterons la ville demain au début de l'après-midi. Nous nous rendons d'abord dans quelques églises, notamment dans celle des *Rédemptoristes*, qui possède les reliques de saint Clément Hofbauer, et dans l'église des *Mineurs* où il exerça son ministère. Nous ne pouvions manquer la visite classique à l'église des *Capucins*, dont la crypte renferme cent trente-huit cercueils de la maison impériale d'Autriche. Il y a là des mausolées somptueux, comme celui qui abrite les restes de l'impératrice Marie-Thérèse et ceux de son époux, autour duquel sont groupés les cercueils de la plupart de leurs seize enfants. Il y a aussi de simples cercueils de bronze reposant à même le pavé, comme celui de l'empereur Joseph II, à qui sa manie de légiférer en matière liturgique, souvent sur des vétilles, fit donner le surnom d'« *Empereur sacristain* ». Tels de ces sarcophages évoquent des souvenirs tragiques, ceux par exemple, de l'empereur du Mexique Maximilien, fusillé à *Queretaro*, et de l'impératrice Elisabeth, poignardée à Genève par un anarchiste. D'autres évoquent des souvenirs historiques célèbres : tels celui de l'empereur François-Joseph, mort en 1916, après un règne de soixante-huit ans, et celui de l'impératrice Marie-Louise, femme de Napoléon. Il y avait là jadis le cercueil de leur fils, le duc de Reichstadt, l'« *Aiglon* ». Mais l'Allemagne nous a rendu ses restes, qui reposent actuellement près de ceux de son père, à Paris, aux Invalides. On aimerait avoir le temps de s'attarder devant ces cercueils, dont la vue dit éloquentement la vanité des gran-

deurs humaines. Le souvenir de ces illustres défunts nous suivra, il est vrai, dans la visite que nous faisons ensuite aux deux résidences impériales de Vienne : la *Hofburg*, à l'intérieur de la ville, et le château de *Schœnbrunn*, dans sa banlieue. Sous sa forme actuelle, ce château est l'œuvre de l'impératrice Marie-Thérèse. Son architecture et le parc qui s'étend derrière le château, s'inspirent visiblement de Versailles. C'était beaucoup d'audace que de vouloir rivaliser avec le palais de Louis XIV, mais il faut reconnaître que *Schœnbrunn* ne manque pas de grandeur et de charme. Nous l'avons vu, malheureusement, par une journée pluvieuse d'automne.

Dans l'après-midi, nous allons visiter une dernière maison de la province de Graz, celle qui est le plus éloignée de la Maison centrale. Elle se trouve à *Sitzendorf*, à quelque soixante-dix kilomètres au nord de Vienne. Elle doit sa fondation à un confrère, M. Wöber. De concert avec sa sœur, Fille de la Charité, il donna son héritage, une petite propriété rurale, à la Communauté, pour l'installation d'une œuvre en faveur des enfants et des malades. Deux ans après la fondation, en 1889, on y adjoignit un patronage. Puis, vinrent un jardin d'enfants et un internat de fillettes. C'est bien assez pour occuper Sœur Ulz et ses quatre compagnes. Le dévouement des Sœurs est très apprécié de la population. Quand il fut question, en 1930, de les rappeler, les habitants de *Sitzendorf* résolurent de les garder à tout prix, et leur démarche, appuyée par l'archevêque de Vienne, eut gain de cause. La réception qui nous fut faite aide à comprendre cet attachement. Les petits du jardin d'enfants y furent délicieux de naturel, et les fillettes de l'internat nous firent une excellente impression. On comprend que le curé de *Sitzendorf* soit heureux de posséder cette maison de Sœurs sur sa paroisse et ne souhaite qu'une chose, voir s'augmenter le nombre de celles qui s'y dévouent au bien matériel et spirituel de ses paroissiens.

20 octobre. — Au matin de ce dernier jour, que nous passons en Autriche, le T.H. Père célèbre la sainte messe dans l'église de la maison de la *Kaiserstrasse*. De nombreuses Filles de la Charité y assistent avec leurs enfants et beaucoup de paroissiens. Au début de l'après-midi, nous nous rendons à la *Westbahnhof*, ou gare de l'Ouest, que seule une large avenue sépare de l'enclos de nos confrères. Sœur Visitatrice et son assistante, de nombreuses Sœurs et tous nos confrères de Vienne qui le peuvent, nous accompagnent jusqu'au train. M. le Visiteur et un de ses confrères voyageront avec nous jusqu'à la frontière austro-allemande. Pendant quelques heures encore il fait jour. Nous admirons la couleur automnale des forêts qui entourent Vienne. A plusieurs reprises nous longeons d'assez près le Danube. Nous apercevons de l'autre côté du fleuve les tours élancées de l'église de *Maria Tafeil*, sanctuaire de la Vierge presque aussi fréquenté que *Maria Zell*. De cet observatoire, situé à quatre cent quarante-trois mètres d'altitude, le coup d'œil doit être splendide. Nous passons tout près de la magnifique abbaye bénédictine de *Melk*, construite sur un éperon rocheux, et qui surplombe le Danube d'une soixantaine de mètres. Dans les champs, les paysans arrachent les betteraves sucrières. A une gare qui dessert une grande raffinerie de sucre, c'est une vraie montagne de betteraves que nous apercevons. Nous passons à quelque

distance du château où reposent les corps de l'archiduc François-Ferdinand et de son épouse, assassinés à Sarajevo, le 28 juin 1914, meurtre qui déclencha la première guerre mondiale. Nous approchons de la frontière ; employés autrichiens et allemands vérifient nos passeports. Voici *Passau*. Nous sommes déjà en territoire allemand. M. Romstorfer et son confrère prennent congé de nous. Le visiteur de la province d'Autriche remercie une dernière fois le T.H. Père avec beaucoup d'émotion, de la faveur que furent pour ses confrères ces trois semaines passées par lui en Autriche. Mais lui aussi mérite notre gratitude ; car il fut le plus aimable et le plus attentionné des guides et l'hôte le plus cordial depuis notre arrivée dans sa province. Le T.H. Père l'en remercie une fois encore et lui redit ses vœux pour que la province d'Autriche ait l'avenir que mérite son glorieux passé.

21 octobre. — Il est sept heures du matin quand nous arrivons en gare de *Cologne*. M. Meyer, visiteur de la province d'Allemagne, nous attend sur le quai, en compagnie de quelques-uns de ses confrères. Nous nous rendons aussitôt à leur résidence actuelle, située au sud de la ville, à la *Rolandstrasse*. Voilà déjà huit ans que la guerre a pris fin, et les dégâts qu'elle a causés à Cologne sont loin d'avoir été réparés complètement. A droite et à gauche de certaines rues, il n'y a encore que des pans de mur et des terrains vagues. Ou bien on voit des maisons en rez-de-chaussée sur lesquelles on élèvera plus tard des étages. Mais on travaille activement à la reconstruction, et quelques « buildings » que nous apercevons nous donneraient l'illusion d'être aux Etats-Unis.

Nous arrivons à *Cologne* le 21 octobre, jour de la fête de sainte Ursule et de ses compagnes, vierges et martyres. Leur messe est la première que nous célébrerons en Allemagne. Ma Sœur Gelbsattel, visitatrice, et les membres de son conseil, assistent au saint sacrifice offert par le T.H. Père dans l'oratoire de nos confrères.

La maison des confrères de *Cologne* se trouvait jadis à la *Stolkgasse*, près de la gare centrale et de la cathédrale. Elle fut totalement rasée par les bombardements de la dernière guerre. Nos confrères sont revenus à Cologne voilà trois ans. Les Filles de la Charité avaient, rue *Rolandstrasse*, une maison contiguë à l'église paroissiale de *Mariahilfe*, confiée au clergé séculier. Ici encore on vivait dans un voisinage dangereux, celui de l'usine qui fournissait à la ville l'eau et l'éclairage, ce qui valut de terribles bombardements à l'église et à la maison des Sœurs. Pour reconstruire l'église et le presbytère et prendre en charge la paroisse, le cardinal-archevêque s'est adressé à nos confrères. Ils ont eu d'autant plus de mérite à accepter que la municipalité ne paie pas de dommages de guerre et ne consent pas d'exonération d'impôts pour les édifices culturels. Grâce à leurs efforts infatigables, une nouvelle église est en voie d'achèvement, et les confrères habitent une belle maison attenante à l'église, ou plutôt faisant corps avec elle d'un côté, comme la maison des Sœurs de l'autre.

M. le Visiteur avait convoqué au dîner d'accueil les confrères rattachés à sa maison. Au cours du repas, il lut une adresse à M. le Supérieur général lui disant la joie que sa visite causait à toute la province qui célèbre, elle aussi, son centenaire,

puisque c'est en 1853, que M. Etienne en approuva l'érection. Le passé de la province compte des heures glorieuses. Des heures douloureuses aussi, à l'époque du Kulturkampf, qui supprima la Congrégation en Allemagne. Heures douloureuses, mais plus glorieuses encore que toutes les autres. Car, M. le Visiteur le rappelle avec une légitime fierté, tous les confrères et frères de la province s'expatrièrent pour se mettre à la disposition du Supérieur général et se rendre dans les pays qu'il leur désignerait. En effet, nous avons connu dans notre jeunesse d'étudiants plusieurs de ces bons frères coadjuteurs venus d'Allemagne, pieux, réguliers, excellents ouvriers, dont la vue était une édification continuelle. Ce fut ensuite l'ouverture de la maison de Theux, à la frontière helgo-allemande, qui permit de recevoir des recrues venues d'Allemagne. Après la première guerre mondiale, les confrères purent rentrer dans leur pays. Survint la deuxième guerre, qui valut à la province de nombreuses victimes et des ruines matérielles considérables. Mais ici comme en Autriche, on s'est courageusement remis à l'œuvre. L'Ecole apostolique de *Niederprüm* que nous visiterons, et la maison de formation de *Trèves*, où nous nous rendrons ensuite, promettent à la province d'Allemagne un avenir digne de son passé.

Dans l'après-midi, nous visitons la maison des Sœurs de la Rolandstrasse, où Sœur Mundorf et ses douze compagnes ont de quoi s'occuper. Après une réception à la salle de communauté, nous parcourons les divers services de la maison. Les Filles de la Charité ont ici un jardin d'enfants et un patronage. Dans ce dernier, elles accueillent les enfants au sortir de l'école. Ils s'y récréent, y font leurs devoirs, et beaucoup y prennent leur repas de midi. C'est un service appréciable que les Sœurs rendent ainsi aux parents retenus hors de leur maison par le travail, et une sauvegarde précieuse qu'elles assurent à ces enfants vivant dans un quartier assez malsain au point de vue des idées et de la vie morale. Un mot de l'un d'entre eux dira bien la mentalité du milieu dans lequel ils vivent. Candidement, il disait à une Sœur qu'il serait heureux de pouvoir tuer un homme dans un bois, comme il le voyait faire au cinéma ou dans les romans policiers.

Il y a encore à la maison de la *Rolandstrasse* une école ménagère. Mais l'œuvre la plus importante, avec le patronage quotidien est celle des dames âgées ou malades. La crise du logement qui sévit cruellement à Cologne, rend cette œuvre particulièrement intéressante. Aussi la municipalité a-t-elle consenti un emprunt sans intérêt pour la construction de l'immeuble où logent ces femmes. L'une d'entr'elles vivait, il y a quelques semaines, dans une soute à charbon, une autre dans une étable. On devine leur bonheur, attendu par une pauvre aveugle pendant cinq ans, d'avoir enfin une chambre, avec l'eau courante et l'électricité, attenante à une terrasse et à un salon !

Nous visitons ensuite la buanderie. Elle est munie des appareils les plus perfectionnés. Dans la première machine on met le linge sale sans l'avoir même préparé par un lavage sommaire. Il passe ensuite à l'essoreuse, puis à une sècheuse. Il en sort une heure à peine après avoir été déposé dans la première machine. On le porte alors dans une salle voisine où un rouleau achève de le sécher, et où des employées le passent au fer élec-

trique. Le travail humain est réduit au minimum. L'électricité le remplace avantageusement et c'est un secours appréciable quand sévit la crise du personnel ou que la main-d'œuvre est si chère. Dieu veuille que Cologne ne revoie point les mauvais jours de la dernière guerre et que l'ancien refuge de béton armé garde sa destination actuelle de dépôt de provisions pour la cuisine !

22 octobre. — Dans l'après-midi nous visitons quelques-unes des églises de Cologne : Saint-Séverin, Saint-Gérçon, Sainte-Ursule. Toutes trois sont des témoins vénérables, dans leurs parties les plus anciennes, des premiers temps du christianisme à Cologne. C'est tout particulièrement vrai pour *Saint-Séverin*, où dans le sous-sol de l'église, on est en train de faire des fouilles très intéressantes. Le trait caractéristique de l'église dédiée à *saint Gérçon*, dont la tradition fait un martyr de la Légion thébénne, est ce qu'on appelle le *Décagone*. Il s'agit, comme son nom l'indique, d'une tour à dix pans, haute de trente-cinq mètres, qui fut plus tard prolongée par une église de forme normale. Le Décagone a malheureusement été atteint par les bombardements, et l'incendie qui s'ensuivit a calciné un bon nombre de pierres. Tout son pourtour intérieur est actuellement occupé par un gigantesque échafaudage, et on travaille à réparer les blessures de ce beau monument d'architecture ogivale. C'est une autre grande blessée de guerre que l'église *Sainte-Ursule*. Un tiers seulement de l'édifice est actuellement livré au culte. Mais les bombardements ont heureusement épargné la chambre du trésor, chère aux habitants de Cologne où de très nombreuses reliques sont disposées en étages sur les parois de l'appartement.

La soirée se termine par l'audience que veut bien nous accorder l'archevêque de Cologne, Son Eminence le cardinal Frings. En nous y rendant, nous passons devant l'emplacement de l'ancienne maison de nos confrères, rue *Stolkasse*. Il n'y a plus rien là, qu'un terrain vague où poussent des herbes folles. Seules quelques pierres au ras du sol attestent qu'il y avait ici jadis une construction, et on voit encore le seuil de l'église et de la maison d'habitation. Heureusement les confrères se trouvaient dans un abri solide au moment du désastre, ce qui leur permit d'échapper à la mort ! Son Eminence nous fait un accueil très aimable. Après s'être enquis de la situation de nos deux familles dans le monde, l'archevêque de Cologne interroge M. le Visiteur sur les activités de ses confrères à qui il est très reconnaissant des services qu'ils rendent à ses diocésains. Il redit son regret que leur petit nombre ne leur permette pas de s'occuper à Jérusalem de l'Association pour la Terre Sainte, dont il est le président. A l'égard des Filles de la Charité, le Cardinal professe la plus grande estime, et il nous dit sa vénération pour la visitatrice de Cologne. Mais il demande des précisions sur la situation canonique des Sœurs et veut savoir si leurs nouvelles Constitutions maintiendront ce privilège d'exemption à l'égard des Ordinaires qui leur fut reconnu il y a quelques années. Comme un certain nombre d'évêques, ce n'est pas sans peine qu'il accepte cette situation exceptionnelle faite aux Filles de la Charité. Il est des choses qu'on ne peut bien comprendre que du dedans et quand, par delà des situations locales, on envisage le bien général.

23 octobre. — Dans la matinée, nous nous rendons à la Maison centrale des Sœurs qui se trouve au quartier de *Nippes*. Un quart à peu près de l'effectif total du personnel de la province y est réuni parce qu'une retraite vient de s'y ouvrir. Ce sont donc environ deux cents Filles de la Charité qui accueillent le T.H. Père dans la salle des œuvres. M. Kayser, Directeur des Sœurs, salue d'abord le successeur de saint Vincent. Il lui dit la joie que ses filles d'Allemagne éprouvent à le voir aujourd'hui chez elles. La guerre a durement éprouvé leur pays et causé de terribles ruines dans leurs œuvres. Elles s'efforcent à les réparer. Ce travail de relèvement se fait peut-être de façon moins rapide et moins grandiose qu'en d'autres communautés. Mais elles pensent être dans la ligne de saint Vincent en faisant modeste, en allant avec prudence, selon leurs possibilités financières. Elles se cantonnent dans les œuvres de leur vocation, et elles essaient de mettre l'accent sur la vie intérieure que leur saint fondateur leur recommandait avec tant d'insistance. Cette vie intérieure est un besoin d'autant plus urgent que le niveau chrétien a baissé dans leur pays depuis la guerre, sous l'influence du naturalisme matérialiste. Après avoir dit combien il est heureux de se trouver dans la Maison centrale des Filles de la Charité d'Allemagne, M. le Supérieur général reprend les idées maîtresses du discours de M. Kayser et leur donne sa totale approbation. Il priera, de retour à Paris, dans les deux sanctuaires, si chers à notre double famille, pour que les Sœurs de la province de Cologne réalisent le beau programme qu'elles se sont tracé. Un compliment en français et des chœurs fort bien exécutés termineront cette charmante réunion de famille.

C'est ensuite le tour du corps médical de la maison d'offrir ses hommages au T.H. Père. Le médecin-chef le fait au nom de ses collègues dans une adresse en excellent anglais, toute animée de sentiments très chrétiens. Puis nous commençons la visite de la Maison centrale, visite qu'il nous faudra continuer après le repas. Ces quatre à cinq heures ne nous permettront pas de tout voir par le détail ; mais nous aurons une idée de l'ensemble harmonieux des œuvres groupées ici. La visitatrice peut voir fonctionner sous ses yeux quelques-unes des principales œuvres de la Compagnie, ce qui sert à son expérience personnelle et lui permet, en voyant à l'œuvre les Sœurs, de juger de leurs aptitudes professionnelles. L'hôpital installé à la Maison centrale n'a pas, évidemment, tout l'équipement moderne que seules peuvent permettre les ressources d'une grande ville. Mais il possède bien l'essentiel, et son installation de stérilisation, récemment acquise, est la plus perfectionnée de Cologne. Ce qui nous a particulièrement frappés, c'est dans le bâtiment situé de l'autre côté de la rue, et qui appartient aussi à la Communauté, la manière dont sont logés les ménages au service des Sœurs. Avec la crise de logement qui sévit si cruellement à Cologne, c'est un bonheur inappréciable pour eux d'avoir un « home » si plaisant et si confortable. Autre particularité fort intéressante. Il y a au rez-de-chaussée de la Maison centrale plusieurs salles destinées à accueillir chacune les pauvres et les malades d'une paroisse de la ville. Une Sœur les reçoit à son petit dispensaire et leur distribue médicaments, vivres et habits. Les Sœurs se ravitaillent chez les commerçants de la ville qui leur font bon accueil et se montrent généreux.

C'est encore une œuvre bien appréciée que le fourneau fréquenté par certains clients depuis une quinzaine d'années. Pendant longtemps la Maison a rendu aux habitants du quartier un service très important. Grâce à une source abondante elle a pu ravitailler en eau les voisins qui en manquaient. Non contente de faire exécuter les réparations nécessaires à sa maison si éprouvée par la guerre, Sœur Gelbsattel a des projets pour son agrandissement ; mais elle ne croit pas pouvoir les réaliser elle-même. Qui sait, cependant ?

Le soir, après le souper, c'est le nombreux personnel de la Maison centrale qui offre ses hommages au T.H. Père. Compliments des Enfants de Marie et des Louisettes sont suivis de danses et de chants dont l'un, tout à fait couleur locale, proclame en dialecte du pays, l'amour des habitants de Cologne pour leur ville natale.

24 octobre. — Notre première visite de la matinée est pour le *Vinzenzhaus*, la plus ancienne maison de la province. Cet hôpital est la propriété d'un comité de bienfaisance, et il possède environ 200 lits. Au soin de l'hôpital Sœur Viola et ses vingt-six compagnes joignent celui d'une école d'infirmières et la visite des pauvres et des malades à domicile dans deux paroisses. Après que le président du comité a salué le T.H. Père en termes très émus, nous commençons la visite de l'hôpital. Presque complètement détruit par les bombardements, il a pu se moderniser lors de sa reconstruction. Il possède des médecins de valeur, notamment un spécialiste qui fut appelé en Argentine pour donner ses soins à Eva Peron. On évoque devant lui ce fait ; et il nous dit combien il fut impressionné par la distinction d'esprit de la malade et par sa parfaite possession d'elle-même en présence de la mort imminente. Cet hôpital est particulièrement cher au cardinal Frings. Au moment de la destruction du palais archi-épiscopal par les bombardements, il alla chercher un refuge au *Vinzenzhaus* qui était proche et s'y faire panser, car il avait été blessé. Il avait quitté sa demeure sans rien prendre avec lui, et il fallut lui prêter un mouchoir.

Nous allons ensuite visiter l'*Antoniusheim*. Ce fut d'abord, de par la volonté de son fondateur, une maison pour enfants que l'on gardait jusqu'à l'âge de six ans. Mais géré actuellement par la ville, c'est un hôpital d'enfants de cent quatre-vingt lits. Il s'y ajoute une école de puériculture, un jardin d'enfants, la visite des pauvres et des malades à domicile, de quoi occuper Sœur Sommer et ses dix-neuf compagnes. Sœur Visitatrice voudrait bien que la Maison retrouvât sa destination première. Mais, en attendant, l'œuvre à laquelle travaillent actuellement les Sœurs est bien dans la ligne de leur vocation. La misère des enfants malades est entre toutes digne de pitié. On éprouve un serrement de cœur en voyant cette vie en fleur, qui ne demandait qu'à s'épanouir, arrêtée brusquement par la maladie, et souvent condamnée sans appel, comme c'est le cas de cette fillette de quatre ou cinq ans qui se meurt ici d'une leucémie.

25 octobre. — Le T.H. Père chante la grand'messe dans la chapelle de la Maison centrale des Sœurs. En cette fête du Christ-Roi, c'est un plaisir apprécié d'entendre à nouveau du chant grégorien. Les Sœurs se chargent du propre de la fête et l'exécutent avec une perfection qui fait penser à la rue du Bac.

De son côté, l'assistance chante l'Ordinaire des Anges avec une justesse, un ensemble et une puissance impressionnantes. Voilà bien le chant d'église par excellence.

Après la grand'messe, nous quittons la Maison centrale. Les Sœurs sont groupées, comme pour l'arrivée du T.H. Père, à l'entrée de l'édifice. Parmi les retraitantes, un certain nombre ne disent qu'un « au revoir » à M. le Supérieur général, puisque nous irons bientôt les voir chez elles.

26 octobre. — Nous partons pour *Niederprüm* où se trouve l'école apostolique de la province d'Allemagne. Le chemin le plus court pour s'y rendre serait de prendre au sortir de Cologne la direction de Trèves. Mais M. le Visiteur, qui nous accompagne, veut nous procurer une agréable promenade qui, d'ailleurs, n'allongera pas sensiblement notre trajet. Nous remontons donc le Rhin sur sa rive gauche. Vingt-cinq kilomètres, et nous voici à *Bonn*, ville déjà célèbre à plus d'un titre et qui a pris de nos jours une importance spéciale comme siège du gouvernement de la République fédérale allemande de l'Ouest. Toute cette région est charmante. On voit de belles villas tout au long de l'autostade. Malheureusement, le temps est nuageux. Lorsque, quittant les bords du Rhin, nous pénétrons à droite dans la région montagneuse, un épais brouillard se lève, et c'est avec la pluie que nous arriverons à *Niederprüm*. C'est grand dommage, surtout quand, parvenus à l'embouchure de l'*Ahr* dans le Rhin, nous remontons cette rivière jusqu'à *Blankenheim* où elle prend sa source. Dans la première partie de ce trajet, dans la vallée de l'*Ahr*, la route est dominée par des côteaux dont les pentes inférieures sont tapissées de vignes. Quelles belles photos en couleurs on pourrait prendre si le soleil se montrait ! Ces vignes donnent un vin fameux qui récompense le travail pénible exigé par ce terrain en terrasses et en pentes raides, parfois dangereuses. Bientôt nous pénétrons dans le massif de l'*Eifel*. Les bois de sapins succèdent aux vignes. Après les bourgades cosuées que nous venons de traverser et qui vivent des estivants, voici les villages de montagne. Mais le paysage aurait son charme s'il n'était nové dans une brume qui empêche d'y voir au delà d'une centaine de mètres.

Nous rejoignons à *Blankenheim* la route de Cologne à Trèves. Bientôt nous arrivons à *Prüm*, et quelques minutes plus tard, à *Niederprüm*, le village où se trouve notre école apostolique. C'est au lendemain de la première guerre mondiale, en 1920, que les aspirants missionnaires s'y installèrent.

D'abord, les séminaristes et les étudiants. Puis, quand ceux-ci se furent établis à Trèves, les élèves de l'école apostolique. L'école fut confisquée par les nazis qui y ouvrirent un internat. L'immeuble souffrit beaucoup des bombardements durant la dernière guerre. Après la retraite des troupes allemandes, un capitaine américain fit restituer la maison à ses légitimes propriétaires. L'école apostolique put donc se rouvrir. Les cours y sont donnés par les confrères, sauf pour les dernières classes, celles qui préparent aux examens donnant l'équivalent de notre baccalauréat. Pour ces classes, les apostoliques vont au collège de *Prüm*, devant lequel nous sommes passés tout à l'heure.

Il est midi quand nous arrivons à l'Ecole. Le site en est bien agréable. Tournant le dos au village, la maison a devant elle une

vaste prairie. La partie la plus ancienne de l'édifice est un peu rustique. Mais le nécessaire s'y trouve, et les élèves sont dans des conditions excellentes pour le travail de formation intellectuelle et morale qu'exige leur préparation à la vie religieuse. Ils sont réunis, au nombre d'environ soixante-dix sur la pelouse qui se trouve devant la maison, quand nous arrivons. Il pleut, et l'heure du repas est proche. Aussi la réception sera courte. C'est dans l'après-midi qu'aura lieu la séance littéraire et musicale offerte à M. le Supérieur général. Elle s'ouvre par le chant d'une belle pièce grégorienne : le triomphal offertoire du deuxième dimanche après l'Épiphanie « *Jubilate Deo* ». Puis M. le Supérieur lit une allocution en excellent français où, après avoir salué le T.H. Père avec une filiale vénération, il fait l'historique de la maison et assure le successeur de saint Vincent que tous les enfants qu'il a sous les yeux feront tout pour se montrer ses dignes fils. Une allocution en latin et une en anglais, lues par des élèves, alternent ensuite avec un motet palestrinien, des chœurs allemands et un « *lied* » de Schubert. Le T.H. Père prend la parole avant le chant de clôture. Il remercie les élèves de l'école apostolique de l'accueil qu'ils lui ont fait, les félicite de leur belle vocation, dont il leur rappelle les exigences, et souligne qu'ils ont ici toutes facilités pour acquérir, avec la santé solide que réclamera leur vie de missionnaire, la science et la sainteté qui leur seront plus nécessaires encore. Et la séance se termine par un chant à saint Vincent que tous écoutent debout. Si l'avenir d'une province de la Compagnie dépend en grande partie du nombre et de la qualité des enfants qui se trouvent dans son Ecole apostolique, la province d'Allemagne peut espérer des jours heureux et féconds.

27 octobre. — Dans la matinée, une promenade à pied nous ramène dans la petite ville de Prüm dont nous voulons visiter la basilique. C'était jadis l'église d'une florissante abbaye bénédictine. Il n'y reste plus grand chose d'ancien ; car la bataille a fait rage dans la ville de Prüm. Pour comble de malheur, la voûte de l'église, fortement endommagée par les bombardements, s'écroula une veille de Noël. Heureusement, c'était quelques minutes après le départ des confrères qui venaient de quitter leur confessionnal, et l'église était vide ! Le chœur est demeuré intact, et on peut y admirer de belles stalles surmontées de panneaux de bois sculptés où des scènes pittoresques de la vie de saint Benoît encadrent les portraits, également sculptés dans le bois, des souverains pontifes qui ont témoigné une bienveillance particulière à l'Ordre bénédictin. Dans le chœur encore, on voit le tombeau de Lothaire II, arrière petit-fils de Charlemagne.

Dans l'après-midi, nous allons saluer les Filles de la Charité. Elles occupent une petite maison voisine de l'Ecole apostolique, qui leur a été cédée par nos confrères en reconnaissance pour leurs services. Elles se dévouent aux futurs missionnaires, et quatre d'entre elles dirigent les principaux services de l'Ecole. Les six autres prennent soin d'une vingtaine de vieillards installés chez elles, soignent les malades dans un dispensaire et s'occupent d'un jardin d'enfants. Elles forment aussi des jeunes filles à la tenue d'une maison et leur font faire des exercices pratiques de cuisine, de buanderie, de repassage, etc... à l'Ecole apostolique. C'est double bénéfice, pour l'Ecole et pour ces demoiselles.

selles. Sœur Rôken et ses compagnes ont donc des œuvres bien intéressantes et bien importantes. La population de *Niederprüm* est encore bien chrétienne, quoique le voisinage de *Prüm* et l'installation, non loin de l'École, d'une briqueterie qui emploie surtout des ouvriers venus d'ailleurs soient un danger pour la simplicité de la foi et la pureté des mœurs de ces bons villageois.

28 octobre. — Nous quittons *Niederprüm* pour *Trèves* où se trouvent le Séminaire interne et le scholasticat de la province. Nous nous arrêtons à *Prüm* pour une nouvelle visite à la basilique. Le curé, en effet, qui parle bien le français, veut nous montrer le beau reliquaire de son église qui contient, dit-on, une sandale de Notre-Seigneur. Si l'authenticité de la relique peut laisser quelque doute, son ancienneté n'est pas douteuse. Car elle fut donnée à l'église du monastère par le roi Pépin le Bref, qui la tenait du pape Zacharie. Nous apprenons encore que le pape Léon III consacra cette église l'année qui précéda le couronnement de Charlemagne et que le roi Lothaire II dont le tombeau fait face au reliquaire finit sa vie parmi les moines de *Prüm*. Les voyages sont un excellent moyen d'apprendre et de réapprendre l'histoire et la géographie.

Une heure d'auto nous suffirait largement pour nous conduire à *Trèves*. Mais sur notre chemin se trouve une maison de sœurs à qui le T.H. Père veut donner la joie de sa visite. Nous nous arrêtons donc à *Schönecken*. Un ecclésiastique, en 1897, y donna une maison aux Filles de la Charité à condition d'y ouvrir un asile pour les enfants et de s'occuper des malades de la localité. Très vite, une nouvelle maison fut construite, à laquelle en 1932 s'en ajouta une autre qui lui est contiguë. Dans ces locaux, Sœur Paffrath et ses seize compagnes prennent soin d'une douzaine de vieillards, de quarante aliénés et de quelques femmes en couches. De plus, elles ont un petit dispensaire, un jardin d'enfants, une école de couture et s'occupent des groupes de jeunesse de la paroisse. Nous saluons le docteur de la maison, en praticien de grande valeur doublé d'un philosophe. Il vient de publier un ouvrage, fruit de longues réflexions, et en fait hommage au T.H. Père. C'est une thèse sur l'existence de l'âme prouvée par la biologie.

A mi-chemin de *Trèves* nous rencontrons plusieurs autos arrêtées sur la route, près desquelles se tiennent des policiers qui semblent venus pour faire un constat. Un camion est tombé en contrebas de la route dans un petit ravin. Il y aura eu au moins des blessés. Car quelques minutes plus tard, nous croisons une voiture d'ambulance qui vient de *Trèves*. L'accident s'explique peut-être par l'état de la chaussée, que la pluie a rendu glissante, et très dangereuse aux tournants nombreux et parfois assez raides qui s'y succèdent. C'est par une série de lacets impressionnants que nous descendons vers la Moselle, sur la rive droite de laquelle est bâtie la ville de *Trèves*.

Après avoir séjourné quelque temps à *Niederprüm*, séminaristes et étudiants de la province d'Allemagne sont venus se fixer à *Trèves* où l'on a acquis, pour les loger, une partie des bâtiments d'une antique abbaye bénédictine. L'ancienne église abbatiale a été en partie transformée en école où les Ursulines instruisent et éduquent une nombreuse jeunesse. Les religieuses occupent une extrémité du vaste bâtiment acquis par les confrères.

res. A l'autre extrémité sont logées les Filles de la Charité qui prennent soin de nos confrères. La maison a grand air. Et il est très heureux que, se trouvant en pleine ville elle ait devant elle, jusqu'à l'église abbatiale, une vaste pelouse plantée d'arbres et qu'elle possède, derrière elle, un grand jardin potager. M. Kahlen, Supérieur de la Maison, entouré des confrères, prêtres, des jeunes gens et des frères coadjuteurs, reçoit le T.H. Père à l'entrée de la maison. Séminaristes et étudiants exécutent un chant d'accueil ; et après une visite à la chapelle, nous entrons au réfectoire, car il est déjà midi. Il y a ici neuf étudiants et cinq séminaristes. Les étudiants suivent les cours au Grand Séminaire de Trèves, assez proche de notre maison.

Dès le début de l'après-midi, nous allons jeter un coup d'œil sur la belle cathédrale, qui est la plus ancienne église d'Allemagne et qui fut construite en partie sur les fondations du palais de sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin. Elle offre cette particularité que sa nef principale se termine par un chœur à chacune de ses deux extrémités. Nous admirons la chaire sur le pourtour de laquelle sont sculptées finement des scènes représentant des œuvres de miséricorde, et quelques beaux monuments funéraires. Dans la crypte de la cathédrale on s'arrête avec vénération devant le tombeau de Mgr Bornewasser, l'évêque de Trèves qui sut opposer aux nazis une résistance si courageuse. Près de l'escalier qui conduit à la crypte, un confessionnal est assiégé par les fidèles. C'est celui d'un de nos confrères. Il passe là toutes ses journées et il a entendu l'année dernière près de quarante mille confessions (J'écris ce chiffre en toutes lettres pour qu'il n'y ait pas possibilité de méprise). Il y a là sans doute un record. La vie chrétienne est fervente à Trèves. Les jeunes s'y confessent, paraît-il, au moins tous les mois. La moyenne des fidèles qui fréquentent assidûment l'église est la plus élevée de toute l'Allemagne : plus de 70 %. Le Grand Séminaire comprend plus de deux cents élèves, répartis entre le *Séminaire de philosophie*, devant lequel nous sommes passés avant d'entrer à Trèves, et le *Séminaire de théologie*, qui se trouve près de la cathédrale. L'évêque de Trèves, Mgr Wehr, nous reçoit dans la maison des chanoines où il habite depuis que son palais épiscopal a été détruit par les bombardements. Car Trèves a souffert beaucoup durant la dernière guerre au cours de laquelle 40 % de ses immeubles furent détruits ou gravement endommagés. Monseigneur s'exprime assez facilement en français. Il se montre très bienveillant et très simple. Il nous laisse voir la préoccupation que lui cause le problème de la Sarre. Et cela se comprend aisément. Il y a d'abord à cela une raison personnelle : l'évêque est d'origine sarroise. Mais, surtout, la Sarre est au point de vue religieux la meilleure région de son diocèse, celle qui fournit le plus de vocations sacerdotales. Ce serait donc pour Trèves une douloureuse amputation si la Sarre venait à être constituée en diocèse séparé.

De retour à la maison de nos confrères, nous allons saluer nos chères Sœurs. Elles sont au nombre de neuf, en comptant quelques Sœurs âgées. La Supérieure, Sœur Obst, et ses compagnes valides, ont de quoi s'occuper avec les services de notre maison et un petit dispensaire. La soirée se termine par une visite au Supérieur du Grand Séminaire de Trèves. Il se déclare très satisfait de nos jeunes gens. Sa tâche est très absorbante,

car il assure la direction des deux sections du Grand Séminaire : la maison des théologiens où il nous reçoit et celle des philosophes située à l'entrée de la ville. On sent qu'il suit de très près chaque séminariste. Il souligne les difficultés actuelles de la formation du jeune clergé. Il a le souci de joindre la fermeté à la compréhension et de maintenir dans l'âme des futurs prêtres le sens bien surnaturel de leur mission. Il s'informe avec intérêt de la Mission de France et des Prêtres-ouvriers.

Après le souper, étudiants et séminaristes nous donnent une petite séance littéraire et musicale très réussie. Elle a comme trait caractéristique la diversité des langues dans lesquelles s'expriment ceux qui nous l'offrent. On entend parler successivement l'allemand, le français, l'anglais, le latin, le polonais, l'arabe, le grec moderne, et même quelques mots dits en russe par un étudiant qui a été prisonnier en Russie. M. le Supérieur, qui avait dirigé l'exécution des morceaux de musique, exprime très heureusement et très délicatement au T.H. Père la joie que tous ressentent de sa présence au *Vinzentinum* et les vœux que ses fils forment pour son bonheur. La séance se termine par le chant d'un très beau cantique à Marie étoile du matin.

30 octobre. — La journée d'hier ne comportait pas de programme particulier. Nous en avons profité pour faire un peu de correspondance ou compléter la visite de la ville. Hélas ! le soleil nous boude toujours ! Ce sera pire encore aujourd'hui ; et nous le regrettons vivement, car nous allons parcourir une région qu'il eût été si agréable de voir dans une chaude lumière ! Vers neuf heures du matin, en effet, nous prenons congé de nos confrères de Trèves, et nous partons pour Alf. Le chemin direct n'a qu'une cinquantaine de kilomètres. Mais M. le Visiteur, qui veut nous ménager une agréable promenade, fait prendre à l'auto la route qui longe la Moselle, et cela double le trajet. Le cours de la rivière est, en effet, tout en méandres. Des vignobles tapissent les côtes qui l'enserrent, tantôt sur une rive tantôt sur l'autre, suivant l'exposition, des pentes au soleil. Ces vignes ont une belle couleur d'or, et on y fait la vendange. Nous apercevons de nombreux et joyeux groupes de vendangeurs ; et dans les villages que nous traversons on nettoie la futaille qui va recevoir le précieux vin de la Moselle. Ces villages se suivent sur les deux rives, quelquefois à moins de deux kilomètres de distance. Tous ont un air prospère, et ils doivent cette aisance à leur vignobles. Si le soleil était de la partie, le coup d'œil serait ravissant, et quelles belles photos en couleur on pourrait prendre ! Hélas ! Le ciel bas est d'un gris sale, et il bruine par instants. Vers midi, nous arrivons au village d'Alf, sur la rive gauche de la Moselle, et nous faisons halte devant la maison des Filles de la Charité. L'accueil que nous y recevons est charmant. Sur les degrés de l'escalier de pierre qui conduit à la porte d'entrée, des petits du jardin d'enfants agitent des drapeaux et chantent fort bien, en latin, un « *Jubilate Deo* ». Puis, sous la direction du maître d'école, des jeunes filles exécutent avec un sens averti des nuances, le chant populaire « *Gott grüsse dich* » (Que Dieu vous bénisse). Les Filles de la Charité sont ici depuis 1901. Sœur Wiehmann et ses onze compagnes y ont la charge d'un hôpital-hospice d'une quarantaine de lits. A cela s'ajoutent un dispensaire, un jardin d'enfants, une école de couture et des œuvres de jeunesse. La maison possède une vigne et, au dîner, nous

goutons le bon vin qu'elle produit. Nous sommes heureux de saluer la maman de M. le Visiteur qui est pensionnaire dans la maison. Le curé d'Alf qui n'avait pu se trouver chez les Sœurs au moment de l'arrivée du T.H. Père, vient le saluer vers la fin du repas. Il parle très couramment le français ; car il a fait un séjour d'études en France, et il suit avec intérêt les publications religieuses françaises. Quand nous quittons cette maison si accueillante, les enfants nous saluent de nouveau avec leur charmante simplicité.

Au lieu de continuer à descendre la Moselle jusqu'à *Coblence* où elle se jette dans le Rhin, nous repassons sur sa rive droite, et nous gravissons la hauteur qui sépare ces deux fleuves. M. le Visiteur veut, en effet, nous faire descendre la vallée du Rhin dans sa partie la plus pittoresque, de *Bingen à Coblence*. C'est la région célèbre, si chère aux romantiques, où le grand fleuve coule dans le défilé qu'il s'est creusé à travers un massif schisteux, dominé sur ses deux rives par les ruines de nombreux châteaux-forts. Beaucoup de bateaux, chalands ou embarcations d'assez fort tonnage, arborant le pavillon de leur pays respectif, descendent ou remontent le Rhin. Le trafic est aussi très considérable sur les belles routes et les voies ferrées qui longent les deux rives du fleuve. Sur les côtes de la rive droite on aperçoit les vignobles qui donnent les fameux vins du Rhin, tandis que de hautes futaies de sapins et de chênes couvrent les hauteurs de la rive gauche. Ici aussi, ici surtout, le soleil manquait.

Arrivés à *Coblence*, nous traversons le Rhin pour gagner, sur la rive droite, la petite ville d'*Engers*. Le T.H. Père veut, en effet, apporter la consolation de sa visite à un de nos confrères. M. Körfer, qui est en traitement dans un hôpital d'*Engers* tenu par des religieuses. Paralysé des membres inférieurs, ce bon missionnaire, qui n'a pas encore la cinquantaine, trouve le moyen d'exercer un fructueux ministère en donnant des conférences aux religieuses et en faisant le catéchisme aux enfants malades du service d'orthopédie. Il occupe par l'étude les loisirs qui lui restent. Sa sérénité et sa bonne humeur nous édifient profondément.

Nous repassons le Rhin à *Neuwied* ; nous continuons à le longer sur sa rive gauche, et nous arrivons à *Gödesberg* vers six heures. Dans cette ville où, pourtant, les catholiques sont la majorité, les protestants ont de nombreux établissements sanitaires. Le seul hôpital catholique de la ville périlait. On l'offrit aux Filles de la Charité, qui en firent l'acquisition en 1904. Jusqu'en 1945, ce fut un sanatorium pour maladies nerveuses. Depuis quelques années on y fait de la médecine générale. Aux soixante-dix lits de l'hôpital s'en ajoutent un certain nombre pour des vieillards ; il y a de plus un jardin d'enfants et un dispensaire. La maison compte vingt-trois Sœurs, et Sœur Viola en est la supérieure. L'heure déjà tardive à laquelle nous arrivons oblige à abréger un peu réception et visite de la maison. Mais nous soupons chez les Sœurs, et vers la fin du repas le médecin-chef et sa femme viennent saluer le T.H. Père. Ils sont jeunes et très sympathiques. Le docteur a exercé dans plusieurs hôpitaux de Paris pendant la guerre. Sa femme, qui a étudié l'anglais au collège, possède assez bien cette langue pour le parler couramment. On sent les deux époux tout dévoués à l'hôpital et pleins d'estime pour les Sœurs. Sur la belle autostrade où

nous roulons vers *Cologne*, notre chauffeur conduit sa voiture à vive allure mais non sans prudence, et nous sommes de retour à la *Rolandstrasse* vers 9 h. 30.

6 novembre. — Une grippe malencontreuse a immobilisé le T.H. Père pendant quelques jours à *Cologne*. Il est maintenant assez rétabli pour que le médecin lui permette de poursuivre son voyage. Nous partons donc au début de l'après-midi pour *Lippstadt*, en Westphalie, où nos confrères ont une maison. C'est un trajet d'un peu plus de deux cents kilomètres, que nous ferons en auto. A la sortie de *Cologne*, sur la rive gauche du Rhin, nous prenons l'autostade que nous ne quitterons qu'à une vingtaine de kilomètres de *Lippstadt*. Nous voici bientôt à *Dusseldorf*. Nous pénétrons dans la région de la *Ruhr*, que nous traversons du sud au nord, à son extrémité occidentale, pour la longer ensuite sur toute sa frontière septentrionale. Construite pour éviter les agglomérations urbaines importantes, l'autostade ne nous permettra pas de voir de près ce grand centre minier et industriel de l'Allemagne. Les villes de cinq ou six cent mille habitants s'y suivent, quelquefois en se touchant, sur une longueur de quatre-vingts kilomètres. Avec une formidable exploitation houillère se trouvent rassemblées là toutes les industries qui utilisent le charbon. L'Allemagne en tirait son principal potentiel de guerre. On comprend donc que le bassin de la *Ruhr* ait été pour l'aviation alliée un objectif capital. Toutes ces villes furent en partie détruites. Mais la *Ruhr* a déjà retrouvé à peu près sa capacité de production d'avant-guerre, et les usines y sont en plein rendement. Le soleil s'était enfin montré au moment où nous quittons *Cologne*. Mais ses rayons n'arrivent pas à percer le nuage que créent au-dessus de la *Ruhr* les fumées blanches, noires ou jaunes vomies par les hauts fourneaux. Il ne doit pas être très agréable ni très sain de vivre dans cette atmosphère. Mais voici que le ciel s'éclaircit de nouveau et que le soleil égaie le paysage. Nous sommes dans la *Westphalie* agricole, contrée plate, couverte à perte de vue de prairies, de champs et de bosquets. Les fermes ont un aspect cossu et s'abritent généralement derrière un rideau d'arbres plus ou moins dense qui fournit une ombre agréable et met à l'abri des regards indiscrets.

Il est quatre heures et demie quand nous arrivons à *Lippstadt*. Dans cette ville, nos confrères ont une grande maison, entourée d'un parc. Ce dernier était jadis plus étendu encore, mais nos confrères en ont cédé une partie à la municipalité pour la construction de maisons d'habitation. Dans l'allée qui, de la grille, conduit à la porte d'entrée on a disposé des oriflammes. Et, devant la porte, un bon frère a dessiné avec des fleurs blanches un beau « *Salve* », encadré par les images de saint Vincent et du bienheureux Perboyre, de qui c'est demain la fête. M. Achilles, supérieur de la maison de *Lippstadt*, offre ses hommages au T.H. Père, et lui présente ses confrères. Ceux-ci sont au nombre de neuf, en y comptant deux frères coadjuteurs. L'âge de plusieurs de ces messieurs ne leur permet plus de faire un ministère très actif. Cependant, la maison assure encore quelques missions et retraites. Un jeune confrère fait fonction de vicaire à l'église *Sainte-Elisabeth*, et un autre assure la publication du vivant bulletin des Missions de la province d'Allemagne, le *St Vincenz*.

7 novembre. — Nous sommes heureux de célébrer avec nos confrères la fête du bienheureux Perboyre. Après avoir dit la messe en son honneur, nous faisons un tour dans le parc. A l'agréable on a su joindre l'utile en y aménageant un grand jardin potager et en y installant une basse-cour bien peuplée. Puis nous parcourons en auto la ville de *Lippstadt*. Elle était passée à peu près totalement au protestantisme à l'époque de la Réforme. Mais l'industrialisation de la ville y a fait venir un assez grand nombre d'ouvriers catholiques. D'autres de nos coreligionnaires s'y sont installés lors des déplacements de population qui ont suivi la fin de la guerre, en sorte que les catholiques sont actuellement en majorité à *Lippstadt* qui compte environ trente mille habitants. Mais les églises catholiques étaient tombées aux mains des protestants lors de la Réforme, et une seule a été restituée aux catholiques. Cela fait peine de voir de beaux spécimens de l'art ogival devenus des temples protestants. Les catholiques se sont vus dans l'obligation de construire de nouvelles églises. Les plus récentes sont d'un style moderne, mais sans exagération.

Vers 2 heures de l'après-midi, nous quittons nos confrères, et, par le chemin que nous avons parcouru hier en sens inverse, nous rentrons à *Cologne*.

8 novembre. — La visite du T.H. Père est attendue avec une impatience fébrile dans la maison où il se rend tout d'abord aujourd'hui. Elle se trouve au *Hardt*, tout près de *Mund Gladbach*, à une soixantaine de kilomètres au Nord-Est de Cologne. En 1870, les Filles de la Charité y ouvrirent un orphelinat et un asile pour les anormaux. A l'époque du *Kulturkampf*, il s'y adjoignit un hospice de vieillards. En 1900, on ouvrit une école d'agriculture. Actuellement, la maison est en voie de transformation. Aux anormaux complets, s'ajoutent des enfants déficients capables de recevoir une certaine formation scolaire et professionnelle. C'est surtout dans ce domaine que la maison est appelée à se développer. Elle rendra de précieux services à cette région, surtout agricole, en lui fournissant des ouvriers qualifiés.

Quand nous arrivons à la maison Saint-Joseph de *Hardt*, nous sommes accueillis par les enfants, rangés tout au long de l'allée qui y conduit, et qui agitent des drapeaux sur notre passage. De plus, trois musiciens d'âge adulte nous précèdent. Le piston joue avec précision et en mesure. Le tuba et l'alto qui l'accompagnent, évoluent quelque peu autour de la note ; mais l'effet n'est pas désagréable, et ils jouent avec tant de sérieux ! A l'entrée de la maison, notre confrère, M. Born, aumônier de l'asile, présente au T.H. Père Sœur Minden et ses cinquante-cinq compagnes. Elles ne sont pas trop nombreuses pour leurs tâches si variées. Car, au soin des anormaux s'ajoutent ceux d'une trentaine de vieillards, un dispensaire, un jardin d'enfants et des groupes de jeunesse. Nous visitons la maison et nous sommes accueillis avec de grandes démonstrations de joie dans les diverses salles où les enfants sont groupés par catégories. On procède, en effet, à une sélection progressive pour donner à ceux qui peuvent la recevoir la formation qui leur permettra de gagner leur vie ou tout au moins de rendre quelques services.

Après le repas, nous assistons à une séance préparée avec beaucoup de soin sous la direction de M. Born, notre confrère.

aumônier de la maison. Et nous en sommes émerveillés. Sauts, mouvements rythmiques, chants, numéros de gymnastique sont exécutés sans presque aucune hésitation. Il est vrai que M. Born, un tambour basque dans une main, rythme avec précision les mouvements et souligne de coups vigoureux les changements de direction ou de position. Pour terminer, des enfants viennent offrir au T.H. Père des cadeaux en nature qu'accompagnent, pour chacun, des strophes appropriées. On resterait volontiers plus longtemps ici. Mais l'heure s'avance, et nous devons, avant de rentrer à *Cologne*, saluer les Sœurs de trois autres maisons qui se trouvent sur notre chemin. La première est le *Marienhaus* de *Wassemborg*. Mme de Forckenbeck donna aux Filles de la Charité un terrain sur lequel son père avait eu l'idée de lui faire construire une chapelle à l'occasion de sa première communion. Avec son agrément, on accueillit favorablement la demande d'une association fondée pour le relèvement de femmes alcooliques. Elles furent évacuées à la fin de la guerre, quand *Wassemborg* se trouva sur la ligne de bataille. Elles y retournèrent en 1949. En 1952, on y accueillit des enfants anormaux. Enfin, la maison a reçu dernièrement une affectation qui semble définitive, car la situation l'y adapte parfaitement. Elle est, en effet, blottie dans une forêt plantée notamment de pins et constitue un endroit tout désigné pour un préventorium ou une maison de convalescence. On y reçoit donc des Sœurs dont la poitrine a besoin de soins. Beaucoup d'autres vont y passer quelques jours de détente. On y accueille aussi des dames ou des jeunes filles ayant besoin de repos après une maladie. Des groupes viennent y faire une retraite, et quelques Sœurs ont la charge d'un jardin d'enfants et de mouvements de jeunesse, à la paroisse toute proche. Il y a bien là de quoi occuper Sœur Stockhausen et ses douze compagnes. On est bien à l'étroit dans la *Marienhaus*. Aussi, en attendant d'avoir les ressources nécessaires à leur réalisation, Sœur Visitatrice élabore-t-elle des plans pour la construction d'une maison où elle logerait les Sœurs, laissant entièrement aux œuvres le bâtiment actuel. Souhaitons que son projet se réalise. Même en cette soirée pluvieuse d'automne, le site est attrayant. Que doit-ce être, au printemps et en été, quand les fleurs embaument et que toutes sortes d'oiseaux chantent dans la forêt !

Nous ne faisons qu'une halte de quelques minutes dans deux autres maisons. A *Heinsberg*, Sœur Schneider et ses dix-sept compagnes dirigent un hôpital de cent vingt lits et un dispensaire très actif. Leur présence à l'hôpital fut réclamée en 1891 par une délégation de pauvres mineurs. Nous sommes ici dans une région charbonnière. Quand, à la fin de la guerre, l'hôpital fut en grande partie démoli par les bombardements, une étable s'enfonça dans le sol où restèrent ensevelies une quinzaine de pauvres vaches. Les Filles de la Charité revinrent à *Heinsberg* en 1945, et l'hôpital se reconstruisit peu à peu.

Dernier arrêt à *Boscheln*. La fondation de l'œuvre date de 1940. Elle ne compte que trois Sœurs avec Sœur Ranger comme supérieure. Elles ont la charge d'un jardin d'enfants et d'un dispensaire. Elles logeaient d'abord assez loin de l'église. Pendant l'hiver, il arrivait qu'une tempête de neige leur fit perdre le chemin quand, de bon matin, elles allaient assister à la sainte messe. Ces jours héroïques ne sont plus. Le bon curé, ému de cette situation, leur a cédé son presbytère, situé près de

l'église, pour s'installer ailleurs. C'est dire aussi le prix qu'il attache à la présence des Filles de la Charité dans sa paroisse.

9 novembre. — Il n'y a que soixante-cinq kilomètres de Cologne à Aix-la-Chapelle. Mais nous prenons pour nous rendre dans cette dernière ville le chemin des écoliers. Peu après la sortie de Cologne, nous passons près d'un charbonnage sur le point d'être épuisé. Les mineurs vont se trouver sans travail et se verront sans doute contraints de quitter leur village. Nous voici à *Düren*, ville industrielle qui a subi de terribles bombardements en 1944 et dont la population est tombée de cinquante mille habitants à trente-sept mille. C'est une des localités d'Allemagne qui ont eu le plus de victimes pendant la guerre. L'acharnement de l'aviation alliée contre *Düren* venait de ce qu'on y fabriquait une arme particulièrement efficace.

Nous gravissons de nouveau les pentes de l'*Eifel*. Et nous retrouvons encore des traces de la dernière guerre. Nous sommes tout près de la frontière belge, et de furieux combats ont eu lieu ici au moment de la pénétration des armées alliées en Allemagne. Sur de larges espaces, la forêt a été complètement détruite, ou il n'en reste que de rares troncs calcinés. Pourtant, dans cette région désolée nous apercevons un assez grand nombre de maisons toutes neuves. On y a installé des réfugiés de Silésie qui travaillent à mettre en valeur ce terrain assez maigre. Il doit être assez difficile à ces immigrés, généralement des catholiques, de s'acquitter de leurs devoirs religieux, car ils sont loin de toute agglomération urbaine. Plus loin, nous apercevons de petites pyramides de béton armé qui, sur cinq rangées, traversent les champs pendant des centaines de mètres. Elles étaient destinées à empêcher ou au moins à retarder l'avance de l'envahisseur. Tout auprès de cette ligne de défense, il y avait des forts que les alliés firent sauter à la dynamite après la retraite des troupes allemandes.

Et voici *Aix-la-Chapelle* qui, elle aussi, a bien souffert des bombardements, mais est en bonne voie de reconstruction. Les Filles de la Charité y avaient un bon nombre de maisons avant l'installation du régime nazi. Elles n'en comptent plus que deux. Nous visitons d'abord l'hôpital *Forst*. Les Sœurs s'y trouvent depuis une cinquantaine d'années. En 1944, un bombardement détruisit en partie l'hôpital, et deux Sœurs restèrent ensevelies sous ses ruines. Deux Filles de la Charité continuèrent pourtant à diriger là un dispensaire. En 1946, les Sœurs revinrent avec leurs malades. Récemment, la ville d'*Aix-la-Chapelle* a vendu ses parts d'actions de l'hôpital à la Communauté qui en est désormais l'unique propriétaire. On est en train d'activer la construction d'une aile où seront installées des salles d'opérations plus modernes et une école d'infirmières. Vingt-quatre Sœurs, dont Sœur Jansen, ancienne assistante de la province, est supérieure, se dévouent aux soins d'environ deux cents malades.

Au début de l'après-midi, nous allons visiter la célèbre cathédrale d'*Aix-la-Chapelle*. Un guide, qui parle très bien français, et qui possède admirablement son sujet, nous montre d'abord le trésor merveilleux de la cathédrale, si riche en pièces d'orfèvrerie du moyen âge : calices, monstrances, reliquaires, olifant en ivoire de Charlemagne et buste contenant le chef

du grand empereur, enfin deux chasses dont l'une renferme ses ossements, tandis que dans l'autre se trouvent de célèbres reliques. La visite de l'église n'offre pas moins d'intérêt. « Des églises », faudrait-il dire, car le monument est composé de deux églises juxtaposées. D'abord, l'édifice octogonal construit entre 796 et 805 sur l'ordre de Charlemagne et sous la direction d'Eginhard. C'était la chapelle de l'Empereur, et tous les empereurs y furent couronnés, du ix^e au xvi^e siècles. Au xiv^e siècle, une église gothique fut construite en avant de la chapelle de Charlemagne. Elle est remarquable surtout par la hauteur de ses verrières qui, d'ailleurs, ne possèdent plus leurs vitraux de l'époque.

Nous allons ensuite visiter la deuxième maison de Sœurs d'Aix-la-Chapelle. Elle est située dans la *Wilhelmstrasse*, et comprend neuf Sœurs dont la supérieure est Sœur Ludgera. La maison fut d'abord un foyer pour les sans-abri. Elle reçoit actuellement plusieurs catégories de jeunes filles. Il y a d'abord les volontaires : jeunes filles de la bonne garde et jeunes filles que l'on héberge pendant qu'elles cherchent un emploi. Mais il y a aussi celles que la police confie aux Sœurs, soit que leur situation n'ait pas encore été suffisamment tirée au clair, soit qu'il s'agisse de leur redressement moral à opérer. La tâche n'est évidemment pas facile. Ces demoiselles supportent mal la discipline à laquelle il leur faut se soumettre, pour maternelle qu'elle soit... et il y a quelquefois des tentatives d'évasion. Cependant, il se fait ici un très grand bien de redressement et de relèvement. Ces jeunes filles sont formées au travail. On leur donne des cours d'enseignement ménager, et une buanderie équipée à la moderne leur permet de gagner en partie leur vie. Les Sœurs savent gagner leur confiance et les ramener peu à peu au sens et à l'amour du devoir. Le visage épanoui de presque toutes et les chants qu'elles exécutent avec un plaisir visible à notre arrivée, à la chapelle et à notre départ, nous prouvent qu'elles ne se sentent pas trop malheureuses dans leur réclusion relative et temporaire.

10 novembre. — Nous passons la journée à Cologne. Dans la matinée, nous visitons la cathédrale, cette fois sous la conduite d'un guide très érudit ; le prêtre sacriste, chargé de diriger les travaux de reconstruction du célèbre édifice. A sa suite, nous pouvons pénétrer dans la partie de la cathédrale encore inaccessible au public, à partir de la troisième travée en venant du chœur. Nous nous rendons compte de dégâts que rien ne laisse soupçonner du dehors. La voûte s'est effondrée tout entière, et bien des parties de l'architecture ou de l'ornementation ont été détruites. Près d'une centaine d'ouvriers travaillent à réparer tous ces dégâts, et on estime que la cathédrale ne sera complètement restaurée que dans sept ou huit ans. Notre aimable guide nous explique le symbolisme dont se sont inspirés les architectes, les sculpteurs, les verriers et les orfèvres de la cathédrale. Celle-ci est consacrée aux *Rois Mages*, dont la belle chasse domine le maître-autel. Aussi, tout, dans la cathédrale célèbre la royauté du Christ à qui ces saints rois ont rendu hommage ; et dans cette célébration, l'Eglise de la terre, épouse du Christ-Roi, fait écho à la Jérusalem céleste. Au passage, notre guide déplore que le succès de l'aristotélisme, assuré par saint Thomas et les Dominicains, ait porté un coup

mortel au platonisme dont s'inspirait ce symbolisme et arrêté du même coup l'essor de l'art du moyen âge. Ceci ne serait sans doute pas du goût des thomistes, et ils pourraient faire valoir contre cette thèse de justes réserves. Nous visitons, pour terminer, le trésor de la cathédrale. Il rappelle celui de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, et contient, lui aussi, de magnifiques pièces d'orfèvrerie, de très beaux ornements, de vieux manuscrits et quelques incunables.

Dans l'après-midi, le T.H. Père préside, chez ma Sœur Visitatrice, une réunion des *Elisabethfrauen*. Cette société de bienfaisance, analogue à celle des Dames de Charité, et qui a sainte Elisabeth pour patronne, est très florissante en Allemagne et en Suisse. Tout en gardant son autonomie, elle a été agrégée à l'Association des Dames de la Charité, et plusieurs de ses membres ont assisté à son Congrès international tenu récemment à Paris. Devant une trentaine d'*Elisabethfrauen*, huit brefs rapports exposent au T.H. Père l'organisation de l'œuvre et ses différentes activités en Allemagne. Elle vient en aide aux détressés que l'on rencontre partout et en tout temps. Mais elle subvient aussi à des misères qui sont le résultat de la dernière guerre. Dans la mesure de ses moyens, elle aide les sans-abri à trouver un logement. Elle s'occupe des nombreux immigrants expulsés des régions d'Allemagne annexées par les Polonais ou les Russes, ou qui ont d'eux-mêmes « *choisi la liberté* ». Ces dames envoient aussi des secours à leurs compatriotes restés au delà du rideau de fer. Cette dernière activité charitable, qui mobilise jusqu'aux enfants, est d'autant plus émouvante que ceux qui l'exercent ont été eux-mêmes durement touchés par la guerre. Comme le dit l'un des rapports, si la nécessité rend ingénieux, la charité en est encore plus capable. Le T.H. Père félicite ces dames de leur générosité, fait allusion à leur récente agrégation à l'Association des Dames de la Charité, et il leur rappelle les faveurs spirituelles que leur vaut cette agrégation. La bénédiction du T.-S. Sacrement clôture cette réunion si intéressante et si réconfortante.

Tandis que nous rentrons à la maison, nous rencontrons en grand nombre dans la rue des enfants porteurs de lanternes vénitiennes. C'est demain la *Saint-Martin*. Les enfants s'organisent en cortège à la nuit tombante, et ils vont offrir leurs vœux aux marchands qui sont tenus, sous peine d'être vilipendés par eux, de leur faire quelque cadeau.

11 novembre. — C'est encore par la visite d'une maison de Filles de la Charité de Cologne que commence notre journée. Elles n'y sont que vingt-quatre, ce qui est peu pour une œuvre de cette importance. Cette œuvre remonte à l'année 1920. A cette date, les Filles de la Charité firent un contrat avec la ville de Cologne qui leur confiait le soin des invalides dans un immeuble de la *Quintalstrasse*. En 1928, l'œuvre qui avait déjà pris un développement considérable, se transporta au quartier de *Riehl*. D'anciennes casernes y furent transformées en hôpital et en maison d'habitation pour les vieillards. Mais la police continuait à occuper certains des bâtiments. C'est peut-être ce qui valut à l'ensemble de ces maisons d'être sérieusement bombardées en 1944. La chapelle fut détruite. Plusieurs pensionnaires de *Riehl* périrent, et deux Sœurs avec eux. Il fallut évacuer les vieillards. Mais les Sœurs revinrent avec eux dès 1946. L'établis-

sement compte actuellement deux mille habitants environ. Une vraie paroisse, dont le curé, un Franciscain, est un ancien élève de l'école apostolique de *Niederprüm*, tout dévoué aux Sœurs. Durant la dernière guerre, il était interprète en France, et il parle couramment le français. Avec lui et le directeur de l'établissement nous parcourons quelques services, notamment l'immense cuisine centrale et les divers ateliers de cordonnerie, menuiserie et autres. Dans ces ateliers, avec des ouvriers à gages, il y a des pensionnaires qui sont capables de travailler encore et sont tout heureux, en exerçant leur ancien métier pendant quelques heures chaque jour, de recevoir tous les mois une somme assez rondelette d'argent de poche. Le directeur nous montre le plan de la maison qu'il fera construire pour les Sœurs l'an prochain. Les Filles de la Charité ont surtout ici un rôle de surveillance des divers services, ce qui permet d'y placer quelques Sœurs âgées qui ne pourraient occuper un emploi réclamant une activité normale. Sœur Wichers et ses compagnes ont une belle œuvre à faire, et on voit que l'administration est très satisfaite de leur travail.

En quittant *Riehl*, nous allons visiter une œuvre qui n'est pas confiée aux Filles de la Charité mais qui offre un intérêt considérable. Il s'agit de la maison Sainte-Elisabeth à *Köln-Hohentind*. Cet immense établissement, propriété du *Caritasverband*, a été construit pour servir de centre de formation des religieuses hospitalières. Des religieuses appartenant à toutes les communautés y viennent soit pour y recevoir une formation professionnelle qui dure deux ans, soit pour y suivre des sessions de quelques semaines. C'est ainsi qu'il y a eu, au cours de l'année 1953, des sessions pour les supérieures d'hôpitaux, pour les Sœurs chargées de salles de malades, pour les Sœurs économistes, etc... Un hôpital de six cents lits sert d'école d'application pour les religieuses qui préparent leurs diplômes médicaux. La chapelle a été construite exprès pour les malades, qui peuvent y accéder de plain-pied aux galeries des divers étages et y rester dans leurs voiturettes ou sur leurs civières. Il y a là une œuvre unique au monde, peut-être, du moins avec cette ampleur. Elle rend de précieux services, aux communautés religieuses, d'autant que la formation professionnelle y est heureusement complétée par des cours d'instruction religieuse, de liturgie et de chant. Un prêtre en a la haute direction. Avec lui nous parcourons rapidement quelques services. Nous entrons notamment dans une salle de classe où sont réunies pour un cours de morale professionnelle une quarantaine de religieuses aux costumes les plus variés. Parmi elles, plusieurs appartiennent à des communautés qui se réclament de saint Vincent de Paul, et elles sont particulièrement heureuses d'accueillir le T.H. Père et de recevoir sa bénédiction.

Nous arrivons vers midi et demi à *Kommern*. Vingt Filles de la Charité dont Sœur Zepp est la supérieure y soignent quatre-vingts malades et y élèvent une soixantaine d'orphelins. De plus, elles forment à la couture les jeunes filles de la petite ville et font la visite des malades à domicile. Enfin, il y a là deux fermes : l'une pour le ravitaillement de la maison elle-même ; l'autre pour celui de la maison centrale de Cologne. M. le Curé partage notre repas. Il a raison de s'estimer heureux : soixantedix pour cent de ses paroissiens sont des catholiques prati-

quants. Nous emportons un souvenir charmé de l'accueil que nous venons de recevoir.

A *Euskirchen*, où nous nous rendons ensuite, les Filles de la Charité sont au nombre de onze, avec Sœur Serena pour supérieure. Il y a là un florissant orphelinat de cent vingt enfants, une école de couture et un jardin d'enfants. Un jeune homme de la localité forme les orphelins au chant. Nous sommes émerveillés de la perfection avec laquelle ils exécutent les morceaux par lesquels ils nous reçoivent. De plus, ils nous donnent une petite séance de musique et de gymnastique très réussie. Nous allons ensuite voir dans la cour les petits du Jardin d'enfants. Ils nous font un accueil délicieux. Leur affection pour les Sœurs est vraiment touchante. On comprend la reconnaissance des marmans dont les petits sont ainsi soignés et formés.

Notre journée se termine par la visite de l'hôpital de *Zülpich*. Nous sommes ici en un lieu historique de grande importance. *Zülpich*, en effet, n'est autre que *Tolbiac*, le champ de bataille où Clovis, sur le point d'être écrasé par les Alemans, fit appel au dieu de Clotilde, son épouse chrétienne, et promit de recevoir le baptême s'il sortait vainqueur du combat. Sœur Wasser et ses treize compagnes, prennent soin, à *Zülpich*, d'un hôpital de cent dix lits. Elles sont encore chargées d'un jardin d'enfants, de groupes de jeunesse et de la visite des pauvres à domicile. Nous sommes salués à l'arrivée dans la maison par M. le Maire et par le médecin-chef de l'hôpital. *Zülpich* n'a que cinq mille habitants, et l'on peut s'étonner que cette petite ville possède un hôpital déjà si bien équipé. M. le Maire projette d'ailleurs de le perfectionner encore, et il souhaite que Sœur Visitatrice lui accorde deux Sœurs de plus. Dieu veuille qu'elle puisse lui donner satisfaction ! Car les Sœurs font ici beaucoup de bien, grâce à la sympathie de la population et d'un corps médical de valeur qui apprécie beaucoup leur collaboration.

12 novembre. — La première des maisons que le T.H. Père doit visiter aujourd'hui, se trouve encore à *Cologne*, mais dans un quartier de la ville assez éloigné, à *Flittard*. Sa fondation remonte à 1902. Elle fut d'abord consacrée aux enfants. Mais, depuis une trentaine d'années ce sont des vieillards qui l'habitent, au nombre d'une centaine environ. Sœur Deschang et ses vingt-deux compagnes ont en outre la charge des visites des pauvres à domicile, dans deux paroisses, d'un jardin d'enfants et d'une école de couture. La maison a relativement peu souffert de la guerre.

Nous prenons ensuite la direction de *Düsseldorf*, où se trouvent les quatre maisons qui vont recevoir aujourd'hui la visite du T.H. Père. *Düsseldorf* est une grande cité industrielle de quelque cinq cent mille habitants, située à quarante-cinq kilomètres au nord de Cologne. Nous nous rendons d'abord à la *Louisenhaus* ou Foyer Sainte-Louise. En 1902, quelques dames catholiques de *Düsseldorf*, fondèrent une association pour venir en aide aux jeunes filles qui se rendaient dans cette ville pour y chercher du travail. Elles louèrent et aménagèrent pour les recevoir un certain nombre de maisons. En 1912, l'œuvre fut confiée aux Filles de la Charité. En 1912, ce fut la destruction totale par les bombardements. La grande ville industrielle de *Düsseldorf* ne pouvait, en effet, échapper aux aviateurs alliés ;

comme à Cologne, de vastes espaces en ruine y attirent encore les regards. On s'installa donc au château d'*Eller*. Dans le courant de l'année suivante, expulsion par les nazis et départ pour *Lohausen*. En 1945, il fallut céder la place aux soldats britanniques. Mais après une nouvelle installation à la *Falstrasse*, l'œuvre revint à *Eller* et s'établit dans une villa. La maison est avenante et bien aménagée. Sœur Illuminata et ses vingt-cinq compagnes s'y dévouent à un grand nombre de jeunes filles. Les unes travaillent dans les usines ou les magasins de la ville. D'autres restent à la maison en attendant de trouver un emploi et y reçoivent des leçons de couture. Toutes semblent très heureuses dans ce home si accueillant. La situation de plusieurs de ces jeunes filles mérite une sympathie toute spéciale. Filles de riches propriétaires de Silésie, elles ont fui avec leurs parents devant l'invasion bolchevique. Séparées de leur famille, souvent dispersées, elles sont obligées de travailler pour vivre après avoir connu une existence heureuse et facile. On comprend que plusieurs soient arrivées ici l'âme pleine d'amertume et repliées sur elles-mêmes. Le milieu si fraternel où elles ont été reçues les a détendues et épanouies. Les employeurs de toutes ces jeunes filles, se montrent très satisfaits de leur travail. Informés de la venue du T.H. Père, ils leur ont accordé deux jours de congé payé.

Une des dames qui aident ici les Sœurs fait au T.H. Père, en anglais, un exposé très intéressant de la nature de l'œuvre et des résultats obtenus, puis les pensionnaires exécutent avec beaucoup d'art plusieurs morceaux de chant.

C'est en 1898 que fut fondé l'hôpital *Durendorf* où nous nous rendons ensuite. Lui aussi, en 1944, fut sérieusement endommagé par les bombardements ; mais, dès 1945, on se mettait à sa reconstruction. Sœur Paffrath et ses trente-cinq compagnes soignent ici cent soixante malades. Il y a, de plus, dans la maison, un asile d'infirmités, un jardin d'enfants et la visite des pauvres dans deux paroisses ; enfin, la direction des Enfants de Marie et de groupes de jeunesse. C'est dans cet hôpital que nous prenons notre repas de midi, en compagnie de l'aumônier et du curé, tous deux très dévoués aux Sœurs.

Ce qui frappe tout d'abord le regard quand on arrive devant la porte de la *Josaphhaus* au quartier d'*Oberblick*, ce sont les trois contreforts massifs en briques épaulant le mur de façade. Manifestement sa solidité paraissait douteuse, et tout naturellement on pense que la guerre y a été pour quelque chose. En effet, nous sommes devant une des maisons de Filles de la Charité qui ont le plus souffert des bombardements, celle où ils firent le plus de victimes. Dans le couloir où nous pénétrons, une grande croix pend au mur. Sur le montant vertical de cette croix on lit la question de Jésus à Pierre : « M'aimes-tu ? » Et à côté, les deux membres de la réponse de l'apôtre encadrent les noms de vingt-deux Filles de la Charité qui ont donné ici à Jésus le témoignage suprême de leur amour en mourant pour lui. Il y avait ici avant la dernière guerre un bel hôpital de deux cents lits. On faisait aussi la cuisine pour les pauvres, on assurait la visite à domicile dans trois paroisses ainsi qu'un jardin d'enfants. Le 3 novembre 1943 un terrible bombardement détruisit cette ruche bourdonnante d'activité. Une torpille pénétra par la cage de l'ascenseur jusqu'à la cave où les Sœurs

étaient réfugiées avec leurs malades. La terrible explosion qui s'ensuivit coûta la vie à cent quatre personnes, dont vingt-deux Sœurs. On retira l'une d'entre elles, encore vivante, ensevelie sous les ruines. Elle put être administrée et mourut quelques instants après. En 1946, sur les ruines de l'hôpital, on se remit au travail. Mais les vieillards ont pris la place des malades. Il y en a cent trente. Sœur Kluth et ses dix compagnes ont aussi un jardin d'enfants et un patronage. Il est question de reconstruire une partie de l'ancien hôpital, ce qui permettra de doubler le chiffre des pensionnaires.

Nous terminons nos visites par la maison de Filles de la Charité située au quartier de *Flingern*. Elle s'appelle Foyer Saint-Vincent et se trouve près de l'église paroissiale dédiée à notre Bienheureux Père. L'origine de la maison est assez curieuse. Elle fut construite pour la jeunesse hitlérienne. Devenue vacante par la chute du régime nazi, elle était convoitée par la mairie socialiste de *Düsseldorf*. Le curé de la paroisse l'acheta pour y accueillir des vieillards sans abri, et il la confia aux Filles de la Charité. Sœur Dehottay et ses sept compagnes soignent donc ici soixante-dix vieillards. Mais à cette activité de base elles en ajoutent bien d'autres : visite des pauvres à domicile, jardin d'enfants, patronage, repos pour les pauvres, Enfants de Marie et groupes de jeunesse. On comprend que leur curé, le prêtre aimable et distingué avec qui nous avons diné, apprécie leurs services et tiens beaucoup à les conserver à ses pauvres. Malheureusement la maison, à raison de sa destination primitive, n'est pas tout à fait appropriée à son but principal, l'hospitalisation des vieillards. Et comme il est question, je viens de le dire, d'agrandir l'hospice, on songe à y transférer les pensionnaires de *Flingern*. On comprend la peine qu'en éprouvent les Sœurs qui les soignent. La supérieure y fait allusion dans son allocution en français au T.H. Père, et elle le supplie d'intervenir en faveur de sa maison. Dans sa réponse il l'engage sagement et paternellement à s'en remettre à la Providence. Espérons que la Providence saura tout concilier et maintiendra les Filles de la Charité à *Flingern*.

Avant de regagner la *Rolandstrasse*, nous passons quelques minutes dans une église de Cologne située sur la rive gauche du Rhin, au quartier de *Kalk*. Près de cette église, il y a une chapelle, chère à la piété des catholiques de Cologne. On y vénère la Vierge des Sept-Douleurs. Chaque année les hommes de cette ville viennent en procession à cette chapelle. Ils étaient treize mille cette année.

13 novembre. — Pour cette dernière journée de notre séjour en Allemagne, une seule visite de Sœurs figure à notre programme. Nous remontons la rive gauche du Rhin jusqu'à *Bonn*. Puis nous faisons une halte dans un village de la rive droite. Il y a là une belle église romane du XI^e siècle. Ou plutôt deux églises superposées qu'une ouverture octogonale au-dessus du sanctuaire de l'église inférieure met en communication. L'église supérieure servait à des religieuses bénédictines dont le couvent était attenant à l'édifice. Les murs de l'église inférieure sont couverts de curieuses peintures, inspirées surtout du livre d'Ezéchiel. Au sommet de l'église il y a, parfaitement conservée, une de ces petites galeries circulaires qui sont une des caractéristiques du style roman de Rhénanie. Tout nous est

expliqué avec autant de bonne grâce que de compétence par un prêtre érudit, professeur en retraite, qui vit avec le curé, absent en ce moment, et l'aide dans son ministère.

Il est midi quand nous arrivons chez les Sœurs de *Schönenberg*. Sœur Borsch et ses dix-sept compagnes, dont plusieurs sont ici à la retraite, s'occupent d'une œuvre bien utile. On accueille dans la maison des jeunes filles ou des mamans ayant besoin de repos. Ce séjour de plusieurs semaines dans un site charmant, au milieu de bois et de prairies, est très bienfaisant aux pensionnaires, sans parler du profit que leur âme en retire aussi. Les Sœurs de cette maison bien isolée n'osaient espérer la visite du T.H. Père. Elles n'en sont que plus heureuses de le recevoir, et l'une d'entre elles le dit très délicatement dans un compliment en français.

Après le repas, pris en compagnie de l'aumônier de la maison et du curé du village, nous partons pour la célèbre abbaye bénédictine de *Maria Laach*, située sur la rive droite du Rhin, non loin de Coblenze. Son nom lui vient d'un lac sur les bords duquel se trouve le monastère. Ce lac, qui a huit kilomètres de pourtour et cinq mètres de profondeur, est d'origine volcanique. Tout autour, dans un rayon de sept ou huit kilomètres on voit les cônes de trente anciens volcans. Aussi, dans les environs, sous une légère couche d'humus, le sol est formé par de la lave. On l'exploite actuellement. Sur des kilomètres, nous avons vu des carrières d'où la lave est extraite. Broyée et mêlée à du ciment, elle fournit un excellent matériau de construction. Quand une carrière est épuisée, on la comble avec de la terre arable, et les paysans recouvrent des champs plus fertiles qu'auparavant.

L'abbaye de *Maria Laach* fut fondée par le comte palatin Henri. L'église, commencée au début du xii^e siècle, fut consacrée en 1156. Elle aura donc bientôt huit siècles, et elle est admirablement conservée. C'est une des plus belles églises romanes de Rhénanie. Les moines bénédictins occupèrent l'abbaye jusqu'à la sécularisation de 1802. Plus tard les Jésuites y installèrent un scolasticat où enseignèrent de célèbres professeurs, tels les Pères Pesch et Lemkuhl. Les Bénédictins sont revenus à *Maria Laach*, il y a quelques années. Malgré la raréfaction des vocations religieuses, ils sont une cinquantaine de prêtres qui vaquent à l'office divin, font un peu de ministère dans les environs et exercent un rayonnement considérable par leurs publications, surtout liturgiques. On vient beaucoup à *Maria Laach*. Il y a, sans doute parmi les visiteurs beaucoup de simples touristes. Mais il y vient aussi en grand nombre des chrétiens fervents désireux d'intensifier leur vie spirituelle. Le chancelier Adenauer était un des fidèles de *Maria Laach* quand il administrait la ville de Cologne, avant d'être chassé de ce poste par les hitlériens. L'aide du père hôtelier nous sert de guide dans la visite rapide que nous faisons de l'église abbatiale et du monastère, où nous admirons notamment le grand réfectoire et la riche bibliothèque.

14 novembre. — Nous quittons Cologne pour rentrer en France, après une absence de six semaines. Comment dire notre reconnaissance à M. le Visiteur d'Allemagne et à ses confrères de la *Rolandstrasse*, ainsi qu'à ma Sœur visitatrice ? Grâce à eux

tous, nous emportons un souvenir charmé de ces trois semaines que nous avons passées en Rhénanie. Un souvenir bien réconfortant aussi. Dans les maisons de la province des Lazaristes et dans celles des Filles de la Charité, on œuvre généreusement et joyeusement pour l'établissement du royaume de Dieu et l'avenir est plein de promesses.

Le train que nous prenons à *Cologne* ne dépasse pas Liège. Nous avons donc prié nos confrères belges de retenir nos places dans le train de Liège-Paris et de nous aider au transbordement de nos bagages. Bien nous en a pris. D'après l'indicateur des chemins de fer, nous pouvions compter, sur un quart d'heure de battement entre notre arrivée en gare de Liège et le départ du train de Paris. Mais notre train arrive à Liège avec une bonne dizaine de minutes de retard. Heureusement, avec quelques Filles de la Charité, nos confrères sont sur le quai. Par la fenêtre du compartiment nous leur passons nos bagages, qu'ils mettent dans le compartiment où sont retenues nos places, juste en face de celui que nous quittons. Le temps de serrer quelques mains, de monter dans le train de *Paris*, et le convoi s'ébranle. Deux heures plus tard, au début de l'après-midi, nous arrivons à la *Gare du Nord*, joyeusement et cordialement accueillis par MM. les Assistants et quelques autres confrères, et contents de retrouver la vie moins mouvementée de la Maison-Mère

Pierre DULAU.

ANTOINE FIAT

SA VIE
SON AME. — SA DOCTRINE

PRÉAMBULE

Nous avons commencé l'histoire du Père Fiat, intégrée dans l'histoire de la Congrégation. Des changements dans notre vie ne nous ont pas permis de continuer. Maintenant que la Providence nous a accordé des loisirs « *Deus nobis haec otia fecit* » on nous a demandé d'achever ce que nous avions interrompu. Très volontiers, nous reprenons la plume, mais les ans sont venus, la vieillesse a paralysé nos membres et nos facultés. Nous sommes à l'âge où l'on pense plus à la mort qu'à la vie.

Nous ignorons si nous pourrions mener à bonne fin l'œuvre entreprise. Cependant, à la grâce de Dieu. Il arrivera ce qu'il plaira à la bonne Providence.

Nous reprenons la biographie du Père Fiat là où nous l'avons laissée, c'est-à-dire à la fin du généralat du Père Boré. M. Fiat est alors assistant de la Maison-Mère.

Nous écrirons la vie du Père Fiat, les événements principaux de son généralat, l'histoire de la Congrégation en général et de chaque province en particulier, de 1878 à 1914, non pas l'histoire dans tous ses détails, mais l'histoire en corrélation avec M. Fiat, en tant que M. Fiat y a participé réellement, ses impressions, ses réactions, ses directives, ses succès, ses insuccès. Nous essaierons de replacer tout cela dans l'histoire ecclésiastique et civile de cette époque.

En tout cela, nous montrerons surtout son âme, ses facultés naturelles, son intelligence, son cœur, son imagination, ses audaces, sa volonté, son caractère, etc. Nous étudierons aussi ses vertus surnaturelles, sa foi, son espérance, sa charité, sa simplicité, sa prudence, sa justice, son humilité, sa douceur, sa force, sa mortification, son zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, sa charité pour le prochain, pour les pauvres, pour les Missionnaires, pour les Sœurs. Nous montrerons tout cela en nous servant de nos souvenirs personnels (ayant vécu quelques années dans son intimité et ayant reçu ses confidences), mais surtout nous puiserons dans sa correspondance, document de premier ordre, pour connaître un homme. Par la grâce de Dieu, il nous reste un nombre considérable de lettres de lui, quelques-unes, sans doute, malheureusement sont illisibles par l'usure du temps.

« Tous les historiens, a-t-on dit à propos des lettres de Newman, savent à quel point les lettres d'un personnage sont précieuses pour entrer au cœur même de son caractère. »

Nous verrons dans les lettres de M. Fiat comment il encourage, et comment il gronde. Il apparaîtra que tout n'était pas parfait alors dans les deux familles de saint Vincent. Il ne faut pas s'en étonner, ni s'en scandaliser. Rien n'est parfait ici-bas, même dans les communautés les plus sévères. Il y a eu un Judas dans la compagnie de Jésus, des imperfections chez les Apôtres. Il y a eu de petites et de grandes misères chez les Religieux et les Religieuses de tous les temps ; ermites, anachorètes, cénobites, cloîtrés, communautés actives, contemplatives. Il y en aura toujours, car il y aura toujours en tous les hommes, et en toutes les femmes, les quatre fruits du péché originel : l'ignorance, la faiblesse, la concupiscence, la malice, cela ne doit pas nous décourager, mais nous stimuler à lutter avec la grâce de Dieu pour tendre sans cesse vers la perfection, sans y arriver jamais ici-bas.

Une des plus grandes grâces que Dieu accorde aux Communautés, c'est de leur donner des Supérieurs saints, zélés, qui donnent l'exemple et qui nous excitent sans cesse *verbo et opere*. Dieu a fait cette grande grâce à la famille de saint Vincent, en lui donnant, de 1878 à 1914, un excellent supérieur, en la personne de M. Antoine Fiat. Remercions-en Dieu, la Sainte Vierge, saint Vincent, et que cette vie nous encourage à développer en nous l'esprit de notre bienheureux fondateur.

Ce que nous voulons surtout faire connaître, c'est la manière dont il gouverne la Compagnie, c'est son doigté, sa prudence, son habileté. Nous voulons montrer qu'il sait avancer et reculer, qu'il est habile à gouverner les hommes. Il sait bien qu'on ne conduit pas les hommes comme des brouettes, il ne s'offense pas des réactions, quelquefois un peu vives, produites par ses décisions, il sait attendre le temps favorable.

Nous étudierons aussi sa doctrine, à l'aide de ses circulaires, de ses conférences, de ses allocutions, et aussi de ses lettres qui appliquent à chaque particulier la doctrine générale des documents officiels. Nous assisterons aux transformations de cette doctrine, aux adaptations qu'elle a dû faire pour se mettre à la page des événements, en harmonie avec les directives des Papes. Nous verrons que si les premières années, il a cherché surtout à faire ce que saint Vincent a fait, il a compris par les événements, par les remarques des Papes, qu'il faut surtout

faire, ce que ferait saint Vincent, s'il revenait, et s'il vivait à notre époque. Il a varié pour les confessions, les communions, les diplômes, les écoles apostoliques, les séminaires internes, etc., il l'a fait quelquefois avec difficulté parce qu'il voulait imiter saint Vincent, mais enfin, il l'a fait. Nous verrons dans sa correspondance qu'il s'est trompé quelquefois, mais il a reconnu loyalement ses erreurs et il les a réparées humblement, et cela est très beau.

Que Dieu bénisse notre travail, et que les hommes excusent et pardonnent nos défauts !

Avant de commencer notre récit, rappelons d'abord les étapes de la vie du Père Fiat, dont nous avons parlé dans les *Annales*. Voici les références. Nous ferons remarquer que la numérotation des chapitres que nous donnons ici, ne correspond pas à celle des *Annales*. Seuls concordent, le titre des chapitres et la pagination.

Chapitre I. — Naissance et enfance à Glénat (cf. *Annales* 1929, ch. X, 523-537).

Chap. II. — Petit Séminaire de Pleaux (cf. *Annales* 1929, ch. XI, 731-752).

Chap. III. — Grand Séminaire de Saint-Flour (cf. *Annales* 1930, ch. XII, 69-83).

Chap. IV. — Grand Séminaire de Saint-Flour, suite (cf. *Annales* 1930, ch. XIII, 266-281).

Chap. V. — Vocation (cf. *Annales* 1930, ch. XIV, 686-696).

Chap. VI. — Séminaire interne (cf. *Annales* 1931, ch. XV, 24-32).

Chap. VII. — Séminaire interne, suite (cf. *Annales* 1931, ch. XVI, 294-319).

Chap. VIII. — Ordination Sacerdotale (cf. *Annales* 1931, ch. XVII, 457-475).

Chap. IX. — Montpellier. Vœux (cf. *Annales* 1931, ch. XVIII, 700-713).

Chap. X. — Montpellier, suite (cf. *Annales* 1932, ch. XIX, 7-15).

Chap. XI. — Montpellier, suite (cf. *Annales* 1932, ch. XX, 221-234).

Chap. XII. — Sous-Directeur du Séminaire interne. Paris (cf. *Annales* 1932, ch. XXI, 417-434).

Ch. XIII. — Directeur des Frères Coadjuteurs. Paris (cf. *Annales* 1932, ch. XXII, 661-676 + 1933, p. 51-64).

Chap. XIV. — Sous-Assistant de la Maison-Mère. Paris (cf. *Annales* 1933, ch. XXIII, 224-241).

Chap. XV. — Assistant de la Maison-Mère (cf. *Annales* 1933, ch. XXIV, 441-461).

Chap. XVI. — Assistant de la Maison-Mère, suite (cf. *Annales* 1933, ch. XXV, 679-703).

Chap. XVII. — Assistant de la Maison-Mère, suite (cf. *Annales* 1934, ch. XXVIII, 437-454).

Chap. XVIII. — Assistant de la Maison-Mère, suite (cf. *Annales* 1934, ch. XXIX, 680-700).

Chap. XIX. — Assistant de la Maison-Mère, suite (cf. *Annales* 1935, ch. XXX, 37-55).

Chap. XX. — Assistant de la Maison-Mère, suite (cf. *Annales* 1935, ch. XXXI, 229-248).

Chap. XXI. — Assistant de la Maison-Mère, suite (cf. *Annales* 1935, ch. XXXII, 523-548).

Chap. XXII. — Assistant de la Maison-Mère, suite (cf. *Annales* 1935, ch. XXXIII, 758-780).

Chap. XXIII. — Visiteur de la province de France (cf. *Annales* 1937, ch. XLI, 785-825).



Sœur Rosalie
Jeanne-Marie BENDU
Confort, 9 septembre 1786-*Paris*, 7 février 1856,
par Claude-Ferdinand Gaillard
7 janvier 1834-20 janvier 1887



L'Empereur Napoléon III et l'Impératrice Eugénie
visitent le mardi 28 mars 1854 la Crèche de la *Rue de l'Épée-de-Bois*
(Maison de Sœur Rosalie)

Tableau d'Edouard-Alexandre Sain (4 juin 1910)

Sœur Rosalie

Jusqu'ici, le Père Fiat a mené une vie plus ou moins cachée. Dieu le préparait aux grandes fonctions auxquelles Il devait l'appeler ; il est maintenant à pied-d'œuvre. Voyons-le d'abord Vicaire général, puis Supérieur général.

CHAPITRE XXIV

M. FIAT, VICAIRE GENERAL

(4 mai-4 septembre 1878)

Nous sommes en 1878, M. Fiat est assistant de la Maison-Mère. M. Boré est Supérieur général depuis 1874. Sa santé paraît excellente : il a chanté la grand'messe le dimanche des Rameaux, les trois derniers jours de la Semaine sainte, le dimanche de Pâques. Le mercredi de Quasimodo, qui était le 1^{er} mai, il a expédié les affaires courantes, présidé le conseil des Sœurs. L'après-midi, il a reçu au parloir jusqu'à 6 heures. Comme d'habitude, il a pris la récréation avec les Confrères, et l'on a remarqué qu'il avait plus d'entrain que jamais. A la fin de la récréation, il a assisté à l'exercice du mois de Marie avec les jeunes gens, et à la prière du soir, sans la moindre difficulté apparente.

La nuit du mercredi (1^{er} mai) au jeudi (2 mai), ne fut pas bonne. Vers une heure du matin, M. Boré se sentit oppressé. Il n'y avait alors ni sonnette électrique, ni communication avec aucune chambre de confrères. M. Boré se leva péniblement, sortit de sa chambre en chancelant, et vint frapper à la porte de la chambre de M. Fiat, corridor saint Vincent. En entrant dans la chambre, il s'affaissa et dit : *j'étouffe*.

M. Fiat envoya aussitôt chercher le frère infirmier et le médecin de la maison. Ce dernier déclara que l'état était grave. Il prescrivit les remèdes convenables. Un mieux sembla se produire et la journée du jeudi (2 mai) fut assez bonne.

Le vendredi, 3 mai, il y eut consultation de deux médecins. Ils trouvèrent l'état sérieux, mais non désespéré. Le malade expédia quelques affaires, fit une lecture et surtout récita le chapelet. L'après-midi, M. Chevalier, de retour d'Espagne, vint saluer le Supérieur général, qui lui dit : « Demain, je verrai la Visitatrice. »

Tout à coup, l'état empira. Les médecins appelés d'urgence conseillèrent d'administrer les derniers sacrements. A 7 heures du soir, la Communauté fut convoquée et M. Delteil, premier assistant de la Congrégation, donna au vénérable malade le viatique, l'Extrême-Onction et l'indulgence plénière.

M. Boré, avait encore, de temps en temps, quelques lueurs de connaissance. M. Fiat en profita pour lui demander pardon. Le Supérieur général répondit : « C'est à moi à demander pardon. » La Communauté se retira, il ne resta que quelques confrères qui avaient demandé à veiller. A l'un d'eux, M. Boré dit : « C'est après-demain la fête de la Translation des Reliques de saint Vincent. Je vais aller glorifier au ciel notre saint fondateur. »

Cependant, M. Delteil avait adressé une dépêche à Rome, le Saint-Père envoya sa bénédiction qui arriva après la mort. Le premier assistant fit aussi prévenir le cardinal Guibert. Celui-ci vint à Saint-Lazare à 9 heures et demi du soir, avec son coadjuteur, Mgr Richard. Il donna sa bénédiction au malade et dit en s'en allant : « Voilà comment meurent les Saints. » M. Boré

mourut peu après, à 10 heures et demi. C'était le premier vendredi du mois de mai, auquel il avait toujours eu grande dévotion, c'était la fête de l'Invention de la Sainte Croix qu'il aimait particulièrement, depuis ses voyages en Orient où cette fête est célébrée solennellement. Il portait toujours sur lui une croix sur laquelle était gravée cette devise « *In hoc signo vinces* ».

Le lendemain, samedi 4 mai, M. Delteil réunit les prêtres à 8 heures du matin, pour la proclamation du Vicaire général, qui devait diriger la Congrégation jusqu'à l'élection d'un nouveau Supérieur général. La grande boîte constitutionnelle fut apportée par M. Pémarin, secrétaire général. La clef de cette boîte doit être régulièrement chez le Très Honoré Père : il est même conseillé à ce dernier de porter toujours la clef à son cou. Malheureusement, malgré les recherches les plus actives, on n'avait pas retrouvé cette clef. Le frère menuisier fut appelé et il ouvrit la boîte en brisant la serrure. Cette grande boîte en contient deux autres dans l'une desquelles il y a le nom du Vicaire général, choisi par le Supérieur défunt. Les clefs de cette seconde boîte doivent être entre les mains du premier et du second assistant de la Congrégation. Elles y étaient et l'on ouvrit la seconde boîte sans difficulté. Le Secrétaire général en retira et lut le billet par lequel M. Boré désignait comme Vicaire général M. Antoine Fiat, assistant de la Maison-Mère. Le billet était daté d'octobre 1876. On le fit circuler pour que chacun constatât qu'il était bien en règle, dûment daté, écrit et signé de la main du Supérieur général défunt. Personne n'ayant fait ni objection, ni observation, M. Delteil proclama M. Antoine Fiat, Vicaire général, jusqu'à la prochaine élection d'un Supérieur général. M. Pémarin rédigea le procès-verbal de la séance qui fut signé par tous les prêtres, à 13 heures. Le premier conseil, présidé par le Vicaire général, eut lieu l'après-midi après Vêpres. Les funérailles de M. Boré y furent fixées au mardi 7 mai. On décida que la fête de la Translation serait célébrée sans solennité à cause du deuil.

Quant à l'Assemblée, on ne put indiquer une date, car Rome avait défendu de tenir aucun chapitre général sans sa permission. Il fallait d'abord solliciter et obtenir cette permission. M. Stella, quatrième assistant, était alors à Rome, on le chargea de faire cette démarche. La permission fut accordée sans difficulté, quelques jours plus tard. Il fallut aussi une permission spéciale de la Propagande, pour que les Vicaires apostoliques de Chine, de Perse, d'Abyssinie et les préfets apostoliques de Syrie et de Constantinople, qui étaient tous Visiteurs, pussent venir. La permission fut demandée et accordée le 16 mai, à condition que cette absence ne nuisit pas au bien du Vicariat. On demanda également la permission pour les provinces éloignées d'envoyer des députés à l'Assemblée. Nous comprenons moins cette demande, car d'après le Décret 162, confirmé par Grégoire XVI, en 1844, le Supérieur général ou le Vicaire général ont le pouvoir, *pro sua prudentia*, de convoquer toutes les provinces. Quoi qu'il en soit, Rome accorda, le 15 mai, ce qui avait été demandé.

Pour mieux apprécier la conduite de M. Fiat, pendant son vicariat, disons en peu de mots quelle était la situation de l'Eglise et de la France, en mai 1878.

Pie IX était mort trois mois auparavant, le jeudi 7 février, après un pontificat de trente et un ans, sept mois, vingt-deux

jours. Victor-Emmanuel II l'avait précédé d'un mois dans la tombe. Les rapports étaient très tendus entre la Papauté, d'une part, et beaucoup de nations de l'autre, particulièrement l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse, la Russie. Le Pape avait perdu ses Etats ; il ne lui restait que le palais du Vatican. Pie IX eut comme successeur, Léon XIII ; celui-ci élu le 20 février, à l'âge de 67 ans, fit un grand éloge de son prédécesseur dans sa première allocution aux Cardinaux.

« Pie IX, d'immortelle mémoire, insigne pasteur du troupeau catholique, a combattu avec une âme invincible pour la vérité et la justice ; il a gouverné d'une façon exemplaire et avec de grands labours, la République chrétienne, et non seulement il a illustré ce Siège apostolique par la splendeur de ses vertus mais il a encore tellement rempli l'Eglise universelle d'amour et d'admiration que de même qu'il a surpassé tous les Pontifes romains par la durée de son pontificat, de même aussi, il a reçu plus qu'aucun autre peut-être, de très grands témoignages d'une vénération et d'un dévouement publics et constants. »

Le bon Père Fiat avait applaudi à cet éloge bien mérité et pendant sa longue vie, il aura souvent occasion de rappeler l'immortel Pie IX, et de manifester la haute estime et la grande affection qu'il avait pour lui.

M. Fiat n'eut pas moins de dévotion pour le nouveau Pape, qui, élu la même année que lui, gouverna l'Eglise pendant la plus grande partie de son généralat. Quinze jours avant la proclamation de M. Fiat, comme Vicaire général, parut la première encyclique de Léon XIII, *« Inscrutabili Dei consilio »* (21 avril 1878).

Elle dénonce les maux actuels de la société, leurs causes, elle montre que la vraie civilisation, le vrai progrès, la vraie liberté, viennent de Jésus-Christ, de l'Eglise, de la Papauté, elle proteste contre l'occupation du pouvoir temporel pontifical, elle confirme et renouvelle les condamnations portées par Pie IX contre les erreurs modernes. Elle recommande l'éducation chrétienne, l'étude de la philosophie du Docteur Angélique ; elle rappelle la sainteté du mariage. Le Pape termine sa lettre, en se réjouissant de l'amour et de l'obéissance qui unissent les fidèles au Saint-Siège, et en remerciant le Seigneur des déclarations de fidélité qui lui ont été faites par tant d'évêques, de religieux. Le Père Fiat ne sera pas le dernier à protester de vive voix et par écrit de son respect et de son obéissance à l'égard de l'autorité suprême. Cette biographie en donnera de beaux et nombreux exemples.

Nous verrons au fur et à mesure de ce récit quelle était la situation des gouvernements civils chez qui nos confrères travaillaient. Voyons aujourd'hui en quel état était la France quand M. Fiat devint Vicaire général. La France était en République depuis 1871 ; elle avait pour président, en 1878, le maréchal Mac-Mahon, animé de sentiments chrétiens. Les premières années de la République furent excellentes, mais en 1876, une nouvelle Chambre avait été élue qui devait, d'après Gambetta, représenter la France « du libre examen et de la libre pensée ». Mac Mahon congédia cette Chambre, le 16 mai 1877. Pendant la période électorale qui suivit cette dissolution, on amena le peuple contre « le gouvernement des curés, le Syllabus, la dime, la corvée, les droits féodaux, l'Inquisition, les billets de con-

fession obligatoires, la restitution des biens nationaux », etc., etc., et la nouvelle Chambre fut encore plus hostile à l'Eglise que celle de 1876. Mac-Mahon fut sommé de se soumettre ou de se démettre. Il se soumit d'abord, et une accalmie se produisit par suite de l'Exposition universelle de 1878 qui eut un grand succès et qui attira beaucoup d'étrangers. On avait bien lancé l'idée de fêter solennellement le centenaire de la mort de Voltaire (1778-1878), mais ce projet fut abandonné et c'est à cette époque, pendant cette accalmie, que M. Fiat fut proclamé Vicaire général. Dans ses rapports avec le Gouvernement français, il sera toujours le fidèle disciple et imitateur de Jésus-Christ, qui nous a recommandé : « Rendez à César, ce qui est à César, à Dieu, ce qui est à Dieu. » Il aimera sa grande patrie, la France, sa petite patrie, l'Auvergne. Mais il évitera le chauvinisme et il mettra en garde ses confrères français et étrangers contre le nationalisme et le provincialisme, mais il le fera discrètement, délicatement, car il savait, combien certains hommes sont châtouilleux sur ce point.

L'accalmie produite en France, en 1878, sera de courte durée, et pendant les longues années du généralat de M. Fiat (1878-1914), les lois laïques se succéderont, année par année. Il va lui falloir diriger le petit navire de la famille de saint Vincent sur une mer toujours orageuse, naviguer au milieu de mille rochers qui, à chaque instant, menaceront de détruire le navire ; il devra lutter contre le sentiment et les avis des person-nages ecclésiastiques, de ses confrères, même les plus haut placés et il se trouvera que, contre tous, il aura raison. Mais il obtiendra ce résultat par le sacrifice. Sa vie va devenir un chemin de croix. La première station est sa nomination, il est condamné à porter une lourde croix. Toutes ses lettres des premiers mois parlent invariablement de la charge accablante qui pèse sur ses épaules ; sans doute, Dieu lui procurera quelques consolations et il sera aidé et encouragé par des âmes compatissantes et généreuses, surtout par les jeunes qu'il aimera beaucoup, et par les Filles de la Charité, qui le vénéreront comme un saint. Quoi qu'il en soit, durant ce long chemin de croix, il pourra s'appliquer ce que saint Paul dit de lui-même au chapitre XI de la seconde aux Corinthiens (23-33) : les périls lui viendront d'en haut et d'en bas, du dedans et du dehors, etc...

Et enfin, dernière station, il sera déposé de la croix ; Marie le recevra entre ses bras. Comme elle l'avait aidé toute sa vie à porter la croix, elle l'aidera à descendre de la croix, et M. Fiat finira sa vie, sa quatorzième station, dans le sépulcre d'une vie cachée, solitaire. Le mercredi 1^{er} septembre 1915, vers 7 h. 30, son ancien secrétaire, qui allait le voir tous les jours, ne trouva plus que son corps inerte : le grand cœur avait cessé de battre et l'âme avait paru devant le Juge Suprême.

Voyons maintenant les actes de son gouvernement qui ont été la matière de son jugement particulier.



Le jour même de sa proclamation, il envoie sa première circulaire aux confrères.

Paris, 4 mai 1878.

Messieurs et mes très chers Frères,
La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais !
Le télégraphe vous a appris la triste nouvelle qui nous jette

tous dans la consternation. Un catharre suffocant a enlevé, en moins de quarante-huit heures, à notre affection, notre très honoré et très digne Supérieur général, M. Eugène Boré, après trois ans et huit mois de généralat. Il a rendu sa belle âme à Dieu, le 3 mai, à 10 h. 30 du soir. Il est mort comme il a vécu, de la manière la plus édifiante, muni de tous les Sacrements de l'Eglise et dans les sentiments de la foi la plus vive, de la piété la plus tendre, de la résignation la plus complète. Jusque dans son délire, il faisait le signe de la croix sur lui-même et sur ceux qui l'entouraient.

Bien que la droiture de son âme, la pureté de ses intentions, la sainteté de sa vie nous donnent la confiance que Dieu a déjà couronné son fidèle serviteur, c'est pourtant un besoin pour nous, en même temps qu'un devoir imposé par nos Constitutions, d'offrir pour lui des prières, des communions et l'auguste sacrifice de la messe. En conséquence, et aux termes mêmes des Constitutions, Messieurs les Prêtres de la Maison-Mère où est décédé Monsieur Notre Très Honoré Père, célébreront au moins quatre messes pour le repos de son âme. Dans toutes les autres maisons de la Compagnie, les prêtres diront au moins deux messes. Messieurs les Etudiants et Séminaristes et nos chers frères coadjuteurs de la Maison-Mère doivent réciter au moins deux rosaires et faire deux communions. Dans les autres maisons, les Etudiants et Séminaristes, ainsi que nos chers frères coadjuteurs sont tenus au moins à réciter un rosaire, et à faire une fois, la sainte communion. Je compte aussi, Messieurs et mes très chers frères, sur le secours de vos prières, pour remplir, selon Dieu, et l'esprit de saint Vincent, la charge délicate qui vient de m'être imposée, à ma grande surprise et confusion.

Antoine FIAT, Vicaire général.

Quelques jours plus tard (la date n'est pas indiquée), M. Fiat envoyait une seconde circulaire pour convoquer l'Assemblée générale. Nous ne pouvons donner le texte intégral, ce serait trop long. En voici les principales idées.

M. Fiat aurait aimé parler des vertus de M. Boré, mais il a préféré laisser ce soin à une plume plus habile (il s'agit de M. Pémartin, secrétaire général, qui fit paraître dans les *Annales* une notice de 364 pages sur la vie et la mort de M. Boré. Cf. *Annales* 1878, pp. 353-464 ; 521-678, et *Annales* 1879, pp. 8-104).

M. Fiat fixe l'Assemblée générale au 1^{er} septembre 1878, fête du Cœur Très Pur de Marie.

Pour bien comprendre la haute importance d'une Assemblée générale, dit M. Fiat, il faut relire la remarquable circulaire de M. Etienne, de très douce mémoire (7 avril 1855), qui renferme les considérations les plus élevées, les avis les plus sages, les détails les plus précis. M. Fiat énumère ensuite les principaux motifs qui font ressortir l'importance de l'Assemblée de 1878. L'avenir est incertain, les circonstances sont difficiles, les temps sont orageux, il faut trouver un homme qui sache gouverner, sans rien bouleverser, ni rien brusquer. M. Fiat énumère ensuite toutes les qualités que doit avoir le Supérieur général d'après nos Constitutions. Sans le vouloir, le bon Père fait ici son propre portrait, car l'avenir montrera qu'il avait toutes ces qualités : union à Dieu, humilité, charité, douceur, bienveillance, fermeté, intelligence lucide, jugement solide, prudence, discrétion.

tion, élévation de sentiments, force d'âme, qui lui permettent de porter généreusement les grandes épreuves auxquelles il peut être en butte. M. Fiat ne craint pas d'attirer l'attention sur un point qui aurait pu détourner de lui les suffrages des électeurs : constitution physique normale, qu'il n'y ait rien dans le Supérieur général qui puisse mettre obstacle à la facilité des relations. Or, la surdité du Père Fiat avait déjà commencé et ce devait être un gros obstacle à ses relations. On voit par ce paragraphe que M. Fiat est loyal, franc ; il n'ambitionne pas la charge.

La seconde partie de la Circulaire traite des moyens à prendre pour le bon succès de l'Assemblée.

La prière d'abord : que les Visiteurs prescrivent dans leur province respective les prières qu'ils jugeront convenables.

L'esprit de saint Vincent : « *Je vous conjure, écrit M. Fiat, par l'amour que vous avez pour Notre-Seigneur et la Sainte Vierge, d'observer fidèlement les règles concernant les assemblées domestiques, provinciales, générale.* » M. le Vicaire général insiste en particulier sur la règle qui recommande d'éviter toute ambition, toute intrigue pour soi ou pour quelque autre, agir autrement serait une source de troubles et de divisions.

Il rappelle en particulier qu'il y a peine d'excommunication pour ceux qui enfreindraient cette règle par rapport à l'élection du Supérieur général : c'est de Dieu seul et par les moyens réguliers que doit nous venir notre Supérieur général. Donc, ne pas manifester nos répugnances ou nos désirs, au sujet de tel ou tel, ne pas chercher à connaître les désirs et répugnances des autres.

M. Fiat est loyal ; il ne craint pas de rappeler ces vérités, au risque d'indisposer quelque électeur moins surnaturel qui aurait pu dire : Pour qui nous prend-on ? Nous ne sommes pas des enfants. M. Fiat n'a pas peur de compromettre sa propre élection. Il ne regarde que la Volonté de Dieu. *Fais ce que dois, advienne que pourra !*

La circulaire se termine par une phrase caractéristique de la vraie physionomie de M. Fiat : « *Je place tous les actes de mon Vicariat et toutes les opérations des assemblées domestiques, provinciales et générale, sous la protection de Marie immaculée.* »

La Sainte Vierge a entendu cet appel filial, et non seulement le Vicariat, mais aussi le Supérieurat de M. Fiat seront marqués au coin de la protection mariale.

Le Père Fiat glorifiera Marie, et Marie protégera le Père Fiat, soit par de grandes joies (béatification des bienheureux Perboyre et Clet, fête de la Médaille Miraculeuse, couronnement de la Vierge, etc.), soit par une grande patience dans de grandes épreuves. Marie conduira son fidèle serviteur dans les sentiers de la plus haute sainteté.

En post-scriptum, M. Fiat remercie tous ceux qui lui ont écrit « pour le consoler dans son affliction ».

••

Voyons maintenant, M. Fiat dans ses relations avec les membres de son conseil, avec la Maison-Mère, avec la France, avec les autres provinces, avec les Sœurs et avec quelques autres personnes étrangères à la famille de saint Vincent.

Les membres de son Conseil sont les assistants, le secrétaire général, le procureur général (bien que ce dernier n'assiste jamais au conseil pendant le Vicariat, et pendant les premières années du Généralat de M. Fiat).

Les assistants sont MM. Delteil, Bourdarie, Chevalier, Stella. Nous avons eu occasion de parler de chacun de ces Messieurs dans notre histoire de la Congrégation (Cf. *Annales* 1929, pp. 15 seq.).

Ces Messieurs l'aident de leur expérience, ils sont au Conseil depuis plusieurs années, ils connaissent les affaires, M. Fiat est un novice ; il se laisse conduire, au début surtout, cependant, nous trouvons dans une de ses lettres de 1878, une réflexion intéressante. Il déclare que la majorité du Conseil a été pour l'affirmative dans une question discutée, mais il fait remarquer que l'un des assistants, un des plus judicieux, a été pour la négative et, sans heurter de front l'avis des trois autres, pratiquement il suit l'avis de ce dernier.

Les Assistants, pendant son Vicariat du moins, font aussi fonction de secrétaires ; un certain nombre de lettres sont envoyées par eux, au nom de M. le Vicaire général, de la part du Vicaire général. Il va de soi cependant que la plupart des lettres sont écrites par le Secrétariat, par M. Pémartin, secrétaire général, par M. Bettembourg, secrétaire particulier.

M. Pémartin a été un des bons ouvriers de la Congrégation par ses travaux sur saint Vincent de Paul, sur les Supérieurs généraux, sur les confrères, et par la rédaction des *Annales*. Ses manuscrits sur la Congrégation sont innombrables ; malheureusement, ils ont un petit défaut, l'écriture est difficile à lire (Cf. *Annales*, 1929, p. 261).

Le secrétaire particulier est un jeune confrère qui fera parler de lui plus tard, c'est M. Nicolas Bettembourg. Il était né à Manoin (diocèse de Metz), en 1850. Il fit ses études au collège de Montdidier et entra dans la Congrégation en 1870. Encore étudiant, il fut placé au secrétariat. Il fut ordonné prêtre en 1875, par Mgr Foulon, évêque de Nancy. Après son ordination, il resta au Secrétariat comme pro-secrétaire. Il y était encore en 1878 quand M. Fiat devint Vicaire général. M. Fiat l'aimait beaucoup et aurait voulu le garder.

Mais bientôt, M. Bettembourg partira pour la Chine afin d'aider à Shang-Hai M. Aymeri, procureur de nos Missions du Céleste Empire. M. Bettembourg sera regretté par M. Pémartin, secrétaire général. « Il a passé trois ans avec moi au Secrétariat et a donné complète satisfaction pour l'intelligence et le dévouement. Il connaît l'anglais, l'allemand, l'espagnol. Je regrette son départ. Il était très au courant et me rendait vraiment service. Il part pour la Chine le 16 juin. Il part avec plaisir. » De son côté, M. Fiat écrivait à M. Aymeri, procureur à Shang-Hai : « Vous avez dû embrasser déjà votre nouveau compagnon et très cher confrère, M. Bettembourg. Je vous avoue que MM. les Assistants m'ont un peu poussé dans cette affaire. J'aurais voulu laisser au nouveau Supérieur général le soin de vous faire ce choix. M. Bettembourg faisait très bien dans son office de secrétaire ; ç'a été un sacrifice pour moi de le laisser partir, d'autant que l'ayant particulièrement connu au Séminaire interne (comme sous-directeur), je lui porte beaucoup d'intérêt, et aurais bien voulu le voir rester dans son poste. Toutefois, je n'ai pas voulu résister à la voix de Dieu qui m'a paru se manifester dans l'una-

nimité des membres du Conseil. Il ne me reste donc qu'à vous dire : *Illum ut viscera mea suscipe*, il est bon, mais encore jeune et demande par conséquent à être formé ; il a un caractère sensible, impressionnable, et qui s'assombrit de temps en temps, cela tient à une infirmité qui ne tire pas à conséquence. »

« M. Bettenbourg est pieux, généreux, aimant bien sa vocation ; comme il a été élevé par les Filles de la Charité de Metz, il aime beaucoup nos Sœurs et celles-ci lui donnent volontiers leur confiance. » D'autre part M. Fiat écrivait à M. Bettenbourg : « *A cause de ma nature auvergnate, je vous en veux encore d'avoir cherché à quitter le secrétariat quand vous m'étiez très utile et très agréable. Mais il faut pourtant que la charité commande à ce sentiment et que je reconnaisse la volonté de Dieu dans l'assentiment unanime des membres de mon Conseil.* »

« *Soyez pour M. Aymeri comme un fils, plein de tendresse et de sollicitude pour alléger son fardeau et avoir soin de sa santé.* »

Le successeur de M. Bettenbourg au Secrétariat fut M. Périchon, pour lequel, comme du reste pour tous ses secrétaires particuliers, M. Fiat eut toujours une très grande tendresse. La suite du récit le montrera. Contentons-nous de dire que M. Périchon avait une qualité extérieure très utile : son écriture ressemblait parfaitement à celle de M. Fiat, en sorte que les destinataires des lettres de M. Fiat pouvaient croire que c'était M. Fiat lui-même qui avait écrit (on n'écrivait pas encore avec la machine).

M. Jacques Perboyre, frère du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, était aussi employé au Secrétariat. Il était surtout chargé des authentiques des reliques, des lettres d'ordination, des lettres dimissoires à demander aux évêques, de l'annonce de la mort des confrères à leur famille ou au curé. Il avait débuté dans la Compagnie, comme frère coadjuteur, mais lorsque la cause du bienheureux Perboyre, son frère, s'avéra comme probable, le Père Etienne l'avait fait ordonner prêtre *ad missam*, pour qu'il eut un jour la consolation de dire la messe de son frère.

M. Dauverchain écrit aussi quelques lettres au nom du Père Fiat, mais elles sont très peu nombreuses. Constatons enfin que si M. Fiat aime bien ses secrétaires, il trouve quelquefois qu'ils ne rendent pas bien sa pensée, et il le dit, et il corrige leurs lettres « *Amicus Plato magis amica veritas* ».

L'administration de la Compagnie est complétée par la Procure générale.

Le Procureur général d'alors était M. Mailly, dont nous avons parlé dans les *Annales* (1929, p. 269). Les rapports de M. Mailly avec M. Fiat n'ont pas été aussi cordiaux qu'avec MM. Etienne et Boré. Il y avait incompatibilité de caractère. Dès le début du Vicariat de M. Fiat, M. Mailly se plaint de n'avoir pas obtenu du Vicaire général une procuration universelle pour les comptes de la Congrégation. Il craint que M. Fiat ne se défie de lui, n'ait pas confiance en lui. Je crois que le véritable motif de la conduite de M. Fiat venait de ce qu'il n'était que Vicaire général et qu'il ne voulait pas gêner celui qui serait élu Supérieur général ; on peut ajouter aussi que M. Fiat était un fils de paysan, de paysan auvergnat, et qu'il avait les qualités des paysans : il était prudent, surtout en matière de comptabilité.

Parmi les notes fournies à M. Fiat par M. Mailly à cette époque, nous en trouvons une du 8 mai 1878 (par conséquent cinq jours après la nomination de M. Fiat).

Elle est assez curieuse et pourra intéresser les confrères qui aiment les vieux souvenirs de la Maison-Mère. A ce titre, nous la donnons *in extenso*. Elle est intitulée : *Vases sacrés de la chapelle royale que possède la Maison-Mère*.

On a propagé quelques erreurs au sujet de ces vases sacrés; il est bon de rétablir la vérité. On a dit que trois calices avaient été donnés à saint Vincent, au temps du roi Louis XIII. De ces trois calices, l'un est le modèle de ceux qui nous servent tous les jours à la chapelle. Il y en a douze, parfaitement identiques, sauf le dernier, dont la coupe n'est pas de style, et qui a été garni par-dessous d'un appendice qui le défigure. On a voulu faire mieux que les autres et c'est, comme il arrive souvent, le contraire qui a lieu.

Le second sert depuis de longues années, au Supérieur général. Il est finement ciselé et quoique d'un style moins beau que le premier, il a plus de valeur à cause du travail de ciselure et des figurines, qui sont fort délicates. Il est du XVIII^e siècle.

Le troisième qui est le plus important, quoique le moins distingué au point de vue purement artistique, est plus spécialement appelé : Calice de saint Vincent.

Il appartient à Mme la Comtesse de la Châtre qui vient de mourir et nous en avons une reproduction parfaitement exacte, en argent doré, plus une autre reproduction en cuivre doré (Salle des Reliques).

Or, il y a erreur manifeste au sujet de l'origine de ces calices. Ce calice, non plus que les deux autres et que les objets dont nous allons parler, ne proviennent point de Louis XIII, mais bien du roi Louis XVI qui, au moment où les premiers Missionnaires Lazaristes partirent pour la Chine, où ils allaient remplacer les Jésuites, leur fit un cadeau considérable se composant de :

- 1. Le grand calice, dit improprement de saint Vincent ;*
- 2. Le moyen, servant au Supérieur général ;*
- 3. Le petit modèle des onze autres ;*
- 4. Six chandeliers, argent massif, et la croix ;*
- 5. Un bénitier et le goupillon ;*
- 6. Six petits vases avec des fleurs en argent ;*
- 7. Un encensoir, — en argent aussi.*

Le tout à l'écusson de France et d'une grande valeur artistique. Tous ces objets, sauf le n° 2 ont été fabriqués au temps du roi Louis XIII, et c'est sans doute cette circonstance qui a donné lieu de croire que c'était ce Souverain qui en avait fait don à saint Vincent.

Cependant, on peut voir en examinant l'encensoir que cette pièce a été réparée. Le pied est bien du temps de Louis XIII, tandis que le dessus de l'encensoir est d'un style tout différent et évidemment de l'époque Louis XVI. Tous les autres objets sont bien de l'époque, et n'ont pas subi de détériorations graves.

Les fleurs d'argent qui garnissaient les six petits pots aux armes de France ont été fort maladroitement mélangées à des fleurs grossières de cuivre doré entremêlées avec des pierres fausses. Ce sont les grandes fleurs des fêtes de première classe. On peut facilement reconnaître les fleurs des petits vases d'avec

celles où elles sont mêlées, parce qu'elles sont beaucoup plus fines et plus délicatement travaillées.

Or, voici l'histoire de ces objets : donnés par Louis XVI aux Missionnaires de Chine, ils furent transportés à Macao, où ils restèrent. En 1827, le Procureur de Macao se trouvant dans un grand besoin d'argent demanda à Paris la permission de vendre ces objets qui représentaient, au poids, une certaine valeur.

M. Etienne, alors Procureur général, écrivit à Macao, pour dire qu'il se chargerait de payer à la Maison de Macao la valeur du métal et qu'on lui envoyât ces objets à Paris, ce qui fut exécuté.

Au moment de la Révolution de 1830, comme on craignait le pillage de Saint-Lazare, la caisse contenant cette orfèvrerie fut transportée à Versailles, dans une des maisons de nos Sœurs et on ne pensait plus à ce qu'elle était devenue, quand la Sœur Supérieure en fit ressourcir un jour M. Etienne.

Tous les objets ci-dessus indiqués sont à Saint-Lazare. Sauf : 1. l'encensoir, qui est à la Communauté ; 2. le grand calice, qui est dans la famille de la Châtre, sans qu'on sache comment il y est allé.

M. de la Châtre m'a dit l'avoir acheté à la vente du mobilier du curé de l'Abbaye-aux-Bois, prédécesseur immédiat de M. Hamelin, curé de Sainte-Clotilde. En fait d'objets historiques, il y a encore, à la sacristie de Saint-Lazare, un grand calice avec une coupe, forme tulipe très évasée, donné par Mgr de Quélen, ainsi que l'ornement avec lequel il célébra la sainte messe devant les reliques de saint Vincent, lors de la Translation. On a voulu plusieurs fois changer la coupe de ce calice parce qu'elle est incommode. Il semble qu'il vaut mieux le garder tel qu'il est.

L'ornement, qui est double, est très beau et d'argent fin. Le grand ostensor a été acheté chez Poussieltgue, par M. Salvayre.

Le second a été donné par ma Sœur Nouisékau. Du reste presque tout ce qu'il y a à la sacristie a été donné par nos Sœurs.

Paris, le 8 mai 1878.

J. MAILLY.

A la Maison-Mère, il n'y a pas que le grand Conseil, il y a aussi le petit Conseil domestique. Ce dernier se composait alors de M. Fiat, assistant de la Maison-Mère, M. Terrasson, sous-assistant, M. Vayrières, sous-directeur du Séminaire et des Etudes, M. Tisné, grand maître de cérémonies, M. Prunac, de la procure générale et en même temps procureur particulier de Saint-Lazare, et enfin M. Bigard, qui venait de remplacer M. Hamard depuis quelques semaines. Nous avons parlé longuement de chacun de ces vénérables confrères au chapitre XXXIV de l'histoire de la Congrégation (Cf. *Annales*, 1936, pp. 5-29).

Voyons ce qu'ils ont fait pendant le vicariat de M. Fiat. Constatons d'abord que si ce dernier a conservé son titre d'assistant de la Maison-Mère (M. Louwyck fera de même en 1916-1918), cependant, il ne préside pas le petit Conseil et laisse à M. Terrasson, sous-assistant, le soin de remplir les principales fonctions de l'Assistant, à part le chapitre, la répétition et la conférence que M. Fiat présidera pendant tout son vicariat. Les confrères de la Maison-Mère et ceux qui étaient de passage étaient émerveillés de ses conférences, de leur doctrine solide, de leur piété, leur onction. M. Fiat connaissait à fond les auteurs spirituels, saint Bernard surtout, et tout ce qui concerne la

Congrégation de la Mission (Vie de saint Vincent, circulaires des Supérieurs généraux, notices, Annales, etc.). Il émaillait ses conférences de détails intéressants. De plus, il donnait ses conférences avec vigueur, avec naturel. Le ton était varié. Tout naturellement, sans recherche, il réalisait les lois de la véritable éloquence. Un des députés de l'Assemblée avoua que l'audition de ses conférences l'avait décidé à donner son suffrage à M. Fiat. Si M. Fiat ne présida pas le petit Conseil pendant son Vicariat et laissa les consultants se réunir tous les vendredis à 11 heures et délibérer sur les choses temporelles et spirituelles de Saint-Lazare, il ne se désintéressa pas pour autant de l'objet de leurs délibérations et, suivant l'usage antique, les décisions ou plutôt les avis du Conseil n'étaient exécutoires qu'après son approbation. A l'un des procès-verbaux, M. Fiat a ajouté une note en marge qui prouve qu'il continuait à s'occuper activement de la chère Maison-Mère. Quand il sera Supérieur général, il signera tous les procès-verbaux, au moins jusqu'en 1891. (Nous n'avons pas pu contrôler pour la période 1891-1914.)

Voyons maintenant quelques-unes des décisions du petit Conseil, approuvées par M. Fiat.

On désignera les confrères qui seront chargés d'entendre les prêtres qui viennent se confesser à Saint-Lazare. Il n'y avait pas de conopée au tabernacle de la chapelle de la maison de campagne de Gentilly. On en mettra un immédiatement. Les jeunes prêtres, récemment ordonnés, avaient demandé des habits neufs pour leur première messe. On se contentera de leur donner des habits propres et convenables. Si les jeunes prêtres veulent aller dans leur famille à cette occasion, ils iront à leurs frais. Un frère coadjuteur sera à la disposition des prêtres anciens pour leur rendre les soins dont ils ont besoin par suite de leur vieillesse. Le petit Conseil avait désigné pour cet office, le Frère Verney, M. Fiat préfère le Frère Jaheul. De même, un frère sera chargé d'aller chercher une voiture pour les confrères qui doivent prendre le train.

Il faut empêcher les jeunes gens de lire pendant qu'ils se rendent d'un exercice à un autre, et surtout pendant qu'on donne des avis à la salle d'oraison.

Il faut veiller à ce qu'on garde le silence dans la cour et le jardin, en dehors du temps des récréations. Plusieurs fois, on fait remarquer que le ton du Bréviaire en commun est trop élevé. On mettra près de la loge du frère portier, un certain nombre de parapluies à l'usage commun. Il faut donner de temps en temps du fromage blanc au réfectoire.

On ira au mois de juin, en pèlerinage au Sacré-Cœur de Montmartre, dont la basilique commençait à se bâtir. La messe aura lieu à 6 heures et on reviendra déjeuner à Saint-Lazare. L'aller et le retour se faisaient à pied (il n'y avait ni métro, ni funiculaire). On ne fera pas d'invitation pour le 19 juillet, etc...

On voit par ces quelques exemples que l'esprit surnaturel de M. Fiat, et du petit Conseil ne les empêchait pas de s'occuper du temporel. Si M. Fiat était souvent au ciel, par la pensée, ses pieds touchaient la terre. La Maison-Mère tint son assemblée domestique les 11 et 12 juillet. La Maison-Mère comptait alors cinquante-quatre prêtres ; six renoncèrent à la voix active pour des raisons approuvées par l'assemblée. Les élus furent M. Chinchon, directeur du Séminaire, et M. Vayrières, sous-directeur, et membre du petit Conseil.

Il y eut deux ordinations à la Maison-Mère, pendant le Vicariat de M. Fiat. La première eut lieu le 15 juin ; elle fut faite par Mgr Bourdon, des Missions Etrangères. Il y eut dix-sept prêtres : MM. Berthier, Massol, Benoit, Goudy, Waelen, Praneuf, Pierre, Joanin, Dive, Bedel, Marre, Marino, Ciceri (plus tard évêque), Chamballon, Hermet, Duez, Caullet, Delebarre. MM. de Bussy et Bessières furent ordonnés prêtres à la même époque : le premier à Dax, le second à Montpellier.

Il y eut trois diacres ordonnés à Paris : MM. Beaubois, Mancini, Bohé. M. Montéty (futur évêque), fut ordonné diacre à Montpellier. Il faisait alors partie de la maison de Saint-Pons dont M. Meugniot était supérieur. Il y eut dix-neuf sous-diacres ordonnés à Paris : MM. Schuchardt, Reynaud (futur évêque), Bret, Ducournau, Tubeuf, Décamp, Lecauchois, Lacoste, Hercouet, Goulin, Colombet, Salette, Perras, Stork, Dumail, Meut, Carsignol, Boccacio, Mellier : trois jeunes étudiants furent ordonnés mineurs : MM. Louwyck, Lagarde, Adoué, et vingt et un reçurent la tonsure et les ordres mineurs : MM. Jung, Kaufold, Jourde, Portal, Vandenberghé, Torgue, Favrichon, Girault, Véron, Sérino, Rellier, Janssen, Magat, *Mladenoff* (futur évêque), Aluta, Blancard, Verdier, Maresca, Allofs, Hervieu et Raimbault.

La seconde ordination fut faite par Mgr Robert, évêque de Marseille ; elle eut lieu le 25 juillet ; elle ne comprenait que deux prêtres : MM. Beaubois et Ricciardelli.

Quatre des jeunes prêtres ordonnés le 15 juin partirent pour la Chine le 25 août : MM. Waelen, Ciceri, Delebarre et Joanin. Ce dernier devait mourir presque aussitôt après son arrivée en Chine.

A la Maison-Mère, il y avait alors quatre-vingt-dix étudiants, vingt-deux séminaristes et cinquante-trois frères coadjuteurs. Ils étaient les privilégiés de M. Fiat, et nous le verrons plus tard leur rappeler, dans des lettres affectueuses, des souvenirs de leur temps d'étudiant, ou de séminariste, ou de frère coadjuteur à la Maison-Mère.

M. Fiat s'occupe non seulement de la Maison-Mère, mais encore de toute la Compagnie, particulièrement des provinces de France. Celles-ci étaient alors au nombre de neuf : Ile-de-France, Picardie, Champagne, Touraine, Lyon, Aquitaine, Languedoc, Provence, Algérie.

Quand M. Fiat fut nommé Vicaire général, il était visiteur de la Province d'Ile-de-France. Cette charge était incompatible avec celle de Vicaire général, car le visiteur doit présider l'Assemblée provinciale à laquelle le Vicaire général n'a pas le droit d'assister, aussi M. Fiat se démit de son office de visiteur et nomma à sa place M. Jean-Baptiste Laurent, prêtre de la Maison-Mère, né en 1811, dans le diocèse de Saint-Flour. Ce digne Auvergnat était entré dans la Congrégation en 1829 ; il avait fait les vœux à Saint-Flour, en présence de M. Grapin. Il fut successivement professeur aux grands Séminaires d'Amiens (1833), de Châlons (1842), supérieur du grand Séminaire de Sens (1847). Il fut envoyé au Brésil en 1856, devint supérieur de Bahia en 1859 et visiteur de la province en 1862. Son état de santé ne lui permettant plus de rester au Brésil, il revint en France en 1866, il fut nommé supérieur du petit Séminaire de Saint-Flour en 1867. Sa santé déclinant de jour en jour, on l'envoya se reposer à Angers en 1871. Il revint à Paris en 1877 et fut nommé consultant de la province de l'Ile-de-France et admo-

niteur. C'était un homme *militairement* régulier, dit sa notice. Il prenait fidèlement la récréation. Il assistait aux offices à la tribune quand il ne pouvait aller au chœur. Il se rendait lui-même tous les services, sans recourir aux bons frères, sauf nécessité. Il balayait sa chambre, faisait son feu. C'était un homme d'ordre. Il fut nommé visiteur de l'Ile-de-France, le 6 mai 1878, trois jours après la nomination de son compatriote comme vicaire général.

M. Laurent fut chargé de présider l'Assemblée provinciale qui eut lieu, les 19, 20, 21 août.

Les membres de l'Assemblée étaient M. Laurent, visiteur, M. Pémartin, secrétaire général, M. Mailly, procureur général, M. Clavier de Paul, supérieur de Rennes, M. Bessières, supérieur de Sainte-Rosalie, M. Prunac, procureur provincial, membres de droit ; MM. Vayrières, Chinchon, de la Maison-Mère, M. Keltz, de Sainte-Rosalie, M. Alverne, de Madrid. Deux autres auraient dû assister : MM. Beckmann, de la maison *Les Bambour* (Ile Maurice), et Paillard, de la maison *Les Pailles* (Ile Maurice), mais ils s'étaient excusés à cause de l'éloignement de leur maison, et avaient envoyé leur renonciation, qui fut agréée par l'Assemblée. On regretta l'absence de M. Carles, supérieur de Madrid, qui n'avait pas les mêmes raisons que MM. Beckmann et Paillard ; cependant l'Assemblée ne lui infligea aucune punition, car il pouvait y avoir des circonstances excusantes à son absence.

A la première séance, on élut M. Pémartin, comme secrétaire, et M. Chinchon, comme assistant de l'Assemblée. Le 20 août fut un jour de réflexion et de prière.

Le 21 août, eut lieu l'élection des députés à l'Assemblée générale. Le premier député fut M. Chinchon, le deuxième, M. Pémartin. Cette dernière élection pouvait paraître inutile, invalide, car le secrétaire général assiste de droit à l'Assemblée générale. Cependant, elle était très valide et très licite, car le secrétaire général ne participe pas à l'élection du Supérieur général, à moins qu'il ne soit député. M. Pémartin, étant député, sera admis de droit dès le début de l'Assemblée générale ; autrement, il n'aurait été admis qu'après l'élection du Supérieur général. Un fait semblable s'était produit à d'autres Assemblées.

Les deux substituts furent MM. Vayrières et Terrasson.

On passa ensuite à la discussion des postulata.

On se plaignit que les voyages des nôtres qui vont prêcher se prolongeaient outre mesure et que certains confrères stationnaient dans les maisons. On demanda que cela se fit *bre-viori modo*.

Le second *postulatum* concernait les maisons éloignées comme Madrid et l'Ile Maurice. On se plaignit qu'elles n'étaient pas visitées régulièrement et on demanda que cela se fit par un commissaire extraordinaire, si le visiteur de l'Ile-de-France ne pouvait pas le faire.

On demanda que fut remis en vigueur l'usage de s'embrasser à genoux. Ce dernier *postulatum* dut être très agréable au Père Fiat. Nous l'avons connu jusqu'à un âge avancé, tant que ses jambes et son cœur le lui permirent, se mettre à genoux chaque fois qu'il s'agissait d'embrasser un confrère, particulièrement à la touchante cérémonie de la rénovation des Vœux, le dernier jour de la grande retraite annuelle de Saint-Lazare. Les anciens se rappellent aussi avec quel cœur il se mettait à ge-

noux, le Jeudi-Saint, quand pour la cérémonie du *Mandatum*, il baisait les pieds des pauvres.

Il y eut d'autres *postulata* proposés par tel ou tel, mais ils ne furent pas acceptés par la majorité de l'Assemblée, par exemple, faire gras le samedi, introduire l'usage de faire en commun le mois de Marie, diminuer la quantité de vin le vendredi soir, etc., etc...

Sortons maintenant de la Maison-Mère et voyons les rapports de M. Fiat, Vicaire général, avec les visiteurs, les supérieurs, les simples confrères.

Remarquons d'abord que, dans les termes de sa correspondance, il est on ne peut plus respectueux avec les visiteurs et supérieurs. Il leur dit toujours « honoré confrère » ; à quelques-uns, il dit « très honoré confrère » ; il est en particulier excessivement respectueux pour M. Mellier, ancien Vicaire général, et actuellement supérieur d'Angers.

Il consulte toujours les visiteurs et les supérieurs quand il s'agit d'accorder une permission.

Cela posé, il ne craint pas de rappeler leurs devoirs aux visiteurs : « Vous avez peut-être oublié de communiquer ma lettre, concernant les voyages, aux supérieurs de votre province. »

A un autre visiteur : « J'apprends avec peine que, contrairement aux Décrets de nos Assemblées, il y a des personnes de l'autre sexe qui travaillent dans la maison de nos confrères, à Prime-Combe. »

« Dans une autre maison, on dit que le Supérieur reçoit les dames dans sa chambre ; c'est un abus bien regrettable ; je ne puis cacher mon affliction. »

A un autre visiteur : « Serait-il vrai que vous auriez envoyé M. N... à Notre-Dame de la Roche ? Je le regretterais : 1° parce que c'est son pays natal ou à peu près et que j'avais refusé moi-même à ses parents de l'envoyer ; 2° parce que cette maison n'est pas de votre province. J'ai entendu blâmer, l'an dernier, par les membres du Conseil, un visiteur qui envoyait, pendant les vacances ses sujets hors de la province. »

Même conduite envers les supérieurs. Il s'étonne qu'un confrère d'une maison ait passé deux mois hors de la maison. Il trouve étrange que, dans une maison de neuf confrères, sept aient absolument besoin de prendre les eaux. Il prend la défense d'un confrère mal jugé dans sa maison. Il écrit au supérieur : « Je vous parlerai franchement ; je connais ce confrère autant que personne pour avoir passé huit ans avec lui. S'il a quelques défauts, comme tous les enfants d'Adam, ils sont largement compensés par de grandes qualités. Les dispositions de quelques confrères à son égard et qui lui sont peu favorables reposent-elles sur des fondements solides et sont-elles chrétiennes ? En entrant en communauté, nous ne devons pas prétendre être affranchis de la loi chrétienne du support. » Il est à craindre qu'en ce cas le bon Père Fiat se soit trompé ; car quelques semaines après, ce confrère fut changé.

A un supérieur à qui il a dû faire de sérieuses observations et qui lui envoie sa démission : « Les événements qui se sont passés chez vous ont contristé profondément mon cœur. Je vous donne acte de votre démission sans l'accepter. Le nouveau Supérieur général verra ce qu'il aura à faire. Sachons prier,

souffrir et nous rendre irréprochables par une prudence à toute épreuve. »

De par ailleurs, il est plein de cordialité pour les supérieurs bien à leur devoir ; il veille sur leur santé ; il leur ordonne de prendre des vacances, d'aller aux eaux ; il les console dans leurs peines.

« Mon cœur souffre. Je prends part à vos souffrances et suis édifié de vos dispositions. Vous ne devez pas vous étonner des contradictions. C'est le propre des œuvres de Dieu et des hommes de Dieu d'être en butte à la contradiction. Le grand Bossuet dit que Jésus ne fut pas plus tôt entré dans la maison de Nazareth que soudain cette maison si tranquille fut éprouvée de la manière la plus étrange. Quand Jésus entre quelque part, il y entre avec ses épines. »

A un autre supérieur : *« Vous avez encore passé par l'épreuve et elle vous est venue des vôtres. Cela n'est pas nouveau pour vous ni pour personne. Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas été trahi par son ami ! Ces choses ne doivent donc pas nous surprendre, mais nous trouver prêts à faire un bon usage de l'épreuve. »*

D'autre part, l'humble Père Fiat sait avouer qu'il a pu se tromper. On le lui montre et il le reconnaît. *« Vous voyez, écrit-il à un supérieur, qu'il n'est pas toujours facile de voir clair dans les affaires et que les supérieurs peuvent se tromper avec la meilleure intention. »*

A un autre supérieur : *« Je crains, dit-il, d'avoir été trompé au sujet de votre confrère. Peut-être a-t-il été victime d'une calomnie ? Peut-être les personnes qui l'ont dénoncé ne méritent aucune confiance ? »* Alors, il proteste qu'il ne veut pas commettre une injustice ; il s'humilie, il s'afflige ; il constate qu'il est bien difficile de gouverner et il soupire après le jour où il sera déchargé de son office.

Un supérieur laissait les femmes entrer dans sa maison. M. Fiat lui enlève, pour le punir, un jeune frère coadjuteur en lui disant que ce frère est entré chez nous pour se soustraire aux rapports fréquents avec les personnes de l'autre sexe.

Un supérieur a renvoyé un frère à Paris et en réclame un autre ; *« impossible »,* lui répond M. Fiat.

Un de ses tourments est de ne pouvoir envoyer à plusieurs supérieurs les confrères dont ils auraient besoin. Le vieux refrain, si souvent redit depuis par tous les supérieurs, revient souvent sous sa plume : *« Les vocations sont peu nombreuses. Je suis inquiet pour l'avenir de la petite Compagnie ; il m'est pénible de voir tant de supérieurs réclamer des sujets et de ne pouvoir les satisfaire. »*

A un supérieur estimé et aimé de tous : *« On tâchera de vous bien servir, parce que tout le monde vous aime bien, ainsi que vos confrères et les autres. »*

Au bon Père Corby : *« Il y a eu Conseil hier, on s'est occupé de vous ; vous serez content. »*

A M. Delporte, supérieur à Orléans : *« Je fais des vœux pour que le nouveau Supérieur général puisse vous satisfaire ; mais à moins qu'il n'ait le pouvoir de se procurer des missionnaires en frappant la terre du pied, je prévois que beaucoup de supérieurs n'auront pas le personnel qu'il désirent. Je ne vois qu'un remède, c'est que chacun s'applique à se rendre de plus*

en plus agréable à Notre-Seigneur, afin qu'il nous donne des vocations. »

Il recommande toujours aux supérieurs de pratiquer et faire pratiquer la pauvreté, de ne pas permettre que leurs confrères emportent des wagons de livres et d'autres objets quand ils sont changés. Il écrit à un supérieur pour lui dire qu'il retient à Paris un de ses confrères et il le prie « d'envoyer à Paris par petite vitesse les effets de ce confrère, les effets nécessaires ou utiles, non les autres ; il me semble qu'une petite valise devrait suffire. »

Voyons maintenant M. Fiat dans ses rapports avec les simples confrères. On recourt à lui pour les voyages dans la famille. La situation de M. Fiat est délicate. Le Père Etienne avait été assez facile pour accorder cette permission. Le Père Boré, au contraire, s'était montré très sévère sur ce point. A la mort du Père Boré, il se produit une réaction pour revenir à ce que faisait le Père Etienne. Que devait et pouvait faire le pauvre M. Fiat, pris entre deux méthodes ? Il n'était que simple Vicaire général. Les Assistants, les Visiteurs, les supérieurs penchaient plutôt du côté du Père Etienne. Il prend la résolution tout en regardant saint Vincent, de manœuvrer du mieux qu'il pourra et pour chaque cas particulier, il accorde ou refuse d'après l'avis de ceux qu'il consulte, mais en rognant toujours quelque chose quand il le pourra. Il permet à un confrère d'aller passer quinze jours dans sa famille. Ce confrère avait demandé un mois. Le bon Père Fiat a coupé la poire en deux. « Entre le refus complet, dit-il, et le mois tout entier, prenons le moyen terme. La vertu se tient dans le milieu », et il accorde quinze jours. Il refuse à M. Villette qui était à Oran, d'aller voir sa mère dans le Nord de la France : « c'est trop loin ; la dépense est trop grande ; vous avez vu votre mère l'an dernier. » Mais la mère de M. Villette insistera tellement qu'il accordera la permission demandée. Il refuse à un confrère d'aller à la cinquantaine de vocation de sa tante, Fille de la Charité. Un confrère de Syrie, placé en France, demande à aller voir ses parents dans son pays natal. « *Puisque vous n'avez pas vu vos parents depuis douze ans et puisque votre famille se charge des frais du voyage, nous vous autorisons bien volontiers à vous rendre en Syrie.* » Mais le Père Fiat ajoute un petit post-scriptum qui va gâter la permission. Ce confrère désirait beaucoup rester en France pour les œuvres. « *Il pourrait se faire, dit le Père Fiat, qu'on profitât de ce voyage pour vous retenir en Syrie.* » Un confrère de l'Europe centrale qui travaillait dans un séminaire de France, lui demande d'aller passer quelques jours en son pays natal, et il déclare que l'évêque du diocèse où il travaille lui paie le voyage. M. Fiat ne lui refuse pas la permission mais il conseille à ce confrère de renoncer à son projet. Un confrère a été ordonné prêtre en Algérie : il pourra aller passer quelque temps dans sa famille pour procurer à ses parents la consolation d'assister à sa messe. Un confrère allègue l'âge très avancé de sa mère. « La permission vous est accordée, à condition que vous ne demeuriez que quinze jours. » M. Rouvelet, de Constantine, a demandé de venir à Montpellier arranger des affaires de famille. M. Fiat lui refuse d'abord ; puis quelques jours plus tard, un confrère de la maison de M. Rouvelet devant venir à Marseille, M. Fiat ajoute en post-scriptum dans la lettre au supérieur : « M. Rouvelet pourra servir de *socius* à ce confrère, et de Mar-



Antoine-Frédéric OZANAM
(*Milan*, 23 avril 1813-*Marseille*, 8 septembre 1853)
dessin de Anne-François-Louis Jannot
(21 mai 1814-1^{er} juin 1892)



Sœur ROSALIE
pendant les journées révolutionnaires de juin 1848 sauve, en sa maison
de la Rue de l'Épée-de-Bois, un officier de la Garde mobile.
« ...On ne tue pas ici !... »

seille aller jusqu'à Montpellier. » Un jeune confrère sollicite la permission d'aller régler des affaires de famille, M. Fiat écrit au Visiteur : « Comme ces affaires paraissent en mauvais état ; comme ce jeune confrère a passé par de rudes épreuves ; comme il est très attaché à sa vocation, on est d'avis de le laisser aller dans sa famille. » Mlle Dillies demande pour ses frères lazaristes la permission de venir voir la famille. M. Fiat refuse, parce que « les frères lazaristes, y sont allés, l'un il y a deux ans, l'autre il y a trois ans, datés trop rapprochées pour autoriser le voyage demandé. » Nous assistons ainsi, durant le Vicariat de M. Fiat à une série de demandes refusées ou accordées suivant l'avis des assistants, des visiteurs et des supérieurs. A certain confrère, digne d'un grand respect, M. Fiat déclare « qu'il l'autorise très volontiers à passer par sa famille ; il me sera très agréable de vous voir faire ce petit voyage. » A un autre, qui a la permission d'aller à Cauterets, M. Fiat écrit : « *Je crois que votre famille se trouve non loin de votre route ; vous pouvez la saluer en allant ou en revenant.* » En résumé, sauf quelques exceptions pour confrères qu'il vénère, on voit par les réflexions qu'il fait à l'occasion de ces demandes qu'il les accorde à contre-cœur. « *Oh ! que cette question des voyages est ennuyeuse ! Je me cuis dans mon propre jus. Pauvre supérieur général ! Qu'il aura bien à faire et à souffrir -* » « *Il me semble,* écrit-il à M. Sudre, *qu'il sera nécessaire que l'Assemblée générale donne des armes au nouveau supérieur pour arrêter ou modérer ce besoin de voyages.* » A M. Forestier, il écrit : « *Que Dieu nous obtienne un Supérieur qui sache tenir un juste milieu dans cette question délicate des voyages dans la famille.* » A un visiteur qui a été son supérieur autrefois, il accorde les permissions demandées par ce visiteur pour trois confrères, il ajoute : « *la trop grande facilité avec laquelle nous avons accordé les permissions dès le commencement nous lie plus ou moins et nous oblige à accorder à contre-cœur ce que nous ne pouvons refuser sans mériter le reproche de partialité. En conséquence, MM. les Assistants jugent qu'il faut accorder une quinzaine de jours à ces trois confrères. Il me paraît nécessaire que l'Assemblée renouvelle les décrets antérieurs sur la question des voyages dans la famille afin d'appuyer l'autorité du Supérieur général.* » On voit la sagesse et la prudence de M. Fiat. Il sait que le nouveau Supérieur général sera blâmé s'il se montre sévère ; il va faire en sorte de l'abriter derrière l'Assemblée.

Un confrère se plaint de la prétendue sévérité de M. Fiat sur ce point ; il trouve étrange que de nouveaux règlements aient été introduits dans la Compagnie par M. Boré. M. Fiat lui répond vertement que « sa lettre renferme des considérations déplacées » et il lui montre que ces règlements prétendus nouveaux, sont aussi anciens que la Congrégation et, pour le prouver, il cite les paroles et les exemples de saint Vincent, les décrets des Assemblées générales, les circulaires des Supérieurs généraux.

On alléguait l'exemple des autres Congrégations, regardées comme plus parfaites, la facilité des voyages, le changement des mœurs, l'adaptation nécessaire dont l'Eglise nous donne l'exemple, en ne demeurant pas figée dans ses règlements mais en les modifiant suivant les circonstances, etc... M. Fiat répond à toutes

ces objections ; il le fera en grand dans une de ses premières circulaires comme Supérieur général.

Même quand il accorde la permission parce que les Assistants ont été de cet avis, il ne cache pas sa pensée : « *La permission d'aller dans votre famille vous est accordée ; vous pouvez donc en user, si vous y tenez. Je pense cependant qu'il serait mieux pour vous de vous en abstenir, car je ne sais si votre présence produira les effets que vous en attendez. Vous êtes libre.* »

M. Fiat est conscient du devoir qu'il a de garder l'esprit de la Compagnie à une époque, où, semble-t-il, il y avait du relâchement. Une de ses dernières lettres comme Vicaire général, est symptomatique de sa fermeté et de sa douceur : « *Quoique je touche au terme de mes fonctions, je ne veux pas négliger de vous ouvrir mon cœur. L'estime et l'affection que j'ai pour vous me font penser que vous le prendrez bien.* » Il signale ensuite à ce confrère ses principaux manquements : « *Il est allé dans son pays.* » Le confrère allègue la permission de son supérieur. « *Un supérieur local ne peut pas permettre à un confrère de découcher, sauf le cas de mission ou retraite.* » Il a de plus interrompu sa retraite avec la même permission. « *Un supérieur local ne peut pas dispenser d'un jour de retraite.* » Après lui avoir signalé ses manquements, M. Fiat ajoute : « *On explique tout cela en disant que vous n'avez pas fait de Séminaire interne ; cela peut y être pour quelque chose.* » Il l'engage ensuite à lire souvent les règles communes et il termine humblement : « *Je prie Notre-Seigneur de me pardonner à moi-même les fautes que j'ai commises en cette matière et de nous donner à tous deux le zèle pour l'observance des règles.* »

Le 1^{er} septembre, il écrit à un confrère : « *Il serait fâcheux que pour la troisième fois vous dussiez retourner en France, après avoir occasionné d'énormes dépenses et rendu peu de services.* »

Le pauvre Père Fiat eut cependant des déboires par suite de sa fermeté et il dût quelquefois se relâcher de cette fermeté à cause des circonstances.

La mère d'un confrère se plaignit au tribunal de Marseille que son fils l'abandonnait ; elle obtint un jugement contre ce fils. En apprenant cela, M. Fiat, Vicaire général, écrit : « *C'est un déshonneur pour la Compagnie ; j'autorise ce confrère à se rendre à Lyon à l'effet de s'occuper de sa bonne mère.* »

On a raconté que la mère d'un jeune séminariste malade était venue le voir à Saint-Lazare ; n'ayant pas obtenu la permission de franchir la clôture sacro-sainte de la Maison-Mère, elle alla se plaindre au commissaire de police du quartier qui invita le supérieur à se rappeler le quatrième commandement de Dieu. On ouvrit immédiatement la porte à la mère désolée.

La question des voyages pour raison de santé, à Vichy, à Cauterets, au Mont-Dore, etc., était moins épineuse.

M. Tournier, sur la demande de M. Sudre, est autorisé à aller faire une saison au Mont-Dore. Il pourra s'arrêter une huitaine auprès de son vieux père.

A un confrère qui déclare que le médecin lui prescrit une saison et lui promet guérison complète : « *Je ne puis m'opposer,* répond le Père Fiat, *aux décrets de la Faculté. Je souhaite que les promesses que l'on vous fait d'une grande efficacité ne rencontrent pas plus d'opposition que l'octroi de cette permis-*

sion. *Je vous permets d'aller aux eaux, mais via breviori et revenir de même.* »

M. Pémartin est fatigué ; il lui accorde bien volontiers de prendre un peu de vacances. *« Nombreuses sont les demandes, écrit-il à un visiteur, mais on ne veut pas refuser à nos chers confrères les soins que réclame leur santé. »*

A M. Nicolaux, son vieil ami, il écrit : *« Les esprits sont bien tranquilles ; mais à la condition d'accorder ce qu'on demande. »*

Un visiteur se plaignait au premier Assistant que certaines demandes étaient refusées. M. Delteil lui répond que le Vicaire général est d'avis que les motifs de santé sont toujours à considérer, mais il ajoute que toutes les demandes ne sont pas également motivées.

M. Fiat constate que ce sont surtout les jeunes qui demandent des saisons et il ajoute : *« Il nous est pénible de voir combien nos plus jeunes confrères sont faibles de santé. »*

M. Fiat n'est pas aussi large que ses Assistants. Il écrit à M. Sudre : *« MM. les Assistants sont d'avis qu'il faut accorder à tel supérieur la permission d'aller se reposer dans les Pyrénées. Ces exceptions, ajoute M. Fiat, peuvent créer des embarras, et donner lieu à des critiques, à des murmures ; j'aimerais mieux que ce Supérieur pût trouver un délassement dans une maison de la Compagnie. Néanmoins, attendu l'avis de MM. les Assistants, j'autorise ce supérieur à aller passer avec un de ses confrères une quinzaine de jours dans sa propriété sise dans les Pyrénées. »*

Un confrère demandait à aller prendre les eaux de Cransac, or, sa famille demeurerait près de là. M. Fiat écrit au visiteur : *« nous désirons qu'on lui désigne d'autres eaux que celles de Cransac. N'y aurait-il pas quelque source ailleurs qui aurait les mêmes propriétés ? »*

Un autre voulait aller respirer l'air des montagnes dans son pays natal. M. Fiat répond que *« l'endroit où il est ressemble tout à fait à celui où il veut aller, c'est l'air des montagnes. »*

Un autre veut aller faire une cure de raisins à Fontainebleau. M. Fiat craint que ce ne soit pour être près d'une supérieure, dans une maison de Filles de la Charité. Il répond à ce confrère : *« J'ai écrit à la supérieure que vous n'irez pas chez elle. Vous ferez bien de rester dans votre maison. Le raisin y est bon et en abondance. Vous pourrez sans inconvénient y rétablir votre santé. »* Comme le confrère insiste, M. Fiat répond : *« Il ne faut pas négliger cette saison de raisins que le médecin juge utile pour votre santé, mais au lieu de Fontainebleau, il lui indique la maison de Tours, où réside M. Forestier, homme de règle. « Il y a là, dit-il, beaucoup de raisins et du bon raisin. Je désire bien vivement que cette cure vous rende vos forces. »*

Le pauvre Vicaire général, gémit de toutes ces demandes, et permissions. Il s'excuse d'en avoir accordé beaucoup. Mais, dit-il, je ne les accorde que de l'assentiment des supérieurs et visiteurs, de l'avis des assistants, et je vous avoue que c'est là une de mes grandes souffrances et un des plus mauvais côtés de ma charge.

Quand, manifestement, la demande est raisonnable, quand elle vient d'un confrère respectable à tous égards, M. Fiat est en ne peut plus heureux d'accorder. *« Bon Père Laplagne, écrit-il, je ne veux pas laisser à mon secrétaire le plaisir de vous*

dire oui. Je suis heureux d'avoir une occasion de vous prouver combien je vous demeure reconnaissant pour vos bontés d'autrefois. Je vous écris directement pour ma consolation. M. le Visiteur me le pardonnera pour cette fois. C'est mon unique et dernière escapade. »

Nous n'avons pas trouvé beaucoup de demandes pour pèlerinage. Il refuse à un confrère d'aller à Notre-Dame de la Sallette. Il permet cependant à un autre d'aller voir une personne, dont on disait qu'elle avait les stigmates. Quand il permet d'aller à Lourdes, au Berceau, il ajoute : *« J'y mets cependant une condition, c'est que dans votre pèlerinage, vous prierez pour moi, pour l'Assemblée. »*

Un confrère a été placé avant d'avoir fini ses études ; ce confrère demande, à juste titre, le temps de les compléter. Le Père Fiat lui répond : *« Vous avez fait un acte de dévouement, le Bon Dieu saura vous récompenser. »* On peut être ici, plutôt de l'avis du confrère que de celui du Père Fiat. Remarquons qu'il ne se formalise pas des procédés moins polis de tel ou tel. Un confrère lui avait dit qu'il était pressé de recevoir la réponse. *« Puisque vous êtes pressé, je vous réponds immédiatement. »*

M. Fiat a bon cœur ; il a toujours aimé et il aimera toujours les malades. Il apprend qu'un confrère est tombé malade en prêchant à Drancy. Il écrit à Sœur Charvier, Sœur Servante, qui demandait à soigner ce confrère chez elle. *« Vous pouvez le garder. Si mes occupations insolites et nombreuses ne me retenaient ici sur la croix, je serais déjà allé faire visite à votre cher malade et à ses bonnes infirmières. »*

Ce qui est plus fréquent dans la correspondance de M. Fiat, Vicaire général, ce sont les lettres où il encourage les confrères : *« Je me rappelle avec bonheur l'édification que vous m'avez donnée à Saint-Lazare. Faites le mort. Pratiquez la patience. Si vous pensez qu'un voyage en France vous serait salutaire, demandez à Monseigneur, j'approuve par avance ce qu'il décidera. »* « Quoique je ne sois votre père que momentanément, je ne suis pas indifférent à vos peines. Vous avez fait tant de sacrifices. » Il tient surtout à ce que la charité règne dans les maisons. Un frère a manqué de respect à son supérieur : *« Demandez-lui pardon. J'ai fait pour votre vocation des démarches que votre cœur n'oubliera pas. »* Dans une maison, deux confrères ne vivent pas en cordialité l'un avec l'autre. M. Fiat leur écrit à chacun une lettre de toute beauté pour les reconcilier. Elles sont trop longues pour être reproduites. Il engage aussi le supérieur à faire une conférence sur la charité, le pardon. Il voudrait que celui qui a été offensé prenne les devants et facilite à l'autre l'acte d'humilité qu'il doit faire. Comme cette désunion durait depuis quelque temps, il se demande ce que font les confesseurs de ces deux confrères, *« remplissent-ils leur office ? »* Dans une autre maison un frère ne satisfait pas. M. Fiat lui signale ses manquements : *« Je suppose que vous croyez bien faire. C'est la première fois que j'entends dire cela de vous. J'espère que c'est la dernière fois »,* et il termine : *« celui qui vous aime toujours bien sincèrement. »*

Un confrère a des difficultés avec son supérieur ; il voudrait quitter la maison. M. Fiat l'engage à se soumettre entièrement : *« Je suis persuadé, lui écrit-il, que vous avez été, que vous êtes et que vous serez toujours un homme d'obéissance. Je n'aime pas pourtant à en faire faire des actes. »*

Un confrère a eu un petit accident aux eaux de Bourbon, un supérieur demande qu'il vienne se reposer chez lui. « *C'est un bonheur pour moi de vous procurer, à lui et à vous, cette si légitime satisfaction.* »

Un confrère est affligé moralement ; il voudrait venir à Paris, il s'ouvre au Père Fiat. Celui-ci lui répond : « *Cher ami, Non, vous ne m'avez pas fait de peine, sinon celle de vous savoir peiné ; vous comprenez ma position, elle me lie les mains et m'oblige à faire violence à mon cœur, néanmoins, je prends sur moi de vous appeler à Paris.* » Un confrère voudrait participer à la retraite des prêtres du diocèse. M. Fiat commence par dire au visiteur que cette retraite ne peut compter pour la retraite de règle ; ensuite, il déclare que ce confrère n'est pas nécessaire à cette retraite ni comme prédicateur, ni comme confesseur. M. Fiat aime beaucoup l'Auvergne, son pays natal. Il écrit à M. Nicolaux, de Saint-Flour : « *J'ai lu votre lettre avec grand plaisir, sauf toutefois les détails qui montrent qu'on n'est pas très sympathique à la petite Compagnie dans notre chère Auvergne.* » Il est à noter que lorsqu'il écrit à un Auvergnat, sa lettre prend un ton enjoué particulier. Il envoie un confrère auvergnat à Constantinople. « *La distance est trop peu de chose pour épouvanter un Auvergnat. Je n'ai pas douté un instant de votre acceptation. J'ai pris des mesures en conséquence. J'espère que vous ne me ferez pas repentir d'avoir présumé de vos bonnes dispositions et que vous me donnerez la satisfaction de pouvoir dire que mes compatriotes ont tous été ce qu'ils devaient être, de vrais missionnaires.* »

A un autre, « *les Auvergnats ont bon cœur, priez pour moi, j'y ai un droit particulier à titre de compatriote.* » Ses lettres à ses anciens supérieurs ou professeurs, de Saint-Flour, de Montpellier, sont on ne peut plus affectueuses. « *Vous savez que je ne puis vous oublier et surtout omettre une occasion de vous être agréable, ayant autrefois habité cette maison (de Montpellier), je ne puis rester indifférent à ce qui la touche.* »

Quand il donne des avis, il le fait avec bonté. « *J'espère que vous prendrez tout ceci dans le même esprit qui me le dicte. Je serais bien peiné de vous faire de la peine, car Notre-Seigneur sait combien je vous affectionne et estime.* »

Dans ses lettres, il traite souvent les questions juridiques et canoniques concernant la future Assemblée. Il serait trop long et fastidieux d'en parler. Et cependant, nous pourrions admirer la connaissance remarquable qu'il possède du droit canon, des Constitutions de la Congrégation, des décrets des Assemblées, des Circulaires et réponses des Supérieurs généraux. Un consultant italien chargé plus tard de faire un rapport sur notre situation canonique dans l'Eglise, disait que les Prêtres de la Mission lisent dévotement leur *Novum* et leurs règles, mais qu'ils ignorent leurs Constitutions. Cela n'était pas vrai du Père Fiat, et ce fut sa force à l'Assemblée et pendant tout son Généralat.

Donnons un exemple de cette science. En Syrie, M. Devin, visiteur, neveu du Père Etienne, préfet apostolique, avait été en désaccord d'idée avec le Père Boré, et ce dernier l'avait déchargé de la direction de la province, le priant de s'occuper seulement de sa maison d'Alexandrie, et confiant la direction de la province à M. Najeau, supérieur de Damas. Le Père Boré meurt. Il faut réunir et présider l'Assemblée provinciale, qui doit rem-

plir cette charge ? M. Najean ou M. Devin ? Situation délicate. M. Fiat tranche la question en faveur de M. Devin. M. Boré n'a jamais invalidé la patente de visiteur dont M. Devin avait été nanti par M. Etienne. Il a chargé seulement M. Najean d'exercer momentanément les fonctions de visiteur. En somme, M. Najean n'a été qu'un commissaire extraordinaire. Or, les pouvoirs d'un commissaire extraordinaire, d'après les Décrets et nos Constitutions, cessent quand le Supérieur général vient à mourir. C'est ainsi que M. Stella, assistant, qui faisait la visite des provinces d'Italie, a cessé immédiatement quand il apprit la mort de M. Boré, parce que ses pouvoirs expiraient sur-le-champ. C'est donc à M. Devin qu'il revient de convoquer et de présider l'Assemblée provinciale. » Cette décision fut approuvée par les assistants et plus tard par l'Assemblée générale de septembre 1878.

Nous venons de parler de la province de Syrie ; nous pourrions parler des rapports de M. Fiat avec les autres provinces. Cela prendrait tout le numéro des *Annales* et déjà j'abuse de l'hospitalité qu'elles veulent bien me donner. Mentionnons cependant, par-ci, par-là, quelques petites phrases. « *Me sont particulièrement chers les sentiments exprimés par la province d'Espagne, pour laquelle j'ai toujours ressenti une spéciale affection.* »

A un supérieur de l'Amérique centrale : « *Vous êtes le premier supérieur nommé par le pauvre Vicaire général qui vous aime bien et qui a confiance en vous.* » Admirez la délicatesse avec laquelle il signale à un supérieur d'une province étrangère les défauts qu'on lui reproche. « *J'ai à vous adresser une petite communication qui vous fera de la peine. C'est uniquement pour votre bien et pour l'acquiescement de ma conscience. Il est arrivé par des voies diverses aux deux Conseils des deux communautés des observations à votre sujet. On trouve que dans vos rapports avec la Sœur Serrante de telle maison, les règles de la prudence ne sont pas gardées ; vos rapports trop fréquents et trop secrets donnent lieu à certaine malsaine édification. Réduisez vos rapports au strict nécessaire, si toutefois vous ne jugez pas plus sage de renoncer à la direction de la maison. Vous êtes libre. Engagez la supérieure à se passer de vous le plus possible.* »

Par contre, à M. Aymeri, de Shanghai, les lettres sont on ne peut plus encourageantes. « *Vous êtes d'un dévouement sans bornes, vous en avez donné des preuves depuis longtemps, aussi nous avons tous confiance en vous ; nous vous laissons parfaitement libre de faire comme vous jugez à propos.* » Il lui ouvre son cœur : « *Mon Vicariat me suffit pour me découvrir des grandes difficultés. Le difficile et l'essentiel est de déterminer chacun à sa propre réforme.* » Il l'engage à faire d'abondantes aumônes, « *nous ne devons pas oublier que nous sommes les enfants de l'apôtre de la charité.* »

A un supérieur d'Italie : « *Il faut nous animer de l'esprit de saint Vincent. Le nouveau Supérieur général ne pourra pas faire grand-chose s'il ne nous trouve pas disposés à travailler tout de bon à notre propre sanctification, à l'observance des saintes règles. Sollicitons avec ferveur une nouvelle effusion de l'Esprit de Dieu sur tous les membres de la petite Compagnie pour que chacun songe et travaille à se réformer lui-même.* »

Il écrit à un autre : « *Vous connaissez ma position ; je dois être l'écho de toutes les plaintes, de toutes les souffrances de la*

Compagnie nous au dier no

A accordé die par Mer

(c'était : sur le F note du Rosset q avaient à des ho de l'espr avec M. plusieurs riques. No où l'usag

Voyo de la Cha leur supé pouvoirs vallier, se Plus tard

Penda Mlle Le C « Mais, di rable à ce duite ; il : cause soit

A la sexennat d pour être avancé. Le tres de lout siter à ce un très gra fit choix de les Allema assistante.

M. Fiat mort de M. sa circulair que l'éloge il renvoie à la circulair donnons que avant d'entr entrée, soit général.

Avant d de sa perfect savant. Il av sépara lorsqu avec le Pape. de tout. Il di

Compagnie sans pouvoir y apporter remède ; encore un mois et nous aurons un Supérieur qui aura autorité et grâce pour remédier non pas à tout, mais à quelque chose. »

A notre connaissance, une seule démission des vœux fut accordée pendant le Vicariat de M. Fiat. Elle avait été demandée par un confrère des Etats-Unis.

Mentionnons qu'il envoie 50.000 francs à Mgr Tagliabue (c'était alors une somme considérable). Il fait publier une notice sur le Frère Cat, mort à Antoura, le 11 juillet 1878. D'après une note du secrétariat, c'était alors MM. Pémartin, Chevallier et Rosset qui rédigeaient les notices. On estimait que ces notices avaient une grande influence sur le bon esprit et on les confiait à des hommes d'une grande autorité, d'un jugement sûr, animés de l'esprit de saint Vincent. M. Maller correspond assez souvent avec M. Fiat, car ce très digne confrère espagnol fut chargé de plusieurs visites extraordinaires, soit en Europe, soit en Amérique. Nous avons de lui un rapport curieux sur une province où l'usage du tabac à fumer s'était établi et propagé.

Voyons maintenant M. Fiat dans ses relations avec les Filles de la Charité. En tant que Vicaire général, il est provisoirement leur supérieur. Il préside le Conseil du mercredi, il a tous les pouvoirs du Supérieur général. Il chargea cependant M. Chevallier, sous-directeur, de régler les retraites des Sœurs. Plus tard il le fera lui-même.

Pendant son Vicariat, il fut question d'écrire une vie de Mlle Le Gras (Louise de Marillac), en vue de sa béatification. « Mais, dit M. Pémartin, la Communauté ne se montra pas favorable à ce projet. » Il ne donne pas les raisons de cette conduite ; il ajoute seulement : « Nous regrettons beaucoup que la cause soit empêchée par là. »

A la Pentecôte qui suivit la nomination de M. Fiat le sexennat de la Mère Louise Lequette vint à expirer. Elle s'offrit pour être envoyée à la dure Mission d'Abyssinie malgré son âge avancé. Le Père Fiat ne manqua pas une occasion dans ses lettres de louer la Mère Lequette. « Nous n'avons pas cru devoir résister à ce désir. L'exemple qu'elle donne ne peut que produire un très grand effet sur la Communauté. » Pour la remplacer, on fit choix de la Sœur Juhel, qui venait de Metz, alors occupé par les Allemands. La Sœur Pascal, de Montpellier, fut nommée assistante.

M. Fiat annonça aux Sœurs, par sa circulaire du 20 mai, la mort de M. Boré. Les sentiments sont les mêmes que ceux de sa circulaire aux Missionnaires. Il y a toutefois cette différence que l'éloge fait du Père Boré aux Missionnaires est très court, il renvoie à la notice parue dans les *Annales*, tandis que dans la circulaire aux Sœurs, cet éloge est très développé. Nous en donnons quelques passages. M. Fiat montre ce que fut M. Boré avant d'entrer dans la Congrégation et ce qu'il a été depuis son entrée, soit comme simple missionnaire, soit comme Supérieur général.

Avant d'entrer, M. Boré fut un pieux laïque, dévoré du zèle de sa perfection et du salut des âmes, très humble quoique grand savant. Il avait fréquenté quelque temps Lamennais ; il s'en sépara lorsque ce grand génie rompit avec l'Eglise catholique, avec le Pape. M. Boré mit toujours l'obéissance, la foi, au-dessus de tout. Il disait « que la science n'est qu'un commencement, de

connaissances limitées de toutes parts par des secrets impénétrables, en sorte qu'elle est, en dernière analyse, la conscience plus éclairée de notre propre ignorance. Et néanmoins, ajoutait le Père Boré, l'homme est vain de ce qu'il croit savoir. O aveuglement profond ! » « Quelquefois, écrivait un jour M. Boré, je suis tenté par la pensée illusoire que je pourrais être ici-bas utile à quelque chose. Grand Dieu ! moi, misérable, avoir cette prétention ! Non jamais ! Que je meure dans l'oubli, l'éloignement ! »

M. Fiat constatait que M. Boré était un gentilhomme aux manières distinguées, et cependant, une âme simple, candide. Encore dans le monde, il était plein de zèle, de dévouement pour la religion, en Perse, en Turquie, en Bulgarie. N'étant encore que simple laïque, il avait fait le vœu de chasteté perpétuelle et, tous les jours, il faisait un peu d'oraison et récitait son rosaire.

Ses qualités et ses vertus se développèrent quand il devint Prêtre de la Mission et ensuite Supérieur général. Il était d'une piété angélique ; il aimait chanter la grand-messe, il le faisait souvent, en particulier toute la semaine sainte (Rameaux, Jeudi-Saint, Vendredi-Saint, Samedi-Saint, Pâques). Il préparait soigneusement les cérémonies et le chant ; il exécutait parfaitement les premières, moins bien le second. Il faisait toujours une action de grâces prolongée après chaque messe, et, l'après-midi, il aimait à venir saluer Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement, durant un bon quart d'heure. Sa charité était très grande ; il avait horreur des médisances, des critiques. Il ne soupçonnait pas le mal. Son humilité était profonde. Il fut accusé injustement. « Tant mieux, s'écria-t-il, une humiliation est une source de mérites. » Quand il fut appelé aux plus hautes charges : « Pauvre misérable, écrivit-il, ô mon Dieu, si je considère ma misère, mêlée à un fond corrompu d'orgueil qui subsiste toujours en moi, combien ne dois-je pas craindre que cet avancement extérieur et honorable aux yeux du monde ne soit une punition de ma malice passée et présente et peut-être, comme pour Saül, un commencement de réprobation. » Après avoir parlé de M. Boré, M. Fiat engagea les Sœurs à prier pour l'élection du Supérieur général. Voici le texte de la prière qu'il les exhorta à réciter :

Jésus, père des pauvres, ayez pitié de nous ;

Jésus, consolateur des affligés, soulagez-nous ;

Jésus, protecteur des orphelins, secourez-nous ;

O Jésus, très bon et très clément, du haut du ciel, abaissez sur nous un regard de miséricorde, prêtez l'oreille à nos humbles prières et daignez les exaucer. Nous n'avons plus le Père que vous nous aviez donné. Hélas ! en quelques heures, il nous a été ravi ! Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont pleins d'équité. Il a été fait comme vous l'avez voulu, que votre saint nom soit béni à jamais !

Maintenant, ô Dieu de bonté et de miséricorde, préparez-nous l'homme de votre droite, l'homme selon votre cœur, marchant sur les traces de votre serviteur, saint Vincent, que vous donnerez pour guide à vos serviteurs et à vos servantes. Ornez-le des vertus, remplissez-le des dons du Saint-Esprit ; donnez-lui l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, l'esprit de crainte de Dieu. Celui

que voi
temps c
supplie
bonne e
prompte

Pen
faire in
Buchepc
Assistan
précéder
M. Fiat

Voy

Il es
écrit-il l
il m'a fa
de ma Sc
sont très

M. F.

Il re
sans l'au

A un
nécessaire

grand mé

moyens q

tenter. Ne

ne prit qu

ne pas év

Cette pen

que nous

ne deman

Cepen

aux dema

Bordeaux

accordée s

de pouvoi

tracas que

A une

tes comme

courber la

qu'on m'im

jour et, po

infinie bon

parez à un

petit caillon

maines des

à volonté p

que vous aurez choisi et ainsi préparé, faites-le connaître en temps opportun à vos humbles serviteurs. Faites, ils vous en supplient, qu'ils vous voient et vous vénèrent, caché dans sa personne et que, par amour pour vous, ils lui obéissent avec joie, promptement et toujours. Ainsi soit-il. »

Pendant le Vicariat de M. Fiat, quelques Sœurs voulurent faire imprimer les conférences de l'ancienne directrice, Sœur Buchepot. M. Fiat en parla au Conseil de la Congrégation. Les Assistants estimèrent que c'était une démarche inusitée, sans précédents, et qu'elle pouvait offrir bien des inconvénients. M. Fiat refusa dès lors la permission demandée.

Voyons maintenant quelques-unes de ses lettres aux Sœurs. Il est heureux de signaler le bien qu'elles font : « J'ai vu, écrit-il le 27 juillet, le secrétaire de notre ambassadeur en Perse; il m'a fait un grand éloge de nos Sœurs de Téhéran, et surtout de ma Sœur Dupuy; il m'assure qu'elles font un grand bien et sont très estimées. »

M. Fiat, de par ailleurs, ne craint pas de signaler les défauts. Il reproche à une visitatrice d'avoir accepté une maison sans l'autorisation du Vicaire général.

A une Sœur Servante qui se plaint de n'avoir pas les sujets nécessaires pour les œuvres de sa maison : « le mérite et le grand mérite d'une Sœur Servante, écrit-il, est de se servir des moyens que la Providence met à sa disposition et de s'en contenter. Notre-Seigneur, qui voyait les besoins du monde entier, ne prit que douze apôtres, malgré que son cœur dût souffrir de ne pas évangéliser le monde entier sur une plus vaste échelle. Cette pensée me console. Dieu nous demande seulement le bien que nous pouvons faire avec les éléments dont nous disposons. Il ne demande pas et il ne veut pas autre chose. »

Cependant, M. Fiat fait tout ce qu'il peut pour satisfaire aux demandes des Sœurs Servantes. Il écrit à Sœur Ville, de Bordeaux : « La petite Sœur que vous demandiez vous a été accordée sans la moindre difficulté. Tout le monde est heureux de pouvoir vous faire un peu de plaisir après les peines et les tracasseries que vous avez eues. »

A une Sœur Servante effrayée de sa responsabilité : « Faites comme j'ai dû faire à la mort du Très Honoré Père Boré, courber la tête et recevoir sur mes faibles épaules le fardeau qu'on m'imposait. Vous éprouverez, comme je l'éprouve chaque jour et, pour ainsi dire à chaque instant, que Dieu dans son infinie bonté, proportionne la grâce aux besoins. Vous vous comparez à un petit caillou déplacé. Eh bien ! n'est-ce pas avec un petit caillou que David a renversé Goliath ? Soyez entre les mains des Supérieurs majeurs un caillou dont ils puissent user à volonté pour renverser notre terrible adversaire. Vous ne réussissez pas en tout ; Notre-Seigneur non plus. Vous n'êtes pas meilleure que Notre-Seigneur. »

A une autre également effrayée : « la supériorité n'est pas un honneur ; c'est une servitude. Il faut la subir par amour pour celui qui se fait notre captif dans le tabernacle et qui s'est fait le serviteur de tous dans le mystère de l'Incarnation. »

M. Fiat insiste surtout dans ses lettres aux Sœurs Servantes sur la bonté qu'elles doivent avoir pour leurs compagnes. A la Supérieure de Château-l'Evêque : « Continuez à être une vraie mère pour vos bonnes compagnes et à entretenir en votre chère maison l'esprit de famille. »

A une Sœur Servante de l'Equateur, il écrit au sujet des postulantes : « *Lorsqu'une jeune personne ayant les qualités voulues se présente pour entrer dans la Compagnie, vous pouvez la recevoir, bien que son père ou sa mère ne soient pas d'un mariage légitime ; car la règle ne s'applique qu'à la personne elle-même et non à ses parents.* »

On lui demande de dispenser de l'abstinence de règle le jour où une Sœur fait les Vœux ; il suggère de renvoyer plutôt les Vœux à un autre jour.

La question des provinces des Sœurs et des visitatrices en France a souvent préoccupé les Supérieurs généraux. M. Bonnet, en particulier, ainsi que M. Etienne, ont fait à ce sujet, des règlements pleins de sagesse. Ils étaient d'avis que la visite des maisons, faite régulièrement, était un des moyens, peut-être le plus efficace, pour maintenir la Communauté dans l'esprit de saint Vincent. M. Fiat étudiera cette question en 1891, et il fera, lui aussi, des règlements à ce sujet. Pour le moment, il n'est que Vicaire général, aussi se contente-t-il de donner quelques avis.

Il annonce à une Sœur Servante, l'arrivée de la visitatrice. « *Vous lui ouvrirez avec bonheur, la porte de votre maison, et celle de vos cœurs. Vous la mettrez à même par une communication bien franche de vous éclairer sur l'état matériel et moral de votre famille.* » Déjà, en 1878, nous entendons et nous entendons, les années suivantes, le refrain que nous entendons en 1954. « *Nous manquons de Sœurs ; les vocations ne sont pas assez nombreuses pour les Œuvres.* » Que faire ? « *Prier et nous sanctifier pour attirer les vocations.* »

Les Sœurs, comme les Missionnaires, demandent par elles-mêmes ou par leurs parents, ou par des personnages ecclésiastiques et laïques, la permission d'aller dans leur famille. Quand l'autorisation a été promise par le Père Boré, il la confirme sans difficulté. « *Tout ce qui a été décidé par ce vénéré Père est sacré pour moi.* » Dans les cas contraires, il accorde ou refuse selon le cas. On peut dire qu'il refuse plus qu'il n'accorde. Quand ce sont des personnes étrangères à la Compagnie, avec une grande politesse et un respect profond et un vif regret, il allègue la règle des Sœurs. « *Je dois maintenir la règle. La règle est là, je dois obéir.* »

Les Sœurs demandent, elles aussi, à aller aux eaux. M. Fiat accorde quand la Faculté de médecine déclare que c'est nécessaire ou très utile. Mais il rappelle aux Sœurs que lorsqu'elles vivent ainsi en dehors d'une maison de la Compagnie, elles sont en exil. Les Sœurs lui demandent d'aller ici, là, particulièrement au Berceau, faire leur retraite. Il le leur permet facilement. La Sœur Servante d'une petite maison de trois Sœurs demande à ce que toutes les trois fassent la retraite en même temps, à une époque où il n'y a aucun travail. « *Pas d'inconvénient, répond-il, vous ferez comme saint Vincent, au début de son ministère, vous donnerez au voisin, la clef de votre maison.* »

Souvent, aussi, les Sœurs Servantes demandent tel ou tel pour prêcher la retraite. Il répond invariablement : « *J'en ai conféré avec M. Chevalier qui est chargé des retraites.* » Il leur commande aux Sœurs d'être bien respectueuses et soumises à leur curé pour les œuvres extérieures. Il y avait eu brouille au sujet d'une procession. M. Fiat rappelle que c'est au curé à organiser le cortège. A une Sœur qui craint de ne rien faire, dans son office caché : « *Le bien que l'on fait, n'est pas toujours appa-*

rent. Le la joie d récompe

A u
« ne vou agissent cice de l des juge choses a plus. »

Une
M. Fiat d
« Il me : visions, n veurs son pas poser de la Cro écueils. Il d'elle-mêm

Il acc
Tarbes ou condition fois il ref Notre-Dam Sœur, il p est obtenu pas à une çois, et il diriger les changemen caractères a voulu la tience. »

A une
« Ce n'est j plaçait selo l'obéissance

A une :
nature l'em; gements ave aux oreilles moins, on a confidentiell. vous apporte dit pas si, p ment de la S

Une Sœt
« Ah ! si j'av ces liens, et Saint-Esprit.

Il autori
« Mais, enga facile qu'avec

Il refuse
retour, je vou

au sujet des
t les qualités
e, vous pouvez
ient pas d'un
à la personne

e de règle le
nvoyer plutôt

isitatrices en
ix. M. Bonnet,
ce sujet, des
la visite des
ns, peut-être
ns l'esprit de
91, et il fera,
t, il n'est que
uelques avis.
la visitatrice.
re maison, et
ne communi-
riel et moral
t nous enten-
entendons en
ne sont pas
Prier et nous

nt par elles-
es ecclésias-
mille. Quand
onfirme sans
ère est sacré
refuse selon
e. Quand ce
une grande
l allègue la
gle est là, je

aux. M. Fiat
c'est néces-
lorsqu'elles
e, elles sont
culièrement
ilement. La
demande à une
t, répond-il,
istère, vous

tel ou tel
: « J'en ai
es. » Il re-
soumises à
brouille au
uré à orga-
e, dans son
ours appa-

rent. Les uns ont la peine de semer, et d'arroser, d'autres ont la joie de récolter ; chacun a son travail, chacun aussi aura sa récompense. »

A une Sœur, bonne, mais pas appréciée par son entourage :
« ne vous étonnez pas de voir que d'autres pensent autrement et agissent d'après leurs pensées. Dieu permet tout cela pour l'exercice de la vertu et pour nous apprendre à ne pas tenir compte des jugements des hommes. Notre-Seigneur reformera toutes choses au dernier jour. Puisse-t-il nous réformer de plus en plus. »

Une Sœur prétendait avoir des visions, des révélations. M. Fiat donne à ses supérieurs, la ligne de conduite suivante :
« Il me semble qu'il ne faut pas donner de l'importance à ses visions, ni s'en enquérir beaucoup, parce que ces sortes de fa-veurs sont sujettes à caution. Je serais d'avis qu'il ne faudrait pas poser de questions à cette Sœur sur ceci ou cela. Saint Jean de la Croix donne ces avis qui peuvent préserver de plusieurs écueils. Il faut l'engager beaucoup à l'humilité, à la défiance d'elle-même. »

Il accorde d'aller à Lourdes, mais il faut aller coucher à Tarbes ou à Pau, et comme pour les Missionnaires, il accorde à condition qu'on priera pour lui et pour l'Assemblée ; quelque-fois il refuse, et en place, il permet de faire une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, tout en restant dans la maison. A une Sœur, il permet de faire vœu d'aller à Lourdes si la guérison est obtenue et si le nouveau Supérieur le permet. Il ne permet pas à une Sœur de faire partie du tiers-ordre de saint François, et il ajoute que les religieux n'ont pas grâce d'état pour diriger les Sœurs. Il console les Sœurs trop affligées de leur changement. « Vous n'êtes pas victime d'une calomnie ; mais les caractères ne peuvent pas toujours s'accommoder. Le bon Dieu a voulu la diversité des caractères, pour faire pratiquer la patience. »

A une Sœur qui voulait suivre sa Sœur Servante changée :
« Ce n'est pas possible. Vous ne seriez pas heureuse, si on vous plaçait selon vos désirs. Pas de meilleure place que celle que l'obéissance assigne. »

A une supérieure d'une maison de Paris : « Chez vous, la nature l'emporte sur la grâce ; cela vous fait voir les ménagements avec lesquels il faut traiter avec les âmes, cela est arrivé aux oreilles de la nouvelle Mère, qui est toute pour vous ; néanmoins, on a trouvé bon d'envoyer la visitatrice. Je vous le dis confidentiellement. Elle viendra sans tarder et j'espère qu'elle vous apportera les bénédictions du ciel. » Le bon Père Fiat ne dit pas si, parmi ces bénédictions, il n'y aurait pas le changement de la Sœur Servante, ce qui arriva en effet.

Une Sœur était trop attachée à sa maison, à son office :
« Ah ! si j'avais une paire de ciseaux pour vous dégager de tous ces liens, et pour vous laisser en toute liberté au souffle du Saint-Esprit. »

Il autorise une Sœur à payer les dettes de son cousin :
« Mais, engagez-le à payer ses dettes au Bon Dieu ; c'est plus facile qu'avec les autres créanciers. »

Il refuse à une Sœur d'assister à une prise d'habit. « En retour, je vous autorise à faire votre retraite au Berceau. »

Les Filles de la Charité avaient remplacé les Sœurs de Nevers dans un grand hôpital de Paris. « *Nous n'avons consenti, écrit le Père Fiat, que sur des recommandations qui étaient pour nous des ordres. Le traité avait été conclu, approuvé par le Ministre ; au dernier moment, alors que les Sœurs allaient prendre possession, on déclara que l'accord pouvait se faire entre l'administration et les Sœurs de Nevers.* » « Nous ne ferons aucune opposition, déclare le Père Fiat, et nous regarderons comme non avenu, tout ce qui a été fait. »

La question de la confession des Sœurs revient de temps en temps, ainsi que celle de leur communion. Ce sera une des croix de son Généralat. Attaché fermement à la doctrine de saint Vincent, sur ces deux points, il n'a pas compris qu'une évolution s'était faite, et il a été souvent sur ce point, plus sévère que l'Eglise. Aussi, permet-il difficilement de se confesser à un autre qu'au confesseur ordinaire et de faire des communions plus nombreuses que celles du calendrier. Une Sœur n'a pas confiance dans le vicaire, qui remplace le curé ; elle demande à aller se confesser à la paroisse voisine : « *recuillez essayer avec le vicaire, lui répond le Père Fiat, nous verrons ensuite.* »

On l'invite à présider des distributions de prix chez les Sœurs, il répond qu'il ne peut y assister.

On parlait de faire venir les jeunes Sœurs de Chine, en France. M. Fiat rappelle que le Père Boré avait renoncé à ce projet.

Une Sœur voulait inviter le Directeur, M. Chevalier, à venir dans sa maison pour s'y reposer. M. Fiat répond simplement que M. Chevalier est très occupé. Les difficultés commençaient timidement entre l'Assistance Publique et les Sœurs. M. Fiat raconte un petit trait. « Un commissaire de l'Assistance Publique s'est présenté dernièrement dans un de nos hôpitaux de la capitale ; il a déclaré aux Sœurs qu'elles ne devaient plus donner d'eau bénite aux malades. La Sœur répond qu'elle a des supérieurs sans lesquels elle ne peut pas renoncer à une pratique respectable, établie par le Saint Fondateur lui-même. Nous avons examiné la chose au Conseil et nous avons été d'avis qu'il ne fallait pas céder sur ce point avant de nouvelles sommations, et alors on verrait. J'ai cru devoir en conférer avec Son Eminence le Cardinal Guibert, qui est tout disposé à nous soutenir et approuve notre résolution. »

L'avenir allait susciter des difficultés autrement graves que celle de donner de l'eau bénite. De par ailleurs, le nombre des juifs, des musulmans, des athées augmentait dans les hôpitaux. L'Eglise ne prescrit pas de leur donner de l'eau bénite.

Pour terminer ses relations avec les Sœurs, mentionnons un petit trait de délicatesse. M. Fiat avait trouvé, dans le bréviaire du Père Boré, une image, souvenir de la visite faite autrefois à la Miséricorde de Lille. Il s'empressa d'envoyer cette image à la Supérieure de la maison, estimant qu'elle serait heureuse de savoir que le Père Boré avait gardé ce souvenir dans son livre de prière.

Voyons maintenant les relations de M. Fiat avec les *Dames de la Charité* pendant son vicariat. Tous les ans, les Dames se réunissaient, pendant la neuvaine de la Translation, le vendredi ordinairement, pour honorer leur patron saint Vincent, pour

assister à la lecture (comme fut dite Le rapp

Voici l'éloge du zèle du P Delpit, qui dept dévouée dente. M chez les montrée elle avait de charit à Jésus-C

M. F tendre le œuvre vo la foi (qu (qui vous vres), la de Dieu).

« Vo le bien-ét votre cor chement d'ici-bas.

« Vo rience, ir

Le ra auparava Dames de de Charit 312 en Bo

L'œu avait eu à en parl

Voyo

M. F clerc de chez nous

Il av qu'on lui

M. Fiat, c sans l'agr insinué q une comm les Lazari grand Sér

Ceper ment, prc dans le di été reçu, lui renvoy

assister à la messe, y faire la sainte communion, et entendre la lecture du Rapport général de l'Œuvre. Cette réunion eut lieu comme de coutume pendant le vicariat de M. Fiat. La messe fut dite par Sa Grandeur Mgr Richard, coadjuteur de Paris. Le rapport fut lu par le Père Fiat.

Voici quelques extraits de ce rapport : M. Fiat fait d'abord l'éloge de M. Boré, et montre en lui l'héritier de l'esprit et du zèle du Père Etienne. Il parle ensuite de la mort de Mme Lestang-Delpit, qui fut nommée vice-présidente de l'Œuvre en 1845 et qui depuis cette époque, n'a cessé d'être l'auxiliaire la plus dévouée de Mme la vicomtesse Le Vavas seur, première présidente. Mme Lestang-Delpit s'était retirée, il y a quatorze ans, chez les Sœurs de Marie-Réparatrice. La générosité qu'elle a montrée en quittant le monde, n'a rien qui doive nous étonner : elle avait été préparée à ce sacrifice par la pratique des œuvres de charité. Les pauvres, qu'elle a aimés et servis, l'ont conduite à Jésus-Christ, le père des pauvres, le modèle de la charité.

M. Fiat parle ensuite de la sanctification à laquelle doivent tendre les Dames. Elles sont le Tiers-Ordre de la charité. « Votre œuvre vous fait exercer toutes les vertus du Saint Evangile ; la foi (qui vous fait voir Jésus-Christ dans le pauvre), l'espérance (qui vous fait attendre la récompense promise aux bonnes œuvres), la charité (qui vous fait aimer le prochain pour l'amour de Dieu).

« Vos œuvres sont opposées à l'égoïsme auquel la fortune, le bien-être, la flatterie portent trop facilement les personnes de votre condition, ces œuvres de charité, vous inspirent le détachement des richesses, vous enseignent la fragilité des avantages d'ici-bas.

« Vos réunions vous donnent édification, courage, expérience, instruction, bénédiction, indulgence. »

Le rapport se termine par l'éloge de Pie IX, mort deux mois auparavant, et par le beau discours que ce pape adressa aux Dames de Charité en 1857. Il y avait alors, en 1878, 677 Dames de Charité à Paris, 1.974 dans les départements, 4.267 en Italie, 312 en Belgique, 84 en Autriche, 447 en Turquie, 246 au Pérou.

L'Œuvre des Faubourgs était florissante, mais leur réunion avait eu lieu avant la nomination de M. Fiat. Nous n'avons pas à en parler.

Voyons M. Fiat, dans ses rapports avec les Evêques.

M. Fiat écrit pour demander que tel évêque autorise tel clerc de son séminaire, ou tel prêtre de son diocèse, à entrer chez nous.

Il avait reçu un postulant de Sens, l'archevêque demande qu'on lui renvoie ce jeune homme. « On va le renvoyer, écrit M. Fiat, car, ce n'est pas notre habitude de recevoir aucun sujet sans l'agrément des évêques. » Mais comme l'archevêque avait insinué que ce séminariste pourrait, s'il le voulait, entrer dans une communauté de son diocèse, M. Fiat rappelle gentiment que les Lazaristes « sont une communauté du diocèse : ils sont au grand Séminaire. »

Cependant, dans une autre circonstance, M. Fiat agit autrement, probablement parce qu'il ne s'agissait pas d'un évêque dans le diocèse duquel nous étions. Un postulant de Rodez avait été reçu, avait fait sa retraite quand l'évêque demanda qu'on le lui renvoyât. Malgré cela, le postulant fut admis chez nous, et

y demeura. Avec l'archevêque d'Alger, dont nous dirigeons le Grand Séminaire, et qui était Mgr Lavigerie, il faut agir avec plus de précaution. Il fait des difficultés pour autoriser un de ses prêtres qui demande à entrer depuis trois ans. M. Fiat fait observer à Mgr Lavigerie que « bon nombre des nôtres ont l'honneur de travailler dans votre diocèse. Cette considération m'engage à espérer que vous voudrez bien accorder cette faveur ». Un évêque avait donné de mauvais renseignements sur deux aspirants, M. Fiat lui répond « qu'il ne les recevra pas », mais il ajoute « qu'il est étonné de ces mauvaises notes, car tous les témoignages venus d'ailleurs sont très favorables ».

A remarquer du reste que dans toutes ces lettres, il est d'un respect profond et d'une politesse exquise, au début, à la fin, dans tout le cours de la lettre. Il écrit aussi pour demander des *dimissoires* pour faire ordonner certains sujets qui n'ont pas encore fait les vœux. Nous étions chargés de l'*île Maurice* (autrefois *île de France*), où nous avions deux paroisses « *Les Bamboux* » et les « *Pailles* », mais le nombre des Missionnaires avait diminué. Sous le Père Boré, on avait quitté l'*île de la Réunion* (autrefois *île Bourbon*). Les populations réclamaient le retour des Missionnaires. L'évêque insistait en rappelant que le Saint-Siège avait confié l'administration de l'île à la Congrégation de la Mission dès 1712 et que pendant longtemps les préfets apostoliques de *Maurice* et de la *Reunion* avaient été des Lazaristes.

M. Fiat s'excuse toujours sur ce qu'il n'est qu'un vicaire général ; il renvoie la réalisation des désirs de l'évêque au futur Supérieur général, mais, il ne cache pas qu'il faut craindre que le supérieur ne puisse pas et ne veuille pas revenir sur les décisions du Père Boré, et cela vu le manque de sujets. Nous remarquons, dans ses relations avec les administrateurs, la même manière d'agir ferme, mais toujours très polie. On lui demande de ne pas déplacer telle Sœur servante qui fait très bien. M. Fiat s'excuse avec grande délicatesse sur les besoins des grandes Administrations comme celle des Filles de la Charité.

Une baronne lui demande de confier à Sœur Pagès la direction de l'*Hospice des Quinze-Vingts*. Il répond que le conseil en a décidé autrement. Mais ce refus est précédé et suivi de phrases qui ont dû faire avaler la pillule sans trop de difficultés.

Des ecclésiastiques, des laïques demandent à loger à Saint-Lazare quelques jours seulement, ils se recommandent de Monseigneur un tel, de Madame une telle. M. Fiat refuse invariablement. Nous ne recevons à Saint-Lazare que ceux qui viennent y faire une retraite.

Deux Italiens, recommandés par des personnages, viennent visiter Paris, et demandent à être reçus chez nous. « Impossible », répond M. Fiat, il ajoute : « l'Hôtel des Missions Etrangères est très bien ». Les deux Italiens en question peuvent y aller en confiance. M. Fiat y a retenu deux chambres.

Il a fait cependant deux exceptions à cette règle.

La première est pour Lord Douglas, et ce qui motive l'exception, « c'est le ministère de charité que ce Lord remplit à Londres ». La deuxième exception est pour M. Bringuier, de Narbonne, grand bienfaiteur de la Congrégation. « Vous êtes toujours trop bon pour nous et vous ne vous lassez pas de nous témoigner votre bienveillance. Vous êtes trop de la famille. Il

lui offre
il l'invite
parle de
résultat c

Il eu
civiles et
un confrè
comme on
lui disant
sortir. La
s'opposait
Le médecin
s'enquit a
du gardien
la convicte
une charg
il écrivit
diocèse, au
trand soit
épithète de
lettres son
M. Fiat a
confrère e
grégation.
qu'il ne c
souci de l
sien : « C
plions. »
de porter
sa demand
pour cette
croisade d
poussée à
facilement.
Il obtint q
après, ce c
Lommelet,

Glanor
deux ou tr
président d
290.000 fra
à la Curie
la Charité,
Ecoles chr
clair qu'un

Il y a
S'agit-il de
genre. « Mo
aider à ret
une preuve
savent se d
de la justice
M. le Comte

En voic
volontiers l
remise de l

lui offre l'hospitalité la plus cordiale quand il viendra à Paris ; il l'invite même à venir pour la fête de Saint-Vincent, il lui parle de l'Assemblée générale. Nous vous ferons connaître le résultat de l'élection. »

Il eut malheureusement à intervenir auprès des autorités civiles et ecclésiastiques pour une regrettable affaire concernant un confrère. Celui-ci avait été enfermé dans un *hospice d'aliénés* comme on disait alors, or il écrivait lettre sur lettre à M. Fiat, lui disant qu'il était guéri et qu'on ne voulait pas le laisser sortir. La famille de ce confrère qui habitait près de l'hospice s'opposait à son retour dans une maison de la Congrégation. Le médecin était opposé à sa sortie de l'hôpital. Le Père Fiat s'enquit auprès de la Supérieure de la maison voisine, et auprès du gardien qui venait d'être changé. Alors quand il crut avoir la conviction que la demande du confrère était justifiée, il fit une charge à fond, comme un taureau qui fonce sur l'obstacle, il écrivit aux parents, au préfet du département, à l'évêque du diocèse, au Ministre de l'Intérieur. M. Fiat demande que M. Bertrand soit examiné par des médecins *loyaux*. Cette dernière épithète était imprudente. Il faut reconnaître du reste que ces lettres sont un peu vives, surtout celles adressées aux parents. M. Fiat avait cru qu'on l'accusait de convoiter l'héritage de ce confrère en demandant son retour dans une maison de la Congrégation. Il se sentit piqué au vif dans sa loyauté. Il proteste qu'il ne convoite rien. Il déclare qu'il n'est animé que par le souci de faire sortir ce confrère d'un milieu qui n'est pas le sien : « *C'est notre devoir, écrit-il, et Dieu aidant, nous le rem- plirons.* » Il menace même de recourir aux voies de la justice. de porter l'affaire devant le tribunal si on ne fait pas droit à sa demande. On voit que l'âme droite de M. Fiat s'enflamme pour cette cause comme un chevalier du moyen-âge pour la croisade de Jérusalem. Ce sera une de ses grandes qualités, qui poussée à l'excès, deviendra un petit défaut ; il s'emballera facilement. Constatons dans le cas présent qu'il avait trop foncé. Il obtint que le confrère sortit de l'hospice ; mais peu de temps après, ce confrère dut être enfermé de nouveau, et il mourut à Lommelet, en 1887.

Glanons dans les lettres aux personnages, aux autorités, deux ou trois extraits intéressants. Il remercie M. de Verdieu, président du Conseil Municipal de Paris d'une subvention de 290.000 francs qu'il avait accordée à la Congrégation. Il proteste à la Curie épiscopale de Verdun que « les Vœux des Filles de la Charité, aussi bien que ceux des Trappistes et des Frères des Ecoles chrétiennes sont réservés au Supérieur général. Il est clair qu'une tierce personne ne peut pas les délier. »

Il y a des lettres à des comtes, à des marquis, à des ducs. S'agit-il de sifustiers ? On se le demande. En voici une de ce genre. « Monsieur le Comte. Je vous envoie 30 francs pour vous aider à retourner en Espagne. Je suis heureux de vous donner une preuve de cette sympathie que méritent si bien ceux qui savent se dévouer pour leur religion, pour la cause du droit et de la justice. » Avec 30 francs seulement, même à cette époque, M. le Comte courait risque de ne pas parvenir en Espagne.

En voici une autre où l'on voit plus clair. « Je vous accorde volontiers le pardon que vous me demandez et je vous fais remise de la somme que vous m'avez empruntée. N'oubliez pas

à l'avenir de traiter avec droiture et franchise. On peut bien tromper les hommes, on ne trompe pas Dieu. »

Nous pouvons supposer qu'il s'agit ici d'un quémendeur qui lui avait soustrait une somme d'argent, comme cela se représentera des centaines de fois pendant son généralat !

Combien, hélas ! abuseront de sa simplicité, et cela ne le guérira jamais. Le fond de son âme était la bonté. Il se laissait toujours émouvoir par le récit des malheurs vrais ou faux, plus souvent faux que vrais et il donnera sans compter.

Un confrère poussera un jour l'impudence jusqu'à prendre devant lui l'argent qui était sur son bureau. Et le pauvre Père dira : « Je ne pouvais pourtant pas crier *au voleur* ! et ameuter tout Saint-Lazare et envoyer chercher les gendarmes. Ce confrère est charitable, il donne beaucoup. Mon argent n'est pas perdu. Il servira à soulager les pauvres. »

Nous ne garantissons pas l'exactitude des paroles citées plus haut. On a peut-être brodé mais on ne prête qu'aux riches et c'est bien dans le genre du Père Fiat ; même si les paroles ne sont pas tout à fait exactes.

Il faut en finir avec les lettres du Père Fiat. Terminons par un gentil petit billet adressé à un élève du Berceau : il s'agit d'Eugène Guérand, né en 1864. La lettre est du 2 août 1878. Guérand avait donc alors quatorze ans. M. Fiat l'appelle : mon cher petit ami. Il le félicite d'avoir reçu le sacrement de Confirmation. Il lui expose les obligations qui découlent de la réception de ce sacrement. Tout cela est dit simplement, affectueusement. On dirait un grand-père qui parle à son petit-fils. La lettre se termine ainsi : « Je fais des vœux pour vos succès dans la science et dans la vertu. Continuez de prier pour moi qui vous aime toujours bien. »

Remarquons que cet Eugène Guérand profita parfaitement et du sacrement et des conseils du Père Fiat. Il entra dans la Congrégation à Dax, en 1881, où il fut considéré comme un petit Perboire. Il alla en Chine où il mourut, en 1894, avec la réputation d'un saint.

Nous voici arrivés à la fin du Vicariat de M. Fiat. En somme, il a bien rempli cet office délicat. Il a navigué avec prudence au milieu des écueils de cette charge difficile. Est-ce à dire qu'il a plu à tout le monde ? Non ! c'est impossible pour un Supérieur général, *a fortiori* pour un Vicaire général. L'histoire de l'Eglise nous montre que beaucoup de saints fondateurs ou supérieurs d'ordres, même très saints, n'ont pas échappé à la jalousie, à la calomnie, même de la part de leurs religieux. Saint Benoît a failli être empoisonné ; saint François d'Assise a été relégué, mis à l'écart malgré ses stigmates ; saint Alphonse de Liguori a pour ainsi dire été expulsé de la Congrégation qu'il avait fondée ; saint Jean-Baptiste de la Salle a eu presque le même sort ; saint Jean de la Croix a eu des avanies incroyables, etc., et parmi les derniers canonisés, saints et saintes, le Pape Pie XII a fait remarquer qu'ils n'ont pas tous été traités par les leurs comme ils auraient dû l'être. C'est une triste suite du péché originel et le fait d'avoir fait les Vœux, d'être censé aspirer à la perfection, n'empêche pas toujours les morsures des sept péchés capitaux, en particulier de l'envie, de la jalousie.

Le bon Père Fiat, grand ami de Jésus-Christ, a participé quelque peu aux humiliations de son maître. Nous savons par

deux le
laux, q

1°

garder
On croi
se disa
D'après
jusqu'à
on peut
Françai
la nomi
lique, d
français
nommé
le 1^{er} se
à réuni
Ajouter
de Vica
Dieu seu
rations
en parti
« cher e

2°

Supérieur
sede nil
faisait s

M. I
qui s'im
âmes, l'e
certain
Supérieur
trop grav
d'être de
ral. » « J
quinze jo
que je d
engager
« Tenez-
tention d
dans mon
changer
parfaiten

Trois
accordait
qu'aux a
famille. I
les même
faiblesse
à toutes
y avoir d
un autre.
supérieur
conscience
supérieur
ne fait pa
position e

deux lettres de deux de ses amis véritables, dont le Père Nicolaux, qu'on lui reprochait quatre choses en particulier.

1° *Il tardait trop à réunir l'Assemblée générale. Il tenait à garder le plus longtemps possible sa charge de Vicaire général.* On croit rêver en entendant un pareil grief et cependant cela se disait dans la Compagnie. Pauvres jugements humains ! D'après les Constitutions, l'Assemblée générale peut être différée jusqu'à six mois, en temps ordinaire. S'il y a une cause grave on peut attendre plus longtemps ; c'est ainsi qu'à la Révolution Française, il y eut vingt-sept ans entre la mort de M. Cayla et la nomination de M. de Wailly. On eut alors un Vicaire apostolique, deux Vicaires généraux italiens, quatre Vicaires généraux français. M. Fiat avait donc six mois constitutionnels, or il fut nommé Vicaire général le 4 mai, et l'Assemblée générale s'ouvrit le 1^{er} septembre. Cela fait quatre mois. L'accuser de tarder trop à réunir l'Assemblée générale était donc une pure calomnie. Ajouter qu'il tenait à garder le plus longtemps possible sa charge de Vicaire général, c'est l'accuser d'une disposition interne que Dieu seul connaît et qui est contredite par les nombreuses déclarations où il se plaint que « le fardeau lui pèse passablement », en particulier dans une lettre à M. Kamocki, qu'il appelle son « cher et vénéré Père ».

2° *Le second reproche est qu'il se comportait comme un Supérieur général, oubliant qu'il n'était que Vicaire.* Vacante sede nihil innovetur. *Il faisait beaucoup de changements, il faisait sauter tout le monde, même des supérieurs.*

M. Fiat a été obligé de faire des changements ; il y en a qui s'imposent immédiatement ; le bien, quelquefois le salut des âmes, l'exigent. Il en a fait le moins possible et nous avons un certain nombre de lettres dans lesquelles il renvoie au futur Supérieur général les changements à faire : « C'est une chose trop grave, attendons le Supérieur général. » « Je vous promets d'être de mon mieux votre avocat auprès du Supérieur général. » « Je transmettrai la chose au Supérieur général. » « Dans quinze jours, je ne serai plus Vicaire général et vous comprenez que je dois commencer à me retirer des affaires pour ne pas engager celui que le bon Dieu nous donnera comme Père. » « Tenez-vous bien tranquille à votre poste, je n'ai pas la prétention de faire sauter tout le monde ; je n'aspire qu'à rentrer dans mon trou dès que je le pourrai », etc. Quand au fait de changer des Supérieurs, il prouva que le Vicaire général avait parfaitement ce droit, d'après les Constitutions.

Troisième reproche : *Il était partial dans les permissions, accordait aux uns, refusait aux autres, accordant plus aux uns qu'aux autres ; il était trop sévère pour les voyages dans la famille.* Evidemment toutes les demandes ne reposent pas sur les mêmes raisons ; il y a des demandes injustifiées. Ce serait faiblesse et quelquefois péché pour un Vicaire général de donner à toutes les demandes une réponse favorable uniforme. Il peut y avoir des inconvénients graves pour quelqu'un et aucun pour un autre. Les inférieurs ne peuvent apprécier tout cela. Les supérieurs seuls sont à même de bien juger. Ils doivent agir en conscience et s'attendre à être mal jugés. C'est la croix des supérieurs, la rançon de la supériorité. Si un Supérieur général ne fait pas tout ce qu'il veut, *à fortiori* un Vicaire général. « Ma position est difficile et délicate », écrit-il à un confrère.

Quatrième reproche : *Il brigait le généralat et faisait tout pour être élu.* C'est curieux comme certaines gens voient les intentions des autres, pénètrent dans leur âme et en démêlent les pensées secrètes. Ordinairement on juge les autres d'après ses propres sentiments. Quoi qu'il en soit de l'intérieur de M. Fiat que Dieu seul connaît, rien extérieurement n'a laissé voir qu'il brigait le généralat ; il n'a rien fait pour devenir supérieur ; il a même fait certaines choses qui étaient de nature à le priver de certains suffrages. Dans tous les cas, il a déclaré nettement en plusieurs circonstances qu'il était loin de pareilles pensées.

Il écrit à M. Nicolaux : « Si on vous dit que je brigue le généralat, dites hardiment que c'est une calomnie. Ah ! pauvre Supérieur général ! Je le plains de toute mon âme, quel qu'il soit et je ne souhaiterais pas cette charge à mes amis. »

Il écrit à M. Sudre : « Je vous avoue, cher Père, que je n'ambitionne pas la charge de Supérieur général, et que je plains de toute mon âme, celui qui sera désigné pour cet office. »

A un autre supérieur : « Dieu veuille nous donner un Supérieur tel qu'il nous le faut. Le peu d'expérience que j'ai me suffit pour me faire voir combien cette position est difficile et redoutable. Je plains d'avance l'élu de l'Assemblée et je soupire après le moment où je remettrai mes pouvoirs entre ses mains. »

L'Assemblée générale approche. Elle a été fixée au 1^{er} septembre. Le Père Fiat dit aux Sœurs, comme il l'avait dit aux missionnaires, qu'il avait choisi cette date parce que, ce jour-là, on célébrait alors la fête du Cœur Très Pur de Marie.

Le Père Fiat travaille activement à la préparation matérielle et spirituelle de l'Assemblée.

Préparation matérielle. On approprie la Maison-Mère ; on repeint les salles, les corridors, les fenêtres. On donne avis que personne ne doit rôder autour de la salle des élections pendant que les députés sont en séance ; que les jeunes gens ne doivent pas considérer ce qui se passe dans la salle de l'Assemblée à travers les carreaux des fenêtres ; pour plus de sûreté ces carreaux ont été badigeonnés.

Les étudiants et les séminaristes iront coucher tous les soirs à Gentilly dans le bâtiment qui est au fond de la propriété, au delà de la Bièvre, et ils viendront tous les matins servir les messes des députés ; ils déjeuneront et dîneront au petit réfectoire.

M. Fiat, dit le Cahier du petit Conseil, a pris également des mesures très sages pour les places des évêques, des visiteurs, des supérieurs, des autres députés et des prêtres non députés, soit à la chapelle, soit à la salle d'oraison, soit au réfectoire.

Les Sœurs, toujours très bonnes, envoient de l'argent pour subvenir aux frais, et des provisions pour nourrir les députés. M. Fiat les en remercie affectueusement.

Préparation spirituelle. Tout le monde est invité à redoubler de zèle pour l'édification des députés. C'est la Maison-Mère, la maison modèle : elle accueille ses enfants, elle doit leur donner le bon lait de la régularité.

De plus, chaque prêtre de la Maison-Mère dira quatre messes pour le bon succès de l'Assemblée. Les clercs et les frères feront six communions à la même intention. A la prière du soir, on ajoutera des invocations à la Sainte Vierge et à saint Vincent.

M. J
grands
qui règn

M. J
vénérable
de Chine
le Saint-
nique d
A l'occa
caisse q
placer à
De beat
la cause
ils sont
recourir
repose le
personne
coin près

Le l
qu'il pou
martyrs.
pendant
sieurs fo
venir à l
cette per
Paris, l'E
journaux
Maison-M
tif. Quan
condition
confrères
mais il e
à l'Expos
à person
écrit : «
ble, vu le
crucifié d
postulata
putationi
blée ; c'e
doute, ils
désapprov
tre à la C
blée et qu
sont ceux
l'Assembl
rés, ou bi

Donn
pas tous
mie moral
prendre le

Recon
que les p
dix-huit p
faire des

Ces ré
qui ont e

M. Fiat écrit le 23 août : « Nous sommes dans l'attente de grands événements. Tout est calme. On est édifié de la charité qui règne entre nous. »

M. Fiat fit faire des travaux à la chapelle pour honorer les vénérables Perboyre et Clet, dont les restes avaient été apportés de Chine. Il écrit, le 28 juillet, à M. Borgogno, Procureur près le Saint-Siège : « Nous espérons faire la reconnaissance canonique du corps du vénérable Clet, lors de l'Assemblée générale. A l'occasion de cette cérémonie, nous voudrions exhumer la caisse qui contient les restes du Vénérable Perboyre, pour la placer à un endroit plus convenable. Or, d'après Benoît XIV *De beatificatione*, livre 4, partie 2, ch. 22, n° 8), les corps dont la cause est déjà introduite, ne peuvent être changés de lieu où ils sont déposés, par la seule autorité de l'Ordinaire, il faut recourir à une permission de la Sacrée Congrégation. Le lieu où repose le martyr, n'est pas convenable au jugement de plusieurs personnes, qui ne sont pas édifiées de le voir relégué dans un coin près d'un confessionnal. »

Le bon Père Fiat commençait, comme Vicaire général, ce qu'il poursuivait comme Supérieur : la glorification de nos martyrs. La permission fut accordée, et la cérémonie aura lieu pendant l'Assemblée. Pendant son Vicariat, il a rappelé plusieurs fois qu'il faut une permission du Vicaire général pour venir à la Maison-Mère. Il s'est montré difficile pour accorder cette permission, car il y avait alors une grande attraction à Paris, l'Exposition Universelle, dont on disait merveille dans les journaux, et il craignait que les confrères ne vinssent à la Maison-Mère, plutôt pour l'Exposition, que pour l'esprit primitif. Quand il accordait cette permission il avait soin d'ajouter, à condition qu'on n'ira pas à l'*Exposition Universelle*. Deux confrères demandent à venir faire des études à Paris. « Oui, mais il est bien entendu, qu'ils n'iront pas faire leurs études à l'Exposition ! » Un mois avant l'Assemblée, il n'accorde plus à personne, cette permission. A un de ses meilleurs amis, il écrit : « Il me serait très agréable de vous voir, mais impossible, vu les circonstances. Cela m'est pénible. Il faut que je sois crucifié de toute façon. » Les députés arrivent, ils apportent les *postulata*, les *acta integra*, les *acta probata*, les *instrumenta deputationis* ; il faut examiner toutes ces pièces avant l'Assemblée ; c'est le travail du Vicaire général, et des Assistants. Sans doute, ils n'ont pas à donner de solutions, à approuver ou désapprouver ; ils ont seulement à les classer, pour les remettre à la Grande Commission qui sera élue au début de l'Assemblée et qui passera au crible tous ces *postulata*, examinant quels sont ceux qui doivent être pris en considération et transmis à l'Assemblée, et quels sont ceux qui doivent être rejetés, enterrés, ou bien remis à la solution du Supérieur général.

Donnons un aperçu de ces *postulata*. Sans doute, ils n'ont pas tous été approuvés, mais ils nous manifestent la physionomie morale de la Compagnie au moment où le Père Fiat va en prendre la direction.

Reconnaissons, cependant, que nous n'avons entre les mains que les *postulata* de quinze provinces. Il nous manque ceux de dix-huit provinces. Ces dernières n'ont pas jugé à propos de faire des *postulata*.

Ces réserves posées, nous appuyant sur les quinze provinces qui ont estimé qu'il y avait lieu de faire des *postulata*, nous

donnerons d'abord, la liste de ces provinces avec le nom de leur visiteur, et le nombre de leurs *postulata*. Nous classerons ensuite leurs *postulata* dans un ordre logique. Nous avons déjà parlé de la province de l'Ile-de-France (visiteur : M. Laurent).

Voici la liste des autres provinces.

Aquitaine (M. Souchon)	5	postulata
Picardie (M. Sudre)	20	—
Lyon (M. Dufour)	4	—
Touraine (M. Forestier)	9	—
Languedoc (M. Pereymond)	1	—
Champagne (M. Mourrut)	8	—
Algérie (M. Girard)	3	—
Espagne (M. Maller)	4	—
Constantinople (M. Salvayre)	9	—
Rome (M. Tornatore)	2	—
Lombardie (M. Durando)	4	—
Autriche (M. Mungersdorf)	2	—
Irlande (M. Duff)	2	—
Argentine (M. Réveillère)	3	—

Donnons pour mémoire, la liste des provinces qui n'ont rien envoyé. Nous ferons remarquer cependant, que pour ce qui concerne la province du Portugal, dont nous n'avons aucun *postulatum*, M. Fiat écrira à M. Miel, visiteur, le 24 décembre 1878 : « Je m'occupe des *quaesita* des provinces. Je désirerais savoir 1°, 2° 3°. » Il y avait donc quelque chose provenant du Portugal. Peut-être ces *quaesita* ont-ils été proposés directement au Supérieur général après l'Assemblée. *His dictis*, voici les noms des provinces muettes.

Provence (M. Gadrat).	Tché-ly Occid. (Mgr Tagliabue).
Naples (M. Ruggiero).	Tché-Kiang (Mgr Guierry).
Portugal (M. Miel).	Kiang-Si (Mgr Bray).
Prusse (M. Marcus).	Manille (M. Orriols).
Cracovie (M. Soubielle).	Etats-Unis (M. Rolando).
Perse (Mgr Cluzel).	Mexique (M. Torres).
Syrie (M. Devin).	Amérique Centr. (M. Damprun).
Abyssinie (Mgr Touvier).	Chili (M. Bénech).
Tché-ly Sept. (Mgr Delaplace).	Brésil (M. Bénit).

Voici maintenant, les principaux *postulata*, classés et examinés par les membres du Grand Conseil.

A. — Constitutions et Assemblées

1° On prescrit de tenir l'assemblée domestique quand il n'y a que deux prêtres avec le supérieur. Mais alors le *secret de l'élection* ne peut être gardé, chacun des deux prêtres étant obligé de voter pour l'autre, on sait alors pour qui le supérieur a voté, ce qui présente des inconvénients (Constantinople. Autriche).

2° Que chacun ait entre ses mains le *livre de nos privilèges* (Espagne).

Nous omettons plusieurs autres *postulata* concernant les Constitutions et les Assemblées, à cause de leur caractère un peu trop juridique.

B. — Règles

1° Recommander aux Missionnaires d'entretenir et de développer leur science théologique (Touraine).

2° R
qui man
raine).

3° N
Touraine

4° R
à l'occasi
dehors d'

5° Q
à notre e
saint Vin

6° Q
risation d

7° Or
du moins
(Lombardi

8° Ne
(Autriche)

1° Qu
cinq heur
que les fo
(Irlande).

2° Qu
nigne la d
tout quan
taine).

3° Qu
façon ordi

4° Qu
ne peut pa

5° Rég
aux extern

6° Fai
(Aquitaine)

7° Sui
ponses con
les autres,

8° Que
local des cl

9° Que
ment aux l

10° Qu
tres à n'ir
compte des

Etablir
Congrégatio
des Assistans
(Picardie).

1° Etal
die, Lyon).

2° Reprendre et punir les Missionnaires *non paucos numero*, qui manquent à la charité par paroles et par lettres (Touraine).

3° Ne pas envoyer ni recevoir de lettres sans permission (Touraine, Autriche).

4° Révoquer toutes les permissions données par M. Etienne, à l'occasion des persécutions, aux confrères obligés de vivre en dehors d'une maison de la Congrégation (Espagne).

5° Qu'on fasse faire un livre de méditations, appropriées à notre esprit, d'après la vie, les lettres et les conférences de saint Vincent (Algérie).

6° Qu'on ne permette pas d'imprimer des livres sans l'autorisation du visiteur (Rome).

7° On écrit dans les journaux : l'interdire absolument, ou du moins exiger l'approbation du visiteur, et une cause grave (Lombardie).

8° Ne pas aller au parloir sans la permission du supérieur (Autriche).

C. — Supérieur général

1° Qu'il veuille bien changer l'heure du lever, la ramener à cinq heures, comme c'était au début de notre province, parce que les fonctions des Missionnaires se tiennent le soir très tard (Irlande).

2° Qu'il veuille bien interpréter d'une manière plus bénigne la discipline concernant les voyages dans la famille, surtout quand les proches parents sont gravement malades (Aquitaine).

3° Qu'il ne permette pas de confesser les moniales d'une façon ordinaire (Aquitaine).

4° Qu'il n'accepte pas, et ne fonde pas de maison où l'on ne peut pas mener la vie commune (Picardie, Touraine).

5° Régler ce qui concerne la confession des Missionnaires aux externes (Lyon, Picardie).

6° Faire composer et imprimer la vie du Père Etienne (Aquitaine).

7° Suivre l'ordre hiérarchique pour les demandes et les réponses concernant les permissions ; qu'elles passent les unes et les autres, par les supérieurs et visiteurs (Picardie, Touraine).

8° Que le Supérieur général informe toujours le supérieur local des changements qui se font dans sa maison (Champagne).

9° Que le Supérieur général réponde fidèlement et promptement aux lettres d'affaires (Constantinople).

10° Que le Supérieur général n'applique pas les jeunes prêtres à n'importe quel ministère, *sine delectu* ; qu'il tienne compte des capacités (Touraine).

D. — Assistants

Etablir à Saint-Lazare, pour chacune des fonctions de la Congrégation, des Missionnaires expérimentés, particulièrement des Assistants, auxquels on puisse recourir dans les difficultés (Picardie).

E. — Provinces

1° Etablir plusieurs Séminaires internes en France (Picardie, Lyon).

2° Que les provinces de France soient comme les provinces étrangères, qu'elles se gouvernent par elles-mêmes, sauf recours au supérieur général, dans les causes majeures (Picardie, Champagne).

F. — Visiteurs

1° Une province se plaint que son visiteur est tellement absorbé par les Filles de la Charité, qu'il ne visite pas les maisons de confrères.

2° Que les visiteurs jouissent des facultés indiquées dans leurs règles, surtout quant aux changements des confrères, non supérieurs (Constantinople).

3° La province d'Argentine demande que le visiteur puisse accepter une maison quand il y a urgence et avis favorable du conseil provincial. Car, il y a souvent un retard considérable qui nuit au bien, vu la distance et le temps qu'il faut pour écrire à Paris, et en recevoir la réponse.

G. — Maisons particulières

1° Que l'argent et les titres soient bien gardés dans un coffre à double clef (Lombardie).

2° Ceux qui sont propriétaires légaux des biens de la Communauté, devront faire un testament, selon les indications du visiteur et des gens compétents (Lombardie).

3° Que l'on s'interdise absolument les contrats aléatoires (Lombardie).

H. — Maison-Mère

1° Rétablir les retraites, comme elles existaient du temps de saint Vincent à l'ancien Saint-Lazare ; donner aux retraitants les chambres des étudiants (Touraine).

2° Que le directeur et le sous-directeur du Séminaire interne à Paris, n'aient aucune autre fonction (Picardie).

3° Qu'on n'admette personne au Séminaire interne, sans un témoignage authentique de qui de droit (Picardie).

4° Que les prêtres fassent une année entière de séminaire, et qu'ils soient, pendant ce temps, préparés à nos fonctions (Picardie).

5° Qu'on fasse des exercices de prédication à Saint-Lazare pour les séminaristes et pour les étudiants (Picardie).

6° Que les scolastiques soient placés en dehors de la Maison-Mère, pour raison de santé, d'études et de sanctification (Champagne, Picardie, Touraine, Languedoc, Constantinople).

7° Que les scolastiques soient préparés à nos fonctions (Picardie).

8° Que les étudiants soient ordonnés prêtres, après trois ans, et qu'ils soient alors réunis dans une maison spéciale (Picardie).

I. — Professeurs

1° Que les professeurs n'aient pas de fonctions extérieures (Picardie, Touraine).

2° Que les auteurs suivis à Saint-Lazare, soient des auteurs probati, et qu'ils soient les mêmes dans tous les grands séminaires (Picardie).

1°
soient 1

1°
chacune
2°

Qu'
séminai
cardie, 0

1° 1
2° 1
naires (C
3° 0
ment co

Qu'o
Dame de

1° E
de la Cha
2° Q
nées de s
raine).

1° Q
lent la la
2° A
3° E
y a beau
4° A
désirent (C
5° R
semblable
6° Ne

1° De
tines à 13
2° Av
ou âgés (C
Nous
devenu Su
gesse, pru
En att
ples, à ce
putés qui
l'on se pro
populaires

K. — Missions

1° Ne pas envoyer les Missionnaires seuls en mission. Qu'ils soient toujours au moins deux (Picardie).

L. — Paroisses

1° Qu'il y ait toujours des Missionnaires missionnants dans chacune de nos paroisses (Picardie, Touraine).

2° Qu'on rédige un directoire pour les paroisses (Picardie).

M. — Grands Séminaires

Qu'on place les confrères quelque temps dans un grand séminaire avant de les nommer *missionnaires missionnants* (Picardie, Champagne).

N. — Petits Séminaires

1° N'accepter que des petits séminaires purs (Lyon).

2° Revoir et perfectionner le directoire des petits séminaires (Champagne).

3° Que l'enseignement des sciences ne soit pas exclusivement confié à des collaborateurs (Champagne).

O. — Ecoles apostoliques

Qu'on établisse des écoles apostoliques (Lyon propose Notre-Dame de la Roche).

P. — Filles de la Charité

1° Bien choisir ceux qui font du ministère chez les Filles de la Charité (Picardie).

2° Que le même missionnaire ne prêche pas plusieurs années de suite la retraite dans la même maison de Sœurs (Touraine).

Q. — Missions étrangères

1° Que les Missionnaires et les Sœurs apprennent et parlent la langue du pays où ils sont (Brésil, Constantinople).

2° Accepter la maison de Saint-Jean de Cuyo (Argentine).

3° Envoyer un missionnaire irlandais en Argentine, où il y a beaucoup d'Irlandais (Argentine).

4° Accepter les séminaires du Brésil, où les évêques nous désirent (Brésil).

5° Regrets qu'on ait abandonné Naxie, ne pas faire chose semblable sans consulter supérieur et visiteur (Constantinople).

6° Ne pas fermer Smyrne (Constantinople).

R. — Divers

1° Demander à Rome, que nous puissions commencer matines à 13 heures (Autriche).

2° Avoir une maison pour soigner les confrères malades ou âgés (Touraine).

Nous verrons dans le chapitre suivant, comment M. Fiat, devenu Supérieur général, a répondu à ces postulata avec sagesse, prudence, délicatesse et fermeté.

En attendant, M. Fiat veille par ses paroles et ses exemples, à ce que la Maison-Mère accueille avec cordialité les députés qui arrivent. Saint-Lazare devient un petit cénacle où l'on se prépare aux élections, non pas comme les Assemblées populaires par des cabales, par des intrigues, mais comme l'as-

semblée des Apôtres, à Jérusalem, après l'Ascension, avant la Pentecôte, par le silence et la prière. *Ostende nobis Domine, quem elegeris*. Montrez, Seigneur, l'homme de votre choix. M. Fiat rappelle la règle du silence dans les corridors. Il tient à ce que la Maison-Mère, soit la maison silencieuse, même et surtout quand elle est le siège d'une Assemblée générale.

Cette fermeté frappe les députés, et elle les dispose doucement à voter pour M. Fiat. Les anciens de Saint-Lazare, que j'ai connus, il y a quarante, cinquante, soixante ans, aimaient à parler de cette époque avec attendrissement ; ils se rappelaient le souci que l'on avait alors d'agir surnaturellement. Il semblait à tous, que le Saint-Esprit planait au-dessus de la Maison-Mère. On se préparait, non pas en allant à l'Exposition qui, cependant, attirait des foules du monde entier, mais en suivant fidèlement les exercices de Communauté : oraison, bréviaire en commun, récréation, silence ; on voyait avec édification les députés faisant le chemin de la Croix, demandant au directeur la permission de revoir la salle du séminaire, priant longtemps devant la chaise de saint Vincent de Paul, parcourant l'un après l'autre les petits autels de la chapelle où ils avaient dit ou servi la messe, etc... Rien d'étonnant, disaient les anciens, à ce que Dieu ait béni l'Assemblée de 1878. Les députés paraissaient vraiment pénétrés d'un grand amour de la Congrégation et du désir surnaturel de lui donner un chef selon le cœur de Dieu.

Aussi, Dieu bénit l'Assemblée et donna à la Congrégation pour trente-six ans, un des meilleurs Supérieurs généraux qu'elle ait eus, un homme très au courant des choses et de l'esprit de la Compagnie, un vrai père, un digne fils de saint Vincent.

Edouard ROBERT.

Frère HULEU (1878-1954)

Le Frère Huleu naquit à Lille, le 11 décembre 1878, dans le quartier populaire de Wazemmes. Il fut baptisé le 14, à l'église Saint-Pierre-Saint-Paul, sa paroisse, et reçut au baptême les noms de Jules-Edouard.

Une sœur l'avait précédé au foyer. Et, après lui, le foyer s'enrichit encore de bon nombre d'enfants. Jules, qui avait bon cœur, voyait tout heureux grandir frères et sœurs autour de lui.

On habitait presque en face du presbytère Saint-Pierre-Saint-Paul, dans cette rue du marché, ordinairement très calme, mais qui s'anime le dimanche quand s'ouvre le fameux marché de Wazemmes, célèbre par le grouillement de la foule qui s'y presse et par la multiple variété des objets les plus hétéroclites qu'il offre à la curiosité de tous les fureteurs et chercheurs d'occasions. Le bon Frère Huleu, en sa jeunesse, dut faire là, certains dimanches, quelques joyeuses incursions et, sans doute, quelques bonnes emplettes, dans le curieux dédale des étalages et parmi les surprises du jour.

A la
qui était
ment le

Mais
donnant
tard, le
ces : deu
imaginé
les rivièr
en outre
coup de
son parra
gret, acc
quelque p
de l'Oise,
sagers. Te
Huleu et

Il av
pain de
bras robu
papeterie
nête chrét

Une a
ses yeux
chez lui,
ques, médi
moyennan
lui conserv
peu malad
vie se serv
s'en privai

Cepen
provoquée
dat. Deven
guerre 191
Longtemps
elle sera
l'hôpital a
voyée à Al
a quelques
au service
grands coll

Jules
l'abattre, av
vrier. Par a
alors, il éta
foi. A Lille
de protesta
milliers, déf
et, en silenc
Maurice jus
che de la ru
certainemen
la foi de tou

Sur ces
confrères qu
du Port, tou

n, avant la
ois Domine.
otre choix.
ors. Il tient
e, même et
érale.

dispose dou-
Lazare, que
s, aimaient
se rappel-
ellement. Il
ssus de la
Exposition
mais en sui-
aison, bré-
avec édifi-
mandant au
ire, priant
l, parcou-
elle où ils
lisaient les
Les dépu-
de la Con-
chef selon

ngrégation
généraux
et de l'es-
nt Vincent.
DBERT.

8, dans le
à l'église
ptème les

, le foyer
avait bon
autour de

nt-Pierre-
ès calme.
x marché
e qui s'y
térocrites
eurs d'oc-
e là, cer-
as doute.
étalages

A la maison, la maman tenait un petit commerce, et le père, qui était mécanicien, louait ses services. On gagnait honnêtement le pain de la nombreuse famille.

Mais de grosses épreuves survinrent : la mère mourut en donnant naissance à son cinquième enfant. Quelques années plus tard, le père mourait à son tour, dans de tragiques circonstances : deux jeunes mariés d'une riche famille de Lille avaient imaginé de faire leur voyage de noces en canot automobile sur les rivières de France. Ils avaient leur pilote, mais il leur fallait en outre l'aide de gens dévoués pour donner à l'occasion un coup de mains. Sollicité par un membre de la famille, qui était son parrain, M. Huleu, par reconnaissance, avait, comme à regret, accepté de faire partie de cette expédition originale, mais quelque peu périlleuse. Or, le pilote, dans la splendeur des eaux de l'Oise, alla heurter un barrage, chavira et périt avec les passagers. Terrible aventure, qui allait changer la vie de la famille Huleu et créer pour l'ainé des fils, de nouveaux devoirs.

Il avait environ dix-huit ans. Il était en âge de gagner le pain de la famille. N'ayant pas de métier, mais ayant de bons bras robustes, il entra comme simple manutentionnaire dans une papeterie voisine. Il s'y montra bon et loyal travailleur, et honnête chrétien.

Une autre épreuve vint bientôt le contrarier et l'inquiéter : ses yeux le faisaient souffrir. Il y avait heureusement près de chez lui, un excellent oculiste, professeur aux Facultés Catholiques, médecin remarquable, et, par surcroît très charitable, qui, moyennant un traitement radical et quelque peu douloureux, lui conserva la vue. Bien qu'il ait eu toujours les yeux quelque peu malades et souvent la larme à l'œil, le Frère put toute sa vie se servir abondamment de ses yeux et lire beaucoup. Il ne s'en privait pas !

Cependant, à la maison, petit à petit, on surmontait la crise provoquée par la mort du père de famille. Un des fils sera soldat. Devenu sous-lieutenant, il tombera dans les combats de la guerre 1914-1918. Une des jeunes filles sera Fille de la Charité. Longtemps compagne au grand hôpital Saint-André de Bordeaux, elle sera Supérieure à l'hospice d'Armentières, réorganisera l'hôpital après les bombardements de la guerre, puis sera envoyée à *Alise-Sainte-Reine*, puis au *Mans*, où elle mourut il y a quelques années. Une autre jeune fille se dévouera longtemps au service de l'enseignement libre, en particulier dans un des grands collèges ecclésiastiques de Lille, le collège Jeanne d'Arc.

Jules grandissait. L'épreuve et la vie d'atelier, loin de l'abattre, avaient fortifié son caractère. C'était un honnête ouvrier. Par ailleurs, dans la triste guerre religieuse qui sévissait alors, il était homme à marquer, simplement mais fièrement, sa foi. A Lille, les processions ayant été supprimées, des cortèges de protestation se formaient chaque année. Des hommes, par milliers, défilaient en masses compactes, le jour de la Fête-Dieu et, en silence, traversaient toute la ville depuis le parvis *Saint-Maurice* jusqu'à cette église *Saint-Pierre-Saint-Paul*, toute proche de la rue du Marché. Jules Huleu avait vingt ans. Il assista certainement à ces vigoureuses manifestations qui fortifiaient la foi de tous.

Sur ces entrefaites, nous le voyons prendre contact avec les confrères qui dirigeaient le Séminaire académique dans la rue du Port, toute proche de la rue du Marché. Il y fait quelque

temps un stage pour s'essayer à la vie de communauté. Et, en 1897, gagné sans doute par les charmes du bon Père Cornu qui préside là à la vie de la petite famille, il se décide à solliciter son admission à Saint-Lazare.

Après les deux années de Séminaire et l'émission des saints vœux, il est envoyé à Lille, au Séminaire. Il retrouve sa maison. Et désormais, toute sa vie va se passer à Lille, ou à la Maison-Mère. A part un court séjour à Wernhout, et l'entracte de la guerre, qui l'envoie comme infirmier à l'ambulance de Gentilly, il sera l'homme du Séminaire académique, tant que les confrères en garderont la direction. Quand on quittera le Séminaire, il ira retrouver son autre maison, la Maison-Mère, qu'il aimait beaucoup. Même pendant ses années lilloises, il viendra volontiers passer les longues vacances universitaires à la Maison-Mère, où il rendra de précieux services, soit à l'office de la porte, soit à la sacristie.

Il eut la bonne fortune de trouver à Lille, dans les débuts de sa vocation, un excellent Frère, le Frère Udley, avec lequel il mena une vie vraiment fraternelle, sous la paternelle direction du Père Cornu, servi lui-même par les excellents confrères qu'étaient MM. Laux et Eugène Vidal. Avec la bonne volonté, la piété, l'amour du travail, qu'il avait puisées dans son éducation première, il put, dans ce milieu favorable, prendre les bonnes habitudes qui firent de lui un excellent Frère. Il avait à assurer, avec le Frère Udley, tout le travail de la cuisine et de la lingerie, la bonne tenue de la cuisine, du réfectoire et du sous-sol. Le dimanche, après Vêpres, les deux Frères, bons compagnons, s'évadant ensemble des sous-sols où ils travaillaient, s'en allaient, inséparables, respirer le bon air de la campagne, puis reprenaient avec simplicité et vaillance le travail de la semaine.

Ce beau temps ne dura que trois ans. Les lois sur les Congrégations rendaient compromettante la présence de Congréganistes dans l'Hôtel académique ! Il fallut quitter la chère maison, briser des liens que la confiance mutuelle des confrères et des séminaristes avaient fortement noués. Le Frère Huleu revint à Paris, où il retrouva, là encore, le bon climat qui convenait à son âme. Il y passa une quinzaine d'années. En 1919, quand les confrères sont rappelés à Lille, il fait partie de la petite équipe. Et il en sera fidèlement pendant vingt ans, jusqu'à ce que des rhumatismes et des malaises d'estomac ayant ébranlé sa santé et lui ayant enlevé tout appétit, il perdra quelque peu son bel entrain de toujours. Il reviendra alors chercher à la Maison-Mère, avec la santé recouvrée, la joie de ses premières années de communauté.

De 1939 à 1954, il y a rendu de bons services.

Un jour, la fatigue du cœur et ses malaises d'estomac l'obligèrent à partager à demi la vie de l'infirmerie. Mais, dans la mesure de ses forces, il continuera à servir. Puis l'infirmerie devint définitivement son domaine. Mais, obstiné à tenir debout, on le vit aller et venir jusqu'au dernier jour : « *J'aime mieux mourir en travaillant, disait-il, que vivre en me reposant.* »

Le Frère Huleu fut vraiment un bon serviteur du Bon Dieu et de la Compagnie. Il servait à sa manière, qui était un peu rude, mais dévouée à fond. Sa religion n'était pas une religion sentimentale ; elle était faite surtout de conviction profonde. Il avait la dévotion du devoir, et du devoir bien

fait ; c'est
devoir
se donne
bons «
d'autres
labores

Ce
ment se
il a jou
apparem
ture. On
Ce n'est
il était
si l'écor
n'étaient
tété ; il
cœur, il
teur, ces
tes ! Mai
gueur d
calme ; c
volontair
certes pa
certaine
trise de
sa mort,
sir de va
figure, sa
et quelqu
rences, il

De fa
liaient et
conscience
soucieuse
vérité, pa
sont désa
qu'il était

Certe
ses et des
compris l
ties. Et al
nété, eû

Quoi
de grande
à Dieu av
laire », au

Cette
moment, i
tion qu'il
niers Sac
par la pré
paraître d
leur table,
plaisant à
yeux, eux
faisant en
le grand v

fait ; c'était chez lui chose bien résolue ; on ne discute pas le devoir ! Mais quand le devoir était fait et bien fait, il aimait se donner du loisir ; il aimait prendre dans sa journée quelques bons « quarts d'heure d'indifférence » au milieu de beaucoup d'autres de bon travail. Et c'était sagesse. « *Otiare quo melius labores* » ! Un peu de repos, pour mieux travailler ensuite !

Ce fut vraiment un homme de dévouement, et il a noblement servi. Homme de caractère, doué d'une forte personnalité, il a joué son rôle dans la Compagnie. C'était, malgré certaines apparences, un « *beau caractère* », fait d'honnêteté et de droiture. On ne dira sans doute pas qu'il avait « *bon caractère* ». Ce n'est pas précisément le mot qui vient sur les lèvres. Car il était souvent, dans ses réparties, rude, brusque, bourru. Mais, si l'écorce était rude, le dedans était excellent. Ses bourrades n'étaient que le revers de sa droiture et de sa parfaite honnêteté ; il était tout vérité, cet homme ! Ce qu'il avait sur le cœur, il le disait tout net sans méchanceté aucune. Sur l'auditeur, ces bourrades-là faisaient effet d'une douche froide, certes ! Mais chez lui — chose curieuse ! — c'était, malgré la vigueur du trait, sérénité parfaite ; cela n'entamait pas son calme ; c'était souvent, sans la moindre colère, une bonne leçon, volontairement donnée à qui la méritait. Pareille vigueur n'était certes pas la douceur idéale ; mais il y avait pourtant en lui certaine douceur, un curieux mélange de brusquerie et de maîtrise de soi : « *In forti dulcedo*. » Une bonne Sœur, apprenant sa mort, dira sa désolation de ne plus avoir désormais le plaisir de voir s'encadrer dans le guichet de la Porte la bonne figure, sa belle barbe, et aussi son air un peu distant, certes, et quelque peu revêché ; mais elle ajoutera : « Malgré les apparences, il était si bon, et il était si serviable ! »

De fait, ces deux qualités qui faisaient contraste, se conciliaient en lui dans un fonds de nature foncièrement droite, consciente d'ailleurs de sa droiture et de sa force, noblement soucieuse de vérité, disant froidement ce qui était à dire, la vérité, parfois même « des vérités » ; et il y a des vérités qui sont désagréables ! Le bon Frère Huleu était dur parfois, parce qu'il était vrai.

Certes, s'il avait eu, non plus seulement à manier des choses et des gens, mais à modeler des âmes, il aurait sûrement compris la nécessité de nuancer sa voix, ses gestes, ses réparties. Et alors cette adaptation aux âmes, alliée à sa belle honnêteté, eût fait quelque chose de très beau.

Quoi qu'il en soit, ce fut vraiment un caractère, un homme de grande énergie, résolu, ne badinant pas avec le devoir, allant à Dieu avec une droiture exceptionnelle : « *par la perpendiculaire* », aurait dit Ozanam.

Cette énergie était même un peu farouche. Jusqu'au dernier moment, il crânera, dominant sa faiblesse. On a dit la stupéfaction qu'il produisit à l'infirmerie, le jour où il reçut les derniers Sacrements. Lorsque, après la pieuse cérémonie, rehaussée par la présence de tant de confrères, les malades le virent apparaître debout, souriant, à la salle à manger, puis s'asseoir à leur table, prendre part au dîner et s'y montrer loquace, se plaisant à raconter des histoires, ils n'en croyaient pas leurs yeux, eux qui l'avaient vu, une demi-heure à peine auparavant, faisant en compagnie de tant de confrères, ses préparatifs pour le grand voyage. Il s'était levé et se prouvait à lui-même qu'il

était encore bien vivant. Était-ce donc vantardise ? Non pas, ce n'était pas dans ses habitudes, mais tant que le Bon Dieu le gardait en vie, il luttait pour garder le trésor.

Il affrontait d'ailleurs le dernier passage avec le même esprit résolu. Il était si calme devant la mort ! Il la regardait avec un bel esprit de foi. Il était de ces hommes simples qui ne compliquent pas les affaires mais qui, par la route toute droite, et regardant tout droit le but, y vont simplement par où le gros des sages a passé, avec un élan et une décision dignes d'une belle simplicité et d'un véritable amour. « *Bonus Israëlita in quo dolus non est* » !

Hé oui, ce fut un caractère ! Il a joué un rôle. Sa vie, en son genre, a eu un certain relief. Il fut un beau type de serviteur honnête, dévoué, fidèle. Bien qu'il n'ait pas eu l'occasion de commander, n'ayant jamais été chef d'office, — et de fait, il n'était pas fait pour cela, n'étant pas assez en nuances — il a pourtant bien marqué sa place partout où il a passé. En sous-ordre, il était remarquable : c'était un excellent collaborateur, bon travailleur, complaisant, toujours disponible. S'il lui est arrivé parfois, vers la fin, de marchander ses services, c'est que ses forces commençaient à l'abandonner. On s'étonnait alors de voir le bon Frère Huleu se faire prier. Ce n'était pas dans sa manière ! Les ans en étaient la cause. Encore rendait-il alors, dans la mesure de ses forces, quelques bons services.

Très personnel, il trouvait d'ailleurs à se rendre utile. Il a eu longtemps, surtout à Lille, à travailler seul. Et cette solitude ne lui déplaisait pas. Et le travail n'en souffrait pas. Sous le regard de Dieu, il abattait belle besogne. Il faisait consciencieusement son devoir. Et le travail était bien fait. S'il lui arrivait d'aventure de participer à quelques gros travaux des gens de service, il était parmi eux « *primus inter pares* » et son ardeur au travail stimulait tous les travailleurs.

Après quoi, il croyait bien avoir le droit d'aller jouir de quelques moments de loisirs et de goûter les charmes de la solitude. Il se retirait dans sa chambre et là, porte bien fermée et fenêtre grande ouverte, soucieux de ne malédifier personne et de respecter les consignes de l'austère supérieur du Séminaire, il tirait sa pipe et son journal. Il s'y trouvait en bonne compagnie.

Cette fameuse pipe n'était pas une compagne de jeunesse, mais d'âge mûr. Et c'était un mariage de raison qu'il avait fait avec elle. A la rue du Marché, on ne fumait pas. On faisait des économies. La chose alors n'était pas si rare ! Et devenu Frère de la Mission, le Frère Huleu garda ses bonnes habitudes : point ne fumait ; c'était bonne occasion de mortification, une mortification qui d'ailleurs ne lui coûtait guère. Mais survint la guerre. Il était infirmier à l'ambulance de Gentilly. Homme de confiance, il faisait respecter les consignes du major. Or, voici qu'éclate le typhus. L'épidémie se propage, les consignes deviennent sévères. Les malades veulent fumer. L'infirmier Huleu, homme de devoir — il aura d'ailleurs un jour la médaille des épidémies — va trouver le major : « Faut-il laisser fumer les soldats ? » La réponse est négative. Mais le major ajoute : « Mais vous, mon frère, je vous conseille de fumer ! » Antidote sans doute ? Et le bon Frère se mit à fumer. Et il fuma longtemps, jusqu'au jour où un autre médecin, devant ses crises de cœur, lui interdira de fumer. Et le bon Frère Huleu, alors, cessa

de fumer
Huleu e

A L

Frère, c

veloppai

On sava

fumée. E

d'ailleurs

ne fuma

cards rev

ou quatr

de fumer

leurs glo

public. N

S'il fuma

dans les

mais il é

privée »,

fumée qu

tabac qui

la fenêtre

Voilà

Huleu, tr

gnes de s

dant aisér

més à un

loyauté.

Il fat

ont spécia

de foi. Ma

jours ! Ce

cette magi

la solenne

venir de c

Penda

sa fidélité

toujours le

il était en

lièrement

un rôle im

qui il pouv

de second

investi d'un

l'administra

il avait un

naire de la

médiaire en

sonnel de

d'union. Il

séminariste

faitement l

faire preuve

prit et de

non seulem

pendant les

des servant

l'office de l

de fumer. Avant tout, le devoir ! C'était catégorique. Le Frère Huleu était capable de ces décisions héroïques.

A Lille, les Séminaristes avaient plaisir à taquiner le bon Frère, certes, très sympathique, au sujet du mystère dont s'enveloppaient cette chambre où il se tenait obstinément barricadé. On savait bien qu'il s'y déployait de magnifiques volutes de fumée. Et M. le Supérieur le savait bien aussi. Toute permission d'ailleurs avait été donnée. Mais au Séminaire, en principe, on ne fumait pas. Les Séminaristes — à part quelques vieux brisards revenus de la guerre avec plusieurs chevrons, après trois, ou quatre, ou même sept ans de service, n'avaient pas le droit de fumer. Ceux qui avaient le privilège, modeste récompense de leurs gloires militaires, devaient se bien garder de fumer en public. Notre bon Frère Huleu respectait la consigne, lui aussi. S'il fumait, on devait en parler le moins possible. On pouvait, dans les fêtes du Séminaire, le chausonner comme tout le monde, mais il était défendu de toucher à « sa vie privée ». « Sa vie privée », c'était la compagnie de sa pipe, les belles volutes de fumée qui tourbillonnaient dans sa chambre, la forte odeur de tabac qui régnait chez lui, et que ne parvenait pas à dissiper la fenêtre toute grande ouverte, jour et nuit.

Voilà quelques aspects du beau caractère du bon Frère Huleu, très honnête, très respectueux de la règle et des consignes de ses Supérieurs, et en même temps très humain, s'accordant aisément aux larges habitudes de vie de Séminaristes, formés à une discipline vigoureuse, inspirée d'esprit de foi et de loyauté.

Il faudrait dire maintenant quelques mots des vertus qui ont spécialement marqué sa vie. Il faudrait parler de son esprit de foi. Mais cette vertu-là a tellement éclaté dans ses derniers jours ! Ceux qui l'ont approché alors, ont tous été frappés de cette magnifique sérénité avec laquelle il envisageait la mort et la solennelle rencontre avec Dieu. On gardera longtemps le souvenir de cette simplicité avec laquelle il affrontait le grand acte.

Pendant sa vie, son esprit de foi s'est révélé surtout dans sa fidélité à la règle et dans son culte du devoir. A Lille, il était toujours le premier à l'oraison, le premier à la prière du soir ; il était en tout d'une régularité parfaite ; son travail était régulièrement fait. Pendant son second séjour, de 1919 à 1939, il eut un rôle important à jouer. Le Frère Udley n'était plus là, avec qui il pouvait partager les responsabilités, lui servant volontiers de second dans le travail. Seul désormais de sa catégorie, il était investi d'une mission de confiance ; il servait de *factotum* dans l'administration du temporel. Avec quelques travaux matériels, il avait un office de gérance et de contrôle. Ravitailleur ordinaire de la cuisine et de la dépense, il était un précieux intermédiaire entre le supérieur et l'économe d'une part et le personnel de service d'autre part ; il y était un excellent trait d'union. Il avait par ailleurs à servir d'intermédiaire entre les séminaristes et le personnel domestique. Il y adoucissait parfaitement les heurts ; car dans cette œuvre délicate il savait faire preuve, à la fois, de souriante bonhomie, de largeur d'esprit et de dignité. Chargé spécialement du réfectoire, il avait non seulement à le préparer pour chaque repas, mais aussi, pendant les repas, à maintenir l'ordre dans les allées et venues des servants de table, à leur faire respecter l'inviolabilité de l'office de la cuisine, à calmer leurs impatiences au guichet ;

après le repas, il avait lui-même à servir les servants, à rappeler au besoin le règlement et le savoir-vivre, à accorder parfois quelque douceur. Il était dans cet office délicat, irréprochable de tenue et de fidélité au devoir. Un séminariste, après un service que le Frère lui avait rendu dans une de ces circonstances, eut un jour la malencontreuse idée de lui offrir un « pourboire ». Le Frère prit alors le plus beau de ses airs bourrus, décocha ce trait : « Mon cher, vous me prenez pour un autre ! » et s'en alla. Evidemment, devant cet air dégagé et ce beau désintéressement, le séminariste n'eut aucune envie d'insister ! Le Frère, à ce poste de confiance, était vraiment précieux.

Avec même savoir-faire et même renoncement, il se prêtait chaque semaine à faire en ville toutes les commissions qu'on lui confiait. Or, il y en avait parfois d'ineffables : il n'y avait pas que des souliers à porter chez le cordonnier, des colis à expédier, des livres à prendre chez le libraire ; il s'est rencontré qu'on lui demandât d'acheter quelques feuilles de papier, des cahiers, un sou de plumes — on avait, en ce temps-là, cinq plumes métalliques pour un sou. — Et notre bon Frère partait sans sourciller, parfois jusqu'au bout de la ville, chez un papetier renommé, pour faire les emplettes désirées. Les bons Anges ont sûrement compté et béni tous ces pas ! Mais, autant était grande son inaltérable patience et sa méritoire douceur devant ces ineffables demandes de services, autant se montrait exigeante sa passion de clarté, de netteté, de logique, dans le libellé de ces fameux billets de commissions qui lui étaient remis chaque semaine. Quand c'était mal présenté, ou libellé en termes confus, le bon Frère Huleu redevenait bourru ; il s'amusait à fustiger ces sottises anonymes. Mais devant un beau billet, bien tourné et bien clair, fallût-il aller au bout du monde, il gardait sa bonne figure impassible et sereine, et il prenait le départ, avec bonne humeur, pour sa longue randonnée. Il était en cela merveilleux. Ces randonnées hebdomadaires doivent avoir dans le Grand Livre de comptes du Bon Dieu, quelques colonnes de mérites, bien chargées.

Avec cette exceptionnelle complaisance, il faut relever encore, parmi d'autres vertus, la vaillance au travail, l'amour du travail. Sa robuste constitution ne redoutait pas la fatigue. Le travail était pour lui comme une fonction de nature. Il l'aimait : il y trouvait son bonheur. Mais ce qui est remarquable chez cet heureux travailleur, c'est que sa vaillance n'avait jamais d'éclipse. Les heures de cafard n'avaient guère prise sur lui et, en tout cas, ne l'arrêtaient pas et ne brisaient pas son courage. Devant un travail qui s'offrait à lui, il ne consultait ni ses goûts, ni ses dispositions du moment ; il était toujours « d'attaque » et, devant un service à rendre, toujours « disponible ». Plusieurs fois déjà, dans ces pages, on aura pu entrevoir cette magnifique constance dans le travail.

Il a vraiment rendu de précieux services et il s'est donné de la peine pour servir. Et ses services étaient rendus avec une simplicité, un naturel, une discrétion qui en doubleraient le prix.

Il faut insister sur cette discrétion. La chose en vaut la peine. Car la discrétion, petite vertu cachée, ne fait pas de bruit ; elle pourrait passer inaperçue. Elle était pourtant chez lui remarquable. C'était en lui délicatesse innée, une vertu de famille.

Il était apprécié, rendu satisfait, son caractère : parfois il était même son caractère, le Bon I, l'on est, exprimé, Cela sup d'autrui. peu démo, besoin, un aspect servir, ne

Ce r et cette r personnage prochain l'aimaient diocésain Séminaris Le Frère

Il se besoin de tété chrét vrage bier il avait eu belle œuvre braves gens qui sera surnaturel M. Laux, leur beau ment attaché équipe de dans une son poste, quinze ans la même r ont profité confiance e discussions cation son sans qu'on frappaient

Malgré éducation, occasion de l'intimité d toute petite entre les tr

Il accompagnait d'une grande déférence les services qu'il était appelé à rendre. Des services, bien précieux parfois, étaient rendus modestement, simplement, mais pleinement, de façon à satisfaire. Malgré un tempérament fortement trempé et une personnalité très accusée, il a beaucoup travaillé « pour les autres » : il a apporté au service de l'œuvre et des confrères, et parfois au service du personnel domestique, un dévouement cordial et modeste. Avec un naturel parfait, il a joué magnifiquement son rôle de serviteur des serviteurs de Dieu. Ce réaliste s'était mis, avec une belle sagesse, dans la vérité du rôle que le Bon Dieu lui avait départi. Dans la vie, il faut être ce que l'on est, pleinement. Il l'a été. On était sûr qu'au moindre désir exprimé, il répondrait : présent ! Il était toujours disponible. Cela suppose quelque humilité et grand respect de la volonté d'autrui. Ce n'est pas qu'il marquât grand enthousiasme ; il était peu démonstratif, mais froidement, il était à vos ordres, et la besogne était bien faite. C'était chez lui, une sorte de religion, un aspect du devoir. A l'exemple de Notre-Seigneur, il entendait servir, non être servi : « *Ministrare, non ministrari.* »

Ce rôle-là, bien joué, était très beau. Par cette déférence et cette discrétion dans le dévouement, il a mis en valeur son personnage. Aussi s'est-il attiré l'estime de tous ceux qui l'approchaient. Il était en faveur au Séminaire. Les Séminaristes l'aimaient : il était très apprécié des autorités académiques et diocésaines. Il a fait vraiment honneur, chez nous, parmi les Séminaristes et les étrangers, à la vocation de frère coadjuteur. Le Frère Lazariste du Séminaire académique était quelqu'un !

Il semble bien que c'était plaisir pour lui de faire belle besogne et de bien tenir son rang. C'était chez lui belle honnêteté chrétienne, et, comme disaient nos pères « piété de l'ouvrage bien faite ». Mais aussi, par une faveur de la Providence, il avait eu la bonne fortune, dès ses premières années, en cette belle œuvre du Séminaire académique, d'avoir à servir de bien braves gens, qui s'étaient fait aimer de ce bel et grand amour qui sera toujours le meilleur fondement du respect et d'une surnaturelle déférence. Il avait là à servir un M. Cornu, un M. Laux, un M. Eugène Vidal, un M. Dillies, et à les aider dans leur beau travail. Il avait appris, dans le cadre exceptionnellement attachant de cette maison, au sein de cette remarquable équipe de confrères, la beauté de l'ordre et de l'union fraternelle dans une Communauté, et la joie de servir en beauté, chacun à son poste, dans une belle œuvre. Quand l'équipe se reforma quinze ans plus tard, il fallait qu'il en fût partie. Il y apporta la même noblesse de sentiments. Et les confrères de ce temps ont profité du précieux héritage. Lui, modeste, jouissant de leur confiance et de leur intimité, était bien un peu mêlé à leurs discussions théologiques et administratives et y disait à l'occasion son mot ; mais toujours discret, il gardait les distances, sans qu'on eût à le lui demander. Cet accord, cette harmonie, frappaient et édifiaient.

Malgré toute la délicatesse de son âme et la qualité de son éducation, il trouvait sûrement, dans cette parfaite déférence, occasion de bien des mérites. Il lui eût été si facile d'abuser de l'intimité dans laquelle on vivait : l'équipe des confrères était toute petite, leurs vies, très mêlées. Il ne pouvait être question, entre les trois confrères et l'unique Frère présent, de règle de

séparation ; matériellement parlant, du moins. On vivait les uns sur les autres, on ne pouvait laisser le bon Frère se morfondre tout seul. La Règle de séparation ne pouvait jouer que dans l'ordre moral, par une grande déférence mutuelle et le respect mutuel des conditions particulières de vie d'un chacun. Être chacun ce que l'on est ; respecter en autrui ce qu'il est ; vivre joyeusement cet ordre divin, c'est sagesse. Les confrères de Lille ont assez bien réalisé ce programme. Et le Frère Huleu y a fait merveille. On mettait à observer la règle matérielle, une grande largeur d'esprit, mais les sentiments intérieurs d'estime mutuelle, de déférence et de discrétion, assuraient, dans la fusion nécessaire de leurs vies, cette indépendance et cette intégrité parfaite des rôles à jouer, cette liberté d'esprit dont chacun a besoin dans son office, ce respect des situations providentielles, toutes choses qui justifient une Règle de séparation et qui en sont l'âme.

Il faut savoir gré au bon Frère Huleu d'avoir si bien compris la situation exceptionnelle qui était la sienne, de s'y être si bien adapté, d'en avoir parfaitement observé les lois, de lui avoir fait donner tout son fruit, et d'y avoir ajouté tout le charme d'un dévouement de rare qualité. C'est dans son caractère, un des aspects les moins visibles peut-être, mais c'est un des plus méritoires. Grâce à cette sagesse, il a largement contribué au bien qui s'est fait dans ce *Séminaire unique*. Et il est aussi pour sa part dans les sentiments de vive sympathie et de reconnaissance, toujours très vivaces dans beaucoup d'âmes qui ont vécu ces temps heureux.

O service de Dieu !

Oh ! l'agréable et tout aimable servitude,
qui fait en vérité des hommes libres
et des Saints.

Oh ! sainte sujétion de l'Etat religieux,
qui grandit un homme à l'égal des Anges,
qui lui obtient près de Dieu grand crédit,
qui inspire pour lui aux Démons grand effroi,
qui lui conquiert en toute âme grande estime !

Oh ! le digne service !
à embrasser, à toujours désirer !
qui nous mérite le souverain Bien,
et nous fait acquérir la joie qui ne doit pas finir !

(Imitation, III.10.)

Henri DESMET.

P.-S. — En marge de cette notice sur le Frère Huleu, les *Annales* se doivent de renvoyer à la notice de M. Auguste-Marie Wattiez (1860-1942), t. 106-107 (1941), pp. 470-494, et aux pages consacrées aux *Soixante-quinze ans du Séminaire académique* (1876-1952), t. 117 (1952), pp. 409-420.

C'est à
commence
françaises. (tèrent sensi
tants des O
les attribue
dont les mé
ne furent pa
noces de La
en 1648 les
en 1652, les

Dans le
dans cette é
laires sur les
des écoles pa
centres secon
la Congrégat
c) l'enseignei

1. LE T

Parmi le
le travail par
tient la plac
des Prêtres d
aux villageois

Ceux qui
de la Mission
existence, les
la Pologne d'

La littéra
wicz (2) ment
les missions d
leurs propres
et cela ain qu
ils catéchisent
appellent les
ils purifient le
Apostolique le

Les mission
bien différent
tions de son tr
naire de 15 jo

(0) Sigles.
AMS : Arci
des missionnai
ROZ : Roc
Congrégation d
KEN : K
nationale.

(1) *Regula*
(2) « *Opis*
M. Janik, Krak

POLOGNE

L'ACTIVITÉ CULTURELLE DES PRÊTRES DE LA MISSION EN POLOGNE (1651-1864)

C'est à peu près vers la moitié du XVII^e siècle que la culture polonaise commence à subir, forte et déjà ininterrompue, l'action des influences françaises. Celles-ci se faisaient déjà jour sous Ladislas IV, mais elles augmentèrent sensiblement au cours du règne de Jean-Casimir : c'est aux représentants des Ordres religieux et du clergé français qu'il faut en grande partie les attribuer. En 1642, Ladislas IV vit s'établir en Pologne les Piaristes, dont les mérites dans le développement postérieur de la culture polonaise ne furent pas des moindres. Louise-Marie de Gonzague, épouse en premières noces de Ladislas IV, en secondes de Jean-Casimir, fit venir en Pologne, en 1648 les Visitandines, en 1651, les Lazaristes de Vincent de Paul, et en 1652, les Filles de la Charité.

Dans le champ d'action des Prêtres de la Mission, dont il sera question dans cette étude (0), on rencontrera comme œuvres : a) les *missions populaires* sur les vastes territoires de la République, b) la fondation et l'entretien des *écoles paroissiales* et l'instruction ainsi que l'éducation données par les centres secondaires de la Mission surtout dans les nombreuses maisons de la Congrégation établies sur les confins orientaux de la Pologne, enfin c) l'enseignement et la formation du clergé dans nombre de *séminaires*.

1. LE TRAVAIL PARMİ LES PAYSANS DES CAMPAGNES

Parmi les fins que propose saint Vincent de Paul à sa Congrégation, le travail parmi le peuple (classe de la société la plus délaissée au XVII^e siècle), tient la place principale. Les Règles proclament que « le premier devoir des Prêtres de la Mission est de prêcher l'Évangile aux pauvres et surtout aux villageois » (1).

Ceux qui ont pris contact plus direct avec l'histoire de la Congrégation de la Mission en terres polonaises savent que, pendant les 300 ans de leur existence, les Lazaristes sillonnèrent par leur labeur apostolique, le sol de la Pologne d'un bout à l'autre.

La littérature nous fournit bien des détails de leurs travaux. A. Kitowicz (2) mentionne que « leur vocation essentielle était et reste, de prêcher les missions dans différentes villes, bourgades et villages, ce qu'ils font à leurs propres frais, lorsqu'on appelle ces vignerons aux vignes du Christ, et cela afin que nul n'en soit dégoûté à cause des frais. Durant la mission ils catéchisent petits enfants et adultes par leurs fervents sermons. Ils appellent les pécheurs à la pénitence et par la confession sacramentelle ils purifient les consciences des crimes, si grands soient-ils, ayant du Siège Apostolique le pouvoir de les remettre tout comme au grand Jubilé ».

Les missions populaires avaient au XVII^e et XVIII^e siècle un caractère bien différent de celui d'aujourd'hui, car la situation du peuple et les conditions de son travail étaient tout autres. La durée des missions était à l'ordinaire de 15 jours à six semaines; en moyenne, elles duraient environ un

(0) *Sigles utilisés dans les notes du présent article.*

AMS : Archiwum Księża Misjonarzy w Krakowie na Stradomiu Archives des missionnaires de Stradom (Cracovie).

ROZ : Roczniki obywateli zgromadzeń Sw. Wincentego. Annales de la Congrégation de Saint-Vincent.

KEN : Komisja Edukacyjna Narodowa. Commission de l'Éducation nationale.

(1) *Regulae*, c. I, § 1.

(2) « *Opis obyczajów i zwyczajów za panowania Augusta III* » red. M. Janik. Kraków 1926, 46.

mois (3). La principale occupation du prêtre de la Mission était donc de prêcher la parole de Dieu et de catéchiser enfants et adolescents; il enseignait aussi le chant ecclésiastique (4).

Les sermons étaient donnés selon une méthode nommée « petite » qui fut introduite par Vincent de Paul et rédigée systématiquement par son successeur, René Alméras, Supérieur général des Prêtres de la Mission. La catéchisation de la jeunesse était un des points essentiels du programme missionnaire. Aussi souvent, durant la mission, on préparait les enfants à la première Communion. Le catéchisme revenait aux jeunes clercs, qu'on emmenait en qualité d'aides et qui de la sorte poursuivaient leur apprentissage dans la carrière missionnaire (5).

C'est de leur maison de Varsovie que prirent essor les plus anciennes missions populaires. Le « *Catalogus Missionum in Polonia per Presbyteros Congregationis Missionis Varsavienses* » (6), ce plus ancien livre des missions de la Congrégation en Pologne, contient la description de 169 missions données par les missionnaires de Varsovie au cours des années 1654-1740, en Pologne centrale surtout, mais aussi sur les confins de l'est et du midi. Tout un cortège de pionniers de la culture populaire y passe sous nos yeux. D'abord les Français sont en majorité; ils parlent franchement avec enthousiasme de la piété du peuple polonais, piété telle qu'ils n'en ont rencontré de semblable dans leur patrie. Aux plus éminents missionnaires populaires de la seconde moitié du XVIII^e siècle appartiennent parmi les Français : MM. Desdames, Duperroy, Godquin, de Monteils, O'Fogerti, Nollet, Gavet; parmi les Polonais : Zelazowski, Błotowski, Bojanowski, Głrski, Rostkowski, Tario. Au début du XVIII^e siècle, les Polonais déjà dominent en nombre. Parmi les missionnaires populaires de Varsovie il faut nommer : Cybulakowski, Ottowicz, Kochanski; Mroczek, Weber Ring, Czechowicz, Siedlecki et autres. Le second livre des missions de la maison de Varsovie (*Annales Missionum peractarum a domo Varsaviensi ab anno 1741*) continué jusqu'en 1844, fournit le compte-rendu de 336 missions populaires. Elles étaient prêchées régulièrement jusque vers la moitié de l'an 1793 — puis, dans les années qui suivirent le partage de la Pologne, elles eurent lieu plus rarement (7).

En 1682, l'évêque Jean Malachowski fonda à Cracovie-Stradom une maison pour les Prêtres de la Mission; M. de Monteils y arrive en 1686. L'évêque Malachowski, en les faisant venir à Cracovie, avait en vue un double but : d'abord de pourvoir par leurs moyens à la formation du clergé, puis de leur confier l'œuvre des missions populaires dans le diocèse.

(3) *Directoire des Missions*, Paris 1896, 84 suiv.

(4) Ibid. 88 suiv. « Comme les écoles souvenaient faisaient défaut, c'est aux missions qu'incombe le rôle imposant de l'instruction. » Lukawsz vice en parle dans son « *Histoire des écoles* », tome II, p. 145, note 2. A ce manque d'écoles rurales, pour l'époque dont je parle, suppléaient en quelque sorte les missions paroissiales organisées assez fréquemment par les Lazaristes, les Jésuites, les Réformés, les Bernardins et autres religieux, et qui duraient parfois pas mal de temps. Le clergé y catéchisait la jeunesse rurale et même les vieillards et bien souvent enseignait l'art de lire et d'écrire lorsque en quelque endroit le travail des missionnaires se prolongeait. Il faisait aussi connaître au peuple les devoirs envers Dieu et le prochain, enfin il le convertissait — à la pénitence de ses fautes — par de fervents sermons et instructions, lui inculquant l'horreur des péchés et des vices. Il s'en suivait que la moralité et le savoir de notre peuple était bien plus grand qu'aujourd'hui (le milieu du XIX^e siècle) dans le Grand Duché de Pologne, rempli de petites écoles où l'on enseignait aux enfants des paysans l'astronomie, la généalogie de la maison de Hohen-zollern et l'histoire du Brandebourg. » (*Historja szkół w Koronie i W. Księstwie Litewskiem*, Poznań, 4 vol. in-8, 1848-1852).

(5) Schletz A. ks., *Współpraca Misjonarzy z Komisją Edukacji Narodowej*, Kraków 1946, 155 et suiv.

(6) C'est une partie d'un grand manuscrit « *Catalogus Missionum in quibus laborarunt Missionarii Varsavienses et narratio foundationis* », Arch. des Prêtres de la Mission à Cracovie (Stradom).

(7) *Księga pamiątkowa trzechsetlecia Zgromadzenia Księży Misjonarzy*, Kraków 1925, 176.

Il h
la perfe
hameau
pensable
avec leu
du diocè
tuels du
accepten
clercs ai
qu'ils dir

Au
naire de
459 miss
Silésie. C
ruption,
dant moi
missions
lieu durai
évêque de
de Strado
mission d
d'hui (11)
dom (12)
les derniè
dotaies, p

Fut
donnèrent
du jubilé
par Mgr
5 septemb
multiplièr
environ 5
c'était l'un
écrit : « A
renommé c
ardente et
rique; pou
qu'il voulai
sement, av
pouvait vo
ciant son
tionné, on
et se proste
mémorable
sur cuivre

La mai
de celle de
populaires.
ristes dans

(8) La
de Stradom.
Roczniki ob
1912, 136-14

(9) Con
ab initio Fu

(10) Cor

(11) Ksi

(12) Ka
Mission, Par

(13) Con

(14) Kit

(15) Arc

était donc de
ts; il enseignait

ée « petite » qui
ement par son
la Mission. La
du programme
it les enfants à
es clercs, qu'on
at leur appren-

plus anciennes
per Presbyteros
re des missions
e 169 missions
ées 1654-1740,
est et du midi.
sous nos yeux.
t avec enthousi-
ont rencontré
ires populaires
les Français :
Nollet, Gavet;
i, Rostkowski,
nt en nombre.
mer : Cybula-
wicz, Siedlecki
sowie (Annales
continué jus-
s. Elles étaient
puis, dans les
lieu plus rare-

e-Stradom une
arrive en 1686.
ait en vue un
tion du diocè-

st, c'est aux
vics en parle
A ce manque
quelque sorte les
Lazaristes,
et qui auraient
rurale et même
populaires. C'est
aussi connaître
rtissait — à la
lui inculquant
et le savoir de
XIX^e siècle)
l'on enseignait
son de Hohen-
ie i W. Księst-

dukcji Naro-
Missionum in
tionis », Arch.
y Misjonarzy,

Il le souligne dans son acte d'érection : « afin que notre clergé acquière la perfection qui sied à son état et que la population des villages et des hameaux ne soit pas privée de l'instruction nécessaire sur les choses indispensables au salut ». Son désir était que les Prêtres de la Mission, d'accord avec leur vocation : *primo*, prêchent les missions dans villages et hameaux du diocèse; *secundo*, qu'ils reçoivent les ordinands pour les exercices spirituels durant l'espace de huit jours avant leurs ordinations; *tertio*, qu'ils acceptent volontiers, selon la louable habitude de leur Congrégation, prêtres, clercs ainsi que les personnes laïques de toute condition pour des retraites qu'ils dirigeront (8).

Au cours des années 1682-1782, c'est-à-dire, durant le premier centenaire de la maison, les Missionnaires de Stradom (Cracovie) assurèrent 459 missions, principalement dans le midi et l'est de la Pologne, et en Silésie. Ces missions se succédaient les unes aux autres sans aucune interruption, même durant les années de peste et de guerre; elles devinrent cependant moins fréquentes pendant les guerres du début du XVIII^e siècle (*plures missiones impedivit incursio Svecorum*) (9). De même elles n'eurent pas lieu durant l'année jubilaire de 1725 (10). Pourtant lorsque Mgr Szaniawski, évêque de Cracovie, annonça en 1726 le jubilé à Cracovie, les Missionnaires de Stradom organisèrent, avec un grand concours du peuple, une grande mission dans l'église voisine de Saint-Sébastien, qui n'existe plus aujourd'hui (11). Parmi les missionnaires les plus en vue de la maison de Stradom (12) furent reconnus les mérites de M. André Kowalicki, qui, durant les dernières années de sa vie, sans compter d'autres occupations sacerdotales, participa à 60 missions et les dirigea pour la plupart (1741).

Fut particulièrement célèbre la mission que les Prêtres de Stradom donnèrent en 1751 à Notre-Dame de Cracovie. On l'organisa, à l'occasion du jubilé promulgué par le Pape Benoît XIV, en 1750. Selon l'ordre établi par Mgr André Żalwski, ce jubilé devait durer à Cracovie du 7 mars au 5 septembre de 1751. Ce fut aussi à son appel que les Lazaristes de Stradom multiplièrent les missions; ils en assurèrent trois séries, qui les occupèrent environ 5 mois (13). M. Blaise Sikorski fut à la tête de la première mission; c'était l'un des plus vaillants Prêtres de la Mission du XVIII^e siècle. Kitowicz écrit : « Aux temps d'Auguste III, Sikorski était le Missionnaire le plus renommé de cette Congrégation; sa voix était forte et gracieuse, sa parole ardente et pénétrante, son style simple non assaisonné de formes de rhétorique; pourtant il éveillait dans son auditoire les sentiments et les émotions qu'il voulait : larmes, componction, élévation du cœur vers Dieu, attendrissement, aversion du péché et de semblables misères. A ses sermons on pouvait voir souvent l'église entière en sanglots, le peuple professant et criant son amour pour Dieu. Tel un essaim d'abeilles, dans l'auditoire émotionné, on se cherchait l'un l'autre pour se demander mutuellement pardon et se prosterner à ses pieds » (14). La silhouette de Sikorski pendant cette mémorable mission nous est conservée dans un portrait du temps gravé sur cuivre (15).

La maison de la Congrégation de la Mission à Vilna constituait à côté de celle de Varsovie et de Cracovie le troisième centre important des missions populaires. C'est Mgr Alexandre Kotowicz, qui, en 1685 appela les Lazaristes dans la capitale de la Lithuanie et les plaça « in monte Salvatoris ».

(8) La copie de l'acte d'érection dans la traduction polonaise, Archives de Stradom. Voir de même : Bączkowicz, *Z dziejów domu Stradomskiego*, Roczniki obydwóch Zgromadzeń św. Wincentego a Paulo (ROZ) Kraków 1912, 136-141.

(9) *Connolatio Missionum peractarum e Domo Cracoviensi Stradomiensi ab initio Fundationis Anno Dei 1682-1782*. Archives de Stradom.

(10) *Connolatio Missionum*, ut supra.

(11) *Księga pamiątkowa*, 171.

(12) Kamocki M. i Perboyre G., *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, Paris 1863, 134.

(13) *Connolatio Missionum*; Ms.

(14) Kitowicz, *Opis obyczajów*, 46 et suiv.

(15) Archives de Stradom.

où ils construisirent une église sous le titre du *Saint-Sauveur*. M. Paul Godquin fut nommé premier Supérieur de ce poste (16). Il commença son travail en Lithuanie par une mission de trois mois à *Swirz*, au sud de Vilna, où il combattit efficacement superstitions et sorcelleries enracinées dans le peuple.

De leur centre de Vilna les Missionnaires se dispersaient à travers tous les confins septentrionaux et orientaux de la Pologne, propageant l'instruction, relevant le niveau moral des populations polonaise et lithuanienne et celles de la Russie Blanche. On compte parmi les premiers missionnaires populaires en Lithuanie outre M. Godquin, MM. Stanislas Piatkowski et André Korsz. Le livre des Missions de la maison de Vilna mentionne 240 missions données par la Congrégation en Lithuanie, au cours des années 1686-1763 (17).

Le Jubilé de 1776 fut en Lithuanie, pour les Lazaristes de Vilna, une année de travail encore plus intense. C'est alors que l'évêque Ignace Massalski promulga, sur l'ordre de Pie VI, le Jubilé du quart de siècle. M. Thomas Husarzewski composa à la demande de Massalski « *Le Livre du Jubilé pour le diocèse de Vilna* » (Wilno 1776). Il y expliquait certains détails concernant les indulgences selon les décrets du Concile de Trente. Ce livre contenait aussi le règlement des services avec une liste exacte des prédicateurs ainsi que les sujets de leurs sermons durant le Jubilé (18). Les thèmes de prédications furent esquissés par M. Guillaume Kalinski, prêtre de la Mission de Vilna, à la demande de Mgr. Massalski. Sur les 120 sermons donnés durant le Jubilé, 44 furent prêchés par les Missionnaires de Vilna; Drzewiecki, Orłowski et Silbarnik se distinguèrent alors comme orateurs à côté de Kalinski et Karpowicz (19).

Kalinski seul prêcha huit sermons qu'on imprima ensuite (20). On y trouve un réel talent littéraire de prédicateur à côté duquel se manifestent aussi les idées *phystocratiques* - à la mode d'alors - de même que dans les « *Paroles adressées aux agriculteurs de Pawlow* » quoique ces dernières soient postérieures aux sermons (Wilno 1780). Kalinski travaillait à la renaissance de la société polonaise par l'enseignement de la morale et par la propagation de l'instruction parmi le peuple (21).

Dans le dernier quart du XVIII^e siècle un autre remarquable prêtre de la Mission, M. André Pohl déploya une multiple activité. Au début de son travail sacerdotal *Varsovie* et *Siemiatycze* furent le terrain de son action, mais depuis 1782 il se dépensa à Vilna, sans interruption jusqu'à sa mort en 1820. Nous parlerons dans la suite de ses œuvres théologiques. Ici il faut mentionner que Pohl pendant son séjour à *Siemiatycze* (1767-1776) prêcha plusieurs missions populaires (22). Ensuite comme supérieur à Vilna (1782-1820), et puis comme visiteur de la province de Lithuanie (1796-1820), il ranima quelque peu le mouvement missionnaire, malgré la tragique situation politique du pays (23).

(16) *Status domu Wileńskiego Congregationis*, k. 5 et suiv. Archives de Stradam.

(17) *Liber Missionum Domus Vilnensis* (1686-1763) Ms Archives des Prêtres de la Mission à Vilna. Księga Pamiątkowa, 173.

(18) Schletz : *Współpraca Misjonarzy z K.E.N.*, 80 et suiv.

(19) Husarzewski Tomasz 1732-1807 : *Książka Jubileuszowa na dyeczygę Wileńską...* roku 1766. — Vilno In-8, 136 p.n.ch. Voir aussi ma dissertation 114 et suiv.

(20) Kalinski Wilhelm, 6 mars 1747-20 janvier 1789) : *Sermons pendant le grand jubilé de 1776*, Wilno 1776; édition assez rare. Ces sermons font partie du recueil général des sermons de Kalinski. *Kazania*, Kraków, 1-11.

(21) Mowa Imci Xdza Kalińskiego, C.M. o pożytkach z nauk dla rolników miana w Pawlowie r. p. 1780 dnia 8 maja. — Wilno, 1780. Voir aussi Schletz, op. cit. 113-130.

(22) Pawellek P. *Działalność Księży Misjonarzy Domu Wileńskiego*, Kraków 1931, 67.

(23) Détails biographiques; voir Stankonowicz, *Pamiętka życia ś. p. X Andrzeja Pohla*, Wilno 1821.

M.
peuple n
nombre
des Miss
moral » e
volumes
prochain
catéchism
4 petits
donnent
pour leu

Vers
de Vilna
ne fut réa
M. Josep
Pajewski
allemand

Si à
considéra
de Gdans
moitié du
ainsi que
les diocès
seulement
gation de
leur arriv

Cette
intellectu
bien médi
ces valeu
populaires
constituer
Pologne.

La di
paroissial
Les règles
adjuvare au

A l'ép
les campag
des centres
de vie int
des missio
formation
idées du C
Prêtres, m
campagne.

Peu aj
tention de
à organiser
nouvelle d
aussi voir l
clercs des s
et des sémi

(24) R
126 et suiv
(25) R
(26) Co
V. 132, 173
(27) Co
(28) Co

M. Pohl a aussi de grands mérites dans le domaine de la culture du peuple par ses travaux scientifiques populaires qui se répandirent en grand nombre, surtout dans les confins septentrionaux et orientaux. L'imprimerie des Missionnaires à Vilna éditait les œuvres suivantes de Pohl : « *Caléchisme moral* » en 4 volumes (Wilno, 1803), « *Caléchisme dogmatique* » en deux petits volumes (Wilno, 1809), « *Sermons moraux sur les devoirs envers Dieu, le prochain et nous-même* » (Wilno, 1812), « *Les obligations du chrétien ou caléchisme de mission* » (Wilno, 1814) et enfin « *Sermons de missions* » en 4 petits volumes (Wilno, 1815); excellents pour les temps d'alors, qui donnent aux jeunes travailleurs des missions une abondance de matériaux pour leurs sermons.

Vers la fin de sa vie Pohl résolut d'envoyer des prêtres de la Mission de Vilna dans le fond de la Russie, aux colonies de *Saratow*. Cette pensée ne fut réalisée que par son successeur, le visiteur de la province de Lithuanie, M. Joseph Stankowicz, qui envoya ses prêtres : Kuncewicz, Kimborowicz, Pajewski, Rawa, Srednicki chez les colons polonais, français, italiens et allemands habitants de ces terres. Ce poste exista à peu près jusqu'à 1870 (24).

Si à côté des centres principaux : Cracovie et Vilna nous prenons en considération d'autres postes de la Congrégation, comme : *St Adalbert* près de Gdansk (depuis 1713), *Mława, Płock, Lublin, Siemiatycze*, et, depuis la moitié du XVIII^e siècle, les maisons de la Mission parsemées dans le sud-est, ainsi que l'action missionnaire de la maison de Lwow de 1748 à 1782 dans les diocèses de *Luów, Chełm, Kamieniec et Luck-Zydomierz*, — c'est alors seulement que nous pouvons embrasser l'ensemble de l'œuvre de la Congrégation de la Mission, accomplie au milieu du peuple dans l'espace depuis leur arrivée en Pologne jusqu'à leur suppression en 1864.

Cette œuvre mérite d'autant plus d'être mise en relief que le niveau intellectuel et même moral de notre clergé des campagnes était souvent bien médiocre dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle et qu'en même temps, ces valeurs étaient négligées dans la classe villageoise. Ainsi les missions populaires apportèrent à la culture du peuple des valeurs indubitables et constituèrent une page lumineuse dans l'histoire de la Congrégation en Pologne.

2. ACTIVITÉ PÉDAGOGIQUE

La direction des séminaires ecclésiastiques et l'éducation du clergé paroissial faisaient partie des devoirs essentiels des Prêtres de la Mission. Les règles de la Congrégation en font explicitement mention : « *Ecclesiasticos adjuvare ad scientias, virtutesque acquirendas, ipsorum statui requisitas* » (25).

A l'époque où la Congrégation prenait naissance, le soin des âmes dans les campagnes était fort négligé. Les prêtres travaillaient en majorité dans des centres plus considérables. Il ne suffisait donc pas pour relever le niveau de vie intellectuelle et religieuse dans les campagnes de s'y rendre avec des missions, il fallait encore trouver pour cette population rurale une formation religieuse stable. Dans ce but saint Vincent, entrant dans les idées du Concile de Trente, fondait des séminaires pour l'instruction des Prêtres, mais avant tout il préparait des âmes de curés et pasteurs de campagne.

Peu après leur arrivée en Pologne, les Prêtres de la Mission eurent l'intention de fonder un séminaire à Varsovie. Saint Vincent les encouragea à organiser des retraites pour les ordinands avant leurs ordinations et la nouvelle de la réalisation de ce plan le réjouit sincèrement (26). Il désirait aussi voir les Missionnaires commencer un travail systématique auprès des clercs des séminaires externes pour y former le futur clergé diocésain (27), et des séminaires internes en vue d'instruire les futurs Missionnaires (28).

(24) Rosiak St., *Misjonarze Wileńscy w koloniach Saratowskich*, 1938, 126 et suiv.

(25) *Regulae*, c. I, § 1.

(26) Coste P., *Saint Vincent de Paul, Correspondance*, Paris 1922, V. 132, 173.

(27) Coste, op. cit. V. 137, 177.

(28) Coste, op. cit. VI, 261.

Ce plan du Fondateur de la Congrégation ne fut exécuté que plus tard par le supérieur de *Sainte-Croix* (1675) pour le clergé diocésain. Le séminaire interne fut fondé l'année suivante (29). Le séminaire externe, dit *diocésain*, tirait une partie de ses revenus de la fondation de l'abbé Jean Raciborski, qui destina au profit de l'éducation le revenu de deux villages situés non loin de Varsovie : *Zgorzala* et *Dawidy*. Le Chapitre, en 1677, confirma le revenu de ces biens à cet effet avec la clause, qu'on devrait y instruire un certain nombre de clercs de la noblesse pauvre de *Mazovie* (30). En même temps on laissait au discernement et à la prudence du supérieur le choix quant à la réception des fils de parents pauvres, surtout des paysans, qui obtenaient gratuitement enseignement, nourriture et logement (31). A la diète de 1678, on approuva les legs faits au séminaire et on les exempta de toutes charges; ainsi les biens de *Skuty*, *Dawidy* et *Zgorzaty* furent incorporés à l'avantage des Prêtres de la Mission. Les constitutions de la Couronne de la diète susdite soulignent « les travaux excellents accomplis dans nos États *circa institutionem cleri et populi instructionem*, entrepris comme à Rome et dans d'autres royaumes *ex apostolico instituto* » (32). Et la lettre d'Innocent XI à Casimir Szczuka, abbé de *Paradyż*, en 1678, recommandait aux évêques polonais de confier la direction des séminaires en Pologne aux Prêtres de la Mission (33).

Le séminaire de *Sainte Croix*, existant depuis 1675 jusqu'à la suppression de la Congrégation en 1864, rendit d'importants services à l'Eglise en Pologne : soixante évêques en sortirent, sans compter des centaines de prêtres séculiers et de Prêtres de la Mission.

Dans le courant du XVII^e siècle de semblables séminaires en d'autres diocèses furent créés. A *Chelmo*, les prêtres de la Mission prirent en 1677 la direction du séminaire, grâce à l'évêque *Małachowski* et à M. *Eveillard* (34); en 1682, ils ajoutèrent celui du séminaire « du château », à *Cracovie* (35). C'est Mgr *Zbąski* (36) qui, en 1683, érigea le séminaire de *Przemysł* et le confia aux Prêtres de la Mission. En 1689, sur l'ordre du cardinal *Michel Radziejowski*, ils entreprirent leur travail au séminaire de *Lowicz* (37).

Au XVIII^e siècle, presque tous les séminaires passèrent sous la direction des prêtres de la Mission; depuis lors ils formaient le clergé dans les centres suivants : *Plock* (dès 1710), *Lublin* (1717), *Gniezno* (1718), *Włocławek* (1719), *Cracovie-Stradom* (1732) *Krasnystaw*, diocèse de *Chelm* (1740), *Brzozów* (1745), *Lwów* (1745), *Tykocin* (1752), *Kraslaw* en Livonie (1757), *Wilno* en Lithuanie (1765), *Wornie* en Samogitie (1775), *Poznan* (1781), *Zytomierz* (1783), *Mohylew* (1788) (38). En outre ils organisèrent et dirigèrent, durant quelque temps, le séminaire de Vienne en Autriche sous le Cardinal *Migazzi*, ainsi qu'à Vác en Hongrie. Au début du XIX^e siècle, encore trois séminaires prirent naissance sous la direction des Lazaristes, notamment : à *Minsk* (1804), à *Białystok* (1806) et à *Kamieniec Podolski* (1811). Ils furent tous supprimés sous la domination prussienne et russe. Mais plus longtemps, jusqu'en 1864, ils se sont conservés dans l'ancien royaume, formé après le Congrès de Vienne.

(29) *Expositio fundationis*, dans *Catalogus Missionum*, p. 22, Ms. Archives de Stradom. Voir : *Schletz*, *Eveillard* *Jakub*, art. dans : *Polski Słownik Biograficzny*, VI, 322.

(30) *Expositio fundationis*, art. c., voir aussi : *Rocznik Instytutów religijnych i edukacyjnych w Król. Polskim*, Warszawa, 1826, 27, 33 s.

(31) *Expositio fundationis*, p. 23. Ms de Stradom.

(32) *Volumina legum*, V. 568.

(33) *Theiner*, *Vel. Mon. Pol.* III. 639.

(34) *Lukaszewicz J.*, *Historia szkół w Koronie i W. Ks. Lit.* Poznan, 1850, IV. 341 (cf. 4).

(35) *Wysocki St.*, *Seminarium Zamkowe w Krakowie*, Lwów 1910, 244.

(36) *Initia et progressus et status praesens Domus Premyslensis Congr. Miss. anno 1734 conscriptus*, dans : *Hist. Congr. Miss. in Polonia*, p. 297, Ms. de Stradom.

(37) *Lukaszewicz*, op. cit. IV, 296 (34); *Kwiatkowski W.* : *Prymasowska kapituła i kolegiata w Lowiczu*, Warszawa 1939, 244.

(38) D'après : *Historia Congr. Miss. in Polonia*, Ms. de Stradom.

Au (le niveau restait n envoyaien table esp. obligé de tout en p pratiques et les cér qu'on exi du Concil alors au : professeur polonais, travailler elles étaie à ces emp

Au se pourtant : semblée g Grands sé de la théo naires pol tude on u les clercs a rendit de jeune prol doxie des Déjà préc les prêtres et « *Uniger* Dans une M. Bonnet clairement tenir à l'ai veautés et le Saint-Si

Malgré surveillait. « J'entoure afin qu'ils avec eux, circa Ponti,

Slivich giques, intr gence et le rentes ques

(39) Co Varsaviensi

(40) Co

(41) Re Congrégation

(42) Sz

(43) Le

Supplementi decimarum d théologiques scientiam. L. Deipara tuer 1704, die 25 ressante est theologica ».

que plus tard
Le séminaire
dit diocésain,
en Raciborski.
ges situés non
7, confirma le
y instruire un
(30). En même
rieur le choix
paysans, qui
ent (31). A la
les exempta
furent incor-
de la Couronne
plis dans nos
pris comme à
. Et la lettre
recommandait
Pologne aux

à la suppres-
sion à l'Eglise
centaines de

s en d'autres
urent en 1677
veillard (34);
Cracovie (35).
Przemysl et le
rdinal Michel
wicz (37).

s la direction
les centres
ławaek (1719),
rozów (1745),
Wilno en
(1), Zytomierz
rent, durant
inal Migazzi,
s séminaires
t : à Minsk
s furent tous
s longtemps,
formé après

p. 22, Ms.
lans : Polski

k Instytutów
27, 33 s.

Lit. Poznan,

w 1910, 244.
ensis Congr.
onia, p. 297,

Prymasowska

tratom.

Au début (seconde moitié du xvii^e et commencement du xviii^e siècle) le niveau de l'instruction dans les séminaires dirigés par la Congrégation, restait médiocre et sommaire, car les évêques des différents diocèses y envoyaient leurs clercs, seulement avant l'ordination pour y puiser le véritable esprit sacerdotal. Pendant ce court séjour au séminaire on était donc obligé de se contenter des seuls éléments fondamentaux de la théologie, tout en prenant soin de donner quelques teintures des diverses connaissances pratiques pour le travail futur, notamment la théologie morale, les rubriques et les cérémonies. Ce qui constituait l'avantage de cette formation c'est qu'on exigeait une saine ascèse sacerdotale, en observant les prescriptions du Concile de Trente, quant aux retraites avant l'ordination. Le clerc restait alors au séminaire plusieurs mois ou même une année (39). Au début, les professeurs français furent la majorité. En nombre fort restreint, les prêtres polonais, vu leur connaissance de la langue polonaise, étaient destinés à travailler auprès du peuple. Pour les études de philosophie et théologie, elles étaient surtout confiées aux prêtres français, suffisamment préparés à ces emplois.

Au sein même de la Congrégation des Prêtres de la Mission, on songeait pourtant à une réforme ainsi qu'à un nouveau programme d'études. L'assemblée générale de la Congrégation à Paris, en 1668, décida que pour les Grands séminaires l'enseignement de la philosophie durerait 2 ans et celui de la théologie prendrait 3 ans (40). On introduisit ce décret dans les séminaires polonais au cours du premier quart du xviii^e siècle. Pourtant d'habitude on unissait les cours de philosophie et de théologie et l'on ordonnait les clercs après trois ans d'études. Le visiteur des Lazaristes, Pierre Sliwicki, rendit de grands services à la réforme des séminaires en Pologne. Comme jeune professeur au séminaire Sainte-Croix à Varsovie, il veillait à l'orthodoxie des sciences théologiques. Il s'agissait avant tout du jansénisme. Déjà précédemment durant le généralat de M. Jean Bonnet (1711-1735) les prêtres de la Mission reçurent officiellement les bulles « *Vineam Domini* » et « *Unigenitus* » du Pape Clément XI qui condamnent les erreurs jansénistes. Dans une de ses premières lettres circulaires après son élection au généralat, M. Bonnet s'adresse à toute la Congrégation; c'est une lettre circulaire, où, clairement et avec force, il ordonne aux professeurs de théologie de se tenir à l'ancien enseignement orthodoxe, et les met en garde contre nouveautés et erreurs. De même il recommande la fidélité et l'obéissance envers le Saint-Siège.

Malgré ces recommandations et ces avertissements du Général, Sliwicki surveillait de près les professeurs provenant de la patrie du jansénisme. « J'entourerai de vigilance mes nouveaux coopérateurs — écrit-il en 1730 — afin qu'ils n'enseignent pas de « *novitates* » en théologie, mais conversant avec eux, j'ai observé qu'ils avaient de bons sentiments, spécialement *circa Pontificem; anticonstitutionarios abhorrent*, comme des Calvin (42) ».

Sliwicki favorisa au sein des séminaires l'usage des discussions théologiques, introduites par M. Tarlo, afin que les clercs puissent, par leur diligence et leur travail, approfondir sous la direction des professeurs différentes questions, aussi bien théologiques que philosophiques (43). Le fait

(39) *Catalogus sacerdotum et clericorum qui commorati sunt in Seminario Varsaviensi ad S. Crucem ab a. 1675*, Ms. de Stradom.

(40) *Collectio selecta decretorum Congreg. Miss.*, Paris (s. d.), 55.

(41) *Recueil des principales circulaires des Supérieurs généraux de la Congrégation de la Mission*, Paris 1877, I. 270.

(42) Szymbor W. : *Trzy lata w życiu ks. Sliwickiego*, ROZ. 1909, 252.

(43) Le manuscrit des Archives des Prêtres de la Mission à Cracovie : *Supplementum nonnullarum questionum theologicarum per conclusiones... decisarum* de M. Walther (Warszawa 1702). On y trouve jointes les thèses théologiques imprimées, par ex. *Quaestio theologica, quis docet hominem scientiam*. La thèse se termine par ces mots : « *Has Theses Deo Duce, auspice Deipara tueri conabantur Clerici Congregationis Missionis, Varsaviae, anno 1704, die 25 januarii horis pomeridianis... in aedibus S. Crucis* ». Très intéressante est la dissertation de la même année : « *Mater Gratiarum, Quaestio theologica* ».

qu'on éditait souvent des « *Conclusiones* » prouve que ces dissertations ainsi nommées avaient réellement lieu dans les séminaires de la Congrégation; ainsi en 1748 *Conclusiones ex theologia scholastico-dogmatica*, Cracoviae. En 1746, un jeune chanoine de Vilna et de Varsovie, Ignace Massalski, à peine âgé de 17 ans, offrit à son évêque Mgr Joseph Sapieha à Vilna, ses « *Propositiones philosophicae* »; il était clerc au séminaire de Sainte-Croix à Varsovie, il y poursuivait ses études de 1745 à 1749, et partit ensuite pour Rome pour obtenir le grade de docteur (44).

Vers la moitié du XVIII^e siècle les séminaires des Lazaristes atteignirent leur plein épanouissement. Cela dura jusqu'au temps du visiteur Jakubowski. Les Missionnaires appliquaient pour l'éducation du clergé leurs méthodes propres et spécifiques.

L'administration du séminaire était partout uniforme, indépendamment du pays ou de la province. Tandis que l'évêque du diocèse et le visiteur des Missionnaires mettaient entre eux en accord, usages locaux et règles des séminaires particuliers, les préfets et professeurs avaient le devoir d'observer le *directoire* provenant du temps de saint Vincent; cette direction avait été adaptée à l'esprit de chaque époque par des Assemblées générales postérieures convoquées à Paris, où se réunissaient les délégués de tous les pays.

H. Kollataj nous évoque l'image de la vie au séminaire; sobre d'habitude en louanges, il s'exprime pourtant avec éloges au sujet des Lazaristes et de leurs travaux dans les séminaires. Il écrit : « *Les séminaires des Prêtres de la Mission relativement aux autres étaient en ordre parfait. Tout y marchait à la façon française, non seulement quant à l'enseignement, mais aussi quant aux usages... Les séminaires des Lazaristes avaient leurs surveillants internes : préfet et vice-préfet. Cependant chaque clerc dépendait en même temps du supérieur de la maison, où se trouvait le séminaire. L'épreuve et formation des esprits se parachevait par des retraites, la participation des clercs au service de l'église et de la maison, les méditations quotidiennes, les conférences, c'est-à-dire les fruits de la méditation. Quant à la nourriture, la vie y était non seulement modeste mais pauvre. On observait une grande tempérance dans les boissons; l'attitude extérieure était fort bien ordonnée, les manières bonnes, convenables et dignes de l'état ecclésiastique — telle la tactique chez les militaires; les heures de travail strictement réglées; la modestie régnait en paroles et aux récréations. Un clerc ne sortait jamais en ville non accompagné et seulement en certains jours de la semaine (45).* »

Un fait digne d'être mentionné, c'est que l'évêque de Posnanie, Antoine Onuphre Okecki promulga en 1781 un règlement spécial pour le séminaire Sainte-Croix à Varsovie qui nous expose en détail les règles aussi bien pour les professeurs que pour les séminaristes (46). En 1784, il donna aussi un règlement semblable au texte un peu changé, au séminaire de Poznan (47).

Un prêtre de la Mission, dont le nom ne nous est pas parvenu, rédigea la même année, sur l'ordre de l'évêque Okecki un statut pour les séminaires, dans lequel il donne aux clercs des indications détaillées sur la vie ascétique

(44) Voir : *Catalogus sacerdotum et clericorum* (1745) Manuscrit des Archives de Stradom. Voir aussi : *Epistola Sancti Francisci Salesii Episcopi Genevensis ad quendam Ecclesiae Praesulem in qua modum praedicandi ei describit*. Sub ausp. Rev. D. D. O. Szembek *Ecclesiae Cathedralis Culmensis Praepositi — dum ad obiecta contra propositiones theologicas responderent Franciscus Smulski, Gratianus Borzym e Congregatione Missionis, S. Theologiae Candidati — Clero oblata in Seminario Varsaviensi ad aedem S. Crucis Anno 1777*, 8. (Bibliographie de Jocher II, n. 4395).

(45) Kollataj Hugo, *Stan Oświecenia w Polsce w ostatnich latach panowania Augusta III*, ed. H. Mościcki, Warszawa 1905, 150. D'intéressants détails sur les usages aux séminaires de cette époque nous donne Kitowicz dans son livre : *Opis obyczajów*, 49.

(46) *Ordinatio Seminarium Externi Varsaviensis ad Sanctam Crucem*. Ms. Arch. de Stradom.

(47) Antoni Onuphrii de Okecie Okecki, *Episcopi Posnaniensis et Varsaviensis... Seminarium Diocesani Ordinatio* (1784) copie de l'année 1800, Arch. de Stradom.

et scolaire (48); on voit d'après ces règlements la grande sollicitude dont Mgr Okęcki entourait l'éducation du clergé.

Les séminaires de la Congrégation passaient depuis 1772 de bien pénibles moments dans les territoires annexés, ainsi qu'à Varsovie sous le gouvernement prussien. Les séminaires de Varsovie, Lowicz, Gniezno, Włocławek, Poznań se trouvèrent dans une position difficile, lorsque la Chambre prussienne, sous prétexte de réforme des études théologiques, (selon la raison d'État prussien) voulut réaliser ses plans germanisateurs; le plus grand obstacle était pour eux le clergé (49). C'est en la personne de M. Joseph Jakubowski que les séminaires, mentionnés ci-dessus trouvèrent à cette époque un défenseur vaillant de leurs droits. Il envoyait lettre sur lettre à la Chambre se basant sur les droits de l'Église et de la Congrégation (50).

En 1820, M. Michel Symonowicz, alors visiteur, édita un *Mémorial* au sujet des études théologiques. Il donna à ces études une organisation tout à fait moderne; aussi dans la liste des cours nous retrouvons toutes les branches de la science théologique, lesquelles sont enseignées encore aujourd'hui dans les séminaires, à l'exception des disciplines introduites ces derniers temps — comme la médecine pastorale ou la sociologie. Symonowicz exige aussi davantage des professeurs (51). Le plan des études demeure comme à la fin du XVIII^e siècle et comprend quatre ans d'études. C'est ainsi que se présente le plan d'études dans la première moitié du XIX^e siècle (après 1820) (52).

I. — Faculté préparatoire : première année.

<i>Sujet du cours</i>	<i>Nombre d'heures par semaine.</i>
Conférence spirituelle	2
Catéchisme romain	2
Histoire universelle et géographie ancienne	5
Logique et ontologie	4
Rhétorique et style polonais	2
Langue latine	5
Rubriques et cérémonies	1
Chant ecclésiastique	2
Total	23

II. — Faculté de philosophie (seconde et troisième année).

<i>Sujet du cours</i>	<i>Nombre d'heures par semaine.</i>
Conférence spirituelle	2
Catéchisme romain	2
Histoire de l'Église universelle	5
Philosophie	4
Éloquence ecclésiastique	2
Introduction à la Théologie	3
Archéologie	2
Rubriques et cérémonies	1
Chant ecclésiastique	2
Total	23

(48) Lukaszewicz, op. cit., II. 421-434. cf. 34.

(49) Kwiatkowski W. *Sprawa reorganizacji seminarjów duchownych w Warszawie* (1792-1802) Warszawa 1936.

(50) Schletz : Józef Jakubowski, *żołnierz i kapłan*, Kraków 1945, 127.

(51) *Memorial Ks. Szymonowicza w sprawie seminarjów*. Le Ms se trouvait dans la bibliothèque de l'Ossolineum de Lwów. L'abbé St Kalla l'a retravaillé et muni d'explications à ROZ 1937, 29-35.

(52) *Plan d'études avec l'indicateur des heures et les noms des professeurs, en usage dans les séminaires*, imprimé s. d. dans Archives de Stradom.

III. — Faculté de théologie (quatrième et cinquième année).

<i>Sujet du cours</i>	<i>Nombre d'heures par semaine.</i>
Conférence spirituelle	2
Écriture Sainte	4
Théologie dogmatique	4
Théologie morale	6
Théologie pratique	2
Patrologie	1
Droit canonique	4
Total	23

Les « *Programma Questionum ex scientiis theologicis ac philosophicis* » qui se sont conservés en bon nombre, rendent témoignage du niveau des études dans les séminaires de la Congrégation au XIX^e siècle, jusqu'au moment de leur suppression. Le séminaire de *Sainte-Croix* imprimait aussi tous les ans, avant les examens annuels, les conclusions des matières théologiques. De même au séminaire de *Stradom* on a conservé toute une série de ces questions en manuscrit (53).

Quant aux professeurs, il faut avouer que les Lazaristes avaient peu de personnel gradué. En revanche de nombreux séminaires avaient de bons pédagogues. D'ailleurs les autres religieux ne consacraient pas plus de personnel aux études supérieures à la fin de leur scolarité. Les professeurs de séminaire demeuraient d'habitude à leur poste pendant de longues années; parfois on les transférait seulement d'un séminaire à l'autre. À côté de leurs occupations scolaires, les professeurs consacraient leurs moments libres à travailler parmi le peuple. Dans la direction du séminaire, le préfet (recteur) ainsi que les professeurs devaient faire attention à l'uniformité et aux règles de la Congrégation. Toutes les règles et usages dans les séminaires sont réunis dans un livre intitulé : « *Directoire des grands séminaires confiés aux Prêtres de la Mission* ». (Paris 1895). Les devoirs des professeurs étaient strictement définis par les règles éditées spécialement pour eux « *Regulae communes professoribus tum theologiae tum philosophiae* ».

Les séminaristes se divisaient en clercs « en pension » (*clericus in pensione*) et clercs « en fondation » (*clericus in fundatione*). Les premiers payaient eux-mêmes pour enseignement, nourriture et logement; pour recevoir une telle éducation, il fallait donc avoir des parents aisés (54). Les clercs « en fondation » recevaient gratuitement enseignement, nourriture et logement.

Par rapport à l'action éducatrice des Prêtres de la Mission en Pologne, il faut souligner le fait que, pendant les 300 ans de leur existence en Pologne, ils n'eurent pas un moment de déchéance ou de déclin. Au contraire, tandis que les autres religieux, d'ailleurs plus anciens, se trouvaient à l'époque de leur décadence, les Missionnaires étaient au sommet de leur développement. Rien d'étonnant que dans l'histoire de l'éducation du clergé polonais, ils aient laissé une si glorieuse mémoire.

M. Thomas Dobaszewicz (55) dépeint avec force l'action éducatrice des Missionnaires au XIX^e siècle, soulignant qu'ils tenaient plus « à la transformation intérieure de la jeunesse qu'à d'abondantes études. Tout y respirait la piété, la vertu et le sacrifice de soi. Le jeune homme qui arrivait au séminaire, entraînait pour ainsi dire dans une autre atmosphère, un autre monde avec idées et conceptions; il voyait de suite clairement et nettement le néant des biens d'ordre temporel et il disait adieu aux leurs d'un bonheur terrestre. Personne ne parlait de s'enrichir, ne fut-ce que pour réussir dans la carrière ecclésiastique — mais plutôt — du sacrifice complet de soi-même au service de ses confrères dans le Christ — du bonheur qu'on ne peut trouver qu'en servant Dieu fidèlement. »

(53) Dans les Archives de la Mission à Cracovie de *Stradom* on trouve nombre de « *Quaestiones* » des séminaires de Gniezno, Poznań et Lublin.

(54) Moszczeński A., *Pamiętnik do historii polskiej*, Kraków 1905, 19.

(55) *Wspomnienia z czasów, które przeżyłem*, Kraków 1883, 79 et suiv.

En comparant les séminaires de la Congrégation aux autres par exemple ceux des Théatins ou des Barthélémites d'Holzhauser (1613-1658) ou bien avec les études poursuivies dans les autres Ordres, on peut conclure, que les clercs des séminaires tant externes qu'internes y acquéraient la science théologique nécessaire aux prêtres, et surtout la culture spirituelle et intérieure pour leurs fonctions et futurs devoirs sacerdotaux. Il est clair que le clergé au XVIII^e siècle n'était souvent pas à la hauteur de ses obligations. C'étaient surtout les évêques, qui ne répondaient guère à leur vocation. La faute n'en revenait pas pourtant aux éducateurs, car ils n'avaient aucune influence sur la distribution des dignités ecclésiastiques. Malgré cela on pourrait tirer de l'oubli bien des personnes de mérite de cette époque. On peut espérer que l'historiographie polonaise mettra en lumière la vie de plus d'un prêtre de mérite, jusqu'ici inconnu parmi le clergé séculier ou régulier.

Les Prêtres de la Mission avaient aussi nombre d'écoles paroissiales, bien avant que se constituât la *Commission d'Education Nationale* (1773). Les principales étaient : les écoles paroissiales à Varsovie, Mława, Tykocin, Siemiatycze, Zaslav, Smilowicze, Krasiaw et Oświej, et les écoles moyennes de Łysków, Iluksza (56) Chelmno (57). C'est justement dans ce genre d'école que le travail cadrerait avec la vocation de la Congrégation — surtout avec l'idée du travail parmi les villageois. Après la création de la *Commission d'Education*, les Lazaristes se mirent à la besogne avec d'autres Ordres et Congrégations religieuses. Ne constituant pas une congrégation spécialement donnée à l'enseignement, tels les *Piaristes*, *Jésuites* ou *Basiliens* — ils déployèrent une activité plutôt modeste sur le terrain des écoles, primaires et moyennes. Ajoutons qu'ils ne se sont pas conformés de suite, comme du reste beaucoup d'autre Ordres, aux programmes et livres de la Commission, à l'exception peut-être des *Piaristes*. Les Prêtres de la Mission habitant la province loin des centres, n'avaient qu'un faible contact avec la Commission.

Les comptes-rendus des inspections scolaires constatent souvent qu'ils enseignaient bien (ainsi à Łysków (58)), parfois pourtant on remarque quelques lacunes et inexactitudes dans les programmes d'enseignement (ainsi à Siemiatycze (59) et Iluksza (60)). Mais on peut supposer qu'ils se conformaient en général aux exigences de la Commission, car ils étaient toujours en contact avec la France et l'Occident et ils disposaient de prêtres remarquables quant aux questions scolaires.

En parlant du niveau des écoles, il faut mentionner qu'à côté des écoles paroissiales, les Lazaristes avaient aussi l'ambition de posséder des écoles moyennes à Chelmno, Iluksza et Łysków.

Dans le programme d'enseignement on soulignait particulièrement, selon la tradition, mais aussi avec une attentive fidélité à l'esprit de la Congrégation — l'éducation religieuse, la suprématie du latin, de la grammaire et aussi de la rhétorique; la majorité des membres de la Commission (entre autre Kollataj) s'étaient déclarés pour l'étude du latin. Ces Établissements étaient bien fréquentés. On trouve maintes preuves dans la vie culturelle de ce temps, que ces maisons jouissaient de l'estime générale, surtout en raison des classes inférieures et pauvres dont elles s'occupaient spécialement. Les bons pédagogues ne manquaient pas chez les Prêtres de la Mission, tels Stanislas Zdulski († 1782), Matthieu Barthuzel († 1812), Stanislas Sladowski († 1792), François Weinreich († 1829) et d'autres. L'apport de la Congrégation dans le domaine scolaire et éducatif est plutôt modeste. La Congrégation n'avait pas l'intention de rivaliser avec d'autres Ordres

■ ■ ■

(56) Schletz, *Współpraca Misjonarzy*, 60 et suiv.

(57) *Die Geschichte der Stadt Culm*, p. II. 73 Arch. des Sœurs de Charité à Chelmno. Th. Glémme, *Historiografia diecezji Chelmińskiej*, Polonia Sacra, II. 1926, 120.

(58) Giżycki J. M., *Księża Misjonarze w Łyskowie*, Krakow 1915, 22.

(59) Wierzbowski T., *Komisja Edukacji Narodowej, Raporty generalnych wizytatorów z r. 1785*, Warszawa, 1914, 57.

(60) Giżycki, *Księża Misjonarze w Ilukszcie*, Gniezno, 1909, 28.

religieux. Elle réalisait pourtant une tâche importante surtout aux confins de la République — selon l'esprit de sa vocation. Sous ce rapport il faut estimer comme un mérite particulier le travail des Lazaristes dans les écoles paroissiales, alors si négligées.

En parlant des écoles paroissiales et moyennes de la Congrégation nous ne pouvons omettre de mentionner M. Anselme Zygmunt (1771-1844), plein de mérites, professeur des sourds-muets. Envoyé à Vienne par l'évêque Jean Kossakowski pour étudier, il se spécialisa dans l'enseignement des sourds-muets. Il composa pour eux un alphabet, qu'il offrit en 1806 à l'université de Vilna (61). Appelé par la grande duchesse Marie Theodorowna à Pawlowsk près de Leningrad, il y fonda l'Institut des sourds-muets, qu'il dirigea de 1807 à 1810, appliquant dans l'enseignement et dans l'éducation la méthode de l'abbé Charles-Michel de l'Épée (1712-1789). On lui adjoignit comme aide son confrère M. Kimborowicz (62). Les essais pour créer un institut semblable à Vilna ne donnèrent pas de résultat positif (63).

3. TRAVAIL SCIENTIFIQUE ET ÉDITIONS

Le travail scientifique et éditorial de la Congrégation de la Mission en Pologne est en rapport direct avec la question précédente c'est-à-dire l'œuvre éducatrice surtout dans les séminaires. Le plus souvent les Lazaristes écrivaient sermons et manuels pour les séminaires, les autres traités scientifiques étaient plus rares. Les titres polonais cités plus bas sont traduits en français tant bien que mal, car parfois il est impossible de rendre correctement leur langage baroque.

M. Michel Bartholomé Tarlo, premier visiteur de la Congrégation en Pologne, et depuis 1710 évêque de Poznan († 1715) nous laissa deux écrits dignes d'attention : *Epistola pastoralis ad clerum et populum Dioecesis Poznaniensis* (Varsovie 1713) et « Sermon... à la conclusion des quarante-heures dans l'église collégiale de Saint-Jean à Varsovie, le 4 février de l'an 1715 » (Varsovie 1715). Le premier écrit contient une exposition de la théologie pastorale à l'usage du clergé, et en outre un mot de l'évêque adressé au peuple. Dans son sermon prononcé peu après la terrible famine de 1714, Mgr Tarlo expliquait largement que l'amour des pauvres est le fondement de la paix dans le royaume. Des grands seigneurs et de la noblesse, il réclame la miséricorde envers les pauvres paysans : « revenez donc à la raison — dit-il — ayez enfin pitié des pauvres; voulez-vous donc tirer d'eux ou leur arracher la dernière goutte de sang? » (64). Il ordonne au clergé d'organiser en grand la protection et le service des malades et des pauvres.

M. Pierre Yacinthe Sliwicky eut dans l'histoire des Prêtres de la Mission un rôle analogue à celui de Konarski chez les Piaristes; il fut visiteur en Pologne de 1739 à 1774. Esprit universel, il favorisait la philosophie « recentiorum » et combattait les formes scholastiques corrompues. Il connaissait plusieurs langues; lors de ses voyages en Occident, il donnait ses sermons en allemand, italien et français. Il a laissé, en un grand in-folio, un recueil de sermons pour les dimanches et la Passion, et en outre quatre sermons prononcés en 1733-1734 à Gdansk devant le roi Stanislas Leszczyński. Quant

(61) Bieliński J., *Uniwersytet Wileński*, Kraków 1899-1900, II, 782.

(62) Falkowski J., *Wzmianka o trudniących się uczeniem głuchoniemych od wieku 16. Roczniki Tow. Warsz. Przyj. Nauk*, XIV, (1821) 297; Wolfgang A., *Rys historyczny usiłowań w uczeniu głuchoniemych i zakładów na to przeznaczonych*, Dzieje Dobroczynności, I (1823), 358.

(63) Voir : Rosiak St., *Misjonarz Wileński ks. Anzelm Zygmunt, nauczyciel głuchoniemych*, ROZ. 1933 (supplément, p. 17 suiv.).

(64) Tarlo : Sermon. Voir mon article : *Michał Bartłomiej Tarło, Caritas*, 1936, 6 et suiv. Les lettres circulaires de Tarlo visiteur, ainsi que ses lettres pastorales, se trouvent dans les Archives de la Mission à Cracovie. Le couvent des Visitandines à Varsovie possède le manuscrit de son sermon prêché à l'occasion du centenaire de l'ordre de la Visitation, en 1710.

(65) Sliwicky Piotr Jacek (1705-1774), *Kazanie miane w kaplicy Collegij Scholarum Piarum w Warszawie...* — Warszawa, 1757; *Kazanie na pogrzebie... Paula, Karola Lubartowicza Sanguszko...* (1751); *Opisanie pobożnego życia i przykładnego zgonu X. Piotra Gabriela Baudouin*, 1768.

à la pédagogie son « *Sermon donné à la chapelle du Collegium Nobilium Scholarum Piarum à la jeunesse y demeurant, le premier dimanche après l'Épiphanie* » (Varsovie 1757) possède une spéciale importance. De même il faut noter une allocution à l'occasion d'une édition de la grammaire française pour le même collège. Parmi les œuvres de Sliwicki furent imprimées en polonais : « *Sermon aux funérailles du prince Paul Sanguszko* » (Lublin, 1751), « *Sermon à l'institution de l'Ordre de saint Stanislas* » (Varsovie, 1765) ainsi que « *Description de la vie pieuse et des exploits de Pierre Gabriel Baudouin* » (1768) (65). Selon la relation de l'abbé Calmet, le problème des enchantements et des revenants intéressait Sliwicki; il considérait toutes les histoires de ce genre comme produits d'une imagination malade, ayant pour origine et la peur et des romans absurdes (66). C'est ainsi grâce à lui qu'apparut « *Bélisaire* » de Marmontel, en polonais et c'est par quoi il tomba en disgrâce auprès du nonce Durini (67).

Sliwicki était du nombre des convives aux célèbres dîners du jeudi au *château Royal*. Dans la culture catholique du XVIII^e siècle, il occupe une place considérable.

À l'époque de la *Commission de l'Éducation Nationale*, les Lazaristes polonais ne se tinrent pas à l'écart, mais ils prirent une grande part à l'action générale pour la propagation de l'instruction nationale. Aucun d'eux n'a été, il est vrai, membre de la dite Commission, mais le travail et l'activité de la Congrégation s'accordait avec un tel programme. Trois prêtres d'entre les membres de la Congrégation de Vilna occupent la première place.

Le premier est Guillaume Kalinski († 1789) qui a exprimé ses idées pédagogiques dans les « *Sermons donnés pendant le grand jubilé de 1776* » (Wilno, 1776). Ces sermons avaient nettement un caractère social et moral. Des idées belles et nobles s'y déroulent, en rapport avec l'idée d'une renaissance nationale par l'éducation universelle. Kalinski souligne aussi l'importance de l'éducation dans quatre sermons prononcés à Vilna, adressés à la jeunesse du *Collegium Nobilium* des Piaristes. Selon son opinion « la provenance noble » n'a pas d'importance, si les âmes restent « esclaves et avilies... par la luxure, la gourmandise, la perdition et autres ignobles délits, indignes de l'homme ». Le nom de Kalinski est aussi en rapport avec la question paysanne en Lithuanie. Il exposa ses idées physiocratiques dans ses « *Allocutions aux agriculteurs à Pawlow* » (Wilno, 1779) (68). C'est la liberté qui constitue le fondement du bonheur des paysans, l'intelligence avec la justice doivent servir de limites à cette liberté, comme deux éléments qui normalisent la vie individuelle et collective (69). Une édition complète des sermons de Kalinski apparut à trois reprises en 1791, 1805 et 1808, en deux volumes.

M. Michel Karpowicz, prêtre de la Mission et ensuite évêque de Wigry était un physiocrate typique et un défenseur du peuple († 1803). Il exposa toute la vérité quant au niveau et la situation des paysans en Pologne et en Lithuanie dans ses « *Sermons du Jubilé* » (1776) prononcés à Vilna pendant le jubilé; à cette occasion il constatait que « dans le laboureur asservi, l'âme seule est divine, le reste de son être avec la vie, la santé, le corps et toute sa fortune, constituent la propriété du tyran auquel ce malheureux laboureur appartient par un destin fatal » (70). Il réclamait l'instruction pour le peuple, car c'est elle qui va relever le paysan culturellement et religieusement.

(66) Janocki, *Lexicon der jetzt lebenden Gelehrten in Polen*, I. Wrocław 1755, 155 suiv. Calmet, *Gelehrte Verhandlung der Materie von Erscheinungen der Geister etc.* Augsburg 1751, II, 225.

(67) Ma dissertation : *Współpraca Misjonarzy z Komisją Edukacji Narodowej*, 11-37 présente son action culturelle et éducatrice.

(68) Kalinski (abbé Wilhelm) 1747-1789; *Kazania miane podczas wielkiego Jubileuszu roku 1776*, Wilno, druk. królewska, 1776; *Mowa Imci Xiędza Kalinskiego o pociechach stanu rolniczego miana w Pawlowie, dnia 29 czerwca 1779*. — Wilno 1779 (Gazeta Wileńska 1779, Nr. XXXVII); *Kazania przygodne i mowy o edukacji*, Mohylew, 1778, cité d'après le recueil des sermons II, 37;

(69) Schletz, *Współpraca Misjonarzy*, 128.

(70) Karpowicz Michał Franciszek (1774-1803) : *Kazanie Jubileuszowe...* Wilno, 1776, 32.

Nous avons enfin dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle M. Thomas Husarzewski († 1807), personnage intéressant, depuis de longues années professeur de plusieurs séminaires et de « l'Ecole Centrale, » (Université) du Grand Duché de Lithuanie. Certainement il a eu une grande influence sur la société d'alors, comme éducateur de nombreux cadres du clergé séculier aussi bien que de la Congrégation. Comme professeur d'histoire, il prenait en considération dans ses cours non seulement les éléments politiques, mais aussi culturels, basés sur l'historiographie et l'enseignement pratique. Husarzewski était uni à l'esprit et à la philosophie du « Siècle des Lumières » par les liens et des sympathies modifiées par la nature même des choses — par sa vocation sacerdotale et religieuse. Son attitude positive et réceptive envers les philosophes remarquables et les historiens du « Siècle des Lumières », comme Voltaire, Condillac, Lenglet du Fresnoy, constitue sans doute une preuve suffisante de ses relations (72). Parmi les œuvres de Husarzewski, celle qui mérite d'être mentionnée, c'est « *L'allocution prononcée au début des leçons publiques de l'histoire universelle à l'Ecole Centrale du Grand Duché de Lithuanie en 1783* » (Wilno, 1783), (73). D'autre part la traduction de la « *Logique de Condillac* » — faite, sinon par Husarzewski lui-même, en tout cas non sans sa participation, est une preuve caractéristique de sa collaboration avec la Commission de l'Education Nationale. Husarzewski écrivit de plus quelques traités théologiques de moindre valeur comme : « *Tractatus de S. Scriptura, pars I. De libris in generali* » (Wilno, 1798) ainsi que « *Lectio literalis Psalmorum ex variis versionibus et praeceptis ex textu hebraeo...* » (Wilno, 1810).

Les Prêtres de la Missions développaient alors une vive activité éditrice, vu qu'ils avaient transféré leur imprimerie de *Chełmno* à *Varsovie*. Une imprimerie de la Congrégation existait à *Chełmno* depuis environ seize ans (1764-1780). On y édita plusieurs publications importantes, comme « *Manuale Ceremoniarum* » d'après la traduction de M. J. Maszterowski (1764-1772), le *Nouveau Testament* dans une édition vraiment élégante (1772), ainsi qu'un bon nombre de calendriers et de publications de caractère ascétique et dévotionnel (74).

A *Varsovie*, les publications de l'imprimerie gagnèrent encore en activité. Il est regrettable, que nous ne connaissions pas les produits littéraires et scientifiques des Lazaristes de *Chełmno*, mais leurs publications étaient pour la plus part anonymes. Le visiteur de *Varsovie*, M. Nicolas Siemiński († 1788) dirigeait tout ce travail. Leur imprimerie produisit dans les années 1780-1794 environ 80 œuvres, dont j'ai connaissance; et plusieurs comportent plus d'un volume.

Toute une série de publications était visiblement en connexion avec la Commission de l'Education Nationale, ce qui prouve à nouveau, que les Lazaristes de *Varsovie* se conformaient aux principales exigences de la Commission. Aux plus importantes de ces publications appartiennent : d'Arnaud Berquin « *L'ami des enfants* » (1781), « *L'art d'écrire en trois chapitres, tiré de l'Encyclopédie et augmenté d'utiles suppléments* » (1781), de H. Gawłowski « *Mémoire moral* » (1782); d'Anne Thérèse de Lambert « *Sentences et pensées* » (1785) et de Salomon Gesner « *Recueil de romans moraux* » (1790) (75).

Les professeurs des différents séminaires de la Congrégation, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle et la première du XIX^e siècle, écrivaient à l'usage des séminaristes toute une série de manuels des disciplines théo-

(71) Jobert A., *La Commission d'Education Nationale en Pologne*, Paris, 1941, 206 suiv.; Schletz, op. cit. 131 suiv.

(72) Schletz, op. cit. 77-107.

(73) Husarzewski Tomasz (1732-1807) : *Przemowa przy rozpoczęciu lekcji publicznych historii powszechnej w Szkole Głównej W. X. Lit. roku 1783 miana...* Wilno 1784.

(74) Mańkowski A. M. *Dzieje drukarstwa i piśmiennictwa polskiego w Prusach Zachodnich*, Roczniki Tow. Nauk. w Toruniu, XIV, 1907, 49, 55.

(75) Gawłowski H., *Pamiętnik moralny z różnych polskich autorów...* Warszawa, 1782. — Gesner Salomon (1730-1788), *Zbiór powieści moralnych...* Warszawa, drukarnia Misjonarzy, 1790, In-8 210 p. Schletz, op. cit. 46-54.

logiques... Les professeurs du séminaire à Gniezno, M. Joseph Maszterowski remania du français et traduisit en latin le manuel des cérémonies : *Manuale caeremoniarum Romanarum, ex libris romanis... studio ac opera Presbyterorum Congregationis Missionis gallico primum idiomate conscriptum, recens vero in latinum sermonem conversum et ad usum Ecclesiarum Poloniae accomodatum* (Culmae in Prussia, 1764-1769, I-II). En raison de ses qualités, cet ouvrage était d'un usage commun dans les séminaires, mais il rencontra encore plus de succès dans les églises cathédrales et paroissiales durant tout le XIX^e siècle (II éd. v. I. Warszawa 1842, v. II, *ibid* 1819) (76).

M. J. A. Laws († 1843), professeur du séminaire de Sainte-Croix, écrivit et publia en 1805 à Varsovie un cours abrégé des résumés de patrologie, de théologie pastorale et d'herméneutique (Ancien et Nouveau Testament), ainsi que de liturgie « *Hebdomadale studiorum seu rudimenta theologica loco exercitiorum hebdomadum ad usum Seminarit Varaviensis S. Crucis concinnata* » (Varsaviae 1805) (77).

Au cours des études bibliques de l'Ancien Testament, on se servait dans les séminaires polonais, sur la fin du XVIII^e siècle et aux débuts du XIX^e siècle, d'un manuel ayant pour auteur un Prêtre de la Mission de Cracovie, professeur au séminaire. L'ouvrage de Jacques Jachimowski, intitulé : « *Praelectiones theologiae in Sacram Scripturam Veteris Testamenti ad usum Seminariorum intra regnum Poloniae existentium* », (Cracoviae, 1789) reprenait les cours qu'il avait donnés au séminaire « *in arce* » de Cracovie. Il les compléta, durant une longue et pénible maladie, pour rendre service aux autres confrères du séminaire et faciliter aux séminaristes la connaissance de l'Ancien Testament (78). M. Jachimowski s'appuyait dans son ouvrage sur les Pères de l'Église. Il avait une connaissance suffisante de la littérature biblique; quant aux travaux nouveaux, il se basait avant tout sur les recherches du savant français dom Augustin Calmet (1672-1757).

A la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e les Lazaristes polonais se trouvaient donc à la hauteur de leur vocation malgré les épreuves tragiques que subit alors la nation. La Congrégation devait son niveau culturel à deux éminents personnages : le visiteur de Pologne, M. Joseph Jakubowski et le premier visiteur de la province de Lithuanie, M. André Pöhl.

M. Joseph Jakubowski († 1814) était d'abord capitaine d'artillerie et professeur au Corps des Cadets à l'école de l'Artillerie de la Couronne, ensuite prêtre de la Mission depuis 1781, enfin, de 1796 à 1814, visiteur de la Congrégation en Pologne. En possession d'une solide instruction militaire professionnelle, il l'exploita dûment en traduisant et écrivant des traités militaires. En 1775, sur les désirs du Prince Adam Czartoryski, commandant du Corps des Cadets, il traduisit le manuel français de S.B. Bernard : « *Bref recueil de l'histoire grecque depuis les temps héroïques jusqu'à la conquête de la Grèce comme province Romaine* » (Warszawa, ed. M. Groel). En 1781-1782, Jakubowski publia, à l'imprimerie de la Congrégation à Varsovie, une œuvre en 4 volumes du mathématicien français Étienne Bézout (1730-1783) intitulé : « *Cours de mathématiques écrit à l'usage de l'artillerie française et traduit en polonais à l'usage commun, et en particulier à celui du Corps de l'Artillerie Nationale* ». C'est le roi Stanislas Auguste, qui l'encouragea à donner cette traduction. Dans une lettre d'introduction, Jakubowski remercie Czartoryski de lui avoir facilité les études militaires à l'étranger. Ce qui avant tout rendit le nom de Jakubowski célèbre, c'est l'œuvre en trois volumes, écrite pour le Corps des Cadets et pour l'école de l'Artillerie de la Couronne, intitulée : « *La science de l'artillerie, recueillie dans les auteurs* ».

(76) Maszterowski a dédié son manuel à l'évêque Massalski. Voir Schletz, *O niektórych podręcznikach liturg. w dawnych sem. duch. w Polsce*, Kt. 1949, 3-9. L'abbé Fr. Smidoda par erreur attribue la traduction latine à l'abbé Barszczewski, voir : *Polski Słownik Biogr.* I. 309.

(77) Voir l'article de l'abbé Chodzyski St. dans *Encyklopedia Kościelna* de Nowodworski, XII, 16 suiv.

(78) Jachimowski l'a souligné dans la préface aux lecteurs « *Lucubrationem istam, quam fieri curavi, tum per otium diuturnae ac molestae infirmitatis meae, quatenus molestias aegritudinis iucundiores facerem, tum utilitatem intendens cleri iunioris educationis* ».

postérieurs, écrite au profit du Corps de l'artillerie de la Couronne sur l'ordre de sa Majesté Royale » (Warszawa 1781-1783). Cette œuvre constitue la meilleure monographie de balistique dans la littérature du XVIII^e siècle. A côté de ces écrits militaires, Jakubowski traduisit aussi toute une série d'œuvres théologiques. Autant il convient d'attribuer à ses traités militaires une valeur de premier rang, autant il faut caractériser et apprécier à l'opposé ses traductions théologiques. Elles sont nettement beaucoup plus faibles. Connaissant fort bien le latin, le français et l'allemand Jakubowski reste un bon traducteur, mais son choix des œuvres à traduire ne fut pas toujours heureux; il suffit de mentionner la traduction du catéchisme de Colbert (1790) qui n'était pas exempt de jansénisme. Au contraire l'œuvre au caractère apostolique du P. Nicolas Jamin : « *Idées sur les fautes actuelles, traduites du français en polonais selon la seconde édition de Turin* » (Warszawa 1811), est traduite par Jakubowski d'une façon parfaite. Cette œuvre fut mise à l'index par la police du Grand Duché de Varsovie (depuis 1806), car elle s'élevait d'une manière voyante contre l'impiété de la libre pensée. L'archevêque, Mgr Raczynski fut obligé de livrer une vraie bataille pour défendre ce travail. Pour l'enseignement de l'homilétique, Jakubowski traduisit : « *Les principes de la sainte éloquence* » de Hédouin (Warszawa, 1809). La seconde édition de ce livre parut en 1815 dans la rédaction de M. Paul Rzymiski (79).

Contemporain de Jakubowski, M. André Pohl († 1820) travaillait en ce temps en *Lithuanie* comme visiteur de la province des Prêtres de la Mission. C'était non seulement un parfait organisateur, zélé d'œuvres sociales et philosophiques, mais aussi un vaillant missionnaire populaire. Théologien profond, auteur de manuels de dogme et de théologie morale destinés aux séminaires, il fut de plus auteur de nombreux travaux de théologie spécialisée. Jakubowski et Pohl eurent le grand mérite de s'être rendus indépendants de l'étranger en introduisant dans l'enseignement de la théologie, au moins en partie, leurs manuels propres au lieu d'auteurs dépassés — et souvent d'une orthodoxie suspecte. A la place du manuel trop ample de dogmatique et de morale de leur confrère, le lazariste français Pierre Collet, M. Pohl composa son propre manuel intitulé : « *Institutiones theologiae dogmaticae ad usum ecclesiasticorum impressae* » (Vilnae, 1808-1809, I-II), ainsi que : « *Institutiones theologiae morales* » (Vilnae, 1809-1810, I-II) (80). Mais Pohl s'appuyait quand même dans ses manuels avant tout sur les œuvres de son confrère Pierre Collet (81). Les travaux de ce dernier étaient bien connus en Pologne. Le visiteur Sliwicki avait ordonné de suivre fidèlement sa doctrine dans l'exposition des cours; et Collet restait de plus, fort apprécié en France, vu son attitude anti-janséniste. Son manuel de dogmatique « *Institutiones theologiae quas ad usum seminariorum et ferioribus suis praelectionibus contraxit Petrus Collet* » jouissait dans les séminaires polonais d'un grand succès; il fut réimprimé à Vilna, en 1784, en 4 volumes. Dans la majorité des séminaires on utilisa les manuels de Pohl durant la première moitié du XIX^e siècle (82). Parmi les autres œuvres de Pohl, il convient de citer son traité, de caractère philosophico-apologetique : « *Philosophia naturalis, theologiae revelatae praefata, sex partibus comprehensa* »

(79) Schletz, *Działalność naukowa i oświatowa Ks. Józefa Jakubowskiego*, Lwów 1939. — Barnard J. B. (1747-1808) *Krótki zbiór historii greckiej...* Warszawa; M. Groell, 1775, 2 vol. in-8. — Bezout Etienne, *Nauka matematyki do użycia artylerji francuskiej...* Warszawa, druk. XX. Misjonarzy R. P. 1781, 4 vol. in-8; Jakubowski Józef : *Nauka artylerji zebrana z najsłynniejszych autorów...* Warszawa, druk. XX Misjonarzy, 1781-1783, 4 vol. in-8. — Jamin Nicolas (1730-1752), *Mysli ściągające się do błędów...* Warszawa druk. XX. Misjonarzy, 1811, in-8 XIV-514 pages. Hédouin Jean Baptiste (1749-1792) : *Zasady wymowy świętej*, Warszawa, druk. XX Misjonarzy, 1819.

(80) Stankonowicz, *Zycie ks. Pohla*, 18, 22.

(81) Rosset Edmond, *Notices bibliographiques sur les écrivains de la Congrégation de la Mission*, Angoulême, 1878, 33 suiv.; Wicher Wl., *Nauka teologii moralnej w dawnych seminarjach misjonarskich*, Nasza Przyszłość III, 1947, 162 suiv.

(82) *Tableau des livres d'études, employés dans les séminaires* (s.l.n.d.) AMS.

(Vilnae, 1794), ainsi que le traité biblique : « *Scriptura Sacra per quaestiones exposita, responsionibus explicata, contra incredulos defensa* » (Vilnae, 1810-1812, I-II). Son travail, rédigé aussi sous forme de manuel : « *Rubricellae breviarum et missalis Romani* » (Vilnae, 1821, I-II) servait à l'usage pratique du clergé et des clercs; cette œuvre ne fut publiée qu'après la mort de M. Pohl (83).

Les publications scientifiques des Prêtres de la Mission de nationalité polonaise au XIX^e siècle jusqu'à la suppression de la Congrégation en 1864, peuvent être rangées dans trois groupes différents : 1) musico-liturgique; 2) théologique; 3) homilétique. Il convient ici de ne pas s'occuper de plusieurs centaines d'éditions populaires, sorties de l'imprimerie *Sainte-Croix*, à Varsovie.

On apporta toujours grande attention dans la Congrégation des Prêtres de la Mission au chant liturgique d'Eglise. Dans la maison centrale de Varsovie, à *Sainte-Croix* on célébrait très solennellement les fêtes de l'Eglise aussi bien que celles de l'Etat. L'Eglise *Sainte-Croix* a joué un rôle important dans la culture religieuse de Varsovie. On y soignait le chant polyphonique et encore davantage le chant grégorien, qu'on exécutait, dans les premières années du XIX^e siècle d'après le livre écrit par le lazariste Pierre-Joseph Hersztowski : « *Cantionale* » (Varsoviae 1803). En même temps, dans les années qui suivirent le partage de la Pologne, on prit à cœur de soigner le cantique religieux polonais (84).

M. Rzymiski (+ 1833), visiteur, rendit d'éminents services à la culture liturgico-musicale. Il écrivit et publia en 1822 : « *Cantionale ecclesiasticorum* », qui atteignit presque une vingtaine d'éditions avec certaines modifications et transformations postérieures, dues à MM. Waberski et Siedlecki; le clergé paroissial s'en sert encore aujourd'hui. M. Rzymiski a écrit de même un excellent exposé liturgico-spirituel des cérémonies de l'Eglise (Varsovie, 1828), qui atteignit aussi plusieurs éditions (85).

Le plus grand collectionneur des cantiques religieux polonais au XIX^e siècle M. Michel Mioduszewski appartenait aussi à la Congrégation des Prêtres de la Mission. L'idée d'assembler le plus grand nombre de ces pièces religieuses fut conçue par Mioduszewski, en 1830-1831, tandis qu'il accompagnait comme théologien l'évêque Skorkowski, lors de ses visites pastorales. Mioduszewski remarqua que le peuple au sens naturellement musical, chante des cantiques très variés. Il résolut de les extraire de divers manuscrits ou publications isolées et de les éditer (86). Dans son introduction au recueil de cantiques, Mioduszewski note : « que les cantiques passant d'habitude de bouche en bouche, ne sont confiés qu'à la mémoire et subissent facilement des changements; et à mesure que la dévotion se refroidit, ils sont même complètement oubliés. Il est vrai que dans quelques livres les cantiques anciens sont encore conservés, mais difficilement nous trouvons quelqu'un qui connaisse leur vraie et primitive mélodie : et ce qui advint aux anciennes mélodies peut arriver aussi aux mélodies actuelles » (87). Durant sept ans, Mioduszewski recueillit tout cantique pieux, et c'est ainsi que prit naissance le plus considérable des recueils similaires intitulé : « *Livre des cantiques de*

(83) Voir au sujet de cet ouvrage : Schletz, *O niektórych podręcznikach liturgicznych*, 10-13. Pohl est en plus auteur de plusieurs écrits oratoires et ascétiques. Stankowicz en donne une liste exacte à la fin de ses Souvenirs.

(84) Schletz, *Józef Jakubowski*, 73 suiv.

(85) La première édition : *Wykład obrzędów* est aujourd'hui très rare; on la trouve encore dans la bibliothèque de la Congrégation à Cracovie. Au sujet de l'abbé Rzymiski, de son enseignement et de ses mérites en matière liturgique voir mon travail : *O niektórych podręcznikach liturgicznych*, 14-18. Gorzkiewicz M., *Lettre circulaire* du 1. I. 1834, notice funèbre de l'abbé Rzymiski (imprimé) dans Arch. de Stradom.

(86) Feicht H., X. Michał, Marcin Mioduszewski, *Księga pamiątkowa ku czci prof. Chybińskiego*, Kraków, 1930, 77.

(87) Mioduszewski Michał Marcin, (1787-1868) : *Spiewnik kościelny, czyli pieśni nabożne z melodyami*, Kraków, S. Gieszkowski 1838, 2 vol. — *Dodatek do spiewnika kościelnego*. Même adresse, 1842. *Dodatek II*. Même adresse. 1853. — *Pastoralki i Koledy z melodyami*. Kraków, S. Gieszkowski, 1843, in-8 221 p.

l'Eglise c'est-à-dire cantiques pieux avec mélodies en usage dans l'Eglise catholique, recueillis pour la commodité des églises paroissiales (Kraków, 1838). Mioduszewski augmenta ce recueil les années suivantes par la publication du « *Supplément aux livres des cantiques de l'Eglise* », et d'un second : « *Supplément au livre des cantiques* » portant ainsi l'ensemble à 1024 pages. En contact intime avec les paysans, et écoutant leurs chants, il remarqua que le peuple polonais — surtout à l'époque des fêtes de Noël — chante des pastorales d'un caractère parfois tout à fait profane. Il les réunit donc dans un livre spécial, intitulé : « *Les pastorales et les noëls avec mélodies c'est-à-dire les chansons du peuple joyeux, chantées à la maison pendant les fêtes de Noël* » (Kraków, 1843). L'auteur inscrit sur la page titulaire cette remarque : « Ces chansons ne doivent pas être chantées à l'église ».

Parmi les œuvres théologiques des Prêtres de la Mission au XIX^e siècle quelques-unes méritent d'être mentionnées. Ainsi M. Joseph Bohdanowicz (1846), dans le domaine biblique : « *Dissertatio de antiquis Bibliorum versionibus* » (Vilnae, 1830) (88). Mais M. Antoine Putiatycki († 1862) se montra meilleur théologien dans toute une série d'ouvrages philosophico-théologiques. Outre des publications populaires comme : « *Le petit catéchisme* » (1835), « *Le catéchisme paroissial* » (1852), « *Astronomie populaire* » (1855) Putiatycki est auteur de plusieurs œuvres théologiques, comme : « *Ecrit au sujet de la religion naturelle et révélée* » (Warszawa, 1854), « *Au sujet des tables-devins* » (Warszawa, 1855). La « *Theologia moralis in usum cleri dioecesei conscripta* » (Warszawa, 1858), en deux volumes, est une des œuvres les plus importantes de Putiatycki. Dans ses conceptions théologico-morales, l'auteur s'appuyait sur les principes de Collet et de Pohl, quoique sa manière d'envisager certaines questions morales particulières fut plus originale et personnelle. Si Collet et Pohl professaient le probabilisme, Putiatycki représente au contraire un courant plus mitigé et s'approche du probabilisme (89). En outre Putiatycki édita ses cours d'herméneutique biblique « *Enchiridion Hermeneuticæ Sacrae* » (Warszawa, 1859). Les deux manuels furent en usage dans de nombreux séminaires polonais durant la seconde moitié du XIX^e siècle.

M. François Płoszczyński († 1873), pendant de longues années professeur du séminaire de Włocławek, écrivit le « *Catéchisme romain catholique* » ainsi que le « *Manuel de catéchétique* », qui parut seulement en 1877, après la mort de l'auteur (90).

M. Antoine Kornilowicz († 1856) était connu au XIX^e siècle pour son amour de la poésie et de la littérature. Il s'adonna totalement au travail d'éducation et au soin des âmes dans les confins orientaux du pays. Il travailla successivement à Lysskow, Krasław, Osowiec, Zwinnogród et Ilnica (gouvernement de Kieff). On connaît fort peu Kornilowicz comme auteur de la première biographie du poète polonais François Karpiński. Une sincère amitié les unissait et ils se voyaient souvent dans la propriété du poète à Chrowszczyzna près Lysskow. De là cet ouvrage : « *La vie de François Karpiński, Docteur en philosophie et sciences libérales, membre honoraire de l'Université Impériale de Vilna* » (Wilno, 1827). A l'enterrement de Karpiński, Kornilowicz prononça une oraison funèbre insérée dans le susdit ouvrage. Kornilowicz écrivit en plus quelques biographies, comme « *Vie et écrits de Guillaume Kalinski* » (Dziennik Wileński, 1829); « *Biographie de l'abbé Gabriel Baudouin* » (Tygodnik Petersburski, 1837); « *Nouvelles au sujet de Jacques Falkowski, dominicain, et de ses œuvres* » (ibid. 1837,

(88) Smidoda, article sur Bohdanowicz dans *Polski Słownik Biograficzny*, II, 221.

(89) Putiatycki Antoni (1787-1862), *Maly Katechizm*, Warszawa, XX Misionarze, 1835; — *Katechizm parafialny*, Warszawa, XX Misionarze, 1853; — *Astronomia popularna*, Warszawa, XX Misionarze, 1855; *Pismo o religii naturalnej i objawionej*, Warszawa 1854; — *O stolikach wieszczych*, Warszawa, 1865. — Sur les mérites de Putiatycki en matière de Théologie morale, voir Jean Rymkiewicz dans sa dissertation : *Ks. Antoni Putiatycki, teolog moralista polski z pierwszej połowy XIX w.* (Dactylogr.). On y trouve la biographie du sujet.

(90) Płoszczyński Franciszek, *Katechizm rzymsko-katolicki*, Warszawa, 1872. — Chodzyński : *Seminarium Włocławskie*, Włocławek, 1904, 89.

Nr. 88) (91). La poésie de la Russie Blanche l'intéressait aussi, surtout François Rysinski, dont il recueillit les poésies qu'il eut l'intention d'éditer en langue polonaise (92).

Parmi les écrits des prédicateurs, publiés par les Lazaristes polonais du XIX^e siècle, les sermons des abbés Wolinski, Bojanowski, Pawlicki gagnèrent l'estime du clergé, à côté de Pohl, que nous avons déjà mentionné.

M. Casimir Kubeszowski († 1836), l'homme instruit et zélé dans l'accomplissement du devoir, comme le définit Giżycki, d'abord professeur du séminaire à Poznan, ensuite supérieur, curé, archidiacre à Białystok et enfin chanoine de Mohylew, écrivit ses sermons en même temps que M. André Pohl (93). Il rassembla et publia, de 1807 à 1817, les sermons suivants, édités séparément sans indication du lieu d'impression, et sans page de titre : 1) « Sermon à l'occasion de la proclamation solennelle du Manifeste de Sa Majesté Impériale, qui annexa le district de Białystok à l'Empire Russe » (1807, 10 p.); 2) « Allocution pour le jour du serment solennel de fidélité à l'Illustrissime Empereur de toutes les Russies, Alexandre I, prêté par le district de Białystok » (1807, 6); 3) « Sermon prononcé pendant le service votif solennel à l'occasion de l'élection des fonctionnaires civiques » (1811, 10 p.); 4) Sermon prononcé lors du service solennel d'action de grâces pour la délivrance de l'Empire Russe de l'ennemi et pour le passage du Rhin par les victorieuses armées Russes » (1814, 12 p.); 5) « Sermon à l'occasion du Service solennel d'action de grâces pour la paix conclue avec la France comme fondement de la paix universelle » (1814, 11 p.) (94).

Au point de vue homilétique les sermons de Kubeszowski ne présentent pas de valeur marquante. La manière dont ils sont écrits nous choque aujourd'hui, ils sont pleins de flatteries pour le tzar. Un des lecteurs contemporains l'avait déjà remarqué et il plaça sur l'exemplaire à la dernière page une note critique (95). Kubeszowski prononça en plus une oraison funèbre aux funérailles de sœur Marianne de Brock, qui fut ensuite publiée sous le titre de « Sermon aux funérailles de Marianne Brock, Supérieure des Filles de la Charité à l'hôpital de Białystok, imprimé selon le désir du public avec quelques corrections et changements » (Białystok, 1817, 21 p.). En plus des écrits cités, Kubeszowski fut encore l'auteur de l'« Allocution tenue à l'ouverture du comité biblique de Białystok le 18 janvier 1817 » (Białystok, 1817) (96).

A cette époque M. François-Xavier Wolinski († 1852) était l'auteur d'homélies en vogue; il était professeur d'éloquence chez les Prêtres de la Mission à Wilna, puis au séminaire à Wornie, et ensuite régent du séminaire à Żytomierz; après la suppression de la Congrégation en Lithuanie, il devint successivement curé de plusieurs paroisses. Dans les années 1838-1839, il publia en deux volumes « Homélies pour tous les dimanches de l'année ».

(91) Kornilowicz Antoni, *O życiu ś. p. Franciszka Karpińskiego*, Wilno, N. Glucksberg, 1827. In-8, 106 p. + 6 p. — *O życiu i pismach X. Gwidelma Kalińskiego*. Wilno, 1829. — *O. Jakób Falkowski, Domin. Tygodnik petersburski*, 1837. — Notices biographiques sur Kornilowicz, voir : *Encyklopedia Powszechna Orgelbranda*, XV, 513 suiv.; — Giżycki, *Księża Misjjonarze w Łyskowie*, 34.

(92) Barszczewski J., *Szlacheic Zawalnia, czyli Białoruś*, dans l'introduction se trouve un aperçu critique sur la littérature de la Russie Blanche, de R. Podberecki, Petersburg, 1841, p. VIII.

(93) Selon les catalogues-manuscrits dans les Archives de Stradom, *Liber pro inscribendis votis emissis Sem. Int. Domus Stradomiensis*; Giżycki J. M., *Księża Misjjonarze w Zastawiu i Białymstoku*, Kraków, 1913, 16.

(94) Les sermons de Kubeszowski mentionnés ci-dessus, sont inconnus aux prêtres écrivant au sujet de la prédication en Pologne, tels que : Szpadelski, Pelczar, Krynicki, Bruchnalski, — pour cette raison nous avons donné les titres de ces sermons.

(95) Un exemplaire se trouve aux Archives de la Mission à Cracovie.

(96) *Kazanie na pogrzebie ś. p. Maryanny Brock...* Białystok, 1817, 21 p. *Mowa przez... miana przy otwarciu Białostockiego biblijnego komitetu*, Białystok, 1817 in-4.

(Wilno, 1838-1839) (97). Ensuite il rédigea et publia « *Homélies pour les fêtes de toute l'année* » (Wilno, 1844). Les discours de Wolinski manquent d'originalité bien qu'ils dépassent comme contenu et comme langue nombre d'autres auteurs contemporains. C'est que quelques-uns sont une traduction libre, une adaptation de « *L'année des enseignements spirituels* » de l'abbé Joseph Reyre (1735-1812). (98) d'autres cependant sont des imitations d'homélies françaises. Ce qui mérite d'être souligné, c'est que Wolinski expliquait d'habitude dans ses entretiens toute la péripécie, prescrite pour le dimanche ou la fête du jour. L'auteur est nettement familiarisé avec l'homilétique traditionnelle et y joint une riche expérience puisée dans une longue observation de la vie (99). Deux oraisons funèbres de M. Wolinski ont été publiées : « *Allocution prononcée à l'enterrement de l'abbé Martin Krzyżanowski, prélat officiel du diocèse de Luck-Zytomierz* »... (Wilno, 1845, 14 p.) et « *Discours spirituel à l'enterrement de Michel Golebiowski, chanoine de la Cathédrale de Zytomierz, prononcé le 25 avril 1836* » (1836). Il publia en plus un livret de caractère pratique sous le titre : « *Enseignement pastoral sur l'administration du sacrement de mariage* » (Wilno, 1832) (100).

M. Thomas Bojanowski († 1854) est compté parmi les orateurs les plus populaires de Varsovie durant la première moitié du XIX^e siècle. Il publia quatre volumes de ses sermons, prononcés dans l'église *Sainte-Croix* à Varsovie. Les deux premiers volumes contiennent les sermons des dimanches : « *La parole divine racontée tous les dimanches de l'année à l'église paroissiale Sainte-Croix de Varsovie à la gloire d'un seul Dieu dans la Sainte Trinité et au profit salutaire des fidèles* », (Warszawa, 1853). Dans un troisième volume, Bojanowski rassembla des sermons pour les fêtes. Ils furent publiés à Varsovie, en 1854, sous le titre : « *La parole divine pour les solennités du Christ Seigneur, de la Très Sainte Vierge et des Saints du Seigneur* ». Le dernier volume (le quatrième) est consacré à la Passion de Notre-Seigneur sous le titre : « *La parole de Dieu pendant les Passions* » (Warszawa, 1854) c'est-à-dire, pendant les exercices de dévotion du Carême, très répandus en Pologne (Gorzkie Zale) et introduits par les Lazaristes de Varsovie. Les sermons de Bojanowski furent publiés, peu avant la mort de l'auteur, parce qu'il les travaillait depuis longtemps, les améliorant et corrigeant continuellement. En les éditant, il ne cédait ni à l'esprit de vanité, ni à l'égoïsme, mais sans égard aux louanges et aux blâmes, l'auteur n'avait en vue que la gloire de Dieu et le salut du prochain. Dans cet esprit il osa enfin publier ces sermons sur de nombreuses instances, espérant en la bonté de Dieu qu'ils apporteraient non seulement aux prêtres des enseignements utiles pour le peuple, mais encore qu'ils rendraient aux laïques des profits salutaires » (101). La langue polonaise des sermons de Bojanowski est bonne et intelligible. On y sent une grande ferveur sacerdotale; le prédicateur parle à l'auditoire d'une manière persuasive (102). En écrivant ses sermons, Bojanowski profitait du recueil français des sermons du P. Le Jeune (103).

(97) Wolinski Franciszek Xawery, *Homilie na niedziele całego roku*... Wilno, B. Neuman, 1838-39, 2 vol., in-8; — *Homilie na święta całego roku*, Wilno, R. Rafałowicz, 1844; — Les éditions postérieures furent publiées en 1845 et 1879 (dans la rédaction de M. T. Dąbrowski).

(98) *Année pastorale ou Prônes nouveaux en forme d'Homélies*; 1813.

(99) Jougan A., *Homilie polskie od czasów najdawniejszych po dobie obecną*, Lwów, 1902, 372 suiv.; — Rosset E., *Notices bibliographiques* (p. 238 suiv.) mentionne la traduction du livre de prières du prince Hohenlohe, faite par l'abbé Wolinski (*Missya domowa czyli książka do nabożeństwa*, Wilno, 1840).

(100) *Mowa, którą na pogrzebie X. Marcina Krzyżanowskiego*... Wilno 1845, in-8, 14 p. — *Mowa duchowna na pogrzebie Michała Golebiowskiego*... 1836, in-12. — *Nauka pasterska o administrowaniu sakramentu małżeństwa*, Wilno, 1832.

(101) Bojanowski Tomasz, *Słowo Boże we wszystkie niedziele roku*... Warszawa, XX Misyonarze, 1853-1854, 3 vol. in-16; *Słowo Boże na passyach w kościele Warszawie*, Warszawa, *ibid.* 1854, in-8.

(102) Szpaderski J., *O zasadach wymowy*, Kraków 1870, II, 423.

M. Joseph Pawlicki († 1868) est chronologiquement le dernier prédicateur missionnaire de l'époque traitée ici, bien que ses sermons n'aient été imprimés qu'après la suppression de la Congrégation. Il composa et publia toute une série de brochures et d'opuscules au caractère pieux, ascétique et liturgique. Elles sortirent presque toutes de l'imprimerie *Sainte-Croix* à *Varsovie*, où, pendant plusieurs années Pawlicki exerçait les fonctions de directeur. Parmi ses ouvrages les plus importants nous citerons : « *Renseignements au sujet du scapulaire de la Passion* » (Warszawa, 1850); « *Renseignements sur la vie et la mort de Jean Gabriel Perboyre* » (Warszawa, 1852); « *La piété chrétienne* » (Warszawa 1857). Les sermons de Pawlicki ne parurent en librairie qu'en 1883 dans la rédaction de l'abbé Jean Siedlecki sous le titre : « *Sermons pour certains dimanches et fêtes* » (Krakow, 1883) (104). Ils contiennent des sermons pour le Nouvel An, la conversion de saint Paul, le Mercredi des Cendres, la saint-Louis, la Toussaint, les 3^e et 4^e dimanche après Pâques, pour le 15^e dimanche après la Pentecôte, anniversaire de la consécration de l'église et plusieurs autres. Une intéressante instruction de Pawlicki pour la jeunesse scolaire représente les effets nuisibles causés par les mauvais livres. On peut dire des sermons de Pawlicki, qu'ils n'ont rien perdu aujourd'hui ni de leur actualité, ni de leur valeur. Sans aucun doute, ils constituent un apport positif dans l'homilétique polonaise, d'autant plus qu'ils sont originaux et n'imitent pas des modèles étrangers.

L'année 1864 qui vit la suppression de la Congrégation dans le Royaume sous le sceptre de Saint-Petersbourg, interrompit l'activité culturelle et éducative des Lazaristes polonais. Le gouvernement du tzar dispersa le séminaire *Sainte-Croix*, tandis que les Prêtres de la Mission, en raison de leur participation à l'insurrection de 1863, furent partiellement exilés en Sibérie, tandis que les plus anciens, surtout les prêtres, furent placés à l'hospice des vieillards à *Lowicz*. La suppression des biens de la Congrégation eut lieu simultanément. Les autorités s'emparèrent de l'imprimerie, y compris les publications. La riche bibliothèque du séminaire *Sainte-Croix* fut en partie pillée tandis que sa majeure partie était transportée au séminaire métropolitain Saint-Jean à *Varsovie*. Elle s'y trouve aujourd'hui encore. Les autres maisons de la Congrégation partagèrent le même sort, surtout celles où se trouvaient des séminaires (*Wloclawek*, *Lublin*, *Plock*). Une partie des prêtres passa la frontière se fixant en Galicie, une autre partie émigra en France. Pourtant la grande majorité accepta avec l'approbation du Supérieur général de la Congrégation des postes de curés dans les paroisses des diocèses polonais. Nombreux sont ces vénérables vieillards, qui, dispersés de-ci, de-là, ont vu le retour des Prêtres de la Mission dans la capitale et ont pu contempler le développement de la nouvelle province polonaise.

Alphonse Schletz, C.M.

(103) Smidoda F., Bojanowski Tomasz, art. dans le *Polski Słownik Biograficzny*, II, 239 suiv. Bojanowski traduit le livre connu de K. Brenzano : *Bolesna Męka Zbawiciela Świata wedle rozmyślań Anny Kalarzyny Emmerich*, Warszawa 1844.

(104) Pawlicki Józef (1802-1869); *Wiadomości o szkaplerzu Męki Pańskiej*, Warszawa, XX. Misjonarze, 1850, in-16, 5 p. — *Wiadomości o życiu i śmierci Jana Gabr. Perboara...* Warszawa, Mission, 1852, in-8, 272 p. — *Kazania na niektóre niedziele i święta...* Kraków, druk, Uniw. Jag. 1883, in-8, 369 p. + 1. n. ch. Plusieurs autres publications de Pawlicki sont citées par Estreicher, *Bibliografia Polska*, III, 362.

PARIS : HOPITAL SAINT-MICHEL
NOUVEAU DISPENSAIRE ET PAVILLON DES CANCÉREUX

La cérémonie d'inauguration s'est déroulée le 23 juin 1954, à 11 heures 30, sous la présidence effective de M. Jacques Chateletain, Chef de Cabinet de M. le Docteur Aujoulat, Ministre de la Santé publique et de la Population.

Assistaient en particulier à cette cérémonie :

Mgr Touzé, Président de l'Association, entouré des administrateurs ; M. Jean Cayeux, Député de Paris ; M. le Maire du XV^e arrondissement ; M. Le Vert ; M. Verneyras ; M. H. Boissard ; MM. Watelet et Astier, Conseillers Municipaux du XV^e arrondissement.

La Révérende Mère Supérieure des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, le Père Supérieur des Lazaristes, la Sœur Supérieure de l'Hôpital étaient également présents.

Mme Mayer et Mme Le Bret, dirigeantes de la Ligue Française contre le Cancer, nos bienfaiteurs et bienfaitrices, en particulier, Mme Lebaudy et Mme Bucaille étaient parmi la nombreuse assistance, ainsi que l'ensemble de notre Corps Médical et leur famille.

Après la visite des deux constructions nouvelles, le *Pavillon Lebaudy* et le *Dispensaire*, une réception a eu lieu dans la Salle Bon Accueil, avenue Sainte-Eugénie.

M. Baratte, Administrateur-Secrétaire de l'*Hôpital Saint-Michel*, a vivement remercié M. le Représentant du Gouvernement ainsi que toutes les personnalités officielles et toute l'assistance d'avoir bien voulu assister à cette cérémonie d'inauguration, faisant particulièrement ressortir que ces deux bâtiments n'ont pu être édifiés que grâce à la générosité de nos bienfaitrices et bienfaiteurs.

Puis, M. le Docteur Récamier, Président du Collège Médical de l'Hôpital, a fait ressortir en détail l'évolution de l'Hôpital Saint-Michel et insisté sur la nécessité de soigner les malades les plus abandonnés, les cancéreux.

Ensuite, M. Jean Cayeux a exalté l'*Œuvre de l'Hôpital Saint-Michel* en exprimant le souhait que les pouvoirs publics favorisent, grâce à la subvention obtenue dans le plan quinquennal anticancéreux, la continuation de la construction du pavillon de cancéreux, ce qui permettrait de mettre encore trente lits de plus à la disposition de ces malades.

Enfin, Mgr Touzé, Président de l'Association, et au nom de l'Association, remercie Mme Lebaudy et Mme Bucaille des dons qu'elles ont bien voulu faire à l'Hôpital et grâce auxquels ont pu être élevées toutes ces constructions appelées à rendre les plus grands services.

A l'issue de la cérémonie, nous restaient les paroles de M. le Docteur Récamier ; elles mirent en présence de cette œuvre, de ces difficultés et de ces perspectives charitables, dans le pavillon *Saint-Michel*.

Parmi tant d'autres, elles ont droit de cité dans les *Annales*. Quelles flammes de charité se dégagent de ces faits et de cet historique !

Le Petit Hôpital Saint-Michel (ce fut son premier titre) continue à se développer, et, après soixante ans d'existence, peu à peu devient grand.

L'année dernière, Mme Bucaille, avec son inlassable générosité, a offert à l'Hôpital le beau bâtiment qui agrandit et prolonge la communauté et qui augmente aussi les locaux de radiologie, trop à l'étroit par suite du développement constant de ce service.

Les médecins de l'Hôpital n'ont pas eu l'occasion de remercier publiquement Mme Bucaille de ce nouveau don après tant d'autres, et je tiens à lui exprimer aujourd'hui notre reconnaissance.

Je pense à Ma Sœur Hémar, que nous aurions tant désiré voir, ici, aujourd'hui. Ce qui a été fait, ce qui se fait actuellement à Saint-Michel, aurait-il été possible sans elle ? Qu'elle ne doute pas de notre reconnaissance, qu'elle ne pense pas pouvoir être jamais oubliée.

Juin 1954, nous inaugurons deux nouveaux pavillons, l'un, le « Dispensaire » pour soigner et guérir rapidement les petites misères quotidiennes, les « petits malades » (Sœur Marguerite, par « petits malades », « je ne dis pas les moins intéressants, mais les moins gravement atteints. »)

L'autre, en contraste, a été construit pour accueillir les plus grandes souffrances, ceux et celles atteints de la maladie la plus désespérante qui soit : les cancéreux.

Le Dispensaire était de nécessité urgente, la vieille bâtisse, où pourtant tant de soins dévoués ont été prodigués depuis soixante ans. (Je pense au Docteur Bonnet, à Moignet, à Marquer, à Lumière, à Saglio, aux Sœurs qui s'y sont succédé), n'était plus digne de l'Hôpital. On pouvait craindre que les petits malades qui s'y succédaient sans interruption, ne soient brusquement transformés en « grands malades » par la chute des plafonds.

Grâce à de multiples dons recueillis pendant plusieurs années, grâce à une souscription très généreusement accueillie par des commerçants du quartier et par d'anciens malades, la construction de ce nouveau bâtiment a été possible, et Sœur Marguerite règne aujourd'hui dans des salles claires et aérées, le Docteur Schaefer a une véritable salle d'opérations, et nos dévouées secrétaires, pour préparer les multiples certificats en trois exemplaires, sont confortablement installées derrière des guichets, comme à la Sécurité sociale.

Un seul regret : la gourmandise de l'urbanisme nous a mangé beaucoup de terrain et limité notre espace vital en hauteur, alors que nous sommes entourés de maisons de six étages. Mais tel quel, le royaume de Sœur Marguerite est digne et suffisant et nous devons une grande reconnaissance à tous ceux qui ont permis sa construction.

Nous savons, Monsieur Rousselle, les efforts qui ont été nécessaires pour aboutir.

C'est avec une véritable émotion que j'ai vu en quelques jours se remplir les salles et les chambres du nouveau pavillon, offert par Mme Lebaudy pour les cancéreux — car ce pavillon marque la continuation magnifique de cinquante-cinq ans d'efforts et de charité, cinquante-cinq ans d'une œuvre difficile, à laquelle depuis de longues années, Madame, vous avez pris une grande part.

C'est en 1899, que, sur le désir de mon Père, l'hôpital décida de s'adjoindre quelques lits pour les cancéreux inopérables. A cette date, en dehors de l'hospice des Dames du Calvaire, qui n'admettaient que des malades ayant une plaie extérieure, rien

n'existait pour recevoir ces malades malheureux repoussés de partout, et souffrant de longs mois avant de mourir misérablement. Ce fut l'Asile Saint-Vincent, nom désiré aussi par mon Père, qui certainement n'avait rien contre le grand Archange saint Michel brandissant sa lance et terrassant le dragon ; mais il se sentait plus attiré par le fondateur des Filles de la Charité, saint protecteur des abandonnés et des misérables. Ce nom était un programme, une règle, un but.

Commencé modestement avec six lits, que de dévouement, de générosité, que de foi il a fallu pour que vive, se développe, garde son caractère, cette œuvre toute de Charité.

Malades condamnés, et qui doivent jusqu'au bout pouvoir espérer, malades qui ne guériront pas et qu'il faut soigner comme si on pouvait les guérir. Souffrances que la Sœur doit, jour après jour, soulager, sachant qu'elles seront encore là demain.

1904, le service est porté à douze lits. De plus en plus nombreuses se font les demandes d'admission. Grâce à la générosité de Mme Déroulède, en 1908, huit lits sont créés pour les hommes, et en 1910, un pavillon de trente-deux lits est construit pour les femmes. Mais toujours la Sœur des admissions est forcée d'attendre que la mort achève des souffrances pour en accueillir de nouvelles. Sous l'impulsion de Mme Robert Le Bret et de la Ligue contre le Cancer qui nous ont aidés, des centres anticancéreux, se multiplient, mais centres de recherches et traitement, ils ne peuvent se consacrer aux incurables. Saint Vincent, dernier espoir, est loin de pouvoir répondre à tous les besoins, à toutes les demandes.

1954, aujourd'hui, grâce à vous, Madame, les lits se multiplient. Dans ce pavillon, le plus moderne, le plus confortable du groupe hospitalier, les plus misérables de nos malades, ceux pour lesquels Monsieur Vincent aurait eu une dilection particulière, seront à leur vraie place : la première.

Vous avez réalisé le rêve fait par mon père en 1899.

Mais pour que sur ce pavillon si accueillant on ne soit pas tenté d'écrire la phrase que Dante met à l'entrée de l'Enfer, vous le savez bien, Madame, il faut autre chose que des murs, que des lits confortables, que des chambres claires. Il faut que tout malade, quel que soit son état, garde jusqu'au bout l'espérance de guérir, et pour cela, qu'il voie autour de lui des malades sortir, opérés et guéris.

Il faut aussi qu'il sente que tout est mis en œuvre pour le soulager et pour le soigner, et nous sommes outillés à St-Michel pour le faire, nous avons du radium, le Docteur Serrand dispose de gros appareils de radiothérapie. Dans le laboratoire, offert autrefois par M. Massion, où le Docteur Rubens-Duval a toute sa vie cherché le remède contre le cancer, le Docteur Le Villain et le Docteur Butroy continuent à chercher et à travailler. Nos inopérables ne trouvent pas à Saint-Michel uniquement un asile mais un centre de traitement, un centre de recherches.

Cette recherche est nécessaire, non seulement pour les malades, mais pour les médecins, car eux aussi doivent espérer jusqu'au bout la guérison. Quelle satisfaction pour un chirurgien, n'est-ce pas, Luquet, de retrouver le lendemain d'une gastrectomie, un malade souriant, heureux, ressuscité. Mais qu'il est dur pour un médecin de se dire : « Tel ou tel malade, pendant que je reposerai, va passer une nuit de plus dans la souffrance et l'insomnie et je n'y peux rien. » Tâche lourde pour le médecin,

et je remercie le Professeur agrégé Gouygou d'avoir accepté, malgré ses occupations multiples, la direction de l'équipe médicale chargée de ce pavillon.

Sans inquiétudes matérielles, se sachant traités et soulagés dans la mesure du possible, nos malades ont encore besoin de se sentir entourés d'une chrétienne sympathie. Bien souvent, Madame, ne m'en voulez pas de le dire, lorsque l'après-midi, je traversais nos salles d'incurables, cherchant quel mot nouveau d'encouragement je pourrais prononcer, je vous ai vue assise auprès d'un lit, consolant une de ces malheureuses, lui enlevant l'impression terrible d'être seule et abandonnée. Combien ont senti leur angoisse s'apaiser, leurs souffrances diminuer, sachant que, discrètement leur famille, leurs enfants, seraient soutenus, aidés par vous, et cela non pas une fois, mais pendant de nombreuses années inlassablement...

En réalité, Madame, vous avez donné à Saint-Michel et aux cancéreux beaucoup plus que des lits, si coûteux et si utiles qu'ils soient.

Un jour, il n'y a pas bien longtemps, je vous parlais d'une autre misère, un prisonnier libéré et blessé, n'ayant plus ni métier, ni domicile, ni famille, sans Sécurité sociale, sans assistance médicale gratuite, une véritable épave. Ma Sœur Supérieure avait généreusement accepté de le prendre gratuitement à Saint-Michel, mais m'avait dit l'impossibilité financière de le garder longtemps. Je n'étais rien venu vous demander, je vous parlais simplement d'une misère, d'un dépannage qui me tracassait et très simplement vous m'avez répondu : « Dites à ma Sœur Supérieure de mettre les frais à mon compte », et je vous ai entendu ajouter cette phrase admirable : « quand vous verrez des cas semblables, dites-le moi, c'est à moi que vous rendrez service. »

Pensant à votre générosité et à celle de Mme Bucaille, n'avais-je pas raison de dire que l'obligation créée par le nom de saint Vincent était respectée à l'hôpital Saint-Michel.

Mais je suis confus, et je suis sûr que ma Sœur Supérieure partage ma confusion, du nombre de fois où « nous avons rendu service » à Mme Bucaille et Mme Lebaudy.

Au nom des médecins et des malades de l'Hôpital Saint-Michel, je leur demande d'accepter l'expression de notre profonde et respectueuse reconnaissance.

EPHÈSE

CHRONIQUE DE PANAYA (1954)

par M. Joseph EUZET, C.M.

L'Année mariale s'annonçait bien pour Panaya. En octobre 1953, à Paris, M. Louis Massignon avait donné, au Louvre, une conférence sur les antiquités d'Ephèse où la Maison de la Vierge a eu sa bonne place.

Toujours en octobre, et sur le conseil de M. Massignon, Mme Chantaud-Chabas, fille du peintre bien connu, Paul Chabas, elle-même artiste distinguée, avait passé une semaine entière sur la sainte Montagne, logeant sous la tente, prenant des croquis en vue d'une exposition à Paris, et surtout, disait-elle,

respirant à pleins poumons l'atmosphère spirituelle de ce lieu saint.

En décembre, enfin, *Radio-Vatican* émettait en vingt-cinq langues la communication suivante :

« *Durant l'Année sainte mariale au nombre des sanctuaires à visiter on peut mentionner la première et la plus ancienne des basiliques mariales, celle du Concile d'Ephèse, ainsi que la Maison de la Vierge à Panaya-Kapulu.*

« *Ephèse fut la première ville mariale du monde chrétien et la Maison de la Vierge, le premier oratoire où s'est conservé le souvenir de son Assomption. Depuis le mois de mai jusqu'en octobre (1953) plus de six mille pèlerins ont visité la Sainte Maison et une importante Compagnie turque s'est offerte pour assurer à des conditions avantageuses le voyage des pèlerins de tous les pays de l'Europe.* »

Il n'y a pas à cacher que cette communication vient de l'archevêché d'Izmir. Mais le fait important c'est qu'elle a été diffusée à la radio vaticane.

Et maintenant, passons à la *chronique* des principaux pèlerinages qui ont commencé au printemps.

18 avril. — Une croisière-pèlerinage s'était annoncée depuis longtemps pour le 18 avril, jour de Pâques. On espérait donc que la grande fête chrétienne serait célébrée à Panaya même. Lorsque Mgr du Mesnil (1), directeur du pèlerinage, exposa son programme à Mgr l'archevêque d'Izmir : messe à 10 h. à Ephèse, dans les ruines de l'*Eglise du Concile*, il y eut un premier mouvement de contrariété. On s'était donné tant de peine pour tout préparer à Panaya, jusqu'à se procurer des tentes. Il faut reconnaître cependant que Mgr du Mesnil avait raison. Car s'il existe un point d'interrogation au sujet de Panaya, l'accord est unanime sur l'*Eglise Sainte-Marie*.

Mgr l'Archevêque étant retenu à Izmir par l'office pontifical, M. Euzet et le Père Clair, curé de Saint-Polycarpe, avaient été désignés pour accompagner le pèlerinage. Mais on ne pouvait laisser Panaya sans messe puisqu'il y avait là un groupe de catholiques. M. Euzet fila donc tout droit sur la Montagne où il fut bien reçu, sans doute, mais par des gens passablement dépités de la tournure qu'avait prise le pèlerinage attendu avec tant d'impatience.

La messe pascale fut donc célébrée par Mgr du Mesnil. à Ephèse, vers 10 heures. Il y eut plus de cent communions. On a su que quelques catholiques d'Izmir qui se trouvaient là en curieux, en furent grandement édifiés.

Mgr du Mesnil exécuta rigoureusement son programme. Au lieu de laisser les gens se disperser dans les ruines pour y faire la dinette, il dirigea les onze cars sur la route de Méryem et ainsi les trois cent trente pèlerins et touristes se trouvèrent avant midi, à Panaya. Il ne pouvait être question de faire là une grande manifestation religieuse. On se contenta d'un *Magnificat*. Il était temps, pour un chacun, de se restaurer. Les groupes se dispersèrent donc sous les arbres, près de la source. Mais ceux qui le voulaient bien purent tout voir à loisir. Car on ne reprit le chemin d'Ephèse que vers 3 heures. Que dire de la Montagne en cette seconde quinzaine d'avril. Une dame disait à sa voisine :

(1) Auxiliaire de Mgr Lagier (Oeuvre des Ecoles d'Orient).

quelle splendeur ! Oui, en vérité, un immense autel de mois de Marie (2).

L'abri du pèlerin, naturellement, avait été tout de suite envahi. C'est pourquoi M. Clark, président du *dernek* (3) invita Mgr du Mesnil et ses compagnons à prendre leur réfection dans la petite maison du gardien. Conversation animée et cordiale. M. Clark ne manqua pas de prêcher éloquentement en faveur de l'Œuvre de Panaya qui a besoin de ressources pour des aménagements nécessaires. De bonnes paroles furent entendues. Attendons les résultats.

Bref, malgré la plus grande part faite à Ephèse, ce fut pour Panaya une excellente journée. Et cela, grâce à l'intelligente organisation de la croisière : le bateau était à quai, dès la veille, assez tôt dans l'après-midi, ce qui permettait de voir un peu Izmir. Et, le lendemain, de 8 heures à 18 heures, il y avait tout le temps de voir les ruines d'Ephèse sans faire trop de tort à Panaya.

30 avril. — On attendait, pour ce jour, cent trente touristes allemands, des Universitaires, élèves et professeurs, hommes et femmes. Cette croisière organisée par la *Société Académique des Voyages d'Allemagne* était conduite par le professeur Kùtscher, de Munich ; au programme : *Visite à Panaya*.

A cause d'un retard considérable du bateau, on ne partit d'Izmir que vers 3 heures. Mais chose bien remarquable, on se rendit à Panaya tout d'abord. On était à une distance assez considérable de la Maison quand il fallut s'arrêter. La route où l'on travaillait se trouvait entièrement obstruée. Mais l'on put voir aussitôt entrer en fonction la pelle mécanique et, en quelques minutes, des monceaux de terre et de pierraille étaient rejetés du côté du remblai et la route rendue à la circulation.

A la demande écrite que lui en avait faite le Docteur Kùtscher, Mgr l'Archevêque avait bien voulu les accompagner. Pendant quelques heures, avec une patience infatigable, il donna toutes les explications possibles devant un groupe d'auditeurs très attentifs, et, au fur et à mesure, elles étaient traduites en allemand par deux interprètes bénévoles qui se contrôlaient l'un l'autre.

La plupart allaient et venaient, examinant la Maison, contemplant le site et le paysage. On ne partit que tard, dans la

(2) Le 19 avril 1906, M. Euzei avait éprouvé cette impression qu'il essaya de fixer en quelques vers, dédiés à la Sœur de Grancey :

L'AUTEL

*L'aubépine fleurit le sentier, par instants ;
Avril vainqueur sourit dans les bruyères roses,
Parmi les genêts d'or, les regards palpitants
De milliers d'autres fleurs sous les buissons écloses.
Du haut du ciel, voilé de nuages moroses
Les rayons adoucis tombent moins éclatants ;
Et la récente pluie a mouillé toutes choses,
Donnant une fraîcheur de plus au frais printemps.
Or, parfois le soleil, en des éclairs rapides
Aspirant les parfums au sein des fleurs humides
Transforme leur calice en vivant encensoir.
Et l'on dirait, ainsi qu'au mois de mai, le soir,
Un gigantesque autel en l'honneur de Marie :
C'est la Montagne entière embaumée et fleurie.*

(3) Association Panaya Kapulu.

soirée. Et l'on se demande comment ils purent voir les grandes ruines d'Ephèse. Cette fois, c'est *Panaya* qui a eu la plus grande part.

Y avait-il parmi eux des catholiques ? Il était délicat de poser la question, même à un particulier. Donc, aucune manifestation religieuse collective.

Mais, grâce aux explications de Mgr Descuffi, quelques-uns connaîtront de *Panaya* autre chose que le nom et feront connaître en Allemagne la *Maison de la Vierge* découverte en 1891, sur les indications d'une voyante allemande, Catherine Emmerich.

4 juin. — Le Père Voillaume, Supérieur des petits frères de Charles de Foucauld, accompagné par Mgr l'Archevêque et M. Euzet, est monté à *Panaya*, où il a pieusement célébré la messe. Il y est venu expressément pour étudier sur place, le projet d'une installation de deux frères dont l'un prêtre, comme gardiens du Sanctuaire. Ce serait la réalisation du désir exprimé, il y a plus de cinquante ans, par l'abbé Gouyet, d'établir à *Panaya* une communauté d'adorateurs (4).

Le même jour se trouvaient à *Panaya* les deux envoyés spéciaux de la *Vie Catholique* qui ont signé et illustré les deux pages parues dans le numéro du 15 août, dont le texte est loin de valoir les belles photos.

4 juillet. — Au commencement de juillet, un groupe de soixante Enfants de Marie, d'*Istanbul*, conduites par les Filles de la Charité, à leur tête la Sœur Camman, Visitatrice, étaient venues passer quelques jours à *Izmir* : excursion-pèlerinage. Le 3 juillet, samedi, à 20 heures, dans la chapelle des Sœurs, veillée mariale présidée par M. Cantais, de Saint-Benoît. Le même jour, deux bonnes douzaines de Scouts, garçons et filles, sous la direction du Père Pasty, S.J., allèrent à *Panaya* pour y camper dans la montagne. Eux aussi, firent leur veillée mariale : procession aux flambeaux autour de la Maison de la Vierge.

Le dimanche donc, les deux groupes se trouvaient réunis, augmentés d'autres pèlerins. Outre Mgr l'Archevêque, il y eut le Mgr Mattoni, secrétaire de la délégation apostolique (5), et Mgr Guillois, chancelier. C'est lui qui célébra la messe : messe chantée et, par moments, brièvement et pieusement expliquée par le Père Pasty. Près de l'autel le groupe des garçons scouts. Avant la communion, la belle invocation : « *Seigneur, je ne suis pas digne* » (de la Tombelle).

Recueillement parfait et, miracle ! aucun déclic ni aucun éclair de photographe. Température encore printanière. C'est pourquoi, aux rares intervalles de silence, le cri de quelques cigales se faisait entendre, non pas exaspéré, comme au mois d'août, mais vraiment harmonieux, bref, sans troubler le parfait recueillement.

(4) L'abbé Gouyet, décédé à Paris en 1899, est allé certainement dans la Montagne d'Ephèse en 1881, et très probablement il y a vu, le premier, la Maison de la Vierge. Mais cette découverte était restée ignorée du public et même des Lazaristes qui, dix ans après (1891) l'ont redécouverte et fait connaître au monde. Il est l'auteur d'un beau volume : *La Maison de la Sainte Vierge à Ephèse* (Paris, 1897), qui a été autrefois en dépôt chez Téqui, mais actuellement introuvable, sinon d'occasion. Presqu'à la veille de sa mort, en 1898, revenu à *Panaya*, il y a passé une quinzaine de jours, à la recherche du saint Tombeau.

(5) Monseigneur le Délégué, qui devait venir en personne, a été retenu par la maladie.

Le soir, vers 5 heures, après la visite des grandes ruines d'Ephèse, Mgr Maltoni célébra la messe dans la basilique *Sainte-Marie*. Ensuite, on se rendit dans la basilique *Saint-Jean* où fut chanté un *Magnificat* de reconnaissance pour cette journée si bien remplie.

15 août. — Dès le commencement d'août, la presse turque d'Izmir avait annoncé le grand pèlerinage. On y parlait du flambeau marial allumé à Lourdes, on y racontait les apparitions, les guérisons obtenues par l'eau miraculeuse. Comme Lourdes, Panaya serait bientôt un centre hydrothérapique !

Le jour même, des arroseuses mécaniques feraient tomber la poussière de la route, etc. C'était là évidemment le moyen infailible d'attirer sur la Montagne une foule innombrable de curieux.

En effet, jamais l'auto-park n'avait été couvert d'autant de cars, de taxis et même de camions où s'étaient entassés, hommes, femmes et enfants, les villageois des alentours. Et quelle surprise d'avoir rencontré deux arroseuses allant et venant sur la route de *Méryem* !

On a parlé de trois mille personnes (6). Il y avait donc là une énorme majorité de musulmans, non pas simplement curieux, mais vrais pèlerins jusqu'à un certain point, par les marques de respect données à la Maison de la Vierge : partout des cierges allumés, jusqu'à former une bordure de flammes au bas de l'autel. Elle ne désemplissait pas et, sans le service d'ordre parfaitement organisé, la circulation à l'intérieur eut été impossible. Pas le moindre incident à signaler.

Vers 10 heures, Mgr l'Archevêque, revêtu des habits pontificaux, est allé recevoir, à l'entrée, le flambeau marial (7) porté par un groupe de jeunes catholiques, au chant du cantique de Lourdes-Panaya et de l'*Ave maris stella*, jusque auprès de l'autel, à une place d'honneur.

Messe des Anges, dirigée par le Père Elie, capucin de Saint-Louis (Istanbul), qui donnait parfois quelques brèves et touchantes exhortations. Après lecture, en turc, de l'Evangile de la fête, allocution en français par Mgr l'Archevêque. Nombreuses communions. Plus de trois cents ! Il a fallu à plusieurs reprises rompre les hosties. Détail touchant : une jeune maman s'y est présentée, tenant par la main un petit garçon et sur son bras, un bébé qui semblait vouloir imiter sa mère, tendant sa petite bouche pour l'hostie. C'était la femme d'un colonel américain de la N.A.T.O. (8).

Les catholiques étaient groupés sur la petite esplanade en face de l'autel, sous l'ombre du grand platane. De l'autel on pouvait voir une foule nombreuse de curieux, massés au flanc

(6) Pourquoi ne pas noter la présence de quelques-unes de nos Sœurs de Saint-Georges (Istanbul). Il ne faut pas oublier que ce sont elles qui, en 1950, ont formé le *gros* contingent du *petit* pèlerinage organisé par le docteur Geschwind, dont s'occupa pour la première fois le tourisme, qui depuis...

(7) Porté de Rome à Istanbul par avion et d'Istanbul à Izmir en taxi, il fut reçu le vendredi 13 en l'église du Rosaire. Le soir du même jour, et le lendemain à 19 heures, veillée mariale où la Vierge fut présentée en italien et en français, et chantée en italien, sur des airs venus de France, exemple : « J'irai la voir un jour !... » Eglise bondée, a-t-on dit, comme un soir de Vendredi-Saint.

(8) On sait que la N.A.T.O. est l'organisation de défense atlantique.

de la montagne, qui ont eu la patience de rester là, en plein soleil, jusqu'à la fin de la cérémonie.

Après la messe, brève allocution en turc par Mgr l'Archevêque. Inutile d'ajouter que cette fois, il a fallu subir à plusieurs reprises les éclairs des photographes (car le tout a été filmé et sonorisé) sans trop déranger, semble-t-il, le recueillement général.

A 2 heures, récitation du chapelet, chant des litanies et du *Salve Regina* et en route pour *Ephèse* ! Car il y a eu là, dans l'*Eglise du Concile*, une messe célébrée par un jeune prêtre franciscain, né à Izmir. Avant la messe, le flambeau marial avait été porté en procession au chant des litanies, sur un parcours de deux cents mètres, à travers les blocs de marbre qui couvrent le sol. Et ainsi l'on peut dire que le flambeau, parti de Lourdes, est venu à son vrai point de départ, car c'est à Ephèse qu'a eu lieu la première procession aux flambeaux en 451.

Certes, il n'y avait pas là tous les catholiques présents le matin. Un bon nombre s'étaient dispersés. Mais il y en avait encore un groupe considérable. Combien émouvante cette messe vespérale, sur un autel improvisé, formé d'un bloc de marbre, en ce lieu sacré, à l'ombre d'un énorme figuier qui nous protégeait des rayons du soleil, formant comme une mystérieuse obscurité de temple. Après l'élévation, l'*O salutaris* liturgique s'est élevé vers le ciel, chanté à demi-voix, avec un ensemble parfait aussi doux et harmonieux que la mélodie elle-même. Impression inoubliable.

Donc, journée entière de vrai pèlerinage et qui ne pouvait être plus dignement clôturée...

Le lendemain, tous les journaux d'Izmir avec nombreuses photos, rendaient compte de la double cérémonie, non seulement avec bienveillance, mais aussi en détail et très exactement. C'est ainsi que la communion y est appelée « distribution du pain sacré ». Un autre l'appelle : « Le pain de Marie », ne croyant pas si bien dire.

26 août. — Une croisière de plus de trois cents touristes s'était annoncée, ayant dans son programme *Panaya*. Depuis plusieurs jours, quatre-vingts taxis étaient retenus.

Les touristes, en effet, ont gravi la Montagne, mais dans quelles conditions ! A 10 heures du matin seulement, on partait pour Ephèse et il fallait être de retour avant 5 heures !

Quelle différence avec la croisière de Pâques ! Les touristes-pèlerins avaient eu toute la journée, tandis que le 26 août c'a été une course folle, et les touristes plus ou moins mécontents de tout. Il y avait, paraît-il, deux prêtres. Avec la meilleure bonne volonté du monde, qu'ont-ils pu bien voir sérieusement ?

Espérons que, dans les années prochaines, de vrais pèlerinages pourront être organisés. La difficulté sera toujours grande, car il est bien difficile qu'un pèlerinage venu de France ou d'Italie se contente d'un aller et retour d'Izmir à son port de départ. Et quand il y a d'autres escales, on les brûle toutes presque inévitablement.

Septembre. — Le *triptyque*. Depuis son séjour à Panaya, en octobre 1953, Mme Chantaud-Chabas n'était pas restée inactive. Outre les croquis et tableaux qu'elle prépare en vue d'une exposition, elle avait composé un triptyque destiné à être reproduit en couleurs à des milliers d'exemplaires. Ce que femme veut !

Elle a remué ciel et terre pour obtenir que cinq grandes maisons de Paris travaillent gratis en l'honneur de la Vierge (9).

Les quinze mille exemplaires devaient être à Izmir une semaine avant le 15 août. Mais il y a eu, juste en cette semaine, la grande fête turque (*Kourban Bayram*) pendant laquelle toutes les administrations observent strictement le repos. Le paquet (50 kilos), n'est donc arrivé à l'archevêché qu'aux premiers jours de septembre.

Il semble opportun de donner quelques brèves indications. A droite : saint Jean et son aigle, la plume en main sur le saint Livre ; au-dessus, le Livre des Sept Sceaux. Une porte ouverte laisse voir la mer et au loin la terre qui indique Patmos. A gauche, la Vierge en très humble femme, dans le plus modeste des logis, entourée de bêtes familières : un chien fidèle, un âne affectueux. Sur les bras un agneau. Au centre, qui rappelle assez bien la maison de Panaya, la Dormition et l'Assomption de Marie. Au fond, le corps de la Vierge, visible seulement en partie, deux femmes prosternées. Saint Jean, debout, les bras levés, contemplant le mystère de gloire. Au-dessus, entre la lune et le soleil, on distingue ce que contemple saint Jean : comme déjà toute spiritualisée, la Vierge qui monte vers le ciel, couronnée d'étoiles. C'est l'illustration du texte sacré. Ap. XII, 1. *Et in capite ejus corona stellarum duodecim.*

Complétons ce compte rendu Panaya 1954 par la simple énumération de quelques visites particulièrement remarquables :

1^{er} mai : visite de Mgr Mille, vicaire général du diocèse de Luxembourg, fervent apôtre de Panaya.

18 mai : pèlerinage des catholiques d'Ankara, sous la conduite du Père Gayraud, Assomptionniste.

12 juillet : visite de l'amiral Marini et de l'état-major de l'escadre italienne.

13 juillet : visite de Mgr Cassulo, évêque de *Macerata*, avec six prêtres et quelques pèlerins venus de Terre Sainte.

1^{er} août : visite de la Mission archéologique italienne.

3 septembre : RR. PP. Gabriel Sabah, Louis Sak'kal et Joseph Kusakci, tous trois d'Alep.

12 septembre : P. John Morrison S.J., aumônier militaire des soldats américains en Turquie, accompagné du P. François Petru S.J., et de MM. Warren Dicharry et John Murray, Lazaristes.

13 septembre : M. Gehan, vice-président de l'*American-Export-Line* et des RR. PP. Eugène Burke et Edouard Renard, de l'Université Catholique de Washington, accompagnés du P. John Power.

Note. — Presque tous les pèlerins de Terre-Sainte, à l'aller et au retour montent à Panaya, et même des séminaristes voyageant en auto-stop !!!

Appendice I

PUBLICITÉ FAITE A PANAYA

Il serait intéressant de pouvoir noter ce qui, dans les feuilles publiques, a paru au sujet de Panaya, depuis le modeste bul-

(9) « Cette dame est épatante, écrit M. Eugène Borrel, d'avoir fait imprimer cela à l'œil ! »

letin des Capucins italiens, tout en faveur d'Ephèse, jusqu'au semi-officiel *Osservatore Romano*, où, tout en publiant les communiqués de l'Archevêché d'Izmir, on reste fidèle à Jérusalem.

L'autre année, dans *l'Ami du Clergé*, un sermon était feu et flamme pour Ephèse. Cette année, un autre prêcha Jérusalem. On peut donc, tout au moins, choisir.

Il faut relever tout particulièrement, dans le numéro d'août d'*Ecclesia*, quelques pages où la tradition d'Ephèse est qualifiée de *prétendue*, pour laquelle le Père Jugie est très sévère. Comment obliger le Père Jugie à tenir compte des observations qui lui ont été faites dans le « *Divus Thomas* » de 1949 ? Mais le Père Jugie est-il infailible ? Chose curieuse ! Ces pages, toutes contre Ephèse, ne se donnent pas la peine de prouver Jérusalem. Ça été, depuis cinquante ans, la même tactique. Il est, en effet, incomparablement plus difficile de prouver Jérusalem que d'ergoter contre Ephèse. Nous savons que M. Massignon a été indigné. Laissons-le s'entendre avec Daniel-Rops.

En contre-partie, le docteur Geschwind vient de lancer en Allemagne neuf mille exemplaires de sa brochure : *Wieder-erwachendes Ephesus* où Panaya n'est pas oubliée, et il va faire la même chose en Autriche.

Signalons en dernier lieu que la presse turque a été invitée à vouloir bien cesser sa campagne en faveur d'Ephèse et Panaya et cela des deux côtés : côté *Phanar* (on sait que l'Eglise orthodoxe ne connaît, dans sa liturgie, que la tradition de Jérusalem), et côté *israélien* (il s'agit ici, évidemment, de tourisme contre tourisme). On a été jusqu'à y mettre le prix : combien voulez-vous ? Réponse admirable d'à propos et de vérité. *Nous voulons des documents !*

Appendice II

LA PRIÈRE DU PÈLERIN

Catherine Emmerich nous représente la Sainte Vierge faisant le Chemin de la Croix sur la Montagne. Quoi de plus vraisemblable ? On crut même dans les premiers temps de la découverte (1891) pouvoir repérer quelques endroits que l'on considéra comme des stations. Et le jour des grands pèlerinages, au mois d'avril, quelques fidèles renonçaient aux ruines d'Ephèse et restaient l'après-midi à Panaya, pour y faire pieusement le Chemin de la Croix. Comment oublier celui que présida en 1897, notre confrère M. Larigaldie, à l'éloquence entraînante, vrai Pierre l'ermite de croisade.

Depuis la résurrection de Panaya (1951) cette tradition n'a pas été reprise. Il faut avouer qu'au mois d'août, la forte chaleur rendrait la chose plus que pénible, impossible. Mais il y a des pèlerins tout le cours de l'année !

Il s'agirait donc d'établir, à partir de la Maison, au flanc de la Montagne les Quatorze Stations très hypothétiques, simplement numérotées. Et, sinon en groupes compacts, du moins en petit groupe ou même en privé, on pourrait faire l'exercice qui convient le mieux à ce Lieu Saint. Car, c'est bien en *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs* que nous devons nous représenter la Sainte Vierge, à Panaya, comme elle se manifesta en 1846 à la Salette : celle qui pleure.

Cette courte notice est pour introduire la « *Prière du Pèlerin* ». Elle a été trouvée au milieu de lettres et autres papiers,

soigneusement datée, mais non signée. On a cru un moment pouvoir en découvrir l'auteur, en comparant les écritures. Mais, peine perdue !

Respectons l'anonymat de celui qui a si bien et si fortement exprimé les sentiments qui doivent être ceux de tout vrai pèlerin de Panaya.

A la Vierge de Panaya-Kapouli

*Mère, je suis venu de loin pour voir la terre
Que foulèrent tes pieds pendant l'exil austère
Auquel te condamna Jésus
Lorsqu'ayant achevé son œuvre solennelle,
Il monta vers les Cieux dans la gloire éternelle
Où le suivirent les Elus ;
Et sur ce sol sacré qui commut Ton Martyre
Qu'aucun langage humain ne saurait nous redire
Dans ces sentiers cachés sous bois,
Où, seule, tu faisais le chemin du Calvaire
L'âme et le cœur remplis de l'auguste Mystère
Et le corps courbé sous Ta Croix ;
Sur le mont rocailleux dont l'angoissante cime
Te paraissait porter la céleste Victime
Ainsi qu'un autre Golgotha,
Mère, je suis venu plein d'amour filiale
Recueillir les soupirs qu'à Ton heure finale
Ton cœur au ciel pour moi jeta !
Rien ne manque, ô Marie, à ton amer calice :
Ce torrent, c'est Cédron la nuit du sacrifice
Lorsque Jésus sua le sang ;
Et le triste abandon, il est dans le silence
Des vallons, des côteaux d'où nul bruit ne s'élance
Au crépuscule rougissant ;
Voici l'âpre chemin et la pierre sanglante
Où Ton Fils accablé sous sa croix trop pesante
S'affaissa douloureusement ;
Puis, au sommet, là-haut, c'est le gibet infâme
Qui se dresse lugubre et déchire ton âme
Comme un éclair le firmament !
Oh ! Comme tu voudrais laissant là ta dépouille
Quand ton corps affaibli ardemment s'agenouille
Prendre aussi Ton vol vers les Cieux !
Mais ce n'est pas encor pour Toi l'heure suprême,
Pour briser à jamais la loi de l'Anathème
Oh ! laisse encore pleurer Tes yeux !...
Tu me vois à genoux, Mère, à la même place
Où pour moi tu faisais la prière efficace
Qui devait m'obtenir la Foi,
Permetts-moi d'y poser mes deux lèvres ardentes,
Et reçois mon tribut de ces larmes brûlantes
Qu'ici je répands devant Toi !*

26 avril 1905.

ROME

LE T. H. PÈRE SLATTERY AU CONGRÈS INTERNATIONAL DES ENFANTS DE MARIE (13-17 juillet 1954)

Souvenirs et notes de voyage

Nous prenons le train à la gare de *Lyon*, le 9 juillet, à 19 h. 55. Nous pensions arriver à *Turin* le lendemain matin à 6 h. 43, célébrer la sainte messe chez nos confrères, et repartir à 9 heures pour être à Rome aux environs de 20 heures. Mais le train qui devait arriver en gare de *Turin* à 6 h. 43 n'était pas le nôtre. Il s'agissait d'un train composé exclusivement de wagons-lits ou de wagons-couchettes, et qui partait d'ailleurs comme nous à 19 h. 55, mais marchait à plus vive allure, et surtout s'arrêtait moins souvent que le nôtre. Aussi, est-il près de 9 heures quand nous arrivons à *Turin*. Nous allons dire notre messe à la maison *Saint-Sauveur*, où réside la visitatrice des Filles de la Charité. Précisément, une retraite y a lieu en ce moment, qui groupe dans les deux cents retraitantes. Elles sont tout heureuses d'assister à la messe du T.H. Père, puis de l'accueillir à la salle de communauté. Après leur avoir dit quelques mots d'exhortation en rapport avec la retraite, et leur avoir donné sa bénédiction, il fait le tour des infirmeries et apporte aux chères Sœurs malades le réconfort inattendu de sa visite.

Nous reprenons le train vers 11 heures. Aussi est-il bien tard quand nous arrivons en gare de *Rome*. Le T.H. Père est accueilli sur le quai par M. Bisoglio, procureur général auprès du Saint-Siège, M. Amedeo Rossi, visiteur de la province de Rome, M. Duvaltier, supérieur de la Maison internationale d'études, dont nous serons les hôtes pendant tout le Congrès. Plusieurs confrères venus à Rome, eux aussi, pour le Congrès des Enfants de Marie s'étaient joints à eux. Minuit n'est plus loin quand nous pouvons aller nous coucher.

Nous disposons de trois jours avant l'ouverture du Congrès. C'est très heureux. Cela nous permettra de faire quelques visites indispensables dont le programme très chargé du Congrès ne nous laisserait pas ensuite le loisir. Nous allons saluer, notamment, les cardinaux Pizzardo, Valerio Valeri, Canali et Tisserant. Le cardinal Canali nous dit sa reconnaissance du dévouement dont font preuve les Filles de la Charité de *Sainte-Marthe*. Le cardinal Pizzardo nous parle de la formation du clergé, sujet auquel il s'intéresse tout particulièrement comme président de la Sacrée Congrégation des Séminaires. C'est tout récemment que le cardinal Valerio Valeri se trouvait à *Paris* pour le Congrès des Religieuses hospitalières et enseignantes. Il nous dit la satisfaction que ce Congrès lui a donnée, et le T.H. Père le remercie à nouveau de la visite si cordiale qu'il voulut bien nous faire alors à la Maison-Mère. Le cardinal partait le lendemain même pour le Canada, et il nous donna une nouvelle preuve de sa bienveillance pour la famille de saint Vincent, en nous accordant audience si peu de temps avant son départ. Le cardinal Tisserant, préfet de la Sacrée Congrégation de l'Orientale, apprit avec plaisir que le T.H. Père avait le moyen inespéré d'envoyer du renfort à notre mission d'*Ethiopie*, ce qui allait permettre sans

doute d'accepter la direction du Séminaire régional d'*Adigrat*, comme Son Eminence nous en pressait depuis longtemps. Au cours de la conversation, il est question de Terre Sainte. Son Eminence évoque avec bonheur les souvenirs de son séjour à l'Ecole Biblique de Jérusalem et nous raconte la chevauchée qui le mena jusqu'en Mésopotamie, dans des conditions d'inconfort et de sécurité très relative qui rendaient ce voyage bien audacieux.

Nous faisons aussi une randonnée en auto dans la région des « *castelli* ». En cette saison, les sites si gracieux de *Castelgandolfo*, *Albano* et *Velletri* sont si intéressants à voir. Hélas ! le ciel est bas et d'un gris sale ; il pleut même par moments. Si ce temps se maintient pendant le Congrès, ce sera bien regrettable, et les séances de nuit au Foro Italico et au Colisée ne pourront avoir lieu.

Mardi 13 juillet.

La pluie a cessé, le ciel commence à s'éclaircir. A pied ou dans de nombreux cars, des milliers de jeunes filles habillées ou voilées de blanc, gagnent la basilique de *Sainte-Marie Majeure*. C'est là qu'aura lieu la séance d'ouverture du Congrès international des Enfants de Marie, sous la présidence de Mgr Traglia, président du Comité Pontifical de l'*Année mariale*. Après le chant du « *Veni Creator* », Mgr Pedroni, secrétaire du même Comité, adresse aux Congressistes une allocution de bienvenue. Il fait l'historique de cette basilique, construite en l'honneur de la Mère de Dieu au IV^e siècle de notre ère. Une chute miraculeuse de neige en indiqua l'emplacement ; et dans cette neige, l'orateur voit le symbole de la pureté qui doit caractériser les Enfants de Marie. Sainte-Marie Majeure possède quelques fragments de la crèche de Bethléhem, image de l'humilité qui leur convient aussi. Enfin, si elles lèvent les yeux vers le plafond à caisson de la basilique, elles le voient étinceler d'or, symbole de la charité qui doit brûler dans leurs cœurs. Mgr Pedroni termine en s'adressant dans leur langue aux déléguées espagnoles et françaises. Cette diversité de langues, soulignant le caractère international du Congrès, s'était déjà affirmée dans la récitation du chapelet au début de la séance d'ouverture. Les dizaines en furent récitées en latin, en italien, en espagnol et en français. Après la bénédiction du Saint-Sacrement qui clôtura la séance, la foule des congressistes s'écoula lentement par les deux portes qui encadrent le chevet de la basilique. On avait bien précisé qu'elles devaient se masser sur l'escalier monumental qui s'adosse à Sainte-Marie Majeure, pour y chanter le *Salve Regina*. Mais la sortie de ces quelque huit mille jeunes filles par deux portes très étroites ne pouvait s'effectuer qu'à une cadence très lente. Quand les dernières quittaient la basilique, les cars s'en allaient déjà. Il n'y avait plus qu'à se disperser. Cette séance d'ouverture avait été grandiose. C'était de bon augure pour le Congrès ; d'autant que le ciel se dégagait de plus en plus et que nous pouvions espérer le beau temps pour les jours qui allaient suivre.

Mercredi 14 juillet.

Le grand nombre des Congressistes et leur diversité linguistique les oblige à se disperser pour faire œuvre utile. Elles ne se retrouveront guère toutes ensemble que pour les manifes-

tations du *Foro italico*, du *Colisée* et de *Saint-Pierre*. On ne cherchera donc ici que quelques notes sur les réunions que le T.H. Père honora de sa présence. Ceux qui voudraient avoir l'exposé complet des activités du Congrès le trouveront dans le volume que doit faire paraître la *Permanence mariale*.

Cette première journée du Congrès a pour thème la formation doctrinale des Enfants de Marie. Les congressistes de langue française ont leur messe à 8 heures dans la basilique *Saint-Jean de Latran*. Elles se groupent ensuite avec leurs compagnes dans la vaste église de Sainte-Marie des Anges pour la séance inaugurale du Congrès, qui doit être présidée par Son Eminence le cardinal Pizzardo. C'est dans les ruines d'anciens thermes romains que Michel-Ange fut chargé de construire un couvent de Chartreux. La grande salle du milieu des thermes devint l'église de *Sainte-Marie des Anges*. Près de l'entrée, une colossale statue de saint Bruno, fondateur des Chartreux, rappelle la destination primitive de l'église. Due au ciseau du sculpteur français Houdon, cette statue semble l'incarnation de la vie intérieure et du silence, qui sont les caractéristiques des fils de saint Bruno.

Au milieu de l'église, une grande estrade a été dressée, sur laquelle prennent place Son Excellence Mgr Garrone, coadjuteur de l'archevêque de Toulouse, qui sera l'orateur des trois séances plénières de langue française ; le T.H. Père Slattery, Supérieur général de la Mission, et directeur général des Enfants de Marie ; M.M. Triclot et Henrion, aumôniers nationaux, quelques Prêtres de la Mission et des délégations d'Enfants de Marie. Le cardinal Pizzardo devait, après quelques mots de M. Slattery, donner aux congressistes les directives du Saint-Père. Mais retenu à cette heure par les travaux de sa charge, il avait fait savoir qu'il ne pourrait arriver qu'à 11 heures. La séance commença donc par les mots d'accueil de Mlle Iside de Zolt, remplaçant Alda Miceli, présidente générale de la Jeunesse féminine d'Action Catholique Italienne, retenue par la maladie, et une adresse de Janine Gien, présidente des Enfants de Marie de France. Puis, Mgr Garrone donna sa première conférence, qui avait pour thème : *Marie Immaculée, chef-d'œuvre de la grâce de Jésus-Christ, et Reine du monde surnaturel*. Le distingué prélat tint son auditoire sous le charme d'une doctrine profonde tout en demeurant accessible, d'une filiale dévotion envers Marie et d'une langue à la fois précise et imagée où abondaient les formules qui accrochaient l'attention. A son auditoire, très attentif et visiblement touché, il montra l'émerveillement, la tendresse de l'Eglise devant le mystère de Marie Immaculée, et les raisons scripturaires de cette attitude, depuis le Protévangile jusqu'à l'Apocalypse. Il exposa le rôle de la Vierge dans la sauvegarde et l'intelligence du dogme chrétien, notamment du dogme central de l'Incarnation, et la place que cela lui vaut dans la vie chrétienne.

A 11 heures, comme il l'avait promis, le cardinal Pizzardo entra dans *Sainte-Marie des Anges*, précédé de deux majestueux « *carabinieri* ». M. le Supérieur général le salua au nom des Congressistes. Puis il félicita les Enfants de Marie de la grâce qu'étaient pour elles ces quelques jours passés à Rome, et leur dit ce qu'elles devaient faire pour en profiter au maximum. Le cardinal lut alors une adresse où il disait la joie que causait au Saint-Père le développement merveilleux de leur

Association et leur venue à Rome pour ce Congrès. En attendant que le Pape leur donnât lui-même ses consignes dans l'audience de clôture, Son Eminence leur dit qu'elles devaient continuer à joindre au souci primordial de leur sanctification personnelle celui d'une influence toujours plus profonde et plus bienfaisante sur leur milieu de vie. Le rapport de M. Triclot qui suivit, et qui exposait la situation actuelle de l'Association dans le monde montra que, loin de constituer un mouvement périmé ou condamné à végéter, elle répondait excellemment à un besoin de notre temps. Son renouveau intérieur sur le double plan doctrinal et apostolique s'atteste par le remarquable essor de l'Association. Faute d'un organisme international qui centraliserait tous les renseignements, M. Triclot ne put donner que des chiffres approximatifs ou incomplets ; ils n'en étaient que plus impressionnants. Et de la qualité d'âme des Enfants de Marie Immaculée, de leur activité dans les domaines religieux et social, il donna quelques témoignages émouvants qui soulevèrent à maintes reprises l'enthousiasme de son auditoire et mirent des larmes dans bien des yeux.

Dans l'après-midi, commencèrent à se tenir les « *carrefours* », qui ne furent pas la partie la moins intéressante ni la moins utile du Congrès. Les groupes de langue française devaient, d'après le programme, se réunir à l'Université des Dominicains, à l'*Angelicum*. En fait, il leur fallut se rendre au Séminaire de la Propagande, sur le Janicule. Huit carrefours eurent lieu simultanément, qui traitaient des divers aspects de la formation doctrinale des Enfants de Marie et des moyens de la promouvoir. Chacun groupa un nombre important de Congressistes. On pourra voir dans le compte rendu général du Congrès l'essentiel de ce qui s'y passa. Dans la salle où se tenait l'un de ces carrefours, on vit entrer un jeune homme et une jeune femme, qui écoutèrent avec attention l'exposé du rapporteur et les échanges de vues. C'étaient M. Hubert, correspondant de la *Croix* de Paris, et sa femme. Ils ne cachèrent pas leur joie de voir le Congrès marial présenter cette importance et débiter de façon si heureuse.

La journée se clôtura au *Foro italico*. Il y a deux jours encore on pouvait se demander avec inquiétude si le festival folklorique prévu pour ce soir-là pourrait avoir lieu. Heureusement, il n'y avait aucun nuage dans le ciel quand les Congressistes arrivèrent, et la lune brillait dans son plein. Durant trois heures, sur un vaste *podium* vivement éclairé, les délégations se succédèrent pour des chants et des danses, montrant que la plus heureuse variété de tempéraments et de goûts musicaux et artistiques pouvait subsister dans l'unité supérieure qui rattache entre elles les Enfants de Marie du monde entier. Pour la France, les chants furent assurés par l'Institut technique de *Loos-les-Lille*, de réputation bien méritée, et le groupe d'*Arles*, en costume local, exécuta des danses provençales très gracieuses.

Jeudi 15 juillet.

La conférence doctrinale d'aujourd'hui a pour thème « *Marie Immaculée, Mère de la vie surnaturelle et Reine des âmes consacrées* ». C'est M. Castagnoli, supérieur de notre maison centrale de Rome, dite du *Collège léonien*, qui traite le sujet dans l'*Aula magna* de l'Antoniano pour les congressistes italiennes. Le T.H. Père préside la séance. La vaste salle et les

tribunes sont absolument combles. Devant cet auditoire, qui le suit avec une attention soutenue et un intérêt visible, M. Castagnoli montre le rôle exceptionnel assigné par Dieu à Marie dans la communication de la vie de la grâce aux âmes. Il le fait avec la précision du théologien et la flamme de l'orateur, saisi par son sujet. Au début de sa conférence, il avait prié ses auditrices de ne pas interrompre son exposé par des applaudissements. La consigne fut à peu près respectée. Mais les congressistes se dédommagèrent amplement, la conférence une fois finie, témoignant ainsi à quel point elles avaient communiqué à la pensée et aux sentiments de l'orateur.

Pour illustrer cet exposé doctrinal et lui donner, en quelque sorte la confirmation de l'expérience, trois congressistes montrèrent ce que la consécration vécue à l'Immaculée pouvait opérer dans les âmes. Les deux premières, parlant respectivement pour l'Italie du Nord et pour l'Italie centrale, lurent un rapport, clair, mais succinct, qui se contentait de donner une idée d'ensemble de la vitalité des groupes d'Enfants de Marie dans les pays en question. La jeune fille qui fit son rapport sur l'Italie méridionale avait préparé un exposé très détaillé où abondaient les traits bien localisés. Il y en eut d'émouvants, comme celui d'une émule de Maria Goretti, tombant, elle aussi, sous les coups d'un séducteur éconduit. Il est bien regrettable que le manque de temps ait obligé d'abréger cette lecture.

Le T.H. Père voulut bien dire quelques mots aux Congressistes. Il souligna la dévotion toute spéciale envers la Sainte Vierge, qui est l'un des traits les plus marquants de la piété italienne. Il en rappela quelques manifestations et nota que cet amour de Marie constituait le grand obstacle à l'invasion de l'Italie par le protestantisme. Il exhorta ses auditrices à donner toujours plus à cette dévotion mariale le fondement solide de la connaissance des grandeurs et du rôle de la Sainte Vierge. Il leur souhaita d'inspirer constamment des exemples de Marie leur travail de sanctification personnelle et leur action apostolique. Ainsi se prépareraient-elles excellemment aux tâches qui les attendent dans le mariage ou la vie religieuse.

Dans l'après-midi, les *carrefours* eurent lieu comme la veille. Ils avaient pour sujet la *formation spirituelle des enfants de Marie*, et l'étude des divers moyens qui favorisent cette formation, et des obstacles auxquels elle se heurte. La récitation en commun du chapelet se fit dans l'église de l'*Ara Cœli*. De plus, il y eut, dans cette même église, de 15 heures à 18 heures, une adoration ininterrompue du Saint-Sacrement. Pendant ces trois heures, la France, l'Espagne et l'Italie assurèrent successivement la prière d'adoration et d'intercession pour l'« *Eglise du silence* ». Et parmi ces chrétiens persécutés pour leur foi, un souvenir tout spécial était donné aux groupes d'Enfants de Marie à qui les conditions actuelles n'avaient pas permis d'être à ce Congrès, sinon par la prière et le sacrifice.

C'est aussi la pensée de l'Eglise persécutée qui domina le chemin de croix fait au *Colisée* à partir de 21 h. 30. Nul endroit n'était mieux indiqué pour cet exercice. Là, par milliers, des chrétiens ont participé aux souffrances du Christ et l'ont suivi jusqu'à la mort en portant sa croix. Et pas plus qu'aux chrétiens qui souffrent actuellement persécution pour leur foi, on ne pouvait leur reprocher aucun délit de droit commun. Leur seul crime était de vouloir rester fidèles au seul vrai Dieu et de ne

pas accepter les prétentions du pouvoir civil à régenter les âmes. A chacune des stations du chemin de croix du Colisée, le souvenir d'une de ces chrétientés fut rappelé aux Enfants de Marie. C'était une invitation à demander pour des frères et des sœurs persécutés la grâce de la persévérance dans la foi. Mais ces jeunes filles étaient aussi par là invitées à penser qu'un jour viendrait peut-être où, elles non plus, ne pourraient demeurer chrétiennes qu'au prix de l'héroïsme dans le sacrifice.

*Jeu*di 16 juillet.

Le T.H. Père honore de sa présence la réunion matinale de la section de langue espagnole, dans l'Aula magna du *Séminaire du Latran*. Cette troisième et dernière journée du Congrès est centrée sur la *formation apostolique* des Enfants de Marie. La conférence est donnée par notre confrère, M. Mathias Job, directeur des Enfants de Marie, que dirigent les Sœurs espagnoles à *cornette*. Le T.H. Père adresse aux congressistes une courte allocution traduite aussitôt par M. Job. Il y rappelle la foi vive et l'ardente dévotion de l'Espagne pour l'Immaculée Conception. Leur pays fut aussi celui de François-Xavier, le grand missionnaire des temps modernes, et de Thérèse d'Avila, qui, du fond de son cloître, ne contribua pas moins à la conversion du monde païen que l'apôtre des Indes. Ainsi l'Enfant de Marie doit-elle être par sa vie et son action, le levain qui transforme son milieu de vie et de travail.

Les Congressistes firent un accueil chaleureux aux paroles de M. le Supérieur général. Leur enthousiasme se déchaîna quand il épingla sur sa poitrine l'insigne du Congrès aux couleurs espagnoles, et déclara accepter l'invitation qui lui était faite de se rendre bientôt en Espagne.

En fin de matinée, nous allons saluer à la Sacrée Congrégation des Rites, le Père Antonelli, franciscain, qui s'intéresse tout particulièrement à la cause de la *Mère Seton*. Il nous dit l'admiration qu'il éprouve pour cette grande âme, l'une des plus saintes des temps modernes, en qui les dons de la grâce couronnèrent une nature exceptionnellement riche. Il nous fait espérer que sa cause, tout particulièrement chère aux Filles de la Charité des *Etats-Unis*, progressera désormais à un rythme plus rapide.

Le programme de l'après-midi comportait la récitation du chapelet dans l'église de *Sant'Andrea delle Fratte*, qui fut témoin de la merveilleuse conversion d'Alphonse Ratisbonne, et qui est, de ce fait, un sanctuaire de premier plan pour les Enfants de Marie Immaculée. La journée s'acheva, comme le premier soir, au *Foro Italico*. Les Enfants de Marie parisiennes, secondées par des déléguées de chacun des pays représentés au Congrès, y donnèrent le jeu dramatique intitulé « *la Victoire de l'Immaculée* », comportant un prologue et quatre tableaux.

*Vend*redi 17 juillet.

Cette journée de clôture était impatientement attendue par les Enfants de Marie. Elles avaient, sans doute, pu apercevoir déjà le Saint-Père qui les avait bénies d'une fenêtre de sa chambre, alors qu'elles étaient groupées sur la place *Saint-Pierre*. Mais au matin du 17 juillet il devait descendre lui-même dans l'immense basilique et adresser la parole aux Congressistes. Les Enfants de Marie assistèrent d'abord à une messe célébrée par le cardinal Vicaire. Et voici qu'en avance de quelques minutes

sur l'horaire prévu, le cortège pontifical faisait son entrée dans la basilique. De ferventes acclamations s'élevaient, tandis que le Saint-Père s'avance, porté sur la « *sedia gestatoria* ». Il est visiblement heureux du spectacle qu'il a sous les yeux. Ses bras s'étendent à droite et à gauche, tandis qu'un large sourire éclaire son visage si blanc. Avec une condescendance touchante, il ne cesse, tout au long du parcours, de placer sur sa tête et de rendre à leurs propriétaires des calottes de soie blanche qui seront gardées comme des reliques. Parvenu à son trône, Pie XII y prend place. Il reçoit avec cordialité l'hommage du T.H. Père et celui de MM. Triclot et Henrion. Puis, sa voix s'élève. En français, il s'adresse aux Enfants de Marie et leur parle une vingtaine de minutes. Il leur dit sa joie de les voir réunies si nombreuses au centre de la catholicité. Il les félicite de leur ferveur, de leur souci de sanctification personnelle : condition essentielle d'un fructueux apostolat. Il leur rappelle tout ce qu'exige encore cette action sur leur milieu de vie et de travail. Il y a là des enseignements que seule une méditation fréquemment reprise permettra de s'assimiler à fond ; aussi les Enfants de Marie seront-elles heureuses de retrouver le texte du discours de Pie XII dans les « *Rayons* ». Les ovations redoublent quand le Pape remonte sur la *sedia* et regagne ses appartements. C'est une grâce de choix pour ces jeunes chrétiennes d'avoir pu contempler à loisir le Saint-Père, de l'avoir entendu, d'avoir reçu sa bénédiction. Quelle joie, quel réconfort elles en reçoivent !

Pour mieux montrer aux Enfants de Marie qu'elles étaient chez leur « Père », le Pape leur avait fait donner l'autorisation d'achever leur matinée dans les jardins du Vatican. Cette faveur fut d'autant plus appréciée que le soleil brillait dans un ciel sans nuage. L'une des attractions principales de cette promenade fut sans doute la petite gare de l'Etat du Vatican. Des wagons y étaient précisément en partance, chargés de colis, pour les régions d'Autriche que de terribles avalanches venaient de désoler. Et cela soulignait une fois de plus l'universelle sollicitude du Saint-Père pour tous ceux qui souffrent.

Nous étions à l'avant-veille de la fête de Saint-Vincent. Afin d'être rendus à la Maison-Mère quelques heures avant les premières vêpres, le T.H. Père avait décidé que nous rentrerions à Paris par l'avion. Aussi, dès le début de l'après-midi de ce même jour, nous nous rendions à l'aérodrome de *Ciampino*. En y comprenant un arrêt d'une demi-heure à *Milan*, le trajet ne devait pas nous prendre plus de quatre heures. Malheureusement, le beau soleil de Rome se voila très vite. Après Milan, il fallut passer au-dessus des nuages, et ce fut bien regrettable quand nous survolâmes les Alpes. A peine, de temps à autre, une déchirure dans le tapis blanc qui se déroulait à perte de vue sous nos yeux nous permit-il de voir la terre, et cela dura jusqu'aux abords de Paris. Au moment d'atterrir, notre avion eut quelques soubresauts, nous laissant deviner avec quelle violence le vent devait souffler au sol. Nous retrouvâmes la capitale telle que nous l'avions laissée dix jours plus tôt, avec un temps grisâtre et pluvieux, bien insolite en ce mois de juillet. Mais après les journées exaltantes que nous venions de vivre à Rome, et au moment de célébrer la fête principale de saint Vincent, nos cœurs ne pouvaient qu'être à la joie.

Pierre DULAU.

PANEGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL

(19 juillet 1954)

par Mgr Gilles Barthe, évêque de Monaco

Non vos me elegistis, sed ego elegi vos

Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais moi qui vous ai choisis (Jean, xv, 16).

Cette parole de Jésus s'imposait avec force à mon esprit, tandis que je relisais ces temps derniers la vie de saint Vincent de Paul. J'avais toujours été choqué, ce n'est pas le mot, disons surpris, désorienté dans mes conceptions du développement psychologique d'une personne par le contraste qui oppose les trente premières années de l'existence de saint Vincent aux cinquante suivantes. Bien sûr, la vie se moque de nos constructions humaines, la grâce bien davantage encore. Mais chez les grands convertis, chez un saint Paul, un saint Augustin, on arrive vite à saisir l'élan continu qui, sous les changements les plus notables, assure l'unité d'un caractère, aussi bien que dans la fouguese montée d'un saint Bernard, ou la tranquille ascension de saint Pie X. Ce qui scandalise dans le bon paysan landais, faut-il l'avouer ? c'est cette « *honnête retirade* » qui, pendant des années, paraît être l'idéal naturel et satisfaisant de ses ambitions sacerdotales...

Puis, sans qu'on sache trop pourquoi, les perspectives changent et presque sans nous en douter, nous gravissons les cimes de la plus authentique sainteté.

Comment lever ce scandale ? si tant est qu'il y ait scandale ! En décelant les principes directeurs de cette sainteté que nous résumerons dans les trois propositions suivantes : ne faire que ce que Dieu veut ; le faire du mieux possible ; le faire en grand esprit de docilité aimante.

✱

Ne pas enjamber sur la Providence, la formule est devenue célèbre. D'autres s'offriront en holocauste et demanderont des épreuves. D'autres, dès leur jeune âge, tracent de magnifiques projets d'avenir. Le petit Vincent de Paul ne désire pas, lui, comme sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, devenir un grand saint ; il ne refuse pas non plus ; il attend que Dieu lui fasse signe, lui dise avec netteté : « *Viens, suis-moi* », et le mène à la place qu'il n'a pas choisie, qu'il se contente d'accepter, pas plus ébloui que ça d'ailleurs, si elle est flatteuse, en disant toujours « *merci* ».

Une fois, au moins, cette soumission paisible à la volonté de Dieu exigea une sorte d'héroïsme. Fait significatif, en faveur d'un pauvre venu mendier au logis paternel. Il lui donne toute sa fortune, trente sols. Acte de générosité appréciable pour un petit pâtre de dix ans qui avait dû faire beaucoup d'économies pour arriver à économiser une telle somme.

Le même geste se renouvellera vingt ans plus tard, lorsque, jeune prêtre, sans ressources, subitement mis en possession de plusieurs milliers de livres, il les offre d'un seul coup à de plus malheureux que lui.

Entre ces deux actes d'une qualité un peu extraordinaire, rien ne distingue l'adolescent ou le jeune prêtre, — du moins

en apparence — d'un bon écolier, d'un étudiant consciencieux, d'un digne ecclésiastique comme on en voit beaucoup.

M. de Comet remarque en lui des aptitudes intellectuelles, un cœur ardent ; il le fait entrer au Collège, le pousse vers la cléricature. Vincent se laisse faire ; il estime que c'est la voix de Dieu qui lui parvient ainsi. Il prend au sérieux son travail, suit fidèlement les cours, organise même un petit pensionnat, pour continuer ses études tout le temps nécessaire, sans être à charge à personne, préparant de la sorte son avenir par l'accomplissement du devoir d'état.

Elle nous paraît terne cette période que nous aimerions tant connaître avec de plus amples détails. Mais, après tout, sur quoi se fonde un tel jugement ? Vincent ne réussit pas si mal, puisque des personnalités en vue lui confient leurs grands garçons, et daignent, à l'occasion, lui offrir leur protection. Ce nouveau prêtre, qui par piété, va célébrer sa première messe dans la solitude du pauvre sanctuaire de Notre-Dame des Grâces, près de Buzet, ce professeur novice qu'on aime et qu'on estime déjà est-il si banal qu'on pourrait le croire de prime abord ?

Il y a bien ces préoccupations d'argent, cette habileté à cueillir des héritages de pieuses femmes, cette âpreté à poursuivre les débiteurs, ces intrigues pour obtenir une cure rémunératrice, peut-être un évêché grâce aux bons offices du duc d'Épernon... Ici se place l'aventure si contestée de la captivité en Barbarie. Je n'ai aucune compétence particulière pour dirimer la controverse ; j'avoue pencher cependant pour l'authenticité du fait. Nous y voyons un saint Vincent de Paul conforme à ce que nous pouvons imaginer de lui à cette époque : homme d'action, intelligent, généreusement soumis à la volonté de Dieu et essayant, par sagesse naturelle, autant que par sainteté, d'infléchir en sa faveur une situation assez fâcheuse, essayant de tirer le bien du mal.

A la vérité, quand il revient en France, ses perspectives d'avenir n'ont guère changé. A Avignon, puis à Rome, puis à Paris, il utilise ses nouvelles relations dans le but d'obtenir enfin le bénéfice respectable dont profiteraient avec lui sa mère et ses neveux, dont profiteraient aussi ses paroissiens, n'en doutons pas. Pourquoi faire ce grief à ce prêtre de suivre ce qu'il croit, à bon droit, être le moyen normal de répondre à l'appel de Dieu ? Pouvait-il prévoir l'extraordinaire destin qui l'attendait ? Il n'enjambe pas sur la Providence. Il accepte, en toute humilité, une vocation aussi éloignée que possible du sensationnel. C'est l'attitude de la Vierge Marie. Elle pensait si peu à sa sublime mission, qu'elle avait résolu, suivant l'interprétation traditionnelle de l'Evangile, de renoncer aux joies de la maternité : son humilité ne lui permettait pas d'envisager, comme le faisaient beaucoup de bonnes jeunes filles d'Israël, la possibilité de devenir la Mère du Messie. Mais quand l'ange Gabriel lui annonce le choix divin, elle dira simplement « *Fiat* ».

Le scandale est donc levé. En cherchant « *l'honnête retraite* », Vincent se soumet à la volonté de Dieu, qui nous conduit. Plus tard, il dira aux Filles de la Charité, en des phrases qui pourraient être extraites de « *l'Histoire d'une âme* » : « *Nous n'avons qu'à nous abandonner à sa conduite de même qu'un petit enfant fait à sa nourrice. Qu'elle mette son enfant sur le bras droit, il s'y trouve bien content, qu'elle le mette sur*

le bras gauche, il ne s'en soucie pas... » Le Jésus de Pascal expose la même idée : *« Laisse-toi conduire à mes règles. Vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les Saints qui m'ont laissé agir en eux. »*



Seulement, ne nous y trompons pas, cet abandon à la Providence n'est pas du quietisme. Quand son directeur, plein de bon sens, conseille à Mademoiselle Le Gras un peu trop agitée et toujours en quête d'héroïsme : *« Imitex le non faire du Fils de Dieu »*, il faut se rappeler que la docilité de Jésus à l'égard de son Père n'a jamais été de la paresse. Les réalisations les plus imprévues viendront les unes après les autres : la *Mission*, les *Dames de la Charité*, les *Filles de la Charité*, et toutes les œuvres importantes greffées sur ces tiges principales ; chaque fois, Vincent pourra dire en toute sincérité ce qu'il affirmait aux premières servantes des pauvres : *« Non, mes Filles, je n'y pensais pas. Dieu y pensait pour vous. »* Mais il avait préparé le terrain dans son âme et profité des premières grâces reçues avec trop de générosité pour que le Seigneur n'en envoyât pas d'autres nombreuses à la suite.

Tout dans cette vie paraît se développer d'après un plan providentiel, suivi dans les détails, depuis la formation première dans l'atmosphère paisible de la campagne où se forment les têtes solides que les attraits mondains ne feront pas tourner facilement plus tard ; les études où l'essentiel des humanités classiques, de la théologie, du droit canon, des saintes Ecritures, de toutes les disciplines ecclésiastiques est assimilé sans perte de temps dans les abstractions vaines ; le séjour même en Barbarie, qui aurait fourni des recettes pratiques au futur conseiller de tant d'œuvres ; le contact avec la Cour Romaine, si utile pour les futures démarches du fondateur de Congrégations ; l'habitude de traiter avec de grands personnages sans timidité, mais avec le sens des distances, acquise dès l'adolescence, qui mettra à l'aise l'aumônier de la Reine, sans éveiller chez lui la tentation de devenir à la Cour un courtisan ; le préceptorat chez les Gonzi qui le conduit tout droit à la *Mission*, la cure de Châtillon avec ses pauvres et ses malades qui l'entraînent à devenir petit à petit l'Organisateur de la charité nationale et même internationale ; les exercices des Ordinandés d'où naîtront, par une conséquence naturelle, les Séminaires. Les circonstances, les occasions, dit-on, font les hommes. A condition toutefois, que ces hommes soient préparés à s'en servir. Il en est des inventions apostoliques de la sainteté comme des découvertes scientifiques, le hasard les provoque pourvu qu'un génie se trouve là pour profiter du hasard. Que de hasards manqués ! Disons, quand il s'agit de sainteté : que de grâces gaspillées par inattention, par manque de générosité. Il suffit, hélas ! de jeter un regard rétrospectif sur chacune de nos vies. La Providence est là, qui les a conduites ; rien d'inutile, tout est grâce. Mais que de refus, Seigneur, que de refus !

Après les événements favorables, ce sont les hommes qui les uns après les autres, pénètrent sur le chantier de saint Vincent de Paul. Dieu lui envoie à point nommé les collaborateurs ou les collaboratrices qu'il lui faut, depuis cet astucieux frère Renard qui possède le secret de distribuer, sans jamais se faire prendre, des sacs d'écus aux victimes de la guerre, depuis l'im-

portant M. de Renty ou le noble M. de Bernières, depuis les grandes dames de Paris, la Reine en premier lieu, jusqu'aux dévouées petites paysannes qui devinrent les intelligentes et actives premières servantes des pauvres, jusqu'à ces Missionnaires de premier plan que furent M. Blatiron à Gênes, M. Martin à Turin, MM. Nacquart, Bourdais à Madagascar, — je cite au hasard, je ne compose pas un palmarès. Ici, encore, saint Vincent pourrait répéter, à l'arrivée de chaque nouvelle aide : « *Je n'y pensais pas !* » Mais comme il sait les détecter, ces collaborateurs, comme il sait les former ! Voyez ce que devient sous sa conduite Mademoiselle Le Gras. Comme il sait les utiliser, chacun à sa place, en leur laissant toute la liberté d'action nécessaire. Comme il sait les soutenir d'une affection forte et paternelle : témoin, entre mille, cette lettre charmante écrite à la Mission de Turin, pour ordonner ces bouillons de chapons qui doivent permettre au Frère Martin de continuer sa belle tâche d'apôtre.

Les circonstances le favorisent, les vocations affluent, c'est vrai. Mais avec quelle énergie ce prêtre poursuit l'œuvre entreprise ! Avec quelle persévérance lorsqu'il a acquis la certitude qu'elle est voulue par Dieu ! Avec quel esprit pratique, quel souci des détails ! Vous le savez mieux que moi, vous qui m'écoutez. Dès ses premières Missions, il se préoccupe de laisser dans les paroisses quelque institution stable qui en prolonge l'effet : préoccupation bien actuelle ! Il a hésité à envoyer des missionnaires à Madagascar, mais quand la Mission est fondée, les pires échecs ne le découragent pas ; seul contre tous il s'obstine, il recommence comme si tout allait suivant ses désirs. Ainsi dans les temps de famine et de guerre, ainsi au Conseil de Conscience, malgré les découragements de son entourage, les incompréhensions des grands, l'hostilité même de Mazarin. Quand la volonté de Dieu lui paraît claire, rien ne saurait le faire fléchir. Il n'a pas peur des initiatives hardies, parce qu'il n'a peur ni de l'échec, ni de l'humiliation, ni des hommes. Si étranger à la politique qu'il soit et qu'il désire rester en pleine Fronde, parce que le bien public l'exige, il écrit une exhortation courageuse au premier ministre — dont il n'était pas précisément l'ami — pour lui dicter son devoir : laisser le jeune Roi entrer seul dans Paris.

Ah ! il est terriblement exigeant, ce conseil de saint Vincent aux frères Le Vacher, dont le zèle de convertisseurs risque de dépasser les limites au milieu des Musulmans d'Alger : « *Le bien que Dieu fait se fait quasi de lui-même, sans qu'on y pense. Soyez plutôt pâtissant qu'agissant, et ainsi Dieu fera par vous, seul, ce que tous les hommes ensemble ne sauraient faire sans lui.* » « *Le non-faire du Fils de Dieu* », « *soyez plutôt pâtissant qu'agissant.* » Or, l'homme qui parle ainsi n'a pas le temps de dormir, ni de manger. C'est que Dieu se charge de nous trouver de l'ouvrage lorsque nous consentons à travailler suivant ses vues. Le plus dur n'est pas de rêver de grandes choses, de s'agiter bruyamment, de se rechercher soi-même dans l'action en substituant ses rêves au plan de Dieu. Le plus dur est d'être prêt à agir quand Dieu commande, comme il commande, de se convaincre qu'on n'a pas à choisir, mais à s'adapter heure après heure, minute après minute, avec énergie, au choix de Dieu.

Au fond, le secret de la vie de saint Vincent de Paul, nous le trouvons dans ces paroles brûlantes qu'il adressait quelques mois avant sa mort à ses confrères de la Compagnie. Paroles d'octogénaire ! « *Tenez ferme... Qui sera-ce qui nous détournera de ces biens commencés ? Ce sont des esprits libertins, libertins, libertins, qui ne demandent qu'à se divertir et, pourvu qu'il y ait à dîner, ne se mettent en peine d'autre chose. Qui encore ? Ce seront... Il vaut mieux que je ne dise pas* (il le dit quand même et nous pouvons admirer la manière si vivante de ses entretiens), *ce seront des gens mitonnés, des gens qui n'ont qu'une petite périphérie, qui bornent leurs vues et leurs desseins à certaine circonférence où ils s'enferment comme en un point ; ils ne veulent sortir de là ; et, si on leur montre quelque chose au delà et qu'ils s'en approchent pour le considérer, aussitôt ils retournent à leur centre, comme les limaçons en leur coquille...* » Soudain, il s'aperçoit que lui-même subit les mêmes tentations, que son lever du matin lui paraît « *une grande affaire* » et que « *les nombreuses choses fâcheuses* » lui paraissent « *insurmontables* ». Alors, à bout d'arguments, il livre sa panacée contre tous les découragements et les doutes : « *Donnons-nous à Dieu, Messieurs, à ce qu'il nous fasse la grâce de nous tenir fermes. Tenons bon, mes frères, tenons bon, pour l'amour de Dieu.* » (Saint Vincent, *Œuvres*, édition Coste, XII, 92-93.)

Y a-t-il contradiction entre ces vives consignes de saint Vincent sur le bord de la tombe et les conseils de son âge mûr ou la prudence de sa jeunesse ? Non ! Il ne s'agit pas « *d'enjamber sur la Providence* », ni de chercher autre chose que la volonté de Dieu ; mais cette volonté étant manifeste, il s'agit de la suivre sans fixer une limite au don de soi, c'est-à-dire sans mettre de mesure à un amour qui n'en exige aucune, comme le remarquait finement son ami, saint François de Sales.

Peu importe que le point où la Providence nous a placés soit « *l'honnête retraite* » du pays landais ou la cure de Clichy ou celle de Châtillon ou la Mission de Madagascar, ou l'aumônerie de la Reine. La faute serait d'entourer ce point d'une circonférence, de s'y enfermer, de refuser d'en sortir, et quand la Providence montre l'au-delà, de fermer les yeux, de retourner, par peur de l'effort, « *comme le limaçon en sa coquille* ». Cet au-delà, d'ailleurs, peut très bien ne pas être une extension du champ d'activité et ne comporter aucun changement d'occupations ; il n'est très souvent qu'un dépassement de soi-même par une manière plus généreuse d'envisager son devoir ou sa vie d'oraison ou son acceptation de la croix. C'est la pression aussi douce qu'impérieuse de la charité sur nos cœurs : « *Caritas Christi urget nos.* »

Tout de suite jaillit, peut-être, dans vos esprits la difficulté de toutes les âmes soucieuses de ne pas mettre des bornes à leur amour. Comment savoir jusqu'où aller ? Comment se préserver de l'illuminisme ? Comment distinguer ce qui est appel de Dieu des mirages de l'amour-propre, des impulsions désordonnées d'une nature inquiète, qui sait, des pièges du démon ?

Vous connaissez la règle d'or : *obéir*. Aimer Dieu (saint Jean nous l'affirme dans son Evangile comme dans ses lettres), c'est lui obéir, et lui obéir c'est l'aimer. Mais Dieu ne parle pas comme un homme, comme un supérieur. Pratiquement, à quels signes reconnaître sa voix ?

La réponse est très simple. Saint Vincent ne nous introduit pas dans de grandes complications. En énonçant sa doctrine, nous ne pouvons que répéter les lieux communs, ou plutôt les principes lumineux, devenus les lieux communs de la spiritualité. Heureusement !

Il y a d'abord l'interprétation autorisée du directeur de conscience. Nous savons que peu après son arrivée à Paris, Vincent s'attacha à ce jeune prêtre éminent dont l'influence fut considérable sur le développement de la vie spirituelle en France au xvii^e siècle, Bérulle. Ces deux hommes ne se ressemblaient guère. Ils s'estimaient, mais sur bien des points avaient des goûts et des conceptions fort différentes. Il serait bien surprenant que le bon sens pratique, réaliste de saint Vincent de Paul n'ait jamais souri avec déférence, mais avec la finesse paysanne, des distinctions subtiles de son illustre ami et trouvé un peu vaines telle ou telle construction de l'esprit dont il prenait soin de ne pas s'embarrasser lui-même. Il n'en eut que plus de mérite, après avoir reconnu la valeur sacerdotale de celui qu'il avait élu pour père spirituel, de soumettre humblement ses décisions à son jugement. Plus tard il aura le droit de recommander aux autres une méthode de sanctification qu'il a si scrupuleusement suivie lui-même.

Obéissance au directeur, obéissance à l'Eglise. La première moitié du xvii^e siècle fut une époque de discussions religieuses passionnées, et de réformes de toute sorte. Plus que quiconque au courant de tant de misères morales, spécialement dans le clergé et dans l'administration ecclésiastique, saint Vincent partageait, avec les meilleurs de ses contemporains, ce besoin de réformes. Il fut lui-même, malgré ses lenteurs réfléchies et sa prudence, un novateur hardi. La fondation des Filles de la Charité en fournit une preuve éclatante. S'il reprit une idée que saint François de Sales n'avait pu réaliser, c'est qu'il l'avait jugée heureuse et conforme aux nécessités de l'heure et que l'ayant jugée ainsi devant Dieu, rien ne devait l'empêcher de la faire aboutir. Dans d'autres domaines, il avait partie liée avec tous les réformateurs sérieux : de la Compagnie du Saint-Sacrement à Port-Royal. Saint-Cyran entretenait avec lui des rapports amicaux, qui durèrent de longues années, tant que tout se passa dans l'ordre. Dès qu'au milieu des intentions les plus louables, il vit percer une nuance de rébellion, après quelques hésitations qu'explique la fidélité de ses sentiments vis-à-vis des personnes, il se détache fermement de ceux qui n'appréciaient pas à sa juste valeur l'autorité de l'Eglise. Il prit même avec loyauté parti contre eux, estimant qu'on ne saurait servir utilement la cause de l'Evangile, en se situant en dehors du Corps du Christ.

Obéissance au directeur, obéissance à l'Eglise, plus humblement encore ceux et celles que le Seigneur a choisis pour les attacher à Lui par la vie religieuse trouveront dans les Règlements de leurs Congrégations le guide constant et sûr de leur liberté. Ne sont-elles pas admirables de profondeur dans leur simplicité ces paroles par lesquelles il présente aux premières Sœurs de la Confrérie de la Charité, les Constitutions approuvées par Rome ? « *Voici les Règles qui vous sont envoyées de la part de Dieu. Si vous êtes fidèles à les observer, toutes les bénédictions du Ciel se répandront sur vous : vous aurez bénédiction dans le travail, bénédiction dans le repos, bénédiction*

en entrant, bénédiction en sortant, bénédiction en ce que vous ferez, bénédiction en ce que vous ne ferez pas, et tout sera rempli de bénédiction pour vous. Si, ce qu'à Dieu ne plaise », etc., ce serait la malédiction. Embarquées dans un navire, elles doivent se plier à la discipline exigée des passagers si elles veulent jouir d'une bonne traversée et arriver au port.

Heureuses les âmes qui le comprennent jusque dans les détails !

Toutes ces considérations n'ont rien de sensationnel, ni, sans doute, de très nouveau. Nous l'avons déjà dit. Saint Vincent n'éprouve pas le besoin d'innover lorsque la tradition montre une voie sûre pour aller à Dieu. A quoi bon, en effet. « *Non nova, sed vera.* » Il n'ambitionne ni le titre, ni le rôle d'un chef d'Ecole ; il a bien autre chose à faire ; il cherche à entraîner les âmes vers un plus grand amour et il pense que les procédés les plus éprouvés sont les meilleurs.

Sur un point, cependant, il a insisté plus que d'autres. Il semble bien que ce soit un des aspects les plus originaux de son message : parmi les maîtres auxquels nous devons obéir, il faut faire une place de choix à « nos Seigneurs les pauvres ». Son raisonnement est très simple : « *Servantes des Pauvres, c'est comme si l'on disait : servantes de Jésus-Christ, puisqu'il répute fait à lui-même ce qui leur est fait et que ce sont ses membres.* » On peut dire que ce fut la grande pensée de sa vie, sa manière de comprendre l'amour de Dieu. Aux nombreux projets qui naissent dans l'imagination de Mademoiselle Le Gras, il opposa avec une calme obstination son veto. Mais le jour, où elle propose de faire le vœu d'employer sa vie au service des pauvres, alors, tout de suite, il approuve avec enthousiasme. Sur ce terrain, il n'a pas peur « *d'enjamber sur la Providence* », il a la certitude qu'*en travaillant pour les pauvres, on suit infailliblement la volonté de Dieu.*



Cette vocation déjà en germe dans le geste des trente sols donnés par le petit pâtre au mendiant de passage ; plus consciente sans doute dans l'abandon radical d'une petite fortune par le jeune prêtre parisien, cette vocation se précise dans les mille détails d'une existence sacerdotale qui ne s'appartient plus, tellement elle est vouée aux besoins du prochain.

Mais pour garder à son amour toute sa pureté et toute sa force, aux heures fixées, Vincent prend tout son temps pour la prière : à genoux devant le tabernacle, la fièvre de l'action ne trouble pas sa paix. C'est qu'il est l'homme de l'essentiel. Pas de recherche de style ou d'effets dans ses lettres, sa conversation ou ses conférences. Si l'Esprit Saint inspire quelque phrase élogante, quelque trait spirituel, quelque mouvement d'éloquence, tant mieux ! Ou plus souvent il dira : tant pis ! l'essentiel est de donner des renseignements précis, des ordres clairs, d'instruire les consciences, d'exalter les cœurs. Pas de recherche dans sa tenue : une soutane rapiécée mais propre, la Reine s'en contente ; que les courtisans en fassent autant ! Inutile de perdre le temps à des bagatelles.

Par contre, pour réaliser l'essentiel, aucune paresse, aucune négligence n'est admissible. Que survienne la maladie, ce sera

le moment, sans trop y croire, d'obéir aux médecins et aux infirmiers, car la santé est nécessaire pour servir Dieu. Toutes les forces disponibles, il veut les employer jusqu'au bout, mais jusqu'au bout, il ne veut pas choisir. Il se laisse mener. En toute simplicité, lorsqu'un jour le Seigneur vient lui dire : « Vincent, c'est l'heure ; il faut me suivre dans l'éternité », saint Vincent de Paul, une dernière fois dit : *Oui*. Il part pour le Ciel. C'est sa manière, sa magnifique manière de mourir d'Amour. Amen !

SAINT VINCENT DE PAUL
et l'idée de tolérance
(Voir *Annales* t. 118, p. 22-30)

SOURCES PRINCIPALES

- ABELLY (Louis), *La Vie du Vénérable Serviteur de Dieu, Vincent de Paul*, Paris, 1664 (3 livres).
COSTE (Pierre), *Saint Vincent de Paul, Correspondance, Entretiens, Documents*, Paris, Gabalda, 1920-1925 (14 vol.).
ALLIER (Raoul), *La cabale des dévots*, Paris, 1902.
BREMONT (Henri), *Histoire littéraire du Sentiment Religieux en France*, Paris, 1932 (11 vol.).
CALVET (Mgr Jean), *La littérature religieuse de François de Sales à Fénelon*, Paris, 1938.
— *Saint Vincent de Paul*, Paris, 1948.
— *Saint Vincent de Paul, Textes choisis et commentés*, Paris, 1913.
COSTE (Pierre), *Monsieur Vincent, le Grand Saint du Grand Siècle*, Paris, 1931 (3 vol.).
FAGNIEZ (Gustave), *Le Père Joseph et Richelieu*, Paris, 1894 (2 vol.).
FAUREY (Joseph), *L'Edit de Nantes et la Question de la Tolérance*, Bordeaux, 1929.
FEILLET (Alphonse), *La Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul*, Paris, 1868.
HANOTAUX (Gabriel), *Histoire du Cardinal de Richelieu*, Paris, 1893-1903 (3 vol.).
La vie de M. Bourdoise, Paris, 1784.
MATAGRIN (Amédée), *Histoire de la Tolérance Religieuse*, Paris, 1905.
MICHELET (Jules), *Histoire de France*, Paris, 1855-1867 (17 vol.).
PRUNEL (Louis), *La Renaissance Catholique en France au XVII^e siècle*, Paris, 1921.
TAPIE (Victor L.), *La France de Louis XIII et de Richelieu*, Paris, 1952.
VACANT et MANGENOT, *Dictionnaire de Théologie catholique*, Paris, 1924.

« Seul ou à peu près, au XVII^e siècle, Vincent de Paul, en face des protestants, a parlé de justice, de loyauté, de respect des droits de la conscience ; c'est-à-dire qu'il a dit les paroles qu'il fallait dire pour la pacification et pour le bien du pays, et qu'il a trouvé dans son cœur de saint le secret d'une attitude chrétienne et patriotique. »

Mgr Jean CALVET (1).

Au moment où s'ouvrait le XVII^e siècle, la religion catholique venait de remporter en France une victoire morale très

(1) Mgr Jean Calvet, *Saint Vincent de Paul, Textes choisis et commentés* (Paris : Plon, 1913), p. 97.

considérable ; ce n'était pas le Roi qui avait conquis la France. « *mais la France catholique qui avait conquis son roi* » (2).

Malgré ce triomphe du catholicisme, la division des esprits persistait. Le protestantisme restait constitué à l'état de « *parti militant... vaincu, mais non soumis, dans l'attente d'une guerre civile que le seul fait de son existence rendait toujours imminente* » (3). L'Edit de Nantes (1598) était blâmé des deux côtés et les uns aussi bien que les autres se croyaient en droit de réclamer la destruction de leurs adversaires. Et, c'est « *dans tous les milieux, à tous les étages* » (4), que cette lutte entre catholiques et protestants se poursuivait.

Le clergé catholique se montrait, en particulier, plus batailleur qu'apostolique. Lancés dans la politique, au moment de la Ligue, les prêtres avaient gardé une certaine habitude de controverse qui devint une des idées dominantes du siècle. Certains, comme le Cardinal du Perron, se montrèrent par leurs « *discussions* » retentissantes, les adversaires les plus redoutés du protestantisme (4). Leur attitude, comme celle de beaucoup de Catholiques et souvent, hélas ! des meilleurs, était trop souvent empreinte d'injustice, parfois de violence ; le zèle pour ramener les protestants à l'Eglise romaine était presque toujours aigre et indiscret. C'était, en effet, une époque où l'on peut dire avec raison que « *la tolérance était une vertu à peu près inconnue* ».

Le souvenir des guerres de religion n'était pas effacé ; aussi croyait-on travailler à l'unité morale de la France en combattant le Protestantisme, dont la lutte se transportait de plus en plus du terrain religieux sur le terrain politique. L'attitude de Richelieu nous en dit quelque chose.

La guerre contre les Huguenots était inévitable

Dans un manifeste de janvier 1617, il se déclarait partisan de la tolérance et affirmait que « *la diversité des religions pouvait bien créer des divisions en l'autre monde, mais non en celui-ci* ». Une fois au pouvoir, le ministre se montra avant tout un politique. Dès lors, c'étaient les « *Huguenots d'Etat* » plutôt que les « *Huguenots de religion* » qu'il visait. Leur organisation politique l'inquiétant, il proclama, en l'année 1624 : « *Tant que les Huguenots auront le pied en France, le Roi ne sera jamais le maître au-dedans, ni ne pourra entreprendre aucune action glorieuse au-dehors* » (6). La guerre entre le roi et ses sujets calvinistes devenait inévitable, et l'intolérance un titre de gloire. Voiture écrivait de la politique poursuivie :

« *Lorsque, dans deux cents ans, ceux qui viendront après nous liront en notre histoire que le cardinal de Richelieu a démoli La Rochelle et abattu l'hérésie, et que par un seul traité, comme par un coup de rets, il a pris trente ou quarante des*

(2) Louis Prunel, *La Renaissance Catholique en France au XVII^e siècle* (Paris : Desclée, de Brouwer et Cie, 1921), p. 7.

(3) Gabriel Hanotaux, *Histoire du Cardinal de Richelieu* (Paris : Firmin Didot, 1893), I, 526.

(4) Vacant et Mangenot, *Dictionnaire de Théologie catholique* (Paris : Letouzey et Ané, 1924), IV (2^e partie), 1955.

(5) Amédée Matagrin, *Histoire de la Tolérance religieuse* (Paris : Fischbacher, 1905), p. 255.

(6) Tapié, *op. cit.*, p. 192, citant Avenel, II, 83.

villes pour une fois... s'ils ont quelques gouttes de sang français dans les veines, quelque amour pour la grandeur de leur pays, pourront-ils lire ces choses sans s'affectionner à lui ? » (7).

Reconstruire une France chrétienne

Pendant que le roi, son ministre et sa suite bataillaient pour établir l'autorité monarchique, « Monsieur Vincent » luttait, lui, à sa façon, pour reconstruire une France chrétienne. Lui aussi dut aborder le protestantisme, mais ce ne sera ni sur le terrain politique, ni par les livres de controverses ! Voilà déjà une différence radicale !

On ne saurait trop souligner pourtant que saint Vincent de Paul est un homme du XVII^e siècle français dont l'action charitable et missionnaire se situe à peu près à mi-chemin entre l'Edit de Nantes (1598) et sa révocation (1685). Néanmoins, il montre une largeur d'esprit à l'égard des protestants qui est vraiment originale et touchante.

Pour comprendre le rôle qu'il a joué dans la question protestante, rôle dont l'importance et le véritable caractère ont été parfois méconnus, laissons la parole à Mgr Calvet. Vincent, affirme-t-il, « *rendit justice aux protestants plus que n'importe quel homme de son temps, malgré une certaine répugnance instinctive que lui inspirait la Réforme... Mais il considérait le protestantisme... en apôtre : dès lors, il se sentait pris de pitié pour les protestants, qui n'étaient plus un danger national ; il les respectait, il les aimait, comme des égarés qu'il fallait ramener dans le droit chemin...* »

Le but de cette étude est justement de montrer en quoi consiste cette largeur d'esprit du saint et comment elle s'est manifestée dans son action personnelle. Pour ceci, nous avons puisé principalement à deux sources importantes : l'édition complète des œuvres de saint Vincent de Paul, publiée et accompagnée de notices et de notes par Pierre Coste, *Saint Vincent de Paul, Correspondance, Entretiens, Documents* (Paris, Gabalda, 1920-1925), 14 volumes, et la première biographie du saint écrite par Abelley, en 1664, en trois livres. A cette biographie d'ailleurs nous n'emprunterons généralement que des citations de paroles ou d'écrits de saint Vincent, c'est dire notre désir de laisser parler le saint lui-même.

Le Contact personnel

En 1617, dans le petit village de Châtillon-les-Dombes, Vincent de Paul abordait le Protestantisme, qu'il ne connaissait pas encore, non par les livres de doctrine, mais par une rencontre suscitée par la Providence.

« Travaillée par les calvinistes qui y étaient nombreux, scandalisée par des prêtres indignes ou vulgaires » (9), la paroisse dont il venait d'être nommé curé, était tombée dans l'indifférence religieuse et dans le désordre. Le presbytère en état de réparation, le nouveau curé alla loger chez un calviniste, Jean

(7) Matagrin, *op. cit.*, p. 254.

(8) Calvet, *Saint Vincent de Paul, Textes choisis et commentés*, *op. cit.*, p. 97.

(9) Mgr Jean Calvet, *Saint Vincent de Paul* (Paris : Albin Michel, 1948), p. 69.

Beynier, homme loyal et généreux (10). Ainsi prend-il contact avec un protestant à l'âme loyale. Cela suffit pour lui ouvrir les yeux sur la question protestante, lui dicter une position originale et des accents « *qu'on chercherait vainement ailleurs à son époque, accents pénétrés de respect, d'estime et de tendre charité* » (11).

C'est en réalité cela la « *tolérance* » de Vincent de Paul : une *extension de la loi de la Charité*. Car pour lui, cette tolérance réalise bien tout ce que le mot signifie étymologiquement : le respect de la liberté de croyance et le vrai support fait de compréhension et de compassion. Si on employait les termes de Bremond, il faudrait dire que chez saint Vincent c'est de « *l'anthropocentrisme* » (12) *alimenté par l'amour de Dieu. Il aime Dieu dans les hommes* ». Et Calvet découvre en lui un autre don très personnel qu'il appelle le *don d'humanité*.

Il aime l'homme ; il aime le visage humain ; « *d'autant plus beau à ses yeux qu'il est plus travaillé par la douleur* » (13).

Chez Beynier, ce n'était pas seulement la foi qui manquait, c'était aussi la pureté des mœurs. Le curé se contenta d'abord de donner le bon exemple, mais un bon exemple qui devint vite dynamique. En même temps il s'insinua petit à petit dans son amitié. Ce n'est pas un ennemi de la Nation que Vincent voit dans ce protestant, mais un ami en soi. Il aime cet homme et se fait aimer de lui ; il réussit à modérer ses débâches, puis à faire entrer la lumière de la foi dans son esprit, malgré les efforts désespérés des ministres, qui travaillaient en sens contraire. D'autres hérétiques se laissèrent gagner aussi par le saint prêtre.

Le Père Desmoulins, alors supérieur de l'Oratoire de Mâcon, parle ainsi de la conversion de Beynier :

« *Ce qui a semblé le plus remarquable en cette conversion de mœurs aussi bien que de créance est que, Dieu s'étant servi de Monsieur Vincent pour la faire, il en laissa néanmoins tout l'honneur à ceux qui n'y avaient aucune autre part que d'avoir assisté à l'abjuration et donné l'absolution ; laquelle, bien qu'il l'eût pu donner, suivant l'ordre de Mgr de Marquemont, archevêque de Lyon, son humilité ne lui permit pas d'en recevoir l'honneur, qu'il voulut déferer à d'autres* » (14).

Indigné de la conversion de Beynier, son beau-frère Garron, laissa éclater toute sa colère le jour où lui fut annoncé que ses enfants, gagnés à leur tour, avaient le désir d'embrasser la foi catholique. Il menaça de les déshériter, fit agir sur eux leurs amis et les ministres, et alla jusqu'à traduire le curé de Châtillon devant la Chambre de l'Edit, à Grenoble, mais tout fut inutile. La grâce de Dieu acheva son œuvre. Un de ses enfants abjura le calvinisme, à Montpellier, entre les mains de l'évêque de cette ville ; les autres renoncèrent publiquement leurs er-

(10) Pierre Coste, *Saint Vincent de Paul, Correspondance, Entretien, Documents* (Paris : Gabalda, 1920-1925), XIII, 43. (Nous citerons cette édition sous le titre : Coste : *Œuvres*, tome, page).

(11) Calvet, *La littérature religieuse de François de Sales à Fénelon* (Paris : J. de Gigord, 1938), p. 118.

(12) Henri Bremond, *Histoire littéraire du Sentiment religieux en France* (Paris : Bloud et Gay, 1925), III, 25.

(13) Calvet, *Saint Vincent de Paul*, op. cit., p. 349.

(14) Louis Abelly, *La vie du Vénérable Serviteur de Dieu, Vincent de Paul* (Paris : Florentin Lambert, 1664), I, chap. XI, 48.

reurs à Châtillon même. Un de ces derniers écrivait à Vincent de Paul, le 27 août 1646, pour lui demander conseil.

« Voici, écrit-il, l'un de vos enfants en Jésus-Christ, qui a recours à votre bonté paternelle, dont il a ressenti autrefois les effets, lorsque l'enfantant à l'Eglise par l'absolution de l'hérésie, que votre charité lui donna publiquement en l'Eglise de Châtillon-les-Dombes, l'année 1617, vous lui enseignâtes les principes et les belles maximes de la religion catholique, apostolique et romaine, en laquelle par la miséricorde de Dieu, j'ai persévéré et espère de continuer le reste de ma vie. Je suis ce petit Jean Garron, neveu du sieur Beynier, de Châtillon, en la maison duquel vous logiez pendant que vous fîtes séjour audit Châtillon. Je vous supplie de me donner le secours qui m'est nécessaire pour m'empêcher de rien faire contre les desseins de Dieu » (15).

Rapports officiels

Nous ignorons si par la suite le saint entretenait des relations suivies avec des protestants ; ses écrits, les souvenirs de son premier historien, ne nous révèlent rien. Nous sommes cependant mieux informés sur ses relations officielles avec eux.

Il accueillait, à la Maison-Mère de la Mission, Saint-Lazare, des protestants désireux de préparer dans le silence d'une retraite leur retour à la foi catholique. Dans une lettre de 1635, saint Vincent cite à Louise de Marillac l'étrange fait de l'arrivée d'une femme parmi les retraits.

« Nous avons ici, écrit-il, une jeune fille luthérienne d'Allemagne, habillée en laquais, qu'on nous a envoyée de la Mission de Gonesse, du consentement d'un gentilhomme qui l'entretenait ; elle désire se convertir de mœurs et de religion » (16).

En l'année 1654, Monsieur Vincent recevait en sa maison de Saint-Lazare un jeune luthérien qu'on lui avait recommandé. Celui-ci se glissa dans quelque chambre, prit un manteau long et une soutane dont il se revêtit. Ainsi déguisé, il s'en alla au faubourg Saint-Germain trouver le ministre Drelincourt, lui dit qu'il était de la Mission mais qu'il venait à lui pour faire profession de sa religion. Celui-ci le fit voir dans les principales maisons des Huguenots. Le jeune homme, saisi, fut mené dans les prisons du Châtelet. Monsieur Vincent, averti, envoya vers les juges demander miséricorde pour ce pauvre criminel ; lui-même prit la peine d'aller voir M. le procureur du roi et M. le lieutenant criminel, pour les informer de la part de sa congrégation qu'elle ne prétendait rien contre ce jeune homme, qu'elle lui pardonnait le tort et la confusion qu'elle en avait reçus. Il n'était, selon le saint, coupable que d'une légèreté de jeunesse (17).

Membre du Conseil de Conscience pendant la Régence d'Anne d'Autriche, Vincent usa de tout son pouvoir pour arrêter les effets de mesures tracassières prises par certains organes de l'administration civile ou religieuse. Il s'opposait énergiquement aux missions accompagnées de soldats telles, par exemple, celles organisées par le Père Joseph dans les provinces protes-

(15) *Ibid.*, p. 49.

(16) Coste, *Oeuvres*, op. cit., I, 308.

(17) Abel'y, op. cit., Livre III, chap. XI, p. 175.

tantes et appuyées parfois de rigueurs violentes (18). Par tempérament, il allait droit aux moyens de douceur, convaincu qu'il n'y avait pas de meilleure méthode pour gagner les esprits que de s'insinuer dans les cœurs. Ayant eu personnellement la joie de ramener quelques égarés (c'est son expression) à la maison du Père, ce ne fut pas, affirme-t-il, « *en battant de la caisse, en se fâchant tout rouge, en brandissant les foudres du ciel* » (19), qu'il y est parvenu.

Bien que toujours très vigilant à empêcher les empiètements des protestants, il ne le fut pas moins pour leur épargner avanies et injustices. Ce n'est pas sans un certain étonnement que nous le voyons ne faire aucun cas de proclamer qu'il ait emprunté aux protestants un peu de leur stratagème.

« *Quand il n'y aurait autre chose, dit-il, sinon que les Huguenots... nous ont ôté les armes des poings pour nous en ruiner, ne devrions-nous point les reprendre pour nous en défendre ? Car savez-vous avec quel soin ils l'enseignent et l'apprennent ? Ils l'ont tel, qu'ils l'enseignent tous les dimanches, l'après-dînée, à leurs enfants, et les enseignent de façon qu'il n'y a celui qui ne rende raison de sa foi et qui n'en dispute pertinemment... Les Huguenots se servent du catéchisme pour ruiner notre foi. Reprenons le même catéchisme et l'écrasons sur la plaie* » (20).

Ailleurs, il propose à ses confrères la méthode de prédication de Calvin.

« *Un deuxième exemple qui nous apprend le soin que nous devons avoir de conserver notre méthode, explique-t-il, c'est celui des Huguenots... Calvin fit donc lui-même une méthode de prêcher : prendre un livre, comme fit Notre-Seigneur, lire, l'expliquer selon le sens littéral et le spirituel et puis tirer des moralités. Voilà la méthode de Calvin, que les Huguenots gardent depuis dans leurs prêches ; et encore aujourd'hui les Huguenots font de trois mois en trois mois des conférences...* » (21).

Quoique beaucoup attribuassent faussement une grande fantaisie aux calvinistes dans l'administration du baptême, saint Vincent tenait pour valide, après enquête, le baptême des protestants du Poitou (22).

Par des textes habilement choisis, Raoul Allier s'efforce de prouver que saint Vincent n'était pas moins intolérant envers les protestants que les autres membres de la Compagnie du Saint-Sacrement (23). Il serait facile, selon Coste, de lui en opposer d'autres et de montrer, en remettant les faits dans leur milieu, que « ceux dont il se sert n'excluent pas une sage largeur d'esprit » (24). Les moyens de coercition n'étaient guère du goût de saint Vincent. Il dut certainement combattre de toute son énergie certaines décisions des confrères de cette même

(18) Gustave Fagniez, *Le Père Joseph et Richelieu* (Paris : Hachette, 1894), I, 105.

(19) Coste, *Œuvres*, op. cit., I, 66.

(20) *Ibid.*, XIII, 28.

(21) *Ibid.*, XI, 295.

(22) *Ibid.*, VIII, 119.

(23) Raoul Allier, *La cabale des dévots* (Paris : Colin, 1902), pp. 269-270.

(24) Pierre Coste, *Monsieur Vincent, le Grand Saint du Grand Siècle* (Paris : Desclée de Brouwer et Cie, 1931), III, 323.

Compagnie, qui se montraient de vrais adversaires acharnés de l'esprit de tolérance qui commençait à percer. Ils réveillèrent et entretenirent dans la nation les vieilles haines contre les dissidents et usèrent de leur influence sur le clergé, la magistrature et l'administration pour une application de l'Edit de Nantes, stricte, et même attentatoire aux droits des protestants (25). Prunel parle ainsi de leur zèle intempestif :

« Avoir combattu le Protestantisme, non pas à visage découvert, mais en secret, avoir travaillé à restreindre les libertés des protestants, à les écarter, par des moyens secrets et parfois injustes, des fonctions publiques, à leur faire appliquer l'Edit de Nantes rigoureusement, en attendant qu'on pût obtenir sa révocation, voilà le gros grief contre la Compagnie » (26).

Saint Vincent de Paul, loin d'approuver ces procédés, les combattit, et si certaines mesures inquisitoriales ont été suggérées par la Compagnie du Saint-Sacrement, nous pouvons dire qu'il y fut étranger. L'historien qui regarde les textes verra très vite que Monsieur Vincent, quoique membre de la fameuse Compagnie, ne la suivit jamais dans la question protestante.

Maintes fois, il dut sourire de pitié en entendant tel « convertisseur » de renom exposer complaisamment le bilan de ses victoires : tant de Huguenots convertis en tel lieu, tant en tel autre... un peu comme un adroit tireur dénombrerait les alouettes abattues au cours d'une partie de chasse.

« La conversion des hérétiques aussi bien que des pécheurs, proclame l'humble prêtre, est un effet de la pure miséricorde de Dieu et de sa toute puissance, qui arrive plutôt quand on n'y pense pas que quand on le cherche. Il ne faut pourtant pas laisser d'y travailler quand les occasions s'en présentent, parce que Dieu le veut et qu'il arrive de deux choses l'une : ou que ces âmes égarées profitent de la bonne semence qu'on jette en leurs cœurs, ou que Dieu s'en sert pour justifier au jugement l'arrêt de mort qu'il prononcera contre elles, leur disant : qu'est-ce que j'ai pu faire et que je n'aie fait pour vous ramener au droit chemin ? » (27).

Méthode de saint Vincent

Quoiqu'il ne fût ni controversiste ni « convertisseur » professionnel, Vincent était néanmoins animé d'un zèle très pur pour le retour des protestants à l'Eglise catholique romaine. Sa méthode particulière de conversion se dégage surtout des conseils qu'il envoie à ses missionnaires. Comment nous représenter ceux-ci à l'œuvre ?

Vers 1630, l'évêque de Montauban, Mgr de Murviel, demanda à Monsieur Vincent d'envoyer deux de ses prêtres dans son diocèse « pour fortifier les catholiques dans la pureté de leur foi » (28). Les religieux prédicateurs, les « convertisseurs » comme on disait parfois, arrivaient souvent dans les bourgs en triomphateurs, l'invective à la bouche, sommant les Huguenots d'abandonner leur religion. A l'égard de ceux que les menaces ne pouvaient émouvoir, ils employaient les promesses : places, hon-

(25) Joseph Faurey, *L'Edit de Nantes et la Question de la Tolérance* (Bordeaux : J. Bière, 1929), p. 34.

(26) Prunel, *op. cit.*, p. 170.

(27) Coste, *Œuvres*, *op. cit.*, VII, 567.

(28) Abelly, *op. cit.*, Livre II, 49.

neurs et pensions étaient assurés aux nouveaux catholiques. C'était aussi des défis lancés aux pasteurs en vue de joutes théologiques où les plus habiles controversistes entendaient réduire à quia les ministres de la religion !

Disciples d'un maître tel que Vincent de Paul, ces missionnaires envoyés à Montauban n'ont guère cherché à tourmenter les protestants. Ils y allaient afin de rayonner la charité du Christ et de passer en faisant le bien. Au cours de deux années de ministère, quels résultats ont-ils obtenus ? Le premier biographe de saint Vincent témoigne que *« quoiqu'ils eussent été principalement envoyés là pour le secours des catholiques, Dieu leur fit néanmoins la grâce pendant le séjour qu'ils y firent de convertir vingt-quatre hérétiques »* (29).

Si nous ne possédons pas le texte des directives confiées aux deux missionnaires dans le Montalbanais, nous avons du moins des lettres qu'il adressa à des confrères appelés à travailler dans des conditions analogues, à la même époque, en Poitou ou dans les Ardennes. Au Supérieur de Sedan, il précise :

« Lorsque le Roi vous envoya à Sedan, ce fut à condition de ne jamais disputer contre les hérétiques, ni en chaire, ni en particulier, sachant que cela sert de peu et que bien souvent on fait plus de bruit que de fruit. La bonne vie et la bonne odeur des vertus chrétiennes mises en pratique, attire les dévoyés au droit chemin et y confirme les catholiques. C'est ainsi que la Compagnie doit profiter à la ville de Sedan, en ajoutant aux bons exemples les exercices de nos fonctions, comme d'instruire le peuple selon notre façon ordinaire, de prêcher contre le vice et les mauvaises mœurs, d'établir et persuader les vertus, montrant leur nécessité, leur beauté, leur usage et les moyens de les acquérir. C'est à quoi principalement vous devez travailler. Que si vous désirez parler de quelques points de controverse ne le faites point, si l'évangile du jour ne Vous y porte ; et alors vous pourrez soutenir et prouver les vérités que les hérétiques combattent, et même répondre à leurs raisons, sans néanmoins les nommer, ni parler d'eux » (30).

M. Gallais, à qui était adressé ce langage de sagesse, avait besoin de l'entendre. Son bon cœur le portait trop à favoriser ses coréligionnaires aux dépens des Huguenots jusque dans le domaine purement civil ; il intervenait en leur faveur auprès des juges, auprès du gouverneur lui-même, sans rechercher au préalable de quel côté était le bon droit (31).

Rendre justice aux protestants

Vincent qui croit à la bonne foi des protestants, supplie ce missionnaire de se corriger et affirme qu'il faut leur rendre justice en toutes circonstances. Les protestants la méritent comme les autres hommes. Voilà ce à quoi les Arnauld ne pensent que rarement.

« Il n'est pas expédient, Monsieur, écrit-il, que nous nous mêlions des affaires séculières, quelque rapport qu'elles aient aux choses spirituelles... Pour ce que ce dont nous nous mêlerons regardera... le fait d'un Catholique contre un Huguenot... que

(29) *Ibidem.*

(30) Coste, *Œuvres*, op. cit., VIII, 526.

(31) Coste, *Monseigneur Vincent*, op. cit., II, 126.

savez-vous si le Catholique est bien fondé à demander en justice ce qu'il demande ? Il y a bien différence entre être catholique et être juste. Quand bien vous seriez assuré qu'il serait bien fondé en justice, pourquoi n'estimerez-vous pas que M. le Gouverneur et les magistrats jugeront la chose en leur conscience ? Mais quoi ! me direz-vous, pourrai-je voir un Catholique oppressé par un de la religion sans m'employer pour lui ? Je réponds que cette oppression ne sera pas sans quelque sujet et qu'elle se fera ou pour quelque chose que le Catholique devra au Huguenot, ou pour quelque injure ou quelque dommage qu'il lui aura fait. Or, l'un de ces cas posés, n'est-il pas juste que le Huguenot en demande raison en justice ? Le Catholique est-il moins justiciable pour être catholique ?... Oui, mais les juges sont de la religion. Il est vrai, mais ils sont aussi juriconsultes et jugent selon les lois, les coutumes et les ordonnances ; et outre leur conscience, ils font profession d'honneur... » (32).

Pour se rallier à de semblables truismes, il faut plus que du bon sens. Arnauld aurait admis difficilement la bonne foi de ses adversaires catholiques ; Vincent, au contraire, s'en rapporte loyalement à la « conscience » de magistrats huguenots, et, ce faisant, il ne montre « pas seulement plus de noblesse que le docteur, mais encore plus d'intelligence, au sens élevé de ce mot » (33).

On voit de quelle hauteur il domine un des problèmes les plus brûlants de l'époque. Il accomplissait tout avec le désir évident de ne jamais manquer à la charité chrétienne et en séparant toujours les hommes de leurs doctrines. En qualité de catholique, il n'aimait pas l'hérésie mais il ne détestait pas les hérétiques ; il était plein d'aménité pour eux et en qualité de chrétien et de citoyen, il savait leur rendre justice. C'est pourquoi il pouvait à tout instant prêcher la douceur et la patience, convaincu comme il était qu'il y a vraiment *différence entre être catholique et être juste* !

Voici comment il reprend un de ses jeunes collaborateurs, coupable d'un excès de zèle.

« Il est facile, Monsieur, écrit-il, de passer du défaut à l'excès des vertus, de juste devenir rigoureux et de zélé inconsidéré. L'on dit que le bon vin devient facilement vinaigre, et que la santé au souverain degré marque une prochaine maladie. Il est vrai que le zèle est l'âme des vertus, mais certes, Monsieur, il faut qu'il soit selon la science expérimentale, et pour ce que les jeunes gens n'ont point cette science expérimentale, pour l'ordinaire leur zèle va à l'excès, notamment en ceux qui ont de l'apreté naturelle » (34).

On voit bien que Monsieur Vincent ne suit pas aveuglément les généreux instincts de son cœur ; il pèse mûrement tout ce qu'il dit, et il donne ses raisons. Notons le beau passage suivant où, sous une forme très simple, des arguments décisifs se trouvent habilement ramassés.

« Travaillons humblement et respectueusement, écrit-il à son premier compagnon, Antoine Portail. Qu'on ne défie point les ministres en chaire ; qu'on ne dise point qu'ils ne sauraient montrer aucun passage de leurs articles de foi dans la Sainte

(32) Coste, *Œuvres*, op. cit., II, 446-447.

(33) Bremond, op. cit., III, 239.

(34) Coste, *Œuvres*, op. cit., II, 70.

Ecriture, si ce n'est rarement et dans l'esprit d'humilité et de compassion ; car autrement Dieu ne bénira point notre travail. L'on éloignera les pauvres gens de nous. Ils jugeront qu'il y a eu de la vanité en notre fait, et ne nous croiront pas. L'on ne croit point un homme pour être bien savant, mais pour ce que nous l'estimons bon et l'aimons. Le diable est très savant et nous ne croyons pourtant rien de ce qu'il nous dit, pource que nous ne l'aimons pas. Il a fallu que Notre-Seigneur ait prévenu de son amour ceux qu'il a voulu faire croire en lui. Faisons ce que nous voudrions, l'on ne croira jamais en nous, si nous ne témoignons de l'amour et de la compassion à ceux que nous voulons qu'ils croient en nous... Si vous en usez de la sorte, Dieu bénira vos travaux sinon vous ne ferez que du bruit et des fanfares et peu de fruit » (35).

Le libéralisme de Vincent a sans doute scandalisé les controversistes de ce temps-là. Comment osait-il se dresser de cette façon contre les maîtres de l'heure ? Son appui, comme en toute chose se trouve dans l'Evangile. Il tient que l'Evangile juge les docteurs eux-mêmes, et que les docteurs doivent se régler sur lui.

« Mon cher frère, disait-il encore, que vous et moi serions de grands missionnaires si nous savions animer les âmes de l'esprit de l'Evangile, qui les doit rendre conformes à Jésus-Christ ! Je vous promets que c'est là le plus efficace moyen que nous puissions pratiquer, et que rien ne peut tant les obstiner dans l'erreur et dans le vice que de faire le contraire. Ressouvenez-vous, Monsieur, de ce que Notre-Seigneur dit à celui qui se plaignait à lui de son frère : Quis me constituit judicem inter te et fratrem tuum ? Et dites à ceux qui voudront vous employer pour solliciter leurs affaires : Quis me constituit advocatum vel negociatorem vestrum ! » (36).

Son libéralisme, cependant, ne l'empêchait pas de veiller avec la plus vive sollicitude sur les intérêts de la foi et de la discipline. Son attitude en face du jansénisme le montre bien. Pourtant même ici, il ne propose pas de mesures violentes. Il recommande seulement aux évêques la vigilance, la fermeté, l'union.

Il n'approuvait pas les polémistes orthodoxes qui envenimaient si fâcheusement la querelle.

« Faut-il que les missionnaires prêchent contre les opinions du temps, demande-t-il... qu'ils s'entretiennent, qu'ils disputent, attaquent et défendent à cor et à cri les anciennes opinions ? Ah ! Jésus, Monsieur, nenni ! Voilà comme nous en usons : jamais nous ne disputons de ces matières, jamais nous n'en prêchons... Quoi donc ! me direz-vous, défendez-vous qu'on dispute sur ces matières ? Je réponds que oui » (37).

Dans une conférence à ses missionnaires, Monsieur Vincent revient au même sujet.

« Quand on dispute contre quelqu'un, leur dit-il, la contestation dont on use en son endroit, lui fait bien voir qu'on veut emporter le dessus, c'est pourquoi il se prépare à la résistance plutôt qu'à la reconnaissance de la vérité : de sorte que par ce débat, au lieu de faire quelque ouverture à son esprit, on

(35) *Ibid.*, I, 295.

(36) *Ibid.*, II, 449.

(37) Calvet, *Textes*, p. 128.

ferme ordinairement la porte de son cœur, comme au contraire la douceur et l'affabilité la lui ouvre. Nous avons sur cela un bel exemple en la personne du bienheureux François de Sales, lequel, quoiqu'il fût très savant dans les controverses, convertissait néanmoins les hérétiques plutôt par sa douceur que par sa doctrine... Et je puis bien vous dire que je n'ai jamais rien vu ni su qu'aucun hérétique ait été converti par la force de la dispute, ni par la subtilité des arguments, mais bien par la douceur, tant il est vrai que cette vertu a de force pour gagner les hommes à Dieu » (38).

En forme de conclusion, il recommandait :

« Ne contestons jamais contre personne, non pas même contre les vicieux que nous sommes obligés de reprendre ; mais servons-nous toujours à leur égard de paroles douces et affables selon que la prudence et la charité le requièrent. N'entrons pas dans des altercations ou des aigreurs dans nos conférences avec les hérétiques qu'on gagne plutôt par une douce et aimable remontrance. C'est ainsi que les anges agissent envers nous. Ils nous inspirent le bien et ne nous pressent pas de le faire... L'expérience m'a fait voir qu'on gagne plus sur les esprits de procéder de la sorte que de les solliciter d'entrer dans nos sentiments et de vouloir l'emporter sur eux. C'est l'ordinaire de l'esprit malin d'user d'empressement, et c'est son propre d'inquiéter les âmes. J'ai eu le bonheur de convertir trois hérétiques dans un voyage que je fis à Beauvais, et je dois déclarer que la douceur que j'ai exercé envers eux, à plus contribué à leur conversion que le reste de notre conférence » (39).

A Robert de Sergis, qui parlait pour Muret, en février 1639, le saint prêtre écrivait :

« Jamais l'aigreur n'a servi qu'à aigrir. Saint Vincent de Ferrier dit qu'il n'y a pas de moyen de profiter par la prédication si l'on ne prêche des entrailles de compassion. Eh ! bon Dieu ! et quel moyen de vaincre des esprits tels que vous dépeignez ceux-là par le même esprit ! Si nous combattons le diable par esprit d'orgueil et de suffisance, nous ne le vaincrons jamais, car il a plus d'orgueil et de suffisance que nous ; mais si nous agissons contre lui par humilité, nous le vaincrons, car il n'a point de ces armes-là, ni ne s'en saurait défendre. C'est ce que disait saint Dominique à quelques docteurs d'Espagne qui étaient venus à son secours contre les Albigeois, avec lesquels ils agissaient par esprit de suffisance. Je prie Dieu qu'il vous fasse la grâce d'agir dans cet esprit à Muret, où vous vous en allez » (40).

Ailleurs, il expliquait modestement la cause de l'heureux résultat d'une de ses missions où trois personnes se sont converties.

« Mais il faut que j'avoue que la douceur, l'humilité et la patience, en traitant avec ces pauvres dévoyés, est l'âme de ce bien. Les deux premières personnes ne m'ont guère coûté parce qu'elles avaient disposition ; mais il m'a fallu employer deux jours avec le troisième. J'ai bien voulu vous dire cela à ma confusion, afin que la Compagnie voie que, s'il a plu à Dieu de se

(38) Abelly, op. cit., III, 181-182. Cf. Coste, op. cit., XI, 65-66.

(39) Ibidem.

(40) Coste, Œuvres, op. cit., I, 533.

servir du plus ignorant et misérable d'icelle, qu'il se servira plus efficacement de chacun de ladite compagnie » (41).

Le succès de sa méthode est reconnu par ses contemporains. Un religieux de l'époque n'hésite pas à lui envoyer un page du prince de Talmond, élevé jusque-là en la religion calviniste, pour que Monsieur Vincent le convertisse. Il lui écrivait : « Je prends la hardiesse de vous l'adresser comme à celui à qui Dieu fait des grâces très particulières et très grandes pour sa gloire et pour le salut des pécheurs et des dévoyés » (42).

Vers 1655, le Père Rainssant, curé de Ham, écrivant au supérieur de la Mission à propos du bien accompli depuis le passage d'une de ses missionnaires, ajoute :

« Nous avons depuis peu retiré des mains de nos hérétiques une pauvre fille, laquelle fait fort bien ; ce qui a excité une servante huguenote de me venir trouver pour se convertir, voyant le soin qu'on a des pauvres et la charité qu'on exerce envers les malades. Nous l'avons déjà suffisamment instruite et dans peu de jours elle fera son abjuration. C'est vous, Monsieur, qui êtes la cause de tous ces biens et le premier moteur après Dieu » (43).

La correspondance de Monsieur Vincent fournit la preuve que ses directives étaient suivies par les missionnaires. Une lettre adressée à Lambert aux Couteaux, à Richelieu, portant la date du 30 janvier 1638, contient ces lignes encourageantes du saint :

« Un seigneur de ces quartiers-là m'a dit que vous vous y preniez justement comme il fallait pour instruire les catholiques et les huguenots par eux, et pour les édifier les uns les autres. Je vous prie, Monsieur, de leur dire ceci et surtout qu'ils ne donnent jamais aucun défi aux ministres, ni à qui que ce soit, pour quelque occasion que ce soit » (44).

Deux mois plus tard, il écrivait de nouveau aux missionnaires du même endroit pour leur communiquer la bonne nouvelle qu'il venait de recevoir.

« M. l'Avocat du roi de Loudun m'a dit, écrit le saint, que le procédé de la Mission est excellent à l'égard des hérétiques, en ce qu'elle établit les vérités divines, sans disputer des points controversés, et que les huguenots seraient ravis de cela » (45).

Le supérieur de Sedan recevait à son tour des encouragements de saint Vincent, qui ne se dissimulait pas les difficultés que rencontrait son confrère dans cette grande ville, que les chefs politiques avaient peu à peu entraînée dans l'hérésie. *« Je loue Dieu, lui écrivait Vincent, des abjurations que vous recevez, et je le prie qu'il vous donne grâce de plus en plus pour attirer quantité de ces âmes égarées au bercail de l'Eglise » (46).*

Action charitable qui n'exclut pas les protestants

Dans son action charitable, saint Vincent de Paul ne faisait aucune distinction entre catholiques et protestants : tous pouvaient également profiter de son assistance, de ses aumônes.

(41) *Ibid.*, p. 66.

(42) *Ibid.*, II, 451.

(43) *Ibid.*, V, 268.

(44) *Ibid.*, I, 430.

(45) *Ibid.*, p. 469.

(46) *Ibid.*, V, 152.

Malgré l'universalité de sa charité, elle eut ses critiques qui lui reprochèrent d'avoir manqué de largeur et de tolérance, d'avoir exclu tout ce qui ne se recommandait point de la stricte orthodoxie. Michelet l'avait prétendu.

« Ce qui m'étonne, écrit-il, c'est qu'ayant tant de cœur, il n'oublie pas son caractère de prêtre et fasse de la confession catholique la condition de l'aumône. Mais quoi ! si cet homme affamé est luthérien, calviniste, faut-il qu'il meure ? Faut-il qu'il abjure pour manger ? » (47).

Alphonse Feillet, qui avait accepté cette accusation, la rétracte dans son ouvrage sur la *Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul*. Il y fait amende honorable du reproche d'intolérance qu'il avait, sur un texte mal compris, adressé à Vincent de Paul dans son travail de la *Revue de Paris*.

« Une étude beaucoup plus sérieuse de l'époque, témoigne-t-il, une sorte de connaissance plus intime du saint, que la lecture de toutes ses lettres inédites nous a donnée, tout nous a convaincu que Vincent, en présence du malheur, ne demandait jamais à quelle religion on appartenait. Aussi ne mettons-nous aucun amour-propre à déclarer que nos critiques de 1856 nous paraissent en 1861 plus spécieuses que solides, que nous les rétractons sans aucune arrière-pensée ni faux-fuyant, par le seul motif du respect que l'on doit à la vérité. Nous avons trouvé dans les archives de la Mission une lettre qui ne laisse aucun doute sur la haute tolérance du saint » (48).

Une lettre de saint Vincent à M. Coglée, missionnaire à Sedan, prouve que la situation désolée des protestants les oblige à implorer les aumônes catholiques et que le gouverneur de Sedan, Fabert, appuie leur demande auprès de Monsieur Vincent.

« Attendant que je puisse communiquer vos lettres aux dames qui assistent les peuples des frontières réunies et savoir d'elles si vous pouvez étendre votre distribution sur les huguenots comme sur les catholiques, je vous dirai que leur première intention a été d'assister seulement ceux qui ne peuvent travailler (malades, languissants, pauvres orphelins ou vieilles gens), ni chercher leur vie, et qui seraient en danger de mourir de faim si on ne les assistait pas. Dès que quelqu'un a assez de forces pour s'occuper, on lui achète quelques outils conformes à sa profession, et on ne lui donne plus rien... Je serai bien aise que ces dames en ordonnent selon que vous le proposez » (49).

En 1654, Monsieur Vincent écrit de nouveau au supérieur de Sedan, cette fois pour qu'il envoie la femme huguenote d'un nouveau converti à Paris, demandant au missionnaire de « fournir l'argent qu'il faudra pour l'acquit de ses dettes et les frais du voyage..... pourvu que ces dettes-là ne soient pas fort considérables ; en ce cas, vous me manderez à quoi ils peuvent monter : et ce que vous fournirez, je vous le ferai rendre » (50).

A un frère de la Mission embarqué à destination de Madagascar, Vincent écrit :

(47) Jules Michelet, *Histoire de France* (Paris : Chamerot, 1858). XII, 244.

(48) Alphonse Feillet, *La Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul* (Paris : Didier et Cie, 1868). p. 239.

(49) Coste, *Œuvres*, op. cit., IV, 182.

(50) *Ibid.*, V, 151.

« Il est à souhaiter que dans les services que vous rendrez à Dieu sur le vaisseau (le frère était chirurgien), vous ne fassiez point acception de personnes, et ne mettiez pas différence qui paraisse entre catholiques et les huguenots, afin que ceux-ci connaissent que vous les aimez en Dieu. J'espère que vos bons exemples profiteront aux uns et aux autres » (51).

Filles de la Charité, Servantes de tous les Pauvres

Les Filles de la Charité, instruites à la même école de Charité, devaient se conduire conformément aux mêmes principes.

Écoutez les instructions de Monsieur Vincent, adressées à quatre d'entre elles parlant pour Metz.

« Vous allez donc, leur dit-il, pour faire connaître à tous, et aux catholiques et aux hérétiques, la bonté de Dieu : car quand ils verront que le Bon Dieu a tant de soin de ses créatures qu'il a fait une compagnie de personnes qui se donnent pour le service des pauvres, ce qui ne se trouve point dans leur religion, ils seront forcés d'avouer que Dieu est un bon père. Voilà pourquoi vous devez aller en ce lieu, et encore pour faire connaître la sainteté de la religion catholique aux hérétiques. Or, cette sainteté se montre en ce que ses enfants imitent la bonté de Dieu, tâchant d'être bons à proportion comme Notre-Seigneur » (52).

Considérant les Filles de la Charité comme évangélistes de la vraie religion par les services qu'elles rendaient aux pauvres, Monsieur Vincent voulait toujours que les meilleures soient choisies pour les endroits où le protestantisme avait été solidement établi. Quand on lui demanda des Sœurs pour établir une Charité à Sedan, il écrivit à Louise de Marillac :

« Voyez si nous pouvons envoyer quelque excellente fille. C'est nouvelle chrétienté. M. le duc et Mme la duchesse sont catholiques depuis peu. Il y a quatre-vingt-dix ans que l'hérésie avait établi son trône en cette principauté-là » (53).

Si les Sœurs parlaient aux incroyants et aux hérétiques de la vérité et de la supériorité de la religion catholique, c'était dans la mesure où ceux-ci les écoutaient volontiers, sans vouloir froisser leurs convictions personnelles. Et leurs paroles devaient s'inspirer à toute occasion de l'esprit de charité.

Comment les Filles et les missionnaires d'un saint qui agissait toujours par charité chrétienne pouvaient-ils avoir d'autre objectif ? N'est-ce pas de la charité que se dégagent les conseils principaux de leur Supérieur :

*Il faut donner aux protestants l'exemple de la vraie charité ;
Ce n'est pas en disputant contre quelqu'un qu'on arrive à le convertir, c'est en l'aimant et en lui faisant du bien !*

Aussi prend-il occasion du contact de ses enfants spirituels avec les protestants pour les exhorter à plus de vertu, de bonté et de charité : ils doivent savoir qu'ils portent témoignage de l'Eglise catholique romaine dans le milieu où ils sont. Écoutez-le énumérer les vertus nécessaires pour attirer les âmes à Dieu :

(51) *Ibid.*, VIII, 182.

(52) *Ibid.*, X, 557.

(53) *Ibid.*, II, 129.

« L'humilité, Monsieur, est seule capable de porter cette grâce ; le parfait abandon de tout ce que vous êtes et pouvez être, dans l'exubérante confiance en votre souverain Créateur doit suivre. La générosité et grandeur de courage vous est nécessaire. Il vous faut une foi aussi grande que celle d'Abraham ; la charité de saint Paul vous fait grand besoin ; le zèle, la patience, la déférence, la pauvreté, la sollicitude, la discrétion, l'intégrité des mœurs et le grand désir de vous consommer tout pour Dieu... » (54).

Au frère Jean Patté, en partance pour Madagascar, Vincent écrit qu'il vient d'apprendre qu'il y aura des hérétiques sur le vaisseau.

« Mais, enfin, ajoute-t-il, Dieu est le Maître, et il l'a ainsi permis pour des raisons que nous ne savons pas ; peut-être pour vous obliger d'être plus retenu en leur présence, plus humble et plus dévot envers Dieu, et plus charitable envers le prochain, afin qu'ils voient la beauté et la sainteté de notre religion, et qu'ils soient par ce moyen excités d'y revenir. Il faudra soigneusement éviter toutes sortes de disputes et d'invectives avec eux, vous montrer patient et débonnaire en leur endroit, lors même qu'ils s'échapperont contre vous, ou contre votre créance et nos pratiques. La vertu est si belle et si aimable qu'ils seront contraints de l'aimer en vous, si vous le pratiquez bien » (55).

Quelle belle idée que celle de la responsabilité des catholiques devant les protestants qui jugeront par eux de la sainteté de l'Eglise romaine !

Pour lui, « réformer l'Eglise, la rétablir dans sa sainteté, c'est enlever aux protestants leur raison d'être ; quand il n'y aura plus d'abus, théoriquement il n'y aura plus de protestants » (56).

« O Monsieur, écrit-il à un des missionnaires à Richelieu, que de nécessités spirituelles en ce pays-là, où il y a quantité d'hérétiques, faute de n'avoir ouï parler de Dieu, disent-ils, à l'Eglise des catholiques ! C'est en ce pays-là où l'hérésie a été premièrement répandue, dilatée et plus obstinément défendue. C'est de là qu'elle a tiré ses principales forces pour le renversement de notre sainte religion et de l'Etat même, si elle eût pu. Oh ! que Satan y a eu et qu'il y a encore un grand empire ! J'espère, Monsieur, que Notre-Seigneur se servira de vous et du bon M. Durot pour lui faire une bonne guerre, non certes in sublimitate sermonis et humane sapientiae verbis, sed in ostensione virtutis spiritus. in humilitate et mansuetudine, in patientia et longanimitate » (57).

Il suit les progrès de ses missionnaires en ce pays-là et leur envoie des recommandations de temps à autre. Telle celle-ci, adressée à Lambert aux Couteaux :

« Nous avons fait ici quelques conférences touchant la manière dont il se faut prendre pour enseigner les vérités controversées. Je vous prie, Monsieur, d'en conférer tous les jours ensemble..., en sorte qu'ils sachent..., comme il faut humblement et

(54) *Ibid.*, III, 279.

(55) Abelly, *op. cit.*, Livre II, 19-20.

(56) Calvet, *Saint Vincent de Paul, Textes choisis et commentés*, *op. cit.*, p. 95.

(57) Coste, *Œuvres*, *op. cit.*, I, 415.

familièrement enseigner ces vérités. Qu'ils se souviennent qu'ils ne vont pas là pour les hérétiques, mais que c'est pour les pauvres catholiques, et que si néanmoins, chemin faisant l'occasion d'instruire quelqu'un se présente, qu'ils le fassent doucement et humblement, montrant que ce qu'on leur dit vient des entrailles de compassion et de charité et non d'indignation » (45).

Le bon sens de saint Vincent de Paul devient le défenseur de l'amour. La Mission n'avait pas été fondée pour trancher les questions obscures et faire avancer la science théologique, mais pour enseigner le catéchisme aux pauvres gens des campagnes. L'action charitable réclame le temps des missionnaires, mais leur Supérieur prévoit tout : « Si néanmoins, chemin faisant, l'occasion d'instruire quelqu'un se présente, qu'ils le fassent doucement et humblement ! » Pour cela, il encourage l'étude du petit Bécan, œuvre du Révérend Père Martin Bécan, jésuite belge, qui avait écrit un grand nombre d'opuscules contre les calvinistes. « *Il ne se peut dire*, remarque Monsieur Vincent, *combien ce petit livre sert* » (59). Il recommande souvent ce travail aux prières de ses correspondants. Un mot envoyé à Louise de Marillac, de Loisy-en-Brie, « *lieu où le tiers des habitants est hérétique* » (60), sollicite des prières pour le succès de la Mission. Quelques jours plus tard, une autre lettre du saint recommande à Isabelle du Fay, la même mission, « *où nous tâchons à travailler parmi quantité de gens de la religion, où nous avons besoin de prières pour la confirmation des catholiques qui restent...* » (61).

Le premier biographe de Vincent de Paul résume ainsi la situation du pauvre peuple des campagnes de France où les missionnaires se dirigeaient pour faire connaître les vérités de la foi catholique :

« Le peuple, écrit Abelly, et particulièrement celui de la campagne, n'était point instruit et assisté comme il devait l'être dans ses besoins spirituels. On ne savait presque pas ce que c'était que de faire des catéchismes ; les curés de village, pour la plupart, étaient comme ces pasteurs dont parle le prophète, qui se contentaient de prendre la laine et tirer le lait de leurs brebis, et se mettaient fort peu en peine de leur donner la pâture nécessaire pour la vie de leur âme » (62).

Les décisions du Concile de Trente étaient restées trop longtemps lettre morte. La discipline avait subi un tel relâchement et les abus étaient devenus des habitudes tellement invétérées qu'on les acceptait comme lois ecclésiastiques.

Responsabilité du Clergé

Vincent n'hésite pas à affirmer que c'est l'attitude scandaleuse du clergé catholique qui a favorisé la diffusion du protestantisme et qui a éloigné de l'Eglise romaine bien des calvinistes de bonne volonté. Écoutons ses appréhensions pour l'Eglise même :

« N'avons-nous pas occasion de croire, dit-il..., de craindre que Dieu n'abandonne l'Europe à la merci des hérésies qui com-

(58) *Ibid.*, II, 448.

(59) *Ibid.*, I, 66.

(60) *Ibid.*, p. 27.

(61) *Ibidem.*

(62) Abelly, *op. cit.* Livre I, cap. I, 3.

battent l'Eglise depuis un siècle, et qui ont fait de si grands ravages qu'elles l'ont réduite comme à un petit point ? Et par un surcroît de malheur, ce qui en reste semble se disposer à une division par les opinions nouvelles qui pullulent tous les jours. Que savons-nous, dis-je, si Dieu ne veut pas transférer la même Eglise chez les infidèles, lesquels gardent peut-être plus d'innocence dans leurs mœurs que la plupart des chrétiens qui n'ont rien moins à cœur que les saints mystères de notre religion ? » (63).

Deux mois plus tard, écrivant de nouveau au missionnaire Jean Dehorgny, il reprend la même pensée :

« Je crains bien fort, dit-il, que Dieu permette l'anéantissement de l'Eglise en Europe, à cause de nos mœurs corrompues, de tant de diverses et étranges opinions que nous voyons s'élever de tous côtés, et du peu de progrès que font ceux qui s'emploient pour tâcher de remédier à tous ces maux-là » (64).

... De bons ouvriers plutôt que de nombreux ouvriers sont nécessaires, selon Vincent, pour accomplir la réforme nécessaire dans l'Eglise.

« O Dieu ! Messieurs, s'écrie-t-il un jour, que n'avons-nous un peu plus de vues sur l'excellence des emplois catholiques pour estimer infiniment notre bonheur et pour correspondre aux devoirs de cette condition ; il ne faudrait que dix ou douze missionnaires ainsi éclairés pour faire des fruits incroyables dans l'Eglise » (65).

Dans ses conférences, il insiste sur l'énorme responsabilité des prêtres :

« J'étais ces jours passés dans une assemblée où il y avait sept prélats, lesquels faisant réflexion sur les désordres qui se voient dans l'Eglise, disaient hautement que c'étaient les ecclésiastiques qui en étaient la principale cause ; ce sont donc les prêtres. Oui, nous sommes la cause de cette désolation qui ravage l'Eglise, de cette déplorable diminution qu'elle a soufferte en tant de lieux, ayant été presque entièrement ruinée... » (66).

A M. de Saint-Martin, chanoine de Dax, Monsieur Vincent écrivait en 1655 :

« Certes, Monsieur, les prêtres de ce temps ont un grand sujet de craindre les jugements de Dieu, puisque, outre leurs propres péchés, il faudra rendre compte de ceux des peuples, parce qu'ils n'ont pas tâché de satisfaire pour eux à sa justice irritée, ainsi qu'ils y sont obligés ; et qui pis est, il leur imputera la cause des châtiments qu'il leur envoie, d'autant qu'ils ne s'opposent pas comme il faut aux fléaux qui affligent l'Eglise, tels que sont la peste, la guerre, la famine et les hérésies qui l'attaquent de tous côtés. Disons plus, Monsieur, que c'est de la mauvaise vie des ecclésiastiques que sont venus tous les désordres qui ont désolé cette sainte Epouse du Sauveur, et qui l'ont si fort défigurée, qu'à peine est-elle reconnaissable » (67).

« L'Eglise, di-t-il ailleurs, n'a de pires ennemis que les prêtres. C'est d'eux que les hérésies sont venues, témoins ces deux

(63) Coste, Œuvres, op. cit., III, 154.

(64) Ibid., p. 183.

(65) 1655, Le Vacher.

(66) Ibid., XI, 309-310.

(67) Coste, Œuvres, op. cit., V, 567.

hérésiarques Luther et Calvin, qui étaient prêtres ; et c'est par les prêtres que les hérétiques ont prévalu, que le vice a régné. Quel sacrifice, Messieurs, ne faites-vous pas à Dieu de travailler à leur réformation, en sorte qu'ils vivent conformément à la hauteur et dignité de leur condition et que l'Eglise se relève par ce moyen de l'opprobre et de la désolation où elle est ! » (68).

Quand Vincent de Paul parlait ainsi en attribuant la ruine de l'Eglise à la mauvaise vie des prêtres, il parlait de ce qu'il avait vu, et de ce que d'autres lui racontaient. Témoin cet extrait d'une lettre d'un chanoine, adressée à saint Vincent.

« En ce diocèse-ci, lit-on, le clergé est sans discipline, le peuple sans crainte et les prêtres sans dévotion et sans charité, les chaires sans prédicateur, la science sans honneur, le vice sans châtiment ; la vertu y est persécutée, l'autorité de l'Eglise haïe ou méprisée ; l'intérêt particulier y est le poids ordinaire du sanctuaire ; les plus scandaleux sont les plus puissants, et la chair et le sang y ont comme supplanté l'Evangile et l'esprit de Jésus-Christ » (69).

« Les sacrements sont administrés avec tant d'indécence, gémissait à son tour M. Bourdoise, le Service Divin se fait avec tant de confusion, les églises sont si sales, les ornements si mal en ordre, qu'on peut dire avec vérité et avec horreur que tout ce qui se fait de plus mal dans le monde, est ce qui se fait par les ecclésiastiques » (70).

Il n'est pas surprenant que la formation de prêtres et leur sanctification aient préoccupé Monsieur Vincent bien plus que la controverse ou des conversions forcées. Pour assurer leur recrutement, il fonde avec le Père Eudes et M. Olier, de 1641 à 1644, les séminaires décrétés jadis par le Concile de Trente. Il organise des retraites à Saint-Lazare. A la veille d'une de celles-ci, il exhorte ses confrères :

« Or sus, Messieurs et mes Frères, nous voici donc à la veille de cette grande œuvre que Dieu nous a mise entre les mains ; c'est demain, mon Dieu, que nous devons recevoir ceux que votre Providence a résolu de nous envoyer, afin de nous faire contribuer avec vous à les rendre meilleurs. Ah ! Messieurs, que voilà une grande parole : rendre meilleurs les ecclésiastiques ! Qui pourra comprendre la hauteur de cet emploi ! C'est le plus relevé qui soit.

« S'employer pour faire de bons prêtres et y concourir comme cause seconde efficiente instrumentale, c'est faire l'office de Jésus-Christ, qui, pendant sa vie mortelle, semble avoir pris à tâche de faire douze bons prêtres, qui sont ses Apôtres, ayant voulu, pour cet effet, demeurer plusieurs années avec eux pour les instruire et pour les former à ce divin ministère » (71).

Le grand souci qu'il avait à l'égard du clergé se retrouve dans plusieurs de ses écrits :

« Ne vous semble-t-il pas, demande-t-il à un prêtre, que tant d'ouvriers qui demeurent oisifs seraient bien employés en la grande moisson à laquelle vous travaillez maintenant et que

(68) *Ibid.*, XII, 86.

(69) Abelly, *op. cit.*, Livre II, chap. II, p. 213.

(70) *La vie de M. Bourdoise*, 2^e édition, (Paris : Morin, 1784), p. 33.

(71) Coste, *Œuvres*, *op. cit.*, XI, 8-9.

ceux qui connaissent le besoin que le Maître de la Moisson a d'ouvriers, seront coupables du sang de son Fils, qu'ils laissent inutile, faute d'application ? » (72).

Il ne peut comprendre aucun délai de la part d'un missionnaire destiné à un endroit ayant besoin d'évangélisation.

« Ecoutez, s'il vous plaît, Monsieur, écrit-il à M. du Couray, coupable d'un tel retard, que mon cœur dit au vôtre qu'il se sent extrêmement pressé du désir de s'en aller travailler et de mourir dans les Cévennes et qu'il s'en ira, si vous ne venez bientôt dans ces montagnes, d'où l'évêque crie au secours et dit que ce pays, qui a été d'autres fois des plus dévots du royaume, périt maintenant de malfaim de la parole de Dieu ; qu'il n'y a point de village où il n'y ait quelques catholiques parmi les huguenots, excepté cinq ou six ; et il y en a quantité où il n'y a point de prêtres, ni d'églises qui peut-être attendent leur salut de vous et de moi » (73).

Aujourd'hui même, s'ils ne portaient la signature d'un saint, beaucoup des textes cités paraîtraient hardis à quelques-uns et d'un libéralisme inquiétant. L'extrême difficulté que nous avons à supporter sans irritation ni trouble les avis contraires aux nôtres fait que « la tolérance, particulièrement quand elle s'exerce dans l'ordre religieux, ne peut être, selon Faurey, que le fruit ou d'une indifférence véritable, ou d'une certaine bonté d'âme, ou d'un commerce plus ou moins habituel avec des personnes opposées à nos opinions et à nos croyances, ou encore de l'humilité et de la charité » (74).

L'explication du libéralisme ou de la tolérance de Vincent de Paul, il faut la chercher dans son amour spontané des hommes, éclairé par l'amour de Dieu.

Comment conclure ces pages autrement qu'en citant deux pensées de saint Vincent de Paul qui résument la plupart de ses conseils sur le sujet de la tolérance :

« Ce n'est pas en contredisant mon frère que je le gagne, mais en prenant bonnement ce qu'il a avancé.

« Le zèle qui sort hors l'enclos de la charité du prochain n'est plus zèle, mais passion d'antipathie. »

Que serait-il advenu du protestantisme français si l'on s'était davantage, au XVII^e siècle, inspiré des directives de Monsieur Vincent ? Dieu seul le sait. Toujours est-il que nous devons à l'heure actuelle où tout un système social se construit en dehors de toute pensée religieuse et contre toute tradition chrétienne, nous pénétrer de ses leçons et de ses exemples, et comme lui savoir aimer tout homme et désirer ardemment son bonheur, sûr qu'il ne le trouvera que dans la connaissance et l'amour de Dieu.

Paris, 11 mai 1953.

Sœur Margaret FLINTON.
(Voir Annales, t. 118, p. 23).

(72) *Ibid.*, I, 202.

(73) *Ibid.*, p. 252.

(74) Faurey, *op. cit.*, p. 7.

ÉTATS-UNIS
MAISONS DE LA PROVINCE OCCIDENTALE
DES FILLES DE LA CHARITÉ

(Cf. *Annales*, t. 118, p. 183-208 ; 262-267 ; 437-461)

- 80) *Ecole technique Sainte-Philomène* (St Philomena's Technical School), *Saint-Louis, Missouri*.

En novembre 1834, à la requête de Mgr Rosati, six Sœurs de Charité vinrent d'Emmitsburg pour prendre en charge l'orphelinat pour garçons et filles, situé à *Third and Wait Streets*. En 1841, les garçons furent transférés à l'*Orphelinat Saint-Joseph*, dirigé par les Sœurs de Saint-Joseph, et la même année les filles furent transférées à *Fifth and Walnut Streets*, où elles apprenaient un travail plus conforme à leur âge, et où un *Home* était ouvert aux jeunes filles sans travail. En 1845, les petites filles furent transférées à l'*Orphelinat Sainte-Marie*. De nouveau, en 1864, Sainte-Philomène émigre à *Ewing and Clark Avenue*. Le travail continua plus largement développé et les Sœurs prirent charge de l'école de *Saint-Malachie* pour externes. Là, elles demeurèrent quarante-six ans, dirigeant ce qui devint plus tard l'*Ecole Isabelle*. En 1910, l'Institution s'installe à son présent emplacement au coin sud-ouest de l'*Union and Cabanne Streets*, continuant comme auparavant ses fins travaux d'aiguille : trousseaux, layettes et confections pour dames et enfants.

Avec le temps cependant, les changements sociaux et économiques montrèrent que ce travail ne rendait plus autant et que les jeunes filles ne se présentaient plus guère. On décida donc d'employer cette maison à quelques œuvres importantes de la Communauté.

a) *Postulat central*. Les aspirantes à la Communauté devaient faire un stage de trois mois dans différentes maisons de la communauté pour se familiariser avec les œuvres. En janvier 1936, une partie de *Sainte-Philomène* fut mise à part pour l'usage des postulantes. Après les six premières semaines, elles sont assignées aux différentes œuvres des Sœurs dans la cité, et toutes retournent le soir à l'Institution.

b) *Maisons de retraites pour les Sœurs*. Jusqu'alors différents hôpitaux de la Province recevaient les Sœurs à différents intervalles pour leur retraite de huit jours.

La Maison centrale, à *Normandy* avait aussi plusieurs retraites chaque année. Pour soulager cet effort, de ces différentes maisons, dix retraites chaque année sont données à *Sainte-Philomène*, avec cinquante-cinq Sœurs chaque fois.

c) *Stella Maris*. Centre d'aide journalière. Une section du premier étage s'ouvrant sur *Union Street* est mise à part pour cette œuvre patriotique et charitable.

Elle est autorisée à s'occuper de soixante enfants et ordinairement ce nombre est atteint. Des cours de jeu sont installées pour les groupes d'âge différent.

d) *Centre infantile de Notre-Dame de Grâce*. A la demande du Président des Charités Catholiques de Saint-Louis, Mgr Butler, un Centre-Guide de l'Enfance s'ouvrit et après des modifications et des améliorations dans l'équipement, la clinique s'inaugura avec la bénédiction de Mgr Ritter, le 25 novembre 1947.

e) *Département des Magasins généraux*. Là un centre d'achat pour les maisons de la Province occupe un magasin au second étage.

81) *Maison de la Médaille* (House of the Medal), *Poyang, Kiangsi, Chine*.

Dans les premiers jours de janvier 1922, trois Sœurs quittèrent le Séminaire Marillac, Maison centrale de la Province Occidentale pour San-Francisco, en route pour Vancouver, d'où elles commencèrent leur long voyage à travers le Pacifique et arrivèrent à Shanghai (Chine) dans les premiers jours de février. Elles passèrent quelque temps à la Maison centrale, pour se familiariser avec langue et coutumes du pays, où, pour la première fois les Filles de la Charité américaines allaient travailler. Elles furent alors placées dans des maisons des Sœurs françaises, pour une plus ample expérience jusqu'à la fin de 1923. Alors, il leur fut loisible de gagner leur destination finale : la *Maison de la Médaille Miraculeuse*, à Yaochow, maintenant appelé *Poyang* (Kiangsi), où la Maison avait déjà été ouverte par les Sœurs françaises. Trois Lazaristes américains étaient déjà arrivés à Poyang, afin de diriger les œuvres pour la Province occidentale des Etats-Unis.

Les Sœurs furent à pied-d'œuvre à la fin d'octobre 1923 : cordialement reçues par les Sœurs françaises et chinoises, qui demeurèrent jusqu'à ce que les Américaines fussent pleinement habituées aux œuvres.

La ville de *Poyang*, en ce temps-là, comptait environ cinquante mille habitants. La propriété de la Mission Catholique est située hors la ville, entourée d'un mur élevé, et séparée de la résidence des Prêtres par une rue étroite. La chapelle des Sœurs remplaçait l'église paroissiale, qui avait été brûlée lors d'un soulèvement.

Les œuvres comprenaient le soin des enfants et de jeunes filles, un atelier pour externes, deux hôpitaux pour hommes et femmes, hospice pour vieillards, et même quelques fous. Les catéchumènes étaient instruits ; enfants et adultes étudiaient dans une « école de prières », il y avait un dispensaire bien fréquenté, même pour l'extraction des dents, n'ayant pas de docteur sous la main.

En janvier 1925, trois nouvelles Sœurs vinrent les rejoindre et leurs travaux furent bénis de Dieu. Alors, soudainement, en 1927, leur évêque, pour raisons de sûreté, leur ordonna de se retirer à Shanghai et, les conditions empirant, à regret, elles retournèrent aux Etats-Unis. Enfin, le 7 septembre 1935, elles revinrent en Chine à leur grande joie, comme à celle de leurs clients : elles travaillèrent avec zèle jusqu'au 28 septembre 1941, quand l'invasion des Japonais les força de nouveau de rentrer aux Etats-Unis. Elles avaient laissé une de leurs Sœurs enterrée dans le petit cimetière, mais à sa place, elles amenèrent avec elles deux postulantes chinoises prêtes à entrer au séminaire. Ayant reçu le saint habit, ces Sœurs revinrent en Chine quand, pour la troisième fois, les Sœurs de la Province occidentale revirent leur mission bien-aimée. De nouveau leur joie fut de brève durée car en décembre 1948, par ordre de leur évêque, elles durent s'enfuir cette fois devant les communistes de Chine.

ETATS-UNIS

A. — Saint-Louis : Maison Centrale.

- 1) Normandy : Marillac Seminary, *Central House*, 1910.
- 2) Normandy : Villa Sainte-Louise, *Infirmiry*, 1939.

B. — Schools : HIGH SCHOOLS.

- 3) Saint-Louis (Missouri), *Labouvé High*, 1942.
- 4) San-Francisco (California), *Saint-Vincent High*, 1852.

C. — HIGH AND GRADE.

- 5) Chicago (Illinois), *Saint-Patrick*, 1871.
- 6) Dallas (Texas), *Saint-Ann*, 1927.
- 7) Donaldsonville (Louisiana), *Saint-Vincent*, 1843.
- 8) Keokuk (Iowa), *Saint-Vincent and Saint-Peter*, 1867.
- 9) Mayaguez (Puerto-Rico), *Immaculate Conception Academy*, 1905.
- 10) Natchez (Mississippi), *Saint-Joseph*, 1847.
- 11) New-Orléans (Louisiana), *Saint-Joseph*, 1864.
- 12) New-Orléans (Louisiana), *Saint-Stephen*, 1852.
- 13) Perryville (Missouri), *Saint-Vincent*, 1907.
- 14) Price (Utah), *Notre-Dame*, 1927.

D. — GRADE.

- 15) Dallas (Texas), *Holy Trinity*, 1914.
- 16) La Salle (Illinois), *Saint-Patrick*, 1855.
- 17) Long Beach (Mississippi), *Saint-Thomas*, 1922.
- 18) Mayaguez (Puerto-Rico), *Mount-Carmel*, 1928.
- 19) Mobile (Alabama), *Saint-Vincent*, 1866.
- 20) Mobile (Alabama), *Immaculate Conception*, 1843.
- 21) New-Orléans (Louisiana), *Saint-Theresa of Avila*, 1861.
- 22) Saint-Louis (Missouri), *Saint-Louise of Marillac*, 1949.
- 23) Saint-Louis (Missouri), *Saint-Malachy*, 1941.
- 24) Saint-Louis (Missouri), *Saint-Patrick*, 1914.
- 25) San-Francisco (California), *Saint-Patrick*, 1852.
- 26) San-Francisco (California), *Saint-Vincent de Paul*, 1924.
- 27) White Church (Missouri), *Saint-Joseph*, 1937.

E. — SCHOOL. For exceptional Children.

- 28) Santa-Barbara (California), *Saint-Vincent*, 1856.

F. — HOSPITALS. General.

- 29) Alton (Illinois), *Saint-Joseph*, 1864.
- 30) Austin (Texas), *Seton Hospital*, 1900.
- 31) Birmingham (Alabama), *Saint-Vincent*, 1898.
- 32) Chicago (Illinois), *Saint-Joseph*, 1868.
- 33) Dallas (Texas), *Saint-Paul*, 1896.
- 34) El Paso (Texas), *Hôtel-Dieu*, 1892.
- 35) Evansville (Indiana), *Saint-Mary's*, 1870.
- 36) Indianapolis (Indiana), *Saint-Vincent*, 1881.
- 37) Kansas City (Missouri), *Saint-Vincent*, 1909.
- 38) Lafayette (Louisiana), *Lafayette Charity*, 1938.
- 39) Los Angeles (California), *Saint-Vincent*, 1856.
- 40) Milwaukee (Wisconsin), *Saint-Mary*, 1848.
- 41) Mobile (Alabama), *City Hospital*, 1853.
- 42) Mobile (Alabama), *Providence Hospital*, 1855.
- 43) Montgomery (Alabama), *Saint-Margaret*, 1901.
- 44) Nashville (Tennessee), *Saint-Thomas*, 1897.
- 45) New-Orléans (Louisiana), *Charity Hospital*, 1832.
- 46) New-Orléans (Louisiana), *Hôtel-Dieu*, 1845.
- 47) Saint-Louis (Missouri), *De Paul*, 1828.
- 48) Saint-Joseph (Missouri), *Saint-Joseph*, 1869.
- 49) San-Francisco (California), *Mary's Help*, 1912.
- 50) San-José (California), *O'Connor*, 1889.
- 51) Sherman (Texas), *Saint-Vincent*, 1902.
- 52) Waco (Texas), *Providence*, 1904.

G. — HOSPITALS. Mentality Ill.

- 53) New-Orléans (Louisiana), *De Paul Sanitarium*, 1852.
- 54) Saint-Louis (Missouri), *Saint-Vincent Sanitarium*, 1858.

H. — LEPROSARIUM.

- 55) Carville (Louisiana), *United States Marine Hospital*, 1896.

I. — ORPHANAGES.

- 56) Birmingham (Alabama), *Saint-Thomas Home*, 1903.
- 57) Kansas City (Missouri), *Pius X Boy's School*, 1897.
- 58) Los Angeles (California), *Los Angeles Orphanage*, 1856.
- 59) Milwaukee (Wisconsin), *Saint-Rose Asylum*, 1848.
- 60) Mobile (Alabama), *Saint-Mary's Asylum*, 1841.
- 61) Natchez (Mississippi), *Saint-Mary Orphanage*, 1847.
- 62) New-Orléans (Louisiana), *Saint-Elizabeth Orphanage*, 1836.
- 63) Saint-Louis (Missouri), *Saint-Mary's Home*, 1841.
- 64) San-Francisco (California), *Mount Saint-Joseph*, 1852.

K. — INFANT ASYLUMS.

- 65) Austin (Texas), *Home of the holy Infancy*, 1932.
- 66) Chicago (Illinois), *Saint-Vincent Infant Isylum*, 1881.
- 67) Kansas City (Missouri), *Saint-Anthony Infant Asylum*, 1909.
- 68) Milwaukee (Wisconsin), *Saint-Vincent Infant Asylum*, 1877.
- 69) Mobile (Alabama), *Allen Memorial*, 1911.
- 70) New-Orléans (Louisiana), *Saint-Vincent's*, 1858.
- 71) Saint-Louis (Missouri), *Saint-Ann's Infant Home*, 1853.
- 72) San-Francisco (California), *Saint-Elizabeth's Infant Hosp.*, 1921.

L. — SETTLEMENTS AND DAY NURSERIES.

- 73) Chicago (Illinois), *De Paul Settlement*, 1914.
- 74) Chicago (Illinois), *Marillac Social Center*, 1914.
- 75) Evansville (Indiana), *Saint-Vincent Day Nursery*, 1931.
- 76) New-Orléans (Louisiana), *The Louise Home*, 1921.
- 77) Saint-Louis (Missouri), *Guardian Angel Settlement*, 1859.

M. — HOME FOR AGED LADIES.

- 78) Saint-Louis (Missouri), *Saint-Ann's Home*, 1853.

N. — HOME FOR WORKING GIRLS.

- 79) New-Orléans (Louisiana), *The Louise Home*, 1921.

O. — OTHER WORKS.

80) Saint-Louis (Missouri), *Saint-Philomenas*, 1834 ; *Central Postulatum*, 1936 ; *Retreat House*, 1942 ; *Child Center of our Lady of Grace*, 1947 ; *Stella Maris Day Care Center*, 1943 ; *Central Purchasing Department*, 1950.

P. — FOREIGN MISSION.

- 81) Poyang (China : Kiangsi), *House of the Medal*, 1923.

Ordre topographique des Maisons
(Les chiffres renvoient aux numéros d'ordre)

ALABAMA. — Birmingham, 31, 56 ; Mobile, 19, 20, 41, 42, 60, 69 ; Montgomery, 43.

CALIFORNIA. — Los Angeles, 39, 58 ; San-Francisco, 4, 25, 26, 49, 61, 72 ; San-José, 50 ; Santa-Barbara, 28.

ILLINOIS. — Alton, 29 ; Chicago, 5, 32, 66, 73, 74 ; La Salle, 16.

INDIANA. — Evansville, 35, 75 ; Indianapolis, 36.

IOWA. — Keokuk, 8.

LOUISIANA. — Carville, 55 ; Donaldsonville, 7 ; Lafayette, 38 ; Nouvelle-Orléans, 11, 12, 21, 45, 46, 53, 62, 70, 76, 79.

MISSISSIPPI. — *Long Beach*, 17 ; *Natchez*, 10, 61.
 MISSOURI. — *Kansas City*, 37, 57, 67 ; *Normandy*, 1, 2 ; *Saint-Joseph*, 48 ; *Saint-Louis*, 3, 22, 23, 24, 47, 54, 63, 71, 77, 78, 80 ; *Perryville*, 13 ; *White Church*, 27.
 PUERTO-RICO. — *Mayaguez*, 9, 18.
 TENNESSEE. — *Nasville*, 44.
 TEXAS. — *Austin*, 30, 65 ; *Dallas*, 6, 15, 33 ; *El Paso*, 34 ; *Sherman*, 51 ; *Waco*, 52.
 UTAH. — *Price*, 14.
 WISCONSIN. — *Milwaukee*, 40, 59, 68.
 CHINE. — *Poyang*, 81.

Index alphabétique des Maisons des Sœurs de Saint-Vincent de Paul
 Province Occidentale des Etats-Unis (Normandy)

Alton, 29 ; *Austin*, 30, 65 ; *Birmingham*, 31, 56 ; *Carville*, 55 ; *Chicago*, 5, 32, 66, 73, 74 ; *Dallas*, 6, 15, 33 ; *Donaldsonville*, 1 ; *El Paso*, 34 ; *Evansville*, 35, 75 ; *Indianapolis*, 36 ; *Kansas City*, 37, 55, 67 ; *Keokuk*, 8 ; *Lafayette*, 38 ; *La Salle*, 16 ; *Long Beach*, 17 ; *Los Angeles*, 39, 58 ; *Mayaguez*, 9, 18 ; *Milwaukee*, 40, 59, 68 ; *Mobile*, 20, 41, 42, 60, 69 ; *Montgomery*, 43 ; *Nashville*, 44 ; *Natchez*, 10, 61 ; *Normandy*, 1, 2 ; *Nouvelle-Orléans*, 11, 12, 21, 45, 46, 53, 62, 70, 76, 79 ; *Perryville*, 13 ; *Poyang*, 81 ; *Price*, 14 ; *Saint-Joseph*, 48 ; *Saint-Louis*, 3, 22, 23, 24, 47, 54, 63, 71, 77, 78, 80 ; *San-Francisco*, 4, 25, 26, 49, 64, 72 ; *San-José*, 50 ; *Santa-Barbara*, 28 ; *Sherman*, 51 ; *Waco*, 52 ; *White Church*, 27.

Maisons de la Province des Sœurs de Saint-Vincent de Paul
 Ordre chronologique des fondations

1828 : 47.	1868 : 32.	1910 : 1.
1832 : 45.	1869 : 48.	1911 : 69.
1834 : 80.	1870 : 35.	1912 : 49.
1836 : 62.	1871 : 5.	1914 : 15, 24, 23, 74.
1841 : 60, 63.	1877 : 68.	1921 : 72, 76, 79.
1843 : 7, 20.	1881 : 36, 66.	1922 : 17.
1845 : 46.	1892 : 34.	1923 : 81.
1847 : 10, 61.	1894 : 34.	1924 : 26.
1848 : 40, 59.	1896 : 33, 55.	1927 : 6, 14.
1852 : 4, 12, 25, 53, 64.	1897 : 44, 57.	1921 : 18.
1853 : 41, 71, 78.	1898 : 31.	1931 : 75.
1855 : 16, 42.	1900 : 30.	1932 : 65.
1856 : 28, 39, 58.	1901 : 43.	1937 : 27.
1858 : 54, 70.	1902 : 51.	1938 : 38.
1859 : 77.	1903 : 56.	1939 : 2.
1861 : 21.	1904 : 52.	1941 : 23.
1864 : 11, 29.	1905 : 9.	1942 : 3.
1866 : 19.	1907 : 13.	1949 : 22.
1867 : 8.	1909 : 37, 67.	

UN AVEU INEDIT DU CARDINAL MAZARIN
(19 juillet 1645)

L'INFLUENCE DE VINCENT DE PAUL SUR LA REINE ANNE D'AUTRICHE
AU CONSEIL DE CONSCIENCE

Ecrivant à Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, Vics-Roy de la Catalogne, et l'entretenant des affaires espagnoles de la Généralité, le Ministre Mazarin en arrive à toucher à la question alors pendante de l'évêché de Solsona. Le Conseil de Conscience vient de s'occuper de cette affaire d'Etat et le Ministre tient au courant son correspondant (Bibliothèque Nationale, Paris, Fonds Baluze, n° 254, folio 206 verso). « Pour l'evesché de Solsona, Monsieur le Tellier vous en a écrit amplement, et il ne vous a dit que la vérité, quand il vous a mandé que *Monsieur Vincent a plus de crédit que moy, en cette matière là auprès de la Reyne*. Je vous feray seulement remarquer qu'on ne scauroit faire un affront plus complet à Don Joseph Margarit, qu'ayant nommé son frère à l'evesché de Lérida, et n'en ayant pu jouir parce qu'elle est retombée entre les mains des ennemis, Sa Majesté bailloit à un autre l'Evesché de Solsona qui est vacante par la promotion de son Evesque à la mesme Eglise de Lérida. J'ai beaucoup de déplaisir que vous soyez engagé si avant dans cette affaire, et vous me permettrez de vous dire que vous deviez y aller un peu plus réservé, puisque moy-mesme qui voit de plus prez les intentions de Sa Majesté, *je n'aurois osé le faire qu'après que Monsieur Vincent y a passé et l'a examiné autant qu'il le veut.* »

Ce témoignage, cet aveu suggestif à souhait, de Mazarin lui-même corrobore ce que l'on sait. (Voir *Annales*, t. 118, pp. 507-509), sur l'influence de Monsieur Vincent auprès de la Reine Anne d'Autriche. Le souci des affaires d'Eglise tient à cœur la conscience de Monsieur Vincent ; et cette influence explique le renvoi, l'élimination de Monsieur Vincent par le puissant et autoritaire Ministre.

F. COMBALUZIER.

BIBLIOGRAPHIE

Jean LEFLON. — *Nicolas Philbert, évêque constitutionnel des Ardennes*. Archives départementales, Mézières, 1954, 196 pages (14-22,5 cm.).

Ce volume met en œuvre et au net les papiers et la documentation du chanoine Jean Ladame (†16 novembre 1941, curé de Saint-Rémi, à Reims), qui, de longue date, avait projeté d'écrire la *biographie de Nicolas Philbert et l'histoire religieuse des Ardennes, de 1789 à 1801*. M. Jean Leflon, héritier de ces recherches, peut enfin publier la vie de Nicolas Philbert, évêque constitutionnel des Ardennes, Lazariste, tout comme Lamourette et Gratien, eux aussi évêques constitutionnels.

Nicolas Philbert (il eut un frère Lazariste, Joseph, 7 juillet 1720, †1803), naquit le 1^{er} novembre 1729, à Sorcy. Après des

études au séminaire lazariste de Toul, il fut admis au Séminaire interne de Saint-Lazare-lez-Paris, le 18 juin 1741. Après son ordination sacerdotale, il professe la philosophie et théologie au Grand Séminaire d'Arras, et fut de 1760-1761, supérieur de Luçon, prieur de Beaulieu, au diocèse de Luçon, non de Soissons, p. 10. En 1762, Nicolas Philbert est nommé curé et supérieur de Saint-Charles de Sedan ; il y fut installé le 9 septembre 1762 et y vécut trente-cinq ans (non vingt-cinq comme l'écrivit M. Leflon, p. 14). Le 23 novembre 1790, au troisième tour de scrutin, il est élu à Mézières. évêque constitutionnel des Ardennes. Le 23 janvier 1791, il prête le serment à la Constitution civile du clergé, et, avec quatre autres : Aubry, Barthe, Brival et Gay-Vernon, reçoit la consécration épiscopale à Paris, en l'église de l'Oratoire (dimanche 13 mars 1791). La cérémonie commença à 6 h. 30 du matin, car un second sacre de cinq autres évêques devait avoir lieu dans la même église, peu après, à 10 heures. Nicolas Philbert reçut l'onction épiscopale des mains des évêques Saurine, Lindet et Laurent. Son activité apostolique fut digne. En analysant le détail de cet épiscopat, M. Leflon conclut : « *Figure des plus respectables de toute l'Eglise constitutionnelle. Excellent religieux, excellent prêtre, excellent curé, il pouvait être un excellent évêque. Malheureusement il exerça cette charge dans des circonstances qui dépassaient sa mesure simplement honnête ; il porta ce titre avec une épithète de trop.* »

De ce jugement de valeur formulé par M. Leflon, les éléments sont dispersés ici et dans le volume (où divers détails sont inexacts), et peut-être pourrait-on le nuancer.

En tout cas, après une vie digne et courageuse, Philbert meurt à Vilette, aux portes de Sedan, le 22 juin 1797 (et non le 24, comme il est dit p. 169), à 5 heures du matin. Il est enterré dans le cimetière du village proche l'église, à gauche du seuil. L'épithaphe de sa tombe était déjà quasi effacée, vers 1836. Elle est suggestive (p. 169).

Factus forma gregis
Paravit cor suum ut intelligeret legem Domini
Et faceret et doceret
Fluebat ut ros eloquium suum
Quo
Ministros irreprehensibiles altaribus informebat
Et gregem sibi commissum verbo pasceret et exemplo
Ad onus episcopale raptus potius quam electus
Videns lupum non fugit
Nec dimisit oves.
Optimam habeat repositam gratiam cum
His qui cum pietate dormitionem acceperunt.
Testimonium perhibens veritati
Et bene memor scribebat
Presbyterium Ecclesiae Sedanensis.

Modèle de son troupeau il disposa son cœur à comprendre la loi du Seigneur, à la pratiquer, à l'enseigner. Sa parole coulait comme la rosée ; par là il formait des ministres de l'autel irréprochables et nourrissait son troupeau de sa parole et de ses exemples ; porté malgré lui, plutôt qu'élu à la charge épiscopale,

il ne prit pas la fuite à la vue du loup et n'abandonna pas ses brebis. Qu'il obtienne la meilleure récompense avec ceux qui se sont endormis dans la piété.

En témoignage de la vérité, en fidèle souvenir, le Presbyterium de l'Eglise de Sedan a rédigé ces lignes.

Sous ce style aux formules bibliques et ecclésiastiques, l'inscription évoque la vie de Philbert, éducateur de son clergé et de ses ouailles ; son élection, sa fidélité intrépide dans le soin de son troupeau. La figure est digne, austère, intègre et le légat Caprara (p. 171), en 1802, lui « reconnaissait des sentiments tels que devrait les avoir un homme mort dans la communion catholique ». — F. C.

Henri DESMET, C.M. — *Sœur Rosalie. Une Fille de la Charité. Cinquante ans d'apostolat au quartier Mouffetard.* (140, rue du Bac), 368 pages.

Biographie et avant tout étude d'âme, cette figure se montre vigoureuse, résolue et simple (9 septembre 1786-7 février 1855). Servi par un cœur vibrant aisément devant tout ce qui recèle une parcelle de beauté et de grandeur, vu par des yeux qui découvrent avec une native perspicacité le beau côté des gens, des choses, des événements, écrit par une plume accoutumée aux exigences de la correction et de l'élégance, ce volume reste au total en son évocation, l'œuvre rêvée devant une ardeur généreuse : vie et éventail de vertus.

Mais à le dire, à le noter, à quoi servent ces lignes ? Uniquement à formuler le merci et le bravo confraternel, depuis longtemps teinté d'admiration.

F. C.

Jean CANTINAT, C.M. — *Au cœur de notre rédemption*, quinzième volume de la Collection : *Présence du Catholicisme*. Téqui, éditeur, 1954, 192 pages (12 sur 18,5 cm.).

Reproduisant et commentant les textes évangéliques de la dernière cène, de la passion et de la résurrection du Seigneur, ces pages fournissent aux pieux fidèles, les explications et les éclaircissements que peuvent donner de patientes études et une attentive méditation. Quelques notations le prouveraient ici aisément, mais cette constatation est à la portée des nombreux lecteurs que ne peut manquer d'avoir cet édifiant volume.

Découper les longues péripécies du récit évangélique en paragraphes de quelques dix ou quinze versets, aurait peut-être facilité l'utilisation des réflexions de l'auteur. En tout cas, cette façon de voir peut se défendre comme les positions parfois peu ordinaires qu'a adopté ici et là notre docte confrère. Les notes du volume prouvent surabondamment que l'auteur s'est longuement penché sur ces problèmes néo-testamentaires. Dans cette ligne, l'ouvrage s'avère dès lors excellent.

Henri DESMET, C.M. — *Au foyer de l'imitation. De l'ardente jeunesse d'une Congrégation religieuse aux XIV^e-XV^e siècles. Zwolle et sa montagne Sainte-Agès. Thomas a Kempis et sa survie à Zwolle.* Brochure, 32 pages (13,5 sur 21 cm.).

Reprenant quelques pages de la *Pensée catholique*, les signifiant encore, les illustrant de deux planches suggestives (Portrait de Thomas a Kempis et son monument de 1897), M. Desmet nous donne enfin la brochure par lui rêvée.

Ces pages denses sont la conclusion de longues et fidèles recherches. Faisant passer dans cette évocation du *foyer de l'Imitation* les résultats d'un culte admiratif et d'un commerce prolongé, l'auteur dûment et fortement appuyé par de sérieuses études de toute une armée de chercheurs (Cf. Dom Huyben, etc.), campe en ces lignes Thomas à Kempis, qui, mort à quatre-vingt-douze ans, le 25 juillet 1471, a écrit à Zwolle, l'impérissable chef-d'œuvre, *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Amédée Huc, C.M. — *Elévations sur le mystère de la Médaille miraculeuse*. Téqui, 168 pages.

Le vingtième volume de la Collection : *Présence du Catholicisme* présente trente et une élévations qui, en thème de méditation ou d'entretien, essaient de pénétrer le mystère de la Médaille miraculeuse afin d'en dégager quelques leçons pratiques pour la vie chrétienne : don de soi, support de la souffrance, humilité, eucharistie, etc...

Très aisément, par son genre de conseils, de considérations fort accessibles, et d'exemples (quelques-uns personnels à l'auteur, pp. 33-35 ; 38-40, etc.), ce volume prendra place dans la série toujours ouverte des *Mois de Marie*.

L'innombrable clientèle de la Médaille miraculeuse est d'avance tout acquise à ce volume où l'on sent la piété et le zèle de l'apôtre.

SARNELIUS. — *Guia sentimental do Caraça*. Belo Horizonte (Brésil), 1953, 306 pages in-8°.

Eloges de Caraça : ce monument historique, ce centre touristique, ce collège merveilleux, ce sanctuaire célèbre, dont les souvenirs, l'histoire, les bâtiments, les personnages, etc., servent à tresser en cent chapitres la louange et les litanies (pp. 298-299) de la vieille maison et forment un livre de famille (un *livre de raison*) tout à la gloire du passé, écrit dans un style jeune et enthousiaste.

Les pages 278-282 fournissent une liste chronologique des cent quarante-trois prêtres lazaristes et des trente-quatre frères coadjuteurs qui ont fait partie de cette maison de 1820 à 1952. L'auteur du présent volume y figure au numéro 101. Quelques croquis à la plume, illustrent ce livre publié par A.E.A. L.A.C.) (Association des Ex-Alumni Lazaristes et Amis du Caraça).

M.I.D.E.O. Hélianges Institut Dominicain Etudes Orientales du Caire. 1954, 196 pages (17 sur 24,5 cm.).

Voici le premier volume des *Mélanges* de l'équipe dominicaine orientaliste du Caire : théologiens s'intéressant normalement à l'aspect religieux et philosophique des problèmes de leur spécialité.

Dans cette livraison, notre confrère lazariste, M. Farid Jabre, préparant sa thèse de doctorat ès lettres, en Sorbonne, sur El-Ghazali (né et mort à Tous, dans le Khorassan, 1058-1111), publie ici, pp. 73-102, sa contribution : *La biographie et l'œuvre de Ghazali reconsidérées à la lumière des Tabagat de Sobki* (1370).

Travail de spécialiste et de valeur, comme l'indique nettement sa seule admission en ce premier fascicule des *Mélanges* de Dar Al Maaref.

Gerardus Adam Christiaan VAN WINSEN, C.M. — *Meelevend begrippen : een studie over het verband tussen de godsdienstwet en de missiologie*. 1954. Lazaristen Studiehuis St Vincentius a Paulo Nijmegen.

Thèse de théologie soutenue à l'Université catholique de Nijmegen, le 1^{er} octobre 1954. Un sommaire en français, pp. 128-129, permet à ceux qui ne peuvent avoir accès au néerlandais de suivre en ses grandes lignes la pensée qui chemine en ces XII-130 pages. Points de contact existant entre la science des Religions et la science missionnaire. Qu'est-ce que la religion ? Qu'est-ce que la missiologie ? La missiologie et ses recours à l'ethnologie, à la linguistique, à la Science des Religions.

Travail académique en quatre chapitres, dont le jury a souligné la réelle valeur. Cette simple mention ne peut ici attester que l'admiration et les félicitations confraternelles pour l'aboutissant d'études, de recherches et réflexions.

Salvatore MOROSINI. — *Mio fratello Don Giuseppe*. — Roma, nel X annuale del sacrificio (1954), 78 pages, avec un portrait hors-texte.

Les *Annales* — qui donc s'en souvient ? — au tome 108-109, pp. 156-160, ont inséré une notice toute vibrante sur l'héroïsme de ce jeune confrère de la Province de Rome, tombé héroïquement le 3 avril 1941. Les soixante-dix-huit pages de cette brochure, préparée et publiée par son frère Salvatore, évoquent ces heures douloureuses et magnifiques : souvenir que rend spécialement touchante la figure attachante du héros ici insérée en tête de la plaquette.

Luigi CASTAGNOLA. — *Papini*. Ipiranga (Brésil), 193 pages (16,5 sur 23,5 cm.).

Cet essai sur l'illustre italien, universellement connu, vient dilater la littérature sur un écrivain exceptionnellement intéressant et voyant, copieusement traduit à l'étranger.

Les quatre chapitres de ce *Mémoire* tentent d'esquisser et d'expliquer cette bouillonnante personnalité, son succès en librairie, sa pensée, son art. Né le 9 janvier 1881, Papini publie dès 1895 un premier essai ; puis, après maints autres livres, en 1953, *le Diable*, ouvrage qui tombe sous les lois générales de l'Index.

Evidemment, soit en français, soit en d'autres langues, on pourrait ajouter à la bibliographie, pp. 173-181, d'autres études que celles qui sont ici citées ; mais, comme le souligne M. Castagnola, il y en a largement assez pour extraire la matière de cette étude de quelque cent cinquante pages.

S. Vincenzo de' Paoli : *Opera omnia, Corrispondenza*, V (Luglio 1640-marzo 1642). Edizione Vincenziana, Roma ; Edizioni Cantagalli, Siena, 1954, 222 pages.

Poursuivant cette méritoire publication déjà présentée et caractérisée (*Annales*, t. 118, p. 509), ce tome V donne ce qui a été conservé de la correspondance vinctienne durant vingt et mois (1640-1642) ; ce travail est la traduction *Fornaciari* de Pierre Coste. Ici et là, pourtant, pp. 120, 176, etc., quelques lettres complémentaires sont empruntées aux *Annales*, qui ont donné les lettres nouvellement découvertes ou retrouvées en leur autographe. Observons qu'à la page 197, la lettre 581 a été im-

primée récemment dans les *Annales* de 1953, d'après l'original de la Bibliothèque de l'Université d'Amsterdam, t. 118, pp. 251-253. Cette publication est trop récente pour avoir pu prendre place dans cette édition.

Notons aussi, à la page 15, une note ferme sur la patrie de saint Vincent. Elle fait honneur au bon sens des éditeurs... A la page 42-43, à propos de Mme de Gondy, on aurait pu utilement renvoyer aux *Annales*, t. 98 pp. 72-80, qui donnent un testament du 25 février 1619 ; de même on aurait pu se référer à la solide notice de Léon Brétaudeau dans les *Petites Annales de Saint-Vincent de Paul*, avril 1903, pp. 108-122, et mai 1093, pp. 159-160.

Quant à Philippe-Emmanuel de Gondy, est particulièrement savoureux le texte du Père Oratorien Joseph Bicaïs (1734-mars 1795), inséré dans *Annales*, t. 105 (1940), pp. 272-287. Sur Codoing, pp. 52-53, il aurait fallu tenir compte des lignes publiées dans *Annales*, t. 114-115, pp. 185-187, et corriger une évidente coquille sur le dernier baptême donné à Saint-Hilaire d'Agen, par Codoing, le 2 janvier 1678 (et non 1673).

Il faut, page 180, lire Heudre au lieu de Hendre.

Tous ces divers points et d'autres, ne diminuent pas sensiblement la valeur de cette édition italienne de Vincent de Paul : une heureuse fortune dans ces temps marqués par les difficultés de l'édition. Nos souhaits accompagnent donc les éditeurs et ses artisans : M. Luigi Franci, et quelques autres.

F. C.

— Dans le répertoire topo-bibliographique, *Les Etablissements des Jésuites en France depuis quatre siècles*, relevons au fascicule 11 (juin 1954), (colonnes 435-459), la collaboration de notre confrère, M. Raymond Chalumeau, sur le Collège jésuite de Montauban (1634-1762), écrites avec soin par le « Professeur d'Histoire ecclésiastique du Grand Séminaire de Montauban ». Quels regards d'envie pour un semblable travail sur les maisons lazaristes en France ! Il reste du travail pour les laborieux !

The Castelnock College. Chronicle, vol. LXIX, juin 1954, 100 pages.

Soixante-neuvième volume annuel, cette publication sur papier couché, reflète la vie de l'illustre collège de la Province irlandaise. Il place devant les yeux du lecteur les bâtiments, le corps professoral, saisit quelques aspects de la chronique du collège : son enseignement, les examens, et quelques-uns des incidents de la vie scolaire : séances théâtrales, musicales, sans oublier les sports : football, tennis, athlétisme, etc... Des vues, des illustrations agrémentent ces pages : portraits des défunts : professeurs ou anciens élèves. Parmi ces richesses, signalons le texte de cinq lettres inédites du futur cardinal Newman, pp. 16-18.

Humberto PADOVANI-LUIS CASTAGNOLA. — *Historia de filosofia* (Sao-Paulo). Edições melhoramentos, 1954, xviii-524 pages (16,5 sur 24 cm.).

Ecrit en italien par Padovani, professeur de Padoue, cette histoire de la philosophie, a été traduite en portugais par notre confrère lazariste Luis Castagnola, professeur à l'Université de Parana. Le traducteur a complété le manuel par un chapitre sur la philosophie au Brésil, pp. 467-504.

Du manuel classique, cet ouvrage en a les larges horizons et les délimitations nettement articulées, depuis la philosophie

indienne jusqu'au penseurs de nos jours. Pour soutenir l'attention de l'étudiant, des manchettes se profilent en marge du texte, des résumés en fin de chapitre condensent l'essentiel en des paragraphes drus et nets. Des portraits de philosophes matérialisent à leur façon noms et systèmes. La bibliographie essentielle des pages 521-524 est une orientation initiale dans ce monde des idées et œuvres philosophiques.

Giovanni Felice Rossi. — *La fondazione di Chiaravalle della Colomba prima Abbazia di San Bernardo in Italia*. Piacenza, Collegio Alberoni, 46 pages (17 sur 24 cm.).

Quatre abbayes cisterciennes en Italie se rattachent directement à saint Bernard : *Chiaravalle della Colomba*, *Chiaravalle Milanese*, *Sambucina* en Calabre, et *Cabuabbas* en Sardaigne. Toutes les quatre se fondent lors des voyages que Bernard fit en Italie : d'abord en 1132, puis en 1135, et en décembre 1137-juin 1138.

Comme contribution aux études bernardines du huitième Centenaire de la mort de saint Bernard (jeudi 20 août 1153), M. Rossi, s'appuyant sur les sources historiques et les analysant soigneusement, a mis sur pied une dissertation qui fait remonter la fondation de *Chiaravalle* à 1132 (été ou automne). Il ne s'agit ici que de fondation décidée et résolue. C'est ce qu'attestent et prouvent les cinq documents primitifs *della Colomba*, insérés pp. 33-41 (11 avril 1135-6 mars 1145).

Chiaravalle della Colomba, prend ainsi la quatorzième place dans la liste des fondations de l'Ordre cistercien ; elle devient la neuvième fondation de Clairvaux, et la première fondation de Bernard en Italie.

En ce travail technique de patiente acribie historique se retrouvent (cf. *Annales*, t. 118, pp. 259 et 512), le savoir et le labeur du docte professeur d'histoire au *Collegio Alberoni* de Plaisance.

F. C.

Francesco M. AVIDANO. — *Il grande Messaggio mariano del 1830*. Volume secondo. Casalmonferrato, 1954, 336 pages.

En contemplant ses notes et travaux de quelque vingt-cinq ans, l'auteur a sagement voulu éviter à ses études le sort posthume de « l'horrible corbeille à papiers ». Il a tenu à mettre sans retard à la disposition des usagers et confrères le second volume de ses recherches historiques, ascétiques et théologiques sur la *Médaille* (voir *Annales*, t. 118, p. 258) : *Commentaires spirituels du Message, Apostolat marial*. Ces notes évocatrices (voir l'*Index* analytique, pp. 329-335), serviront utilement à plusieurs comme elles ont alimenté et alimentent la prédication et l'apostolat de l'auteur. C'est le souhait et le but de ces deux volumes. Heureuse réalisation.

Faisant écho aux solennités 1953 de Parmentier, les *Annales* en ont entretenu leurs patients et bienveillants lecteurs : t. 118, pp. 279-286. Le *compte rendu de la Commémoration du Souvenir de Parmentier à l'Hôtel des Invalides (1766-1792), le 17 octobre 1953*, retrace le détail de cet *Hommage à Parmentier (1737-1813)*, Paris, Société d'Histoire de la Pharmacie. Commission d'Histoire de la Pharmacie militaire, 1954, 43 pages. Une note liminaire rappelle l'histoire du Comité et son programme.

Puis, c'est l'évocation de la cérémonie du 17 octobre 1953 : la messe à Saint-Louis des Invalides, allocution de l'abbé Thorel : la couronne déposée sur la tombe de Parmentier au *Père-Lachaise* ; l'inauguration de la plaque commémorative, et le *Dîner à la pomme de terre*, ou dahlias et tubercules de pommes de terre ornaient les tables.

Le *menu*, glorifiant « les sensations thermiques, tactiles de la langue et du palais, olfactives et gustatives », dues à la pomme de terre, comportait :

Un verre de Cinzano : Un cornet de frites

Potage à la Parmentier

Lotte à la bretonne

Mignons pommes au cru sur purée

Pommes dauphine aux cœurs de laitue

Salades de pommes de terre

Fromage

Glace : des sacs de pommes de terre avec friandise à la fécula

Fruits. Café. Liqueurs

Une notice *technique* détaillée donne la recette de chacun de ces plats (chiffres pour cinq personnes) ; elle est l'œuvre de M. Edouard de Pomiane, *une autorité en gastrotechnie*, et professeur à l'Institut Scientifique l'Hygiène alimentaire.

Cette brochure accompagne le numéro de septembre 1954 de la *Revue d'Histoire de la Pharmacie* (Bulletin de la Société d'Histoire de la Pharmacie. Dans cette livraison, l'on trouve un article du pharmacien général R. Massy : *A l'apothicairerie de l'Hôtel royal des Invalides. Le conflit de 1772 entre l'administration de l'Hôtel et les Filles de la Charité*.

C'est le résumé des faits dont les *Annales* (t. 118, pp. 279-286), ont déjà amplement parlé lors de la Journée Parmentier.

NÉCROLOGIE

MISSIONNAIRES

29. Koster (Frédéric), coadj., déc. à *Guatemala*, le 18 juin ; 88, 64.
30. Gual (Bartolomé), prêtre, déc. à *Esplugas*, le 14 juillet ; 67, 50.
31. Tchang (Paul), prêtre, déc. à *Pékin*, le 25 juin 1954 ; 67, 44.
32. Tugores (Antoine), prêtre, déc. à *Barcelone*, le 27 juillet ; 65, 48.
33. Wadolowski (Richard), prêtre, déc. à *Sagan*, le 7 juillet ; 29, 7.
34. Castillo (Louis), prêtre, déc. à *Soata*, le 18 août 1954 ; 76, 55.
35. Wolters (Jean), prêtre, déc. à *Panningen*, le 14 août ; 61, 40.
36. Rouyer (Georges), prêtre, déc. à *Paris*, le 22 août 1954 ; 81, 62.
37. Verges (Pierre), prêtre, déc. à *El Biar*, le 23 août 1954 ; 81, 62.
38. Flament (René), prêtre, déc. à *Hongkong*, le 30 août ; 92, 68.
39. Fernandez (Aurelio), prêtre, déc. à *Manille*, le 21 août ; 76, 61.
40. Ferla (Georges), prêtre, déc. à *Paris*, le 13 septembre ; 53, 35.
41. Cateau (Joseph), prêtre, déc. à *Paris*, le 22 septembre ; 73, 53.
42. Higgins (Michel), prêtre, déc. à *Niagara*, le 2 septembre ; 93, 66.
43. Kats (Théodore), prêtre, déc. à *Santorin*, le 26 septembre ; 81, 59.
44. Millan (Daniel), prêtre, déc. à *Manille*, le 9 octobre 1954 ; 66, 49.
45. Ramis (Jacques), prêtre, déc. à *Philadelphie*, le 25 octobre ; 63, 49.
46. Nadal (Manuel), prêtre, déc. à *La Ceiba*, le 11 novembre ; 76, 61.
47. Alencherri (Thomas), clerc, déc. à *Cuttack*, 3 juin 1954 ; 23, 6 mois.
48. Fontaine (Constant), prêtre, déc. *Rio de Janeiro*, 18 nov. ; 63, 19.
49. Sarnéel (Emile), prêtre, déc. à *Panningen*, le 2 décembre ; 61, 41.

SEURS

- Billot (Isabelle), Maison de Charité, *Montolieu* ; 89, 66.
 Bertaigne (Isabelle), Hôpital, *Alençon* ; 80, 57.
 Brossier (Eugénie), Le Berceau, *Saint-Vincent-de-Paul* ; 88, 62.
 Gironde (Louise), Maison de Charité, *Clichy* ; 67, 42.
 Stienlet (Marie), Maison Notre-Dame, *Invers* (Belgique) ; 76, 55.
 Dumont (Gertrud), *Cologne-Flittard* (Allemagne) ; 77, 52.
 Ekert (Eléonore), Hôpital St-Lazare, *Cracovie* (Pologne) ; 68, 27.
 Corcoran (Thérèse), Maison Notre-Dame, *Dublin* (Irlande) ; 81, 56.
 Moore (Catherine), Maison Saint-Vincent, *Cabra* (Irlande) ; 80, 55.
 Topolovec (Marie), Maison Centrale, *Graz* (Autriche) ; 67, 45.
 Lackner (Thérèse), Maison de Retraite, *Dult* (Autriche) ; 75, 56.
 Müller (Elisabeth), Contagieux, *Vienne* (Autriche) ; 75, 53.
 Pohak (Thérèse), Kaisertrasse, *Vienne* (Autriche) ; 56, 37.
 Judge (Catherine), Institut Seton, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 91, 68.
 Munzing (Mary), Villa St Michael, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 87, 56.
 Huong (Agnès), Crèche Clairval, *Dalat* (Vietnam) ; 25, 2.
 Rigaud (Benoitte), Maison de Charité, *Château-l'Evêque* ; 79, 58.
 Lintorf (Maria), Maison St Vincent, *Godesberg* (Allemagne) ; 62, 35.
 Mihelic (Marie), Maison de Retraite, *Dult* (Autriche) ; 70, 50.
 Grillo (Hélène), Orphelinat Saint-Vincent, *Catane* (Italie) ; 42, 21.
 Vannelli (Justine), Hospice des Invalides, *Callagirone* (Italie) ; 83, 60.
 Rodriguez (Marta), Hôpital civil, *Malaga* (Espagne) ; 87, 57.
 Dzialek (Rosalie), Hôpital municipal, *Cracovie* (Pologne) ; 49, 23.
 McGuire (Hannah), Maison Ste Anne, *Melbourne* (Australie) ; 79, 52.
 McDermott (Elizabeth), Hôpital St Jean, *Lowell* (Etats-Unis) ; 67, 45.
 McGraw (Margaret), Maison Centrale, *Emmitsburg* (Etats-Unis) ; 58, 29.
 Robillon (Jeanne), Hôpital Saint-Joseph, *Santiago* (Chili) ; 94, 65.
 Deroche (Marie), Asile de Vieillards, *Bayonne* ; 74, 40.
 Christin (Martha), Hospice, *Labruguière* ; 74, 52.
 Merien (Jeanne), Maison de Charité, *Château-l'Evêque* ; 74, 51.
 Walls (Mary), Priory, *Mill-Hill*, *Londres* ; 75, 54.
 Brettmann (Gertrud), Maison Mariaschutz, *Berlin-Wilmersdorf* ; 62, 42.
 Cornelli (Marie), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 76, 54.
 Terrasi (Gertrude), Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 82, 57.
 Aquilano (Lucia), Hôpital Garibaldi, *Catane* (Italie) ; 45, 22.
 Valcarcel (Josefa), Enfants-Trouvés, *Cartagena* (Espagne) ; 88, 63.
 Breidenbach (Agatha), Villa Ste Louise, *Normandy* (E.-U.) ; 78, 22.
 Callego (Aurelia), Maison Sainte-Louise, *Tulua* (Colombie) ; 80, 57.
 Sarnel (Ana), Maison Centrale, *Cali* (Colombie) ; 73, 52.
 Fossier (Antoinette), Hôpital, *Saint-Germain-en-Laye* ; 80, 52.
 Jacques (Marie), Maison de Charité, *Saint-Etienne* (Soleil) ; 76, 51.
 Chataignier (Marguerite), Hôpital Saint-Joseph, *Paris* ; 59, 7.
 Boltri (Marie), Hôpital principal, *Turin* (Italie) ; 92, 73.
 Bechis (Marie), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 80, 61.
 Cleary (Anna), Hôpital Sainte-Marie, *Lanark* (Ecosse) ; 73, 53.
 Collette (Justine), Home Gobert, *Andrimont* (Belgique) ; 69, 39.
 Alvarado (Laura), Hôpital, *Conception* (Chili) ; 59, 33.
 Rodriguez (Mercedès), Asile San Jacinto, *San Salvador* (A. Centr.) ; 79, 41.
 Hütt (Estela), Hôpital, *Sonsonate* (Amér. Centrale) ; 49, 26.
 Morfino (Jeanne), Foyer de la Recoleta, *Buenos-Aires* (Arg.) ; 77, 48.
 Colom (Francisca), Hôpital provincial, *Valencia* (Espagne) ; 64, 36.
 Pagola (Maria), Sanatorium de Santua Justa, *Logromo* (Espag.) ; 49, 32.
 Bonfill (Clemencia), Maison de l'Enfance, *Palma de Mallorca* ; 89, 62.
 Gonzalez (Eufrasia), Maison Saint-Nicolas, *Valdemoro* (Espagne) ; 80, 57.
 Marin (Maria), Bienfaisance, *Cabra* (Espagne) ; 89, 66.
 Molères (Ladislás), Hôpital militaire, *Valladolid* (Espagne) ; 70, 50.
 Sendino (Inès), Hôpital, *Arcos de la Frontera* (Espagne) ; 81, 64.
 Ureta (Maria), Collège « Domiciliaria », *La Havane* (Cuba) ; 80, 56.
 Ezcaray (Vicenta), Asile San José, *Cadiz* (Espagne) ; 82, 59.
 Uyarzabal (Maria), Hôpital Mora, *Cadiz* (Espagne) ; 67, 46.
 Sancho (Lorenza), Collège de la Paix, *Madrid* ; 79, 59.
 Harriage (Marguerite), Maison de Charité, *Alès* ; 74, 40.
 Lurgeron (Catherine), Maison de Charité, *Château-l'Evêque* ; 83, 58.

vembre), pp. 52-53 ; Heinsberg (8 novembre), p. 53 ; Kottmura (11 novembre), pp. 57-58 ; Lippstadt (6 novembre), pp. 51-52 ; Maria Laach (13 novembre), p. 61 ; Niederprum et Prum (26-27 octobre), pp. 45-47 ; Trèves (28-29 octobre) pp. 47-49 ; Zulpich (11 novembre), p. 58.

ITALIE. — Rome. Le T.H. P. Slattery au Congrès international des Enfants de Marie (13-17 juillet 1954). Souvenirs et notes par Pierre Dulau, pp. 146-152.

POLOGNE. — L'activité culturelle des Prêtres de la Mission en Pologne (1651-1864), par Alphonse Schletz, pp. 113-133. — Les missions populaires dans les campagnes polonaises (XVII^e-XVIII^e siècles) : leur caractère ; l'œuvre des maisons de Varsovie, Cracovie, Stradom, Vilna, pp. 113-117. — L'activité pédagogique des Lazaristes en Pologne : études et formation sacerdotale dans les séminaires de Varsovie, Chelmno, Cracovie, Przemysl, Lowicz, Plock, Lublin, Gniezno, Wloclawek, Krasnystaw, Brzozow, Lucow, Tykocin, Krastaw, Wilno, Wornie, Poznan, Zytomierz, Mohylew, Vienne, Vacz, Minsk, Bialystok, Kamieniec, Podolski, pp. 117-123. — Les écoles paroissiales, pp. 123-124. — Travail scientifique et éditions : imprimerie ; sermons, théologie, études bibliques, publications scientifiques, musique, etc., pp. 124-133.

SUISSE. — Le T.H. P. Slattery de passage à Zurich (29 septembre 1953), p. 3.

ASIE

TURQUIE D'ASIE. — Ephèse (1954). Chronique de Panaya, par Joseph Euzet, pp. 137-145. — Sonnet à la Vierge d'Ephèse (19 avril 1906), par Joseph Euzet, p. 139. — Prière du pèlerin (26 avril 1905), à Pantya-Kapouti, pp. 141-145.

AMERIQUE

ETATS-UNIS. — Province Occidentale des Filles de la Charité. Historique des maisons (*suite et fin*), pp. 179-183. — Voir *Annales*, t. 118, pp. 183-208 ; 262-267 ; 437-440. — Table analytique par genres d'œuvres des maisons, pp. 181-182. — Ordre topographique des maisons, pp. 182-183. — Ordre alphabétique des maisons, p. 183. — Ordre chronologique de fondation des maisons, p. 183.

BIBLIOGRAPHIE

- San Vincenzo. *Corrispondenza*, tome V (1640-1642), pp. 188-189.
 Francesco Avidano : *Il grande messaggio mariano del 1830*, tome second, p. 190.
 Amédée Hue : *Elévations sur le mystère de la Médaille miraculeuse*, p. 187.
 Jean Continat : *Au cœur de notre Rédemption*, p. 186.
 Henri Desmet : *Sœur Rosalie*, p. 186.
 Salvatore Morosini : *Mio frutello don Giuseppe*, p. 188.
 Sarnelius : *Guia sentimental do Caraco*, p. 187.
 Henri Desmet : *Au foyer de l'Imitation*, pp. 186-187.
 Jean Leflon : *Nicolas Philbert, évêque constitutionnel des Ardennes*, pp. 184-186.
 Giovanni-Felice Rossi : *La fondazione di Chiaravalle della Colomba*, p. 190.
 Farid Jabre : *Contribution... sur El Ghazali (1058-1111)*, dans M.I.D. E.O., p. 87.
 Gerardus Van Winsen : *Meetelevend begripen...*, p. 188.
 Luigi Castagnola : *Papini*, p. 188.
 Humberto Padovani et Luis Castagnola : *Historia da filosofia*, pp. 189-190.
 Raymond Chalumeau : *Le Collège Jésuite de Montauban (1631-1762)*, p. 189.
 The Casteltknock College : *Chronicle*, 1954, vol. LXIX, p. 189.
 Journée Parmentier (17 octobre 1953), compte rendu... et pharmacien général Massy : *A l'apothicairerie de l'Hôtel royal des Invalides. Le conflit de 1772 entre l'administration de l'Hôtel et les Filles de la Charité*, pp. 190-191.

2. ÉCOLOGIE. — Fin de 1954 : Prêtres de la Mission, p. 191 ; Filles de la Charité, p. 192. Voir *suite*, p. 4 de la Couverture.

GRAVURES. — Sœur Rosalie (9 septembre 1786-7 février 1856), p. 64.
— *Rue de l'Épée-de-Bois*, en 1854 : visite de l'Empereur Napoléon III, p. 65. — Antoine-Frédéric Ozanam (23 avril 1813-8 septembre 1853), p. 80. — *Rue de l'Épée-de-Bois*, juin 1848, « On ne tue pas ici ! », p. 81.

NÉCROLOGIE (suite).

MISSIONNAIRES

50. Studzinski (Joseph), prêtre, déc. le 3 décembre, à *Brooklyn* ; 67, 49.
51. Connor (Henri), prêtre, déc. à *Springfield*, 5 décembre ; 78, 59.
52. Poiron (Auguste), prêtre, déc. à *Paris*, le 17 décembre ; 59, 41.

SŒURS

Viou (Alphonsine), Maison Saint-Ambroise, *Paris* ; 78, 55.
Bellon (Marie), Maison de Charité, *Montredon* ; 53, 27.
Durand (Germaine), Maison de Charité, *Rosendaël* ; 64, 42.
Villari (Emma), Maison Saint-Michel, *El Biar* (Algérie) ; 66, 44.
Bobée (Marie), Hospice, *Guayaquil* (Equateur) ; 85, 63.
Larco (Marie), Hospice, *Quito* (Equateur) ; 77, 48.
Arcentales (Marie), Hôpital militaire, *Quito* (Equateur) ; 70, 51.
Beehan (Sarah), Hôpital Saint-Vincent, *Saint-Louis* (Etats-Unis) ; 68, 49.
Lanz (Irma), Mais. St Joseph, *Gladbach-Hardt* (Allemagne) ; 75, 53.
Dolet (Elise), Maison de Charité, *Little-Fives* ; 92, 65.
Pignol (Marguerite), Maison Notre-Dame, *Versailles* ; 82, 54.
Bertrand (Octavie), Maison du Sacré-Cœur, *Tauris* (Perse) ; 80, 61.
Monneraye (Louise de la), Maison Sainte-Madeleine, *Paris* ; 88, 63.
Faulkner (Edith), Séminaire Ste Catherine, *Blackrock*, Dublin ; 79, 46.
O'Shea (Catherine), Mount Prospect, *Dublin* ; 67, 47.
Stephan (Françoise), Maison Centrale, *Graz* (Autriche) ; 72, 51.
Edomansky (Marie), Maison de Charité, *Dull* (Autriche) ; 70, 45.
Czapiewski (Marie-Anne), Mais. de retraites, *Fullnerbach* (Autr.) ; 70, 39.
Gojowczyk (Christine), Hôpital, *Voitsberg* (Autriche) ; 74, 53.
Rey (Antonia), Ecole Saint-Nom de Jésus, *Madrid* ; 71, 54.
Irigoyen (Leonarda), Asile San Fernando, *La Arbolada* (Esp.) ; 76, 52.
Perez (Maria), Asile municipal, *La Coruna* (Espagne) ; 74, 57.
Arozlegui (Maria), Maison Saint-Nicolas, *Valdemoro* (Espagne) ; 90, 67.
Bafatuy (Maria), Hôpital San Lazaro, *Granada* (Espagne) ; 31, 13.
Pujol (Doctores), Asile principal, *Vitoria* (Espagne) ; 79, 56.
Calvo (Joaquina), Hôpital, *Tuleda* (Espagne) ; 64, 30.
Borja (Francisca), Asile de la Encarnacion, *Sueca* (Espagne) ; 86, 68.
Hendrick (Esther), Villa St Michael, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 93, 65.
Bravo (Clara), Miséricorde, *Santiago* (Chili) ; 79, 48.
Pasquier (Marie), Hôtel-Dieu, *Châlons-sur-Marne* ; 81, 55.
Ghuard (Honorine), Maison de Charité, *Clichy* ; 88, 63.
Margat (Angèle), Miséricorde, *Saint-Etienne* ; 77, 53.
Leroy (Hélène), Hospice Saint-Nicolas, *Metz* ; 73, 51.
Ebrard (Marie), Maison de Charité, *Clichy* ; 83, 54.
Lugand (Eugénie), Maison de Charité, *Montolieu* ; 77, 55.
Denys (Jeanne), Maison Saint-Jean-Baptiste, *Gand* (Belgique) ; 84, 62.
Muley (Harriet), Priory, *Mill-Hill*, Londres ; 83, 60.
Cavaya (Philonena), Priory, *Mill-Hill*, Londres ; 82, 55.
Kocevar (Maria), Maison des Incurables, *Vienne* (Autriche) ; 62, 39.
Veber (Agnes), Maison Centrale, *Raka* (Yougoslavie) ; 90, 69.
Seminara (Palмира), Orphelinat, *Santa Flavia* (Italie) ; 79, 54.
Nicola (Mathilde), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 79, 57.
Zambelli (Adèle), Maison Centrale, *Turin* (Italie) ; 74, 52.
Gastaldi (Angèle), Maison Centrale, *Turin* (Italie) ; 89, 69.
Gonzalez (Augustine), Hôpital, *Santa Ana* (Salvador) ; 41, 15.
Vanderzholte (Julia), Hôpital, *San Miguel* (Salvador) ; 74, 52.

SAINT VINCENT DE PAUL

ANNALES
DE LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION
(LAZARISTES)
ET DE LA COMPAGNIE
DES FILLES DE LA CHARITÉ

TOME 119-120 — ANNEE 1955

N^{os} 475-476



A PARIS, RUE DE SEVRES, 95

1955

SOMMAIRE ET TABLE ANALYTIQUE
du N° 475-476
des *Annales de la Congrégation de la Mission*
et de la Compagnie des Filles de la Charité
(Mai 1955)

ACTES DU SAINT-SIÈGE

Facultés pour frères coadjuteurs sacristains (vases et linges sacrés),
10 janvier 1955, *ad quinquennium*, p. 403.
Indulgence de prière pour Sœurs veilleuses, *ad septennium*, pp. 403-404.
Scapulaire du Cœur Immaculé de Marie (origines, bénédiction, in-
dulgences), pp. 404-408.
Lettre du P. Fiat à Léon XIII (12 septembre 1878), pp. 352-353.
Lettre de Léon XIII au P. Fiat (9 octobre 1878), p. 353.
Bienheureux Clet : Reconnaissance canonique de ses reliques (Paris,
6 septembre 1878), pp. 339-340.
Calendrier liturgique de la Congrégation de la Mission et de la Comp-
agnie des Filles de la Charité (*notules historiques*), pp. 386-395.

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

Supérieurs généraux : durée de généralat ; pays d'origine, p. 339.
Le Séminaire de Sarlat (1683), par *Félix Contassot*, pp. 397-403.
Antoine Fiat : sa vie, son âme, sa doctrine, par *Edouard Robert* : ch.
XXV. *Assemblée générale de 1878 : Élection du T. H. P. Fiat*, pp.
326-355.
Le P. Fiat : élection le 4 septembre 1878 ; son portrait physique,
moral et intellectuel, pp. 331-337.
Activités et histoire des provinces en 1954 (*Circulaire du 1^{er} janvier*
1955), pp. 296-304.
L'Assemblée générale de 1878 (1^{er}-12 septembre), pp. 326-345.
Préfets et Vicaires apostoliques à l'Assemblée de 1878, pp. 329-330.
Paris : Le 95, rue de Sèvres, depuis le 9 novembre 1817 (*note histo-*
rique), p. 296. - La Chapelle : première pierre (17 août 1826) : ses
principales dates ; escalier extérieur (26 février 1955), p. 313. - La
confession des nôtres sous le P. Fiat, pp. 342-343. - Les provinces
de France et leur Séminaire interne : *Daz*, pp. 344-345. - Les écoles
apostoliques : le pour et le contre, pp. 347-348. - La Commission
d'études canoniques (septembre 1954), pp. 249-250.

NOTES BIOGRAPHIQUES

Mgr Joseph Rosati (1789-1843), pp. 212-217.
Joseph Catteau (1880-1954), pp. 266-267.
Georges Ferla (1901-1954), par *Henri Desmet*, pp. 257-264.
Thomas Dazineourt (1821-1891) pp. 326-327.
Raymond Duchemin (1832-1911) : entretien de septembre 1878, écrit
le 3 ou 4 octobre 1910, pp. 353-354.
Guillaume Pouget (1847-1933), par *Jean Guillon*, pp. 250-252, 253-254 :
par *Louis Chaigne*, pp. 252-253 ; par *François Mauriac*, pp. 254-256 ;
par *Raymond Cortat*, pp. 267-272 ; par *Marcel Levêque*, pp. 256-257 ;
par *Emanuel Mounier*, p. 256 ; *Médaille*, par *Chauvenet*, p. 413.
M. Pierre Vergès (1873-1954), pp. 210-212.
M. Georges Rouyer (1872-1954), p. 203.
M. Paul Tehang (1888-1954), pp. 196-198.
M. René Flament (1862-1954) : *Montpellier, Chalons-sur-Marne, Chine*,
pp. 218-225.
M. François Berthouesque (1877-1954), par *Le Cunuder*, pp. 358-374.
M. Jean Thureaud (1874-1955), pp. 395-397.

HISTOIRE DES FILLES DE LA CHARITÉ

Panégryrique Sainte Louise, par *André Delobel*, p. 325 (texte dans *Echo*,
mai 1955).
Note chronologique sur les troubles de la Révolution (1792-1800) et le
rétablissement de la Compagnie (22 décembre 1800) : reprise du
Costume et de la Cornette, pp. 293-296.
Paris, 11, rue du Vieux-Colombier : Visite du Pape Pie VI (23 décem-
bre 1804) : souvenirs et notes historiques, pp. 293-296.

AU JOUR LE JOUR

(mai 1954-mars 1955)

23 mai 1954. — Sur cette fin du mois de mai, de divers côtés, nous parviennent des évocations et l'écho de jubilé d'ordination sacerdotale. Ainsi, à *Téhéran*, Confrères et Sœurs unissent leurs efforts confraternels pour célébrer les cinquante ans de sacerdoce de M. Jean Galaup. M. Le Cunuder, visiteur de la province, en quelques notations, nazde au T.H. Père la cordiale cérémonie. « Une grand-messe solennelle fut chantée par le jubilaire, assisté comme diacre et sous-diacre, par MM. Poiron et Paternelle. Mgr Raphaël Forni, internonce apostolique en Iran, rehaussait de sa présence cette fête de famille. On y voyait encore Mgr Joseph Cheikho, archevêque des Chaldéens catholiques, Mgr Abkar Abkarian, ordinaire des Arméniens catholiques, les PP. Salésiens, les Sœurs arméniennes, les Filles de la Charité, et une nombreuse assistance, composée surtout d'anciens élèves de M. Galaup. Les chants furent parfaitement exécutés par un groupe de dames, de jeunes filles et d'enfants de notre Collège. Dans un sentiment d'humilité, M. Galaup m'avait instamment prié de ne pas faire de discours à l'église, je me contentai d'adresser un merci chaleureux, et sur la demande de l'Internonce, je donnai lecture de la lettre que Mgr Montini adressait au jubilaire au nom du Souverain Pontife. »

N° 324.913.

Du Vatican, le 6 mai 1954.

Mon Révérend Père, le Souverain Pontife a appris que vous vous apprêtiez à célébrer ce mois-ci le cinquantième de votre ordination sacerdotale et de votre arrivée en Iran. Connaissant les mérites de ce demi-siècle de dévouement missionnaire au service d'un pays auquel vous avez consacré toute votre vie sacerdotale, Sa Sainteté se plaît à vous adresser en cette circonstance ses paternelles félicitations et ses vœux.

Dans les tâches d'enseignement comme dans les œuvres d'apostolat, vous avez su, en digne fils de saint Vincent de Paul, vous faire tout à tous et gagner l'estime de tous, au delà même des cercles catholiques. Aujourd'hui, la gratitude des amis nombreux qui bénéficièrent de votre généreuse activité est votre meilleure récompense, et le Saint-Père aime à appeler sur une vie religieuse et missionnaire si bien remplie l'abondance des divins réconforts. Aussi, est-ce de grand cœur que Sa Sainteté vous accorde, en gage de sa bienveillance, à vous-même et à toutes les Missions lazaristes qui accomplissent une si belle œuvre en Iran, la faveur d'une très paternelle bénédiction apostolique.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur.

J.-B. MONTINI.

De son côté, le cardinal Tisserant, préfet de la Congrégation Orientale, en des termes et des allusions qui furent fort sensibles au cœur du jubilaire, voulut également prendre part à cette fête de famille et à cette reconnaissance pour le labeur du cher M. Galaup.

Rome, le 13 mai 1954.

J'ai appris avec le plus vif plaisir que Votre Paternité Révérendissime se dispose à célébrer le 23 courant, le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale et de sa vie missionnaire en Iran. En cette circonstance, je désire faire parvenir à Votre Paternité l'expression de mes plus vives félicitations, que j'accompagne des plus fervents souhaits, ainsi que des remerciements les plus profonds pour son labeur apostolique.

Il m'est, en effet, impossible de ne pas avoir présents à la mémoire le zèle et l'esprit de sacrifice avec lesquels, très Révérend Père, vous vous êtes consacré à votre Mission, au milieu de difficultés de tout genre. Mais surtout, votre piété solide a éclaté en une circonstance : lorsque pour vous conformer à une directive du Saint-Siège, vous avez cédé volontairement votre champ de travail à Djoulfa, en vous retirant à Ispahan, pour commencer dans l'ancienne capitale de ce vaste Empire, une nouvelle activité missionnaire. Je me souviens des paroles profondément édifiantes que vous avez prononcées en cette occasion : Il faut que nous, les Lazaristes, nous répétions les paroles du Baptiste vis-à-vis de Jésus qui commençait sa mission : Illum oportet crescere, me autem minui.

La florissante Mission arménienne d'aujourd'hui compte parmi ses fondateurs votre Paternité qui peut, à juste titre, offrir à Jésus, Prêtre éternel, ses labeurs et ses peines apostoliques, en n'attendant que de lui seul la récompense.

Le Révérendissime Assesseur et tous les Officiers de cette Sacrée Congrégation s'unissent à moi pour vous présenter leurs félicitations et leurs souhaits, tandis que je profite de cette occasion pour vous offrir l'assurance de mon religieux respect avec lequel je me redis de Votre Paternité le très dévoué en Notre-Seigneur.

Eugène, cardinal TISSERANT.

A l'issue de la grand'messe, M. Galaup reçut au salon les vœux et les félicitations de l'assistance. Au dîner, qui réunissait une vingtaine de prêtres et deux archevêques, Mgr Forni voulut bien porter un toast d'une haute signification morale : il exprima avec émotion les sentiments de tous et tint à souligner le bien immense accompli en Iran, particulièrement à Ispahan, par notre vénéré confrère. Celui-ci en avait les larmes aux yeux, surtout au rappel de certaines souffrances, de certaines difficultés qu'il eut à supporter à Ispahan et que le cardinal Tisserant a soulignées dans sa lettre si touchante. Les épreuves passent, les œuvres demeurent.

27 mai 1954. — A Santiago du Chili, confraternellement, la maison célèbre, ainsi qu'il se doit, les cinquante ans de prêtrise de M. Louis Felhoen, ordonné prêtre à Paris, le 28 mai 1904. Depuis, au Chili, il s'est livré spécialement au réconfortant travail de l'enseignement et de l'éducation à l'Ecole apostolique. Parmi les élèves qui, de génération en génération, année par année, ont profité de son dévouement et de ses leçons, il compte plusieurs de ses confrères dans la province. Aujourd'hui même, à ses côtés, travaille M. Carrasco, un de ses anciens écoliers d'il y a trente ans.

L'on sait que dans l'étude un tantinet approfondie du latin, les vers latins, avec leur mécanique assouplissante, demeurent

un exercice qui a fait ses preuves. Dans ces devoirs scolaires, sans nul doute, on ne rencontre pas d'ordinaire grand souffle poétique; on ne cherche qu'une versification correcte, le mécanisme délicat du vers latin. De même, des exercices d'harmonium ou de piano, on ne prétend faire surgir des œuvres classiques, ou mettre sur pied des compositions musicales équilibrées. Tous ces efforts demeurent des exercices, mais par là une certaine virtuosité s'acquiert et se développe ; et il faut ainsi commencer.

Ainsi dans les strophes saphiques que M. Augustin Carrasco a composées pour le jubilé de son ancien professeur, en dehors des sentiments honorables, on trouve l'avantageux écho des leçons de jadis. Comme preuve de cette maîtrise, et pour encourager (si besoin en était), les efforts et exercices de jeunes latinistes, voici cet essai. Il dépeint la vocation, le sacerdoce et ses réconfortants travaux. On y sent surtout le cœur, la gratitude de l'ancien élève. Et c'est incontestablement un sentiment, une fleur délicate qu'il convient de cultiver sous toute latitude. Tout cela s'ajoute à la réussite de ces strophes de circonstance et justifie leur insertion parmi ces souvenirs chiliens.

*Qui decem lustris juvenis peractis
Alter ut Christus sacra prima fecit
Hunc virum justum celebrate versu
Gesta canente.*

*Nascitur gaudens alacri sub aura
Se gerit sancte teneris ab annis
Parvulus magna pietate motus
Templa frequentat.*

*Haud piger legis rudimenta callet
Currit ad Jesum, volat ad Mariam
Et sacerdotis decus et labores
Saepe precatur.*

*In schola cleri studio nitescit
Vera discendi gravitate vitae
Ordines septem recipit gradatim
Corde sereno.*

*Factus aeternus Domini sacerdos
Optimus pastor, populi redemptor
Se dicat multis ovis cibandis
Pane superno.*

*Ut magis Christum similis sequatur
Lazaristarum sacra vola dicit
Se pie totum vovet ad salutem
Ruricolarum.*

*Pauperes visit, docet et tuetur
Lene ridendo minuit dolorem
Spiritus rector teneros alumnos
Ducit amanter.*

*Nunc senex summis meritis reple-
tus
Praebet exemplum pueri modesti
Integrae vitae documenta pandit
Splendida valde.*

*O quot infirmis oleo salutem
Quot reis pacem benedictione
Quot piis panem dedit angelorum
Iste sacerdos.*

*Tot tibi laudes nemori quot aurae
Tot tibi plausus pelago quot undae
Tot tibi versus rutilant quot astra
Iuste sacerdos.*

27 mai. — A Paris, en la solennité de l'Ascension, la Maison-Mère fête de son côté les noces sacerdotales de son supérieur, M. Paul Bizart, ordonné, lui aussi, comme M. Felhoen, par Mgr Marie Potron, Franciscain du Tiers-Ordre. Le jubilaire officie, ainsi qu'il est normal. Et le soir, à 18 heures, avant de recevoir les vœux des frères coadjuteurs, il assiste, dûment entouré, à la séance commémorative vivement improvisée par les cleres étudiants. A la suite de quelques morceaux ou cantiques de musique nègre (*Negro's Spiritual*), nous assistons à une pantomime, et enfin à la figuration des disciples d'Emmaüs, après avoir entendu le savoureux sermon du curé dans *Manon des Sources*, un récent film du Marseillais Marcel Pagnol.

Puis devant de telles marques de sympathique vénération, M. Bizart nous redit sa joie de se retrouver au milieu de tant de souvenirs vénérés, dans cette salle même qui fut le témoin de ses premiers labeurs apostoliques dans la prédication de re-

traites sacerdotales. Aux jeunes, il assure et promet, — en marge des inévitables épreuves de toute existence, — le bonheur qu'il y a de s'adonner pleinement et généreusement à sa vocation, dans la gamme de ses occupations : missions, prédications, formation de prêtres, bref l'idéal vincentien de tout prêtre de la Mission. Après ce regard d'ensemble sur toute sa vie, M. le Supérieur rappelle avec émotion sa première visite de ce matin, auprès de M. Gatteau, un autre de ses compagnons d'ordination. Certes, il souffre dans son lit d'infirmier depuis bien des mois, mais il unit toutefois sa gratitude devant les ineffables dons de Dieu : action et sacrifice, double aspect de toute vie sacerdotale, unie à celle du Christ, le Frère éternel.

5 juin 1954. — A Paris, se tient ces jours-ci, le Congrès national des Religieuses. Il comporte plusieurs sections et groupe plusieurs centaines de membres de toute robe ou cornette (enseignantes, hospitalières et unions paroissiales). Le cardinal Valerio Valeri, préfet de la Congrégation des Religieux, est présent et préside, accompagné, entre autres sommités, du P. Larraona, clarcin, et secrétaire de ladite Congrégation. Normalement, comme dans tout Congrès où l'on vient travailler, les journées sont surchargées de sessions, de discours, rapports et réunions. Malgré un tel programme astreignant, le cardinal Valeri a tenu cependant à faire une visite, rue de Sèvres et rue du Bac.

Reçu à la Salle des Reliques, l'ancien nonce à Paris, entend tout d'abord l'hommage présenté par le T.H. Père, l'assurant de notre vive gratitude pour ses délicates attentions et son sympathique comportement envers la double famille de saint Vincent, tout spécialement dans la question actuelle des nouvelles Constitutions.

Avec simplicité et dans un fin sourire, le cardinal assure de sa joie de se trouver ici, comme jadis chaque semaine, et d'accorder quelques instants de colloque avant de se rendre au 140, rue du Bac, pour y apporter lui-même avec sa prière à la Vierge, les Constitutions. Mais là, ce don tant attendu, reste enveloppé de mystère et réclame un merci.

25 juin. — De temps à autre, et de plus en plus rarement, vu les multiples barrières et obstacles, arrivent de Chine, quelques nouvelles dont sont légitimement friands ceux qui ont laissé là-bas amis et connaissances : en définitive, une partie de leur âme. De ces héroïsmes lointains, ou de ces misères, nous en savons fort peu : la grande majorité nous échappe ou même ne parviendra jamais jusqu'à nous ; il faut en faire son deuil. Sur la route du devoir, on doit donc saluer bien bas ces humbles héros si simples que l'on entrevoit à travers le brouillard de l'horizon bouché.

Ainsi, en cette fin du mois, l'on apprend la mort du curé du Pétang, notre confrère, M. Paul Tchang, une des récentes victimes du communisme en Chine.

Le Frère Van den Brandt, de son lit d'infirmier, à l'annonce de ce nouveau deuil, n'a pu s'empêcher de mettre par écrit, de son propre mouvement, quelques souvenirs sur ce méritant confrère. Ses tout premiers débuts auguraient favorablement cette fin héroïque, dont nous ne connaissons pas le détail. Ces quelques notes renferment leur parfum d'édification, et justifient pleinement leur insertion dans les *Annales*.

M. PAUL TCHANG, C.M.
(victime des communistes à Péking)

M. Paul Tchang, est né à P'ang-kiun (Kichow, Tcheli), le 11 novembre 1888 : ses parents, de vieille souche chrétienne, étaient cultivateurs. Ayant terminé ses études classiques au petit séminaire de Péking, il demanda son admission au grand séminaire, mais ne fut pas reçu, sous prétexte d'incapacité.

Il rentra chez son père, qui, voyant son fils hors d'état de devenir prêtre, songea à le marier. Tout était prêt pour les noces ; on se rendit à l'église. A la question du prêtre : Voulez-vous prendre Mlle X..., ici présente, pour votre légitime épouse ? Paul répondit : Je ne veux pas me marier ! Cette décision fut un dépit et un grand désespoir du père, qui ne ménagea à son fils ni les reproches, ni les coups.

Au bout de deux mois, après de multiples admonestations et encouragements, le père crut son fils enfin décidé à se marier. On recommence la cérémonie. Nouvelle déception ! Même réponse que la première fois : « Je ne veux pas me marier ! » Furieux, son père voulut le tuer ; l'intervention des parents parvint à le calmer, mais on dit qu'il résolut de le chasser de chez lui. Paul, sans se troubler, dit à son père : « Je pars pour me faire religieux. »

Cette colère du père comporte des circonstances atténuantes, pour qui sait combien, en Chine, l'argent est plutôt rare à la campagne ; or, les frais du mariage devaient avoir fait un vide considérable dans la bourse, et par le refus de son fils, cette dépense devenait complètement inutile. Paul Tchang se rendit donc à Chala, près de Péking, où venait de s'ouvrir un séminaire interne de la Congrégation de la Mission, et, n'ayant pas d'espoir d'être reçu comme clerc, il demanda d'être admis comme frère coadjuteur et commença son postulat.

Le directeur, M. Dutilleul, voyant ce jeune homme pieux et de bon caractère, attentif à bien remplir son office, songea qu'on pourrait peut-être lui faire continuer ses études ; il lui conseilla donc d'écrire à ce sujet, au visiteur provincial.

La demande, écrite en latin, partit avec une lettre du directeur. M. Guilloux, visiteur, par retour du courrier, répondit : « Si la lettre a été rédigée par l'élève, vous pouvez le recevoir au séminaire. »

Comblé de joie, Paul commença son noviciat le 5 octobre 1909 ; le 8 octobre, 1911, il eut le bonheur de prononcer les saints Vœux. Puis vinrent les études de philosophie et de théologie ; il put les suivre sans trop de difficultés ; il avait horreur du bruit, faisant son travail avec application et persévérance. Ses condisciples témoignent qu'il était loin d'être le dernier de son cours, que sur certaines matières, il était le premier ; mais il se confinait dans son humilité, laissant à d'autres l'éclat et le brillant extérieur. Le cycle des études terminé, il fut ordonné prêtre le 23 décembre 1916.

Il fut missionnaire durant plusieurs années dans différentes paroisses du Vicariat de Péking, puis devint vicaire de la Cathédrale.

Le 10 septembre 1937, il succéda comme curé à M. Pierre Tong, qui venait de mourir. Il occupa ce poste jusqu'à son emprisonnement (juillet 1951). Le poste de curé était lourd ; il avait

la charge de six mille fidèles et de toutes les œuvres paroissiales ; il s'en acquitta avec compétence, y mettant tout son zèle et son dévouement.

Si d'aucuns lui ménageaient un peu trop leur considération, à cause de son humilité, de sa simplicité et d'une certaine timidité, Mgr Montaigne en jugea autrement, en le nommant curé de la plus importante paroisse de son Vicariat, à savoir du Peitang.

M. Paul Tchang fut incarcéré le 25 juillet 1951 ; à la fin de juin 1954, on le ramena de la prison au Peitang, où il mourut au bout de trois heures, le 25 juin. Le Ciel comptait un martyr de plus !

29 juin. — Comme nombre d'autres maisons et séminaires, le grand séminaire de Montpellier, à pareil jour, est en fête. Ainsi que nous le signale *Pêcheurs d'hommes*, la revue diocésaine des vocations, notre confrère M. Raymond Maurel recevait le sacerdoce à Carcassonne, il y a soixante ans, des mains de Mgr Billard. Quatre ans plus tard, le jeune abbé Maurel (né à Peyrens (Aude), le 4 mars 1871), était admis au séminaire interne de Paris, le 21 octobre 1898. Il poursuivit toute sa vie dans les grands séminaires, à Tours (1899), à Dax, à Paris (1905), Evreux (1924), Beauvais, supérieur (1925), et enfin à Montpellier, depuis 1938.

Quelle somme de mérites ! Quelle gratitude devant tant d'obscurs dévouements ! Une vie ordonnée à la formation de tant de générations de prêtres, éveillés aux âpres problèmes de l'esprit et de la vocation apostolique ! Mais, écoutons M. Camille Benoit, soulevant un coin du voile... et interprétant la vive gratitude de nombreuses générations d'anciens disciples ou dirigés.

La présence d'un prêtre dans un grand séminaire ne l'expose pas à la publicité. Surtout quand sa grâce est de travailler dans l'immense monde intérieur de la théologie et de la mystique, plutôt qu'aux tâches plus voyantes de l'administration ou du ministère extérieur.

Ce qui fait que les lecteurs de *Pêcheurs d'Hommes* n'ont pas, dans leur ensemble, l'avantage de connaître l'Ange Gardien du grand séminaire, sa silhouette quasi immatérielle, son nimbe de cheveux blancs, qui lui donnent si bien le physique de sa personne.

Mais, pour les religieuses pour lesquelles il s'est dévoué jusqu'en ces dernières années, pour les prêtres qui bénéficient de sa sollicitude constante, pour les séminaristes auxquels il a fait la classe jusqu'à cette année, pour Mgr l'Evêque qui apprécie hautement ses conseils, M. Raymond Maurel, Prêtre de la Mission, chanoine honoraire de la basilique cathédrale de Montpellier, est l'ouvrier du Bon Dieu bien connu, filialement respecté, dont les traits historiques ne s'effacent pas devant je ne sais quelle auréole de légende qui précède de loin sa naissance au ciel.

Senex a puero ! Les litanies de saint Vincent de Paul lui font une gloire d'avoir manifesté dès sa jeunesse la gravité des vieillards. M. Maurel, son fils pétri de son humilité, vous dit, dans un sourire complice : « J'ai toujours été vieux ! » C'est vrai si l'on en croit ses confrères d'avant la guerre de 1914 qui retrouvent toujours la même silhouette familière. Ce n'est qu'une malice pour qui connaît son cœur, si délicat, si prévenant en sa

discrétion, qui sait fuser en d'agréables plaisanteries aux heures de relâche. Certaines circonstances révèlent un réalisme inattendu ; on évoque au séminaire ce jour de grande promenade à Baillarguet, où M. Maurel, comme les autres, s'est aventuré sous la pluie, à pied, abrité d'un digne parapluie : il fut le seul à arriver sec à l'étape. Le monde ne mord pas sur cet homme cuirassé de vie intérieure, revêtu de la prudence des sages dans les grandes choses comme dans les petites !

Apôtre au dehors, mais chartreux à la maison ! prescrivait saint Vincent à ses confrères. M. Maurel, c'est surtout, pour nous qui le connaissons en ses années de maturité, le chartreux à la maison. Qui va frapper à sa porte, en quête du sacrement de pénitence, d'un renseignement, d'un conseil, d'un encouragement, est sûr de ne pas trouver porte de bois. « Soyez le bienvenu ! » Il est là, il vous écoute, il vous approuve, il s'édifie de vos propos, vous partez avec l'impression de lui avoir rendu service ou de lui avoir rendu une bonne visite. S'il n'est pas là, un simple papier accroché à la porte vous dit, de sa belle écriture attentive, où vous pourrez le trouver : « à la bibliothèque, à l'oratoire, au jardin ». Jamais vous n'aurez à le désirer longtemps. Ne peut-il à l'instant répondre à votre consultation, vous aurez, le jour même ou le lendemain, des références précises, des indications circonstanciées. Vous l'aviez cru absent de la récréation et, au moment voulu, il vous apprend que tel livre introuvable se trouve à tel endroit précis de la bibliothèque où il est allé à l'avance le reconnaître pour vous.

Il vous étonne par ses connaissances morales, spirituelles, canoniques, scripturaires. Malgré la vue qui se voile depuis plusieurs années, il a lu le dernier ouvrage d'apologétique, la plus récente discussion d'exégèse, le plus nouveau décret des Congrégations romaines.

On s'afflige autour de lui de l'affaiblissement de ses yeux : « J'ai vécu pendant quatre-vingt-trois ans, vous répond-il le plus simplement du monde, je puis rendre grâces. » L'action de grâces est pour lui une vieille habitude. Ordonné prêtre à 23 ans, au diocèse de Carcassonne, le 29 juin 1894, la poitrine était si fragile que le médecin lui promettait sept ans de sacerdoce. « C'est beaucoup pour rendre grâces », observait-il. Cela dure encore, depuis soixante ans ! Et personne ne veut mettre de limite à la miséricorde de Dieu, parmi ceux qui bénéficient de son ministère. Ce n'est peut-être pas son avis, mais il sait le ranger devant la volonté divine. Grande fut pour lui la déception, il y a quelques années, quand une grosse fatigue sembla le mettre au bord de l'éternité. « Il faudra refaire tout ce chemin ! »

Ce que vous ne referez pas, cher Père Maurel, ce qui vous suit d'avance au tribunal de la Miséricorde, c'est ce long chemin de votre vie qui, du diocèse de l'Aude, où, vicaire, vous fîtes vos premières armes et où vous avez toujours une vivante image de votre personne en votre frère, curé-doyen de Belpech, vous conduisit à Paris au noviciat des Lazaristes, de là à Dax, où vous devîntes l'éducateur des jeunes de la Mission, clercs et frères coadjuteurs, et puis... mais votre discrétion nous empêche de bien savoir l'ordre, à Tours, à Evreux, de nouveau à Paris, à Beauvais où vous fûtes supérieur une bonne douzaine d'années, et où nous savons que vous gardez un souvenir impérissable et de très vivantes amitiés. En 1938, vous quittez Beauvais pour une retraite méritée, heureux d'apporter aux cendres

encore chaudes de saint Vincent, votre père, l'hommage suprême de votre vie. Mais Dieu en disposa autrement. M. Duhour, professeur au grand séminaire, votre ancien élève, quittait Montpellier à ce moment, appelé à de plus hautes charges. Et M. Maithé, supérieur, votre ancien élève lui aussi — souvenez-vous des cours d'hébreu à Dax, dans les années 1900 ! — fut trop heureux de vous obtenir comme conseiller et collaborateur. Il est parti, lui aussi, pour d'autres tâches, et vous nous demeurez avec la même fidélité, la même sympathie, le même dévouement, vivante image de la tradition qui fait la force de toutes les grandes œuvres, quand elles savent, comme vous le faites, garder leur mouvement.

Il nous reste à vous demander pardon de ne pas vous avoir demandé de permission pour soulever, bien imparfaitement, un coin du voile. On savait bien ce qui nous attendait ! Mais que dire quand on est rendu par son fils ! Vous reconnaîtrez que nous n'avons pas dit le meilleur, en demeurant au plus superficiel, laissant intact le grand mystère de votre personne. Nous sommes sûrs que, dans vos oraisons, si matinales et si fréquentes, vous n'y trouverez qu'un motif supplémentaire d'action de grâces, comme en 1948, quand vous avez accepté l'hommage fervent des Séminaristes pour votre Cinquantenaire de Vocation, parce que cela partait d'un bon cœur. Vous avez menacé vos confrères, et même d'éminents confrères, de mourir si l'on osait fêter vos noces sacerdotales de diamant. Ils ont cédé aux foudres, mais ce n'est qu'un feu rentré qui brûle à l'intime de leur âme, reconnaissant au Seigneur de la joie et des bienfaits que leur donne votre vie.

4 juillet. — En ce premier dimanche des vacances, quelques séminaristes venus de Villebon, assurent chants et cérémonies de la messe télévisée. Au studio de la rue Cognacq-Jay, sous le feu des projecteurs et le jeu des caméras. M. Eyler, directeur du séminaire interne, officie, tandis que la prédication accoutumée dégage quelques leçons chrétiennes de cette messe qui vient et pénètre à domicile.

19 juillet. — Pour la première fois, Mgr Marella, nonce apostolique en France, pontifie pour la fête de saint Vincent. L'an dernier, à pareille date, venant à peine d'arriver, il se trouvait à Pau pour la *Semaine sociale*. Les chants sont assurés avec souplesse et aisance. A l'orgue, Mlle Piédelièvre, professeur du Cours supérieur d'orgue à l'École César Franck (à Paris), puise dans son répertoire classique de la grande musique et nous fait entendre (suivant le programme), à l'entrée : du Jean-Sébastien Bach (1685-1750), *Prélude en mi bémol* ; à l'offertoire : *Andantino* de la V^e symphonie de Charles-Marie Widor (1844-1937) ; à la communion : *adagio* de la II^e symphonie de Louis Vierne (1870-1937) ; à la sortie, la *Toccata* d'Augustin Barié (1883-1915).

Après la messe, le nonce, avant de se retirer, reçoit l'hommage de la Maison-Mère. Le T.H. Père, dans son adresse, lui redit ses sentiments de vénération :

Excellence, l'an dernier, la fête de saint Vincent de Paul suivait de très près votre arrivée en France, où la confiance du Saint-Père vous appelait à prendre la succession de Mgr Roncalli, élevé au cardinalat.

Nous étions tout heureux, et fiers, à la pensée qu'une des premières visites du nouveau nonce apostolique serait pour notre famille religieuse. Hélas ! la Semaine Sociale avait choisi cette date pour l'ouverture de ses assises annuelles, et vous aviez promis de l'honorer de votre présence. Il fallut nous incliner.

Cette année, heureusement, Excellence, vous pouvez renouer la tradition déjà très ancienne selon laquelle le nonce apostolique en France fait l'honneur aux fils de saint Vincent d'officier pontificalement dans leur chapelle le jour de la fête principale de leur saint fondateur.

C'est avec une grande joie que nous recevons chez nous le représentant direct du Saint-Siège dans notre pays. Toute sa vie, saint Vincent eut les meilleures relations avec les nonces apostoliques. Il leur témoigna toujours une profonde vénération et la plus parfaite docilité. De leur côté, les représentants du Souverain Pontife accordèrent à Monsieur Vincent toute leur confiance ; ils recoururent maintes fois à son intervention pour l'heureux succès de leur mission si délicate, et ils firent preuve envers lui de la plus cordiale bienveillance. Ce fut particulièrement vrai du cardinal Bagni, qui occupa ce poste pendant les dernières années de la vie de saint Vincent. C'est ce distingué prélat qui, consulté par la Société des Indes, lui suggéra de faire appel aux Prêtres de la Mission pour l'évangélisation de Madagascar. Et quelques mois avant la mort de notre saint Fondateur, M. Jolly, notre confrère, qui avait fait tant de démarches infructueuses pour trouver un logement convenable dans la ville de Rome, pouvait, grâce aux libéralités du cardinal Durazzo et de quelques seigneurs génois, acquérir à peu de frais une résidence à Montecitorio, dans l'endroit le plus sain de Rome... et cette résidence n'était autre que le propre palais du cardinal Bagni ! Le choix était des plus heureux, et les Prêtres de la Mission devaient rester à Montecitorio jusqu'aux premières années du XX^e siècle.

Les successeurs du cardinal Bagni se sont, eux aussi, montrés toujours très bienveillants pour notre famille religieuse. Je puis tout particulièrement attester pour vos deux prédécesseurs immédiats, Excellence, le cardinal Valerio Valeri, et le cardinal Roncalli. Le cardinal Valerio Valeri était à Paris, il y a quelques semaines seulement. Il y venait pour présider le Congrès national des Religieuses hospitalières et enseignantes. Malgré un programme très chargé, qui ne lui laissait que bien peu de loisirs, il voulut bien nous faire une visite dont la cordialité nous laisse un souvenir délicieux. Au cours de sa charmante allocution, il nous confia qu'il aurait très volontiers accepté l'hospitalité que nous lui avions offert pour son séjour à Paris, s'il n'avait été déjà prié par Votre Excellence, de descendre à la nonciature.

Les enfants de saint Vincent savent, Excellence, que l'actuel représentant du Saint-Siège à Paris est tout disposé à continuer cette longue tradition de bienveillance envers leur famille religieuse. A plusieurs reprises, déjà, ayant eu l'occasion de présenter mes hommages à Votre Excellence, j'ai été profondément touché par votre bienveillance et votre souriante simplicité. En retour, nous vous promettons, à l'exemple de notre saint Fondateur, une respectueuse et filiale docilité. Et nous vous demandons d'agréer l'humble tribut de nos pauvres prières. Nous désirons les responsabilités que fait peser sur vos épaules la charge que le Saint-Père vous a confiée. Les temps ne sont pas

moins difficiles que ceux où vécut saint Vincent. L'autorité du Saint-Siège ne connaît plus, il est vrai, dans notre pays, les oppositions du gallicanisme. Mais on peut dire que les problèmes dans lesquels doit intervenir un nonce apostolique en France sont plus quotidiens et plus complexes que ceux qu'avait à traiter le cardinal Bagni. Nous demanderons donc à Dieu, Excellence, par l'intercession de saint Vincent de Paul, de vous donner en abondance les grâces multiples qui vous sont nécessaires pour vous acquitter de votre charge au mieux de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Le nonce, tout simplement, répond dans un sourire communicatif et remercie un chacun, depuis les frères coadjuteurs « ses meilleurs amis » jusqu'aux services spirituels qu'assument ces Messieurs de Saint-Lazare. Et sous le charme de ces sentiments de congratulation et de gratitude l'on se sépare.

Le soir aux vêpres, Mgr Botero officie et Mgr Barthe, évêque de Monaco, donne le traditionnel panégyrique de saint Vincent. Ancien élève du grand séminaire d'Albi, il se souvient avec reconnaissance de ses maîtres qui l'ont formé et lui ont appris à vénérer Vincent de Paul, père qui est aussi le sien...

Les *Annales* ci-dessus, pp. 153-160, ont donné *in extenso*, le texte fourni par Mgr Gilles Barthe.

Comme fonds sonore de la cérémonie, à l'orgue, Mlle Pielieuvre nous donne à l'entrée, de Jean-Sébastien Bach, la *Fantaisie en sol mineur*, et à la sortie, la *Fugue*, suite de la susdite *Fantaisie*.

15 août. — Exceptionnellement, en ce temps de vacances et de dispersions nous avons la grand-messe de l'Assomption en cette Année mariale.

Le soir, dans les jardins du 140, rue du Bac, la procession accoutumée réunit nombre de cornettes qui accourent de divers côtés aux pieds de la glorieuse Vierge. A pareil jour, dans quantité de sites et de colonies de vacances, les *bonnes filles de Monsieur Vincent*, font ici et là, chanter et processionner en l'honneur de celle qui nous a donné le Seigneur : *Marie, de qui est né Jésus*.

15 août. — A Zipaquira, notre confrère, Mgr Francisco-Tullio Botero, premier évêque de ce diocèse colombien, inaugure en ce jour une église d'exceptionnelle architecture : heureusement baptisée la *Cathédrale du Sel*. L'immense gîte de sel gemme de la région est exploité, depuis des siècles et bien avant l'époque colombienne. Les indigènes du lieu, les antiques *Chibchas*, exportaient et troquaient le sel : il est aujourd'hui consommé sur presque tout le territoire colombien. L'actuelle Compagnie exploitante de la mine a pu livrer au culte une église souterraine. Les quatre nefs sont longues de cent vingt mètres et peuvent contenir six mille fidèles : ce sont des galeries de haute élévation qui s'ouvrent sur l'axe d'une cinquième où se dresse l'autel : une pierre transparente montée sur un banc de pierre. Surmontant l'autel, une statue de la Vierge, œuvre et technique émouvante d'un modeste mineur, brille dans la nuit de ces profondeurs, sous le jeu des lumières.

Dans leur rude travail, le pic et le savoir-faire des artisans guidés par leurs ingénieurs, ont utilisé pour cette église nouvelle, les spéciales exigences de cette architecture minière.

En ce 15 août, second anniversaire de sa consécration épiscopale, Mgr Botero a solennellement inauguré ce sanctuaire marial. Pour l'eau bénite, le sel, tiré de la montagne, ne manquait pas. Les innombrables cristaux de sel enchassés en la roche noire et le conglomérat de cet amas salin brillent tout autour sous le feu du moindre ray de lumière. Entre les énormes colonnes (quatre-vingts mètres de tour à la base et vingt-deux mètres de haut), une foule nombreuse était assemblée. Dans ce temple du sel — *le sel de la sagesse, évidemment* — le peuple priait Dieu et chantait ses louanges à la Vierge, *le temple de la sagesse*, en cette fête de sa glorieuse Assomption.

Notons ici que le diocèse de Zipaquira, au département de Condinamarca (Colombie), s'étend sur douze mille cinq cents kilomètres carrés, et rassemble quatre cent mille habitants, tous catholiques. Le diocèse compte trente-neuf paroisses et possède une trentaine de prêtres séculiers, et tout autant de réguliers. Erigé le 1^{er} septembre 1951 par la Constitution *Ne nimia* (AAS 1952, pp. 441-444), et démembré de l'archidiocèse de Bogota, il lui a emprunté douze doyennés. Dans le diocèse se trouvent seize maisons de communautés religieuses : trois d'hommes et treize de femmes. Récemment, Mgr Botero (dont la cathédrale est l'église de la Sainte-Trinité), a ouvert à Zipaquira son séminaire diocésain, confié à la province lazariste de Colombie. Le travail ne manque pas...

22 août. — Après les transformations et les sensibles améliorations de la chapelle, de l'infirmerie : peintures, éclairages, nette modernisation, etc..., un fils de saint François inaugure le chemin de la Croix, suivant les privilèges franciscains. Cette dévotion très chrétienne reste spécialement indiquée et toute à sa place pour le service et la consolation de ceux qui peinent et qui, eux aussi, portent leur croix, nuit et jour.

Ainsi, après de rudes souffrances, M. Georges Rouyer termine en ce jour, son *chemin de croix*. Depuis nombre d'années, le cancer le tourmentait, il a raison de son souffle de vie. Né à Paris, le 18 février 1872, et admis au séminaire interne le 6 septembre 1890, il reçut la prêtrise le 4 juin 1898 des mains de notre confrère, Mgr Jacques Thomas. Après trois ans de stage à Wernhout, il travaille en Amérique du Sud de 1901 à 1924 (Trujillo, Santiago du Chili, Lima). Rentré en France, il passe deux ans au *Berceau de Saint-Vincent de Paul* (1924-26), deux à Toulouse, un à Saint-Louis-des-Français à Madrid. Puis, après trois ans aux Missions d'Alger, il revient à Paris en 1932 et s'adonne quelque temps à divers travaux et ministères. Mais la maladie lui rendit bientôt tout labeur peu désirable.

23 août. — Absent depuis quatre semaines, M. Houfflain rentre à Paris, après sa première visite au Vietnam. En contre-coup des fatigues de ce mois surchargé d'affaires et de déplacements, M. le Visiteur, deux jours après sa descente d'avion, est contraint de s'aliter, rudement secoué. On le comprend aisément, on ne s'en étonne nullement, quand on réalise — suivant le terme du jour — ce qu'a été cette vie trépidante. Dans une relation — fournie au *Bulletin* ronéotypé de la province, — M. René Dulucq, supérieur de Dalat, nous entraîne dans cette tournée qu'il a vécue. Elle évoque des pays et des œuvres, dont, hélas ! les *Annales* n'ont pas souvent eu l'occasion de parler ; car (il faut le redire avec persévérance), elles sont iogées à l'enseignement du Secours catholique, *qui ne donne que ce qu'il reçoit*.

Le lundi 26 juillet 1954, un télégramme nous arrivait : Serai Saïgon, 28 juillet, Air-France Houfflain. Nous ne comptions plus sur cette visite. C'est à peine si nous eûmes le temps ou plutôt les moyens de decancer M. le Visiteur à Saïgon.

Le mercredi 28, dans l'après-midi, M. Bringer et moi, installés au bar de l'aérogare de Tansonhut, vîmes M. le Visiteur, après un gracieux virage sur l'aile, descendre tout souriant de la carlingue. Le ciel était nuageux, le temps lourd. M. le Visiteur sorti tout frais de l'avion climatisé, sauglé dans une soutane de demi-saison et coiffé d'un chapeau ecclésiastique, s'épongeait bientôt de tous ses mouchoirs devant la banquette de la douane. A la chaleur tropicale, s'ajoutait l'angoisse de ne pas trouver les clefs des valises. M. le Visiteur fouilla méthodiquement ses poches, son portefeuille, son sac. La troisième fouille donna des résultats : les clefs furent exhumées d'une enveloppe froissée. Nouvelle angoisse : les clefs refusent longtemps de s'ajuster aux serrures. Dernière angoisse : la douanière décourue des objets « de valeur », hésite, appelle un contrôleur qui d'un geste large laisse passer. Nous suivons la scène à distance. M. Bringer me dit : « M. le Visiteur a dû être chargé, par nos chères Sœurs, de quelques commissions... » Il avait deviné juste.

Nous conduisons M. le Visiteur chez nos Sœurs de la rue Thévenet, qui dirigent un centre de convalescence et une école d'infirmières. Il répond à nos questions les plus pressées, puis va éprouver les bienfaits et les dangers de l'eau, enfin endosse avec aisance une soutane blanche prêtée pour rire par un confrère qui se croyait des dimensions moins imposantes.

Le jeudi, M. le Visiteur circule dans les rues ombragées d'arbres fleuris, salue rapidement les Sœurs des trois autres maisons de Saïgon, rend visite à Mgr Cassaigne, dynamique et optimiste, qui se permet de donner le conseil suivant : « Plus une affaire est urgente et moins il faut se presser. »

M. le Visiteur suivit très mal ce conseil. Sa visite fut placée sous le signe de la vitesse, son sommeil écourté, ses minutes employées au maximum. Il a fait en vingt jours le travail de six semaines. Ceux qui l'ont accompagné se promettent de prendre huit jours de repos après son départ.

Le vendredi 30, M. le Visiteur regagne l'aérogare de Tansonhut, pour prendre l'avion de Dalat. Nous allions nous en voler quand une commande fut bloquée. Il nous fallut regagner le hall de départ. Une hôtesse de l'air, ancienne élève des Sœurs, nous fait servir, au bar de la Compagnie Air-Vietnam, des rafraichissements gratuits. Enfin, un avion de remplacement nous enlève sur le damier des rizières traversé d'innombrables méandres, roule sur un tapis de nuages, survole les forêts des hauts plateaux et nous dépose à Lienkhang, aéroport de Dalat. Nos Sœurs officières, les confrères, les séminaristes entourent aussitôt M. le Visiteur, qui se soumet avec une docilité souriante aux exigences des photographes. Il monte dans une traction conduite par M. Radene. Nous filons à bonne allure, heurtons, à un tournant, une grosse pierre qui avait roulé jusqu'au beau milieu de la route. Arrêt brusque. Un nuage remplit l'intérieur de la voiture. M. le Visiteur croit que l'essence prend feu : ce n'était que la poussière du tapis secouée par le choc. La traction appartient pourtant aux Sœurs ; mais il arrive que chez elles, le ménage ne soit pas « encore fait ».

Nous nous engageons dans le col de huit kilomètres qui nous hissera jusqu'à Dalat, à quinze cents mètres d'altitude. Des gorges sauvages, une végétation luxuriante et fantaisiste, des chutes à peine entrecues plongent M. le Visiteur dans une admiration silencieuse. Désormais il ne cessera d'écarquiller les yeux au cours de ses randonnées.

Un peu après midi, nous entrons au Pavillon Saint-Vincent, résidence des missionnaires. Un apostolique lit, avant le repas, un compliment non retouché qui s'achève par un martyrologe imprévu.

« Révérend Père,

Quel honneur pour moi d'être désigné pour vous adresser mes salutations ! Mais, Révérend Père, si vous saviez dans quel embarras je me trouve !

Révérend Père, vais-je vous faire un beau discours ? Bien sûr que non, car je ne connais aucun des secrets de Cicéron.

Encore, si j'avais la voix douce et suave d'une jeune fille, je vous chanterais un gai refrain pour vous accueillir. Je vous aurais offert un beau compliment en vers doux et harmonieux si le bon Dieu m'avait fait poète. Hélas !

Révérend Père, je ne puis vous dire simplement, mais de tout cœur :

« Nous sommes très heureux de vous accueillir ici, au Vietnam, et pour la première fois, vous, le représentant de Notre Très Honoré Père.

« Soyez le bienvenu ! Bon séjour ! Puissiez-vous avoir toujours la nostalgie de ce pays lorsque vous l'aurez quitté ! »

Révérend Père, je ne sais comment exprimer autrement notre joie. Si je le pouvais, pour marquer ce grand jour, j'ajouterais au martyrologe d'aujourd'hui :

« Hodie, in Dalat, visitatio R. Domini Huberti Houfflain, a Superiore generali Congregationis Missionis delegati, qui per multa et diversa aeris tormenta, in celestem patriam pervenit. Et in pace quiescit ! »

M. le Visiteur est assez surpris de constater que le Pavillon, avec la villa voisine acquise depuis peu, abrite une assez vaste famille.

Dans l'après-midi, M. le Visiteur se rend au Domaine de Marie, Maison centrale des Filles de la Charité du Vietnam. Il est émerveillé de ce qu'il entrevoit : séminaire florissant, chapelle de style, bâtiments dispersés sur les pentes d'une gracieuse colline, tous marqués d'un cachet particulier, jeunesse orpheline mais formant une famille joyeuse et unie.

Le soir, une séance groupait des centaines de garçons et de filles, Vietnamiens et Eurasiens, pour fêter la Sœur assistante de la province. Chaque famille donna son numéro, avec conviction et adresse. Ce qui enchanta M. le Visiteur, outre la perfection des jeux scéniques, en particulier des danses vietnamiennes si modestes et si souples, ce fut l'atmosphère de franche gaieté et de confiance filiale.

Pris par les obligations de la visite canonique, M. le Visiteur trouvera à peine le temps d'inspecter l'école technique et deux maisons familiales voisines de la chapelle. Par malheur, tous les ménages n'étaient pas faits ! M. le Visiteur admira néan-

moins l'élégance des installations, faites de rien, et la méthode d'éducation qui habitue chaque enfant aux tâches du foyer : entretien, décoration, repassage, service, réception des hôtes.

M. le Visiteur passa au Domaine une dizaine de jours. Il accepta une invitation des PP. Rédemptoristes, très dévoués à nos Sœurs, le jour de la Saint-Alphonse. Un peu plus tard, il fit chez eux, sur le problème des Missions en France, une conférence qui passionna l'auditoire. En outre, il alla remercier le P. Parrel, curé de la paroisse, organisateur et animateur de l'action sociale au Vietnam, de ses attentions constantes pour nos confrères. Enfin, il visita l'Institut Géographique de l'Indochine, avec, pour cicerone, le directeur lui-même, qui nous fit assister au tirage des cartes et nous présenta avec une légitime fierté, les dispositifs stéréoscopiques de son invention qui permettent l'utilisation accélérée des vues aériennes.

A ces quelques sorties se borna l'activité externe de M. le Visiteur. Toutes ces journées furent consacrées aux Sœurs du Domaine. Enfermé dans son bureau, il ne souffrit pas du temps maussade (nous étions au plus fort de la saison des pluies).

Le dimanche 1^{er} août, par une radieuse matinée, nous descendions à Djiring, situé à quatre-vingts kilomètres au sud-ouest de Dalat, à mille mètres d'altitude. M. le Visiteur, parfois gagné par le sommeil, se forçait à contempler fixement le paysage. A mi-chemin, nous fîmes halte pour voir de près les puissantes chutes de Gougha. Le grondement et le scintillement des eaux réveillèrent tout à fait M. le Visiteur.

A Djiring, les Sœurs nous attendaient et je ne commettrai pas l'indiscrétion de signaler que le ménage était fait. Les bougainvilliers étaient rutilants, mais les frangipaniers et les lianes aurore commençaient seulement à fleurir. M. le Visiteur n'aura donc pas vu la maison de Djiring parée de ses ornements les plus somptueux. Il se trouva moins Gros-Jean qu'au temps où il annonçait les fables de La Fontaine, car à Djiring, dans le jardin des Sœurs, d'énormes fruits de vingt à trente kilos pendent aux jacquiers (arbre à pain).

Au début de l'après-midi, nous nous rendons à la Léproserie, située sur un mamelon voisin. La Sœur Gilberte, Vietnamiennne, nous fait les honneurs de son domaine, pourvu d'installations assez perfectionnées, par les soins du commandant Le Pichon, ancien inspecteur de la Garde Montagnarde. La Sœur Marie-Louise, supérieure de la maison de Djiring, malheureusement absente, a fait de la léproserie un centre de recherches et d'observations.

Dès notre arrivée, les lépreux accourent. Ce sont des Moïs (tribus montagnardes), qu'on a tort de classer parmi les sauvages : leur costume rudimentaire les mettrait plutôt à l'avant-garde de la civilisation nouvelle ! Ils sont d'ailleurs héritiers d'une culture authentique bien que rudimentaire. La joie des lépreux étonne M. le Visiteur. Il visite les cases de ceux qui sont trop rongés pour se déplacer. Un sourire sur une face de lépreux à quelque chose de céleste. M. le Visiteur est profondément touché par la reconnaissance d'un garçon tout grelottant de fièvre qui reçoit une sucette de ses mains. Quand nous partons, les lépreux nous saluent avec affection. M. le Visiteur est visiblement ému. Il se promet de revenir.

Les deux jours suivants, M. le Visiteur s'installe à Clairval, maison des tout-petits, voisine du Domaine de Marie. L'affec-

tion des enfants pour Ma Mère, les Sœurs-mamans, et l'accueil fait aux Pères réchauffent le cœur. La population sans cesse grandissante des Eurasiens pose un problème délicat, dont la solution peut être un facteur de prospérité ou de désordre pour le pays. On a la ferme conviction que l'œuvre du Domaine contribuera grandement à l'heureuse solution du problème.

Le mardi soir, nous repartons pour Djiring, où nous passerons la nuit avant de nous lancer sur la piste qui doit nous mener à Banmethuot, petite ville perdue dans la jungle des hauts plateaux. Le voyage demande normalement une demi-heure d'avion, mais les appareils des compagnies de navigation sont réquisitionnés sans préavis. La maison de Banmethuot ne compte présentement que deux Sœurs ; néanmoins, M. le Visiteur ne veut pas les priver du bienfait de son passage. Il a donc décidé de prendre la piste. Pour ne rien laisser au hasard, nous décidons de partir sur une Land-Rover robuste, avec deux chauffeurs de classe, le Frère Pierre, autre as du volant, le Frère Jean-Baptiste qui, par une heureuse coïncidence, rentre de permission, un fusil de chasse, un Lebel, un revolver, des vivres pour trois jours. Le mercredi, à 5 heures du matin, le brave Joseph prend le volant et nous voilà sur la piste. Les phares donnent aux fondrières des apparences fantastiques. Nous avions promis à M. le Visiteur le spectacle impressionnant des yeux de fauves brillant dans la nuit Hélas ! pas le moindre chat-tigre ! Au petit jour, nous passons le bac. C'est ici le domaine des Mois. M. le Visiteur s'étonne de les voir si calmes, si dignes dans leur costume simplifié à l'extrême, tout en muscles et en souplesse. Ils manœuvrent avec lenteur et sûreté les câbles d'acier et nous voici sur la berge opposée. Nous laissons derrière nous la rivière rapide qui se perd dans une gorge profonde,

La piste, parfois large comme un chemin vicinal, se rétrécit soudain et, par des tournants multiples, finit par escalader un col très dur. Elle débouche sur un plateau et nous roulons à l'ombre des arbres géants de la jungle. Le Frère Pierre foudroie les tourterelles qui ne se garent pas assez vite. Il blesse un coq de bruyère qui va s'abattre dans un fourré impénétrable. La piste de terre rouge, bordée de hautes futaies, se transforme parfois en allée de parc qui fait attendre l'apparition d'un château. Sur les croupes des collines déboisées, anciennes rizières des Mois nomades maintenant, couvertes d'herbe tendre, on ne serait pas surpris de voir se profiler un Anglais en tenue de golf.

M. le Visiteur, grisé par le spectacle et l'odeur de la poudre, s'empare du fusil, vise le ciel et se laisse photographier.

Vers 11 heures, nous faisons halte sur un pont ensoleillé. Impossible de s'installer à l'ombre des arbres géants chargés d'orchidées, car les sangsues abondent et se collent immédiatement aux jambes. De son mouchoir, M. le Visiteur se compose une gracieuse cornette. Il proteste contre l'abondance des victuailles. Le Frère Pierre lui laisse entendre que les pluies tropicales ont vite fait de rendre la piste impraticable, et que nous ne sommes pas encore sûrs de ne pas passer plusieurs nuits chez les fauves. M. le Visiteur se ravise, mesure du regard l'entassement des provisions et le trouve soudain assez peu considérable.

Le soleil s'obstine à briller et, au début de l'après-midi, nous roulons sur les boulevards de Banmethuot, résidence impériale. Nous avons devancé le télégramme qui nous annonçait. Les Sœurs n'en croient pas leurs yeux : elles ne nous attendaient plus !

La question rituelle : « Quand repartez-vous Demain ? Si vite ? » Nous sommes couverts de poussière rouge. Un peu de toilette et nous nous réfugions à l'ombre des bananiers. Qu'il fait bon ! La maison de Baunmethuat en est à ses débuts : entre leurs courses multiples (dispensaires, assistance sociale), les Sœurs complètent l'installation de leur future maison. Nous avons campé dans le bâtiment inachevé. Quel bon sommeil dans la nuit fraîche !

Le lendemain, jeudi 12, la piste reprise en sens inverse, apparaît toute nouvelle à nos regards. Trois paons surgissent d'un fossé. Ils se dandinent devant nous, à quelque quatre-vingts mètres de distance. Leur plumage épais nargue le plomb quatre du Frère Pierre.

Le soir, nous étions à Dakat. Et le lendemain, vendredi 13, en route pour Nhatrang, port situé sur la côte Est. L'avion qui devait nous y mener en une demi-heure est réquisitionné... Nous partons donc au petit jour sur la Renault du Pacillon, conduite par le Frère Pierre. Deux cols, cinq cents virages nous font descendre de nos quinze cents mètres au niveau de la mer. La beauté des paysages défie toute description : essences variées à l'infini, fougères géantes, bananiers aux feuilles démesurées, cocotiers interminables, vaste couture des lianes, rizières vert-tendre, minuscules pagodes nichées sous des ramures colossales, baie de Camrang, d'un bleu irréal, enfin, les avenues de Nhatrang bordées de flamboyants en fleurs, fleurs d'un rouge vif déployées en panaches énormes.

A midi, nous étions chez nos Sœurs de Nhatrang. Pour la deuxième fois, nous avions gagné de vitesse le Service télégraphique. La Sœur Servante, une Vietnamiennne, est fort surprise, au retour d'une course, de nous trouver dans sa maison. On nous sert un repas improvisé, et M. le Visiteur, à peine levé de table, se met au travail. Quelle joie pour nos Sœurs de s'entretenir en particulier avec l'envoyé de M. Notre Très Honoré Père !

A la fin de l'après-midi, M. le Visiteur parcourt les salles de l'orphelinat et de la crèche, toutes ornées avec un goût exquis. Il démontre qu'il connaît l'art d'être grand-père et se décroche difficilement des petites mains serrées sur les pans de sa soutane.

Nous allons saluer le Père Garric, des Missions Etrangères, curé de Nhatrang, beau vieillard au regard limpide. La Sœur Servante, qu'il a baptisée, appartient à ce qu'il nomme la Congrégation des Gariquettes, composée des vocations envoyées aux différents ordres par ses soins. Le Père Garric nous fait entrer dans sa magnifique église. Il souligne, lui aussi, que le ménage n'est pas fait : les enfants du catéchisme sont si indisciplinés. « Il est vrai, ajoute en souriant le Père Garric, que j'ai eu leur âge ! »

De l'église, nous nous dirigeons vers la plage. Nous dépassons un cycliste poussiéreux, qui n'est autre que Mgr Piquet, le vicaire apostolique du lieu, qu'on disait absent. M. le Visiteur lui demande l'autorisation d'aller présenter ses respects un peu plus tard et nous poursuivons notre promenade. Le bleu profond de la mer tourne au violet, comme celui des montagnes qui encerrent la baie. Nous apercevons parfois un alignement de tentes et un grouillement de réfugiés. Mgr Piquet, quelques instants plus tard, nous parlera avec émotion de ces pauvres exilés vo-

lontaines, qui ont abandonné leurs terres et leurs chaumières pour mettre à l'abri leur croyance : la quasi-totalité des évacués est chrétienne. Ils sont d'ailleurs prêts à renouveler les exploits d'héroïsme des premiers martyrs du Vietnam.

Le samedi 14, mal informés, nous renonçons à la visite de l'Institut Océanographique, pour prendre à 9 heures le chemin de Dalat. M. le Visiteur a promis de terminer, dans l'après-midi de ce jour, son travail à la Maison Centrale. Nous arrivons au pied du col à 12 h. 05 ! Il y a cinq minutes que le col est fermé, pour trois heures, aux voitures du convoi ascendant : le nombre et l'angle des virages ne permettant pas la circulation simultanée dans les deux sens. Nous essayons de fléchir le chef de poste, mais le règlement est formel. Il nous donne accès au mess des sous-officiers, tenu par un Chinois, qui n'est pas peu surpris d'entendre demander l'addition dans sa langue. Le chef de poste, les soldats viennent nous faire des confidences, montrer des photos de famille, offrir une tournée. Que de délicatesses sous des écorces si rudes !

A 15 heures, le Frère Pierre lance la voiture, prend les virages à la corde, et nous dépose au Pavillon avec deux heures de retard. M. le Visiteur, à peine de retour, monte au Domaine.

Le lendemain, fête de l'Assomption, M. le Visiteur prend la parole à trois reprises. Il prêche notamment en plein air avec la force d'un haut-parleur (au cours d'une procession, on bénit la statue de Notre-Dame de la Jeunesse). Le soir, M. le Visiteur reçoit les Confrères pour éclaircir les décisions motivées par la Visite canonique, et sa journée s'achève à une heure avancée de la nuit, ou plutôt du lendemain !

Le 16, à 3 heures du matin, il est debout. C'est par la route que nous regagnons Saigon. La première centaine de kilomètres se fait en circulation libre, mais au point de formation du convoi, nous sommes pris dans l'engrenage : impossible de manœuvrer à sa guise ! Le ciel est gris, les paysages bouchés, un tronçon de la route affreux. Enfin, nous atteignons Thuduc, à trente kilomètres de Saigon. M. le Visiteur s'y arrête pour la visite de la maison de nos Sœurs. Nous poursuivons jusqu'à Saigon.

Le lendemain, M. le Visiteur nous rejoint rue Thévenet. Il nous dit son émerveillement de l'œuvre accomplie à Thuduc, Maison Centrale des Sœurs au temps de la fondation.

Au cours de la semaine, M. le Visiteur constatera l'importance des œuvres à peine entrevues lors de son premier passage : Thévenet, avec son Centre de convalescence, son Ecole d'infirmières, son jardin d'enfants, ses nombreux dispensaires et les débuts de ce qui est devenu tout dernièrement une vaste organisation de secours aux réfugiés ; les grands hôpitaux de Cholon et de Giadinh ; le nouvel Hôpital populaire transformé, à peine ouvert, en camp de réfugiés ; la Maternité et son Ecole de sages-femmes.

M. le Visiteur ne peut s'empêcher de témoigner son étonnement et son admiration pour le dévouement et le courage des Sœurs, trop peu nombreuses, leur abnégation aussi, car ces Œuvres dépendent de l'Administration. Néanmoins, les Sœurs se sentent bien chez elles : le Gouvernement, pour rien au monde, ne voudrait se priver de leurs services.

Toutes les maisons, spécialement Thévenet et la Maternité avec leurs écoles professionnelles, exercent une forte influence

sur la jeunesse féminine. Les baptêmes ne sont pas rares. C'est avec bonheur que M. le Visiteur s'adressa à un groupe d'élèves sages-femmes, et fit, sur le respect de la vie, une conférence aux élèves infirmières de la rue Thévenet.

Le samedi 21, Mgr Cassaigne invitait M. le Visiteur à sa table. Il insista pour avoir aussi tous les confrères qui l'accompagnaient, MM. Bringer, Radenac et moi-même. Le repas fut égayé par des anecdotes savoureuses, car Mgr Cassaigne est né Gascon, et M. le Visiteur a eu l'occasion de le devenir.

Le soir, M. le Visiteur eut une entrevue avec M. le Président du Conseil, S.E. M. Ngo-dinh-Diem, oncle de trois Filles de la Charité. La réception fut très cordiale et M. le Visiteur fut extrêmement frappé par l'esprit de foi et d'abnégation du chef du Gouvernement.

Le dimanche matin, après un faux départ, M. le Visiteur, toujours infatigable, se fit conduire à la chapelle des Pères Rédemptoristes pour jouir encore du spectacle d'une foule profondément croyante et pour entendre une dernière fois ces cantilènes plaintives aux quarts de ton infailibles.

Vers 10 heures, M. le Visiteur, muni de ses clefs, montait dans l'avion d'Air-France, et disparaissait bientôt au ras de l'horizon. Nous n'avions pas besoin de deviner à quoi il pouvait penser. Il nous avait assez dit qu'elle était sa dernière pensée : Revenir !

23 août. — Aux portes d'Alger, à Saint-Michel d'El Biar, où il se trouvait depuis plusieurs mois, M. Pierre Vergès, ancien visiteur d'Algérie, et directeur des Sœurs, s'éteint en ce jour. M. Albert Brûlant, dans une lettre au Très Honoré Père, fournit aussitôt quelques renseignements et tout ensemble dégage les suprêmes leçons d'édification de ce vénérable missionnaire.

Maison Saint-Michel d'El Biar, le 25 août 1954.

Sur l'invitation de M. Verhas, notre visiteur, je vous envoie, mon Très Honoré Père, quelques détails sur les derniers moments de M. Vergès, pieusement décédé avant-hier soir, et dont les funérailles ont eu lieu ce matin. La santé de notre cher malade, quoique toujours chancelante, s'était à peu près maintenue depuis plusieurs mois, grâce aux soins dévoués qu'il reçut. Cependant, toujours très faible, il ne pouvait plus dire la messe qu'assis, et une fois par semaine, assisté par M. Morcrette, qui, tous les autres jours, lui portait la sainte communion. Mais, le 15 mai, une crise sérieuse nous fit redouter une mort prochaine. Aussi, de l'avis des Sœurs et des confrères présents, je lui proposai de recevoir l'extrême-onction. Il accepte immédiatement et reçoit avec piété ce sacrement, à la grande édification des Sœurs présentes et des confrères. Le lendemain matin, c'est le viatique puis la communion tous les jours. Dès lors, il reste couché, et cela durant trois mois. Il souffrit beaucoup, mais ne se plaignit jamais. Ne pouvant plus dire son bréviaire, il avait toujours son chapelet à la main. On le voyait insensiblement s'affaiblir, mais de l'avis du docteur, qui le connaissait bien et venait le voir assez souvent, on ne prévoyait pas une fin imminente. Cependant, durant ces derniers mois, il ne parlait plus que rarement et par quelques mots difficilement prononcés. Mais, tout à coup, le 22, en la fête du Cœur Immaculé de Marie, à 2 heures du soir, il parut s'étouffer, et la respiration continua

à rester pénible. Ce lundi 23, devant quelques remèdes, ce fut sans grand résultat : le respiration ressemblait à un râle. Je le vis alors vers 9 heures du matin. Il gardait toute sa connaissance, mais ne pouvait dire un mot. Le matin, il n'avait pu communier, tant ses dents étaient serrées. On ne pouvait même plus lui faire avaler une cuillerée d'eau, et il en fut ainsi jusqu'à son dernier soupir. Je l'ai exhorté à la contrition, à la confiance en Notre-Seigneur et en la Sainte Vierge. Je lui suggérai des invocations et pensées pieuses, puis je lui donnai une absolution qu'il reçut avec dévotion et en pleine connaissance, il apparaissait tout heureux, et baisait son crucifix avec ardeur. Son état s'aggravant toujours laissait prévoir une fin prochaine. Dans l'après-midi, la Sœur Visitatrice, la supérieure de l'Hôpital, et d'autres Sœurs vinrent le voir et prier auprès de lui, ainsi que M. Florkowski, du séminaire. A 6 heures du soir, Sœurs et confrères se trouvaient auprès de lui ; M. Morcrette récita les prières des agenissants, que le malade paraissait suivre attentivement ; il termina en lui donnant une dernière absolution et lui signalant les indulgences plénières qu'il pouvait gagner en ce moment. Il semblait tout comprendre. Nous étant ensuite retirés, on nous rappela bien vite, un quart d'heure après. C'était la fin. Il mourut comme étouffé, sans une parole et nous suivant du regard. Il était 7 heures et quart du soir, 23 août.

Ensuite, on l'exposa selon les règles liturgiques. De notre maison d'Alger, M. Charles Décamp, prévenu, vint immédiatement et, vu la fatigue générale, s'offrit charitablement à veiller notre cher défunt. Durant plus de vingt-quatre heures, de nombreuses personnes, surtout nos chères Sœurs, vinrent le saluer et prier. Nos confrères vinrent également, particulièrement M. Verhas, notre visiteur, rentré dans la journée d'un long voyage, ainsi que M. Nachez, supérieur du séminaire. Mgr Duval, archevêque d'Alger, vint longuement prier devant notre regretté défunt, nous annonçant qu'il serait avec nous pour les funérailles. Ces funérailles eurent lieu, ce matin 25, dans notre belle chapelle, bien petite pour tant de monde. Elles furent solennelles, mais simples et pieuses, bien dignes de ce vrai fils de saint Vincent, vénéré et estimé de tous.

Au témoignage de l'*Echo d'Alger* (jeudi 26 août 1954), ce sont ces sentiments qu'attestèrent les mots délicats que Mgr Duval, avant de donner l'absoute, adressa à l'assistance, en se penchant sur cette vie de générosité.

« Quand on regarde dans la vie de celui pour qui s'élève aujourd'hui la prière solennelle de l'Eglise, on est frappé de la majestueuse simplicité de cette vie, de sa grandiose unité. Tout l'exercice de son sacerdoce fut consacré au rayonnement de la charité de Jésus-Christ. »

Evoquant les années d'apostolat du R.P. Vergès en Afrique du Nord pendant vingt-sept ans, l'archevêque d'Alger ajouta :

« Il fut le témoin fidèle de l'amour du Christ. D'une vive intelligence, d'un jugement très sûr, d'un rare équilibre, il vit ses belles qualités s'épanouir sous l'influence de la divine charité.

« Exemple admirable de piété, humble et modeste, il était habitué à s'oublier lui-même pour servir les autres et la Sainte Eglise. »

C'était comme le père Girard, le « bon père » et bon disciple de saint Vincent de Paul : « Il avait confiance en Dieu et il inspirait confiance. »

Mgr Duval dit alors la très grande reconnaissance que doit l'Afrique du Nord à M. Vergès. « Elle se manifestera d'une manière éloquente et efficace par les prières du clergé, des congrégations religieuses et les fidèles qui ont été édifiés par le dévouement surnaturel du « bon père ».

Après avoir exprimé aux Lazaristes et aux Filles de la Charité, l'hommage du diocèse, l'archevêque d'Alger rappela la grande estime que Mgr Leynaud avait pour l'ancien visiteur, estime que partageaient tous ceux qui l'avaient approché.

« M. Vergès, dit-il en terminant, est allé rejoindre auprès de Dieu les grands apôtres des temps anciens et ceux des temps modernes. »

Compatriote de saint Vincent, M. Pierre Vergès, était né à Lalque (Landes), le 28 novembre 1873. Il poursuivit ses études secondaires au Berceau de Saint-Vincent de Paul, et fut admis au séminaire interne à Dax (Notre-Dame du Pouy), le 26 septembre 1891. En présence de M. Vernière, « un saint homme », le Père Pécaire (*Annales*, t. 104, pp. 281-309, et t. 116, pp. 16-22), M. Vergès prononça ses vœux le 19 juillet 1896, et le 12 juin 1898, reçut l'ordination sacerdotale des mains de Mgr Jacques-Hector Thomas, Lazariste dacquois.

Après deux ans de professorat, à l'Ecole apostolique de Wernhout (Hollande), M. Vergès rejoignit Dax en 1900 où il se dépensa en prédications et enseignement. En 1914, il succédait à M. Edouard Robert, comme supérieur de l'œuvre du Berceau de Saint-Vincent de Paul. Il y demeura douze ans, puis, après un an de supériorat à Notre-Dame du Pouy, il fut nommé en 1927, visiteur d'Algérie, et directeur des Sœurs. Il cumula ces deux emplois jusqu'en 1949, où M. Verhas lui succéda. Encore supérieur des Missionnaires d'Alger, et directeur des Sœurs d'Afrique du Nord, jusqu'en 1952, M. Vergès se retire alors à *El Biar* dans la banlieue d'Alger, où il lui était réservé un paisible ministère d'aumônier et de direction. La mort vint l'y prendre le 23 août 1954, pour la récompense assurée aux bons et fidèles serviteurs.

24 août. — A Rome, notre confrère, M. Clarence Corcoran prend aujourd'hui l'avion pour rentrer aux Etats-Unis. Evénement banal et quotidien ! Mais ce qui relève ce voyage, c'est que partent avec lui, en Amérique, dans une précieuse cassette, les cendres de Mgr Joseph Rosati, Lazariste, premier évêque de Saint-Louis (Missouri), mort de passage à Rome le 25 septembre 1843, il y a donc près de cent onze ans. Enseveli dans l'église lazariste de Montecitorio (cf. *Annales*, t. 116, pp. 130-131), il fut exhumé en 1914. Alors, en effet, eut lieu l'expropriation de l'antique maison romaine fondée par saint Vincent de Paul, toute proche de la Chambre des députés italienne (cf. *Annales*, t. 106-107, pp. 351-352 ; t. 110-111, pp. 147-158). Pour cause d'utilité publique, la maison dut céder la place aux extensions prévues pour les bureaux et commissions des députés italiens. En compensation, la Congrégation reçut les locaux de l'*Apollinaire*. Les restes de Mgr Rosati avaient séjourné soixante et onze ans dans un endroit assez humide : la caisse de bois s'effritait en poussière. Le cercueil de zinc avait aussi souffert, mais il était intact. A l'ouverture, on se trouva devant quelques fragments d'ossements. La simple rentrée de l'air et une légère secousse réduisirent tout en poudre légère ; les vêtements se bornaient à quel-

ques lambeaux rongés par l'humidité. Le tout fut déposé dans une nouvelle caisse plutôt massive (70×35×50 cm.), que marquait une simple croix de zinc et l'inscription : *Rosati Giuseppe. Vescovo, morto il 1843.*

Placé dans un corridor de l'Apollinaire, peu fréquenté et tout proche de la sacristie, le cercueil y demeura jusqu'en 1920 où un troisième transfert de la maison romaine amena les confrères à l'actuel 21 de la *via Pompeo Magno*. Là, logé dans la crypte de la chapelle Saint-Vincent, la bière prit place dans un *loculus*, fermé par de simples briques. C'est là enfin que le 24 juillet 1954, on vint exhumer les restes du premier évêque de Saint-Louis. Le 31 juillet, on les enferma dans une urne, placée dans une double caisse de zinc et de laiton. Les procès-verbaux réguliers y furent insérés et le tout, suivant les prescriptions légales, fut enfermé dans une caissette de bois. Sur le couvercle une croix et les armes de Mgr Rosati avec l'inscription : *Cendres et ossements de Mgr Joseph Rosati, de la Congrégation de la Mission, premier évêque de Saint-Louis, aux Etats-Unis, né à Sora le 13 janvier 1789, mort à Rome, le 23 septembre 1843.*

*Cineres et ossa
Exc. mi Josephi Rosati
E Congregatione Missionis
S. Ludovici U.S.A. dioeceseos
Primi antistitis
Sorae XIII jan. MDCCLXXXIX
Romae XXIII sept. MDCCCXLIII*

C'est ce précieux colis qui prit la voie des airs (voir *Annali* 1954, pp. 150-153). Arrivées sans encombre à l'aéroport de Saint-Louis, le 25 août, en la fête du roi saint Louis IX, et accueillies par l'archevêque actuel, Mgr Joseph E. Ritter, les cendres de Mgr Rosati furent solennellement déposées dès le lendemain 26 août, en la crypte de la cathédrale actuelle, dans le bas du tombeau du premier cardinal de Saint-Louis, Mgr Glennon, cet ami de la Congrégation, et tout spécialement du Très Honoré Père Charles Souvay. On sait que créé cardinal au Consistoire du 18 février 1946, Mgr Jean-Joseph Glennon mourut subitement en Irlande, le 9 mars 1946, lors d'une rapide visite au lendemain du Consistoire. Son corps fut aussitôt transporté par avion à Saint-Louis ; et le diocèse de Saint-Louis recevait ainsi, dans un cercueil, son bien-aimé et tout aimable cardinal.

Le 26 août 1956, une pieuse assistance accueille, elle aussi, Mgr Rosati, figure sympathique et apôtre dévoué des Etats-Unis, en ces débuts du XIX^e siècle (cf. *Annales*, t. 60, pp. 292-295 ; t. 87, pp. 391-396 ; t. 90, pp. 597-599 ; *Annali* 1949, supplément au n° 6, 15 pages : discours d'Achille Lauri).

Né à Sora, au royaume de Naples, le 12 (13 ?) janvier 1789, Joseph Rosati fut admis à Rome, le 13 juin 1807 au séminaire interne de Saint-André du Quirinal, et y progressa sous la sage et zélée direction de Felice de Andreis, autre noble figure dans l'histoire de l'Eglise des Etats-Unis. Le 10 février 1811, M. Rosati reçoit à Rome l'ordination sacerdotale des mains de Mgr Joseph-Barthélemy Menocchio, évêque titulaire de *Porphyreon*. Tout aussitôt, de 1811 à 1815, M. Rosati travaille avec zèle et succès à l'œuvre des Missions paroissiales dans les Etats de l'Eglise et la campagne romaine.

Sur ces entrefaites, en 1815, arrivait d'Amérique à Rome, Guillaume Dubourg, qui, à Emmitsburg (Maryland), de 1809 à 1810, dirigeait la communauté de Mère Seton. Evêque nommé de la Louisiane et de la Floride (18 septembre 1815), Mgr Dubourg était logé à *Montecitorio*. Il reçut la consécration épiscopale en l'église *Saint-Louis des Français*, le 24 septembre suivant, des mains du cardinal Joseph Doria-Pamphili, évêque de Porto, qu'assistaient Mgr Gabriel Cortois de Pressigny, évêque de Saint-Malo, ambassadeur de Louis XVIII près le Saint-Siège, et Mgr François-Xavier Perreira, évêque de Terracine.

Parmi les ouvriers apostoliques que Mgr Dubourg, peu après et non sans peine, parvint à recruter, se trouvaient plusieurs Lazaristes, dont MM. de Andreis et Rosati. Sans retard, le 21 octobre 1815, M. Rosati, avec trois autres prêtres, un clerc et deux postulants coadjuteurs, entreprenait le lointain et apostolique voyage d'Amérique. Il en a écrit et laissé le *journal*, où l'on trouve, minutieusement notés, souvenirs et incidents.

Par mer, Rosati joint Gênes et Marseille, puis par le canal du Midi et la Garonne (encore la voie d'eau), il arrive à Bordeaux au début de février 1816. Là, quatre mois d'attente et de ministères occasionnels lui tirent atteindre le mois de juin. En la Fête-Dieu, le 13 juin, il est à Pauillac, et le 15, avec ses compagnons, M. Rosati prend place sur le brigantin américain *The Ranger*. Après quarante-trois jours de fatigante navigation, c'est enfin la baie de Chesapeake. Sur les dix heures du matin, le 26 juillet, au jour octave de la Saint-Vincent de Paul, la petite troupe lazarisiste débarque à Baltimore. La ville compte alors quelque cent cinquante mille habitants, parmi eux les catholiques par leur nombre et leur ferveur conservent l'estime générale. Depuis 1792, les Sulpiciens s'y étaient établis et avaient fondé le *Collège Sainte-Marie*, que dirigeait alors, de 1815 à 1818, M. Simeon Guillaume Gabriel Bruté de Rémur, celui-là même que dix-huit ans plus tard, à Saint-Louis, Mgr Rosati devait consacrer comme évêque de Vincennes (28 octobre 1834), après avoir été de 1818 à 1834, directeur spirituel des Sœurs de Charité à Emmitsburg. Au collège Sainte-Marie, l'accueil fut extrêmement cordial, et M. de Andreis trouve en M. Bruté « l'homme le plus saint, le plus affable, le plus humble, le plus savant de tous ceux que j'ai pu connaître... » Après quelque six semaines de cette suave hospitalité, le 13 septembre 1816, à 3 heures du matin, en carrioles, MM. Félix de Andreis, Rosati, Acquaroni, Ferrari, Carretti, Gonzalez, Deys et Tichitoli quittent Baltimore pour gagner Pittsburg. Rude voyage. Puis, par la voie de l'Ohio, « au moins cinq fois plus large que le Tibre », ce fut la dernière étape pour gagner le Kentucky (27 octobre). Les incidents du voyage furent, là aussi, nombreux et fatigants, et quelques-uns périlleux. Souffrances également que causent le froid, la pluie, la neige. Enfin le 19 novembre 1816, sur les 10 heures du matin, toute la troupe se trouvait à Louisville, « où l'Ohio mesure un kilomètre de large ». Un séjour de onze mois au séminaire Saint-Thomas de Bardstown (22 novembre 1816-2 octobre 1817), permit de se refaire des fatigues du voyage, de participer à l'enseignement et formation de quelque vingt séminaristes, tout en se familiarisant avec les coutumes américaines et la langue anglaise. Entre temps, Mgr Dubourg, poursuivant en Europe sa campagne de recrutement apostolique, était parvenu à entraîner avec lui six prêtres, deux diacres, deux sous-diacres, neuf clercs, trois frères

des Ecoles chrétiennes et six autres jeunes vocations flamandes. Toute la troupe s'embarquait à Bordeaux le 17 juin 1817, sur un bâtiment royal, et le 9 septembre parvenait à Annapolis, dans la fameuse baie de Chesapeake.

Dès lors, sur les indications de Mgr Dubourg qui approchait, l'équipe Andreis-Rosati se mit en route sous la conduite de Mgr Flaget, « le bon évêque de Barstown », pour parachever son voyage. Ils entreprenaient, le 2 octobre 1817, la dernière randonnée, qui les menait à Saint-Louis. En longues étapes et à cheval, par Kaskaskia et Sainte-Geneviève, ils arrivaient enfin le 17 octobre à Saint-Louis. Le voyage Rome-Saint-Louis leur avait demandé vingt-quatre mois.

Pour sa part, Mgr Dubourg parvenait, lui aussi à Saint-Louis, le jour de l'Epiphanie 1818. Tout aussitôt, travaux et projets apostoliques se présentent à lui en foule. Il se dépense. M. de Andreis et ses coopérateurs le secondent généreusement. En octobre 1818, Mgr l'Evêque établit le séminaire diocésain aux *Barrens*, l'actuel *Perryville*, et M. Rosati en reçoit la direction, tout en étant curé de la paroisse et missionnaire parmi les chrétientés dispersées des environs. Les apostoliques qualités et le zèle de M. Rosati trouvèrent ample matière à s'exercer. Ses dons de chef rencontrèrent également leur emploi, spécialement à la mort prématurée du saint M. de Andreis, décédé à Saint-Louis le 15 octobre 1820, à l'âge de 42 ans.

M. Rosati lui succède à la tête des Lazaristes missionnaires en Amérique du Nord, tout en restant supérieur de la maison et séminaire Sainte-Marie des *Barrens*. Il fallait de toute évidence préparer et former les ouvriers du lendemain.

Grandement apprécié par Mgr Dubourg, M. Rosati fut choisi, dès le 13 août 1822, comme évêque titulaire de *Tanagra*, et vicaire apostolique de Floride, Mississipi et Alabama. Mais M. Rosati refuse cet honneur. Mgr Dubourg revint à la charge et, le 14 juillet 1823, obtient la nomination de M. Rosati, comme coadjuteur de Louisiane et de Floride. En cette qualité il fut donc sacré à Donaldsonville le 25 mars 1824. A défaut des deux évêques normalement requis, à côté de Mgr Dubourg, l'assistaient dans les cérémonies du sacre, deux prêtres, Louis Sibourg, vicaire général du diocèse de la Louisiane, et le Révérend Père Capucin Antoine Sedella.

Dès ce temps, Mgr Dubourg se trouvait aux prises avec de multiples difficultés à la Nouvelle Orléans où, sous couleur de démocratie, les *Trustees* (Conseils d'Eglises), s'attribuent abusivement la direction et la quasi gestion des paroisses.

Une première fois, de 1817 à 1820, il s'était établi à Saint-Louis et avait pu alors retourner à la Nouvelle Orléans ; mais les obstacles renaissent encore sous ses pas et entravent son ministère, son action. Le 1^{er} février 1825, devant des difficultés renaissantes, Mgr Dubourg résigne son siège, et peu après quitte l'Amérique. Le 2 octobre 1826, il est nommé au siège de Montauban en France, et le 15 février 1833, transféré à l'archevêché de Besançon, il y meurt dès le 12 décembre suivant. C'est là qu'il est inhumé.

Devant la douloureuse situation du départ de Mgr Dubourg, Mgr Rosati devient, le 14 juillet 1826, administrateur des deux diocèses de la Nouvelle-Orléans et de Saint-Louis, récemment créés. Le 5 novembre 1826, à Saint-Louis, il sacre Mgr Michel

Portier. Ce vicaire apostolique des Florides, Alabama et Kansas devient bientôt le premier évêque de Mobile, le 15 mai 1829. Peu de mois après ce premier sacre, Mgr Rosati devenait, le 20 mars 1827, premier évêque de Saint-Louis, tout en restant administrateur de la Nouvelle-Orléans jusqu'au 24 juin 1830. Un mois auparavant, à la Nouvelle-Orléans, le 24 mai 1830, il avait eu la joie de sacrer comme évêque du lieu, son confrère, le Lazariste Léon Raymond de Neckere, né le 5 juin 1800, à Wevelghem, en Belgique, et admis à Perryville le 1^{er} juin 1820. Ordonné prêtre le 13 octobre 1822, il se dépense comme missionnaire au Missouri et en Louisiane, de 1822 à 1827 ; il devait, hélas ! prématurément mourir de la fièvre jaune, le 4 septembre 1833.

Le travail et le zèle apostolique de Mgr Rosati le reprenait et occupait ses journées. Le 1^{er} août 1831, il pose la première pierre de la cathédrale dédiée à saint Louis, à proximité du Mississipi. (Une autre église avait été entreprise dès 1818 par Mgr Dubourg.) Le 26 octobre 1834 en eut lieu la dédicace. Au cours de la semaine de grand-messes et des vêpres de l'octave, eut lieu le sacre de Mgr Bruté, le surlendemain 28 octobre. Le consécrateur fut le vénérable doyen, Mgr Benoit-Joseph Flaget, évêque de Bardstown († à Louisville, le 11 février 1850), qu'assistaient Mgr Rosati et Mgr Jean-Baptiste Purcell, évêque de Cincinnati. L'année suivante, le 22 novembre 1835, à la Nouvelle-Orléans encore, Mgr Rosati, assisté de NN.SS. Portier et Purcell, sacrait le Lyonnais Mgr Antoine Blanc, comme évêque de la Nouvelle-Orléans (†20 juin 1860).

Trois ans plus tard, à Bardstown, le 16 septembre 1838, Mgr Rosati, entouré de Mgr Bruté et de Mgr Chabrat, coadjuteur de Bardstown, sacrait le premier évêque de Nashville, le Dominicain Mgr Michel-Pius Miles. Enfin, à Philadelphie, en l'église Sainte-Marie, le 30 novembre 1841, Mgr Rosati, assisté de Mgr Francis-Patrick Kenrick et de Mgr Pierre-Paul Lefebvre, coadjuteur de Detroit, procédait à son sixième sacre épiscopal, en imposant les mains à son coadjuteur, Mgr Pierre-Richard Kenrick qui, durant plus de cinquante-quatre ans, dirigea le diocèse de Saint-Louis, où il mourut le 4 mars 1896. Ce long et fécond épiscopat trouvait trois paroisses à Saint-Louis, et trente-neuf dans le diocèse. En 1896, le diocèse comprend cinquante-huit paroisses à Saint-Louis et cent huit hors de la cité. Erigé en archevêché le 28 juillet 1847, les confins du vaste diocèse primitif des temps de Mgr Rosati, furent, avec le temps subdivisés ; et seize nouveaux diocèses y avaient été taillés quand prit fin l'épiscopat de Mgr Kenrick.

Peu après le sacre de son coadjuteur, Mgr Rosati était nommé délégué apostolique auprès de la République d'Haiti, en 1842. Sa délicate mission prorogée, devait supprimer quelques criants abus et restaurer l'organisation de l'Eglise en cette Ile.

Revenu en Europe, ce fut au cours d'une visite à Paris, que Mgr Rosati tomba malade. Envoyé à Rome, il y mourut inopinément le 25 septembre 1843 d'une crise pulmonaire.

Il avait certes bien travaillé pour l'Eglise et tout spécialement pour ses chers diocésains des bords du Mississipi. On ne l'oubliait pas. Ainsi, en 1931, le gouvernement des États-Unis décrétait que, dans l'Etat de Missouri, la cité de Krowbiew, modestement bourgade, prendrait désormais le nom de *Rosati*. C'est une manifestation officielle de la gratitude universelle. Et les 25-26

août 1954, ce retour triomphal redit également, à plus de cent ans de distance, la gratitude de ceux qui se souvenaient de leur premier évêque, leur pasteur dans la foi.

30 août. — A Venegono, dans le grandiose séminaire diocésain de Milan, s'éteint le pieux archevêque, le cardinal Schuster, d'origine suisse, né à Rome, le 18 janvier 1880. Dans son *Bulletin paroissial*, du 4 septembre 1954, notre confrère, M. Allara, curé de Notre-Dame de la Médaille miraculeuse, insère quelques souvenirs vincentiens, sur ce Prince de l'Eglise, élu prier de l'abbaye bénédictine de Saint-Anselme, et nommé archevêque de Milan, le 26 juin 1929.

Le cardinal avait une sœur Fille de la Charité, simplement occupée à la lingerie dans l'Institut héliothérapique des Marches. Celle-ci, tout dernièrement, avait été autorisée par ses supérieurs à rendre visite à son illustre frère qui, le 21 juillet dernier, atteignait ses vingt-cinq ans d'épiscopat. Quand elle parvint à Milan, son frère venait d'expirer, et elle l'ignorait encore. M. Allara, supérieur de Milan, fut aussitôt chargé par le secrétaire particulier du cardinal d'annoncer cette douloureuse nouvelle à la *bonne fille de Monsieur Vincent*.

Au cours de la conversation, très tôt M. Allara s'aperçut de la profonde et délicate affection fraternelle qui unissait ces deux nobles âmes. Toutes deux avaient chacune de leur côté, généreusement suivi leur vocation : leurs destinations et offices les avaient longtemps tenues éloignées l'une de l'autre ; toutes deux, elles restaient âmes de devoir. La Sœur signalait par exemple que bien rares étaient les visites rendues à son frère. Une fois tous les deux ou trois ans, avec toutes permissions requises, elle s'arrêtait à son passage à Milan, en se rendant à la retraite annuelle, ou pour tout autre exceptionnelle occasion. D'avance, c'était pour elle une véritable joie du cœur. Toutefois, lors de ses brefs séjours à Milan, son frère lui accordait seulement un quart d'heure d'entretien chaque matin, et il s'adonnait ensuite à son devoir d'état, à son rude travail apostolique pour diriger ce grand diocèse milanais, un des plus grands du monde, malgré ses quatre mille huit cent cinquante kilomètres carrés. Il compte en effet plus de trois millions et demi d'habitants, avec huit cent soixante-dix-neuf paroisses, plus de deux mille églises, deux mille cent prêtres séculiers, cent cinquante maisons religieuses (trente et une d'hommes et cent dix-neuf de femmes). On imagine le labeur et les soucis qu'impose une telle charge d'âmes, surtout exercée avec un vif sentiment du devoir et de l'apostolat pastoral !

Le frère et la sœur ne pouvaient manquer d'évoquer leur passé familial. Leur père appartenait à la Garde suisse pontificale. Peu après 1870, en conséquence de la chute de Rome, Pie IX fut contraint de licencier une grande partie de sa Garde. Mais non sans peine, M. Schuster, afin d'élever sa petite famille, trouva enfin son gagne-pain, comme employé dans les magasins des Gardes suisses du Vatican. Hélas ! la mort survint peu après, et la mère, à son tour, pour élever ses deux enfants tout jeunes, fut contrainte à un second mariage d'où elle eut une fille, origine des neveux et petits-neveux qui assistèrent aux obsèques de leur oncle, le cardinal Schuster.

Le petit Alfred, encore bambin, se rendait chaque matin à la chapelle des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, en la Maison de

Charité de la *via Giulia* ; il y servait la messe du chapelain, le Lazariste, M. Valentini. Tout allait bien quand c'était l'aumônier, habitué qu'il était à déplacer lui-même le gros missel d'autel. Quand survenait un autre célébrant, tout de suite, à la sacristie, le petit enfant de chœur de neuf ans, fragile et gringalet, se déclarait tout aussitôt incapable d'une pareille et délicate entreprise. Cela lui coûtait d'avouer cette impuissance ; mais, courageusement, il s'enhardissait à la déclarer. La réalité se lisait dans sa petite figure, la maigreur de son visage et la faiblesse de ses jambettes. Les forces physiques lui manquaient. Mais, d'autre part, l'enfant valait déjà grandement, par sa piété, sa vivacité de compréhension, son étonnante mémoire et son étonnante intelligence.

Pour le jour de sa confirmation, les Filles de la Charité de la *via Giulia* lui choisirent un parrain dans la famille Sacchetti. Ce dernier, tout de suite, fut conquis par cet enfant exceptionnellement doué. Pour cet orphelin, M. Sacchetti alla frapper à l'abbaye bénédictine de Saint-Paul-hors-les-Murs. Le petit Alfred entra bientôt comme élève à l'école abbatiale ; il en sortit un jour moine, en attendant le cardinalat et l'archevêché de Milan.

Quant à la sœur, aisément et providentiellement, elle trouva chez les Filles de la Charité le chemin de sa vocation.

Ainsi, le cardinal Schuster, comme nombre d'autres enfants de l'Eglise, est donc à ranger parmi les innombrables obligés de saint Vincent de Paul. Il le reconnaissait et sut traduire sa gratitude, en confiant, en 1952, aux confrères de Turin, le rectorat de Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse (église de Saint-Victor), au 20 du *viale Lucania*, où tant de bien s'opère chaque jour.

30 août. — De Hong-Kong (Hôpital Saint-Paul), on annonce la mort de M. René-Joseph Flament, âgé de quatre-vingt-deux ans. Quelques mois auparavant il avait été renvoyé de Pékin, où il se trouvait déjà dans un état de dépression et d'affaiblissement exceptionnel. Ce missionnaire avait été retenu à l'escale de Hong-Kong : on avait alors estimé qu'il ne pouvait poursuivre son voyage vers l'Europe, vu que depuis assez longtemps, il avait perdu conscience des contingences et des événements de cette terre et de notre temps. Et pourtant, tout au cours de sa longue carrière, dans les trois grandes étapes de sa vie, M. Flament manifesta de hautes qualités et une forte personnalité, d'abord, pendant ses onze ans de professorat au grand séminaire de Montpellier (1890-1901), puis lors de son bref supérieurat au grand séminaire de Châlons-sur-Marne (1901-1903), enfin dans ses cinquante ans de Chine.

Né le 14 juillet 1862, à Pérenchies, dans le Nord, au diocèse de Cambrai, il entra le 18 juillet 1886 (il avait donc vingt-quatre ans), au séminaire interne de Paris, et y émit ses vœux, deux ans plus tard, le 19 juillet, en présence du Très Honoré Père Fiat. Ordonné prêtre à Paris, le 31 mai 1890, par Mgr de Briey, évêque de Meaux, il fut aussitôt placé au grand séminaire de Montpellier.

A près de soixante ans de distance, les rares survivants de ses anciens élèves montpelliérains, revoient le jeune professeur parmi l'équipe des directeurs d'alors. L'un des séminaristes de ce temps, résumant les souvenirs de jadis, redit l'estime générale devant cette fidélité au devoir d'état, cette piété profonde,

ce souci du travail bien fait, cette activité multiforme... en résumé les qualités dont précisément M. Flament fit montre durant tout le cours de sa vie. On trouve M. Flament dans ce témoignage reconnaissant :

M. Flament était à peine plus âgé que la plupart de ses élèves quand il vint professer au grand séminaire de Montpellier, mais il s'imposa aussitôt par son caractère et tout un ensemble de rares qualités que sa profonde humilité ne parvenait pas à dissimuler. Homme du Nord, froid, presque impassible en apparence, il offrait un parfait contraste avec le bon M. Charles Fontaine, toujours souriant, volontiers taquin (cf. Annales, t. 102, pp. 401-436), et même avec le supérieur d'alors, l'austère M. François Verdier, que la galéjade déridait à l'occasion.

Je ne sais si l'un de nous a jamais vu rire M. Flament. Parfois un tout léger sourire semblait s'esquisser derrière ses lunettes, mais bien vite il était réprimé comme une faiblesse. Et lorsque, fort rarement, il hasardait un semblant de joyeuseté, il prenait soin de prévenir : Oh ! Messieurs, ne riez pas trop fort... Et comme il n'avait pas aisément le mot pour rire, l'on se regardait entre grands enfants que nous étions, et l'on éclatait justement parce qu'il n'y avait vraiment pas de quoi !

Comme professeur, M. Flament fut une manière de spécialiste universel. Catéchismes aux petits orphelins, chant grégorien, cours de physique, histoire de l'Eglise, écriture sainte, cours d'hébreu, ne l'empêchaient pas de faire de longues recherches aux Archives départementales ou municipales, sur l'ancien couvent des Récollets, dont il voulut écrire l'histoire, parce qu'il était devenu le grand séminaire avant de loger un jour les Archives départementales de l'Hérault.

Comment cet infatigable travailleur trouvait-il le moyen de s'adonner à chacune de ses tâches avec autant de soin que s'il avait eu rien d'autre en tête ? Aussi, ne perdait-il pas une seule minute, et ce qu'il abordait, il le voulait posséder à fond car il gardait la plus haute idée de ses devoirs de professeur.

Et cette vie, toute de labeur infatigable, de régularité et de vertus exemplaires, demeurait pour chacun de nous l'image même du devoir qu'il nous prêchait.

Des deux années passées à Châlons, la Semaine religieuse du diocèse de Châlons-sur-Marne (17 septembre 1954) rappelle, en quelques lignes, divers souvenirs d'il y a cinquante ans, alors que l'on inaugurerait les bâtiments du nouveau grand séminaire diocésain, qu'allait diriger M. Flament, premier supérieur de ce Séminaire de Sainte-Croix.

Le Père Flament, Lazariste, est mort le 30 août, à Hong-Kong, dans sa quatre-vingt-treizième année.

Nous avions donné naguère de ses nouvelles à nos lecteurs, car M. Flament, Prêtre de la Mission, fut le premier supérieur du Séminaire Sainte-Croix.

La retraite pastorale de 1901, au grand séminaire Sainte-Marie de la rue Carnot, ancienne rue Sainte-Croix, avait été endeuillée par la mort du supérieur, M. Grandhomme, Lazariste, originaire au surplus du diocèse de Châlons.

M. Flament, désigné pour le remplacer, était un professeur d'Ecriture sainte assez connu. Son volume de psaumes traduits de l'hébreu est une œuvre de valeur. Il devait, au cours de ses

deux années de supériorat chez nous, enseigner l'Ancien Testament et l'Eloquence sacrée, avec, en plus, la deuxième année, le Droit canonique.

M. Flament inaugura ses fonctions en assistant, le 8 septembre 1901, à la bénédiction, par Mgr Latty, des bâtiments du séminaire Sainte-Croix. Le lendemain lundi 9 septembre, au déjeuner qui suivit, dans le grand réfectoire, la bénédiction de la chapelle, M. Flament prononçait le premier toast, ses premières paroles publiques à Châlons.

Mais la rentrée d'octobre se fit encore dans le séminaire Sainte-Marie.

Fin février 1902, M. Flament prit possession du nouveau séminaire, avec ses élèves (nous avons cité les survivants en nos *Tablettes historiques* du 25 avril 1952), tandis que Mgr Latty publiait sa célèbre « Lettre aux directeurs de son grand séminaire », faisant suite à sa « Lettre aux élèves de son grand séminaire », parue en 1900.

Le 3 mai, c'était la consécration du maître-autel (dont le cinquantième fut marqué, il y a deux ans, par la consécration de l'ensemble de la chapelle).

Le 29 juin, première ordination à Sainte-Croix (M. l'abbé Prot est le seul survivant des « prêtres » de M. Flament).

Le 14 septembre, bénédiction du Calvaire.

En octobre, M. Flament commençait, à Sainte-Croix, cette fois, sa deuxième et dernière année de Châlons.

Le 11 janvier 1903, au soir de la solennité de l'Epiphanie, à l'issue d'une séance d'éloquence sacrée, Mgr Latty nommait M. Flament vicaire général honoraire. M. le Supérieur avait déjà fait donner, l'année précédente à Fontenay, une séance oratoire restée fameuse.

Le 3 mai fut marqué par la bénédiction de la statue de l'Immaculée Conception dans la cour Notre-Dame. Cette statue était due presque entièrement à la libéralité de MM. de Saint-Lazare, directeurs du séminaire. « J'espère, dit avec émotion Mgr Latty, que ce n'est pas un souvenir qu'ils nous laissent. Qui sait ? Dieu peut tout : nous le conjurons, ardemment de nous épargner, parmi tant de deuils, ce qui serait un coup plus cruel encore à notre cœur d'évêque et de pasteur ! »

Le rédacteur de la Semaine (le futur supérieur) ajoutait au vœu de l'évêque ces lignes : « Avec vous, Monseigneur, le diocèse tout entier supplie la bonté de Dieu de conserver à votre séminaire ces maîtres si méritants, si nécessaires, dont tous vos prêtres vénèrent les vertus et admirent le dévouement. »

La retraite pastorale qui s'ouvrait le lundi 27 juillet de cette année 1903 fut émouvante. Le pape Léon XIII venait de mourir, après vingt-cinq ans d'un pontificat illustre entre tous, tandis que la France expulsait ses congrégations et fermait ses écoles religieuses.

Le jeudi 30 eut lieu à la cathédrale le service funèbre pour le Pape. Le deuil, très solennel, a laissé un vif souvenir dans notre mémoire d'enfant de dix ans à peine. Mgr Latty officiait en présence de cent soixante prêtres de la retraite et d'une foule de fidèles. Seules, hélas ! les autorités militaires étaient représentées.

Le soir eut lieu la bénédiction de l'orgue de Sainte-Croix.

Le vendredi, à la salle des exercices, Monseigneur adressa ses adieux aux Lazaristes qui quittaient Châlons et la France plutôt que de renoncer à leur qualité de religieux.

« M. le Supérieur, surmontant son émotion, eut la force d'adresser à Monseigneur quelques mots de remerciement...

« Avant de partir, il demande, à genoux, à Sa Grandeur, de vouloir bien le bénir, lui et ses chers compagnons d'exil. Alors l'émotion est à son comble. Monseigneur bénit l'éminent religieux et ses frères ; il bénit tout son clergé et, en lui donnant rendez-vous le lendemain pour la messe de communion générale, il rappelle qu'au moment où nous sortons du Cénacle, le Sacré-Colège vient d'entrer au Conclave... »

Le lendemain, tous les prêtres communiaient, de la main de leur évêque, pour le futur pape.

« Le lundi 3 août, vers onze heures, les fils de saint Vincent de Paul ont pris le chemin de l'exil. Les prêtres et les séminaristes qui les accompagnaient ont pu admirer, une fois de plus, leur courage. Au déchirement d'un pareil départ se mêlait, dans l'âme des vénérés directeurs, une paix intime et surnaturelle : ils souriaient à travers leurs larmes et l'on voyait sur leur visage un reflet de la joie qu'éprouvaient les apôtres à souffrir pour le nom de Jésus-Christ. »

Le mardi à midi, le Pape était élu, Pie X, saint Pie X.

Le samedi suivant, la Semaine religieuse annonçait l'élection pontificale, racontait les adieux châlonnais que nous venons d'évoquer, et nommait les nouveaux directeurs du grand séminaire.

M. Flament était parti pour Shanghai — pour cinquante ans — ne quittant cette ville que l'an dernier, devant la persécution, pour passer à Hong-Kong la dernière année de sa longue et belle vie.

En 1903, providentiellement, se réalisait enfin pour M. Flament son apostolique désir de travailler à la conversion des païens : flamme d'apostolat qu'il conserva toujours vivace en son âme.

Arrivé à Shanghai, en septembre 1903, M. Flament fut placé par M. Boscat, visiteur de Chine (†27 décembre 1904), à Tchousan (Chusan), comme directeur des Etudiants ; puis, dès janvier 1904, à Kashing, où il resta jusqu'au printemps de l'année suivante. Ce séminaire Saint-Vincent, dans la pensée du visiteur, était destiné à recevoir des jeunes clercs européens désireux de se dépenser à l'apostolat de la Chine, dans les vicariats confiés à la Congrégation de la Mission. La maison recevait également des jeunes Chinois, souhaitant devenir enfants de saint Vincent. Dans ce but, on créa séminaire interne et études ; mais, bientôt la fondation entreprise aux Iles Tchousan dut se transférer à Kashing. (Voir notice par Octave Ferreux, dans Annales, t. 117, pp. 465-489.)

M. Flament n'y fit qu'un bref séjour car dès avril 1905, il quitte le sud chinois et reçoit son placement dans le vicariat de Péking ; il y parvenait le jeudi saint. Placé à Tonglu, il y fut d'abord vicaire, puis curé, en 1906. C'est dans cette chrétienté que M. Flament eut la remarquable pensée, bientôt réalisée, de faire peindre une Notre-Dame spécifiquement chinoise. Il résolut de prendre modèle sur un portrait de l'Impératrice de Chine.

la fameuse Tseu Hi (voir : J.O. Bland et C. Backouse : *Tseu Hi, Impératrice douairière (La Chine de 1835 à 1909)*, Paris, Hachette, 1912). Sous ces traits impériaux, M. Flament fit donc exécuter à Zikawei, un tableau de *Notre-Dame de Chine*. La Vierge (l'Impératrice) est assise sur son trône, et l'Enfant Jésus se tient debout sur les genoux de sa mère. Le type de la Vierge, qui n'était plus une occidentale, et l'Enfant aux yeux bridés, rencontrèrent un grand et compréhensible succès auprès des fidèles de Tonglu et de toute la catholicité du nord de la Chine.

M. Trémorin, successeur de M. Flament dans la cure de Tonglu, a beaucoup fait pour accentuer et développer le culte de *Notre-Dame de Chine*. Chaque année, pendant le mois de mai, à Tonglu, de nombreux fidèles accouraient des vicariats voisins pour vénérer et prier la Vierge : *Notre-Dame de Chine*...

Après quatre ans de Tonglu, M. Flament était nommé, en 1910, curé à Nan kia tchoang, dans le nouveau vicariat de Paotingfu, et en 1911, placé à *Houtchou*, comme directeur de ce récent district. En 1912, il fut question d'ériger à Pékin une école d'enseignement secondaire. Pressenti, M. Flament avait accepté de s'en charger, mais le projet n'eut pas de suite. Aussi, en décembre 1913, pour utiliser au mieux ses réelles compétences pédagogiques, Mgr Fabrègues plaça M. Flament au petit séminaire de Paotingfu, comme directeur. Tout y était à organiser : discipline, programme des études, direction, etc... M. Flament y appliqua tout son savoir et son énergie. En peu de temps la maison se trouva montée sur le type et le cadre d'un sérieux petit séminaire de France, autant du moins que cela était possible et souhaitable dans le milieu du Céleste Empire. Les successeurs de M. Flament n'eurent qu'à continuer dans la ligne de l'œuvre entreprise : les murs étaient bons... Les fructueux résultats témoignent hautement du travail et des conceptions pédagogiques de M. Flament.

Deux ans après, en 1915, nouveau travail, et pour douze mois, M. Flament était placé à la tête du séminaire interne de Chala, mais cette délicate et très spéciale besogne agréait peu à son tempérament et à ses goûts. Aussi, au bout de l'année, M. Flament obtint de retourner au vicariat de Paotingfu, comme curé à Nan-kia-tchoang. L'assemblée provinciale de Chine nord le nomma Délégué à l'Assemblée générale qui, le 30 septembre 1919, élut comme Supérieur général M. François Verdier, l'ancien supérieur du grand séminaire de Montpellier, que M. Flament avait jadis connu et apprécié.

En février 1920, M. Flament fut nommé supérieur de Chala. Cette maison de formation (séminaire interne et études) avait été fondée, en 1909, pour les clercs de Chine nord souhaitant leur admission dans la Congrégation de la Mission. En 1920, elle comprenait cinq étudiants et un certain nombre de clercs séculiers, appartenant aux vicariats apostoliques de Yungpingfu et Tientsin. En 1918, en effet, NN. SS. Geurts et Dumond avaient demandé d'adresser à Chala leurs rhétoriciens pour y faire leurs études de philosophie. Cette requête des vicaires apostoliques était motivée par la pénurie de prêtres pour le travail des missions.

Lors de la visite que fit en 1921 M. Emile Cazot, commissaire extraordinaire, il fut décidé que ceux qui voudraient entrer dans la Congrégation de la Mission, seraient envoyés à

Kashing, et les autres vicaires apostoliques lazaristes (Pékin, Paotingfou et Tchengtingfou), ayant consenti à envoyer à Chala tous leurs séminaristes, la maison de Chala devint *séminaire régional*. M. Cazot prit les mesures et dispositions pour cette nouvelle organisation et transfert.

M. Flament ne resta que deux ans supérieur de Chala. En octobre 1922, en effet, par suite d'un autre arrangement pris par le même M. Cazot, avec les vicaires apostoliques, s'ouvrait à Pékin une *Ecole de Hautes Etudes théologiques* pour les clercs indigènes. M. Flament fut nommé supérieur de l'Institut nouveau. Il avait comme confrères et professeurs : MM. Henri Crapez, Georges Prevost et Grégoire Dimitriadès. Tous trois résidaient à Chala où M. Crapez était supérieur. Ils venaient pour leurs cours au Pétang, siège de l'école, qui ne réunit qu'un tout petit nombre d'élèves, six ou sept, parmi lesquelles se trouvait M. Chow, promu en 1946 archevêque de Nanchang. L'école eut une fort brève existence (deux ans à peine), car sur ces entrefaites, l'*Université catholique* de Péking ouvrit ses portes avec la prévision de chaires de théologie et philosophie. Devant ce nouvel état de choses, M. Flament devint donc curé du Sitang en 1924. Outre les occupations inhérentes à toute paroisse, le nouveau curé eut encore à organiser au Sitang même une école préparatoire au petit séminaire de Péking.

En cette même année 1924, du 15 mai au 12 juin, un fameux synode réunit à Shanghai tous les vicaires et préfets apostoliques de Chine. La réunion était présidée par Mgr Costantini, délégué apostolique. M. Flament y assistait comme un des cinq conseillers techniques du président de l'Assemblée (voir *Annales*, t. 90, p. 485).

En 1927, M. Flament quitte la cure du Sitang et rentre à Chala, comme professeur de morale et de droit canon ; il y demeura jusqu'en juillet 1935. Encore une fois il se retire au Pétang où il poursuit ses études. Il avait été nommé sur ces entrefaites *théologal* du vicariat et *président de la Commission synodale* qui siégeait à la délégation apostolique, sous la haute direction de Mgr Zanin, et qui publiait une revue documentaire : les *Dossiers de la Commission synodale*.

Sur ces entrefaites, M. Flament revint en France en 1933, comme délégué à l'Assemblée générale de 1933, qui élut M. Souvay comme Supérieur général. Dans tous ces emplois et sans jamais perdre de temps, M. Flament, comme il le fit durant toute sa vie, étudiait sans cesse. Il avait déjà publié en France quelques ouvrages qui furent remarqués en leur temps.

Ainsi, M. Flament contribua à une publication documentaire de circonstance (consécration de la chapelle du grand séminaire : avril 1896) : *la chapelle et les bâtiments du grand séminaire de Montpellier*, 1896, Montpellier, xvi-128 pages (cf. *Annales*, 1896, p. 413). Les pages 106-112 de cette brochure résument en ses grandes lignes l'histoire du grand séminaire depuis que, par Mgr Thibault, il fut confié, en 1844, aux Prêtres de la Mission. Comme supérieurs, l'on eut : Flagel (août 1844-sept. 1846), Baudrez (oct. 1846-oct. 1847), Peyrac (1847-1865), Laplagne (1865-1872), Eugène Tournier (1881-1883), Augustin Dupuy (1883-1893), François Verdier (1893-1903). Ce fut à Montpellier que M. Flament composa et éditait son remarquable ouvrage, fruit de son enseignement : *les psaumes traduits en français sur le texte hébreu*. Montpellier, 1897, 170 pp., (*Annales* 1898, p. 467), qui eut

une seconde édition, en 1898, à Paris, chez Bloud et Barral, xxii-224 pages. Dans un autre ordre de préoccupations, M. Flament a collaboré notablement à un livre de chants avec musique: *Cantional*, vi-216 pp. (grand séminaire de Montpellier, 1902) (*Annales*, 1902, pp. 471-472). Chants liturgiques, cantiques dans le goût du temps (chaque génération a les siens : les nôtres auront aussi leur déclin... c'est la vie), quelques chants profanes et des textes provençaux. A signaler, dans ce recueil, les textes nombreux, signés R[ené] F[lament] et la musique des artistes montpelliérains : Dellerba, Clément Vidal, Joseph Praneuf, etc...

En Chine, M. Flament put éditer trois volumes de dogmatique : *Conspectus theologiae dogmaticae* (viii-420 ; 80 ; 584 pages) (*Annales* 1922, pp. 432-434). Signalons *De jure civili inter Sincenses notulae*, Pékin 1923, 20 pages) ; *Adjumenta pro regimine Missionum* (en collaboration avec M. Fabrègues), Paotingfu (1914, 630 pages) ; *Glossarium Juris canonici : De processibus, De judiciis* (en 1928) ; *Normae generales ; De clericis in genere* (1930). *Pastoralia adjumenta pro regimine Missionum* : (1923) *Commentarium facultatum. Synchronismus biblicus* (1923, 8 pages), etc...

Bien plus nombreux sont les autres écrits et notes qu'a laissés M. Flament. Les travailleurs n'utilisent pas d'ordinaire toutes leurs notes... Hélas ! généralement au lendemain de leur mort, la corbeille à papier absorbe avidement les papiers informes ou inutilisés. *Habent sua fata libelli* !...

Dans ces divers travaux, M. Flament eut à cœur de faciliter au clergé chinois l'étude des sciences sacrées et l'exercice du saint ministère. Sa vie fut une leçon qu'il donna avec son tempérament, son énergie, ainsi que les caractérise le témoignage autorisé d'un de ses confrères de Chine, qui l'a bien connu et apprécié.

Cet idéal de servir la cause de Dieu l'anima dans ces travaux, postes et emplois. Sa régularité se manifestait toujours par une grande fidélité aux exercices de communauté, et le soin apporté à la préparation de ses classes et de tous ses ministères.

De caractère assez fermé, il ne s'ouvrait pas facilement. Il était exigeant et même sévère : à cause de cela, on le fréquentait assez peu. On l'estimait beaucoup pour son savoir et sa valeur intellectuelle, mais on n'allait pas volontiers chez lui. D'autre part, ses idées très arrêtées sur les gens et les choses déconcertaient assez. Certainement, avec un tel caractère, il a dû souffrir de ses confrères, mais il a fait aussi souffrir ses collègues et professeurs.

Cela n'empêchait pas de reconnaître ses profondes et sérieuses qualités, ses notables vertus. Le respect de l'autorité était remarquable chez M. Flament. Jamais la moindre critique à l'endroit des décisions, tant des Papes que des Congrégations romaines, fidèle obéissance aux ordres des supérieurs de la Congrégation ou des chefs des diocèses.

D'autre part, sa dignité sacerdotale lui attirait le respect universel. Sa tenue, sa conversation restaient toujours d'une gravité et modestie exemplaires. Jamais un mot trop familier, jamais une parole vulgaire ou une anecdote tant soit peu légère. Aussi, quand en récréation un confrère se permettait un langage assez libre, il ne faisait pas d'observation, mais il se retirait simplement dans sa chambre.

Il agissait de même quand, dans la conversation, on attaquait la réputation du prochain. Sa discrétion et sa modestie étaient vraiment remarquables. Jamais on ne l'entendait parler de lui-même, de sa famille, de ses fonctions. Aussi, quand il fut conseiller de la délégation apostolique, il savait, à ce titre, sans doute bien des choses, qui auraient pu piquer la curiosité, mais jamais la moindre allusion ne laissait deviner quoi que ce soit.

M. Flament demeurera toute sa vie un travailleur acharné. Toujours fidèle à sa cellule, on le trouvait à son bureau, occupé à lire ses auteurs ecclésiastiques : théologie ou droit canon, ou bien à étudier la langue chinoise. Promenades, sorties en ville étaient inconnues pour lui.

Enfin, c'était un Lazariste modèle, parfait observateur de la Règle, sans le moindre ménagement, et sans manquer à un exercice de communauté.

Son extérieur était plutôt froid et réservé, mais une fois la glace rompue, sa conversation était intéressante et enjouée.

Les pauvres ne recouraient jamais à lui en vain. Les jours de confession, sa porte était assiégée par les pénitents, surtout par les enfants, car il avait un faible pour la jeunesse, et celle-ci d'ailleurs manquait facilement de patience pour faire de longs stages devant le confessionnal.

Pour traduire la reconnaissance et la gratitude que lui consacraient ses confrères et les missions de Chine, un service funèbre eut lieu dans l'église paroissiale de Longjumeau (Seine-et-Oise), le 14 septembre 1954. Dans cette banlieue parisienne, tout proche de Villebon, un frère de M. Flament s'est établi depuis 1914-1918. Aussi, à cette cérémonie, se trouvaient, avec plusieurs confrères, deux évêques missionnaires de Chine, Mgr Montaigne et Mgr Tchén. Quelques séminaristes et étudiants assuraient chants et cérémonies. Tout fut pieux et confraternel dans cet hommage, comme dans l'évocation du cher défunt que lut M. Trémorin, célébrant de ce jour, et lui aussi, ancien curé de Tonglu. La Chine se profilait sur les cinquante dernières années de cette apostolique vie de quatre-vingt-douze ans.

6 septembre. — Annoncé et attendu depuis plusieurs semaines. M. Tichit arrive aujourd'hui à Paris en compagnie de M. Jacques Huysmans, assistant de la maison du Pétang, à Pékin : deux nouveaux glorieux expulsés. Un chacun sait que le visiteur de Chine-nord, renvoyé comme tous les autres missionnaires, a subi pour sa part quelque trente-trois mois de rude prison et de cruelles sévices (25 juillet 1951-24 avril 1954). Libéré, comme plusieurs autres, dans un pitoyable état de santé, il a déjà dû s'arrêter et séjourner quelque temps à l'hôpital Saint-Paul de Hong-Kong.

Peu après son arrivée à Paris, où la sympathie de tous accueille les deux missionnaires de ce jour, M. Tichit, dès le 9 septembre, doit entrer à l'hôpital Saint-Joseph, pour essayer de refaire son organisme maltraité et calmer un système nerveux surexcité : le sommeil n'a encore pu revenir bien régulier, malgré tous les efforts et médications. En dehors des lignes d'interview plus ou moins fidèles que fait subir la presse à l'affût des nouvelles sensationnelles, M. Tichit nous donne une conférence où il laisse parler ses souvenirs. Plus tard, il parvient à mettre sur le papier, un peu de son effrayante histoire : cet emprisonnement qui s'étale sur trente-trois mois. Quelle suite de

souffrances ! Quelle providentielle protection d'échapper à une telle suite de mauvais traitements ! Ce témoignage de M. Tichit demeure un texte précieux que les *Annales*, après d'autres *Bulletins*, se doivent de retenir, car ils sont étonnamment suggestifs.

Arrestation

Je fus arrêté, le 25 juillet 1951, au Pétang, la résidence épiscopale de Pékin. C'était la Saint-Jacques, jour de fête de l'assistant de la Maison, M. Huysmans. M. Cartier, supérieur du grand séminaire de Chala, était venu, en apportant deux canards pour rehausser le menu ; le Père Rebruy, missionnaire de Selvent, venu nous apporter quelques nouvelles, voulut bien rester pour partager notre repas qui fut simplement gai. Après cela, chacun fit un bout de sieste. Quand je me levai, le Père Struyven, prieur des Trappistes, me fit une courte visite. Je lui donnai un paquet de billets de banque que je lui avais promis, et aussitôt après j'eus la visite d'un policier du quartier qui me demanda d'aller à la porterie prendre livraison d'une caisse de livres que j'avais livrée à la police pour inspection. J'arrivais devant la porte de la chambrette dans laquelle se trouvait déposée la caisse en question, quand se présentèrent devant moi une douzaine de policiers avec casques, armes et uniformes de la police centrale. Le premier, chef de groupe, venant directement sur moi, me dit : « Comment t'appelles-tu ? » — « Ti tsun i », lui dis-je, « Viens avec moi », et il demanda à quelqu'un de la maison où se trouvait une chambre vide. On lui indiqua la chambre du procureur de la Maison, qui était juste en face de nous. Il m'y conduisit aussitôt, me fit asscoir, m'enleva les lunettes qu'il mit dans sa poche ; puis il me fouilla et me laissa sous la garde d'un policier de notre quartier. Je restais silencieux dans cette position pendant deux heures. Je me disais : « C'est une mise en scène pour m'expédier en Europe. Je ne serai pas le seul », pensais-je, en entendant les pas des policiers qui allaient et venaient, affairés, sous les vérandaes, en train de chercher des prêtres.

Vers les quatre heures et demie, le chef qui m'avait conduit dans la chambre revint, se plaça droit devant moi, et, en le tenant des deux mains, me présenta mon mandat d'arrêt : « Nous, Ronjonitrine, ministre des Forces de la Sûreté Nationale, ordonnons l'arrestation de « Ti tsun i » pour activités contre-révolutionnaires. » La lecture finie, il mit le mandat dans sa poche, et me mit aux mains les menottes, me dit de sortir et d'aller droit vers la première jeep stationnée dans la cour d'entrée. Je montais ; nous étions quatre : le conducteur, deux policiers et moi. D'autres jeeps étaient derrière nous. Quand tout fut prêt on démarra. Après avoir passé la grande porte de la résidence du Pétang, nous allâmes droit vers le sud. De chaque côté de la rue se trouvait une rangée d'orphelines de la Mission qui chantaient des chants patriotiques. Arrivés à la grande rue appelée « Si hus men », nous tournâmes à gauche ; arrivés au « Bureau des Recherches Scientifiques », à côté de la Bibliothèque nationale, nous primes une petite ruelle vers le nord et à cent cinquante mètres nous entrâmes par un portail dans une grande cour. Les autos s'arrêtèrent et on me cria de descendre. Comme j'avais les mains liées je ne pus faire autrement que de sauter. La secousse brisa net les menottes par le milieu, si bien qu'arrivé à terre, je me trouvais avoir mes deux poignets libres et ornés chacun d'un bracelet. Je ne pus m'empêcher de rire et de dire au policier qui était en face de moi : « Vos menottes sont plutôt

fragiles. » Il me répondit : « Attends, on t'en trouvera des meilleures. » Là-dessus, ce policier me remit à un soldat qui me mit face à une porte peinte en noir, comme on met un enfant en pénitence. De temps en temps, j'entendais le soldat manœuvrer la culasse de son Mauser et je ne pouvais empêcher un frisson de me courir dans le dos. Au bout de vingt minutes, il me fit entrer dans une petite salle, et me fit asseoir par terre face au mur. Là, je n'étais pas seul. Nous étions une douzaine, à une distance de trente centimètres l'un de l'autre, assis tout autour de la salle, face au mur. Nous étions surveillés de l'extérieur par une sentinelle qui nous criait de temps en temps à travers les fenêtres ouvertes : « Baissez la tête ! » Je jetais cependant un coup d'œil discret sur mes voisins. Je remarquais que mon voisin de gauche était un chrétien de Kirin, Mandchourie, nommé Lien Tsaitsing. J'entendis sans qu'il me fût possible de le regarder, quelqu'un fredonner tout bas un cantique à la Sainte Vierge sur l'air : De Marie, qu'on publie. Environ toutes les huit minutes, quelqu'un quittait la salle, et chacun avançait d'une place. Quand ce fut mon tour, on me mena dans une chambre contiguë. C'était là qu'on faisait l'inscription des prisonniers entrants. On me demanda mon nom, mon âge, mon adresse et mon pays d'origine, puis le gardien de service me conduisit dans un bâtiment traversé dans le sens de la longueur par un couloir, avec des chambres numérotées des deux côtés, disposées en arêtes de poisson. Nous arrivâmes devant la cellule, numéro 20. Le gardien me l'ouvrit, me glissa dans l'intérieur, et referma la porte sans rien dire. Je me trouvais maintenant dans une salle de six mètres de long, sur quatre mètres de large ; les deux tiers en étaient occupés par un bat-flanc de bois, l'autre tiers servait de passage. Quand j'entraais, les prisonniers étaient divisés en deux groupes, disposés en rond, assis en tailleur sur le bat-flanc. L'un d'eux descendit à terre, me demanda mon nom ; ma profession, mon âge et me dit de m'asseoir sur les planches contre le mur, sans m'appuyer. Il appela un des hommes qui fit un bond jusqu'à nous : « Occupe-toi du bleu, lui dit-il, et donne-lui les premiers principes », il s'en alla. « Je suis T'sai pao Kang, dit le moniteur improvisé ; mon père s'appelait Ts'ai tung lang. Il a été dans le temps ministre des Finances à Pékin ; mon oncle est Ts'ai tung kai, actuellement membre du gouvernement du peuple. Et moi, je suis un ennemi du peuple en prison. Nous sommes onze dans cette chambre ; tu fais le douzième. Nous sommes tous des ennemis du peuple. Notre vie passée n'est qu'un tissu d'erreurs et de crimes. Le gouvernement qui aurait pu nous réduire à néant comme nous le méritions, nous a mis ici pour nous donner l'occasion de reconnaître nos fautes passées, les regretter profondément et à la place des idées révolutionnaires qui nous ont conduits sur le chemin de perdition, équiper notre cerveau de principes nouveaux qui seront pour nous un guide sûr pour l'avenir. »

Les interrogatoires

Une voix cria dans le corridor : « Heure du coucher ». T'sai pao Kang me quitta et comme les autres s'allongea sur le bat-flanc pour dormir. A ce moment, la porte de la cellule s'ouvrit, et on cria : « Ti tsun i ! » « Sors vite », dit le petit chef de la chambre. Je chaussais en vitesse mes souliers et me précipitais dans le couloir : cinq ou six pas et j'étais dehors. Je me trouvais devant un soldat qui m'attendait. Il tendit vers moi un

Mauser, et de l'autre main m'indiqua le chemin vers l'est en me disant : « Marche. » J'allais dans la direction indiquée et traversais la cour d'où j'étais descendu d'auto dans la journée, et quand je fus arrivé presque à la porte d'entrée par où j'étais arrivé, il me cria : « A droite ! » Cette fois, je me trouvais dans une petite cour, devant une chambre où il y avait de la lumière. « Nous sommes arrivés, cria le soldat. » — « Entrez », cria une voix de l'intérieur. Je poussais la porte, le soldat entra derrière moi, me fit mettre debout contre le mur du fond, face à l'autre bout où se trouvait une table derrière laquelle se trouvait assis un petit bonhomme noiraud, en uniforme de communiste, la casquette bien enfoncée jusque sur les yeux ; à côté de lui était une jeune fille d'environ dix-huit ans, en uniforme, elle aussi, qui avait l'air d'être sa secrétaire. Le soldat se mit debout à côté de la table, en se donnant un air protecteur. « Comment t'appelles-tu ? » me dit l'homme enfoncé dans la casquette. — Quel âge as-tu ? D'où viens-tu ? Quel est ton pays d'origine ? Et pour quelle raison as-tu été arrêté ? — Je ne sais pas pour quelle raison j'ai été arrêté. — Ah ! tu ne sais pas. — Je ne saurais dire comment, mais c'est un fait que je ne sais pas. — Alors tu te crois encore en liberté, tu penses que tu peux encore à volonté tromper le peuple chinois ; détrompe-toi. Tu es maintenant ici au tribunal du peuple et tu ne pourras en sortir qu'en confessant tes crimes passés et en donnant des signes certains de repentir. Il y a devant toi deux voies : celle de la vie et celle de la mort, et maintenant choisis. Je te donne cinq minutes pour réfléchir. »

Les cinq minutes étant écoulées, il me dit : « Eh bien ! — Je ne sais pas », dis-je. Il dit alors au soldat : « Ramène-le en cellule, mets-lui les chaînes de douze livres, et donne l'ordre au chef de chambrée de le faire mettre debout toute la nuit jusqu'à nouvel ordre. »

De retour, arrivés devant le bâtiment dans lequel se trouvait ma cellule, le soldat me cria « arrête ! » Il pénétra dans le bureau de service et en sortit avec une chaîne, une enclume et un marteau, me fit mettre assis par terre et me riva les deux anneaux, un à chaque jambe ; puis il me conduisit dans la chambre numéro 20, en passant la consigne au chef de cellule. Celui-ci me lançant un regard furieux, me plaqua contre le mur de l'est, en me défendant de m'appuyer, nomma un prisonnier pour me surveiller pendant la nuit. Debout dans le silence de la nuit, je me disais : « Pourquoi ai-je été arrêté ? Qui pourra me dire le mot de l'énigme ? » Je finis par m'arrêter à l'idée que c'était l'effet d'une vengeance et je soupçonnais un nommé Lung Kunyou, que j'avais accusé autrefois au tribunal, qui avait maintenant une place importante dans le gouvernement et qui m'avait fait parvenir des menaces. « Je ne puis pas dire cela au juge, me disais-je, ce serait compliquer les choses. » Le jour apparut dans la chambre, mes compagnons se levèrent, et de nouveau assis en deux groupes sur le bat-flanc, ils continuèrent à discuter entre eux. Le thème était : « Les cent dernières années d'histoire de la Chine, et les invasions impérialistes. » A neuf heures, le repas fut servi : pains de maïs cuits à la vapeur, et un bol de bouillon extra-léger dans lequel flottaient quelques parcelles de tomates. Je ne pris que le petit bol de bouillon. Je fis de même au repas de l'après-midi qu'on servit après quatre heures et demie. Enfin, le soir, je fus appelé chez le juge, et

ayant été incapable de répondre à la question posée déjà la veille, j'en revins avec les menottes aux mains ; celles-ci me serraient terriblement, car c'étaient des menottes pour poignets chinois, d'ordinaire assez fluets, et quand le soldat les passa autour des miens, il dut se servir de ses genoux pour faire joindre les bouts. J'avais ce qu'on appelait dans les moments de détente, l'équipement complet, et je montais la garde contre le mur de la chambrée. Les nuits suivantes, le juge me dit de raconter ma vie depuis l'enfance. Je la racontais trois fois ; puis, passant à un autre exercice, il me demanda de raconter dans tous les détails, mes relations avec toutes les ambassades de Pékin. Nous parcourûmes ainsi l'ambassade des Etats-Unis, celle d'Angleterre, celle de l'Inde, celle de France, celles d'Italie, de Belgique, de Hollande, de Tchécoslovaquie, et enfin celle de l'Union soviétique. Une autre nuit ce fut le tour de mes relations avec les membres du Kuomintang. Cela fait, une autre nuit, nous entreprîmes un voyage à travers toute la Chine. Il me fallait dire quels étaient dans chaque ville les amis que j'avais, ou simplement ceuz avec qui j'avais été en relation, ne serait-ce qu'une fois, et ne serait-ce que par écrit : ce voyage autour de la Chine prit un bout de temps : parti de la cellule à neuf heures du soir, j'y revins à la pointe du jour suivant.

Un incident et ses conséquences

Debout jour et nuit, les poignets et les jambes serrés comme dans un étau, j'eus bientôt les membres enflés au point que le médecin de la prison intervint le dixième jour de mon internement, je quittais les chaînes et les menottes à l'endroit où on me les avait mises. Je fis cinq ou six pas pour revenir dans ma cellule. Je ne fus pas plutôt entré que le chef de la cellule me dit : « Pourquoi le gouvernement t'a-t-il enlevé les chaînes et les menottes ? » Je lui répondis : « Je ne sais pas. » — « Tu oses dire que tu ne sais pas ? » et il détacha son ceinturon de cuir, le plia en deux, et s'avança sur moi. Je lui dis alors : « Ne me frappe pas, car si tu me frappes, je répondrai. » Il brandit alors son ceinturon pour me frapper en plein visage. Je n'attendis pas que le coup arriva sur moi. Je pris le petit chef à la poitrine, par ses habits, et l'envoyai sur le bat-flanc où il tomba sur le dos. Son voisin, un général de Yen shi shan, nommé Chen joui, se précipita alors sur moi. Je le pris de la même façon et de la même façon le jetai sur le bat-flanc. Il tomba sur le côté droit, eut l'épaule et le bras contusionnés au point de ne pouvoir les mouvoir pendant trois mois. C'est alors que les autres, tous ensemble, se précipitèrent sur moi. Mais j'étais décidé à défendre ma vie, et risquant le tout pour le tout, je tapais ferme et j'en mis plusieurs hors de combat. Malheureusement, ils étaient plus nombreux, et surtout, ils s'armèrent de leurs souliers, si bien qu'au bout d'une demi-heure, je gisais à terre sans connaissance. Quand je revins à moi, j'avais de nouveau les chaînes et les menottes, et ce fut la station debout jour et nuit au fond de la cellule, et les interrogatoires de nuit. Au bout du douzième jour, mon esprit commençait à battre la campagne, et je me souviens qu'étant devant le juge, à un moment, je cessais de le voir et de l'entendre, et je me représentais un groupe important de chrétiens auxquels je faisais un sermon ; une fois, en cellule pendant la nuit, je me représentais que j'étais dans un bel hôtel de la ville de Tien-Tsin ; je voyais par une fenêtre ouverte, un paysage d'une beauté ravissante, et pour faire une promenade à travers

les arbres en fleurs, je me mis à secouer fortement la porte de la cellule, si bien que la sentinelle fut alertée et notre chef de chambrée aussi. On me recolla brutalement contre le mur ; mais le mirage est plus fort que tout, et je retournais cinq ou six fois donner des coups d'épaule contre la porte pour l'ouvrir. A partir de ce moment, je perdis conscience de la vie réelle, et je vécus la vie d'un somnambule, jusqu'au jour où, sur l'intervention du docteur de la prison, le chef de l'établissement ordonna qu'on m'enlève de nouveau chaînes et menottes. Mes jambes, à ce moment-là, étaient tellement enflées que, désespérant de les voir revenir à l'état normal, et craignant la gangrène ou le tétanos, on avait décidé de me les couper. Je ne sais quel hasard voulut que juste à ce moment-là, durant la nuit, la peau du mollet tendue comme une peau de tambour, se fendit en forme de T majuscule, et permit un écoulement qui diminua la tension, laquelle devenait insupportable. A partir de ce moment-là, c'est-à-dire un mois après mon internement, on me mit petit à petit au sommeil tout en maintenant les interrogatoires de nuit. On pansa quotidiennement mes blessures. Et quand les froids arrivèrent, on me fit faire, dans la prison même une paire de bas et de souliers-bateaux, car j'avais marché jusque-là pieds nus, faute de trouver des bas et des souliers à la mesure de mes pieds d'éléphant.

L'endoctrination

A la fin de novembre, on me fit passer à l'endoctrination avec mes compagnons de cellule. Cette endoctrination, c'est l'entraînement à la vie de la nouvelle société organisée selon les principes du communisme. Il est évident que cet entraînement ne peut se faire sans changer complètement la mentalité de ceux qui ont vécu en dehors du courant communiste. Et c'est à changer la mentalité que visait surtout l'endoctrination. La première idée inculquée est que, dans la nouvelle société, l'individu ne compte pas ; c'est la masse qui est tout. Voilà pourquoi le but de la vie ne doit plus être comme par le passé, de se faire une situation qui permette de dominer la masse et de l'exploiter, mais au contraire de se fondre dans cette masse et de la servir. L'individualisme et l'amour de soi a été la grande erreur qui a conduit tous les prisonniers à des fautes et des crimes contre le peuple ; maintenant ils doivent se plier à tous les désirs de la multitude et apprendre en prison à s'anéantir eux-mêmes, et quand ils auront donné des preuves certaines de repentir et fait montre de souplesse dans l'adaptation à la nouvelle vie, alors le gouvernement pourra considérer s'il y a lieu de rendre l'un ou l'autre de ces prisonniers à la liberté. Mais ce n'est pas là l'œuvre d'un jour. Mao-tsé-toung a dit : « Pour changer la mentalité d'un réactionnaire, il faut dix ans ».

La libération

La journée en cellule avec l'endoctrination passe assez vite : pensez, onze heures par jour d'études des théories communistes. Le reste du temps, il faut assurer les corvées, laver son linge, coudre ses habits, on n'a pas le temps de penser à l'avenir ; on finit par vivre au jour le jour sans se préoccuper du lendemain. Et c'est un bien, car dans l'enfer de la cellule, on mourrait de chagrin. La libération vint pour moi comme une surprise. Elle fut cependant préparée : ainsi, le 17 janvier 1954, un gardien de la prison entra vers deux heures de l'après-midi dans notre cellule, et nous dit : « Sortez tous dans la courrette du

sud, prendre l'air pendant vingt minutes. » Arrivés sur le terrain en question, le gardien m'appela en particulier et me dit : « Que penses-tu de cette largesse du gouvernement ? » Je lui dis que c'était à cause des santés qui flanchaient à force de vivre entre quatre murs. Il me dit : « Non. C'est pour montrer aux impérialistes que nous soignons mieux les prisonniers qu'eux. » Cet effet de propagande ne pouvait être atteint que s'il y avait des étrangers libérés. De plus, le 6 avril, je fus envoyé à l'hôpital central de la police pour recevoir des injections de vitamine, chose jusque-là inouïe. Enfin, le 12 avril, au moment où nous allions nous coucher, un gardien de la prison me dit de prendre tous mes objets et de le suivre. J'allais dans la grande cour de la prison, et là on me fit poser mon paquet par terre, et j'allais dans une salle où un juge me lut la sentence d'expulsion pour toujours, du territoire chinois. Après cela, en compagnie de Vietnams, un Français emprisonné en mars 1951, je fus conduit à Tien-tsin ; le 23 avril, je prenais le bateau, et le 29, j'arrivais à Hong-Kong, où une population heureuse semble ne pas connaître la crainte et la frayeur que le sadisme communiste font régner sur tout le territoire chinois.



La relation — volontairement restreinte — de M. Jacques Huysmans, l'autre rescapé que nous accueillons en ce jour, se penche sur les trois longues années de son emprisonnement et de ses souffrances. Ces pages font revivre un peu de ce qu'il a vu et enduré, en essayant d'analyser cette série d'épreuves. Son récit sobre et émouvant retrace la suite des événements qui ont précédé les sombres journées et sa vie dans les prisons communistes à Péking. Cet émouvant témoignage demeure une page édifiante, pleine d'instructions : elle ouvre à nouveau nos yeux et attire notre attention devant ces révoltantes atrocités. Et puis, que de vies de prisonniers dont nous ne saurons jamais aucun détail ! Remonté à la surface, sans passion et froidement, ce flot de sang et de tortures (tout n'est pas dit ici), crie vengeance et miséricorde, tout ensemble. Il suffit d'écouter et de méditer, parmi plusieurs autres, ces témoignages et ces dires de martyrs.

ARRESTATION ET EMPRISONNEMENT
(Péking, 26 juillet 1951-28 mai 1954)

(Compte rendu par M. Jacques Huysmans)

Pour bien saisir la suite des événements, il me faut mentionner quelques circonstances qui eurent lieu bien avant mon arrestation.

Tout d'abord, au mois de mai 1951, Ly Kiun Ou, vicaire général du cardinal Tien ko Shing Thomas, et en son absence depuis 1947, administrateur de l'archidiocèse de Péking, nous fit savoir qu'au Pét'ang, qui était toujours la maison des Lazaristes, les prêtres européens, à savoir, MM. Tichit, Joseph Gâté, Louis Gâté, Duvigneau, Thébault, Couybes, Huysmans, Verhaeven, et Frère Van den Brandt, devaient désormais vivre à part dans les bâtiments au nord de la cathédrale, où ils auraient réfectoire, chapelle, salle de récréation, cuisine. Pratiquement, il nous défendait d'avoir des relations avec le clergé indigène du Pét'ang. J'avoue que ce coup me fut très dur, au point que je protestais auprès de M. Tichit, mon supérieur, et le priai de ne

pas admettre un pareil procédé pour notre propre maison. C'était l'époque où le gouvernement communiste, ayant demandé l'autonomie administrative de l'Eglise de Chine, M. Tichit, d'accord avec ses consultants, nomma M. Pierre Soun, visiteur des Lazaristes du nord de la Chine, M. André Tchang, supérieur de la maison du Pét'ang, Augustin Ly, supérieur du séminaire régional de Chala; Thaddée Shu, procureur de notre procure de Tientsin; Paul Chan, supérieur du Tong T'ang, et Jean Yang, supérieur de Tientsin.

Un deuxième incident fut le Jugement populaire que le clergé indigène du Pét'ang, pressé par le Gouvernement populaire, fit subir à quelques prêtres européens. De grandes affiches, apposées au mur extérieur du Pét'ang, étaient les chefs d'accusation contre MM. Tichit, Huysmans, Pierre Soun, André Tchang et Paul Tchang, curé de la cathédrale. Mon accusation fut formulée par le curé du Nan T'ang, M. Liou Fou Tong, qui m'accusa de monter contre les communistes, les Sœurs de l'orphelinat du Jen ts t'ang et de l'hôpital Saint-Vincent, de les empêcher de prendre part aux manifestations pro-communistes en ville; M. Pierre Che, prêtre séculier de soixante-quatorze ans, alla même jusqu'à parler au micro en ville contre nos menées impérialistes... Pour être juste, je dois ajouter que l'un et l'autre, MM. Liou Fou Tong et Pierre Che se sont rétractés, et ont fait amende honorable, le premier au Nan t'ang, le second au Pét'ang, dans la cathédrale même. Ce jugement populaire cependant n'eut pas lieu; le temps fit défaut, car le Gouvernement nous interna dans la prison politique de la ville.

Un troisième fait, également significatif, fut l'établissement dans les églises de la ville de Péking du Comité de Réforme (Ko shing hoei). Le ministre des Affaires étrangères, Chow en Lai, avait demandé l'adhésion de l'Eglise catholique en Chine aux trois autonomies, économique, administrative, doctrinale. De nombreuses conférences des membres du clergé de la ville eurent lieu au Pét'ang et jamais un prêtre européen ne fut invité à y assister. Tout le monde tomba d'accord pour l'autonomie économique: l'Eglise catholique en Chine devait subsister par ses propres moyens et ne plus avoir recours à toute aide pécuniaire venant de l'étranger, soit de Rome, soit d'Amérique, soit d'Europe. Il en fut de même de l'autonomie administrative de l'Eglise en Chine: son administration devait être entre les mains de Chinois. Mais le point crucial fut l'autonomie doctrinale. Sur ce point, le clergé fut divisé: les uns la rejetèrent complètement, d'autres firent la distinction suivante: on continuerait toujours à suivre les directives de Rome pour tout ce qui regarde la foi et les mœurs, mais non pour la politique impérialiste du Souverain Pontife. Le but du Gouvernement était de former une église nationale, séparée de Rome, partant une église schismatique. Chow En Lai, ministre des Affaires étrangères, lors d'une réunion à Péking du clergé indigène, à l'Hôtel de Ville, avait bien déclaré hypocritement, que le Gouvernement ne demandait pas que le clergé se séparât de Rome. Mais on savait à quoi s'en tenir. La minorité du clergé adhéra à ces trois autonomies. Ce furent les progressistes. A la suite, on établit, dans toutes les églises de la ville, le fameux Comité de Réforme, destiné à mettre sur d'autres bases l'Eglise catholique en Chine. Au Pét'ang, ce Comité avait quinze membres, dont cinq seulement étaient chrétiens, et encore quels chrétiens! Dès son installa-

tion, on demanda à M. Tichit, le versement de trente millions de dollars (Jen min piao) pour subvenir aux premiers besoins. Ce Comité règle tout, et pour le spirituel et pour le matériel du Pét'ang. Ainsi l'économe ne peut faire aucune dépense sans ce Comité, qui règle en même temps le service religieux de la cathédrale : pour les messes à dire, pour les confessions, pour la prédication. En signe d'autorité, le chef du Comité, un Kia, fils d'un de nos anciens imprimeurs, a sa place dans le chœur pour les offices religieux. C'est ainsi que M. Liou Fou Tong, le curé du Nan t'ang, qui voulut s'opposer à l'établissement du Comité dans son église, dut donner sa démission et fut remplacé par M. François Ly. Ce dernier, mais pour d'autres raisons, devait être, peu de temps après, excommunié nommément par Rome, et l'église du Nan t'ang fut interdite.

Les sentiments anti-européens allaient s'accroissant de plus en plus. En mai 1951, l'orphelinat du Jen tsé t'ang qui comptait environ mille orphelines, nous fit savoir à huit heures du soir que le comité des domestiques du Jen tsé t'ang avait décidé que désormais aucun prêtre européen ne pourrait plus mettre les pieds à l'orphelinat, qu'un prêtre chinois y dirait la messe et y entendrait les confessions. Malgré les difficultés, nous installâmes le soir même des autels de fortune, puisque la cathédrale nous était également interdite. Peu après, Sœur Supérieure, Sœur Raymond et Sœur Bernadette Geurce, son assistante, durent quitter l'orphelinat. Elles allèrent demander l'hospitalité aux Franciscaines Missionnaires de Marie qui les reçurent à bras ouverts. Elles étaient les dernières Sœurs européennes du Jen tse t'ang, toutes les autres Sœurs européennes étaient déjà parties, soit pour l'Europe, soit pour le Japon. Quand Sœur Raymond et Sœur Geurce quittèrent la maison, leurs maigres bagages furent examinés par le Comité que le Gouvernement, en vue de s'emparer de l'Œuvre, y avait déjà installé. Un des membres de ce Comité était une ancienne enfant de l'orphelinat, Liou Ou Ts'ai. Le Jen tse t'ang étant très populaire à Péking, le Gouvernement ne recula pas devant la calomnie. A certaines périodes de calamités publiques, lors de la Boze en 1900, au temps des sécheresses, inondations et guerres si nombreuses en Chine (surtout le conflit sino-japonais) comme la mortalité infantile avait été fort élevée (parfois deux cents décès par an), Sœur Supérieure, tenue pour responsable, fut accusée d'avoir tué nombre d'enfants, et d'être au service de la France impérialiste. En si bonne voie, on se mit à généraliser, et à raison de deux enfants morts par an, on établit le calcul des enfants décédés depuis la fondation de l'an 1866 jusqu'à 1951. Et, renchérissant encore, on avançait que chacun de ces petits aurait pu fonder une famille avec une moyenne de cinq enfants. De la sorte, Sœur Raymond, de par sa faute et cruauté, avait privé la Chine, de dix mille citoyens environ. Et ceux-ci auraient fondé d'autres familles... Et ainsi l'on arriva à des millions de personnes ! Sœur Raymond fut donc condamnée à la prison. La propagande avait de nouveau produit son effet parmi le peuple de Péking. Mais comme la Sœur était âgée (soixante-douze ans à ce moment) et malade, elle subit sa réclusion de trois mois dans l'infirmerie de la prison, où elle était relativement assez bien soignée. Au bout d'un certain temps, les orphelines furent dispersées dans les divers établissements payens de la ville. Les Sœurs (une quarantaine environ) sont allées chercher fortune ailleurs : soit dans leurs familles res-

pectives, soit dans des ouvroirs, où elles travaillaient comme de simples laïques. Ainsi, comme Sœurs européennes, il ne resta en ce moment à Péking que quatre Filles de la Charité : Sœur Raymond et Sœur Geurce du Jen tse tang ; Sœur Groussard et Sœur Marguerite Moreau, de l'hôpital Saint-Vincent du Pét'ang. Ces deux dernières s'étaient également installées jusqu'à leur départ en 1952 chez les Franciscaines Missionnaires de Marie à Péking.

Au mois de juillet 1951, dans tout le nord de la Chine, il n'y avait plus que quelques Lazaristes européens, répartis comme suit : à Péking, MM. Tichit, Huysmans, Trémorin, Joseph et Louis Gâté, Ducigneau, Thébault, Cartier, Verhaeren et Kavanagh ; à Chengtingfu, M. Bruno ; à Tangchan, dans le diocèse de Youngpingsu, Mgr Jean Herrijgers et son frère Antoine. Tous les autres avaient pu gagner l'Europe.

Comme nous ne pouvions plus exercer aucun ministère, M. Tichit décida de nous envoyer tous à Hongkong, où l'on agirait d'après les circonstances éventuelles de la Chine communiste. Nous nous mines donc en règle avec la police centrale et les diverses ambassades. L'excès de la police fut accordé à tout le monde, sauf à M. Tichit et à M. Ducigneau, le premier à cause de l'importance des offices qu'il avait remplis, le second à cause des démêlés qu'il avait eus en 1943 avec le personnel de l'imprimerie dont il était alors directeur.

Enprisonnement

Nous arrivons au fameux 25 juillet 1951. Comme nous devions partir le 27 juillet pour Tientsin en vue d'y prendre le bateau pour Hongkong (nous avions déjà acheté nos billets), j'étais sorti dans l'après-midi en ville pour y faire quelques commissions et je ne devais rentrer qu'à cinq heures. En revenant, je vis devant le Pét'ang, la place noire de monde, surtout d'enfants de l'orphelinat du Jen tse tang. A la grande porte, je trouvai un policier qui m'interdit l'entrée, disant que l'ordre était de ne laisser pénétrer personne. Ne sachant où aller, je me rendis à l'hôpital Saint-Vincent. C'est là que les Sœurs m'apprirent que vers quatre heures, elles avaient eu passer, dans des autos conduites par la police, MM. Tichit, Pierre Soun, Paul Tchang, Tsi Ignace et Thomas Pien. Tous avaient les menottes aux mains. J'appris par après de M. Tichit, comment se fit cette arrestation.

Je soupai chez nos Sœurs et à sept heures, je me proposai de rentrer au Pét'ang, pour voir ce qui s'y passait. Les orphelines étaient toujours là. Cette fois, le policier qui gardait la porte d'entrée me demanda mon nom. Je répondis par mon nom chinois, Yu Hoei Min. Et lui aussitôt de répondre : « Entrez vite, on vous cherche ! » Après quelques formalités, on me conduisit dans mon ancienne chambre. En passant, je vis sous la véranda, assis, tête baissée et gardant un silence rigoureux, sous la surveillance de plusieurs policiers, les deux frères Gâté, MM. Ducigneau et Verhaeren. J'essayais de demander à M. Joseph Gâté, mon voisin de chambre, ce qui se passait. Mais aussitôt un policier me cria de me taire et me signifia que, sous des peines très sévères, je devais garder le silence et ne communiquer avec personne. Mais le pauvre Joseph n'arriva qu'à me dire qu'il ne savait rien. Le Père me semblait excessivement nerveux. Je lui dis de se dominer un peu et surtout de ne pas se montrer abattu devant ces gens de la justice communiste, au contraire de manifester qu'on n'avait pas peur, qu'on ne les craignait pas.

D'ordinaire, les communistes font passer leurs victimes par cinq phases :

La première : mise aux arrêts dans la chambre même de la victime, avec fouille très sévère du local.

La seconde : interrogatoires, menaces, promesses, accusations en vue d'arracher des aveux.

La troisième : la prison. Et s'il n'a pas encore confessé ses crimes, on continue les tortures, jusqu'à ce que la victime, réduite à ne plus avoir de la volonté, avoue tout ce que l'on veut.

La quatrième : lavage du cerveau par l'endoctrinement, pour faire de la personne qui s'est reconnue coupable, un communiste.

La cinquième : travaux forcés au service du Peuple, soit dans une ferme de l'Etat, soit dans une fabrique, soit dans les mines de charbon.

Première phase :

Vers dix heures du soir on me demanda les clefs de la chambre de M. Tichit. Ne les ayant pas, on alla les chercher chez M. Tichit, en prison. Jusqu'à deux heures de la nuit, on fit la visite de sa chambre, et on continua le lendemain 26 juillet. M. Verhaeren et moi, fûmes obligés de rester dans la chambre de M. Tichit, pendant toute cette perquisition pour témoigner que rien n'avait disparu et aussi pour fournir des explications. C'est ainsi que je dus compter et inscrire l'argent qu'on y avait trouvé. Il y avait bien une dizaine de personnes, parmi lesquelles deux jeunes filles, qui, à la lumière examinèrent des feuilles de papier blanc, dans l'espoir d'y découvrir une écriture secrète.

A neuf heures du soir, on commence la visite de ma chambre. La visite s'annonce très minutieuse ; on fait même de gros trous dans les murs, on soulève des planches du parquet. On examine les livres un par un, on défait quelques tableaux sous verre. La corbeille à papier est examinée à fond ; avec une patience infinie, les petits bouts de papier furent assemblés pour reconstituer les lettres déchirées. Comme choses suspectes, on ne trouva que deux livres de la Légion de Marie, un en anglais et l'autre en chinois. Après, je dus signer un billet, attestant que rien n'avait disparu pendant cette visite. C'est ce que je fis, en mentionnant cependant la disparition de ces deux livres.

Le lendemain, je fus appelé à fournir des explications et traductions, lors de la visite de la grande bibliothèque du Pét'ang, dont je m'étais occupé pendant de longues années. En y arrivant, je constatai un désordre indescriptible, au point que je ne m'y reconnaissais plus. Il y avait là, bien une vingtaine de personnes, dont la plupart étaient des jeunes filles communistes, de quinze à dix-huit ans. Je refusai d'y rester, et le policier me reconduisit dans mon bureau. Comme les communistes travaillaient de huit heures du matin jusqu'à deux heures de la nuit, nous ne pûmes pas nous coucher avant deux heures et tous les jours nous dûmes nous lever à cinq heures et demie.

Deuxième phase :

Pendant la journée du 28 juillet, les policiers avaient vidé le puits que se trouve dans la cour de la « Cloche » du Pét'ang ; ils avaient trouvé, affirmaient-ils, cinq revolvers, plusieurs centaines de balles et un grand sabre (ta tao), dont jadis les soldats du général chrétien Fong yu Siang, se servaient. On nous accusa d'avoir jeté ces armes dans le puits pour échapper à la perqui-

sition et on ajouta ironiquement que : « c'étaient là les moyens que nous employions pour propager la foi en Chine. » A la suite de cette fouille, MM. Thébault, Huysmans, Simon Wang (prêtre séculier) et André Tchang, furent photographiés devant le puits avec les armes à leurs pieds. Cette photographie fut depuis publiée dans les journaux et revues de la capitale. La même scène se répéta le lendemain, à la suite d'un revolver, qu'ils disaient avoir trouvé dans une de nos caisses mises en dépôt au Jen tse t'ang. Il va sans dire que toutes ces histoires d'armes n'existaient que dans leur imagination. Il en est de même d'une boîte contenant douze mausers également récupérés dans nos bagages.

Leur mauvaise foi était manifeste ; tout était de parti-pris et tout convergeait vers notre condamnation. C'est le 29 juillet que nous primes ensemble notre dernier repas, en silence et sous la surveillance d'un policier.

Dans la suite, chacun recut sa pitance en chambre. Donc, le soir de cette journée, à la fin du repas, cinq policiers entrèrent dans le local qui nous servait de réfectoire. Le chef de la bande n'en voulait qu'à moi. Il me traita de « hoai tan » et, sous escorte de quatre policiers je fus conduit dans ma chambre. Je fus interrogé d'abord sur les armes, sur leur provenance, etc... Je répondis qu'il n'y avait aucune arme entre nos mains, que nous en ignorions même le maniement. Ensuite, on m'interrogea sur les objets que nous, Lazaristes, avions en dépôt au Jen tse t'ang. Aussi bien que possible, je leur fis comprendre que, depuis 1946, les Lazaristes n'étaient plus maîtres au Pé'ang, que la Mission de Péking était confiée au cardinal T'ien Ko Shing, que les objets qui se trouvaient dans les deux chambres du Jen tse t'ang, étaient des objets appartenant aux Lazaristes et non à la Mission de Péking comme telle, qu'en plus il y avait des caisses des missionnaires déjà partis, comme celles de MM. Van Waggenberg, Erkclens, Couybes, Van den Brandt. Ils me forcèrent alors de me donner les clefs de ces deux chambres. C'est ce que je fis. C'est ainsi que toutes nos archives tombèrent entre leurs mains. A cette même séance, je dus faire une lettre pour M. Jankolevitch, pour qu'il livrât à la police les deux caisses de documents que M. Tichit y avait déposés. Je fis cette lettre et le consul français, M. Jankolevitch, livra les deux caisses, dont l'une renfermait de très importants documents.

Je recus alors l'ordre d'écrire toutes les fautes de ma vie depuis l'âge de raison jusqu'à ce jour, mais surtout les fautes commises en Chine, et surtout encore les fautes commises depuis février 1949, c'est-à-dire depuis l'occupation de la Chine par les communistes. Je me mis donc à écrire et je m'attachai surtout à certaines vivacités commises en mission pour avoir les enfants à l'école. Je signalai même les gifles que j'avais parfois données pour régler des mariages de nouveaux chrétiens, pour faire baptiser les enfants. De même, je m'attardai à décrire mon esprit impérialiste, déployé quand j'étais directeur au petit séminaire. Mais toutes ces fautes ne satisfirent en aucune façon ces messieurs de la justice. Trois fois, je dus recommencer ma confession, trois fois elle fut déchirée et jetée au panier. Le principal manque, me dirent-ils. « Mais quel est donc ce principal ? » leur demandai-je. Ce n'est pas possible, me répondirent-ils, qu'une personne comme vous, qui avez commis tant et de si grands crimes, ne se les rappelle pas. — Je le regrette beaucoup, répondis-je, mais je n'arrive vraiment pas à vous comprendre.

Aidez-moi un peu, peut-être arriverai-je à vous donner satisfaction. » Ils me dirent alors : « Après vos repas, n'arrive-t-il pas qu'entre vous, confrères, vous parliez de la politique mondiale et de la Chine ? » Et moi aussitôt de répondre : « Certes, oui, mais quel mal y a-t-il ? Tout le monde en fait autant. » — « Mais, c'est de l'espionnage, cela ! » répondirent-ils. « Et qu'avez-vous dit entre vous, pour ce qui concerne la Chine ? » — « Mais, ce que j'avais entendu dire en ville et ce dont tout le monde parlait ; par exemple, que Mao Tsé TOUNG était gravement malade, etc... » On me dit alors de faire une déclaration par écrit, par laquelle je me reconnus coupable d'espionnage. Et comme je refusais, on me mit les menottes. Ils consentirent à la fin à ce que, dans ma déclaration, j'omisse le mot d'espionnage. Je signai et les menottes me furent enlevées.

Peu après, je dus subir de longs interrogatoires sur les affaires de la Boze de 1900 ; et l'on me fit même dresser une carte, un croquis indiquant les limites du Pét'ang, du Jen tse t'ang, de l'hôpital Saint-Vincent et du Joséphinat avant la Boze. Ce même jour je dus subir un interrogatoire qui, sans interruption, dura de neuf heures du soir à quatre heures du matin. Je me rappelle entre autres qu'ils m'exhibèrent la copie d'une lettre que, soi-disant, ils avaient trouvée parmi les papiers de M. Tichit. La lettre, évidemment fausse, m'était adressée et prétendait venir de M. Bréal, consul français à Péking. Elle était ainsi conçue :

« Mon Révérend Père,

« Je vous prie de passer ces jours-ci à nos bureaux pour toucher l'argent destiné aux personnes que vous connaissez. Jamais la France n'oubliera les services que vous lui rendez en ces temps difficiles, et, à l'occasion, saura se montrer reconnaissante.

« Agrérez, mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments les plus distingués. — BRÉAL. »

Le but était de me condamner comme espion et de me faire avouer qu'à cette fin j'avais des personnes à mon service. Sans leur dire que ce papier était un faux, je n'ai cependant d'avoir reçu cette communication.

Ils me montrèrent également une autre lettre, celle que j'avais écrite à M. Op Hey, professeur d'écriture sainte à Chala. Cette missive était authentique. Et ce fait m'apprit que la police avait opéré une descente à Chala et y avait trouvé cet écrit. Un point les intriguait : je conseillais à M. Op Hey de partir, car je ne pouvais faire pour lui ce que j'avais tenté pour M. Martin, à savoir, d'intercéder auprès de M. Tichit, visiteur, en vue de son départ en Europe. M. Op Hey était en effet devenu suspect par son livre sur la Sociologie, où il critiquait le communisme. Ils me demandèrent pourquoi je conseillais à M. Op Hey de quitter la Chine. Comme je savais ce dernier en sûreté, je pus leur donner satisfaction, mais à mon détriment.

Le lendemain, ils me lancèrent à la figure le grand chef d'accusation : le Pét'ang est un centre d'espionnage. Le grand chef, c'est M. Tichit ; ses deux lieutenants sont, M. Soher, prêtre auxiliaire belge, au service du cardinal T'ien Ko Shing, et Huysmans. Et ils ajoutèrent que j'avais à mon service d'autres, qui me fournissaient ample matière à mon espionnage. Ils me posèrent alors les questions suivantes :

1° Quelles sont les personnes que j'emploie ?

2° Quelles sont les personnes qui fréquentent M. Tichit ?

3° Quels bulletins d'espionnage j'envoie au nom de M. Tichit ?

4° A qui j'envoie ces bulletins d'espionnage ?

5° Combien je suis payé moi-même et combien je paie les personnes que j'emploie ?

Il fallait évidemment qu'il fût question d'un poste émetteur. Un autre chef de police fit subitement irruption chez moi, jeta une paire de menottes sur la table et me dit : « Je vous donne quinze minutes pour me dire ce que vous êtes allé faire, en compagnie de C. Couybes, dans la chambre de M. Pierre Souen, tel mois, tel jour, telle heure. Si, au bout d'un quart d'heure, vous ne m'avez pas donné de réponse, ces menottes vous attendent. » Pure intention de sa part, car pour ne pas gêner M. Pierre Souen, mon successeur comme directeur au petit séminaire du Pét'ang, je n'avais jamais mis le pied dans sa chambre. Je n'avais donc aucune réponse à lui donner. C'est alors qu'il me dit, que c'était pour aller chercher un poste émetteur. Restait à savoir, où était ce poste émetteur ? Menaces, menottes, parfois même paroles douces, promettant générosité et clémence du Gouvernement à mon égard, si je disais tout bonnement la vérité. Rien n'y fit, car je n'avais rien à avouer sur ce point.

Mais ce n'était pas impunément que je répondis négativement à toutes leurs questions. A la suite de chacune de ces séances, je fus emmené à la bibliothèque qui se trouve au nord de la cour que nous occupions, et là, les menottes aux mains derrière le dos, serrées jusqu'au dernier cran, au point que les fers pénétraient profondément dans la chair, je dus me tenir debout, sans appui, des jours et des nuits entières. Sur le côté, mon bourreau avait placé un réflecteur dont la vive lumière me frappait en pleine figure. Je croulai de sommeil à chaque instant. J'ai souvenir qu'une fois, tombé sur un morceau de bois, j'eus toute la figure en sang. Aux deux soldats qui me gardaient, je demandais en grâce la permission de m'asseoir un instant et de m'essuyer la figure, mais eux de suite promènèrent sur mes joues leurs revolvers et me contraignirent à rester debout. Je perdis toute notion du temps et sentis mes forces décliner. J'essayai de prier. Depuis le 25 juillet, je n'avais plus de bréviaire, j'avais pu cependant réciter un rosaire par jour et dire mes prières du matin et du soir, que je savais à peu près par cœur. Mais à la fin, je n'arrivais pas à terminer un Ave. Dans ma détresse, je fis en esprit le chemin de croix, mais je ne dépassais guère le jardin des Olives.

De temps en temps, ils enlevaient mes menottes pour me faire transcrire des bulletins d'espionnage, que, soi disant, j'avais envoyés. Ils revenaient continuellement sur la question d'une cave secrète, qui devait se trouver au Pét'ang, et me demandaient des explications sur le caveau de Mgr Favier (Fan Kouo Leang), qui se trouve dans la cathédrale, à la chapelle de la Passion. Souvent, je dus entendre d'atroces injures, comme celles-ci : « Vous, gens de l'Eglise catholique, vous n'êtes que des voleurs, des brigands ; la mission de Péking existe par ce que vous avez volé en 1900 à la Boze. Même les boiseries (bois découpé) de la sacristie, et ceux des parloirs viennent des palais. Et vous osez dire que vous êtes venus en Chine pour propager la religion, la vérité ! etc., etc... »

Parmi toutes ces tribulations, approchait ce 8 septembre 1951, date tragique, où je devais être jeté en prison. Au début de

septembre, les nuits étaient fraîches et je n'avais sur le corps qu'une chemise et un caleçon, les habits que je portais le 25 juillet, en plein été, lors de mon arrestation. J'avais beau demander à mon bourreau quelques habits. La pitié n'existe pas chez un communiste. Je fis alors une neuvaine en l'honneur de la Sainte Vierge, en cette fête de la Nativité. Or, le jour de la Nativité de Marie, la police me permit de demander par écrit à l'hôpital Saint-Vincent un tricot et une couverture. Je n'en croyais pas mes oreilles. Comme je remerciais la Bonne Mère ! Ceci se passa à quatre heures du soir. Et voilà que le même jour, à neuf heures de la nuit, entrèrent tout à coup chez moi, en chambre, deux chefs de la police et quatre soldats (depuis deux jours on m'avait ramené de la chambre des tortures et on avait enlevé les menottes). Les chefs m'ordonnèrent de les suivre immédiatement. Ils me permirent d'emporter ma couverture et mon tricot. M'ayant conduit dans la cour à l'entrée du Pét'ang, ils me firent monter dans une auto fermée. Je dus m'asseoir au fond de la voiture entre deux gendarmes qui tenaient tout le temps leur revolver braqué sur moi. Par devant, il y avait le conducteur et deux chefs de la police. Après m'avoir bandé les yeux, l'auto se mit en marche. Après une course assez rapide de trois quarts d'heure environ, l'auto s'arrêta dans une vaste cour. J'ignorais complètement où j'étais. On me fit d'abord entrer dans une petite chambre, où je devais m'asseoir par terre, les yeux baissés. Quelques minutes après un policier arriva et me fouilla de haut en bas, enleva mes habits pour les examiner, prit tout ce que j'avais sur moi : mes médailles, mon chapelet, ma croix. Après cette inspection, je pus remettre mes habits. On me conduisit alors dans un bâtiment, où il y avait une série de cachots avec un corridor au milieu et on me poussa dans le cachot qui portait le numéro 1. J'étais en prison proprement dite. C'est alors que commença mon internement, qui devait durer jusqu'au 26 mai 1954. Trois ans de prison !

Troisième phase : ma prison (8 sept. 1951-26 mai 1954) :

Cette course en ville avait pour but de me dérouter. Ils voulurent me cacher l'endroit de ma prison. De fait, le 8 septembre, j'ignorais complètement l'endroit où l'on m'avait conduit. Mais, le 9 septembre, au matin, j'entendis la petite cloche du Jen tse l'ang qui sonnait le réveil des Sœurs à quatre heures. Je savais alors que j'étais dans la prison politique n° 1 sise à Tsao lan tse hutong n° 13, tout proche du Pét'ang.

Je commençai par faire l'inspection du cachot où l'on m'avait enfermé. C'était une petite cellule de trois mètres de large et trois mètres et demi de long. Elle comportait un lit chinois (kang) en planches, et couvert d'une vieille natte, trouée de tous côtés ; ce kang tenait toute la largeur de la cellule, laissant par devant un espace libre d'un mètre et demi pour circuler. Le fond était plein d'aspérités. Dans un coin, se trouvait un seau pour les besoins naturels. La porte, en gros bois, possédait un judas, permettant à la sentinelle qui se promenait dans le corridor de surveiller les prisonniers. A l'opposé de la porte, il y avait une assez grande fenêtre avec de grosses barres de fer. Dans la cellule se trouvait un individu d'une cinquantaine d'années, un nommé Wang, originaire de Moukden. C'est lui qui était le chef de la cellule.

J'eus à peine le temps de m'y reconnaître que tout à coup on enleva les verrous de la porte et une sentinelle cria « Yu Hoei min, chen sjun », ce qui signifiait que j'avais à me rendre au tribunal. Un soldat, revolver au poing, m'attendait pour me conduire à la salle d'audience distante d'une cinquantaine de mètres. Là, se trouvaient trois juges et une secrétaire. Après m'avoir fait décliner nom, âge, profession, l'on me demanda quelles avaient été mes activités anti-communistes et antirévolutionnaires. Je tins à dire que je ne m'étais livré à aucun mouvement politique, et que je défiais quiconque de me prouver que dans mes paroles, écrits et actions, je m'étais livré à pareilles manœuvres. Comme il ne tirait rien de moi, le président leva la séance, au bout d'une demi-heure, disant au soldat de me mettre les fers aux pieds. Ainsi entravé, je rentrai dans ma cellule. Pendant mon absence, on avait assigné un compagnon au Wang. C'est ainsi que j'avais deux bourreaux au lieu d'un. Toute la nuit, jusqu'à sept heures du matin, ils m'interrogèrent et essayèrent de me faire avouer des choses qui n'existaient pas.

A sept heures du matin, nouvel appel pour le tribunal. Mais il n'y avait plus qu'un seul juge, avec sa secrétaire, une jeune fille de seize à dix-sept ans. Le juge me demanda si j'avais réfléchi et si j'étais prêt à avouer mes crimes. Et il ajouta que c'était le seul moyen d'attirer la clémence du Gouvernement du Peuple sur moi. Je lui répondis que je n'avais rien à ajouter à ce que je lui avais dit la nuit, en d'autres termes, que j'étais innocent. « Mais, me dit-il, pourquoi alors on vous a mis en prison ? Croyez-vous que le Gouvernement puisse se tromper ? » — « La seule raison, répondis-je, pour laquelle je suis en prison, c'est que je suis missionnaire catholique, et il n'y en a pas d'autre. » — « Nous verrons bien, dit-il, qui aura le dernier mot. » Et il appela le soldat et lui dit de me mettre les menottes aux mains, derrière le dos. Ainsi, j'avais les fers aux pieds et les menottes aux mains. En voulant faire quelques pas pour sortir du tribunal, je tombai de tout mon long, faute d'équilibre.

Rentré dans ma cellule, je dus subir les avanies de mes deux bourreaux, qui ne faisaient qu'exécuter des ordres reçus d'en haut. N'obtenant pas d'avex de ma part, ils me jetèrent par terre, me crachèrent à la figure, multipliant leurs coups sur les fers qui enchaînaient mes pieds et de violentes bourrades en pleine poitrine tellement fortes que je fus projeté contre le mur. Tombant à chaque instant par terre, je dus me rétablir par mes propres forces, sans aucun appui. Pour le reste du temps, je dus me tenir debout sans appui des jours et des nuits entières sans dormir. Eux, se relayaient pour se reposer en sorte qu'il y eut toujours quelqu'un à me surveiller.

Comme mes pieds et mes mains s'enflaient à cause de la mauvaise circulation du sang, je ressentais d'atroces douleurs, surtout en faisant les cent pas pour me rendre au tribunal, où j'étais appelé parfois trois fois par jour. Le moindre mouvement sciait les chairs de mes pieds. Comme dans cette position, il fallait manger et faire ses besoins, je résolus de ne pas m'alimenter, me contentant de prendre un peu d'eau, deux fois par jour. Je me rappelle avoir tenu à ce régime pendant huit ou neuf jours ; les trois premiers furent très pénibles à passer. Dans la suite, le corps s'y habitua et je ne souffrais plus. Mais voilà que le huitième ou le neuvième à ce régime, j'eus une terrible crise d'estomac ; je crus être coupé en deux et je n'arrivai pas à respirer.

Le médecin, appelé en hâte, put me remettre d'aplomb avec quelques injections. Je pris peur alors, en constatant que je commettais un suicide par cette grève de la faim. Mon intention pourtant n'était pas de protester de la sorte, mais uniquement de m'éviter ainsi l'aide de quelqu'un pour les besoins naturels. Sur ces réflexions, je pris, deux fois par jour, un morceau du petit pain de maïs, cuit à la vapeur d'eau, qu'on me jetait sur le « kang » et que je mangeai à la façon des chiens.

Mais, à la fin, j'étais tellement épuisé et abattu que, même sans savoir ce que demandaient mes juges, je répondis « oui » à toutes leurs questions et à toutes leurs affirmations. Je fis ainsi des aveux des plus curieux, que j'étais en relation avec le Président Truman ; avec Eisenhower, avec le Pape, avec son secrétaire d'Etat, avec le cardinal Spellman, que j'étais au service de M. Tichit pour l'espionnage, que j'envoyais des bulletins d'espionnage dans le monde entier, etc., etc... J'étais dès lors noté comme un grand criminel, puisque j'étais un espion international de vingt-deux Etats ! Telle est la méthode que la prison politique d'un pays communiste emploie : on vous torture jusqu'à ce que vous avouiez ; les uns tiennent plus longtemps que les autres, mais tous finissent par dire oui, tellement la volonté est affaiblie. On ne vous permet pas de vous justifier, de prouver l'injustice des accusations portées contre vous, on vous accuse de tel ou tel méfait et vous n'avez qu'à avouer.

Après cette auto-critique, on m'enleva les menottes des poignets, mais j'avais encore les fers aux pieds. Mes mains, seules, étaient libres, mais de suite, je dus me mettre à écrire, selon un questionnaire du juge. En tout, j'ai bien noirci mille pages grand format. En premier lieu, je dus retracer l'histoire de la Congrégation de la Mission et celle des Filles de la Charité, depuis l'origine jusqu'à ce jour. Comme je disais que ceci m'était impossible sans le secours de quelques livres ; on m'apporta les livres que j'avais demandés : Histoire de la Mission de Péking, par Thomas ; le Catalogue de la Congrégation. Je cherchai une occasion de perdre du temps en m'enfonçant dans la lecture de ces pages. Comme je ne produisis rien, on me fit remarquer que ces livres m'étaient donnés non pour lire, mais uniquement pour consulter. Je dus encore détailler l'histoire de toutes les personnes que je connaissais, en Europe, en Chine, de même que la biographie de tous les confrères lazaristes qui, d'après le catalogue, se trouvaient en Chine ; on me demanda de noter aussi mes relations avec les membres des ambassades de Hollande, de France, de l'Inde, de la Suisse et de l'Angleterre. Je dus mettre par écrit toutes les affaires de la Boîte (1900) : les terrains que le Péang s'était appropriés. Je m'attendais à être interrogé sur une mine à horlogerie que la police avait cachée dans les ressorts du canapé qui se trouvait dans la chambre des tortures et sur lequel j'avais été parfois assis. Mais la chose était tellement grotesque qu'on n'en a plus parlé. De même il ne fut jamais question des armes que, soi-disant, on avait trouvées dans le puits et dans les caisses du Jen tse t'ang.

Certaines personnes étaient spécialement visées : j'eus à écrire sur M. Tichit surtout, sur ses relations avec les ambassades, avec Mgr Tchenn Job, l'évêque de Chengtingfu, avec M. Moulis, notre procureur de Shanghai. Etaient particulièrement intéressants, certains prêtres lazaristes en fuite ; M. Maurice Kavanagh, le Père trappiste Jean-Marie, Jean-Gabriel Wang,

André Tchang, Thaddée Shu, Van Wagenberg, pour ses activités anti-communistes lors du comité érigé au Fujen, pour les renseignements sur l'action des communistes sur les églises à la campagne ; sur M. Op Hey, pour son livre, « Sociologia », où « il avait très malhonnêtement calomnié le communisme » ; sur M. Duvigneau, pour les années 1946, 1947, 1948 du Bulletin Catholique de Péking, où étaient publiées les lettres des missionnaires sur les méfaits des communistes. On m'a même demandé de mettre par écrit les conseils que les Sœurs après leur confession me demandaient et ce que je leur avais répondu. Je ne fis évidemment aucune réponse à cette question. On me demanda encore à mettre par écrit mes activités contre la nouvelle loi agraire, mon opposition à la guerre en Corée, mon influence sur la Légion de Marie. Comme j'avais avoué avoir répandu force rumeurs antirévolutionnaires, et avoir tenu avec divers confrères des conversations sur la politique intérieure de la Chine, je dus écrire ces rumeurs et aussi les informations que j'avais entendues, en désignant les personnes qui les avaient alléguées devant moi. Et pour avoir de l'ordre, il fallait diviser ces rumeurs en quatre colonnes, celles qui se rapportent à l'armée, à l'industrie, à la politique et à la culture.

Quatrième phase :

Après avoir fait mes aveux et de vive voix et par écrit, on m'enleva les fers que j'avais aux pieds. Les fers laissèrent quatre trous tellement profonds qu'on y voyait l'os. Mes bas y avaient complètement pénétrés. Et je dus faire des efforts bien douloureux pour les extraire de ces plaies saignantes. Chose curieuse, bien que les chaînes fussent enlevées, j'éprouvais les mêmes douleurs et la même gêne que lorsque je les portais. Au début, il m'était impossible de faire un pas. Néanmoins, après deux ou trois jours je commençai à éprouver un réel soulagement ; pendant deux mois, je fus conduit tous les jours à l'infirmerie de la prison pour me faire soigner. On traitait ces blessures avec de l'alcool ; traitement fort douloureux, mais efficace.

J'avais l'illusion de croire qu'après mes aveux, on allait me dire que j'étais condamné à faire tant de prison, ou qu'à cause de mon espionnage et de mon titre d'étranger, je devais quitter la Chine. Rien de tout cela ! Ce n'était qu'un commencement, l'endoctrinement allait commencer. Et le chef de la cellule nous cita la parole de Mao Tsé Tchoung, que pour changer quelqu'un d'idées, c'est-à-dire pour laver son cerveau, il faut au moins dix ans, et encore si, de la part de cette personne il y a bonne volonté, s'il veut vraiment travailler dans cette ligne et devenir un bon communiste.

Le chef de la cellule, contrôlé par un autre employé supérieur, dirige cet enseignement. Pendant onze heures par jour, il faut suivre ces classes. Et on reste immobile sur le kang, les jambes croisées à la façon des tailleurs, pour suivre cet endoctrinement. Comme texte, on a d'abord le « Journal de Péking » (Peking je pao), qui donne surtout des articles sur le communisme et montre, comment le communisme est appliqué en Chine. C'est le côté pratique. En dehors du Journal, on avait deux livres pour la théorie, dont l'un a pour titre « L'unique voie » (Y pien tao). Cette unique voie est évidemment le communisme. L'autre livre « Ce qu'il faut toujours savoir au point de vue politique » (tcheng che tch'ang tche). Cette politique, c'est la politique communiste.

Voici le procédé : on lit trois fois un passage. Après cette lecture, le chef de la cellule en donne l'explication. Puis chacun à son tour doit donner le contenu et l'explication du texte, ensuite, les pensées que ces lignes ont suggérées. Malheur si on ne fait pas attention, et si l'on ne peut pas rendre compte de la lecture. De suite, on est condamné, parce que cette inattention montre qu'on a du mépris pour le communisme, qu'on ne veut pas changer d'idées, se faire laver le cerveau. Chacun doit dire ce qu'il pense du texte. Au début, tous disent qu'ils n'ont que de bonnes idées, que le communisme répond vraiment à tous les besoins de la société, etc... Mais le chef de la cellule a vite remarqué que c'est du faux et dès lors, il vous condamne. Si on est sincère et qu'on ose manifester une critique sur ce texte, on est également condamné. C'est pour cela que la plupart du temps, on ne sait que faire. On arrive alors à esquisser quelques remarques candidement innocentes, en constatant que c'est profond, qu'il faut du temps pour réfléchir. En un mot chacun essaie de montrer un certain zèle pour la cause communiste.

Ce à quoi l'on attache une grande importance, c'est l'examen de conscience (kien tch'a hoel). Régulièrement, il y en a deux : le petit, qui a lieu tous les samedis. On s'accuse alors des fautes commises pendant la semaine, et chacun des prisonniers de la cellule doit donner son opinion sur les manquements relevés et par conséquent les condamner. On a soin de s'avouer coupable très humblement, comme par exemple quand, allant aux cabinets, on a osé regarder un peu à droite ou à gauche ; on s'en accuse, comme d'une grande faute.

Une fois par mois a lieu le grand examen de conscience. Cet examen peut durer une semaine et parfois plus. Il s'agit de confesser pratiquement son esprit antirévolutionnaire, en faisant appel à toutes les fautes de la vie passée. Là, on arrive à de vraies condamnations (chow cheng) parce qu'on veut faire avouer, à cause de certaines fautes accusées, un état d'esprit anti-communiste. La règle est celle-ci : si vos compagnons de cellule disent que vous avez commis telle ou telle faute, il faut l'admettre, bien que vous ne l'ayez pas faite. Si on persiste trop à nier, le chef de la cellule fait appel à un des surveillants de la prison pour imposer les chaînes au récalcitrant. Cela s'appelle « Education » (kiao yu), car ces chaînes permettent de réfléchir davantage sur le triste état de son esprit. Je fus une fois fortement repris, pour avoir employé le mot « torture » au lieu d'« éducation ». J'ai vu quelqu'un, qui pour s'être montré un peu têtue, porta les chaînes pendant six semaines.

En dehors de ces deux examens de conscience, il y en a parfois d'extraordinaires. Au mois de décembre 1951, il y eut un de ces « Grands mouvements » (ta yun t'ong), qui a duré plus de deux mois. Cet examen se fit sur tout le temps qu'on avait passé jusque-là en prison. Cet exercice, au dire du chef de la prison, eut un immense succès. Par les diverses révélations on découvrit quantité d'armes cachées (fusils, revolvers, etc.), on aurait pu en charger tout un wagon ! Considérable aussi fut l'or et les billets de banque américains qu'on découvrit à cette occasion ; de hauts parleurs installés dans les corridors de la prison mettaient en scène un certain nombre de prisonniers qui avaient fait des aveux sensationnels. Il y eut parfois des choses bien pénibles à entendre : tel un de nos séminaristes de Chala proclamait qu'on l'avait tenu dans l'obscurantisme, que pratique-

ment on ne lui avait appris qu'à prier, mais que maintenant, grâce à la doctrine communiste, il commençait à ouvrir les yeux. Tel encore un chrétien qui annonça qu'il était bien inutile de prier ; pour preuve, il avait récité un rosaire pour faire tomber les fers qu'il portait aux mains et aux pieds ; après la récitation, il constata qu'il les avait encore et que la récitation du rosaire ne lui avait apporté aucun soulagement.

A la fin de 1952, il y eut quelque changement dans ma vie de prison. J'étais incité par le Gouvernement populaire à donner deux fois par jour des classes de hollandais à trois employés du Gouvernement qui venaient du dehors. C'étaient des personnes employées à la police. En donnant ces classes, j'échappais un peu aux séances d'endoctrinement. Et, comme ces élèves n'avaient pas de texte hollandais, je composai sur leur demande une grammaire néerlandaise. C'est ainsi que souvent, en rentrant dans ma cellule, après ces classes, je disais au chef que je devais écrire pour composer une grammaire, que, par conséquent, il devait me fournir du temps. « D'accord, me dit-il, parce que maintenant vous êtes au service du Gouvernement populaire. C'est un grand honneur pour vous ; seulement, il ne faut pas croire que pour cela vous êtes dispensé de l'endoctrinement, votre cerveau doit être lavé, et si pour cela vous devez rester plus longtemps en prison, un ou deux ans, le Gouvernement vous le permettra certainement. » Je l'approuvais et lui disais toute ma reconnaissance pour un Gouvernement aussi généreux à mon égard ! Un de mes élèves, plus avancé que les autres, recevait régulièrement le journal communiste hollandais « De Waarheid », que nous lisions ensemble dans ces classes.

Vie de cellule.

Ma cellule, où au début de septembre, j'étais seul avec mon bourreau, s'emplit peu à peu ; en novembre, nous étions dix dans ce petit réduit, d'ordinaire occupé par sept personnes. Même dans ce cas on était déjà fort gêné la nuit. Que dire quand on était dix ? Ce chef de la cellule avait alors interdit de se coucher sur le dos, car cette position prenait trop de place. Tout le monde devait se coucher, regarder du même côté, et défense de se tourner. A deux heures de la nuit, au signal donné par le chef, tout le monde devait cirer de bord : « tous à l'est, ou à l'ouest ! » criait-il. Outre les petites cellules, il y en avait de dimensions doubles, avec deux fois plus de pensionnaires. Le chef de la cellule n'était pas un employé de la prison, c'était un prisonnier comme les autres, mais un espion ou un traître. L'autorité de la prison l'avait choisi comme chef de la cellule, parce qu'étant déjà en prison depuis un certain nombre d'années, il était devenu progressiste sincère, parce que, désirant sa libération au plus vite, il déployait un zèle outré. Les occasions ne lui faisaient pas défaut, car, deux fois par semaine, il devait rendre compte de la conduite et des pensées des prisonniers de leur cellule, de vive voix et par écrit.

Durant mes trois ans de prison, ayant changé exactement dix fois de cellule, j'eus donc l'occasion de rencontrer diverses sortes de prisonniers. J'ai partagé la cellule avec des prêtres, tel M. André Tchang, supérieur de notre maison du Pé'tang, ce qui nous permit de nous donner mutuellement l'absolution en secret ; tel notre confrère, M. Laurent Wang, et d'autres prêtres séculiers. J'ai aussi vécu avec des laïcs européens, comme M.

Friedlander, un Russe blanc, le docteur Bruhl, un Allemand de Hanovre, professeur de chimie à l'Université catholique du Fujen à Péking ; le docteur Capuzzi, Italien, ancien médecin de l'ambassade italienne de Péking ; M. Kin, Japonais, professeur à l'Université du Peta de Péking pour la littérature japonaise et la langue mongole. J'eus parmi mes chefs de cellule des types de méchanceté, tel un certain Ly, ancien tireur de pousse-pousse, qui se plaisait à humilier et tracasser un Européen ; une fois, il se laissa emporter par la colère jusqu'à me donner des coups de pied. Or, depuis 1952, le règlement de la prison portait que désormais, sous des peines sévères, il était défendu de frapper les prisonniers et d'infliger des punitions qui avaient un caractère de violence. Mais qui aurait pu l'accuser ? Et les représailles ! Car il ne faut pas oublier que les chefs de cellule sont maîtres absolus dans leur cellule. Un autre chef m'obligeait à laver les habits d'un prisonnier qui portait les chaînes. Mon dernier chef de cellule fut un certain Joseph Tchenn, novice lazariste du séminaire interne de Chala, devenu malheureusement très progressiste. Toutefois, je n'ai pas eu à me plaindre de lui ; malgré tout, il gardait toujours un peu de respect à mon endroit.

Deux fois par jour, le matin à cinq heures trois quarts, et le soir, à quatre heures et demie, on accordait cinq minutes pour aller en commun, tête baissée et dans un silence absolu, aux cabinets. Le long du petit trajet étaient postées des sentinelles, revolver en main. C'est dans ces allées et venues que, discrètement, j'ai pu reconnaître plusieurs prisonniers, entre autres M. Tichit, que je vis pour la première fois le 14 décembre.

On ne faisait que deux repas : le matin à huit heures et demie, et le soir à quatre heures et demie. C'était invariablement le petit pain de maïs cuit à la vapeur d'eau ou un bol de petit millet, accompagné d'un demi-bol de légumes. Après chaque repas, on donnait une bollée d'eau chaude à boire. Aux fêtes nationales du 1^{er} mai, du 1^{er} octobre et au Nouvel An, on servait du riz avec un bol de sauce grasse. La nourriture, tout en n'étant pas délicate, était pourtant propre et saine. C'était la nourriture ordinaire des Chinois pauvres. N'ayant pas autre chose à mettre sous les dents, je mangeais chaque fois avec bon appétit. Tant il est vrai qu'on s'habitue à tout !

Les années 1951 et 1952 laissèrent beaucoup à désirer sous le rapport de l'hygiène. Les cellules étaient pleines de poux et les rats n'y manquaient pas. Deux fois par jour, à midi et le soir après le repas, c'était la chasse aux poux. Chacun alors se déshabillait pour se débarrasser de cette vermine. J'en attrapais bien une vingtaine par jour. Mais combien cette chasse reste pénible, quand on a des fers aux mains et aux pieds ! Dans cette situation, il était impossible de se soulager un peu. Impossible aussi et interdit de se faire aider, car en prison la règle restait qu'on ne doit pas avoir des amis et qu'on est toujours ennemi l'un de l'autre. Il m'est arrivé pourtant qu'on a fait une exception. Un prisonnier, ayant les chaînes aux mains et aux pieds depuis de longs mois, avait tellement de poux qu'il infestait tous ses compagnons de cellule. Sur la demande réitérée des prisonniers, on avait obtenu la permission de l'épouiller. Ce pauvre homme était littéralement dévoré par les poux ; nous en avons compté plus de cinq cents ! Ajoutez à cette plaie, celle des punaises qui nous harcelaient toute la nuit. Sur la fin de 1952, il y eut enfin dans la ville de Péking, à l'instigation de Mme Fong Yu Siang (Ly Teu

Ts'uen), ministre de la Santé publique, un grand mouvement en faveur de l'hygiène. Les prisons de la ville devaient également en bénéficier. Tout y fut nettoyé, les murs blanchis, les parquets de terre battue reçurent une couche de ciment, tous les samedis, nettoyage complet de la cellule, lavage des habits, bain en commun, toutes les deux semaines, coupe des cheveux et de la barbe toutes les trois semaines. Sans doute, il y eut parfois quelques oublis, mais on parvint à ne plus avoir poux, punaises, mouches ou moustiques. C'était un vrai soulagement. J'en ai bénéficié jusqu'à mon départ.

La première année de mon emprisonnement fut vraiment pénible : je ne souffris pas uniquement de cette vermine, mais encore de la faim, de la pauvreté et du froid. N'ayant pas d'argent, je ne pouvais me procurer ni un morceau de savon pour se laver, ou nettoyer les habits, ni même du papier hygiénique, et on avait défense d'emprunter. En fait d'habits, je n'avais que la chemise que je portais depuis des mois. Ce ne fut que le 24 décembre que je recus des habits d'hiver qu'on m'avait autorisé, le 15 décembre, de demander par lettre à M. Joseph Gâté. Je devais malheureusement constater que les habits étaient trop larges et trop courts. Je ne sais par quelle erreur on m'avait envoyé des habits confectionnés pour M. Tichit, plus gros et plus petit que moi. Mais que faire ? Je dus m'en servir malgré tout, n'en ayant pas d'autres.

En dépit de ces inconvénients et de l'idée obsédante que je ne sortirais pas vivant de la prison, je ne me laissai pas aller au désespoir. Sans doute, à certains jours, j'ai été abattu, très abattu même, mais je voyais un but dans mes souffrances. J'étais en outre heureux de pouvoir prier. Pendant la journée il m'était impossible de formuler une prière, mais dès que j'étais couché, je faisais tranquillement mes exercices de piété, pour autant que ma mémoire me le permettait. Combien je plainais les pauvres payens qui, à mes côtés, vivaient pour la plupart, dans un désespoir continu, comme l'attestait leur auto-critique. Ils regrettaient leur vie facile et riche d'autrefois, se demandant ce qu'ils deviendraient quand, au bout de dix ans de détention, ils sortiraient de prison. Ils ne possédaient rien, ni terres, ni industrie, ni commerce. Tout leur avait été enlevé et de plus, ils ne savaient pas travailler, ne l'ayant jamais fait. Ces gens souffraient sans but, alors que l'idéal de leur existence était de jouir ici-bas le plus possible de la vie. En les entendant dans leur auto-critique, je remerciais Dieu de m'avoir donné la foi et de m'avoir montré un sens à mes souffrances. Les suicides ne manquaient pas en prison, du moins des tentatives de suicide. Un tel, ayant réussi à cacher une lame « gillette » dans la doublure de son habit, se coupa la gorge ; un autre voulut, en perforant le tympan de son oreille, atteindre le cerveau ; un autre encore tenta de se noyer dans le seau hygiénique de la cellule. Il y eut certainement d'autres cas que j'ignore, car là aussi, le rideau de fer ne laissait passer que bien peu de choses.

En prison, il était absolument défendu de parler religion et aussi de prier. C'était là un principe et les autorités soutenaient toujours qu'aucun prêtre ou chrétien n'était en prison pour sa religion. Le Gouvernement avait proclamé dans la Constitution « qu'il y avait pleine liberté de religion pour tous ». Mais le même article proclamait aussi « que un chacun a également pleine liberté pour combattre la religion ». Cependant, de temps

à autre les autorités désiraient savoir où en étaient les catholiques, les prêtres surtout, sur la question religion. Alors, en secret, elles donnaient ordre aux chefs de cellules d'interroger « en passant » sur cette question. C'est ainsi qu'un jour le chef de la cellule me demanda, si je priais. Je lui répondis aussitôt que oui. Il me reprit alors très fortement, me répétant qu'il était absolument défendu de faire en prison le moindre acte de religion, que la liberté de religion n'existe pas pour des prisonniers politiques. Je lui répondis que je priais la nuit, que par conséquent je ne portais aucun préjudice à l'endoctrinement, ni aux leçons de hollandais que je donnais deux fois par jour. Il me demanda alors en quoi consistaient mes exercices de piété. « C'est un sujet que vous ne comprenez pas, lui dis-je, mais puisque vous me le demandez, je vais vous l'expliquer. Nous, prêtres, nous devons réciter chaque jour, le bréviaire, mais à la place, nous pouvons dire le rosaire, dans des cas particuliers ; en plus, j'ajoute mes prières du matin et du soir, sans oublier le « Souvenez-vous », au moins trois fois par jour... » Je ne fis aucune mention d'un essai de baptême que j'avais tenté auprès d'un Japonais très gravement malade. Comme tout permettait de prévoir sa mort comme imminente, et comme il était mon voisin de lit, je me crus l'obligation de l'instruire un peu et de lui conférer le baptême. Mais comment s'y prendre ? Je savais à quoi je m'exposais si la chose était découverte. Mais ceci n'entrait pas en ligne de compte, il fallait courir le risque, même au prix des plus grosses punitions. Le danger pour moi, venait de ce qu'il était absolument défendu de parler à voix basse. Je devais donc profiter de la nuit, quand tout le monde était bien endormi. C'est ce que je résolus. Je commençais donc par lui demander s'il ne voulait pas être heureux après sa mort, car en recevant le baptême, il irait droit au ciel, etc... Mais de suite, il m'arrêta pour me dire qu'il ne voulait pas de mon ciel impérialiste. Heureusement qu'il me fit cette réponse en parlant doucement ; heureusement encore qu'il était déjà par trop malade pour sonner le lendemain à me dénoncer. Je ne pouvais insister davantage. Il n'a pas cédé à la grâce que le bon Dieu lui offrait en ces derniers moments. Le jour suivant, on l'enleva de la cellule : pour tous, c'était un signe de mort prochaine.

Une autre fois, le chef de la cellule m'affirmait que je devais renoncer au Pape, ne plus le reconnaître pour mon chef. Il me menaçait des menottes, si au bout de cinq jours, je ne répondais pas favorablement. D'ici là, je devais me tenir dans un coin de la cellule pour réfléchir, en ne communiquant avec qui que ce soit. J'avais beau lui répondre que je n'avais pas besoin de cinq jours, que je pouvais dès maintenant donner ma réponse. Rien n'y fit. Je devais réfléchir sérieusement durant cinq jours. Au cinquième matin, je me voyais déjà à nouveau enchaîné. Le chef prévoyant ma réponse négative, prit les devants et me dit que le Gouvernement populaire, très clément à mon égard, me faisait grâce, mais ne regardait pas la question comme finie et reviendrait sur ce point, dès que j'aurais fait plus de progrès dans l'endoctrinement. De fait, il n'en fut plus jamais question.

Ma délivrance.

Je ne devais pas passer par la cinquième phase, celle des travaux forcés, car ma délivrance était proche. En mars-avril 1954, avait lieu à Genève, la Conférence « de Paix » entre divers

Etats d'Europe et les Etats-Unis d'Amérique d'un côté, et d'autre part, la Russie, la Chine et leurs satellites. La France profita de la présence personnelle de Chow En Lai, ministre des Affaires étrangères du Gouvernement populaire de la Chine communiste. Chow En Lai, qui voulait obtenir l'admission de la Chine à l'O.N.U., et régler les questions de Corée, Formose et Vietnam, se montra très favorable à l'intervention du représentant de la France à Genève, demandant la libération de tous les Français, prisonniers en Chine. C'était le 22 avril 1954. Chow En Lai, au sortir de cette entrevue, envoya immédiatement une dépêche à Mao Tsé Toung, à Péking, pour élargir de suite tous les prisonniers français. Le même jour, M. Tichit et les autres Français étaient libérés et renvoyés en Europe. Il faut se souvenir qu'il y a une différence de sept heures et demie entre l'Europe et la Chine. Comme ce 22 avril, il y avait un bateau à Tientsin en partance pour Hongkong, les Français furent embarqués immédiatement.

Les représentants de la Hollande à Genève, M. Luns, ministre des Affaires étrangères, et M. Jacquet, « Hoofd bureau voor Azie en Pacific », savaient dès 1951, par M. de Voogd, ambassadeur de Hollande à Péking, que deux missionnaires hollandais se trouvaient emprisonnés en Chine, M. Hermans et moi. Ils tentèrent également une démarche auprès de Chow En Lai, en vue de notre libération. Ce fut le 24 mai ; tout aussitôt, commencèrent les formalités pour notre libération. Mais à ce jour, à Tientsin, il n'y avait pas de bateau en partance pour Hongkong. Je dus donc attendre jusqu'au 27 mai. Ce sont les démarches que m'a racontées le docteur Jacquet, lui-même. Sur sa demande, à mon retour, je suis allé le voir à La Haye, au ministère des Affaires étrangères. Et, à l'appui de ses dires, il m'a montré, dans son carnet de notes, le détail de ses interventions poursuivies à cette conférence de Genève, en vue de notre libération.

En prison, à Péking, tout se passa fort mystérieusement. Le 24 mai était le jour de la coupe des cheveux. Après cette opération, j'étais allé, comme d'habitude, donner ma leçon de hollandais. En revenant, on vint m'appeler pour me rendre de nouveau chez le coiffeur. Chose extraordinaire, c'était pour me raser qu'on m'avait mandé. Je n'y comprenais rien, mais je sentais qu'allait se passer quelque chose d'extraordinaire. Le soir, à neuf heures, je fus convoqué au tribunal, où l'on me dit que je devais de nouveau mettre par écrit, les « crimes » dont j'avais déjà fait l'aveu en 1951 ; je devais avoir fini à deux heures de la nuit. Quand ce moment fut arrivé, on vint chercher mon papier. Après l'avoir lu, le juge déclara qu'il n'y avait rien de bon dans tout ce que j'avais couché par écrit, que je devais recommencer et qu'il reviendrait à quatre heures. Il revint donc deux heures après. De nouveau il critiqua ma composition et me dit de recommencer pour la troisième fois. Il me donna deux heures pour refaire ce travail. Il était là à six heures. Après quelques retouches, il accepta enfin ce que j'avais si péniblement élaboré. Pratiquement, il n'y avait presque rien de ma propre composition. Quelques heures après, j'eus à comparaître devant le tribunal. Placé devant un micro, je dus lire ce que j'avais écrit durant la nuit. Pendant ma lecture et l'enregistrement de ma déposition, un employé du tribunal me photographiait sous tous les angles et toutes les coutures.

Reconduit dans ma cellule, un des chefs de la prison vint me dire que le Gouvernement, dans sa très grande clémence, me permettait d'acheter des vivres. N'ayant que peu d'argent et ne sachant pas à quoi m'en tenir, je n'osai dépenser qu'une petite somme sur ce que notre confrère, M. Augustin Ly, supérieur du séminaire de Chala, m'avait fait parvenir. Le jour suivant, transféré dans une autre cellule, je devais y rester jusqu'au 27 mai. Ce jour-là, après une très minutieuse inspection de toutes mes affaires, appelé au tribunal, je dus entendre la lecture de mes « Crimes », faite par un envoyé du ministère de la Justice, assisté de deux juges de la prison. Après cette cérémonie, on me fit monter sur une auto qui me conduisit à la gare, où, accompagné de plusieurs policiers, je montai dans le train en partance pour Tientsin. Au terme de ce voyage, on me conduisit en une prison de la ville. J'y passai la nuit derrière les grilles avec mes nouveaux compagnons, les Pères Dries van Coulie, Ignace Rybens, tous deux Scheutistes, le Père Meiners, du Verbe Divin, l'ingénieur allemand Gunther, le docteur Bruhl. Le lendemain, sur convocation individuelle, le juge de cette prison nous lut notre expulsion de la Chine à perpétuité. Chacun dut soussigner cette sentence, et grâce à vingt-sept empreintes digitales, garantir l'exécution de la susdite sentence. Une auto nous conduisit aux douanes, où l'on examina encore nos pauvres bagages, et de là, nous mena au bateau anglais, le Hopeh, qui allait faire route pour Hongkong. Nous y arrivâmes le 4 juin. Quel ne fut pas mon étonnement de voir au débarcadère M. Tichit, que je croyais toujours en prison ! Mon émotion en ce moment fut vive et grande. Nous avions été séparés l'un de l'autre pendant trois ans et vécu ensemble une vie bien pénible. Du bateau, on me conduisit directement à l'hôpital Saint-Paul, tenu par les Sœurs de Saint-Paul de Chartres, où M. Tichit était installé depuis son arrivée à Hongkong. J'y restai une bonne semaine et le 10 juin, je pris place à la procure chez notre confrère, M. Moulis, à Stanley beach road. J'y reçus les meilleurs soins, au point que je me remis rapidement de la faiblesse contractée pendant ma captivité. Quand M. Tichit fut suffisamment rétabli, nous primes ensemble le Cambodge, des Messageries Maritimes, en partance pour Marseille, où M. Deiber nous recevait le 1^{er} septembre. En passant par Saïgon, nous eûmes le bonheur d'y rencontrer les Sœurs Groussard et Marguerite Moreau de Péking. Le 6 septembre, nous étions à Paris. A la gare de Lyon, nous attendaient nos anciens confrères de Chine, NN. SS. Montaigne et Tchen Job ; MM. Desrumaux, Ferreux, Trémorin, Van Wagenberg, Couybes, Vandorpe, Poncy, Pachier, Hahn. Après les salutations les plus cordiales, la voiture nous conduisit à la Maison-Mère, où Notre Très Honoré Père, M. Slattery et les autres confrères nous firent le plus cordial accueil. Le cauchemar avait pris fin. Te Deum laudamus ! Merci, mon Dieu !

1^{er} septembre. — Une Commission de confrères, spécialement versés, dans le Droit canon, se réunit et travaille, matin et soir, à adapter aux nouvelles Constitutions les divers livres de Communauté : Directoires, Règles d'Offices, etc.

Sous la présidence de M. Félix Contassot, visiteur de Toulouse, la compétente équipe réunit MM. Cocchi (Turin), Checconi (Plaisance), Giacchino (Gênes), Van Ruyven (Panningen), Fernandez (Madrid), Brufau (Barcelone) et Czaplà (Pologne).

Grâce à leur savoir et à leurs efforts, le terrain sera nettement débrouillé, et bien des questions seront déjà éclairées pour la future Assemblée générale de 1955. Après trois semaines de labeur intense, les ouvriers se dispersent, emportant avec eux encore de la besogne et maints problèmes à étudier pour une session ultérieure, prévue pour fin mars et début d'avril 1955.

12 septembre. — Préparée depuis plusieurs semaines par Pierre Sipriot, directeur de la *Table ronde*, et enregistrée avec des textes lus par leurs auteurs : François Mauriac, Jean Guilton, Jacques Chevalier, etc., l'émission, consacrée au *Lazariste M. Pouget*, passe ce soir sur les antennes du *Programme national de la Radiodiffusion française*. Ainsi, l'académicien François Mauriac, de sa voix sourde et chargée d'émotion, présente les *Dialogues avec M. Pouget*, le récent ouvrage de Jean Guilton. Jacques Chevalier, après l'avoir déjà couchée en plusieurs endroits sur le papier de ses livres, reconstitue à nouveau la rencontre de M. Pouget et du philosophe Henri Bergson, le 12 février 1933 (cf. *Annales*, t. 98, pp. 482-497). Jean Guilton évoque en un résumé savoureux, *vingt ans d'entretien avec M. Pouget*. Le tout est illustré et renforcé encore par des textes et témoignages inédits d'Alain, Albert Camus, Paul Claudel, Victor Dillard, André Thérive, etc...

Dès avant l'émission, quelques lignes de Jean Guilton, dans le *Figaro* de ce matin, situent et campent la personnalité du Père Pouget qui nous parle encore. Savourant ce programme et philosophant sur l'envers du décor et sur les dessous de la radio, Jean Guilton nous invite à réfléchir sur les bienfaits ou les méfaits de la radio-télévision. Dans le studio vide, et sous le regard souriant de Pierre Sipriot, le *Sphinx de ce jour*, M. Guilton ne peut s'empêcher de songer et de dérouler par devers lui quelques-unes de ses réactions en présence du fait du moment, devant ces enregistrements mécaniques que multiplient quotidiennement les besoins et le service de la Radiodiffusion. Sur de multiples longueurs d'ondes, elle doit assurer des heures, des journées, d'émissions, de causeries ou des programmes fixés assez longtemps à l'avance. La grande majorité de ces textes ainsi dilués dans l'atmosphère, est mise en réserve sur disques pour être servis à point et sans à-coup, aux moments voulus par l'horaire impitoyable. Dès lors, discours, déclarations de grands personnages sont assez rarement transmis en direct et cela pour éviter tout accroc et parvenir à la minute fixée, sans bousculade gênante, pour les programmes impérieusement minutés. Même enregistrée, c'est toujours la voix qui nous parvient

Ainsi mis à contribution, M. Guilton, aux multiples activités professorales, nous fait part de ses récentes expériences et considérations devant cette voix sans visage.

J'ai fait une expérience tardive et qui m'a appris ce que je croyais savoir : ce qu'est la parole. L'autre jour donc, par un calme matin, le Sphinx m'interrogeait devant un micro, cherchant à pénétrer « jusqu'au partage de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ».

Je devais oublier que je parlais devant un autre homme et croire que j'étais seul avec moi-même ou devant la vérité. Il y avait des moments où l'effort que je faisais pour répondre de mon mieux à ce qui m'était demandé était si pénible que je m'arrêtais, cherchant le mot le moins impropre, comme le pein-

tre sur sa palette hésite entre le cobalt et l'outremer. Tout conspirait, vous disais-je, pour me faire croire que j'étais seul ; que, si j'hésitais ou tremblais, personne ne s'en apercevrait ; que ce que je disais ne tirait pas à conséquence. En face de moi, derrière le micro, le bon sourire du Sphinx était réconfortant. Il semblait me dire, le mensonger : « Personne ne vous écoute. »

Or je savais bien que cela n'était pas vrai, que des indiscrets, des indifférents, des inconnus, des étrangers, des adversaires allaient violer mon secret et que je parlerais à l'oreille de milliers de gens. Je me répétais le conseil profond de Joubert : parler à voix basse pour que les sourds entendent. Mais alors qu'un auditoire visible me donne toujours un peu de crainte, celui-ci me rassurait. Pourquoi ? Sans doute parce que la radio réalise ce vœu de tout esprit de communiquer avec les autres esprits (et une multitude invisible au fond n'est qu'un seul être) sans l'interposition déplaisante d'un corps. Le corps, ou bien il est vêtu, paré et composé, et c'est de l'artifice. Ou bien il est tel qu'une nature distraite l'a barbouillé, avec un nez trop long, un crâne en forme de roc, des gestes maladroits. Et je redoute la télévision, qui viole les visages et qui va nous obliger à nous singer nous-mêmes.

La radio, qui ne retient que la voix, ce pur miroir du moi, multiplie les échanges inconnus, les rencontres furtives, les entretiens sans écho entre deux créatures qui demeurent voilées. Il n'y a pas de regard indiscretement plongé dans le regard. Ni pour celui qui parle la gêne d'avoir un corps ; ni pour celui qui écoute l'embarras d'avoir à se déplacer, à sortir un soir d'averse, à s'asseoir en public, à se savoir regardé par des voisins. Ni le dérangement d'applaudir ou de siffler ; ni pour l'orateur la crainte de ne pas être applaudi dans l'exacte mesure. Et cette communication presque sensuelle que l'orateur cherche toujours un peu, ici n'existe pas. Tant mieux : car je la trouve vulgaire ; ses ruses ne sont pas supportables à froid, et il m'est impossible de relire un orateur s'il n'est pas aussi un poète.

Dans le studio vide, j'admiraïs ce silence qui est l'enveloppe de la parole. Je me souvenais de ce mot de Saint-Exupéry : « L'espace de l'esprit, là où il peut ouvrir ses ailes, c'est le silence. » Comme la lumière est silencieuse ! Et comme il serait désirable que la parole, en cheminant de celui qui l'émet à celui qui l'accueille à travers le grand vide frissonnant, soit accompagnée de silence ! Et que celui qui écoute ne voie pas le visage de celui qui parle. Et que ce solitaire et ces innombrables s'ignorent, ou plutôt qu'ils ne se reconnaissent que dans la patrie des rêves.

Quand on parle devant un micro, on se sent éloigné, par l'espace, de ses auditeurs. On en est bien plus éloigné par le temps, puisque la voix est enregistrée plusieurs mois avant qu'elle ne soit émise. Ce double décalage d'espace et de temps accroît le mystère de la parole. Il vous donne l'impression qu'on est étranger au monde et comme déjà déporté dans une sorte d'au-delà, d'où l'on s'adresserait aux survivants, uniquement par la voix, qui traduit l'intimité plus que ne le font les traits. La voix, qui est plus charnelle que le visage, véhicule l'âme davantage. Et si un mort avait à choisir entre ces deux moyens de se faire connaître aux siens, je gage qu'il préférerait la voix avec ses inflexions si douces et si particulières à chacun.

Je veux dire encore que Pierre Sipriot, le Sphinx, m'avait conçu pour une émission consacrée à « Monsieur Pouget », ce prêtre aveugle que j'ai tant aimé. Elle aura lieu le 12 septembre au soir. On a reconstitué l'entretien unique que M. Pouget, quelques jours avant de mourir, eut avec Henri Bergson sur les plus hauts problèmes que l'homme puisse se poser dans sa brève existence. Un paysan sublime, un génie universel, ce jour-là, se rencontrèrent. O bizarre ironie des choses ! ce sont les écrits qui passent et les paroles qui demeurent.

A la Maison-Mère, en ce soir du 12 septembre, très exceptionnellement et même pour la première fois, quelques confrères et frères se trouvent réunis à la *salle de récréation des prêtres*, devant un modeste appareil de fortune dont la transmission un tantinet essoufflée, en nous faisant tendre l'oreille, nous permettra de saisir ce qu'un diffuseur à peu près normal, nous eût fait écouter sans effort. L'essentiel pourtant est atteint.

L'émission, de qualité, eut un réel succès, puisque, sur demande enfin satisfaite, l'émission fut redonnée le dimanche 14 novembre.

Caractérisant cette heure passée avec le Père Pouget, M. Louis Chaigne, entre autres témoins, donne dans le *Courrier de Bordeaux* du 23 octobre 1954, ses impressions et sentiments.

Le dimanche 12 septembre dernier, bien des auditeurs de la Radio eurent la révélation du personnage extraordinaire que fut le Père Pouget. L'émission, organisée par M. Pierre Sipriot, eut ce don de susciter une profonde communion spirituelle autour de l'humble Lazariste, qui n'avait eu jamais d'autre ambition, que de servir obscurément la vérité. Le Portrait de M. Pouget, dès 1939, nous avait rendu familière sous la plume de M. Jean Guilton, la physionomie de ce savant, et pour ma part, j'avais beaucoup goûté, entre autres pages, celles qui rapportaient la rencontre du Père Pouget avec lord Halifax, et celles qui retraçaient sa visite à Bergson. Je les avais fixées dans cette zone protégée de la mémoire où chacun retient les images et les voix qui nourrissent l'amour de la vie.

Dans un petit livre qui vient de paraître, avec une préface brillante et émue de M. François Mauriac, M. Jacques Chevalier nous explique ce que furent les rapports entre Bergson et le Père Pouget. Des l'année 1901, il connut l'un et l'autre de ces hommes exceptionnels et jusqu'à leur mort, il ne cessa d'entretenir avec eux un commerce d'idées intime et fréquent. Le Père Pouget avait lu tous les ouvrages du philosophe de l'intuition, et il avait rapporté un souvenir agréable de celui de ses cours au Collège de France, où Bergson « défiait un mathématicien de mettre en équation le mouvement d'une fourmi ». Il lui avait envoyé une longue lettre à la suite de la publication du livre sur les deux sources de la Morale et de la Religion, et Bergson, de son côté, avait chargé Jacques Chevalier de lui soumettre « les difficultés qu'il éprouvait dans sa recherche de Dieu », recherche menée, on le sait, avec une avidité et une passion nuancées de bonne foi.

Le passage important de la première partie de ce livre est celui où l'auteur, après être remonté aux origines de la crise spirituelle qui devait ébranler les doutes de l'illustre penseur, nous fait suivre avec précision ce qu'il appelle, en des termes particulièrement heureux « le développement et... la maturation

d'une pensée qui, pareille à celle de Newman, ramasse dans la durée d'une vie humaine l'évolution de l'humanité au cours de deux ou trois siècles, et en présage l'aboutissement ». On a déjà beaucoup écrit sur la conversion de Bergson. Le Père Sertilanges, et plus récemment Mme Jeanne Ancelet-Hustache, nous ont mis sous les yeux de précieux témoignages. Jamais encore ne nous avait été offert un exposé aussi complet ni aussi précis. On y surprend la force convaincante d'un art magistral.

M. Jacques Chevalier, dans la seconde partie de son petit volume relate la rencontre de Bergson et du Père Pouget, d'après les notes de son propre journal. Il n'est pas exagéré de dire, avec un des témoins cités, qu'il s'agit là d'un événement qui, sur le plan de la pensée, représente une date historique. La simplicité de langage du grand Lazariste le met à la portée de tous.

En ces semaines qui précèdent novembre, le mois par excellence du souvenir qui unit les vivants aux disparus, nul ne lira sans en être touché au plus profond, ces paroles de M. Pouget à l'adresse de l'ami qui fut si souvent son intermédiaire auprès de M. Bergson : « Je m'en vais vers mon éternité... Allez, Monsieur Chevalier, nous ne serons pas séparés. Les esprits communiquent à travers l'espace et la mort même. Nous avons les prières... Les morts doivent avoir quelque chose. Nous, nous ne serons pas séparés. Dans le Christ, l'union est bonne.. »

Plusieurs mois avant l'émission radiophonique « Monsieur Pouget », du 12 septembre 1954, M. Jean Guilton, pour fournir, sur demande, quelques lignes à la Croix du 28 mars 1954, redonne et rebrasse sur M. Pouget, quelques traits, réflexions et attitudes de son vénéré maître. Il les a déjà utilisés maintes fois, mais l'ensemble reste neuf, pour la quasi-totalité des lecteurs du journal.

Après sa monstrueuse mémoire, ce qui m'étonnait le plus chez le Père Pouget, c'était sa pauvreté. Il me faisait compter sa fortune, et il me disait : « Voilà une pièce d'un franc dont je n'arrive pas à me débarrasser. » Il se voulait très dénué. N'osant pas charger la Congrégation de dépenses, il allait copier à la Nationale un dictionnaire copte. Il apprenait le bréviaire par cœur. Souvent, je l'aidais à se réciter, la veille au soir, les oraisons du lendemain, l'entendant maugréer contre les petites différences des secrètes, communions ou post-communions qui n'ont pas été faites pour les aveugles. Car, on oubliait toujours qu'il était aveugle !

Il s'était arrêté avant le Pater. Son servent de messe croyant à une petite extase, l'interrogea : Pauvre, fit-il, un rayon de soleil tombait sur la patène, je calculai l'angle de réfraction ! Parfois, pour se distraire de l'exégèse, il me disait : Si nous cubions le soleil ?

C'était un homme du *xv^e* siècle, égaré dans le nôtre : voulant tout apprendre, tout retenir et cela sans maître et par lui seul. A toutes les sciences, il avait mordu en autodidacte, surtout mathématiques, astronomie, botanique, physique, quantà, relativité. Les langues anciennes, il les savait en humaniste. L'histoire des peuples, il la savait. La liturgie, il la savait par cœur. Virgile aussi. Mais sa part royale, c'était l'étude de la Bible et des sources de la religion. Et chaque matin, il remettait tout en question, faisant de la critique, portant comme Atlas, le poids du Cosmos, perfectionnant les raisons de croire. Cela pour

les anges et pour lui, car il était sans élèves, sans renom, aveugle, pauvre et solitaire : Si on ne veut pas m'embrayer, me disait-il, cela ne m'empêche pas de tourner.

Des prêtres frappaient sans cesse à sa porte, pour se confesser : Je ne sais pourquoi on aime se confesser aux aveugles ! Il me disait : Tirons le verrou. Puis, vaincu par la charité, il allait ouvrir, il recevait, il revenait ravi : Il y a dans Paris, me disait-il, des êtres sublimes et des petits vicaires de paroisse, autrement vertueux qu'Adam et Eve !

Sur le Christ, il était inépuisable et neuf. C'est qu'il travaillait à le connaître par l'Evangile et à l'imiter par ce travail de dix-huit heures par jour, par cette épouvantable humilité. Quand j'étais jeune, j'eus envie d'entrer chez les Jésuites, car pour les études on ne fait pas mieux, mais je me suis dit : Ils me pousseront... Allons chez les Lazaristes, j'y serai bien inconnu. Et c'est au fond ce qui arriva. Quand on veut être inconnu avec obstination, on est inconnu. Dieu donne ce qu'on demande.

M. Pouget étonna ses confrères qui le voyaient passer dans leurs couloirs, mais peu le discernèrent pleinement. Bergson, qui avait tant d'esprit, disait que personne ne l'avait plus impressionné pour l'inconscience de l'effet produit. Et Alain écrivait : Jules Lagneau s'était détaché de tout, mais il était encore bien loin de M. Pouget.

En somme, qu'était-il et comment le définir ? Les uns ont dit : Un paysan savant. D'autres : une autorité morale. Mgr Calvet : un Lazariste de génie. Le cardinal Saliège : c'est l'Auvergne pensante. Albert Camus : un gourou. Claudel : un Socrate chrétien. Une concertiste me disait : c'est un prêtre. Moi, je dirai : un homme et si nature !

Il m'a toujours semblé qu'il faut autant qu'on peut, quand on a été témoin d'un grand exemple, en ravitailler les âmes. Et si l'humilité ensevelit les talents, alors l'esprit les venge après leur mort. La Justice veut ces compensations. Et c'est pourquoi j'ai entendu, comme un devoir sacré, faire revivre ce pauvre. Je l'ai imaginé, de nouveau présent dans le monde, dialoguant encore avec nous et sur tous les sujets (de la pluralité des mondes au problème des Evangiles, des prêtres-ouvriers à la bombe H), écoutant nos angoisses et subtilités, nous ramenant toujours vers la vérité simple, d'un grand coup de bon sens et de simple foi.

Aux lecteurs de la Croix, je confie ces Dialogues où j'ai mis ma substance, ma surprise et ma vénération.

En dehors de cet article grain de mil parmi tant d'autres), M. Jean Guilton a publié en mars 1954, un volume *Dialogues avec M. Pouget*, où, sur des thèmes qui lui restent chers, il fait avec joie converser son cher M. Pouget. A propos de cet ouvrage, M. François Mauriac retrace à son tour quelques réflexions. Tout en louangeant la vie et le talent du professeur de l'Université de Dijon, ces lignes remontent avec admiration jusqu'à M. Pouget, dont le nom et la personne se profilent dans l'article du *Figaro* du 23 mars 1954. Voilà, certes, une autre manifestation qui eut étonné l'humble et savant Prêtre de la Mission.

« Que d'hommes admirables et qu'on ne connaîtra jamais ! » Oui, des hommes qui, pour l'esprit, furent peut-être les pairs de Blaise Pascal et qu'ils dépassaient en sainteté. C'est signe de

grandeur que de mettre autant de soin à brouiller ses pistes, à demeurer obscur, que d'autres en ont dépensé pour briller et pour se pousser aux premières places. Nous saurons un jour que ce qui s'agit à la surface n'était pas le meilleur et que la lie s'est crue l'élite. Les génies et les saints authentiques n'auront souvent été connus que de Dieu.

Il a été donné à M. Jean Guilton cette gloire enviable de ressusciter un de ces hommes dont il fut le familier : un vieillard très inconnu qui n'aurait même pu imaginer qu'il resterait la moindre trace de son passage sur la terre, un pauvre Lazariste à qui rien n'était étranger des sciences, ni de la philosophie, ni de l'exégèse, familier de l'hébreu comme du grec, doué d'une mémoire, on peut dire monstrueuse, au point que, atteint de cécité, il retrouvait au-dedans de lui la plupart des textes dont il avait besoin, les références, la page même et la note au bas de la page. Avant que Dieu l'eût frappé, ne lui laissant d'autre clarté que cette lumière intérieure qui éblouissait les yeux accablés du vieux Tobie, ses supérieurs lui avaient retiré le droit d'enseigner. Non qu'il fût le moins du monde moderniste ; mais ce religieux, obéissant jusqu'à la mort, savait ce que c'est que de demeurer, dans l'amour de l'Eglise, dans la soumission la plus filiale, une créature noble et libre. Ni une plainte, ni même un commencement de murmure n'apparaît dans les propos que Jean Guilton a recueillis.

Ces Dialogues avec Monsieur Pouget, qu'il vient de publier chez Grasset, peuvent être compris et goûtés par les lecteurs qui ignorent Portrait de M. Pouget, paru en 1941 chez Gallimard. Mais que je souhaite qu'ils remontent jusqu'à ce Portrait ! Je me souviens de ce que m'apporta ce livre, au plus noir de l'occupation. En ce temps-là, une tasse de vrai café, une tranche de pain blanc avaient une saveur pénétrante, indicible. Chaque chose avait retrouvé sa valeur exacte, était une merveille absolue. Mais un bon livre ! mais un vrai livre ! Nous avons peine à l'imaginer aujourd'hui, au milieu des vagues énormes d'imprimé qui nous submergent chaque matin, toute cette écume d'aberrations et de crimes, où nous nous épuisons à nager, nous qui sommes du métier, nous efforçant de tenir les narines et la bouche au-dessus de l'ordure, oui, nous avons peine à imaginer ce que fut pour nous, en 1941, ce Portrait de M. Pouget, ce livre qui entra à pas de colombe dans la maison où nous avions froid et même un peu faim, ce livre qui était quelqu'un. Je ne connaissais même pas son nom ni d'ailleurs celui de son introducteur. Cet inconnu nous était envoyé par-delà la mort, pour nous rendre confiance dans l'esprit humain illuminé par la Grâce. L'envers de l'immonde histoire hitlérienne que nous vivions jusqu'à la nausée, ce saint de génie nous la découvrait soudain.

Dans les Dialogues que Jean Guilton, aujourd'hui, mène avec M. Pouget ressuscité, utilisant ses notes, les « logia » saisis au vol, il se manifeste lui-même davantage que dans son premier livre. Nos lecteurs lisent, depuis cette année, ses chroniques. Je le tiens, ce presque inconnu, (qui a d'ailleurs publié, entre autres, chez Aubier, huit remarquables volumes sur La Pensée moderne et le catholicisme), je le tiens pour un des écrivains de ce temps — je ne dis pas un grand écrivain : M. Pouget disait, je crois, qu'un grand écrivain est quelqu'un qui écrit trop bien, c'est-à-dire mal. Jean Guilton, disciple de M. Pouget, a été enseigné et, universitaire catholique, il enseigne à son tour.

Il ne cherche pas l'effet mais l'efficacité. Appropriation et plénitude, voilà les deux vertus d'un écrivain de cette race. Ce qu'il a appris de son maître, à la fois très savant et très saint, et ce qu'il nous transmet, c'est la parole de Dieu dans ses rapports avec la science, la philosophie et l'histoire telles que l'esprit humain aujourd'hui les conçoit.

Jean Guilton a ramené des bords qu'on ne voit pas deux fois ce vieux Lazariste aveugle. Il le guide jusqu'à son ancienne cellule de la rue de Sèvres où nous pénétrons avec eux ; et nous écoutons parler ce mort qui avait vécu toute sa longue vie hors du monde, à l'abri de sa politique, de ses théâtres et de sa gloire, et qu'il dominait ; et sans le rejeter ni même le condamner, il le jugeait. Ce grand savant nous rappelle à chaque instant que ce que nous sommes tenus de croire, nous autres catholiques, ne tient pas dans beaucoup de mots, et que tout le reste est conjecture. Ce saint obéissait les yeux ouverts, tout aveugle qu'il était, soumis en tout à l'Eglise qu'il aimait avec une passion lucide, et bien qu'il eût souffert par elle et qu'il ait été brisé. C'est peut-être maintenant que sa vraie mission commence. M. Pouget est un saint pour nous. Ce n'est pas un hasard si un autre de ses premiers disciples qui allait, comme Jean Guilton, s'asseoir à ses pieds, dans la cellule de la rue de Sèvres, s'appelait Emmanuel Mounier.

Cette évocation finale d'Emmanuel Mounier (†22 mars 1950), rappelle le directeur d'Esprit, la vivante et audacieuse revue internationale, fondée en octobre 1932, et nous met en présence d'un autre ami de Jacques Chevalier. Celui-ci, pris par ses obligations professorales de l'Université de Grenoble, n'avait pu assister aux obsèques du P. Pouget († 24 février 1933). Mounier mande alors sa vision et ses sentiments lors de cette messe d'enterrement en la chapelle de la rue de Sèvres. Intéressant de voir par de tels yeux, cette levée du corps, cette arrivée à la chapelle, et cette messe — dont Jean Guilton a déjà parlé en un de ses écrits (cf. *Annales*, t. 117, pp. 304-305).

Voici le mot de Mounier.

J'ai reconduit hier votre vieil ami avec Jean [Guilton]. Il nous est arrivé de derrière l'autel, d'abord par un cortège incalculable de psaumes, puis la longue file blanchée des siens, et tout à la fin, lui, dans son cercueil de bois blanc, sous un drap d'argent. La pauvreté de l'homme dans la gloire de l'Eglise, c'était bien émouvant... Je crois que c'est de la pauvreté que doivent être faites nos années à venir. Dieu sait sous quelle forme. Depuis quelques jours, je me prépare à la mort. J'ai appris le renoncement, il n'y a pas très longtemps, et que c'est au fond la lutte de l'Espérance contre les espoirs. Je suis bien avec vous en prière.

Sur le livre Bergson et le Père Pouget, qui donne pp. 62-63, cet extrait de correspondance, voici, pour finir, quelques mots de Marcel Levêque, dans *Rivarol*, du 2 décembre 1954.

Bergson et le Père Pouget, de Jacques Chevalier

Sous son très petit format, voici un précieux livre — qui dit précieux dit rare. — Rare était la qualité des deux hommes qui se rencontrèrent dans un salon parisien sur le déclin de leur vie, un soir de 1933, sous l'œil bouleversé de Jacques Chevalier, Henri Bergson, l'illustre philosophe que l'intègre et intégral développement de sa pensée avait mené de degré en degré, par la

découverte de réalités invisibles, jusqu'au Dieu de nos pères, et l'humble Lazariste, dans le domaine de l'esprit, émule et pair d'un Blaise Pascal qu'il dépassait en sainteté.

Dans cette entrevue, le Père Pouget, à demi-aveugle, un Socrate chrétien, par une maïeutique simple, lève les dernières difficultés qui sur lesquelles Bergson achoppe avant d'adhérer pleinement au catholicisme. Jacques Chevalier, témoin visuel et oral de cette émouvante conjonction spirituelle, réussit à faire partager son émotion philosophique et religieuse à son lecteur. Normalien et agrégé de philosophie, il est lui-même un familier des plus hautes questions de la philosophie et des grands maîtres qui en ont traité : Pascal, Descartes, Bergson, Claude Bernard. Véritable missionnaire de la Pensée française, fameux en Angleterre où il passa deux années de sa studieuse jeunesse à Oxford, il fut aussi le Missus dominicus du Maréchal auprès de lord Halifax pour conclure les accords secrets franco-britanniques en décembre 1940.

On trouvera dans les notes le texte authentique du testament de Bergson, en date du 8 février 1937. Il voyait dans le catholicisme, l'achèvement complet du judaïsme, mais, par noblesse d'âme, voulait rester parmi ceux qui seront demain des persécutés. L'Eglise vint dire ses prières rituelles sur le défunt qui avait reçu le baptême de désir.

M. Pouget, pendant son passage de quatre-vingts ans sur la terre, a mis à brouiller ses pistes autant d'ardeur que d'autres en ont dépensé pour briller dans le monde et se pousser au premier rang. Quidquid latet apparebit. Le vieux Lazariste qui vivait, dans sa cellule de la rue de Sèvres, hors du monde, de ses pompes, de sa politique, de son agitation forcenée et dissolvante, le petit pastour auvergnat d'avant le séminaire, apparaît aujourd'hui comme un génie à qui rien n'était étranger des sciences, des philosophies et de l'exégèse. Familier de l'hébreu comme du grec, doué d'une mémoire qui retrouvait à sa lumière intérieure les textes et les références que ses yeux ne voyaient plus, le Père Pouget est venu rappeler que ce que nous savons tient dans le creux de la main et que tout le reste est vanité. « Je m'aperçois avec bonheur que par la lumière naturelle de la raison, dit Bergson au cours du mémorable colloque, je suis arrivé aux conclusions qui se ramènent à celles de Pascal, de saint Augustin et de saint Thomas, croire à l'enseignement du Christ, le nom devant qui tout genou fléchit, qui a donné à l'humanité la poussée sans limites et l'élan créateur, même quand les raisons dépassent l'intellect pur... »

On trouvera dans ce petit livre d'une extraordinaire densité les paroles de vérité dont notre âge a si grand besoin. Il est de ceux qui font du bien.

13 septembre. — A l'hôpital Saint-Joseph (Paris), s'éteint littéralement, notre cher confrère M. Georges Ferla. Interrogé à la Conférence, sur les vertus du défunt, M. Henri Desmet laisse parler cœur et souvenirs. L'essentiel de ces paroles se retrouve dans les lignes suivantes qu'avec joyeux entrain, il a bien voulu mettre par écrit pour notre commune édification :

M. Georges Ferla naquit à Lyon, le 19 août 1901. Devenu très tôt orphelin de père, il fut élevé par sa mère et reçut au foyer, avec son unique sœur, une éducation foncièrement chrétienne, toute pénétrée de tendresse maternelle. Il fit ses premiè-

res études à Lyon. Bon enfant, il fut remarqué par le bon Père Périchon, visiteur de Provence, qui l'envoya finir ses études secondaires au Berceau de Saint-Vincent de Paul.

Le 23 septembre 1919, il entra au séminaire, à Paris. Le 27 novembre 1925, il prononçait les saints vœux à Dax, et y était ordonné prêtre le 3 juillet 1927, par Mgr de Cormont.

Placé d'abord à Damas, il connut ensuite plusieurs maisons: Le Berceau, Cuvry, Loos. Partout il ne faisait que passer. Il trouva finalement le lieu de son repos dans la compagnie de M. Kieffer, à Strasbourg, où il fit, avant et après la guerre, deux longs séjours. Entre deux, ce fut l'entracte de la guerre. Il fut mobilisé. Pendant la première année, qui fut relativement paisible, n'étant pas homme à rester inactif, il en profita pour organiser dans son unité, avec une équipe de bons jeunes gens, des réunions, avec des causeries religieuses qui firent du bien. Il prit là un certain ascendant. Mais survint le recul général des armées: libéré, il fut envoyé à Vichy, à la Maison du Missionnaire. Or, la maison était devenue le siège de la nonciature. M. Ferla eut d'excellentes relations avec le nonce apostolique, Mgr Valéri, qui l'appréciait et qui fut heureux de l'utiliser pour des missions de confiance et l'expédition de certaines affaires courantes.

Après quoi, il revint à Strasbourg pendant plusieurs années, puis alla occuper un poste de confiance à la procure générale, avant de partir malade à Villebon où la maladie devait le terrasser.

M. Ferla fut, au total, un bon confrère, pieux, consciencieux, doué d'une foi profonde, agissante, exerçant son influence sur toute la conduite de la vie. Il avait une intelligence très vive, un esprit un tantinet malicieux, avec des goûts d'artiste, une mémoire remarquable.

Avec ces belles qualités, il a rendu à certains moments de bien grands services. Pourtant, il n'a pas jeté grand éclat; et même, il a été parfois mal jugé. Ses déplacements multiples ont été pour quelque chose dans ces appréciations défavorables. Ils étaient pourtant surtout le fait d'une santé déficiente, jointe à une délicatesse d'âme peu commune. Il était d'une nature très fine. Elevé par une mère très délicate, en cette ville de Lyon où sont en honneur toutes les délicatesses, celles du savoir-vivre et de la politesse, comme celles de la piété, et de la piété mariale en particulier, il était lui-même poli, délicat, affectueux, tendre en sa piété, soucieux de belle tenue, et tout prêt dès lors à se blesser très vite de tout procédé quelque peu cavalier. Sa sensibilité très vive, et attentive à une parfaite régularité de vie, se heurterait facilement à l'inattention des gens oublieux et distraits, au dynamisme précipité des tempéraments puissants, à l'insensibilité des formalités administratives, à toutes les aspérités et vulgarités de la vie. Il dut chercher longtemps la maison rêvée qui abriterait son âme délicate. Il n'eut d'apaisement que lorsque le bon Dieu eut mis définitivement sur sa route le confrère très aimé, très respecté, qui fut le conseiller de ses incertitudes, le solide appui de sa frêle santé et de son âme délicate, et le compagnon de ses travaux d'artisanat, dans lesquels ils excellaient tous deux.

M. Ferla était un « trésor caché ». Quelqu'un qui le connaissait bien, put écrire un jour à un supérieur qui, à raison sans doute de ses nombreux déplacements, hésitait à le prendre

dans sa maison : « Cher Monsieur, n'hésitez pas ! C'est une perle qu'on vous offre. » Un professeur de la Faculté de Strasbourg, apprenant sa mort, écrivit à M. Kieffer la peine que lui causait ce deuil, et il ajoutait ces mots : « Je le regrette beaucoup, à cause de sa franche amitié et de l'humilité exquise de son âme. » L'âme, chez M. Ferla, était en effet exquise. C'est un bel éloge. Tous les confrères, d'ailleurs, ont pu le constater ; ils ont été témoins, à la fin de sa vie, à Paris et à Villebon, de la sérénité avec laquelle il accueillit et porta son épreuve. Son sourire sympathique exerçait un véritable attrait, rayonnement d'une belle âme.

Sa bonté lui valut beaucoup d'amis ; et il en était digne. Il était très serviable et ne marchandait ni ses services, ni ses prévenances. Econome, à Strasbourg, il avait nécessairement beaucoup de relations, qui auraient pu rester de banales relations de client à fournisseur ; elles devenaient vite chez lui des relations empreintes d'une cordialité de bon aloi et parfois d'une véritable amitié. On l'a vu parfois dans ses allées et venues en ville, traverser la rue pour aller vers la noire voiture de son marchand de charbon et serrer la main du brave homme qui déchargeait ses sacs. Il en revenait évidemment avec la main un peu noire, lui aussi, mais il avait fait un beau geste et donné une marque très appréciée de sympathie.

Il avait si bon cœur ! M. Kieffer, qui a vécu dix ans avec lui, a pu dire qu'il ne l'avait jamais entendu dire un seul mot malveillant.

Il était pourtant très vif, et irritable, tout comme un autre, et plus peut-être qu'un autre, parce que plus sensible. Mais il savait commander à ses colères ; il en gardait les foudres à l'intérieur. Aussi, pouvait-il dire aux gens leurs vérités ; et il ne s'en privait pas, à l'occasion si c'était utile. Mais il le faisait virilement, sans éclat, avec un calme qui faisait tomber les réactions violentes.

Au fond, il était viril, avec un grand fonds de bonté.

Ces qualités-là s'étaient révélées chez lui dès la jeunesse, fruit d'une excellente éducation. Quand il arriva, adolescent, au Berceau de Saint-Vincent de Paul, il fit sensation. L'année scolaire était commencée depuis quelques jours à peine. Nouveau venu et arrivant en retard, il fut doublement le point de mire des regards scrutateurs de ses camarades. Il tombait, d'ailleurs, dans une classe de fins lurons, excellents travailleurs, mais un peu diables — bons diables, certes ; ce qui vaut mieux que de mauvais anges. — Tous ces charmants gamins, quand le nouveau se leva pour réciter à son tour sa leçon, dirigèrent vers lui leurs regards curieux, quelque peu rieurs. Mais les fronts devinrent vite sérieux. Le nouveau récitait sa leçon imperturbablement, avec une belle assurance, une parfaite tenue, une sorte de petit air magistral, qu'il aura parfois plus tard dans la vie, sans trop s'en rendre compte. Ce jeune homme prenait donc la vie au sérieux, y compris une récitation de leçon ! Ses camarades ouvrirent alors de grands yeux, eux qui se payaient parfois le malin plaisir de ne pas savoir, alors qu'ils étaient capables de savoir parfaitement. Cette coquetterie-là est une fantaisie contagieuse. Et Georges Ferla, tout en conservant sa grande âme, perdit peut-être un peu de son irréprochable sérieux. La malice de sa riche nature jaillit bientôt et mêla sa finesse aux fantaisies de ses camarades.

Il faut dire, à la décharge de cette excellente classe, très vivante et très laborieuse, qu'on était à l'époque difficile et mouvementée de la guerre, dans une maison où fusionnaient les éléments de trois maisons distinctes, deux maisons étrangères étant venues chercher refuge au Berceau. Il y avait là un bouillonnement de vie qu'il fallait surveiller de près, mais diriger avec sagesse. Il régnait d'ailleurs au Berceau un régime disciplinaire qui ne ressemblait aux autres que d'assez loin ; mais grâce à l'autorité puissante et paternelle du père supérieur et à la belle équipe de professeurs dont le Père Serpette avait réussi à s'entourer, cette discipline-là produisait d'excellents résultats, de bons et beaux caractères, et des têtes bien faites. Le Père Serpette était mort, mais l'esprit vivait.

D'ailleurs, une chose servait de sauvegarde à ces bons petits diables de la classe où venait s'encadrer Georges Ferla ; c'était, avec leur piété, leur esprit de foi et leur bonne camaraderie, une magnifique ardeur au travail ! Et Georges Ferla ne demandait pas mieux que d'entrer dans l'équipe pour abattre belle besogne : c'était dans ses goûts. Il était même de taille à être, mais toujours avec discrétion, parmi les entraîneurs.

C'était un charme, pour un professeur, d'affronter avec de tels disciples, de beaux travaux difficiles, capables de provoquer l'effort et d'éveiller le sens de la beauté. Un jour, la traduction de l'Odyssée avait mené maître et élèves au fameux passage où le vieil Homère présente Nausicaa, la jeune princesse, sur son char attelé de deux mules et conduisant allègrement l'attelage vers les bords de la mer, où elle lavera le linge du palais et où elle rencontrera Ulysse, qui vient de faire naufrage. Toute la classe avait admiré la fraîcheur du récit et la beauté harmonieuse des vers. Il fallait profiter de l'enthousiasme. Le professeur se hasarda à dire : « Mes amis, c'est trop beau ! Il faut apprendre cela par cœur ! » Apprendre des vers grecs par cœur ! Ce n'était plus guère dans les habitudes. Les fronts s'assombrirent quelque peu. Mais le lendemain, ces jeunes hommes récitèrent avec allégresse les vingt vers du grand poète grec.

Une autre fois, un livre d'institutions grecques avait amené dans la leçon le calendrier et alignait une douzaine de noms curieux, compliqués et difficiles, mots composés mais bien bâtis, faits d'éléments aux allusions piquantes. Le lendemain, cette fois encore, il y eut de l'allégresse dans la récitation, quelques remarques plaisantes restées célèbres, et beaucoup de joie !

Georges Ferla eut vite fait, en pareil milieu, si vivant et si riche, de s'adapter et d'y prendre, avec tel petit défaut peut-être, grande ardeur au travail, bel élan et grande joie. Il entra volontiers dans le cadre de vie de la maison. Le temps qu'il y passa ne connut pas de ces événements disciplinaires sensationnels, qui amènent des soubresauts dans la vie. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Il y resta d'ailleurs peu de temps, un an, peut-être deux. En septembre 1919, il partait pour Paris.

Il y mena la vie d'un bon séminariste, soucieux de modeler son âme sur l'âme de Monsieur Vincent. Il fallut pourtant, dès ce moment, modérer en lui un goût très prononcé pour les travaux manuels, travaux d'ajustage en particulier, où il était très habile et qui, en lui prenant trop de temps, auraient pu facilement confisquer à leur profit le temps précieux des études. Dès le séminaire, ce goût et cette habileté s'étaient révélés. Et on se

chargea de les mortifier : un jour qu'il parlait avec quelques outils, travailler à quelque ajustage, il rencontra quelque directeur qui l'arrêta, lui dit qu'il avait autre chose à faire et le renvoya au séminaire. A Dax, sa réputation l'avait précédé, bien entendu ! Et là encore, il eut à se soumettre aux sages admonestations de ses supérieurs. On raconte qu'un jour le supérieur de la maison le rencontra dans un corridor, portant sa chère boîte d'outils précieux et s'en allant à quelque raccommodage. Là encore il dut rebrousser chemin, et entendre ce petit avis qui le mortifia bien fort : « Vous avez là une belle boîte à outils. Vous me l'apporterez ; je la garderai et vous la rendrai aux vacances. » Il dut s'exécuter et retourner à ses études.

Sa réputation de bon « bricoleur » était dès lors déjà bien établie. Et le mot prenait, sur les lèvres de beaucoup de ses confrères, une nuance défavorable. Ce bricoleur était, en réalité, un « bricoleur » de qualité, et en certains domaines, un « ouvrier qualifié », capable de faire d'excellente besogne. Il le montra en certaines circonstances, à Strasbourg, en particulier, après la guerre, quand il fallut restaurer la maison.

Mais en 1919 on était au séminaire ! Il fallait suivre saint Vincent dans une vigoureuse ascension spirituelle, à coups d'oraisons et de lectures, et d'efforts, dans l'apprentissage d'un renoncement joyeux. Après cela, on serait aux « Etudes », et il faudrait étudier ! Et cependant, notre cher « bricoleur » aimait bricoler ! Il avait même sa fierté de bon travailleur : quand il avait, avec ses doigts et ses outils, signolé quelque beau travail, il avait quelque plaisir, entre confrères, à le faire admirer. On souriait de ses petites vantardises. On le plaisantait même, quand il proclamait, ayant la dévotion de l'ouvrage bien fait, que « de son atelier, il ne sortait point de camelote ».

Il avait en effet un « atelier ». Il avait réussi à se ménager, pour remiser ses outils et assurer sa tranquillité pendant son travail, un pauvre réduit qui lui servait d'atelier. C'était son domaine. Il y tenait, un peu trop, peut-être. On le taquina. Et sur la porte de ce réduit, interdit aux profanes, un pince-sans-rire inscrivait, un beau jour, en belles majuscules, les deux initiales : P.C. C'était le poste de commandement ! Mais, la fantaisie s'en mêlant, les deux initiales donnèrent toutes sortes de traductions savoureuses, qui cachaient bien des malices. On savait s'amuser entre amis.

Quoi qu'il en soit, ce « bricoleur » rendit un jour de bien grands services. En 1947, quand fut décidée la reconstitution du Séminaire International, et qu'il fallut, à la rentrée scolaire, recevoir des séminaristes dans les locaux de la rue Beethoven, les beaux locaux étaient en piteux état. Tout était délabré. Des soldats de toutes nations avaient passé par là. La gelée, elle aussi, avait passé par là, faisant sauter les radiateurs et défonçant les plafonds ; l'occupation et les réquisitions avaient vidé la maison de sa literie et de ses meubles. Il fallait, pour remettre les choses en état, de bons ouvriers, et pour faire valoir nos droits auprès des administrations civile et militaire, de bons diplomates. Le Séminaire International eut cette bonne fortune. Il eut pour ce difficile et hâtif travail, des ouvriers qualifiés et d'hâbles diplomates en la personne de M. Kieffer et de M. Ferla. Grâce à eux, la maison fut ouverte à l'heure dite.

Aussi, lorsque plusieurs années plus tard, Mgr Andrieu, le doyen de la Faculté de Théologie, apprit la mort de M. Ferla, il

exprima, en prenant sa part du deuil de la Compagnie, l'espoir que le sacrifice de ce bon travailleur porterait des fruits et que vivrait, grâce à ses mérites, l'œuvre du séminaire, qui s'était acquis tant de sympathie.

En travaillant si activement à la reconstitution du séminaire, M. Ferla avait sauvé l'œuvre. Mais il avait aussi par sa coopération personnelle, épargné à la Compagnie des dépenses considérables. La « bricole » avait servi en cette heure-là ! Mais ce n'était plus précisément l'heure des « Etudes » et des livres, de la « Somme théologique » et du « Petit Bécane » !

M. Ferla savait d'ailleurs, dans ces travaux manuels, déployer un esprit très large. Bien qu'il fût très consciencieux en matière de pauvreté et qu'il évitât résolument parfois de modiques dépenses, dès qu'elles s'avéraient inutiles, il n'hésitait pas à fournir à la maison les moyens modernes, souvent coûteux, qui faciliteraient et simplifieraient le travail des serviteurs. Et il s'était muni, lui-même, pour ses travaux, d'excellents outils, qu'il soignait comme un trésor et avec lesquels il était toujours prêt à remédier à tant d'accidents qui prennent une maison au dépourvu.

A vrai dire, il se sentait là dans son élément. Il avait un esprit concret, fait pour les réalisations pratiques, et aussi, il est vrai, pour les sciences exactes et les sciences physiques. Mais il se sentait mal à l'aise dans les hautes spéculations de la philosophie et de la théologie.

Il eut pourtant, un jour, — qui le croirait ! — à enseigner la philosophie. Il le fit et le fit bien. Le Bon Dieu, qui se plaît à taquiner parfois ses enfants, contrarie leurs desseins et leurs goûts. C'est une épreuve de force, qui révèle la vertu et une belle occasion de mérites. Il arriva donc que le doyen de la Faculté de Théologie, ayant besoin d'un auxiliaire pour l'enseignement de la philosophie à tout un groupe de séminaristes, fit appel à la collaboration de M. Ferla. M. Ferla était serviable, et par ailleurs les deux œuvres de la Faculté et du Séminaire étaient quelque peu solidaires. M. Ferla rendit service à la Faculté. M. Ferla se fit professeur de philosophie !

Mais, ces performances-là font du bruit ! Ces appels au dévouement sont facilement contagieux ! Il arriva qu'un grand pensionnat voisin, le pensionnat des Dames de Sion, eut besoin, lui aussi, d'un professeur de philosophie. Cette fois encore, en attendant de trouver un titulaire, on fit appel à M. Ferla. Puis, comme le professeur intérimaire réussissait parfaitement, on voulut lui confier le poste de façon définitive. M. Ferla s'y serait volontiers dévoué. Mais il fallait dès lors l'agrément de M. le Supérieur général. Or, M. Verdier, pressenti, répondit, avec quelque malice, cette solennelle sentence : « La Congrégation de la Mission a été instituée ad clericorum disciplinam, non ad disciplinam puellarum ». On dut donc y renoncer. Mais le dévouement de M. Ferla avait été très apprécié. Et on lui en sut gré toujours.

Mais il advint que le pensionnat Sainte-Clotilde, lui aussi, un beau jour, eut besoin momentanément d'un professeur. Il s'agissait, cette fois, de l'enseignement de l'histoire. Cette fois encore, on recourut au Séminaire International qui d'ailleurs avait envers la maison Sainte-Clotilde une grande dette de reconnaissance. Et M. Ferla assura la suppléance. Il devint pour quelque temps professeur d'histoire.

Il avait une prodigieuse faculté d'assimilation, ce bon M. Ferla ! Il arriva qu'un prédicateur qui avait promis son concours pour une retraite de jeunes filles chez les Filles de la Charité, fit défaut au dernier moment. Ma Sœur Couffin vint dire son embarras au Séminaire International. M. Ferla pourrait peut-être suppléer le prédicateur défaillant ? M. Ferla n'avait jamais eu l'occasion de pareil ministère. Eh bien ! son dévouement, ce jour-là encore, fut splendide. La reconnaissance lui fit faire des prodiges : n'ayant aucun sermon préparé pour la circonstance, mais se confiant à son insolente mémoire, il alla dénicher parmi les livres de la bibliothèque un sermonnaire. Et, jour après jour, sermon par sermon, il apprit sa leçon et la débita sans défaillance, y mettant par ailleurs tout son cœur, qu'il avait excellent. Et ce fut, là encore, un beau succès.

Ces prouesses-là étaient exceptionnelles. Mais, bien d'autres services trouvaient place dans cette vie, quelque peu dispersée, mais toujours dévouée. Le clergé de la paroisse Saint-Maurice, voisine du séminaire, en sait quelque chose. Il eut, à l'occasion, en M. Ferla, un prédicateur et un confesseur appréciés.

Le pensionnat Sainte-Clotilde l'eut aussi quelque temps comme aumônier. Et à ce titre, M. Ferla dut assurer les cours d'instruction religieuse.

On a pu regretter que tout ce beau dévouement et cette prodigieuse faculté n'aient pas été dépensés dans des services plus réguliers et mieux définis, et que ce bon M. Ferla n'ait pas davantage cultivé par un travail spécifiquement sacerdotal les dons d'intelligence et de cœur que la Providence lui avait départis et qui furent donnés à plein cœur mais par intermittence. Peut-être sa frêle santé n'eût-elle pas résisté à ce travail approfondi et assidu.

De fait, son esprit très actif, toujours en éveil, eut tôt fait d'épuiser par ailleurs cette chétive santé. Pendant son dernier séjour à Strasbourg, M. Ferla se leva un matin avec la parole embarrassée. C'était un début d'attaque. Le médecin, très attaché à la maison, l'emmena immédiatement à l'hôpital et le soigna pendant quinze jours avec un beau dévouement. Il le sauva. M. Ferla put rentrer au séminaire, mais en se soumettant à un régime alimentaire particulier assez sévère, et en s'imposant quelque repos. Un bon repos, pris à Lyon, dans la maison hospitalière d'un curé, qui était son parent, acheva la guérison.

En 1950, M. Ferla vint à Paris. Un poste de confiance était vacant à la Procure générale. Mais la fatigue l'obligea bientôt au repos. Un nouveau séjour à Lyon se termina malheureusement par une seconde attaque. L'embarras de la parole reparut et s'accrut. M. Ferla revint à Paris.

Puis, ce fut Villebon, la maison de campagne avec, pendant les vacances, la compagnie des séminaristes, dont il suivait avec sympathie les ébats et les travaux.

C'est là qu'il fut terrassé et de là conduit à l'hôpital Saint-Joseph, où, après quelques jours, il rendit son âme à Dieu, dans de grands sentiments de foi, le 13 septembre 1954.

Il était très beau dans la mort. Le visage, reposé, rayonnait.

Ses funérailles furent célébrées dans l'oratoire de l'hôpital, par d'anciens condisciples, devenus ses confrères, devant une assistance très sympathique, à qui, en s'en allant chez le Bon

Dieu, il laissait beaucoup de regrets, mais aussi de bien belles espérances.

Son corps repose au caveau du cimetière Montparnasse, sous l'image de saint Vincent. Beati mortui qui in Domino moriuntur !

15 septembre. — A Farafangana (Madagascar), la famille vincentienne et la province, avec les vingt-cinq ans de sacerdoce du Lazariste malgache Thomas Zafimiasima, célèbrent le jubilé sacerdotal de Mgr Antoine Sévat : cinquante ans de prêtrise (dont quarante-six à Madagascar), et vingt-cinq ans d'épiscopat. Sacré à Paris, le 28 novembre 1928, par Mgr le Cardinal Du Bois (cf. *Annales* 1928, pp. 530-532).

A ces solennités, comme il se doit, nombreux sont les invités et les présents : Mgr Fresnel, vicaire apostolique de Fort-Dauphin, Mgr Thoyer, évêque des Betsileo, et le Père Dupons, supérieur de Fianarantsoa, sans compter plusieurs confrères.

Dès la veille, la fête commence par une séance récréative dans la vaste salle de la *Trunompokonolona*. Souhaits de bienvenue et représentation fort bien réussie des *Fourberies de Scapin*, la comédie-farce de Molière (24 mai 1671), adaptée en langue malgache.

Le jour de la fête, à la grand-messe épiscopale du jubilaire, on entend les chants de la foule et une double allocution de Mgr Thoyer, en malgache puis en français, sur le thème : le vrai bonheur, c'est de donner, de se donner ; et sur la leçon : fidélité aux pasteurs des âmes, à la hiérarchie, fidélité à l'union des cœurs.

A 11 heures, cérémonie officielle : vin d'honneur offert par les Européens de Farafangana, éloge du jubilaire par l'administrateur du District et réponse aimable par Mgr Sévat : remerciant de toute la vivante sympathie pour la Mission.

A 13 heures, repas de famille dans un réfectoire heureusement édifié pour ce jour par le Frère Henri. Cordialité de la réunion que soulignent les paroles de MM. Devisse, Chilouet, Cassan, Visiteur, de Mgr Fresnel et enfin de Mgr Sévat.

Puis, en plein air, présentation des enfants et des délégations avec leur *kabary*, leurs déclarations, leurs vœux, leurs adresses. La bénédiction du Saint-Sacrement termine cette journée jubilaire : elle traduit et résume l'estime de tant d'années de dévouements et d'activité missionnaire. Tout cela soude les cœurs et reste un excitant pour une marche en avant.

17 septembre. — A l'occasion de ce quatrième anniversaire de la mort de Mgr Marina (cf. *Annales*, t. 116, pp. 300-308), M. Louis Paladini poursuit sa cueillette de souvenirs et de textes sur l'ancien visiteur de la Province de Rome, mort nonce apostolique du Liban (cf. *Annales*, t. 117, pp. 516-517). En dépouillant quelques-uns des papiers déposés aux archives du Léontien, le collaborateur des *Annali* y insère ces textes suggestifs sur le temps où Mgr Marina fut *aumônier militaire en France*. Envoyé en avril 1918, comme aumônier du 8^e groupe des Troupes Auxiliaires Italiennes (T.A.I.F.), M. Marina resta alors un an en France. A Noël 1918, s'adressant au commandement du groupe, il lui disait entre autres : *Aujourd'hui, la joie fait battre notre cœur à l'unisson parce que nous nous sentons davantage frères*

sur un sol étranger, en ce jour d'amour divin et humain. Il fait surgir à nouveau les songes que tout enfant nous caressions en cette fête de Noël. Maintenant devenus hommes, cet anniversaire nous rappelle le mystère que l'Eglise, dans la poésie nostalgique de son admirable Liturgie, commémore en son lyrisme classique, et il déplore que trop souvent on passe devant ces souvenirs grandioses sans que l'esprit s'arrête à les méditer, c'est-à-dire à se livrer à quelques réflexions sur la vie qui demeurent une indispensable condition pour vivre vraiment.

En une autre conférence de la même période, mais sans date, après avoir cité le vers de Prudence : *Spargite flore solum, praetextite limina sertis* [Des fleurs à brassées sur la terre, des guirlandes à toutes nos portes], il adresse cette courageuse leçon à tous ceux qui rentreront mutilés de la guerre, mutilés dans l'âme s'entend, non dans le corps; à savoir ceux qui au sens religieux avec lequel ils ont laissé leur famille ont substitué le vide et qui, croyant se libérer, se sont mutilés. Là sont les blessés : ensevelissement de tout idéal dans les étroites limites de la vie présente, illogisme de notre vie, obstacle énorme. La continuation de notre vie pourvu qu'elle nous reste ! Non, ils ne vivent pas en fait vraiment ceux qui n'ont pas devant eux un idéal à atteindre. Cet idéal, la philosophie le présente à très peu d'hommes, mais la Religion l'offre à tous... C'est l'amour, la charité, le meilleur don que Dieu fasse à l'homme...

Le dernier discours que M. Marina, aumônier militaire en France, adresse en mars 1919, lors de la réunion de trois compagnies du groupe porte sur les leçons qui découlent de notre séjour en France : leçons d'ordre moral, social et militaire. Pour ce qui est de l'ordre militaire, nous sommes venus en France pour avoir manqué de faire valoir, en présence du désastre de Caporetto, le fait de la résistance sur la Piave. Elle fut notre, parce que œuvre de nos généraux et de nos soldats. Il faut donc que nous rentrions avec l'orgueil d'être les frères des vainqueurs de Trieste et de Trente. Quant à l'ordre social, on retenait seulement que l'Italien se désaffectionnait du travail, de la sobriété, et des Italiens on ne retenait plus que les frères des vainqueurs : celles-ci, bonnes seulement à mâcher du macaroni et celle-là à brandir le couteau. L'une après l'autre, vous avez démolì ces légendes. Il y a aussi l'ordre religieux, et ici peut-être nous avons à apprendre. Tandis que dans l'ordre militaire et social nous pourrions donner des leçons, ici ce serait à nous d'en prendre. Dans l'ordre politique, je retiens que notre séjour en France n'a pas été inutile...

Rentré en Italie, M. Marina, le 25 mai 1919 (on ne dit pas où), en présence d'une Eminence, d'une Excellence, de dames, de messieurs : cédant aux pressions de personnes amies réclamant une parole d'évocation et d'éloges pour les milliers d'étudiants tombés à la guerre, il rappelle : j'ai souvent réconforté leurs âmes sur les champs de bataille par les sacrements de la Religion chrétienne pendant que leur esprit s'ouvrait aux visions du ciel. Il y a une discipline sociale, semblable à la militaire pour laquelle se commande l'acceptation d'une fonction publique, comme pour les fantassins l'assaut d'une tranchée ennemie, mais je tiens, Messieurs, à déclarer tout aussitôt que je ne suis pas ici pour faire de la rhétorique... Et comment du reste pourrait-on s'adonner à l'impétuosité inventive alors que l'on a dans le fond de l'âme, vivante, palpitante, tranchante, la réalité de ce qu'ont

été ces héros tout jeunes, dont les dernières paroles me brûlent encore les lèvres, tout comme ne s'efface pas de mes yeux la vision de leurs membres de toute blancheur, martyrisés et sanglants.

Encore en juin 1920, pour la fête de Saint-Pierre, M. Marina fait allusion à ses chers jeunes soldats dans le discours qu'il adresse à la jeunesse de Volterra sur le thème *du Pape*. Il est toujours doux de parler du Père, mais cela m'est particulièrement cher quand on est entouré comme moi d'une foule de jeunes, accourus pour rendre hommage à cette dignité qui fait du Christ un citoyen de Rome. Je salue ces jeunes phalanges, comme jadis je saluais sur le champ de bataille mes inoubliables soldats prompts à l'assaut... (Annali 1954, pp. 169-170.)

22 septembre. — Au repas de midi, à la table des hôtes, les yeux avertis remarquent discrètement un personnage qui, par son zèle et son dévouement, tient actuellement la vedette. En ce jour, l'abbé Pierre, dont la presse, dûment stylée, relate les activités charitables, partage le menu de la Communauté. Evidemment, comme il se doit, rien n'altère la paisible ordonnance du service, ni ne trouble la lecture de table, et tout s'achève sans le moindre incident.

Durant ces mêmes instants, à l'infirmerie, s'est aggravé l'état d'un de nos malades, M. Joseph Catteau, et son souffle de vie s'exhale, peu après, paisiblement. Depuis plusieurs mois, cet aumônier du 140 rue du Bac se trouvait dans son lit d'infirmerie. La vitalité petit à petit et irrémédiablement, s'émoussait. Il approchait de ses 74 ans, étant né le 7 novembre 1880 à Roneq (Nord), où les ramifications et alliances de famille lui menageaient quantité de neveux, nièces et cousinages... Après ses études commencées au Grand Séminaire de Cambrai, M. Joseph Catteau, alors déjà tonsuré, fut admis au séminaire interne de Paris, le 22 septembre 1899. Et en la présente année 1954, pour sa part, il marquait dans le silence, la prière et la souffrance le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale, reçue le 28 mai 1904 des mains de Mgr Potron, Pondéré, attentif, pieux, travailleur, tout compte fait, il paraissait indiqué pour l'enseignement et la vie caline des Grands Séminaires. Elle a ses austères exigences mais aussi ses joies. Dans cette perspective d'emploi, M. Catteau passa deux ans d'études à Rome, sans histoire ni notable incident. Dès lors, en 1906, il gagnait la Sicile qu'il ne quitta définitivement qu'en 1918. Piazza Armerina le retint sept ans (1906-1913), puis Noto (pour l'année scolaire 1913). La mobilisation générale de 1914 l'arracha au paysage et au milieu sicilien, mais en 1917 ce fut encore *Facara*. Au lendemain de l'armistice, M. Catteau rejoignait le Grand Séminaire de Nice, dont la direction venait d'être confiée à la Congrégation de la Mission par Mgr Chapon. Ce furent alors six années parmi les charmes et douceurs de la Côte d'Azur. Transféré en 1924 à Troyes, M. Catteau y poursuivit un stage de 18 ans : il y conserva des élèves reconnaissants qui, par la suite, faisant écho aux secrets désirs de leur ancien maître, se donnaient la joie d'appeler M. Catteau au secours, pour les aider dans leur ministère à l'Église ou lors des premières communions... Volontiers et suivant ses possibilités, M. Catteau se rendait auprès d'eux, et évoquait d'anciens souvenirs. En 1942, on le manda à Dax (en fait, vu l'occupation de *Notre-Dame du Pouy*, ce fut un stage dans une installation de fortune, à *Pontchevron*). En 1945, *Marvejols*

le reçut un an seulement, comme Supérieur, et en 1946, le Bouscat l'eût à ce même titre. Enfin, en 1947, l'aumônerie de la rue du Bac lui permit d'utiliser au mieux quelques-unes de ses qualités : serviabilité, patience, ponctualité et dévouement attentif, ainsi que le souligna M. Castelin dans quelques mots de la conférence traditionnelle traduisant l'estime des Sœurs.

C'est à Clichy, au cours d'une retraite, qu'il fut atteint par un commencement de paralysie. On le ramena à l'infirmerie. Et là, malgré soins et médications, il éprouva cette rude souffrance de se voir chaque jour physiquement diminué. Sa patience trouvait de multiples occasions de s'exercer. Ainsi éprouvé et de plus en plus amoindri, il termina ici-bas sa carrière d'enfant de saint Vincent qu'il avait tant aimé et imité de son mieux.

14 octobre. — En 1847, à pareil jour, naissait à Maurines (Cantal), Guillaume Pouget, fils de Jean et de Catherine Besse.

Depuis quelques années et tout spécialement en ces derniers mois, le nom, la physionomie et la vie de *l'humble et savant lazariste* sont nettement mises en vedette. Les publications de Jacques Chevalier y ont spécialement contribué tout comme deux livres de Jean Guilton qui vient d'obtenir pour 1954 le *Grand Prix de Littérature* décerné par l'Académie Française.

Cet événement naturellement pousse journaux et revues à s'emparer de l'actualité. Dans son optique, la presse périodique accentue volontiers les lignes pour les rendre plus voyantes et supprime aisément les nuances souhaitables. Parmi nombre d'autres, deux articles de l'hebdomadaire *L'Auvergnat de Paris* (4 et 11 décembre 1954), avec enthousiasme, ont campé M. Pouget « ce fils de l'Auvergne », et dégagé, en les soulignant, les caractéristiques de cette physionomie, de ce *saint de génie*, suivant le mot fulgurant de François Mauriac.

Quelques mises au point de détail doivent rectifier quelques assertions : ainsi la chambre *insalubre* de M. Pouget... non, le *Portrait* la dépeint exactement : sombre, noire, avec ses fenêtres obstinément fermées et obturées contre les rais de lumière ; de même la mémoire de M. Pouget savait par cœur les *prières de la messe* : cela n'aurait rien d'exceptionnel, mais M. Pouget avait retenu l'ensemble et le propre du Missel, ce qui est tout autre chose, etc.

En dehors de ces quelques bavures, les leçons que nous laisse M. Pouget s'avèrent toujours valables et de qualité : ardeur au travail, simplicité, humilité, amour du Christ, culte de la vérité, etc. Ce rayonnement du modèle met les lecteurs de *L'Auvergnat de Paris* en présence de ce grand inconnu... *Un saint de génie, M. Pouget*, par Raymond Cortat.

L'Académie Française a décerné son Grand Prix de Littérature, en mai dernier, à l'écrivain philosophe Jean Guilton, pour son ouvrage considérable, consacré de surcroît à l'un des personnages les plus étonnants qu'ait produit l'Auvergne : il s'agit des Dialogues avec M. Pouget, qui constituent une suite à un autre livre, non moins important, du même auteur, Portrait de M. Pouget, publié en 1941, aux éditions de la N.R.F. Dans ma chronique du 24 juillet 1954, je m'étais plu à mettre l'accent à propos de la Vie du Père Bonhomme, de Gaëtan Bernoville, et de l'Exorciste — vie du Père Gaschon — d'Henri Pourrat, sur ces humbles existences exemplaires qui nous conviennent, dès lors qu'elles nous sont révélées, à réexaminer la hiérarchie des

valeurs. A côté des « Hommes officiels », des paradeurs, des vedettes, bref de tous ceux qu'une presse frénétique nous présente comme les meneurs du jeu, vivent en marge de l'actualité (mais qu'est-ce que l'actualité ?) à l'écart de la grande chaudronnerie des notoriétés tapageuses, les Hommes de Silence, ces inconnus « dont on n'a su qu'après coup », comme dit Pourrat. Or n'a su, quoi ? Ce qu'ils avaient été réellement, leur action en profondeur, leur efficience, leur qualité qui tout ensemble nous confond et nous aide à vivre, à mieux vivre, à bien vivre. Comme le Père Bonhomme, quercynois, comme le Père Gaschon, d'Amberf, le Père Pouget, cantalien, appartient à cette catégorie d'humains qui mirent autant de soin à effacer leurs traces que d'autres en apportent à jalonner leur piste, afin de n'être point perdus de vue, vivants ou morts. Encore les Pères Bonhomme et Gaschon avaient-ils, dans la région où ils œuvrèrent, laissé un souvenir ineffaçable et même, pour le premier fondé, des œuvres et des institutions toujours vivaces et florissantes. Ils étaient en quelque sorte populaires. Mais le Père Pouget, aveugle depuis une quarantaine d'années, et dès lors à peu près confiné dans une austère cellule de la Maison Mère des Lazaristes de Paris, rue de Sèvres, qui eut pu songer qu'un jour sa mémoire s'irradierait au point de compter tout à coup parmi les plus belles, les plus grandes de notre époque ? Ce grand inconnu, ce vieux prêtre lazariste qui ne recevait que quelques étudiants dans la chambre obscure, pauvre et insalubre, où il achevait sa vie, reste pour ceux qui l'ont approché comme dut rester Socrate pour ses disciples — mais un Socrate chrétien et aveugle. Comme Socrate, il n'avait ni désir de paraître, ni talent ; et il se refusait à ce qu'on l'appelât bon maître, disant que nous n'avons qu'un seul Maître. Et c'est en effet un Socrate chrétien que nous révélent, d'une part, le Portrait de M. Pouget et les Dialogues avec M. Pouget, de Jean Guilton, d'autre part, un non moins important petit livre qui, après les Dialogues, retrace une rencontre d'une singulière portée entre deux des esprits les plus éminents de notre temps : Bergson et le Père Pouget, de Jacques Chevalier. Je reviendrai sur ces ouvrages. Mais je voudrais dès à présent proposer une esquisse de la vie et de la personne de M. Pouget, montrer qu'il appartenait au petit monde nombre de ces hommes vrais, comme dit Henri Pourrat, qui s'en remettent à la Providence pour faire, le plus possible, dans l'effacement le plus complet possible. Seulement ajoute l'auteur de l'Exorciste — en observant que le Père Gaschon dut passer aux yeux de certains qui croyaient le connaître, pour une nature un peu frustée, il n'est pas nécessaire qu'un saint soit une espèce d'aigle. Or, ce qui caractérise le Père Pouget c'est qu'il a été tout ensemble, un saint et une espèce d'aigle. Et sans doute alors son humilité apparaît-elle plus méritoire. M. Pouget, écrit de son côté Jean Guilton dans l'avant-propos du Portrait ne s'est pas fait connaître pendant les jours de sa vie mortelle. Il apportait à se terrer le soin que d'autres prennent pour se faire valoir, un soin méticuleux et farouche... M. Pouget faisait penser à ces êtres décrits dans les Deux Sources de M. Bergson comme constituant à eux seuls une espèce : il ne ressemblait à aucun autre. Et François Mauriac de déclarer, dans la préface qui ouvre le livre de Jacques Chevalier : Que d'hommes admirables et qu'on ne connaîtra jamais. Oui des hommes qui pour l'esprit furent peut-être les pairs de Blaise Pascal et qu'ils dépassaient en sainteté. Nous saurons un jour que ce qui s'agit à la surface n'était pas

le meilleur... Les génies et les saints authentiques n'auront souvent été connus que de Dieu. Il a été donné à M. Jean Guilton cette gloire enviable de ressusciter un des hommes dont il fut le familier : un vieillard très inconnu, envoyé de par delà la mort pour nous rendre confiance dans l'esprit humain illuminé par la grâce... *Ce saint de génie.*

Que fut-il donc pendant les jours de sa vie mortelle, cet Inconnu qui n'aurait jamais pu imaginer qu'il resterait la moindre trace de son passage sur la terre, et que ceux qui ont eu le privilège de le rencontrer mettent cependant au rang des plus grands esprits de son temps, et même ne craignent pas d'égaliser à quelques-uns des plus grands esprits du passé ? J'ai connu des hommes d'un génie singulier, Bergson d'abord et Henri Poincaré, Vincent d'Indy et Michel de Unamuno, le vieux lord Halifax et le cardinal Mercier, deux ou trois autres encore qu'il serait prématuré de nommer. Je n'en ai connu aucun qui atteignît à la grandeur du Père Pouget. Ainsi parle Chevalier, tandis que Jean Guilton voit dans M. Pouget un autre saint Augustin qui apporte à nos esprits le principe d'une rénovation semblable en importance à celle que nous apporta saint Augustin. François Mauriac prononce le nom de Pascal à propos de ce pauvre lazariste qui sous le sacrement d'obscurité dérobaît un esprit ouvert à tout, informé de toutes les connaissances humaines, depuis les mathématiques jusqu'aux langues orientales en passant par le dédale de l'histoire sacrée et profane (Jean Guilton). Quant à Paul Claudel, il n'a pas celé, sans pourtant l'avoir connu, l'attrait qu'exerçait sur lui ce Socrate chrétien. Formule à laquelle les Dialogues avec M. Pouget et Bergson et M. Pouget apportent un admirable commentaire. Je dirai dans mon prochain article ce qu'a été durant son passage sur la terre, la misérable et prodigieuse destinée de ce personnage issu du même terroir que Gerbert et Pascal, avec probablement le même génie, autant de grandeur sous un dénuement total et une absence d'apparence soigneusement entretenue, et sans doute aussi plus de sainteté.

A ne le considérer que du dehors, c'est une existence toute simple que celle du Père Pouget. Né le 14 octobre 1847, au hameau de Maurines, dans le canton de Chaudesaigues (Cantal), il était l'aîné de six enfants. Il a vécu dans un pays encore ensauvagé, balafré de cascades, hanté par les loups, la dure enfance montagnarde, gardant les moutons et les vaches, aidant le père aux labours, écoutant à la veillée dans la grande pièce familiale contiguë à l'étable, la lecture de la Bible qu'on faisait à haute voix, s'émerveillant de ces histoires extraordinaires soudain ranimées à la lueur bougeante d'un pain résineux. Il ne fréquentera l'école qu'à douze ans. Mais, dès l'âge de cinq ans, il s'est exercé à lire, tout seul, dans un vieil alphabet ; et un peu plus tard, il se pose des problèmes qu'il essaie de résoudre, à propos de la surface du cercle ou du triangle. Comment ne pas songer à Pascal enfant, dont Maurice Barrès a écrit qu'il avait fait son apprentissage de mathématicien en dehors des maîtres ? A quinze ans, sur les conseils du curé de Maurines, que déconcerte sa prodigieuse précocité, on l'envoie au petit Séminaire de Saint-Flour. Faute de savoir le latin, il y est admis en 8^e, trois semaines après, il est en 7^e ; l'année suivante, le voici en 4^e. En seconde, en rhétorique, il enlève tous les prix. Le Grand Séminaire l'accueille à dix-neuf ans. Après avoir pensé un moment à rester dans le diocèse, il entre dans les Ordres, à cause de la Règle, hésite entre les Jésuites et les Lazaristes,

opte pour les seconds. Pourquoi ? parce qu'à son goût, les premiers mettent trop en valeur leurs hommes, et qu'il se sentait quelque penchant à l'orgueil. « Si je me faisais jésuite, je serais exposé à paraître. » Il se décide pour les Lazaristes où il prononce ses vœux en 1867. Nous allons le trouver à Daz où l'on a réuni les novices pendant la guerre de 1870-1871, et où il enseigne la philosophie scholastique, faisant sa classe indifféremment en français et en latin, car cela ne lui coûtait rien, déclare-t-il ; à Ereux, on lui confie le grec et les sciences ; à Saint-Flour, cette fois, en qualité de Directeur du Petit Séminaire ; puis de nouveau à Daz où il enseigne à peu près tout ; enfin à Paris, à la Maison-Mère. Il y professe les sciences et l'Écriture sainte, et forme ces élèves qui porteront l'Évangile par tout le globe, mais particulièrement en Syrie et en Chine. Il est alors âgé de quarante-deux ans.

Depuis Ereux, une terrible épreuve physique l'avait atteint. Un accident de laboratoire, une opération mal conduite, provoquèrent d'abord la perte de l'œil droit, puis celle de l'œil gauche. En janvier 1908, la vue lui manqua ; en février 1909, le monde extérieur se fermait irrévocablement pour lui.

« Je ne suis plus qu'une ruine », disait-il. Mais au lieu de se laisser abattre par son infirmité, il va s'employer, durant les vingt-cinq dernières années de sa vie — il devait mourir le 24 février 1933 — à puiser en elle de nouvelles ressources et s'élever à des hauteurs de pensée qu'il n'eût peut-être jamais atteintes.

De quelle surprenante activité intellectuelle et spirituelle nous le voyons alors faire preuve ! Quel magnifique exemple de courage, de sérénité, de résignation, sans murmure, nous donne ce pauvre aveugle solitaire dans sa cellule de la rue de Sèvres ! Jamais il n'a été si grand que dans cette pitoyable réclusion à quoi le contraignait son infirmité. Mais c'est aussi parce qu'ici intervient, dans son comportement ce que Gaston Roupnel a nommé l'infinie résignation de nos campagnes millénaires. Les vertus cardinales du paysan français, la patience, l'esprit d'épargne, la sainte médiocrité, nous allons les trouver chez lui comme sublimisées. Lorsqu'il pouvait encore lire, a noté Jean Guilton dans son Portrait de M. Pouget, il avançait comme on laboure, uniformément, ligne par ligne, page par page. Quand il ne pouvait pas se procurer un livre qu'il jugeait important, il allait à la Nationale et le recopiait, d'une petite écriture serrée, car il fallait aussi économiser le papier. Retenons de ces remarques une double observation : il avançait comme on laboure, il fallait aussi économiser le papier. Elle met l'accent sur un trait majeur du Père Pouget, tel qu'il apparaît dans le Portrait et dans les Dialogues ; ayant d'abord vécu pour être paysan, il était demeuré paysan. Le paysan, écrit à peu près Henri Pourrat dans le Secret des Compagnons, est l'homme qui se tire d'affaire tout seul, parce qu'il a appris à tout faire, sachant tout du ménage des champs, mais capable aussi de fabriquer lui-même tout ce dont il a besoin.

Le Père Pouget était resté paysan en ce sens que ce qu'il savait — et qui était prodigieux — il l'avait à peu près appris seul. De sa race, immémorialement aux prises avec un pays dur aux hommes, il tenait le goût de l'énergie, de la lutte avec les choses et les éléments. Je travaillais seul et je comprenais comme je pouvais. Il avait appris à lire seul, et c'est seul aussi qu'il

apprendra les mathématiques, la physique, les sciences naturelles, toutes études qu'il mène de front avec l'acquisition du grec, de l'hébreu et des autres langues de l'Orient, y compris le copte dont il devait par la suite se constituer un dictionnaire. Dans les établissements où il enseigne, il est le spécialiste de toutes les spécialités. Il travaillait énormément. Durant son passage à Saint-Flour, cet étrange supérieur, capable de suppléer à tous ses professeurs, se tuait de travail supplémentaire, poursuivait en secret ses études, niait les vacances. « Je puis dire que je n'ai jamais pris de vacances », avouera-t-il en ses jours derniers. A ce régime il avait encore développé sa mémoire qu'il qualifiait lui-même de monstrueuse. Quant il fut devenu tout à fait aveugle, loin de céder à son infirmité, il se dressa pour lui-même un inventaire de ses connaissances, comparant, disait-il, ce qu'il ne savait à ce qu'il savait. Et ce peu qu'il savait restait considérable. Il pouvait se réciter intérieurement les prières de la messe du missel et du bréviaire, le Nouveau Testament et les plus belles pages de l'Ancien, et les classiques, de Platon et d'Aristote, qu'il avait lu plusieurs fois en entier dans le texte, à Molière, La Fontaine, Boileau, en passant par Horace, les Bucoliques et l'Enéide. Il était capable, note Jean Guilton, de vous raconter l'histoire d'un pontificat ou d'un règne, comme s'il vous racontait une affaire de sa famille.

Cette mémoire, il en était fier, parce qu'elle était l'œuvre de sa volonté ; mais s'il la soigna avec tant de persévérance jusqu'à la fin, c'est qu'il ne pouvait plus vivre que sur elle et qu'il ne vivait que d'elle. « Elle était, dit encore Jean Guilton, le secret de son hygiène ; sa mémoire était sa force comme la chevelure de Samson. »

Il s'était fait sa méthode seul, une méthode à lui, une méthode de recherche patiente, paysanne, qui dans la recherche d'une solution aussi bien en physique qu'en mathématique que dans l'interprétation d'un texte ancien, grec ou hébraïque, procédait par digressions apparentes, avec des parenthèses, une lenteur qui n'était que l'expression d'une vieille prudence terrienne, sans hâte de conclure comme font les paysans quand, avant de se décider pour l'achat d'un objet, ils se familiarisent sagement avec lui, par une espèce de contact et de palpation. Et comme les paysans dans un marché, il remettait toujours tout en question. Son enseignement, docile à la complexité des choses, donnait pourtant l'impression d'une extrême simplicité, non pas la simplicité toujours un peu factice de la science livresque, mais « celle qui tend à l'évidence des géomètres comme à sa limite ». Au témoignage d'un de ses élèves, son passage à Saint-Flour laissa longtemps « un sillage de lumière ».

Ainsi, par son extraordinaire ténacité, le goût du travail sérieux, fut-il pénible, et des recommencements, le refus du repos, sinon dans de nouvelles tâches, ce besoin de palper, de soupeser, de mesurer, pour bien se rendre compte soi-même de toute chose, le sens du langage concret et concis, par son respect enfin des grandeurs établies, mais en gardant au fond, la conviction qu'il n'y a de vrai grandeur qu'intérieure, le Père Pouget, né pour être paysan, ne cessa jamais d'être un paysan et même un paysan montagnard. Tout le portrait de ce saint de génie se résume en une saisissante comparaison de Jean Guilton : « Il ressemblait à une montagne aperçue sous un ciel changeant, des jeux de lumière sur les versants, et toujours cette impres-

sion de puissance et d'une masse qui occupe presque tout le ciel. »

21 octobre. — La grande famille du *Berceau de Saint Vincent de Paul* célèbre les noces d'or de vocation de son chef estimé et aimé, M. Pierre. Sur cette journée, voici quelques notations de M. Joseph Duval.

Cette célébration avait été volontairement retardée pour permettre aux apostoliques de profiter pleinement de cette fête, pour leur permettre d'en tirer les encouragements et les enseignements les meilleurs.

Dans la chapelle illuminée et ornée comme pour les plus grandes solennités, la Messe de Communion fut célébrée par Mgr Deymier, archevêque de Hanchow, et compagnon de cours de M. Pierre. Après l'Evangile de la Grand-Messe, qu'il chanta avec une émotion particulière, M. le Supérieur du *Berceau* voulut bien prendre la parole. En quelques phrases d'une grande noblesse, il remercia tous les présents, et aussi tous les absents, présents de cœur. Il évoqua le souvenir inoubliable de la promotion 1904 et il donna aux jeunes les encourageantes consignes qu'ils attendaient : « *Oui, nous restons sept de la promotion de 1904, sept qui avons revêtu la soutane ici-même le 19 juillet 1904, et qui avons fait ensemble nos premiers pas au Séminaire Interne en septembre de la même année... Je crois que cette équipe de 1904 n'a pas dégénéré et notre souhait de jubilaires est de voir toute une jeunesse ardente mettre ses pas dans les pas de leurs devanciers en répondant au même appel du Maître... Que tous ici se réchauffent à l'amour du Christ ! Qu'ils en fassent le grand idéal de leur vie ! Ils y trouveront comme nous la source du plus pur bonheur...* »

Quelques instants après la messe solennelle, séminaristes et petits orphelins se rassemblèrent à nouveau pour offrir au jubilaire leurs compliments et leurs vœux.

Pour traduire et exalter les sentiments d'admiration et de gratitude qu'inspire et doit développer l'anniversaire de ce jour, M. Joseph Duval, s'inspirant d'E. Schwartz, fait passer par cinq choristes les leçons de ce jubilé. D'où ce compliment choral adressé à Mgr Deymier, archevêque de Hanchow, et à M. Pierre, supérieur du *Berceau*, deux anciens condisciples et élèves de la maison.

1. Excellence,

Cher Monsieur le Supérieur,

Chacun de vos enfants de l'Ecole apostolique voudrait vous apporter, à l'occasion de votre heureux jubilé, un tribut spécial d'admiration et de reconnaissance.

Sous les naïfs symboles d'un compliment choral, vous découvrirez aisément l'immense joie de tous ces enfants, leur gratitude indéfectible, leur admiration émue.

Nous n'oublierons jamais vos admirables exemples.

Nous assurerons la relève avec fierté.

Nous continuerons dans l'enthousiasme la belle mission que vous avez entreprise, jusqu'au jour où le maître de la moisson voudra bien nous accueillir et nous accorder le repos.

Vivez à jamais

en santé, en paix :

ce sont nos souhaits !

2. Un jours de mars, un jour de mai,
L'Ange de Dieu est descendu...
3. Un jour d'hiver, un jour d'été,
L'Ange de Dieu s'en est venu...
2. L'Ange de Dieu, tout rayonnant,
S'en est venu vers quatre enfants..
3. Quatre enfants choisis entre mille,
Au regard pur, au cœur viril...
2. Leur a transmis le beau message
de la prière,
3. du sacrifice,
2. Du don total, dans le plus haut service.
3. Ces quatre enfants n'ont point trompé
2. L'espoir de la divine Trinité.
3. Ils ont semé en abondance..
2. Ils ont récolté quelquefois
3. Dans la joie et dans la souffrance
2. Ils ont servi le Christ-Roi.
3. Terre de Chine, terre de France,
Le champ est vaste, à pleines mains
Ils ont semé dans l'espérance...
Ils ont répandu le bon grain.
4. Ames d'élite !
5. Ames de Lumière !
4. Toute leur vie a été une ascension vers la lumière.
5. Toute leur vie a été une lutte pour la lumière.
4. Ames de Lumière !
- Comme une éblouissante aurore
Au bout de la plus sombre nuit.
5. Sans elles, combien d'âmes pitoyables
Auraient été broyées par la désespérance...
4. Combien seraient demeurées
Sans joie, sans amour...
5. Sans elles, combien d'âmes malheureuses,
Auraient perdu le courage
De croire en la bonté.
4. Ames de lumière !
- Qui ont paru en ce monde,
Pour témoigner et pour servir.
2. Ces âmes, filles de la lumière,
Ont suscité d'innombrables émules.
3. Des âmes généreuses !
4. Des âmes lumineuses !
2. Des âmes de clarté !
3. Des âmes qui éclairent tout sur leur passage.
5. Des âmes qui illuminent tout dans leur sillage.
4. Sans leur présence dans le monde,
Il n'y aurait ici-bas que découragement,
désolation, désespoir !
2. Il n'y aurait que la nuit !
3. Mais dès qu'elles apparaissent,
Tout s'éclaire, tout s'illumine.

- Les front se redressent, les cœurs battent,
les âmes vibrent.*
2. *Le jour se lève dans les cœurs !*
4. *Il émane de ces âmes une telle force,
Une telle douceur, une telle paix,*
3. *Que tout notre être se redresse,
Et vibre, et chante...*
5. *Tout notre être chante !*
2. *A l'avant du grand Vaisseau,
qui emporte l'humanité,*
3. *Dieu a placé dans sa bonté
ces âmes de lumière, ces pilotes avertis.*
2. *Ils ne sont point restés
A contempler les étoiles...*
4. *Ils ont réalisé la beauté de leur rêve...
Une beauté qui surpasse toute beauté...
Et qui est la beauté même,*
3. *Car elle est générosité absolue,
Charité rayonnante, sacrifice total.*
4. *De leur vie, il ne subsistera peut-être
ni gestes spectaculaires,
ni phrases grandiloquentes,*
2. *Mais le souvenir d'une vie droite,
haute et pure,
jaillissant vers le soleil
comme un simple peuplier de chez nous !*
5. *Vie dont doit se nourrir notre vie
Pour que nous ayons, nous aussi,
la force et le courage
de réaliser notre mission jusqu'au bout
quoiqu'il advienne.*
4. *Notre mission... jusqu'au bout !*
3. *Jusqu'au bout..., comme eux !*
2. *Comme eux, nous resterons fidèles à notre belle mission
jusqu'au bout !*
1. *Un jour de mars, un jour de mai
L'Ange de Dieu s'en reviendra...
Un jour d'hiver, un jour d'été
L'Ange de Dieu emportera
Vers les splendeurs du Paradis,
L'âme vaillante de ses fils.*

Pour encadrer cet hommage, la Schola de l'Ecole apostolique interpréta avec aisance quelques morceaux de son brillant répertoire.

Le supérieur du Berceau, héros de ce jour, remercia de toutes ces marques de vénération et souligna que cette fête était surtout celle de l'Ecole apostolique, la fête de la générosité religieuse et sacerdotale. Ce devait rester la marque de ce jour.

A midi, le repas de la solennité fournit à M. l'Econome, l'occasion de révéler une fois de plus ses talents d'organisateur, comme le purent aisément constater nombre de confrères entourant Mgr Deymier, et M. le Supérieur du Berceau.

M. Houfflain, visiteur de Paris, était là lui aussi, apportant

les félicitations et les vœux de la métropole, non moins que de l'étranger, puisque, en très distingué et très respectable clergymen, il nous arrivait en droite ligne du Royaume-Uni.

M. Félix Contassot, visiteur de la province de Toulouse, attendait l'heure des toasts pour faire le point de la journée et de cette belle fête. Il le fit avec sa simplicité coutumière, mais aussi avec son admirable souci de la vérité et son sens vraiment supérieur des réalités : *« Lorsqu'en 1914, nouvel élève, j'entrais au Berceau, je ne me doutais guère que, quarante ans plus tard, j'aurais l'honneur et la joie, au titre de visiteur provincial, d'offrir au jeune professeur qui m'accueillait alors, les félicitations et les vœux reconnaissants, non seulement de toute une province, mais même de la Congrégation entière... »*

M. le Visiteur souligna ensuite l'œuvre magnifique accomplie par le Père Pierre, durant trente années de présence au Berceau : *« S'il me plaît de dire au cher supérieur du Berceau notre reconnaissance pour l'œuvre matérielle accomplie ici, il me plaît aussi de rappeler encore que M. Pierre a été également comme le restaurateur spirituel du Berceau. C'est lui qui pendant toute cette triste période d'entre les deux guerres, et après, alors que dans toute la France fléchissait la courbe des naissances et du recrutement sacerdotal, c'est lui qui a pris à tâche, et quelle tâche ! de recruter au Berceau ses élèves... Les résultats des efforts de M. Pierre, leurs succès, sont inscrits en preuves irréfutables dans les chiffres fournis par les statistiques. Le Berceau vient, et de beaucoup, en tête de toutes les Ecoles apostoliques, et ce n'est pas uniquement parce qu'il est la plus ancienne de ces Ecoles... »*

M. Mailhé, ancien visiteur de la province de Provence, apporta ensuite le témoignage d'une belle intelligence et d'un grand cœur, le témoignage de Mgr Brunhes qui, en des circonstances délicates, eut l'occasion d'apprécier les mérites de M. Pierre, alors supérieur d'Ardouane.

Le jubilaire se leva à nouveau pour adresser ses remerciements émus, redire également sa joie et ses souhaits pour l'avenir.

Au début de l'après-midi, tout le monde se retrouva à la chapelle pour la bénédiction du Saint-Sacrement. Les petits chanteurs, magistralement menés par leur chef, donnèrent une nouvelle preuve de leur talent.

Cette inoubliable fête de famille se termina par une séance de cinéma qui enchantait grands et petits.

Quand la nuit vint, chacun était heureux. Dans son exquise délicatesse, M. Pierre n'avait oublié personne. Et, comme le « marchand de sable » passait, il nous semblait entendre, en un écho merveilleux, les nobles paroles de M. le Visiteur : *« Pour ces raisons et pour beaucoup d'autres, au nom de tous mes confrères, au nom de tous les anciens du Berceau, particulièrement au nom des nombreux missionnaires dispersés dans le monde entier, je dis à Monsieur Pierre notre affectueuse reconnaissance, et je prie Dieu, en union avec tous, qu'il le conserve longtemps encore à ce cher Berceau, jusqu'au jour lointain où, dans les demeures célestes qui ne connaissent pas les incendies, il recevra la bienheureuse récompense promise aux bons ouvriers ! Ad multos annos ! »*

21 octobre. — Pour marquer l'année mariale, le séminaire interne de Dax fait aujourd'hui son pèlerinage au sanctuaire de *Notre-Dame de Lourdes*. Lever dès quatre heures, c'est le départ dans la nuit et dans le silence de la méditation. Arrivé à Lourdes au petit jour, tous se hâtent vers la Grotte, où M. Eyler célèbre la messe de communion. Il fait frisque sur les bords du Gave à cette heure et en cette saison. Mais la ferveur de la prière et la jeunesse s'accommodent aisément de ce milieu tonifiant pour les âmes et pour le corps. L'abbi *Saint-Vincent* assure peu après l'hospitalité coutumière de son accueil. A dix heures, en la basilique supérieure (on sait qu'à Lourdes deux basiliques sont quasi superposées), grand'messe célébrée par M. Piet, supérieur. A l'évangile, M. Eyler détaille quelques dons de Notre-Dame : outre son sourire maternel, elle nous livre son message et se donne elle-même à chacun de ses enfants... A quatorze heures et demie, chapelet à la Grotte, suivi du chemin de la croix par le sentier rocailleux et sous le chaud soleil : à chaque station. M. Jean Contassot aide la méditation. Tout cela ménage des souvenirs plein le cœur dans le chemin du retour... et pour l'effort de chaque jour.

24 octobre. — En ce dimanche des Missions, la Journée missionnaires de Genève est assurée par des Lazaristes dans les diverses paroisses de la ville. Ici, se sont donnés rendez-vous, surtout d'anciens missionnaires de Chine : Mgr Georges Deymier, archevêque de Hanchow, et Mgr André Defebvre, évêque de Ningpo, les deux visiteurs de Chine, MM. Joseph Deymier et Hippolyte Tichit, et quelques-uns de leurs confrères, Jean Trémorin, Léonard Engels, Henri Brossard, Louis Corcuff, Pierre Hahn, puis Adam Swiadek, de Madagascar, et Pierre Causse, de Toulouse, qu'accompagne M. Hubert Houfflain, visiteur de Paris.

Tous ces divers missionnaires lazarisistes assurent dans la vingtaine d'églises paroissiales de Genève, quelques prédications en faveur des Missions, de leurs victimes et de leurs espoirs. Dès la veille, Action catholique et Action missionnaire ont fourni un thème dans la séance du *Victoria Hall*. Après une allocution d'ouverture par l'abbé Albert Marchal, directeur du Centre missionnaire de Genève, M. Joseph Deymier donne sa conférence sur *le Religieuse missionnaire en pays de Missions*, et exalte toutes les Religieuses qui, dans le monde entier, trouvent des terrains d'apostolat. Mais l'ancien directeur des Filles de la Charité en Chine se reporte sur ce champ d'apostolat et mentionne parmi ce labeur désintéressé, les treize orphelinats des maisons de charité, s'épanouissant à l'ombre des corniches des Sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Avant la guerre japonaise 1937-1945, les treize maisons de charité en Chine, fermées en 1947 devant l'invasion des troupes rouges, groupaient et soignaient quelque cinq à six mille enfants, orphelins ou malades.

A. — *Province du Tchékiang :*

Diocèse de Ningpo : *Wenchow*, crèche municipale, 250 enfants (garçons et filles) ; *Ningpo*, orphelinat de près de 300 garçons ; *Ningpo*, orphelinat de 600 filles ; *Chusan*, orphelinat de 3 à 400 enfants (garçons et filles).

Diocèse de Hangchow : *Kiashing*, orphelinat de 3 à 400 garçons ; *Hangchow*, orphelinat de 300 filles.

B. — *Province du Kiangsou :* à *Changhai*, hospice Saint-Joseph (*Pou Yo Dang*), fondé par Lo Pa Hong (le saint Vincent

de Paul chinois), abattu à coups de revolver en 1937 par les Chemises bleues, 8 à 900 enfants ou vieillards ; *Nangchang* hôpital et école d'infirmières (une cinquantaine).

C. — *Province du Kiangsi* : *Kiu Kiang*, Notre-Dame des Anges, 400 enfants (garçons et filles).

D. — *Province du Hopei* : Péking, Jentsétang, 1.200 filles ; *Tientsin*, Notre-Dame des Victoires, 250 filles, plus un hôpital et école d'infirmières (60 élèves) ; *Tangshan*, orphelinat de 200 à 300 filles, et un hospice ; *Paoting fu*, hôpital et orphelinat de 250 filles ; *Tchentingfu*, orphelinat de 7 à 800 filles.

Toutes les œuvres missionnaires dans le monde entier redisent à leur façon l'hymne de la Charité, inspirée du Christ, qui est Vérité et Amour...

Après cet émouvant témoignage et un vibrant *Magnificat* de l'Assemblée entière, la ligue de l'*Anneau d'or*, en ce vingtième anniversaire de sa fondation, offre trois calices aux missions lazaristes (ils ont été depuis affectés à Madagascar, à l'Abyssinie). Ils font partie des soixante-dix-sept vases sacrés ou objets de culte que la Ligue genevoise a depuis vingt ans généreusement offert aux Missions catholiques.

Après l'offrande des calices, Mlle Bénédicte Milcent évoque avec émotion le rôle des missionnaires laïques en territoires d'apostolat, preuve de vie chrétienne catholique, témoignage d'amour et de joie.

En fin de séance, Mgr Georges Deymier et Mgr Petit, vicaire général, de Mgr François Charrière, évêque de Fribourg, Lausanne et Genève, dégagent quelques leçons de cette noble manifestation : a) esprit apostolique à développer en tout foyer chrétien ; b) œuvres missionnaires à soutenir en chaque paroisse ; c) groupement des efforts à l'échelon diocésain. Enfin, toujours et partout, prière pour les Missions, et prière aussi pour la conversion des persécuteurs. Nobles consignes tout à fait dans la ligne de cette journée, et de la cause des Missions.

24 octobre. — Profitons de ce *Dimanche des Missions* sur les bords du lac Léman pour insérer enfin dans les *Annales* quelques notes sur les Œuvres des Filles de la Charité en Suisse. Le bien s'y fait discrètement et en profondeur. Ces pages des Sœurs de Fribourg, font heureusement un consolant pendant aux sombres souvenirs de septembre 1875, longuement détaillés et insérés dans les *Annales* de 1876 et 1877 (t. 41, p. 177-192 et t. 42, p. 192-224). C'était alors le *Kulturkampf* et l'expulsion du canton de Genève. Les Filles de la Charité étaient arrivées à Genève, le 19 juillet 1810. Le vaillant curé d'alors, Jean-François Vuarin († 6 septembre 1843) avait négocié non sans peine leur venue et leur établissement. Elles reviendront enfin en 1929.

Depuis ces débuts, et malgré ces entraves locales, les œuvres se sont multipliées en Suisse, et la *Charité de Monsieur Vincent* répond tout à fait aux nobles sentiments de philanthropie et de dévouement de la Confédération helvétique. *Croix-Rouge* et *Cornette*, quels vivants emblèmes de la Charité ! On les voit transparaître dans ces lignes tout comme dans les actuelles fondations et activités suisses.

Au cœur de l'Europe, la vocation de la Suisse, c'est l'amour ! Aimer, aimer efficacement, comme le Christ le demande, c'est-à-dire en accomplissant, en tant que nation et à l'égard des autres

nations, les œuvres de miséricorde : donner à manger à ceux qui ont faim, donner à boire à ceux qui ont soif, vêtir ceux qui ont froid.

Dans un tel terrain, la charité comme un arbre évangélique ne pouvait que grandir, se développer et après Genève, voir refleurir sa première branche à Fribourg, en 1858.

Un vieux toit à l'auvent large et hospitalier abrite la maison, qui fut achetée aux Révérends Pères Rédemptoristes, le 5 mai 1841, par la comtesse de la Poype, chanoinesse du chapitre de Château-Chalon, en Franche-Comté (Jura, canton de Voiteur). Remise à l'évêché de Lausanne et Genève, la résidence devait devenir un orphelinat. La généreuse fondatrice voulait, dès le début, confier cette œuvre aux Filles de la Charité, mais la Communauté ne put alors accéder à ce désir.

Sur les instances de Mgr Marilley, réitérant la demande de ses prédécesseurs, trois filles de Monsieur Vincent enfin, sont détachées de la Maison de Charité de Genève. Elles entrent à l'orphelinat le 21 novembre 1858, apportant pour tout bien une petite statue de la Sainte Vierge, à laquelle elles donnent la place d'honneur, lui confiant l'avenir. En janvier 1859, deux autres Sœurs viennent les rejoindre. Sœur Thierry sera la première supérieure de la maison, et l'une de ses compagnes, la première « maman » de douze fillettes pauvres...

Depuis, l'arbre s'est développé ; voyons-le aujourd'hui. « La Providence », point n'est besoin d'autre adresse, tant ce nom est connu, en ville et ailleurs.

Un orphelinat, un pensionnat, une école enfantine — la première ouverte en notre ville, — des classes ; depuis l'école primaire jusqu'à l'école normale, deux écoles professionnelles de couture et de stoppage ; trois cent soixante élèves, beaucoup de bruit, de vie et de gaieté. L'école ménagère, avec des cours consécutifs de quatre mois, avec vingt-cinq à trente élèves par cours, préparent les « mamans de demain ».

Le 5 octobre 1869, un second groupe de bâtiments fut vendu par les Pères Rédemptoristes à l'évêché de Lausanne et Genève. Cet agrandissement permit l'ouverture de l'hôpital-hospice de la Sarine. Un concordat passé entre les communes et la direction de l'établissement des Filles de la Charité, stipulait tous les détails d'organisation et d'administration. Dès lors, l'hôpital n'a cessé de fonctionner. Grandes ou petites chambres, où sont allongées tant de destinées humaines, tout est voué aux malades, pour les mener vers la guérison, les aider à franchir les plus inquiétants passages et les entourer de l'amour auquel ils ont droit. A côté du médecin attitré à l'hôpital, six Sœurs, aidées d'élèves-infirmières et d'employées, se dévouent dans les différents services. Les bobos journaliers sont soignés gratuitement au Dispensaire annexé au rez-de-chaussée de l'hôpital en 1908. La Sœur qui le dirige visite aussi les familles nécessiteuses.

Attendant à l'hôpital, voici la chapelle toute renouvelée, où la Vierge aux Rayons invite à la confiance. Chaque lundi, la Neuvaine perpétuelle voit accourir de nombreuses personnes pour solliciter des grâces ou pour remercier.

A ces œuvres s'en ajoutent d'autres : les mères chrétiennes de la paroisse, les colonies de vacances, les patronages — avec un bel appareil de cinéma qui permet la présentation de films éducatifs ou réjouissants pour la joie des garçons et des fil-

lettes. L'association des Enfants de Marie est bien vivante, les retraites et les récollections sont très appréciées de nos jeunes filles. L'œuvre des Louise de Marillac groupe les bonnes volontés qui vont visiter une « grand'mère » dans son petit « chez elle », l'égayant de leur sourire et de leurs chants, lui rendant quelques services. Pour fêter sainte Louise, on viendra cahin-caha, avec la « petite » ou avec l'aide de quelque voiture complaisante assister à la sainte messe. Un joyeux déjeuner complètera la fête.

Sur la colline dominant Fribourg, voici la Crèche Saint-Etienne. Mgr Besson, désirant beaucoup la présence des Sœurs dans le quartier de Beauregard, et M. de Zoubaloff, ayant remis à Mlle Clément une certaine somme pour établir une œuvre charitable, la crèche fut ouverte le 1^{er} mai 1923. Elle est placée sous l'administration d'un Comité présidé par Monseigneur. Ainsi, un petit nid plein de vie et de chansons s'accroche pour être bercé, à la première branche du bel arbre — ô charité, que tu es merveilleuse !

1864. — Six ans après l'ouverture de la Providence, le 21 novembre, arrivent à Billens les premières Cornettes de saint Vincent, appelées par M. Pache. Il veut léguer sa maison (château de Billens, et avant cette époque, couvent des Pères Maristes) à une œuvre charitable. Propriété du district de la Glâne, cet établissement dépend d'un Conseil d'administration. De multiples transformations, des appareils modernes ont fait la réputation du bel hôpital que nous admirons aujourd'hui, dont la façade principale regarde les Alpes. Les nombreux malades et les bébés de la Maternité, bénéficient des soins éclairés et dévoués des médecins, secondés par les Sœurs, les infirmières et un personnel compétent.

1865. Le 31 juillet, trois Filles de la Charité débarquent à Châtel-Saint-Denis, non d'un avion, ni d'une auto, pas même d'un train, mais d'une de ces pittoresques voitures postales qui faisaient le charme des voyages du temps passé. Ces trois Sœurs, à la demande de M. le Curé Comte, viennent tenir l'école des filles et prennent domicile dans les combles du bâtiment scolaire. Le 1^{er} janvier 1874, elles s'installeront à l'hospice.

1874. D'accord avec M. le Syndic Chaperon, M. le Curé Comte, qui a l'œil ouvert sur tous les besoins de sa paroisse, a décidé de fonder une maison hospitalière et d'en confier la gestion aux Filles de la Charité. Un emprunt à la commune, un don de Mgr Marilley, l'intérêt de la Confrérie du Saint-Esprit permirent l'acquisition de la fameuse Auberge du Bain, sise en Fribourg, à la frontière vaudoise. Ma Sœur Lafeuille, arrivée en 1865, sera la première supérieure de l'hospice Saint-Joseph. Au Nouvel An 1874, arriveront les quinze premiers pensionnaires.

L'aménagement de l'ancienne auberge est encore bien primitif. Au centre, la grange et l'écurie. L'aile nord sert d'asile aux vieillards et aux garçons, tandis que dans l'aile sud, où se trouve la cuisine, s'entassent Sœurs, femmes et fillettes.

Voilà pour le passé... 1914... Arrive à l'hospice, celle qui aujourd'hui encore est l'âme de la maison et la « maman des orphelins ». Des transformations urgentes vont apporter un premier bien-être, mais c'est le 19 mars 1933 que commence pour l'hospice une ère héroïque : entrepreneurs, maçons, charpentiers, peintres se succèdent, bouleversant la maison de fond en comble.

Pluie, vent, s'abattent sur le pauvre bâtiment sans toit. On y circule en parapluie et l'eau ruisselle de toutes parts. On déménage ici, on emménage là, jusqu'à ce qu'enfin, l'hospice, pimpant et rajeuni, invite parents et amis à célébrer la glorieuse fête de sa « résurrection ». En 1942, de nouveaux pourparlers permettront la réalisation de la ferme modèle, qui provoque l'admiration des passants et surtout des connaisseurs qui viennent la visiter.

1892. C'est d'une inspiration charitable qu'est né l'Hôpital Monney à Châtel-Saint-Denis. L'arbre élargit sa frondaison. En vertu d'un acte de fondation passé le 22 janvier 1892, le châtel de M. Victor Monney va devenir l'Hôpital Monney.

Par le même acte, le généreux fondateur affectait une somme préliminaire à cette œuvre, qu'il doterait d'une grande partie de sa fortune. Cette donation, faite en mémoire et sous l'inspiration de Mlle Julie Monney, sa fille, amie dévouée des pauvres († à 27 ans, en 1891), venait seconder les charitables intentions de Mme Monney, son épouse. Cette œuvre, confiée exclusivement et à perpétuité aux Filles de la Charité, allait prendre un développement surprenant et réaliser un très grand bien. Aujourd'hui, de belles salles, une vaste terrasse et des galeries, permettent aux malades de jouir de grand air et de la vue reposante des montagnes. Un événement important pour l'hôpital sera l'ouverture de la Maternité, le 17 novembre 1930.

Etablissement privé, l'Hôpital Monney doit son succès au dévouement des Filles de la Charité, à la valeur des médecins qui exercent leur art avec autant de délicatesse que d'habileté et à celle qui, toujours dans l'ombre, anime et dirige.

A cette belle mission du service des malades, il faut ajouter l'éducation de la jeunesse confiée également à nos Sœurs. (L'acte de fondation stipulait leur habitation à l'hôpital). L'école ménagère forme les futures mamans ; dans le même bâtiment les bambins viennent apprendre à connaître le petit Jésus et un peu laborieusement parfois, les rudiments de la science des lettres. Enfin des classes primaires accueillent les fillettes dans de spacieux et tout nouveaux bâtiments.

1916. Le 30 avril, un nombreux public répondait, à la Maison du Peuple à Lausanne, à un pressant appel de Mme Widmer, présidente du Comité de Secours aux enfants belges. Des secours, oui, mais de quelle manière ? On hésitait, lorsque Mme Bellet se leva et s'inscrivit pour recevoir vingt garçons belges. Cette déclaration fut accueillie par de vifs applaudissements. Il fallait passer à l'exécution. Chacun y mit tout son cœur et tout son zèle, et le 18 mai 1916, vingt-deux premiers enfants de la glorieuse Belgique faisaient leur entrée au Servan.

Les Sœurs — les premières Sœurs de Saint-Vincent de Paul de la région — arrivèrent de Fribourg le 30 mai. En 1917, quelques petits Français s'ajoutèrent aux Belges, puis l'année suivante des Suisses et des Italiens. Cela fit un nombre de cinquante enfants, entièrement nourris et vêtus par les soins de Mme Bellet, sans l'aide d'aucune œuvre. La guerre terminée, les enfants belges, français et italiens partirent. Restaient six enfants suisses ou alsaciens. Que deviendront-ils ?

L'idée vint à Mme Bellet de faire de cet asile du Servan, une œuvre suisse, un orphelinat catholique pour le canton de Vaud. Aucune œuvre de ce genre n'y existait. On en parla à

M. le Doyen Pahud, curé de Notre-Dame, qui les encouragea vivement. Après différentes tractations, un accord fut passé, le 15 novembre 1919, entre Mme Bellet, le comité constitué, et Mme la Supérieure générale des Filles de la Charité, qui assumait définitivement la direction de la maison. Dès lors, l'œuvre n'a cessé de se développer. La pouponnière devenant trop petite et les enfants entrés jeunes ayant grandi, le Comité se vit dans la nécessité de construire un bâtiment neuf. L'inauguration du nouveau Servan se déroula le 21 novembre 1931. Elle fut présidée par Mgr Besson. Les Lausannois n'ont plus d'étonnement à voir passer dans les rues de leur cité la blancheur ailée d'une cornette de Saint-Vincent.

1918. A Clarens, proche Montreux, dans une ancienne ferme, transformée à grands frais, les Filles de la Charité vont ouvrir un dispensaire, qui deviendra une maison de convalescence pour les Sœurs, en attendant Briançon, puis une maison de repos pour les estivants ou les pensionnaires en quête d'un logis tranquille. Dans le sous-sol, une chapelle est aménagée — vite trop petite pour le grand nombre de fidèles pour lesquels l'église paroissiale de Montreux est trop loin. La présence bienfaisante des Sœurs, leur zèle, leur activité auprès des petits de l'école enfantine, incitèrent les autorités diocésaines à faire appel en 1931, aux Filles de la Charité, pour les écoles catholiques de Montreux.

1927. Sous la forte impulsion de Mgr Petite, se fondait à Genève, l'Association dite du Préventorium Notre-Dame des Monts, à Salvan, dans le Valais. Cette Association s'efforce de réaliser le vœu du Conseil fédéral : lutter contre la tuberculose.

Et l'arbre de la Charité va puiser une sève nouvelle dans le sol calaisien. Bien exposé, le Préventorium est aussi bien conditionné. Les enfants restent deux, trois ou quatre mois suivant leur état de santé. La surveillance médicale est assurée chaque semaine par un médecin, et tous les mois un contrôle des enfants, suivi d'un rapport médical, renseigne les parents. Les appareils de radiologie rendent de précieux services.

Une belle propriété autour de la maison favorise les cures de repos et permet aux enfants de s'ébattre, voire même de cultiver quelques fleurettes. Le grand inconvénient d'enlever les élèves pendant l'année scolaire et de les priver ainsi de presque tout travail intellectuel est évité, grâce à l'Ecole Alpine. Avec quelques heures de classe par jour, les enfants pourront pendant l'hiver profiter de la cure d'altitude, en perdant le minimum de temps.

Notons encore que cette œuvre du Préventorium est due à l'effort généreux des catholiques genevois, soucieux de placer leurs petits malades dans un milieu de haute tenue morale et religieuse.

1929. C'est la première maison de Genève qui, le 15 mars 1929, reçut les Filles de la Charité chassées de cette ville en 1875 par le Kulturkampf. On y garde précieusement la statue de la Sainte Vierge que nos Sœurs possédaient auparavant, et qui a été retrouvée intacte.

Comme un nid dans l'arbre, la Crèche Sainte-Clotilde ouvre de grand matin la porte de la maison aux petits bambins que la maman laisse à la garde des Sœurs, pour se rendre à son travail. D'autres arriveront après la classe, pour jouer ou faire leurs de-

voirs scolaires. Une intéressante leçon de catéchisme donnée par la Sœur ne manquera pas d'être répétée à la maison. Doucement l'apostolat se fait. Une Association d'Enfants de Marie, la décoration de l'église et surtout la visite à domicile dans ce quartier populaire occupent largement les Sœurs.

1929. C'est pour réaliser ce que demande la nouvelle loi concernant la lutte contre la tuberculose et pour ne pas laisser à d'autres le soin de venir en aide à nos tuberculeux catholiques que fut décidé, à Genève, la création d'un dispensaire catholique d'hygiène sociale.

Ce Dispensaire, et l'administration du Préventorium Notre-Dame des Monts à Salvan, fut confié à nos Sœurs, aidées d'infirmières. Dépister la maladie à ses débuts, entreprendre les nombreuses démarches pour obtenir le secours qui convient, quelle magnifique occasion d'entrer dans les familles et d'y apporter avec l'aide matériel le secours religieux et moral !

Aujourd'hui, plusieurs paroisses de la ville de Genève ont leur « Sœur attirée ». Celle-ci visite régulièrement les familles, assurant les soins aux malades ; ainsi s'est établi et se poursuit l'extension du règne du Christ par la charité.

1931. Mlles Bizier, auxquelles plusieurs générations d'enfants catholiques de Montreux, doivent leur éducation, cèdent leur maison privée à la paroisse de Montreux. M. le Curé Pahud fait alors une démarche fructueuse et cinq Sœurs viennent consacrer leur pauvreté dans ce décor somptueux de lac et de montagnes. « Filles de Paroisse », visite des pauvres, soin des malades, dispensaire, colonie de vacances, écoles, Enfants de Marie, leur charité deviendra vite une branche solide vers laquelle toutes les nécessités regarderont.

1940. L'asile de la Maison de la Providence de Montagnier a été fondé en 1926, par des efforts conjugués : l'heureuse initiative de Mlle E. Gard, de Montagnier, la générosité de Mme Merzen, de Prarreyer, émigrée en Amérique, et enfin une disposition testamentaire de M. Justin Bessard, à Martigny.

Ce n'est que le 18 juin 1940 que les Filles de la Charité font leur apparition dans cette belle vallée de Bagnes-en-Valais. Deux agrandissements successifs permettent d'abriter à l'heure actuelle cent vingt vieillards, hommes et femmes, de condition modeste et indigents, « les Seigneurs et Maîtres de Monsieur Vincent ».

Les petits Croisés de la paroisse aiment aussi à se retrouver chez les Sœurs tandis que les bonnes gens du village ne manquent pas de recourir à leur dévouement pour quelques piqures ou soins à donner.

1941. Foyer Saint-Vincent. Cette maison intéressera tous ceux qui se posent le grand problème de l'éducation des enfants hors la famille. C'est une expérience neuve faisant ses preuves. Une œuvre suscitée à Genève, il y a une quinzaine d'années, par un prêtre au grand cœur. Son idée était celle-ci : redonner, aux enfants des foyers désunis, une vie se rapprochant le plus possible de celle qu'ils auraient été en droit d'attendre de leur propre famille, M. l'abbé Corbat fit appel aux Filles de la Charité.

Le Foyer Saint-Vincent est divisé en petits appartements coquets, ayant chacun sa vie autonome. Dans une atmosphère de chaude tendresse s'épanouit un groupe limité d'enfants, garçons et filles, d'âges différents, soignés et élevés toujours par la même

Sœur, leur maman. Ces enfants vont à l'Ecole publique, suivent des cours à l'extérieur, font partie de groupements suivant leurs goûts et aptitudes. Les contacts avec la parenté sont non seulement admis mais grandement encouragés. M. l'Abbé et les Sœurs, par des rapports réguliers et sympathiques avec les parents, ont à leur actif, des retours à Dieu, et l'union dans plusieurs familles. Les catholiques genevois, fiers de cette œuvre, construite sur les données de la psychologie moderne, la soutiennent avec une noble générosité.

1941. Grand-Lancy, dans la campagne genevoise, est né le 3 mars, en la fête du bienheureux Pierre-René Rogue.

La paroisse compte environ deux mille cinq cents âmes, dont la moitié de catholiques. C'est dans ce milieu que les Sœurs allaient entreprendre leur travail et en tout premier lieu la visite des pauvres et des malades. Les Sœurs sont à la fois catéchistes, directrices de patronage, d'Ames Vaillantes. Pendant les vacances mêmes, le travail ne cesse pas, il faut assurer la bonne marche de la splendide colonie « Cité-Joie » à Randa, près Zermatt, la célèbre station touristique.

On a pris très vite à Grand-Lancy l'habitude de voir circuler les cornettes blanches, symbole de Charité, si bien que les protestants eux-mêmes les appellent pour les soigner.

1941. Dans la verte Gruyère, le clair village de Vuadens ouvre les portes de l'Asile Saint-Vincent, en la fête de Sainte-Louise, le 15 mars. Vieillards, hommes et femmes, viennent doucement se préparer au dernier passage à l'ombre des cornettes tandis que quelques garçons et fillettes doivent y retrouver une « maman ». Une ferme bien tenue offre ses beaux produits et les garçons sont très fiers d'offrir de temps en temps leurs services.

1948. « La Paix du Soir », au Mont-sur-Lausanne. Cette maison inaugurée le 19 juillet porte bien son nom. C'est là, dans le calme, au milieu de la verdure, qu'une cinquantaine de dames âgées, viennent trouver auprès de trois Sœurs, un repos mérité, et la préparation sereine au dernier passage.

1950. En voyant avec regret s'éloigner les Sœurs aux sombres années de 1873-75, les habitants de Chêne-Bourg (banlieue de Genève), disaient tout bas pour se consoler « elles reviendront ».

De nombreuses démarches, jointes à de ferventes prières, une personne charitable mettant sa maison à la disposition des Sœurs, le Bon Dieu ne pouvait manquer de répondre à de tels désirs. Aussi, est-ce avec enthousiasme que furent reçues en cette année 1950, les trois Sœurs se partageant les œuvres de la paroisse, catéchisme, patronages, visite des pauvres et des malades.

1953. Dans le beau pays vaudois, sur la hauteur, un splendide hôtel domine le Léman, c'est « la Maison du Pèlerin ».

Acheté par Caritas, l'œuvre d'entraide si vivante en ce canton de Vaud, il est destiné à recevoir messieurs et dames âgés qui désirent garder leur petite « autonomie », tout en finissant dans le calme et la douceur leur vie terrestre.

Quelle belle œuvre pour des Filles de Monsieur Vincent. Aussi, malgré la pénurie de vocations, on répond avec un confiant enthousiasme à l'appel réitéré du Comité, et la maison est inaugurée avec le faste qui convient (il y eut même retransmission à la radio). C'était, comme il se devait, en un lumineux 19 juillet.

L'hôtel a belle allure, campé sur le coteau au milieu des forêts. Monsieur Vincent jouirait d'y voir « nos Seigneurs et Maîtres » si confortablement installés. Ici l'on peut vieillir ensemble, ensemble se retrouver à une petite table de la salle à manger, ensemble encore faire une petite promenade dans ce beau pays de lumière. De confortables fauteuils dans de grands salons incitent aussi à fumer une bonne pipe après le dîner. Comme il fait bon vieillir ainsi, avec la douce illusion qu'on est encore un grand personnage... Les soins délicats et maternels des Sœurs aident aussi à le penser.

1954. Vuisseus. Voici le dernier petit rameau jailli en terre romande. Notre Dame l'a planté au beau mois du Rosaire de l'Année mariale.

Quatre ans durant, M. le Curé de cette paroisse villageoise revint à la charge auprès de Ma Sœur Visitatrice. La confiance arrive à bout de tout puisque, pour exaucer le Pasteur et le troupeau en prières, le Ciel ne fit pas moins que d'envoyer Notre Très Honorée Mère se reposer en Suisse.

Une Sœur institutrice et une Sœur pour le soin des malades sont envoyées dans cette riante plaine où fleurissent les arbres fruitiers et où mûrit le tabac. Là deux « filles des champs », auront leur chambre de linge et pour chapelle l'église du village. La population, syndic en tête, les reçoit, comme les messagères du Bon Dieu et la joie se traduit par des dons multiples et variés. Quelle excellente recette pour pratiquer la pauvreté !... Petit rameau, fleuri dans la joie et la confiance !

Parce que la Charité est internationale, la Province de Cologne a trouvé sur le sol helvétique un terrain favorable pour ses œuvres, à Tavel, comme la province de Salzbouurg possède à Zürich un champ d'apostolat, car dans sa belle unité, la Suisse est diverse en ses langues.

De même, l'Italie a semé au Tessin, comme des fleurs de magnolias, des cornettes qui se penchent spécialement vers les malades dans les hôpitaux : une dizaine de maisons.

« Dans votre humilité profonde, aviez-vous pensé, Monsieur Vincent, que, cette Suisse minuscule pourrait vous faire honneur de toute sa vigoureuse bonne volonté ? » Vous êtes un bon jardinier, surveillez l'épanouissement du bel arbre et envoyez-nous des vocations.

25 octobre. — A Rome, dans la série des manifestations du Congrès marialogique International (25-31 octobre 1954) se tient une réunion à l'Université de la Propagande. Notre confrère, M. Annibal Bugnini y donne une conférence : *la Médaille dans le culte et la liturgie*, dont le texte peut se lire dans les *Annali della Missione*, 1954, pp. 297-314. La manifestation de 1830, la Médaille, sa diffusion, son influence dans la proclamation du dogme de l'Immaculée en 1854, sa fête liturgique, autant de thèmes qui ne nous sont pas étrangers. Le conférencier, reprenant, par exemple, quelques-unes des données des *Annales* 1930, pp. 453-504, les complète ici et là. Ainsi, pour le 27 novembre 1880, à l'occasion du cinquantenaire de la manifestation de 1830 (également un samedi, veille du premier dimanche de l'Avent), M. Bugnini rappelle que, sur demande du Très Honoré Père Fiat, le Pape Léon XIII concéda aux Prêtres de la Mission de pouvoir célébrer la messe votive de l'Immaculée-Conception, et aux fidèles, visitant les églises de la Congrégation, le gain d'une indulgence plénière.

Quatorze ans plus tard, le 27 janvier 1894, le Père Fiat demanda pour la famille de saint Vincent, une fête en l'honneur de Notre-Dame de la Médaille, comme déjà se trouvaient honorées Notre-Dame du Rosaire et Notre-Dame du Carmel. La Congrégation des Rites, pour ne pas se prononcer sur l'historicité et sur le caractère surnaturel des apparitions de 1830, hésita tout d'abord sur cette concession. Les textes liturgiques proposés *in solemnitate sacri Numismatis Immaculae Conceptionis B.M.V.*, racontaient simplement l'apparition de 1830, *ex monitu, ut creditur Immaculae Virginis*. Suivaient la description de la Médaille, son étonnante diffusion et ses prodiges. La supplique rédigée par Tiberio Fonti et approuvée par le sous-promoteur de la Foi, Mgr Gustavo Persiani reprenaient et détaillaient les motifs déjà allégués dans les leçons liturgiques du second Nocturne. En soulignant les relations entre l'oraison jaculatoire *O Marie conçue sans péché...* et le dogme de l'Immaculée Conception, Tiberio Fonti observait : « Si un jour il arrive qu'on déclare la réalité de l'apparition, alors nous dirons que la formule de la prière révélée à l'humble Sœur est le premier signe surnaturel, confirmant la pieuse opinion qu'a suivi le filial instinct de la piété chrétienne, dès avant la définition dogmatique de 1854. Cette vérité dogmatique devint aisément populaire par l'universelle adoption de la formule *O Marie conçue sans péché...* Et la relation concluait par un avis favorable à la fête demandée.

Aussi le cardinal Gaëtan Aloisi-Masella, créé cardinal en 1887, et devenu préfet de la Congrégation des Rites (†22 novembre 1902), fut rapporteur de la Cause dans la Congrégation ordinaire du 10 juillet 1894. Notons ici que dans les *Annales*, t. 95 (1930), p. 532, Pierre Coste, racontant cette affaire, fait à tort du cardinal Aloisi-Masella, un *Jésuite*. Erreur, confusion avec Camille Mazzella, *Jésuite*, lui aussi cardinal depuis 1886 et devenu plus tard, également préfet des Rites (†26 mai 1900). Grâce au Pont de la Cause, le cardinal Gaëtan Aloisi-Masella, la décision sur Notre-Dame de la Médaille miraculeuse, fut, en 1894, favorable, et la préparation des textes liturgiques fut confiée au promoteur de la Foi, le Père Agostino Caprara.

Une célébration liturgique, en l'honneur de la sainte Médaille seulement parut trop peu au cardinal Ponent, vu que peu de mois auparavant venait d'être approuvée la fête de Notre-Dame de Lourdes. Pourquoi ne pas concéder semblable faveur en l'honneur de la Médaille Miraculeuse ?

Dans ce but les leçons furent refaites et le nouvel Office abandonna le spécial motif pris de la Médaille et se basa cette fois sur la manifestation elle-même de la Vierge. Le texte préparé reçut le titre : Messe et Office pour la Manifestation de la Vierge Immaculée de la sainte Médaille communément appelée Médaille Miraculeuse. *Missa et officium, in manifestatione B.M.V. Immaculae a sacro Numismate vulgo* « de la Médaille Miraculeuse ».

Le nouveau schéma et projet furent approuvés par le Saint-Père dès le 23 juillet 1894. L'Office emprunte tout au commun de la Vierge excepté l'antienne de Magnificat (*Qui me invenit*) et du Benedictus (*Posuit in ea*) où se montrent avec évidence les allusions à la Médaille, aux signes et prodiges (*signa, prodigia*) par elle opérés, spécialement les guérisons corporelles ou spirituelles (*vitam, salutem*).

L'hymne de Matines (*Tutela praesens omnium*) exalte la Vierge Mère qui, par la Médaille, soulage et reconforte les humbles misères.

La messe spéciale exalte la puissance de Marie qui par la Médaille, qualifiée dans l'Introït (*signum, monumentum*), accomplit des merveilles. L'épître *Signum magnum* exalte l'immaculée. L'Evangile des Noces de Cana, met en valeur la toute puissance suppliante de la Mère de Dieu, etc... Dans l'ensemble des textes tout se révèle harmonieusement composé, d'une facture et d'un style heureux, et surtout reste d'une tonalité pieuse et dévote.

Toutefois, le mot d'apparition fut évité, *Manifestation* demeure plus réservé, plus nuancé. A la quatrième leçon, comme le révèlent les pièces originales conservées aux Archives des Rites, le nom de Catherine Labouré fut ajouté par la plume même du cardinal Gaëtan Aloisi-Masella.

On est en 1894 : la modeste Fille de la Charité était décédée le 31 décembre 1876, il y avait donc dix-huit ans ; elle ne sera canonisée que le 27 juillet 1947.

A notre époque où la piété liturgique à l'endroit de Marie tend à considérer et honorer les privilèges personnels de la Vierge et à la présenter seule, en dehors de son Fils, la Vierge aux Rayons, la Vierge au Globe, inaugurant ce mode nouveau : c'est la Vierge reine. La Royauté de Marie consacre cette évolution et ce triomphe de Marie qu'évoquait Catherine Labouré : Marie, Reine du Monde.

1^{er} novembre. — Parmi les modernes apôtres de la Royauté universelle de Marie, proclamée en ce jour, figure incontestablement Mgr Ange-Marie Hiral. Ce franciscain montpelliérain (né à Mèze, Hérault, le 29 juin 1871, et mort à Québec le 18 janvier 1952), vicaire apostolique du Canal de Suez, voulut dresser la statue de la Médaille Miraculeuse, la Vierge au Globe, en tant que Reine du Monde. Il la désirait au sommet du clocher de cette pro-cathédrale de Port-Saïd, qu'il fit inaugurer le 13 janvier 1937, par le cardinal Dougherty, légat pontifical, se rendant au Congrès eucharistique de Manille. Le même Mgr Hiral eut également à cœur de réaliser effectivement les paroles de sainte Catherine Labouré : *Oh ! qu'il sera beau d'entendre dire, Marie est la Reine de l'Univers, de la France et de chaque personne en particulier. Ce sera un temps de paix, de joie et de bonheur qui sera long. Elle sera portée en bannière et elle fera le tour du Monde*. Aussi, profitant de sa situation à l'entrée méditerranéenne du canal de Suez, le vicaire apostolique confia le 20 octobre 1937 au croiseur-école *Jeanne-d'Arc*, la bannière de Marie, Reine du Monde, brodée chez les Clarisses d'Haubourdin (Nord), et montée sur place par les Filles de la Charité de Port-Saïd. Après son tour du monde, la bannière rentra à Paris, venant de Brest, le 2 juillet 1938. Elle avait accompli le périple entrevu et souhaité par la voyante !...

Divers incidents et la guerre de 1939 maintinrent en France la fameuse bannière ; solennellement, elle put enfin reprendre sa place, le 21 novembre 1947, dans la cathédrale de Port-Saïd. Au verso, une inscription complémentaire reproduit l'essentiel des paroles suggestives de Catherine Labouré : *Elle sera portée en bannière et fera le tour du monde, 1937-1938*.

Cette histoire, les efforts et des textes de Mgr Hiral, pour glorifier et propager la dévotion à la Royauté universelle de

Marie constitue l'ouvrage *Marie, Reine du Monde, et Monseigneur Ange Marie Hiral O.F.M.* (xvi-328). Achievé d'imprimer le 22 octobre 1954, ces pages présentent lettres, privées et pastorales, mandements, sermons, etc., reliés habilement par des liminaires du Père Trudel. Ce volume prend place dans la série copieuse des ouvrages qui glorifient, à leur façon et par leur vivant apostolat, la Médaille Miraculeuse et les apparitions de 1830. Ces pages, dues à la plume et au cœur de Mgr Hiral, traduisent nettement sa continuelle dévotion envers Marie. Notons pour finir qu'au cours de sa vie et avec persévérance, dans ses diverses lectures, le Père Hiral eut à cœur de mettre sur fiches les *appellations* et *qualificatifs* donnés à Marie. Cette extraordinaire, cette unique collection parvint à grouper jusqu'à 140.125 fiches. Imagine-t-on ce qu'est ce *fichier marial* de cent quarante mille cent vingt-cinq fiches ! L'amour ne doute de rien !

6 novembre. — Un des bienheureux de ce jour, saint Léonard, le solitaire du Limousin (vr^e siècle, *Saint-Léonard-de-Notblet*) est devenu en fait, depuis nombre de siècles, le patron des détenus de tout genre. Saint Vincent de Paul, lui aussi, spécialement lors de la guerre 1940-1945, a paru dans les Litanies que l'*Œuvre de secours aux prisonniers de guerre*, récitait et répandait... Devant ces souvenirs, en ces dernières années, aux Antilles s'est établie une *Œuvre de Saint-Vincent de Paul*, pour assurer, même aux emprisonnés, les bienfaits et les secours de la religion.

Suivant une note de notre confrère, M. Hilario Chaurrondo, les diverses prisons de l'île de Cuba ont reçu successivement, et reçoivent le bienfait d'une mission itinérante. Les modalités et le travail de toute mission, suivant la volonté et l'exemple de saint Vincent, doivent s'adapter aux divers besoins des lieux, des situations et du temps. Dans les prisons de Cuba, cet acte de religion s'offre aux bonnes volontés et demeure libre. D'autre part, la Mission doit s'insérer dans les travaux, occupations et horaires des prisons. Aux exercices de la Mission, ne peuvent donc assister ceux qui sont tenus ailleurs, en des services qui ne chôment guère : cuisine, propreté, entretien auxquels les prisonniers doivent en partie collaborer. En outre, une minorité — subissant l'influence néfaste de quelques esprits forts — écarte farouchement n'importe quel acte de religion. Cependant, les trois-quarts des détenus, même dans les importantes maisons de détention, assistent à ces exercices et un peu moins de la moitié de cet effectif participe jusqu'au bout, aux grâces de ces jours-là : prédications, messes, confession et communion. Dans les petites prisons, le pourcentage des participants atteint presque la totalité.

Autorisée par le ministère de l'Intérieur, l'*Œuvre de Saint-Vincent* s'entend et prend langue avec le directeur local de la prison ou maison de détention. Devant les leçons de l'expérience, on s'en tient d'ordinaire à l'horaire suivant : à 9 heures et à 15 heures, deux séances de catéchisme aux prisonniers, divisés en trois groupes : a) ceux qui n'ont pas même été baptisés ; b) ceux qui n'ont pas fait leur première communion ; c) les autres.

D'abord, quarante-cinq minutes d'une leçon donnée par les Sœurs, dames ou demoiselles catéchistes, dûment stylées et formées ; puis un quart d'heure de chant en vue d'apprendre quel-

que cantique. Le missionnaire vient ensuite et aux trois catégories adresse une instruction qui s'ouvre bien simplement par la récitation des Actes du chrétien, et se termine par quelques chants. Le tout se couronne par une tombola de menus objets, toujours les bienvenus parmi les prisonniers.

Le samedi soir, ont lieu les confessions et le curé de la paroisse baptise ceux qui le désirent. Le dimanche matin, devant toute la prison réunie, en présence de tout le personnel administratif, généralement l'évêque du lieu célèbre la messe, tandis qu'un prêtre missionnaire dirige chants et prières de l'assistance, dont une partie communie d'ordinaire. Peu après, l'évêque administre la confirmation, assez souvent à un grand nombre de détenus. Après cette matinée, ainsi sanctifiée, suit un repas, dont le menu relevé, l'assortit à la solennité religieuse.

De son côté, l'*Œuvre de Saint-Vincent* organise une tombola où tous les billets gagnent quelque chose d'utile : savonnette, dentifrice, brosse à dents, crayon et porte-plumes, papier à lettre, quelques sous-vêtements, etc.... Le soir, avant un exceptionnel goûter, une procession en l'honneur de la Vierge réunit les bonnes volontés et oriente la prière.

C'est là le type des missions, utilisé dans les diverses maisons de détentions de Cuba. Mais, à l'île de Pinos, la situation de la vaste *prison nationale* pour hommes, impose une spéciale façon de faire. L'établissement, divisé en bâtiments circulaires, peut contenir quelque cinq mille détenus, mais, de fait le chiffre n'a guère dépassé trois mille : quelle paroisse, cependant !... Le travail aux champs et aux ateliers fait ici partie de l'horaire des prisonniers. Pour le temps de la Mission, on en donne les exercices, le matin, aux infirmeries ou au bâtiment 4, destiné à ceux qui ne sortent jamais pour travailler. Le soir, après le repas, tous les détenus rejoignent leurs cellules et quartier respectifs ; et, accompagné de la police, le missionnaire s'en va dans les diverses sections. Réunis durant une heure et demie, les prisonniers reçoivent l'instruction du prédicateur ; en fait, c'est une bonne petite leçon de catéchisme et une instruction que relèvent et soulignent plusieurs cantiques. Chacune des neuf sections de la prison sert ainsi de centre missionnaire. Un des jours de la semaine est consacré tout entier à donner des projections de cinéma : film et programme parcourent les diverses sections, tandis qu'en une séance de la Mission a lieu la bien-faisante surprise de l'attirante tombola.

Le samedi, de 8 heures à midi, et de 15 heures à 22 heures, ont lieu les confessions. La clôture de la mission est généralement assurée, le dimanche, par une messe d'évêque (par deux fois, ce fut le cardinal de la Havane). Tout le personnel y est présent, tandis qu'aux infirmeries et au quartier des détenus politiques, d'autres messes et cérémonies facilitent et sanctifient à leur façon cette conclusion de la mission.

L'*Œuvre de Saint-Vincent* avec l'*Œuvre des Missions paroissiales* assument les divers menus frais de cet apostolat, tandis que l'administration de la prison prend à son compte logement et entretien des missionnaires.

Ainsi, en cette année 1953-1954, les Missions des prisons de Cuba ont été assurées par diverses communautés. Voici le tableau récapitulatif de ce labeur d'apôtres :

Lazaristes : prisons de Guantanamo, Baracos, Boniato, Camaguey, Matanzas, Cardenas, île de Pinos, château du Prince,

ROME - PINETA SACCHETTI (1^{er} NOVEMBRE 1954)



Bénédiction de la première pierre de la Maison Centrale
(Au fond la coupole de *Saint-Pierre*)

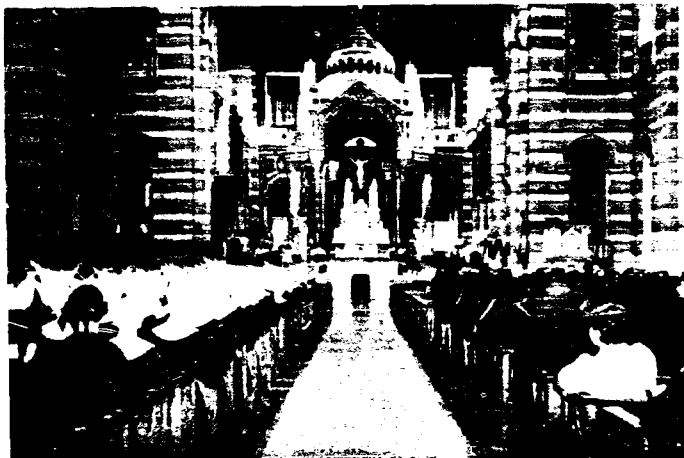


LE CARDINAL VALERIO VALERI
cimente la première pierre



LE T. H. P. SLATTERY
signe le parchemin-procès-verbal
(à sa droite, M. Pierre Castagnoli)

SAINT-LOUIS (Etats-Unis)



A la Cathédrale (26 août 1954). Grand'messe
pour le retour à Saint-Louis des cendres de Mgr Joseph Rosati
(† à Rome, 25 septembre 1843)

SAINT-LOUIS (Etats-Unis) CATHEDRALE



Les cendres de Mgr Joseph Rosati, évêque de Saint-Louis († 1843)
déposées sous le cercueil du Cardinal Glennon (1862-1946)
archevêque de Saint-Louis

la Cabana, prison des hommes et des femmes de Guanajay, et Pinar del Rio ; au total douze missions, assurées par MM. Chaurondo, Obanos et Silvestre Perez). Aux Missions de château du Prince et de l'île de Pinos ont participé quelques Pères Franciscains, Jésuites, Claretins et Dominicains.

Franciscains : prisons de San Juan de los Remedios et de Manzanillo.

Jésuites : prisons de Sagua la Grande et de Cienfuegos.

Carmes : prison de Sanctus Spiritus.

Capucins : prison de Santa Clara.

Dominicains : prisons de Trinidad et château du Prince.

Derrière cette simple énumération, on devine le labeur, le dévouement et le bien, réalisé et procuré à ces milliers de détenus et prisonniers, dont tous, plus ou moins, ont pratiquement oublié quelques-uns de leurs devoirs ; c'est ce que leur ont opportunément rappelé ces dames et demoiselles catéchistes, les Filles de la Charité, ou membres de diverses communautés religieuses, sans oublier ici et là quelques prêtres séculiers.

L'Esprit de Dieu souffle partout ! Seigneur, envoyez votre Esprit et tout en sera transformé !

25 novembre. — Annoncé par une lettre de la Très Honorée Mère Lepicard, en date du 11 septembre dernier, l'établissement des Filles de la Charité à Dax, à *Notre-Dame du Pouy*, se réalise en cette avant-veille de la Médaille Miraculeuse, chère à toute la famille de saint Vincent et spéciale titulaire de la chapelle de la maison. Grâce à la sollicitude avisée de M. le Visiteur de Toulouse, cette cause des chers malades et de l'infirmerie de Dax vient d'être heureusement améliorée.

Sœur officière de la Communauté, Sœur Aujay, jadis visitatrice du Sud-Ouest, est venue installer la première supérieure de la maison, Sœur Lepers, assistante au grand hôpital bordelais de *Saint-André*. L'on imagine aisément la joie de tous et spécialement celle des infirmes, les premiers et actuels intéressés. Ils sont tout heureux de voir circuler nos chères Sœurs, se dévouant au soulagement et à la consolation des clients de l'infirmerie. Là, depuis 1910, donc depuis quarante-quatre ans, le Frère Bordy s'est dépensé jour et nuit, avec compétence et esprit de foi au service de nombreux confrères et frères. L'âge avancé et surtout une notable fatigue cérébrale ont récemment contraint ce bon frère infirmier à déposer les armes. Et la maison entière, par la voix des supérieurs, lui a exprimé sa vive et affectueuse reconnaissance pour cette inlassable charité. Il n'a d'ailleurs pas fini de consumer ses dernières énergies charitables ; il demeure dans la place et au poste de dévouement attentif qu'il connaît de longue date.

Les trois Sœurs de la nouvelle fondation prennent également en charge la lingerie et assurent tout de même la relève d'un autre dévouement généreux que plus de quarante générations d'étudiants ont connu et apprécié... Mlle Marilys Belin, à l'âge de quarante ans sonnés, rentrait au service de *Notre-Dame du Pouy*, le 27 novembre 1914, pour lui assurer quarante et un ans de soins vigilants de tous les instants. Elle aussi, de nuit et de jour, a travaillé et s'est dépensée pour réaliser le bon fonctionnement de la lingerie. Quel labeur ! raccommodage, repassage, linge neuf à confectionner, entretien du linge de la sacristie,

broderies pour la chapelle (quelle fine aiguille !), et les jours de fête, gâteries pour la communauté (quel cordon bleu !), etc... Et puis, tous les samedis, par tous les temps, soin du marché, au prix de laborieuses et incessantes discussions auprès des vendeurs. Dans toutes ces circonstances, Mlle Marily a réalisé pour la chère maison du Pouy, ce qu'elle n'aurait pas tenté pour elle-même... A ces qualités de dévouement, s'ajoutaient et rayonnaient parfaite honnêteté de vie et absolue discrétion sur tout ce qu'elle voyait ou entendait dans la maison. Les gens du dehors ont toujours rendu témoignage de son absolu et intelligent dévouement vis-à-vis de la communauté, qui, jusqu'à la fin de ses jours, lui assure une honnête subsistance et lui redit en cette circonstance sa cordiale et profonde gratitude.

De la sorte, infirmerie et lingerie passent en d'autres mains dévouées. Que partout le flambeau de la charité trouve toujours de généreux porteurs de la flamme du dévouement !

5 décembre. — La province d'Equateur marque en ce jour ses cinquante ans d'existence, par suite de sa fondation par le Père Fiat, en 1904.

Les Lazaristes, depuis l'arrivée de M. Damprun, à Guayaquil en 1862, s'adonnèrent tout d'abord à la direction des Filles de la Charité, appelées en Equateur pour leurs activités charitables. En 1870, deux envois de Sœurs débarquèrent à Guayaquil, accompagnés de MM. Claverie, Fong et Rieux. Le 5 septembre 1870, parvenaient à Quito, MM. Jean Claverie (voir : *Annales*, t. 73, pp. 117-145) et Jean Stappers (*Annales*, t. 104, pp. 572-600). Les besoins du clergé amenèrent par la suite, la fondation et direction des séminaires de Quito et de Loja (1885-1910).

Avec son premier visiteur, M. Claverie (déjà commissaire extraordinaire depuis 1896, et vice-visiteur en 1900), la province partit sur un bon pied, mais M. Claverie mourut le 2 mars 1907 à Riobamba.

Après M. Cyprien Hermet (1907-1909), et M. Pierre de la Garde (1909-1910), M. Abel Devrière reçut la charge de la province en 1911 et la garda avec succès jusqu'en 1927. Lui succédèrent M. Gustave Houllier (1927-1931), et M. Léon Scamps, jusqu'en 1947. Depuis lors, M. Jean Loubère préside aux destinées de la province équatorienne. Ses efforts, unis à de multiples générosités, lui permettent de voir enfin le personnel monter, en cette année jubilaire, jusqu'à quarante-cinq confrères et six coadjuteurs, répartis en neuf maisons.

L'histoire de ces quatre-vingt-quatre ans de vie lazariste à l'Equateur compte bien des sacrifices et des dévouements, qu'évoque et résume avec soin et entrain M. José Oriol Baylach dans les pages du n° 112 de *Christus*, revue dactylographiée de la chère province. Dieu récompense tant d'efforts et de générosités.

12 décembre. — Le Très Honoré Père, obéissant à sa promesse, a tenu à se trouver à Tarbes, pour le centenaire de la *Miséricorde*. Deux nuits de chemin de fer lui permettent d'être présent aux cérémonies de cette journée, que nous retracent les quelques lignes dues à la plume et au cœur de M. Amédée Huc.

Le dimanche 12 décembre 1954, la ville de Tarbes célébrait le centenaire de la fondation de la *Miséricorde*. Mgr Théas, évêque de Lourdes et de Tarbes, avait alerté l'opinion dans le Bul-

letin diocésain, et, en quelque sorte, forcé la main à l'actuelle supérieure, ma Sœur Cazalis, qui aurait voulu célébrer cette fête dans l'intimité, mais le rayonnement de la Miséricorde, proclamait Son Excellence, est tel qu'il dépasse la cité et se répand au delà. « En effet, les mouvements d'Action Catholique sont chez eux à la Miséricorde. La L.F.A.C.F., la paroisse universitaire et les Cheminots catholiques aussi... L'Ecole professionnelle, avec ses trois sections, industrielle, commerciale et ménagère, groupe deux cents élèves, sans recevoir la moindre subvention des pouvoirs publics. Là, se logent le centre des Ames vaillantes, et le secrétariat diocésain de la Croisade eucharistique. La Miséricorde, c'est la charité vivante, c'est la charité reçue. C'est pourquoi l'on aime la Miséricorde. »

M. le chanoine E. Desblans, curé de la paroisse de Saint-Jean, où se trouve la Miséricorde, avait, dans son Bulletin paroissial, convoqué fortement ses paroissiens à témoigner ainsi publiquement leur estime aux Filles de la Charité « pour les innombrables bienfaits qu'elles ont répandus depuis un siècle à travers la ville entière et au delà. »

Ce fut ma Sœur Menjoulet qui, en 1854, fonda la Miséricorde et s'y dépensa sans compter, pendant près de cinquante ans, avec l'appui de nombreux bienfaiteurs, dont Mgr Laurence, évêque de Tarbes. Dans la pauvreté et la souffrance, surmontant tous les obstacles, elle organise péniblement l'œuvre. Son amour a des yeux qui découvrent tous les besoins, toutes les misères, les orphelins abandonnés, les malades sans soin. Malgré des difficultés sans nombre, sa charité triomphe de toutes les épreuves. A sa mort, toute la ville pleure cette « Mère des pauvres ». Parmi les nombreuses supérieures qui continuent cette belle œuvre, mentionnons Sœur Silhol, qui, à l'époque de la loi sur les Congrégations, malgré de nombreuses difficultés, sut garder intacte cette œuvre en plein essor.

Mais celle qui sera la grande et sainte supérieure, à partir de 1917 jusqu'en 1948, date de sa mort, fut l'inoubliable Sœur Bouscatel qui, toute jeune, en pleine guerre mondiale, prit en 1917 la direction de la Miséricorde. D'un jugement sûr, d'une intelligence vive, à la charité ingénieuse toujours en quête de misères à secourir, et s'abandonnant à la Providence avec une confiance éperdue, elle était une authentique fille de saint Vincent. Elle organise le dispensaire, la visite des malades à domicile, fonde le Foyer de la Jeune Fille, aménage l'accueil aux Réfugiés, crée le patronage pour les petites filles des familles ouvrières. Saintement audacieuse, de concert avec le clergé paroissial, elle groupe les garçons et les jeunes gens. C'est le patronage des « Pompons verts ». La Miséricorde devient leur maison de famille.

De la Miséricorde, les Sœurs rayonnent dans toutes les paroisses de la ville, pour les patronages, les catéchismes et les divers services, sur le plan social et religieux, avec un dévouement jamais lassé. Aidée par Mme Fould, Sœur Bouscatel crée un ouvroir pour les jeunes filles de la ville où, gratuitement, elles apprennent la coupe, la couture et l'enseignement ménager. Enfin des cours professionnels sont organisés et deviennent l'Ecole technique de la « Ruche », aujourd'hui si prospère, malgré sa pauvreté.

En 1923, Mlle Duprat donne à la Miséricorde sa propriété de Batsurguère, où Sœur Bouscatel construit des baraquements

pour les orphelins, les colonies de vacances, les retraites fermées. Pendant la dernière guerre, Batsurguere devient un Centre ménager rural. A Tarbes, c'est encore la création de l'Œuvre des Mininettes, du Rayon sportif féminin, des Louise de Marillac.

Les évêques qui se sont succédés à Tarbes, envouragent la Sœur qui est aidée par une bienfaitrice insigne : Mme la baronne de Ruffieu. Pour montrer en quelle estime on avait les Sœurs de la Miséricorde, le conseil municipal de cette époque, à la suggestion de Sœur Bouscatel, fit changer le nom de la rue qui longe les bâtisses de la Miséricorde. Aujourd'hui, ce n'est plus la rue des Francs-Maçons, mais la rue Saint-Vincent-de-Paul. A la mort de Sœur Bouscatel, un ouvrier disait : « Des fleurs comme ça ne devraient pas mourir ! » Heureusement qu'il reste des boutures, car l'esprit de saint Vincent anime toujours les Filles de la Charité.

L'on comprend pourquoi, le dimanche 12 décembre, l'église paroissiale de Saint-Jean était trop petite pour contenir la foule qui s'y pressait pour assister à la messe pontificale de onze heures que célébrait Mgr Théas, assisté d'un nombreux clergé et des dignitaires de la maison épiscopale. L'on remarquait, au premier rang, le Révérendissime Père Abbé du monastère bénédictin de Tournay, et le Très Honoré Père Monsieur Slattery, Supérieur général des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, qui était venu de Paris pour la circonstance. Dans la nef, au premier rang, se tenaient M. le Préfet des Hautes-Pyrénées, et M. le Maire de Tarbes. De nombreuses cornettes de Filles de la Charité, venues de la région, mettaient une symphonie en blanc majeur, dans la masse sombre des fidèles. Quelques Lazaristes de la province de Toulouse, dont M. le Supérieur du « Berceau » et le délégué du visiteur provincial, empêché, étaient venus s'associer à cette fête de la famille de saint Vincent. Les chants furent magistralement exécutés par la chorale paroissiale qui mit en valeur la messe à quatre voix mixtes de l'abbé Carol, maître de chapelle de la cathédrale de Monaco.

Après le chant de l'évangile, M. Magentie, enfant de Tarbes, supérieur de l'Ecole apostolique de Loos, monta en chaire pour dégager la leçon de cette journée et traduire les sentiments de tous les cœurs. Il le fit en un langage simple, clair, et qui parlait d'un cœur reconnaissant, au souvenir de ma Sœur Bouscatel. « C'est elle, dit-il, qui, dès l'âge de sept ans, car il vivait dans l'ambiance de la Miséricorde, lui inculqua l'amour du pauvre et le secret de découvrir Notre-Seigneur sous les apparences des déshérités de ce monde et à rechercher, comme elle le faisait elle-même, toutes les misères à secourir, sans se préoccuper de leurs opinions personnelles. Elle se plaisait à lui inculquer cette pensée profonde qui animait sa charité, que « Notre-Seigneur voit non seulement tout ce qu'on lui donne mais aussi tout ce qu'on garde devers soi. »

Ce bel idéal de charité fut à l'origine de sa vocation. Que bénie, soit l'Eglise dépositaire de l'enseignement du Maître divin qui a donné au monde ce serment de charité qui a suscité un saint Vincent de Paul dont les Filles réalisent son idéal de pauvreté, de charité, d'obéissance ! C'est le secret de leur dévouement à secourir toute misère humaine par l'amour de Celui qui, le plus riche, s'est fait volontairement le plus pauvre. Ainsi a été

transformé le monde. Sachons, nous aussi, vivre de cet esprit de charité.

Après la cérémonie pontificale, un déjeuner était offert, dans la grande salle de la Miséricorde, où se trouvaient réunis autour de Mgr Théas, de nombreux invités. A la table d'honneur, de chaque côté de Son Excellence, avaient pris place le Très Honoré Père Supérieur général, le Révérendissime Père Abbé du monastère de Tournay, M. le Préfet et M. le Maire de Tarbes. Le menu de choix était émaillé de trouvailles vinciennes, du Pouy, de Ranquines, de barbichettes, etc... D'ailleurs les espèces que décoraient ces appellations étaient aussi des trouvailles du maître-queux. Un gâteau monstre illuminé de cent chandelles, soulignait agréablement les cent années de fondation de la Miséricorde.

Cependant, le vrai régal, ce furent les toasts, où, tour à tour, l'un des jeunes de l'Action catholique, dit avec feu toute la reconnaissance des jeunes envers les Filles de la Charité. Puis, ce fut M. le Curé de Saint-Jean qui, en termes émus, dit l'expression de la vive reconnaissance et de l'admiration de toute la paroisse à l'adresse des Sœurs et comment leur exemple admirable a suscité dans les âmes des élans de générosité. M. Desblans se demanda ce que deviendrait la paroisse sans le concours sans le concours des Sœurs. M. le Maire rappelle qu'il a toujours trouvé auprès des Sœurs, dans le service des pauvres de la ville, un concours inappréciable, et leur exprime toute sa reconnaissance.

Enfin, Mgr Théas rappelle tout ce que la ville doit aux Sœurs, les remercie profondément au nom de la cité et du diocèse, et se félicite d'avoir voulu cette célébration solennelle du Centenaire de la Miséricorde qui est un élan vers de nouveaux dévouements, et une vivante leçon de charité pour la génération présente. Il se félicite du concours des pouvoirs publics à cette manifestation et remercie M. le Préfet et M. le Maire de leur présence à cette fête, ce qui témoigne de la parfaite entente entre l'autorité religieuse et l'autorité civile, pour le plus grand bien de tous.

Le Très Honoré Père, dans la soirée, conduit à Lourdes en automobile, a pu faire ses dévotions à la Grotte, à la fin de l'Année mariale, puis, accompagné de M. Magentie, passer une heure chez les Filles de la Charité de l'Abri Saint-Vincent, tout heureuses de posséder leur Père dans leur maison, si hospitalière, et prendre le train de nuit pour Paris.

23 décembre. — Pendant les quatre mois de son séjour à Paris (28 novembre 1804-4 avril 1805), à l'occasion du sacre de Napoléon I^{er}, en la basilique Notre-Dame (le 2 décembre). le Pape Pie VII rendit visite à plusieurs paroisses et à nombre de communautés religieuses de la capitale. Ces jours-ci, on en rappelle le cent cinquantième anniversaire, que vient souligner une exposition des souvenirs du sacre de Napoléon, la documentation iconographique de la grandiose journée, les ornements pontificaux, les habits de Joséphine et de Napoléon, etc...

Ainsi, en ce 23 décembre 1804, quatrième dimanche de l'Avent, le Pape célèbre le saint sacrifice en l'église Saint-Sulpice ; les séminaristes communient de la main du Pape. Après la messe, le Pape se rend au palais du Luxembourg, puis à la Maison-Mère des Filles de la Charité, qui se trouvait alors rue du Vieux-Colombier, à l'actuel n° 11, caserne de pompiers.

Il y avait quatre ans que la Compagnie des Sœurs de Saint-Vincent de Paul avait été rétablie par le *Décret Chaptal*, 1 nivôse an IX (22 décembre 1800). Quelque huit ans auparavant à Versailles, une discussion et un vote de l'Assemblée nationale du 6 avril 1792, avait déjà conclu aux prescriptions que promulguera la loi du 18 août 1792, supprimant congrégations séculières et confréries. Bien que non expressément nommées les Filles de la Charité avaient abandonné leur costume le 21 août 1792. Après nombre d'autres Sœurs, la Très Honorée Mère Deleau, supérieure de la Communauté depuis le 24 mai 1790, avait quitté le 11 novembre 1793, la maison principale, sise proche l'église Saint-Laurent, et se retirait rue des Maçons-Sorbonne (actuelle rue Champollion), au n° 445, où le corps de Louise de Marillac fut également transféré le 10 octobre 1797. Les Filles de la Charité, suivant les nobles et sages consignes de la Mère Deleau, en date du 7 avril 1792, suivirent en France la ligne de conduite : ne point abandonner le service des pauvres, à moins d'y être forcées ; dans ce but, se prêter honnêtement à tout ce que ne réprouve la religion, l'Eglise et la conscience.

Dès le 31 mai 1791, une instruction du ministre de l'Intérieur avait prescrit que les Sœurs de la Charité devaient être protégées dans les soins rendus aux malades. Il y avait alors en France, quelque quatre mille trois cents Sœurs et quatre cent cinquante maisons : les Sœurs, dans près de cent cinquante établissements, demeurèrent à leur poste, durant ces sept ou huit ans de crise révolutionnaire. Après les transformations et les folies de ces années, enfin l'aurore de la paix et du bon sens commencèrent de poindre à l'horizon. La Mère Deleau put revoir les jours meilleurs qu'un chacun souhaitait. Dans ce sens, le décret Chaptal, dès le 22 décembre 1800, rétablissait la Compagnie des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, et lui fournissait comme centre de formation, la maison hospitalière des Orphelins, proche l'église Saint-Sulpice, rue du Vieux-Colombier, n° 746, de la numérotation de ce temps, qui cataloguait les demeures par quartier. Sans retard, les Sœurs en prirent possession le 21 janvier 1801. C'est là que la Mère Deleau devait décéder le 29 janvier 1804. La Sœur Deschaux, déjà son assistante depuis l'élection du 22 août 1802, prit constitutionnellement la charge et la direction de la Compagnie. Elle fut d'ailleurs élue supérieure à la Pentecôte 1804.

Dans cette année, que doit clôturer le sacre de Napoléon I^{er}, le vent était à l'espérance. Dans ce sillage du Pape, M. Brunet, vicaire général et supérieur des Filles de la Charité, quitte Rome pour Paris le 31 octobre 1804. Il parvient sur les bords de la Seine le 10 novembre. La Congrégation de la Mission était, elle aussi, rétablie le 27 mai 1804.

Dans cette série de déplacements du Souverain Pontife, les Sœurs, une des rares congrégations alors existantes, ne pouvaient manquer de recevoir le Souverain Pontife dans leur maison-mère.

Dans la brièveté de son texte, la Circulaire du 2 janvier 1805, la Mère Deschaux mentionne cet événement si consolant pour des cœurs qui avaient tant souffert et qui enfin pouvaient se dilater.

On sent également dans cette lettre du 2 janvier 1805, tout un souffle de joie et de générosité. C'était le costume à repren-

dre enfin, et ici le costume, c'est la vocation affirmée ; on y trouve aussi, comme gages des faveurs divines, la venue et la bénédiction du Pape en personne.

Mes très chères Sœurs,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous à jamais.

En vous envoyant la Circulaire et l'expression de mes vœux bien sincères, je ne m'attendais pas d'avoir si prochainement la satisfaction de vous écrire pour une circonstance qui ne pourra que vous être agréable. Depuis longtemps, vous avez presque toutes sollicité avec instance la permission de reprendre notre ancien costume ; nous touchons au moment d'effectuer nos désirs. J'ai un vrai plaisir de vous annoncer que nous avons choisi pour cela la fête de l'Annonciation de la Très Sainte Vierge. Mais souvenons-nous, mes chères Sœurs, qu'en nous revêtant de nos anciennes livrées, nous devons nous dépouiller de cœur et de volonté de celles qui nous rapprochaient des habits du monde, qui ont dû être une pénitence et une humiliation pour celles qui abhorrent ses maximes et ses vanités, et qui sont animées de l'esprit de simplicité qui doit nous caractériser. En vous annonçant notre ancien costume, je vous préviens, mes chères Sœurs, que nous le porterons habituellement dedans et dehors, comme autrefois. On ne connaissait pas l'usage qui s'est introduit en plusieurs maisons de prendre des habits de couleur le matin (ce qui ne met presque aucune différence de nous avec les domestiques) et de s'habiller quelques heures après.

Nous nous sommes décidés pour le noir, afin qu'il y ait plus d'uniformité ; ainsi l'on pourra, par économie, faire servir le bas des robes pour les jupes lorsqu'elles sont de bonne étoffe ; les corsages et les manches pourraient être employées à faire les pointes des chemisettes. Le drap et le voile sont interdits pour les nouveaux achats. Enfin, mes chères Sœurs, arrangez-vous de manière à ce que vous puissiez toutes être prêtes pour le 25 mars prochain : ce jour est d'autant plus précieux pour nous que c'est celui de notre rénovation au service de Notre-Seigneur. Faisons en sorte qu'en paraissant aux pieds de ses autels, revêtues de l'habit de Fille de la Charité pour lui faire le sacrifice de tout nous-même, il voie que la disposition de nos cœurs est une volonté bien sincère de travailler à l'acquisition des vertus de notre saint état. Ce sera le moyen d'attirer sur nous toutes ses grâces et sa protection particulière.

Je ne peux pas terminer, mes chères Sœurs, sans vous faire part de la consolation inexprimable que nous avons éprouvée le quatrième dimanche de l'Avent (23 décembre dernier), jour à jamais mémorable pour nous, puisque c'est celui où nous avons eu le bonheur de recevoir la visite de Notre Saint Père le Pape. M. Brunet, Notre Très Honoré Père, le reçut à la porte de notre chapelle avec plusieurs ecclésiastiques qui le conduisirent à l'autel où l'on avait exposé le Saint-Sacrement. Après la bénédiction, Sa Sainteté se rendit dans une salle où nous avions préparé un trône. Sa Sainteté était accompagnée d'archevêques, de prélats, de princes de sa maison. Je lui fus présentée pour lui baiser sa main et recevoir sa bénédiction. Ensuite, toutes nos Sœurs et le séminaire eurent le même bonheur. Sa Sainteté nous accueillit avec cette bonté qui la caractérise ; tout en elle annonce la sainteté. Prions, mes chères Sœurs, pour la conservation de ce grand Pontife, dont les jours sont si précieux à l'Eglise. Con-

tinuez-moi aussi votre souvenir devant Notre-Seigneur en l'amour duquel je suis, de tout mon cœur, mes très chères Sœurs, votre très humble servante et très affectionnée Sœur.

Thérèse DESCHAUX,
i.f.d.l.c.s.d.p.m.

On sait que pour commémorer le souvenir de cette mémorable visite du Pape, le calendrier, le memento quotidien des Sœurs tout au cours du XIX^e siècle, rappelait cette auguste visite. Quant au costume des Sœurs, le noir fut utilisé jusqu'en 1835, où l'on prit la teinte bleue.

Le Très Honoré Père Brunet mourait peu après la visite papale, le 15 septembre 1806.

Les Sœurs quittèrent la rue du Vieux-Colombier pour s'établir rue du Bac, en l'actuel 140, en 1815 seulement. La chapelle fut bénite le 6 août 1816. Elle vit plusieurs sacres d'évêques (cf. *Annales*, t. 103, pp. 152-154), la première messe du bienheureux Perboyre ; elle garda, de 1815 à 1830, les reliques de saint Vincent de Paul ; elle vit transporter les restes de Louise de Marillac, le 29 juin 1815 ; elle reçut la manifestation de la Médaille Miraculeuse. Ce lieu saint et vénérable fut augmenté de bas-côtés en 1849, et reconstruit en 1930. Ce dernier travail amena la suppression des pièces qui se trouvaient au-dessus de la chapelle.

Pour sa part, rétablie le 7 prairial an XII (24 mai 1804), la Congrégation de la Mission fut supprimée par un décret napoléonien du 26 septembre 1809. M. Hanon est enfermé à la prison d'Etat de Fénestrelle avec Pacca et autres illustrations, de mai 1811 à 1814. La Congrégation fut rétablie par une ordonnance de Louis XVIII du 3 février 1816, et enfin, le 9 novembre 1817, les survivants de la Mission s'établissaient au 95 de la rue de Sèvres. L'antique hôtel de Lorges (*Annales*, t. 77, pp. 425-440), derrière sa façade antique, vit se reconstruire peu à peu la nouvelle Maison-Mère (cf. *Annales*, t. 106-107, pp. 347-349), et reçut, le 25 avril 1830, le corps de saint Vincent de Paul.

Grâce aux anniversaires qui fournissent l'occasion de faire le point, dans des simplifications et condensés d'histoire, le passé se relie au présent.

30 décembre. — Au couvent des Franciscains d'Arras, meurt, à l'âge de quatre-vingt-un ans, M. le chanoine Edouard Fournier, official diocésain et chanoine d'Arras depuis 1924. Deux ans plus tard, il était nommé professeur de droit canonique à l'Institut Catholique de Paris. Quelque temps, il prit pension et logea rue de Sèvres : en 1929, il donna le panégyrique de saint Vincent, et glorifia le canoniste en Vincent de Paul. Le texte en a été donné dans le tome 94 (1929) des *Annales*, pp. 763-774. C'est une occasion de le lire.

1^{er} janvier 1955. — Dans l'horaire et les caractéristiques de ce premier jour de l'an, prend place sur le soir, la lecture de la circulaire annuelle du Très Honoré Père. Elle souligne d'abord, cette année, les avantages et les obligations de la vie *en commun, en communauté*... Puis viennent les nouvelles et le tour d'horizon accoutumé. Ce rapide voyage à travers le monde vincentien, ce survol et de condensé de l'exceptionnel dans la vie des provinces, présente intérêt pour les *Annales*, qui trouvent là l'occasion de signaler un peu de la vie de la Congrégation, un

peu, car il y a tout ce qui constitue le labeur continu et persévérant de chaque jour. Tout cela justifie cette profitable insertion de cette tranche d'histoire sur l'année 1954.

...Quelques nouvelles de nos diverses provinces. La mention de leurs différentes activités peut être pour d'autres une lumière, un stimulant. Vous remercierez Dieu des grâces accordées à vos frères en saint Vincent et du bien qu'il opère par leur entremise. Emus par leurs épreuves, vous mettrez plus de ferveur dans vos prières à leur intention. Et tout cela développera dans votre âme l'amour de votre vocation, votre joyeuse reconnaissance pour ce grand bienfait de Dieu et ce sens de la communauté dont je viens de vous rappeler la nécessité, les avantages et les exigences. Vous souhaitez tout particulièrement savoir ce qui se passe à la Maison-Mère. Là se trouve le centre administratif de la Congrégation. Mieux que cela. Le successeur de saint Vincent y réside, chargé de maintenir et de promouvoir dans sa vaste famille l'esprit des origines. Sa chapelle a l'insigne honneur de posséder les restes précieux de notre Bienheureux Père. Pour toutes ces raisons, la Maison-Mère est souvent l'objet de vos pensées, la bénéficiaire de vos prières. Et c'est une grande joie, surtout pour ceux qui viennent de loin et n'osaient faire ce rêve, de pouvoir, au moins au soir de leur vie, passer quelques jours dans ses murs.

A la Maison-Mère on prépare l'Assemblée générale qui s'ouvrira, vous le savez déjà, le 30 juin prochain [1955]. L'un des principaux travaux de cette Assemblée sera l'étude des questions que peut soulever le texte de nos Constitutions et l'examen, pour approbation, des livres de communauté, mis en harmonie avec le Droit canon et notre nouvelle législation particulière. Pour lui faciliter sa tâche, j'avais convoqué à la Maison-Mère pour le début de septembre dernier une dizaine de confrères de provinces pas trop éloignées de Paris et que recommandaient leurs connaissances juridiques. Pendant trois semaines d'un labeur incessant, ils ont accompli une grande part de leur tâche. Ils la termineront dans une nouvelle session qui se tiendra en avril prochain. Il y a lieu de croire que toutes les questions susceptibles d'être posées à l'Assemblée auront été envisagées et résolues par cette commission de façon satisfaisante. Plusieurs visiteurs l'ont déjà saisie des difficultés présentées par les confrères de leur province. A tous je demande le même service. Il en est encore temps, puisque, je viens de le dire, la Commission ne se réunira de nouveau qu'en avril.

Sur la vie au jour le jour de la Maison-Mère, vous trouverez d'amples détails dans la chronique publiée par les Annales. Nous sommes heureux de posséder parmi nous plusieurs vénérables confrères qui ont plus ou moins largement dépassé quatre-vingts ans et qui, en plus de leurs services passés et de l'édification qu'ils nous donnent, savent encore se rendre utiles dans la mesure où leur état de santé le permet. L'un d'eux, M. Benjamin Taillefer, vient de célébrer ses soixante années de sacerdoce. C'est un bel exemple pour notre jeunesse. Désormais, la Maison-Mère recevra tous les étudiants de nos deux provinces françaises de Paris et de Toulouse. Les séminaristes sont tous groupés dans la vaste et agréable maison de Notre-Dame du Pouy, à Daz. Située un peu en retrait de la ville, cette maison leur offre au double point de vue de la tranquillité et de la santé des conditions très favorables. Dieu veuille que la prospérité

croissante des Ecoles apostoliques de France permette, dans quelques années, aux deux provinces, d'avoir chacune leur Séminaire et leur Scolasticat ! L'autonomie dont elles jouissent depuis un an a permis à leurs zélés visiteurs de donner leur mesure et de suivre de plus près l'activité des différentes maisons de leur ressort. Dans les deux provinces, l'œuvre des missions est très florissante, et les méthodes traditionnelles s'y complètent prudemment par des procédés nouveaux quand ils ont fait leurs preuves. L'Année mariale a fourni à nos missionnaires une occasion très bienvenue d'intensifier la dévotion à la Médaille Miraculeuse. Je suis très heureux, en particulier, de signaler que dans Paris seulement trente-cinq paroisses ont adopté la Neuvaine et que MM. les Curés sont étonnés et ravis de l'assistance qu'elle groupe chaque fois et des heureux fruits qu'elle produit dans les âmes.

Dans la dizaine de grands séminaires qui nous sont confiés en France (leur nombre serait plus grand si nous pouvions répondre aux appels de plusieurs évêques), ces dernières années ont apporté aussi, dans le domaine de l'enseignement et même dans celui de la formation spirituelle quelques changements aux habitudes codifiées par le Directoire. Ici encore, ici surtout, parce que nous nous livrons à cette belle œuvre dans l'obéissance et sous la direction des évêques, il faut être sagement progressiste : « *Vetera novis augere* ».

Dans la province d'Allemagne, le recrutement des futurs missionnaires s'accroît peu à peu. Il ne permet guère, actuellement que le maintien des œuvres existantes. Mais le zélé visiteur, M. Meyer, peut prévoir pour un proche avenir des ordinations sacerdotales assez nombreuses pour répondre aux demandes qui lui sont adressées soit dans la Mère-patrie, soit à Costa-Rica. Dans ce dernier pays, il y a cinq séminaristes au Séminaire des frères coadjuteurs.

Il faudra attendre un peu plus en Autriche. Mais M. Romsdorfer m'annonce avec une joie facile à comprendre que cette année verra entrer au Séminaire interne de Graz les premiers élèves de l'Ecole apostolique, au nombre de quatre ou cinq. Puisse les aînés tenir jusqu'à ce que soit assurée la relève !

En Belgique, les œuvres des missions et des retraites sont florissantes, et celle de la Neuvaine de la Médaille miraculeuse prospère dans la maison de Hourain-Lessines. Nous avons eu le plaisir de voir à la Maison-Mère en octobre dernier, le jeune et vaillant préfet apostolique de la Mission de Bikoro, au Congo belge, Mgr Vandekerckove. Il se préoccupe de préparer, à cette région un clergé indigène. Une dizaine d'enfants sont au petit séminaire régional, et d'autres se disposent à les rejoindre. Un sixième de la population du vicariat est déjà catholique, et il y a plus de cinq mille catéchumènes. Quelle moisson en perspective quand les ouvriers seront plus nombreux !

La prospérité croissante de la province de Madrid a fait décider la construction d'une maison d'études séparée pour les théologiens. Elle s'édifie lentement dans la banlieue de la célèbre ville universitaire de Salamanque. C'est une grosse charge financière pour la province. Mais Dieu qui envoie à nos confrères un si grand nombre de vocations les aidera certainement à la porter. Elle peut compter aussi, ce n'est que justice, sur le concours des provinces ou vice-provinces issues de la province de Madrid qui continuent à recevoir d'elle leur personnel. Quel-

ques-unes, il est vrai, commencent à se recruter sur place et peuvent entrevoir, dans un avenir plus ou moins lointain, le moment où elles se suffiront. C'est le cas, notamment, de la plus jeune d'entr'elles, la vice-province de Cullack, dans l'Inde. Elle possède déjà un Séminaire interne florissant.

La province de Barcelone s'adonne avec succès au travail des missions et des paroisses. Nos confrères ont eu leur secteur à évangéliser dans la mission générale, donnée cette année à Barcelone. C'était un quartier tout à fait populaire, comme il convenait à des enfants de saint Vincent, et l'archevêque leur a dit sa reconnaissance du bien qu'ils y ont fait.

La province de Hollande vient de perdre son visiteur, M. Lansu, décédé il y a quelques jours, le 26 décembre. C'est une lourde perte pour notre Congrégation que la disparition, à soixante-trois ans, de ce prêtre exemplaire, tout pénétré de l'esprit de saint Vincent. La patience admirable avec laquelle il a supporté les souffrances bien pénibles de sa longue maladie est venue couronner une vie de labeur dont ses confrères garderont le souvenir bienfaisant (1).

Les progrès de la dévotion à la Médaille Miraculeuse ont amené l'ouverture d'une nouvelle maison en Hollande, la maison d'Eindhoven, qui se consacrera exclusivement à ce beau ministère. La situation de la vice-province hollandaise en Indonésie est un sujet d'inquiétudes sérieuses. Les jeunes confrères qu'on lui destinait n'arrivent pas à obtenir leur visa ; et celui-ci vient d'être également refusé à des confrères chinois réfugiés en France qui auraient rendu de précieux services pour l'évangélisation de leurs compatriotes demeurant à Java. Heureusement, les dernières nouvelles sont meilleures, et le gouvernement indonésien semble vouloir se montrer plus libéral dans l'octroi des passeports. Mgr Jean Herrijgers, administrateur apostolique du diocèse de Yungpinfu, en Chine, a été appelé à Formose par l'internonce en Chine, Mgr Riberi, qui fait un grand éloge de nos confrères. Mgr Herrijgers est donc parti pour cette île avec un confrère hollandais, ancien missionnaire en Chine, M. de Bakker ; et il aura de quoi occuper les confrères qui pourront lui être adjoints.

C'est encore une consolation pour quelques missionnaires expulsés de Chine de pouvoir travailler dans des pays relativement proches de celui qu'ils ont dû quitter, le Japon et l'Indochine. Au Japon, il n'y a encore que deux aumôniers des Sœurs, et nous ne voyons pas, pour l'instant, la possibilité d'y faire un autre travail. En Indochine, il semble que nous puissions compter, d'ici quelques années, sur un recrutement sérieux et abondant. Dieu veuille que la situation politique s'y stabilise et que les chrétiens du Vietnam n'aient pas à subir le sort douloureux des diocèses si florissants du Vietminh !

Nous n'avons que de rares nouvelles de nos provinces d'Europe centrale. En Pologne, nos confrères continuent à s'adonner avec zèle et succès aux œuvres de leur vocation, dans la mesure des possibilités qui leur sont laissées. On pouvait craindre que la fermeture de l'Ecole apostolique ne tarît à brève échéance la source des vocations et ne condamât la province à périr faute de recrutement. Dieu ne l'a pas permis. Des jeunes gens ayant

(1) M. Jean Zoetmulder, depuis ces lignes, a été nommé Visiteur de Hollande (Annales).

fait leurs études et pris leurs diplômes dans les écoles officielles ont demandé à être admis dans la Compagnie. Les rentrées au Séminaire interne n'ont pas diminué, et l'on peut croire que les nouvelles recrues ont une vocation particulièrement sérieuse. Les deux vice-provinces polonaises des Etats-Unis et du Brésil ne doivent plus compter évidemment, que sur le recrutement local. Celui-ci, heureusement, est satisfaisant, grâce aux colonies polonaises de ces deux pays évangélisés par nos confrères, et qui gardent les belles traditions de vie chrétienne de la Mère-Patrie. Ces jours-ci, M. Bronnay m'annonçait avec joie l'entrée de cinq nouveaux au séminaire interne, ce qui portait à dix-huit le chiffre des séminaristes clercs de la vice-province polonaise du Brésil.

La situation est autrement critique en Hongrie, Slovaquie et Yougoslavie. La vie commune y est ou totalement interdite ou réduite à presque rien. Beaucoup de nos confrères y sont assujettis à un travail manuel, souvent au-dessus de leurs forces et qu'il faut assurer malgré la maladie. Mais quelle édification d'apprendre que ces vaillants missionnaires demeurent stables dans la foi, fidèles à leur vocation religieuse et mènent, dans la mesure où ils le peuvent, une existence conforme à cette vocation ! Quel bel avenir présage pour ces chères provinces une épreuve si généreusement supportée ! Partageons fraternellement leurs souffrances et venons-leur en aide par de fréquentes et ferventes prières.

La province d'Irlande compte une maison de plus. L'archevêque de Cardiff nous a demandé, en effet, de prendre la direction d'une paroisse dans un quartier populaire à Hereford.

Au cours d'un récent et rapide voyage à Rome, j'ai visité avec grand plaisir dans la banlieue de Rome la vaste maison d'enfants dont nos confrères ont la direction spirituelle. La transformation obtenue par eux en deux ans est vraiment merveilleuse. Dans la même région, le cardinal vicaire a confié à nos confrères la paroisse naissante de Tor Sapienza et son annexe de Lunghezza. Les jeunes et dynamiques confrères de ces deux résidences sont particulièrement heureux de se dévouer dans cette campagne romaine où vivaient les bergers qu'évangélisèrent nos missionnaires, du temps même de saint Vincent.

La province de Turin, répondant à l'appel de nos confrères de Madagascar, leur donne un jeune confrère de la dernière ordination. Je veux en remercier ici son visiteur, M. Tasso, et je suis certain que Dieu récompensera cette générosité en amenant de nombreuses et excellentes vocations aux Ecoles apostoliques de sa province. Cet accroissement du nombre des vocations en Italie est bien souhaitable. Il faut subvenir aux besoins des maisons déjà existantes et on voudrait pouvoir répondre à l'appel des évêques. Rome a instamment prié nos provinces de la péninsule d'ajouter leur contingent à celui d'autres familles religieuses pour la constitution d'équipes missionnaires dans certaines régions du sud de l'Italie plus menacées dans leur foi chrétienne. Jusqu'à ce jour nous n'avons pu, malheureusement, accepter cette mission si intéressante.

Le séminaire interne de la province de Naples a quitté la maison d'Oria pour la résidence de la Via Vergini à Naples. Il y a été remplacé par le séminaire diocésain dont nos confrères ont pris la direction. L'épiscopat de la région témoigne beaucoup de sympathie à nos confrères. Cette estime s'atteste en particu-

lier par le choix que plusieurs évêques font de la maison centrale pour vaquer aux exercices de leur retraite collective.

En Portugal, les séminaristes se sont installés dans leur nouvelle maison de Mafra. Elle est vaste et pourra recevoir les nombreuses recrues que permet d'espérer pour un avenir prochain la situation florissante de l'École apostolique de Felgueiras. Déjà le chiffre de cinq prêtres et de huit sous-diacres à une récente ordination a été un grand sujet de joie pour M. Mendès et ses confrères.

Il est à souhaiter que la jeune Ecole apostolique de Zeitenlik, dont les élèves viennent surtout de la communauté chrétienne si fervente de l'île de Syra, donne à la province de Turquie le renfort dont elle a besoin et qui ne peut lui venir des provinces de France. En attendant, M. Picard et ses confrères continuent leur œuvre dans des conditions difficiles et d'autant plus méritoires.

Que dire de notre mission de Chine ? A la fin de l'année dernière, elle comptait encore onze missionnaires européens. Sept dans la province du Sud, et quatre dans la province du Nord. Six mois après il n'en restait plus un seul. Au début de janvier, M. Lassus, de la procure de Shanghai, mourait en prison. A la fête de Pâques, Mgr Defebvre, évêque de Ningpo, M. Corcuff, M. Deymier, visiteur, et M. Prost étaient expulsés de Chine après avoir passé plusieurs mois en prison. Et les deux derniers missionnaires de Ningpo, MM. Brossard et Delafosse, recevaient à leur tour l'ordre de quitter la Chine. Dans la province du Nord, M. Tichit, visiteur, et M. Huysmans ont été relâchés après trois ans de captivité, dans un état de santé que vous pouvez deviner. Il y avait encore dans la province du Nord le vénéré M. Flament, supérieur du grand séminaire de Châlons, quand nous avions dû quitter les séminaires de France en 1903, il avait donné un magnifique exemple de générosité en partant pour la Chine à l'âge de quarante ans. Il devait y passer un demi-siècle et laisser un souvenir impérissable aux prêtres qu'il y a formés. A son tour, ce vénérable vieillard de quatre-vingt-douze ans fut arraché à l'hôpital de religieuses chinoises où il avait trouvé un refuge et conduit à Hong-Kong où il est mort le 30 août 1954. C'est donc au seul clergé chinois qu'incombe désormais la lourde charge de sauvegarder la foi et de promouvoir la vie chrétienne parmi les fidèles. Nos confrères sont à la hauteur de leur tâche. L'un d'eux, un évêque, m'écrivait dernièrement une lettre émouvante. Ne voulant pas faire mourir de façon sanglante les prédicateurs de l'évangile, on essaie de les discréditer auprès de leurs fidèles. On les prive de leurs modestes ressources, on rend leur ministère presque impossible. Mais les chefs tiennent ferme dans leur attachement au Saint-Siège, et les chrétiens sont plus fervents que jamais. Ils ont manifesté de façon touchante leur dévotion à la Sainte Vierge pendant l'année mariale. Tout cela nous permet d'espérer que l'Eglise de Chine trouvera dans son épreuve actuelle, comme elle le fit dans les persécutions du passé, le principe d'un nouvel essor.

En janvier dernier, la province d'Iran a perdu son doyen, M. François Berthouesque, arrivé en Perse au lendemain de son ordination, en 1902. A la fin de ses études, son directeur écrivait de lui : « Piété angélique, vertu forte et généreuse, qui ne recule devant aucun sacrifice et ne s'est jamais démentie. » Ce magnifique éloge laissait pressentir ce que fut la longue carrière

apostolique de M. Berthouesque. Il explique l'émouvant hommage qui fut rendu à sa mémoire le jour de ses obsèques. Qu'il veuille bien du haut du ciel veiller sur cette province dont il fut longtemps le visiteur. Et voici qu'il y a seulement quelques jours nous était enlevé bien rapidement un autre ancien visiteur d'Iran, M. Auguste Poiron. De passage à Paris, il avait voulu en profiter pour se soumettre à une opération qui semblait ne devoir inspirer aucune inquiétude. Tout, en effet, se passa très bien. Mais cinq ou six jours après l'opération, des crises cardiaques l'ont enlevé en quelques heures. Comprenant la gravité de son cas, il a demandé les derniers sacrements et il est mort en pleine lucidité, avec une sérénité, un abandon à Dieu vraiment émouvants. Il n'avait que soixante ans. Son intelligence, son amour de la Congrégation, son expérience permettaient de compter sur ses précieux services de longues années encore. Les desseins de Dieu sont impénétrables. « Dominus dedit, Dominus abstulit. Sit nomen Domini benedictum ! » Mentionnons encore pour l'Iran que M. Jean Galaup y a célébré en cette année 1954 la cinquantaine de son sacerdoce et de son arrivée en Perse. Bel exemple de fidélité dans le dévouement au service des âmes.

Nos confrères de Beyrouth ont pris possession de leur nouvelle résidence de Mar Metri, au point culminant de la ville, près de la basilique élevée en l'honneur de Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse. Le cardinal Tappouni et l'archevêque de Tripoli, Mgr Abd., ont demandé à M. Rivals, visiteur de la province du Levant, de prendre la direction de leur séminaire. Mais il a jugé plus sage, pour l'instant, de renforcer le personnel des maisons existantes. Espérons que l'accroissement des vocations libanaises et syriennes permettra d'accepter plus tard des offres qui témoignent de la confiance que se sont acquise nos confrères du Proche-Orient.

La province d'Algérie a perdu au mois d'août dernier son ancien Visiteur, M. Vergès, à qui sa bonté souriante et son inlassable dévouement avaient gagné tous les cœurs. Sa mémoire demeurera en bénédiction parmi les confrères et parmi les Filles de la Charité. Les Prêtres de la Mission continuent paisiblement leur ministère dans les séminaires du nord de l'Afrique et leur apostolat dans les missions, malgré les troubles qui depuis quelques mois ont agité, et parfois ensanglanté ces régions qui furent si chères à notre saint Fondateur. Puisse l'intercession de saint Vincent contribuer à y ramener l'union des esprits et des cœurs ! En Ethiopie on attend que l'arrivée du renfort nécessaire permette de prendre la direction du séminaire régional d'Adigrat. M. Bringer, qui avait jadis passé douze ans en Ethiopie, et qui se trouvait depuis 1938 en Indochine, a généreusement accepté de repartir pour la mission qui vit ses débuts dans l'apostolat.

A Madagascar, nos confrères ont accueilli fraternellement les Pères Assomptionnistes qui leur succèdent dans l'évangélisation du district de Tuléar. Ces religieux ont été édifîés et profondément touchés de la cordialité de l'accueil que leur ont fait nos confrères, et de leur détachement. C'est ainsi qu'aurait agi saint Vincent, et cette attitude attirera les bénédictions de Dieu sur nos œuvres de Madagascar. Dans cette région de Tuléar, M. Brunel était arrivé en 1904, et il est demeuré cinquante ans au même poste. Quelle somme de labeurs, de sacrifices et de mérites cela signifie !

La province orientale des Etats-Unis a été bien éprouvée par l'accident de santé qui a brusquement arrêté en pleine activité son très aimé visiteur, M. Leary. Bien qu'il aille mieux, ce cher confrère a insisté pour que j'accepte sa démission. Nous lui avons donné pour successeur M. Taggart, jusqu'ici supérieur de la maison d'études de Northampton. Sous sa direction, la province continuera à prospérer.

La province occidentale des Etats-Unis vient d'ouvrir une deuxième Ecole apostolique. Elle se trouve en Californie, à Los Angeles. Cette région est très éloignée de Saint-Louis, centre de la province, et de Cape Girardeau, siège de l'Ecole apostolique déjà existante. Or, il y a lieu de croire que nos œuvres vont se développer dans le voisinage du Pacifique. Les heureux débuts de l'Ecole apostolique de Los Angeles laissent espérer que l'on pourra répondre aux appels qui nous seront faits.

Dans ma circulaire de l'année dernière, parlant des séminaristes et des étudiants de la province du Mexique, j'employais l'expression de « pusillus grex ». Son cher visiteur, M. Morales, en me le rappelant, était heureux de m'annoncer récemment que sa province avait quatre théologiens, six philosophes et cinq séminaristes et que l'Ecole apostolique comptait une trentaine d'élèves. Je me réjouis de cet accroissement et je prie Dieu d'y ajouter encore.

La province des Antilles poursuit ses travaux avec grand succès, surtout dans les missions et dans l'aumônerie des prisons où les services d'assistance spirituelle et sociale ont été confiés officiellement à l'« Œuvre de Saint-Vincent de Paul en faveur des prisonniers ».

Dans la province d'Amérique centrale, au territoire si étendu nos confrères souffrent d'être si peu nombreux en présence d'une tâche immense. Mais on peut espérer que la nouvelle organisation de l'Ecole apostolique assurera bientôt à la province un recrutement satisfaisant. Nos œuvres n'ont pas souffert des troubles politiques par lesquels est passé récemment ce pays.

En Argentine, l'ancien visiteur, le bon M. Prat, donne encore à quatre-vingt-quatre ans un exemple bien édifiant de vie régulière et de zèle apostolique. La province compte vingt-six étudiants, ce qui est bien encourageant pour l'avenir. L'Argentine, comme le Brésil et la Colombie, envoient maintenant quelques sujets à Rome pour y prendre leurs grades. C'est très heureux, parce que, de plus en plus, ces grades seront nécessaires pour nos confrères des grands séminaires.

Le Brésil se prépare à célébrer avec tout l'éclat souhaitable le prochain Congrès eucharistique international. Sans nul doute, cette province bénéficiera du renouveau de vie chrétienne dont ces solennités ne pourront manquer d'être le point de départ.

Le recrutement se fait de façon satisfaisante dans la province de Colombie. Mais il ne peut suffire encore à tous les besoins. Le manque d'ouvriers se fait sentir surtout dans les deux préfectures apostoliques dont nos confrères ont la charge ; car dans ces régions des missions indiennes, le travail est immense. Aussi, M. Trujillo, visiteur de Colombie, se voit-il dans l'impossibilité de les garder plus longtemps, toutes les deux. Si l'aide demandée à d'autres provinces ne lui est pas donnée, il se verra dans la nécessité de quitter la préfecture apostolique d'Arauca. Ce serait bien regrettable. L'œuvre est tout à fait dans l'esprit

de notre Congrégation, et de vaillants ouvriers y sont morts à la tâche. Nous avons eu le plaisir de recevoir la visite de notre confrère, Mgr Francisco-Tulio Botero, évêque du nouveau diocèse de Zipaquirá, qui a tout de suite confié son séminaire à nos confrères de Colombie. A la Maison-Mère, il nous a charmés par sa bonhomie souriante et sa simplicité. Au cours de cette année, la Colombie a perdu le directeur des Sœurs, M. Fourçans, arrivé dans ce pays au lendemain de son ordination, il y avait près de cinquante ans, et M. Castillo, missionnaire dans la préfecture apostolique de l'Arauca. De ce dernier, M. Trujillo m'écrit qu'il n'a pas connu de si saint prêtre, et qu'il ne s'étonnerait pas de lui voir faire des miracles.

En Equateur aussi, les œuvres existantes demanderaient un personnel plus nombreux. Mais ici encore la prospérité de l'Ecole apostolique est un sujet d'espoir.

La province du Pacifique vient de célébrer le centenaire de l'arrivée des confrères et des Filles de la Charité au Chili. Les marques de sympathie reçues à cette occasion sont bien encourageantes. Souhaitons que la petite Ecole apostolique de Lima-cha reçoive en grand nombre d'excellentes vocations puisque la province ne peut guère attendre du dehors le renfort dont elle a tant besoin.

Au Vénézuéla, la prospérité des maisons d'éducation confiées à nos confrères exige la construction de nouveaux locaux ou l'agrandissement des anciens. Cette œuvre de la formation chrétienne de la jeunesse a une importance toute spéciale dans ce pays, et l'épiscopat du Vénézuéla y tient extrêmement. Mais le visiteur, M. Primitivo Gonzalo, souhaite avec raison que l'effectif de son personnel lui permette d'accorder bientôt dans sa province à l'œuvre des missions la place de choix qui lui revient.

Les lettres du visiteur d'Australie, M. Rossiter, nous donnent toujours de consolantes nouvelles. Les œuvres de la province sont prospères, et l'épiscopat australien témoigne à nos confrères beaucoup de sympathie. Tout récemment, lors de la bénédiction des locaux du nouveau collège de Bendigo, six évêques ont dit à des milliers de catholiques présents à cette cérémonie, l'estime qu'ils avaient pour nos confrères, et leur reconnaissance pour le bien qu'ils font dans le pays comme éducateurs de la jeunesse.

Nos confrères des Philippines ont été heureux de recevoir la visite de M. Ojea, visiteur de Madrid, qui s'est arrêté chez eux à son retour de l'Inde. M. Ojea a pu se rendre compte ainsi par lui-même de l'état d'une province qui reçoit encore de Madrid son personnel. La jeune Ecole apostolique de Polo permet, il est vrai, d'espérer que dans un avenir prochain le recrutement se fera en partie sur place.

Et voici terminé ce tour d'horizon qui nous incite à la reconnaissance envers Dieu, auteur de tout bien, en même temps qu'il nous stimule à une prière fervente pour tant de besoins qui sollicitent notre charité fraternelle.

6 janvier. — Le diocèse, le grand séminaire d'Albi célèbrent en ce jour le jubilé épiscopal de Mgr Moussaron, archevêque d'Albi, Castres et Lavaur. M. Dulau, secrétaire général, longtemps professeur au grand séminaire d'Albi, est de la fête et prend part aux vœux et prières du diocèse. Aux nombreux discours de ce jour, s'unit M. Gustave Combès. Commensal de



PARIS - SEPTEMBRE 1954

Commission pour revision et adaptation canonique
des Livres de Communauté

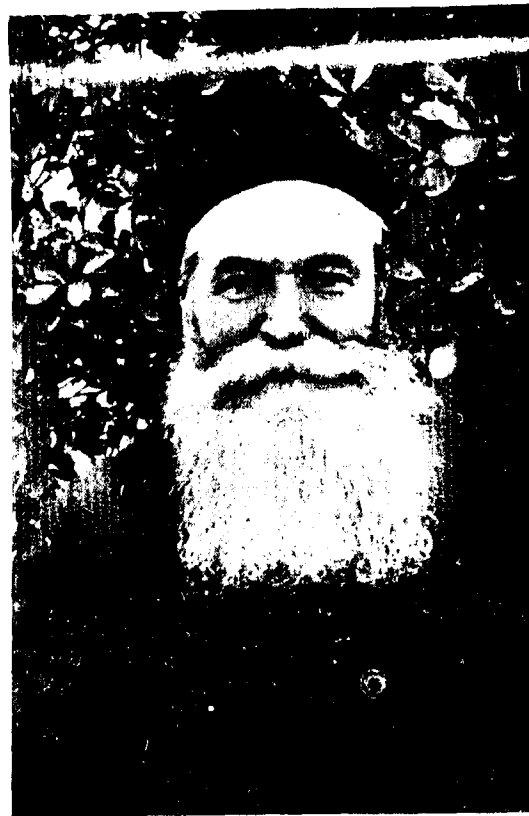
Premier rang : Giacchino (*Gènes*), Contassot (*Toulouse*), T.H.P. Slattery,
Cocchi (*Chiavari*), Fernandez (*Madrid*).
Deuxième rang : Wacław Antoine (*Rome*), Van Ruyven (*Panningen*),
Checeoni (*Plaisance*), Brufau (*Barcelone*).



M. Guillaume POUGET (14 octobre 1847-24 février 1933)



HONG KONG (Mai 1954)
Etat de M. Tichit après son emprisonnement
(25 juillet 1954-12 avril 1954)
à ses côtés, Mgr Defebvre, évêque de Ningpo.



M. François BERTHOUNESQUE
(24 mai 1877-16 janvier 1954)

nos confrères au grand séminaire d'Albi, et spécialiste de saint Augustin, le souriant chanoine cultive la poésie et les vers latins, comme nombre d'autres humanistes de par le monde entier. M. Combès a ainsi célébré M. Castamagne (cf. *Annales* 1952, pp. 42-45 ; t. 110, pp. 116-119). Voici les six strophes saphiques de circonstance qui redisent les étapes du jubilaire de ce jour. Originaire du diocèse d'Auch, l'abbé Moussaron exerça d'abord son ministère et son épiscopat sur les bords de la Baise, avant d'aller à Cahors. Il y succédait à Mgr de Cézerac, qu'il remplaça à nouveau sur le siège d'Albi ! *Gaudeas longe viridi senecta !...* Longue vie et verte vieillesse... à l'ombre de Sainte-Cécile !

1. *Praesulem nostrum celebremus omnes,
Corde ferventi, modulos canentes
Et manu lauri nitidi coronam
Prompte ferentes.*
2. *Hic dies felix revocat superbe
Splendidos annos quibus est sacratus
Et tulit mitram baculumque fulvum
Impare fastu.*
3. *Pontifex agrum Domini regalem
In loco primum colitat Baisae
Post brevi terras renovat Cadurcas
Robore firmo.*
4. *Albiae jamjam populos gubernat
Inclytus Doctor, sapiens, benignus,
Pervolans totas regionis oras
Cuilibet adstans.*
5. *Nam Dei regnum cupidus struendi,
Praedicat, scribit, fragiles lacesans
Incitans fortes stimulans paventes
Ore potenti.*
6. *Ah ! Tibi nostros gerimus precatus
Fervidos, grata pietate plenos ;
Gaudeas longe viridi senecta,
Floribus ampla.*

9 janvier. — A la chapelle, après les vêpres du jour, dans une cérémonie intime, notre confrère, Mgr Job Tchenn, évêque de Tchengtingfou, depuis plusieurs mois en résidence à la Maison-Mère, confère la tonsure à cinq clercs de la Mission : premiers pas et officiellement, porte d'entrée dans la cléricature...

Ce même soir, au musée Guimet, une invitation des *Amis de Notre-Dame*, groupe, autour d'un micro puis d'un écran, les fervents et connaissances de feu M. Léonce de Saint-Martin, organisiste du grand orgue de la cathédrale de Paris.

Amis et admirateurs du défunt, musiciens et organistes groupés notamment autour de M. Marcel Dupré, directeur du Conservatoire, écoutent les hommages chaleureux de M. Marcel Aubert, de l'abbé Roussel, maître de chapelle de la cathédrale Saint-Louis de Versailles, puis du pasteur Marchal. Ces paroles cordiales créent et maintiennent l'ambiance pour voir et écouter un film sonore d'un amateur avisé. M. le docteur Baculard a pris lui-même des vues de Notre-Dame et a enregistré quelques morceaux de son ami, le maître disparu. L'assemblée vibre à l'unisson de cette admiration, que justifie, entr'autres, le pas-

sage écrit avec cœur par Georges Marchal (*Monde*, 15-16 août 1954) :

Léonce de Saint-Martin appartenait à la génération d'artistes qui, issue de Widor, de Vierne et de Vincent d'Indy, a illustré en France et à l'étranger la technique de l'orgue et l'interprétation des maîtres. A neuf ans Saint-Martin débuta sur l'orgue de la cathédrale d'Albi, sa ville natale. A quatorze ans, il y fut nommé suppléant, et de ce jour sa vie fut entièrement consacrée à la musique religieuse. Après la première guerre mondiale il eut l'honneur d'être choisi par Vierne, en 1920, pour le suppléer aux cinq claviers du fameux Cavaillé-Coll de la basilique métropolitaine. Cette suppléance dura dix-huit ans. Stimulé par cette confiance et par l'admirable instrument qu'il devait faire chanter, Saint-Martin prit rang, du vivant même de son maître, parmi les grands interprètes de notre école d'orgue française.

On se rappelle quelle fut la fin tragique et grandiose de Vierne, terrassé le 2 juin 1937 au cours d'un récital de ses œuvres à Notre-Dame. Unanime, le chapitre élu Saint-Martin organiste titulaire. Il devait jusqu'au 10 juin y maintenir avec éclat une haute tradition de probité artistique et de ferveur religieuse.

En dehors des récitals donnés en France, il fut invité à jouer en Belgique, en Italie, en Tchécoslovaquie, en Angleterre : le Diapason annonçait en juillet 1939 une tournée du « brillant organiste français » aux U.S.A. et au Canada. On devine que cette tournée, qu'il avait préparée avec soin, ne put avoir lieu.

Chez lui, à Notre-Dame, il fut associé à toutes les grandes solennités nationales, dont il assura l'expression liturgique et musicale. Il y donna toute sa mesure. Cette mesure fut grande. Aux messes basses de onze heures, Saint-Martin faisait entendre le grand répertoire de l'orgue, essentiellement de Bach à Messiaen et à Migot, en passant par Franck, Liszt, Widor, Vierne et Tournemire. La tribune était trop étroite pour accueillir élèves et mélomanes. Programmes minutieusement préparés un an à l'avance pour respecter le cycle liturgique et l'appropriation des œuvres à l'immense vaisseau. Style, registration d'une étonnante justesse, qui donnaient lieu à de vraies auditions-types. Lui-même a doté son instrument de pages empreintes d'un large lyrisme, infiniment attachantes par leur inspiration même. Citons : Psaume 136 (Bible hébraïque 137), Messe à deux orgues, Suite cyclique, Genèse, Poème symphonique, Cantique spirituel, etc (Lemoine et Procure générale). Ce grand virtuose fut avant tout un lyrique. A cet égard, ses improvisations des vêpres étaient saisissantes par leur couleur, leur pouvoir de suggestion, en même temps que par leur spiritualité. Il fallait l'entendre « répondre » aux textes grégoriens psalmodiés par la maîtrise du parfait musicien qu'est le chanoine Merret... Il s'arrangeait pour mettre en œuvre toutes les possibilités de l'orgue : jeux de fond, anches, mixtures dont la puissante « artillerie » à la pédale, entraînait tout à coup péremptoire et définitive. Il usait bien plus de la modalité que de la tonalité, et concluait volontiers par une cadence ayant pour fondamentale la sous-dominante avec accords de onzième et de treizième ramenés à cinq parties. Il aimait aussi les glissements par secondes parallèles, d'accords de septième et de neuvième. Mais tout cela sans système et au seul service de l'expression musicale et mystique. Saint-Martin ne « s'amuse » jamais avec sa palette sonore.

Ajoutons à ces lignes qu'à plusieurs reprises et tout aimablement, M. de Saint-Martin vint à la Maison-Mère rehausser de son talent d'organiste plusieurs fêtes vincentiennes (cf. *Annales*, t. 116, p. 3, etc.).

De son côté, et avec émotion, le R.P. Riquet, prédicateur des Conférences de Notre-Dame (1946-1955), a tenu lui aussi à rendre hommage (*Figaro*, 12 août 1954), à l'artiste qui, trente ans durant, fit parler et prier les orgues de la cathédrale. Un parallèle, *l'Orgue et Chaire*, magnifie le zèle et la piété de ce chrétien mobilisant son talent et son merveilleux instrument au service spirituel de tous.

Si prenant que soit leur chant lorsqu'elles marient la basse de cromorne au murmure des flûtes et des violes, si puissantes qu'elles se révèlent dans le déploiement de leurs grands jeux, les orgues de la cathédrale ne sauraient pourtant s'égaliser à la chaire d'où l'on doit entendre la Parole de Dieu. Encore faut-il, comme dit saint Paul, que le prédicateur ne soit pas de ceux « qui se préchent eux-mêmes » plutôt que Jésus-Christ. Du moins peut-on dire que la chaire est, par destination, au service immédiat de la Parole de Dieu, tandis que la musique d'orgue n'est que l'auxiliaire de la prière et de la prédication.

Mais quelle auxiliaire ! Elle crée l'atmosphère. Elle anime, elle réchauffe, elle fait vibrer cette forêt de granit qui, par elle, prend vie. Elle saisit les âmes, les met à l'unisson, les entraîne dans une commune émotion, bientôt dans une commune prière. Les voici recueillies, attentives, prêtes à écouter celui qui a mission de leur faire entendre la Parole de Dieu. Comment donc celui-ci ne rendrait-il pas hommage à ce maître de l'orgue qui, pendant trente ans, comme suppléant, puis comme successeur de Louis Vierne, sut, avec une si discrète magnificence, donner à Notre-Dame de Paris la parure sonore de ses fastes et de ses deuils, le digne accompagnement de ses solennités pontificales et le persuasif prélude à ces conférences de Carême dont la série s'inaugura par Lacordaire.

Agé de neuf ans seulement, Léonce de Saint-Martin de Pailha, fils de magistrats et de soldats, de souche ariégeoise, débutait aux grandes orgues de l'étonnante cathédrale Sainte-Cécile d'Albi. Dès ce moment, nonobstant les études juridiques imposées par son père et le service militaire qui se prolongea glorieusement dans la guerre de 1914-1918, toute sa vie fut consacrée au service de la musique religieuse. En 1924, Louis Vierne, titulaire des grandes orgues de Notre-Dame de Paris, se l'attachait comme suppléant et lorsque, le 2 juin 1937, ce maître illustre mourut à son clavier, « au dernier accord de sa dernière composition », celui qui, depuis treize ans déjà, le relayait aux cinq claviers du célèbre instrument de Cavaillé-Coll fut désigné par le chapitre unanime pour y perpétuer la tradition du disparu. De fait, jusqu'à ce 10 juin dernier [1954], où la mort le cueillit à son tour, Léonce de Saint-Martin n'aura eu d'autre ambition, d'autre souci, d'autre emploi que de donner à la cathédrale de Paris une âme sonore aux dimensions de ses grandes heures. Qui ne se les rappelle ! 1939-1940, la Libération, les Te Deum et les Miserere, les funérailles de Leclerc, les funérailles de de Latre et tant d'autres... l'ont trouvé, inlassable, à son clavier.

Mais n'oublions pas qu'il y a cinquante-deux dimanches par an et quelques grandes fêtes supplémentaires, la grand'messe, la

messe de onze heures, les répres. La manière dont Léonce de Saint-Martin comprit son rôle dominical vaut d'être citée en exemple, non pas seulement aux organistes, mais à tous ceux que leurs fonctions mettent au service de l'Eglise ou de la cité. Loin de céder jamais à la tentation de se faire de l'altière tribune des orgues un piédestal personnel, il s'appliqua uniquement à remplir le programme qu'il fixait à ses élèves : « Jouer de l'orgue pendant une messe basse, c'est allier l'art à la prière, c'est commenter la liturgie du haut de la tribune de l'orgue tout comme un prédicateur le ferait de la chaire. »

Pour chaque dimanche de l'année liturgique, depuis la grande attente de l'Avent et les joies de Noël, à travers l'austérité du Carême, jusqu'aux splendeurs de Pâques et de la Pentecôte et durant les vingt-quatre semaines qui s'ensuivent, il avait choisi, réparti, ajusté les pièces typiques des maîtres de l'orgue auxquelles il ajoutait discrètement quelques compositions personnelles, sa Paraphrase du psaume 136, son poème symphonique Genèse, le Cantique spirituel.

« Ainsi, concluait-il, chaque dimanche nous aurons vécu toute la vie de l'Eglise ; nous aurons compati à ses souffrances et pris part à ses joies, et, par un hommage constant à la justice et à la vérité divines, nous serons arrivés à ce vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte, dernière fresque où le Fils de l'Homme, entouré de tous les anges, juge pour l'éternité le fruit du labeur accompli. »

Ces lignes, qui définissent le but qu'il s'était fixé, disent aussi la grandeur, la noblesse et l'humilité de ce chrétien, consacrant sa vie entière, mobilisant sans relâche les ressources de son talent comme celles de son merveilleux instrument pour soutenir la prière du peuple qui, dans la cathédrale, vient retrouver son âme.

16-23 janvier. — La cathédrale de Dax, fête cette semaine le bi-centenaire de sa consécration, le 17 janvier 1755. Ce n'est donc pas le remarquable édifice que connut Vincent de Paul en ses jeunes années, comme notre confrère Pierre Coste l'a noté, en des articles du *Bulletin de la Société de Borda* (1908).

L'ancienne cathédrale gothique du xiv^e siècle, privée de ses étais lors des travaux exécutés pour renforcer les remparts de la ville, vit en effet s'écrouler une partie de ses voûtes, piliers et arcs-boutants, en 1638 et 1645, du vivant de Vincent de Paul. Cinquante ans durant, diverses tentatives et expédients s'efforcèrent de remédier à cette regrettable situation. Enfin, la reconstruction fut réellement entreprise par l'entregent, l'activité et les générosités du chanoine Dominique Darriulat (25 décembre 1649-27 juin 1725), qui firent sérieusement avancer cette grande entreprise. Trente ans après la mort de l'ingénieux chanoine, la cathédrale était enfin virtuellement achevée dans son gros œuvre : nef et bas-côtés... [Manquait pourtant le double clocher actuel de la façade bâti seulement au xix^e siècle et achevé en 1894.] On voulut profiter de l'Assemblée provinciale du clergé en 1755 pour marquer la consécration de la nouvelle cathédrale dacquoise, bâtie dans le style « grec ». Les évêques de la province d'Auch furent donc convoqués à Dax pour cette exceptionnelle cérémonie (14 janvier 1755). A l'Assemblée, étaient présents sept évêques, quatre procureurs d'évêques empêchés et neuf délégués de divers diocèses. Le 17 janvier eut lieu la

consécration tant désirée. L'archevêque d'Auch assura les cérémonies liturgiques, l'évêque de Couserans chanta la messe et Mgr d'Oloron donna le sermon d'apparat. C'est ce que rappelle l'inscription latine, gravée sur marbre à l'entrée de l'église.

D.O.M.

Hanc basilicam

Vetustate dirutam tum cleri tum fidelium largitionibus e fundamentis reedificatam, Antistitis senatusque Ecclesiae cathedralis munificentia altari marmoreo decoratam, solemnī ritu juxta priscum Ecclesiae morem, provincialis cleri Auscitani conventus consecravit Virginique Deiparae in caelos assumptae nuncupavit, religiosum cultum exsequentibus : Ilmo ac Rmo Joanne Francisco de Montillet archiepiscopo auscitano, Ill. ac R. Franc. de Sarret de Gaujac episcopo aturense, Ill ac R. Lud. Maria Suarès d'Aulan hujusce Ecclesiae episcopo, Ill. ac R. Franc. de Revol, episcopo Oleronensi, Ill. ac R. Guillel[mo] d'Arches episcopo Baionensi, Ill. ac R. Pet. de la Romagère de Ronsecy episcopo Tarbiensi, Ill. ac R. Joseph de St André de Vercel episcopo Couseranensi ; ut domus Domini concordī praesulum ministerio sanctificata sit in sempiternum Dei cum hominibus tabernaculum, Aquensium decus necnon civitatis fidei monumentum anno reparate salutis MDCCLV XVI kalendas februarii.

Au Dieu très bon, très grand

Cette basilique tombée par vétusté, réédifiée depuis ses fondations, par les largesses du clergé et des fidèles, ornée d'un autel de marbre, don de l'évêque et du chapitre, a été consacrée suivant l'ancien usage de l'Eglise, en présence de l'assemblée ecclésiastique de la province d'Auch, et dédiée à la Vierge mère de Dieu en son Assomption : étaient présents, Jean-François de Montillet, archevêque d'Auch, François de Sarret de Gaujac, évêque d'Aire, Louis-Marie Suarès d'Aulan, évêque de Dax, François de Revol, évêque d'Oloron, Guillaume d'Arches, évêque de Bayonne, Pierre de la Romagère de Ronsecy, évêque de Tarbes, Joseph de Saint-André de Vercel, évêque de Couserans. Cette Maison du Seigneur, sanctifiée par la coopération commune desdits prélats, pour toujours Tabernacle où Dieu réside parmi les hommes, reste l'honneur des Dacquois, et monument de leur foi ancestrale.

Le 16 des kalendes de février [17 janvier] de l'an 1755 de la rédemption.

Pour célébrer ce deux centième anniversaire, une octave de cérémonies fut décidée. Le dimanche 16 janvier 1955, une première cérémonie réunit les fidèles à la cathédrale. Après les complies de ce jour du Seigneur, Mgr Dicharry, vicaire général, dans son discours d'avant-propos, montre dans ce bicentenaire une triple festivité de la cité, de la paroisse, du diocèse. Fête de la cité. Devant l'octroi des franchises communales, dans l'indépendance enfin acquise, un peuple entier construit ses cathédrales dans la ferveur. Autour de ce centre, les cités s'organisent à Paris, à Lyon, à Rouen, partout... à Dax aussi. Partout la chrétienté construit la cité ; suivant le mot de Barrès : *elle assainit le sol de la France, parce que, autour d'elle, la plante humaine a pu se développer dans un climat de civilisation qui moralisait et élevait les âmes* La cathédrale continue aujourd'hui à rassembler les hommes de la cité, et ses cloches ryth-

ment les travaux et les jours. La cathédrale reste la vraie maison commune.

Cet anniversaire est aussi *fête de la paroisse*. Maison de sainteté parce qu'elle est la maison de Dieu, elle est en même temps la maison de notre sanctification. Le peuple chrétien et le prêtre y prient ; la famille paroissiale s'y retrouve dans l'union d'une âme commune. Aux foules des grandes solennités, aux assemblées plus réduites des dimanches ordinaires, comme aux visiteurs d'une brève prière solitaire, la cathédrale ouvre ses nefs comme une mère entr'ouvre ses bras. Ces solennités sont enfin la *fête du diocèse*. La cathédrale est l'église du diocèse ; elle représente l'unité diocésaine. Unité qui se reconnaît à la prière quotidienne qu'y assurent les vénérables membres du chapitre, à la présence fréquente du grand séminaire diocésain, au rite annuel des ordinations générales. C'est l'église de l'évêque, qui y donne l'éclat de son enseignement et de sa charité pastorale ; elle est aussi celle de l'archiprêtre qui lui assure une jeunesse nouvelle, plus charmante et plus belle, qui durera jusqu'à l'avènement de la Jérusalem céleste. Ayons donc foi en notre cathédrale, et en elle greffons des espoirances d'éternité... car sa patronne *Notre Dame*, reste l'invincible Puissance. *Verè non est hic aliud nisi domus Dei et porta caeli.* »

Pour fêter cette cathédrale, une exposition d'Art sacré groupe dans deux salles de l'*Atrium Casino*, nombre d'objets précieux : Vierges de diverses époques, tableaux, pièces d'orfèvrerie, passementerie, etc....

Le jeudi 20 janvier, dans la Cathédrale, une grand'messe groupe spécialement les jeunes, afin de leur insuffler le sens de l'Eglise. A 10 heures, quelque huit cents enfants sont groupés dans la nef. La Manécanterie des Petits Chanteurs du *Berceau de Saint-Vincent de Paul* défile en aubes blanches, puis assure les chants sous la direction de M. Beuste, tandis qu'à l'orgue d'accompagnement se tient M. Charles Morel (deux professeurs de l'Ecole apostolique). Au programme, et parfaitement exécutés : *Dextera Domini*, de César Frank ! *Ave vera Virginitas* et *Ave verum corpus*, de Josquin des Prés (1455 ?-1521), enfin, *Jérusalem acclame*, de Noyon.

A l'évangile, le directeur diocésain des œuvres dégage la signification de ces fêtes jubilaires, et révèle le sens de l'Eglise : essayant de faire naître ou d'affermir les sentiments de vénération et de respect pour l'Eglise-édifice matériel, mais surtout pour l'Eglise-édifice spirituel. L'Eglise de pierre est déjà une réalité sacrée par son art, par sa destination ; elle est l'édifice où le chrétien est né à la grâce, où il est pardonné, nourri de la chair du Seigneur et du pain de la parole : gages de la vie future. Vraiment l'Eglise n'est pas une maison comme les autres... Mais c'est surtout à l'Eglise-société spirituelle que doit aller notre vénération. Ce respect doit se porter sur tous ceux qui sont revêtus de l'autorité sacrée, pape, évêques, prêtres ; il se nuancera d'amour, il s'animera de dévouement. Tous ensemble, nous devons prier et travailler pour que cette Eglise s'étende de plus en plus, et élargisse son influence sur terre, en attendant son triomphe du Ciel.

L'après-midi de ce jeudi était réservé à la séance solennelle de la *Société de Borda*, sur le thème de la cathédrale. Au début de la réunion, les apostoliques du Berceau de Saint-Vincent de

Paul, tout comme le matin, se firent entendre dans des morceaux, ici chantés *a capella*. Au début, deux Noël harmonisés par Georges Aubanel, et un Noël auvergnat, aux paroles naïves. Soutenus par l'ensemble vocal, y dialoguent deux voix d'enfants: une voix très pure de soprano et un alto dont le chant a des sonorités émouvantes.

- | | |
|---|--|
| 1. <i>C'est le Jour de la Noël</i>
<i>Que Jésus est né...</i>
<i>Il est né dedans un coin</i>
<i>Dessus la paille...</i>
<i>Il est né dedans un coin</i>
<i>Dessus du foin.</i> | 3. <i>Mais à l'âge de quinze ans,</i>
<i>Dès qu'il sera grand...</i>
<i>Il apprendra le métier</i>
<i>De la boutique ;</i>
<i>Il apprendra le métier</i>
<i>De charpentier.</i> |
| 2. <i>Saint Joseph de son chapeau</i>
<i>Lui fit un berceau...</i>
<i>Il coucha l'Enfant si doux</i>
<i>Dans sa casaque ;</i>
<i>Il coucha l'Enfant si doux</i>
<i>Sur ses genoux.</i> | 4. <i>Et pour la première fois</i>
<i>Fera une croix...</i>
<i>Qui bientôt le conduira</i>
<i>Jusqu'au supplice...</i>
<i>Qui bientôt le conduira</i>
<i>Jusqu'au trépas.</i> |

Puis, dans un tout autre genre, des mélodies légères et difficiles : *La Mère Michel*, par Mlle M. Périssas, et *Compère Guilhery*, du Cévenol Vincent d'Indy. Enfin, un chœur final, à grand effet, les *Martyrs aux arènes*, musique de Laurent de Rillé (1828-1914).

Après ce portique musical vivement apprécié, M. l'Archiprêtre, dans un quart d'heure, résume quinze siècles d'histoire locale, sans rien oublier d'essentiel pour comprendre. M. Elie Menaut évoque les divers artisans qui ont œuvré dans la cathédrale : sculpteurs du portail des Apôtres, réalisateur du buffet d'orgue, auteur de la chaire, un Béarnais, enfin, les frères Mazzetti, Suisses italiens, amenés d'Avignon, ont édifié l'autel principal et celui de la Vierge. L'archiviste départemental, non sans un humour de règle en tel sujet, entretient des chanoines et de leur musique. Difficultés de trouver des enfants ou une haute-contre ; embarras pour payer ces divers collaborateurs et le *serpent* et le *cornet* ; déboires que causent les musiciens, gens exigeants, instables, irascibles. Et pourtant, la musique adoucit les mœurs !

Enfin, M. Charles Blanc, secrétaire général, présente le rôle des Landais dans la construction de la cathédrale : intervention de *Monsieur Vincent* au *xvii*^e siècle (voir Coste, t. VI, 93), activité providentielle du chanoine Darriulat au *xviii*^e siècle. et dons des *Dacquois* en tous temps.

Le vendredi 21 janvier, à l'*Atrium*, la séance s'ouvre par une charmante évocation des souvenirs de l'ancien archiprêtre, M. Cazaux, devenu évêque de Luçon ; puis, le Père Rande, ancien vicaire de la cathédrale, actuel provincial des Dominicains de Toulouse, montre dans sa conférence *L'Eglise* : pérennité de l'Eglise, stable au milieu de la caducité universelle. L'Eglise, malgré ses adversaires, continue parce qu'elle est divine. L'Eglise est du Christ. Le Christ est Dieu et Dieu ne meurt pas.

Enfin, le dimanche 23 janvier, grand-messe par Mgr Mathieu. Dans l'assistance on remarque les clercs de Notre-Dame du Pouy (séminaire interne de la Congrégation de la Mission) et le grand séminaire diocésain.

A l'évangile, Mgr Mathieu, dans cette église où se dresse son trône épiscopal, monte en chaire : *Credo unam Ecclesiam, Je*

crois l'Eglise une et unique. Dans cette atmosphère de la semaine de prières pour l'Unité, l'Eglise se montre une : « On ne peut pas découvrir la mission du Christ dans le miroir brisé d'une chrétienté divisée. » Rassembler dans l'unité les fidèles dispersés, voilà l'ambition du Christ. » Dans une ample fresque d'histoire de l'art et de la liturgie, Monseigneur évoque l'âge successif des basiliques primitives et de la concélébration, la fondation des paroisses, l'époque des cathédrales romanes, l'âge d'or des édifices gothiques, chefs-d'œuvre de l'art et bibles des pauvres. « Qu'est-ce donc que la cathédrale ? elle est, spirituellement, le lien de l'unité ; sa dédicace est fêtée par toutes les paroisses. L'évêque y consacre les huiles saintes, il y ordonne, il y enseigne, il y célèbre l'eucharistie, ce *mystère d'unité*, il y administre. Oh ! la misère des cathédrales où l'on n'ordonne plus ! La nature de la cathédrale dicte l'attitude de celui qui y pénètre : outre le respect, c'est la confiance à l'endroit du Dieu très bon et très grand ; grâces pour ici-bas, vie éternelle dans l'au-delà. »

Le soir, dans un dernier discours, le Père Rande montre que si la cathédrale de pierre est achevée, il faut bâtir la cathédrale spirituelle par le triple témoignage de la charité, de l'œcuménicité et enfin de la sainteté car, sous l'emprise de l'Esprit Saint, les chrétiens doivent être des véritables fils de l'Esprit.

Dans cette estime et ce culte de la maison de Dieu, on rejoint les sentiments de saint Vincent de Paul, qui nous recommande vénération et respect pour la maison de Dieu, qu'il s'efforça de mettre en pratique : y cherchant Dieu de tout son cœur.

8 février. — Cette année, M. Ozanne assure le triduum de prédications précédant le mardi de la Septuagésime : *Prière de Notre-Seigneur au Jardin des Olives*, fête patronale de l'Archiconfrérie de la Sainte-Agonie.

13 février. — Au surlendemain de la fête de Lourdes et dimanche de la Sexagésime, au 95, de la rue de Sèvres, Mgr Théas, évêque de Tarbes et Lourdes, convoque à Paris, pour sa réunion annuelle, le *Comité médical international de Lourdes* (ancien *Bureau des Constatations* pour les guérisons des bords du Gave). Trente-cinq médecins de divers pays : Suisse, Hollande, Irlande, Belgique, Angleterre, France, etc., examinent, en une réunion technique, trois cas d'étonnante guérison. La *maladie* était-elle nettement constatée et attestée ? le *nouvel état* du mieux est-il affirmé ? Comment expliquer le passage rapide, subit, de l'un à l'autre ? C'est là le problème, la question de l'étonnante cure, du miracle... Après discussions scientifiques entre techniciens, l'assemblée se réunit pour le repas du midi, dans la salle de récréation des prêtres. Le cardinal Feltin, dans un ordre du jour dominical chargé, a réservé pour ici ce moment de présence, le nonce, Mgr Marella, est également là, qu'entourent Mgr Théas, et le Très Honoré Père Slattery. Les autres convives ne sont que médecins.

14 février. — Au début de l'après-midi, M. Touzé, depuis nombre d'années résidant à la Maison-Mère (aumônerie au 140, rue du Bac et secrétariat), quitte Paris, en compagnie de M. Houfflain, qui va l'installer comme supérieur de Rennes. Les adieux de ce jour traduisent les souhaits de tous pour le nouveau travail qui abonde, en cette chère Bretagne natale.

A 17 heures et demie, s'ouvre la première séance de l'Assemblée domestique : avis et rappel des explications constitutionnelles pour la réunion du lendemain. Tout s'y passe suivant le coutumier. Et quatre scrutins donnent : 1° le secrétaire (cheville ouvrière des votes), M. Chalumeau, et 2° le *délégué* à l'Assemblée provinciale, M. Edouard Robert, et 3° pour l'éventuel substitut, M. Allain. Il y a soixante-huit bulletins de votants, une dizaine d'abstentions se sont légitimement excusées. Ces dix confrères sont retenus ailleurs par leurs travaux... Notons que M. Triclot, en traitement à l'hôpital Saint-Joseph, avait tenu à se trouver présent... Souci et effort louables.

18 février. — Le calendrier diocésain de l'Adoration perpétuelle en 1955, assigne à la Maison-Mère les deux journées des 19 et 20 février. Tout se passe suivant les prescriptions de l'*Ordo*. Le soir, devant quelques pieux fidèles et la communauté, M. Joseph Deymier nous redit les grandeurs de l'Hostie et nos devoirs envers elle.

26 février. — Après quatre jours de travail, un maçon et son manoeuvre ont remplacé et remis en pierre dure les quatre marches de la chapelle donnant sur la rue. Des générations de pèlerins, dévots à saint Vincent, et surtout des Filles de la Charité ont usé ces escaliers pour aller en *Monsieur Vincent* : *Sancto Vincentio a Paulo sacrum*, comme dit l'inscription qui court sur le fronton de la chapelle.

Le procès-verbal du Conseil du 2 novembre 1827 note :

« La première pierre de la chapelle fut posée [le 17 août 1826] par M. Boujard, vicaire général de la Congrégation en France, Boullangier, procureur général, Le Go, directeur du séminaire interne, Etienne, procureur de la maison, en présence des Sœurs Amblard, Supérieure général, Beaucourt, économ, Benoit, assistante, et Gout, officière des Filles de la Charité. La première pierre fut posée au coin du pan coupé de la cour principale. Les dépenses de cette construction furent supportées : 1° par les Filles de la Charité qui, de tous les coins de France envoyèrent leur offrande pour cette œuvre et qui surtout, dans cette circonstance, donnèrent des marques de leur dévouement pour la Congrégation ; 2° par beaucoup d'anciens confrères qui y consacrèrent leurs économies, et 3° par les fonds que la Congrégation s'était acquis, soit par des donations des fidèles, soit par les économies de ses établissements. La chapelle et les constructions accessoires furent terminées pour le mois de novembre 1827. »

La chapelle fut en effet bénite et inaugurée par l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, le 1^{er} novembre 1827. Il y avait dix ans que, le 9 novembre 1817, les premiers confrères étaient entrés en l'hôtel de Lorges. Petit à petit la résidence fut aménagée. Les bas-côtés de la chapelle furent construits en 1859. C'est dans la chapelle, réduite à la nef, que le corps de saint Vincent de Paul fut amené de la cathédrale Notre-Dame, le 25 avril 1830... Le clocher ne fut édifié qu'en 1863-1864 (voir *Annales*, t. 72, pp. 137-158 t. 106-107, pp. 347-349).

Les marches usées ont vu tout cela... avant de s'en aller, elles aussi, en morceaux, on ne sait où...

23 février. — Au matin de ce *Jour des Cendres*, les divers moyens d'information, annonçant la mort de Paul Claudel, retra-

cent la vie et conversion de l'illustre écrivain, inhumé dans sa propriété campagnarde de *Brangues*, en Isère.

Sans retard, dans son numéro du 27 février, *le Journal de la Grotte* (Lourdes), insère l'article que l'académicien avait récemment écrit, à la demande même de Mgr Théas. Avec joie, Claudel, envoyant ces lignes à la gloire de la Vierge, les accompagnait d'un mot à Mgr l'Evêque : *J'ai été on ne peut plus heureux, enfant de Marie que je suis, d'apporter ma contribution à la gloire de celle, cette créature extraordinaire sur laquelle il reste tant à dire.* »

Dans ces lignes, on retrouve Catherine Labouré, Théodore et Alphonse Ratisbonne. On y rencontre surtout le poète, malaxant, interprétant quelques données de la Bible, la lisant avec ses yeux de voyant inspiré...

Dominant le tout, voici l'*Immaculée*, se profilant dans ces méditations, dans son sanctuaire des bords du Gave, dans l'*Institution de Lourdes*.

La Sainte Vierge, Reine de France, n'a rien de ces souverains constitutionnels qui règnent et ne gouvernent pas. Elle prend ses fonctions au sérieux et ne se laisse pas confiner dans un rôle décoratif. Pas de coin de France, au XIX^e siècle, où ne flotte un bout de son voile bleu. Catherine Labouré, Théodore et Alphonse Ratisbonne ne sont pas les seules âmes à qui personnellement elle ait souri son nom irrésistible. Dans la grande cohue des âmes éperdues et épaissies, des passions déchainées, des esprits et des volontés obscurcis, elle est intervenue aux moments stratégiques, et puisque l'Ecriture nous dit qu'elle est une armée, elle s'est rangée en bataille. La première fois, c'était à la Salette. Nous les hommes (et pour savoir ce que c'est que les hommes, on n'a qu'à se souvenir de la journée d'hier et du journal de ce matin) on a vu cette mère qui n'en peut plus de chagrin et qui pleure. Ce n'est pas la faute du Bon Dieu que ce soit si terrible de se conduire comme s'il n'existait pas ou s'il était notre ennemi, et ça a de telles conséquences ! Est-ce que ça ne vaut pas la peine pour une mère de rompre, disons toutes les convenances naturelles, toutes les habitudes et lois de notre habitat physique, pour avertir ces absurdes enfants qui ne savent ce qu'ils font, le mal qu'ils font et le danger qu'ils courent ? Entre le mal et eux, il y a maintenant non seulement les commandements du catéchisme, mais cette mère dont les larmes lui tombent jusqu'aux genoux. Mais il y a un autre péché que celui qui résulte de la légèreté, de la sottise, de notre faiblesse devant les tentations de l'immédiat. Il y a l'atteinte aux principes. Il y a cette attitude rébellion qui engage d'une façon plus ou moins profonde l'intelligence et la volonté. Un mouvement, après les premières turbulences du XVIII^e siècle, dont on dirait, promu et soutenu par une science effrontée, que le triomphe, aujourd'hui menacé, a coïncidé, avec d'effroyables catastrophes. Je parle de nos deux guerres et de la révolution athée du pays de Gog. C'est à travers ces tourbillons de fumée pestilentielle que nous nous rappelons l'azur et cette source miraculeuse qui jadis a jailli d'un buisson de roses.

L'Insensé a dit dans son cœur : il n'est pas de Dieu (ps. 13, 1).

La manière à Dieu de prouver son existence est d'exister. La lumière luit dans les ténèbres, dit l'évangile de saint Jean. Quand les nuages se sont accumulés à l'horizon, tout est prêt pour l'arc-

en-ciel. Ainsi dans ces sombres années du siècle dernier où Renan vient d'écrire sa Vie de Jésus, quand la poussière des Révolutions se mêle à l'opaque fumée des usines, où la science fabrique ses idoles, l'horizon est devenu assez noir pour que, repoussant la lumière, il la réfléchisse. Le Dieu de David a été mis au défi. Il répond : Oh ! ce n'est pas le Sinai, ni cet éclair qui en une seconde illumine toute l'étendue de l'Est à l'Ouest ! Cela se passe dans un coin perdu des Pyrénées. Et l'intermédiaire que Dieu a choisi pour se faire entendre aux hommes, ce n'est pas Moïse flanqué d'Aaron, c'est une pauvre petite fille qui ne cause même pas français, si petite qu'on a de la peine à s'apercevoir d'elle. Et ce qu'elle a vu dans ce trou de la muraille qui depuis longtemps a perdu l'habitude de servir de parloir à la Sulamite, c'est une jeune personne habillée de blanc, avec un ruban bleu autour de la taille, les deux mains ouvertes et tendues vers nous.

Comme on a pouffé de rire dans les bureaux du Constitutionnel !

Qu'est-ce qu'elle a dit la jeune personne ?

Elle n'a rien dit. D'abord, elle n'a rien dit. Elle regardait Bernadette et Bernadette la regardait.

Et alors on lui a demandé son nom. Et qu'est-ce qu'elle a répondu ?

« Je suis l'Immaculée-Conception », en patois ! « Era immaculada Counceptiou ».

Voilà, elle est l'Immaculée Conception ! On en est resté béant dans les bureaux du Constitutionnel ! Tout le monde a cru d'abord qu'il s'agissait de la conception du Christ. Pas du tout ! Figurez-vous ! c'est celle de la Sainte Vierge. Les savants ont déniché cela dans le Larousse. Il paraît même que saint Bernard et saint Thomas-d'Aquin étaient contre ! Vous parlez d'une actualité !

Tout de même, il n'y a pas au monde que les abonnés du Constitutionnel. Il y a aussi les chrétiens à qui ce mot d'Immaculée Conception dit quelque chose et qui consultent leur paroissien. A la date du 8 décembre, ils y trouvent une messe sous ce vocable et l'épître nous présente l'étrange personnage, c'est une femme qui parle d'elle-même en ces termes :

Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies avant qu'Il ne fit quoi que ce soit des le principe. J'ai été ordonnée dès l'éternité et dès les temps antiques avant que la terre ne fût. Les abîmes n'étaient pas encore et déjà j'étais conçue : les sources des eaux n'avaient pas encore jailli, les montagnes ne s'étaient pas encore affermies sur leurs masses pesantes, j'ai reçu enfantement avant les collines. Il n'avait pas encore fait la terre, ni les fleuves, il n'y avait pas de points cardinaux. Quand Il préparait les cieux, j'étais là ; quand d'un compas infailible, Il circonscrivait les abîmes ; quand Il appuyait le ciel là-haut sur son firmament et qu'Il équilibrait les eaux ; quand Il enveloppait la mer de liquides intransgressibles, quand Il posait les fondements de la terre, et moi j'étais avec Lui composant et conférant toutes choses, et je me délectais de chaque jour l'un après l'autre, en jouant sans cesse devant lui, me jouant sur le globe de la terre, et mes délices d'être avec les enfants des hommes. Et maintenant, fils, écoutez-moi ! Heureux ceux qui gardent mes voies. Ecoutez l'enseignement et soyez sages et ne le rejetez pas. Heureux l'homme qui m'entend et qui ne cesse de se

tenir en faction à mes portes. Celui qui me trouvera, il aura trouvé la vie et il boira à ce salut qui vient de Dieu.

Ce n'est pas à un personnage mythique, c'est à une créature vivante, historique, à Marie, que l'Eglise, avec autorité nous invite à appliquer ces paroles formidables. C'est à elle que Dieu a pensé de toute éternité, c'est pour elle qu'il a créé le monde, c'est elle au cours des Six jours qui se jouait devant ses yeux en mille figures. Et c'est elle une fois réalisée qu'il a chargée parmi les hommes d'une mission d'enseignement. Ne quittez pas des yeux, leur dit-elle, cette porte que je suis. Ce salut que je vous apporte de la part de Dieu, cette eau vivifiante, clair filet issu d'une superposition d'abîmes, buvez-y !

Les Titans du XIX^e siècle se sont exténués à nous expliquer le comment de ce monde qui nous entoure, comment le lapin s'y est pris pour s'extraire lui-même par les oreilles du fond d'un chapeau haut-de-forme. Et voici qu'aux yeux de la petite bonne femme de Lourdes tout à coup le pourquoi qui se présente en toute innocence et simplicité. Quelqu'un. Cette robe blanche avec une ceinture bleue autour de la taille. C'est moi le pourquoi.

Saint Paul s'est exprimé fortement non pas seulement sur l'utilité, mais sur la nécessité, ce sont ses propres termes, des hérésies la négation formant comme un écran qui oblige à se dessiner une vérité diffuse. C'est ainsi que l'apostasie du XIX^e siècle a donné forme plus claire au rôle de Marie dans l'économie des desseins providentiels, exterminatrice du mensonge par le contour qu'elle donne à la vérité.

« Dieu a créé toutes choses en même temps », nous dit le Livre de la Sagesse. Marie doit sa conception Immaculée au sacrifice du Calvaire, mais c'est le consentement de Marie qui en a fourni la matière, je veux dire ce sang à défaut duquel il n'y aurait pas eu de rédemption. Mais le texte du Livre des Proverbes que je viens de citer nous invite à remonter plus haut encore dans la série des causes. Dieu n'a créé le monde que pour se procurer cet être sublime qui, par l'incarnation lui fournit les moyens de la Rédemption universelle, car il n'y a pas de création, nous dit saint Paul, qui, soumise à la vanité, ne le voulant pas, ne gémit vers son Créateur dans l'espérance. La révolte des anges avait créé dans l'économie de la création un état de désordre, de porte-à-faux. Il y avait une minorité de rebelles qui s'était soustraite à l'autorité du Seigneur suprême et s'était retranchée dans un état de défi insolent. La création tout entière marquée du sceau de la souffrance et de la mort, portait l'image de cette rébellion. C'est le oui héroïque d'une créature soustraite au péché originel qui a permis la restauratio in integrum de l'ordre primitif. Le Christ est né, nous dit saint Paul, après Isaïe, au nom de qui, ce nom qu'il a hérité de sa mère, tout plie le genou, au ciel, sur terre et dans les enfers. La souffrance sert, la mort sert, le péché sert, l'enfer sert ! Il sert Dieu et il sert à Dieu. Il est comme englouti dans l'expiation du Calvaire qui se prolonge dans les saints jusqu'à la fin du monde. Jésus n'a néantit pas Satan. Il lui dit : Suis-moi, vade post me, marche derrière moi. Le voici, quoiqu'il fasse, qui sert Dieu et qui sert à Dieu. Et comme Jésus est le serviteur par excellence, Marie aussi est la servante par excellence. Elle sert à Dieu, et à nous aussi, elle a donné le moyen de servir à Dieu jusqu'à la fin du monde.

Telle est la révélation de Lourdes. Mais la Sainte Vierge en nous manifestant le mystère de son Immaculée Conception a voulu aussi nous en partager le bénéfice. Cette pureté parfaite en qui elle a été conçue et qui lui a permis de s'offrir totalement à Dieu en tant que servante, ce n'est pas à elle-même qu'elle la doit. Elle a été baptisée avant sa naissance dans le sang du Golgotha. La loi du temps et de la chair, c'est celle que Satan a usurpée et c'est celle à laquelle nous renonçons solennellement au baptême. Nous aussi, il s'agit de faire place, place totale à Dieu. C'est en étant rien que nous acquérons possibilité, puissance (au sens scolastique) de tout. Nous ne sommes rien de deux manières ; en tant que parcelle du temps qui n'est rien, qui est inane, un passage insaisissable, et aussi en tant que parcelle de la matière, qui également n'est rien, qui est vide. En mangeant de l'herbe, en buvant de la boue, nous avouons notre inanité temporelle, notre inanité substantielle. Non seulement nous les avouons, nous les assumons substantiellement, nous communiquons avec elle, nous ne faisons plus qu'un avec elle, avec ce vide qui est une capacité. Venez, mon tout, me voici, qui ne suis rien.

Quand donc la Sainte Vierge invite l'Humanité à venir à Lourdes, elle l'invite comme Bernadette à manger de l'herbe et à boire de la boue, c'est-à-dire à prendre dans les eaux de l'amour un bain de néant, à nous replonger dans ces eaux baptismales qui nous purifient jusqu'à l'âme, jusqu'à cette image sacrée de Lui-même en nous que Dieu seul connaît et en qui Il Se complait. Dieu donne rendez-vous à Lourdes pour venir au secours de sa miséricorde à toute la misère humaine, qu'on peut bien appeler, épousée par Marie, une omnipotentia supplex. L'herbe et la boue ne sont que les symboles de cette chair précaire et souffrante dont le spectacle nous est offert dans sa pathétique majesté, et pour qu'il en émane une supplication je dirai officielle, une authentification du fumier de Job, une actualisation du Golgotha. C'est toute la race d'Adam qui vient s'embrayer dans l'espérance à ce puissant instrument que saint Ignace d'Antioche appelle la machina Christi. Et ne savons-nous pas que tous nos maux physiques ne sont que l'analogie extérieure de plaies infiniment plus malignes et plus profondes qui sont nos péchés ? C'est à cette immense communion expiatoire que nous sommes invités. Venez, et enivrez-vous, mes bien-aimés ! dit la Vierge dans le Cantique (5, 1). Le Seigneur n'a-t-il pas dit que quand deux ou trois consentent en son nom, il est au milieu d'eux pour les exaucer. Que dire quand comme à Lourdes il ne s'agit pas de deux ou trois, mais de multitudes immenses qui se sont donné rendez-vous en ce lieu saint pour autre chose que pour consentir ?

Quelle conclusion tirer de ces méditations ?

La Vierge n'est pas venue à Lourdes pour en effleurer simplement le sol du bout de ses pieds nus. Pour nous servir de l'expression de saint Augustin non veniit et abiit. Elle est venue pour y constituer un établissement. (Et déplorons à cette occasion que les deux églises de ce lieu sacré soient si médiocres, si étriquées, si insuffisantes à tous points de vue, si timides, si inadéquates à leur vocation). Lourdes est une institution qui bientôt va compter un siècle. Dans les rapports de Dieu avec son Eglise, elle est devenue un organe. L'aménagement d'un contact. Un sanctuaire de fixation (comme on dit abès de fixation)

qui tire du corps de l'Humanité tout ce qui y brûle de souffrance, d'espérance et de prière. Quelque chose de constitué pas seulement pour dire mais pour montrer à Dieu qu'on n'a plus de secours qu'en Lui seul ! Un endroit où l'on se met tous ensemble pour venir au secours de la miséricorde de Dieu, pour l'aider, comme dit l'Écriture, à sortir sa main droite de dessous son aisselle, et à l'étendre sur nous. Nous ne Te lâcherons pas que Tu ne nous aies bénis.

3 mars. — Plusieurs fois reculée, l'inauguration de la maison de Toulouse, peut enfin avoir lieu en ce premier jeudi du mois, 3 mars 1955. Le Très Honoré Père, accompagné de M. Dulau, secrétaire général, se rend à cette bénédiction. Le programme comporte par après un arrêt à Montolieu (Aude) où l'on fête les soixante ans de vocation de Mgr Jean de Vienne, évêque de Tientsin.

Enfin, le dimanche 6 mars commémore la célébration des cent ans de l'arrivée des Filles de la Charité à la Grand'Combe (Gard) ; là, dans ce milieu ouvrier, les écoles se maintiennent spécialement florissantes et bienfaisantes. Grâce au vivant compte rendu de M. Dulau, il est agréable de prendre part à toutes ces heures consolantes où se mélangent heureusement le soleil et les mercis au bon Dieu.

L'inauguration d'une maison et le centenaire d'une autre ont amené le Très Honoré Père à faire un voyage de quelques jours dans le Midi de la France, au début du mois de mars. Les missionnaires de Toulouse venaient de s'installer dans leur nouvelle résidence, et les Filles de la Charité fêtaient le centenaire de leur arrivée à La Grand'Combe, dans le bassin houiller du Gard. Comme il y avait trois jours de battement entre ces deux fêtes, M. le Supérieur général en a profité pour faire une rapide apparition dans plusieurs maisons de missionnaires et de Filles de la Charité, qui se trouvent sur le chemin de Toulouse à La Grand'Combe, ou que, du moins, on peut atteindre sans un trop grand détour : Montolieu, Limoux, Montpellier et Prime-Combe.

Départ de Paris, le mercredi 2 mars, à 8 h. 40, en gare d'Austerlitz, par le train Limoges-Montauban-Toulouse. Nous arrivons dans cette dernière ville le soir de ce jour, à 19 h. 59. Ce n'est certes pas la rapidité de l'avion qui, en novembre dernier, ne mettait pas plus de deux heures trois quarts pour nous conduire de Rome à l'aérodrome d'Orly. Ce n'est pas l'allure de la locomotive qui devait, peu de temps après notre voyage, faire du 330 à l'heure sur quelques kilomètres entre Bordeaux et Morcenx. Mais ce n'est déjà pas si mal que d'aller de Paris à Toulouse en moins de douze heures. Et quand on voyage de jour, on a le loisir de regarder le paysage et d'enrichir ou de rafraîchir ses notions de géographie et d'histoire en lisant le Guide Hachette.

En gare de Toulouse, M. Contassot, visiteur, et M. Coudron, supérieur des missionnaires, attendaient le Très Honoré Père. Il fut aussi salué à son arrivée par ma Sœur Leclerc, visitatrice, et une délégation de Filles de la Charité. M. l'Abbé Bessombes, aumônier militaire, grand ami des confrères, nous conduisit dans sa voiture à la maison de nos confrères, comme il devait le lendemain nous amener à Montolieu.

Depuis quelques années, les missionnaires de Toulouse demeuraient dans la banlieue de cette ville. Ils occupaient l'ancienne maison de campagne du grand séminaire. Vaste, bien aménagée et située dans un endroit très tranquille, cette résidence, pourvue d'un vaste jardin, ne manquait pas d'agrément. Mais son éloignement de la ville la rendait d'accès difficile à qui voulait voir nos confrères ; et les missionnaires avaient un long trajet à faire quand ils partaient pour leurs travaux apostoliques ou en revenaient. Or, il y a quelques mois, une communauté de religieuses de Toulouse, menacée d'extinction par défaut de recrutement, fusionnait avec les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, et sa maison était mise en vente. Le cardinal Saliège, toujours très bienveillant pour les Lazaristes, dont il apprécie le dévouement, leur signala cette occasion de se procurer une résidence en ville. L'ampleur du bâtiment, les dimensions de son jardin firent hésiter tout d'abord. Mais il était sage de voir assez grand. D'ailleurs, l'Institut catholique demandait bientôt qu'on lui vendît la maison entourée d'une cour de récréation qui se trouve à l'extrémité du jardin et où il voulait installer une école de puériculture. La vente fut faite, et son montant a fourni un appoint appréciable pour le paiement de ce que gardent les missionnaires.

La façade de la nouvelle résidence a grande allure. La porte d'entrée une fois franchie, on se trouve dans un vestibule sur lequel s'ouvre la chapelle, de style ogival, qui peut contenir aisément une centaine de personnes. Du vestibule aussi, on accède à un grand parloir suivi d'une salle de récréation, de la salle à manger et de la cuisine. Ces pièces sont éclairées, du côté de la rue, par de petites fenêtres haut placées. Mais elles prennent aussi jour et lumière sur un petit cloître en forme d'équerre dont l'autre bras longe la salle d'oraison, attenante à la chapelle. Au premier étage, cinq chambres ont leurs fenêtres donnant sur le jardin, tandis que les portes s'ouvrent sur un promenoir où se trouve la bibliothèque. Au second étage, des deux côtés d'un couloir central, deux rangées de chambres encore. À l'extrémité des deux étages, il y a les appartements de M. le Visiteur et des chambres pour les hôtes. La maison de missionnaires de Toulouse ne compte actuellement qu'une dizaine de confrères, mais on peut prévoir une augmentation de son effectif. D'ailleurs, les chambres disponibles pourront accueillir des retraitants. Les jeunes prêtres de la province, qui auraient à prendre une licence d'Etat, trouveraient aussi, le cas échéant, à s'y loger, et ils seraient à quelques minutes de l'Institut catholique, ce qui constitue un avantage appréciable.

Le matin du 3 mars, le Très Honoré Père célébra la sainte messe dans la chapelle de la résidence, devant un grand nombre de Filles de la Charité venues des diverses maisons de Toulouse. Après la messe, il reçut les hommages de ses Filles, tout heureuses de cette visite du successeur de saint Vincent. Et comme la brièveté de son séjour à Toulouse ne lui permettait pas de se rendre dans aucune de leurs maisons, il accueillit aussi en audience privée celles qui voulaient le voir en particulier. Il procéda ensuite à la bénédiction des diverses pièces de la maison, suivi d'un nombre assez grand de confrères. Quelques-uns de ceux de la maison se trouvaient, il est vrai, à leur vif regret, retenus loin de Toulouse par leurs travaux apostoliques. Mais M. le Visiteur avait convoqué son Conseil provincial, ce qui nous va-

lut le plaisir de rencontrer à cette fête de famille, MM. Pardes, supérieur du Grand Séminaire d'Albi ; Pierre, supérieur du Berceau de Saint-Vincent de Paul ; Piet, supérieur de Notre-Dame du Pouy, et Tiran, supérieur du Grand Séminaire de Périgueux. Étaient là aussi, M. Huc, ancien missionnaire de Toulouse, et M. Placier, que la prédication de la Neuvaine de la Médaille Miraculeuse, avait amené dans le Midi.

Vers la fin de la matinée, le cardinal Saliège arriva avec son coadjuteur, Mgr Garrone. Il voulut visiter la maison et se dit enchanté de voir nos confrères si bien installés. Mgr Guiller, évêque de Pamiers, dans le diocèse de qui nos confrères de Toulouse travaillaient souvent, était aussi leur invité. Et deux autres évêques, ceux-ci enfants de saint Vincent, Mgr Deseuvre et Mgr Deymier, avaient aussi répondu à l'appel de M. Coudron. A table prirent encore place M. Uzureau, supérieur du Grand Séminaire, et plusieurs curés de Toulouse, notamment celui de la paroisse sur laquelle se trouve la maison de nos confrères. Quelques laïques étaient là aussi : maître Chesnelong, notaire de la maison, l'architecte, et plusieurs entrepreneurs dont le concours dévoué avait rendu possible l'occupation si rapide d'un immeuble où il y avait tant de réparations et d'installations à faire. A l'heure des toasts, M. Coudron rappela ce que furent les résidences des confrères à Toulouse depuis leur installation en cette ville en 1707, moins de cinquante ans après la mort de saint Vincent. Il remercia tous ceux qui avaient facilité la venue des missionnaires dans cette maison où ils seront si bien pour se détendre et se lier à l'étude entre leurs travaux de prédication. Le cardinal Saliège ne fit pas un discours. Mais avec la fraîcheur d'une intelligence et la délicatesse d'un cœur sur lesquels une dure infirmité demeure sans prise, il félicita les missionnaires, leur dit sa gratitude et leur lança quelques aimables malices dont il riait tout le premier. Il saisit l'occasion de redire une fois de plus le souvenir ému qu'il garde des Prêtres de la Mission qu'il eut pour formateurs au Grand Séminaire de Saint-Flour. Enfin, il salua avec une respectueuse cordialité les deux évêques missionnaires, confesseurs de la foi. La Très Honorée Mère avait voulu, elle aussi, s'associer à la fête par l'envoi d'un télégramme : « Implorons grâces et bénédictions divines sur Respectable Visiteur, missionnaires, œuvres Provinces de Toulouse. Sœur Lepicard. »

Après le départ de nos hôtes, M. Buhigas, le si dévoué aumônier de la colonie espagnole de Toulouse, obtint du Très Honoré Père qu'il allât faire une rapide visite au centre de son œuvre. Le Consul d'Espagne et son adjoint dirent à M. le Supérieur général leur reconnaissance du bien qui, dans tous les domaines, résulte du ministère de notre confrère.

A 16 heures, un bon groupe de Filles de la Charité, dont la plupart n'avaient pu assister le matin à la messe du Très Honoré Père, se réunissaient dans la chapelle pour le salut du Saint-Sacrement. Le départ pour Montolieu suivit de près. Les Sœurs s'agenouillèrent sous une dernière bénédiction de M. le Supérieur général, regrettant sans doute que son passage à Toulouse eût été si rapide, mais bien reconnaissantes de la joie qu'il leur avait valu, et des grâces dont il était le gage.

Montolieu ! Le Très Honoré Père était heureux d'apporter le réconfort de sa présence et de sa parole aux nombreuses Filles de la Charité qui, après une vie souvent longue de dévoue-

ment aux pauvres et aux malades, y attendent dans la prière, et souvent dans la souffrance, l'invitation du Maître à la récompense éternelle. Mais une circonstance toute spéciale ajoutait un motif de plus à ce détour par Montolieu. Mgr de Vienne, ancien évêque de Chine, revenu en France quand les communistes l'expulsèrent, a demandé de pouvoir consacrer ses dernières forces à l'aumônerie de cette maison de retraite de Sœurs. Or, il devait fêter quelques jours plus tard ses soixante ans de vocation. « Fêter », c'est beaucoup dire. Car le vénéré et très aimé jubilaire ne voulait aucune solennité pour cette date. Il ne put se dérober à une petite fête de famille qui, s'encadrant dans la réception faite au Très Honoré Père, avait moins de quoi blesser sa modestie.

Sur le seuil de la maison, M. le Supérieur général est salué par ma Sœur Hëmar, ma Sœur Saujot et un certain nombre de leurs compagnes.

Puis, toutes les Sœurs valides se réunissent à la chapelle pour un fervent Magnificat. Elles se groupent ensuite dans la salle des retraites pour offrir leurs souhaits de bienvenue au Très Honoré Père. M. Edmond Lebacq, supérieur de l'aumônerie, traduit d'abord les sentiments de toute la maison dans une adresse où la délicatesse du cœur s'allie à l'élégance du style. Les Sœurs assurent M. le Supérieur général d'une très large part dans leurs prières et leurs souffrances et lui disent la reconnaissance de leur âme pour le dévouement de leurs aumôniers.

Le lendemain matin, la Communauté assista d'abord à la messe du Très Honoré Père, puis à celle du vénéré jubilaire. A midi, de fraternelles agapes réunissaient autour de M. le Supérieur général et de Mgr de Vienne, quelques confrères seulement, puisque tout devait se passer dans la plus stricte intimité. Mais M. Lebacq voulut exprimer à Monseigneur ses sentiments d'affectueuse vénération. Auparavant, il lut le texte d'un télégramme venu de Rome : « Cité du Vatican. Saint-Père envoie Votre Excellence, occasion noces diamant profession religieuse, félicitations, vœux, bénédiction apostolique, gage continuation abondantes faveurs divines. » Touché par ces témoignages d'affectueuse estime, Monseigneur, les larmes aux yeux et la voix tremblante d'émotion, évoqua son entrée à Saint-Lazare, il y a soixante ans, sous l'égide du vénéré M. Mott. Il rappela le saint M. Fiat, dont les exemples et les enseignements furent une des grandes grâces de sa vie, et il dit sa joie à la pensée qu'il le reverrait bientôt avec tant d'autres bons confrères ses contemporains. En attendant, il se considère à Montolieu, comme dans un noviciat qui le prépare à la profession éternelle. Sur quoi on lui fit observer que cette profession devant durer toute l'éternité, il convenait que le noviciat qui la prépare fût assez long ; ce qui nous permit de souhaiter à Mgr de Vienne quelques années encore de présence à Montolieu, pour la joie et le bénéfice de tous.

Dans la soirée, M. Jean Meunier, supérieur de notre maison de Limoux, nous prit dans sa voiture pour faire connaître au Très Honoré Père le sanctuaire de Notre-Dame de Marceille, dont lui et ses confrères ont la garde. Comme le programme de cette sortie comportait d'abord une visite à Mgr Puech, le jeune et si sympathique évêque de Carcassonne, il ne nous fut pas possible de rester à Notre-Dame de Marceille plus de trois quarts d'heure. Mais le Très Honoré Père fut très heureux de faire connaissance avec une maison de nos confrères et de prier la Sainte Vierge

dans un de ses sanctuaires qui a déjà une longue histoire. Nous étions de retour à Montolieu juste pour la petite séance offerte à Mgr de Vienne par les Sœurs. Elle eut lieu à l'infirmerie. Le choix de l'endroit était très heureux puisque cela permettait aux chères malades d'y assister et que l'infirmerie est le champ d'apostolat quotidien du cher jubilaire. Les Sœurs de Montolieu lui dirent de façon touchante leur gratitude pour le réconfort que leur apportent ses paroles et pour l'édification qui leur vient de toute sa vie.

L'étape du samedi matin devait être particulièrement longue, puisque nous irions de Montolieu à Prime-Combe en passant par Narbonne, Béziers, Sète et Montpellier. Aussi est-ce de très bonne heure que nous quittâmes Montolieu dans l'auto de la maison de Prime-Combe, que conduisait M. Bonnaffé, économe de la maison. Cette randonnée d'environ cinq heures fut bien agréable. Le printemps est ici bien en avance sur l'île de France. Amandiers et pêchers mettaient la note joyeuse de leurs fleurs blanches et roses sur le paysage. Bientôt la mer est en vue, et nous la longeons assez longtemps. Nous traversons des villes où les Filles de la Charité ont de nombreuses maisons et des œuvres florissantes. On ne les a pas prévenues du passage du Très Honoré Père, puisque nous n'avons pas le temps de faire chez elles une halte, même très courte. Et sans doute, regretteront-elles, quand elles le sauront, tout en reconnaissant que c'était inévitable, que le successeur de saint Vincent soit passé si près d'elles sans s'arrêter.

A Montpellier cependant, nous faisons halte quelques minutes à la maison de la rue de la Vieille-Intendance. Les confrères du grand séminaire s'y étaient groupés pour saluer le Très Honoré Père. M. Mailhé, ancien visiteur, et M. Cantinat, supérieur du grand séminaire, nous accompagneront jusqu'à Prime-Combe. Nous quittons le pays des vignobles pour entrer dans celui des garrigues ; et vers midi, nous voici à Prime-Combe, sanctuaire de la Sainte Vierge, à l'ombre duquel s'élève une école apostolique. Après avoir présenté nos hommages à Notre-Dame du Bon-Secours dans sa chapelle où l'on prie si bien, nous gagnons la grande salle d'études. Les élèves accueillent M. le Supérieur général avec une ferveur bien provençale. Après une adresse très délicate de M. Charles Philliatraud, supérieur de la maison, l'un des élèves lit un compliment en anglais. Le Très Honoré Père le félicite, puis il dit sa joie de se retrouver à Prime-Combe qu'il avait visité il y a quelques années, étant alors Assistant de notre Congrégation. Puis il exhorte ces jeunes à ne rien laisser perdre de tant de moyens de formation humaine et chrétienne mis ici à leur disposition. Les discours sont coupés de chants, dont plusieurs, comme il se devait, en provençal. On sent du soleil dans les voix bien timbrées, et l'exécution très nuancée fait honneur aux chanteurs et à leur professeur. Tout cela mérite bien le jour de congé accordé par le Très Honoré Père, et qui est accueilli avec enthousiasme.

Nos chères Sœurs avaient préparé un excellent déjeuner que la longue randonnée d'auto et l'heure déjà avancée nous disposaient à bien apprécier. Une causerie fraternelle entre convives allongea un peu le repas. Aussi, en quittant le réfectoire, nous nous dirigeâmes vers les salles de classe. Leur visite fut très satisfaisante. Interrogés sur les matières les plus variées, les élèves témoignèrent d'un esprit très ouvert et d'un véritable

goût pour les humanités classiques. Le Très Honoré Père vit ensuite à part les quelque vingt-cinq apostoliques qui, officiellement et au su de tous, s'orientent dès maintenant vers la vie de missionnaire dans la famille de saint Vincent. Ils nous firent la meilleure impression. Puisse leur exemple collaborer, avec la grâce de Dieu, pour obtenir que leur groupe augmente en nombre, tout en gardant et en améliorant même sa qualité ! Ensuite, le Très Honoré Père accompagne la troupe scout de l'école dans un bois de chênes verts où devait avoir lieu l'investiture de deux jeunes chefs de patrouille. Puis, il alla voir chez elles les bonnes Filles de la Charité, si dévouées. La grippe avait rempli, ces jours-ci l'infirmerie qui se trouve dans leur bâtiment ; nous n'y trouvâmes plus qu'un malade, à la veille d'ailleurs d'en partir. Et la soirée s'acheva sur le mois de saint Joseph, qui comportait, comme tous les soirs, une allocution vivante et substantielle de M. le Supérieur.

Le lendemain, dimanche 6 mars, après la messe de communion, célébrée par le Très Honoré Père, où les élèves nous firent encore entendre de très beaux chants, nous prenions le chemin de La Grand'Combe. Avant que l'auto ne démarre, les « Hurrah ! » crépitaient et traduisent la joie reconnaissante des habitants de Prime-Combe, heureux d'avoir eu chez eux, plus longtemps qu'ils ne l'avaient d'abord espéré, le successeur de saint Vincent. En une heure, nous voici dans le « pays noir », le bassin houiller du Gard. Les Sœurs de La Grand'Combe et celles des maisons environnantes attendent le Très Honoré Père dans la cour où étaient massées environ cinq cents enfants des classes. Ici encore souhaits de bienvenue et chants traduisent la joie de tous les cœurs. Il y eut ensuite réunion des Sœurs dans la salle de communauté. Mais les cloches nous appelaient à la grand'messe. Nous y fûmes convoqués aussi par l'Harmonie des Mines, qui, en se rendant à l'église, exécuta fort bien une marche entraînante. Elle devait se faire entendre aussi au cours de la messe. Et il faut souligner que dans le choix des morceaux et dans la discrétion de leur exécution, le chef de l'harmonie fit preuve d'un sens avisé des circonstances. La vaste église est comble. Au premier rang de l'assistance, on peut voir le directeur des Houillères, entouré de ses ingénieurs, M. Thibaut, député, et déjà ancien ministre, bien qu'il n'ait guère dépassé la quarantaine, M. le Maire et le conseil municipal.

Mgr Girbeau, évêque de Nîmes, bien droit malgré ses quatre-vingt-cinq ans sonnés, préside au chœur. La messe est chantée par l'économe de Prime-Combe. Après l'évangile, M. Philliatraud, qui avait prêché déjà le triduum préparatoire à la fête, nous donna un beau sermon dans lequel il signala aux fidèles les pensées et les sentiments qui inspirent aux Filles de la Charité ce dévouement dont ils sont heureux de bénéficier depuis un siècle.

Après la messe, nouvelle réunion dans la cour de la maison des Sœurs. Cette fois, c'est la population entière de La Grand'Combe qui se groupe pour honorer les Filles de la Charité, entendre les discours qui les glorifient, et assister à une remise de décorations. Le soleil était de la fête. Mais des nuages blancs couraient dans le ciel, chassés par un violent mistral. Les gens du pays, habitués sans doute à ce vent acial, n'en semblaient pas trop incommodés, et les visiteurs tâchaient de s'y faire. Il y eut de beaux discours, de M. le Doyen et des personnages officiels. Monseigneur parla le dernier avec une aisance et une pureté

de langue étonnantes. Les applaudissements crépitèrent quand M. Thibaut épingla sur la poitrine de Sœur Palaysi et de Sœur Rouillard la médaille de chevalier de la Santé publique. Au repas qui suivit, il y eut encore des toasts. De celui du député je retiens ce mot qui est tout à son honneur. Rappelant qu'il est père de plusieurs enfants, dont deux fillettes, il émit le vœu qu'une au moins devint Fille de la Charité. Le Très Honoré Père lut une adresse où, en termes délicats, il remercia le directeur des Houillères, le député, le maire et le doyen de tout ce qu'ils avaient fait pour les Sœurs.

Avant le repas, nous avions encore eu le temps de visiter l'hôpital où les Sœurs soignent les blessés des mines. En sortant de la salle à manger, nous allâmes assister à une agréable séance récréative donnée par les enfants des écoles des Sœurs dans la salle des fêtes des Frères. Cette salle est attenante au magnifique groupe scolaire bâti par les catholiques de La Grand'Combe après la nationalisation des Houillères et la laïcisation des classes qui s'ensuivit. Ce n'est pas sans peine qu'on nous fraya un chemin dans la foule des spectateurs jusqu'aux places qui nous étaient réservées. Le spectacle méritait cette affluence. Les élèves des Sœurs de La Grand'Combe, de La Levade et de Champclauson nous donnèrent des chœurs, des ballets, et la féerie de la Belle au Bois Dormant, qui témoignaient de leur goût artistique et de la qualité de leur entraînement gymnique.

Mais il était temps de partir pour Nîmes, où Sœur Chiron, supérieure de la maison de la rue des Greffes, devait nous offrir à souper avant notre départ pour Paris. Elle et ses compagnes étaient visiblement ravies et fières de posséder chez elles pendant deux heures le Très Honoré Père. Nous fûmes heureux de voir de près dans leur maison, le Bambino mexicain de cire, dont un témoignage autorisé atteste qu'il versa des larmes, quand il était encore au Mexique, et qui est maintenant si cher à la piété nîmoise.

Sur le quai de la gare, nous prîmes congé de nos chers confrères de Prime-Combe. Le lendemain matin, vers six heures et demie, nous étions de retour à Paris. Ces cinq jours de voyage avaient été bien remplis.

6 mars. — A partir de ce jour, à la grand'messe, le sous-diacre et le diacre, après avoir chanté, dans le texte latin, l'épître et l'évangile, lisent la traduction française de ces deux pages bibliques. La concession, déjà en usage dans quelques diocèses, est enfin étendue à celui de Paris ; elle comporte semblable autorisation pour les réunions des divers groupes linguistiques, qui se trouvent et s'assemblent pour la messe : espagnols, italiens, etc... C'est une extension modeste du mouvement, qui s'efforce d'utiliser au maximum les virtualités de la liturgie, tout d'abord culte du Seigneur, mais aussi enseignement. Pour cette compréhension de la prière et des textes que l'Eglise met sur nos lèvres et sous nos yeux, de nombreux missels en langue vulgaire offrent leur présentation et leurs explications. L'expérience fait aisément constater que ces textes antiques, habillés à la moderne, deviennent plus accessibles et, livrent un peu de leur savoureux contenu doctrinal... Quoi de plus apostolique !

13 mars. — Aux pieds de la Vierge, dans la lumineuse chapelle de la rue du Bac, près de huit cents jeunes chanteurs se trouvent réunis. Accourues de divers coins du secteur parisien,

les *Filiales de l'Institut grégorien*, pratiquant la *méthode Ward*, assurent aujourd'hui la messe dominicale pour la *Radiodiffusion française*. Quels flots de musique et de chants à travers les airs ! Tant chez les fillettes que chez les garçons, les voix restent un tantinet indomptées : ce sont des forces vives qui « piaffent » légèrement malgré les conseils et directions de leurs maîtres. Ils savent pertinemment que — là comme en tout le reste — la formation, l'éducation restent une création continue. Que de patience avisée pour assouplir le rythme, et maîtriser le maniement de la voix ! Le résultat de ce jour, résultante de plusieurs semaines d'entraînement, demeure remarquable et prometteur : il proclame la valeur de cette pédagogie musicale et le savoir de ces exécutants qui y font passer toute leur âme.

15 mars. — La *Sainte-Louise* groupe les deux Maisons-Mères vincentiennes autour de la châsse de la bienheureuse Mère. A 9 heures, le nonce apostolique en France, Mgr Paul Marella, célèbre pontificalement, dans le cadre et les modalités bien connus. A 14 h. 30, avant les Complies de ce temps quadragésimal, M. Delobel fait vibrer dans sa conférence un éloge senti de la pieuse et généreuse fondatrice. Le texte, soigneusement pensé et écrit, nous détaille quelques enseignements et leçons que, dans sa générosité et son humilité, nous procure la sainte de ce jour.

18 mars. — Notre confrère, Mgr Job Tchenn, évêque exilé de *Chengtingfu*, et depuis plusieurs mois hôte de la Maison-Mère, nous quitte en ce jour, pour *Rio-de-Janeiro*. Il y va exercer son ministère auprès des colonies chinoises, établies au Brésil.

19 mars. — Pour le culte chrétien, le « juste Joseph » demeure le chef de la Sainte Famille. Pour la dévotion de maintes Communautés comme pour celle de saint Vincent, Joseph reste le pourvoyeur des vocations, de même qu'il est le protecteur de l'Eglise. Que de raisons de le prier et d'exalter son humilité !

M. Allain, directeur des Etudiants, chante la grand'messe au 140, rue du Bac. Le soir, dans la conférence de M. René Philhéraud, nous trouvons quelques leçons. Dans le sonnet de José de Hérédia, sur Joseph, le huchier de Nazareth, la varlope nous prêche à sa façon, le travail consciencieusement mené à bien.

25 mars. — De *Beyrouth* (Cf. *Annales*, t. 118, pp. 127-129), disséminé ici et là, sans parcimonie, par les soins avertis et souriants de M. Rivals, visiteur du Levant, un faire-part nous invite à un baptême... à un *baptême de cloche*. Le texte imprimé s'orne d'un cliché. Dans la photo de la « *Campane* », on est arrêté par le monogramme marial, qu'a universellement vulgarisé le revers de la Médaille miraculeuse ; et la jeune candidate, l'enrubannée de ce jour, nous dit, avec un aimable sourire :

Pourriez-vous me faire l'honneur d'assister à mon baptême ? Il doit avoir lieu le 25 mars, à Achrafié Sioufi, à seize heures.

J'ai nom William Marie, et suis la fille de Notre Très Honoré Père Slaterry, Supérieur général de la Congrégation de la Mission, et des Filles de la Charité dix-neuvième successeur de saint Vincent de Paul, lequel m'a donné à ses enfants de Beyrouth, pour qu'à tous les échos du Liban, je chante les louanges de Notre-Dame de la Médaille miraculeuse.

J'ai vu le jour en douce France, dans la plaine d'Alsace (maison Causard), je pèse 900 kilos, et lance dans le ciel clair le plus harmonieux des « mi ».

S'ajoutant aux heureux témoins de ce baptême, bien plus nombreux sont ceux qui, par le cœur tout au moins, sont à Beyrouth, pour participer aussi aux *dragées* de la cérémonie de ce jour. Rien de ce qui contribue à la gloire de Dieu ne peut laisser insensibles ceux qui ailleurs peinent sur leur sillon. C'est tout à fait conforme à la *Communione des Saints*, et à l'esprit de Communauté de la *famille vincentienne* !

Fernand COMBALUZIER

ANTOINE FIAT

SA VIE, SON AME, SA DOCTRINE

(Cf. *Annales*, t. 119-120, pp. 62-104)

CHAPITRE XXV

ASSEMBLEE GENERALE DE 1878

Monsieur Fiat, Supérieur général

Le 1^{er} septembre 1878, Fête du Cœur Très Pur de Marie, après la grand'messe, à 10 h. 30, la cloche de Saint-Lazare convie tous les députés à la première séance de la 25^e Assemblée générale. Les réunions ont lieu dans la salle des Prêtres, sous les regards des Vicaires généraux dont les portraits ornaient alors cette belle salle bien proportionnée, ni trop grande, ni trop petite, où l'on entend sans difficulté les orateurs à la voix la plus faible, bien éclairée, où l'on peut prendre et lire des notes. Un buste de saint Vincent a été apporté pour rappeler que c'est ici surtout, et en ce moment important, qu'il faut s'animer de l'esprit de notre bienheureux Père, et non de l'esprit propre ou de l'esprit des autres.

Les députés sont au nombre de quatre-vingt-six. M. Fiat, vicaire général, préside, sous le crucifix. A sa droite, se tiennent les Assistants, les Visiteurs, ces derniers par ordre de vocation. Les vicaires apostoliques et les préfets apostoliques n'ont pas de place spéciale ; ils sont, comme les autres, à leur rang de vocation. A la gauche de M. Fiat, se tiennent les députés, par rang de vocation également. Il manque trois provinces : Manille, Perse, Tché-ly occidental. Les autres provinces sont au complet, sauf le Tché-ly septentrional, le Tché-Kiang, le Kiangsi, qui sont représentés seulement par leurs visiteurs, et l'Argentine qui n'a envoyé qu'un député avec le visiteur.

C'est une assemblée aristocratique. Neuf seulement, ne sont pas supérieurs. M. Durando, visiteur de Lombardie, n'est pas venu, il s'est fait remplacer par M. Torre.

M. Dazincourt, supérieur de Marseille, élu député de la province de Provence, a demandé, pour raison de santé, d'être dispensé de venir ; M. Baduel, supérieur de Nice, substitut, est venu à sa place. Le cas de M. Dazincourt mérite qu'on s'y arrête un peu. Ce digne confrère avait tout un ensemble de qualités, qui le mettait au rang des « *Supérieurs* ». Mais il était très, peut-être trop humble, et il avait des tranches à la pensée qu'il pourrait devenir Supérieur général. Il faut lire dans sa vie, écrite

par M. Antoine Rougé, l'analyse détaillée de ses sentiments. Ce morceau est un petit chef-d'œuvre. « *Déjà en 1874 (nous citons M. Rougé), M. Dazincourt, muni d'un certificat en bonne et due forme par lequel la docte Faculté doit déclarer qu'on aurait grand tort de fixer dans le Nord, un pauvre catarrheux, un malheureux asthmatique, à qui l'air de Marseille (et le mistral aussi sans doute) sont absolument nécessaires, le tout évidemment sous peine de mort. On sait de quoi est capable un médecin complaisant pour certifier au nom de la science déclarée infail-
lible, la nécessité d'un remède qui ne doit faire du mal à per-
sonne, pas même au malade.* » Les frayeurs de M. Dazincourt, reprirent de plus belle, en 1878, à la mort du P. Boré. Comme nous l'avons dit plus haut, bien que nommé député par l'Assemblée provinciale, il se fit excuser pour raison de santé, et ne parut pas à l'Assemblée.

Revenons maintenant, à la Maison-Mère. Quand tous les députés eurent occupé la place qui leur avait été assignée, M. Fiat commença le *Veni Creator*. Il le commenta ensuite brièvement : *Paracletus, caritas, accende lumen, infunde amorem, hostem repellas, pacem dones*. Il rendit compte ensuite de son administration. Il a nommé et changé des supérieurs. A la dernière Assemblée de 1874, on a déclaré que le vicaire général, n'a pas ce pouvoir. C'est une erreur, déclara franchement et courageusement M. Fiat, et il le prouva par les Constitutions. Il faut admirer le courage de M. Fiat, ne craignant pas devant une Assemblée générale, de montrer qu'à la précédente Assemblée générale, on s'était trompé. Un acte semblable eut été de nature à lui aliéner un certain nombre de voix, dans une Assemblée où les passions et la susceptibilité auraient régné en maîtresses. Mais en 1878, le Saint-Esprit dirigeait les cœurs et les intelligences. M. Fiat expliqua ensuite pourquoi il avait eu recours au Pape. A la dernière Assemblée, un certain nombre de députés avaient blâmé M. Mellier, vicaire général, d'avoir eu recours au Pape. Il est vrai que le motif du recours n'était pas le même. M. Mellier avait recouru parce qu'il doutait de la validité de certaines élections, quelques provinces ne lui paraissaient pas être constituées canoniquement. M. Fiat recourut pour une autre raison que nous avons indiquée dans le chapitre précédent. Nous verrons plus loin que M. Fiat avait, lui aussi, des doutes sur certaines provinces qui ne se composent chacune que d'une seule maison (les quatre provinces de Chine). M. Fiat exposa ensuite que toutes les provinces étaient présentes (sauf trois). Il exposa le cas d'un député qui n'était pas venu, sans cause légitime. L'Assemblée générale vota un blâme public contre ce député, qui du reste était très dévoué, dans un ministère pénible, mais qui aurait dû faire passer l'obéissance avant la charité, ou du moins faire régulariser la charité par l'obéissance. Alors, M. Fiat interrogea l'Assemblée pour lui demander si elle se croyait légitime, quant à la convocation et quant à la composition. Par un vote unanime, la réponse fut affirmative. On examina ensuite quelques difficultés provenant des Assemblées provinciales : erreur de date, manque de sceaux sur certaines pièces, etc... L'Assemblée fit une sanation générale de tous ces défauts qui n'apparurent pas être des défauts essentiels.

Après cela, on procéda à l'élection du secrétaire de l'Assemblée. M. Pémartin fut élu à cette charge qui n'est pas une siné-

cure, car le secrétaire est comme la cheville ouvrière de l'Assemblée.

On récita la prière *Sancta Maria*, et l'on se donna rendez-vous pour le soir, à 16 heures, après les vêpres.

A cette seconde réunion, M. Fiat fit une pieuse exhortation sur les qualités requises dans le Supérieur général. Nous n'en avons pas retrouvé le texte : nous savons seulement qu'elle fit grande impression et qu'elle disposa favorablement les esprits, les animant du désir de nommer celui qu'ils croiraient le plus digne, sans s'arrêter aux préjugés du provincialisme ou du nationalisme. Après cette exhortation, on procéda à l'élection des membres de la *Grande Commission*, qui est chargée d'examiner les *postulata*, de les discuter et de les présenter ou non à l'Assemblée générale. C'est le crible qui arrête ou laisse passer le grain avec lequel les députés feront le pain spirituel de la Compagnie. Le choix des membres de la Grande Commission est donc très important. Il ne faut pas cependant sous ce prétexte vouloir imposer ses candidats aux autres, comme cela arriva dans une Assemblée d'avant la Révolution où un confrère, assistant général, admoniteur du Supérieur général, et directeur des Sœurs, crut de son devoir de signaler à d'autres les noms qui lui paraissaient les plus dignes. Mal lui en prit : il fut privé de voix active et passive, dépouillé de ses charges d'assistant, d'admoniteur et de directeur. Rien de semblable n'arriva en 1878. Tout se passa selon les règles. Chacun agit selon sa conscience et l'on respecta la conscience des autres. Les élus furent MM. Delteil et Stella, assistants, M. Mailer, Mgr Delaplace, MM. Torre et Chinchon, députés (trois Français, deux Italiens, un Espagnol).

M. Fiat annonça ensuite que les deux jours suivants étaient consacrés à la prière, à la réflexion. On ne devait pas sortir de la Maison-Mère sans une cause grave et une permission spéciale du vicaire général. On devait s'abstenir de toute cabale, de toute intrigue. On pouvait cependant interroger quelque confrère, sage, prudent, compétent, pour lui demander les qualités ou les défauts de tel ou tel missionnaire qu'on ne connaîtrait pas bien. Cela devait se faire discrètement, devant Dieu, sans indiquer pour qui l'on voterait ; du reste, ce choix ne devait se faire que le jour de l'élection, après la communion et la méditation. Là seulement, on aurait grâce d'état pour faire un bon vote, la conscience était gravement engagée, car le choix d'un Supérieur général est une des choses les plus importantes pour une Communauté. La prospérité ou la ruine d'une Compagnie en dépend quelquefois : question de vie ou de mort.

Le lundi 2 septembre, il n'y eut aucune réunion. M. Fiat reçut d'une personne qu'il ne nomme pas, un *souvenir* (image mortuaire) du P. Boré. Il y en avait pour tous les députés et pour tous les membres de la Maison-Mère. M. Fiat répondit aussitôt : « 2 septembre. L'envoi qui m'est parvenu m'a très agréablement surpris, et je tiens à vous en témoigner toute ma reconnaissance. Vous m'avez ainsi mis à même d'offrir ce précieux souvenir à tous les vénérables membres de notre Assemblée, et de satisfaire ainsi, par un témoignage public, à la vénération que je professe de tout cœur pour le très regretté Père Boré. »

Le mardi 3 septembre, les députés furent avertis que le soir, à 16 heures, il y aurait réunion pour lire dans les *Gran-*

des *Constitutions*, le chapitre concernant l'élection du Supérieur général. Les députés se réunirent à l'heure indiquée, sauf M. Girard, d'Alger, qui était malade à l'infirmerie. On fut étonné de ne pas voir à cette séance, les quatre vicaires apostoliques et les deux préfets apostoliques. M. Fiat expliqua le motif de leur absence. Il avait reçu le matin même, une lettre de la part des vicaires et des préfets. Cette lettre était adressée aux membres du Grand Conseil. La réponse de celui-ci nous fera connaître ce dont il s'agissait dans la lettre des vicaires et des préfets.

3 septembre 1878.

Messeigneurs,

Votre demande nous arrive comme nous examinons la question que vous voulez nous soumettre. Plusieurs électeurs ont en effet des doutes sur l'éligibilité des vicaires apostoliques, doutes fondés sur ce qu'ils ne sont pas soumis à la Congrégation, comme les autres missionnaires, puisqu'il a fallu demander à Rome la permission de les convoquer, et qu'ils ont un office incompatible, hic et nunc, avec le Généralat.

Le Conseil et les membres de la Commission réunis, penchent pour l'éligibilité des vicaires apostoliques, qui, en effet, comme missionnaires, semblent avoir tous les droits qui compétent (sic) aux missionnaires, vu que ni les Règles, ni les Constitutions, n'ont rien qui touche à cette question.

Néanmoins, si un vicaire apostolique était nommé Supérieur général, sa nomination avec ses effets serait suspendue jusqu'à ce que le Souverain Pontife lui donne la permission d'accepter.

Mais la demande que vous voulez bien nous envoyer, nous fait supposer que votre désir est de calmer les esprits, et de faire disparaître tout doute et tout embarras, soit avant, soit après l'élection. Or, le moyen le plus simple et le plus naturel serait de renoncer librement et volontairement pour cette fois à vos droits passifs.

Daignez agréer l'expression des sentiments de profond respect avec lesquels nous avons l'honneur d'être en l'amour de Notre-Seigneur, Messeigneurs, vos très humbles serviteurs et confrères.

FIAT, DELTEIL, BOURDARIE, CHEVALIER, STELLA.

Les vicaires et les préfets se réunirent en petit comité pour délibérer sur ce qu'ils avaient à faire. Nous n'avons pas le procès-verbal de leur réunion, mais à l'issue de leur petit Congrès, ils remirent à M. Fiat, vicaire général, une pièce dûment signée (ou plutôt deux pièces, l'une pour les vicaires, l'autre pour les préfets, par lesquelles, pour enlever toute difficulté, pour maintenir la paix, pour ne pas prolonger l'Assemblée indéfiniment, ils renonçaient, *pour cette fois*, à leur droit d'être élus ; ils déclaraient qu'ils le faisaient *sponte et libere*, mais ils demandaient qu'après l'Assemblée, on interrogeât le Saint-Siège pour savoir ce qu'il y aurait à faire dans l'avenir en pareil cas. M. Fiat lut ensuite l'acte de renonciation. Plusieurs députés parlèrent, exposèrent le pour et le contre. Quand les orateurs eurent cessé de parler, on alla aux voix, par scrutin secret, et il se trouva que l'unanimité des suffrages fut pour l'acceptation de cette renonciation.

C'était une grosse épine enlevée. Aussi l'on décida de remercier et de féliciter solennellement les vicaires et les préfets, pour leur bon esprit, pour leur humilité, pour leur amour de la

concorde. On jugea à propos, *honoris causa*, d'envoyer le premier des assistants, le premier des visiteurs, le premier des députés, inviter les vicaires et les préfets à venir à l'Assemblée. Quand ils parurent, tous se levèrent, et M. Fiat, vicaire général, prononça le petit discours de remerciement, au nom de toute l'Assemblée. Quand tous furent assis, le secrétaire de l'Assemblée lut le procès-verbal des deux premières sessions. Ce procès-verbal commence par ces mots : *In nomine Sanctissimæ Trinitatis*, comme celui des autres Assemblées générales. On fit ensuite lecture du chapitre VII des *Grandes Constitutions* qui traite de l'élection du Supérieur général.

On remercia la Sainte Vierge de l'heureuse solution de la grosse difficulté qui aurait pu retarder pour longtemps l'élection du Supérieur général, celle des assistants et la tenue de l'Assemblée. M. Fiat gagna certainement plusieurs suffrages en cette séance. Ceux qui se demandaient s'il avait les qualités intellectuelles supérieures de plusieurs autres confrères (car il n'avait pas réussi au Grand Séminaire de Montpellier), durent reconnaître qu'il avait la grande qualité pratique de prudence, de savoir-faire, de doigté, de sagesse, qualités essentielles chez un Supérieur général, car, suivant le vieil adage que répétait souvent le Père Verdier : *si doctus, doceat ; si sanctus, oret ; si prudens, gubernet*. La Providence préparait ainsi, *suaviter et fortiter*, l'élection de M. Fiat, l'homme de son choix : homme prudent et en plus, homme saint et docte dans les choses de Dieu : *prudens, sanctus, doctus*.

Le mercredi 4 septembre, les députés ne célébrèrent pas la messe ; ils assistèrent à 5 h. 30 à la messe dite par Mgr Delaplace et y firent la sainte communion. La chaise de saint Vincent avait été ouverte depuis plusieurs jours ; tous prièrent notre bienheureux Père de bénir l'élection ; un grand nombre de Sœurs se joignirent aux prières ainsi que tous les prêtres, clercs et frères de Saint-Lazare.

A 7 h. 30, la cloche convoqua les électeurs. M. Brioude, le plus ancien en vocation de la Maison-Mère, apporta la clef de la boîte constitutionnelle, qui lui avait été confiée le jour de la nomination de M. Fiat, comme vicaire général. On enferma alors les électeurs. MM. Vayrières et Perboyre avaient été désignés la veille, comme gardiens du petit conclave. Dans la crainte que la séance se prolongeât jusqu'à une heure avancée de la journée, on avait placé dans un coin de la salle de l'eau et du pain. Quand les portes furent fermées, M. le Vicaire général alterna le *Veni Creator Spiritus* avec les députés. On procéda d'abord à l'élection de l'assistant de l'Assemblée. M. Guyot réunit le plus de suffrages. Il fut proclamé élu. C'était un digne confrère, directeur au Grand Séminaire de Cahors ; il était né en 1803 ; était entré dans la Congrégation en 1824 ; il avait donc soixante-quinze ans et cinquante-quatre de vocation ; c'était le doyen de l'Assemblée. M. Pémartin continua ses fonctions de secrétaire. Ce fut lui qui ouvrit la grande boîte extérieure avec la clef de M. Brioude, et la petite boîte intérieure, avec les clefs de MM. Delteil et Bourdarie. Le billet du P. Boré fut extrait et lu par M. Pémartin. Il datait d'octobre 1876. M. Boré, à la fin de sa retraite, après la sainte messe, déclarait qu'il lui semblait que MM. Antoine Fiat et Jules Chevalier avaient les qualités requises pour remplir convenablement la charge de Supérieur général. Quand le billet eut été lu et eut circulé entre les mains de

chaque député pour qu'on put vérifier qu'il n'y avait pas de fraude, que c'était bien l'écriture et la signature de M. Boré, M. Fiat déclara que, selon les prescriptions des Constitutions, on allait faire un quart d'heure de méditation pour choisir, dans son for interne, celui que l'on jugerait le plus apte, et pour rédiger son bulletin de vote, comme on voudrait l'avoir fait à l'heure de la mort, avant de paraître au tribunal de Dieu qui juge les vivants et les morts, les électeurs et les élus, les grands et les petits, les grands avec sévérité, les petits avec miséricorde. *Judicium durissimum iis qui praesunt*. Tous se sentaient pénétrés de l'importance de leur vote. On vivait dans une atmosphère toute surnaturelle. Comme le dira plus tard un personnage de la Congrégation, « l'Assemblée n'était pas un cercue où les clowns font marcher les bêtes et les gens ; un champ de courses où l'on parie pour tel pur sang ; une assemblée populaire où les marchandages décident des votes, « c'était une vénérable assemblée. *Ego dixi, dii estis*. C'était un petit cénacle où l'on se sentait en la compagnie des Apôtres et de Marie, la mère de Jésus ».

Avant que chacun vint déposer son bulletin de vote dans l'urne qui se trouvait sur la table du vicaire général, celui-ci prononça l'absolution des censures sur tous les députés ; le plus ancien, M. Guyot, fit de même sur le vicaire général.

Après cela, chacun vint selon son rang de vocation, jurer devant Dieu qui le jugera qu'il choisit celui qu'il croit le plus apte, et déposa son bulletin dans l'urne.

Quand tous eurent voté, le dépouillement fut fait à haute voix par M. Pémartin, secrétaire, et contrôlé par M. Fiat, vicaire général, et par M. Guyot, assistant de l'Assemblée.

Le premier scrutin ne donna pas de résultats. Plusieurs eurent des voix, parmi eux MM. Chinchon, Chevalier et Fiat, réunirent le plus grand nombre de suffrages, mais personne n'obtint le nombre de voix-requis, la moitié plus une.

A ce moment, se produisit une scène non prévue par les Constitutions. M. Fiat, voyant qu'il était parmi ceux qui avaient recueilli le plus de suffrages, tira un papier de sa poche et le lut à haute voix. C'était une attestation du médecin de la Maison-Mère qui constatait que M. Fiat était atteint d'une infirmité tirant gravement à conséquence, un commencement de surdité, et que cette infirmité était plutôt de nature à s'accroître qu'à diminuer avec le temps.

Tout le monde admira la loyauté de M. Fiat et cette démarche du vicaire général produisit un effet contraire à celui qu'il escomptait.

Au second tour, il eut plus de voix qu'au premier ; il atteignit même le *quorum* requis et le dépassa d'une voix. Il fallait quarante-cinq suffrages pour être élu ; il en eut quarante-six.

Le secrétaire, M. Pémartin, proclama le résultat, et déclara, personne ne protestant, que M. Antoine Fiat, était légitimement élu Supérieur général de la Congrégation de la Mission. M. Fiat se soumit humblement, comme le recommandent les Constitutions. A l'imitation de la Sainte Vierge, il dit *Fiat*. Son nom le prédestinait à l'obéissance envers Dieu, à la soumission à sa sainte volonté. Toute sa vie, il dira *Fiat*, *Fiat* dans les grandes joies de son généralat ; *Fiat* dans les grandes épreuves par lesquelles Dieu le fera passer ; *Fiat* à son élection ; *Fiat* à sa

déposition ; *Fiat* pendant la vie ; *Fiat* à l'heure de la mort ; et maintenant, dans le ciel il chante avec les anges et les saints, le *Fiat* joyeux, glorieux, éternel, par lequel les élus glorifient la conduite de Dieu à leur égard. *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra.*

Après la proclamation de l'élection par le secrétaire, tous les députés vinrent lui baiser les mains en signe d'obéissance et de respect. *Obedientiam et reverentiam.* On récita le *Te Deum* pendant que les quatre cloches de Saint-Lazare, en leur joyeux carillon, annonçaient à tous les échos, particulièrement à ceux de la rue du Bac, que la Congrégation de la Mission et la Compagnie des Filles de la Charité n'étaient plus orphelines.

La séance fut terminée à 11 h. 30. On n'avait eu besoin ni de l'eau, ni du pain *constitutionnels.*

Comment fut accueillie cette nomination ? Il faut reconnaître que beaucoup de confrères ne s'y attendaient pas, surtout à cause de la surdité de M. Fiat, et M. Milon a noté qu'un confrère, non des moindres, déclara que l'Assemblée avait commis une grave imprudence, encouru une grande responsabilité en nommant un Supérieur général qui serait gêné dans ses relations avec les hommes, particulièrement avec ceux du dehors, les cardinaux, les évêques, etc... Il faut avouer que ce fut souvent pénible et qu'on ne se comprenait pas toujours, même au Grand Conseil. Mais c'est le cas de répéter : *Infirma mundi elegit Deus.* Dieu, du reste, bénit le Généralat de M. Fiat, malgré son infirmité et ses trente-six années de supériorat furent des plus fécondes dans l'histoire de la Congrégation.

M. Fiat était âgé de quarante-six ans et six jours, quand il fut élu ; il était donc dans toute la force de l'âge, ayant déjà l'expérience de la vie. Sans doute on a vu des hommes faire de grandes œuvres avant quarante ans ; on en a vu également commencer leurs travaux longtemps après quarante ans ; la grâce de Dieu ne se mesure pas sur le nombre des années ; mais en règle normale, c'est vers quarante ans qu'on est plus à même d'entreprendre de grandes choses ; on a déjà l'expérience qui passe science ; on a encore la vigueur physique, nécessaire pour les voyages, les longues séances, etc.

Un confrère, député, commentant un chapitre du Lévitique (XXVII) à la manière du P. Fiat, disait : *Le Lévitique déclare que jusqu'à vingt ans l'homme vaut vingt sicles, mesure du sanctuaire, qu'il en vaut cinquante de vingt à soixante ans et qu'au delà de soixante ans il n'en vaut plus que quinze. Notre Supérieur général, disait ce député, a quarante-six ans, il est donc dans la catégorie de ceux qui, d'après l'Ancien Testament, valent cinquante sicles, et le député ajoutait : Il les vaut certainement et comme nous sommes dans le Nouveau Testament, on peut dire qu'il en vaut plus encore, soixante, cent, comme le bon grain jeté en terre de la parabole de Notre-Seigneur. »*

L'avenir a réalisé cette parole. Notre bon Père Fiat a reçu la semence de la supériorité dans une bonne terre. Il n'a pas été la terre battue par les passants où le grain est mangé par les oiseaux ; il n'a pas été un supérieur léger, superficiel, qui ne prend pas sa charge à cœur, qui s'occupe de mille choses qui ne concernent pas son office, choses qui mangent le bon grain comme les oiseaux de la parabole ; il a été un supérieur sérieux, à son devoir, le devoir avant tout, uniquement le devoir. Pas de

promenades inutiles ; il n'en fera plus tard que sur l'ordre du médecin et il sanctifiera ses promenades en visitant les églises qu'il rencontrera, quelquefois les églises protestantes par mégarde. Pas de lectures inutiles. Il ne lit que saint Vincent, les ouvrages de la Congrégation, sainte Louise, ce qui concerne les Sœurs, sans oublier évidemment la sainte Ecriture, quelques Pères de l'Eglise, un peu de théologie, en un mot ce qui est requis d'un bon prêtre. Mais il ne perdra pas son temps à la lecture des journaux ; il y jettera un coup d'œil rapide ; il demandera à son secrétaire s'il y a quelque chose de sensationnel, surtout en ce qui concerne la religion, la persécution ; il lui demandera plaisamment si on bâtit toujours des maisons, etc...

Le Père Fiat n'a pas été un terrain pierreux où la semence ne peut prendre racine, où elle lève vite mais se dessèche aussi vite. Chez lui, sans doute, la semence levait rapidement ; son âme jeune, pure, sensible, vibrait aux belles choses, aux beaux projets, mais ce n'était pas vite desséché ; ses sentiments n'étaient pas un feu de paille ; quand il avait conçu un projet, quand il l'avait mûri, il y tenait vigoureusement ; on a pu croire et dire qu'il était têtue, entêté, mais c'est pour le bien, c'était pour la gloire de Dieu et le bien de ses enfants.

Le Père Fiat n'a pas été un terrain couvert d'épines. Il n'avait pas, au moins à notre connaissance, ces méchantes épines de l'orgueil, de la vanité, de la susceptibilité, de la jalousie, etc., qui gâtent et étouffent la bonne semence de la supériorité et qui l'empêchent de produire du fruit. Nous en verrons de multiples exemples dans sa correspondance et ses lettres seules suffiraient, dans un procès de béatification, pour prouver qu'il a pratiqué dans un degré héroïque les vertus requises d'un proposé pour la béatification et je crois que l'avocat du diable n'y trouverait pas grand chose à glaner pour s'opposer à sa glorification. Plaise à Dieu que cette cause soit introduite !

En somme, M. Fiat a été la bonne terre où Dieu a semé le germe des vertus vincentiennes, un digne successeur et imitateur de son Père spirituel.

Au physique, M. Fiat est d'une taille moyenne ; sa chevelure est rare et noire ; sa figure est maigre et osseuse ; plus tard, elle se remplira.

Ses oreilles commencent à se fermer et elles le feront de plus en plus. Il aura de plus en plus besoin du fameux cornet dont il se servira quand il voudra entendre et qu'il laissera de côté quand il ne voudra pas prolonger l'entretien. A la salle du Conseil, on essaiera par un appareil électrique de remédier à l'infirmité de ses oreilles, mais ce sera une comédie et plus il avancera en âge, plus le Saint-Esprit suppléera à ce qu'il n'entendra plus et parlera à l'oreille de son cœur. « *Si je pouvais prendre vos oreilles et les jeter dans la Garonne*, lui disait un jour le Cardinal de Toulouse. — *Je veux bien, répondit le Père Fiat, mais à condition que vous m'en donniez d'autres, de bonnes.* »

Sa vue est excellente ; il peut lire les archives dont les écritures sont souvent illisibles et il ne s'en fait pas défaut. Il vient souvent consulter lui-même les vieux cahiers et les vieilles lettres. Il prolonge quelquefois cette lecture et il sort des archives, les yeux un peu rouges, ce qui faisait dire à un bon frère : « *Notre Très Honoré Père a une congestion pulmonaire à l'œil.* »

M. Fiat a horreur des ténèbres ; il citait souvent l'exemple de sainte Galle, qui avait toujours une lumière près d'elle pendant la nuit ; il suppliait souvent qu'on ne le laissât pas dans les ténèbres du Purgatoire.

Pendant quelques années, il avait eu besoin de remplir l'organe de son odorat d'une certaine substance noire, vulgairement nommée tabac ; mais peu à peu il s'était déshabitué de ce besoin gênant et quand il fut élu Supérieur général il ne prisait plus.

Il avait le goût sensible aux bonnes choses ; mais il le mortifiait sévèrement. Cependant, pendant l'Assemblée, il avait remarqué que le frère du réfectoire lui servait un vin généreux et il ne l'en gronda pas, car l'Assemblée le fatigua beaucoup et il se rendait compte que ce fortifiant lui était nécessaire. De même, plus tard, devenu vieux, il ne dédaignera pas les bonnes tasses de lait, aromatisées de rhum, que M. Marlats lui portera entre les repas, quand il ira se reposer à Dax. Il ne refusera pas non plus le bon vin du Médoc que lui servira une Supérieure de la Gironde ; cependant, pour sauver les principes, il exigera qu'on y mette au moins quelques gouttes d'eau, comme à la messe. En dehors de ces très rares exceptions, il est très mortifié ; au réfectoire, il n'accepte pas de plats particuliers ; il veut être servi comme les autres et comme il a toujours peur qu'on le gâte, il n'accepte pas toujours les premières portions parce qu'il craint que le frère les ait préparées pour lui.

Sa voix est claire, distincte, variée ; sa parole a toutes les gammes des notes de musique ; elle est grave ; elle est quelquefois très élevée ; elle est habituellement émotive ; elle n'est jamais endormante. A certains moments, elle a les accents du tonnerre, elle terrasse, comme lorsqu'il termina un jour sa conférence par ces trois mots : *Gula, Gula, Gula*, et cependant sa voix est toujours simple. C'est la vraie éloquence.

Ses conférences sont une lumière, une force, un régal. On a dit qu'il les préparait en lisant trois livres : saint Thomas pour la *doctrine* ; saint Bernard pour l'*onction* ; Bossuet pour l'*expression*. Je ne sais s'il lisait toujours ces trois livres ; mais il est certain que ces conférences avaient la solidité d'un article de la Somme théologique, la suavité d'un discours du docteur melliflue, la noblesse d'un sermon de l'Aigle de Meaux.

On entend parfaitement ce qu'il dit ; il articule ; il insiste sur ce qui est important ; il se répète pour mieux faire entrer la vérité ; sa voix est prenante, elle n'est pas endormante, agaçante, ses paroles sortent sans doute de la tête, mais surtout du cœur. On ne peut résister à ses accents ; on est pris dans les filets de son amour. Ses conférences sont très belles à lire et il serait désirable qu'on les imprimât ; mais elles étaient incomparables à entendre ; ce serait le cas de répéter la phrase dite au sujet d'un orateur grec dont on admirait les discours : « *Si tu avais entendu le lion mugir !* »

Une de mes grandes joies est de l'avoir entendu expliquer, paragraphe par paragraphe, les Saintes Règles chaque vendredi soir. Cela ne s'oublie pas et cela ne peut être décrit.

Son visage est merveilleux. Il a toujours la même physionomie, bonne, paisible, sympathique et combien expressive ! Qui n'a aimé lire sur les traits du Père Fiat tous les sentiments qu'il exprime, souriant dans les anecdotes, rayonnant de joie quand il parle des anciens qui font du bon travail, encourageant dans

les conseils, triste et compatissant pour les malades, affligé quand il rappelle le souvenir des chers envolés, grave quand il est question de rappeler le devoir, ferme et sévère s'il est obligé de faire un reproche. On dit que ceux qui regardaient sainte Catherine de Sienna devenaient plus chastes ; on peut dire que ceux qui regardaient le Père Fiat devenaient meilleurs, plus aimables, plus affables. Pour les jeunes, son visage était celui d'une mère.

Ses mains sont ouvertes pour donner, elles sont douces ; il aime à les poser sur la tête de ses enfants ; il ouvre ses bras avec une telle cordialité et il vous presse avec tant de cœur qu'on est gagné, subjugué, apaisé.

L'écriture qui sort de sa main est fine ; c'est presque patte de mouche, cependant elle est très lisible.

Son cœur physique est l'organe le plus actif de son corps ; il a souvent des palpitations, des battements ; le sang afflue très vite vers son cœur ; il a facilement le cœur gros, gonflé et aussi le cœur serré quand il ressent une impression douloureuse. Avec le temps son cœur deviendra souffrant et il montera difficilement les escaliers de Saint-Lazare.

Il est très sensible aux changements de température ; ses bronches sont faibles ; il a besoin de se couvrir beaucoup, et lui qui a condamné, au début, le camail et la douillette, en appréciera bientôt la bienfaisance et la nécessité. Il sue facilement, surtout quand il prêche et il doit changer souvent de linge. Il craint beaucoup le froid ; aussi sa chambre, en hiver, est toujours chauffée, très chauffée, surchauffée, ce qui gêne beaucoup les visiteurs et ce qui lui occasionne souvent des fluxions de poitrine quand il passe du très chaud de sa chambre au moins chaud de la chapelle, de la salle d'oraison.

Il est très endurant à la fatigue ; il ne se laisse aller ni à la paresse, ni à la mollesse, ni à une excessive délicatesse ; aussi est-il toujours vert, vigoureux. A genoux ou debout, à l'oraison, jamais assis, sauf les dernières années. Ses jambes demeureront fortes, vaillantes, même à la fin de sa vie.

Son âme est en harmonie avec son corps. Il est d'une sensibilité extrême ; très émotif ; il aime beaucoup les jeunes ; on lui reprochera de les aimer trop ; mais il le fait dans une bonne intention, pour les attacher à leur vocation. Son cœur moral est comme son cœur physique. Celui-ci bat rapidement, il perd facilement la boussole, il faut le ménager ; de même, il devra surveiller son cœur moral, car on en abusera et son esprit sera quelquefois dupe de son cœur ; mais, d'autre part, les grandes et sublimes pensées qui ont glorifié son généralat sont toujours venues de son cœur. Il a dit lui-même que le jour de son élection, il lui semblait que Dieu lui avait donné un cœur grand comme la mer, *latitudinem cordis quasi arena quae est in littore maris*. Toute sa vie il a eu une grande délicatesse de cœur pour faire plaisir.

Son intelligence est tout entière appliquée aux choses pratiques, surnaturelles. Il n'a jamais manifesté beaucoup d'inclination pour la littérature, la poésie, la peinture, les arts, la philosophie ; son intelligence aime le concret plus que l'abstrait. Il a une mémoire merveilleuse, il se rappelle les noms de tous ses enfants. Il n'est pas curieux de savoir les nouvelles du jour, il jette un regard rapide et superficiel sur le journal ; il se ré-

serve pour la sainte Ecriture qu'il possède et exploite merveilleusement, pour saint Augustin, saint Bonaventure et surtout saint Bernard, son auteur préféré, son livre de chevet. Il est un peu crédule. Quelques-uns abuseront de lui et lui soulireront des sommes sans proportion avec les misères. Sa volonté est forte, ferme. Il a des audaces très grandes ; il est d'une activité débordante, il fait travailler ses secrétaires ; quelqu'un disait plaisamment, qu'à l'exemple d'un grand capitaine, il avait eu plusieurs chevaux tués sous lui. Cependant, il aime bien ses secrétaires, il est une maman pour eux. Mais il veut qu'on soit au poste à l'heure fixée. Il a le sentiment du devoir et il veut que ses intimes soient comme lui. Il disait souvent que de sept heures du soir à sept heures du matin, il ne pensait qu'à Dieu, et de sept heures du matin à sept heures du soir, sans cesser de penser à Dieu, il pensait aux hommes, à la Congrégation. Il veut que tout soit bien, et comme il a une grande expérience, il est sinon têtù, du moins attaché à ses idées, et il ne se croit pas obligé d'en démordre, même quand on essaie de le dissuader. Il avoue quelquefois qu'il aime bien la fable du Meunier, son fils et l'âne, surtout le dernier vers : « *Il ne fit qu'à sa tête. Il le fit, et fit bien.* » Il se rendait compte en effet que quelquefois, ceux qu'il consultait ne comprenaient pas la situation et donnaient des conseils peu appropriés. Il n'est pas intéressé, avare, égoïste. Il est au contraire, très large. Il donne volontiers et beaucoup. Il n'est pas jaloux, orgueilleux ; il est simple, humble : c'est un bon fils de saint Vincent.

Il s'excusait souvent de s'empresseur un peu trop, de se troubler facilement, de manquer de bienveillance et de charité. Ses secrétaires étaient confus de l'entendre parler ainsi et trouvaient que le bon père se trompait joliment sur lui-même. Il disait et répétait que « par l'empressement, le trouble en présence du tiraillement en tout sens auquel il était condamné par son office, il s'exposait à se conduire d'une façon toute naturelle qui ne remédie à rien » ; il se disait à lui-même et il disait aux supérieurs que ce tiraillement, cet accablement, sont la meilleure mortification des supérieurs et un moyen infaillible de mourir à soi-même et d'acquérir beaucoup de mérites.

Quand on l'appelait au parloir, alors qu'il était occupé, il se reprochait et demandait pardon de s'y rendre par force et mauvaise humeur. Il était le seul à remarquer cela ; nous étions au contraire édifiés de voir comment il se rendait au parloir, sans ennuis ni mécontentements extérieurs apparents. S'il y avait du bouillonnement intérieur (ce qui est possible), rien ou presque rien ne transpirait, et c'est en cela que consiste le mérite de beaucoup de saints ; ils ont, comme nous, la racine de tous les péchés capitaux, mais dès que paraissent les mauvaises pousses, ils les coupent. La sainteté ne consiste pas à n'avoir aucune tentation mauvaise, aucune impression mauvaise, mais à les repousser quand nous les ressentons. Dans les moments d'épanchement, on le taquinait et on pénétrait ainsi dans l'intérieur de son âme. On a su ainsi qu'il avait fait plusieurs vœux temporaires ou perpétuels : 1° ne pas lire de lettres après la prière du soir, excepté les dépêches et pendant les époques du premier de l'an ou de sa fête ; 2° être à la disposition de ses confrères, ne pas s'enfermer pendant le jour, dans sa chambre, excepté dans quelques circonstances (indisposition, travail urgent) ; 3° porter en santé et dans la maison une ceinture de crin ou

des bracelets de pénitence, deux fois la semaine. Il se proposait d'écrire lui-même aux visiteurs, aux supérieurs, aux directeurs, quand il ne le pouvait pas, il s'en excusait toujours.

Quand il remontait du parloir, il s'accusait quelquefois d'être préoccupé de faire vite, ce dont on peut douter ; en tout cas, ce qui lui paraissait un défaut pour lui, il le recommandait aux autres ; faites vite, et coupez court au parloir. Plus il avancera en âge, plus il sera préoccupé de sa perfection et de celle de ses fils et filles. Il prendra la résolution de ne pas mettre de sucre dans le café au lait du matin, et de dire une messe par semaine pour la réforme des abus. Il s'humilie toujours de gémir, de se plaindre, de n'être pas assez affable avec son entourage, et celui-ci sera de plus en plus émerveillé de sa bonté, de son humilité. Ces deux dernières vertus semblent croître avec les ans. Qui-conque l'a connu intimement peut l'attester. On dit qu'il n'y a pas de grand homme pour le valet de chambre. Ce proverbe ne s'est pas réalisé pour le Père Fiat ; il a été un grand homme surnaturel pour ceux du dehors et pour ceux du dedans, pour les prêtres, les clercs, les frères, les sœurs, il a été grand homme pour le frère Allahverdi, qui lui servait de valet de chambre.

Monsieur Vincent est toujours Monsieur Vincent, disait-on. M. Fiat a été un digne fils et imitateur de saint Vincent. Monsieur Fiat est toujours Monsieur Fiat ; en public, en particulier, à la chapelle, à la salle d'oraison, au parloir, dans son bureau, au secrétariat. Et cependant, ce saint homme n'a pas plu à tous ; il a été contredit, mal apprécié, mal jugé, soit par les externes, par les journalistes, par la *Croix*, soit par quelques-uns de ses fils, soit même par les autorités ecclésiastiques. C'est ainsi que Dieu traite ses fidèles serviteurs. Il les récompense de leurs services par la croix, parce que la croix est ce qui nous rend le plus aimable à Jésus-Christ, le fils bien-aimé de Dieu le Père.

M. Fiat était Auvergnat. Il avait les qualités de ses compatriotes, leur tournure d'esprit. Ses prédécesseurs et ses successeurs avaient aussi les qualités et les défauts de leur province natale. A ce propos, on a fait remarquer que Dieu s'était plu, en ces derniers temps, à choisir des Supérieurs en diverses provinces de France, pour introduire dans l'unité de direction une agréable variété. L'Est nous a donné le Père Etienne, l'Ouest, le Père Boré ; le Centre, le Père Fiat ; le Midi, le Père Verdier ; le Nord, le Père Villette. Ne faisons pas de comparaison. Ne cherchons pas quelle est la province qui nous a donné le meilleur Supérieur général. Evitons avec soin le provincialisme, que le Père Fiat a flétri plusieurs fois. Quand le Père Fiat, Auvergnat, fut nommé Supérieur général, on essaya de trouver des analogies entre l'Auvergne et M. Fiat. Nous n'en citerons qu'une.

On a dit que le *Plateau central*, pays natal de M. Fiat, est à la fois le pôle attractif et le pôle répulsif de la France : pôle attractif, il reçoit, attire les pluies, qui doivent arroser et fertiliser la France ; pôle répulsif, il distribue les eaux bienfaisantes par le nombre abondant de fleuves, de rivières, de cours d'eau qui en découlent. Ainsi, a-t-on dit, le Père Fiat sera par sa sainteté, le pôle attractif qui attirera sur la double famille les grâces du ciel symbolisées par la pluie ; par son zèle, il sera le pôle répulsif qui répandra sur ses fils et ses filles, le véritable esprit de saint Vincent. Il sera un homme de prière, un homme d'action. *Labora, Labor. Ora.*

Le Père Fiat est donc devenu Supérieur général ; il ne s'enorgueillit pas de cette nomination, au contraire, il s'abaisse.

Et voici qu'à la fin de cette fameuse séance du 4 septembre, la conscience de son néant, le désir de commencer son généralat par un acte d'humilité, le souvenir peut-être des moines des premiers siècles, le poussent à vouloir servir à table, au moins le premier repas qui va suivre. Mais comme l'Assemblée générale est supérieure, même au Supérieur général, il en demande humblement la permission aux honorables députés. Ceux-ci, à juste titre, ne jugent pas à propos de permettre cette humiliation. Un député facétieux aurait dit aimablement qu'il n'était pas capable de servir à table, de porter les ronds et que certainement il renverserait et casserait plusieurs plats et soupières au grand scandale (ou à la grande joie) des jeunes clercs et frères. Le bon Père se soumet, mais pour se rattraper, en quittant la place de l'assistant de la Maison-Mère qu'il occupait jusqu'ici, il va s'asseoir, non pas à la table des évêques, place habituelle des Supérieurs généraux, mais à la table des pauvres à laquelle on ajoute une rallonge. Aux autres repas, il s'assit à la table du Supérieur général ; mais plus tard, en 1881, il revint à la table des pauvres où il resta quelques années. Nous verrons à cette époque les motifs qui l'ont poussé à agir ainsi.

Mais les Filles de la Charité attendaient impatiemment la visite et la première bénédiction de leur nouveau Supérieur et Père. On a raconté que lorsqu'il sortit de Saint-Lazare pour aller à la Communauté, une Fille de la Charité, venue de la banlieue, l'interpella pour lui demander qui était Supérieur général et sans attendre sa réponse, lui dit : « *C'est bien M. Chevalier.* Non, ma fille, ce n'est pas lui. — *Et pourtant*, reprit la Sœur, *ce matin à mon oraison, Notre-Seigneur m'est apparu et m'a dit que ce serait lui.* — Eh bien, lui aurait répondu malicieusement M. Fiat, Notre-Seigneur s'est trompé et vous a trompée. ce n'est pas M. Chevalier. — *Et alors, qui est-ce ?* — C'est M. Fiat. — *Je ne le connais pas.* — Eh bien, vous apprendrez à le connaître. » Et M. Fiat laissa la pauvre fille désappointée et désolée. Nous donnons cette histoire comme on nous l'a racontée. Nous ne la tenons pas de M. Fiat. Après cette conversation, M. Fiat alla à la Communauté par l'hôpital Laënnec qui était alors entre les mains des Sœurs et par où l'on passait habituellement pour se rendre plus vite à la Maison-Mère des Sœurs.

La soirée du 4 septembre se passa à recevoir les nombreuses visites de félicitations de la part des ecclésiastiques, des laïques, surtout des *Conférences de Saint-Vincent de Paul*. M. Fiat, accompagné de M. Pémartin, se rendit chez le Cardinal Guibert, pour l'informer de sa nomination, pour l'assurer de sa respectueuse obéissance, et pour lui demander les pouvoirs de juridiction et autres dépendant de l'Archevêque de Paris.

La journée du 4 septembre sera désormais, pendant trente-six ans, un jour de joie, de reconnaissance à Dieu, pour toute la Congrégation. La Maison-Mère ira ce jour-là, tous les ans, en pèlerinage au Sacré-Cœur, et coïncidence curieuse, on traversera fièrement la rue du Quatre-Septembre, qui rappellerait aux Parisiens, un autre événement que celui de la nomination de M. Fiat. Tous les ans, à cette date, M. Fiat se recommandait aux prières de Saint-Lazare, s'humiliait de ce qu'il appelait ses manquements. Rappelons aussi que lorsqu'un de ceux qui avaient participé à l'Assemblée de 1878, venait à mourir, il rappelait soit en public, soit en particulier, que c'était un des députés de l'Assemblée de 1878. Il lui arriva même une fois de dire en annon-

çant la mort de tel confrère que c'était un de ceux qui avaient imposé sur ses épaules le lourd fardeau de la Supériorité. A quoi le terrible M. Mailly dit tout bas : « Pas sûr ! » Car M. Fiat, n'ayant été nommé que par la moitié des voix plus une, on ne pouvait affirmer que tel ou tel avait voté pour lui. Quoi qu'il en soit, M. Fiat est le Supérieur général, qui a rempli cette charge le plus longtemps. Saint Vincent a été élu Supérieur général, de 1625 à 1660, ce qui fait trente-cinq ans et cinq mois environ. M. Fiat a dépassé ce temps, et lorsqu'il atteignit trente-cinq ans et cinq mois, on fit une grande fête à Saint-Lazare.

On compara M. Fiat à Pie IX, qui avait fait mentir la parole : *Non videbis annos Petri*. Ainsi, M. Fiat a vu les années de saint Vincent. Voici un petit tableau de la durée des Supérieurs généraux, par ordre de longévité décroissante.

MM. :		Né à :	
Fiat	36 ans 10 mois	Glénat	St-Flour
Elienne	31 ans 7 mois	Longeville	Metz
Jacquier	25 ans 9 mois	Héau	Lyon
Bonnet	24 ans 4 mois	Germay	Toul
Jolly	24 ans 2 mois	Doué	Meaux
de Bras	14 ans 6 mois	Montdidier.	Amiens
Verdier	14 ans 4 mois	Lunel	Montpellier
Cayla	11 ans 8 mois	Rodez	Rodez
Alméras	11 ans 8 mois	Paris	Paris
Couty	10 ans 5 mois	Troyes	Troyes
Watel	7 ans 2 mois	Tranois	Arras
Nozo	7 ans	Ablaincourt.	Amiens
Souvay	6 ans 4 mois	Saulx-s.-Moselotte	Saint-Dié
Salthorgne ..	6 ans 3 mois	Toul	Toul
Pierron	6 ans	Monceau	Sens
Boré	3 ans 8 mois	Angers	Angers
Villette	2 ans 4 mois	Somain	Cambrai
de Wailly.....	1 an 3 mois	Vacqueriettes	Boulogne s.-Mer

Constatons que la moyenne de durée des Supérieurs généraux (sans compter saint Vincent) a été de treize ans. Souvent, dans les autres Congrégations, ceux qui ne sont pas à vie, le sont pour douze ans. Pratiquement, les Supérieurs à vie ne durent guère plus de douze ans, qui plus, qui moins.

Notons une des résolutions de M. Fiat, à cette époque : Vif sentiment de mon insuffisance, recours plein de confiance à Dieu, sans tirer vanité.

Reprenons maintenant la suite des événements. Les deux jours qui suivirent l'élection, les 5 et 6 septembre furent des jours de repos, de vacances. Cependant, le jeudi 5 septembre, il y eut à 17 heures, une petite séance préparatoire à l'élection des assistants. M. Mailly, procureur général, fut admis à l'Assemblée ; M. Girard, d'Alger, toujours à l'infirmerie, en fut dispensé. On approuva les procès-verbaux des troisième et quatrième séances et on lut le chapitre des *Constitutions* qui concerne l'élection des assistants.

Le 6 septembre, au matin, il y eut chapitre, présidé par le nouveau Supérieur général. Dans la journée, Mgr Richard, coadjuteur du cardinal Guibert, vint procéder à la reconnaissance canonique du corps du vénérable Clet. La relique était enfermée dans une caisse ou grande urne qui avait été apportée à la

Maison-Mère, le 30 janvier 1869, par Mgr Delaplace, alors vicaire apostolique du Tché-Kiang, on lisait sur cette urne :

*Hic jacent ossa
Venerabilis servi Dei Francisci Clet, C.M.
Hopensis ecclesiae patroni benemerentis
qui in vinea Domini excolenda
Pluribus exantillatus laboribus
Tandem senio confectus
anno Domini MDCCCXX — XII Cal. Martii
martyrio coronari meruit
(Ou-Tchang-Fou-Cap-Houpé)*

La clef de l'urne était enfermée, invisible, mais palpable, dans un pli ou grande enveloppe, bien collée, munie du sceau de Mgr Zanoli, de l'Ordre des Frères Mineurs, de la réforme, évêque d'Eleutheropolis, vicaire apostolique du Hou-Pé.

Mgr Richard ouvrit la caisse, fit la reconnaissance juridique du corps du vénérable Clet et le fit déposer dans notre chapelle, à côté de celui du vénérable Perboyre.

Le samedi 7 septembre, était le jour fixé pour l'élection des assistants. On se réunit à 8 heures, on fit une méditation d'un quart d'heure ; on lut et approuva les Actes de la session 5, on élit comme assistant de l'Assemblée, M. Jean Torre, de la maison de Turin, et l'on procéda à l'élection des assistants.

Le premier scrutin ne donna pas de résultats, il en arrive souvent ainsi ; chacun vote selon sa conscience, et les suffrages se répartissent entre divers confrères. Au second scrutin, les électeurs, qui ont vu quel était celui qui avait le plus de suffrages, reportent ordinairement leur voix sur lui ; ainsi fut-il fait, et M. Jules Chevalier fut proclamé premier assistant. Nous avons parlé longuement de ce digne confrère dans un chapitre de l'Histoire de la Congrégation. Précédemment, il était troisième assistant ; il avait cinquante-trois ans en 1878 et remplissait les fonctions de sous-directeur des Sœurs.

Pour le choix du deuxième assistant, le premier scrutin ne fut pas décisif. M. Chinchon avait toujours un certain nombre de voix. Les jeunes l'aimaient beaucoup. Les anciens croyaient qu'il n'était pas assez ferme. Quoiqu'il en soit, au second tour, ce fût M. Guillaume Delteil qui fut élu. Précédemment, il était premier assistant, mais il commençait à prendre de l'âge ; il atteignait sa soixante-dixième année (âge normal de la mort, dit un psaume), mais les années n'empêchent pas de donner de bons conseils (au contraire) ; aussi l'Assemblée le confirma dans son poste d'assistant, deuxième au lieu de premier.

Les élections se déroulaient tranquillement, lorsqu'un électeur fit remarquer que, par mégarde, les élections précédentes étaient invalides. Dans les divers scrutins, il était arrivé qu'un ou plusieurs suffrages étaient nuls, soit parce que bulletins blancs, soit parce que un suffrage n'indiquait pas le prénom de celui qui était choisi, alors qu'un autre confrère portait le même nom. Nous supposons qu'il s'agissait de M. Girard, dont l'un était supérieur de Meaux, l'autre supérieur d'Alger, un troisième à Reims. D'après la législation actuelle, le suffrage aurait été considéré comme nul, mais les autres suffrages, et, par conséquent, l'élection entière était valide : cela est arrivé dans la dernière Assemblée de 1947. Mais en 1878, d'après un décret d'une As-

semblée, pareille confusion viciait toute l'élection. Que faire ? L'Assemblée était souveraine, comme celle qui avait porté le décret invalidant l'élection. Mais on avait voté d'après la législation ancienne, les électeurs estimaient que l'Assemblée ne pouvait faire un décret ayant un effet rétroactif.

Il y avait discussion, controverse ; les uns pour, les autres contre. Pour enlever toute difficulté, les deux élus, MM. Chevalier et Delteil, *pro bono pacis*, renoncèrent à leur élection, et l'on recommença les scrutins. Si l'Assemblée avait été une réunion de gamins, qui ne cherchent qu'à jouer des tours, on aurait pu avoir des surprises. Mais l'Assemblée était un sénat d'hommes sérieux, dignes du nom d'hommes. Aussi MM. Chevalier et Delteil, furent réélus, haut la main, sans la moindre voix discordante et sans suffrages nuls.

L'élection du troisième assistant fut plus laborieuse. Il fallut trois scrutins pour que M. Pierre Bourdarie fût élu. Quelques-uns hésitaient, à cause de son âge ; il était plus âgé que M. Delteil, sa santé n'était pas brillante (il devait mourir trois ans plus tard), mais d'autre part, c'était un si digne confrère, il avait rendu tant de services, qu'il eut été cruel de lui infliger cette espèce d'humiliation ; le cœur l'emporta sur l'esprit, et M. Bourdarie fut élu.

L'élection du quatrième assistant n'aurait pas dû provoquer les mêmes difficultés. D'après un décret d'une Assemblée, confirmé par le Pape, il devait toujours y avoir un assistant italien, parce que les Italiens commençaient à avoir un certain nombre de confrères, en 1685 ; il n'y avait pas que des Français, et l'on jugea à propos, pour une meilleure représentation de la Compagnie, de décider qu'il y aurait toujours un Italien. On élut donc un Italien, ce fut M. Stella, déjà quatrième assistant. Mais il ne fut élu qu'au second tour.

Le procès-verbal constate que les quatre assistants ont été élus à la majorité absolue *plura medietate*, et qu'ils ont tous prêté le serment terrible : « *Je prends à témoin Jésus-Christ qui doit me juger, que s'il arrive quelque chose, réclamant la déposition du Supérieur général, je la dénoncerai à la Congrégation, et je convoquerai l'Assemblée générale.* »

Restait à élire l'admoniteur. M. Jules Chevalier fut élu au premier tour. On a fait remarquer que dans le Grand Conseil il n'y eut en 1878, que des supérieurs de Grands Séminaires, et que les autres œuvres de la Communauté n'y furent pas représentées. Et cependant, s'il y avait vingt et un Grands Séminaires en France et en Algérie, il y avait trente et une maisons de missions, onze paroisses, onze petits séminaires. Je ne parle pas des Missions étrangères, qui n'étaient pas du tout représentées.

Les autres pays que la France, à part l'Italie, n'avaient pas de représentants au Grand Conseil, et cependant trois Etats commençaient à avoir un bon nombre de prêtres ; au premier rang, les Etats-Unis (quatre-vingt-cinq), puis l'Espagne (soixante-douze), l'Irlande (cinquante-cinq). Les autres Etats n'avaient encore que peu de prêtres et encore dans un grand nombre, c'étaient des Français qui formaient la plus grande partie des sujets. Au fur et à mesure que les Etats d'Europe, d'Asie et d'Amérique vont se développer, la question viendra de leur donner un représentant au Grand Conseil. Mais on ne peut pas en donner un pour chaque Etat. Le Grand Conseil deviendrait un

parlement. D'autre part, prendre l'un et non l'autre, est délicat. Il appartiendra à la sagesse des membres des Assemblées générales, de résoudre ce problème. *Caveant consules*. Dans certains Ordres, on assure à toutes les provinces la possibilité d'avoir des représentants en les groupant par Assistance qui élisent chacune un de leurs membres. Il y a cet avantage que les membres de cette Assistance, se connaissent mieux et peuvent plus aisément élire un sujet ayant les qualités requises. Du reste, quel que soit le système employé, il y aura toujours des difficultés, la perfection n'est pas de ce monde. Il appartient aux délégués des provinces et au Saint-Siège de choisir le système qui paraîtra présenter le moins d'inconvénient et de sauvegarder le mieux possible (ou le moins mal possible), les intérêts de chaque province. Dans tous les cas, il faut veiller à ce que la charité règne entre tous les confrères de toutes les provinces, en sorte que l'on puisse chanter sans voix discordante : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*.

Après l'élection des assistants, on aborda l'examen des *postulata*. Auparavant, dès le début de l'Assemblée, on avait nommé cinq Commissions destinées à étudier les affaires et à proposer les solutions. Du 8 au 15 septembre, matin et soir, malgré la chaleur accablante qui durait encore, on travailla ferme : on discuta beaucoup et on formula des décrets à la majorité des voix.

La première question examinée fut la confession des nôtres. Il y avait grande diversité d'opinions à ce sujet. Les uns prétendaient que parce que nous n'étions pas religieux, mais prêtres séculiers, l'on pouvait se confesser valablement à n'importe quel prêtre, même non Lazariste, pourvu qu'il fut approuvé par l'Ordinaire du lieu ; pour obéir à la règle (chapitre X, § 6), il fallait demander la permission du Supérieur pour la *licéité*. Les autres, arguant de notre exemption, et des réponses de plusieurs Supérieurs généraux, prétendaient qu'on ne pouvait se confesser *valablement et licitement* à un prêtre étranger, sans l'autorisation du supérieur. L'Assemblée ne fit aucun décret à ce sujet, elle remit la solution de la confession des Confrères et des Sœurs à la sagesse du Supérieur général. Le pauvre Père Fiat va se débattre pendant longtemps dans cette question de la confession, tant des missionnaires que des Sœurs. Son amour pour saint Vincent lui fera soutenir, tant qu'il pourra, la ligne de conduite tracée par notre bienheureux Père, pour les missionnaires et pour les Filles de la Charité : conduite très sage, appropriée au temps où vivait saint Vincent, conforme à ce qui se faisait alors. Mais l'Eglise, qui est conduite par le Saint-Esprit, l'Eglise favorisera de plus en plus la liberté de conscience des personnes de Communauté, elle esquissera de plus en plus le très sage mouvement tournant, demandé par le changement des circonstances, par l'évolution des idées. Léon XIII louera l'amour de M. Fiat pour saint Vincent, mais il lui fera remarquer que la dévotion aux saints fondateurs, ne consiste pas toujours à faire *ce qu'ils ont fait*, mais plutôt à faire *ce qu'ils feraient* s'ils vivaient à notre époque. Et M. Fiat m'a raconté qu'un jour, comme il rappelait au Pape, la doctrine de saint Vincent, le Pape Léon XIII lui frappa sur l'épaule et lui dit : « *Si saint Vincent revenait, il obéirait au Pape.* » Evidemment, le Père Fiat était tout disposé à se soumettre au Saint-Siège, et il a obéi au Pape quand celui-ci a manifesté sa volonté, mais en

attendant il prêchera toujours la doctrine de saint Vincent, soit aux Missionnaires, soit aux Filles de la Charité. Et cela lui attirera des inconvénients que nous relaterons en son temps.

Pour le moment, comme la solution a été confiée à sa sagesse, il rappellera d'abord que l'on doit se confesser une fois par semaine, à un des confesseurs de la maison et non à d'autres, sans la permission du supérieur. La raison qu'en donne M. Fiat est que les confesseurs désignés connaissent mieux nos obligations et nous portent une plus sincère affection.

La Sainte Eglise voulant assurer une meilleure réception du sacrement, ouvrira de plus en plus les barrières restrictives.

La Père Fiat rappelle de plus que le supérieur a toujours la faculté d'entendre en confession tous les membres de sa Communauté. Ici encore, la Sainte Eglise, comprenant les inconvénients qu'il peut y avoir à se confesser au supérieur déconseillera de plus en plus cette pratique, tout en maintenant la liberté pour les inférieurs de s'adresser à leur supérieur, s'ils le veulent.

La règle de saint Vincent permet de s'adresser à un autre que les confesseurs députés par le visiteur, avec la permission du supérieur. S'appuyant sur cette permission, beaucoup de confrères, dans les séminaires surtout, s'adressaient habituellement à quelque vicaire général ou chanoine ou autre. Ici encore, M. Fiat interprète la règle d'une façon restrictive. Il prétend que les supérieurs locaux, ne peuvent accorder cette permission, sinon que par exception, pour un cas ou quelques cas particuliers. La plupart des confrères feront remarquer que cette interprétation est exagérée. *Ubi lex non distinguit, nec nos distinguere debemus*. En tout cas, nous verrons par la suite de cette histoire, que cette question va empoisonner son existence, pendant une partie de son généralat.

La seconde chose dont s'occupa l'Assemblée, et qui tenait fort à cœur au Père Fiat, était la tenue des conférences de cas de conscience. Ici, le Père Fiat était sur un terrain plus solide. Saint Vincent avait établi des conférences (on dirait aujourd'hui des *carrefours*) non seulement pour les ecclésiastiques externes, pour la *Conférence des mardis*, pour les futurs évêques, mais même pour les confrères. En cela, saint Vincent était en plein dans l'esprit de l'Eglise, et en 1878, le grand Pape Léon XIII déployait une grande sollicitude pour encourager l'étude des sciences ecclésiastiques, pour en relever le niveau. Aussi, l'Assemblée abonda entièrement dans la pensée du Supérieur général, et lui laissa encore le soin de régler ces conférences. M. Fiat établit donc, que dans chaque maison, il y aurait conférence des cas de conscience, au moins six fois par an. Il excepte les Grands Séminaires, où l'on se consacre exclusivement à l'étude des sciences. Il recommande cependant, que pour la formation des jeunes directeurs des Grands Séminaires, on fasse plusieurs réunions pour prévoir et résoudre les cas les plus difficiles qui pourraient se présenter.

Le troisième décret de l'Assemblée concerne les voyages dans la famille. M. Fiat avait reçu pendant son Vicariat, un grand nombre de demandes à ce sujet ; on alléguait la tendance, assez générale depuis plusieurs années, la facilité des voyages, la pratique des autres communautés, etc... L'Assemblée renouvela purement et simplement les décrets antérieurs. M. Fiat se propose donc de n'accorder ces permissions que rarement, pour

des raisons graves. D'ailleurs, il reviendra sur ce point dans une circulaire spéciale.

A la session 10^e, qui se tint le 10 septembre, à 9 heures du matin, on traita une question, dont il n'est parlé, ni dans les décrets de l'Assemblée, ni dans la circulaire de M. Fiat. Il s'agit de l'entrée des femmes dans nos maisons. Aucune province n'avait fait de *postulatum* à ce sujet. Il n'est pas téméraire de penser que l'initiative de cette proposition procède directement de M. Fiat. Chacun sait qu'il est revenu souvent sur ce sujet et qu'en particulier, il avait interdit aux Sœurs l'entrée des offices de Saint-Lazare : pharmacie, infirmerie, cuisine, etc...

L'Assemblée n'entra pas dans les idées de M. Fiat. D'abord, elle constata qu'on n'avait signalé aucun abus à ce sujet. Dès lors, à quoi bon faire un décret ? Ce serait un coup d'épée dans l'eau. L'Assemblée alla plus loin. Elle fit remarquer que depuis quelque temps, il y avait des religieuses dans les séminaires, collèges, etc., à la cuisine, à la lingerie, à l'infirmerie. Elle déclara que c'était une question à éclaircir, que l'expérience en montrerait les avantages et les inconvénients, que c'était laissé à la prudence et vigilance du Supérieur général et des visiteurs. M. Verdier reprit la question pour l'infirmerie de Saint-Lazare et la solutionnera à la satisfaction de tous. On comprend que le bon Père Fiat n'ait pas parlé de cela, car en somme, il avait eu le dessous.

L'organisation des provinces de France en provinces régulières, la multiplication des séminaires internes de France, occupèrent deux séances, la onzième et la douzième. On rappela d'abord que l'Assemblée de 1874 avait traité cette question, déjà débattue dès 1685, et qu'on avait dit à cette Assemblée du xvii^e siècle, que lorsque la Congrégation aurait grandi, chaque visiteur pouvait avoir son séminaire, son scolasticat. On rappela également que l'Assemblée de 1668 avait suggéré d'établir des séminaires internes à Metz et à Saint-Méen ; celle de 1685, à Notre-Dame-de-Montuzet en Aquitaine ; celle de 1692, à Angers et à Toul ; celle de 1697 à Dijon ; celle de 1788 mentionne les séminaires de Lyon (où fut formé le bienheureux Clet), et de Cahors (où fut formé M. Cayla) ; cela faisait plusieurs séminaires internes en France. L'Assemblée de 1874 avait décidé que pour favoriser la formation des provinces selon la règle, pour multiplier les vocations, il convenait d'établir plusieurs séminaires internes en France, mais elle en remettait l'exécution à la prudence du Supérieur général. Or, rien n'avait été fait ; il est vrai que le Supérieur général avait été trop peu de temps pour réaliser cette grande réforme. On discuta beaucoup cette importante question. Enfin, on décréta qu'il fallait prier le Supérieur général d'établir le plus tôt possible, au moins un séminaire interne hors Paris. Cette institution, disait l'Assemblée, sera la première expérience par laquelle, petit à petit, on arrivera à constituer les provinces de France, comme le sont les provinces étrangères.

Dans sa circulaire du 1^{er} novembre 1878, M. Fiat écrit : *« J'ai promis d'entrer dans les vues de l'Assemblée et je m'occupe sérieusement des moyens de réaliser ma promesse, Dieu aidant, je la mettrai à exécution, dès que les affaires politiques nous permettront d'espérer un peu plus de sécurité. »* On sait que Dax fut le fruit de ce décret et de l'obéissance de M. Fiat.

Quant à la constitution des provinces de France en provinces normales comme les provinces étrangères, cela ne fut pas réalisé par M. Fiat, bien qu'il en ait eu le dessein.

D'où vient cette carence ? Peut-être des opinions très variées qui se manifestaient dans son Conseil et hors de son Conseil. Certains confrères en effet voulaient opérer une transformation immédiate de toutes les provinces.

D'autres confrères proposaient d'aller doucement, de faire petit à petit, province par province, selon les occurrences. M. Fiat semble avoir penché de ce côté. Il a quelquefois parlé de commencer par l'*Aquitaine*. Nous le verrons quand il installera le séminaire de Dax. Mais les événements l'ont empêché de réaliser ses projets. La persécution en France va fermer beaucoup de maisons de missionnaires. Tous les beaux projets vont tomber à l'eau. On sera toujours sur le qui-vive, sans savoir de quoi demain sera fait.

A la session 13, on s'occupa des Petits Séminaires. En général, n'accepter que les Petits Séminaires purs, c'est-à-dire ceux où l'on ne reçoit que ceux qui veulent être prêtres. Cependant comme l'évêque du lieu est le premier supérieur de ces séminaires qui sont diocésains, on laisse au Supérieur général une certaine latitude pour accepter des séminaires mixtes, lorsque l'évêque le désire. Pour la question du baccalauréat, s'en tenir à ce qui est réglé dans le *Directoire*. M. Fiat ne fait aucune allusion à ce décret dans sa circulaire du 1^{er} novembre 1878.

A cette même session, on s'occupa des lettres à écrire, à envoyer et à recevoir. Plusieurs demandaient que le Supérieur général rappelât dans sa circulaire la règle à ce sujet, excitât la vigilance des supérieurs et révoquât les permissions générales à ce sujet. L'Assemblée laissa le tout à la sagesse du Supérieur général. M. Fiat déclara dans sa circulaire : « 1^o *Je révoque toutes les permissions générales ou particulières que mes prédécesseurs pourraient avoir accordées sur ce point ; 2^o Je recommande instamment à MM. les Supérieurs locaux d'ouvrir toutes les lettres adressées à leurs confrères par d'autres que par les Supérieurs Majeurs.* »

A la session 14^e qui eut lieu, le 12 septembre, à 9 heures, M. le Supérieur général, dit le procès-verbal, répondit à quelques questions. On ne nous dit pas quelles ont été ces questions. M. Fiat demanda ensuite aux députés s'il leur plaisait de clore l'Assemblée. Tous y consentirent.

En conséquence, le soir du même jour, à 4 heures, se tint la quinzième et dernière session ; on y relut et approuva le procès-verbal de toutes les sessions.

On récita ensuite le *Te Deum* ; on apposa les sceaux et les signatures. Les députés souhaitèrent *multos annos* au nouveau Supérieur général, reçurent sa bénédiction, et se séparèrent pour retourner dans leurs maisons et provinces respectives.

La Congrégation commençait une nouvelle période de sa vie, elle entreprenait un nouveau voyage avec un supérieur, un pilote, un chauffeur dont on disait, comme de tous les supérieurs au début : *quis putas puer iste crit ?* Tout supérieur nouveau est un enfant, un novice quant à l'administration générale. Il ne faut pas s'étonner que plusieurs confrères à tempérament pessimiste, redoutent des surprises, des faux pas, des impairs. Les

archives nous montrent qu'il en fut ainsi pour M. Etienne que plusieurs le prirent pour un révolutionnaire au début et le traitèrent comme un *minus habens* à la fin. C'est le sort des supérieurs, ce fut celui de M. Fiat. Plusieurs haussèrent les épaules, quand ils apprirent son élection, et d'autres souhaitèrent ardemment sa déposition quand il eut travaillé pendant trente-six ans. Nul n'est prophète en son pays, disait Notre-Seigneur ; on peut dire aussi : nul n'est prophète en sa congrégation, pour ses contemporains. Il faut attendre le recul du temps pour prononcer un jugement véritable. J'espère que cette histoire, écrite soixante-dix ans après l'élection de M. Fiat, trente-cinq ans après sa déposition, prouvera que le Généralat de M. Fiat a été un Généralat béni de Dieu, utile à la Congrégation de la Mission et à la Compagnie des Filles de la Charité, et que par conséquent, à la question rappelée plus haut : *quis putas puer iste erit*, l'ange du Seigneur aurait pu répondre comme Zacharie : *Et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis. Praeibis enim ante faciem Domini ad parandas vias ejus. Ad dandum populo ejus scientiam salutis in remissionem peccatorum eorum Per viscera misericordiae Dei nostri.*

Quoi qu'il en soit, les Filles de la Charité ont vite reconnu dans leur nouveau Supérieur un véritable saint, et comme elles avaient caractérisé les périodes antérieures de sa vie par l'image d'un saint que le Père Fiat semblait avoir imité, dans la période dont il s'agissait, elles ont caractérisé la période qui commence par une belle image portant *au verso* la date, 4 septembre 1878, dans une couronne de fleurs, et *au recto*, l'image de saint François de Sales.

Le bon Père Fiat sera en effet un véritable François de Sales : mélange de suavité et de fermeté ; humeur aimable ; pureté de cœur ; profond savoir ascétique ; éloquence persuasive ; il a tout pour rendre la vérité aimable, sans jamais sacrifier les droits de la vérité ou de ce qu'il croira être la vérité. Et, par-dessus tout une profonde humilité, provenant de son grand amour de Dieu.

Le premier devoir d'un nouveau Supérieur général est de communiquer à la Congrégation le résultat de l'Assemblée. M. Fiat le fit pour les Missionnaires dans sa circulaire du 1^{er} novembre 1878. En voici le *résumé* :

« Dieu ne choisit pas toujours ceux qui paraissent ou qui sont les plus recommandables. Il arrive assez souvent qu'il préfère les moins sages selon le monde, les plus faibles, les plus méprisables pour confondre les sages, les puissants, les grands de ce siècle, afin qu'aucun homme ne se glorifie devant lui ou qu'il ne se glorifie que dans le Seigneur.

« La confusion et la honte m'ont enveloppé comme d'un manteau.

« Ne pensez pas que le sentiment de ma faiblesse m'ôte le courage ; loin de là ; ma confiance est d'autant plus grande qu'elle ne repose que sur Dieu. Je me réjouis donc de ma faiblesse et de ma nullité afin que la puissance de Jésus-Christ habite en moi. Je me sens pour la double famille de saint Vincent et pour chacun d'entre vous une tendresse d'affection que je ne puis exprimer. Je remercie l'Assemblée d'avoir conservé les mêmes assistants qui avaient rempli cet office sous mon vénérable prédécesseur. L'Assemblée a laissé un parfum de piété

et de régularité. Elle s'est fait remarquer par son attachement à la discipline et par la modération avec laquelle elle a usé de son autorité. »

M. Fiat commente ensuite les principaux décrets de l'Assemblée. Nous en avons parlé plus haut. Après cet exposé, M. Fiat attire l'attention de la Compagnie sur un point dont il n'a pas été question, mais qui lui tient à cœur et continuera à le préoccuper jusqu'en 1914.

« Parmi toutes les règles, il en est qui ont pour moi un attrait spécial ; ce sont celles qui se rapportent à la *sainte pauvreté*. » M. Fiat fait appel au zèle des visiteurs, supérieurs et autres officiers pour l'aider. Il invite à prier pour obtenir l'esprit primitif. Ce serait bien aux prêtres de dire à cette intention une des messes libres, et à MM. les Etudiants et Séminaristes et Frères d'offrir une de leurs communions.

Il fait un appel pour les Missions étrangères, non seulement aux jeunes qui sortent de leurs études, mais encore aux missionnaires déjà formés à nos œuvres.

Il communique les pouvoirs de la Sacrée Pénitencerie (jusqu'à révocation), à tous les missionnaires délégués par les visiteurs ou par les supérieurs. De même pour la permission de l'Index. Il accorde le pouvoir de bénir et imposer les trois scapulaires à tous les prêtres dès qu'ils sont employés aux œuvres.

Les permissions de garder les honoraires de messe et celles de pauvreté doivent être renouvelées tous les ans.

Toutes les lettres écrites en prescription des règles des offices doivent être adressées au Supérieur général. Toute mission confiée, toute décision donnée, toute permission accordée doivent être revêtues de la signature du Supérieur général.

« A Dieu ne plaise que je me conduise en dominateur au milieu de vous ; je veux plutôt me montrer votre vrai père par une tendre et sincère affection. »

Le second devoir d'un nouveau Supérieur général est de répondre aux *postulata* de chacune des provinces. M. Fiat le fait en rappelant ordinairement la décision de l'Assemblée ; mais il y a des *postulata* que la grande commission n'a pas jugé à propos de soumettre à l'Assemblée et dont elle a remis la solution à la sagesse du Supérieur général. Nous allons dire un mot de ces réponses.

Plusieurs provinces avaient demandé qu'on établisse des écoles pour recruter les vocations : on les a appelées plus tard *écoles apostoliques*. Le Père Fiat qui les aimera tant plus tard et qui ira volontiers les visiter, Wernhout en particulier, se montre très hésitant, très réservé (c'est le mot qu'il emploie), « *Saint Vincent*, dit-il, *n'était pas favorable à de pareilles écoles* » et il cite en particulier la lettre du 3 mars 1656 adressée à M. Blatiron : « *Le moyen que vous proposez, écrivait saint Vincent, pour peupler votre Séminaire interne, est bien long et bien hasardeux ; car les enfants que l'on prend avant qu'ils soient en âge de faire un choix de vie sont changeants ; ils diront assez qu'ils veulent être missionnaires et même se soumettront pour un temps afin d'étudier ; mais sont-ils capables de quelque chose, ils changent de langage, disent qu'ils n'ont pas de vocation et s'en vont. Combien en avons-nous vus de cette sorte : nous en avions naguère quinze ou seize, qui, après nous avoir fait bien de la dépense, s'en sont allés.* »

Saint Vincent allègue ensuite l'exemple des Visitandines *« qui prennent des petites filles ; mais presque toutes celles qui prennent l'habit de cette sorte mènent peu après une vie lâche et fainéante... »*

« De même, continue saint Vincent, il y a raison de craindre que quand même ces jeunes garçons voudraient persévérer dans notre Congrégation, ils ne seraient pas propres pour nos fonctions et ils donneraient sujet de les mettre dehors. »

« C'est autre chose, si l'on trouve, dans les Missions, des enfants de bon esprit et pieux et qui demandent d'être de notre Compagnie ; car de ceux-ci, il semble qu'il serait bon de faire un essai si l'on avait moyen de les nourrir sans rien payer. Néanmoins, je vois tant de raisons contre cela que je doute fort s'il est expédient. »

Après avoir cité cette lettre de saint Vincent, M. Fiat résume sa pensée de cette époque en cette phrase : *« Les vocations doivent être reçues et non suscitées. »* M. Fiat changera bientôt d'avis au sujet des écoles apostoliques ; il se séparera de son père saint Vincent et il reconnaîtra la grande utilité de ce moyen de recrutement.

On avait demandé qu'il y eût plusieurs séminaires internes en France et on alléguait l'histoire de la Congrégation avant la Révolution.

M. Fiat n'est pas partisan de cette institution. Il déclare que c'est inutile et impossible ; il rappelle que M. Etienne y était opposé. Mais comme l'Assemblée a demandé qu'on ouvrit un autre Séminaire interne que celui de Saint-Lazare, *« pour obéir à l'Assemblée, nous érigerons un autre Séminaire »*. Nous verrons plus tard que si, au début, ce fut à son corps défendant qu'il ouvrit le séminaire de Dax, il en fut ensuite très satisfait, il en fit son petit Benjamin, et il y vint souvent passer plusieurs jours pour sa grande joie et pour celle des séminaristes de Notre-Dame du Pouy.

On avait demandé que le directeur du Séminaire interne ne fasse pas autre chose. Déjà, sous M. Boré on avait fait pareille demande, et M. Boré avait enlevé à M. Chinchon, directeur, tout ministère extérieur. Il avait même refusé à sainte Catherine Labouré, qui le lui demandait avec instance de recourir à M. Chinchon, pour la direction de son âme. M. Fiat sera moins intransigeant que le Père Boré, et pour s'abriter derrière un exemple haut placé, il rappelle que M. Alméras, avant d'être Supérieur général, était directeur du Séminaire interne et qu'il ne se faisait pas scrupule de laisser, de temps en temps, le soin du séminaire, au sous-directeur pour aller prêcher des Missions.

Une province avait demandé que les prêtres qui entrent chez nous fassent une année entière de séminaire et soient préparés à nos fonctions.

M. Fiat s'abrite derrière l'autorité de M. Joly, troisième Supérieur général : *« M. Joly, dit-il, pensait que ces prêtres profitent peu des exercices du séminaire et il jugeait qu'il fallait les appliquer aux fonctions avant les vœux, les exercices du séminaire étant insuffisants à les préparer. »*

Plusieurs provinces avaient demandé que les scolastiques fussent en dehors de Saint-Lazare. Nous avons rappelé leurs raisons au chapitre précédent. M. Fiat, qui a toujours beaucoup

aimé les jeunes, qui faisait ses délices de vivre avec eux, s'élève avec force contre ce postulat. Il déclare que « ce n'est ni nécessaire, ni même utile ; que cela entraînerait des dépenses considérables ; que les étudiants sont très bien à Saint-Lazare sous les yeux du Supérieur général et des assistants qui apprennent à les mieux connaître pour les mieux placer ; que les scolastiques étant à Saint-Lazare, aimeront davantage la Congrégation et les supérieurs ; que depuis saint Vincent les étudiants ont toujours été près du Supérieur général ; M. Fiat déclare qu'il ne veut pas déraciner l'arbre planté par saint Vincent, affermi par ses soins opportuns, arrosé par ses prières et sacrifices, et à qui Dieu a donné un grand accroissement. La plupart de ceux que nous appelons nos pères, qui nous réjouissent par le parfum de leur sainteté, qui nous édifient par les exemples de leurs vertus sont les fruits de cet arbre. » Et M. Fiat conclut avec énergie : « Qu'on cesse absolument de se laisser halluciner par cette proposition. » Nous verrons qu'elle rebondira plus tard plusieurs fois.

On avait demandé que les professeurs de Saint-Lazare n'aient pas de fonctions extérieures. « *Ce postulat est trop rigoureux*, répond le Père Fiat. *Les professeurs peuvent s'occuper des Filles de la Charité et d'autres œuvres sans nuire à leurs cours, si tout est bien réglé par le préfet des études.* »

Plusieurs provinces de France trouvaient qu'elles étaient dans une situation irrégulière. Elles n'étaient pas comme les provinces étrangères d'Italie, d'Espagne, etc., où les visiteurs s'intéressent activement à chaque maison, gouvernent eux-mêmes leur province, connaissent mieux leurs sujets, placent les confrères, les déplacent, reçoivent les postulants, les séminaristes, les admettent aux vœux, traitent toutes les affaires sauf les majeures qui sont réservées au Supérieur général. Le Père Fiat répond que les dernières Assemblées générales ont remis la solution de cette grave question à la sagesse du Supérieur général, et il ajoute un peu malicieusement : « *Exemple à imiter par les Assemblées provinciales.* » Mais cela ne tranche pas le fond de la question. Aussi, M. Fiat pour expliquer pourquoi l'on n'a rien fait, allègue la difficulté des temps, la modicité des ressources, la facilité des voyages et des communications qui permettent plus facilement qu'autrefois de recourir à Paris, de l'éclairer, d'en recevoir les directives. Les provinces françaises ne furent pas satisfaites par cette réponse qui vaut tout aussi bien pour les provinces étrangères que pour celles de France et qui, poussée à l'extrême, tendrait à la concentration de toutes choses à Paris et nuirait à la bonne expédition des affaires. Il y aurait hypertrophie du centre ; la Congrégation deviendrait une grosse tête avec un petit corps.

A la demande d'un livre de méditations pour la Compagnie, M. Fiat répond que cela est très désirable ; il annonce que quelques confrères y travaillent sur l'invitation de M. Boré. M. Fiat serait d'avis de reprendre les méditations de Busée (traduites par Portail) ; « il suffirait, dit-il, de renouveler ces *Méditations* en les enrichissant de sentences et d'exemples de saint Vincent. »

La province de France avait demandé qu'on s'embrassât à genoux ; nous avons déjà dit combien ce *votum* lui était agréable. Dans la réponse officielle qu'il fit après l'Assemblée, M. Fiat déclara que c'était conforme à ce que faisaient saint Paul et saint Vincent. Cependant, M. Fiat est sage : il déclare « qu'il ne

faut pas imposer cette pratique à ceux qui ont fait les vœux, et que pour les autres il faut se contenter de les y inviter, en insinuant plutôt qu'en commandant. »

Même sagesse par rapport à un postulat où une province demandait qu'on commandât au nom de l'obéissance l'observance d'une règle d'office. M. Fiat dit qu'en général « *il faut s'abstenir de commander au nom de l'obéissance ; ne le faire que très rarement comme moyen extrême, dans une très grave nécessité ; c'est l'esprit de saint Vincent et c'est recommandé dans les règles du supérieur local.* »

Une province avait demandé de se lever à 5 heures par la nécessité des œuvres qui se faisaient surtout le soir. M. Fiat répond : « *Après avoir considéré la chose attentivement, l'avoir recommandée à Dieu, en avoir parlé aux assistants qui l'approuvent unanimement, je permets cette dérogation.* »

La province de Tours avait demandé que l'on mette les confrères anciens et malades dans une maison spéciale. M. Fiat répond que « *cela répugne à la tradition de la Compagnie. Chaque maison doit garder ses anciens, ses infirmes ; ils ont travaillé là, ils sont connus et aimés ; ils sont la bénédiction de la maison ; cela donne occasion aux autres confrères de pratiquer la charité, la patience. Il serait cruel de les priver de la consolation de mourir là où ils ont travaillé et de les enfermer dans une maison où ils s'ennuieraient et ennuieraient.* »

Une province étrangère, par suite des persécutions, avait vu ses maisons dissoutes, ses confrères dispersés ; M. Etienne avait accordé de larges permissions à ces vénérables martyrs. La persécution ayant cessé, on demandait de rappeler tous les confrères et de les astreindre à la vie commune. Le bon cœur de M. Fiat lui fait répondre qu'« *il faut user d'indulgence envers ceux qui, à cause de leur âge avancé, ne pourront pas reprendre la vie commune.* »

Il y a beaucoup d'autres réponses qui nous permettraient d'admirer la sagesse, la bonté du Père Fiat. Mais cela nous entraînerait trop loin ; contentons-nous de dire que si M. Fiat est bon pour les personnes, il est à cheval pour l'observance des règles concernant les Assemblées domestiques et provinciales : il fait plusieurs remontrances à ce sujet : « *Vous auriez dû séparer les postulata probata des non probata.* » « *Il faut garder l'ordre de vocation dans les places de l'Assemblée.* » « *Plusieurs choses ont été agitées et conclues qui ne sont pas du ressort d'une Assemblée provinciale, mais qui sont du domaine du Conseil du Visiteur.* » « *Au jour destiné aux informations, vous avez tenu de petits conciliabules pour examiner et discuter ce qui devait être proposé. Cela est contraire à nos usages et règlements.* M. Debras a blâmé un semblable procédé. » « *Les Assemblées provinciales, pas plus que les Assemblées générales, ne doivent pas s'occuper des Filles de la Charité, ces dernières dépendent non de l'Assemblée mais du Supérieur général* » et M. Fiat va montrer qu'il a l'intention de s'occuper des Sœurs en Supérieur et plus encore en Père. Nous le voyons par sa circulaire aux Sœurs qui est du 15 novembre 1878.

Par délicatesse, il a choisi cette date du 15 novembre, fête de saint Eugène, patron de M. Boré.

« *Tout passe ici-bas et nous nous écoulons sur la terre comme des eaux qui ne reviennent pas.* M. Boré a passé en qua-

tre ans. Un autre occupe déjà sa place et il la cèdera, peut-être bientôt, à un successeur.

« C'est Dieu qui conduit la Compagnie : nous devons nous tenir : 1° dans le sentiment de notre insuffisance ; 2° dans l'entière dépendance de l'action providentielle ; 3° dans la pratique fidèle des saintes Règles.

« 1. A l'imitation de saint Vincent, nous devons croire que nous sommes plus propres à goûter l'œuvre de Dieu qu'à l'avancer. Nos œuvres sont divines et pénibles, la nature ne peut les accomplir sans le secours de Dieu ; il faut donc prier, élever nos yeux vers les montagnes d'où nous viendra le secours.

« 2. Il faut dépendre entièrement de l'action providentielle de Dieu. Nous sommes comme le petit enfant qui ne peut que tomber lorsqu'il rompt la lisière à l'aide de laquelle sa mère le retient et le dirige. Donc, ne pas enjamber sur la Providence, ni entreprendre des œuvres réservées à d'autres ; pas de sollicitude trop humaine pour les vocations, les fondations de maison, les œuvres. Comme le dit saint Vincent, vous aurez une grande confiance en la Providence divine, vous abandonnant entièrement à elle comme un enfant à sa nourrice, vous persuadant que, pourvu que, de votre côté, vous tâchiez d'être fidèles à votre vocation et à l'observance de vos règles, Dieu vous tiendra toujours en sa protection et vous assistera de tout ce qui vous sera nécessaire tant pour le corps que pour l'âme, lors même que vous penserez que tout va être perdu. » M. Fiat rappelle qu'il faut s'appuyer plus sur Dieu que sur l'argent : « Prenez garde à la convoitise des biens terrestres, au désir d'ajouter de nouvelles possessions, d'agrandir vos maisons, d'embellir vos appartements. L'esprit de pauvreté est la sauvegarde de la Communauté. Vous n'aurez pour monastères que les maisons des malades et les hôpitaux, pour cellule qu'une chambre de louage. Faisons les affaires de Dieu, il fera les nôtres.

« Il faut nous appuyer plus sur Dieu que sur les hommes. Il y a des divisions dans la société, dans les communes. Soyez prudentes. Ne vous mêlez pas à tel ou tel parti (royaliste, bonapartiste, républicain). Ne faites pas connaître vos préférences ou vos répulsions intérieures. Soyez les instruments de la Providence. Il va sans dire que le parti de l'ordre doit avoir la première place dans votre cœur. » M. Fiat engage les Sœurs à relire certaines circulaires du Père Etienne. Après les écrits de saint Vincent, ceux de ce digne restaurateur de ses œuvres seront la source où j'irai puiser les lumières dont j'ai besoin.

« 3. Il faut pratiquer fidèlement les Saintes Règles. Tant que les marins observent fidèlement les règles de la navigation, ils sont en assurance ; mais, s'ils y manquent ou si la tempête brise les voiles, ils courent grand risque de se perdre ; il en est de même, mes filles, de toutes les Communautés, et particulièrement de la vôtre. C'est un petit vaisseau qui vogue en pleine mer, sur une mer très périlleuse où les dangers sont multiples. La pratique soutenue de vos règles fait votre assurance. » M. Fiat cite ensuite le testament du Père Etienne, qui se termine ainsi : « C'est dans la fidélité aux règles que repose le salut de la Compagnie, la garantie de son avenir. J'eusse préféré voir supprimer la Congrégation que de voir toucher à ses Constitutions en la moindre chose. »

M. Fiat indique ensuite quelques points de règle. Mentionnons seulement qu'il faut recourir au Supérieur général quand

on veut disposer de ses biens propres au delà de cent francs (nous sommes en 1878 et non en 1955). Il défend de donner quoi que ce soit aux missionnaires, à l'occasion des Retraites de Sœurs, soit comme rétribution, soit comme présent, pas même pour payer les frais des voyages. Il recommande l'abstinence du samedi, etc., etc...

Sortons de la famille de saint Vincent et voyons comment M. Fiat fait connaître son élection aux autorités ecclésiastiques et civiles.

A la clôture de l'Assemblée, le 12 septembre, M. Fiat envoya au Souverain Pontife, en son nom et en celui de tous les députés, une lettre dont nous donnons quelques extraits :

« Nous savons qu'à Vous, en la personne du bienheureux apôtre Pierre, Notre-Seigneur Jésus-Christ a confié les clefs du royaume des cieux ; que sur Vous, évêque du siège de Rome, et pierre inébranlable, Lui-même a fondé son Eglise ; nous savons qu'il n'est pas avec le Christ celui qui n'est pas avec Vous et qu'il jette au vent celui qui ne ramasse pas avec Vous. Nous savons qu'à cette Eglise de Rome, à raison de son éminente suprématie, non seulement toutes les églises mais aussi tous les fidèles de l'univers doivent s'unir. Nous savons que pour confirmer Vos frères et paître également les brebis et les agneaux, Vous avez reçu de Jésus-Christ, même le privilège de l'infaillibilité.

« Nous savons enfin que cette foi, ce respect, cette soumission de l'esprit ont été expressément recommandés à ses fils par notre bienheureux Père, saint Vincent, dont les admirables exemples ont confirmé les préceptes. Quand apparut l'hérésie du jansénisme, par sa parole, par ses écrits, par l'autorité dont il jouissait auprès des grands, par toute la puissance dont il disposait, il la condamna et l'écrasa.

« Et cette ligne de conduite, transmise de génération en génération; nous l'avons reçue de nos Pères comme le testament de notre saint Fondateur.

« Prostrés en esprit aux pieds de Votre Sainteté, avec le plus profond respect et un filial amour, nous désirons ardemment faire profession solennelle de ces sentiments intimes qui sont les nôtres et ceux de tous les membres de notre Congrégation.

« Si quelque bien, si quelque fruit, si quelque profit, pour le salut des âmes et la formation du clergé ont été jamais produits par notre petite Compagnie, tous ces biens, la grâce de Dieu aidant, ont leur source dans Votre autorité suprême, Votre bénédiction apostolique et la très humble soumission de nos esprits et de nos cœurs à Votre Sainteté.

« Qu'il plaise donc à Votre bonté, Très Saint Père, d'accueillir cette solennelle protestation de tous les enfants de saint Vincent.

« Que notre langue s'attache à notre palais, si jamais nous oublions Votre personne sacrée, Vos commandements et la pleine et intime obéissance qu'aujourd'hui, au nom de toute notre Congrégation, nous Vous promettons de grand cœur.

« Et pour que jamais notre faiblesse ne déroge à ce vœu unanime, nous Vous supplions humblement de daigner le fortifier et affermir en accordant Votre bénédiction apostolique à

nous et aux Filles de la Charité dont notre bienheureux Père saint Vincent nous a confié la direction. »

Admironons ici la haute idée que M. Fiat, comme saint Vincent, se fait du Souverain Pontife, et disons par avance que toute sa vie, il fera preuve d'une grande obéissance au Saint-Siège (tout en cherchant à maintenir le plus possible les prescriptions de saint Vincent).

Donnons maintenant la réponse que Léon XIII fit en 1878 à la lettre du Père Fiat :

Léon XIII, Pape.

« Cher Fils, salut et bénédiction apostolique,

« Nous avons reçu avec joie la lettre que, le 12 septembre, vous Nous avez adressée. Il ne pouvait que Nous être très agréable, cet empressement filial à professer votre foi constante, votre soumission et obéissance à Nous, et à ce siège apostolique, sentiments exprimés dans les termes les plus expressifs que votre piété a empruntés aux Pères de la Sainte Eglise.

« Suivant en cela les exemples de votre saint instituteur et père, vous Nous donnez la ferme confiance, que vous suivrez courageusement et constamment, ses traces en tout ce qui touche au salut des âmes et au bien de l'Eglise. De ce zèle qui doit consumer toutes les âmes combattant pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, sortira, Nous n'en doutons point, le puissant remède dont la vertu diminuera les maux, sous le poids desquels la société humaine est écrasée. Nous confiant en cet espoir, Nous demandons à Dieu, pour vous, l'abondance des biens célestes, et en témoignage de Notre bienveillance pontificale, à vous, très cher fils, à tous les confrères, dont vous êtes le Supérieur, et à la religieuse Compagnie des Filles de la Charité, Nous accordons avec la plus grande tendresse, dans le Seigneur, la bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 9 octobre 1878, de notre pontificat, la première année. — Léon XIII, Pape.

Il fallait aussi écrire au Gouvernement français, le remercier de sa bienveillance qui se manifeste à notre égard, par les bâtiments de Saint-Lazare qu'il met à notre disposition, et par la protection qu'il accorde aux Missions. Aussi, M. Fiat écrivit les 5 et 8 septembre, à M. Bardoux, ministre des Cultes, et à M. le Maréchal Mac-Mahon, Président de la République, pour les informer de son élection, et les assurer qu'il s'efforcera de continuer les antiques et bonnes traditions de respect et de déférence que les enfants de la double famille de saint Vincent de Paul ont, à son exemple, toujours observées à l'égard du Gouvernement français qui les a toujours protégés avec une si généreuse bienveillance.

Le 16 septembre 1878, le *Journal officiel* annonçait la nomination de M. Fiat, comme Supérieur général.

Terminons ce chapitre de l'élection par un petit trait, raconté par M. Duchemin, écrit par lui-même les 3 ou 4 octobre 1910, à la demande de son directeur, M. Méout, et trouvé dans les papiers de ce dernier. *« Au moment de l'élection de M. le Supérieur général, j'étais occupé à prêcher une retraite aux Sœurs de Rennes. Je lui exprimai par lettre mes félicitations, mais j'avais hâte de le voir lui-même et de m'entretenir avec lui. A mon arrivée à Paris, peu après la clôture de l'Assemblée, j'ai*

reçu de M. Fiat l'accueil cordial et aimable, que je pourrais espérer. Sur ma demande d'avoir un entretien, il m'invita à venir le voir à sa chambre après le souper, et autant que je me le rappelle, il prit soin lui-même de fermer la porte.

« A ma demande sur l'état de sa santé, que je trouvais excellente, il m'avoua qu'il avait eu de durs moments à passer, à cause des travaux de l'Assemblée, mais qu'il avait cru pouvoir accepter les soins particuliers du frère . — Ainsi, on mit dans mon pinton un vin meilleur que celui de la Communauté ; c'est un très bon vin qui a soutenu mes forces ; mais le Bon Dieu surtout m'a soutenu par la persuasion qu'il m'a donnée, que c'est bien Lui qui a préparé, dirigé, et voulu mon élection comme Supérieur.

« Ai-je à ce moment demandé une explication ? Je ne sais pas, mais M. Fiat me dit : « Je me rappelle qu'il y a un fait qui s'est passé, pendant le temps de mon Séminaire, dont je ne vous ai jamais parlé, mais que je n'hésite pas à vous raconter, pour que vous compreniez mieux, l'assistance que Dieu m'a donnée. Un jour, en considérant M. Etienne, président du haut de sa stalle, la Communauté, j'ai senti l'impression que je devais un jour, le remplacer comme Supérieur. J'avais beau me raisonner et me dire que c'était une pensée folle, cette impression pénétrait mon âme, et je ne pouvais m'en défaire. Voyant là une tentation dangereuse, je résolus de m'en accuser à M. Chinchon. Vous vous rappelez qu'on allait demander pénitence à M. Chinchon en se mettant à genoux devant lui, c'est ce que je fis, et je lui déclarai que j'avais l'orgueil de penser que je serai un jour Supérieur général. Cet aveu ramena la paix dans mon âme, sans cependant faire disparaître l'impression déjà produite. J'observai la conduite de Dieu à mon égard. Cette impression se réveilla avec plus de force quand j'appris par une lettre de M. Etienne, qu'il m'invitait à venir à Paris, pour aider M. Chinchon, en qualité de sous-directeur. Vous vous rappelez peut-être combien j'ai été ému à la nouvelle de ce changement, car j'ai eu avec vous plusieurs conversations à ce sujet. Je songeai en moi-même qu'à la Maison-Mère, et dans mes nouvelles fonctions, je pourrai mieux étudier la vie et la doctrine de saint Vincent ; l'histoire de la Compagnie, et je songeais à lire toutes les anciennes lettres-circulaires des Supérieurs généraux.

« M. Fiat m'a dit quelques mots, je crois, sur sa nomination par M. Etienne à la charge d'assistant de la maison, qui lui permit d'observer de plus près comment procédait M. Etienne, dans le gouvernement de la Compagnie ; mais le point sur lequel, il s'est montré explicite et affirmatif, c'est qu'aussitôt après la mort de M. Boré, il eut l'impression absolue que son tour était venu. Sa nomination comme vicaire général, ne l'a pas du tout surpris ; elle lui apparaissait comme une préparation à celle de Supérieur ; aussi il a eu une parfaite liberté d'esprit pour préparer et ensuite diriger les travaux de l'Assemblée, c'est ainsi qu'il avait préparé à loisir, le discours latin, dont on m'avait dit le succès. Comment s'est terminé notre entretien ? Par le son de la cloche nous appelant à la prière du soir. »

Nous avons cité textuellement le billet écrit de la main de M. Duchemin. Quelqu'un dira peut-être : ce récit ne prouve rien ; combien, même parmi les plus sensés et les plus rassis, sont exposés à avoir quelquefois de ces idées produites par la folie du logis, l'imagination ? Nous ne voulons pas entamer une di-

cussion à ce sujet. Nous ne sommes pas dans un procès de béatification, où l'avocat du saint, lutte contre l'avocat du diable. Nous cherchons seulement à être un narrateur aussi fidèle et consciencieux que possible, et nous laissons à nos lecteurs le soin de juger et d'apprécier.

En 1888, il « remercie Dieu de plusieurs faits qui semblent indiquer que Dieu avait annoncé son élection à certaines âmes, comme il me l'avait fait entrevoir dès mon séminaire. »

Edouard ROBERT.

JAPON

(suite)

(Voir *Annales*, t. 118, pp. 146-169 ; 425-436)

CHAPITRE III

LES ŒUVRES

DES FILLES DE LA CHARITÉ AU JAPON

C'est le 8 septembre 1933 que, sous les yeux de la T.H. Mère Lebrun, le *d'Artagnan*, levant l'ancre à Marseille, emportait quatre Filles de la Charité pour la fondation du Japon : Sœur Termier, Sœur Cattin pour Osaka, Sœur Costa, et Sœur Zupancic pour Fukuoka. Elles devaient trouver à Shanghai deux autres Filles de la Charité, semi-Japonaises, destinées à les accompagner : Sœur Guterres pour Osaka, Sœur Balmès pour Fukuoka. Arrivées à Shanghai le 13 octobre, elles y passeront dix jours dans la chaude atmosphère de la Maison Centrale, entourées d'affection et de dévouement, par ma Sœur Reisenethel, visitatrice.

Le 17 octobre, Sœur Prashma, de Shanghai, et Sœur Guterres portaient les premières pour préparer la maison d'Osaka et le 23 octobre le petit essaim de France reprenait le bateau pour le Japon, accompagné de ma Sœur Reisenethel, leur vénérée visitatrice, fondatrice de cette Mission.

C'est à *Nagasaki*, le 25 octobre, que les deux groupes, ayant le cœur un peu gros, se séparent. Tandis que les Sœurs d'Osaka continuaient leur route pour débarquer à *Kobé*, celles de *Fukuoka* quittent le bateau et reçoivent l'hospitalité chez les Sœurs de l'Enfant-Jésus jusqu'au lendemain d'où, accompagnées d'un Père des Missions Étrangères, après cinq heures de voyage, le train les déposait à *Fukuoka*. Monseigneur les attendait à la gare avec plusieurs de ses missionnaires, ainsi que les religieuses de Saint-Maur, et celles de la Visitation, Japonaises, les deux seules Communautés de la ville.

I. — Mission de Fukuoka (île Kyûshû)

La ville de Fukuoka est la capitale de la Préfecture du même nom. En 1935, elle comptait 415.000 habitants. Ville la plus importante et la plus prospère de tout le *Kyûshû*, grâce à sa position administrative, et d'autre part centre de communications. Le fleuve *Naka* la divise en deux parties, Hakata et Fukuoka, proprement dit. Ce fut toujours un port militaire, qui avait victorieusement repoussé l'invasion mongole en 1274 et en 1281. Son

commerce est prospère : ses articles originaux sont surtout : soieries, jouets, articles chimiques, poteries et mécaniques. Avec ses nombreux Collèges et Universités, *Fukuoka* est aussi le centre de l'instruction pour tout le Sud du Japon. Son grand parc, bien entretenu et fréquenté par d'innombrables touristes, comprend deux statues en bronze, celle de l'Empereur Karameyana, et celle du bonze Nichiren, fondateur d'une branche du Bouddhisme.

C'est dans cette ville populeuse que les Filles de Saint-Vincent tâcheront d'aider Mgr Breton, des Missions Etrangères de Paris, évêque de *Fukuoka*. Ce diocèse, de fondation récente, comptait alors à peine 2.000 chrétiens. Dans le courant de l'année 1932, Monseigneur s'était rendu à la Maison Centrale des Filles de la Charité, dans le but de demander des Sœurs pour son diocèse, et de transmettre sa demande aux Supérieurs Majeurs de Paris. Sa demande fut favorablement agréée et le 25 octobre 1933, il recevait les trois premières Sœurs, dont Sœur Costa comme Sœur Servante. Il leur cédait une maison japonaise, occupée auparavant par l'Evêché, située dans une grande avenue, qui portait le nom de « *Arato Machi* ». Cette maison était spacieuse, entourée d'un joli jardin, mais nullement préparée pour des œuvres de bienfaisance. Il fallait songer à une transformation, et, en attendant, un autre quartier allait bénéficier du dévouement des Sœurs. La Mission offrait une maison dans un centre populeux appelé « *Hommachi* » ; des dames catholiques avaient de plus, obtenu de la Mairie un terrain près de la maison et le mirent à la disposition des Sœurs. Dès le début de 1934, celles-ci, secondées par une maîtresse japonaise, commençaient un *Jardin d'enfants*, et une œuvre de patronage post-scolaire. Tous les après-midis, après la classe, les enfants de l'école voisine venaient pour faire leurs devoirs, apprendre à coudre, etc... Les dimanches, on leur enseignait un peu de catéchisme et les prières. Un Père venait enseigner le chant. Les enfants venaient volontiers : c'était un heureux début.

La deuxième année de leur arrivée, en août 1934, sur la demande de Mgr Breton, les Sœurs commençaient une œuvre pour venir en aide aux pauvres chrétiens des îles et des campagnes. Revenant d'une tournée pastorale, Monseigneur confiait aux Sœurs sa peine de constater que beaucoup d'enfants chrétiens étaient incultes et négligés par suite de l'éloignement du centre et aussi parce que ces chrétiens, descendants de persécutés, avaient gardé une certaine crainte qui les tenait à l'écart. Les Sœurs reçurent avec joie ces enfants et les élevèrent avec leur clientèle de la ville. La plupart faisait leur première communion dans la chapelle des Sœurs, et en ces jours de grande fête on n'aurait pu dire quelles étaient les plus heureuses, les enfants ou les Sœurs. Leurs classes terminées, les enfants retournaient dans leurs familles avec un bagage de connaissances suffisant pour se tirer d'affaire et rendre service à la maison.

Ma Sœur Reisenhel, heureuse de voir les œuvres se développer, décida la transformation de la maison d'*Arato Machi*, devenue trop petite, pour qu'elle puisse servir d'habitation aux enfants internes en même temps qu'aux Sœurs. Dès février 1936 les travaux commencèrent ; le jardin fut débarrassé de ses petits monuments de pierre et des arbres qui l'encombraient. Dans la nouvelle maison, une partie fut affectée au Jardin d'enfants, une autre à l'internat, orphelinat et pouponnière. La Communauté s'installa dans une petite maison avec chapelle construite à cet effet.

En plus des enfants des îles, les Sœurs recevaient aussi des enfants pauvres de familles païennes, ainsi que des enfants en garderie, que les mamans amenaient le matin en se rendant à leur travail et reprenaient le soir.

Dans le courant de l'année 1939, sur la demande de la Préfecture et de la Mairie, les Sœurs commencèrent l'œuvre de la Pouponnière-Crèche. Le but était de venir en aide aux familles pauvres qui se trouvaient dans le besoin. Les enfants étaient confiés pour un temps plus ou moins long, car les familles les reprenaient quand elles le voulaient. Il y avait aussi quelques enfants abandonnés que les Sœurs faisaient adopter dans les familles chrétiennes. (Au Japon, les enfants abandonnés sont peu nombreux ; ils sont en général issus d'une faute : les Japonais aiment beaucoup leurs petits enfants.) Par cette œuvre, les Sœurs pouvaient faire quelques baptêmes et étendre leur influence auprès des familles.

Dès leur arrivée au Japon, les Sœurs avaient commencé la visite des malades, accompagnées d'une catéchiste très dévouée. Elles allaient dans plusieurs hôpitaux et sanatoria de la ville, avec permission de la Direction de ces établissements. Ces visites, ainsi que celles aux malades à domicile leur ont donné l'occasion de soulager les corps tout en éclairant les âmes et leur ont procuré la consolation de plusieurs baptêmes.

Ce qui faisait leur force dans la visite des malades et des pauvres, c'était la Médaille Miraculeuse et le scapulaire vert, toujours acceptés et gardés respectueusement. La Sainte Vierge faisait son œuvre : les Sœurs ont été appelées plusieurs fois auprès de malades qui se sont souvenus d'elles en retrouvant la médaille enfouie dans un tiroir. Tel est le cas d'une jeune fille de vingt ans, qui après avoir reçu la Médaille, étant tombée gravement malade, eut le bonheur de recevoir le baptême, de faire sa première communion, et quelques jours après, de s'envoler au Ciel. La Médaille était aussi l'insigne du Jardin d'Enfants, tous les petits la portaient sur leur blouse.

C'est ainsi qu'après les difficultés de la fondation et le travail assidu des premières années, les œuvres s'étaient développées et avaient gagné la sympathie de la population et des autorités qui les visitaient souvent. Deux fois elles avaient reçu une récompense de l'Empereur. La Préfecture et la Mairie accordaient une subvention, et chaque année, de grandes firmes envoyaient des dons.

Mais tout va sombrer dans la tourmente de 1937-1945. La déclaration de guerre du Japon à l'Amérique en décembre 1940 amène la perturbation dans tout le pays et la Mission de *Fukuoka* n'est pas épargnée ; dès le lendemain de la déclaration de guerre, Mgr Breton est arrêté et emprisonné pendant quatre mois, les Missionnaires de nationalité ennemie mis en camp de concentration et les Missionnaires français enfermés à l'Evêché sous bonne garde. Les Filles de la Charité peuvent encore continuer pendant plusieurs mois leurs œuvres charitables. Cependant les mauvais jours n'allaient pas tarder à arriver. Leur maison se trouvant placée sur une grande route, presque en face d'une importante caserne, où se faisaient continuellement, de jour et de nuit, des mouvements de troupes, dès lors, les Sœurs, toutes étrangères, devenaient suspectes et faisaient l'objet d'une continuelle surveillance, avec visites fréquentes et prolongées de la Police.

Des tracasseries de toute sorte en était la conséquence. Près de la porte d'entrée se tenait constamment un policier qui questionnait tous ceux qui voulaient entrer. Un jour, la Police exige qu'on lui procure la liste des noms et adresses des familles qui envoyaient leurs petits chez les Sœurs. Le motif était facile à comprendre et quelques jours plus tard, un bon nombre de familles venaient retirer leurs enfants. Peu à peu il restait bien peu de monde dans la maison. Puis, ce fut le tour des employées : elles devaient se présenter au bureau de la Police et après bien des questions insidieuses, on leur fit savoir que ce milieu où il n'y avait que des étrangères ne leur convenait pas ; effrayées, presque toutes quittèrent les Sœurs. Ayant fait le vide autour des Sœurs, on va s'attaquer directement à elles comme *étrangères*. Un jour, quelques officiers de l'armée se présentent et demandent une partie de la maison pour y installer l'état-major, prétextant que cet endroit leur convenait admirablement. D'autres difficultés s'ajoutèrent, de sorte que les supérieurs de la Province décidèrent le départ des Sœurs. Pour sauver les œuvres, il avait été décidé avec l'autorité diocésaine de remplacer les Filles de la Charité par une communauté japonaise, en attendant la fin des hostilités. Un contrat fut signé, afin que, la guerre finie, les Filles de la Charité puissent retourner dans leur maison et reprendre les œuvres ; c'est avec cette espérance mais le cœur broyé par la souffrance qu'elles quittaient *Fukuoka*, où elles avaient travaillé pendant onze années, pour se réfugier chez leurs Sœurs d'*Osaka*, le 23 avril 1944. Quelques mois après leur départ, un soir vers 10 heures, un raid d'avions ennemis s'abattait sur la ville, jetant des bombes incendiaires. En quelques minutes, de longues files de maisons devenaient la proie des flammes. La Maison des Filles de la Charité disparaissait dans la fournaise : quelques heures après il ne restait plus qu'un amas de cendres.

Mgr Breton, dans une lettre à ma Sœur Reisenethel, disait : « Je tiens à vous remercier, vous et votre Communauté, pour ces dix années de travaux et de sacrifices passés à *Fukuoka*. Extérieurement, il n'en reste qu'un monceau de cendres, mais ces cendres cachent un trésor de mérites surnaturels amassés par vos chères Sœurs et dont le précieux effet se fera longtemps sentir autour du couvent d'*Arato Machi*. » (A suivre.)

Maiko (novembre 1954)

Louis REINPRECHT,
i.p.C.M.

M. FRANÇOIS BERTHOUNESQUE

(Lavergnolle, 24 mai 1877 - Tabriz, 16 janvier 1954)

Le 16 janvier 1954, vers les quatre heures du matin, à Tabriz (Iran), s'éteignait doucement dans la paix du Seigneur, M. François-Albert Berthounesque, ancien visiteur des Prêtres de la Mission de l'Iran, ancien supérieur des maisons de Tabriz et de Téhéran. Avec lui disparaissait l'une des figures les plus anciennes et les plus respectées de l'apostolat missionnaire catholique de ce cher pays.

M. François-Albert Berthounesque naquit le 24 mars 1877, à Lavergnolle, canton de Bugue (Dordogne), de Pierre Berthounesque et de Henriette Lagrange. Enfant pieux et obéissant, ai-

mant à servir la messe au curé de sa paroisse, il donnait satisfaction à ses parents et à ses maîtres d'école. Après avoir obtenu son certificat d'études, il entra au petit séminaire de Périgueux en 1889, et, en octobre 1891, se fit inscrire comme élève de quatrième à l'Ecole apostolique du Berceau de Saint-Vincent-de-Paul (Landes). Quatre ans plus tard, le 14 octobre 1895, il était reçu dans la Congrégation de la Mission. Après avoir accompli son service militaire à Bergerac, il fit ses études de philosophie et de théologie à Dax, et fut ordonné prêtre le 1^{er} juin 1902.

Le T.H. Père Fiat, pour lequel M. Berthounesque avait une grande vénération, le désigna pour la maison de Tabriz (Perse). Le jeune missionnaire y arriva au mois d'août 1902. Le supérieur de cette Mission était alors M. Malaval qui, deux ans auparavant, avait ouvert une petite école que fréquentaient, en septembre 1902, une soixantaine d'élèves et même neuf petits séminaristes. Plein d'enthousiasme pour cette œuvre scolaire et prévoyant qu'il pourrait y faire beaucoup de bien aux âmes des enfants et, par eux, à celles des parents, M. Berthounesque s'y consacra, corps et âme, dès son arrivée. Il assurait cinq heures de classe par jour, ce qui ne l'empêcha pas de se mettre à l'étude de la langue arménienne, parlée par la majorité des élèves. A côté de l'école de la Mission, réservée aux jeunes garçons, M. Berthounesque aurait aimé voir s'établir une école de filles dirigée par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Hélas ! celles-ci n'étaient pas encore arrivées à Tabriz. Dans une lettre adressée le 6 décembre 1902 à Paris, M. Berthounesque confiait ses désirs à M. Angeli : *« Il nous faut les Sœurs au plus tôt, écrivait-il. Vous ne sauriez croire le bien qu'elles sont appelées à faire ici ; tout le monde les désire et les réclame... »* Et M. Berthounesque de prévoir déjà les œuvres qui seraient confiées à ces chères Sœurs. *« Elles commenceraient par ouvrir une école qui, certainement, d'après tout ce que j'ai entendu dire, serait très prospère dès les premiers jours. Quel chagrin pour les pauvres parents de se voir obligés de confier leurs filles à des jeunes gens qui leur font la classe ! C'est un malheur ! Avec les Sœurs, ce serait tout de suite un danger évité. Après l'école viendrait un dispensaire, après le dispensaire, un hôpital... »*

Ces projets du jeune missionnaire ont été, en partie, réalisés. Actuellement, en effet, les Filles de la Charité de Tabriz possèdent une école que fréquentent près de deux cents élèves ; elles ont, en outre, un petit dispensaire et seraient heureuses, si les circonstances, le personnel et les moyens financiers le leur permettaient, d'avoir un hôpital.

A peine notre jeune confrère venait-il de prendre contact avec Tabriz qu'une épreuve bien pénible vint le frapper. Dès janvier 1903, atteint du typhus, souffrant de phlébite et de sciaticque, il dut aller se soigner à Ourmiah (Rézaïeh), et y passer de longs mois de convalescence. Il y resta jusqu'au début de septembre 1903.

Cependant, à Paris, l'on avait pris en considération les suggestions de M. Berthounesque, et le 15 mai 1904, les Sœurs arrivaient à Tabriz. Sous la conduite de leur vénérée supérieure : Sœur Elisabeth Martinroche, quatre Filles de la Charité, les Sœurs Marthe Marquis, Gabrielle Martin (qui mourut presque aussitôt, à l'âge de vingt-neuf ans, emportée par le choléra), Josephine Stomkowska et Marie Bertrand, prenaient possession de la maison que les Missionnaires leur avaient préparée.

En août 1905, leur nombre était renforcé : deux compagnes venaient les rejoindre : Sœur Augustine Dusuel et Sœur Marthe Jaussaint.

Avec ces deux dernières Filles de la Charité, arrivait également de Paris, M. André Geoffroy. Un mois plus tard, le 7 septembre, M. Malaval, premier supérieur de Tabriz, était désigné pour aller diriger la maison de Khosrovah, et y emmenait M. Berthounesque, tandis que M. Darbois prenait la tête de la maison de Tabriz avec M. Francisque Reynaud comme procureur. Ces changements ne furent pas heureux. Malade, M. Malaval dut retourner en France, suivi bientôt de M. Darbois. Pour les remplacer, le premier à Khosrovah, le second à Tabriz, Paris désigna M. Maynadier et M. François Berthounesque.

Après un an d'absence, jour pour jour, le 7 septembre 1906, M. Berthounesque prenait donc la direction de la maison de Tabriz. Il y resta d'abord jusqu'en 1914, époque où les événements le rappelèrent en France ; il y revint, comme nous le verrons, en 1922, pour y demeurer jusqu'au 9 décembre 1936.

Son premier souci, en tant que supérieur de la Mission catholique de Tabriz, fut de consolider l'œuvre scolaire de son prédécesseur, de la développer et de l'adapter aux aspirations et aux exigences de la jeunesse iranienne, déjà fortement inclinée, à cette époque, vers la recherche d'idées neuves, littéraires, scientifiques et morales. Esprit éminemment pratique, accoutumé à marcher lentement mais sûrement, n'ayant tendance à violenter ni les personnes, ni les choses, ni les événements, M. Berthounesque procéda à ces transformations sans heurts, sans froissements, puissamment aidé d'ailleurs par ses confrères, MM. Raynaud et Delteil. Malgré l'exigüité des locaux et le nombre forcément restreint des élèves, l'école *Saint-Vincent-de-Paul* de Tabriz connut alors une grande popularité.

Le 13 septembre 1907, M. Delteil quittait Tabriz, appelé par Mgr Lesné, délégué apostolique, et se rendait à Téhéran. Ce départ fut, pour M. Berthounesque, une perte sensible que vint aggraver, l'année suivante, le transfert de M. Reynaud à Ourmiah. L'un et l'autre furent respectivement remplacés par M. Eugène Courandière, et par M. Henri Allain, le premier venant de Téhéran, le second d'Ourmiah. A la fin de 1907, M. Emile Barberet, ancien missionnaire de Chine, leur fut adjoint ; il devait mourir en octobre 1909.

Cependant, l'école restait la grande préoccupation du nouveau Supérieur. La jeunesse persane y affluait et les bâtiments s'avéraient trop étroits pour la recevoir. M. Berthounesque exposa la situation aux Supérieurs Majeurs et demanda de l'aide. Son appel fut immédiatement entendu. Le Très Honoré Père Fiat, lui fit parvenir la somme, énorme pour l'époque, de 55.000 francs. Les travaux commencèrent fin 1907, sous la direction de M. Argenti, architecte, et se poursuivirent pendant toute l'année 1908. A la fin de 1910, l'école *Saint-Vincent* de Tabriz comptait un peu plus de 150 élèves avec une dizaine d'orphelins à l'internat.

Ce fut en cette même année que M. Berthounesque eut la joie de voir menée à terme la construction de l'église de Tabriz. Depuis longtemps déjà, la modeste chapelle de la Mission (une simple chambre de sept mètres sur huit) ne suffisait plus à contenir le nombre sans cesse croissant des catholiques, dû en

grande partie à l'afflux d'Européens et surtout de Polonais. Grâce à l'aide particulièrement efficace du Très Honoré Père Fiat, qui attribua à l'édifice des subsides importants, les travaux furent rapidement conduits : le 8 décembre 1910, en la fête de l'Immaculée-Conception, en présence du Gouverneur général de l'Azerbaïdjan, Son Excellence Mokhber-el-Saltanah, du délégué du ministère des Affaires étrangères, des consuls de France, de Russie, d'Angleterre, de Turquie, du colonel du régiment russe stationné à Tabriz, entouré de nombreux officiers et d'environ deux cents soldats catholiques polonais, de toute la communauté catholiques et de plusieurs centaines d'Arméniens grégoriens, M. Berthounesque, mandaté par Mgr Sontag, délégué apostolique, procéda à la bénédiction solennelle de sa chère église, dédiée à la Vierge Puissante. Cette cérémonie fut la grande joie de sa vie et quand, plus tard, il en parlait, les larmes lui venaient aux yeux. Il aimait à rappeler les mots gracieux qui lui furent adressés, à cette occasion, par le Gouverneur général, mots qui restent toujours d'actualité : *« Je suis bien heureux, Monsieur, d'avoir eu le grand plaisir de voir votre œuvre couronnée par la volonté de Dieu. J'espère que Dieu vous écoutera dans vos recommandations et qu'il nous aidera dans nos efforts pour rétablir le bien-être d'un peuple qui n'a d'autre protection que celle de Dieu. En vous remerciant pour vos aimables vœux, je vous assure, Monsieur, de ma haute considération. »*

Certes, le Gouverneur général de l'Azerbaïdjan avait bien raison de demander pour son pays la protection de Dieu, car, à cette époque, la Perse était éprouvée par les menaces du dehors et dissensions du dedans.

Déjà, en 1910, une puissance étrangère était intervenue dans le Sud de la Perse et, alléguant l'insécurité des routes, avait débarqué, au mois d'octobre, des marins au port de Lingah.

Au début de mai 1911, survint une famine qui causa des troubles : *« En raison de la famine, un soulèvement a éclaté à Ispahan. La foule a détruit un bureau de police de quartier et a tué un membre de l'administration municipale ; elle a donné l'assaut à la maison du Gouverneur, mais a été repoussée. Les soldats Bakhtyaris ont pris part au soulèvement qui a un caractère anticonstitutionnel. Le Consul de Russie a demandé aux autorités d'assurer la sécurité des sujets russes. »* (La Démocratie. 7 mai 1911.)

En juillet 1911, une expédition organisée par l'ex-shah Mohammad-Ali, qui voulait reconquérir le pouvoir, échoua. La Russie, prétextant le maintien de l'ordre à ses frontières, fit avancer ses troupes jusqu'à Tabriz où elles entrèrent à la fin du mois de décembre.

Au milieu de ces dissensions et désordres, que devenaient nos Confrères et nos Sœurs à Tabriz ? Une lettre de M. Berthounesque, adressée le 25 janvier 1912 au Très Honoré Père, M. Antoine Fiat, nous l'apprend.

« Jusqu'au 21 décembre 1911, époque où commencèrent les hostilités entre Russes et Persans, la ville de Tabriz resta assiégée par Samet Khan, lieutenant de l'ex-shah Mohammad-Ali. Vous savez déjà combien nous eûmes à souffrir de cet état de choses ! Tout avait quadruplé de prix et, sans votre assistance, je ne sais ce que nos deux maisons de Tabriz, la nôtre et celle des Filles de la Charité, seraient devenues !... »

Le 20 décembre, une altercation eut lieu entre soldats russes et policiers persans, altercation qui dégénéra bientôt en rixe. Deux soldats russes furent tués et aussi deux policiers. Ce fut le signal de combats meurtriers entre Persans et Russes dans les rues de Tabriz. « *La bataille, écrit M. Berthounesque, était engagée sur une grande étendue : la canonnade et la fusillade faisaient rage ; le crépitement des mitrailleuses dominait les autres bruits donnait le frisson. Et nous, dans tout cela, nous étions sur la ligne de feu : les obus passaient sur notre maison et notre église pour aller éclater un peu plus loin ; nous avons trouvé dans notre cour une trentaine de balles qui étaient venues s'aplatir sur les murs de notre église. Pendant ces deux jours (21 et 22 décembre), il eût été dangereux de s'aventurer dans les rues avoisinant la Mission. Aux extrémités de notre école, sous nos fenêtres, se tenaient des Cosaques russes qui tiraient sur les fusiliers persans postés à une centaine de mètres ; ce n'était pas très rassurant, mais Dieu nous a gardés !* »

« Dieu nous a gardés ! » Voilà le mot de confiance de notre Confrère. Il le redira encore pendant les jours suivants : le 23 décembre, alors que, sur la demande du Consul de Russie, il accepte de recevoir à la Mission, malades et blessés de l'hôpital russe ; le 25 décembre, où pas un fidèle ne peut se rendre aux trois messes célébrées par chacun de nos Confrères ; le 27 décembre, au moment où 5.000 soldats russes, venus en toute hâte, s'emparent de la ville.

« *Dieu nous a gardés et la Vierge Puissante nous a préservés* », redira-t-il encore. « *Nous devons remercier le bon Dieu et la Vierge Puissante qui nous ont préservés et ont veillé sur nos personnes et nos biens ; nous n'avons donc eu rien à souffrir de ce côté-là. Notre plus grand souci a été de savoir comment nous pourrions donner à manger à nos enfants, vu la cherté des vivres et la difficulté que nous avions à nous procurer le nécessaire ! Mais alors, comme toujours, la divine Providence est venue à notre secours ; nous n'avons donc que des actions de grâces à adresser au ciel !* »

Et, tranquille, presque imperturbable au milieu de cette atmosphère de troubles et d'émeutes, M. Berthounesque termine sa lettre en rassurant son correspondant sur l'état des deux maisons de Tabriz. « *Malgré toutes ces difficultés, nos œuvres vont : notre école compte quatre-vingt-deux Arméniens et soixante-cinq Musulmans ; c'est le chiffre le plus élevé que nous ayons atteint depuis la fondation de la Mission de Tabriz. Les œuvres des Filles de la Charité sont en très bonne voie : leur école externe est fréquentée par plus de cent fillettes qui, en apprenant l'arménien et le français, reçoivent en leur cœur les germes de la religion. A côté de l'école externe se trouve le petit orphelinat. C'est par cette œuvre que les Sœurs pourront faire le plus grand bien. Les résultats déjà obtenus sont bien consolants et très satisfaisants ; sur trente fillettes schismatiques reçues à l'orphelinat, plus de la moitié ont embrassé notre sainte religion.* »

Nous nous sommes attardés au récit de ces événements déjà bien lointains et dont le souvenir est depuis longtemps disparu de la mémoire de ceux-mêmes qui les ont vécus pour montrer quelle fut l'une des vertus dominantes de notre cher Confrère : il possédait au plus haut degré la confiance en Dieu et pratiquait constamment le saint abandon à la divine Providence. Ce

fut là, nous le constaterons encore par la suite, la note caractéristique de la vie de M. Berthounesque.

En 1912, M. Eugène Courandière décédait brusquement à Tabriz. Ce fut un deuil cruel pour son supérieur qui l'avait en très haute estime. Il fut remplacé, le 14 septembre de la même année, par M. Pierre Franssen, qui venait d'être ordonné prêtre à Paris, le 14 juillet. Ce bon Confrère, que nos lecteurs connaissent et qui, pendant la guerre 1914-1918 et lors des événements de 1921-1922, devait jouer à Tabriz même, grâce à ses titres de consul d'Espagne et de Hollande, un si grand rôle de protection à l'égard de la population chrétienne de la ville, demeura près de M. Berthounesque jusqu'au 2 août 1914, jour de la déclaration de la Grande Guerre. Voici ce que nous écrivait M. Franssen, lorsqu'il apprit la mort de son ancien Supérieur : « *Je n'ai reçu dans l'intimité de ce cher Confrère que pendant deux ans... Ce fut un saint prêtre, d'une conscience tout à fait délicate, très pieux non moins que zélé. Comme Confrère, il fut très bon, d'un caractère plutôt jovial, quelque peu taquin parfois, pour plaisanter et égayer les Confrères. Mais il était toujours humble et charitable, non moins que d'une fidélité scrupuleuse à observer les saintes Règles, malgré les infirmités dont il souffrait ; en sorte qu'on peut dire sans exagérer qu'il fut toujours un vrai Fils de saint Vincent.* »

Le 6 août 1914, M. Berthounesque partit pour la France. Ses infirmités, dont parlait tout à l'heure M. Franssen (double phlébite et sciatique), le firent affecter comme infirmier militaire, à Limoges, à l'hôpital temporaire des Vénitiens ; il y demeura trente-deux mois.

Sur la demande du colonel Chardigny, détaché en Perse auprès de l'armée russe, il fut démobilisé afin de rejoindre sa chère Mission de Tabriz. Il partit en septembre 1917 et dut passer par l'Angleterre où il attendit de longs mois à Londres, que les formalités en vue de son embarquement pour la Norvège et la Suède fussent terminées. Entre temps, la Révolution éclata en Russie, et M. Berthounesque dut regagner la France.

La guerre terminée, il fut envoyé à Rome comme Procureur de la Maison Internationale. Il resta dans cette ville près de deux ans et eut le bonheur d'être reçu en audience particulière par le Pape Benoît XV, auquel il exposa les besoins et les espoirs de sa Mission de Tabriz. Il entretint surtout le Souverain Pontife des tristes événements qui venaient de se dérouler dans les Missions d'Ourmiah et de Khosrovah, au Nord de la Perse. Le 31 juillet 1918, au moment où, sous la pression des armées turques, les troupes arméniennes et assyriennes (*assouris, djélos*) venaient de quitter précipitamment la ville d'Ourmiah, des fanatiques musulmans se jetèrent contre les chrétiens restés sans défense et, par milliers, les massacrèrent sans pitié. Au nombre des victimes se trouvaient Mgr Jacques-Émile Sontag, délégué apostolique en Perse, Mgr Thomas Audo, évêque chaldéen d'Ourmiah, trois missionnaires, les Pères Dinka, Lhotellier et Miraziz, et une dizaine de prêtres chaldéens. (Cf. *Annales*, t. 83 (1918), pp. 1090-1096 ; t. 86 (1919), pp. 238-241 ; 509-525 ; 828-836 ; 1068-1085.)

Cependant, de Tabriz, M. Franssen lui écrivait le 22 avril 1919 : « *A la suite des massacres d'Ourmiah et de Khosrovah, nous avons recueilli pas mal d'orphelins et d'orphelines parmi les réfugiés, ceux surtout qui ont perdu leurs pères et mères par le*

massacre ou la maladie. Aussi, quand vous reviendrez, vous trouverez un petit régiment qui, content de vivre, ne se souvient plus guère du cataclysme auquel il survit... »

Mais, avant de retrouver ce petit régiment d'enfants, M. Berthounesque devait encore attendre plus de deux ans.

En septembre 1920, il quittait Rome pour Paris, afin d'y représenter, avec M. Clarijs, la Province de Perse à l'Assemblée générale qui devait élire le nouveau Supérieur général des Prêtres de la Mission, dix-septième successeur de saint Vincent, le Très Honoré Père M. François Verdier. Notre Confrère demeura à Paris, toujours prêt à rendre service, prêchant des retraites aux Filles de la Charité, particulièrement en leur maison de l'Hay-les-Roses.

La situation en Perse étant devenue plus stable, M. Berthounesque put songer à rejoindre sa Mission. En novembre 1921, avec son Confrère M. Clarijs, il s'embarquait à Marseille et, le 22 janvier 1922, tous deux arrivaient enfin à Tabriz.

Ils y trouvaient des œuvres assez florissantes, maintenues grâce au zèle et à l'activité de M. Franssen : une école de cent quatre-vingts élèves, cent soixante chrétiens et vingt musulmans, et un orphelinat de trente-cinq enfants. M. Berthounesque, aidé de M. Clarijs, reprenait en mains cette chère et bien-aimée Maison de Tabriz, tandis que M. Franssen se rendait à Rézaïeh pour essayer de relever les ruines encore tout ensanglantées de la Mission martyre.

De 1922 à 1930, renforcée par l'aide du prêtre arménien, le Révérend Ter Marcos Stepanian, la Mission de Tabriz profita d'une notable période de calme et de prospérité.

Nommé Visiteur de la Province de Perse en 1922, et, le 21 février 1923, Supérieur ecclésiastique, M. Berthounesque voyait ses responsabilités s'élargir et ses charges devenir plus lourdes.

Grâce à l'activité de son Confrère, M. Clarijs, nommé directeur de l'Ecole, le nombre des élèves de la Mission de Tabriz, bien qu'en régression sur les années précédentes, se maintint toujours aux environs de cent à cent vingt.

Dans un rapport adressé le 5 avril 1923 à Mgr Martin, administrateur apostolique en Perse, M. Berthounesque relevait le nombre de cent quinze élèves, dont vingt-huit orphelins. Le 10 octobre de la même année, il spécifiait avoir dans son école soixante-cinq catholiques, vingt-cinq schismatiques et quinze musulmans.

Au début de 1930, il recevait de Téhéran un second Confrère, M. Herman Rigter, qui demeura quelques mois à Tabriz et fut bientôt désigné pour Rézaïeh.

Le 25 septembre de la même année, M. Le Cunuder arrivait à Tabriz pour y remplacer M. Clarijs qui rejoignait Ispahan.

De septembre 1930 à décembre 1936, la petite communauté de Tabriz fut composée de quatre membres : M. Berthounesque, supérieur, M. Joseph Le Cunuder, économe et directeur de l'école, le R.P. Ter Marcos Stépanian et le Frère Jules-Alphonse Longue-Epée, arrivé en Iran en 1931.

Cette même année, M. Berthounesque partit pour Paris afin d'assister à l'Assemblée sexennale.

Peu après son retour, en septembre 1932, une bien dure épreuve vint frapper les œuvres scolaires de Tabriz : un décret

ministériel de Téhéran interdisait aux étrangers d'ouvrir ou de maintenir des écoles primaires. Obligé de se soumettre à ce décret, la Mission lazariste perdit presque tous ses élèves, dont le nombre s'élevait alors à plus de deux cents. Grande peine, profonde déception pour M. Berthounesque qui voyait ainsi s'anéantir en un instant les efforts et travaux de plus de trente années. Cependant, sans perdre courage, avec une inaltérable confiance en la divine Providence, il organisa des cours du soir et des leçons particulières. De 1932 à 1936, et même dans les années suivantes, la Mission de Tabriz, tout en maintenant son orphelinat d'une trentaine d'enfants, s'adonna à ces cours du soir suivis, chaque année, par une centaine de jeunes gens, venus des écoles secondaires ou des milieux de l'armée.

En 1933, à la mort du Très Honoré Père M. Verdier, une Assemblée générale se tint à Paris. D'office, en tant que visiteur de la Province, M. Berthounesque s'y rendit, accompagné de MM. Galaup et Franssen, vétérans de la Mission de Perse.

Quand M. Berthounesque regagna Tabriz, il ne soupçonnait pas que, bientôt la plus rude épreuve de sa vie allait fondre sur lui. En octobre 1936, il recevait de Paris l'ordre de quitter Tabriz et d'aller s'installer à Téhéran. Lui qui avait, pour ainsi dire, fondé cette maison de Tabriz, qui en avait organisé les œuvres et y avait vécu les meilleures années de son apostolat, il devait tout quitter. Ce lui fut un douloureux déchirement de cœur. A la même époque, le 10 octobre, décédait subitement une Fille de la Charité, Sœur Vincent, qui avait été, avec la supérieure, la Respectable Sœur Martinroche, l'âme de la maison des Sœurs. Et, surcroît d'épreuve, une autre Fille de la Charité, Sœur Louise Guine, était, elle aussi, sur le point de disparaître, atteinte d'un cancer à l'estomac. Elle devait mourir peu après, le 13 décembre.

M. Berthounesque quitta Tabriz le 9 décembre. Il m'avait prié de l'accompagner à Téhéran. Je fus le témoin de la profonde douleur qui l'étreignait alors, malgré l'acceptation héroïque de son sacrifice. Au cours du voyage, les larmes lui venaient aux yeux, mais il les refoulait aussitôt et s'efforçait de rester gai et joyeux. Le cœur brisé, il essayait cependant de me consoler, moi qui perdais en lui un conseiller sûr et prudent, un père aimé et estimé, avec lequel j'avais vécu intimement les six premières années de ma vie missionnaire.

A Téhéran, la tâche était dure. De nombreuses difficultés, d'ordre intérieur et extérieur, étaient à résoudre. Des incompréhensions, des différends avaient surgi qui demandaient à être réglés au plus tôt pour la bonne marche des œuvres. Avec une patience inaltérable, une prudence judicieuse, M. Berthounesque parvint peu à peu à ramener le calme dans les esprits, la charité dans les cœurs. Le jour de sa fête, le 17 février 1937, Mgr Alcide Marina, Lazariste, et délégué apostolique en Iran, tint à venir lui-même, accompagné de ses deux secrétaires, Mgr Spina et Mgr Oddi, remercier notre Confrère pour le dévouement qu'il avait témoigné et les efforts qu'il avait accomplis en vue de rétablir la bonne entente et l'union des cœurs.

Ce fut ensuite, de 1937 à septembre 1940, la vie régulière de visiteur et de supérieur de la maison de Téhéran, période presque sans histoire, entrecoupée régulièrement par les visites ordinaires dans les diverses maisons de la Province, et marquée

cependant par quelques faits saillants : l'arrivée, le 18 avril 1939, de la délégation française, présidée par le général Weygand, venue assister aux fêtes du premier mariage du prince héritier, Mohamed Reza Pahlavi ; le sacre de notre confrère, Mgr Elias, le 24 du même mois ; l'Assemblée provinciale qui devait élire M. Auguste Poiron, comme délégué à Paris.

La guerre, qui éclata en Europe au début de septembre 1939 et qui allait bientôt s'étendre au monde entier et entraîner tant de bouleversements, ne modifia pas, au moins en ses débuts, la vie de nos missionnaires en Iran. Seul, le Père Paul Kieffer, de Rézaïeh, dut partir pour Beyrouth ; les Pères Poiron et Le Cunuder furent mobilisés sur place, le premier à Téhéran, le second à Tabriz.

Les événements de mai-juin 1940, et l'occupation de la France eurent pour conséquence de couper toutes communications des missionnaires avec les Supérieurs de Paris.

Aussi, quand, le 17 septembre 1940, Mgr Marina pria M. Berthouesque et M. Franssen de donner leur démission, le premier de visiteur, le second de supérieur ecclésiastique, ceux-ci n'eurent qu'à s'incliner sans avoir la possibilité d'un recours à Paris. Ils le firent, d'ailleurs, avec une parfaite soumission et une respectueuse déférence. Fidèles exécuteurs des désirs et directives du Saint-Siège, ils étaient convaincus que la décision prise par son représentant en Iran ne pourrait que « redonder » à la plus grande gloire de Dieu. Cependant, M. Berthouesque restait toujours le supérieur de la maison de Téhéran, poste qu'il occupera jusqu'au début de l'année 1945.

Le 14 juin 1941, il fut désigné par le nouveau visiteur, M. Auguste Poiron, pour prêcher la retraite aux Sœurs de Rézaïeh et de Tabriz. A peine venait-il de terminer ses prédications dans cette dernière ville que l'entrée des troupes russes en Iran l'empêcha de retourner à Téhéran. Le 25 août, il assista à Tabriz, en compagnie de M. Le Cunuder, au bombardement, assez bénin d'ailleurs, de la ville par l'aviation russe et, le 26 août, vit les premiers soldats soviétiques pénétrer à Tabriz. Les troupes russes se comportèrent correctement envers la population ; les deux Maisons des Sœurs et des Missionnaires n'eurent aucunement à souffrir de leur présence. Comme autrefois en 1911, la Vierge Puissante protégeait toujours ses enfants.

De retour dans la capitale iranienne au début d'octobre, notre cher Confrère, durant les années de guerre de 1941 à 1945, aura encore la joie de revenir plusieurs fois dans son cher Tabriz, particulièrement en juillet 1943, quand il participera à la célébration des Noces de diamant de la Respectable Sœur Elisabeth Martinroche, alors âgée de quatre-vingt-dix ans. Celle-ci, venue en Perse en 1904, à l'âge de cinquante ans, première supérieure de la maison des Sœurs de Tabriz de 1904 à 1937, devait d'ailleurs mourir l'année suivante, le 1^{er} octobre 1944. Grandement aimée et estimée de ses compagnes, d'une maternelle sollicitude envers les enfants, surtout les plus pauvres, d'une exquise délicatesse et d'une charité à toute épreuve à l'égard des missionnaires, elle laissait le souvenir d'une âme très surnaturelle, fidèle aux saintes obligations de sa vocation et à son devoir d'état, sachant unir fermeté à douceur, autorité et sainte humilité.

M. Berthouesque, qui avait été son directeur spirituel pendant trente-deux ans, l'avait en très haute estime et ne parlait

d'elle qu'avec le plus grand respect. Il la considérait comme un modèle de Fille de la Charité. Aussi sa mort, quoique prévue, lui alla-t-elle droit au cœur ; il perdait en elle une vaillante et généreuse collaboratrice de ses premières années d'apostolat en Perse et cette disparition lui fut, en même temps, comme un avertissement d'avoir, lui aussi, à se préparer à la mort.

En 1944, M. Berthounesque était âgé de soixante-sept ans ; il souffrait toujours de sa sciatique et de sa plébite. S'étant fait examiner par le docteur Chams, pour des troubles de la vue qui allaient sans cesse s'aggravant, il apprit qu'il était atteint, depuis deux ans déjà, de cataracte à l'œil droit. Il dut se faire opérer et fut obligé, jusqu'à la fin de sa vie, de porter des lunettes spéciales. Sur sa demande, le Délégué apostolique l'autorisa à célébrer chaque jour la messe de la Vierge, et à remplacer le bréviaire par la récitation du rosaire.

En 1945, il eut la joie de célébrer ses cinquante ans de vie religieuse. A cette occasion, le Gouvernement de la République française, lui décerna la croix de la Légion d'honneur, qui vint se joindre, sur sa poitrine, à la Médaille « *Bene Merenti* » du Saint-Siège, et aux *palmes académiques*, déjà obtenues à Tabriz.

Pressenti, en 1947, comme délégué de la Province d'Iran à l'Assemblée générale, qui devait élire le Supérieur général des Lazaristes, il déclina ce choix, en raison même de ses infirmités. « *Je renonce désormais*, écrivait-il à sa sœur, *à tout voyage en France. J'ai adopté l'Iran comme deuxième Patrie et j'espère bien y mourir ; ce sera là mon plus grand voyage pour un monde meilleur et cela quand le bon Dieu le voudra.* »

Le bon Dieu le fit encore attendre sept ans. A maintes reprises, il avait demandé d'être déchargé de ses fonctions de curé de la paroisse. Sa demande fut enfin exaucée. En 1951, il abandonna tout office. Son ancien confrère de Tabriz, devenu à son tour visiteur de la Province d'Iran, fut heureux d'accéder au désir qu'il avait manifesté de retourner dans sa première maison, celle de Tabriz, où il avait souffert et travaillé.

En compagnie de M. Auguste Poiron, nommé supérieur de Tabriz, M. Berthounesque partit le 27 août 1951. Il ne devait plus revenir. Ces deux ans et demi qu'il passa à Tabriz furent pour lui deux ans et demi de douleurs et d'infirmités. Marchant avec peine à l'aide d'une canne, voyant difficilement, il ne quittait presque plus sa chambre, se contentant de réciter chaque jour plusieurs rosaires et d'écouter la lecture spirituelle que lui faisait le bon Frère Longue-Epée. C'est à peine s'il pouvait encore se rendre au réfectoire pour y prendre les repas en commun. Il conservait toutefois son calme et son sourire. Je le vis encore au mois d'août 1953, lors de la visite canonique de la maison ; je le reçus dans cette même chambre où, si souvent, de 1930 à 1936, il m'avait lui-même accueilli. Je le suppliai de me bénir et de rester, par ses prières et ses sacrifices, comme le paratonnerre de la Mission d'Iran, attirant sur chacune de nos maisons, sur chacun de nous, les grâces et bénédictions du ciel.

Quand, le 14 janvier 1954, je reçus de notre Supérieur à Tabriz, un télégramme nous annonçant que M. Berthounesque venait d'être administré, je partis immédiatement pour la capitale de l'Azerbaïdjan, accompagné de M. Auguste Poiron. A notre arrivée, le 16 janvier, à 8 h. 30 du matin, notre cher et vénéré Confrère dormait déjà de son dernier sommeil, ayant rendu

a l'aube sa belle âme à Dieu. Il reposait sur son lit de mort, calme, paisible, son crucifix des vœux entre les mains et son chapelet enroulé autour des doigts, symbole bien touchant de son double amour pour Jésus et Marie.

Les funérailles eurent lieu le 18 janvier au matin, au milieu d'un grand concours de peuple. S.E. M. le Maréchal Chahbakti, gouverneur général de l'Azerbaïdjan, MM. les Consuls des Etats-Unis et de Turquie, MM. les Généraux Danechpour, préfet de Police, et Fouladvend, commandant la troisième division à Tabriz, MM. les Directeurs des principales Administrations de la Province, occupaient les premiers rangs de l'assistance du côté de l'évangile. Du côté de l'épître, à la place d'honneur, seul devant les membres de la petite colonie française, se trouvait M. Bourveau, représentant le Consul de France, en congé. Derrière lui, l'on pouvait remarquer le Doyen de la Faculté des Lettres, et Mme Talimi, son épouse, plusieurs professeurs de l'Université de Tabriz et quelques Européens. Les Filles de la Charité, les Associations des Mères chrétiennes et des Enfants de Marie, dont M. Berthounesque fut le dévoué directeur pendant de si longues années, se trouvaient réunies au fond de l'église avec nos fidèles et de nombreux Arméniens grégoriens, des nestoriens et même des musulmans, qui avaient voulu rendre à notre Confrère un dernier témoignage de leur vénération et de leur reconnaissance. Dans le chœur, avait pris place le Très Révérend Père Ter Karapet, vicaire général des Arméniens grégoriens.

Assisté de MM. Paul Kieffer, supérieur à Tabriz, et Max Zwick, supérieur à Rézaïeh, qui remplissaient respectivement les fonctions de diacre et de sous-diacre, je célébrai la messe de *Requiem*, tandis que sous la direction de notre Confrère, M. Yves Kervran, et avec l'aide de M. Auguste Poiron, les jeunes filles des Sœurs assurèrent les chants grégoriens de la messe des défunts.

Avant l'absoute, au nom des Filles de la Charité et de nos Confrères de l'Iran, au nom aussi de l'Eglise et de notre petite Congrégation, je tins à rendre un dernier hommage à la mémoire du bon et dévoué M. Berthounesque. Après avoir remercié les personnalités présentes, iraniennes et étrangères, de la sympathie qu'elles avaient bien voulu nous manifester en la circonstance, je m'efforçai de montrer à toute l'assistance avec quel dévouement, avec quel profond et sincère amour, notre cher Confrère s'était consacré, cinquante-deux ans durant, à l'œuvre de la formation et d'éducation de la jeunesse iranienne, soit à Tabriz, soit à Téhéran. Je laissai entendre comment il avait su puiser en Jésus et Marie sa Mère, tout ce dévouement, toute cette abnégation sans lesquels il ne peut y avoir d'action vraiment efficace sur les âmes, surtout sur les âmes d'enfants. Je conclusai en souhaitant que Sœurs et Missionnaires puissent, à l'exemple de leurs aînés, continuer de faire du bien sur cette terre d'Iran, qui est devenue leur seconde Patrie, tandis que là-haut, près de Dieu et de saint Vincent, leurs prédécesseurs priaient pour eux et formeraient, pour ainsi dire, la Mission iranienne du Ciel.

L'inhumation eut lieu l'après-midi, à quatre heures. Grâce à la haute bienveillance de M. le Gouverneur général, nous pûmes enterrer notre Confrère dans la crypte de l'église que M. Berthounesque avait fait élever, en 1910, à la gloire et sous le vocable de la *Vierge Puissante*.

Le soir-même, *Radio-Tabriz*, dans une émission de langue persane, annonçait la mort de notre cher Confrère. Après avoir présenté à ses auditeurs, la vie de ce vaillant missionnaire français, elle décrivait la cérémonie du matin, en ayant soin de faire ressortir la présence des plus hautes autorités locales, montrant ainsi la bonne entente qui existe entre le Gouvernement iranien et nos Missions. Elle présentait M. Berthounesque comme un véritable ami et bienfaiteur du peuple, et souhaitait voir prospérer des œuvres qui, sans parti-pris, ne cherchaient que le bien du Pays.

De retour à Téhéran, le 21 janvier, nous pûmes organiser pour le lendemain un service funèbre à l'église de la Mission. En présence de Mgr Raphaël Forni, internonce apostolique en Iran, et de M. François Coulet, ambassadeur de France, ainsi que d'un certain nombre de fidèles, je célébrai à nouveau, la sainte messe pour le repos de l'âme de notre cher Confrère, et Mgr l'Internonce voulut bien donner l'absoute.

Après cette brève esquisse biographique de M. Berthounesque il nous reste à pénétrer dans son âme pour essayer d'y découvrir le mobile de ses actes, la source réelle et cachée de son activité missionnaire, de son dévouement. Travail assez ardu, car, à part ses conférences et sermons aux Sœurs, M. Berthounesque n'a guère laissé de notes personnelles. Nous aurons donc recours aux souvenirs des personnes et confrères qui l'ont connu.

Trois vertus ont dirigé le comportement de M. Berthounesque : Confiance en Dieu, Dévotion à Marie, Amour de sa vocation.

A) M. Berthounesque a été l'homme de la *Confiance en Dieu*. Nous l'avons déjà signalé à maintes reprises, au cours des événements qu'il vécut. En 1911, alors que la fusillade crépitait autour de la Mission ; en 1914, au moment de la déclaration de guerre ; en 1932, quand nos écoles primaires devaient fermer leurs portes ; en 1936, quand l'obéissance l'appelait à Téhéran, M. Berthounesque n'avait qu'un mot : *Confiance, Dieu est là ! Dieu nous aide et nous protège !* En 1940, il fut, comme beaucoup de Français, d'ailleurs, très affecté par la défaite de la France ; mais il avait une grande confiance dans son relèvement, confiance basée sur Dieu et Marie. L'amour de M. Berthounesque pour sa Patrie était connu, surtout de ses élèves qui savaient, à l'occasion, en profiter malicieusement pour éviter les réprimandes. C'était, à Tabriz, avant la guerre 1914-1918. Les élèves n'apprenaient pas toujours leurs leçons et le bon Père était parfois mécontent ; alors, ses élèves, malins, le prenaient par le bon côté. Ils récitaient une tirade sur la guerre de 1870 ou sur l'Alsace, et le Père, désarmé, ému, en oubliait la récitation du jour et se mettait à parler de la France ; lui et ses enfants étaient contents.

Son sentiment de la présence et de la protection de Dieu était si vif, si constant, qu'on ne pouvait le fréquenter sans se sentir soi-même pénétré de ce même sentiment : il rayonnait de sa personne. Habitué à tout juger, à tout considérer en Dieu, il était incapable de faire volontairement de la peine à quiconque, incapable pareillement de refuser un service. On allait volontiers se confier à lui, comme à un père, bon et compréhensif, compatissant aux souffrances et misères. Il recevait, le sourire

aux lèvres, ceux qui s'adressaient à lui, surtout ses Confrères et les Sœurs ; jamais il ne laissait paraître un signe de contrariété quand on le dérangeait. Les externes eux-mêmes venaient auprès de lui chercher conseils et encouragements. Ils trouvaient en lui un ami, un confident. A la nouvelle de sa mort, voici la lettre que nous recevions de l'une de ces personnes : « *Je ne vous surprendrai pas en vous adressant, non pas seulement les banales condoléances d'usage, mais l'expression de sentiments particuliers. Je connaissais le R.P. Berthounesque depuis dix-sept ans. Il n'était pas possible de ne pas l'apprécier. Sa bonté, ses sentiments d'indulgence, sa connaissance des milieux iraniens et de nos « travers français » faisaient de lui un conseiller sûr que l'on pouvait consulter avec profit dans les cas graves ou délicats. Il était aimé de ceux qui ont eu affaire à lui, car c'était un prêtre, mais c'était aussi un homme compréhensif. Aussi je tiens à vous assurer que je m'associe de tout cœur à votre deuil et à vos peines. Je ne suis pas un fidèle des offices, mais je crois en Dieu et en sa bonté ; c'est pour cela que je suis tranquille pour la place réservée à l'âme du R.P. Berthounesque. J'ajouterai que je suis certain qu'aux prières des catholiques se trouveront mêlées celles de beaucoup d'autres membres de confessions diverses... »*

Textuellement citée, cette lettre résume les sentiments profonds de ceux qui ont été en contact, même simplement extérieur, avec M. Berthounesque.

Que dire alors des rapports qu'il avait avec Confrères et Sœurs ! Que de fois il a su, d'un mot, d'un sourire, remonter le moral de tel missionnaire, de telle Fille de la Charité ! Il tenait comme maxime absolue de ne jamais renvoyer à un autre moment les âmes qui venaient le trouver. Au cours des six premières années de ma vie en Iran, j'ai pu personnellement apprécier, chez M. Berthounesque, cette vertu essentielle du bon accueil, faite de délicatesse et de compréhension. Quand j'allais me confier à lui pour une difficulté, une épreuve, un découragement, j'étais sûr d'être toujours bien reçu et de ne pas sortir de sa chambre sans avoir été compris et relancé.

Un Confrère, qui a vécu avec lui à Tabriz, de 1951 à 1954, m'écrivait à ce sujet : « *J'ai pu apprécier tout particulièrement sa direction aussi nette, précise et sûre que noble et élevée. Les conseils qu'il savait donner et qui venaient d'un homme expérimenté et expert en la conduite des âmes eussent fait de tout autre que moi un saint... Jamais un mot, jamais un geste, si petit fût-il, qui pût trahir le moindre mécontentement de voir ses avis ou ses conseils mal suivis, mal appliqués ou même contredits ; toujours le mot aimable et juste pour vous redonner l'élan, redresser votre courage, vous consoler. Délicatesse et bonté, esprit surnaturel qui voyait tout en Dieu... Tel il m'est apparu, et cela s'enveloppait dans une grande humilité et une charité quasi parfaite... »*

B) A ces vertus de confiance en Dieu, d'union intime avec Jésus, desquelles découlaient comme naturellement bonté, simplicité et humilité, M. Berthounesque joignait encore une grande dévotion envers la Vierge : oh ! comme il l'aimait, comme il la vénérail !

C'est notre mère et, en même temps, la mère de Dieu ! Quel rapprochement et comme nous devons avoir confiance en celle

qui a eu pour mission sur cette terre de veiller sur le Fils de Dieu, de Le nourrir et protéger ! En Marie, la Vierge Puissante, nous sommes les frères du Christ, les enfants de prédilection de Dieu le Père. C'était là, pour M. Berthounesque, le thème ordinaire de ses conférences aux Filles de la Charité.

Il aimait Marie, représentée sous la forme de la Vierge au globe. A Tabriz, il avait voulu placer derrière le maître-autel, et bien en évidence, une magnifique statue de la Vierge Puissante, de façon qu'en entrant dans l'édifice, les regards des fidèles fussent immédiatement attirés par cette Vierge offrant à Dieu le monde et répandant sur les hommes les divines bénédictions, modèle des missionnaires qui prient pour les âmes et leur communiquent les grâces de Dieu.

Aux jeunes missionnaires qu'il désignait pour prêcher les retraites aux Sœurs, il recommandait deux choses : ne jamais donner un sermon sans invoquer publiquement la Sainte Vierge, réserver au moins une conférence entière à la dévotion à Marie.

Quelques années avant sa mort, il m'avait légué presque tous les sermons qu'il avait rédigés (certains ne sont que des canevas) au cours de ses cinquante ans d'apostolat. Or, sur près de cinq cents entretiens ou conférences aux Filles de la Charité, aux Mères chrétiennes et aux Enfants de Marie, ainsi qu'aux simples fidèles, j'en ai compté jusqu'à quatre-vingts qui traitaient exclusivement de la dévotion à la Vierge. On y sent tout son cœur, essayant de faire pénétrer dans les âmes, l'amour vrai, généreux, qu'il éprouvait lui-même pour Marie, même une vie cachée, une vie de sacrifices.

Il aimait réciter chaque jour, non pas seulement un chapelet, mais plusieurs et, vers la fin de sa vie, on le voyait continuellement son Rosaire à la main. Il se préparait d'une façon toute spéciale à bien célébrer les fêtes de la Vierge, surtout l'Annonciation, l'Assomption et l'Immaculée-Conception. Ces jours-là, il passait de longues heures dans « son » église, devant « sa » statue de la Vierge Puissante.

En de multiples circonstances : rénovation annuelle des vœux des Filles de la Charité, clôture des mois de mai et d'octobre, réceptions des Enfants de Marie, réunions des Mères chrétiennes, le thème habituel de ses entretiens était la dévotion à la Sainte Vierge, dont, à l'exemple de saint Bernard, il ne se lassait jamais de parler.

C) A la confiance en Dieu, à la dévotion à Marie, M. Berthounesque joignait encore un sincère amour pour sa chère vocation. Fidèle observateur des Règles et des pieuses coutumes de la Congrégation, il était à édification à ses Confrères. *« Ce qui m'a particulièrement frappé chez M. Berthounesque, écrivait l'un d'eux au lendemain de sa mort, c'est son profond attachement à la Règle et sa piété simple et vraie. Sa piété avait la simplicité de celle des enfants. Il se contentait des prières et des pratiques d'usage, mais il les goûtait, il en pénétrait son esprit et y trouvait son bonheur. »*

D'une régularité exemplaire, surtout pour le lever du matin et l'oraison, M. Berthounesque, même dans sa vieillesse et ses infirmités, n'omettait jamais la célébration de la Messe, qu'il disait avec lenteur et dévotion, s'appliquant à observer les moindres rites de la liturgie, à bien se pénétrer du sens des paroles du Saint Sacrifice. Quand on allait le trouver dans sa cham-

bre, on le trouvait bien souvent faisant sa lecture spirituelle, de préférence dans la vie et les œuvres de saint Vincent, de sainte Louise de Marillac ou des bienheureux de la Congrégation. « *Pendant les derniers temps de sa maladie, écrivait un vénérable frère coadjuteur, il voulait que j'aile chaque jour lui faire la lecture spirituelle. Ce lui était une bien sensible consolation dans l'état d'isolement et d'affliction où il se trouvait. De mon côté, j'étais pénétré de respect envers mon vénéré bienfaiteur. C'était avec une vive satisfaction que j'écoutais les sages et spirituelles pensées que lui avait inspirées la lecture et qui me faisaient progresser dans la voie du bien...* »

Et, comme une exacte fidélité aux prescriptions de la Règle comporte, d'après les maximes de saint Vincent, la pratique des vertus chrétiennes et religieuses, on peut, sans exagération, affirmer que M. Berthounesque, surtout pendant les années de son Supérieurat, dût les posséder à un degré plus qu'ordinaire. Ceux qui le fréquentèrent intimement ont eu l'occasion de découvrir dans ce digne enfant de saint Vincent une grande délicatesse de conscience, une remarquable pureté d'intention, une patience et une charité admirables dans les vicissitudes qui accompagnèrent les années de son Supérieurat. « *Chez lui, pas de dons extraordinaires, disait l'un de ses Confrères, mais il bénéficiait d'un jugement sûr et solide, accompagné de prudence, dans la décision et l'action. Il allait toujours simplement et prudemment.* » Il aimait tout le monde et, en retour, il était aimé de tous, à cause de sa simplicité, de son amabilité, de sa gaieté et de son profond respect pour tous. Durant les années où il eut à exercer les fonctions de visiteur et de supérieur, il fut en butte à bien des contradictions, à de nombreuses incompréhensions : il restait toujours calme, humble et patient, acceptant en silence les saillies intempestives de l'exubérante jeunesse et les reproches injustifiés de ceux qui croyaient voir dans sa prudente réserve une incapacité ou une nonchalance naturelle.

Nous ne pouvons pas mieux terminer ces quelques lignes sur les vertus de notre cher Confrère qu'en citant textuellement la lettre de l'un de ses Confrères qui vécut près de lui, lors de ses derniers jours à Tabriz, et qui nous met au courant des sentiments qui animaient M. Berthounesque dans les quelques jours qui précédèrent sa mort.

« *Le 16 janvier, vers les quatre heures du matin, de cette chambre qu'il avait occupée alors qu'il était visiteur de la Province d'Iran, et qu'il n'avait reprise, il y a quelques mois, que sur les instances de ses Confrères, M. Berthounesque, belle figure de prêtre et de missionnaire, s'en est allé recevoir au ciel la récompense promise au « bon et loyal serviteur », au « bonus miles Christi » qu'il sut être toute sa vie.*

Le départ de M. Poiron, en septembre dernier, pour Téhéran où l'appelait l'obéissance, eut un effet considérable sur M. Berthounesque. Il n'en dit cependant jamais rien : lui aussi était animé d'obéissance et de mortification et il sut, en cette circonstance comme en bien d'autres, garder pour lui seul, la peine qu'il ressentait. Mais le coup lui fut sensible et je puis, sans crainte de me tromper, affirmer qu'il a hâté le départ au ciel de ce vénéré Confrère.

Apparemment, rien n'avait changé dans sa vie : son moral semblait toujours aussi haut. En réalité, il souffrait plus en son

cœur qu'en son corps qui lui était aussi un sujet de douleur depuis bien des années. Mais aux questions qu'on lui faisait : « Alors, comment ça va, Monsieur Berthouesque ?... » il répondait toujours avec son bon sourire : « Toujours cou-ci, cou-ça... Je me fais vieux... » « Il se faisait vieuz », ce n'était un secret pour personne et moins encore pour lui, que pour quiconque. mais il y avait sous ces mots un autre sens, terrible pour lui qui redoutait la mort : « ma fin approche ! » Il en était convaincu, et, sans rien trahir, je puis dire qu'il la sentait venir, il la savait toute proche, pouvant frapper à tout instant. Elle ne le trouerait pas pris à l'improviste : comme le « fidèle serviteur », il veillait, se préparait à la recevoir par des confessions toujours plus méticuleuses, et cela m'a frappé bien avant qu'il ne restât au lit...

Une dizaine de jours ou tout au plus une quinzaine avant le dénouement fatal, il se mit à souffrir de douleurs aiguës qui, le prenant aux bras, s'accroissaient, s'étendaient et gagnaient tout le corps. Ces crises se faisaient sentir la nuit surtout ; il en geignait tant elles étaient douloureuses et, le lendemain, il me demandait s'il ne m'avait pas empêché de dormir dans ma chambre, voisine de la sienne. La délicatesse, voilà une autre de ces vertus où il excellait ; jamais il n'eût voulu causer la moindre peine à ceux avec qui il vivait et pour cela il ne craignait point de se gêner lui-même.

Ces crises ne l'empêchaient nullement d'être debout pour sa méditation qu'il n'omettait jamais, pour la messe qu'il disait à peu près chaque matin, malgré le froid qui, cet hiver, se faisait plutôt sévère. Messe, oraison, bréviaire, chapelet, ces exercices pieux, jamais il ne voulut les omettre, les négliger, ils faisaient le tout de sa vie en ces années où il ne lui était plus possible d'exercer un ministère actif.

C'est qu'ils représentaient pour lui toutes ses relations avec Dieu, avec la sainte Vierge qu'il aimait comme un enfant aime sa mère. La délicatesse de ces relations allait même parfois jusqu'au scrupule. A l'impossible nul n'est tenu ne semblait pas exister pour lui lorsqu'il s'agissait d'adorer Dieu, de vénérer la Mère du Sauveur. Que de fois ne lui a-t-on pas conseillé de dire la messe de la sainte Vierge à cause de la faiblesse de sa vue et de ses fatigues ? Combien de fois ne lui a-t-on pas dit et redit qu'il pouvait substituer au saint Office la récitation du Rosaire ? « Oui », répondait-il, et il continuait comme devant. Lorsqu'il fut averti que sa demande de dire la messe de la Vierge et le Rosaire avait été accordée, il n'en voulut rien faire avant d'avoir reçu la lettre elle-même... Cela nous montre, en plus de sa délicatesse, le sens du devoir qu'il avait fortement ancré en son âme.

Le 10 janvier, il ne se leva pas : le mal s'aggravait, les crises devenaient plus fréquentes et, il faut le dire, ses forces diminuaient. Il eut quelques-uns de ces mouvements d'humeur qu'il lui arrivait parfois de ressentir, mouvements d'ailleurs nerveux, qu'il regrettait aussitôt... Rien d'alarmant ne se produisit jusqu'au mercredi 13, au matin, jour où, voulant se lever, il tomba. Cette chute lui fit mal : elle devait, sans nul doute, hâter sa fin de quelques jours.

Il était à bout ; sa respiration se faisait difficile, rauque et sifflante ; on craignait de le voir s'en aller d'un moment à l'au-

tre. Il gardait toutefois sa lucidité et c'est en cet état qu'il reçut ce même jour l'Extrême-Onction, en présence de nos deux Communautés. Pas une réflexion, pas un mot ne sortit de sa bouche. Je garderai toujours à l'esprit son image en cet après-midi de mercredi : son regard lointain, son front pensif, me mettaient, me semble-t-il, devant un homme qui voit la mort en face et qui se recueille pour l'examen général, pour la suprême demande de pardon. Cela m'a frappé, je ne puis dire combien... Mais pas une parole ; aux questions, il répondait par des signes de tête.

Le jeudi 14, il semblait aller mieux : sa figure semblait reposée, les couleurs étaient revenues, mais il ne réalisait plus très bien ni son état, ni le lieu où il se trouvait. On avait tout de même espoir qu'il nous resterait encore quelques jours.

Le vendredi 15, je lui demandai s'il voulait communier. « Pourrai-je avaler l'hostie ? — Alors oui... » A mon retour de l'église, il me demanda : « L'ai-je avalée ? » et, sur ma réponse affirmative, il se plongea dans la méditation. Il n'en sortit que pour demander où il était : « A Tabriz, dans votre chambre... » « Ah !... »

Cette journée, je la passai en bonne partie avec lui. Il se leva trois fois et je pus constater, en l'aidant, que ses forces diminuaient sans cesse : il se soutenait de moins en moins. Le soir, je le quittai vers les sept heures et quart. Il m'avait demandé si je n'allais pas manger : ce furent les dernières paroles que je l'entendis prononcer. Le lendemain, M. le Supérieur m'annonçait la mort de celui que j'avais appris à aimer, à estimer...

Telles sont, Monsieur le Visiteur, les quelques petites choses que j'ai pu remarquer en notre cher et vénéré Confrère... D'autres, plus et mieux renseignés, vous fourniront, j'en suis sûr, une ample moisson de renseignements qui vont vous permettre de montrer que, même en Iran, on peut s'élever vers Dieu, atteindre à une certaine sainteté que je voudrais bien acquérir. Daigne M. Berthounesque, du haut du ciel, continuer à me guider et à conduire toutes ces âmes dont il fut le sage conseiller...

Nous faisons nôtres les sentiments de notre Confrère, M. Yves Kervran, comme nous faisons nôtres les paroles de ce bon Frère Coadjuteur de Tabriz qui nous apportent la conclusion à cette notice sur la vie et les vertus de M. Berthounesque.

Maintenant que le très regretté Père Berthounesque nous a quittés pour l'au-delà, il reste encore présent à notre esprit par le souvenir des bons exemples qu'il a laissés parmi nous, les belles vertus qu'il a si bien pratiquées, par son constant dévouement aux œuvres de la Mission, auxquelles il s'est sacrifié toute sa vie. Aussi, par la stricte observance des saintes Règles et pieux usages de la petite Compagnie qu'il a tant aimée !

Ce précieux trésor de mérites, de sainteté, oserai-je dire, qu'il a généreusement acquis par son grand amour de Dieu et des âmes, nous fait penser qu'il jouit déjà de la magnifique récompense que le Souverain Maître a promise à ses bons et fidèles serviteurs, le bonheur éternel du Ciel.

Téhéran, le 25 août 1954.

Joseph LE CUNUDER.

EPHÈSE - PANAGHIA-KAPOULI

La proclamation du dogme de l'Assomption a mis en vedette la question des derniers jours de la Vierge, et dès lors celle du lieu de sa mort.

Sur ce problème, un chacun a remarqué que la déclaration papale, la définition dogmatique ne dit rien ; bien plus elle n'a même pas touché le fait de la mort de Marie...

Sur le lieu de cette fin de vie terrestre, la tradition possède deux thèses, deux affirmations : Jérusalem, Ephèse.

Dans l'opinion Ephèse, l'on sait que se trouvent mêlées Filles de la Charité et Lazaristes de Smyrne ; disons, pour simplifier : Sœur Marie de Grancey et Eugène Poulin. (Voir Annales, t. 94, pp. 120-125 et t. 100, pp. 68-72. Voir aussi t. 84, pp. 181-213 ; 790-827.)

Depuis quelques années, on a pu aisément le constater, les Annales ont traité de cette histoire ; en diverses contributions, avec entrain, M. Joseph Euzet a fourni l'essentiel de la documentation et des faits.

[Cf. Annales, t. 86 (1921), pp. 684-689 [1904, pp. 503-504 : 1908, p. 482], t. 106-107 (1942), p. 140 ; note Parrang ; t. 112-113, pp. 140-146 ; 201-220 ; t. 116 (1951), pp. 10 ; 291-298 ; t. 117, pp. 357-359 ; 445-450 ; t. 118, pp. 241-245 ; 380-386 ; t. 119-120, pp. 137-145.]

Apportant visiblement l'écho de ces dires et informations, sous la signature de Ludwik Biskupski dans la Revue des Deux-Mondes du 15 mars 1955, pp. 342-348, un bref article de six pages résume, pour le grand public, la récente histoire de Panaghia Kapouli, de 1891 à 1954.

On pourrait aisément épauler par des renvois et des textes, les diverses données de ces lignes : excellent résumé d'ensemble. Mais il suffit de lire ce travail pour avoir, en son essentiel, l'état de la question : la Maison de la Sainte Vierge à Ephèse.

F. C.

La chrétienté avait jadis deux opinions sur le lieu où était morte la Sainte Vierge : Jérusalem, ou Ephèse.

Jérusalem vénérât à Gethsémani le lieu de la dormition : les Apocryphes, les pèlerins, les Croisés, confirmaient une tradition à laquelle se rangeaient les savants. Ephèse, depuis le fameux Concile de 431, avait rendu célèbre le culte de la Mère de Dieu et celui de saint Jean. Mais le silence de ses ruines ne proclamait guère ses traditions religieuses. Quelques érudits seulement, sur la foi des Actes du Concile, croyaient que Marie était morte à Ephèse et y avait son tombeau.

*La Providence n'éclaircirait-elle pas un jour le mystère si passionnant pour l'Eglise universelle et ne ferait-elle pas parler les pierres ? Elle se servit au XIX^e siècle d'une pauvre religieuse augustinne de Dülmen, en Westphalie, Anne-Catherine Emmerich (1774-1824). Elle ne sortit pas de son pays, ni même de sa chambre dans ses douze dernières années, affligée de nombreuses maladies. Cette religieuse racontait, dans le dialecte de son pays, la vie de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge. Un grand poète et littérateur allemand, Clément Brentano (1778-1842), alla voir la visionnaire stigmatisée, prit des notes, traduisit ses révélations et les publia. *La Passion de Notre-Seigneur*, éditée en 1840, eut, à l'étranger et en France en particulier, un*

succès de bon aloi. *La Vie de la Sainte Vierge*, qui parut en 1858, frappa même un savant comme M. Lenormant, par l'exactitude des détails.

La lecture de ce modeste livre devait être l'occasion de la découverte sensationnelle de la Maison de la Sainte Vierge dans la montagne d'Ephèse.

En 1881, un prêtre de Paris, l'abbé Gouyet, se rendit à Smyrne et fit des recherches pour découvrir le tombeau de la Vierge. Dans un volume édité en 1898, il avoue qu'il n'a rien trouvé, mais qu'il peut bien revendiquer l'initiative des recherches. En 1884, un Capucin français, nouvellement arrivé à Smyrne, émit l'idée d'un pèlerinage à Ephèse, en souvenir de la Sainte Vierge. Mgr Timoni accueillit favorablement le projet et, le 28 mai, à la tête de seize à dix-sept cents catholiques latins il le réalisait. On ignorait alors l'emplacement exact du tombeau de saint Jean et c'est près de la mosquée Sélim que, sur un autel improvisé, l'archevêque célébra la messe.

Ce n'est que sept ans plus tard qu'il était réservé à des prêtres français du Collège des Lazaristes de Smyrne de découvrir sur le *Bulbûldagh* la maison de la Sainte Vierge. Des fouilles, entreprises en 1914, et continuées en 1926, avec la coopération du Gouvernement turc, par le professeur J. Keil, ont mis au jour les vestiges de la basilique élevée par Justinien en 540, sur l'antique mausolée du saint théologien, saint Jean, à *Aya-Soulouk*.

En 1891, le livre de la pieuse visionnaire de Dülmen, *Vie de la Sainte Vierge*, tomba entre les mains des Lazaristes du collège de Smyrne, dont le supérieur était M. Eugène Poulin. Loin de susciter l'enthousiasme, ce livre alimentait aux récréations les discussions critiques et laissait plusieurs professeurs très sceptiques. Quant au supérieur, il plaidait la bonne foi, la piété, la parfaite orthodoxie de la voyante.

M. Henri Yung, professeur de sciences, notant la description précise des lieux, se disait qu'on pourrait bien la contrôler. D'ailleurs, on était au mois de juillet, en pleines vacances. N'y aurait-il pas la occasion d'une excursion intéressante ? La décision fut prise, et le lundi 27 juillet, fête de Sainte-Anne, l'expédition s'organisa. M. Yung estimait qu'il n'y avait rien de réel dans les rêveries de la visionnaire. Un rude missionnaire, M. Vervault, l'accompagnait ainsi qu'un domestique pour les bagages, et un employé du chemin de fer comme guide. Le trait les débarqua à *Aya-Soulouk* où ils s'adjoignirent un brave nègre musulman, Moustapha, chasseur de profession, équipé pour la circonstance.

Le premier jour fut employé à prendre des renseignements et à explorer les environs immédiats d'Ephèse. Le deuxième jour, on fit le tour de la montagne par *Arvaïn*, dans le dessein de circonscrire le champ des investigations. Le troisième jour, le mercredi 28 juillet, on s'engagea directement, boussole en main, par des sentiers abrupts, jusqu'à la cime du *Bulbûldagh*. Grimant pendant plus de trois heures, sous un soleil ardent, les explorateurs atteignirent vers onze heures un plateau où quelques femmes travaillaient dans un champ de tabac. Ils mouraient de soif et demandèrent de l'eau : *Néro, Néro* (eau, en grec vulgaire).

Nous n'avons plus d'eau, répondirent les bonnes femmes, mais au monastère, à *Panaya-Kapoulou*, dans ce bosquet d'arbres que vous voyez à cent pas d'ici, vous trouverez une source.

Ils y allèrent, se rafraîchirent et, reposés, s'interrogèrent. Le lieu se nommait : *Porte de la Vierge*, et on apercevait, cachée sous les arbres, une maison ou une chapelle. Derrière, s'élevaient des rochers à pic. En face, la mer, qui semblait proche et où Samos présentait l'aspect d'une flotte de vaisseaux. Tout cela cadrerait parfaitement avec la description de Catherine Emmerich. Seraient-ils tombés sur la maison qu'ils cherchaient ? Ils mirent deux jours à explorer attentivement les lieux, la maison, les environs. Puis, convaincus de leur bonne fortune, ils revinrent faire part de leur découverte au supérieur, M. Poulin, aux amis et peut-être aux adversaires...

Quinze jours après, une seconde expédition se rendit sur le *Bulbûldagh* pour contrôler le rapport de la première : elle constata le bien-fondé de la découverte, releva certains détails nouveaux qui avaient échappé à M. Yung. Une troisième expédition, composée de M. Yung, et de quelques laïques instruits, MM. J. Borrel, P. d'Andria, J. de la Nézière, G. Binson, resta du 19 au 25 août, sur le terrain, mesurant, dessinant, photographiant avec toute l'exactitude possible. Et dès lors, on eut l'assurance la plus entière. L'appareil des fondations, de forme octogonale, remontait au premier siècle de l'ère chrétienne : on découvrit encore des cendres dans le foyer.

L'autorité ecclésiastique, mise au courant, se prononça après une enquête qui dura un an ; mais ce ne fut qu'au bout de cinq ans qu'une brochure de quatre-vingt-quinze pages annonça au monde la sensationnelle nouvelle découverte : *Panaya-Kapouli. Maison de la Très Sainte Vierge, près d'Ephèse*. L'auteur, Eugène Poulin, n'était pas nommé ; Mgr Timoni présenta la brochure au public, le 25 mars 1896.

Tout était providentiel dans cette découverte réalisée à l'occasion d'un livre paru en allemand, cinquante ans auparavant, et notamment la façon dont put être acquise la maison et le terrain qui l'entourait. Qui était le propriétaire ? Comment le découvrir sans ébruiter l'affaire ? Le déterminer à vendre sans provoquer une spéculation ? Or, un matin, les découvreurs prennent le train pour aller aux informations. Un voyageur monte dans leur compartiment et, de lui-même, se met à raconter que le bey d'*Arvaia*, en litige avec son neveu, est désireux de vendre sa propriété de *Bûlbûldagh*. Ainsi, merveilleusement renseignés, les Lazaristes français se rendent chez le bey qui leur donne l'hospitalité, et s'entendra avec eux pour la cession du *tchiftlik* (ferme) aux meilleures conditions.

Les fonds nécessaires furent promis par la Sœur Marie de Grancey, supérieure de l'hôpital français de Smyrne. Moins d'un an après, elle était en possession non seulement des ruines antiques et vénérables, mais de tous les terrains environnants où pouvait se trouver le tombeau encore caché. L'acquisition de cent vingt-neuf hectares vingt-sept ares cinquante centiares avait été faite pour huit cents livres turques-or, plus les frais. Plus tard, la Sœur Marie de Grancey transmit, par acte notarié, cette propriété au supérieur de la Mission des Lazaristes français.

Dans la suite, une route fut tracée à travers la montagne, par les soins de M. Yung, et en dépit de toutes les difficultés. La construction de cette route devait permettre les pèlerinages dans une région éloignée de Smyrne, de soixante-dix-sept kilomètres et souvent infestée de brigands. On avait pris au surplus toutes précautions pour ne pas mécontenter la population musulmane

du lieu. Depuis 1896, chaque année, l'archevêque de Smyrne à la tête de son clergé, de religieux, de religieuses et de treize à quatorze mille fidèles, conduisit régulièrement les pèlerinages diocésains.

Survint la guerre de 1914-1918 ; les pèlerinages furent interrompus, l'occupation militaire dévasta la sainte montagne et la maison même n'était plus qu'une ruine lamentable quand M. Euzet, successeur de M. Poulin, se présenta aux autorités turques pour réclamer la possession du domaine acquis. On lui répondit que la propriété avait été confisquée par le *Hazine* (Trésor) ; un procès s'ensuivit. Le tribunal de *Kouch-Adasi* (Scala Nova) se prononça pour le supérieur des Lazaristes. La sentence fut confirmée, le 9 janvier 1932, par la Cour de cassation siégeant à *Eski-Chéhir*. Dans la suite, le Gouvernement turc, soucieux de mettre en valeur les monuments de l'antiquité païenne et chrétienne dans ces régions, s'offrait à relier par de belles routes Panaya-Kapoulou aux basiliques du Concile et de Saint-Jean et à la Grotte des Sept-Dormants. En effet, une route carrossable de sept kilomètres a été construite, qui porte le nom de *Miryam-Yolu* (la route de Marie). Un abri confortable a été ouvert pour les pèlerins et les touristes.

Mgr Descuffi, un Lazariste, nommé au siège épiscopal de Smyrne, aidé d'un Comité légalement propriétaire de ces lieux historiques, fait d'ailleurs tout son possible pour développer et promouvoir la dévotion à la Vierge à Ephèse.



Cependant, nombreux restaient ceux qui n'abandonnaient pas la thèse selon laquelle le tombeau de la Vierge devait se trouver à Jérusalem et non à Ephèse. La découverte faite en ce dernier lieu d'après les dires d'une visionnaire les laissait sceptiques. Aussi, le supérieur des Lazaristes du collège de Smyrne, M. Poulin, se mit-il à l'œuvre pour défendre la thèse d'Ephèse et l'appuyer de preuves valables. Sous le pseudonyme de *Gabrielovitch*, il publia de nombreuses et savantes brochures où il mettait en lumière les arguments les plus sérieux. Des archéologues se joignirent à lui et désormais la thèse d'Ephèse fut généralement admise et sembla inattaquable.

Cette tradition d'Ephèse, au surplus, remontait loin. Alors que Jérusalem ignorait tout de la destinée et du culte dû à la Vierge et cela jusqu'au vi^e siècle, Ephèse était la ville de Marie. Pourquoi notamment fut-elle choisie pour la réunion du troisième Concile général contre l'impie Nestorius, en 431 ? Parce que la basilique où se tint ce Concile était la première église dédiée à la Vierge Marie. Cette basilique n'a été découverte qu'en 1905 par les archéologues autrichiens Keil et Reisch qui en ont publié les plans dans un magnifique ouvrage pour le quinzième centenaire (1932).

Au second siècle, son emplacement futur était occupé par un vaste monument profane (deux cent soixante mètres de long sur vingt-huit mètres cinquante de large), offrant dans son ensemble, le type de la basilique à trois nefs ; il servait d'académie ou de marché pour le commerce. Aux extrémités se trouvaient deux salles voûtées, terminées chacune par une abside, celle de l'ouest mesurait vingt-deux mètres douze, et celle de l'est quatorze mètres cinquante-huit ; l'espace central de la grande salle constituait une cour ouverte limitée par une colonnade à deux

étages : tel était ce que les archéologues ont nommé le *Mousson*. Bâti au I^{er} siècle, pillé et brûlé par les Goths vers 263, et laissé en ruines, il fut cédé à la communauté chrétienne et transformé en basilique épiscopale vers 350. La partie orientale servit de sanctuaire : vingt colonnes, des revêtements de marbre et de riches mosaïques le révèlent grandiose. La partie allongée en forme de parvis était entourée d'un péristyle. L'ensemble n'avait plus que cent vingt-six mètres au lieu de deux cent soixante. On ajouta au nord un baptistère en rotonde avec un dôme. Un palais épiscopal occupant un espace de cent trente mètres se rattachait à l'abside de l'église ; il avait des salles assez vastes où le Concile tint plusieurs séances. Une inscription de l'archevêque Hypatios I^{er} (531-537), gravée dans le narthex, confirmait que telle était la sainte église de la *Très pure et vénérée mère de Dieu, la Vierge Marie*.

Cette basilique disparut à la fin du VI^e siècle, et fut remplacée par une église à coupole, qui n'avait que quarante-quatre mètres et fut cependant décorée du titre de *Mégali Ecclesia* ou du sobriquet d'*Eglise double*.

C'est d'Ephèse que se propagea le culte de la Vierge. A Rome, en 432, Sixte III reconstruit l'église Libérienne ou de Sincinius et en fait l'ex-voto du Concile (432). Juvénal, évêque de Jérusalem, assiste au Concile, et ne projette d'élever une église à la Sainte Vierge que vingt-huit ans après. A Constantinople, la basilique Chalcopraténne n'est achevée qu'en 458.

« La tradition alors universellement reçue, écrit dom Leclercq, marquait à Ephèse la mort de la Sainte Vierge Marie, et son tombeau non loin de celui de saint Jean. » Le pape Célestin, dans sa lettre de convocation, signale l'attrait des reliques de saint Jean à la piété des évêques. Le Concile, dans sa lettre au clergé et au peuple de Constantinople, nomme Ephèse, le *lieu de Marie et de Jean*. Saint Cyrille salue l'assemblée des saints Pères *convoqués dans cette église de Sainte-Marie mère de Dieu*. Imagine-t-on qu'il parle à Alexandrie et non à Ephèse ?

Cette antique tradition se maintint et devint classique au moyen âge. Malgré la conquête turque (1090) et la ruine d'Ephèse, la tradition s'est conservée parmi les Grecs refoulés au village de Kirkindjé, tandis que tous les Orthodoxes adoptaient les légendes de Jérusalem. et, du XV^e siècle à nos jours, ils célébraient à *Panaya-Kapoulou* la mort et la résurrection de la Mère de Dieu.

Cette tradition, populaire parmi les paysans, est fortifiée aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles par l'autorité de nombreux savants : le cardinal Baronius (1528-1598), le Nain de Tillemont, *Mémoires* 1637-1697 ; des Bénédictins, tels dom Ruinart, dom Calmet, dom Leclercq. Le pape Benoît XIV, comme savant, se prononça aussi et nettement pour Ephèse.

Le pape Léon XIII fait remettre dans l'Ordo romain la mention qui avait disparu pendant quelque temps : à *Ephèse, selon l'opinion la plus probable, la Dormition de la Très Sainte Vierge*. Ce même Pape, par un bref spécial du 18 avril 1896, dépouille le tombeau de Gelhsémani de ses indulgences séculaires et les transfère définitivement à Notre-Dame de France.

Le Pape Pie XII a attaché à *Panaya-Kapoulou* les indulgences des Lieux saints. Ici, la piété catholique est en communion avec la dévotion des Grecs orthodoxes pour la Mère de

Dieu. Et les musulmans eux-mêmes vénèrent *Hazreti Mehem Ana*.

En manière de conclusion, citons ce passage de l'*Oseratore romano* du 24 avril 1954 : La sainte Maison, selon les intentions et les encouragements du Saint-Père, doit être un centre du culte marial unique au monde, où les croyants chrétiens et musulmans, de tout rite et de toute nationalité, pourront se rencontrer pour vénérer la Mère de Jésus et vérifier la prophétie : *Toutes les nations me proclameront bienheureuse !* »

CANADA

Se trouvant à Rome, le 6 avril 1954, lors de la mise en place de la statue de sainte Louise de Marillac (Annales, t. 118, pp. 502-505), M. le chanoine J.-L. Beaumier, Canadien des Trois-Rivières, irrésistiblement songeait à une contemporaine de Mlle Le-gras, à une Ursuline, tourangelles, émigrée jadis au Canada.

La méditation, dans la succession de ses pensées, reliait trois saintes âmes, toutes de générosité : Angèle Mérici (1474-1540), fondatrice des Ursulines, aux multiples ramifications, Louise de Marillac (1591-1660), et Marie de l'Incarnation (1599-1672).

Angèle Mérici, née en 1474, à Desenzano, sur les bords du lac de Garde, eut à cœur de fonder, le 25 novembre 1535, à Brescia, une Compagnie des Dames de Sainte Ursule (l'une des Vierges de Cologne), pour l'instruction de la jeunesse. La fondation réussit et elle glorifie le nom d'Angèle, qui, morte le 27 janvier 1540, fut enfin canonisée le 24 mai 1807 (deux cent soixante-sept ans après sa mort, comme Louise le sera deux cent soixante-quatorze années après son décès).

La fête d'Angèle fut étendue à l'Eglise universelle le 11 juillet 1861 ; et sa statue, le 25 juillet 1866, prit place à Saint-Pierre de Rome, dans la galerie des Fondateurs d'Ordres.

Quant à la Tourangelles Marie de l'Incarnation, plus tard Canadienne, il la faut nettement distinguer d'une autre Marie de l'Incarnation : Barbe Avrillot, née à Paris, le 26 février 1566, mariée et devenue la belle Acarie, mère de six fils et de trois filles. Veuve, elle rentre au Carmel, avec ses trois filles, et meurt à Pontoise, le 18 avril 1618, et reçoit les honneurs de la béatification le 5 juin 1791.

Son homonyme en religion, l'Ursuline Marie de l'Incarnation naquit Marie Gruyard, à Tours, le 28 octobre 1599. Elle épousa en 1617 Claude-Jacques Martin, et en eut un fils : Claude, orphelin de père dès octobre 1619. Le 25 janvier 1631, la jeune veuve Martin, entre chez les Ursulines de Tours. Bientôt saisie et poursuivie par des désirs d'apostolat canadien, elle s'embarque à Dieppe, le 4 mai 1639, et arrive à Québec, le 1^{er} août suivant. Là, parmi des effusions et manifestations mystiques, elle se dépense notamment à l'éducation des petites Iroquoises. Les épreuves lui furent surabondantes, mais elle continua courageusement son apostolat et mourut à Québec le 30 avril 1672. Ses écrits retouchés sont publiés à Paris par son fils Claude (1677-1684), et récemment réédités par dom Jamet (1929-1939). Ces œuvres eurent leur part dans le différend Fénelon-Bossuet sur

l'amour pur... *La cause de béatification de Marie de l'Incarnation fut introduite en 1877, et l'héroïcité des vertus proclamée et reconnue le 19 juillet 1911, le même jour que Louise de Marillac (Annales, t. 76, pp. 435-447).*

Cette coïncidence, et en avril 1954, la statue que l'on hisse dans sa niche, provoque aisément les pensées, la méditation du chanoine canadien, plusieurs fois pèlerin du sanctuaire de la rue du Bac, qu'il évoque gentiment comme le « salon de la Sainte Vierge ».

De là ces réflexions sur le sort et le cheminement de trois belles et saintes âmes : Angèle Mérici et son bataillon d'Ursulines ; Louise de Marillac et la Compagnie des Filles de la Charité ; Marie de l'Incarnation et son apostolat canadien.

Sans que le chanoine y fasse allusion, un lien nouveau peut aisément surgir avec les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, que la terre du Canada (voir Annales, t. 112-113, p. 336 ; t. 114-115, pp. 125-126 ; 232-233 ; t. 116, pp. 260-263 ; 287-289), a reçues récemment à Montréal, à Asbestos et à Coaticook. Cette même terre canadienne voit enfin, de nos jours les efforts et le dévouement des blanches cornettes vincentiennes, comme elle a été jadis témoin des promesses, du zèle et de la sainteté de Marie Gruyart, Marie de l'Incarnation, contemporaine de Vincent de Paul et de Louise de Marillac.

F. C.

Le 6 avril 1954, je venais de célébrer la sainte messe au glorieux tombeau du saint Pape Pie X, dans la basilique Saint-Pierre. Assis au pied de l'énorme pilier de Saint-André, je contemplais la belle statue de sainte Angèle Mérici, fondatrice de l'Ordre de Sainte-Ursule. Cette statue occupe une niche dans la seconde galerie des Fondateurs d'Ordres religieux, dans le transept gauche.

A ce moment, au fond de ce même transept, des ouvriers montaient la nouvelle statue de sainte Louise de Marillac. La Fondatrice des Filles de la Charité occupera ainsi la dernière niche vide dans Saint-Pierre. A la vue de ces deux saintes fondatrices et du corps de saint Pie X, devant lequel je venais de célébrer la sainte messe, je n'ai pu m'empêcher de joindre à ces glorieux noms celui de la vénérable *Marie de l'Incarnation*. Car il y a une étroite relation entre ces quatre saints personnages. Tout m'invitait donc à une bienfaisante méditation.

La place d'honneur que sainte Angèle Mérici occupe à Saint-Pierre, dans la galerie des Fondateurs, elle la doit à l'infatigable apôtre des Ursulines au siècle dernier, M. l'Abbé Richaudeau. Cette statue que j'ai sous les yeux est là depuis 1866. L'installation de sainte Angèle dans la basilique vaticane est l'un des plus glorieux épisodes qui illustrent *l'histoire des origines de l'Union Romaine des Ursulines*.

Nommé aumônier des Ursulines de Blois en 1849, M. l'Abbé Richaudeau devint en peu de temps un fervent admirateur de sainte Angèle. Canonisée en 1807, sainte Angèle était encore peu connue en dehors des maisons des Ursulines. La première tâche que s'imposa M. Richaudeau fut de faire connaître la sainte Fondatrice des Ursulines à l'égal des autres fondateurs d'Ordres religieux. En moins de deux ans (1859-1861), le culte de sainte Angèle entra dans la liturgie romaine, et sa fête était étendue à

l'Eglise universelle. Ce premier point gagné, « il faut maintenant, ajoutait M. Richaudeau, que sainte Angèle ait sa statue dans la Basilique vaticane à côté des autres fondateurs d'Ordres. » Il fallut cinq ans au zélé fils adoptif de sainte Angèle pour réussir cette seconde étape dans le développement du culte à la Mère commune de toutes les Ursulines. Dans sa circulaire du 14 août 1866, M. Richaudeau commentait ainsi un événement tout récent : « Le 25 juillet, la statue de votre sainte Fondatrice a été placée à Saint-Pierre de Rome. Quel honneur pour votre saint Ordre ! Et quel immense avantage ! Est-ce que ce magnifique monument ne sera pas comme une prière continuelle ? ... » « Que toutes les Ursulines, ajoutait-il, soient pénétrées d'une picuse et sainte ardeur, comme si une seule âme vivifiait votre Ordre tout entier, comme si un seul cœur battait d'amour pour sainte Angèle, dans la poitrine de toutes ses filles. » La Révérende Mère Marie-Vianney Boschet, dans son livre *Les Origines de l'Union Romaine*, écrit avec à-propos : « L'entente commença au sujet de sainte Angèle. Ce fut l'amorce dont la Providence se servit pour leur faire goûter l'union affective et désirer l'union effective. L'amour de sainte Angèle et le zèle pour sa gloire et celle de son Ordre sont le fond et l'arrière fond de toute la préparation providentielle de l'Union Romaine. »

L'infatigable apôtre de sainte Angèle ne pouvait séparer la Mère de sa fille de prédilection, *Marie de l'Incarnation*. En 1874, au moment où la Cause de la Servante de Dieu était introduite à Rome, M. Richaudeau exprimait son étonnement devant le morne oubli qui couvrait cet astre de sainteté. « On se demande comment cette femme étonnante, qui avait fait l'admiration d'une partie de l'Amérique et de la France entière, a pu tomber dans un tel oubli, que bien des monastères d'Ursulines n'avaient jamais entendu parler d'elle depuis la grande Révolution. A Tours même, on ignorait son existence. M. l'Abbé Bourassé, chanoine de Tours, l'un des prêtres les plus savants et les plus érudits qu'il y eût en France (mort en 1870), ignorait, il y a dix ans, qu'il eût existé une Marie Guyart. »

Pendant que, sous l'influence de ces souvenirs, je contemplais la statue de sainte Angèle, j'entendais le grincement d'une chaîne glissant sur une poulie, dans le transept gauche de la Basilique. Les ouvriers achevaient de monter la belle statue de marbre de sainte Louise de Marillac, dans la niche qu'elle devait désormais occuper. La Fondatrice des Filles de la Charité voisinerait donc avec sainte Angèle Mérici. Elle rejoint la Mère après avoir été la compagne de la fille, Marie de l'Incarnation. Il est intéressant de nous rappeler ici comment Louise de Marillac et Marie de l'Incarnation furent deux « sœurs jumelles » au moment où l'Eglise publiait l'héroïcité de leurs vertus, le 19 juillet 1911. J'emprunte à la *Semaine religieuse de Montréal* (14 août 1911), le récit suivant :

« Nous publions aujourd'hui le décret qui a été lu au nom et en présence du Pape, au palais du Vatican, le 19 juillet dernier, par lequel Sa Sainteté déclare que la vénérable Marie de l'Incarnation, notre Thérèse du Canada, comme avait dit Bossuet, a pratiqué à un degré héroïque, les vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité, et les vertus cardinales, la prudence, la justice, la tempérance et la force. Nos lecteurs voudront lire avec soin ce document nouveau qui projette quelque chose de la lumière des saints sur les origines de notre histoire. »

L'archevêque de Montréal, Mgr Bruchési, fut l'orateur de prononcer le discours de remerciement en présence du Saint-Père, des Eminentissimes Cardinaux et des membres des Congrégations romaines. Voici une partie de ce discours :

« Très Saint-Père,

« Serait-il téméraire de voir une intention tout divine de la Providence, dans la coïncidence qui réunit aujourd'hui, pour recevoir les mêmes honneurs du Chef visible de l'Eglise, les deux illustres servantes de Dieu : la Vénérable Louise de Marillac-Légras et la Vénérable Marie de l'Incarnation ? Elles seraient si parfaitement sœurs par leur origine, la carrière admirablement seconde qu'elles ont fournie, les œuvres qu'elles ont laissées et les vertus dont Votre Sainteté proclame l'héroïsme ! Toutes deux sont filles de France. Elles naissent à la fin du XVI^e siècle, à deux ans d'intervalle, et à douze ans de distance se succèdent dans la tombe. Toutes deux, dans leur jeunesse, se distinguent par un tendre amour pour les pauvres, se sentent attirées vers et vers religieuse, et cependant, embrassent l'état du mariage pour servir à leurs directeurs spirituels. Ce sont des épouses et des mères modèles, en qui apparaît la femme forte de l'Ecriture. Elles ont chacune un fils. Celui de Louise de Marillac-Légras devient conseiller du roi à la Cour des Monnaies ; celui de l'épouse de M. Martin entre dans l'Ordre de saint Benoît. Devenues veuves l'une et l'autre, elles se donnent irrévocablement au Christ, et ne vivront plus que pour lui. » « Très Saint-Père, poursuit Mgr Bruchési, les Filles de la Charité, les Ursulines de Québec et toute la famille de sainte Angèle dans les deux mondes partagent en ce moment le même cantique d'action de grâces. Je regarde comme un insigne honneur d'avoir été appelé à interpréter leurs sentiments de reconnaissance profonde envers votre Sainteté. La France et la nation canadienne, la mère et la fille, s'unissent dans un même transport de sainte allégresse en vous glorifiant deux vies si pures et si entièrement vouées aux pauvres, aux humbles, aux souffrants de la terre, et elles prient ardemment le Seigneur de leur permettre d'entendre bientôt Votre saint auguste proclamer « Bienheureuse » Louise de Marillac-Légras et Marie de l'Incarnation... »

Le Saint Pontife Pie X, s'excusant de ne pouvoir parler à ce moment, parce qu'il souffrait de bronchite, fit lire son discours, qui commençait ainsi : « Il semble vraiment, comme vient de le dire Votre Grandeur, que la Providence, sans aucun calcul de notre part, a choisi le même jour pour glorifier ces deux Servantes de Dieu. Bien qu'appartenant à deux familles religieuses distinctes, leur vie, leur générosité, les œuvres de religion et de charité auxquelles elles se sont consacrées, les rendent semblables à deux palmiers qui donnent un même fruit, à deux fleurs qui, sur des tiges différentes, répandent autour d'elles le même suave parfum, à deux étoiles qui font partie de constellations diverses et qui envoient la même lumière... »

« Je me félicite donc avec vous, chères Filles, de ces nouvelles protectrices que vous avez au ciel pour obtenir les grâces et les grâces capables de soutenir votre faiblesse dans votre sainte mission... Les prières et les exemples de Louise de Marillac et de Marie de l'Incarnation feront comprendre au monde que la civilisation ne se propage pas par l'école laïque, par le féminisme, par la revendication de droits sans devoirs, en toute-

versant l'œuvre divine de la création, mais en mettant à la base de toutes choses Dieu et la doctrine que nous a enseignée Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous en avons la confiance : la glorification de ces deux Servantes de Dieu répandra dans le monde la connaissance de l'esprit dont elles furent animées... »

Après ces augustes paroles du Saint Pontife, le rédacteur de la *Semaine Religieuse de Montréal* ajoute : « *Le nouvelliste romain (de l'Osservatore), à qui nous avons emprunté le récit de cette fête touchante, ajoute qu'après que des copies des Décrets eussent été distribuées, chacun s'en est allé emportant un avant-goût des célébrations qui attendent dans un avenir plus ou moins rapproché la béatification des deux héroïnes. Il nous paraît que les Canadiens qui étaient là, ont dû emporter, eux, un souvenir particulièrement ému.* »

Depuis lors, la Vénérable Louise de Marillac a continué sa glorieuse ascension. Béatifiée le 9 mai 1920, elle fut canonisée par Sa Sainteté Pie XII, le 11 mars 1934. Compagne de Marie de l'Incarnation pour la « *vénéralité* », elle a rejoint sainte Angèle Mérici, avec les autres Fondateurs, dans la Basilique Vaticane.

De son côté, le Pape qui avait si bien parlé des deux Vénérables, et qui, sans aucun doute, souhaitait plus que tout autre leur glorification dans l'Eglise, est monté, lui aussi sur les autels. Depuis lors (1911), nous avons saint Pie X, après sainte Louise de Marillac.

Au sein de cette gloire fulgurante de la sainteté, reconnue authentiquement et infailliblement par l'Eglise, que devenait Marie de l'Incarnation ? La *Thérèse du Canada* aurait-elle été oubliée ? Pas du côté de Dieu ou de l'Eglise : Dieu ne peut oublier ses amis, ses bienheureux. A-t-elle été surprise du triomphe subséquent de ses célestes amis ? Non pas. Elle a approuvé tout ce que l'Eglise a fait. S'est-elle attristée ? Impossible ! La gloire des autres est son bonheur. Sa sainteté aurait-elle diminué ? Loin de là ! Marie de l'Incarnation est aussi sainte en 1954 qu'en 1911 ou à sa mort, en 1672. On ne parlait alors que de « *sainteté* » et de « *miracles* » innombrables. Le Décret sur l'héroïcité des vertus dit : « *Sa réputation de sainteté, en même temps que le bruit de ses miracles, augmenta tellement d'âge en âge, qu'on institua par trois fois, selon le mode usité, devant la Sacrée Congrégation des Rites, le procès des vertus de la Vénérable Servante de Dieu.* »

Devant ces heureux événements, fruit de la Providence divine, Marie de l'Incarnation, avec une humilité et une sérénité toute céleste, pouvait répéter le mot du psalmiste : « *Exspectans expectavi...* » (ps. 39), qu'on pourrait traduire librement : « *J'ai attendu en attendant...* » Dans cette attente mystérieuse, nous adorons les secrets desseins de Dieu sur cette sainte âme. Et nous le faisons avec foi et sans hésitation. Mais, en dehors de l'action de Dieu, Marie de l'Incarnation, du haut du ciel, n'attendrait-elle pas une réponse de la terre ?

Au témoignage du vénérable Mgr de Laval, « *Dieu avait donné à Marie de l'Incarnation la plénitude de l'esprit de son Institut* ». C'est là un grand éloge en peu de mots, et rendu par un évêque contemporain qui, lui aussi, jouit d'une réputation de sainteté. Héritière de l'esprit de la Fondatrice, la Servante de Dieu a compris, plus que tout autre, et cela dès le XVII^e siècle,

la nécessité de faire le rapprochement des maisons des Ursulines. En 1639, avant même de venir au Canada, Marie de l'Incarnation partageait l'avis de ceux qui désiraient « une union générale de toutes les Ursulines de France ». Plusieurs fois, dans sa correspondance, elle parle de ce problème qui semble presque la hanter. Voici quelques lignes qui résument sa pensée et résonnent comme un testament : « En sa dernière maladie, écrit Dom Claude, elle donna charge à une religieuse de mander en France, qu'elle voyait tant de biens dans cette union générale, qu'elle mourait dans l'espérance qu'elle se ferait un jour ; qu'à la vérité, il y avait des difficultés, mais qu'elles n'étaient pas si grandes qu'elles ne se pussent surmonter, si toutes voulaient relâcher quelque chose de leurs propres intérêts ; qu'il n'y avait pas une congrégation où il n'y eût quelque chose de bon et quelque chose de défectueux, et que, prenant de toutes ce qu'il y a de fort et de solide, l'on en pourrait faire une qui serait accomplie et sans défaut ». Il me semble que s'applique ici à la perfection le mot de Dom Jamet à l'adresse de la Vénérable : « Son génie est en effet un génie pratique, concret, positif ».

Ces quelques lignes nous apprennent quelle vision d'avenir Marie de l'Incarnation entretenait pour tout l'Ordre de Sainte-Ursule. La sainte Fondatrice Angèle Mérici, avait eu l'intuition d'un grand principe d'adaptation, qui a fait évoluer l'Ordre des Ursulines jusqu'à l'Union Romaine, réalisée il y a plus d'un demi-siècle. De son côté, la fille spirituelle de sainte Angèle, Marie de l'Incarnation qui, redisons-le avec Mgr Laval, avait reçu de Dieu « la plénitude de l'esprit de son Institut », n'aurait consenti à quitter son paradis du Canada — paradis de croix et d'épreuves — que « pour travailler, écrivait-elle, à l'union de nos Congrégations ; car, pour une si sainte œuvre, je sacrifierais tout, excepté de me damner et de pécher ».

Ces pensées nous invitent à la réflexion. A-t-elle été vraiment comprise ? N'a-t-on pas oublié ce qui était, chez elle, plus qu'un désir vague, une vision nette et une volonté arrêtée sur son saint Ordre ? Il est bon de noter ici que les Filles de Marie de l'Incarnation ont fait avancer la cause de leur Mère en se groupant dans l'Union Canadienne des Ursulines, en juin 1953. Il reste un second pas à franchir, celui qui les introduira dans « l'Union générale » des Ursulines.

Du haut du ciel, Marie de l'Incarnation doit contempler avec un agréable sourire cette marche ascendante, qui ne peut qu'attirer les faveurs de Dieu sur toute la grande famille des Ursulines.

Comme conclusion pratique, souhaitons que tous les dévots amis de Marie de l'Incarnation, qui désirent ardemment sa béatification, fassent passer désormais leurs prières et supplications par les amis célestes de la Servante de Dieu : sainte Angèle Mérici, saint Pie X, sainte Louise de Marillac. Nous verrons ainsi bientôt se lever le jour de sa glorification dans l'Eglise.

LE CALENDRIER LITURGIQUE
DE LA CONGREGATION DE LA MISSION
ET DE LA COMPAGNIE DES FILLES DE LA CHARITE
(Collaboration au *Missel Feder*)

Parmi les nombreux Missels français (1), qui se recommandent à la faveur des fidèles, à côté de ceux de dom Lefebvre, de Hautecombe, de Clervaux, etc., celui du P. Feder, s'est lui aussi, fait un nom et une clientèle. Approuvé par le Centre de Pastorale liturgique, sa conception, ses traductions surtout, le mettent nettement à la portée des fidèles de notre temps. En fait, cet ouvrage est le produit de toute une équipe de collaborateurs liturgistes, curés et vicaires.

La maison Maine de Tours, lui a donné une remarquable présentation : typographie, claire et aérée, dans la note moderne.

Suivant l'inévitable technique de tous ces livres du fidèle, chaque dimanche, chaque fête, chaque texte liturgique important est commenté par une introduction qui permet d'en mieux saisir la valeur religieuse. La figure des saints notamment est éclairée par quelques notes d'histoire, brèves et précises, qui orientent dans le sens des formules cultuelles.

En marge de la partie universelle du volume, partout utilisé, des *Propres* de diocèse, de famille religieuse, viennent compléter et adapter, sur le plan local, ce *Missel-Vespéral*.

Ainsi pour la Congrégation de la Mission et la Compagnie des Filles de la Charité, un tout récent supplément présente aux usagers du Missel Feder, quelques introductions historico-liturgiques qui, dans leur condensé et leur précision, veulent situer la fête du jour et en faciliter l'utilisation spirituelle. A titre documentaire, les *Annales* insèrent ici ces suggestives introductions, ces *chapeaux*. Ces notes *situent* les fêtes des bienheureux et saints de la famille de saint Vincent de Paul : explication de la vie et de l'héroïsme de ces nobles âmes : quelques-unes parmi tant d'autres...

F. C.

27 novembre. — Parmi les multiples manifestations de la Vierge à Sœur Catherine Labouré (1806-1876), celle du 27 novembre 1830, samedi avant le premier dimanche de l'Avent, demeure une des plus célèbres et des mieux connues. C'est la vision qu'a popularisée la Médaille miraculeuse : la Vierge a les mains étendues, chargées de rayons, tandis que l'entoure l'invocation devenue familière : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

Cette apparition de Marie fut, dès le mois de juin 1832, divulguée par la frappe des quinze cents premières Médailles miraculeuses. Depuis, des millions d'exemplaires, en toutes langues, en tous pays, ont contribué pour leur part à répandre la dévotion envers l'Immaculée Conception, proclamée dogme de foi le 8 décembre 1854.

Le 26 juillet 1897, le cardinal Richard, archevêque de Paris, au nom du pape Léon XIII, couronna la Vierge du sanctuaire des

(1) M. Louis Kammerer, curé de La Clayette (Bas-Rhin), spécialiste de la question [VI Chroniques], dans la *Maison-Dieu* numéros 34, 39, etc.), présente, analyse et apprécie cent deux missels pour fidèles et cent treize autres missels pour enfants. Richesse et surabondance ! Variété et diversité !

Les Conférences de Saint-Vincent de Paul, fondées en 1833, où se mêlent en leurs origines les noms d'Ozanam, de Sœur Rosalie, etc., ont rendu, pour leur part, familier et mondial le nom et le dévouement de Vincent de Paul, et se font un titre de gloire de suivre les enseignements et les méthodes du grand Saint de la Charité (1581-1660) : « Aïmons Dieu, mes frères, mais que ce soit à la force de nos bras, à la sueur de nos visages. »

Cet esprit et cette vénération inspirent, pour nombre d'âmes, la demande de la Collecte : que l'intercession de saint Vincent nous obtienne de Dieu un quotidien accroissement dans l'amour du Seigneur et dans le dévouement à l'égard de notre prochain. Cette charité puise sa force dans l'Hostie, gage de l'immense amour du Christ pour tous les hommes. Cet effort d'imitation nous fera, avec la grâce de Dieu, parvenir à la gloire du ciel.

17 février. — Le bienheureux martyr de ce jour reste un attirant modèle de missionnaire : souriant et généreux apôtre qui termine par le martyre quelque trente ans de courageux apostolat en Chine.

François-Régis Clet, né à Grenoble le 19 août 1748, est admis chez les Lazaristes à Lyon, le 6 mars 1769. Ordonné prêtre, le 27 mars 1773, il reçoit comme mission le Grand Séminaire d'Annecy, où il enseigne et dirige durant une quinzaine d'années. En mai 1788, sa nomination comme directeur du Séminaire interne (noviciat) de la Maison-Mère à Paris (l'ancien Saint-Lazare) montre bien la valeur qu'on lui reconnaissait. Peu après, devant les méfaits de la Révolution, il demande de partir pour la Chine. Il quitte donc Lorient le 10 avril 1791 et arrive à Macao le 15 octobre suivant. Gagnant l'intérieur du pays, il se dépense sans compter pour les chrétientés dispersées du Kiangsi et du Houkouang. En ces trente ans de travaux apostoliques, quelle fidélité héroïque au travail quotidien, malgré ses difficultés et ses épreuves.

Arrêté à Kinkiakang, le 6 juin 1819, François-Régis Clet est conduit à Outchangfou, et y reste emprisonné sept mois durant. Condamné, il meurt étranglé, le vendredi 18 février 1820, et reçoit les honneurs de la béatification le 27 mai 1900.

Le long apostolat du bienheureux Clet, poursuivi avec courage et entraîné, en fait une héroïque figure de véritable missionnaire, tout à Dieu. Dans l'épreuve de sa prison, il écrivait encore sereinement et simplement : « Dieu est patient, soyons aussi patients et tenons-nous tranquilles. » La leçon de confiance et d'abandon à la Providence demeure toujours actuelle.

Mardi de la Septuagésime : Oraison de Notre-Seigneur. — La prière instante, prolongée de Notre-Seigneur au Jardin des Olives, caractérise les heures suprêmes de la vie du Sauveur, à la veille de sa mort.

Cette dévotion s'intègre et prend place dans le souvenir de la Passion du Christ que la famille de saint Vincent a adopté spécialement, comme nombre d'autres familles religieuses ; elle est un aspect de cette vénération du Christ souffrant.

« Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit... Jésus s'arrache d'avec ses disciples pour entrer dans l'agonie, il faut s'arracher de ses plus proches et de ses plus intimes pour l'imiter... Jésus était dans l'agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps... Je pensai à toi dans mon ago-

nie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi... Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu me donnes des larmes... »

Le Mystère de Jésus, de Blaise Pascal, est le thème éternel de méditation pour revivre le drame insondable du Calvaire et en tirer profit.

Mardi de la Sexagésime : Commémoration de la Passion. — Dès 1847, sur un exposé et demande du Supérieur général des Prêtres de la Mission, le Pape Pie IX autorisait le scapulaire de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'était une réalisation du souhait manifesté à Sœur Apolline Andriveau (1816-1895), de la maison de Troyes. « Le monde se perd parce qu'il ne pense pas à la Passion de Jésus-Christ ; fais tout pour qu'il y pense, fais tout pour qu'il se sauve. »

Cette dévotion à la Passion fit également ériger la confrérie de la Sainte-Agonie, d'abord établie à Valfleury (Loire), en 1861, puis transférée à Paris, sous la direction du Supérieur général de la Mission. L'Association était alors devenue archiconfrérie (avec faculté d'aggrégations) et fut enrichie de multiples indulgences par divers Brefs des Souverains Pontifes (1862-1895).

Le but et les pratiques de l'Archiconfrérie de la Sainte-Agonie, outre la vénération des souffrances de Notre-Seigneur, sont de prier spécialement afin d'obtenir paix pour l'Eglise, conservation de la foi, cessation des fléaux, grâces pour les agonisants, et, spécialement au terme de leur vie, la conversion des pécheurs endurcis.

3 mars. — Le bienheureux Pierre-René Rogue passa quasi toute sa vie à Vannes, son pays. Il y naissait le 11 juin 1758, et resta fils unique, élevé par une pieuse mère, devenue bientôt veuve.

Pierre-René, ainsi orienté par cette bonne mère, entra au Grand Séminaire de Vannes en 1776 ; il y est ordonné prêtre le 21 septembre 1782, et tout aussitôt est nommé chapelain à l'œuvre des Dames de la Retraite. Le souvenir de ses maîtres du Séminaire, son désir de plus grand renoncement le font regarder bientôt vers la famille de saint Vincent. Admis à Paris dans la Congrégation de la Mission, le 25 octobre 1786, il retourne, après trois mois de noviciat, au Grand Séminaire de Vannes pour y enseigner le dogme. C'est à Vannes qu'il émit ses vœux, le 28 octobre 1788.

La Révolution, étendant ses ravages, l'expulsa du séminaire, fermé fin janvier 1792 ; mais Pierre-René Rogue n'en continua pas moins, à Vannes même, son intrépide apostolat clandestin.

Dans un exercice de ce zèle, alors qu'il portait le Viatique à un malade, il fut arrêté, le 24 décembre 1795.

Interné, il est bientôt jugé et condamné à mort le 2 mars 1796. L'exécution eut lieu le lendemain 3 mars 1796. Il laissait et conservait à Vannes une renommée de saint prêtre, que l'Eglise vint ratifier par la béatification, le 10 mai 1934.

15 mars. — Collaboratrice docile de saint Vincent de Paul (1581-1660), Louise de Marillac trouva dans cette sage direction la paix de l'âme et le sens de sa vie. Née le 12 août 1591, Louise de Marillac connut les épreuves dès son enfance ; mais, très tôt s'appuya sur l'aide de Dieu et aspira à la vie du cloître. Ses

forces ne lui permirent pas de réaliser cet intime appel de sa générosité ; aussi, le 5 février 1613, en l'église Saint-Gervais (Paris), elle épousa Antoine Legras ; elle en eut un fils, Michel, tourment parfois et sollicitude maternelle de son existence. Veuve le 21 décembre 1625, elle trouva dans la direction éclairée de Vincent de Paul le guide sûr et énergique qu'il lui fallait. Sous cette conduite, Mlle Legras trouva son équilibre et son épanouissement dans l'action, dans la visite des Charités (1629). Dès le 29 novembre 1633, Louise de Marillac accueillait ses premières aides : « bonnes filles de villages » et débuts de la Compagnie des Filles de la Charité. Vincent, leur directeur, les aiguillait soigneusement dans ces trois vertus fondamentales de leur Institut : humilité, simplicité, charité. Le 25 mars 1634, Mlle Legras prononçait sa donation définitive au service de Dieu et jusqu'à sa mort, le 15 mars 1660, poursuivait son ascension spirituelle, attentive à l'enseignement de Vincent, le « très honoré Père » des Filles de la Charité.

Leurs emplois, leurs œuvres sont, dès le début, nombreux et variés : les petites écoles (formation et enseignement des classes populaires), la visite des malades à domicile, le souci des pauvres, « nos seigneurs et nos maîtres », les hôpitaux, les enfants trouvés, les œuvres de jeunesse, etc... Toute cette vie de dévouement s'appuie sur les bases solides dogmatiques de la foi, dans le ferme vouloir de poursuivre l'œuvre du Christ. S'inspirant, se revêtant de son esprit, elle puise dans l'oraison et le temps de la prière les forces pour cette action charitable, preuve du véritable amour de Dieu dirigé par l'obéissance et l'abandon à la Providence.

Cette doctrine est détaillée, monnayée et nettement articulée dans les Conférences et Entretiens de saint Vincent : précieux livre de chevet de toute Fille de la Charité. Pour sa part, Louise de Marillac réalisa courageusement cet idéal. Son âme compatit aux misères du pauvre ; elle eut le sens du malheureux et de l'indigent ; elle poursuivait les œuvres de charité (aumônes, secours des abandonnés, etc.) ; elle trouva et reconnut le Christ dans le plus humble de ses frères souffrants.

20 avril : Translation des Reliques de saint Vincent. — Le 28 septembre 1660, le corps de Monsieur Vincent, mort la veille, fut inhumé dans la chapelle de la maison Saint-Lazare, à Paris, proche l'église Saint-Laurent. Lors du procès de la béatification, les formalités préparatoires comportaient l'examen des restes mortels de Vincent de Paul : il eut lieu le 19 février 1712. Le 25 septembre 1729, on rouvrit le cercueil du bienheureux Vincent de Paul qui, un mois plus tôt, avait été proclamé bienheureux à Saint-Pierre de Rome, le 21 août. Après la canonisation, célébrée à Saint-Jean de Latran, le 16 juin 1737, les reliques de saint Vincent furent déposées dans une châsse d'argent et placées sur le rétable de l'autel dédié à saint Lazare. Ce reliquaire rouvert à diverses époques, en 1739, 1747, 1759, fut toujours entouré de filiale vénération. Le 31 août 1792, à la veille de l'expulsion légale des missionnaires de la maison Saint-Lazare, la châsse fut cédée aux Biens nationaux, mais le corps de saint Vincent fut alors caché chez le notaire de la Congrégation de la Mission, où il passa les temps troublés de la Révolution, jusqu'en 1806. Ces restes vénérables furent alors confiés pour vingt-quatre ans aux Filles de la Charité, légalement rétablies depuis 1800 et installées

à Paris, rue du Vieux-Colombier jusqu'en 1815, et alors transférées rue du Bac, leur nouvelle Maison-Mère.

Après des séances de reconnaissance canonique à l'archevêché de Paris (avril 1830), les reliques furent déposées à la cathédrale Notre-Dame. C'est de là qu'on les transporta processionnellement, le 25 avril 1830, en la chapelle de la Maison-Mère des Lazaristes, achevée en 1827. Accueillies par une neuvaine solennelle de prières, ces restes vénérés y sont depuis lors dans une chosse d'argent offerte par une souscription nationale. Peu après cette translation 95, rue de Sèvres, la fête de la Translation fut concédée le 12 mars 1836. D'abord fixée au 26 avril, puis au second dimanche après Pâques, elle est actuellement inscrite au 20 avril. La solennité extérieure se célèbre le deuxième dimanche après Pâques.

Ces cendres sacrées redisent la charitable et admirable bonté de saint Vincent pour les multiples misères de l'homme ; elles encouragent et entraînent dans cette voie royale de la charité : amour de Dieu et celui des hommes.

27 juin. — Dans la maison des Filles de la Charité d'Arras, ouverte du temps de saint Vincent de Paul en 1656, quatre Sœurs furent arrêtées le 14 février 1794, devant le refus des serments qu'on exigeait d'elles mais que réprouvait leur conscience. Elles furent enfermées dans diverses prisons d'Arras. Mandées à Cambrai, le 26 juin 1794, elles y furent le jour-même condamnées et exécutées, non sans avoir assuré, dans leur compatissante charité « qu'elles seraient les dernières victimes ».

Le courageux héroïsme de leur mort en haine de la foi, la charité de leur vie, leur réputation de martyres furent enfin reconnus par l'Eglise, et Benoît XV les a béatifiées le 13 juin 1920.

Le même amour du Christ, la même vocation avait rassemblé ces quatre Vierges martyres. C'étaient :

Marie-Madeleine Fontaine, originaire d'Etrépagny (Eure ; Evreux), 22 avril 1723 ; Fille de la Charité depuis le 9 juillet 1748, et supérieure de la maison.

Marie-Françoise Lanel, d'Eu (Seine-Inférieure ; Rouen), 25 août 1745 ; Fille de la Charité depuis le 10 avril 1764.

Thérèse-Madeleine Fantou, de Miniac-Morvan (Ille-et-Vilaine ; Rennes), 29 juillet 1747 ; Fille de la Charité depuis le 28 novembre 1771.

Jeanne Gérard, de Cumières (Meuse ; Verdun), le 23 octobre 1752 ; Fille de la Charité depuis le 27 septembre 1776.

Ces exemples d'héroïque courage dans le martyre couronnent la charité de toute une vie de dévouement. La participation sacramentelle à l'Eucharistie doit développer en nous la foi agissante et pureté de vie. C'est la demande de l'Eglise en la Postcommunion.

19 juillet. — Patron auprès de Dieu de toutes les œuvres de charité existant dans le monde catholique et qui dérivent de lui de n'importe quelle façon (Bref de Léon XIII), Vincent de Paul fut spécialement animé de l'amour du pauvre, basé sur la charité, l'amour de Dieu.

Vincent naquit le 24 avril 1581, près de Dax, au village de Pouy, qui depuis le 3 décembre 1828, porte officiellement son nom, Saint-Vincent-de-Paul. Il quitte vers 1591 sa campagne na-

tale, reçoit l'ordination sacerdotale à Château-l'Evêque, proche Périgueux (23 septembre 1600) et poursuit ses études à Toulouse, etc... Diverses aventures, selon ses lettres, autographes conservées le mènent en Berbérie (Afrique du nord) et le délivrent de sa captivité de Tunis (1605). Revenu en Avignon en 1607, il part pour Rome et parvient à Paris en septembre 1608 : il a vingt-sept ans. Divers emplois et résidences marquent ces premières années de Paris : aumônerie chez la reine Margot (1610-1612), curé de Clichy (2 mai 1612), de Châtillon-les-Dombes (Ain ; juillet-décembre 1617), aumônerie chez les Gondi (1618-1621), supérieur de la Visitation de Paris (depuis fin 1622 jusqu'à sa mort), et surtout prédications à la campagne depuis le sermon de Folleville (Somme, 25 janvier 1617). Sur ce contact avec les gens des champs, des missions paroissiales l'amènent à signer le 17 avril 1625, le contrat de fondation de la Congrégation de la Mission, qui ajoute bientôt l'œuvre des Ordinands, préparation aux saints Ordres et esquisse de l'œuvre des grands séminaires.

Après un séjour aux Bons-Enfants (1624), devenu en 1707 séminaire Saint-Firmin, Vincent s'établit à Saint-Lazare (1633), d'où l'appellation de Lazaristes. C'est là le quartier général de son œuvre charitable. Il y meurt le 27 septembre 1660 et ses reliques y sont vénérées jusqu'en 1792 ; béatification les 13-21 août 1729, et canonisation le 16 juin 1737, à Saint-Jean-de-Latran.

Service et secours des pauvres, sanctification et instruction du clergé résument en leurs diverses modalités l'enseignement et les exemples vinciens. Cette activité de prêtre fidèle et de piété solide s'alimentent et s'échauffent au foyer de la Messe et de l'Eucharistie, « ce feu qui brûle les poitrines ».

31 juillet. — Né le 9 octobre 1800, à San Fele, au royaume de Naples, Justin de Jacobis est admis dans la Congrégation de la Mission à Naples, le 17 octobre 1818 et reçoit la prêtrise à Brindisi, le 12 juin 1824.

Après quinze ans d'apostolat et de missions paroissiales dans le sud de l'Italie, une nomination de la Propagande l'envoyait, le 10 mars 1839, à la mission d'Abyssinie, comme préfet apostolique d'Ethiopie et régions limitrophes. M. de Jacobis parvint à Adoua, le 29 octobre 1839. Le 10 décembre 1842, il s'établit à Gouala et y groupe quelques centaines de fidèles. Mais la persécution de l'abouna schismatique, après avoir longtemps couvé, se déclare nettement, en 1849. Elle amène, en 1854, et l'arrestation de plusieurs chrétiens et l'expulsion de Mgr de Jacobis dans la direction du Soudan (27 novembre 1854). L'apôtre revient pourtant et lutte pour affermir ses chers néophytes... La mort héroïque de Ghébré-Michaël, le 28 août 1855, le console et tout ensemble le peine.

Mgr de Jacobis poursuit ses rudes efforts et durant de longues années continue son dévouement à Halaï, malgré de multiples angoisses, nombre d'amertumes et quelques défections.

Epuisé par vingt et un ans d'apostolat spécialement rude et pénible, en cette chère Ethiopie, Mgr de Jacobis meurt au cours d'un voyage dans la vallée d'Alligadé, le mardi 31 juillet 1860. Il est inhumé à Hébo où se trouvent toujours son tombeau et ses restes vénérés.

Ses vertus, largement reconnues de son vivant, lui ont aisément mérité, le 25 juin 1939, le titre de bienheureux.

1^{er} septembre. — Bêatifié le 3 octobre 1926, Ghébré-Michaël reste un des fleurons et un héroïque prêtre de cette Mission d'Ethiopie, que pratiquement a fondée le dévouement du bienheureux Justin de Jacobis (1800-1860).

Ghébré-Michaël, « serviteur de l'archange Michel », naît en 1791, au Godjam, province d'Ethiopie. En 1841, il rencontre providentiellement, au Tigré, le servent apôtre Justin de Jacobis, alors en partance pour l'Italie. En sa compagnie, Ghébré-Michaël voit le Pape, Rome et Jérusalem. Il en est remué, et enfin, en février 1844, Ghébré-Michaël, au terme d'une patiente étude et évolution, passe courageusement du monophysisme à la foi catholique. Justin de Jacobis, le 1^{er} janvier 1851, ordonne prêtre Ghébré-Michaël et agréa ses désirs d'être de la famille de saint Vincent : Ghébré se trouvait dans sa soixantaine.

Trois ans plus tard, le ras Théodoros jette en prison, à Gondar, plusieurs membres de la chrétienté abyssine qu'avait réunie Justin de Jacobis. Parmi ces prisonniers, Ghébré-Michaël, dix mois durant, subit les tourments d'une prison obscure et humide. Contraint de suivre la troupe de Théodoros, Ghébré-Michaël, enchaîné, meurt dans le Ouello, au cours d'une marche militaire, le 28 août 1855.

Assoiffé de la vérité qu'il ne trouva pas entière dans les livres et enseignements de son pays ardemment chrétien, Ghébré-Michaël rencontra enfin le Christ dans les entretiens et l'enseignement du bienheureux Justin de Jacobis. Ce vaillant évêque reconnaît et proclame en Ghébré-Michaël, « un génie abyssin, perspicace, droit, actif, exemplaire, qui a toujours cherché dans l'étude la plus sévère la connaissance de la vraie foi. »

C'est cet amour, cette soif de la véritable doctrine du Christ et de son Eglise que tout chrétien doit chaque jour aviver, approfondir et affermir.

3 septembre. — Parmi les victimes des 2 et 3 septembre 1792, à Paris, les Lettres apostoliques du 17 octobre 1926, ont retenu cent quatre-vingt onze noms. Dans le nombre de ces martyre, alors béatifiés, quatre-vingt-quinze ont souffert aux Carmes, trois à la Force, vingt et un à l'Abbaye, et soixante-douze à Saint-Firmin. Cette dernière prison n'est autre que la maison lazariste des Bons-Enfants, dont, le 6 mars 1624, saint Vincent prenait possession. Elle poursuivait son œuvre apostolique dans la formation des clercs et devenait en 1707 le séminaire Saint-Firmin. En 1792, comme plusieurs autres, cette maison religieuse se transformait en prison.

Les massacres de septembre 1792, incidents sanglants de la Révolution à Paris, commencèrent le 2, sur les 14 heures, par les détenus de l'Abbaye (Saint-Germain des Prés). Vers les 16 heures, ce fut le tour des prisonniers de la Force (proche l'église Saint-Paul) et de ceux du couvent des Carmes (de nos jours l'Institut catholique). Le 3 septembre, dès 5 heures et demie du matin, commencèrent les massacres de Saint-Firmin (2, rue des Ecoles, rue du Cardinal-Lemoine).

Les bienheureux Charles Caron et Nicolas Colin, jadis enfants de saint Vincent, et depuis, devenus curés de Collégien, diocèse de Meaux, et de Genevrières, diocèse de Langres, trouvèrent, eux aussi, dans cette maison, la palme du martyre avec leurs confrères lazaristes Jean-Henry Gruyer, et le supérieur de la maison, Louis-Joseph François.

Jean-Henri Gruyer était né à Dôle, le 13 juin 1734, et ordonné prêtre à Saint-Claude ; il fut reçu chez les Lazaristes le 23 janvier 1771 ; il était en 1792 vicaire de Saint-Louis à Versailles.

Louis-Joseph François, né à Busigny (Nord), le 3 février 1751, fut admis le 4 octobre 1766 ; il était supérieur de la maison Saint-Firmin depuis 1788.

Les soixante-douze martyrs de Saint-Firmin furent tous massacrés en définitive pour le refus du serment à la Constitution civile du Clergé.

Aimer l'Eglise, en défendre les droits, vivre courageusement sa foi, reste la leçon quotidienne que, devant le devoir de chaque jour, nous donne en leur héroïsme, l'exceptionnelle générosité des martyrs.

27 septembre : Anniversaire de la mort de saint Vincent de Paul. — *Cette fin précieuse de Vincent de Paul (27 septembre 1660), nous met, devant les yeux et le cœur, les enseignements que redisent les exemples et les paroles de Vincent de Paul, en ces dernières semaines de sa vie. Le Journal des derniers jours de Monsieur Vincent, par Jean Gicquel (Saint Vincent, édition Coste, t. XIII, pp. 175-193), reste toujours émouvant dans sa simplicité et son réalisme de témoignage sans apprêt.*

La fête traditionnelle du 19 juillet, ainsi fixée lors de la béatification en 1729 pour des raisons de convenance pratique, ne peut et ne prétend nullement écarter, pour les enfants de saint Vincent, la signification de cette journée d'une si sainte mort : dies natalis, jour de naissance à la vie céleste.

Concédé par un Décret de la Congrégation des Rites du 15 juin 1822, cet anniversaire éminemment liturgique rappelle et redit le cri final et joyeux de cette grande âme, qui, avant d'expirer, redit et répète gaiement : Confido !

*Confiance et total abandon entre les mains du Seigneur !
« Faisons les affaires de Dieu et il fera les nôtres. »*

7 novembre. — *Jean-Gabriel Perboyre, né à Montgesty (Lot), le 5 janvier 1802, était le cadet de huit enfants ; dans une atmosphère de foi, de piété, il grandit adonné au travail : la garde des troupeaux...*

En automne 1816, il rejoint à Montauban son oncle Jacques qui y dirigeait un petit Séminaire. A la fin de 1817, Jean-Gabriel décide courageusement : je serai missionnaire. Le 15 décembre 1818, il est admis au Séminaire interne de Paris, et le 23 septembre 1826 est ordonné prêtre par Mgr Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, transféré à Montauban. Jean-Gabriel reçoit la prêtrise dans cette chapelle des Filles de la Charité, 140, rue du Bac, où se trouvait alors le corps précieux de saint Vincent de Paul et où, quatre ans plus tard, devaient avoir lieu les manifestations de la Médaille miraculeuse.

Le 21 mars 1835, après un séjour à Saint-Flour (1826) et à Paris (1832), il part du Havre pour la mission de Chine qu'il avait souhaitée ; le 29 août, il débarque à Macao, et dès le 21 décembre, se dirige vers Hankow et le Houpé.

Après des travaux apostoliques dans le Honan (1836), il est trahi et arrêté en septembre 1839. Sa prison est celle d'Outchang-fou, tout comme le bienheureux Clet, son aîné (18 février 1820).

En décembre 1839, Jean-Gabriel est jugé, condamné à la strangulation ; l'exécution a lieu le vendredi 11 septembre 1840.

Cette mort héroïque « suspendu, semblant à genoux sur une croix » termine brusquement quatre ans d'apostolat et récompense sa vertu que vient reconnaître la béatification, le 10 novembre 1889. Cette vie réalise et illustre la parole de Jean-Gabriel en ses dix-huit ans : « Oh ! qu'elle est belle, cette croix plantée au milieu des terres infidèles et souvent arrosée du sang des apôtres de Jésus-Christ ! »

AMÉRIQUE CENTRALE

M. JEAN THAUREAUD †

6 novembre 1874-1^{er} mars 1955

La Province d'Amérique Centrale vient de perdre son doyen d'âge, « le bon Père Jean », M. Thaureaud : ouvrier de la première heure, dans les missions du Salvador (1) pendant un quart de siècle, constructeur de la « Casa-Mission » d'Alegria et de la nouvelle maison de San-Jaccinto à San Salvador, fondateur de notre Ecole apostolique. Sa forte constitution d'authentique compatriote de Vercingétorix lui a permis un travail de plus d'un demi-siècle. Missionnaire dont le zèle apostolique, la piété sacerdotale et un dynamisme peu commun en pays tropical, ont fait de lui un « factotum » de l'Eglise, de la petite Compagnie et de la province, en particulier au Salvador.

Tout à tour missionnaire, supérieur et professeur de l'Ecole apostolique, aumônier de la Maison nationale de l'enfance, qui abrite un millier de garçons et de filles, prédicateur réputé et recherché pour les retraites sacerdotales, il fut le conseiller et père spirituel de maintes Filles et Dames de la Charité. Maître d'œuvres et artisan inné, chasseur qui, selon l'expression du pays, « mettait la balle là où il avait mis l'œil », et qui aux jours de repos entre deux missions, nous fournissait volaille et venaison désirables, y compris de bonnes tranches de boa et de crocodile. Ami des lettres, physicien, chimiste, voire astronome (qui réveillait ses confrères en pleine nuit pour leur faire admirer les merveilles de *Bételgeuse* !) et, par-dessus le marché, infirmier et médecin de ses Confrères et de ses élèves, le Père Jean cumulait les offices et pratiquait arts et sciences avec une réelle compétence. A ses quarts d'heure d'indifférence, nous l'avons vu et entendu jouer du violon, du hautbois, de la clarinette et du clairon avec la même facilité qu'il jouait de l'harmonium. Bref, une vie de quatre-vingts ans particulièrement féconde en un pays où le thermomètre oscille entre 25 et 30° centigrades toute l'année et où le travail demande une force de

(1) Né à Ris (Puy-de-Dôme), le 6 novembre 1874, M. Jean Thaureaud fut élève de l'Ecole apostolique du Berceau. Reçu à Dax, le 4 octobre 1894, il y fut ordonné prêtre le 17 juin 1904 par le Lazariste, Mgr Jacques Thomas. Placé au Guatemala en 1900, M. Jean Thaureaud fut envoyé en 1904, au San Salvador (34.126 kilomètres carrés), où il se dépensa en diverses fonctions. (Cf. *Annales*, 1907, pp. 234-237). Il y est mort le 1^{er} mars 1955.

volonté exceptionnelle pour ne pas céder au « farniente » endémique sous le soleil brûlant des tropiques.

Combien a joui le grand cœur du Père Jean pendant sa longue vie de missionnaire et combien il a fait jouir ses ouailles par l'attrait de sa personne, la douceur de ses conversations, l'onction de ses sermons, conformes à la « petite méthode » si recommandée par saint Vincent. « *Grand missionnaire du Salvador* » ! Que de fois nous sommes restés suspendus à ses lèvres en l'entendant prêcher. Quel plaisir pour nous de constater que sa parole éclairait l'intelligence, redressait la volonté de ses auditeurs, à tel point qu'ils se disaient les uns aux autres presque à haute voix : « *Rendons les armes une fois et confessons-nous, c'est ce brave Père qui nous le dit !* » Et lorsqu'il tonnait contre certains désordres et jetait en enfer les scélérats qui en étaient les auteurs, en ajoutant que lui-même, malgré son caractère sacerdotal et les grâces reçues, pouvait se damner, plus d'un auditeur se disait à lui-même : « *Mon vieux, si ce brave Père se damne, nous autres où irons-nous ?* »

Et c'est ainsi que le Père Jean, pendant plus d'un demi-siècle d'apostolat, a délivré de l'enfer et envoyé au ciel des milliers d'âmes qui béniront son nom pour tout ce qu'il a fait pour elles dans cette vallée de larmes.

Et à propos de larmes, qu'il nous soit permis de dire que la carrière de notre défunt, n'en a pas été privée. Plus d'une fois nous l'avons vu pleurer, abattu par le paludisme, par la mort des siens ou par des déceptions qu'il n'avait pas même soupçonnées. Optimiste par nature, convaincu que la parole de Dieu est un glaive à deux tranchants et que le bon exemple entraîne les plus rebelles, l'inexorable expérience lui a montré que l'ivraie abonde à côté du bon grain et que la conversion des pécheurs est œuvre exclusive de la grâce. Le « *compelle intrare* » qu'il mettait en pratique pour donner à l'Eglise de bons et nombreux ministres lui a causé des déboires tels que tout autre que lui aurait lâché le manche de la charrue et regardé en arrière. Lui, grâce à ses « illusions » ne se décourageait jamais. « *Cultivons-les toujours ces bonnes illusions, malgré et contre tout, car elles sont pour nous, missionnaires, ce que les ailes sont pour l'oiseau et les roues pour la voiture.* »

Propagandiste de la Bonne Presse et ennemi déclaré des mauvaises lectures et des journaux irrégieux et immoraux, il s'est vu insulté et même souffleté, sans se défendre ni proférer une plainte, quand tout autre que lui, avec la force herculéenne que Dieu lui avait donné, aurait, d'un coup de poing, fait mordre la poussière à l'assaillant.

Son attaché à la Congrégation qu'il a honorée soixante ans durant, était proverbiale parmi ses confrères. Il ne comprenait pas qu'on puisse abandonner une telle mère. Humble sans affectation, pur comme un ange dans ses actes, ses paroles et ses écrits, cordial, prudent, affable, dévoué, ami des pauvres et pauvre lui-même, se contentant d'une pauvre table, d'une pauvre cellule et d'un pauvre habit, il laissait à ses confrères ce qu'il y avait de mieux et gardait pour lui ce qu'il y avait de pire.

Séparé du bon Père depuis quinze ans, celui qui écrit ces lignes et que le bien-aimé défunt appelait familièrement « *sa vieille branche* », craignait de ne plus le revoir en ce monde. Il ne l'a plus revu, en effet, mais la bonne Providence a voulu qu'il

se trouvait à ses funérailles à son retour au Panama, à Panama. Arrivé trop tard pour la Messe solennelle célébrée par M. Humberto Lara, Visiteur, devant une assistance qui débordait de tous côtés, nous avons accompagné le corps de notre défunt, depuis la sortie de l'église San-Jacinto jusqu'à sa dernière demeure au cimetière de San Salvador. Le corps en son cercueil fut porté par ses amis sur un bancrouet d'un bout à l'autre et sous un soleil de feu, tous les hommes du sexe et les dames et demoiselles sans aucune ombrelle. C'était une véritable agonie au cimetière. Mgr Pannier, ami et mentor de la Société Languedocienne, a prononcé une oraison funèbre qui a fait pleurer des centaines d'assistants et en particulier le pauvre d'Argemont dont le cher défunt avait été l'ami et le père pendant vingt-cinq ans. Un des nôtres employés de la « Casa Mariana de la Cruz », le Docteur Gamboa, a lu un discours émouvant, de même qu'a touché l'allocution du grand ami des « Primitivos », M. Antoine Medrano. Tous les journaux et revues du pays ont rendu l'éloge du grand missionnaire.

Il est mort à l'âge de quatre-vingt ans et quelques mois après avoir reçu les sacrements des mains de Mgr R. Pannier, et de son confesseur le Père Phila, après deux ans de maladie, supportée avec une patience héroïque. Les malades dont il était le porte-étendard et le chef ne se verraient plus sur son tricycle, à travers les rues de San Salvador. Les moines du Calvaire, de La Chandelero et de San Jacinto ne recevraient plus de sa main toutes sortes de franchises : les responsables de l'Hospice National d'apprendraient sans ses secours de cinéma qu'il leur donnait fréquemment ; les malades au mariage chrétien, à court d'argent, ne l'auraient plus à leur service pour bénir leur union *pro Deo*, et les parents ne seraient plus si longtemps le Vincent de Paul de San Jacinto, dont la manière de donner vaait souvent mieux que ce qu'il donnait, parce qu'il était pauvre lui-même et que ses goûts ne changeaient pas.

Adieu, donc, bon Père Jean, au revoir à bientôt, car votre « vieille branche » ne peut que tarder à vous suivre. Priez pour lui et pour tous ceux qui vous ont admiré et aimé, afin que tous nous puissions vous rejoindre et figurer à vos côtés au milieu des phalanges de la Mission du ciel.

Panama, mars 1955.

Antoine CONTR,
I.p.d.l.m.

LE SÉMINAIRE DE SARLAT

Parmi les maisons de la Congrégation de la Mission ouvertes sous le généralat de M. Edme Jolly (1673-1697), la seule énumération des séminaires de France, alors pris en charge, donne une idée de l'élan constructif d'alors : Saint-Flour, Sens, Arras, Béziers, Aleth, Beauvais, Tours, Auxerre, Chartres, Poitiers, Digne, logne-sur-Mer, Châlons-sur-Marne, Bayeux, Sarlat, Bordeaux, Pau, Saint-Pol-de-Léon. Or ces séminaires s'ajoutent à d'autres maisons : Versailles (paroisse et chapelle royale), Rochefort, Manosque, Angers, Dijon, Saint-Cloud, Saint-Cyr, Notre-Dame

volonté exceptionnelle pour ne pas céder au « farniente » endémique sous le soleil brûlant des tropiques.

Combie

l'opéra vie

pa
l'o
re
va
en
sa
au
qu
no
coi
éta
tèr
au
se

siè
lie
poi

la
foi
mo
sou
Die
tra
l'iv
péc
qu
non
que
arri
« C
tou
son

mat
s'est
une
que
la p

durs
pas
tatic
écrit

pauvre lui-même, se contentant d'une pauvre table, d'une pauvre cellule et d'un pauvre habit, il laissait à ses confrères ce qu'il y avait de mieux et gardait pour lui ce qu'il y avait de pire.

Séparé du bon Père depuis quinze ans, celui qui écrit ces lignes et que le bien-aimé défunt appelait familièrement « sa vieille branche », craignait de ne plus le revoir en ce monde. Il ne l'a plus revu, en effet, mais la bonne Providence a voulu qu'il

se trouvât à ses funérailles, à son retour du Guatemala, à Paris. Arrivé trop tard pour la Messe solennelle célébrée par



CORRECTION

THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING

RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY

CORRECTION

~~Parmi les maisons de la Congrégation de la Mission ouvertes~~
sous le généralat de M. Edme Jolly (1673-1697), la seule énumération des séminaires de France, alors pris en charge, donne une idée de l'élan constructif d'alors : Saint-Flour, Sens, Arras, Béziers, Aleth, Beauvais, Tours, Auxerre, Chartres, Poitiers, Boulogne-sur-Mer, Châlons-sur-Marne, Bayeux, Sarlat, Bordeaux, Pau, Saint-Pol-de-Léon. Or ces séminaires s'ajoutent à d'autres maisons : Versailles (paroisse et chapelle royale), Rochefort, Manosque, Angers, Dijon, Saint-Cloud, Saint-Cyr, Notre-Dame-

volonté exceptionnelle pour ne pas céder au « farniente » endémique sous le soleil brûlant des tropiques.

Combien a joui le grand cœur du Père Jean pendant sa longue vie de missionnaire et combien il a fait jouir ses ouailles par l'attrait de sa personne, la douceur de ses conversations, l'onction de ses sermons, conformes à la « *petite méthode* » si recommandée par saint Vincent. « *Grand missionnaire du Salvador* » ! Que de fois nous sommes restés suspendus à ses lèvres en l'entendant prêcher. Quel plaisir pour nous de constater que sa parole éclairait l'intelligence, redressait la volonté de ses auditeurs, à tel point qu'ils se disaient les uns aux autres presque à haute voix : « *Rendons les armes une fois et confessons-nous, c'est ce brave Père qui nous le dit !* » Et lorsqu'il tonnait contre certains désordres et jetait en enfer les scélérats qui en étaient les auteurs, en ajoutant que lui-même, malgré son caractère sacerdotal et les grâces reçues, pouvait se damner, plus d'un auditeur se disait à lui-même : « *Mon vieux, si ce brave Père se damne, nous autres où irons-nous ?* »

Et c'est ainsi que le Père Jean, pendant plus d'un demi-siècle d'apostolat, a délivré de l'enfer et envoyé au ciel des milliers d'âmes qui béniront son nom pour tout ce qu'il a fait pour elles dans cette vallée de larmes.

Et à propos de larmes, qu'il nous soit permis de dire que la carrière de notre défunt, n'en a pas été privée. Plus d'une fois nous l'avons vu pleurer, abattu par le paludisme, par la mort des siens ou par des déceptions qu'il n'avait pas même soupçonnées. Optimiste par nature, convaincu que la parole de Dieu est un glaive à deux tranchants et que le bon exemple entraîne les plus rebelles, l'inexorable expérience lui a montré que l'ivraie abonde à côté du bon grain et que la conversion des pécheurs est œuvre exclusive de la grâce. Le « *compelle intrare* » qu'il mettait en pratique pour donner à l'Eglise de bons et nombreux ministres lui a causé des déboires tels que tout autre que lui aurait lâché le manche de la charrue et regardé en arrière. Lui, grâce à ses « *illusions* » ne se décourageait jamais. « *Cultivons-les toujours ces bonnes illusions, malgré et contre tout, car elles sont pour nous, missionnaires, ce que les ailes sont pour l'oiseau et les roues pour la voiture.* »

Propagandiste de la Bonne Presse et ennemi déclaré des mauvaises lectures et des journaux irréguliers et immoraux, il s'est vu insulté et même souffleté, sans se défendre ni proférer une plainte, quand tout autre que lui, avec la force herculéenne que Dieu lui avait donné, aurait, d'un coup de poing, fait mordre la poussière à l'assaillant.

Son attaché à la Congrégation qu'il a honorée soixante ans durant, était proverbiale parmi ses confrères. Il ne comprenait pas qu'on puisse abandonner une telle mère. Humble sans affectation, pur comme un ange dans ses actes, ses paroles et ses écrits, cordial, prudent, affable, dévoué, ami des pauvres et pauvre lui-même, se contentant d'une pauvre table, d'une pauvre cellule et d'un pauvre habit, il laissait à ses confrères ce qu'il y avait de mieux et gardait pour lui ce qu'il y avait de pire.

Séparé du bon Père depuis quinze ans, celui qui écrit ces lignes et que le bien-aimé défunt appelait familièrement « *sa vieille branche* », craignait de ne plus le revoir en ce monde. Il ne l'a plus revu, en effet, mais la bonne Providence a voulu qu'il

se trouvât à ses funérailles, à son retour du Guatemala, à Panama. Arrivé trop tard pour la Messe solennelle célébrée par M. Humberto Lara, Visiteur, devant une assistance qui débordait de tous côtés, nous avons accompagné le corps du cher défunt, depuis la sortie de l'église San-Jacinto jusqu'à sa dernière demeure au cimetière de San Salvador. Le corps du bon Père a été porté par ses amis sur un parcours d'un long kilomètre et sous un soleil de feu, tous les hommes nu-tête et les dames et demoiselles sans aucune ombrelle. C'était une véritable apothéose. Au cimetière, Mgr Plantier, ami et bienfaiteur de la famille Vincentienne, a prononcé une oraison funèbre qui a fait pleurer des centaines d'assistants et en particulier le millier d'orphelins dont le cher défunt avait été l'aumônier et le père pendant vingt-cinq ans. Un des hauts employés de la « Casa nacional del Niño », le Docteur Gamboa, a lu un discours émouvant, de même qu'a touché l'allocution du grand ami des « Paulinos », M. Antoine Medrano. Tous les journaux et revues du pays ont redit l'éloge du grand missionnaire.

Il est mort à l'âge de quatre-vingts ans et quelques mois après avoir reçu les sacrements, des mains de Mgr B. Plantier, et de son confrère le Père Pinto, après deux ans de maladie, supportée avec une patience héroïque. Les motoristes, dont il était le porte-étendard et le chef, ne le verront plus sur son tricycle, à travers les rues de San Salvador. Les mioches du Calvaire, de La Chandeleur et de San Jacinto ne recevront plus de sa main toutes sortes de friandises : les orphelins de l'Hospice National n'applaudiront plus aux séances de cinéma qu'il leur donnait fréquemment ; les candidats au mariage chrétien, à court d'argent, ne l'auront plus à leur service pour bénir leur union *gratis pro Deo*, et les pauvres du quartier pleureront longtemps le *Vincent de Paul de San Jacinto*, dont la manière de donner valait souvent mieux que ce qu'il donnait, parce qu'il était pauvre lui-même, et que les quêteurs ne chômaient pas.

Adieu, donc, bon Père Jean, ou plutôt, à bientôt, car votre « *vieille branche* » ne peut guère tarder à vous suivre. Priez pour lui et pour tous ceux qui vous ont admiré et aimé, afin que tous nous puissions vous rejoindre et figurer à vos côtés au milieu des phalanges de la Mission du ciel.

Panama, mars 1955.

Antoine CONTE,
l.p.d.l.m.

LE SÉMINAIRE DE SARLAT

Parmi les maisons de la Congrégation de la Mission ouvertes sous le généralat de M. Edme Jolly (1673-1697), la seule énumération des séminaires de France, alors pris en charge, donne une idée de l'élan constructif d'alors : Saint-Flour,, Sens, Arras, Béziers, Aleth, Beauvais, Tours, Auxerre, Chartres, Poitiers, Boulogne-sur-Mer, Châlons-sur-Marne, Bayeux, Sarlat, Bordeaux, Pau, Saint-Pol-de-Léon. Or ces séminaires s'ajoutent à d'autres maisons : Versailles (paroisse et chapelle royale), Rochefort, Manosque, Angers, Dijon, Saint-Cloud, Saint-Cyr, Notre-Dame-

de-la-Délivrande. Nombre de ces fondations attendent leur historien. Voici, par les soins modèles et l'étude patiente de M. Félix Contassot, la monographie de Sarlat fondée en 1683.

CHAPITRE PREMIER

LE DIOCESE DE SARLAT

Sarlat, capitale du Périgord noir, renommé par ses sites, ses châteaux, ses truffes et ses foies d'oie, était le siège épiscopal de l'un des cent trente-cinq diocèses français de l'Ancien Régime.

Ce diocèse, suffragant de Bordeaux, et de médiocre étendue, — il n'avait que douze lieues de long sur huit de large, — eût à peine cinq siècles d'existence. Trente-sept évêques s'y succédèrent (1).

Le pape Jean XXII, natif de Cahors, l'avait érigé, le 13 août 1317, par la Bulle *Salvator noster*, en enlevant au diocèse de Périgueux une partie de son territoire. Le démembrement de ce dernier diocèse était motivé par son étendue, sa population, le nombre de ses clercs, la multitude de ses affaires ecclésiastiques et séculières qui, disait la Bulle, surpassaient les forces d'un seul homme.

Une seconde Bulle, *Dudum considerantes*, en date du 9 janvier 1318, précisa que les deux diocèses seraient délimités par le cours de la Vézère, depuis Larche jusqu'à Limeuil, et, à partir de Limeuil, par le cours de la Dordogne (2). Les fiefs et les juridictions temporelles demeuraient cependant réservées au diocèse de Périgueux.

Le diocèse de Sarlat comprenait donc une portion de l'actuel diocèse de Périgueux, plus quelques paroisses du diocèse d'Agen, mais il avait en moins plusieurs paroisses des cantons de Salignac et de Carlux, qui relevaient alors du diocèse de Cahors (3).

Sans compter les abbayes, prieurés et chapelles vicariales, le nouveau diocèse était réparti en deux cent quarante et une paroisses, rattachées à sept archiprêtres : archiprêtre de Saint-André ou de Sarlat avec quarante-huit paroisses ; archiprêtre d'Audrix avec sept paroisses ; archiprêtre de Paleyrac (plus tard de Carves) avec vingt-cinq paroisses ; archiprêtre de Daglan avec treize paroisses ; archiprêtre de Cadrot (plus tard de Monpazier) avec cinquante-huit paroisses ; archiprêtre de Bouniaques avec quarante-huit paroisses ; archiprêtre de Flaugeac avec quarante-deux paroisses.

(1) Il y en eut un trente-huitième : Jean-Alphonse de Valbelle de Tourves, nommé à Sarlat, le 8 janvier 1721. Il prit possession le 25 juillet 1721, mais le 25 octobre 1721, il fut nommé coadjuteur de son oncle, évêque de Saint-Omer.

(2) Avant ce démembrement, le diocèse de Périgueux comprenait l'actuel département de la Dordogne, moins quelques paroisses des cantons de Nontron, Bussière-Badil, Salignac et Carlux ; il se prolongeait par contre dans quelques cantons de la Charente et du Lot-et-Garonne.

(3) *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord* (B.H.A.P.), I, p. 380 ss. ; Maubourguet, *Sarlat et ses châteaux*, p. 50 ; Bernaret, *Souvenirs historiques*, pp. 39-40.

Au cours de son histoire, le diocèse de Sarlat connut bien des vicissitudes ; il fut apparemment l'un des diocèses qui souffrirent le plus des guerres de religion et de la Fronde, au point que l'évêque voisin, de Cahors, Alain de Solminihac, originaire lui-même du Périgord, écrivait, en 1643, à son ami, Monsieur Vincent, que ce diocèse était l'un des *plus perdus de la chrétienté* (4). Les églises n'étaient plus que ruines ; plus de presbytères ni de sacristies ; les desservants des cures et chapelles manquaient du nécessaire pour assurer un culte décent. En ce temps de désorganisation religieuse, le clergé lui-même, ignorant et vicieux (5), plus préoccupé des réalités terrestres que divines, ne brillait pas par son zèle et son esprit apostolique.

Après la vigoureuse impulsion donnée à l'Eglise par le Concile de Trente, le diocèse de Périgueux, qui souffrait des mêmes maux, réagit bientôt, grâce à ses évêques. L'institution de trois séminaires : la *Grande Mission* de Périgueux, et les deux *Petites Missions* de Bergerac et de Périgueux, établies dans le cours de la seconde moitié du XVII^e siècle ; la fondation, en 1651, de la *Congrégation de la Mission de Périgueux* ; celle de la *Congrégation des Sœurs de Sainte-Marthe*, également en 1651 ; l'organisation des missions dans les paroisses, et des retraites, qui groupaient l'élite de la bourgeoisie et de la noblesse non moins que des campagnes, procurèrent au diocèse de Périgueux de salutaires remèdes, appropriés à la situation.

Le diocèse de Sarlat fut beaucoup plus lent à se relever, bien qu'il fût parfois doté d'excellents pasteurs, tel Mgr Sevin. Les ruines étaient trop grandes et les ressources notoirement insuffisantes. Le diocèse était comme un corps exsangue, trop profondément atteint dans ses forces vives pour qu'il pût, malgré l'intervention d'habiles praticiens, recouvrer force et vigueur. Les efforts de ses évêques demeurèrent longtemps impuissants à relever le diocèse de ses ruines.

Le *Grand séminaire* de Sarlat, dont nous allons raconter l'histoire, ne vit le jour qu'à une époque relativement tardive, en 1668 exactement, alors que depuis vingt ans déjà le clergé périgourdin était formé à la *Grande Mission*. Et si l'on accorde foi aux quelques documents, qui ont échappé à la destruction, il semble bien que le séminaire de Sarlat ne fut jamais florissant.

Le 9 août 1722, la jurade de Sarlat faisait instance auprès de Mgr Le Blanc, pour l'amener à favoriser l'établissement d'un collège de Jésuites dans la ville, et entre autres raisons faisait valoir que l'évêque devait accepter cette proposition « *avec d'autant plus d'empressement que, faute de collège, il manquait d'ouvriers, et que deux cens quarante curés qu'il avait dans son diocèse il y en a plus de cens cinquante étrangers* » (6).

En plus de son Grand séminaire, le diocèse de Périgueux possédait, avons-nous dit, deux Petits séminaires ou Petites missions ; l'un, établi à Bergerac, en 1682, par les soins de l'ancien oratorien, Mgr Le Boux ; l'autre, érigé par Mgr de Francheville, vers 1700, dans les dépendances, aujourd'hui disparues, de la cathédrale Saint-Front de Périgueux. Les trois séminaires furent di-

(4) Coste, Correspondance de saint Vincent, II, p. 389.

(5) Chan. Sol, *Alain de Solminihac, Lettres et documents*, p. 388.

(6) Arch. dép. Dordogne, *Délibérations de la jurade de Sarlat*, Série IV E.

rigés par les *Missionnaires de Périgueux*, jusqu'à la Révolution. Cette unité de direction, la valeur intellectuelle et morale des Missionnaires, ne contribuèrent pas peu à donner au clergé périgourdin une réputation justement méritée de science et de piété. Il en fit la preuve au moment de la Tourmente révolutionnaire, et auparavant, lors des mouvements d'opinion, qui divisaient alors l'Eglise. Le Jansénisme n'eut aucune prise sur le clergé périgourdin.

Quant au diocèse de Sarlat, de Petit séminaire il ne fut jamais question, si ce n'est à l'état de projet. A l'époque même où Mgr de Francheville établissait un Petit séminaire à Périgueux, l'évêque de Sarlat, Mgr de Beauvau, s'était préoccupé de doter son diocèse d'un établissement de ce genre. C'est ce que révèle la lettre suivante, adressée de Versailles :

« Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 5^e de ce mois et vous remercie de tous vos bons souhaits. Je vois, suivant ce que vous me mandez, que vous êtes toujours dans la volonté d'avoir un Petit séminaire à Sarlat, et je suis persuadé que Sa Majesté trouvera bon de vous en accorder des patentes ; mais ce ne sera qu'en conformité de celles qu'Elle a fait expédier pour le diocèse de Chartres et quelques autres, depuis sa déclaration où Elle exhorte Messieurs les évêques à en établir ; et afin que vous voyez à quoi cela consiste, je vous envoie une copie. Vous observerez qu'il n'y a pas de permission d'imposer pour ces sortes de maisons, ni de permission d'accepter des donations, en sorte que tout cela roule sur les unions de bénéfices qui peuvent être faites. Vous pourrez conférer avec M. de la Bourdonnaye (7), suivant les derniers errements de M. de Bezons, pour voir s'il pourrait trouver un fonds pour cet établissement. Jusques à présent, Sa Majesté n'a point des biens d'absent ; Elle les fait seulement régir. Si Sa Majesté donnait quelque petite chose sur les revenus pendant quelques années, on ne pourrait pas faire un fondement là-dessus comme sur une chose qui aurait de la suite. Je suis véritablement, Monsieur, votre très humble et très affectionné serviteur. (Signé) : Lacour-relière.

« A Versailles, ce 22 janvier 1701 » (8).

La déclaration royale de 1698, à laquelle fait allusion la lettre précédente, disait au sujet des petits séminaires :

« ...Nous avons favorisé les établissements de ces séminaires dans toutes les occasions qui s'en sont présentées : et comme nous apprenons qu'il y a encore quelques diocèses dans notre royaume, où il n'y en a point, et quelques-uns où l'on pourrait établir des nouveaux, pour élever dans l'état ecclésiastique de jeunes clercs qui n'ont pas d'eux-mêmes le moyen d'étudier.... nous exhortons et néanmoins conjoignons par ces présentes signées de notre main, à tous les archevêques et évêques de notre royaume, d'établir incessamment des séminaires où il n'y en a point pour y former des ecclésiastiques, et d'établir autant qu'il

(7) Intendant de Guyenne, successeur de M. de Bezons.

(8) Arch. dép., Gironde, Grand séminaire de la Mission ; Bertrand, *Histoire des séminaires de Bordeaux et de Bazas*, tome 1^{er}, p. 253 ; Degert, *Histoire des séminaires français jusqu'à la Révolution*, tome II, p. 475.

sera possible, dans les diocèses où il y en a déjà pour les clercs plus âgés, des maisons particulières pour l'éducation des jeunes clercs pauvres, depuis l'âge de douze ans, qui paraîtraient avoir de bonnes dispositions pour l'état ecclésiastique, et de pourvoir à la subsistance des unes et des autres par union de bénéfices, et par toutes les autres voies canoniques et légitimes... » (9).

Cette injonction royale fut probablement à l'origine de la fondation du Petit séminaire de Périgueux, et des démarches entreprises par Mgr de Beauvau. Ce prélat ne trouva pas sans doute les moyens d'assurer l'existence du Petit séminaire, qu'il voulait établir, et il mourut, le 23 octobre 1701, sans être entré dans la voie des réalisations.

Il ne sera plus question du Petit séminaire de Sarlat, jusqu'à la Révolution. Si on en croit cependant le chanoine Lavialle, Gérard Sépière, qui fut supérieur du séminaire de Sarlat, de 1823 à 1837, aurait acheté pour s'y retirer l'ancien Petit séminaire fondé en 1780 par M. de Loqueyssie, en face de la place de la Rigaudie (10). Mais, à notre connaissance, l'histoire se tait sur l'existence de ce séminaire. Il aurait été, en tout cas, d'une époque bien tardive.

Le recrutement du Grand séminaire de Sarlat fut donc assuré par des élèves venus du collège ou des séminaires voisins de Périgueux et surtout de Cahors. Leur formation, poursuivie par les Lazaristes, à Sarlat, de 1683 à la Révolution, eut d'heureux résultats. Le clergé sarladais ne se montra pas inférieur à sa tâche. Au moment de la Révolution, une notable partie de ce clergé demeura fidèle à l'Eglise, en refusant le serment à la Constitution civile du Clergé, comme ses maîtres lui en donnèrent l'exemple.

A Sarlat, écrit l'abbé Brugière, « Pontard nous apprend qu'il prêta le serment quoique entouré de quarante-quatre prêtres qui le refusèrent » (11). Le Père Joseph Chaminade, le futur fondateur des Marianistes, originaire de Périgueux, et alors professeur au Collège-Séminaire Saint-Charles de Mussidan, écrivait le 2 février 1791, au même Pontard, encore à Sarlat : « J'ai eu bien du plaisir d'apprendre que tous les curés de votre pays étaient résolus de ne prêter le serment qu'avec les restrictions convenables : vous pouvez compter que, dans ce pays, il y a une fermeté digne des premiers siècles de l'Eglise » (12).

A la fin du XVIII^e siècle, le diocèse de Sarlat comptait environ quatre cents prêtres. Dans la seule ville de Sarlat, il y avait sept vicaires généraux, dix-huit chanoines, dont six dignitaires, tous à la nomination de l'évêque ; huit demi-prébendés et quarante-quatre prêtres.

La ville renfermait en outre les couvents des religieux Cordeliers et des Récollets, et une résidence de Jésuites, établis en 1692 dans une maladrerie, dite « Hôpital des Jésuites », puis,

(9) *Mémoires du Clergé de France*, II, col. 606-607. — Un exemplaire de cet édit se trouvait aux archives du séminaire, en 1790.

(10) *Les évêques de Périgueux au XIX^e siècle* (Arch. de l'évêché de Périgueux).

(11) *Le Livre d'or des diocèses de Périgueux et de Sarlat*, p. XLIV. — Pontard était curé de Sarlat ; il devint, l'année suivante, évêque constitutionnel de Périgueux.

(12) *Lettres de M. Chaminade*, t. I, pp. 2-3.

dans une résidence-école (1705-1762), sise place Royale (devenue place de la Liberté). Les Jésuites eurent le dessein d'ouvrir un collège, en 1761, mais la suppression de leur ordre, en 1762, empêcha la réalisation de ce projet (13).

Comme communautés religieuses féminines, se trouvaient à Sarlat, les *Sœurs de Sainte-Claire*, les *Sœurs de Notre-Dame*, les *Dames de la Foi*, les *Sœurs de la Miséricorde* et celles du *Bon Pasteur*.

Le diocèse de Sarlat ne survécut pas à la Révolution ; il fut définitivement supprimé au Concordat de 1801. Il n'en subsiste plus aujourd'hui que le titre, rattaché depuis 1854 à celui du diocèse de Périgueux, et la curieuse cathédrale des *xv^e* et *xvii^e* siècles, « *monument essentiellement hétéroclite* », qui, dans cette cité moyenâgeuse, aux étroites rues, tortueuses et aux vieilles demeures à toit de pierre, retient l'attention des touristes.



Afin de mieux suivre l'histoire du séminaire, il pourra être utile de donner ici la *liste des évêques*, qui se sont succédés de la fin du *xv^e* siècle au *xix^e*.

1579-1598. — Louis de Salignac de la Mothe Fénelon ; intronisé le 7 septembre 1579, mort le 6 février 1598, à 40 ans.

1598-1602. — (Vacance du siège).

1602-1639. — Louis de Salignac ; préconisé le 27 novembre 1602, sacré à Rome le 23 janvier 1603 ; il ne prit possession de siège que le 6 avril 1604, et mourut le 22 mai 1639.

1639-1642. — (Vacance du siège).

1642-1647. — Jean de Lingendes, préconisé le 14 juillet 1642, sacré à Paris le 14 décembre 1642, démissionne en 1647 : devient le 13 février 1651, évêque de *Mâcon* ; y meurt le 2 mai 1665.

1647-1658. — Nicolas Sevin, nommé le 30 septembre 1647, transféré à Cahors le 24 septembre 1657, décédé en décembre 1678.

1658-1688. — François de Salignac de la Mothe Fénelon, nommé le 31 octobre 1658, sacré le 25 mai 1659, mort à Sarlat le 1^{er} mai 1688, âgé de 83 ans.

1688-1701. — Pierre-François de Beauvau du Rivau, nommé le 15 août 1688, il administra le diocèse en qualité de vicaire capitulaire. Préconisé le 15 octobre 1692, il ne reçut ses bulles que vers la fin de 1692, et il fut sacré en janvier 1693. Il mourut à Sarlat, le 23 octobre 1701, âgé de 76 ans.

1701-1721. — Paul de Chaulnes, nommé le 1^{er} novembre 1701, préconisé le 6 février 1702, sacré à Paris, le 26 mars 1702,

(13) Dans la relation de son voyage en Périgord, dom Jacques Boyer écrivait à la date du 2 octobre 1712 : « *Les Jésuites ont voulu avoir un collège à Sarlat ; mais les Paulistes s'y opposèrent. Les Paulistes sont une douzaine de gens d'église, d'épée et de robe, qui s'étaient associés pour visiter les malades, les pauvres honteux, pour mettre la paix dans les familles, etc. ; leur opposition en fait exiler quelques-uns, mais ils n'ont jamais voulu démordre. Au reste, ces Paulistes, qui avaient pris saint Paul pour leur protecteur, sont des gens de probité et les principaux de Sarlat* » (Journal, p. 277). Un projet fut encore en cours en 1722 (*Jurades de Sarlat*, Arch. dép., IV 1).

transféré à Grenoble le 16 juin 1721, décédé le 20 octobre 1725.

1721-1745. — Denis-Alexandre Le Blanc, nommé le 25 septembre 1721, préconisé le 14 janvier 1722, sacré le 15 mars 1722, mort à Sarlat le 3 mai 1745, âgé de 69 ans.

1745-1777. — Henri-Jacques de Montesquiou-Poylobon, nommé le 3 mai 1747, sacré le 17 septembre 1747, mort à Sarlat, le 19 janvier 1777, âgé de 67 ans.

1777-1800. — Joseph-Anne-Luc Falcombelle de Ponte d'Albaret, nommé le 15 avril 1777, sacré le 4 janvier 1778 ; il prêta serment devant les chanoines de Sarlat, le 28 février 1778 ; émigré en Italie, il mourut à Turin, le 20 mai 1800.

(A suivre.)

ACTES DU SAINT-SIÈGE

FACULTÉ POUR FRÈRES COADJUTEURS SACRISTAINS
VASES SACRÉS ET PURIFICATION DE LINGES D'ÉGLISE
(10 janvier 1955 : *ad quinquennium*)

Sacra Congregatio Rituum
Prot. Num C/6/955

Beatissime Pater, Superior generalis Congregationis Missionis, ad pedes Sanctitatis Vestrae procumbens, facultatem implorat qua Fratres coadjutores Sacratio pro tempore addicti vasa sacra tangere sacrasque suppellectiles purificare possint.

Congregationis Missionis. Sacra Rituum Congregatio, vigore facultatum sibi specialiter a Sanctissimo Domino Nostro Pio Papa XII tributarum, preces remisit prudenti arbitrio Rev. mi Proc. Gen. qui nomine et auctoritate S. Sedis, *ad proximum quinquennium* indulgeat, ut in praefata Congregatione Fratres coadjutores, Sacratio pro tempore addicti, possint ad proprium officium explendum, vasa sacra tangere sacrasque suppellectiles purificare. Contrariis quibuscumque.

Die 10 januarii 1955.

† A. CARINCI, archiep. Seleucien,
S.R.C. a Secretis.
HENRICUS DANTE, Subst.

Prorogation, pour sept ans [7 mars 1955] *des indulgences accordées le 11 mars 1941, aux Sœurs veilleuses qui récitent la prière : Mon Dieu, je vous suis reconnaissante.*

2148/55

Sacra Paenitentiaria apostolica
Officium de Indulgentiis

Beatissime Pater, Procurator generalis Congregationis Missionis, ad pedes Sanctitatis Tuae provolutus, humillime petit prorogationem gratiae concessae per Rescriptum apostolicum datum die 11 martii 1941 quo aliquot Indulgentiae ad septennium tribuebantur in favorem Filiarum a Caritate recitantium orationem *Mio Dio vi sono riconoscente* pro vigilia nocturna Deo offerenda.

Et Deus, etc...

Die 7 martii 1955.

Sacra Paenitentiaria Apostolica, vi facultatum a SSmo Domino Nostro Pio Pp. XII sibi tributarum, benigne annuit pro petita prorogatione, *ad aliud septennium*, servato tenore Concessionis libello memoratae.

Contrariis quibuscumque non obstantibus.

S. DE ANGELIS, *Substitutus*.

S. LUZIO, *Regens*.

SCAPULAIRE DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

(Pouvoirs communiqués aux prêtres de la Mission, février 1955)

La concession du 11 février 1955, communiquée par la lettre ci-jointe du R.P. Schweiger, Supérieur général des Claretins, autorise les Prêtres de la Mission — là où il n'y a pas de Claretin — à bénir et imposer le scapulaire du Cœur Immaculé de Marie. L'origine, les détails et modalités de cette faveur sont renfermés dans les documents suivants. La formule courante de cette bénédiction se trouve dans le Rituel. Cette concession est la contrepartie du pouvoir de bénir et imposer la Médaille Miraculeuse, accordée par la T.H.P. Statterry aux susdits Claretins.

REVERENDISSIME PATER

Cum, ex benigna Sedis Apostolicae concessionem, facultate gaudeamus benedicendi et imponendi sacrum Imm. Cordis B.M.V. Scapulare, et etiam huiusmodi facultatem aliis sacerdotibus ad arbitrium subdelegandi ; ad devotionem et pietatem erga Cor Immaculatum fovendam, quae maxime hac nostra aetate florere videtur et christianorum animis inseri ; in amoris et benevolentiae signum erga venerabilem ac veneratam Congregationem Missionis, S.P.N. Fundatori adeo caram ; in perpetuam memoriam Anni Mariani per totum orbem devotissime celebrati ; inque grati animi sensum ob simile privilegium a Te nobis liberaliter concessum circa sacrum B.M.V. Immaculatae Numisma ; Tibi Rev. me Pater, tuisque in munere successoribus et etiam omnibus sacerdotibus istius Ven. Congregationis ad arbitrium Superioris Generalis pro tempore, facultatem facimus et largimur memoratum Imm. Cordis B.M.V. Scapulare benedicendi et Christi fidelibus imponendi ubi nullus adsit e nostra Congregatione sacerdos, cum applicatione indulgentiarum eidem a Sede Apostolica abunde concessarum, quas videre licet in adiuncto libello, una cum formula seu ritu benedictionis et impositionis.

Supernum interea divinum auxilium et maternam Imm. Cordis B.M.V. protectionem tibi tuaeque Ven. Congregationi dum adprecor, Paternitatis Tuae devotissimum in Domino me profiteor.

Datum Romae, die 11 februarii 1955.

P. SCHWEIGER, C.M.F.
Superior Generalis.

*Formula Benedictionis et impositionis
Scapularis Immaculati Cordis B.M.V.*

(Adprobata pro Congregatione Missionariorum, Filiorum Immaculati Cordis B.M.V. die 11 Augusti 1907.)

Sacerdos superpelliceo et stola coloris albi indutus, uni vel pluribus Fidelibus Scapulare excepturis, dicit :

Ant. Suscépimus, Deus, misericórdiam tuam in medio templi tui, secundum nomen tuum, Deus, sic et laus tua in fines terrae : justitia plena est dextera tua.

Kyrie, eleison. — Christe, eleison. — Kyrie, eleison.

Pater noster, *secreto usque ad.*

¶ Et ne nos inducas in tentationem.

¶ Sed libera nos a malo.

¶ Salvum fac servum tuum (*vel* salvam fac ancillam tuam, *vel* salvos fac servos tuos).

¶ Deus meus sperantem (*vel* sperantes) in te.

¶ Mitte ei (*vel* eis) Domine auxilium de Sancto.

¶ Et de Sion tuere eum (*vel* eam, *vel* eos).

¶ Nihil proficiat inimicus in eo (*vel* in ea, *vel* eis).

¶ Et filius iniquitatis non apponat nocere ei (*vel* eis).

¶ Domine, exaudi orationem meam.

¶ Et clamor meus ad te véniat.

¶ Dominus vobiscum.

¶ Et cum spiritu tuo.

OREMUS

Suscipiat te (*vel* vos) Christus in numero fidélium suorum: et nos licet indigni, te (*vel* vos) suscipimus in orationibus nostris. Concédât tibi (*vel* vobis) Deus per Unigénitum suum, Mediatorem Dei et hominum, tempus bene vivendi, locum bene agendi, constantiam bene perseverandi, et ad aeternae vitae hereditatem feliciter perveniendi. Et sicut nos hodie fraterna caritas spiritualiter jungit in terris, ita divina pietas quae dilectionis est actrix, nos cum fidélibus suis conjungere dignetur in caelis. Per eundem Christum Dominum nostrum.

¶ Amen.

Ad Scapularis benedictionem :

¶ Adjutorium nostrum in nomine Domini.

¶ Qui fecit caelum et terram.

¶ Dominus vobiscum.

¶ Et cum spiritu tuo.

OREMUS

Deus, cujus verbo sanctificantur omnia, bene † dictionem tuam effunde super habitum istum (*vel* habitus istos) et praesta, ut qui eo (*vel* eis) secundum legem et voluntatem tuam cum gratiarum actione usus fuerit (*vel* usi fuerint), per invocationem sanctissimi nominis tui, corporis sanitatem et animae tutelam, te auctore, percipiat (*vel* percipiant). Per Christum Dominum nostrum.

¶ Amen.

Deinde aspergit aqua benedicta Scapulare et singulis petentibus illud imponit, dicens :

Accipe Frater (*vel* Soror), hunc habitum benedictum, deprecans sanctissimam Virginem, ut Ejus meritis illum perferas sine macula, teque ab omni adversitate defendat et ad vitam perducat aeternam.

¶ Amen.

Si Scapulare pluribus imponendum sit, tum verba plurali numero dici valent, Scapularia autem singulis imponantur :

Accipite, Fratres (*vel* Sorores), hos habitus benedictos, deprecantes Sanctissimam Virginem, ut Ejus meritis illos perferatis

sine macula, vosque ab omni adversitate defendat atque ad vitam perducat aeternam.

¶. Amen.

Formula sollemnior benedictionis et impositionis Scapularis Immaculati Cordis B.M.V. ubi plures illud suscepturi atque in Confraternitatem ejusdem Immaculati Cordis pro conversione peccatorum cooptandi.

Sacerdos, superpelliceo et stola coloris albi indutus, hymnum Veni, Creator intonat, choro prosequente. Moz scapularia suscepturi dicit formulam a Sede Apostolica adprobata: Suscepimus, Deus, ut supra. Scapulare demum singulis imponit, Confraternitatis vero pagellam hisce verbis tradit.

Accipe etiam has litteras quibus assertus es filius immaculati Cordis Mariae, in nomine † Patris et † Filii et † Spiritus Sancti.

¶. Amen, pagellam deosculando.

Quibus autem munus zelatorum (vel zelatricum) committitur propria numismata et pagellae tradantur verbis vernacula lingua consuetis.

Accipe hoc insigne Directoris (*Directricis*) chori, emblemata tui officii in hac sancta Archiconfraternitate, pignus materni amoris quo erga te ardet Cor Mariae, et testimonium fidelitatis quam ei debēbis in munere commisso.

Accipe etiam hoc diploma Directoris (*Directricis*) chori, quo tibi creditur tam honorificum munus, et stude illud fideliter exercere, ut nomen tuum scriptum sit in libro vitae.

¶. Deo gratias, numisma et diploma deosculando.

Omnibus expletis, nomina confratrum, si qui cooptantur, in libro Confraternitatis describet, eosdem vero paucis sed efficacioribus verbis hortetur ad caute, pie, sancteque vivendum atque ad Cor Immaculatum Deiparae peculiaribus in posterum devotionis obsequiis assidue colendum, ipsamque Virginem veluti singularem ac dulcissimam Matrem filiali ac sincero affectu prosequendam.

Postea recitabitur, si fieri possit, aliqua formula consecrationis Immaculato Cordi.

Tandem sacerdos intonat Salve, Regina, choro prosequente.

¶. Qui me invenerit, inveniet vitam.

¶. Et hauriet salutem a Domino.

Oremus. Omnipotens sempiternus Deus, qui in Corde beatæ Mariae Virginis dignum Spiritus Sancti habitaculum praeparasti: concede propitius, ut ejusdem Immaculati festivitatem (vel commemorationem) devota mente recolentes, secundum Cor tuum vivere valeamus. Per Christum Dominum nostrum.

¶. Amen.

Nos cum prole pia benedicat virgo Maria. ¶. Amen.

FACULTAS, FORMULA, MATERIA ET FORMA
SCAPULARIS IMMACULATI CORDIS B. M. V.

Ex Apostolico Indulto diei 11 Maji 1877, Missionariis, quos vocant Filios Immaculati Cordis B. M. V., privilegium tributum fuit quoddam Scapulare ipsius Immaculati Cordis Deiparae Virginis, tamquam insigne proprium suae Congregationis, deferendi

illudque benedicendi, tradendi ac petentibus utriusque sexus Christifidelibus imponendi, cum applicatione indulgentiarum aliarumque spiritualium gratiarum, quae a Gregorio XVI fe. re. Archisodalitati ab eodem Immaculato Corde B. M. V. nuncupatae jampridem concessae fuerunt.

Nuper vero Rmus. Dñus. Martinus Alsina eorumdem Missionarium Generalis Moderator, Sanctissimum Dominum nostrum PIUM PAPAM X, humillimis precibus rogavit, ut peculiarem formulam benedictionis atque impositionis adprobare et concedere dignaretur ejusmodi Scapularis quod nempe (juxta formam ut plurimum consuetam) ex duplici laneo panniculo albi coloris confectum, in anteriori parte Cor praefert B. M. V. acu pictum (vel typis super telam assutam panniculo laneo impressum), flamma ex Corde superius erumpente cum lilio, gladioque e sinistra ad dexteram ipsius Cor transigente. Sanctitas porro Sua, referente infrascripto Cardinali Sacrorum Rituum Congregationis Praefecto, supra scriptam formulam, ritumque benedictionis atque impositionis ab ipsis Missionariis Sacerdotibus adhibendum, necnon exhibitam materiam et formam memorati Scapularis benigne adprobare atque indulgere dignata est. Contrariis non obstantibus quibuscumque. Die 11 augusti 1907. — S. Card. CRETONI, Praef. † D. PANICI, Archiep. Laodicea. Secret. (Locus sigilli).

Facultas subdelegandi ad impositionem Scapularis

SS. Dñus. Leo Papa XIII, in audientia habita die 3 junii 1890, referente S. Congregationis Negotiis Ecclesiasticis Extraordinariis praepositae Secretario, benigne annuit precibus Rmi. Patris Josephi Xifré, indulgendo sacerdotibus Congregationis Filiorum Immaculati Cordis B. M. V. facultatem subdelegandi parochis aliisque ecclesiarum rectoribus, ubi nulla extet domus residentiae ejusdem Congregationis, facultatem benedicendi atque imponendi memoratum Scapulare. Quam quidem facultatem subdelegare etiam valent quibuscumque sacerdotibus ex audientia habita die 20 martii 1900 referente ejusdem S. C. Secretario. Postremo, in audientia diei 15 julii 1915 Adessori Sancti Officii concessa, potestas facta est Superiori generali Congregationis subdelegandi quibusvis sacerdotibus praedictam facultatem etiam in locis ubi domus residentiae Congregationis nostrae reperitur.

*Indulgentiarum elenchus Scapulari Immaculati Cordis
B. M. V. concessarum*

Ssmus. Dñus. Pius Papa X, in audientia habita de 11 decembris 1907 ab S. Card. Cretoni, Praefecto S. C. Indulgentiis Sacrisque Reliquiis praepositae, benigne annuit precibus Rmi. Patris Martini Alsina, confirmando vel concedendo universis Christifidelibus supra memoratum Scapulare Immaculati Cordis gestantibus sequentes indulgentias, ceteris abrogatis :

I. — *Indulgentias plenarias* : 1° Die impositionis Scapularis. 2° In festo Purissimi Cordis B. M. V. 3° In festo Circumcisionis D. N. J. C. 4° In festis Purificationis, Annuntiationis, Visitationis, Assumptionis, Nativitatis, Praesentationis, Immaculae Conceptionis B. M. V. ; in utroque festo VII Dolorum ejusdem B. M. V. 5° In festis S. Joseph Sponsi. S. Joannis Baptistae, S. Joannis Ev. S. Augustini Ep. et Doct., S. Mariae Magdalenae, necnon Conver-

sionis S. Pauli Apostoli. 6° Die anniversario proprii baptismi pro iis. qui pie Salutationem Angelicam pro conversione peccatorum singulis diebus recitare consueverint. 7° Bis in mense, duobus nempe cujuslibet mensis diebus uniuscujusque arbitrio eligendis; dummodo singulis praefatis diebus dicti fideles, confessi ac Synaxi refecti, aliquam ecclesiam vel publicum oratorium visitent ibique ad mentem Summi Pontificis orent; tandem. 8° in mortis articulo, dummodo iidem fideles uti supra dispositi, vel saltem contriti, SS. Jesu Nomen ore, si potuerint, sin minus corde, devote invocaverint.

II. — *Indulgentias Stationum Urbis*, prout in Missali Romano recensentur, si ceteris piis operibus positis iidem Christifideles quamcumque ecclesiam vel publicum sacellum inviserint.

III. — *Indulgentias partiales*: 1° Septem annorum totidemque quadragenarum in ceteris festis D. N. J. C. et B. M. V. ab universa Ecclesia celebratis. 2° Quinque annorum totidemque quadragenarum si comitati fuerint SS. Eucharistiae Sacramentum cum ad infirmos defertur, et pro his oraverint. 3° Sexaginta dierum pro quocumque opere pietatis vel caritatis. Omnes praefatae indulgentiae, excepta tamen plenaria in articulo mortis lucranda, fidelibus defunctis sunt applicabiles.

N. B. Advertendum est sic dictas quadragenas in nova collectione indulgentiarum esse suppressas.

Facultas erigendi confraternitates Sanctissimi et Immaculati Cordis B. M. V. et Puerorum (Infantes) ab Immaculato Corde

Ssmus. Dominus Pius Papa IX, in audientia habita die 19 octobris 1860 a Secretario Congregationis Episcoporum et Regularium, benigne indulsit precibus Rmi. Patris Josephi Xifré, Directoris Generalis Congregationis Missionariorum Filiorum Immaculati Cordis B. M. V., elargiendo Missionariis facultatem erigendi sodalitatem Sanctissimi et Immaculati Cordis B. M. V. Parisiis erectam in locis sive populis ubi verbum Dei praedicaverint, solo Ordinarii et parochi consensu. Quo vero huiusmodi sodalitates indulgentiis perfruantur Archiconfraternitati Parisiensi.

Denique Summus Pontifex Pius XI Consociationem Eucharistico-Marianam a nostris concessis debent huic infra annum aggregari ex decreto 28 julii 1909.

Missionariis canonice fundatam sub nomine PUERORUM (hispanice INFANTES) CORDIS MARIAE, per Litteras Apostolicas diei VI Julii anni 1934 ad dignitatem ARCHICONFRATERNITATIS evexit, huiusque moderatoribus concessit facultatem aggregandi omnia et singula Sodalitia quae sub eodem titulo, eodemque cum proposito, ubique terrarum erecta vel in posterum erigenda sint, illisque communicandi indulgentias omnes et spirituales gratias ab Apostolica Sede Archisodalitio concessas vel concedendas, dummodo cum aliis queant comunicari. Quas indulgentias, certe plures, sive plenarias sive partiales concessit idem Summus Pontifex Pius XI, per Litteras Apostolicas diei 27 Februarii anni 1935.

NICOLAUS GARCIA, C. M. F., *Sup. Gen.*
Imprimatur

Albani, die 10 Junii 1939. † F. Card. GRANITO DI BELMONTE
Episcopus Albanensis.

BIBLIOGRAPHIE

Constitutions et Règles de la Congrégation de la Mission. Paris, 1954, 303 pages. — *Constituciones y Reglas de la Congregacion de la Mision.* Madrid, 1905, 282 pages (8,5 sur 14 cm.).

Inserée dans les *Acta Apostolicae Sedis* du 26 mars 1955, la *Lettre apostolique* du 19 juillet 1953, est connue de nous tous, puisqu'elle ouvre et termine le texte latin des Constitutions de la Congrégation de la Mission, déjà distribué dans toutes les Provinces. Après l'édition latine, voici la traduction française (302 pages) et l'espagnole (282 pages). Signalons que la présentation française offre en plus un utile *Index analytique des Constitutions et des Règles de la Congrégation de la Mission*, pp. 279-302. Ces pages permettent de s'orienter aisément dans les diverses matières du texte et de retrouver les sujets dont on a besoin.

Congrès mondial des Enfants de Marie Immaculée (Rome, 13-17 juillet 1954) (21 sur 27 cm.).

Très habilement présenté, ce Recueil de textes (discours, conférences, carrefours), et de photos (cérémonies, délégations et délégués) ! Ce volume de 120 pages reste un fidèle témoin des leçons et visions, de cette rencontre internationale, pour les Enfants de Marie Immaculée. Il demeure une évocation de souvenirs et tout un ensemble de thèmes à méditer. C'est un témoin, un signe des temps, une preuve de la vitalité dans l'Association.

Souvenir de la retraite prêchée à la Maison Générale (Rome) des Frères des Ecoles chrétiennes du 25 mars au 2 avril 1952, par M. Maurice Duvaltier, Prêtre de la Mission. 140 pages (12 sur 17 cm.).

Après avoir fait passé son zèle dans une retraite de huit jours, M. Duvaltier a dû céder aux instances du très cher frère Valerio, visiteur de la province romaine. Comme souvenir des instructions et méditations, le prédicateur a livré un simple résumé de ses paroles. Des notes renvoient loyalement aux sources de son inspiration : lectures, souvenirs, auditions, etc., où l'on retrouve des formules entendues aux conférences de MM. Castelin, Dillies, Cazot, Thellier de Poncheville, Courtois, etc.. Huit jours pleins : huit méditations matinales, huit instructions dans la matinée et tout autant dans la soirée. Notations et citations sont savoureuses ; ainsi, page 11 : « En chinois, le mot *sainteté* est composé de trois racines : *eul*, oreille ; *k'eou*, bouche ; *wang*, fils du Ciel. C'est très suggestif : de fait les Saints ont eu sans cesse l'oreille intérieure tendue pour savoir ce qu'attendait d'eux le bon Dieu. » Par la réflexion et la prière, tout retraitant est invité à compléter le travail de la retraite en usant de ce modeste livret : *pro manuscripto*.

Marie, Reine du Monde, et Monseigneur Ange-Marie Hiral, O.F.M., Editions Franciscaines, 2080 Ouest, Dorchester, Montréal, 1954, 328 pages.

Dans les douze chapitres de ce livre agréablement illustré. Mgr Hiral (né à Mèze (Hérault), 29 juin 1871-† Québec, 18 janvier 1952), nous offre : 1° sa pensée théologique sur la royauté de Marie : élévations mariales, plans de sermons, et 2° ses œu-

vres et efforts pour traduire concrètement ces considérations théologiques : consécration du Vicariat apostolique du Canal de Suez, l'invocation *Marie, reine du Monde* ; la statue, la cathédrale, l'office et la messe, la bannière de *Marie, reine du monde*. Tout cela évoque l'activité mariale de Mgr Hiral, ce Franciscain montpelliérain, si dévot à la *Médaille miraculeuse* (voir plus haut, pp. 286-287). Dans cette ligne son labeur et son obstination furent étonnantes : telle cette gigantesque collection de 140.125 fiches, relevant au fur et à mesure des lectures de toute sa vie les *qualificatifs divers* attribués à la Vierge Marie ; tel aussi *trésor spirituel*, soigneusement augmenté, jusqu'à la dernière de ses messes libres, offertes *aux intentions de la Très Sainte Vierge*, pp. x et xi.

Chanoine Jacques LECLERCQ. — *Vie du Père Lebbe. Le tonnerre qui chante au loin*. Casterman, 1955, 353 pages.

Sur cet ardent missionnaire, après maintes brochures, on a déjà pu lire l'ouvrage plein de ferveur de M. Léopold Levaux, paru en 1948 : *Le Père Lebbe, apôtre de la Chine moderne* (Cf. *Annales*, t. 112-113, p. 336). Voici en 1955, rédigée sur des documents et témoignages patiemment réunis par l'abbé Paul Goffart, une autre biographie enthousiaste de cette figure d'apôtre. Dans les acerbes polémiques qui ont surgi à son endroit, cette vie soulève bien des problèmes (outre *Annales*, t. 116, p. 129, il faut citer l'ouvrage du Lazariste hollandais François Willemen (18 septembre 1876-8 février 1952) : *Notes sur un écrit de L.M.Y. (Texte de Lebbe, 46 pages ; notes Willemen, 144 pages)*.

Cette vie de M. Lebbe finit tragiquement dans le *grand brasier*, à *Chungking*, le 24 juin 1940. C'était alors, la Chine nationaliste de Chiang-Kai-Shek... et Mgr Yupin présida les funérailles. Ces deux noms caractérisent à eux seuls ce temps et cette situation troublée. Depuis, hélas ! que de deuils pour cette chère Eglise de Chine. Dieu garde !...

Hilario CHAURRONDO, Pbro C.M. — *Las Hijas de la Caridad en el Hospital de San Lazaro, 1854-1954*, Habana, 1954, 103 pages.

Malgré la regrettable pénurie des Archives locales, M. Chaurrondo a pu mettre sur pied quelques pages, sur les cent ans de cette maison *San Lazaro*, à la Havane, un lazaret remontant au *xvii^e* siècle.

Pris en charge en 1854, par les Filles de la Charité, dont la liste se trouve pp. 62-63, l'hôpital fut transporté en 1917 à Rincon. Ici et là on trouve la biographie de Sœurs, la description de la maison, quelques pages sur le Père Apolinar Lopez, aumônier (de 1916 au 18 décembre 1951), pp. 71-78, etc... Des hors-texte donnent une idée de l'hôpital et des Sœurs, sans oublier l'auteur de ce livre, ici et là saisi au cours de son ministère d'aumônier.

Hilario CHAURRONDO. — *Almanaque de la Caridad, 1955, Directorio oficial de la diócesis de Cuba*, 244 pages.

Fournissant maintes données sur *Cuba* et des informations pratiques sur la vie religieuse de l'île, cette soixante-treizième année du *Directoire officiel*, est éditée par M. Chaurrondo. Parmi de nombreuses réclames, le volume fournit échos et commentaires catholiques de l'année 1954, et aligne quelques renseigne-

ments pratiques sur les paroisses, églises, congrégations et maisons religieuses dans l'île de Cuba, qui pour 114.524 kilomètres carrés comprend deux archevêchés (La Havane : suffragants *Pinal del Rio* et *Matanzas*) et Santiago de Cuba (*Cienfuegos* et *Camaguey*).

Joannes Félix Rossi, C.M. — *Quid senserit S. Thomas Aquinas de Immaculata Virginis conceptione. Accedit Appendix de authentia textuum Sancti Thomae* : « B. Virgo a peccato originali et actuali immunis fuit » — B. Virgo nec originale peccatum [nec mortale nec veniale] peccatum incurrit. *Praefatio P. Cornelli Fabro C.P.S. Piacenza, Collegio Alberoni*, 100 pages [Monographie del Collegio Alberoni, n° 21].

Reprenant, en la restreignant, sa thèse présentée en 1930 à l'*Angelicum*, M. Giovanni Felice Rossi offre, en 1955, la présente monographie, travail revu et approfondi vingt-cinq ans durant. En conclusion, dans la séculaire controverse parmi les Commentateurs de l'Aquinat sur le péché originel et la Vierge Marie, l'auteur, sur le sujet de son travail, reproduit : 1° les passages principaux de saint Thomas d'Aquin, sur la sanctification initiale conception, animation, péché originel, sanctification ; et 3° montre que les textes authentiques et véritables de saint Thomas cadrent avec la doctrine qui préserve Marie de la tâche originelle.

Par delà les citations des auteurs et la tradition lointaine qui fait de saint Thomas un adversaire de l'Immaculée-Conception, M. Giovanni-Felice Rossi, remontant aux sources, raconte la controverse qui, à Paris, en 1387, mit aux prises le dominicain espagnol Jean de Montesono (Monzon d'Aragon) et Pierre d'Ailly, pp. 75-78. Jean de Monzon « *vir magnae arrogantiae et corpulentioris staturae*, met audacieusement Thomas d'Aquin parmi les adversaires de l'Immaculée Conception, mais il trouve devant lui le chancelier Pierre d'Ailly, qui attaque cette déformation de la doctrine thomiste et, avec l'Université de Paris, défend l'Immaculée Conception...

Se référant entr'autres à son édition critique de l'*Expositio salutationis angelicae — reportatum* de S. Thomas — M. Rossi montre pp. 78-94, par l'étude de quarante-neuf manuscrits, les plus anciens et les plus importants, qu'est bien authentique le passage : *B. Virgo nec originale nec mortale nec veniale peccatum incurrit*. Quatre des manuscrits étudiés ont mutilé le texte, trois l'ont arbitrairement manipulé, et quarante-deux défendent le texte et la doctrine de saint Thomas d'Aquin.

Cette œuvre technique — un régal pour les gens du métier — doit être lue attentivement. Il fait grand honneur au savoir avisé de M. Giovanni-Felice Rossi : un ouvrier qualifié du *Divus Thomas* : témoin du bon travail du *Collège Alberoni*. — F. C.

Dans *Rassegna di Studi Etiopici* de 1953, tome XII, pp. 29-70, Antonio Mordini publie une importante étude sur *Il Convento di Gunde Gundie*. Trente-trois illustrations éclairent cette visite du couvent, de son église et ses manuscrits. L'auteur note que Mgr Justin de Jacobis, il y a plus de cent ans, visita, lui aussi, ces lieux écartés. A ce propos, pp. 64-70, une note de Lanfranco Ricci, rédacteur de la Revue, remonte à l'original de la lettre de Mgr de Jacobis (modernisée par ses récents biographes : Pane et Baeteman). Cet appendice examine le texte autographe du vicaire apostolique, envoyé le 11 septembre 1846 à un confrère

non identifié (une étude de spécialiste peut parvenir à découvrir ce destinataire). Expédiée du Collège de l'Immaculée de Guala, cette missive du 11 septembre 1846 raconte la visite de Mgr de Jacobis, les 21-24 janvier 1844 : un croquis primitif du Vicaire apostolique, figure 30, donne un aperçu de l'église : partie la plus curieuse du couvent. La photo n° 2 présente la vue d'ensemble du couvent et du site, rarement visité par les Européens : il faut attendre 1948, pour trouver la troisième mention d'une autre visite : celle de l'Anglaise Béatrice Playne, parcourant monastères et églises pour y étudier l'iconographie éthiopienne de saint Georges. Ce dernier voyage et cette étude ont enfin donné en 1954, à Londres, chez Constable, l'agréable volume de 200 pages, savoureusement illustré : *Saint George for Ethiopia written and illustrated by Beatrice Playne*.

Ricardo RABANOS, C.M. — *San Pablo ideal del sacerdote*. Cuenca, Seminario de San Pablo, 1954, 208 pages (12 sur 17 cm.).

Publiées sous la forme orale de six conférences, ces pages nous mettent en présence de saint Paul, attirante figure d'apôtre. Cette évocation a voulu placer devant les yeux et le cœur des séminaristes de Cuenca, les exemples et l'enseignement toujours entraînants de Paul, ce serviteur, ce prêtre du Seigneur : Traits essentiels de ce sacerdoce, (l'humain et le divin), son activité (souci des âmes, amour de Dieu) et son efficace (mortification, prière et sacrements). En appendice, un entretien sur *saint Paul et Pie XII*, montre dans l'enseignement du pape actuel ce que l'on trouve déjà dans Paul de Tarse.

Parsemé et relevé de citations pauliniennes, ce texte parlé met les âmes des futurs prêtres en présence de ce sacerdoce du Christ, dont ils doivent vivre et s'inspirer. Au total, ce livre prend rang heureusement dans une série déjà fort longue et riche. C'est son éloge. Il a déjà fait du bien, il continuera...

F. C.

VAUDAGNOTTI (A.). — *Suor Clarac*, Torino, 1954, in-8, viii-315 pages

De deux côtés, M. Pietro Castagnoli dans les *Annali* 1954, pp. 201-206, et M. Angelo Coppo, dans le *Divus Thomas* 1954, pp. 298-311, ont parlé et disserté de Sœur Clarac, Fille de la Charité, à propos de sa première biographie. L'on sait qu'en janvier 1948, un tribunal ecclésiastique fut constitué à Turin, pour cette cause de béatification et canonisation.

Marie-Louise-Angélique Clarac, née à Auch le 6 avril 1817, commence, en mai 1841, son postulat chez les Filles de la Charité à l'hôpital d'Auch. Le 18 octobre 1841, reçue au séminaire à Paris, elle prenait la cornette le 12 mai 1842. Envoyée à Clermont-Ferrand pour quelques mois, elle recevait son placement de Toulouse pour y faire la classe : elle y émit ses vœux le 21 novembre 1846. En août 1848, elle est envoyée à l'orphelinat des filles à Mustapha (Alger). En 1853, pour raison de santé, Sœur Clarac se trouve placée à Turin, où, dès l'année suivante, elle devient Sœur Servante à la Miséricorde de *San Massimo*. Le 3 mai 1871, elle sort de la Communauté et fonde les *Suore di Carità di Santa Maria*. Seize ans plus tard, elle meurt à Turin (*Moncalieri*), le 21 juin 1887. Âme pleine d'élan et d'initiatives, Sœur Clarac était épaulée par de notables moyens financiers personnels. Cette situation fut la source d'épineuses difficultés avec M. Durando, le directeur provincial des Sœurs, dont la Cause

est également introduite. Quelques-unes de ces délicates questions sur des permissions de pauvreté et d'obéissance où interviennent le futur saint Jean Bosco et Mgr Louis Moreno, évêque d'Ivrea (†4 mai 1878), sont examinées à propos de la susdite biographie, par les études citées plus haut.

Il suffit de les signaler sans plus, dans la vie d'intrépide générosité de Sœur Clarac.

Le Souvenir du Père Pouget. — Dans son « *Portrait de Monsieur Pouget* » (Gallimard éd.), M. Jean Guilton rapporte ce propos du vieux lazariste :

« *Je ne suis pas beau ; mon nez est de travers (et c'était vrai, note Jean Guilton) mais ma tête n'est pas mal. Après tout, le crâne, ça contient les organes de la connaissance.* »

M. Pouget, derrière ses yeux aveugles, possédait la beauté de l'âme en même temps que l'intelligence la plus vive. Et c'est un « *portrait* » encore où l'on retrouve toute la ressemblance du vieux prêtre, que le sculpteur Marcel Chauvenet, *prix national* de sculpture, a gravé dans le même bronze d'une médaille que celui dans lequel il avait déjà moulé un Pascal.

Cette médaille sera frappée à la Monnaie, à un nombre limité d'exemplaires. Le prix de la médaille à la souscription est de 1.300 francs. On envoie le montant des souscriptions à Pierre Chaigne, 4, rue Garancière, Paris (6^e). C.C. 8913-19 Paris.

NÉCROLOGIE

MISSIONNAIRES

1954

50. Studzinski (Joseph), prêtre, déc. à Brooklyn, le 3 déc. ; 67, 49.
51. Connor (Henri), prêtre, déc. à Springfield, le 5 déc. ; 78, 59.
52. Poiron (Auguste), prêtre, déc. à Paris, le 17 déc. ; 60, 41.
53. Scherjon (Guillaume), prêtre, déc. à Susteren, le 16 déc. ; 77, 58.
54. Lansu (Joseph), prêtre, déc. à Panningen, le 26 déc. ; 63, 43.
55. Esievez (Ricardo), prêtre, déc. à Maceda, le 26 déc. ; 65, 46.
56. Larequi (Ambroise), *coadjut.*, déc. à Puerto de la Luz, 21 déc. ; 80, 62.
57. Conran (Jean), prêtre, déc. à Mill Hill, le 29 déc. ; 51, 30.

1955

1. Biegler (Florian), prêtre, déc. à Graz, le 7 janvier ; 82, 62.
2. Rolland (Georges), prêtre, déc. à Dax, le 26 janvier ; 75, 49.
3. Körfer (Hermann), prêtre, déc. à Trèves, le 24 janvier ; 47, 27.
4. Walsh (Jacques), prêtre, déc. à Niagara, le 8 janvier ; 65, 46.
5. Grady (Thomas), clerc, déc. à Northampton, le 12 déc. 1940 ; 22, 2.
6. Chambon (Arthur), prêtre, déc. à Cordoba, le 26 janvier ; 82, 54.
7. Pradotto (Henri), prêtre, déc. à Mondovi, le 30 janvier ; 88, 62.
8. Sedano (Grégoire), prêtre, déc. à Madrid, le 8 février ; 62, 47.
9. Enjalbert (Henri), prêtre, déc. à Dax, le 16 février ; 80, 56.
10. Varela (Pierre), prêtre, déc. à Lujon, le 14 février ; 90, 60.
11. Häring (Joseph), prêtre, déc. à Nitra, le 12 février ; 90, 62.
12. Thaureaud (Jean), prêtre, déc. à San Salvador, le 1^{er} mars ; 80, 60.
13. Farget (André), prêtre, déc. à Guayaquil, le 1^{er} mars ; 75, 55.
14. Hillebrand (Léonard), prêtre, déc. à Cologne ; le 9 mars ; 82, 62.
15. Power (Gerald), prêtre, déc. à Malvern, le 10 mars ; 59, 35.
16. Massera (Victor), prêtre, déc. à Turin, le 22 mars ; 70, 53.
17. Schmidt (Léon), prêtre, déc. à Lippstadt, le 6 avril ; 58, 40.
18. Liabres (Antoine), prêtre, déc. à Puebla (Mexique), 10 avril ; 79, 52.
19. Péborde (Jacques), prêtre, déc. à Dax, le 14 avril ; 81, 29.

SŒURS

- Gorieu (Armandine), Hôpital, *Rochefort* ; 77, 53.
 Goigoux (Zélie), Hôtel-Dieu, *Clermont-Ferrand* ; 80, 56.
 Cheminat (Adèle), Hôpital, *Charleville* ; 91, 67.
 Crueghe (Victoria), Maison de Charité, *Château-l'Evêque* ; 80, 55.
 Poupard (Marie), Miséricorde, *Le Caire* (Egypte) ; 78, 55.
 Carmona (Maria), Collège Sacré-Cœur, *Soria* (Espagne) ; 54, 27.
 Millenet (Eloïsa), Hôpital la Purísima, *Totana* (Espagne) ; 63, 37.
 Martinez (Isabel), Hôpital, *Andujar* (Espagne) ; 67, 44.
 Rius (Remedios), Ecole de la Infancia, *Cordoba* (Espagne) ; 57, 37.
 Carrascosa (Basilia), Enfants-Trouvés, *Avila* (Espagne) ; 82, 63.
 Pardo (Josefa), Maison Sainte-Louise, *Rafelbunol* (Espagne) ; 77, 51.
 Bercial (Maria), Ecole de la Médaille, *Zaragoza* (Espagne) ; 57, 34.
 Vidal (Maria), Patronage Jésus de Nazareth, *Barcelone* ; 69, 46.
 Latorre (Ana), Hôpital, *Ambato* (Equateur) ; 64, 36.
 Masmejean (Marie), Maison Saint-Médard, *Paris* ; 80, 55.
 Demeusy (Mathilde), Hôpital général, *Montpellier* ; 51, 20.
 Piette (Henriette), Hôpital, *Autun* ; 77, 55.
 Delporte (Marguerite), Hôpital Purpan, *Toulouse* ; 77, 55.
 Gourdain (Elise), de *Montreuil* (Haut), Hôp. St-Michel, *Paris* ; 54, 31.
 Buguna (Rosa), Maison de Charité, *Barcelone* (Espagne) ; 63, 37.
 Mazurowska (Klara), Maison Centrale, *Cologne-Nippes* ; 79, 58.
 Klaus (Pauline), Hôpital, *Cologne-Weidenpesch* ; 71, 48.
 Walbrück (Elise), St Joseph, *M Gladbach-Hardt* (Allemagne) ; 77, 54.
 Swierczyna (Marie), Hôpital, *Graz* (Autriche) ; 70, 49.
 Dimitriou (Karoline), Ecole St Georges, *Istrabul* (Turquie) ; 69, 49.
 Wiener (Marie), Hôpital général, *Graz* (Autriche) ; 53, 23.
 Babiak (Pétronille), Maison Centrale, *Cracovie* ; 81, 59.
 Pellicciotta (Julie), Hôpital Ste Marthe, *Catane* (Italie) ; 71, 49.
 Mastrangelo (Rose), Institut Monte Calvario, *Naples* ; 83, 58.
 Galassi (Julie), Orphelinat, *Palazzolo Acreide* (Sicile) ; 62, 39.
 Coyle (Margaret), Hôp. St Vincent, *Philadelphia* (Etats-Unis) ; 64, 35.
 Martin (Teresa), Villa Ste Louise, *Normandy* (Etats-Unis) ; 79, 60.
 Coille (Marie), Institution des Aveugles, *Clermont-Ferrand* ; 73, 33.
 Masson (Marie-Louise), Maison de Charité, *Saint-Quentin* ; 75, 50.
 Umbrielli (Julie), Maison de Charité, *Montolieu* ; 70, 41.
 Medvesek (Ana), Maison St Vincent, *Osijek* (Yougoslavie) ; 78, 48.
 Maiorani (Carlotta), Asile, *L'Impruneta* (Italie) ; 65, 45.
 McComish (Catherine), Priory, Mill-Hill, *Londres* ; 79, 60.
 Mischko (Julie), Maison Centrale, *Graz* (Autriche) ; 66, 40.
 Rodriguez (Sara), Infirmerie, *Flores* (Rép. Argentine) ; 87, 49.
 Rolla (Aloisia), Hospice, *Clermont-en-Argonne* ; 63, 35.
 De Narp (Laure), Maison Saint-Vincent, *L'Hay* ; 89, 66.
 Gaillard (Joséphine), Hospice, *Pontchartrain* ; 70, 42.
 Chalmeton (Eulalie), Maison de Charité, *Montolieu* ; 82, 61.
 Paden (Mary), Coll. Imm. Conc., *Mayaguez* (Porto-Rico) ; 85, 64.
 Bialik (Bronislas), Maison Centrale, *Cracovie* ; 75, 57.
 Maciejewska (Hélène), Hôpital, *Chorzow* (Pologne) ; 59, 35.
 Ghezzi (Ermenegilda), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 79, 57.
 Carrion (Trinidad), Maison Centrale, *Madrid* ; 76, 37.
 Goetten (Sophie), Hôpital Jenkin's Memorial, *Baltimore* ; 70, 27.
 Redmond (Angela), Hôpital Ste Marie, *Rochester* (Etats-Unis) ; 75, 51.
 Saje (Marie), Asile de Vieillards, *Voloska* (Yougoslavie) ; 61, 42.
 Tücher (Constante), Maison de Retraite, *Dutt* (Autriche) ; 78, 56.
 Pfister (Gertrude), Schernberg, *Salzburg* (Autriche) ; 77, 54.
 Prodingier (Juliana), Schwarzach, *Salzburg* (Autriche) ; 79, 54.
 Busher (Margaret), Clinique St Vincent, *Londres* ; 65, 22.
 Dely (Hélène), Maison Marie Immaculée, *Bruges* (Belgique) ; 69, 46.
 Trossello (Louise), Institut Alfieri Carru, *Turin* (Italie) ; 84, 62.
 Bremaud (Marie), Hôpital, *Florida* (Uruguay) ; 84, 59.
 Andreu (Concepcion), Maison de la Sainte-Famille, *Barcelone* ; 79, 48.
 Matéo (Andrea), Collège de l'Immaculée, *Manati* (Porto-Rico) ; 70, 46.
 Gomez (Elvira), Hôpital, *Piasencia* (Espagne) ; 62, 42.
 Martinez (Fernanda), Hôp. *Penaranda de Bracamonte* (Espagne) ; 86, 60.
 Bourdier (Marie), Hôpital-Hospice, *Samatan* ; 84, 64.

- Rivet (Augustine), Maison de Charité, *Clamart* ; 78, 57.
 Vaux (Adèle), Maison de Charité, *Clichy* ; 71, 46.
 Caprilli (Louise), *Rome-Testuccio* (Italie) ; 79, 52.
 Magni (Marie), Maison St Jérôme, *Sienne* (Italie) ; 79, 58.
 Galavotti (Augusta), *Monistero-Sienne* (Italie) ; 92, 67.
 Paparella (Marie), Hôpital Victor-Emmanuel, *Catane* (Italie) ; 42, 20.
 Schiano di Cola (Irène), Maison de Retraite, *Marignano* (Italie) ; 61, 38.
 Ghisoni (Jacqueline), Maison de Repos, *Vho* (Italie) ; 87, 65.
 Della Torre (Hélène), Hôpital, *San Remo* (Italie) ; 88, 69.
 Vernei (Louise), Maison Centrale, *Turin* (Italie) ; 51, 20.
 Cislighi (Louise), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 64, 43.
 Diaz (Rafaela), Collège de la Paix, *Madrid* ; 64, 26.
 Duenas (Aniana), Miséricorde, *La Coruna* (Espagne) ; 86, 64.
 Sanchez (Teresa), Hôpital civil, *Santa Cruz de Tenerife* ; 77, 60.
 Roldan (Magdalena), Hôpital, *Chiclana* (Espagne) ; 83, 59.
 Bustamante (Manuela), Inst. de Rééducation, *Carabanchel Bajo* ; 77, 52.
 Salazar (Trinidad), Hôp. St François de Paule, *Madrid* ; 77, 57.
 Valero (Pilar), Hôpital civil, *Toledo* (Espagne) ; 50, 22.
 Saucedo (Maria), École de la Sainte-Famille, *San Sebastian* ; 81, 58.
 Julian (Maria), Asile de St-Jean-Baptiste, *Barcelone* ; 69, 36.
 De Urquijo (Cecilia), Hôpital de la Marine, *Cartagena* ; 83, 58.
 Beorlegui (Francisca), Hôpital, *Orihuela* ; 58, 33.
 Gonzalez (Lucinda), Sanatorium, *Ben-Karrich* (Maroc) ; 43, 9.
 Querel (Anne-Marie), Maison de-Charité, *Clichy* ; 74, 53.
 Le Bescond (Jeanne), Maison Saint-Pierre de Montrouge, *Paris* ; 83, 62.
 Augier (Louise), Maison de Charité, *Clichy* ; 73, 42.
 Czella (Monique), Hospice, *Wejherowo* (Pologne) ; 82, 58.
 Bilitewska (Joséphine), Maison de Charité, *Bystawek* (Pologne) ; 87, 65.
 Alves (Marguerite), Maison Centrale, *Lisbonne* ; 72, 45.
 Fughe (Elisabeth), St Joseph, *M.-Gladbach-Hardt* (Allemagne) ; 88, 68.
 Richter (Marie), Hôpital, *St Pölten* (Autriche) ; 81, 59.
 Alle (Eleonora), Priory, Mill-Hill, *Londres* ; 70, 47.
 Duff (Ellen), Villa St Michael, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 76, 39.
 Cavalcante (Elisa), Patronage, *Pacoti* (Brésil) ; 50, 26.
 Munoz (Marguerite), Hôpital, *Talca* (Chili) ; 91, 68.
 Sinner (Berthe), Maison de Charité, *Clichy* ; 69, 31.
 Simon (Emilie), Maison Saint-Ouen, *Rouen* ; 82, 59.
 Strebel (Marie), Maison de la Providence, *Fribourg* (Suisse) ; 76, 48.
 Colvin (Susan), Hôpital Ste Marie, *Lanark* (Ecosse) ; 73, 50.
 Marchesa (Annette), Maison Centrale, *Turin* ; 71, 49.
 Zucchi (Antoinette), Hôpital St Jean, *Turin* ; 91, 55.
 Eberharter (Anna), Michelbeuern, *Salzburg* (Autriche) ; 76, 52.
 Bürsik (Perpetua), Hospice, *Boskovice* (Tchécoslovaquie) ; 73, 48.
 Lo (Thérèse), Maison Centrale, *Shanghai* (Chine) ; 80, 58.
 McElwee (Annie), Villa St Michael, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 87, 63.
 Vasquez (Margarita), Hôpital, *Popayan* (Colombie) ; 71, 46.
 Perchain (Louise), Maison Charité St Pierre Montrouge, *Paris* ; 82, 64.
 Morel (Marie), Maison Saint-Vincent, *Musins* ; 48, 22.
 Reingpach (Marie), Maison de Charité Saint-Merry, *Paris* ; 82, 55.
 Laromiguière (Marguerite), Mais. Ch. Sainte-Madeleine, *Paris* ; 94, 65.
 Lebas (Louise), Hôpital, *Port-Saïd* (Egypte) ; 88, 68.
 De Quay (Theresia), Maison Centrale, *Nuth* (Hollande) ; 80, 49.
 Medawar (Marie), Orphelinat, *Alexandrie* (Egypte) ; 83, 59.
 Sorn (Julie), Hôpital, *Hartberg* (Autriche) ; 74, 55.
 Bajt (Gertraude), Hôpital Contagieux, *Vienne* (Autriche) ; 67, 45.
 Loibner (Anne), Hospice, *Rottemmann* (Autriche) ; 72, 50.
 Urh (Justine), Hôpital, *Oberwart* (Autriche) ; 36, 14.
 Kenny (Mary), Hôpital Ste Agnès, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 90, 64.
 Roszany (Léopoldine), Asile Ste Marie, *Rio de Janeiro* (Brésil) ; 87, 63.
 Andrade (Marie), Hôpital du 2 de Mai, *Lima* (Pérou) ; 90, 65.
 Redoute (Marie), Maison Saint-Vincent, *Musins* ; 62, 35.
 Lefèvre (Berthe), Maison de Charité, *Clichy* ; 72, 46.
 Valero (Emilia), Hospice, *Burgo de Osma* (Espagne) ; 73, 51.
 De La Guerra (Marcelina), Maison Centrale, *Madrid* ; 70, 38.
 Belsito (Jeanne), Ecole St Antoine, *Trinitapoli* (Italie) ; 70, 44.

- Marotta (Lucie), Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 93, 68.
 Loneux (Joséphine), Maison de la Providence, *Ans* (Belgique) ; 58, 24.
 Marksteiner (Theresia), Schernberg, *Salzbouurg* (Autriche) ; 71, 47.
 Hand (Rose), Hôpital Ste Marie, *Lanark* (Ecosse) ; 71, 38.
 Alibert (Marie), Foyer St Joseph, *La Paz* (Bolivie) ; 74, 55.
 Lichet (Jeanne), Maison Marie Immaculée, *Nice* ; 85, 65.
 Périer (Marie), Hôpital Hélène d'Aoste, *Naples* ; 78, 57.
 Alparone (Concetta), Orphelinat, *Torre Annunziata* (Italie) ; 67, 47.
 Niello (Marie), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 87, 67.
 Bianchi (Lucie), Maison St Vincent, *Pallanza* (Italie) ; 86, 68.
 Bicholz (Elisabeth), Maison Centrale, *Cologne-Nippes* ; 81, 62.
 Czyzykowska (Ladislas), Maison Centrale, *Curitiba* (Brésil) ; 77, 49.
 Gabryelczyk (Antoinette), Maison Centrale, *Cracovie* ; 69, 44.
 Miranda (Marie), Maison Centrale, *Lisbonne* ; 41, 13.
 Dieterlen (Anne), Hospice, *Belletanche* ; 51, 28.
 Chanerogne (Adeline), Miséricorde, *Kas-Beyrouth* (Liban) ; 83, 64.
 Zupancic (Marie), Miséricorde, *Le Caire* (Egypte) ; 68, 44.
 Jumenez (Felisa), Maison de Charité, *Barcelone* (Espagne) ; 50, 19.
 Di Natale (Vincenza), Orphelinat St Vincent, *Brindisi* (Italie) ; 70, 43.
 Santoro (Donata), Asile St Antoine, *Sant'Omero* (Italie) ; 54, 34.
 Gabbiani (Elise), Maison Centrale, *Turin* (Italie) ; 71, 46.
 Cipolletti (Immacolata), Orphelinat, *Palazzo Acreide* (Italie) ; 79, 57.
 Cioca (Geneviève), Maison Centrale, *Turin* (Italie) ; 78, 52.
 Ghisalberti (Françoise), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 85, 63.
 Glazar (Catherine), Hôpital, *Helicow* (Pologne) ; 51, 23.
 Collens (Mary), Villa St Michael, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 84, 60.
 Bayon (Seledad), Ecole, *Ecija* (Espagne) ; 31, 12.
 Ororbia (Isabel), Asile Jésus-Marie-Joseph, *Malaga* (Espagne) ; 67, 48.
 Perez (Teresa), Collège St Vincent de Paul, *Villaviciosa* (Esp.) ; 50, 29.
 Izaguirre (Carmen), Asile d'Orphelins, *Bilbao* (Espagne) ; 69, 46.
 Capillo (Rafaela), Asile de Vieillards, *Alcala de Henares* (Esp.) ; 41, 17.
 Cincunegi (Micaela), Miséricorde, *La Coruna* (Espagne) ; 90, 64.
 De Aguirre (Manuela), Bienfaisance, *Elizondo* (Espagne) ; 76, 56.
 Ustoa (Josefa), Hôpital, *Oviedo* (Espagne) ; 91, 65.
 Arrechea (Josefa), Hôpital San Juan, *Burgos* (Espagne) ; 88, 62.
 Salgado (Isidora), Hospice, *Toledo* (Espagne) ; 72, 48.
 Hennion (Maria), Hôpital général, *Douai* ; 86, 52.
 Bouleau (Hélène), Maison de Charité, *Puteaux* ; 91, 58.
 Cordier (Marie), Maison de Charité, *Fontainebleau* ; 89, 68.
 Juge (Marie), Maison de Charité, *La Capelette, Marseille* ; 83, 58.
 Gabory (Marie), Hôpital Saint-Michel, *Paris* ; 82, 58.
 Matelos (Vincenta), Hôpital, *Onteniente* (Espagne) ; 79, 60.
 Navas (Isabel), Hôpital général, *Madrid* ; 85, 57.
 Miguel (Elvira), Asile San Cayetano, *Madrid* ; 63, 39.
 PePilicer (Teresa), Hôpital, *Orihuela* (Espagne) ; 100, 76.
 Gonzalez de Mendivil (Inès), Crèche, *Toledo* (Espagne) ; 24, 5.
 Saumell (Abdonina), Aliénés, *Léranès* (Espagne) ; 76, 55.
 Vegas (Inès), Maison Centrale, *Madrid* ; 49, 25.
 Schwerber (Maragarete), Maison Centrale, *Cologne-Nippes* ; 72, 50.
 Szymanska (Antoinette), *Goscikowo* (Pologne) ; 75, 50.
 Crahan (Mary), Maison St Joseph, *Liverpool* (Angleterre) ; 70, 41.
 B'achardi (Clotilde), *Monistero-Sienne* (Italie) ; 87, 59.
 Morini (Elvira), Hôpital, *San Miniato* (Italie) ; 56, 27.
 Villani (Faustina), Maison St Jérôme, *Sienne* (Italie) ; 75, 55.
 Meyer (Dolores), Villa St Michael, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 84, 63.
 Martin (Mary), Maison Centrale, *Emmitsburg* (Etats-Unis) ; 69, 49.
 Murphy (Annie), Soldier's Home, *Washington* (Etats-Unis) ; 72, 44.
 Syock (Helen), Retraite St Joseph, *Darborn* (Etats-Unis) ; 59, 40.
 Gambin (Laura), Infirmerie, *Flores* (Rép. Argentine) ; 81, 53.
 Foray (Adélaïde), Orphelinat, *Rugles* ; 82, 57.
 Bonneau (Fanny), Maison Saint-Louis-en-l'île, *Paris* ; 64, 23.
 Bosson (Marie), Maison de Charité, *Vitry-le-François* ; 77, 53.
 Baranska (Marthe), Hôpital, *Koscian* (Pologne) ; 82, 60.
 Baska (Marthe), Hôpital, *Chorzow* (Pologne) ; 67, 45.
 Migdal (Agnès), Hôpital, *Bydgoszcz* (Pologne) ; 88, 70.

La Médaille miraculeuse dans le culte et la liturgie, d'après Annibale Bugnini, pp. 284-286.

Circulaire du P. Fial (15 novembre 1878), pp. 350-352.

Suisse : Les Filles de la Charité : *Fribourg, Billens, Châtel-Saint-Denis, Lausanne, Clarens, Saran, Genève, Montreux, Bagnes-en-Vallais, Grand-Lancy, Vuadens, Chêne-Bourg, Vuissens, Taclel, Zurich, Tessin*, pp. 271-284.

Japan : La maison de *Fukaoaka*, par *Louis Reinprecht*, pp. 355-358.

EUROPE

FRANCE. — *Paris* : Rue de Sévres : L'Assemblée domestique (17 février 1955), p. 313. — Jubilé sacerdotal de M. Paul Bizart (27 mai 1954), pp. 195-196. — Congrès national des Religieuses : et Cardinal Valeri (5 juin 1954), p. 195. — Le 19 juillet 1954 et Mgr Marella, pp. 200-202. — Erection du Chemin de la Croix (22 août 1954), p. 203. — Émission *Guillaume Pouget* (12 septembre 1954), pp. 250-257. — L'abbé *Pierre* (22 septembre 1954), p. 266. — Tonsures, par Mgr Tchenn (9 janvier 1955), p. 305. — Triduum Sainte Agonie (8 février 1955), p. 312. — Adoration perpétuelle (19-20 février 1955), p. 313. — Évangile et Épître en français (6 mars 1955), p. 324. — *Paris* : rue du Bac : *Radiodiffusion* (13 mars 1955), pp. 324-325. — *Sainte Louise* (15 mars 1955), p. 325. — *Saint Joseph* (19 mars 1955), p. 325. — *Notre-Dame* : M. Léonce de Saint-Martin, organiste, par *Georges Marchal*, p. 306 ; par *Michel Riguet*, pp. 307-308. — *Albi* : Jubilé de Mgr Moussaron (6 janvier 1955), pp. 304-305. — *Arras* : Chanoine Edouard Fournier (4-30 déc. 1954), p. 296. — *Berceau de Saint Vincent de Paul* : Jubilé de M. Pierre (21 octobre 1954), pp. 272-275. — École apostolique à la Cathédrale de *Dax* (29 janvier 1955), pp. 310-311. — *Dax* : Bicentenaire de la Cathédrale, Consécration, (17 janvier 1955), pp. 308-312. — Les Filles de la Charité chargées de l'infirmerie de *Notre-Dame du Pouy* (25 nov. 1954), pp. 289-290. — *La Grand-Combe* : Centenaire de la Maison des Sœurs (6 mars 1955), pp. 323-324. — *Limoux* : *Notre-Dame de Marcellie*, pp. 321-322. — *Lourdes* : Pèlerinage de *Dax*, p. 276. — Comité médical international, p. 312. — *L'Institut on de Lourdes*, par *Paul Claudel*, pp. 313-318. — *Montlieu* : Visite du T.H.P. *Stallery*, pp. 320-321. — *Montpellier* : M. *Raymond Morel*, soixante ans de sacerdoce, par *Camille Benoit*, pp. 198-200. — *Prime-Combe* : Le T.H.P. à l'École apostolique (5 mars 1955), pp. 322-323. — *Rennes* : M. *Touzé Théophile*, p. 312. — *Tarbes* : Les cent ans de la *Miséricorde* (12 décembre 1954), par *Amédée Huc*, pp. 290-293. — *Toulouse* : Inauguration de la maison (3 mars 1955), pp. 318-320. — Travail et ouvriers, pp. 297-298. — *Villebon* : Vacances et télévision (4 juillet 1954), p. 200.

ALLEMAGNE. — P. 298.

AUTRICHE. — P. 298.

BELGIQUE. — P. 298.

ESPAGNE. — *Madrid, Salamanque* : pp. 298-299 ; *Barcelone* : p. 299.

EUROPE CENTRALE. — *Hongrie, Slovaquie et Yougoslavie*, p. 299.

HOLLANDE. — *Eindhoven et Indonésie*, p. 299.

IRLANDE. — *Hereford*, p. 300.

ITALIE. — *Milan* : *Cardinal Schuster*, pp. 217-218. — *Naples* : *Oria*, pp. 300-301. — *Rome* : M. *Marina* (1919, Souvenirs, pp. 264-266 ; *Tor Sapienza*, p. 300. — *Turin*, p. 300.

POLOGNE et vice-provinces, pp. 299-300.

PORTUGAL. — *Mafra*, p. 301.

SUISSE. — *Genève*, pp. 276-277, 277-284.

TURQUIE. — *Zeitellik*, p. 301.

ASIE

LIBAN. — *Beyrouth et Mar Metri*, p. 302. — *Baptême de cloche*, pp. 325-326.

VIETNAM. — *Recrutement*, p. 299 ; Visite de M. *Houfflain* : *Dalat, Djiring, Banmethuot, Nhafrang, Saigon*, évocations par *René Dulucq*, pp. 203-210.

ASIE MINÉURE. — *Ephèse, Panaglia-Kapouli* : La découverte de la maison de la Vierge ; Historique d'ensemble (1891-1954), par *Buskupski*, pp. 375-380.

CHINE. — Les treize maisons de *Filles de la Charité* en 1947 : activités, pp. 276-277. — Expulsion des *Missionnaires*, p. 301. — *Paul Tchang*

1888-1954), par Frère Van den Brandt, pp. 196-198. - Souvenirs de prison (1951-1954), par Hippolyte Tichit, pp. 225-231. - Enprisonnement (1951-1954), par Jacques Huguinmans, pp. 231-249. - Chongtingfu et Mgr Tchemu, p. 325. - M. René Flament, pp. 218-225.

IRAN. — François Berthouesque (1877-1954), par Joseph Le Coudrer, pp. 358-374. - Décs Berthouesque et Poiron ; Jubilé de M. Galaup, pp. 301-302. — *Ourmiah* : (Les massacres du 31 juillet 1918), p. 363. — *Tabriz* : M. Berthouesque (1902-1954), pp. 359-374. — Les Filles de la Charité et Sœur Elisabeth Martinroche (15 mai 1904-1^{er} octobre 1944), pp. 359-360, 365, 366-367.

Tchéran : Jubilé sacerdotal de M. Galaup (23 mai 1954) : lettres *Molinié* et *Tisserant*, pp. 193-194.

JAPON. — Les Filles de la Charité au Japon : à *Fukuoka* (25 octobre 1933-23 avril 1944), par Louis Reinprecht, p. 355-358.

AFRIQUE

ALGÉRIE. — M. Pierre Vergès et *Ethiopie*, p. 303. — *El Biar* : Mort de Pierre Vergès (1873-1954), par Albert Brulant, pp. 210-219.

ÉGYPTÉ. — *Port-Saïd* : Mgr Hiral et la *Vierge au globe*, Reine du Monde, pp. 286-287, et pp. 409-410.

MADAGASCAR. — *Tuléar*, p. 302. — *Farafangana* et Mgr Sévat, p. 264.

AMÉRIQUE

CANADA. — Marie de l'Incarnation (1599-1672), et Louise de Marillac (1591-1660), par J.-L. Beaumier, pp. 380-385.

ÉTATS-UNIS ORIENTAUX. — M. Leary et M. Taggart, p. 303.

ÉTATS-UNIS OCCIDENTAUX. — *Los Angeles*, p. 303. — *Saint-Louis* : Mgr Rosati (1789-1843) ; retour de ses cendres (25 août 1954), pp. 212-217.

MEXIQUE. — Recrutement, p. 303.

CUBA. — La visite des prisons, p. 303 ; notes *Chaurrondo*, pp. 287-289.

AMÉRIQUE CENTRALE, p. 303.

SALVADOR. — M. Jean Thureaud, par Antoine Conte, pp. 395-397.

ARGENTINE, p. 303.

BÉSIL, p. 303.

CHILI. — Centenaire arrivée des Lazaristes, p. 304. — Jubilé Louis Felhoen, par Augustin Carrasco, pp. 194-195.

COLOMBIE. — *Arauca* : Mgr Botero, pp. 303-304. — *Zipaquira* : La cathédrale du sel, pp. 202-203.

ÉQUATEUR. — P. 304 ; Les cinquante ans de la province, p. 290.

VÉNÉZUELA. — P. 304.

OCEANIE

AUSTRALIE. — *Bendigo*, p. 304.

PHILIPPINES. — *Poto*, p. 304.

BIBLIOGRAPHIE

Constitutions de la Congrégation de la Mission (*traduction française ; traduction espagnole*), p. 409.

Congrès mondial des Enfants de Marie, p. 409.

Maurice Duvalier : *Retraite* (25 mars-2 avril 1952), p. 409.

Marie, Reine du Monde et Mgr Hiral, pp. 286-287 et 409-410.

Jacques Leclercq : *Vie du Père Lebbe*, p. 410.

Hilario Chaurrondo : *Cuba* (Almanaque : Hospital San Lazaro), p. 410.

Joann's-Félix Rossi : *St Thomas et l'Immaculée Conception*, p. 411.

Vaudagnotti : *Sœur Clarac* (notes Castagnoli, Coppo), pp. 412-413.

Ricardo Rabanos : *San Pablo*, p. 412.

Mgr de Jacobis : visite à *Gunde Gundé* (21-24 janvier 1844), p. 411 ;

ILLUSTRATIONS. — Rome 1^{er} nov. 1954. Pose de la première pierre de la Maison Centrale à *Pineta Sacchetti* : vue d'ensemble ; le Cardinal Valeri ; le T.H.P. Slattery, p. 288. — *Saint-Louis* (Etats-Unis) 26 août 1954 : Retour des cendres de Mgr Joseph Rosati, évêque († Rome, 25 sept. 1843) : *Grand-Messe, déposition du cercueil*, p. 289. — *Paris* : Commission du Droit canonique, p. 304. — Guillaume Pouget (1847-1933), p. 304. — François Berthouesque (1877-1954), p. 305. — Hong-Kong (mai 1954) : M. Tichit et Mgr Defebvre, p. 305.

NÉCROLOGIE. — (décembre 1954-avril 1955) : *Missionnaires*, p. 413. — *Filles de la Charité*, pp. 413-416.

SAINT VINCENT DE PAUL

ANNALES
DE LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION
(LAZARISTES)
ET DE LA COMPAGNIE
DES FILLES DE LA CHARITÉ

TOME 119-120 — DÉCEMBRE 1955

N^{os} 477-478



A. PARIS, RUE DE SEVRES, 95

1956

SOMMAIRE ET TABLE ANALYTIQUE

du N° 477-478

DES ANNALES DE LA COGRÉGATION DE LA MISSION ET DE LA COMPAGNIE DES FILLES DE LA CHARITÉ

(Décembre 1955)

N.B. Table analytique du tome 119-120 (1954-1955), pp. 699-708

ACTES DU SAINT-SIÈGE

- Messe votive du Saint-Esprit au début de toute année scolaire (7 juin 1955), *ad decennium*, p. 687.
La fête des bienheureux François et Gruyer transférée au 4 septembre, pp. 687-688.
Indulgence plénière pour la fête de la Médaille miraculeuse chez les Filles de la Charité (20 octobre 1955), *ad septennium*, p. 688.
Messe de minuit avec une heure d'adoration du Saint-Sacrement, lors des missions (19 octobre 1955), *ad quinquennium*, p. 688.
Messe de *Requiem* au cours des missions (21 avril 1955), p. 689.
Eau de saint Vincent de Paul (21 avril 1955), p. 689.
Pouvoirs de la Sacrée Pénitencerie prorogés (21 avril 1955), p. 699.
Le tre du T.H.P. Slattery au Pape (27 juin 1955), pp. 678-679.
Réponse de la Secrétairerie d'Etat (2 juillet 1955), p. 684.

SAINT VINCENT DE PAUL

- Lettre autographe inédite à sainte Jeanne de Chantal (9 juin 1641), texte et présentation par *Fernand Combazuzier*, pp. 621-628.
Oeuvres de saint Vincent en 1956. Note pratique de *bibliographie*, p. 708.

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

- Antoine Fint : sa vie son âme sa doctrine, par *Edouard Robert*. Ch. XXVI. Les premiers pas dans la carrière de la Supériorité (septembre-décembre 1878), pp. 540-588.
Le Séminaire de Sarlat (*suite*), par *Félix Contassot*, pp. 629-678.

FILLES DE LA CHARITÉ

- Les six provinces des Filles de la Charité. Cercuaire du T.H.P. Slattery (31 août 1955). La délimitation des six provinces (croquis cartographique). L'installation des Directeurs. Visitatrices et de leurs Conseils à Paris, Lille, Rennes, Lyon, Toulouse, Marseille, pp. 486-491 : 492.
Les Filles de la Charité à *Thessaloniki* (centenaire de leur arrivée, 1855), par *François Fréris*, pp. 502-507.
Sœur *Marquerite Raymond* en prison (11 mars 1951-31 mars 1952), pp. 515-539.
Les Filles de la Charité à *Drogheda* (Irlande). centenaire d'ouverture de la première maison de la province (8 novembre 1855), p. 493.

EUROPE

- PARIS. — La XXXI^e Assemblée générale (30 juin-14 juillet 1955) : Allocution du T.H.P. Slattery à l'ouverture de l'Assemblée (30 juin), pp. 679-684 ; Allocution du T.H.P. Slattery à la clôture de l'Assemblée (14 juillet), pp. 684-687 ; Vue d'ensemble par *Pierre Dulau*, pp. 417-421 ; notes de chronique par *Fernand Combazuzier*, pp. 475-489. — *Au jour le jour* (3 mai-28 novembre 1955), par *Fernand Combazuzier*, pp. 422-515. — Paul Barbet (28 avril 1874-3 mai 1955), esquisse biographique par *Henri Desmet*, pp. 422-434. — Charles-François Jean (20 mars 1874-15 mai 1955), notes biographiques par *Paul Bizart*, pp. 435-442, et *Maurice Vansteenkiste*, pp. 442-446. — Théodore Reymers (31 octobre 1877-5 septembre 1955), évocation biographique par *Jean Gonthier*, p. 494-501 : 483-484. — Les six Assistants généraux élus le 2 juillet 1955, p. 477-480 : 491 : 493. — Messe de *Mariae Reine du Monde*, p. 472. — Les Communiantes du Lycée Henri IV, p. 473. — La porte cochère, p. 473. — Jubilé de M. Roussain, p. 473. — Ordination sacerdotale, pp. 474-475. — Décoration papale à M. Fugazza, p. 482. — L'Œuvre jour octave de la Saint-Vincent, pp. 482-483. — La Retraite annuelle de 1955, pp. 491-492 ; L'orgue rénové et

LA XXXII^e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

(30 juin-14 juillet 1955)

L'Assemblée générale qui élut le T. H. Père Slattery comme Supérieur général de la Congrégation de la Mission eut lieu en 1947. D'après la législation jusqu'ici en vigueur chez nous, il ne devait normalement pas y en avoir d'autre avant 1959. Mais nos nouvelles Constitutions ont apporté une double modification dans nos usages en ce domaine. L'Assemblée sexennale dont la nécessité, ni même l'utilité, ne se faisait plus sentir, a été supprimée. Mais, pour éviter que ne s'écoulât un temps trop long entre deux Assemblées générales, il a été décidé qu'on en tiendrait une tous les huit ans. C'est pourquoi, en août 1954, M. le Supérieur général adressait à tous les Visiteurs de la Congrégation une lettre fixant au 30 juin 1955 l'ouverture de la prochaine Assemblée.

Le travail commun à toutes les Assemblées générales est l'étude des *postulats* formulés au cours des Assemblées provinciales. Mais une double tâche s'imposait en outre à l'Assemblée générale de 1955 : l'examen des questions soulevées par le texte des nouvelles Constitutions et celui des textes révisés de nos différents livres de Communauté. Il faut noter enfin que le mandat des Assistants généraux de la Compagnie expirant avec la tenue d'une Assemblée générale, il faudra désormais dans toute Assemblée générale, au moins pour les Assemblées générales « ordinaires », procéder soit à la réélection des Assistants en charge, soit à leur remplacement.

Tout au long des mois qui suivirent la lettre de convocation, la préparation des deux travaux dont il vient d'être question fut assumée par la commission des canonistes, dont cette lettre annonçait la constitution. Ses membres examinèrent attentivement eux-mêmes le texte de nos Constitutions pour en élucider les passages qui pouvaient manquer de clarté ou soulever quelque objection. De plus, ils étudièrent les questions que leur posèrent à ce sujet nos confrères du monde entier. Leurs travaux aboutirent à la composition d'un fascicule dactylographié de treize pages de grand format où étaient signalés, l'un après l'autre, tous les articles de nos Constitutions qui avaient fait l'objet de quelque question, et données les réponses que la commission jugeait devoir y faire. Un exemplaire de ce fascicule fut remis à chacun des membres de l'Assemblée. Un travail de plus longue haleine consistait à refondre tous nos livres de Communauté. Il s'agissait d'en conformer les prescriptions et les directives à la législation de l'Eglise universelle et à notre droit particulier actuel, et aussi d'en éliminer tout ce qui pouvait être tombé en désuétude et d'y insérer les compléments demandés par les exigences modernes des œuvres. Relativement assez facile pour ce qui concerne les Règles des offices, ce travail s'avérait plus délicat, plus compliqué en matière de *Directoires*. Pour quelques-uns d'entre eux, d'ailleurs, cette nouvelle rédaction eût été prématurée. Car on a su que Rome se proposait de donner prochainement des instructions aux Religieux

dans certains domaines, notamment pour les Ecoles apostoliques et les Noviciats. Même restreint aux autres Directoires, un examen détaillé, s'accompagnant d'inévitables discussions aurait exigé des semaines, pour ne pas dire des mois de séances. Le texte photocopié des Règles, des offices et des Directoires avait été envoyé, quelque temps avant l'Assemblée, à tous ceux qui devaient y prendre part. Il faut croire que l'impression d'ensemble fut favorable. Car l'Assemblée devait s'en remettre au Supérieur général et à son Conseil de pourvoir à la révision définitive et à la publication de ces divers fascicules. Même restreint de la sorte à l'élection de six Assistants, à l'examen des postulats et à la discussion des questions soulevées par les Constitutions, le travail de l'Assemblée demeurerait considérable, et on peut se féliciter qu'il ait suffi de deux semaines pour le mener à bonne fin.

L'ouverture de l'Assemblée générale avait donc été fixée par la lettre de convocation au jeudi 30 juin à 16 heures. Les Visiteurs et les délégués des provinces d'Europe n'arrivèrent à la Maison-Mère que peu de jours avant cette date, quelques-uns même la veille seulement. Mais ceux qui venaient de provinces lointaines étaient déjà là, quelques semaines plus tôt. Il fallait tenir compte du jour de départ des bateaux, si l'on venait par mer. Puis, bien des raisons suggéraient de ne pas limiter à la durée de l'Assemblée générale le temps du séjour à Paris et en Europe ; et la plupart des Visiteurs et des délégués préférèrent arriver assez tôt et repartir peu après la clôture de l'Assemblée.

Toutes les provinces de la Congrégation doivent être représentées à l'Assemblée générale par leur Visiteur et deux délégués, élus en Assemblée provinciale. Dans les circonstances actuelles plusieurs provinces ne pouvaient recourir à cette procédure normale, soit qu'il leur fût impossible de tenir leur Assemblée provinciale, soit que la sortie de leur pays fût interdite, à ceux qui seraient élus pour se rendre à l'Assemblée générale. Pour assurer quand même à ces provinces une équitable représentation, M. le Supérieur obtint de Rome que dans le cas où l'assemblée provinciale ne pourrait pas être tenue, le Visiteur serait autorisé à désigner un de ses confrères vivant hors de la province pour la représenter à l'Assemblée générale. C'est ainsi que M. Kohler représenta la province de Hongrie, et M. Mikula la Slovaquie. La Pologne et la Yougoslavie purent tenir leur assemblée provinciale qui élut députés des confrères de la province se trouvant hors de leur pays. Quant aux provinces de Chine, elles furent représentées par leurs deux Visiteurs : M. Tichit, pour la Chine du Nord, et M. Delafosse, pour la Chine du Sud, M. Joseph Deymien ayant été nommé récemment Visiteur de la province de Turquie. En ajoutant aux Visiteurs et délégués, M. le Supérieur général, les Assistants généraux, le Secrétaire général, le Procureur auprès du Saint-Siège et l'Econome général, l'Assemblée comptait cent onze membres. La Maison-Mère possède assez de chambres pour loger tant d'hôtes, sinon confortablement au moins décemment. Le vaste réfectoire les contenait aussi aisément, de même la salle d'oraison. Et dans ces deux salles, les confrères qui connurent la Maison-Mère d'il y a soixante ans pouvaient se croire revenus au temps où le seul personnel de la maison suffisait à les remplir. Mais le problème se posait pour la salle des séances de l'Assemblée.

Celle qui avait servi pour la précédente Assemblée générale ne serait-elle pas trop petite ? D'autant que par une innovation très appréciée chacun de ses membres devait avoir sa petite table individuelle. Heureusement, en utilisant judicieusement tout l'espace libre de cette salle on arriva de justesse à caser tout le monde. Autre innovation très pratique : la sonorisation de la salle. Un micro se trouvait sur la table du Bureau de l'Assemblée, et des haut-parleurs permirent d'entendre sans difficulté la voix de son président et celle du secrétaire. Cela donna l'idée de sonoriser également le réfectoire. Désormais le lecteur pourra s'y faire entendre sans fatigue, en parlant à voix très modérée, à la condition de bien articuler.

L'époque des fortes chaleurs n'était pas encore arrivée, cette année, fort heureusement. Une température élevée eût été, en effet, particulièrement pénible pendant les séances de l'Assemblée. Car c'est tous les jours, sauf quelques exceptions, et deux fois par jour, que les membres de l'Assemblée se réunirent. La langue des délibérations ne pouvait être, évidemment, que le latin, seule langue commune à tous les membres. Ceux qui intervinrent dans les débats s'en servirent avec un succès inégal. Mais l'essentiel était de se faire comprendre. Les procès-verbaux des séances de l'Assemblée en reflètent fidèlement l'image. Et les futurs historiens de la Congrégation y trouveront une documentation abondante. Ce qui intéresse surtout les lecteurs des *Annales*, c'est le résultat de ces échanges de vues, c'est-à-dire les décrets portés par l'Assemblée. Ils sont au nombre de quarante-neuf. Ils sont d'importance diverse ; mais tous, réclament le respect et la docilité des fils de saint Vincent de Paul, car ils émanent de l'autorité suprême de la Compagnie.

On trouvera ailleurs, dans ce numéro des *Annales*, le texte des discours prononcés par le T. H. Père à l'ouverture et à la clôture de l'Assemblée ; de même le texte du télégramme qui fut envoyé au Souverain Pontife, et le texte particulièrement long du télégramme bien encourageant qui nous apporta sa réponse.

Dans son discours d'ouverture, M. le Supérieur avait évoqué les provinces de la Compagnie que leur situation empêchait de prendre part aux travaux de l'Assemblée. Il leur adressait l'hommage de notre admiration pour le courage héroïque dont témoignait leur fidélité à la foi catholique et à leur vie religieuse, et il les assurait de nos plus ferventes prières. Pour donner à ces frères si éprouvés une marque solennelle de sympathie et pour attirer sur eux les grâces dont ils ont besoin, le T.H. Père proposait à l'Assemblée qu'une grand'messe fût chantée dans notre chapelle à leur intention. Tout ce passage du discours de M. le Supérieur général fut souligné par les applaudissements fervents de l'Assemblée. C'est dans des moments comme celui-là que les âmes sentent toute la force des liens qui les unissent dans un commun amour de leur vocation en dépit des divergences d'appréciation qui peuvent les opposer sur bien des points, même importants. Ce sentiment de notre profonde unité d'esprit et de cœur s'affirma davantage encore au cours de la grand'messe chantée pour les membres de la double famille de saint Vincent qui sont actuellement coupés de toute, ou presque toute, relation avec leurs supérieurs majeurs. Les officiants de cette messe appartenaient tous, par leur naissance ou par un long ministère, à ces pays où nos deux Communautés possédaient, il

Il y a quelques années des œuvres si florissantes. Le propre de la messe était celui de la fête de saint Vincent, l'ordinaire, celui de la messe dite « des Anges » fut chanté par l'ensemble de nos confrères. C'était d'un effet puissant. Et le « Credo », clamé par ces hommes venus de toutes les parties du monde, traduisait de façon émouvante leur unité dans la foi. Enfin, cette unité profonde des esprits et des cœurs devait prendre un caractère encore plus intime et plus fraternel le 19 juillet, quelques jours après la clôture de l'Assemblée, en la fête de Saint-Vincent, que presque tous les délégués purent célébrer à la Maison-Mère, devant les reliques de notre saint Fondateur.

Les *Annales* françaises ont été pendant longtemps le seul organisme qui tenait les confrères et les Sœurs au courant des événements concernant notre double famille. Peu à peu, bon nombre de provinces ont créé leur *bulletin particulier*. De ce fait, les *Annales* en français perdaient presque inévitablement ce caractère d'universalité qu'elles présentaient jadis. Puis, elles étaient inaccessibles aux confrères qui ne connaissaient pas le français. Aussi, l'Assemblée a-t-elle demandé, par un décret, la création, à la maison généralice, d'un organe d'information vinctienne rédigé en latin. Dans sa première partie, ce bulletin donnera les actes officiels qui nous concernent, actes émanant du Saint-Siège ou du Supérieur général. On trouvera dans la deuxième partie des nouvelles, en abrégé, de toutes nos œuvres et de celles des Filles de la Charité.

Il a paru souhaitable aussi, et possible, de posséder une revue, également rédigée en latin, d'ordre doctrinal et de caractère vinctien. On y publierait des articles d'histoire, de théologie, de droit, de spiritualité, destinés à mieux faire connaître le passé de notre famille religieuse, nos obligations, nos privilèges, etc... Ces deux revues, dont la périodicité ne serait pas nécessairement régulière, ne pourront vivre, évidemment, que par la collaboration de toutes les provinces. Les Visiteurs ont été priés de faire connaître au Secrétaire général ceux de leurs confrères qui voudraient bien lui envoyer soit les informations nécessaires pour la première de ces publications, soit les articles pour la seconde. Dieu veuille que son appel ait un écho puissant !

La dernière séance de l'Assemblée fut particulièrement longue et mit à l'épreuve la force de résistance du toujours souriant secrétaire, M. Cocchi. Il donna, en effet, lecture intégrale du procès-verbal des dix-sept séances précédentes, ce qui représentait trente-sept pages in-folio. Cela fait, tous les membres de l'Assemblée vinrent, par rang de vocation, signer le registre où étaient écrits ces procès-verbaux. Ce n'est pas sans émotion qu'ils le faisaient. Car ce vénérable volume contient les Actes de toutes nos Assemblées générales et même, en ses premières pages, le procès-verbal de la séance tenue à Saint-Lazare le jour de la mort de saint Vincent pour l'ouverture de la cassette où se trouvait le nom du Vicaire général qui devait assurer l'intérim jusqu'à l'élection du nouveau Supérieur général. Vient ensuite le procès-verbal de l'assemblée domestique où furent désignés les délégués à la première Assemblée générale. Ce volume est une précieuse relique, et il est très heureux qu'il ait échappé au vandalisme des révolutionnaires lors du sac de Saint-Lazare en 1789. On s'arrête avec émotion devant la signature des pre-

miers compagnons de saint Vincent, dont les noms sont bien familiers aux lecteurs des lettres de notre Bienheureux Père : Alméras, Berthe, Bécu, Coglée, Gicquel, etc... Il reste encore dans ce vénérable registre une centaine de feuilles en blanc pour recevoir les Actes des Assemblées à venir. On s'émerveille de voir ce papier qui n'a même pas jauni après trois siècles, cette encre encore bien noire, dont on se demande quelle était la composition. L'écriture de certains secrétaires est une merveille d'élégance et de régularité ; c'est le cas notamment pour MM. Berthe, Fournier et Hébert. Le procès-verbal de la réunion de Saint-Lazare où fut ouverte la cassette à la mort de M. Jacquier, supérieur général, le 6 novembre 1787, est signé par M. François, alors secrétaire général de la Congrégation. Sa signature se retrouve, quelques pages plus loin, à la fin des Actes de l'Assemblée de 1788, à côté de celle de M. François-Régis Clet, délégué de la province de Lyon. Tous deux allaient verser leur sang pour la foi, le premier cinq ans plus tard à Paris, le second, bien plus tard, en Chine, en l'année 1820. Puis, c'est une interruption de quarante ans, et les procès-verbaux reprennent avec l'Assemblée de 1829, celle qui élut supérieur général M. Salhorgne.

Le chant du « Te Deum » était bien à sa place pour clôturer l'Assemblée. Que de grâces elle aura values, en effet, à ceux qui y prirent part et à tous les membres de la famille de saint Vincent ! Visiteurs et députés ont senti se renforcer encore en eux l'amour de leur vocation, dans ce contact prolongé avec les membres de la Compagnie venus de tous les points du globe. Ils ont appris à mieux se connaître, à mieux s'estimer. Ils ont acquis une information profitable de ce qui se fait ailleurs dans nos différentes œuvres. Durant les séances de l'Assemblée, ils ont été édifiés et encouragés en voyant le zèle, la compétence de leurs confrères et l'attachement dont tous faisaient preuve envers la Compagnie. A côté de cela comptaient peu les inévitables différences de vues qui se manifestèrent sur certains points. Leur amitié, leur commun dévouement aux âmes, leur amour passionné du Christ n'empêchèrent pas Pierre et Paul de s'opposer sur une question très importante, celle des conditions auxquelles devaient se soumettre pour entrer dans l'Eglise les convertis venus du paganisme. Et n'est-ce pas une question de diversité de sentiment à l'égard de Marc, cousin de Barnabé, qui mit aux prises celui-ci et Paul qui lui devait beaucoup ? Le livre des Actes nous dit même que le ton s'échauffa, et que cela se termina par une séparation, momentanée, il est vrai, et dont profita leur œuvre d'évangélisation. Dieu merci, c'est sur un ton plus cordial que se déroulèrent les débats les plus animés de l'Assemblée ; et ils ne laissèrent aucune amertume dans les cœurs.

Puissent les directives données par l'autorité suprême de la Compagnie contribuer puissamment au bien spirituel de tous ses membres et au développement de ses œuvres ! Puisse, grâce à elles, se réaliser toujours plus ce vœu qui formule le plus cher de nos désirs : « *Dur autem amemus quod amavit, et quod docuit operemur !* »

Pierre DULAU, C.M.

AU JOUR LE JOUR

(3 mai - 28 novembre 1955)

3 mai. — Luttant depuis plusieurs jours contre la mort, le rude tempérament de M. Barbet dépose aujourd'hui les armes. Dans un monde meilleur il va recevoir la récompense de son énergique et farouche dévouement. C'est cette silhouette très accusée que nous fait revivre confraternellement M. Desmet, dans des observations et remarques sur le cher défunt de ce jour.

Il avait une grande âme généreuse, faite pour les coups d'éclat. Il lui fallait, pour donner sa mesure — qui n'était pas la commune mesure — de vastes champs d'action : le champ de bataille, avec ses exploits (il fut héroïque pendant la guerre 1914-1918), ou encore quelque coin de brousse à défricher, des fondations de paroisses (il en fonda ou réorganisa en Suisse et dans nos Landes de Gascogne... Et l'évêque d'Aire et de Dax l'appelait son « défricheur »). En ces grandes occasions qui exigeaient grande activité, il était magnifique, et son activité était prodigieuse.

Les petits côtés de la vie le laissaient alors indifférent. Et il a pu par là étonner, et même décontenancer, ceux qui étaient témoins de ses beaux dédains à l'égard de certaines conventions sociales. Mais on lui pardonnait volontiers quand on connaissait sa grande âme, son extraordinaire esprit de foi, tout perdu dans le souci du beau service de Dieu, oublieux et dédaigneux de tout le reste. On peut trouver qu'il avait tort de professer pareils dédains et trop peu de respect pour les formalités de la vie en société. Mais au moins ne faut-il pas méconnaître le plan supérieur sur lequel il vivait et où il avait découvert de telles beautés que tout le reste n'était plus à ses yeux, suivant le mot de saint Paul, que « detrimenta et stercora », balayure, et le reste !

Une simple chambre, surtout celle qu'il occupait dans ses dernières années, à Saint-Lazare, au fond d'un corridor, avec pour horizon un mur à quelques mètres de sa fenêtre, c'était vraiment pour ce pionnier un champ trop étroit avec un horizon trop borné. Il y vivait en ermite et se réfugiait dans la prière. Il y a là encore un champ très vaste, avec de splendides horizons, pour qui a l'esprit de foi et est à l'affût du surnaturel. Et c'était bien son cas.

Indépendamment de la prière officielle du Bréviaire, dont il prolongeait indéfiniment la récitation, copiant à l'occasion sur des bouts de papier les textes qui l'avaient frappé, il lui arrivait sans cesse, au cours de ses journées et de ses lectures, de cueillir ici et là des textes qui lui plaisaient par leur beauté ou qui l'intriguaient par leur allure énigmatique. Il prenait le premier papier venu, une vieille enveloppe ou le revers d'une lettre reçue qui traînait sur son bureau, parfois même la feuille de garde de son bréviaire ou de quelque autre livre qu'il avait sous la main; Il copiait soigneusement. Et tous ces textes, vrais morceaux choisis, s'accumulaient et se mêlaient sur sa table au milieu de ses livres et de sa correspondance. Il les avait savourés en les

copiant. Au petit bonheur de ses rencontres, il les retrouvait, tout heureux, et il les savourait à nouveau. Cela lui constituait des sujets de méditation. Et sa méditation devenait continue. Il lisait assez peu, mais il réfléchissait beaucoup. Il allait au fond des choses et n'était pas homme à se payer de mots. Devant un texte quelque peu mystérieux, rencontré dans les Psaumes ou ailleurs, il le copiait et s'en allait avec son papier chez quelque confrère complaisant, cherchait avec lui la référence dans quelque savant commentaire ; et après avoir fait la lumière, il s'en allait content, non sans s'être au préalable payé le plaisir d'un long échange d'idées sur les à-côtés du texte étudié et sur mille autres sujets dont fourmillait la tête bien faite de cet homme qui savait penser.

Il était en effet de ces hommes qui font travailler leur esprit et l'enrichissent de réflexion autant que de lectures. Aussi sa conversation était-elle très riche, très originale, très personnelle, faite d'ailleurs souvent de souvenirs personnels d'une vie qui avait été très variée, très active, féconde en exploits. Fils de terrien, il était de la race de ces bons paysans qui, penchés sur la charrue, tracent leur sillon en réfléchissant et en chantant, et qui s'enchantent de leur propre chant et du chant des oiseaux, regardant loin devant eux vers l'horizon, admirent à loisir la beauté de la nature et prennent là, ainsi que dans le rude effort de leur dur labeur et devant les résistances des choses, la mesure de leur force et de leur faiblesse et l'aliment de leur bon sens pratique. Leur parler, souvent si pittoresque, bien que incorrect et brouillé avec la syntaxe, est tout enrichi de métaphores et de rapprochements originaux, inattendus ; c'est de la sagesse recue.

M. Barbet était de cette trempe-là. Il lui arrivera, ayant à dire la messe loin dans Paris, et de très bonne heure, ayant par ailleurs certain dédain pour le métro, de partir à pied en chantonnant dans les rues désertes, et de revenir ensuite, à pied toujours, se faisant un plaisir d'interviewer à cette heure matinale les balayeurs de rue, trouvant alors dans son fertile cerveau, toujours bien entretenu et travaillé comme une terre au labour, quelque mot — volontiers paradoxal d'ailleurs, — pour qu'il pût capter et prendre à l'hameçon, pour ainsi dire, son interlocuteur de circonstance. Il remettait ensuite les choses au point par une parole capable d'instruire et d'édifier. C'était là une manière de catéchisme et d'apostolat à la Barbet, au profit de braves gens, souvent fort ignorants de la religion, prévenus contre elle et contre les prêtres.

De curieuses fantaisies lui passaient ainsi dans l'esprit, inspirées, toujours par un sincère désir de faire du bien, tout en mystifiant quelque peu et en amusant son interlocuteur et s'amusant lui-même. Quand il trouvait sur sa route un personnage qui flânait plus ou moins, en lisant le journal tout fraîchement sorti des presses, il lui arrivera de se permettre, pour peu que le personnage eût l'air de belle humeur, de l'arrêter et de lui demander, disait-il, « l'aumône » ! On devine l'ahurissement du promeneur. Mais il était vite rassuré par le sourire du Père Barbet qui lui demandait, en fait d'aumône, la grande nouvelle du jour, inscrite dans le journal tout neuf. N'était-ce pas pour lui une façon d'épargner quinze francs grâce à l'obligeance d'un aimable promeneur ! Et c'était alors souvent l'amorce de quelques propos dont l'originalité, toujours savoureuse, étonnait et charmait

le personnage et le payait de son aumône. Et nos deux hommes se séparaient, l'un remerciant l'autre de son aumône, et l'autre partant tout heureux de ce rayon de soleil qui illuminait le début de sa journée.

Le Père Barbet aimait ces malices. Elles mettaient une pointe d'humour dans ses journées un peu grises. Il rentrait alors à Saint-Lazare, dans cette chambre retirée dont il avait fait un ermitage.

Avant d'y arriver, il était passé par le réfectoire pour y prendre son déjeuner. Il en avait emporté quelques restes de pain, qu'il émiettait avec soin en arrivant chez lui et qu'il distribuait aux moineaux, ses amis. Tout un petit peuple de volatiles attendait sur le toit voisin et venait picorer sur sa fenêtre. Ils les aimait, ses moineaux, parce qu'ils lui étaient devenus familiers, mais aussi parce que ces petites bêtes aventureuses ressemblaient bien quelque peu à leur bienfaiteur. Un jour, lorsqu'il sera cantonné à l'infirmerie, quelqu'un se hasardera à lui dire : « Mais, que vont donc devenir vos petits oiseaux ? » Il lui fit cette réponse : « Oh ! Ils se débrouilleront bien, tout seuls ! Et puis, c'est l'été qui vient ! » Il avait eu, lui, tant de fois, à se débrouiller tout seul ! Et il s'en était tiré ! C'était d'ailleurs son plaisir. Saint François d'Assise n'aimait-il pas lui aussi ces imprévus dans la belle aventure qui était sa vie, tout abandonnée à la Providence ?

Mais le Père Barbet n'avait pas passé toute sa vie dans un ermitage, ni passé tout son temps à prêcher aux petits oiseaux. Il avait eu une vie des plus actives, à laquelle l'avaient préparé un très puissant tempérament et une vigoureuse et intelligente éducation.

Il était né à Bermerain, un gros village du Cambrais, où l'on savait vivre et travailler. Les parents étaient d'honnêtes et robustes terriens, qui cultivaient la terre, menaient des chevaux au labour et élevaient vaches et moutons dans des étables et des bergeries bien tenues. L'enfant grandit au sein de la belle nature et son âme s'ouvrait volontiers à la beauté du spectacle. Quant au foyer familial, il y régnait une atmosphère de solide foi chrétienne et de rude et constant labeur. Toutes les délicatesses d'une éducation qui soumettait aux rites de la Religion tous les actes de la vie, y disciplinaient et y affinaient de riches et puissants tempéraments. On tenait bien haut dans ces familles chrétiennes les exigences de la beauté morale. On y avait en grand honneur la pratique des simples devoirs d'état d'une vie qui était sans prétention, mais qui savait à l'occasion être fière d'une saine fierté. Le petit Paul Barbet y apprit avec ses prières et le culte du devoir, le respect des choses respectables, le culte du travail, la joie des gains honnêtes, le courage patient des continuel recommencements dans une vie qui chaque année ramenait au rythme des saisons les rudes travaux du labour et des ensemencements et le triomphe des splendides moissons.

Chaque année, disait-on, c'est la même répétition ! C'est toujours pareil ! Mais on savait aussi qu'il y a « de bons et de mauvais jours » et qu'avant d'aller aux champs, en ce métier du terrien, « où tout dépend du Grand Maître », il faut observer les nuages ou le firmament avec son champ d'azur et, docile aux indications du Ciel, distribuer la besogne. Le terrien doit savoir

observer, réfléchir et commander, en ce petit royaume qu'est son domaine. C'est un petit gouvernement qu'il a pris en charge ; c'est un rude mais royal métier qu'il apprend et qu'il lègue à ses fils. Le patient travail de la terre enseigne la vertu ; il met l'âme directement en face des réalités ; il la garde au bon sens, il arrête en ses divagations la « Folle du Logis » qu'est l'imagination ; il s'en sert pour embellir la vie, ses fêtes et ses loisirs, mais il la tient dans les limites de la sagesse.

On savait, dans ce monde où régnait la sagesse, avoir pourtant quelques audaces : et c'est parfois sagesse. Le petit Barbet grandissait au milieu des moutons. Or il advint, paraît-il, qu'un jour son père, qui savait être audacieux, le mit à califourchon sur le dos d'un mouton, en l'y attachant sans doute solidement. Et « En avant ! » Le mouton partit. Ce fut une galopade dans la prairie. Le marmot, loin de se laisser effaroucher et désarçonner, s'accrocha tant qu'il put à la laine et bien blotti dans la toison bien drue, sortit victorieux de l'épreuve !

Ces coups-là laissent dans les âmes le souvenir précieux d'heureuses réussites, encourageant à braver les périls et tremper les caractères. Notre bout d'homme, élevé à forte discipline dans la variété des gens et des choses qui emplissent une maison rurale, devint vite observateur ; il apprit à observer hommes et choses, à chercher en sa petite tête l'explication de ce qu'il voyait. Et il y trouvera parfois des explications inattendues, fort originales. Il aimait raconter qu'un jour de grande solennité liturgique, à l'occasion du passage de l'Archevêque, une grande cérémonie se déroulait à l'église du village. La mère du petit Barbet était à l'office ; elle y avait amené son petit Paul, encore tout enfant, et l'avait installé devant elle, debout, sur le prie-Dieu où elle s'agenouillait. L'Archevêque faisant son entrée, l'enfant ouvrit de grands yeux intéressés. Arrivé au chœur, l'Archevêque monta au trône épiscopal. Et aussitôt tout le monde des enfants de chœur, du clergé, curé et vicaire général, s'empressa autour du pontife et se mit en demeure de l'aider à revêtir les ornements pontificaux. Tout ce mouvement intéressait beaucoup notre Paul Barbet qui admirait tout ce déploiement de belles choses et toutes ces allées et venues empressées autour du grand personnage mais qui ne comprenait guère qu'il fallût tant d'agitation pour habiller quelqu'un, fût-il archevêque ! Le bon archevêque était d'ailleurs très avancé en âge. Son entourage accumulait les prévenances. Et l'enfant observait ; sa petite tête travaillait. Tout à coup, un cri d'enfant retentit tout clair dans l'église : « Maman, criait-il, moitié pleurnichant, comme il est vieux ! Il ne peut pas s'habiller tout seul ! » C'était notre Paul Barbet, garçon observateur qui commençait trop tôt à philosopher. On devine les sourires amusés de l'assistance, mais aussi l'émotion de la pauvre maman, qui ne voulant pas troubler l'ordre de la cérémonie, s'empressa de sortir avec le bébé trop précoce.

Mais les années s'écoulaient. Paul Barbet a grandi. Il a fait sa première communion. Il devient un petit homme. Il aime la campagne et les travaux des champs, comme ses aïeux. Il a belle santé, et il fera belle figure dans la vie. La campagne va-t-elle le retenir ?

Un jour, dans le petit ciel de son âme une belle flamme s'alluma. Un bel idéal s'offrait à lui. Un missionnaire, sans doute,

était passé par là, avait dit la grande misère des nations païennes ; il avait dit aussi les joies du Missionnaire, mais aussi ses luttes et ses difficultés. La lutte, ce n'était pas pour effrayer Paul Barbet. Mais la misère des païens, c'était fait pour ébranler son cœur de petit chrétien, très ardent. Il sera missionnaire et il ira très loin à la conquête des âmes. Il ira les chercher jusqu'en Chine.

Et voilà notre Paul Barbet qui entre au Séminaire. A la rentrée scolaire, Paul Barbet était au Petit Séminaire de Cambrai. Il y trouva d'excellents condisciples, mais entre tout l'excellent ami que fut toujours pour lui Lucien Bévière. (Voir dans *Annales*, t. 112-113, pp. 349-379, notice par Marcel Milleville.)

Au Petit Séminaire, c'était d'usage courant, on faisait choix d'une devise, qu'on inscrivait chaque jour en haut de sa feuille de papier, en commençant son devoir, thème, version, ou dissertation. A l'inscrire ainsi une ou deux fois, ou plus, chaque jour sur le papier, la devise finirait par s'inscrire aussi dans le cœur et dans la vie et deviendrait une sorte d'idée-force. On ne s'étonnera pas du choix qu'avait fait notre jeune séminariste. Il s'y révélait déjà l'homme des grands gestes qui, au Moyen Age, eût été chevalier, prêt à tous les exploits. Il a rencontré au cours de ses lectures le mot d'un chevalier des Croisades : « Il s'agit d'aller. Revienne qui pourra ! » C'est tout à fait l'affaire de Paul Barbet. La devise va lui prêcher chaque jour l'audace des héroïques aventures, le goût du risque, la force d'âme en face du danger. « Revienne qui pourra ! » Mais « On ira de l'avant ! » L'homme est déjà dans l'enfant. Et il gardera sa devise pendant les années de grand séminaire. Car avant d'entrer à Saint-Lazare il fera plusieurs années de grand séminaire, fera son service militaire, et même une période de vingt-huit jours, avec son ami Bévière, et n'entrera à Saint-Lazare qu'en pleine maturité et après une solide expérience de la vie.

Sa devise, au Séminaire Interne, se modifiera quelque peu. Il la purifiera de ce qu'elle pouvait avoir de « prétentieux » — le mot est de lui —. Il craignait que le vain amour de la gloriole ne prit le pas sur l'amour de Dieu. Et il se voulait authentiquement surnaturel. Et alors, voici que, dans une de ses lectures encore, il rencontre un mot qui le frappe et qui est comme un écho de l'autre ; mais c'est du saint Vincent cette fois. Saint Vincent écrit à un de ses Missionnaires : « Or sus ! Monsieur, allez ! Et faites ce que vous pourrez de votre côté, et Dieu fera le reste ! »

Il y a là autant de courage et d'audace que dans la devise primitive. Mais le Bon Dieu y a la place qui lui revient, la première. On sera désormais courageux encore, mais d'un courage qui tiendra sa force de Dieu ! On sera, par-dessus tout, confiant en Dieu ! Et un jour, il traduira cette grande pensée de foi dans une parole qui lui aura été suggérée par une Visitatrice des Filles de la Charité, dont il admirait la sagesse et la vertu. Ce sera condensé en une oraison jaculatoire et il en emportera les mots « cent fois répétés chaque jour », dit-il, comme un « viatique », qui alimentera son courage dans les longues randonnées de sa vie apostolique : « O mon Jésus, donnez-moi toujours la confiance, la prudence, la patience ! » La confiance ! Dieu est bien là à la première place. Et, dans la phrase, c'est le nom de Jésus qui sonne le départ.

Ces consignes vigoureuses et nettes, ces mots à emporter, étaient tout à fait dans ses goûts. Plus tard, au front, sous les balles et la mitraille qui à tout instant pouvaient le conduire dans l'autre monde, il aimera à dire et à faire dire par ses hommes ces mots de l'Ave Maria, qui étaient alors plus que jamais en situation : « Nunc et in hora mortis nostrae. » « Maintenant et à l'heure de notre mort. » Il ira même, lorsqu'il y aura disposé ses hommes, jusqu'à réduire encore le cri de l'âme, à un seul mot, à l'heure des assauts meurtriers : « Nunc ! » « Maintenant ! » Ce mot sur les lèvres de tous ces hommes qui allaient affronter la mort, c'était dans leur cœur une prière ! Et combien fervente, on le devine ! Par ce seul mot, rude et vif comme les balles, on faisait face aux balles pour l'austère combat. Les cœurs d'emblée se haussaient, dans la prière, jusqu'aux cieux.

Cette vigueur de caractère qu'il tenait de sa première éducation n'avait fait que s'accroître au cours des années. Il avait eu la bonne fortune de trouver comme Supérieur au Grand Séminaire de Cambrai le légendaire M. Sudre (Cf. Annales, t. 100, pp. 857-869), dont la parole lente et ferme formulait des sentences lapidaires qui resteraient gravées toute une vie dans les âmes sacerdotales et dont les décisions, réfléchies et résolues, n'admettaient point de réplique. On apprenait là ce que vouloir veut dire ! Il eut aussi la grâce insignifiante d'avoir la comme directeur de conscience le sage M. Villette (Cf. Annales, t. 101, pp. 303-313). Or il advint qu'un jour, en communication, l'abbé Barbet, dont l'âme éprise de perfection pensait à la vie religieuse, dit à son directeur : « Monsieur le Directeur, j'ai l'envie de me faire Capucin. » — « Vous, Capucin ? répliqua aussitôt le clairvoyant M. Villette, gardez-vous en bien ! Vous le seriez bien de trop ! » Paul Barbet ne se fit pas Capucin.

Mais on était à l'époque où le bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, récemment béatifié, suscitait partout l'admiration par son merveilleux martyre. Après les fêtes du Triduum, qui s'étaient succédées dans toutes nos maisons, la dévotion s'implantait dans les âmes. Paul Barbet, qui voyait grand et large, résolut d'aller en Chine retrouver les traces du bienheureux martyr.

Un jour de novembre 1897, M. Louwyck, directeur du Séminaire Interne de Paris, appelait deux de ses séminaristes, dont le Frère Lucien Bévière, et leur disait : Vous irez aujourd'hui à la gare du Nord, et vous prendrez au train qui vient de Lille deux postulants, M. Paul Dutilleul et M. Paul Barbet. M. Barbet avait vingt-trois ans, M. Dutilleul en avait trente-cinq ; il était prêtre et quittait un poste de choix au grand grand collège ecclésiastique de Roubaix. C'étaient deux bonnes recrues. Ils firent sensation au Séminaire, tous deux très sympathiques, mais leurs allures étaient tout en contrastes. Ils furent reçus au Séminaire la veille de la fête du Bienheureux, accueillis avec sympathie par les quatre-vingts séminaristes d'alors. Ce fut une longue étreinte.

Ils feront tous deux dans la Compagnie grande besogne. Mais c'est celui qui rêvait de la Chine que la Providence gardera en Europe ; et ce sera M. Dutilleul qui, en 1900, après la persécution des Boxers partira pour la Chine, travaillera au Séminaire de Kiashing (Cf. Annales, t. 95, pp. 608-612), et mourra là-bas, après avoir dirigé et confessé bien des âmes sacerdotales.

Le Père Barbet a raconté comment une de ses malices lui joua le mauvais tour de modifier complètement l'orientation de sa vie : pendant le temps de ses études, il dut à son tour faire au réfectoire l'exercice oratoire qui était alors de tradition. Jugeant plus commode d'apprendre par cœur un sermon tout fait que d'en faire un lui-même, et sans doute aussi un peu par une de ces bravades qui étaient dans son caractère et qu'il se payait parfois avec un malin plaisir, il apprit par cœur un sermon de Mgr d'Hulst, et le débita avec toute sa fougue. Ce fut merveilleux. Il enthousiasma son auditoire, occupé pourtant à manœuvrer cuillers et fourchettes. Si bien qu'après l'ordination, les Supérieurs réservèrent pour la Mission d'Angers ce merveilleux orateur. Il avait raté sa Chine !

Ses débuts à Angers furent plus pénibles que ses exploits oratoires de Saint-Lazare. Mais avec sa façon naturelle et l'accent de conviction et de foi profonde qu'il mettait toujours dans ses moindres entretiens, il fit du bien. Mais au bout de quelques mois, malgré une robuste santé, il crachait le sang. Ce n'était chez lui qu'un accident. Mais il fallait le conjurer. On l'envoya au grand air, en Suisse.

Et là commence la belle vie aventureuse du Père Barbet, cette vie où toujours seul, en marge de la vie commune, mais toujours vaillant, il va, à sa manière toujours originale, faire beaucoup de bien, laisser partout où il passera des traces ineffaçables, de beaux souvenirs, d'excellentes amitiés et parfois une véritable vénération, mais qui, sur ses vieux jours, le ramenant à la vie de communauté de la Maison-Mère, lui laissera au cœur la nostalgie de ses jeunes années et de ses beaux souvenirs, et l'enfermera — un peu trop — content toujours cependant, dans la solitude recueillie de son ermitage.

En Suisse, tout en se soignant, il prend contact avec quelques catholiques du pays et il finit par grouper autour de lui une bonne centaine de fidèles éparpillés en pays protestant. Chaque dimanche, on se réunit pour les offices dans une chambre d'hôtel. Il prêche, il confesse. Il lui faudra aller à Rome dans l'intérêt de ses fidèles ; il sera reçu aimablement par Pie X, dans une audience qui lui laissera au cœur d'inoubliables souvenirs. Quand il quittera la Suisse, une paroisse sera fondée et on y nommera un curé qui y résidera.

On l'envoie au Danemark. Là encore, la paroisse sera en formation quand il reprendra le chemin de la France.

Avec la permission de M. Villette, il passe quelque temps à Bernerain. Mais l'inaction est insupportable à cet homme d'action. Il va utiliser ses loisirs dans une cure de campagne du Pas-de-Calais. L'évêque d'Arras lui confie successivement plusieurs postes de confiance. Mais enfin, malgré les instances de l'évêque d'Arras, il rejoint Saint-Lazare.

Il connut ainsi plusieurs paroisses du diocèse d'Arras, aux environs de Lorette et d'Ablain-Saint-Nazaire. Et il vécut six ou sept ans de cette vie de curé.

Il fallait bien pourtant qu'il reprit un jour ou l'autre la vie de communauté. Il eut la bonne fortune, après ces années de grande liberté, d'être placé au Berceau de Saint-Vincent de Paul.

Il y vécut heureux ; et il y serait resté si la guerre, en le mobilisant, ne l'avait éloigné de ce havre de paix. Au Berceau,

ses confrères l'aimaient. On appréciait la richesse de son âme, la cordialité de son accueil, l'agrément de sa compagnie. Quant aux élèves, ils aimaient en outre les surprises qu'il leur ménageait. Quand vint pour la première fois son tour de promenade avec le groupe des grands, il prit la tête du groupe. Lui qui était bon marcheur, il les fit marcher longtemps. On allait dans la direction du Nord, toujours de l'avant. A force d'aller, on arriva à Laluche. On avait fait vingt kilomètres. C'était beaucoup, car il fallait ensuite pour le retour refaire le même chemin. Au moins y eut-il, à Laluche même, la visite intéressante des mines de lignite, qu'on exploitait alors et qui furent précieuses pendant la guerre alors que s'était raréfié le charbon. Mais il fallait revenir. Là, M. Barbet ménageait une surprise à son petit monde. On reprit la route ; mais quand la troupe arriva à la gare de Laluche, on s'arrêta et on attendit le train, à la grande joie de tous ! En quelques minutes et sans fatigue, on fut à la halte du Berceau. Et ce fut, à l'arrivée au Berceau, une entrée triomphale. Naturellement, M. Barbet paya la note.

Le Père Barbet ne resta au Berceau que deux ans. La guerre de 1914 l'envoya au front. Et il y devait faire merveille.

Après la guerre, il se dévoua pour accompagner M. Basile à Smyrne. Il assista à l'incendie de la ville et du collège et il passa à Constantinople, où il fut chargé d'aumôneries. Et enfin, en 1924, il était nommé à Saint-Michel d'El Biar, près d'Alger, comme aumônier de l'Orphelinat. Il y resta dix ans et y laissa d'excellents souvenirs. Envoyé à Dax en 1934, il trouva moyen de rayonner dans le pays. Et de son dévouement sortirent plusieurs centres religieux florissants. Il défrichait et après lui s'érigeaient les paroisses. Enfin, après la guerre, en 1946, il fut chargé d'aller à Beaucamps, travailler à la reconstitution de la maison, abîmée par la guerre. En 1949, il venait définitivement à la Maison-Mère.

Il eut, somme toute, une vie fort secouée, qui le menait d'un bout à l'autre de la France, avec quelques courts séjours à l'étranger, dans des œuvres très variées, où il avait à faire preuve de qualités personnelles et d'initiative. Ayant été longtemps seul dans la plupart de ces postes, il eut quelque peine, en ses dernières années, quand vint l'heure de la retraite, à se réhabituer à la vie de communauté. Fidèle, malgré tout, à tous les exercices de piété, il vécut par ailleurs d'une vie volontairement cloîtrée, en son ermitage.

Quand parurent les menaces de maladie, il crut longtemps pouvoir, comme jadis son vieux père, dont il était fier, se passer des médecins. Quand il eut recours à eux, il était trop tard ; le mal implacable était là. Malgré la rigueur du mal il n'eut pourtant pas beaucoup à souffrir, sauf de l'inaction qui coûtait beaucoup à ce grand travailleur et pionnier d'avant-garde. Deux fois seulement la souffrance se fit aiguë ; et la seconde de ces crises le laissa dans une grande fatigue qui lui fit désirer les derniers Sacraments. Il les reçut en pleine foi et sérénité.

Les forces déclinerent assez vite. Il s'alimentait si peu. Il s'éteignit dans une faiblesse. Dans un dernier geste, il porta amoureuxment à ses lèvres son scapulaire et ses médailles. Et il s'endormit dans le Seigneur, In osculo pacis.

C'était le 3 mai 1955.

Ce qui frappait chez lui, partout où il passa, c'était avec son esprit primesautier et ses boutades, une piété profonde, inspirée par un exceptionnel esprit de foi, qui donnait à sa prière un accent de conviction, particulièrement communicatif. Il édifiait ainsi par les échos qui jaillissaient de son âme et par le rayonnement de sa foi, plus que par des discours. Et d'ailleurs il n'était pas homme à faire des discours étudiés. Mais les quelques mots qui accompagnaient ses prônes étaient, dans leur brièveté, profondément sentis ; et ils faisaient leur chemin dans les âmes.

Cette âme, toute de foi, était sans cesse occupée de Dieu. Il ne se donnait d'autre distraction qu'une courte promenade avant les repas de midi et du soir ; ce qu'il appelait son « apéritif ». En dehors de là, toujours cantonné dans sa chambre, il n'avait guère de lecture que de sujets pieux. A peine regardait-il le journal, quand un journal lui tombait sous la main ; il ne le recevait pas régulièrement. Il lisait volontiers deux bulletins auxquels il était abonné : d'abord celui d'une congrégation, à laquelle l'apparentait son nom de baptême. Le nom de Paul n'était pas celui de l'Apôtre, mais celui de saint Paul de la Croix, dont c'était la fête le jour où il vint au monde, le 28 avril. Il vénérait son saint patron, s'intéressait à sa famille religieuse et en particulier à Sainte Gemma Galgani, l'humble stigmatisée qui s'appelait la pauvre Gemma, et au sympathique jeune homme que l'Eglise a canonisé sous le nom de saint Gabriel de l'Addolorata. Il recevait encore et lisait avec dévotion les Annales du Mont Saint-Michel. Le grand archange, l'ange des grands combats de Dieu était bien fait pour lui plaire. Et il avait d'ailleurs vécu sous son égide, pendant dix années de sa vie, à l'Orphelinat Saint-Michel d'El Biar.

En dehors de ces rares lectures, qu'il partageait du reste avec d'autres pour les gagner à ses amitiés, il ruminait quelque une des pensées écrites sur les innombrables papiers qui couvraient sa table de travail, masse informe mais très riche, où il ne trouverait, en puisant au petit bonheur, que trésor de pensées pieuses et sentences choisies, dont il pourrait alimenter son âme.

Dans sa chambre, son lit s'étendait, parfaitement disposé, recouvert d'un drap, avec une couverture pliée en une sorte de campement militaire. Sur son oreiller était posé son crucifix des vœux et il prenait probablement son sommeil en sa compagnie.

Cette foi profonde qui le caractérisait était vraiment active ; elle se révélait dans les moindres actes de sa vie. On pourrait dire de ses signes de croix ce qu'on a dit des signes de croix du Père de Ravignan : « Ils étaient solennels. » Et de fait les signes de croix du Père Barbet étaient magnifiques. On comprend dès lors qu'il ait eu, à l'égard du Bon Dieu dont il révèrait la transcendante grandeur, des manifestations de foi d'une candeur et d'une simplicité remarquables. Il lui arrivait, en quittant la chambre d'un confrère, de se tourner vers le crucifix et, passant subitement de ses boutades d'humoriste au sérieux de l'homme de foi et à l'expression solennelle de sa foi, il saluait Notre Seigneur en croix, la main levée dans un grand et large geste, en disant : « Le Maître ! » Et, ce disant, sa physionomie était devenue grave, presque solennelle. D'un coup d'aile, il était monté dans les cieux. Puis il abaissait volontiers son regard vers la cheminée où étaient les portraits du saint

Curé d'Ars, qu'il aimait bien, et de son bienheureux Père, saint Vincent. Il portait alors la main à ses lèvres avec une simplicité d'enfant, pour une sorte de baiser d'adieu, en un geste qui voulait dire : « Je vous aime bien. » Et il partait en demandant à son confrère « l'aumône..., la moitié d'un Ave Maria. »

Cette simplicité d'enfant dans le domaine des choses de la foi, unie aux allures de matamore qu'il prenait volontiers, avec ses échappées et ses boutades de vieux militaire, cela faisait un curieux contraste. Mais c'étaient deux aspects, charmants en leur sincérité, de cette nature toute droite. C'était cela, M. Barbet.

Sa foi, qui brillait partout, brillait surtout à la sainte messe. Il la disait très posément et faisait ensuite une très longue action de grâces. La messe tenait une grande place dans sa vie. Pendant sa dernière nuit, il en était sans cesse préoccupé ; car il songeait encore à se lever le lendemain matin pour assister à la messe et communier. Aussi demandait-il sans cesse au confrère qui le veillait quelle heure il était et combien de temps encore il y avait avant l'heure de la messe. Il fallait le calmer, l'apaiser, lui faire prendre patience.

Il n'eut pas sur cette terre cette suprême joie. Vers trois heures du matin, il s'éteignait. Dieu lui réservait d'autres joies dans le ciel.

Cette foi robuste, toute tournée vers les choses du ciel, lui avait toujours inspiré un magistral dédain pour bien des conventions mondaines ; elle inspirait aussi à cet homme mortifié, certaines négligences, parfois héroïques, à l'égard des conditions les plus élémentaires qui entretiennent la santé. Il s'accommodait fort bien des mortifications et pénitences qui en étaient la conséquence. Curé, il n'avait personne chez lui à son service. Sa cuisine était très sommaire. Il avait dit adieu au luxe de la table et au confort de la vie.

Il était à l'enseigne de la Providence. Et il s'y trouvait bien ; il faut dire que ses paroissiens, qui aimaient leur curé et qui s'étaient aperçus facilement du caractère trop sommaire de son alimentation, se chargeaient souvent de l'approvisionnement. Mais il savait aussi, à l'occasion, se contenter de cuire lui-même, comme le saint Curé d'Ars, quelques pommes de terre et d'en faire ses repas pendant quelques jours.

A la guerre, il était d'une sobriété rare et, à l'occasion, rudement mortifié. Son ministère d'aumônier, qui le conduisait de tous côtés dans les tranchées, l'obligeait souvent à jeûner. Certaines fêtes comme celle de Noël, étaient pour lui l'occasion de longues courses et de sérieuses privations. Il affrontait tout cela avec un cœur allègre. Il vivait là en ascète, comme plus tard en ermite. Caractère puissant, il allait volontiers aux extrêmes ; les extrêmes ne lui faisaient pas peur. Bien au contraire. Tout exploit, en tout genre, lui plaisait. Était-ce amour du panache ? Était-ce vanité ? Non pas. Fier, il l'était certes à ses heures. Mais vaniteux ? Il ne semble pas. Qu'était-ce donc ? Il semble que c'était la joie de vivre, la joie d'affirmer l'exubérance de vie qu'il avait reçue et dont il était tout heureux et fier. Il comptait bien, comme son père et comme son grand-père, vivre jusqu'à quatre-vingt-dix ans ; et plus, si le Bon Dieu lui donnait vie ! Il l'emploierait de grand cœur.

Aussi, quand avait sonné l'heure de la guerre, il était parti vaillant. Et il y donna des preuves exceptionnelles de cette vaillance qui était dans ses goûts. Son courage et sa force d'âme y furent splendides. Au début de la guerre, il n'était que brancardier, faisait partie du service sanitaire, n'était pas astreint à participer aux combats. Mais un jour, devant un assaut qui promettait d'être meurtrier, les troupes, pourtant de qualité, semblaient hésitantes. Il les exhorta et promit de marcher à leur tête. Et il le fit. Le premier, il escalada le parapet. Il fut naturellement le premier point de mire et reçut quatre blessures, dont une très grave. Il resta couché longtemps sur le champ de bataille, mais il eut la bonne fortune d'être évacué à l'ambulance de la rue du Bac. Et là, une à une, ses blessures guérirent, en des jours de fête. On avait beaucoup prié.

Comme lui, le colonel du régiment, le colonel Niessel, avait été gravement blessé. Le Père Barbet, qui avait bien bon cœur, réclamait au Bon Dieu la guérison de son colonel, dont la vie était si précieuse, alors que la sienne ne valait pas grand' chose. Le Bon Dieu fut bien bon ; il accorda la guérison des deux blessés. Le colonel, qui fut promu peu après général, et qui à la fin des hostilités, fit partie de la Commission de contrôle en Allemagne, n'a pas oublié son vaillant brancardier et son cœur généreux. Lorsqu'on lui annonça la mort de M. Barbet, il fut ému, ne put calmer son émotion et bientôt, tout en racontant quelque fait de guerre, les sanglots coupèrent sa voix. Le Père Barbet avait de bons amis.

Sa vaillance lui valut la médaille militaire. Soigné à l'ambulance de la rue du Bac, il envoya sa médaille à l'autel de la Sainte-Vierge. C'était la première. L'administrateur de l'ambulance, M. Georges Goyau, l'en félicita, mais exigea, pour l'exemple, qu'une autre médaille fût épinglée sur son lit d'ambulance. Et il alla du reste lui-même acheter au Bon Marché la médaille au ruban jaune et vert, qui, épinglée sur son lit, révéla désormais la vaillance de cet austère soldat qui avait bravé et frôlé la mort.

Ce rude guerrier fut à l'ambulance un courageux malade.

Mais il faudrait bien, un jour ou l'autre, qu'il s'y payât quelque héroïque fantaisie : gravement blessé, il devait passer à la salle d'opération. Une balle s'était, je crois, logée profondément dans la cuisse. Il s'agissait de l'extraire. Quand le chirurgien lui déclara son intention de l'opérer le lendemain, le Père Barbet fit une moue qui déchaina ce mot : « Vous avez peur de mon bistouri ? » Il n'en fallait pas tant pour réveiller chez le Père Barbet toutes les fiertés de son âme : « Peur de votre bistouri ? répliqua-t-il. Vous verrez demain si j'ai peur de votre bistouri ! »

Le lendemain, le Père Barbet était sur la table d'opération. Comme on s'apprêtait à l'endormir, il refusa tout net. Il voulait rester éveillé.

Qu'à ça ne tienne ! Et le bistouri fit dans la chair vive une longue entaille. Et dans la plaie, se fit le minutieux travail de l'extraction. Le Père Barbet avait mis son mouchoir dans sa bouche et obstinément étouffait toute plainte. Mais quand l'opération fut terminée, il lui fallut, pour retirer son mouchoir, en dégager les dents qui s'y étaient fortement plantées. Et le chirurgien, fort peu dévôt, paraît-il, partit songeur.

Quelques jours plus tard, un inspecteur passait dans les salles. Le chirurgien l'accompagnait et dirigeait la visite. Quand ils arrivèrent au lit du Père Barbet, l'inspecteur, intrigué par ce visage, glabre, puissant et résolu, demanda : Quel est cet homme-là ? Et le chirurgien murmura : « Ça ? c'est le bon Dieu !.. Ou c'est le diable ! »

Quand il revint au front, M. Barbet eut la joie d'y revenir comme aumônier, avec le grade de capitaine. Vaillant, dévoué, il fut vite promu chevalier de la Légion d'honneur.

Légion d'honneur et médaille militaire, c'étaient deux décorations qu'on voyait rarement sur la même poitrine. Elles témoignaient d'un mérite exceptionnel. Et les gamins de Paris le savaient bien. Il arriva, quand M. Barbet revint à Paris en permission, que de bons gamins qui venaient à sa rencontre, en allant gaîment leur chemin, mais dont les petits yeux en ce temps de fièvre patriotique, allaient tout droit aux médailles, avaient admiré rapidement, au passage, croix et rubans et déjà avaient dépassé l'officier, quand se ravisant à la pensée des deux médailles rarement accouplées, ils revinrent en arrière, se plantèrent devant lui, l'arrêtèrent dans sa marche et lui crièrent : Bravo ! Le Bravo était mérité. Il s'adressait à un homme vraiment courageux.

On a raconté que pendant la dernière guerre, M. Barbet, qui se trouvait dans les Landes, faisant fonction de curé quand les troupes allemandes déferlèrent sur le pays, vit un jour un avion allemand tomber en flamme sur le territoire de sa paroisse. Les habitants s'étaient attroupés à distance et des Allemands étaient là, qui défendaient d'approcher. Le curé, lui aussi, était là et il n'était pas homme à rester simple spectateur d'un pareil drame ; il ne tenait pas en place. Il dut admonester vertement les Allemands. Mais la consigne était formelle. Finalement, il déclara tout net : « Un homme est là qui va brûler dans son avion en flammes. C'est un de vos compatriotes et c'est peut-être un catholique qui a besoin de mon ministère. J'y vais. Advienne que pourra ! Je prends sur moi la responsabilité. » Et il partit sous les yeux stupéfaits des spectateurs. Il dégagea comme il put l'aviateur de son brasier. Mais il ne ramena malheureusement qu'un cadavre. Au moins avait-il donné un bel exemple d'héroïsme et révélé, une fois de plus, quelle force d'âme il y avait en lui !

On comprend devant de telles prouesses qui supposent une belle qualité d'âme, que le Père Barbet ait laissé, partout où il est passé, de beaux et édifiants souvenirs et d'excellentes amitiés, parfois une vraie vénération. On était conquis par la richesse et l'originalité de son âme. On était reconnaissant des services signalés qu'il avait rendus. On se sentait très vite élevé vers Dieu par le son de son âme. Aussi, à la veille de sa mort, recevait-il encore de touchants témoignages de l'attachement que son dévouement avait éveillé dans les cœurs. Malgré toutes les lettres que sa plume paresseuse laissait sans réponse, il en recevait toujours fidèlement. On savait bien que la paresse de sa plume n'engageait en rien et ne compromettait en rien les délicatesses de son cœur. Et le complet désintéressement de ce cœur de prêtre, en doublant le prix de ses services, édifiait les âmes, les élevait bien haut, y faisait naître des sentiments d'une grande noblesse et affermissait à jamais les fidélités.

Mais à Saint-Lazare, en ces dernières années, ces qualités restaient cachées dans l'ombre de son ermitage. Peu de confrères purent en soupçonner le prix. Vivant apparemment inactif au sein d'une communauté en pleine activité, cet homme austère vivait en marge de la vie commune. A l'époque de son apostolat, il conquerrait toutes les sympathies ; désormais, il ne charmait plus que les rares confrères avec lesquels il avait quelque contact. Par sa vie recueillie, mortifiée, toute remplie de prière et vigoureusement orientée vers Dieu, il charmait surtout le Bon Dieu qui était plus que jamais l'objet de ses pensées et à qui allaient tous les battements de son grand cœur.

8 mai. — Solemnité de sainte Jeanne d'Arc. A Paris, le T.H. Père prend part aux fêtes du centenaire de deux maisons de Filles de la Charité, paroisses de *Gentilly* et de *Notre-Dame de la Gare*. Dans cette dernière maison, paroisse de sainte Jeanne d'Arc, le programme des fêtes prévoit la présence du cardinal archevêque. Une brève note historique évoque en outre dans la joie, le passé et le dévouement qui s'est dépensé dans cette chère maison, toujours bien vivante. Le passé est un gage de l'avenir !

Le 22 février 1855, sur la demande de Sœur Rosalie, trois Filles de la Charité viennent soulager la misère qui règne dans le quartier des « *Deux-Moulins* ». Faute de maison, elles s'installent dans un café, rue Nationale. Pauvres, elles possèdent cependant un trésor, une Vierge, don de Sœur Rosalie elle-même. Cette Vierge, gardienne de la maison, entretiendra la flamme de charité allumée par cette Fille de France, vraie servante des Pauvres. Elle rappellera sa consigne : « *Une fille de Saint Vincent est une borne sur laquelle tous ceux qui sont fatigués ont le droit de déposer leur fardeau.* »

L'œuvre commence sur une bien petite échelle : elle comprend une salle d'asile, un ouvroir externe, deux classes, une pharmacie : par la suite un orphelinat fut ouvert. Peu après, deux Sœurs de la maison se consacrent au service des cheminots, 112, rue du Chevaleret, où elles s'installent bientôt définitivement.

En 1859, la Ville de Paris confie aux Sœurs l'école publique qui est ouverte, 32, place Jeanne-d'Arc.

Viennent les sombres jours de la Commune. Les Sœurs sont constituées prisonnières dans leur maison pendant plusieurs semaines. Sur le point d'être fusillées, elles sont sauvées par un communard : « Laissez-les aller, dit-il, ce sont les Sœurs qui font la classe à nos enfants ; il y va de ma vie, mais qu'importe ! » Bientôt on apprend l'arrivée de l'armée régulière ; les insurgés s'écrient : « Nos Sœurs sauvez-nous !... » Les Sœurs passent la nuit à découdre les bandes rouges des pantalons et à tremper les mains des malheureux dans l'eau de javel pour faire disparaître l'odeur de la poudre, puis elles favorisent leur évasion : « Où sont-ils, demandent le lendemain les Officiers qui viennent commander l'exécution ? Comment, mes Sœurs, vous avez fait partir ces misérables qui voulaient vous fusiller ! Oh Charité ! Que tu es belle ! »

En 1880, les classes sont laïcisées et les Sœurs restent sans logis. La Providence leur vient en aide : amenés par Mgr Adam, à cette époque vicaire de Notre-Dame de la Gare à s'intéresser aux œuvres de la paroisse, M. et Mme Le Brun de Sessevalle achètent

le terrain du 26, place Jeanne-d'Arc et font construire la Maison actuelle pour les Sœurs et l'orphelinat ; puis grâce à eux et divers bienfaiteurs une école libre est bâtie et confiée aux Sœurs. Les six classes deviennent trop petites ; en 1897, Mme Hébert fait construire un bâtiment attenant à celui des classes pour une école maternelle de quatre cents enfants et trois nouvelles classes.

1903 fut une année de grande tristesse... ces centaines d'enfants doivent aller à l'école publique par suite de la fermeture de l'école des Sœurs. Les bâtiments de l'école se transforment en « *Maison de famille* » pour jeunes filles, et ateliers de lingères et giletières. MM. Louis et Joseph de Sessevalle continuent l'œuvre de leurs parents en subvenant à l'entretien de la maison.

En 1917, les locaux de l'Asile sont utilisés pour le Jardin d'enfants dirigé avec compétence et dévouement par notre chère Sœur Marie. Parallèlement les Œuvres sociales se développent : 30.000 visites de malades à domicile par an ; Dispensaire ouvert tous les jours ; Consultation de nourissons ; Colonies de vacances, Mouvement de jeunesse, etc...

Octobre 1940 voit se rouvrir l'école. Avec joie, les enfants affluent. C'est l'espérance d'un renouveau : 600 élèves réparties en 14 classes.

Puissent toutes les Anciennes de la Maison — si heureuses d'évoquer les souvenirs du temps passé — se rappeler qu'elles ont une mission à remplir qui, quel que soit leur âge, est bien loin d'être terminée.

Toutes disons avec Jeanne d'Arc : « *En avant quand même !* »

10 mai. — Au cours de la nuit, M. Jean a été saisi et terrassé par une crise. On le trouve pratiquement sans connaissance, ni conscience de son état. Transporté à l'infirmerie, il ne s'en rend pas compte. Et à travers quelques brèves lueurs il s'éteint le dimanche 15 de ce mois, nous laissant le souvenir de son travail méthodique et de son ardeur à réunir et étudier les enseignements d'un lointain passé et spécialement du *milieu biblique*.

La crise soudaine et brutale vient l'emporter alors qu'il corrigeait minutieusement les épreuves de son dernier ouvrage : un *Dictionnaire des inscriptions sémitiques de l'Ouest*. Corriger de telles épreuves, c'est poursuivre la vérification d'une poussière de détails. Ce travail fastidieux, fatigant, mais nécessaire, talonne impitoyablement celui qu'a mordu le souci du labeur bien fait. Et cependant, malgré tous les efforts, erreurs et déficiences ne font pas défaut : le labeur doit en diminuer le nombre !

Au cours de la conférence sur la vie et les vertus de M. Jean, M. Bizart, qui l'a spécialement connu et a travaillé avec lui au *Collegio Alberoni*, nous fait revivre en quelques notations cette figure de Prêtre de la Mission, tandis que M. Vansteenkiste se penche à son tour sur quelques attestations et écrits personnels, rencontrés parmi les papiers du défunt.

M. le Supérieur esquisse une vue d'ensemble de la physiologie de M. Jean, retrace les étapes de sa vie, et caractérise sa personnalité, son activité, sa puissance de rayonnement :

I. — Une vue d'ensemble de la physionomie de M. Jean

Monsieur Jean : ce seul nom évoque une belle physionomie de missionnaire lazariste : une belle âme de prêtre, un grand esprit de savant, un cœur d'une qualité exquise, une œuvre de premier plan... et une vie bien remplie.

Il est une silhouette de M. Jean, familière à tous. Chacun peut le revoir, maigre, nerveux, digne toujours, grave et quelque peu distant. L'écho de sa voix barytonnante et de ses phrases sentencieuses et brèves résonnent encore dans toutes les oreilles. Personne, parmi ceux qui le connaissent bien, ne pouvait oublier ses habitudes méticuleuses de ponctualité, de régularité. C'est un homme méthodique, jaloux de son temps, et qui sait le distribuer utilement jusqu'à friser parfois la manie de l'horaire exactement respecté.

Il y a aussi une vision de M. Jean qui m'est tout à fait personnelle. Etudiant à la Maison-Mère, je l'ai eu comme professeur d'Histoire ecclésiastique, de 1902 à 1904, année de mon ordination sacerdotale, tandis que M. Pouget nous enseignait l'Écriture sainte. Devenu plus tard son collègue comme professeur au Collège Alberoni de Plaisance, en Italie, de 1910 jusqu'à la déclaration de guerre en 1914, pendant quatre ans, j'ai eu l'occasion et le loisir de vivre avec lui dans une telle communion de pensée et d'action, que nous nous connaissions « par cœur », selon la suggestive expression populaire.

Après la guerre 1914-1918, nous restons séparés longtemps, longtemps... On se revoit quelquefois à Saint-Lazare et, quand c'est possible, on s'aborde volontiers pour causer ensemble et même discuter... les questions à l'ordre du jour.

Enfin, en octobre 1953, je reviens à Saint-Lazare dans des conditions tout à fait inattendues pour lui comme pour moi. Il m'est assez difficile de réaliser que l'élève et le collègue du cher M. Jean est maintenant son Supérieur. Mais ma visite personnelle de cet ami fidèle ne change pas, grâce à la distinction qu'il suggère de suite : « Il y a pour moi, dit-il en souriant, M. Bizart d'une part, et M. le Supérieur d'autre part ; j'aime les deux, mais il pourra m'arriver peut-être de discuter — toujours respectueusement — avec l'un des deux ; ce sera le franc-jeu. » En effet... on a parfois discuté, mais on a continué à s'estimer et à s'aimer jusqu'au bout.

II. — M. Jean, vu de l'extérieur, dans son curriculum vitae

En bref, voici sa notice et l'ensemble des placements qu'il a eus :

M. Jean, Charles-François, né le 20 mars 1874, à Sauteyrargues (Hérault), reçu dans la Congrégation le 29 novembre 1891, à Paris ; vœux le 5 janvier 1896, à Paris. présent M. Fiat ; prêtre, le 29 juin 1898, à Montpellier. par Mgr de Cabrières.

Placements : en 1897, à Prime-Combe ; en 1898, à Alger-Kouba ; en 1902, à Paris, Maison-Mère ; en 1905, en Chine ; en 1906, au Berceau de Saint-Vincent ; en 1908, au Collège Alberoni, Plaisance ; fin 1914, à la Maison-Mère ; en 1915, mobilisé, puis de nouveau à la Maison-Mère, jusqu'à son décès (15 mai 1955).

Sur cette notice et ces placements, quelques remarques seulement :

M. Jean est un méridional. Du Midi, il a l'accent. la gestulation, l'humour, et surtout l'amour de la lumière et du soleil. Néanmoins, il ne se raconte guère, il reste mystérieux et laisse toujours quelque chose à deviner... « Au fond », disait-il souvent, ou encore « bref », et après un silence — non sans malice — quelqu'un concluait : « Bref, au fond, il n'y a peut-être rien », et tous deux riaient de bon cœur.

En tout cas, de sa famille, de ses études secondaires, je n'ai jamais su grand-chose. Volontiers, il me parlait du Grand Séminaire de Kouba à Alger, et de son Supérieur, M. Demiautte, mon compatriote artésien qu'il semblait avoir apprécié beaucoup pour sa tenue et sa façon de mener une discussion au Conseil, etc... Je crois qu'à Kouba, M. Jean a enseigné la philosophie. A dire vrai, je me le représente assez difficilement expliquant la métaphysique, mais je le vois très bien psychologue, éducateur et observateur attentif, car tout ce qui concernait la formation de l'esprit ou de la volonté l'intéressait au plus haut point.

En 1905, alors que, prêtres, nous poursuivions nos études à Rome, nous apprenons avec surprise que M. Jean était parti en Chine... « Ce voyage au long cours », comme il disait lui-même, ne lui avait pas laissé de bien agréables souvenirs. Mais pourquoi en Chine ? Dans la lettre qu'il écrivait au Supérieur général au moment de la réception de la prêtrise, il parlait de sa santé assez précaire, et déclarait qu'il fallait exclure pour lui un placement à l'étranger, sauf la Chine. Peut-être s'en est-on souvenu, quand on l'envoya là-bas...

Au retour de Chine, on le plaça au Berceau de Saint-Vincent de Paul. C'était providentiel, car on lui fournit ainsi l'occasion et le moyen de bien posséder les grammaires, et surtout le grec, qui lui serviront bientôt pour ses études d'Ecriture sainte.

Précisément, c'est pour être professeur d'Ecriture sainte, et pour remplacer M. Rousselle, le traducteur de la version italienne du Manuel de Pelt, qu'en 1908 on l'envoya à Plaisance, en Italie, au Collège Alberoni.

On peut dire qu'alors, son genre de vie et d'étude fut fixé à jamais. A Plaisance, il resta presque sept ans, de 1908 à 1915. Là, il prépara et mûrit sa mission ou sa vocation de professeur ès Sciences bibliques et sémitiques, mission qui s'acheva à Paris, soit à la Maison-Mère, soit à l'Ecole du Louvre.

III. — Les caractéristiques de sa personnalité et de son activité

1° Son diagnostic psychologique.

J'ai toujours connu, M. Jean, très curieux des importantes questions qui concernent l'éducation ou la formation de l'esprit, de la volonté, du caractère, de la conscience. Je n'aurais donc pas été surpris de retrouver des notes sur ce thème, ou encore une analyse faite par lui-même de son moi profond et de son psychisme personnel.

Ce qui m'a singulièrement étonné, c'est qu'il ait sollicité lui-même (et cela en août 1919), ce qu'il appelle « Mon diagnostic psychologique », par M. de F... et J. Pais. Je transcris cette note :

« Intelligence méthodique, logique, beaucoup de suite dans les idées et dans le travail, clarifiant et simplifiant toutes choses d'allures psychologiques.

« Volonté insinuante, ironique, procède plutôt par insinuation que par autorité.

« Trait général de sensibilité. Lutte entre une sensibilité spontanée très réelle, et un second mouvement qui réprime le premier, par éducation, formation religieuse et austérité voulue.

« Beaucoup de bienveillance, de bonté naturelle, d'altruisme, de besoin de se donner, de se dépenser pour les autres. Apprécie les biens de ce monde, et a justement conscience de sa chaleur. Sens artistique, imagination assez vive, tournée vers l'idéal.

« Esprit facilement ironique, caustique même. »

Que faut-il penser de la justesse de ce diagnostic ? Il y a du vrai dans ce jugement formulé. Sur quels tests ou signes, sur quelles observations les psychologues ou les psychanalystes ont-ils fondé leur diagnostic ? Je l'ignore.

Si M. Jean l'a conservé, sans n'y rien ajouter, c'est qu'il l'a cru valable... à moins qu'il ne l'ait mis sous enveloppe avec le sourire un peu ironique de quelqu'un qui sait à quoi s'en tenir. Pour mon compte, bien que dans mes cours de pédagogie, j'ai eu souvent l'occasion de prôner des investigations de ce genre, utiles en certains cas, je persiste à penser que M. Jean n'avait rien d'un inquiet.

2° Son activité scientifique.

En ce qui concerne l'activité scientifique de M. Jean, je n'ai qu'à recopier la note écrite de sa main, qu'il a envoyée, au début de 1955, à Berlin, au Reallexikon der Assyriologie du professeur Erich Ebeling († nov. 1955) :

« Charles Jean, Méditerranéen, né à Sauteyrargues (Montpellier). Etudes au Scolasticat des Lazaristes à Paris. En hébreu, élève de M. Vincent Ermoni (première année), et de M. Pouget (deuxième et troisième années). initiation à l'akkadien à Vienne (Autriche), par le professeur Schlögel ; puis à Paris, au cours de V. Scheil (Hautes-Etudes, Sorbonne). En égyptien, cours de M. A. Moret et de M. H. Sottas, à l'Ecole des Hautes-Etudes ; en archéologie du Proche-Orient et en épigraphie sémitique de l'Ouest, cours de M. R. Dussaud, à l'Ecole du Louvre. Dans la suite, et pendant vingt-cinq ans, M. Ch.-F. Jean a enseigné à l'Ecole du Louvre, d'abord l'hébreu, ensuite l'épigraphie sémitique du Nord-Ouest, comme successeur de M. Dussaud.

« Principaux ouvrages : édition de textes cunéiformes du Louvre ; Contrats de Larsa, deux vol. petit in-4° ; sous le titre de Tell Sifr, réédition critique des Altbabylonischen Verträge aus Warka, conservé au British Museum, édités en 1882, par le P. Strassmaier ; Lettres diverses de Mari, un vol. in-4° (au Louvre).

« Parmi ses autres ouvrages : Larsa, un vol. in-8° ; La Religion sumérienne, un vol. in-8° ; Lettres diverses de Mari, traduction, un vol. in-8° ; Grammaire hébraïque élémentaire, un vol. in-8° ; Le milieu biblique de l'Ancien Testament, trois vol.

in-8° ; Dictionnaire des inscriptions sémitiques de l'Ouest, en cours de publication chez Brill (Leiden).

« Nombreux articles dans revues spéciales. »

Dans son laconisme, cette note en dit long sur l'activité scientifique de M. Jean, activité qui s'est déployée jusqu'au jour du 11 mai, où, vers huit heures du matin, on trouva dans le lit de sa chambre un malade soudainement frappé d'hémiplégie du côté droit, et, sur le bureau encombré de notes, les dernières lignes du travail en cours de publication... En peu de jours, ce fut la reprise de la parole, l'extrême-onction, la mort...

IV. — La puissance du rayonnement du professeur et du savant

1° Sur les grands Séminaristes du Collège Alberoni.

Pendant deux ans, de 1902 à 1904, j'ai eu M. Jean comme professeur d'Histoire ecclésiastique. Je dois à la vérité de dire tout simplement qu'à côté de M. Ermoni et de M. Pouget, M. Jean nous apparaissait comme un professeur travailleur, consciencieux, positif, méthodique, en voie de devenir quelqu'un, mais loin de compte avec nos professeurs préférés.

Nous admirions sa tenue impeccable, le respect qu'il avait de soi et des autres, son sérieux. Mais son débit lent et monotone pour nous dicter presque un cours où il fallait beaucoup... gratter, selon le style étudiant, sa façon un peu sèche de mettre à leur place ceux qui semblaient ne pas priser tellement l'érudition et les idées, n'étaient pas faits pour emballer des élèves soi-disants pratiques et remuants.

Plus tard, en 1910, au Collège Alberoni de Plaisance, en Italie, où depuis deux ans déjà, M. Jean enseignait l'Écriture sainte, l'hébreu et le grec biblique, j'eus souvent l'occasion d'entendre ses élèves, des élèves d'élite pour la plupart, porter une toute autre appréciation sur la valeur de leur professeur.

C'est à Plaisance que celui-ci prépara et travailla le cours qui devait lui servir pour composer les trois volumes du Milieu biblique de l'Ancien Testament.

Une des grandes idées de M. Pouget était qu'il fallait expliquer la Bible par la Bible. Sans nier l'importance de cette donnée, M. Jean prétendait que la Bible ne pouvait être bien comprise que si on la replaçait dans son milieu historique, idéologique, religieux des peuples sémites avec lesquels les Juifs avaient été en contact. C'est un fait que les élèves d'alors, dont plusieurs sont devenus archevêques et évêques, goûtaient fort cet enseignement et appréciaient hautement leur maître.

J'avoue que devenu collègue de M. Jean, et professeur à mon tour dans le même Collège Alberoni, j'ai largement profité de ses idées pour mon cours de saint Thomas. Dans une introduction, j'entrepris avec l'aide de Mandonnet et des magistrales préfaces de Di Rubeis à la Somme théologique, l'étude « du milieu intellectuel dans lequel vécut, écrivit, enseigna saint Thomas d'Aquin ». C'était un charme de retrouver dans la position de saint Thomas, entre les conservateurs et les intégristes de son époque, d'une part ; et les novateurs averroïstes, d'autre part, une sorte d'anticipation de l'attitude gardée par le P. Lagrange et d'autres entre le conservatisme de certains et l'audace novatrice d'autres, au plus beau moment du modernisme dénoncé en 1907 par le décret « Lamentabili », puis par l'encyclique « Pascendi » de Pie X.

2° Sur les étudiants de Saint-Lazare.

Ce prestige et cette influence, pendant des années, M. Jean les conserva auprès des nombreux étudiants qu'il forma à la Maison-Mère. L'un de ses élèves, devenu son successeur comme professeur d'Écriture sainte, nous le dira sans doute avec plus d'objectivité et d'autorité dans les remarques qu'il nous fera sur son professeur lors de la prochaine Conférence.

En fait, j'ai pu constater par de nombreux témoignages, que M. Jean avait eu et garde encore une grande influence sur les élèves qu'il a formés.

Cette influence n'est pas seulement d'ordre intellectuel, mais s'avère tout aussi profonde et durable sur le plan moral, religieux et sacerdotal.

Une lettre adressée à l'un de ses élèves, actuellement professeur de Grand Séminaire, que m'a communiquée M. le Visiteur, va nous le prouver. Voici cette lettre, datée du 1^{er} janvier 1951 :

« ...De mon côté, je vous offre, en fait de souhaits, ce que pour vous, mon esprit et ma foi peuvent penser de meilleur, surtout cette année qui sera mémorable pour vous (ordination sacerdotale). Soyez prudent. soyez méthodique ! Calmement actif et vivant. La vie crée la vie. Soyez-en convaincu pratiquement jusqu'à la fin de votre vie.

« Créer de la vie, donner de la vie, nous reproduire en d'autres, c'est un besoin incompressible de tout être humain. Et pour nous qui avons choisi la meilleure manière, c'est une des plus grandes jouissances que nous puissions goûter en attendant le grand Amour éternel.

« Je prêche ? Oh ! non. C'est venu comme ça, parce que c'est ma pensée constante, dans le domaine religieux. »

Cette « vitalité », selon l'expression chère à M. Jean, doit s'entretenir sur tous les plans, le plan intellectuel sans doute, mais aussi sur le plan moral et religieux.

Au même correspondant, il avait écrit le 8 octobre 1948 : « ...Persévérez à poursuivre fidèlement votre enrichissement religieux et moral ; en même temps, votre esprit s'approfondira, en particulier au contact de saint Paul... Ne négligez aucune des études du programme, et faites bien vos oraisons. »

Même résonnance d'âme, dans une lettre du 5 octobre 1948 : « Amour de la Sainte Trinité en faisant vivre en nous, esprit, cœur, volonté et qui, dès maintenant et surtout plus tard, donne et donnera vitalité à notre action sacerdotale. Je la demande à Dieu pour vous en même temps que pour moi. »

Beaucoup se sont mépris sur la vie intérieure et l'esprit videntien de M. Jean. Il n'était pas qu'un intellectuel, ni non plus quelqu'un qui aurait renié ou déprécié son titre de Lazariste. Écoutez ce passage d'une lettre du 30 décembre 1949, au même correspondant :

« J'ai confiance que vous deviendrez un des bons enfants de saint Vincent, tel qu'il en faut aujourd'hui surtout, bien « vivant » à tous points de vue. »

Et plus tard, le 27 juin 1950, avant le sous-diaconat de cet élève : « Les convictions doivent être assez fortes, naturellement et surnaturellement, pour que malgré tout, on soit toujours

fidèle, surtout à l'essentiel. Et ne vous laissez jamais influencer que par la vie des meilleurs. Messe, bréviaire et oraison doivent être toujours les trois grands repas de votre vie intérieure. »

Ces extraits de lettres méritaient d'être cités et approfondis.

3° Sur ses collègues dans l'enseignement.

Cette influence avouée par ses meilleurs élèves, me surprend d'autant moins que ses collaborateurs eux-mêmes n'ont pu échapper à une certaine emprise sur eux-mêmes.

Je me rappelle le thème de nos discussions et de nos préoccupations à Plaisance.

Le Collège Alberoni, du point de vue intellectuel et religieux, était une maison régulière, fervente et vivante. M. Jean n'aurait pas voulu que, sur un point quelconque, nous fussions en dehors de la voie suivie par nos confrères italiens.

Le sujet de nos discussions roulait surtout sur la formation des séminaristes, sur l'équipement intellectuel et religieux des futurs professeurs de Grands Séminaires. Il y avait là des hommes de tout premier plan : M. Ricciardelli, M. Marina, plus tard archevêques et délégué apostolique.

M. Jean avait bien des idées un peu personnelles sur la « spécialisation », par exemple, nécessaire aux professeurs pour que dans leur matière, ils deviennent des spécialistes... J'ai vu que je ne partageais pas tout à fait ce point de vue trop exclusif.

De même pour le ministère auprès des âmes, pour la prédication, M. Jean craignait toujours qu'ils ne fussent un empiètement sur le temps réservé à l'étude et à l'enseignement. Au fond, il me donnait raison quand je lui objectais qu'un professeur de Grand Séminaire devait être et se montrer missionnaire, puisque lui-même aimait faire un peu de ministère, diriger les consciences et prêcher, ou tout au moins faire des cercles d'études religieuses aux jeunes filles de « Santa Eufemia », et plus tard aux petites Sœurs du Séminaire, ses élèves préférées des derniers jours de sa vie, me disait-il parfois.

Ces deux dernières années à Saint-Lazare, nous sommes revenus souvent sur ce sujet... Pour clore une discussion sans issue, je lui lançais gentiment cette boutade : « Et si tout le monde s'était spécialisé comme vous et était resté à la Maison-Mère vingt-cinq ans et plus, qui serait allé dans nos grands séminaires et dans les missions ? Votre vocation spéciale a été une exception heureuse et même glorieuse pour la Congrégation, mais comprenez donc que l'exception n'est pas la règle. » Sur ce mot, on se mettait à rire, mais chacun restait sur ses positions.

Sur l'influence et le rayonnement de M. Jean, en dehors de la Compagnie et sur certains savants, je ne dirai rien. Sans doute y fera-t-on une large allusion, dans la conférence qui suivra celle-ci, je m'empresse de mettre le point final.

Conclusion : J'ai dit au début : M. Jean était un grand esprit, un excellent cœur, une forte volonté, un beau caractère. En face de ces grandeurs, je me garderai bien de faire l'entendu, le difficile ou le pointilleux, en lui découvrant quelque défaut, quelque manie, pour le plaisir de poser au psychologue ou à l'observateur.

M. Jean ? C'était un prêtre, un bon Lazariste aussi, et c'est tout dire.

Qu'on me permette d'ajouter : c'était un ami..., et quel ami, je ne saurais l'oublier.

Dans la conférence suivante, en sa qualité d'actuel professeur d'Ecriture Sainte, M. Vansteenkiste apporta, lui aussi, son témoignage. Appuyée sur divers souvenirs et des réflexions du cher défunt, il utilisa un tantinet quelques-uns des papiers de M. Jean, rapidement compulsés. Au total ces notes fournissent un témoignage sur le rayonnement intellectuel de M. Charles-François Jean.

La notice 12 du fascicule I du Répertoire des Intellectuels de 1947, par Maurice Duportet (Néris-les-Bains, Allier), nous fournit avec des notes biographiques, la bibliographie des travaux de M. Jean, sous la rubrique « Livres et brochures », on compte dix-sept ouvrages et sous la rubrique « Articles et mémoires », cinquante-cinq études de diverses longueurs. Cette liste, qui n'est pas complète, nous permet cependant de constater que M. Jean fut un gros tracailleur et que tous ses efforts de recherches, d'études, ont porté principalement sur cet éclairage à donner à la Bible par ce qu'on appelle couramment aujourd'hui l'étude « du Milieu biblique » : la plupart des travaux scientifiques de M. Jean n'ont visé en effet qu'à fournir de près ou de loin, les éléments pour permettre un fécond comparatisme en évitant les erreurs d'un néfaste concordisme (1).

M. Jean salua avec joie la parution il y a quelques années du beau livre de Dom C. Charlier « La Lecture chrétienne de la Bible » dans lequel il trouva au chapitre III : « Le Milieu biblique », une excellente formulation de ses convictions à ce sujet : « L'histoire d'Israël est à ce point mêlée à celle des peuples du grand Croissant, qu'il est possible de jeter une vive lumière sur les récits bibliques en les replaçant dans leur contexte historique », p. 74.

« La connaissance plus approfondie des grands mouvements des peuples dans l'ancien Orient, l'étude de leurs mœurs, l'examen des mouvements qu'ils nous ont laissés, la lecture de leur littérature sont autant de moyens précieux qui nous permettent de reconstituer l'ambiance du milieu dans lequel Israël a vécu », p. 75.

« Je n'ai pas eu d'autre but en écrivant mon « Milieu biblique », ajoutait-il, et de divers côtés on souhaitait une mise à jour du tome premier, ainsi le R.P. Rambot, du Couvent des Dominicains, de Saint-Maximin, la Sainte-Baume (Var), écrivait le 23 septembre 1952 : « Je voudrais vous dire combien une édition mise à jour de votre « Milieu Biblique » serait la bienvenue pour les Séminaires et les Scolasticats. Le « Pritchard (Ancient Near Eastern Text, 1950), ne saurait être placé entre toutes les mains, rebuterait souvent et ne saurait remplacer votre large

(1) *Divus Thomas*, la savante Revue du Collegio Alberoni où M. Jean enseigna de 1908 à 1915, a reproduit les quelques pages que donnent ici les *Annales*. Mais dans sa note technique, *Divus Thomas*, 1955, pp. 276-282, a inséré la bibliographie de M. Jean, mise au point par M. Raymond Chalumeau. On y renvoie les doctes que ravissent justement chiffres et précisions.

synthèse vivante que je me plais à citer aux étudiants et surtout à les inviter à la lire. »

M. Jean aimait à me signaler les services inattendus que son « Milieu Biblique » avait rendu à certains de nos confrères en divers pays de Mission parce que ce qu'ils en avaient retenu les avait aidé à comprendre les mœurs, les idées, les coutumes de peuplades encore à un stade de civilisation voisin de celui des tribus du Proche-Orient d'autrefois.

En 1933, M. Jean donna pour le grand public, dans la collection « La Vie chrétienne », parue chez Grasset, le volume La Bible et les récits babyloniens, sorte de condensé de ses trois volumes du « Milieu biblique ». Ayant fait hommage de son volume à M. André Robert, sulpicien (1), pour une recension dans le Bulletin de l'Institut Catholique de Paris, il reçut de l'éminent professeur une lettre où ce dernier avec les éloges formulait quelques souhaits. Ce fut pour M. Jean l'occasion de préciser sa méthode, le but de ses travaux. Je me permets de citer ces deux lettres :

Lettre de M. Robert :

Monsieur l'Abbé,

« Vous avez eu l'extrême amabilité de m'offrir votre dernier ouvrage. Je vous en suis très reconnaissant, et je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt. Je ne parle pas de votre érudition ; mais vous avez surtout voulu être suggestif et forcer les esprits à se poser des questions. Vous y réussissez pleinement, j'ose dire presque trop. Car par suite même du but que vous poursuivez et de la place restreinte dont vous disposez, vous n'avez pas la possibilité de fournir la réponse, à ces questions pourtant fort importantes. C'est en ce sens que je me suis permis de faire un compte rendu de votre travail dans le *Bulletin de l'Institut catholique*. Mon souhait serait qu'on pût faire une étude parallèle à la vôtre sur l'originalité, la continuité et la transcendance de la tradition israélite. Ce souhait n'ôte rien au mérite de celui qui a composé le premier tableau du diptyque... »

Réponse de M. Jean :

10 décembre 1933.

A Monsieur l'Abbé Robert, professeur
à l'Institut Catholique de Paris.

Monsieur l'Abbé,

« Je vous remercie de votre bonne lettre.

« Je ne sais si je me trompe, mais j'ai l'impression que pour être sûr de bien comprendre votre pensée intégrale, il faut que je lise entre les lignes sinon le... reproche, au moins le regret que je n'aie traité qu'un aspect de la question.

« Voulez-vous me permettre d'abord cette confidence ? Je résistai assez longuement à l'invitation, puis aux instances du directeur de la Collection « La Vie chrétienne », quand il me demanda puis me pressa d'écrire sur la Bible et l'Assyriologie. C'est que je considère comme une perte de temps pour moi tout

(1) M. André Robert, professeur d'exégèse d'Ancien Testament à l'Institut Catholique de Paris pendant vingt-sept ans. Atteint par la limite d'âge, M. Robert s'était retiré en 1934 au Séminaire d'Issy-les-Moulineaux, où il est mort le 28 mai 1935.

ouvrage de vulgarisation — fût-ce de vulgarisation scientifique — et je n'ai déjà cédé que trop aux demandes que l'on m'a faites à ce sujet. Ce furent des motifs d'apostolat intellectuel qu'on fit valoir qui entraînèrent mon acceptation.

« On désirait « la Bible et les découvertes contemporaines ». Mais vous comprenez bien qu'un sujet si vaste pour un petit format de deux cent cinquante pages au maximum, est absolument impossible. « La Bible et l'Assyriologie » était trop vaste aussi. Je fis remarquer que pour traiter d'une manière convenable, devant le public de la collection la question biblique dans ses rapports avec l'Assyriologie, il faudrait au moins trois volumes.

« Je dis que je pourrais écrire : « La littérature babylonienne et la littérature biblique ». Quand je livrai le manuscrit, on réussit à me faire accepter le titre actuel, qui, paraît-il, est préférable commercialement.

« Le problème que j'ai traité est d'ordre purement littéraire et n'implique que des points de vue littéraires. Il me semble que mes conclusions d'une part ne dépassent pas mes prémisses et d'autre part englobent l'ensemble des faits littéraires que j'ai exposés.

« Pensez-vous que ce que j'ai dit puisse gêner en quoi que ce soit l'exposé des vérités doctrinales ou historiques enseignées explicitement ou implicitement dans l'A.T. ?

« Mon intention fut, non pas de « forcer les esprits à se poser des questions » mais d'exposer aussi brièvement qu'il le fallait (1) et loyalement la réalité littéraire telle qu'elle est. J'ai toujours procédé ainsi, soit dans mes livres, soit dans mes cours, soit dans le cercle d'études religieuses que je fais à des étudiants depuis une dizaine d'années. Je considère qu'il est d'une importance souveraine, qu'en entendant tels ou tels professeurs, en lisant tels ou tels livres ou articles de périodiques, notre jeunesse ne soit pas désarçonnée, qu'elle ait conscience que si elle n'est pas à même de voir, par elle-même, l'harmonie qui existe objectivement entre le dogme et les faits « scientifiques », ou ne se rappelle pas ce qu'on lui a dit à ce sujet, il est des catholiques, prêtres ou non, qui connaissent bien les données des problèmes et qui demeurent fermes dans leur Foi. Et j'ai eu bien des fois la satisfaction de constater que cette attitude intellectuelle avait des résultats pratiques consolants.

« Quand à l'originalité, la continuité, la transcendance de la tradition israélite, à mon avis elle est d'un autre ordre, de l'ordre *objectif* doctrinal. Au point de vue *littéraire* (l'inspiration mise à part bien entendu, mais qui comme telle ne révèle ni n'impose à l'auteur sacré le genre littéraire à adopter) et artistique au sens le plus large du mot, Israël n'a rien de vraiment original. (Je mets à part, et je l'ai dit assez, la prophétie). Au point de vue moral, il avait du sang sémite dans les veines et nous savons ce que fut si souvent, même après le retour de l'exil et jusqu'aux Macchabées au moins, la religion et la morale du *peuple* et aussi de bien des rois, malgré les interventions pour ainsi dire incessantes des hommes de Dieu. Ces faits sont extrêmement importants : on ne saurait parler du *génie juif* et

(1) Pour ce motif, j'ai été obligé de laisser de côté la question de la date de certains livres, si importante, vous le savez, en particulier pour la question de la « continuité ».

expliquer par là d'une manière purement naturelle le fait « Israël » y compris son dogme et sa morale. D'ailleurs, vous le savez aussi bien que moi : naturellement Israël lui-même n'a jamais entendu démontrer son monothéisme — sauf, si l'on veut dans la Sagesse — et son messianisme, il s'est borné à les affirmer et les admis toujours comme révélés par Dieu lui-même.

« Veuillez, Monsieur l'Abbé, excuser cette lettre à la fois trop longue et trop courte. »

Ch.-F. JEAN.

La méthode du P. Robert surtout centrée sur un comparatisme intra-biblique, c'est-à-dire expliquant la Bible par la Bible, ne le disposait pas, semble-t-il, à saisir d'emblée telle ou telle conclusion des travaux de M. Jean ; et cependant, au cours de ces dernières années, je fus le témoin de l'approfondissement de l'estime intellectuelle réciproque que se portèrent M. Jean et M. Robert.

C'est M. Robert, me déclarant un jour qu'il souhaitait posséder la connaissance du Milieu Biblique à l'égal de M. Jean, ou encore, en ouvrant son cours de 1953, sur l'« idée de sagesse dans le livre des Proverbes », faisant une longue introduction sur le « cadre oriental de la sagesse biblique » et pour ce faire empruntant en grande partie textes et idées aux travaux de M. Jean. Et, d'autre part, M. Jean me fit plusieurs fois cette remarque : « Je n'ai pas une connaissance aussi poussée de la Bible que M. Robert. » Et j'ai retrouvé dans les papiers de M. Jean, l'article qui lui avait été demandé pour les Mélanges Robert — qui deviendront maintenant le Memorial Robert — article qu'il ne devait remettre à l'éditeur que pour le 1^{er} octobre prochain : l'article était entièrement composé depuis environ un mois avant sa mort.

La place, forcément limitée de cet entretien m'oblige à conclure. Je ne puis mieux le faire qu'en apportant ici quelques témoignages.

M. Jean se demandait parfois jusqu'à quel point était utile son enseignement à l'Ecole du Louvre ; une lettre du 25 novembre, écrite de la main même du Cardinal Suhard, vint apaiser ses inquiétudes :

« Le Cardinal, très heureux d'avoir fait la connaissance du R.P. Charles F. Jean, près des étudiantes de l'Ecole du Louvre, veut lui dire sa satisfaction de le voir participer à un ministère de haut intérêt, et qui est au premier chef, un ministère fécond. Soyez assuré, mon Révérend Père, de mon respectueux et fidèle attachement en Notre-Seigneur. »

† EMMANUEL, card. SUHARD.
Archevêque de Paris.

Au Congrès d'Archéologie et d'Orientation biblique d'avril 1954, M. Jean fit une communication sur les « Noms propres de personnes dans les lettres de Mari et dans les plus anciens textes du Pentateuque ». Cet exposé fut salué par M. Parrot (1) comme étant l'exposé le plus technique, « et ce qui ne gâtait rien, d'au-

(1) Conservateur en chef au Musée du Louvre et directeur des fouilles de Mari.

tant plus apprécié qu'il fut le seul à s'encadrer dans les limites du temps fixé ».

Quand parut, le 26 juin 1954, le premier fascicule de son « Dictionnaire des Inscriptions sémitiques de l'Ouest », M. Van Proosdij, lui-même grand Assyriologue, envoyé spécial de son éditeur Brill, dit à M. Jean, en remettant ce premier fascicule : « Monsieur, nous vous félicitons et nous vous remercions pour votre travail si important, si pénible et si intelligent. »

Ce n'est que petit à petit, en découvrant sa correspondance, ses notes, que nous pourrions saisir un peu mieux la portée du rayonnement intellectuel de M. Jean, car M. Jean était un modeste. Jamais par exemple il ne nous a dit qu'en 1930, le P. Deimel, S.J., l'avait demandé à Rome à l'Institut Pontifical biblique, non pour un poste officiel, l'Institut n'étant composé que de R.P. Jésuites, mais pour faire des conférences, collaborer à une nouvelle revue de l'Institut et les aider à former les futurs docteurs en assyriologie. (Lettre du P. Deimel, du 2 octobre 1930).

M. Jean répondit (lettre du 15 octobre 1930) : « les nécessités sont telles, que même avec un bon recrutement, nos Supérieurs ne peuvent donner satisfaction à tous les évêques qui font appel aux Lazaristes et que, d'autre part, il serait difficile de concilier un enseignement à l'Institut Biblique et au Louvre. »

Le 9 mai 1955, après avoir rendu compte à M. Jean de la communication faite la veille par M. Feuillet (1), à notre réunion trimestrielle des exégètes de la région parisienne, je lui faisais savoir que la réunion d'été 1956 était fixée au Couvent des Pères Dominicains de Saulchoir : « J'irai, me répondit-il, pourvu que Dieu me prête vie. » Le lendemain on le trouvait atteint d'hémiplégie ; cinq jours plus tard au matin du dimanche 15 mai, M. Jean rendait son âme à Dieu. Le secret de son ardeur, de son étonnante jeunesse d'âme, n'est-ce pas, avec tout ce que nous a révélé sa lettre du 10 décembre 1933 citée plus haut, cette avant-dernière note de son carnet de pensées infimes : « La science, quand elle remplit la vie, empêche de vieillir. »

11 mai. — Ce soir à Aubervilliers dans la banlieue parisienne, étudiants et quelques frères coadjuteurs vont assister à une séance de *Mission sous la tente*. Cette forme d'apostolat (Cf. *Annales*, t. 116, pp. 146-157 ; t. 118, pp. 59-61), adaptée en un tel milieu, réalise un peu de ce bien des âmes que désirent le zèle apostolique de saint Vincent et que poursuivent, chacun dans leur secteur, les véritables missionnaires.

S'adapter, faire le plus de bien possible, tel est, sans illusion aveuglante, le programme sincère de ceux qui souhaitent semer et voir lever le bon grain de la parole évangélique. Dans la revue d'urbanisme religieux du diocèse de Paris, *Le Christ dans la banlieue* (janvier-avril 1955), Mgr Touzé, un des auxiliaires du cardinal, et directeur des *Chantiers du cardinal*, évoque et apprécie ces efforts apostoliques des *Missionnaires sous la tente*, ou pour céder à une image empruntée au titre d'un récent film célèbre, des *Missionnaires sous le chapiteau*.

Voilà un titre qui évoque, avouez-le, un détail architectural bien à sa place, par conséquent, dans les pages de la Revue des chantiers du Cardinal.

(1) Professeur d'exégèse du Nouveau Testament, à l'Institut Catholique de Paris.

Eh bien ! non. Il ne s'agit là, ni de ce qui fait le couronnement d'un pilier de nos églises, ni même d'architecture, mais bien d'un genre nouveau d'apostolat : « L'apostolat sous la tente ».

Sous la tente, d'admirables choses s'accomplissent et s'obtiennent de merveilleux résultats, ignorés de beaucoup, même d'excellents catholiques, et qu'il importe de faire connaître pour l'exemple et pour l'édification d'un grand nombre.

Cette forme nouvelle d'apostolat — on ne le répètera jamais trop — prouve le souci continu de l'Eglise de vivre avec son temps, d'en apprécier les besoins, et d'évoluer selon les circonstances, afin de poursuivre, par tous les moyens, son but sur la terre : conquérir les âmes et les conduire à Jésus-Christ.



Quelques prêtres lazaristes, préoccupés à l'exemple de saint Vincent de Paul, leur fondateur, de l'ignorance religieuse dans certaines campagnes de France, le grand mal de notre époque, et de pénétrer d'Evangile tout un monde de travailleurs païens et même coupés d'une quelconque influence chrétienne, ont étudié et mis au point une forme d'apostolat susceptible d'alerter, de grouper et de retenir les foules populaires : la mission sous la tente ou « sous le chapiteau ».

Les débuts furent difficiles, les installations coûteuses, les tâtonnements non prévisibles, mais combien méritoires ! Enfin, les générosités se présentèrent, la persévérance et l'ingéniosité des missionnaires s'affirmaient et le succès vint couronner les efforts et les sacrifices consentis pour la grande cause de l'évangélisation des classes laborieuses.

Ces magnifiques résultats obtenus dans les campagnes du Nord de la France incitèrent les vaillants Pères lazaristes à essayer la mission sous la tente dans les villes de la banlieue parisienne. Un accueil enthousiaste leur est fait à Aubervilliers, à la Mutualité de Saint-Denis, à Malakoff, à l'Hay-les-Roses, à Stains-l'Avenir, à Bagnolet, Drancy, Saint-Denis Pleyel, Pierrefitte, Rosny-sous-Bois, Blanc-Mesnil, etc... Et voilà des coins de la périphérie de notre capitale qui voient s'étendre par un moyen nouveau, l'œuvre apostolique exercée par nos zélés prêtres de paroisse. Sous l'action harmonieusement conjuguée des missionnaires, de nos curés et vicaires, un « choc de spiritualité » se produit, qui oblige à réfléchir sur le but de la vie, et contraint un bon nombre d'assoupis à sortir de leur torpeur religieuse.



La tente se dresse sur un terrain d'œuvres ou sur un emplacement souvent prêté gracieusement, tel un cirque ambulant ; d'année en année, elle s'agrandit pour répondre à des foules plus nombreuses et à des besoins d'âmes plus pressants.

Lorsque les missionnaires parviennent sur place avec leur camion portant la tente démontée, ils suscitent un grand mouvement de curiosité, et, chacun sait que c'est là un élément non négligeable à notre époque où la réclame est reine, et surtout à Paris, la ville d'élection des braves badauds. Tous, nous avons été témoins amusés en face de ce camelot traçant à la craie sur l'asphalte des trottoirs des lignes droites, courbes, entrecroisées

et qui réunit vite autour de soi dix, vingt, cinquante personnes, qui regardent, s'interrogent. C'est bien ce qui arrive lorsque les missionnaires, déchargeant leur camion, se mettent au travail et montent le « Chapiteau ». Quel succès de curiosité ! Et si l'opération a lieu un jeudi, les gamins qui n'ont pas classe, s'attroupent, intrigués chacun dit son mot, interroge :

— N'est-ce pas, Monsieur, que c'est un cirque que vous montez ? Monsieur, vous montrerez un éléphant ?

— Un éléphant ?... en tout cas, on ne trompera personne.

— Monsieur, vous ferez travailler la girafe ?

— En tout cas, on ne montera le cou à personne.

Cet échange de questions et de réponses sur le mode badin crée vite un courant de sympathie parmi les enfants, et, par contre-coup chez les parents ; un préjugé favorable aux missionnaires s'établit rapidement.

..

Un deuxième résultat obtenu par la mission sous la tente, c'est de procurer une salle de réunion pouvant contenir mille, quinze cents et jusqu'à deux mille personnes, alors que l'église paroissiale, lieu ordinaire de mission, ne saurait offrir plus de cinq cents à six cents places. L'atmosphère que les gens y trouvent est tout autre qu'à la paroisse : cette dernière est pour la plupart un endroit sacré où on a été baptisé, où on a fait sa première communion et où la dépouille des anciens a reçu la dernière bénédiction avant le cimetière. Le silence y est de rigueur et aucun contact ne saurait s'établir avec les voisins. La tente, au contraire, c'est le « Cirque », comme disent les enfants : tout de suite, on s'y sent à l'aise, on se retrouve entre égaux et entre camarades, on peut y faire, avant la séance, un petit bout de causerie, on peut allumer une cigarette, et le missionnaire qui ne craint pas une certaine plaisanterie, déclenche le rire, un rire bon enfant qui sème la bonne humeur et la confiance.

..

Mais, ce qui constitue le principal avantage de la mission sous la tente, c'est de permettre à quantité de braves gens du peuple qui n'entreraient pas à l'église, soit par respect humain, soit par défiance, ou même par simple déshabitude, d'y trouver un « terrain neutre », où ils peuvent pénétrer comme au cirque, sans l'afficher. Sous la tente, ils viennent en habit de travail, alors qu'à l'église ils se seraient crus obligés de faire un bout de toilette ; sous la tente ils sont accueillis cordialement par les missionnaires avec qui ils échangent une chaleureuse poignée de mains. Dès lors, la glace est rompue : on est en confiance avec le prêtre qui, à première vue, semble sympathique ; des préjugés entretenus injustement contre l'Eglise et ses ministres commencent à s'estomper.

Ces divers résultats, des visites à domicile le savaient préparés ; les missionnaires sont passés partout, ont pénétré dans toutes les maisons pour inviter chacun à la mission et ont même distribué des tracts au nom de toutes les familles. Très peu se sont montrés hostiles ; rares sont ceux qui ont répondu : « Cela ne nous intéresse pas... » Bien au contraire, une émulation s'établit, à qui entraînera à la Mission le plus de monde.

— Mon père, ce soir, je vous en amène deux nouveaux !

Et, c'est ainsi que jour après jour, la tente se remplit.

Evidemment, le Chapiteau ne rencontre pas que des amis : quelques antislériciaux, politicards, ont « blagué » la Mission, l'ont entravé le plus qu'ils ont pu ; un phonographe dressé devant une fenêtre ouverte en jouant les dernières productions du music-hall, espérait bien couvrir la voix du missionnaire ou les chants du public ; quelques pierres sont bien tombées sur les toiles de tente, heureusement solides ; c'étaient là démonstrations de peu de conséquence en face du succès de la mission : la part du diable en regard de l'œuvre de Dieu.

Et même, parfois, il est arrivé aux missionnaires de découvrir dans la foule l'un ou l'autre des perturbateurs de la veille.

— Tiens ! Vous êtes là, vous ? Au moins, vous n'avez pas de pierres dans vos poches ?

— Allons ! soyez les bienvenus ! et, sans rancune !



La Mission se poursuit, émaillée de réunions plus intimes à l'église, où hommes, jeunes gens, dames et jeunes filles sont conviées, avant le travail à une messe matinale ; des fêtes s'organisent en l'honneur de la Sainte Vierge, en souvenir des morts, etc...

Les conférenciers n'abordent pas que des sujets strictement religieux, la tente permet de traiter certaines questions sociales où les problèmes sont posés et résolus sur un ton familial qui n'exclut pas l'objection.

Les missionnaires ont gagné la partie : leur accueil aimable, leur humeur joviale leur ont conquis la respectueuse amitié de tous et même l'admiration : « Crois-tu, disait un ouvrier fréquentant la mission, et après une conférence qui l'avait particulièrement « emballé », que le Pape qui, tout de même, doit s'y connaître, nous aurait envoyé ces Pères-là, s'ils étaient tombés de la dernière pluie ? »



La Mission sous la tente a donc rencontré un réel et vif succès.

Toutefois, si l'on juge un arbre à ses fruits, on peut juger du véritable succès d'une mission à ses résultats.

Ces résultats, quels sont-ils ?

On me prendrait pour un naïf si je prétendais qu'à la suite de la Mission, toute la paroisse est convertie. La parabole de la semence trouve ici une véritable application : comme le froment jeté à pleines mains par le semeur, la parole de Dieu, dispensée par les missionnaires, est tombée sur un terrain plus ou moins favorable, sur des âmes si diverses, plus ou moins perméables à la grâce, encombrées de tant de préoccupations si humaines, ou gênées par une situation matrimoniale qui les place en dehors de la loi morale. Il n'en demeure pas moins que pour ceux qui ont suivi les exercices de la mission sous la tente, le choc religieux s'est produit, déterminant chez les uns un retour complet à la pratique des Sacrements, négligée depuis longtemps souvent,

chez d'autres l'occasion de remettre en ordre une vie familiale à laquelle ils s'étaient habitués, mais dont ils souffraient tout de même en silence. Certains sentiront le besoin d'un idéal à réaliser et demanderont le baptême ; des enfants sont envoyés au catéchisme alors qu'ils s'en étaient bien passé jusque là ; pour d'autres, il ne subsistera de leur rapprochement de l'Eglise pendant deux ou trois semaines qu'une émotion, un souvenir agréable, un peu de sympathie pour le clergé qu'ils connaissent, et ce sera tout. Ce peu, n'est-ce rien ? Je demeure toujours frappé par la vue, sur un journal, de l'image d'un monsieur à qui l'on enfonce dans la tête un coin, à coups de marteau, en recommandant tel ou tel produit pharmaceutique. Chaque coup de marteau enfonce le coin un peu plus avec la conviction de l'utilité, de la nécessité du médicament. La Mission fut pour plusieurs, ce « coin » enfoncé dans la tête : une occasion, une première communion d'enfant, un deuil, un besoin d'âme, une autre mission, seront les divers coups de marteau qui détermineront la conviction et, avec elle, le retour complet à Dieu. Ce retour demandera des années, peut-être ne s'opérera-t-il qu'au moment de la mort ? Qui, dès lors, penserait que la mission leur fut inutile ?



Mais, c'est au lendemain de cette Mission sous la tente que se pose le problème le plus délicat qui soit :

Qui assurera la permanence de l'atmosphère créée autour de la Mission ? Qui veillera à la continuité des résultats obtenus ?

Les Missionnaires passent, ils pourront revenir après quelques mois pour donner un « retour de mission » ; ils pourront conserver le contact avec quelques individualités touchées par la grâce, mais c'est tout. Il importe de suivre tous ceux dont on a pu juger des bonnes dispositions et dont on connaît les désirs d'y persévérer.

Qui les prendra en charge ?

Evidemment, cette mission ne peut appartenir qu'au clergé paroissial : nos prêtres, en effet, se voient confier par l'Eglise non seulement ce qui doit être conservé — les fidèles — mais encore ce qui doit être conquis : les indifférents et les pécheurs.

M. le Curé, en plein accord avec les Missionnaires, veillera à la pratique des résolutions recommandées par ces derniers, après entente avec lui : la prière en famille, au moins le soir, l'exercice de la charité sur le plan familial, social, et sur les terrains du travail, etc... Puis, une distinction se présentera tout naturellement à ses yeux entre ceux qui ont bénéficié de la Mission sous la tente. Ceux d'abord qui se sont rapprochés des sacrements après en être restés éloignés pendant un certain temps plus ou moins long, seront dirigés vers les œuvres paroissiales existantes : l'union paroissiale, la Ligue, l'Union des chefs de famille, etc..., où leur persévérance se verra facilitée.

Quant aux païens, aux baptisés sans aucun lendemain religieux, ils seront entourés de soins particuliers et suivis avec une délicate et paternelle insistance. L'Eglise primitive avait fondé pour les premiers, le « Catéchuménat », c'est-à-dire un temps de probation en vue du baptême où ils étaient instruits par la lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament, par l'homélie de

l'évêque et s'associaient à la prière et à la pénitence commune, jusqu'à l'heure où un diacre prononçait ces paroles : Sancta Sanctis : les choses saintes — c'est-à-dire dans la Cène célébrée en mémoire de celle du Christ, — sont pour les Saints, réservées à ceux qui ont été sanctifiés par le baptême. A cette injonction, les catéchumènes disparaissaient, et les fidèles se retrouvaient seuls pour les agapes et la Cène.

Un catéchuménat est maintenant organisé à Paris par M. le Chanoine Dock, en tenant compte des temps et des besoins. On y poursuit un double but : d'abord la formation de catéchistes par des conférences bien adaptées à des catéchumènes venus d'horizons divers ou pétris par une culture différente ; ensuite la préparation de ces catéchumènes au baptême et à la réception des autres sacrements.

Ces nouveaux convertis garderont le contact avec leurs catéchistes, bien sûr, mais on comprendra que ces rencontres ne peuvent être qu'assez rares, il est nécessaire de placer ces « néophytes » dans un cadre paroissial, car la paroisse demeure la cellule vivante et voulue par l'Eglise pour rassembler, évangéliser les fidèles et les acheminer vers le salut. Nos paroisses sont aujourd'hui pourvues de militants d'action catholique qui pourraient se charger de l'un ou de l'autre de ces chrétiens de fraîche date et de continuer l'œuvre du catéchiste sur le plan de la persévérance.

Il n'est pas indifférent, que ces bonnes volontés soient conduites à une messe communautaire où elles se sentiront en pleine union avec l'assistance : on y prie ensemble, on y chante ensemble, on s'offre ensemble à Dieu avec le Christ sur la même patène, on communie ensemble au même mystère eucharistique, et quoique on ignore ses voisins, leur nom, leur situation, leur adresse, on se sent pleinement uni à eux dans une même communauté de prière et de sacrifices, et par les mêmes liens d'une fraternité dans le Christ-Rédempteur.

Ce soutien moral, cette orientation liturgique d'un militant ou d'une militante aideront puissamment à l'incorporation à l'Eglise. Autrement, les néophytes resteraient des isolés au milieu des fidèles ; ils ne profiteraient guère de cérémonies qu'ils comprennent mal ou de sermons, dont bien des termes théologiques leur échappent. Ces isolés finiraient par se décourager et par disparaître... jusqu'à la prochaine Mission... peut-être.

Il est encore une catégorie de chrétiens chaque année plus nombreuse, qui ne doit pas échapper à la sollicitude du prêtre : c'est celle des divorcés. On a prétendu que l'Eglise les a rejetés de son sein ; l'expression n'est pas exacte : vivant hors la loi du Christ, ils ne sauraient recevoir les sacrements, par conséquent, ce sont eux qui, dans une minute d'erreur, se sont placés dans leur malheureuse situation. Très souvent ils en souffrent, au moment de la communion des enfants se produisent de douloureuses crises d'âme à la pensée de n'être pas en pleine union avec eux. C'est pourquoi il faut, non les rejeter, mais se montrer très bons pour eux, au besoin conseiller à leur famille de ne pas couper les ponts totalement, de prier pour eux et d'attendre avec eux l'heure de Dieu.

Ainsi, la Mission sous la tente aura porté ses fruits de persévérance et de salut. Les missionnaires sous le chapiteau et

notre clergé paroissial, aidés de militants zélés auront réalisé en très grande partie le but qu'ils se sont fixés : conquérir des âmes, le plus d'âmes possible, pour les conduire à Jésus-Christ.

29 mai. — Dans le rayonnement de la Pentecôte, un autre de nos anciens missionnaires de Chine, M. Ducarme, meurt à l'infirmerie. Quelques semaines après, M. Tichit, entretint la Communauté des vertus et du labeur de ce confrère qui partit jeune pour la Chine, y poursuivit ses études et reçut la série de ses ordinations. Totalement adonné à cette mission, seule l'en sépara une brutale et impitoyable expulsion.

Les pages suivantes de M. Tichit évoquent cette modeste figure et le travail concret du missionnaire en Chine.

M. Emile Ducarme naquit le 2 avril 1884, à Raisme, dans le canton de Saint-Amand, dans le département du Nord. Un prêtre de la région s'intéressa à lui et, dès 1897, écrivait au supérieur de l'Ecole apostolique de Loos, lui présentant Emile Ducarme, qui était de bonne famille, et donnait des signes de vocation. Le supérieur prit la balle au bond et reçut le petit Ducarme qu'il garda jusqu'à la fin de la quatrième. Ce dernier se rendit alors à Wernhout, en Hollande pour poursuivre ses études. C'était en 1901. Au début de 1903, il interrompit ses études pour s'en aller en Chine, se préparer sur place à la vie religieuse, au sacerdoce, et à son futur apostolat dans la Congrégation de la Mission. Il prit à Marseille un bateau des « Messageries », qui le conduisit à Shang-Hai, où l'attend M. Boscat, visiteur des Lazaristes en Chine, tout heureux de recevoir de belles vocations.

Départ pour Tchousan. Entrée au Séminaire interne

Quelques jours après, le jeune Ducarme doit reprendre un de ces vapeurs à roues de la Compagnie Jardine, caboteur des côtes de Chine. En deux nuits et un jour, il est à Ningpo, port du Tché-kiang, chez Mgr Reynaud. De là, un autre vapeur, plus petit, le dépose à Tinghai, port de pêche situé au nord-ouest de l'île de Tchousan, dans l'archipel de ce nom. Il y a une église et une résidence et, à un kilomètre de la ville, au Hameau Saint-Vincent, se trouve une chapelle. C'est là que provisoirement sont installés les séminaristes et étudiants, venus d'Europe en trois groupes (6 novembre et 21 novembre 1902, et 11 avril 1903), dans les locaux du petit séminaire de Ningpo. Le Vicaire apostolique, Mgr Reynaud, a eu la bonté d'en retirer ses séminaristes transférés dans sa ville épiscopale, pour loger les nouveaux arrivés. L'établissement comprend deux bâtiments coupés à angle droit avec étage et véranda, le tout construit très légèrement. C'était la réalisation d'un rêve, puis d'un projet, fruit des circonstances du moment. Après la bourrasque des Boiseurs, c'était maintenant en Chine, le calme et la liberté. Il fallait en profiter et préparer de nombreux ouvriers. Un moyen était de faire venir des jeunes d'Europe. Là, sur le sol de Chine, ces jeunes plantes pouvaient, en faisant séminaire et études, s'acclimater, se faire à la langue, aux mœurs et usages du pays. Lors de l'Assemblée générale de 1902, M. Louis Boscat, visiteur de Chine, parla de ce projet au Supérieur général, M. Fiat, qui l'approuva, l'encouragea et lui promit son aide. De retour à Shang-Hai, le 6 novembre 1902, M. Boscat était accompagné de cinq étudiants et d'un séminariste admis seulement deux mois auparavant à Dax et de deux frères coadjuteurs. Aussitôt que, à Paris, il avait été fixé sur le départ de ces jeunes,

il avait vite donné des ordres au Frère Barrière de la procure de Shanghai pour acquérir sur le territoire des Missions Lazaristes, un local facile d'accès depuis Shanghai. Mais le délai était trop court, et la proposition de Mgr Reynaud d'utiliser provisoirement son séminaire de Tanghai fut la bienvenue et satisfaisait l'appétit de cette jeunesse pour les grands espaces. Le séminaire était sur une hauteur. A l'est, dans l'horizon marin, se trouvait l'île de Pootoo tout entière occupée par les établissements d'un grand monastère bouddhiste, ancien et célèbre pèlerinage. Le 24 novembre 1902 arrivèrent six nouveaux étudiants et séminaristes.

Tanghai était propriété de Mgr Reynaud, et l'on ne pouvait l'atteindre de Shanghai qu'en passant par Ningpo avec arrêt obligatoire à l'aller et au retour, ce qui entraînait une perte de temps. Un beau jour, le Frère Barrière, qui était à la Procure, l'homme de ressource, qui débrouillait les affaires, revint de ses recherches ; il avait trouvé un terrain situé au nord de la ville murée de Kashing. La propriété fut achetée, les travaux de construction se mirent en train, sous la direction du Frère Barrière et, fin 1903, ils étaient achevés. La Congrégation avait son séminaire. Les étudiants et séminaristes partirent en deux groupes de Tchousan ; un premier, le 18 janvier 1904, et le second le 21. Le 25 janvier, anniversaire de la Conversion de saint Paul, M. Boscat bénissait solennellement la maison à la joie de tous.

Le nouveau séminaire de Kashing était construit sur un terrain situé au nord de la ville (Pei men wai), sur la rive gauche du canal impérial. Celui-ci, commencé à Pékin et poussé jusqu'à Nantchéou par l'empereur Koubilai, servait à transporter à Pékin, pour de là être distribué à la population mandchoue, du nord de la Chine, le bon riz de la Chine du Sud. De la rive gauche, les séminaristes pouvaient, tous les jours, contempler le va-et-vient des jonques avec leurs grandes voiles déployées. Sur la rive droite, en face du séminaire, rien pour barrer la vue. C'était un terrain vide, servant, trois ou quatre fois par an, de champ d'exécution. Ces exécutions avaient généralement lieu dans l'après-midi. Comme elles avaient autant pour but de donner une bonne leçon aux vivants que de punir les condamnés, la sentence était affichée aux grandes artères de la ville, sur lesquelles du reste, ils étaient promenés, portant un scapulaire en toile blanche sur lequel était écrite, devant et derrière, leur qualification criminelle. Ainsi avertie, au jour fixé, toute la population de Kashing se trouvait sur le terrain bien avant l'heure, on se disputait les premières places. Tout à coup, des trompettes en cuivre de deux mètres de long, rendaient un son lugubre que les auditeurs connaîtront sans doute à la vallée de Josaphat. On annonçait les condamnés ; ceux-ci, deux, trois, quatre, arrivaient, chacun sur une chaise à porteurs, debout, le torse nu. Le code qui mettait fin à leurs jours, ne leur défendait pas de « bien mourir ». Aussi, ce jour-là, ils étaient saturés d'alcool ; leur visage était rutilant et ils lançaient vers les spectateurs des yeux flamboyants. C'était ce spectacle fascinant que la foule, éprise de sensationnel, était venue contempler. Et si celui, qui devait mourir pour avoir fabriqué de faux billets ou pour avoir pillé une jonque portant aux dames de la cour les belles soies de Hangchéou savait, jusqu'au dernier moment, garder un regard indomptable, il n'y a pas de doute qu'il laissait chez ces spectateurs une impression de secrète admiration et de mystérieuse ter-

reur. Arrivés à l'endroit voulu, les porteurs déposaient les chaises par terre ; les condamnés, les mains liées derrière le dos, descendaient et se mettaient sur une ligne. Le mandarin, arrivé dans une chaise couverte de soie rutilante, venait s'asseoir, accompagné des grands dignitaires, au premier rang. Le bourreau apparaissait alors et donnait l'ordre aux suppliciés de se mettre à genoux, le dos tourné vers la foule ; puis, de la main droite, il saisissait un grand coutelas, serrait la main contre la garde, passait le manche à l'intérieur du coude en l'appuyant contre le bras ; il saisissait, de la main gauche, la tresse de cheveux, que les Chinois portaient sous l'Empire, de manière à tenir la tête rigide, posait la partie antérieure de la lame sur la nuque ; pressait en avant le coutelas de toutes ses forces, et, en un clin d'œil, faisait voler en l'air la tête du criminel. Dès que les exécutions étaient terminées, la foule faisait demi-tour et décampait à toute vitesse. Le mandarin remontait prestement en chaise et disparaissait au galop : car les âmes des criminels au regard altier étaient subitement transformées en démons avides de sang cherchant quelqu'un sur qui assouvir leur vengeance. Le jeune Ducarme, qui avait, pour venir en Chine, écourté ses humanités, en avait retenu assez pour reconnaître, dans ces esprits terrifiants des exécutés, la « Némésis » des Grecs, souvent évoquée par Homère, laquelle ne pardonne jamais.

Les directeurs de l'établissement pensaient que les spectacles sanglants n'étaient pas de nature à laisser une bonne impression aux jeunes, et défense était portée de les regarder ; mais, ces derniers, au moment voulu, s'arrangeaient toujours pour se faufiler derrière une fenêtre, sur laquelle on avait tiré le rideau, et pour reluquer par les fentes de celui-ci, le spectacle fascinateur. Des âmes timorées disaient bien que contempler volontairement une exécution capitale, par effusion de sang, entraînait une irrégularité pour les ordres. Mais, le moment venu, ne racontait plus tard M. Ducarme, les séminaristes, tout comme la foule, se sentaient électrisés.

Le terrain acheté par le Frère Barrière était un rectangle d'enciron un hectare. Les bâtiments étaient placés de manière à laisser un peu de terrain libre, derrière, pour servir de cour de récréation ; les deux-tiers qui se trouvaient devant furent convertis en potager. Quand aux bâtiments eux-mêmes, ils comprenaient deux parties. Le bâtiment principal à un étage était exposé à l'ouest ; il comprenait, au rez-de-chaussée, la chapelle, la sacristie et quelques chambres ; à l'étage, se trouvaient quelques chambres de directeurs, la salle des séminaristes et la bibliothèque ; une aile, à un étage aussi et exposée au sud, venait couper perpendiculairement le bâtiment principal à angle droit. Au rez-de-chaussée, se trouvait la cuisine et le réfectoire commun aux étudiants et séminaristes, à l'étage, il y avait les chambres des étudiants.

Comment vivait-on à Kashing ? M. Boscat, le fondateur de l'établissement, tenait à en garder la responsabilité, et, quoique résidant à Shanghai, à une journée de distance, il en restait le supérieur. Sur place, M. Flament, venu de France sur la fin de 1903, à titre de Directeur, était responsable devant M. Boscat de la marche de l'établissement et des étudiants ; il partit à Pékin en 1906 et fut remplacé par M. Gracieux, puis en 1907 par M. Segond ; M. Dutilleul était directeur du séminaire ; MM. Gracieux,

Salavert, puis M. Segond, quand ce dernier fut ordonné, étaient professeurs aux études et aidaient M. Dutilleul au Séminaire. Le nombre des étudiants et des séminaristes augmentait chaque année. Certains, après quelques temps, sortirent pour s'établir dans le monde ; la plupart retournèrent en Europe, quelques-uns restèrent en Chine. M. Simonin, par exemple, pendant de longues années, géra les biens des Missions à Hankoo et éleva une belle famille dont un fils et un petit-fils sont actuellement aux Missions Etrangères de Paris. Le 6 novembre 1902, arrivèrent d'Europe : Guillaume Scherjon, Joseph Hermans, Joseph Stolberg, Joseph Martin, Félix Bonanate, Octave Ferreux et les deux jeunes frères coadjuteurs Jean Joly et Louis Marco. Le 21 novembre : Elie Segond, Pierre Legrand, Louis Barrué, François Selinka, Jean-Marie Rouchon, Jules Meyrat ; le 11 avril 1903 : Jules Ver-nette et Louis Scialdone ; le 23 avril : Emile Ducarme ; le 9 septembre : Joseph Giaccone, Louis Morel. En 1904, en six voyages, viennent treize nouveaux dont un prêtre, un étudiant, un frère coadjuteur, tous les autres étant séminaristes. Mgr Defebvre, successeur de Mgr Reynaud, évêque de Ningpo, emprisonné par les Rouges et expulsé en 1904, était du nombre. A Wernhout, il se trouvait une année avant Emile Ducarme, et quand il arriva à Kashing, en septembre 1904, il se trouva son voisin immédiat de vocation et au même cours d'études. Toute cette jeunesse, venue volontairement en Chine, était bouillonnante d'ardeur

M. Boscat, qui venait souvent à Kashing prendre un bain de jeunesse, donnait, de temps à autre, à cette ardeur tendue vers la formation spirituelle et l'étude, l'occasion de se détendre. Quand il y avait des promenades extraordinaires, séminaristes et étudiants allaient ensemble. Une fois, ils se rendirent à Hangtheou en barque ; arrivés là, ils furent reçus par le curé qui proposa au directeur de payer à ses dirigés une promenade à cheval pour visiter la ville et voilà les vingt-cinq cavaliers qui se mettent à parcourir, en enfilade, les rues étroites de Hangtchéou, s'amusant surtout du spectacle qu'ils donnaient à la population accourue de toutes les ruelles pour voir la « cavalcade ». Une autre fois, on joua des barques et on organisa une course sur le lac « Si-Hou ».

Adaptation nécessaire. Kashing, en pleine Chine centrale, a un climat chaud ; de plus, c'est une région basse, voisine du grand lac Tai Nou, situé dans la partie sud du Kiangsou ; elle est parcourue par un grand nombre de canaux qui déversent l'eau dans les rizières. Cette eau stagnante, qui fait pousser le grain destiné à nourrir une population extrêmement dense, devient malheureusement un bouillon de culture dans lequel prolifère, à volonté, la variété de moustique qui inocule la malaria ; cette maladie est endémique dans le pays ; et les gens de l'endroit, qui l'ont depuis l'enfance, ont le sang pourvu de réactifs qui amortissent la virulence du microbe. Quant aux étrangers, qu'ils soient Chinois ou Européens, pendant les deux premières années, ils sont soumis à une série continue de crises paludéennes. Pendant ces crises, le patient éprouve une sensation d'abattement au physique et au moral. Comme toute la maisonnée était faite de nouveaux venus, depuis le directeur, M. Flament, jusqu'au dernier arrivé, tout le monde fut atteint du mal. La jeunesse mettait son point d'honneur à soutenir le choc de la façon la plus chevaleresque, et le corps professoral tenait à dominer la situation. Un jour, cependant, il y eut un léger fléchissement du côté de l'au-

torité. M. Flament, dont nous avons à Pékin connu l'indomptable énergie, fut terrassé par une fièvre de cheval et s'alita pendant deux jours. Aussitôt qu'il put se tenir debout, il reprit son travail et, constatant l'absence de quelques étudiants alités, profita d'une lecture spirituelle pour faire appel à l'esprit d'endurance : son intervention déclencha quelques sourires ironiques. Il se rappela subitement sa dernière absence et, un peu pris à court d'arguments, dit aussitôt : il est vrai que, ces jours-ci, je me suis alité, je n'aurais sans doute pas dû le faire, mais remarquez bien que ma fièvre n'était pas la même que la vôtre. Toute la salle partit d'un franc éclat de rire, et M. Flament eut le bon esprit de ne pas insister.

Une autre chose à laquelle devaient s'habituer les nouveaux venus d'Europe, c'était la nourriture. Les Chinois du Sud ont une nourriture très légère dont le riz est le principal élément. Les légumes, en général, n'interviennent dans un repas que pour assaisonner le riz, lui donner un goût. Et comme on ne sale pas le riz, simplement cuit à l'eau, on mange des légumes salés. En fait de viande, il n'y a guère que le cochon ; dans le sud, il n'y a pas de moutons, et la viande du buffle d'eau est sans goût. Par contre, on mange du poisson : cela fait au fond une nourriture plutôt légère, très bonne pour les estomacs faibles, mais elle ne donne pas beaucoup de biceps. Evidemment, il faut s'y faire, car, en mission, on mange la nourriture du pays.

Les usages. Beaucoup d'usages, dans un pays, sont commandés par les conditions matérielles existantes. Ainsi à Kashing, pour supporter la chaleur, on doit mettre, pendant l'été, le long habit de soie blanche porté par toute la population aisée. Même ainsi habillés, les séminaristes sentaient suffisamment le poids du jour et de la chaleur. Un jour, cependant, quelqu'un venant d'Europe faire la visite, après s'être rendu compte de la marche de la maison et du bon esprit qui y régnait, exprima sa satisfaction. Pourquoi, ajouta-t-il, se trouvent-ils dans la maison des habitudes peu en rapport avec l'état ecclésiastique et religieux, et il nomma le port des habits blancs ; passé, dit-il, qu'on porte des habits légers, mais il faut qu'ils soient teints. Pour lui obéir on les teignit tous, sauf le linge de corps. Seulement, après une bonne suée prise en récréation, tous les habits se déteignirent et le linge de corps fut vite aussi noir que le reste. De même, au réfectoire, quand le Visiteur extraordinaire vit qu'aussitôt la serviette dépliée, chacun se saisissait d'un bol de riz, qu'il amenait sous la lèvre inférieure puis qu'à l'aide de bâtonnets, vasy que je l'enfonce, le brave homme leva les bras au ciel en se disant intérieurement : Où sommes-nous ? Et quand, ce qui arrivait quelquefois le matin, il y avait un bol de « spaghetti » chinois et qu'il vit les Etudiants de la « Congrégation » bien ajuster le bol aux lèvres, puis pousser les spaghetti avec les bâtonnets et les avaler rapidement avec un bruit de « glou glou », il eut l'impression qu'à Kashing on dépassait sur ce point les bornes du permis et demanda que, désormais, le bol reste bien posé sur la table et que le contenu en fut retiré et porté à la bouche avec un peu de décence. Il était heureux que, de temps à autre, à cette jeunesse, trop portée à adopter ce qu'elle voyait faire, un coup de frein fut apporté. Quand le frein était placé où il ne fallait pas, comme c'était le cas des habits teints et du bol collé sur la table, peu à peu, l'usage raisonnable reprit ses droits.

M. Ducarme finit ses études, est ordonné prêtre et apprend sa dernière leçon avant le ministère. M. Ducarme fit à Kashing de bonnes études. Au point de vue intellectuel, il était au-dessus de la moyenne. Il fut toujours un esprit curieux, aimant la lecture ; il avait une petite bibliothèque bien fournie et quoique n'ayant pas fini ses humanités, il pouvait écrire un article sur toute question courante de la vie de mission. Il fut ordonné prêtre le 5 juin 1909 et placé par le Visiteur de Chine (M. Guilloux) dans le vicariat apostolique de Pékin. Quand il se présenta devant Mgr Jarlin, il fut bien reçu : c'était le moment où, à Pékin, l'on pouvait vraiment dire : « Messis quidem multa, operarii autem pauci » et celui qui faisait alors figure de primate de Chine, dut tenir à peu près ce langage : si vous voulez amener les Chinois à l'Eglise catholique, il faut les aimer, les aimer tous, et de la bonne façon ; cela implique l'obligation de s'abstenir de tout ce qui peut rendre l'Eglise et le Missionnaire impopulaires et même odieux, comme les procès, les mouvements politiques, où l'on se crée des ennemis qui n'oublient pas, et, l'obligation de faire tout ce qu'on peut pour leur montrer que la charité du Christ s'étend à tous les besoins de la société. Il faut surtout montrer aux pauvres que, aux regards de Dieu et de ses ministres, ils sont encore plus dignes d'intérêt que les riches et les puissants. Ils viendront à vous, car ils ne trouvent pas cela dans la société païenne où le puissant écrase le petit et le méprise. Des moyens concrets pour réaliser cet idéal ? J'ai toujours eu comme principe de base, dans mon activité apostolique : employer à l'endroit où on est, au moment où l'on vit, tous les moyens dont on peut disposer d'une manière honnête, pour amener des familles entières au catéchuménat. Car c'est la famille entière qu'il faut viser. L'expérience m'a montré que ce principe d'action tout simple qu'il est ne manque pas d'efficacité. Je me souviens, disait-il avec un petit sourire, qu'à l'occasion de ma visite « ad limina », j'allai présenter mes humbles respects à Son Eminence le Cardinal Gotti, préfet de la Propagande. Le Cardinal se montra très satisfait des progrès réalisés dans la mission de Pékin, puis s'informa de notre méthode. Eminence, lui répondis-je aussitôt, pas d'autre que celle-ci : Etant donné l'époque où on est et l'endroit où l'on se trouve, employer tous les moyens honnêtes dont on dispose pour amener les familles entières au catéchuménat, les instruire et baptiser. — C'est tout, me dit-il. — C'est tout, Eminence. Le cardinal réfléchit un petit moment, puis, riant de bon cœur, me frappa amicalement sur l'épaule et me dit : « Je crois que vous avez raison... vous avez bien raison. Tenez, voyez ce placard, il est rempli de plans pour convertir la Russie et voyez où nous en sommes... » Autant il était contre les folles équipées qui n'aboutissent à rien, contre la prise de position dans une affaire contestable ou l'embrigadement dans une affaire politique qui, mènent à la longue à des catastrophes : autant, il était, sur le terrain incontestablement sûr, pour l'action décidée. Persuadé que dans l'œuvre missionnaire, l'essentiel est moins dans le dire que dans le faire, il plaçait d'abord les nouveaux dans un poste de vicaire, pour qu'ils puissent s'initier au métier, puis il les nommait curés pour qu'ils puissent donner toute leur valeur. Il ne faut pas, disait-il, maintenir trop longtemps les jeunes dans les emplois subalternes. A côté des curés, plus ou moins jaloux de leur influence, par crainte de porter ombrage, ils s'habituent à

s'effacer, perdent le goût de l'action et prennent des habitudes de petit « farniente ».

M. Ducarme, curé de Tchangsintien. M. Ducarme fit donc un stage de vicaire, d'abord chez le Père Lebbe à Tientsin, à l'église du Wang kai-loo, puis il fut placé dans le Suanhoafu, au nord de Pékin. En 1911, il était nommé curé de Tchangsintien. Il en était le premier curé. Le territoire fut pris sur la paroisse de Chochow où était curé M. Ceny. Le centre de la paroisse, Tchangsintien, était situé à une trentaine de kilomètres au sud de Pékin. D'abord tout petit village, l'agglomération avait pris de l'importance parce que l'administration de la ligne de chemin de fer du Kin-Han avait établi les ateliers de réparation pour les locomotives et tout le matériel roulant. Comme il s'agissait d'une ligne qui mesurait plus de mille kilomètres de parcours, le matériel était en conséquence. A ce moment-là, toute l'administration générale de la ligne était entre les mains des Belges et des Français qui l'avaient construite, et qui en conservaient la responsabilité jusqu'à l'amortissement de leurs capitaux. De ce fait, aux ateliers de Tchangsintien, les ingénieurs principaux étaient français ou belges ; les secrétaires, les contremaîtres, les ouvriers qualifiés étaient, en grande partie, chinois. Comme la langue employée dans les écritures était le français, tous ceux qui avaient à écrire devaient savoir cette langue. C'est pour cela que les anciens élèves du collège franco-chinois dirigé par les Frères Maristes étaient les plus nombreux. Ils étaient pour la plupart chrétiens, et dans ce centre s'imposait la présence d'un curé. Il fallait aussi une église et une résidence pour le curé, un presbytère. Le principe de Mgr Jarlin sur ce point était : le bon Dieu, premier servi. M. Ducarme chercha d'abord pour lui-même un abri de secours et tout en assurant la messe à ses chrétiens dans l'ancienne chapelle, il se mit à l'étude de la construction de son église. Mgr Jarlin lui fit une somme qu'il ne devait pas dépasser. Comme M. Ducarme voyait un peu grand, il dut s'adresser à ceux qu'il croyait en mesure de l'aider. Un Autrichien, nommé Engels, qui avait construit une briquetterie dans un enfoncement des collines de l'ouest, pas bien loin de Tchangsintien, promit de fournir toutes les briques et les tuiles nécessaires, d'autres donnèrent de l'argent. C'était une belle base de départ, mais ce n'était pas tout. M. Ducarme, pas plus à Kashing que pendant ses humanités, n'avait appris l'architecture. Sagement conscient de son incompétence sur ce point, il préféra ne pas improviser. Il l'osa d'autant moins que la plupart de ses paroissiens étrangers étaient des ingénieurs, qui, sans être architectes, étaient au moins capables de juger d'une église réussie ou manquée. Et il tenait à conserver, par devers eux, un certain prestige. Il fit part de son embarras à Mgr Jardin qui fit appel à M. Selinka, lequell, un ancien de Kashing, était élève diplômé de l'Ecole des Beaux-Arts de Vienne. M. Selinka s'installa à Tchangsintien pour faire les plans, et dirigea les travaux, de manière que le tout fut bien exécuté. M. Ducarme avait la charge des achats de matériaux, des contrats avec les entrepreneurs et de la surveillance du travail dans les détails d'exécution. La Chine est un pays où les entrepreneurs de toute sorte sont à l'affût d'une affaire et où la main-d'œuvre est inépuisable. Quand un projet de construction est connu, il y a des propositions qui viennent de tout côté ; il n'y a que l'embarras du choix. Seulement, en Chine, au moins pour ceux qui ont vécu longtemps dans le pays, le choix est souvent embarrassant, et cela

à cause des préférences à accorder. Telle préférence donnée à quelqu'un montre la mesure de l'estime que l'on a pour lui ; quant aux autres qui étaient aussi sur les rangs, ils doivent se retirer en disant : nous n'avons pas été jugés dignes. Les nouveaux arrivés déterminent leur choix en faveur surtout de celui qui sait le mieux les convaincre par la façon brillante dont il expose son affaire et ils signent le contrat avec lui avec la même bonne foi qu'apporte à l'achat d'une drogue de charlatan la brave ménagère qui vient de vendre ses œufs et son beurre et qui, dans son gousset sent un petit surplus à mettre en remèdes, qui, s'ils ne sont pas capables de guérir, ne feront, en tout cas, pas de mal ; se décider avec précipitation dans le choix d'un entrepreneur est à éviter pour deux raisons : premièrement, parce qu'en Chine il faut, dans une certaine mesure tenir compte des relations « d'amitié », des « raisons sociales », qui créent en leur faveur quasi des droits. Si ces soi-disant ayant droit sont déboutés, ils s'en vont, retournant dans leur cœur le dessein de torpiller votre affaire ; deuxièmement, le beau parleur n'étant pas d'habitude le plus compétent ni le plus honnête, le torpillage est d'autant plus facile, de là des ennuis sans fin.

Dès que les plans de son église furent faits et qu'il eut passé ses contrats, M. Ducarme se mit à l'ouvrage. Il commença par exhausser le terrain, qui se trouvait dans une cuvette. En même temps, on creusait les fondations, puis on battit les fondations (avec deux b), car il faut savoir qu'en Chine on ne bâtit pas les fondations mais on les bat. Pour ce faire, on commence par faire un mélange de glaise fortement oxydée et mélangée de sable, le loess jaune, qu'on appelle « Hoang-Tou », avec de la chaux ; sur le fond des fondations, on en met une couche de vingt centimètres, puis on tape la couche une fois bien aplatie on répand dessus de l'eau jusqu'à ce que la couche de terre en soit saturée ; on tape de nouveau et on refait dessus une nouvelle couche. On ne commence la bâtisse en briques que lorsqu'on est arrivé à vingt centimètres au-dessous du sol. Sur ces vingt centimètres on met quatre ou cinq couches de briques et une fois au ras du sol on met tout autour de l'église un soubassement en pierres de taille, autant que possible de bon granit venant des collines de l'ouest. Ce soubassement a pour but de faire joli (wei hraok'an) et un but utilitaire, empêcher la montée du salpêtre le long du mur et dans le mur (ya-kien). Au-dessus du soubassement en pierre on reprend la construction en briques. C'est ce que fit M. Ducarme et quand il fut arrivé à la hauteur du toit, il lui arriva, ce qui sans doute arrive à d'autres, qu'il n'eut d'argent que pour couvrir l'église, mais point pour faire le double clocher du plan Selinka. C'est ici que l'attendaient ceux qui, dès le début, guignaient les plus petits défauts de l'entreprise pour faire trébucher le curé et les entrepreneurs. Ils filèrent à toute vitesse à Pékin, firent à Mgr Jarlin, au procureur de la mission, au vicaire général et à ceux qui pouvaient faire l'opinion, un rapport selon lequel, M. Ducarme avait mis de côté une bonne somme pour se bâtir un presbytère un peu là ; les entrepreneurs, de leur côté, avaient triché en vendant beaucoup trop cher travail et matériaux ; à ce compte là, il ne serait pas du tout impossible qu'un jour ou l'autre, M. Ducarme vienne tendre la main, pour finir son église. Aussitôt après ce rapport, M. Ducarme, un peu penaud, vint avouer à Mgr Jarlin que ses fonds étaient épuisés et qu'il ne pouvait monter le double clocher : Prenez sur la réserve que

vous avez gardée pour votre résidence, lui répondit Monseigneur. Allons, ne faites pas l'innocent ! M. Ducarme repartit à Tchangtien les oreilles basses. Ne sachant pas qu'un rapport avait été fait sur son compte, il se demandait avec anxiété, comment Monseigneur lui parlait de réserve pour le presbytère. De son côté, Mgr Jarlin n'était pas un nouveau en Chine, et savait bien qu'en ce pays on ne peut bâtir un cabanon sans que de mauvaises langues ne fassent circuler des bruits sur détournement de fonds et tricheries sur les prix et malfaçons dans les constructions. Par conséquent le « rapport » était a priori sujet à caution ; mais d'autre part, Monseigneur avait eu maintes occasions de constater que certains missionnaires et prêtres séculiers, en cela plus confiants dans la maxime « aide-toi et le ciel t'aidera » qu'en la bonne Providence, avant d'engager les fonds alloués par l'évêque pour la construction de l'église, avaient soin d'en prélever une partie pour construire, peu après, leur presbytère. De la sorte, la maxime « le Bon Dieu, premier servi » devenait en fait « Dieu seul servi ». Une fois même, un prêtre séculier devenu plus tard évêque, avait poussé si loin la prévoyance, qu'il ne dépensa que vingt pour cent de la somme allouée à l'édifice sacré, réservant les quatre-vingt pour cent à la demeure du curé. Cela est arrivé à la paroisse de Sinnan, sous-préfecture de Young ts'ing. Mgr Jarlin s'en tint là, et M. Ducarme dut faire appel à la charité pour ocherer son travail et mettre une touche décorative à l'édifice qu'il roulait, devant ses paroissiens, présenter comme un chef-d'œuvre. Ce contre-temps arriva sur la fin, et les ennuis qui en furent la suite, ne firent d'ailleurs que rendre plus cher au cœur du jeune missionnaire cette église qui lui avait coûté tant d'ennuis et de travaux, exactement comme les douleurs de l'enfement ne font qu'attacher plus fortement le cœur d'une mère au petit être qu'elle a mis au monde. Le minuscule presbytère construit peu après par M. Ducarme, montra à tous la fausseté de l'accusation, dont il avait pâti, et Mgr Jarlin le reconnut lui-même.

La paroisse de Tchangsintien. La paroisse comprenait comme fidèles des Chinois et des étrangers. Ces derniers étaient presque tous employés aux ateliers du « Kin han » : français, belges ou italiens. Un certain nombre, peut-être la moitié, étaient gens mariés, qui avaient amené leurs familles en Chine, et les avaient établies, de préférence en ville, à Pékin surtout, pour que les enfants puissent aller à l'école. D'autres étaient célibataires et vivaient soit à Pékin, soit sur place à Tchangsintien. Ces derniers, comme cela se conçoit aisément, étaient en perpétuel danger de se mettre, canoniquement parlant, en situation irrégulière. Remettant à plus tard les affaires sérieuses, beaucoup tâchaient provisoirement, de se chercher une compagne ; et comme en ce bas monde, au moins selon certains, il n'y a que le provisoire qui dure, il est arrivé plus d'une fois que la compagne « passagère » ait rendu les derniers devoirs à son compagnon, après avoir vieilli tous deux sous le même toit. En attendant, le curé de Tchangsintien, qui avait charge d'âmes, commença par discrètement s'informer des « situations » ; cela fait, il acceptait dans ses relations extérieures, la fiction qui avait généralement cours selon laquelle la « compagne » était une femme de ménage, ce qui lui permettait d'approcher tous ces braves gens, qui au fond n'étaient pas méchants ; ce qu'il n'eût pu faire s'il avait affiché des procédés par trop pu-

ritains ; sans compromettre sa dignité, il avait donc, comme Notre-Seigneur, des rapports avec les « publicains ». De leur côté, les fidèles en situation douteuse tâchaient de ne pas mettre le curé en position délicate. Il arriva, cependant, un jour que l'un d'eux commit une grosse bécue. Il invita M. Ducarme à déjeuner. Quand ce dernier se présenta, il se trouva devant trois ingénieurs, chacun accompagné d'une « geisha » japonaise, revêtue d'un « kimono » aux couleurs les plus étincelantes. M. Ducarme, sans se laisser éblouir par les « kimono », ni démonter par l'audace de l'hôte qui l'invitait, fit sa révérence à tout le monde et dit : Mesdames et Messieurs, je vois que vous êtes tous en bonne compagnie, je ne resterai pas à déjeuner, ma présence troublerait la fête. Il partit sans se fâcher. Il faut dire que la balourdise n'avait pas été faite méchamment. Cela prouvait tout simplement combien certains de ses « fidèles » avaient besoin d'instruction religieuse. C'est à la leur donner que le nouveau curé s'attaqua. A l'église, dans les réunions, dans les familles, partout il éclairait la lanterne de ses ouailles qui, au demeurant, pour la plupart, avaient bonne conduite. Une fois que ces derniers, comme nos premiers parents, avaient aperçu leur nudité spirituelle, il tâchait avec le « lien sacré » de ficeler toutes les unions qui pouvaient l'être et donnaient des espoirs de persévérance. Bien des foyers stables, remplis d'une progéniture remuante, ont été créés. Tous les vieux résidents de Pékin ont connu d'anciens employés de la ligne « Kin-han » mariés à des Chinoises, qui sont devenues de très bonnes chrétiennes, restées attachées dur comme fer à la mémoire de leur mari, après la mort de ce dernier, telle Mme Bouillard, petite Cantonaise énergique, qui garde encore aujourd'hui, jalousement, la chambre de travail de M. Bouillard, ancien ingénieur en chef de la ligne, au point qu'on trouverait encore aujourd'hui à la même place sa montre, son porte-plume, ses lunettes, etc..., quarante ans après sa mort ; telle Mme Labrosse, qui, arrêtée par un policier communiste lui interdisant d'entrer à la chapelle des Franciscaines de Marie, la seule à Pékin où, après, le 3 mars 1954, il n'y eut pas de « commission de réforme », a répondu : Je suis Française et catholique, vous n'avez pas le droit de m'interdire cette chapelle où je prie Dieu de m'aider à supporter mes misères. J'aime mieux me laisser dépecer en morceaux plutôt que d'obéir à cet ordre. Et Mme Labrosse va encore chaque jour assister à la messe, elle qui n'était pourtant, quand M. Labrosse l'a prise, qu'une cantonaise des « maisons de thé ».

Les employés chinois des ateliers, pour la plupart, appartenaient à des vieilles familles chrétiennes de Pékin. Ils avaient leurs familles à Tchangsintien. Ces vieux chrétiens, dont beaucoup avaient subi le siège du Pétang par les Bozeurs, étaient instruits, pratiquants et certains même fervents. Chaque année sortaient de ce foyer religieux entretenu par M. Ducarme, des vocations pour le séminaire de Pékin ou bien pour l'une ou l'autre des communautés d'hommes ou de femmes. Le curé suivait ces jeunes vocations, surtout dans les premiers temps, pour assurer leurs pas chancelants dans la bonne voie.

Il y avait dans la paroisse un troisième groupe de chrétiens, ceux de la périphérie. Quelques-uns étaient des vieux chrétiens, mais la plupart étaient des néophytes, qui avaient, comme les jeunes arbres, besoin de soins tout particuliers.

Comme M. Ducarme était accaparé par le centre de la paroisse, on lui donna bien plusieurs fois des vicaires mais, tout comme M. Séguin avec ses chèvres, il n'eut guère de chance avec eux. A cela il y avait deux raisons. La première était qu'il était physiquement un peu dur d'oreille ; en général, la jeunesse n'aime pas beaucoup la compagnie des sourds, surtout quand on n'est que deux sous le même toit ; la deuxième était qu'il tenait les cordons de la bourse un peu trop serrés, ce qui avait l'avantage de maintenir le vicaire assez leste pour faire des courses, mais aussi l'inconvénient de ne pas assez lui réchauffer l'estomac pour le mettre de bonne humeur.

Voyage en France. En 1933, il demanda l'autorisation de visiter sa famille en France. Cette pensée de revoir les siens le remplissait de joie et mettait en branle une faculté qu'on dit être le propre des Méridionaux, l'imagination. Au moment où, à Tientsin, font escale les grands bateaux, il faisait les derniers préparatifs et je me trouvais de passage à la Procure. Un soir à la récréation qui suivait le souper, il nous dit : Aujourd'hui, passant devant la Municipalité de la Concession française, j'ai vu une chose assez extraordinaire... Après avoir alerté l'attention de son auditoire, il dit : Il y avait une belle limousine ; je me plaisais à la regarder, quand arrive une grosse dame. C'était, je suppose, la propriétaire de la voiture ou une invitée. Elle était accompagnée de deux messieurs et d'une autre dame. Le chauffeur s'est alors précipité et a ouvert la portière ; la grosse dame, invitée par la compagnie, a alors posé un pied sur le marchepied, les deux mains agrippées sur les bords de la portière. Elle venait seulement de soulever l'autre pied, quand la partie opposée de la voiture s'est mise à chavirer, menaçant de se renverser sur la dame, l'entourage s'est empressé de la retirer juste au moment où elle paraissait exposée à rendre le dernier soupir comprimée par le poids de la grosse voiture ! Vous êtes le seul à l'avoir vu ? demanda quelqu'un. Oh ! non, fit-il, la place était pleine de monde ! Le lendemain matin, nous ouvrimus le journal à la page des faits divers ; quelques histoires amusantes, mais absolument rien sur la grosse dame. Tiens, firent les confrères un peu déçus, les journalistes étaient à ce moment-là à un « bridge party »... Et à la récréation du soir un nouvel hôte interrogea M. Ducarme : Ah ! oui, dit-il, eh bien, hier, devant la Municipalité française, une grosse dame s'est présentée devant une grande limousine, mais elle était tellement grosse qu'elle n'a pas pu passer par la portière et qu'il lui a fallu se résigner à aller à pied !... Si, à chaque escale de son voyage, il a été témoin de faits aussi sensationnels, nul doute qu'il n'ait intéressé ses auditeurs au suprême degré. Ce qui est un peu ennuyeux maintenant, c'est de choisir, pour épinglez ces faits extraordinaires, entre plusieurs versions, qui, sans être contradictoires, sont de nature à ne guère inspirer « créance ». Mais les auditeurs n'étaient pas gens à chercher la petite bête, d'autant que, ne se contentant pas de charmer les oreilles, il avait apporté, pour fasciner les yeux, de beaux habits chinois de soie, tout de rouge, de violet et de bleu brodés. Et après son retour on pouvait voir, épinglée sur le mur de son salon, une belle photo de lui-même avec à droite et à gauche deux de ses nièces, revêtues d'habits en soie brodée de Hangtchéou, et tenant à la main une ombrelle « made in Péking ». Il avait l'esprit inventif, c'est indiscutable, mais je dois ajouter pour être juste,

qu'il ne tenait pas « mordicus » à ses trouvailles. Un jour que j'éprouvais le besoin de sonder un peu la réalité de ses dires, il me regarda d'un air narquois et me dit : Si vous ne voulez pas me croire, ne le croyez pas !

Directeur de district au Nantang. En 1934, de retour d'Europe, il fut nommé directeur du district de Nantang, dont dépendait son ancienne paroisse de Tchangsintien, en même temps que curé du nouvel endroit. La paroisse du Nantang, qui a son église dédiée à l'Immaculée Conception, se trouve au sud ouest de la ville tartare, juste à côté de la porte Chouen-tchesien, est la plus ancienne des paroisses de Pékin (milieu du XVII^e siècle). L'ancienneté de l'église donnait aux paroissiens un cachet de fierté très marqué. Je ne pense pas que les vieilles familles de Notre-Dame de Fourvière soient plus fières d'être les descendantes des premiers chrétiens de la Gaule, que le sont les chrétiens de Nantang (Nantang Kiaoyou) de représenter, après la disparition des baptisés de Jean de Montcorvin, les premiers chrétiens de Chine. Il n'arrivait pas là en « fondateur » comme cela avait été le cas, lorsqu'il avait pris en mains la paroisse de Tchangsintien. Bien des curés s'étaient succédés avant lui, et parmi eux de célèbres, comme le Napolitain d'Addosio, massacré en 1900. Pour réussir dans cette paroisse, le curé devait jouir d'un grand prestige et affirmer son autorité, ou bien, si son prestige était douteux, avoir assez d'habileté dans les doigts pour faire tout « accepter ». M. Ducarme choisit la première manière : c'était dans son tempérament. Du premier coup, il imposa sa façon de voir. Les heures des messes, des enterrements, des mariages, des catéchismes sont réglées par lui-même et pour lui affichées à la porte de l'église. Cela signifiait : le curé, c'est moi. Canoniquement, il avait raison, seulement dans cette ancienne paroisse, en agissant ainsi, il bousculait un peu le droit coutumier et du même coup froissait des susceptibilités. Pour juger du procédé un peu révolutionnaire de M. Ducarme, il faut savoir qu'en Chine, surtout dans les anciennes paroisses, il y a, entre les fidèles et le curé, des dignitaires qu'on appelle « les catéchistes » et dont l'appellation chinoise « Houitchang » signifie « chefs de la chrétienté ». Il y a les catéchistes hommes et les catéchistes femmes. Il sont au nombre de deux, trois, quatre, cinq ou six de chaque catégorie, selon l'importance de la paroisse. Quant un catéchiste meurt, il est remplacé par un autre. Et c'est le curé lui-même, sagement « conseillé » par les autres membres de la corporation, qui fait le choix et l'intronisation, laquelle s'accompagne généralement d'un petit banquet. Le titre de catéchiste n'est pas une simple distinction ; il correspond à une fonction réelle qui est de faire la liaison entre le curé et les fidèles d'un côté, entre les fidèles et le curé de l'autre. Ces organes de liaison, que les Anglais de Chine appellent « go between » ne sont pas seulement propres à l'église ; autrefois surtout, on peut affirmer que rien ne se traitait en Chine, dans la société, sans intermédiaire entre les deux parties traitantes. Pour ce qui est de l'Eglise, bien sûr, les chrétiens pouvaient voir directement le curé, lui exposer, dans l'intimité, les choses d'ordre confidentiel. Mais, dès qu'il s'agissait de traiter d'une affaire un peu importante, surtout si elle concernait la collectivité, cela se faisait avec l'intervention des catéchistes. De plus, autrefois surtout, il eût été inconvenant pour un curé de visiter une famille à domicile sans être accompagné d'un ou

de plusieurs catéchistes : des relations purement privées entre le curé et les familles chrétiennes, auraient donné lieu sur le compte de la famille et sur lui-même, à des rumeurs et des gorges chaudes : le curé, en principe, restait dans la résidence qu'il s'était fixée, même lorsque parcourant les villages, il logeait dans une famille chrétienne. Quand il voulait s'informer sur un chrétien ou une chrétienne ou toute une famille, il dépêchait un catéchiste. De même, si parfois chrétiens ou chrétiennes, voulaient traiter une affaire, ils agissaient de même. Cette façon de faire donnait une pose au curé, et lui donnait devant le peuple, tant païen que chrétien, une dignité égale à celle d'un mandarin. Pour traiter avec le mandarin, il fallait s'adresser à tout un monde de greffiers qui vivaient d'ailleurs de cela. Ces catéchistes, qui étaient leur contre-partie dans l'église, en vivaient aussi un peu. Aussi, dès que M. Ducarme, sans plus de façon, afficha ses « heures » à la porte de l'église, les catéchistes réagirent. Ils donnèrent tous leur démission. M. Ducarme, l'accepta tout aussitôt et en nomma d'autres. Ces derniers acceptèrent bien, mais un peu intimidés, ils n'osaient pas prendre de l'autorité. Les anciens, qui, comme bien l'on pense, l'avaient mauvaise, menaient une guerre sourde tant à l'égard du curé qu'à l'égard des nouveaux catéchistes. Et M. Ducarme, comme on dirait aujourd'hui, ne commença donc pas son ministère au Nantang « avec la cote d'amour ». Mais il était de l'école de nos vieux doyens de canton, lesquels, une fois la queue de la poêle entre les mains, ne la lâchaient pas, même si des critiques acerbes circulaient sur leur compte. Il est certain, d'autre part, que, surtout dans les paroisses de vieux chrétiens en Chine, les catéchistes avaient tendance à exploiter la situation d'hommes nécessaires. Dès qu'ils sont catéchistes, me disait un vieux missionnaire, ils se croient les premiers moutardiers du Pape. Il y avait du vrai, beaucoup de vrai dans cette boutade. Cependant, il ne faut pas oublier un fait, c'est qu'on ne peut pas s'en passer, au moins complètement, même dans les derniers temps. De plus, pour leur permettre de jouer le rôle qu'ils doivent jouer, il faut leur donner un certain relief, et par conséquent, s'accommoder, comme on peut, d'une institution difficile à manier, mais nécessaire. M. Ducarme, lui, prit le taureau par les cornes et tint bon.

Juillet 1937. L'invasion japonaise. Le 7 juillet 1937, en compagnie de M. Huysmans, directeur du petit séminaire, je vais visiter à Tchangsintien, l'ancienne paroisse de M. Ducarme, un petit carré de maisons de rapport chinoises. Sur la voie ferrée, à côté de la vieille ville murée de Lou kou kiao, les soldats japonais de la garnison de Pékin, font leurs manœuvres, sac au dos, en terrain varié. Nous traversons la petite ville, puis le pont de « Marco Polo », rien de bien extraordinaire, sinon que les portes de la ville sont gardées par la troupe chinoise. De retour, le soir, nous constatons que la garde aux portes est renforcée et les sentinelles sont aux aguets. Pendant la nuit, j'entends des détonations lointaines, des coups de canon. Le matin, les journaux annoncent qu'après avoir réclamé un de leurs soldats perdus, les Japonais ont attaqué la petite ville de Lou kou kiao. L'invasion commença peu après, puis en peu de temps, toute la Chine du nord fut occupée. Ce fait et les conséquences qui s'en suivirent firent passer au second et même au troisième plan les réactions et contre-réactions des catéchistes de Nantang, vis-à-

vis de leur curé qui avait froissé leurs susceptibilités. Les circonstances d'ailleurs les obligèrent à faire appel à Mgr Montaigne, le vicaire apostolique de Pékin, ou à moi-même, qui, à titre de Procureur de la mission, étais chargé des relations extérieures, y compris celles avec les Japonais. Toutes les fois que l'occasion m'en était ainsi donnée, j'en profitais pour appuyer M. Ducarme devant ces catéchistes un peu hautains, ce que je faisais d'ailleurs par principe, pour tous les autres curés ; je sentais qu'ils rongeaient leur frein, mais, en raison de l'occupation, personne ne tenait trop à se compromettre par quelque action intempestive. M. Ducarme continuait, sans gros ennuis, à mener sa paroisse, se servant, quand il le jugeait utile, des nouveaux catéchistes qui avaient du coup renforcé leur position, tout en restant plus souples que n'avaient été les anciens. Un beau jour, cependant, en 1943, M. Ducarme reçut l'ordre de la police du quartier de ne plus sonner les cloches ; cela pouvait mettre le désarroi dans le système, organisé par la garnison, de défense antiaérienne. Comme l'église de Nantang seule était frappée de cette interdiction, la raison donnée paraissait pour le moins un peu suspecte : je pris des renseignements et je sus que le coup était monté par un ancien catéchiste employé à la police centrale. Mais je ne révélai pas le nom à M. Ducarme ; je conseillai à ce dernier d'observer la consigne jusqu'à ce que une fête japonaise, célébrée avec un certain retentissement, donnât l'occasion de sonner les cloches à toute volée et reprendre les sonneries comme de coutume : c'est ce qui se fit sans difficulté.

Durant l'hiver 1944-1945, un jour que M. Ducarme visitait son école de filles, située à l'est de l'église, il perçut, venant de l'angle nord-est de l'école, une forte odeur d'éther ; suivant l'indication fournie par ses narines, il se rendit dans une petite mesure, qui servait, en temps ordinaire, de débarras. Quel ne fut pas son étonnement en découvrant là un foyer en briques sur lequel était une grosse marmite en fonte, qu'on appelle en chinois kouou ; tout autour, suspendus au mur, se trouvaient quantité d'instruments : bâtons servant à remuer des mélanges, passeroies pour décanter certaines matières se déposant sans doute à la surface de la marmite, plateaux en tôle sur lesquels devaient sécher certaines substances. Dans cette mesure régnait une forte odeur d'éther qui prenait à la gorge. Me voilà ici dans une fabrique d'héroïne, se dit tout bas M. Ducarme. Et il alla voir les Sœurs de Saint-Joseph (Société de religieuses indigènes) qui dirigeaient l'établissement. La Supérieure, une digne Sœur, lui dit que son propre frère venait là tous les jours pour y faire un peu de cuisine. Une belle « cuisine » ! interjecta M. Ducarme. De ce pas il se rendit au poste de police du quartier faire la déclaration du pot aux roses qu'il venait de découvrir. La police, fort embarrassée, se contenta de le remercier. Mais, dès que la nuit fut tombée, un policier en civil, craignant sans doute, comme Nicodème, des regards indiscrets, s'en vint trouver M. Ducarme, et lui dit : vos narines ne vous ont pas trompé ; il s'agit bien d'une fabrique de poudrette blanche (pai mieull) et le chef de poste vous présente tous ses remerciements pour le zèle que vous avez apporté à dénoncer une chose que nous, chinois, nous réprouvons par-dessus tout. Seulement, en raison des connections latérales que comporte cette affaire, mon opinion personnelle est que, après avoir ainsi rempli votre devoir,

vous en restiez là. Personnellement, à la police, je veillerai sur l'affaire et profiterai de la première occasion pour enlever toute l'installation dont vous avez parlé. — Ah ! oui, fit alors M. Ducarme, mais entre temps les Japonais vont découvrir l'affaire et ils diront que c'est moi qui fais le commerce d'héroïne ! Il fut sollicité plusieurs fois, mais n'ayant comme toujours qu'une parole, il tint bon jusqu'au bout. Le lendemain soir, j'eus la visite du fabricant, un chrétien chinois du Pétang ; il me dit : Sauvez-moi d'un très mauvais pas. C'est moi qui suis le coupable de l'affaire du Nantang. Comme je n'en avais pas entendu parler, je le priai de me dire de quoi il s'agissait ; puis il me dit : « le plus ennuyeux dans tout cela, c'est que la police est impliquée dans l'affaire et que même la gendarmerie japonaise de Pékin n'est pas indemne. » Il se tut un instant, puis ajouta : « à vous dire vrai, la fabrique d'héroïne appartient à la gendarmerie, qui se sert de la police, laquelle se sert de moi. » De crainte que le chrétien fit intervenir la gendarmerie japonaise pour m'en imposer, je lui dis : « Je ne crois pas que la gendarmerie soit impliquée dans cette affaire » et le renvoyai. Le lendemain, j'allai trouver M. Ducarme et inspectai l'installation. Je lui fis part de ce que m'avait confié le chrétien au sujet de la gendarmerie et lui dis qu'il y aurait lieu au cas où j'en aurais la certitude, de freiner plutôt que pousser l'accusation portée, cela, en vue d'éviter les représailles de la gendarmerie japonaise, toute puissante au pays du Soleil levant, et dans les territoires conquis et ne relevant que de l'empereur. M. Ducarme, voyant les choses avec une droiture que j'estimais plus admirable qu'imitable, me dit : « J'ai porté mon accusation à la police, je vais pousser l'affaire jusqu'au bout, il arrivera ce qui arrivera. » Le soir, un officier de la gendarmerie japonaise, accompagné du chrétien, vint me trouver. Aussitôt entré, il fit claquer ses talons, me fit un salut militaire et me tendit la main, que je serrai, en me disant : Vous savez pourquoi je viens ; je vous demande de me sauver ; c'est moi qui dois répondre de l'affaire, et il se tut. Sachant que M. Ducarme ne céderait pas et que je n'avais qu'un refus à donner, je tâchais de faire servir celui-ci à notre avantage et je dis à l'officier : Voyez-vous, dans cette affaire, vous et ceux qui vous ont aidé, vous avez trompé vos supérieurs. Si, maintenant, M. Ducarme et moi devenions vos complices, je suis sûr que le jour où la chose serait portée devant le Conseil de l'Empereur, dont vous dépendez directement, nous serions punis très sévèrement. C'est la raison pour laquelle M. Ducarme ne reviendra pas sur la décision qu'il a prise et pour laquelle je ne puis lui conseiller de le faire : je regrette, mais je ne puis rien ajouter à cela. L'officier se leva aussitôt, me refit le salut militaire après m'avoir serré la main et je sus plus tard qu'il partit tout droit faire sa demande de départ au front. Quant au chrétien, il fut emprisonné pendant toute la durée de la guerre et sortit de prison, avec l'auréole de persécuté par les Japonais, dès que la guerre fut finie. M. Ducarme, lui, ne fut jamais molesté pour cette affaire. Il avait raison.

En août 1945, l'armistice est signé. M. Ducarme est nommé curé de Saint-Michel, l'église des Légations. Ce jour même de l'armistice, signé entre le Japon et les Nations Unies, sur le croiseur Missouri, à l'hôpital Saint-Vincent expirait le Père Nauviole, après une vie de privations et de dure labeurs. Juste au dernier moment, on lui annonça la nouvelle de l'armistice. Il

donna deux ou trois coups de paupières pour indiquer qu'il avait compris, puis s'envola au Ciel pour célébrer là-haut la vraie paix qui dure éternellement. M. Ducarme fut désigné pour lui succéder et M. Martin Van Wagenberg fut désigné pour aller au Nantang. Ce changement de M. Ducarme arrivait, au fond, bien à propos. Après la guerre, en effet, la guerre civile se déclara à travers tout le territoire, et dans les esprits, il se produisit un remous d'opinions, de réactions tel que, avec sa façon de tenir la corde raide vis-à-vis des chrétiens du Nantang, il se serait buté inmanquablement à des difficultés. La paroisse des « Légations », que l'on appelait Saint-Michel, comprenait tout comme Tchangsintien, des étrangers et des Chinois. Ces derniers, outre les employés chrétiens des Ambassades qui avaient leur domicile dans les environs du quartier diplomatique, étaient des commerçants établis dans les quartiers adjacents de l'est de la rue « Hata-men » ou du sud de la porte « T sien-men ». Pour les étrangers, ils étaient soit de « vieux » résidents établis à Pékin après avoir fini leur carrière sur le « Kin-han » ou bien venus en vue de faire un commerce de curiosités ou étudier littérature et art chinois. La catégorie la plus représentative était celle des diplomates, spécialement des diplomates français. Car, c'est l'Ambassade de France qui, sous forme de vente à réméré, avait cédé l'emplacement pour la construction de l'église et du presbytère. Quand M. Ducarme prit possession de sa paroisse, en fin d'année 1945, les diplomates qui constituaient l'élite de la paroisse étaient plutôt clairsemés. Il y avait à cela deux raisons : d'abord, au lendemain de la guerre, entre l'Europe et la Chine, les moyens de communication étaient plutôt rares. Tous les bateaux étaient en grande partie affectés au transport des troupes ou des réfugiés ; le facteur militaire primait alors sur le civil et donc le personnel qui avait été évacué avant ou après la guerre du Pacifique, était lentement remplacé. En second lieu, après la guerre, le Gouvernement nationaliste chinois, le seul légal, s'était établi à Nankin, c'était là que se trouvaient en grande partie les représentations diplomatiques des diverses puissances. Ces dernières n'avaient à Pékin que des consuls généraux entourés de leurs secrétaires. Il est vrai qu'ils portaient en même temps le titre de secrétaires des ambassades de Nankin, pour permettre aux ambassadeurs de mieux défendre leurs propriétés de Pékin et de venir s'y fixer de nouveau au cas où le Gouvernement chinois y reviendrait, comme des bruits plus ou moins fondés le laissent entendre. Quand on entrait dans les parcs et dans les maisons des légations, on avait une impression de vide. La même impression se faisait aussi sentir dans l'église Saint-Michel. Malgré cela, depuis fin 1945, jusqu'au printemps 1947, le dimanche à la messe de onze heures du matin et de six heures du soir, l'église des Légations était complètement remplie. C'est à ces heures qu'avaient lieu les deux messes dites pour les soldats américains. Ces soldats appartenaient à l'« American Marine Corps », l'équivalent de la coloniale française. Ces troupes, après avoir conquis une à une les îles du Pacifique, avaient débarqué sur le continent chinois en vue d'opérer le rapatriement des Japonais civils et militaires et surtout, bien que ce motif ne fut pas officiellement avoué, en vue de mettre en place les troupes nationalistes, qui se trouvaient dans le sud-ouest de la Chine. Dans la « Marine Corps » qui a célébré son centenaire il y a quelques années, il y a toujours eu une proportion importante

de catholiques, allant dans certaines unités jusqu'à cinquante pour cent. Ces soldats de métier, d'ailleurs bien servis par des aumôniers, étaient presque tous pratiquants. C'était évidemment une réelle joie pour le curé de Saint-Michel de les recevoir dans son église.

On était en pleine guerre civile ; les campagnes du Nord de la Chine étaient en grande partie occupées par les armées communistes et Pékin, à part un assez large glacis tout autour de la ville, se trouvait pour ainsi dire assiégé. Les communistes favorisaient à l'intérieur des murs des actes de brigandage organisés par des bandes de hors-la-loi. Ici une orfèvrerie était dévalisée, là un restaurant était vidé, ailleurs, un paisible rentier, sur le coup de minuit, recevait la visite d'une bande armée, réclamant la bourse ou la vie. Une nuit, M. Ducarme, dont la chambre à coucher se trouvait juste derrière la sacristie, bien que passablement sourd, entend un bruit de remue-ménage venant de l'église. Il se lève, va vers la sacristie ; il en trouve la porte ouverte, entre, pénètre dans l'abside et, à la lueur des lampes allumées, voit toute une équipe d'hommes en train de dégarnir son autel et de mettre candélabres, ornements, antependium, etc., en tas, prêts à être ficelés, et de rouler en vitesse les tapis en vue de les déménager. Sortant aussitôt, il retourne dans sa chambre, prend son revolver, et sortant dans la cour, il tire en l'air trois coups successivement. Aussitôt la bande sort précipitamment de l'église et s'enfuit à toutes jambes sans rien emporter. Il sort alors dans les rues des Légations et demande aux policiers en faction s'ils ne s'étaient aperçus de rien. « Non, dirent-ils, nous n'avons rien vu d'anormal. — Vous n'avez rien entendu, non plus ? — Nous avons bien entendu un vague bruit ressemblant à la détonation d'une arme à feu, mais le bruit avait l'air d'être lointain. » M. Ducarme comprit alors que la police était de mêche avec les gangsters, ou bien qu'elle était paralysée par la crainte et malgré sa tendance à pousser les choses à fond, ne poursuivait pas plus loin l'investigation. D'ailleurs, cela n'aurait servi à rien. Au même moment, un déménagement de trente tonnes de barres d'acier avait été opéré dans un immeuble appartenant à la Mission et dont j'avais directement la charge, la police rendit le tout et se contenta d'emprisonner pendant six mois, le gardien qui avait donné l'alarme. L'ordre social était miné et l'appareil politique était déjà pratiquement réduit à l'impuissance.

L'église Saint-Michel continuait cependant à célébrer avec un éclat particulier les grandes fêtes. À la Noël, à Pâques, à la Sainte-Jeanne d'Arc, à la Saint-Michel, les représentants de la France et des autres pays, accompagnés de « ces dames » venaient occuper les premières places et assistaient très dignement aux cérémonies. Celles-ci terminées, plusieurs familles venaient présenter au curé leurs vœux de bonne fête. M. Ducarme, grand, bien droit, la figure encadrée d'une longue barbe soyeuse, tout rayonnant de joie, recevait tout le monde avec un air de grandeur condescendante et enjouée, qui répondait avantageusement aux prévenances un peu étudiées dont il était l'objet à cette occasion. J'ai assisté plusieurs fois à ces réceptions et je pensais, en le voyant faire, à ces Messieurs de Saint-Lazare quand ils étaient à Versailles, chargés de la chapelle de « Sa Majesté très chrétienne ».

En août 1946, M. Ducarme est mis à la retraite. Le 29 juin 1946, Son Eminence le Cardinal Tien, ancien évêque de Tsinglao, créé, en février de la même année, membre du Sacré Collège, et nommé, par télégramme, durant son retour en Chine, archevêque de Pékin, descendait d'avion à l'aérodrome Nanyan, au sud de Pékin. Il fut salué par une délégation des autorités de la ville, par le clergé de Pékin, et par différentes Associations catholiques. Après cela, entrée solennelle à la cathédrale, prestation d'obédience par le clergé. Le jour d'après, au Pétang, à midi, grand dîner en son honneur et, le soir, séance récréative avec chants et force discours. Les jours suivants furent pris par les invitations officielles des représentants du parti Kouo-min-tang, de quelques notables chrétiens de l'Association des résidents à Pékin de la province du Chantoung. Le maire tint à faire une invitation, à lui tout seul. Puis le train des festivités se ralentit. Son Eminence visita alors les œuvres catholiques. Quand le Cardinal arriva à celles dirigées par les Lazaristes et des Filles de la Charité, je l'accompagnais. Nous allâmes, naturellement, voir l'église Saint-Michel et son curé. M. Ducarme reçut Son Eminence avec son talent éprouvé, et, même, je crus remarquer qu'il fit preuve à l'égard de l'éminent visiteur d'une onction qu'il croyait sans doute superflu de prodiguer aux diplomates. Quand la tournée des Œuvres de Pékin fut terminée, je reçus la visite du Cardinal Tien. Il me dit : les églises de Pékin sont splendides ! Elles sont bien placées, spacieuses, bien ornées. Les Lazaristes, qui les ont construites, ont vu grand. Je ne m'attendais vraiment pas à cela. Pour un Cardinal, je lui dis, on aurait dû faire mieux ! — Vous plaisantez. — Il me répliqua aussitôt, j'ai visité plusieurs diocèses d'Amérique, eh bien ! Pékin peut très bien rivaliser avec leurs villes épiscopales. Je n'insistai pas, je voyais d'ailleurs, à son air de fierté qu'il ne me servait pas de l'eau bénite de cour. Puis, enchainant d'une manière enthousiaste, il me dit : Voyez-vous, je sais que les prêtres qui desservent ces églises, sont appréciés, mais je tiens à ce que les occupants de ces positions-clés, puissent y répondre d'une manière efficiente. M. Ducarme me paraît être un homme à la hauteur de grandes tâches. Il m'a fait une très belle impression, mais il est sourd ; c'est dommage, et je suis obligé de vous demander de le changer. Je lui demandais alors si c'était dans son esprit une chose arrêtée. Il me répondit que oui. Je lui proposais alors M. Boudet, et je lui dis qu'il s'était bien montré dans la paroisse de Toun-tchouang-tze, et qu'il n'avait quitté cette paroisse devant les difficultés avec les communistes, qu'au dernier moment, il avait fait suivre à Pékin les chrétiens, exposés, s'ils restaient en arrière, à être maltraités. — Est-ce qu'il est jeune ? me demanda alors le Cardinal. — Oui, Eminence. — Eh ! bien, c'est entendu !

J'allai trouver M. Ducarme, et je lui rapportai fidèlement la conversation du Cardinal Tien, et l'injonction qu'il m'avait transmise, à cause de sa surdité, de décharger le présent curé de Saint-Michel de ses fonctions en faveur de M. Boudet. J'ajoutai tout aussitôt : « Etant donné que vous n'y êtes que depuis un an, et que vous commencez à peine, à vous sentir à l'aise après les ennuis du début, je me sens peiné de vous transmettre cette décision qui vous surprendra sans doute un peu. » M. Ducarme, sans montrer la moindre surprise, me répondit : « Quand dois-je passer mes fonctions ? — Vous ferez cela tout à votre aise, lui

répondis-je, lorsque votre successeur viendra, d'autant plus que je vous demanderai, étant données les difficultés présentes. d'attendre M. Boudet en second. — Très bien, me dit M. Ducarme. » Et c'est ainsi que sous M. Boudet, d'abord, puis M. Trémorin, à partir de 1947, M. Ducarme vécut pacifiquement en demi-retraite, à la paroisse Saint-Michel. Evidemment, étant très dur d'oreille, il renonça à confesser à l'église ; mais il rendit de petits services à la paroisse, car il connaissait bien Pékin et la plupart des familles chrétiennes de la ville, pour les avoir vues, soit à Tchangsintien, soit au Nangtang, soit à Saint-Michel même. Cependant, à partir de ce moment-là, il s'adonna surtout à l'étude. Il avait une bibliothèque bien fournie et il s'intéressait à l'histoire religieuse. à l'archéologie religieuse de la Chine du nord, et non seulement il lisait les livres, mais après lecture des auteurs, il prenait une canne et se rendait sur les lieux. Il aimait bien remettre à leur place les objets historiques ; c'est ainsi qu'il avait pris au Pétang une croix qui était autrefois sur l'entrée de l'église du Nantang et la planta à côté de cette église. De temps à autre, il écrivait des articles pour le Bulletin de Pékin, dirigé par les Lazaristes du Pétang. Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était de distribuer la parole de Dieu, sous forme d'instruction catéchistique. Il rédigea ainsi, pendant cette période de demi-retraite, une série de conférences de haute spiritualité en faveur des R. Mères Franciscaines Missionnaires de Marie. Il rédigea aussi pour les élèves de leur collège du Sacré-Cœur du « San Tiao » un cours d'instruction religieuse, que venaient entendre aussi bien les grandes élèves catholiques que les païennes bien pensantes. C'était en français. Il prêchait de même des retraites aux Filles de la Charité, aux Frères Maristes, aux Pères Trappistes. Et partout, il était goûté. Il aimait aussi faire le catéchisme, soit aux enfants, soit dans les Communautés, au personnel chinois, comme c'était le cas à l'hôpital Saint-Michel, qui dépendait de la paroisse. La Supérieure, la Sœur Bizemont, n'avait jamais en vain, fait appel à lui.

Retour en Europe en 1951 et mort édifiante à la Maison-Mère le 29 mai 1955. Les Communistes firent leur entrée officielle à Pékin le 31 janvier 1949. Pendant un an et demi, malgré les taxes exorbitantes et toutes sortes de tracasseries, la situation fut tolérable pour les Missions et les Missionnaires. Mais à partir du déclenchement de l'affaire de Corée, le 25 juin 1950, et surtout de la participation ouverte de la Chine communiste à cette campagne en fin d'octobre de la même année, le Gouvernement communiste de Pékin, entra en lutte ouverte avec les étrangers et surtout avec les Missionnaires. Toutes les institutions de l'Eglise catholique furent prises à partie. On les décrivit dans les journaux comme des instruments d'influence des nations impérialistes. Comme Supérieur des Lazaristes, je devais faire face à tous les empiétements, de jour en jour plus nombreux, des autorités sur les institutions dont nous avions la charge. Le 21 février 1951, je reçus un coup de téléphone du Bureau central de la Commission militaire chargée de maintenir l'ordre dans la Chine du Nord (Hou-peï). Ce Bureau siégeait à l'ancienne Ambassade du Japon. Arrivé là, je fus introduit dans un salon, et le chef du Bureau, le colonel Ma, accompagné d'un officier et d'un autre représentant du ministère des Affaires étrangères, nommé Wang, me lut l'ordre de réquisition de l'Hôpital Saint-Michel, moyennant une indemnité de 4.600.000.000 (quatre mil-

liards six cent millions) de dollars de la Banque du Peuple (ils sont encore à la banque), avec injonction de déménager tout le matériel et le mobilier, sans rien toucher à ce qui était fixé au mur, dans le délai de dix jours. L'ordre fut exécuté. Mais l'hôpital Saint-Vincent, étant déjà en bien mauvaise posture, nous nous trouvions sur le point de n'avoir plus un seul endroit pour faire soigner nos malades. M. Ducarme, en fin d'année 1950, avait eu une petite attaque qui lui avait paralysé les doigts d'une main et quasi supprimé la vue d'un œil, le danger d'une autre attaque planait sur lui. Je lui écrivis donc une lettre lui disant : nous sommes sur le point d'être privés des moyens de soigner nos malades, dans l'état où vous êtes, il est difficile de vous donner les soins voulus, et si notre état s'aggrave, la situation va devenir difficile pour vous et pour les autres. Il est donc préférable que vous partiez pour l'Europe. Il vint me trouver et me dit, les larmes aux yeux : « J'avais tant espéré mourir en Chine ! Mais la pensée de devenir à charge aux autres me décide à obéir de suite. » Il partit donc. En juillet 1951, je fus mis en prison et après ma libération j'arrivais à Paris en septembre 1954. Je trouvais M. Ducarme à l'infirmerie de la Maison-Mère sur un fauteuil, tout courbé, atteint d'hémiplégie, la bouche de travers, ce qui rendait la parole difficile. Il me dit sa joie de me revoir, pleura en pensant à cette Chine de plus en plus abandonnée entre les mains de la rage communiste et nous nous séparâmes. Le 29 mai 1955, jour de la Pentecôte, son âme s'en-volait vers le Seigneur.

Conclusion. — J'ai raconté la vie de M. Emile Ducarme telle que je l'ai connue. J'ai tâché d'être aussi objectif que possible. Certains peut-être penseront : pourquoi dans une notice biographique ne pas s'en tenir aux beaux côtés de l'homme suivant l'adage « De mortuis nihil nisi bonum », ou bien pourquoi ne pas plutôt présenter la vie d'un sujet brillant ? Cela est sans doute en partie vrai. Mais j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de présenter sans fard la vie d'un missionnaire qui en vaut bien d'autres et qu'au lieu de toujours faire admirer un personnage choisi et bien présenté, on ferait bien aussi pour l'instruction de la jeunesse, qui se prépare à l'apostolat lointain, de donner un exemple de missionnaire ordinaire, de montrer comment il s'est préparé, comment il s'est comporté dans les diverses circonstances où il s'est trouvé, quelles qualités lui ont permis de réussir et quelles déficiences ont été nuisibles à son plein rendement, comment il a soutenu le choc des adversités et a persévéré jusqu'au bout et est mort comme saint Paul, en répétant : Bonum certamen certavi, cursum consummavi. On montre à mon avis trop souvent le modèle idéal, et pas assez la fabrique où se forge ce type-là, ni le terrain sur lequel il a bataillé. La vocation du missionnaire est un idéal, mais sa vie se passe dans un dur métier, et c'est ce métier en exercice qu'il faut montrer aux débutants pour qu'ils prennent quelques leçons profitables. Au reste, je suis bien tranquille, M. Ducarme tel qu'il est, est une belle figure de missionnaire. Il est parti en Chine à dix-neuf ans, a supporté les débuts pénibles d'un apprentissage difficile, il a œuvré toute sa vie de son mieux, il s'est accroché solidement au sol de Chine, où sa vocation l'avait conduit et il n'a quitté la Chine que forcé par les circonstances, pour mourir à la Maison-Mère de sa Congrégation. Sans doute, malgré ces fortes qualités de base, il n'a pas atteint les som-

mets ; cela est venu de ce qu'il lui a manqué une plus grande ouverture d'esprit qui lui aurait permis de passer sur bien des petits côtés des autres et lui aurait permis de traiter plus largement ceux qui vivaient avec lui. Il n'a pas eu cette qualité. C'est vrai !... Cela n'empêchera pas ses qualités et ses déficiences d'être une leçon pour les autres. Et surtout, cela n'empêchera pas ceux qui, par ces lignes, le connaîtront un peu mieux, de dire : tout de même, c'était un bon missionnaire.

Hippolyte TICHIT.

31 mai, mardi de Pentecôte. — En l'honneur de Marie, Reine du Monde, il y a messe à 19 heures en la cathédrale Notre-Dame. Le T.H.P. Slattery célèbre la messe basse du jour, qu'accompagnent les chants de la pieuse assistance et que marque une allocution de Mgr Touzé, auxiliaire du Cardinal Feltin.

5 juin. — La Mission catholique hollandaise en France, dont nos confrères néerlandais sont chargés, fête aujourd'hui ses vingt-cinq ans. Une Note donnée dans la Croix du 8 juin 1955, nous permet de nous y associer :

Le nombre des émigrés hollandais en France s'élève actuellement à dix mille environ ; parmi eux il y a près de quatre mille catholiques.

Le soin spirituel de ces fidèles a été confié, depuis 1930, à des prêtres Lazaristes hollandais.

Le premier grand missionnaire fut le R.P. Guillaume Meufels, auquel a succédé le R.P. Léon Laureijssen ; en 1945, le R.P. Matthieu Schéres est venu comme le grand aumônier des émigrés de la province, tout en s'occupant des catholiques hollandais de Paris et des environs. En 1951, le R.P. Théodore Kock a été nommé directeur de l'œuvre ; à partir de cette année, le R.P. Laureijssen a travaillé parmi les Hollandais catholiques du Midi de la France, jusqu'à son départ pour l'Abyssinie, en 1954.

Son œuvre est continuée par le R.P. Antoine Graafmans, ancien missionnaire de Chine, qui a son centre dans la Charente, à Saint-Laurent-de-Céris.

Le 5 juin, la Mission hollandaise a donc organisé une belle fête pour son vingt-cinquième anniversaire ; une messe pontificale solennelle a été célébrée par Mgr Jean Rupp, 40, rue La Fontaine, dans la chapelle de l'Orphelinat d'Auteuil. Les autorités civiles et religieuses des Pays-Bas y ont pris part, et un grand nombre d'émigrés, catholiques et protestants, ont montré leur sympathie pour l'œuvre.

Au déjeuner, après la grand-messe, beaucoup de personnes ont pris la parole pour exprimer leur admiration à l'égard du développement et du travail fructueux réalisés depuis vingt-cinq ans d'existence.

Dans l'après-midi, un Salut avec Te Deum a été célébré et, le soir, une réunion familiale joyeuse a clôturé cette belle journée.

Mentionnons que les chants ont été exécutés avec un art parfait, sous la direction de M. l'abbé Zurfluh, par les Petits Chanteurs à la Croix de Bois de Saint-Laurent ; les pièces de l'orgue furent interprétées par M. Jean Hombergen, de Tilbourg.

6 juin. — Ce matin, pour une messe d'action de grâces, les stalles de la chapelle sont totalement occupées par une grosse centaine de premiers communiant du *Lycée Henri-IV*. Les enfants sont revêtus d'aubes blanches. Au fond de la chapelle, ont pris place parents et amis.

Pieusement, dans un remarquable recueillement, parmi les évolutions et cérémonies, deux aumôniers dirigent prières et chants de ces jeunes que l'on sent formés et pliés par toute une vie de discipline.

Ici et là, mais à titre de quatre ou cinq unités, quelques fillettes, sœurs des jeunes communiant, leur sont fraternellement unies dans cette cérémonie de vie chrétienne.

La chasse de saint Vincent groupe toutes ces générosités, dans un élan de gratitude pour les bienfaits de Dieu et aussi dans des sentiments de préparation à une vie chrétienne qui veut faire du bien dans un rayonnant apostolat : meilleure façon de dire à Dieu son amour et de prouver sa foi. *Aimons Dieu mais que ce soit à la force de nos bras, à la sueur de notre visage. Le savoir est vain qui ne tourne pas à l'amour.*

Sur ces directives et ces formules vincentiennes voilà un tonifiant viatique pour la vie qui s'ouvre devant ces jeunes volontés.

9 juin. — Dans la bienheureuse série des aménagements, réparations, appropriations et améliorations en cours à la Maison-Mère, depuis quelques mois, la *chronique* se donne la joie de mentionner qu'en ce jour, outillée de crics et d'un palan, une équipe d'ouvriers enlève délicatement la vieille porte cochère du 95, rue de Sèvres. Certes elle reste robuste, trapue : elle pourrait continuer ses loyaux services pour de nombreuses années encore, mais la prudence conseille, impose même son remplacement.

Sous la pesanteur de ces battants de chêne, les gonds ont légèrement cédé : c'est la partie sensible de telles installations devant de pareils morceaux et de telles masses.

Une technique relativement nouvelle, faite essentiellement d'une poutre de fer, permet de remplacer les scellements dans le mur. Maintenus écartés sur des gonds à écrou, les battants de la porte virevoltent aisément.

Réduits en dimensions, les nouveaux panneaux de chêne permettent d'assurer pour longtemps leurs loyaux services. Entrez donc... saint Vincent est là, chez lui, il vous attend, vous et vos arrières-petits-neveux. Seigneur, multipliez la famille, mandez les ouvriers. Plus large que cette porte, le cœur de saint Vincent vous accueille et vous reçoit !

18 juin. — Dans la série des anniversaires, ce jour amène la cinquantaine de sacerdoce pour M. Gaston Roustain, ordonné prêtre le 18 juin 1905, par Mgr Poton, O.F.M. Confraternellement la Maison célèbre cet anniversaire suivant le *Coutumier*.

19 juin. — Les œuvres missionnaires de Paris (sous la direction de Mgr Bertin) ont organisé, cette année pour la première fois, un pèlerinage à Lisieux, au sanctuaire de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. La protectrice des missions accueille

quelques jeunes des Congrégations missionnaires de Paris : Spiritains, Missionnaires de la rue du Bac et Lazaristes de la rue de Sèvres. Des cars spéciaux sont loués pour ce pieux rendez-vous.

Au cours de la grand'messe, notre confrère, Mgr Defebvre, évêque de Ningpo, parle du besoin des Missions. Le soir, vu la pluie qui menace, la procession des reliques se déroule à l'intérieur de la basilique, tandis que le P. Bouchaud dégage leçons de prières et d'apostolat effectif en faveur des missions.

29 juin. — Fête de saint Pierre, et un peu partout ordinations. En notre chapelle, Mgr Montaigne, confère le sacerdoce à quatre diacres de la Mission : frères Winnieski, Belin, Bonnefille et Kock.

Au cours de la cérémonie, avec discrétion et à-propos, M. Lloret distribue à l'assistance les explications et éclaircissements de cette cérémonie : gestes accomplis, prières formulées, enseignements donnés et sentiments à développer.

Aux quatre prêtres de ce jour, long fut le défilé pour l'imposition des mains, car nombre de députés sont déjà arrivés pour l'Assemblée générale qui ouvre demain. *Operarii autem pauci...* Pour être prévue depuis des mois, cette pénurie ne laisse pas d'être angoissante. Mais inutile de se lamenter sur un tel état de choses. Il faut prier certes, mais aussi agir. Toutes semailles doivent se préparer de loin... La sagesse et l'expérience paysanne, depuis des siècles, vit de cette constatation...

Quoi qu'il en soit — ici et ailleurs — en ces nombreuses ordinations de la saint Pierre, toute l'assistance prend part à la joie de ce jour : et sous l'évocation émouvante et connue de G. Courtault, militante jaciste, glorifie ces mains sacerdotales :

O BIENHEUREUSES MAINS !

*Loué sois-tu, Seigneur, pour les mains de mes frères !
Mains fines du penseur qui, transmettant l'idée, brûlent à ce [contact,*

*Mains rudes de l'artisan où le travail sculpta
Sur la chair mortifiée le bleu réseau des veines ;
Mains de l'homme des champs ouvertes sur le sillon
Qu'ensanglante en automne la rosée des pressoirs.
Mains claires des malades, où la fièvre bat,
De son brûlant archet, le rythme des souffrances.
Mains jointes des petits, fleur nacrée
Dont la tige se noue au cou des mères.
Et vous ! mains des mamans plus qu'une aile légères
Qui savez soutenir, sans appuyer jamais...
Mains de la charité qui pansez les lépreux,
Mains assez rayonnantes, pétales assez blancs
Pour frôler et guérir la plus laide blessure.
Mains des Contemplatifs qui portez en tremblant
La coupe de l'extase. Mains offertes, mains données,
Mains actives des Marthe, et vous, mains adorantes
De toutes les Madeleine. Mains percées de François.
O les plus nobles mains des plus grands de mes frères.
Vous êtes sans splendeur, vous êtes sans lumière
Devant les mains du prêtre !*

*O Bienheureuses mains entre toutes bénies !
O charnel ostensor où repose l'Hostie !
Mains qui n'enviez rien aux mains de Notre-Dame
Car vous portez l'Enfant aussi bien qu'à l'étable,
Vous êtes le linceul et vous êtes la lange,
Et vous êtes la Croix où s'étend la victime,
Et le sang du Sauveur vous coule entre les doigts.
Mains dont les autres mains ne sont que les images.
C'est vous les mains choisies, c'est vous les mains élues ;
Mains qui êtes un peu, mains qui êtes beaucoup,
Comme les mains du Christ multipliées sur terre !
O Bienheureuses mains entre toutes bénies !*

30 juin. — Ouverture de la 32^e Assemblée générale convoquée pour 16 heures. On compte cent onze membres. Outre les huit membres de la Curie généralice (le Supérieur général, ses quatre Assistants, le Secrétaire et l'Econome général, ainsi que le Procureur près le Saint-Siège), voici la liste des quatre-vingt-treize représentants des trente-six Provinces actuelles. Pour divers motifs, quelques-unes ne peuvent être totalement représentées par leurs Délégués constitutionnels. Ainsi la Chine nord et sud, la Hongrie, etc...

NOMS DES VISITEURS ET DÉPUTÉS

XXXII^e Assemblée générale : 30 juin-14 juillet 1955
(suivant l'ordre alphabétique des Provinces)

<i>Algérie</i>		Déput. : Canellas Baltasar.
Visit. : Verhas Arthur.		Miserachs Angel.
Déput. : Jordy Joseph.		
Doucet Gabriel.		
<i>Amérique Centrale</i>		
Visit. : Lara Huberto.		
Déput. : Cilia Miguel.		
Gèze Emile.		
<i>Allemagne</i>		
Visit. : Meyer Jean-Baptiste.		
Déput. : Schnelle Otto.		
Kahlen Josef.		
<i>Antilles</i>		
Visit. : Sanchez Aquilino.		
Déput. : Subinas Gregorio.		
Alonso Alfonso.		
<i>Argentine</i>		
Visit. : Carballo Samuel.		
Déput. : Landaturru Bernardo.		
Carranza José.		
<i>Australie</i>		
Visit. : Courtenay Bernard (locum tenens).		
Déput. : King Francis.		
Cahill Francis.		
<i>Autriche</i>		
Visit. : Romstorfer Johann.		
Déput. : Suchy Ludwig.		
Suchomel Karl.		
<i>Barcelone</i>		
Visit. : Roca Jaime.		
		Déput. : Canellas Baltasar.
		Miserachs Angel.
<i>Belgique</i>		
Visit. : Menu André.		
Déput. : Genoud Louis.		
Jacquemin Marcel.		
<i>Brésil</i>		
Visit. : Salés José.		
Déput. : Godinho François.		
Avelar José.		
<i>Chine méridionale</i>		
Visit. : Delafosse Clovis.		
<i>Chine septentrionale</i>		
Visit. : Tichit Hippolyte.		
<i>Colombie</i>		
Visit. : Trujillo Martiniano.		
Déput. : Kerremans Guillaume.		
Gonzales David.		
<i>Equateur</i>		
Visit. : Loubère Jean-Alexis.		
Déput. : Masset Eugène.		
Chacon Juan.		
<i>Etats-Unis occidentaux</i>		
Visit. : Stakelum James-W.		
Déput. : Young John.		
Tinelly Joseph.		
<i>Etats-Unis Orientaux</i>		
Visit. : Taggart Sylvester.		
Déput. : Cahill Thomas.		
Richardson James.		

<i>Hollande</i>		Déput. : Droitcourt Alphonse.
Visit. : Zoetmulder Jan.		Milleville Marcel.
Déput. : Van Rijsbergen Gérard.		<i>Philippines</i>
Janssen François.		Visit. : Subinas Zacarias.
<i>Hongrie</i>		Déput. : Campo Fermin.
Visit. : Kohler François (locum tenens).		Gracia Emmanuel.
<i>Iran</i>		<i>Pologne</i>
Visit. : Le Cunuder Joseph Jean.		Visit. : Knapik Wacław (locum tenens).
Déput. : Ter Poghosian Pogos.		Déput. : Czapla Antoine.
Franssen Pierre.		Sinka Augustin.
<i>Irlande</i>		<i>Portugal</i>
Visit. : Rodgers James (vices gerens).		Visit. : Mendès Sebastiao.
Déput. : Travers Patrick.		Déput. : Guimaraes Braulto.
Twomey Jérôme..		Veiga Luis.
<i>Levant</i>		<i>Rome</i>
Visit. : Rivals André.		Visit. : Rossi Amedeo.
Déput. : Aoun-Chaker Joseph.		Déput. : Bugnini Annibale.
Ackoury Edouard.		Pétrone Raffaele.
<i>Madagascar</i>		<i>Slovaquie</i>
Visit. : Cassan Clément.		(ex indulto S. Sedis)
Déput. : Jourdan André.		Mikula Augustin.
Hertz Joseph.		<i>Toulouse</i>
<i>Madrid</i>		Visit. : Contassot Félix.
Visit. : Ojea Silvestro.		Déput. : d'Aussac Franck.
Déput. : Pardo Veremundo.		Pardes Gabriel.
Fernandez Jacinto.		<i>Turin</i>
<i>Mexique</i>		Visit. : Tasso Ferdinando.
Visit. : Morales Julian.		Déput. : Vellano Angelo.
Déput. : Morondo Deogracias.		Cocchi Guido.
Artaso Justo.		<i>Turquie</i>
<i>Naples</i>		Visit. : Deymier Joseph.
Visit. : Lapalorcia Giuseppe.		Déput. : Picard Albert.
Déput. : Pane Salvatore.		Badetti Georges
Leone Giuseppe.		<i>Vénézuëla</i>
<i>Pacifique</i>		Visit. : Gonzalo Primitivo.
Visit. : Padros Enrique.		Déput. : Diaz-Ubierna Enrique.
Déput. : Schacht Luis.		Maguregui Domingo.
Moreno Antonio.		<i>Yougoslavie</i>
<i>Paris</i>		Visit. : Jereb François-Xavier (locum tenens).
Visit. : Houfflain Hubert.		Déput. : Savelj Ludvik.
		Lukan Andrej.

Après cette liste des membres de l'Assemblée, notons que, hier encore, pour meubler la salle de réunion, on livrait une centaine de tables individuelles de travail. Au centre de la pièce, monté sur une modeste estrade, se trouve un ample bureau présidentiel : le T.H. Père, le secrétaire de l'Assemblée (élu, M. Guido Cocchi), l'assistant de l'Assemblée (M. Fugazza), les deux assesseurs pour le contrôle des votes (MM. Pierre Dulau et Antoine Czapla), également élus en cette première session. L'ouverture de la séance fut de fait retardée de trente minutes, car en toute dernière heure, on s'aperçut qu'il fallait sonoriser la salle et dès lors installer *micro* et *hauts parleurs*. En un tour de force, en deux heures de temps, on alerte les techniciens qui amènent le matériel et procèdent dare dare au montage et à la mise au point des appareils. Ainsi, aisément, on entend le président et ceux qui interviennent, sans oublier les paroles nombreuses et allègres du secrétaire qui doit rédiger et lire ses projets de *Procès verbaux* avant de les coucher sur le vénérable registre des Assemblées.

MEMBRES DE LA XXXII^e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
Ordre de préséance

Curie générale

Stattery William-M., Sup. Gén.
Scamps Léon, Assistant.
Fugazza Arthur, Assistant.
Lopez Antoine, Assistant.
Peters Léonard, Assistant.
Dulau Pierre, Secrétaire général.
Bisoglio Luigi, Procureur près le
Saint-Siège.
Delobel André, Econome général.

Visiteurs

Mendès Sébastiao.
Trujillo Martiniano.
Delafosse Clovis.
Verhas Arthur.
Moraës Julian.
Ojea Sívestro.
Tasso Ferdinando.
Subinas Zacarias.
Deymier Joseph.
Romstorfer Johann.
Rossi Amedeo.
Roca Jaime.
Rivals André.
Sanchez Aquilino.
Zoetmulder Jan.
Loubère Jean-Alexis.
Contassot Félix.
Houfflain Hubert.
Meyer Jean-Baptiste.
Stakelum James-W.
Le Cunuder Joseph-Jean.
Tichit Hippolyte.
Menu André.
Carballo Samuel.
Lapalorcia Giuseppe.
Gonzalo Primitivo.
Sales José.
Cassan Clément.
Taggart Sylvester.
Lara Humberto.
Padros Enrique.

Remplaçants de Visiteurs

Kohler François.
Knapik Waclaw.
Rodgers James.
Courtenay Bernard.
Jéreb FrançoisXavier.

Députés

Cocchi Guido.
Canellas Baltasar.
Pétrone Raffaele.
Picard Albert.
Gonzalès David.
Pane Salvatore.
Doucet Gabriel.
Sinka Augustin.
Badetti Georges.

Franssen Pierre.
Salvej Ludwik.
Jourdan André.
Guimaraes Braulio.
Morondo Deogracias.
Kerremans Guillaume.
King Francis.
Pardes Gabriei.
Avelar José.
Suchomel Karl.
Godinho François.
Moreno Antonio.
Cahill Thomas.
Milleville Marcel.
d'Aussac Franck.
Cilia Miguel.
Gracia Manuel.
Campo Fermin.
Genoud Louis.
Suchy Ludwig.
Chacon Juan.
Landaburru Bernardo.
Cahill Francis.
Jordy Joseph.
Miserachs Angel.
Pardo Veremundo.
Alonso Alfonso.
Geze Emile.
Maguregui Domingo.
Richardson James.
Aoun Chaker Joseph.
Masset Eugène.
Subinas Gregorio.
Fernandez Jacinto.
Travers Patrick.
Vellano Angelo.
Carranza José.
Young John.
Diaz-Ubierna Enrique.
Van Rijsbergen Gérard.
Bugnini Annibale.
Leone Giuseppe.
Droitcourt Alphonse.
Twomey Jérôme.
Schacht Luis.
Schnelle Otto.
Kahlen Joseph.
Ter Pogossian Poghos.
Veiga Luis.
Artaso Justo.
Janssen François.
Hertz Joseph.
Lukan Andrej.
Mikula Augustin.
Tinnelly Joseph.
Ackoury Edouard.
Czapla Anton.
Jacquemin Marcel.

2 juillet. — Après une journée de réflexions, d'informations et d'échanges de vues, la séance de ce jour est normalement prévue pour une sérieuse durée de six élections ; mais chacun peut constitutionnellement compter trois tours de scrutin.

En fait eut lieu une seule série de votations pour chaque élection. L'Esprit Saint avait soufflé...

A l'issue de la séance de ce matin, la Compagnie a donc ses six nouveaux Assistants. Suivant l'esprit et la lettre des nouvelles Constitutions, les nouveaux élus sont de diverses langues et nations. Ce sont Messieurs :

- 1° Félix Contassot, précédemment visiteur de Toulouse ;
- 2° Fermin Campo, député des Philippines, professeur à Naga, originaire d'Espagne ;
- 3° Giuseppe Lapalorcia, visiteur de Naples ;
- 4° John Zimmerman, professeur au séminaire Kenrick. à Saint-Louis (Etats-Unis) ;
- 5° Wacław Knapik, supérieur polonais de Courbevoie ;
- 6° François Godinho, député du Brésil, supérieur de Marianna.

Sur chacun des élus de ce jour, voici quelques brèves notes biographiques.

I. — Né à Montceau-les-Mines, diocèse d'Autun, le 31 juillet 1901, Félix-Pierre Contassot commença ses études secondaires à Wernhout, puis de 1914 à 1919, les acheva au Berceau de Saint-Vincent de Paul. Reçu au Séminaire interne, à Paris, le 21 septembre 1919, il émit ses vœux à Dax le 1^{er} novembre 1925, et y reçut l'ordination sacerdotale des mains de Mgr de Cormont. le 3 juillet 1927. Après un stage de deux ans à Rome, consacré à l'étude du droit canon, il fut nommé au Grand Séminaire de Périgueux en 1929. Il y resta vingt-quatre ans, enseignant successivement philosophie, apologétique, dogme, morale et droit canon, tout en poursuivant entre temps des recherches d'histoire locale dont les *Annales* ont, ici et là, profité (*Annales*, 1949, pp. 161-203 ; 1953, pp. 408-419 ; 1955, pp. 397-403, etc...). En 1945, en remplacement de M. Darricau (cf. *Annales*, t. 117, pp. 367-376), il était nommé supérieur au Grand Séminaire de Périgueux. Enfin, en 1953, lors du remaniement des provinces lazaristes en France, il fut chargé de celle de Toulouse. Là, sans bruit, mais avec méthode, il travailla à la mise sur pied de la maison provinciale qu'il eut la joie de voir inaugurée le 3 mars 1955 (cf. *Annales* 1955, pp. 318-320). En préparation de l'Assemblée générale, M. Contassot fut le président compétent et prudent de la Commission internationale des canonistes (*Annales*, t. 119-120, pp. 249-250 et 304-305), réunie à deux reprises et chargée de préparer et faciliter l'ensemble du travail canonique de l'Assemblée générale de 1955. Celle-ci l'a choisi comme premier assistant et tout ensemble admoniteur du Supérieur général.

II. — Firmin del Campo, né à Rivaredonda, diocèse de Burgos, le 28 mars 1904, poursuivit ses études secondaires à l'Ecole apostolique de Murguía. Le 9 septembre 1919, il entra au Séminaire interne de Madrid. Il fit ses études de philosophie à Hortaleza, et poursuivit son cours de théologie à Cuenca. Le 2 juin 1928, il était ordonné prêtre à Madrid, par Mgr González. Trois ans durant, il devint en Espagne professeur à Tardajos, à Limpías, puis à Guadalajara. En novembre 1931 il passa aux Philippines, comme professeur encore, au Séminaire Saint-Charles de Cebu. En 1935, il revenait à Rome pour y suivre

des cours de droit canon à l'*Angelicum*, puis à son retour en sa province des Philippines, il donnait l'enseignement en divers séminaires : *Cebu* (1938), *Mandalayon* (1946), *Naga-City* (1953). En 1955, comme il se trouvait en voyage pour l'Espagne pour quelque repos, l'Assemblée provinciale le choisissait comme député des Philippines. L'Assemblée générale en fit le second assistant.

III. — M. Joseph Lapalorcia, né à Candela (province de Foggia), le 13 décembre 1909, fut élève à l'Ecole apostolique de Lecce. Le 18 juillet 1928, il était admis au Séminaire interne de Naples, et dans cette même ville, fut ordonné prêtre le 2 août 1936, par Mgr d'Alessio, auxiliaire du cardinal Ascalesi. Placé tout d'abord à Oria, au Séminaire diocésain, il y fut professeur d'histoire, économe et tout ensemble préfet spirituel. Deux ans plus tard, il retournait à Lecce, comme directeur de l'Ecole apostolique, assistant et économe, jusqu'en 1946. Les après difficultés de ces temps de guerre lui ménagèrent de multiples occasions de montrer son savoir-faire. En 1946, il revenait à Naples, comme assistant de la grande maison des *Vergini*, économe et consultant provincial. Bras droit de M. Cesa, le visiteur d'alors, M. Lapalorcia, s'occupa de la reconstruction de la maison, devenue monceau de ruines sous les bombardements aériens. Pour le travail des Missions, il fut placé comme supérieur à San Nicola da Tolentino, restant toujours économe et consultant provincial. Vice-Visiteur de Naples le 10 juin 1950, il fut nommé visiteur de Naples le 12 février 1951, et peu après, directeur des Sœurs de la Province napolitaine. C'est là que l'Assemblée l'a choisi comme troisième assistant.

IV. — Né à Chicago, le 18 septembre 1908, John Zimmerman fréquenta tout jeune l'Ecole supérieure (*High School*) de l'Université lazariste Depaul. Admis au Séminaire interne de Perryville, le 26 septembre 1926, il y fut ordonné prêtre le 17 juin 1934, par Mgr Winckelmann, auxiliaire de l'archevêque de Saint-Louis (Missouri). Il fut peu après nommé sur place professeur de droit canon, et se rendit à Rome deux ans plus tard pour suivre le cours d'études juridiques à l'*Angelicum* de Rome. Il en revint pour être choisi comme directeur du Séminaire interne de Perryville, de 1939 à 1947. Puis en un stage de six ans il resta supérieur du Petit Séminaire de Saint-Louis, et en 1953 il est placé au *Kenrick Seminary*, le Grand Séminaire régional de Saint-Louis, à l'autre extrémité de la vaste propriété qui loge les deux magnifiques bâtiments. M. Zimmerman était assistant de la maison et consultant provincial depuis 1950, quand l'Assemblée le choisit comme quatrième assistant. Parmi les élus de ce jour, il était le seul à ne pas faire partie de l'Assemblée. En esprit d'obéissance et de simplicité, il accepta télégraphiquement ce nouveau poste de dévouement.

V. — Wacław Knapik, né le 5 mars 1897, à Piekary, diocèse de Wrocław (Pologne), fut admis au Séminaire interne de Cracovie le 25 novembre 1915, et y fut ordonné prêtre le 29 juin 1922, par le futur cardinal Adam Sapieha (1867-1952), prince-évêque de Cracovie, qui lui-même avait été sacré par le saint Pape Pie X, dans la chapelle Sixtine, le 17 décembre 1911. Tout aussitôt après son ordination, M. Knapik est envoyé à Strasbourg, afin de poursuivre ses études à cette Faculté catholique de Théologie (1922-1925). A titre de curiosité et en signe des

temps perturbés par la question des changes et de la monnaie, signalons ici que M. Knapik voyagea de Cracovie à Strasbourg avec trois francs soixante, qui produisirent les milliers de marks nécessaires. Mais pour se rendre de la gare de Strasbourg à la maison des confrères, il dut tirer de son porte-monnaie quinze francs de taxi ! Après Strasbourg, M. Knapik fut, de 1925 à 1928, secrétaire et bras droit de M. Szymbor, le vaillant réorganisateur de la Mission polonaise en France. Puis, durant neuf ans, il fut missionnaire dans les centres polonais des environs de Lyon, et de 1937 à 1952, devenu doyen des prêtres polonais du Centre de la France, il poursuivit son apostolat à Beaulieu (Loire). En 1952, nommé supérieur de la maison de Courbevoie, il veillait sur l'équipe des confrères qui, en divers points de France se dépensent au service des centres de Polonais. A l'Assemblée, il remplaçait M. Kryska, le visiteur de Pologne, et fut élu cinquième assistant.

VI. — M. François Godinho, né à Cocaes, au diocèse de Mariana (Minas Geraes), le 17 septembre 1898 ; il poursuivit ses études à l'Ecole apostolique de Caraca, l'antique maison du Brésil. Admis au Séminaire de Pétropolis, le 22 septembre 1916, il fit une seconde année de philosophie à Paris, et son cours de théologie à Notre-Dame du Pouy, à Dax (1920). C'était là que le 2 septembre 1923, il recevait l'ordination sacerdotale des mains de Mgr de Cormont. Envoyé au Séminaire de Saint-Louis du Maranhao, dans le nord du Brésil, il y fut d'abord professeur, puis économe, et de 1930 à 1934, supérieur. Nommé directeur du Séminaire interne à Pétropolis, en 1934, il devint deux ans plus tard, supérieur de cette maison d'études. De 1945 à 1951, il préside comme visiteur aux destinées de la province du Brésil, puis après, en 1952, il reçoit la direction du Grand Séminaire de Mariana, son diocèse d'origine. Elu député par le Brésil, il se trouvait à l'Assemblée, et fut choisi pour représenter en une certaine façon, les intérêts et les activités de l'Amérique du Sud.

3 juillet. — Au début de la séance, on procède à l'élection de l'admoniteur du Supérieur général. Pour cette charge, le vote désigne M. Félix Contassot. La *Grande Commission* qui trie et répartit les diverses questions à traiter à l'Assemblée et fixe en quelque sorte l'*Ordre du jour* de l'Assemblée, est élue et comprend MM. Contassot, Campo, Fugazza, Trujillo (visiteur de Colombie), Taggart (visiteur des Etats-Unis orientaux) et Meyer (visiteur d'Allemagne).

Pour préparer techniquement les rapports sur divers points et étudier les questions, on constitue d'autres Commissions qui fournissent à l'examen de l'Assemblée, textes et propositions.

a) Formation des Nôtres : 1° MM. Scamps (*Président*), Houfflain, Loubère, Rossi, Leone. — 2° MM. Peters (*Président*), Zoetmulder, Menu, Kahlen, Miserachs.

b) Droit canon : 1° MM. Lopez (*Président*), Fernandez, Van Rijsbergen, Carranza, Landaburu. — 2° MM. Rodgers (*Président*), Richardson, Courtenay, Czapla, Young.

c) Des Missions : MM. Deymier (*Président*), Cassan, Milleville, Doucet, Pardo.

d) Des Séminaires : MM. Godinho (*Président*), Subinas, Verhas, Pardes, Kerremans.



PARIS. — *La XXXII^e Assemblée générale de la Congrégation de la Mission* (30 juin-14 juillet 1955)

Les six Assistants Généraux de la Congrégation de la Mission
élus le 2 juillet 1955



Félix CONTASSOT
31 juillet 1901-21 septembre 1949



Fermin de CAMPO
28 mars 1904-9 septembre 1949



Giuseppe LAPALORCIA
13 décembre 1909-18 juillet 1928



John ZIMMERMAN
18 déc. 1908-26 sept. 1926



Wacław KNAPIK
5 mars 1897-25 novembre 1915



Francisco GODINHO
17 sept. 1898-22 sept. 1916

e) Liturgie : MM. Tasso (*Président*), Bugnini, Gracia, Pane, Vellano.

f) Règlements (*de discipline*) : MM. Lzapalorcía (*Président*), Bisoglio, Stakehum, Ojea, Padros.

g) Paroisses : MM. Knapik (*Président*), Carballo, Gonzalo, d'Aussac, King.

Les différents vœux des Provinces sont envoyés dans ces Commissions qui examinent les questions et suggestions et fournissent leur rapport et donnent avis. Ainsi répartis, les textes sont scrutés et mis au point. La ruche travaille...

8 juillet. — Dans une pensée de confraternelle sympathie pour les Missions et confrères que séparent de nous tracasseries et persécutions, l'Assemblée a unanimement adopté la célébration d'une grand'messe aux intentions de ceux que tiennent séparés de nous les mesures draconiennes de la persécution. Suivant les deux figures de style universellement adoptées (la mode en a gagné le monde entier), suivant deux images qui gazent et atténuent la sombre et âpre réalité, le *rideau de fer* et le *rideau de bambou*, évoquent en gros les pays soumis à l'obédience communiste. Pour tous ces frères ainsi jugulés, nous reste la prière. La grand'messe votive de ce jour est celle de saint Vincent, et l'ordinaire des chants celui des Anges. Mâle et fort, suffisamment fondu, le chœur de cette centaine de missionnaires remplissant les stalles est accompagné à l'orgue par M. Castel.

A l'autel officie M. Knapik, assistant polonais, qu'entourent et comme diacre et sous-diacre, M. Deymier (jadis visiteur de Chine méridionale, aujourd'hui de Turquie), et M. Kohler, représentant la Hongrie. Comme thuriféraire, M. Clovis Delafosse, actuel visiteur de Chine-Sud, et comme acolytes, M. Mikula, député de Slovaquie, et M. Lukan, de Yougoslavie. Et, en qualité de cérémoniaire, comme guide des évolutions du célébrant, M. Jereb, qui à l'Assemblée, remplace M. le Visiteur de Yougoslavie.

L'idée est touchante et la prière fervente, il est inutile de le souligner.

Après la messe, prière pour les frères absents, la question du transfert à Rome de la Curie généralice occupe les deux sessions de ce jour, soir et matin. Suggestifs, arguments, sentiments et motifs s'entrecroisent à qui mieux-mieux. Après de nombreux discours et maints échanges de vues... *les jeux sont faits...* et la conclusion est acquise par : 62 *placet*, 44 *non placet* et 5 *bulletins blancs*. On a donc admis : *suivant l'article 28 des Constitutions, il faut demander au Saint-Siège s'il agrée le transfert souhaité.*

9-14 juillet. — Soir et matin, l'Assemblée poursuit ses travaux et examine les diverses propositions que lui apportent les Commissions et les Provinces. Au total, cet effort arrive à mettre sur pied quarante-neuf décrets qui, plus tard, seront promulgués et portés à la connaissance de tous par le T.H. Père.

Le 14 juillet, en une séance finale, plus de deux heures sont consacrées par le secrétaire à donner intégrale lecture des Actes

de l'Assemblée, discutés, modifiés, retouchés et approuvés par partie après chaque session. Après une allocution du T.H. Père et la bénédiction papale qu'un indult a réservé au président de l'Assemblée, la séance se termine par le *Te Deum*, et l'apposition des signatures de tous les cent onze membres participants à cette XXXII^e Assemblée.

Peu après, au gré de leurs obligations ou programmes, la dispersion commencée aujourd'hui même, c'est le retour chez soi, parfois par des chemins détournés, auxquels contraignent obligations et intérêts divers. *Deo gratias !*

15 juillet. — Premier Conseil du nouveau groupe des Assistants. Au repas de midi, petite nouveauté, la Communauté constate un menu changement. La table centrale qui, depuis quelques mois, groupait les assistants autour du Supérieur général, est supprimée. Pour sauvegarder toutefois l'ordre des préséances, ces Messieurs prennent place dans les deux premières tables de l'allée *Montparnasse*, suivant la gentille et humoristique appellation de nos aînés... que l'accoutumance a vidée de toute malice déplacée, même devant l'évocation du cimetière Montparnasse...

Dans la journée, quelques confrères reviennent du Congrès de l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne qui se tenait cette année à Besançon. Toujours chargées de profit, ces journées où l'on entend les suggestives leçons de l'expérience et où les contacts personnels favorisent des échanges de vues.

20 juillet. — A la Nonciature, M. Fugazza reçoit des mains de Mgr Marella, la décoration *Pro Pontifice et Ecclesia*. Cette marque d'estime proclame que durant le quart de siècle de son séjour à Paris, M. Fugazza a eu de multiples occasions de rendre d'appréciables services au personnel de la Nonciature, depuis le plus humble jusqu'au plus élevé.

Les circonstances de la dernière guerre 1940-1945, avec sa ligne de démarcation et son occupation prolongée, ont amené M. Fugazza à assurer les services officiels de chargé d'affaires et de transmission des requêtes, relevant des diverses Congrégations romaines. Les titulaires successifs des représentants du Pape à Paris : NN. SS. Maglione, Valeri, Roncalli et Marella ont pu apprécier les souriants services de M. Fugazza qui, d'autre part, avec le concours des auditeurs de la Nonciature, s'est dépensé pour le service religieux de la Colonie et des Sœurs italiennes de la rue Viollet.

A cette cérémonie, participent, avec le T.H. Père et la T.H. Mère, quelques Confrères et Sœurs. La Maison-Mère tout entière prend part à cette joie et à ce merci reconnaissant.

26 juillet. — Jour octave de la *Saint-Vincent* : pour la dernière fois nous la célébrons *liturgiquement*, puisque les seules octaves de Pâques, Pentecôte et Noël ont été conservées suivant les récentes décisions de la Congrégation des Rites.

Nous prions et célébrons saint Vincent au 140, rue du Bac, devant l'insigne relique de son cœur miséricordieux. Nombre de députés ont déjà repris la route du retour et quitté Paris, tout comme les clercs sont allés aux travaux et expériences des colonies de vacances : la nouvelle forme d'activité en ces mois de juillet et d'août.

Le T.H. Père chante la grand'messe, et le soir M. Houfflain nous édifie avec flamme sur saint Vincent.

31 juillet. — Il y a quatre-vingt-quinze ans, dans la chaude et étouffante vallée d'Aligadé, en Érythrée, Mgr Justin de Jacobis, épuisé, rendait à Dieu son âme ardemment apostolique (31 juillet 1860). Ce saint missionnaire, dont vingt ans de travaux en Ethiopie, ont amplement montré la flamme de son zèle, reste à bon droit le fondateur de la nouvelle Mission d'Ethiopie. Sur ces débuts de l'apostolat vincentien en Abyssinie, M. Louis Betta a consacré une thèse doctorale solidement établie, dont les *Annali* de 1955, pp. 274-316, fournissent enfin un extrait.

Dans ces origines de la Mission lazariste d'Abyssinie, on rencontre les agissements et le dévouement peu équilibrés et tumultueux de Joseph Sapeto (1811-1895), précédemment professeur à Antoura. Dans le sillage et les explorations des deux frères, Antoine et Armand d'Abbadie, Joseph Sapeto parvenait à ouvrir un poste à Adua, le 3 mars 1838, mais ses agissements et sa figure restent assez troubles... Heureusement pour la Mission, sur la fin d'octobre 1839, un homme de Dieu, Justin de Jacobis, arrivait en Ethiopie, comme préfet apostolique.

Cette Mission spécialement délicate, commençait alors une nouvelle existence, traversée toutefois par de multiples épreuves.

Les prières de ce jour montent pour cette terre qui a exigé tant de générosités et aussi produit des saintes âmes. Tel ce bienheureux confrère Ghébré Michael qui, il y a cent ans, mourait, le 29 août 1855, en prison, « noble génie abyssin, assoiffé de vérité », que le Pape Pie XI a béatifié le 3 octobre 1926.

13 août. — Nous arrivant de Suisse, où il a pris quelques jours de repos, notre confrère Mgr Jean O'Shea, évêque de Kanchow, est accompagné de son fidèle compagnon, M. Meyrat, qui veille sur son évêque, dont la santé est déficiente. Mgr O'Shea en effet, avec tant d'autres vaillants missionnaires de Chine, a subi, lui aussi, une rigoureuse détention de sept mois dans les prisons communistes. Il y a perdu quelque vingt-cinq kilos, et anormalement pesait à peine quarante-huit kilos, pour sa stature d'un mètre soixante-quinze...

Epuisé, il a été relâché. A la sortie de sa détention, il s'évanouit à plusieurs reprises, par suite des mauvais traitements. Parvenu à Hong-Kong, on lui impose quatre mois de repos avant de tenter son rapatriement aux Etats-Unis. A son chevet se dépensent alors les soins et la vigilance de ses infirmiers et infirmières. Parmi ces dernières, Sœur Vincent, la Supérieure de l'Hôpital de Kanchow, emprisonnée et expulsée, elle aussi.

Le traitement soigneusement attentif se poursuit plus d'un an : et lentement, les forces reviennent, mais on est encore loin de la totale récupération. En attendant, Mgr John O'Shea conserve au cœur et devant les yeux la pensée de ses chers diocésains de Chine qui souffrent là-bas pour cette foi qu'il leur a prêchée, trente ans durant et sans jamais quitter cette terre tant aimée.

Par quelle aberration a-t-on ainsi traité de tels missionnaires, ces véritables amis de la Chine !

15 août. — Dans la joie intime de l'Assomption, un de nos chers malades de l'infirmerie, M. Théodore Reymers — encore un des vaillants missionnaires de Chine — reçoit l'extrême-onc-

tion. Depuis nombre de mois, aux prises avec une notable difficulté pour se mouvoir, M. Reymers reste un modèle de générosité et de fidélité à la vie de Communauté. Depuis plusieurs semaines, transporté à l'infirmerie, il se sent, chaque jour davantage, étroitement ligoté par la paralysie, qui ne lui permet plus de se traîner de-ci de-là.

Aujourd'hui, subitement, une attaque de congestion cérébrale a mis en alarme nos généreuses infirmières, qui veillent avec tant d'attention au mieux-être de nos chers infirmes.

Trainant quelque souffle de vie, le vaillant M. Reymers s'éteint le 5 septembre.

25 août. — A Toulouse, M. Félix Contassot, premier assistant, installe M. Charles Philliatraud, comme visiteur de la Province.

Deux ans durant, depuis la mise en train du nouveau statut des Provinces françaises, M. Contassot s'est dépensé avec persévérance et prudent équilibre, à mettre sur pied la nouvelle installation du visiteur de Toulouse.

On sait, ou l'on devine un peu, les efforts nécessaires pour monter de toutes pièces une maison, un centre provincial. Les soucis ne manquent pas, même épaulés par de multiples dévouements : l'on cite, entre autres, M. Coudron, ses confrères, et plusieurs Sœurs de la ville.

A peine achevée dans son essentiel aménagement et dans nombre de détails, la maison de Toulouse a été bénie et inaugurée officiellement le 3 mars ainsi que plus haut, pp. 318-320. l'ont raconté les *Annales*.

Et voilà que, providentiellement il faut passer à d'autres mains les rênes de la province. Cela se fait avec sérénité et joie, dans le désir et la poursuite du bien supérieur de tous.

29 août. — Décédé subitement à *Intra*, au cours d'une de ses nombreuses prédications qui, depuis plusieurs années, occupaient chacune de ses vacances, M. Albert Santorre est enterré en ce jour, ou plus exactement déposé au *columbarium* cimétieriel de la ville.

Depuis la fondation de la maison d'*Intra*, en 1944, c'est le premier confrère qui décède en ce centre de missions dans la Haute Italie, à proximité de la Suisse, parmi les douces montagnes et ces sites enchanteurs qui attirent touristes et estivants cosmopolites.

Une telle mort, dans de semblables circonstances, ne pouvait qu'attirer l'attention. Aussi, plusieurs confrères de la province, venus de Turin, Milan, Côme, Sassari, etc., se joignent aux amis du défunt et aux nombreuses Sœurs de la maison provinciale de repos : un Montolieu pour le nord de l'Italie, que l'on agrandit en ce moment sur les bords paisibles et attiédés du lac Majeur.

Des cierges à la main, les « *Cornettes* » forment un remarquable ensemble, qui attire les regards, et ne cesse de prier derrière ce simple cercueil. Suivant la coutume du pays, cette bière est une œuvre artistique d'habile artisan : bois sculpté et vernissé, ferrures rutilantes, croix brillante.

Sur ce missionnaire si brusquement ravi, les brèves notes biographiques ci-jointes, justifient et expliquent les regrets confraternels de la province de Turin.

Né à Smyrne, le 4 mai 1900, Albert Santorre vint à Istanbul

en 1919 pour étudier au Séminaire Saint-Louis, dirigé par les Pères Capucins. Wantant être missionnaire, il passa au Collège Saint-Benoît la même année et y resta comme élève séminariste jusqu'en juillet 1923, après avoir été reçu aux deux parties du baccalauréat. Il trouva déjà l'occasion d'affirmer sa personnalité auprès de ses compagnons de classe, exerçant un apostolat qui ne manqua pas de stimuler les jeunes à la pratique de la vertu, et de réorganisation avec succès la Conférence des aspirants de saint Vincent de Paul.

Le 18 juillet 1923, il était reçu au Séminaire interne à Paris. Deux ans après, le 19 juillet 1925, à Dax, il prononçait ses vœux perpétuels ; il y poursuivait ses études et reçut le sacerdoce le 30 juin 1930, des mains de Mgr Clerc-Renaud. Son caractère entier, sincère et droit, généreux, mortifié, sensible et quelquefois porté à l'excès se manifestait déjà ; n'admettant pas certaines choses moins belles, il ne se cachait pas pour le dire à ses compagnons et même à ses supérieurs. On aurait voulu plus de nuances...

En été 1930, il fut placé au Collège Saint-Benoît d'Istanbul. Il y restera jusqu'à l'été de 1947.

De 1930 à 1936, il a enseigné l'histoire naturelle en quatrième, troisième, et dans toutes les classes du lycée, aidant en même temps le préfet de discipline en tout ce qui regarde cet office. En 1936, il fut nommé préfet de discipline. Il enseigna encore la physique et la chimie en quatrième et troisième ; la philosophie et le latin. Sous sa direction le Collège fonctionna comme un chronomètre. Il faisait ses classes avec conscience et compétence. A la fin d'année, ses élèves étaient les meilleurs. Aux examens officiels, les professeurs disaient : ce sont les élèves de M. Santorre. Il jouissait de l'estime et de la confiance des parents comme aussi du corps professoral. Sa prestance physique, son regard perçant, sa vue excellente, son ouïe très fine, sa taille majestueuse, accentuée d'une forte barbe, faisaient de lui un homme extraordinaire, qui s'imposait immédiatement. Au Collège, il voyait tout, savait tout, devinait tout à tel point que les élèves croyaient qu'il avait caché dans les dortoirs des microphones derrière les armoires.

Quant à son ministère sacerdotal, il commença surtout à prêcher et à confesser chez nos Sœurs comme en ville après 1936. Ce fut immédiatement un succès. Travailleur infatigable, il passait les congés de la semaine dans son confessionnal à des séances parfois interminables mais jamais trop longues pour les âmes. Cela lui permit d'avoir une connaissance extraordinaire de l'âme et de la psychologie féminine au point de faire voir en lui le prêtre qui sait lire dans les consciences. Lui-même ne s'est jamais attribué un pouvoir surnaturel mais connaissait cette réputation qu'on lui faisait ; il en riait et s'en servait pour le bien des âmes. Il est certain qu'il fit un bien immense et qu'il s'est acquis pour toujours l'affection et la reconnaissance des âmes qui se sont adressées à lui.

Vie de Communauté. Sa compagnie était agréable. Ce n'était pas un fanfaron. S'il était plein d'amour-propre pour bien faire les choses, il ne se glorifiait jamais de ses succès. Par sa nature sensible, il était un peu poussé au mysticisme, et peut-être même à la pénitence. La direction sage et prudente de M. Pumir à Dax l'empêcha d'exagérer et de prendre une voie diverse de celle de Monsieur Vincent. Un peu prompt dans ses jugements et

quelquefois un peu excessif dans ses exigences, tout cet ensemble de qualités, et, disons-le aussi, de défauts, lui attirait dans sa vie de communauté, comme cela avait déjà été au Séminaire et aux études, la sympathie et l'antipathie de ses confrères.

En 1946, il demanda et obtint son changement de la province de Turquie à celle de Turin ; il y arriva le 23 septembre 1947.

D'octobre 1947 à juillet 1948 il fut à Sarzane, de 1948 à 1950 à Gênes, de 1950 à 1952 à Scarnafigi, et de 1952 à 1955, au Séminaire de Sassari.

Nous pouvons dire que soit dans ses activités de professeur, de directeur, comme dans celles de prédicateur et de confesseur, il eut dans la province de Turin, le même succès qu'il avait eu dans celle de Turquie.

Le vendredi 26 août 1955, pendant qu'il prêchait aux Enfants de Marie à Intra, sur le lac Majeur, vers trois heures de l'après-midi, il s'affaissa foudroyé par une syncope au cœur. Il mourut les armes à la main. Ses funérailles eurent lieu le lundi 29 août et furent un triomphe.

31 août. — Longtemps et soigneusement préparé, le nouveau Statut des Filles de la Charité en France est officiellement proclamé par la circulaire que Notre Père Très Honoré Père adresse en ce jour, aux Filles de la Charité des maisons de France.

Nos Très Chères Sœurs,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais !

Il est manifeste qu'à toutes les époques de son histoire, la Compagnie des Filles de la Charité a joui de la protection spéciale de Notre-Seigneur et de la Très Sainte Vierge, comme du secours tout particulier de saint Vincent, de sainte Louise de Marillac, et d'autres saints, non seulement pour ce qui concerne la sanctification personnelle de chacun de ses membres et la conservation de son esprit primitif, mais aussi en ce qui touche le service de Notre-Seigneur en la personne des pauvres et des malades et des autres œuvres de charité.

Nous pouvons voir un exemple de ce secours naturel dans la récente décision du Saint-Siège d'ériger en France six provinces autonomes de Filles de la Charité. L'organisation antérieure, dans laquelle la plus grande partie de l'administration avait son centre à la Maison-Mère, avait l'avantage de rattacher étroitement toutes les maisons, toutes les Sœurs au cœur de la Compagnie, et tout spécialement avec la Très Honorée Mère. L'inconvénient était dans la charge écrasante qui en résultait pour l'administration centrale, fardeau que la Très Honorée Mère, comme celles qui l'ont précédée, portait avec une abnégation que l'on peut bien dire héroïque. La nouvelle organisation en provinces autonomes partagera le travail entre six visitatrices et leur Conseil provincial, sans relâcher le moins du monde, j'en suis certain, les liens qui continueront à vous unir étroitement à la Maison-Mère.

Après avoir beaucoup prié et mûrement réfléchi, nous avons choisi pour ces six provinces autonomes les visitatrices, les directeurs, les assistantes, les économes et les conseillères, dont vous trouverez les noms dans la feuille ci-jointe. Toutes ces

Sœurs et tous ces directeurs sont connus de beaucoup d'entre vous. Ils ont tous donné des preuves de grandes qualités naturelles et surnaturelles d'esprit et de cœur, ainsi que d'un dévouement prolongé à votre Compagnie, et sont, dès lors, tout préparés à leur importante charge. Avec la grâce de Dieu, ils mettront à votre service leur précieuse expérience et leurs éminentes qualités.

Au reçu de cette lettre, veuillez, je vous prie, réciter durant neuf jours le Veni Creator, et faire une communion pour tous ceux qui vont ainsi se dévouer à votre service.

Aux approches de la fête si touchante de la Nativité de Marie, la Vierge fidèle à qui votre Compagnie fut consacrée dès sa naissance par vos saints Fondateurs, je la prie de bénir cette nouvelle organisation et de la rendre féconde en fruits de salut.

Je vous bénis toutes en me disant, dans les Saints Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée,

Votre humble serviteur,

William M. SLATTERY,
*ind. p. l. m.,
Sup. Gén.*

Les sept cent huit maisons de la France continentale sont réparties en six provinces normalement constituées avec leurs six directeurs respectifs. Les visitatrices et leur Conseil régiront effectivement maisons et personnel de leur ressort. C'est un nouvel état de choses qu'imposent l'évolution vitale du temps et l'actuelle législation canonique. Sans doute, de notre temps, tout devient ou paraît davantage compliqué ; mais il y a belle lurette que les esprits tant soit peu attentifs trouvaient que pour s'occuper efficacement des œuvres et du personnel des diverses maisons, il fallait tailler la besogne à des forces humaines. Visitatrices et directeurs auront ainsi fort à faire pour aviser au meilleur rendement d'une grosse centaine de leurs maisons, sans oublier le recrutement, et la culture des vocations. Un tel problème est complexe ! Et le cardinal Feltin lui-même, lors des retraites sacerdotales de septembre le reconnaîtra explicitement au cours de ses instructions aux prêtres de Paris. L'on constate généralement une certaine baisse des vocations pour les Ordres ou Congrégations anciennes. Engouement et parfois emballement pour certaines formes de vie et d'apostolat moderne. Plusieurs de ces créations par une loi de sélection naturelle, s'effondrent et s'éteignent après quelques années, entraînant avec elles la perte de générosités qui se seraient ailleurs utilement épanouies. Et le cardinal, sagement de rappeler à ses prêtres que, de par leur expérience séculaire, leurs cadres et leurs traditions, les Congrégations anciennes ont trouvé leur équilibre et leur vitalité ; elles ont fait du bien ; s'inspirant de leur passé, elles sauront s'adapter prudemment aux besoins et possibilités actuelles.

Dans cet espoir et ce souhait, le Cardinal reconnaît, avec gratitude que le bien se poursuit malgré tout. Quelques maisons se ferment ; concrètement, certaines avaient perdu leur raison d'être. Le travail, le dévouement doit se poursuivre autrement : c'est un fruit de l'adaptation à la vie.

PROVINCES DE FRANCE



— Limite des 6 Provinces de France.

x x x x x Limite des 2 Provinces de la Congrégation de la Mission.

Nos prières et nos vœux accueillent ce nouvel état de choses.

PROVINCES DE FRANCE

Paris. — 166 maisons. *Paris* ; 10 départements : Paris, 59 ; Seine, 43 ; Seine-et-Oise, 34 ; Seine-et-Marne, 15 ; Eure-et-Loir, 4 ; Loiret, 4 ; Oise, 7 ; Cher, Loir-et-Cher, Indre, Nièvre, 0.

Lille. — 125 maisons ; 12 départements. — Aisne, 8 ; Ardennes, 5 ; Marne, 15 ; Meuse, 2 ; Meurthe-et-Moselle, 4 ; Moselle, 14 ; Nord, 42 ; Pas-de-Calais, 17 ; Bas-Rhin, 1 ; Somme, 15 ; Vosges, 2 ; Haut-Rhin, 0.

Rennes. 87 maisons ; 17 départements. — Calvados, 3 ; Côtes-du-Nord, 4 ; Eure, 6 ; Finistère, 2 ; Ille-et-Vilaine, 14 ; Indre-et-Loire, 4 ; Loire-Inférieure, 4 ; Maine-et-Loire, 5 ; Manche, 2 ; Mayenne, 2 ; Morbihan, 2 ; Orne, 3 ; Sarthe, 5 ; Seine-Maritime, 25 ; Vendée, 4 ; Vienne, 1 ; Deux-Sèvres, 1.

Lyon. — 109 maisons ; 18 départements. — Ain, 10 ; Allier, 12 ; Aube, 6 ; Cantal, 6 ; Côte-d'Or, 13 ; Isère, 5 ; Jura, 1 ; Loire, 10 ; Haute-Loire, 1 ; Haute-Marne, 2 ; Puy-de-Dôme, 12 ; Rhône, 17 ; Saône-et-Loire, 7 ; Haute-Saône, 1 ; Savoie, 1 ; Haute-Savoie, 1 ; Yonne, 4 ; Doubs, 0.

Toulouse. — 114 maisons ; 16 départements. — Ariège, 1 ; Charente-Maritime, 3 ; Corrèze, 3 ; Creuse, 3 ; Dordogne, 6 ; Haute-Garonne, 18 ; Gers, 6 ; Gironde, 24 ; Landes, 9 ; Lot, 5 ; Lot-et-Garonne, 8 ; Basses-Pyrénées, 13 ; Hautes-Pyrénées, 6 ; Tarn-et-Garonne, 5 ; Haute-Vienne, 4 ; Charente, 0.

Marseille. — 107 maisons ; 17 départements. — Hautes-Alpes, 1 ; Alpes-Maritimes, 10 ; Ardèche, 1 ; Aude, 6 ; Aveyron, 2 ; Bouches-du-Rhône, 26 ; Drôme, 3 ; Gard, 13 ; Hérault, 18 ; Lozère, 5 ; Monaco, 2 ; Pyrénées-Orientales, 2 ; Tarn, 12 ; Vaucluse, 2 ; Var, 4 ; Basses-Alpes, Corse, 0.

CONSEILS PROVINCIAUX

Paris, 105, rue Saint-Dominique. — *Directeur* : Monsieur Houfflain ; *Visitatrice* : Sœur Lenglard ; *Assistante* : Sœur Semelaigne ; *Econome* : Sœur Ripert ; *Conseillères* : Sœur Guillemain, Sœur Falck.

Lille, 16, rue de la Barre. — *Directeur* : Monsieur Payen ; *Visitatrice* : Sœur Gasnier ; *Assistante* : Sœur Lavallée ; *Econome* : Sœur Poujol ; *Conseillères* : Sœur Choque, Sœur Laversin.

Rennes, 11, rue Jean-Macé. — *Directeur* : Monsieur Rousset ; *Visitatrice* : Sœur Berger ; *Assistante* : Sœur Le Pablic ; *Econome* : Sœur Baugas ; *Conseillères* : Sœur Modaine, Sœur Brevier.

Lyon, 8, avenue du Doyenné. — *Directeur* : Monsieur Moulin ; *Visitatrice* : Sœur Hamard ; *Assistante* : Sœur Montaron ; *Econome* : Sœur Girodon ; *Conseillères* : Sœur Derhet, Sœur Munier.

Toulouse, Maison Saint-Vincent de la Cadène, Lalande. — *Directeur* : Monsieur Ch. Philliatraud ; *Visitatrice* : Sœur Leclair ; *Assistante* : Sœur Arnould ; *Econome* : Sœur Vidal ; *Conseillères* : Sœur Bazaud, Sœur A.-M. Héon.

Marseille, 22, rue Vincent-Leblanc. — *Directeur* : M. Piet ; *Visitatrice* : Sœur Courbaud ; *Assistante* : Sœur Julliard ; *Econome* : Sœur Couderc ; *Conseillères* : Sœur Charreyron, Sœur Darcier.

14 septembre. — Parmi les élus de la dernière Assemblée générale, deux assistants, MM. Lapalorcia et Zimmerman rejoignent aujourd'hui leur poste de dévouement et prennent place rue de Sèvres. Significative coïncidence, la fête de la Sainte-Croix redit que toute œuvre de générosité est une participation au sacrifice du Seigneur, et aussi à ses gloires.

Embarqué sur l'Ile-de-France, M. Zimmerman a fait route avec une troupe de scouts de France qui rentrait du jamboree international de Niagara. Parmi cette jeunesse, M. Zimmerman trouve aisément de fidèles servants de messe et des générosités ardentes qui s'inspirent des leçons du scoutisme et tout ensemble des consignes qu'il y a quelques jours à peine, le message du Pape rappelait à ces jeunes, réunis en terre canadienne.

Tandis que le jamboree mondial de Niagara on the Lake s'appête à ouvrir ses portes à toute une jeunesse ardente, animée d'un même idéal de service, d'énergie et de loyauté, Nous répondons très volontiers à l'appel des Scouts catholiques canadiens, et leur adressons, ainsi qu'à nos fils de toutes nationalités qui les rejoindront sur leur terre hospitalière, une paternelle invitation à collaborer d'un cœur unanime au succès de ce vaste rassemblement.

Au cours de ces journées de vie fraternelle, où se multiplient les échanges cordiaux et se nouent de franches amitiés, nos fils se souviendront qu'en vrais disciples du Maître des Béatitudes, ils doivent être, parmi leurs camarades, des artisans de paix, ouverts à tous, accueillants et compréhensifs aux personnes par delà la diversité des cultures et des races. Ils auront à cœur d'être les témoins d'une joie claire et d'une pureté courageuse, fondée sur l'oubli de soi et le sacrifice. Écartant les tentations d'une existence trop facile, ils seront les premiers sur les voies évangéliques du détachement et de la simplicité de vie; et dans un monde dur et souvent égoïste, ils feront preuve de cette authentique force morale qui se révèle dans la douceur et dans la bonté patiente envers toutes les misères de l'âme et du corps. Que la foi vive de nos chers scouts catholiques brille enfin, au milieu de tous leurs frères, comme la lampe qui éclaire la maison et rassemble la famille dispersée. En en formant le vœu, Nous appelons sur eux une large effusion de grâces divines et Nous leur accordons d'un cœur très paternel une large bénédiction apostolique.

(Du Vatican, le 28 juillet 1955.)

18 septembre. — Premier dimanche de la nouvelle année scolaire 1955-1956 : les clercs sont rentrés de leurs diverses colonies de vacances. Que d'histoires ! quel enrichissement ! La maison retrouve chants et prières communautaires.

Le soir, à vingt heures trois quarts, ouverture de la retraite annuelle par quelques mots de M. le Visiteur sur le sens de la vie religieuse et l'esprit d'obéissance qui transformera journées et occupations.

La Communauté se plonge dans le silence et le tête-à-tête avec d'austères vérités. Aux diverses catégories des clercs et des coadjuteurs une double instruction est assurée chaque jour par M. René Philliatraud (clercs) et M. Engels (coadjuteurs). M. Llorret évangélise les *petits frères*. Le soir, MM. Contassot, Dulau, Robert, Castelin, Chalumeau, Vansteenkiste et Desmet édifient l'ensemble de la Communauté par la demi-heure de répétition d'oraison.

25 septembre. — A la grand'messe de ce dimanche, les jeux de l'orgue rénové se font à nouveau entendre. Pendant plusieurs semaines, les techniciens de la maison nantaise Debierre ont remplacé les postages en plomb, oxydés par le gaz d'éclairage et l'humidité ; ils ont renouvelé le jeu des boursettes fripées et pourries, ils ont révisé le système des leviers et des mécaniques, et procédé à une harmonisation des quelque douze cents tuyaux de ce solide Cavaillé-Coll, datant de cent ans. La même maison avait auparavant procédé à la revision, au remontage semblable de l'orgue des Filles de la Charité, rue du Bac. Travail délicat et considérable qu'on opère de loin en loin. Décidément (et tous s'en réjouissent), la vieille Maison-Mère sent enfin le besoin de se rajeunir et d'atténuer *des ans l'irréparable outrage*. La série de telles améliorations, souhaitées de longue date, n'est jamais close, car tout vieillit ici bas, tout se sclérose et doit donc s'adapter aux techniques nouvelles. C'est la loi de la vie...

En ce dimanche d'inauguration, notre confrère de Madrid, M. Luis Bacaicoa met en valeur et d'instrument de vingt jeux et son style personnel. Diplômé à Madrid, il se trouve à Paris depuis plusieurs semaines pour perfectionner sa technique musicale auprès de deux ou trois maîtres actuels de l'orgue. Avec joie et entrain, M. Bacaicoa redit à qui veut l'entendre le profit qu'il retire de ces compétentes directives et de ces contacts avec divers claviers aux ressources toujours intéressantes.

Dans les quelques minutes que l'office liturgique réserve à la musique, M. Bacaicoa exécute quelques pièces choisies dans le vaste répertoire des maîtres de l'orgue... Ample thème à réflexions admiratives de constater quels effets sortent de ces tuyaux, de ce clavier et de ce pédalier maniés par des artistes, tels qu'il nous a été donné de les entendre récemment, ainsi Mlle Piedelièvre, MM. Saint-Martin, Litaize et d'autres, sans oublier la lignée de nos organistes aveugles qui donnent une couleur à la musique : cette inlassable et savante combinaison de sept notes !

28 septembre. — Au 105, de la rue Saint-Dominique, la T.H. Mère et M. Castelin, Respectable Père Directeur, procèdent à l'installation du Conseil, et du Directeur de la province de Paris (M. Houfflain). Comme prévu, dès le lendemain et successivement, en un *tour de France contre la montre*, les mêmes autorités président de semblables cérémonies, toutes semblables et émotionnantes : à Lille (M. Payen), à Rennes (M. Rousset), à Lyon (M. Moulin) ; à Marseille (M. Piet), et à Toulouse (M. Charles Philliatraud). Dix jours de voyage mettent en place ce nouvel aspect vincentien de l'organisation des Filles de la Charité en France. Dieu garde !

2 octobre. — A la place de la grand'messe dominicale, Mgr Montaigne, avant de rejoindre l'Afrique du Nord, procède aujourd'hui à l'ordination de deux diacres : Frères Chevalier et Bohan.

4 octobre. — Au Havre, s'embarquent pour le Canada, M. Corcuff et Vandorpe, qu'accompagne et va installer, M. Houfflain, visiteur. Sur demande expresse du cardinal Léger, archevêque de Montréal, nos deux confrères vont s'occuper du soin spirituel de trois maisons actuelles des Filles de la Charité : Asbestos, Coaticook et Montréal, dans la province de Québec (cf. *Annales*, *supra*, pp. 380-385).

Rentré le dimanche soir 30 octobre, M. Houfflain, en la conférence hebdomadaire du 4 novembre, traduit en quelques notations familières la situation spéciale de cette province de Québec, attachée à sa langue, à ses coutumes ancestrales, et si fermement catholique. Les souhaits et les prières demandent au Seigneur de protéger cette nouvelle bouture vincentienne.

5 octobre. — MM. François Godinho, assistant, et Timmermans, économiste général, arrivent à la Maison-Mère, et prennent en charge leurs fonctions nouvelles, accueillis avec la déférence et la sympathie confraternelle de tous.

10 octobre. — La réunion automnale de l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques de France (A.C.A.) nous vaut cette semaine la présence sous notre toit, du cardinal Roques, de Rennes, et des archevêques de Cambrai, Rouen, Avignon, Alger, Tunis, sans compter quelques autres évêques qui font partie des multiples Commissions épiscopales, et qui viennent rapporter leurs vues et conclusions d'études et d'observations.

14 octobre. — Le T.H. Père, qu'accompagne M. Dulau, part pour l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande. Là, les fêtes du centenaire de la province des Filles de la Charité, clôtureront cette absence de cinq semaines si bien remplies, malgré brouillard, vents, pluie et froidure. Les vœux et prières de la Communauté suivent ces augustes voyageurs.

16 octobre. — Il y a trente-trois ans aujourd'hui, à Trnava, en Slovaquie, arrivait M. Joseph Häring. Par son expérience et sa maturité, il venait seconder son jeune confrère, M. Joseph Danielik (17 février 1881-9 décembre 1938), dans la direction de la nouvelle Province slovaque des Filles de la Charité.

Sur les origines de cette fondation en Tchécoslovaquie, les brèves notes historiques de M. Charles Spiegl *Annales*, t. 104, pp. 504-508), permettent de suivre en ses grandes lignes le cheminement de nombreux dévouements. Traversés jadis et aujourd'hui par des tribulations, ils exigent de la Compagnie entière un souvenir confraternel devant Dieu. Là-bas par delà le sombre rideau de fer, malgré persécutions et entraves, prient et se dévouent des cœurs généreux, tout entiers dans la ligne de leur vocation.

Une note de M. Ernest Kristin, se faisant l'écho de M. Mikula, replace devant notre souvenir la figure du vénérable M. Häring qui a tant travaillé et qui vient de succomber à la tâche.

« Le 12 février 1955, à Nitra, en Slovaquie, mourait M. Jozef Haring, Prêtre de la Mission, qui reste avec M. Danielik, le fondateur de la vice-province de Slovaquie. Avec ce cher confrère, disparaît un autre des membres les plus représentatifs de notre petite Compagnie en pays slovaque. M. Haring naquit le 26 décembre 1864 à Trutnov, dans le diocèse de Kralovy Hradec, en Bohême (Königgratz pour les Allemands). Il fut ordonné prêtre le 15 juillet 1888 à la cathédrale diocésaine de Kralovy Hradec par Mgr Jean Hais. Après quelque quatre années de ministère paroissial, le 24 janvier 1893, il fut admis au Séminaire interne de la Mission, à Graz, en Autriche, et deux ans plus tard, il y émettait ses vœux, en présence du visiteur, M. Guillaume Müngesdorff († Graz, 18 mai 1902). Placé tout d'abord pour deux ans à l'Ecole apostolique de Vienne (Pouthongasse), M. Haring fut ensuite nommé comme aumônier de prison à Wiener Neudorf. Une douloureuse maladie d'estomac le contraignit à aller se reposer à Salzbourg, le 21 octobre 1902. Enfin, le 11 août 1904, il revenait à Vienne, comme procureur à l'Ecole apostolique. En 1918, il est nommé à Graz, comme directeur du Séminaire interne, où il se fit remarquer par une austère sévérité, un tantinet accentuée. Aussi, dès juillet 1919, il fut envoyé à Vienne (Vinzengasse), où il se dépensa courageusement comme missionnaire. C'est là que vint le prendre sa nomination à son dernier placement. Le 16 octobre 1922, en effet, après le découpage de l'Autriche, M. Haring fut mandé à Trnava pour aider M. Danielik, directeur des Filles de la Charité en Slovaquie. En 1929, le Séminaire des Sœurs s'installait à Ladce. M. Haring l'y suivit et y demeura jusqu'en 1950, comme confesseur des Filles de la Charité ; ajoutant, en 1942, la charge de consultant de la vice-province lazariste de Slovaquie, bientôt légalement supprimée et dispersée.

Le 4 mai 1950, en effet, avec plusieurs de ses confrères, M. Haring est transporté au camp de concentration de Svatý Benadik et ensuite à Bel Slatiný. Atteint d'une grave maladie, M. Haring fut évacué vers l'hôpital de Nitra où il devait décéder le 12 février 1955 : accompagné au cimetière de cette ville par quelques Filles de la Charité et une nombreuse assistance chrétienne.

M. Haring reste un exemple des solides vertus vincentiennes : simplicité, pauvreté et zèle pour le salut des âmes. Ses confrères apprécieraient surtout sa fidélité dans l'observance des saintes Règles et son exactitude dans les exercices de piété. Il aimait confesser, prêcher et donner des retraites. Les pauvres restaient ses amis les plus chers, tandis que son tempérament, non moins que sa courageuse vertu en firent un modèle du devoir accompli.

La fondation et le développement de la Province des Filles de la Charité en Slovaquie, tout comme les débuts de la vice-province lazariste en ce pays, resteront étroitement liés au nom et souvenir de ce cher M. Jozef Haring qui, avec ses confrères, peina et lutta silencieusement jusqu'au bout. »

21 octobre. — M. Jean Reymers, dans une conférence, où passe tout son cœur, évoque quelques souvenirs d'enfance sur son frère aîné Théodore, décédé le 5 septembre. Dès sa prime jeunesse dans le milieu d'Amsterdam, Théodore montre un sé-

rieux, un courage, un sens du devoir qu'il portera et manifestera toute sa vie. Ces qualités foncières ont grandi avec les années et s'affirmaient déjà, lorsque, vocation tardive, Théodore commençait à dix-huit ans, ses études secondaires à Wernhoutsburg, pour être missionnaire.

Le vendredi suivant, M. Engels, s'appuyant sur des souvenirs de confrères, campe cet apôtre plein d'ardeur, de sérieux, jovial, toutefois, ne craignant jamais sa peine, homme de devoir, de générosité et d'obéissance, qui a édifié ceux qui l'ont approché.

De ce double entretien, voici comment l'on peut revoir l'édifiant et régulier confrère que fut M. Théodore Reymers (1877-1955) :

« Excellent Lazariste », a dit de lui M. le Supérieur de la Maison-Mère en donnant leur conclusion aux deux conférences qui ont été faites sur les vertus de notre Confrère, M. Théodore Reymers, vétéran de Chine, décédé à l'infirmerie de Saint-Lazare, le 5 septembre 1955. Il y eut comme deux voix à nous parler de lui : la voix de la famille naturelle, par l'entremise de celui qui est son frère au triple titre du sang, du sacerdoce et de la vie religieuse. Voix de la famille spirituelle aussi, puisque par l'organe de M. Léonard Engels, ce sont les compagnons d'apostolat du défunt qui nous ont parlé de lui.

A travers ces conférences et les notes livrées par MM. Albert Brulant et Clément Zigenhorn, la vie de M. Reymers offre pour chacune de ses étapes, des caractères marqués : jeunesse vivante, vie missionnaire ardente, vieillesse héroïque.



D'une jeunesse vivante, tel nous est apparu notre confrère, quand nous écoutions M. Jean Reymers évoquer les premières années de son frère.

Théodore Reymers est né à Amsterdam, le 31 octobre 1877. Cinquième enfant d'une famille qui allait en compter sept, il a toujours été le plus aimable et le plus aimé. Tout petit, il manifeste pour sa mère un véritable culte : à l'âge de six ans, quand on parle de le mettre à l'école, cette petite personnalité fait savoir qu'elle acceptera d'y aller à condition que sa mère y vienne avec lui. La maison familiale semble avoir été pour lui comme le sanctuaire où rayonnait la maman chrétienne. Et alors que son frère Jean sortait de temps en temps avec des camarades, Théodore, lui, préférerait rester à la maison où il s'ingéniait à rendre de menus services. Devant un tel attachement à la famille, on peut songer avec admiration au courage qu'il faudra à ce garçon pour la quitter, quand l'appel du Christ aura retenti dans son cœur.

En attendant, — même sans sa mère — Théodore a fini par aller en classe. Or dans le voisinage de l'école publique qu'il fréquentait avec son frère Jean, se trouvait une école dite « des pauvres ». On devine la suite, les batailles entre les jeunes clients des deux établissements n'étaient pas rares. Aussi Théodore devait-il attendre Jean à la sortie du catéchisme, — qui se faisait dans une église un peu éloignée — afin d'aider son cadet à traverser, sain et sauf, la zone dangereuse. Théodore, âme chevaleresque, ne limitait pas d'ailleurs son office de protecteur à la

personne de son petit frère. Sans être chercheur de querelles, il ne refusait jamais le combat qui se présentait. Et un jour on le vit se battre contre un des bateliers du canal pour protéger un autre petit écolier. C'est qu'à quinze ans Théodore était déjà un garçon robuste et bien bâti.

Un événement vint marquer ses vacances de cette époque. Il fit la rencontre d'un de nos confrères, M. Dullaert. Et le résultat de cette entrevue — sur les détails de laquelle Théodore garda le secret — fut qu'au lieu de commencer sa troisième année d'études secondaires, il prit le chemin de l'Ecole Apostolique. A Wernhout, son énergique volonté allait trouver un rude champ d'action : car ses débuts y furent marqués par une double série de difficultés. D'abord, parce qu'il n'avait encore jamais étudié le latin, Théodore prit place dans la division des petits. Quelle attraction pour cet âge sans pitié, que ce grand garçon solide qui apprenait comme eux à décliner « rosa » ! Leur relative supériorité intellectuelle les poussait à se liquer à quatre ou cinq pour attaquer de tous côtés celui qui les dépassait par la taille et la vigueur. Plus tard, en évoquant devant Théodore ces souvenirs de l'âge cruel, ses confrères terminaient en appliquant à la victime le texte biblique : « Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores... »

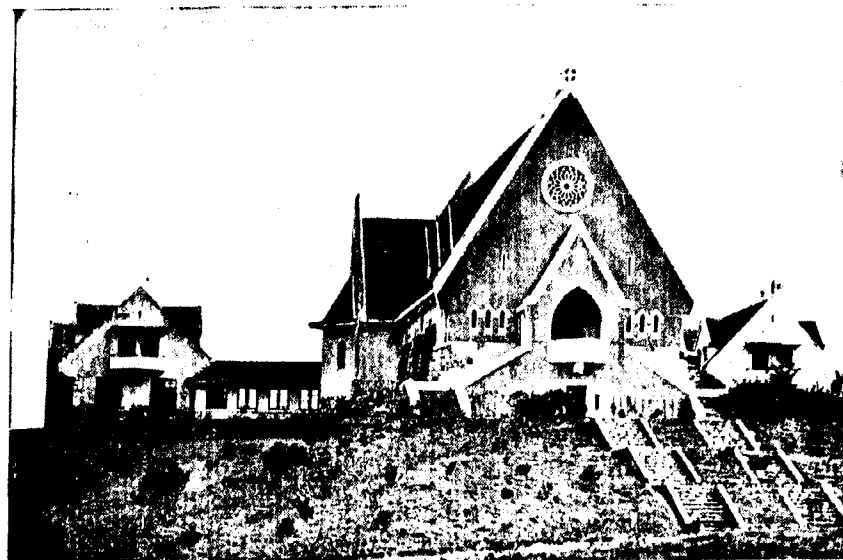
Bien plus sérieuse était l'autre difficulté avec laquelle Théodore se trouva aux prises en entrant à Wernhout ; il ne savait pas le français, et les classes se faisaient pourtant dans cette langue. Sans doute, il avait, à l'école secondaire appris le français, mais comme on étudie la langue vivante inscrite au programme officiel. Du coup, son peu d'habitude d'entendre parler la langue de Bossuet lui valut des déboires, surtout quand il était en présence de M. Rouyer, notre confrère bien connu « pour sa douceur et sa patience ». Il arriva que Théodore ne pouvait suivre les explications rapides du professeur ; M. Rouyer, perdant son calme, lui disait en termes clairs ce qu'il pensait d'un élève comme lui... et le plantait là, tout pantois. Un autre garçon moins tenace se serait découragé et aurait abandonné pour retourner vers une famille si pleine d'attraits pour lui.

Heureusement Théodore pouvait fortifier sa volonté dans le climat de sympathie dont l'entourèrent bientôt ses camarades. La facilité avec laquelle il mettait la main à la besogne, sa parfaite serviabilité lui avaient conquis le cœur de ses condisciples. Rendre service était comme une disposition naturelle chez lui, et un confrère, encore vivant, et à qui il arrivait parfois de s'évanouir à la chapelle ou au réfectoire, se souvient avec émotion que les bras de Théodore étaient toujours là pour le ramasser et le transporter au dortoir.

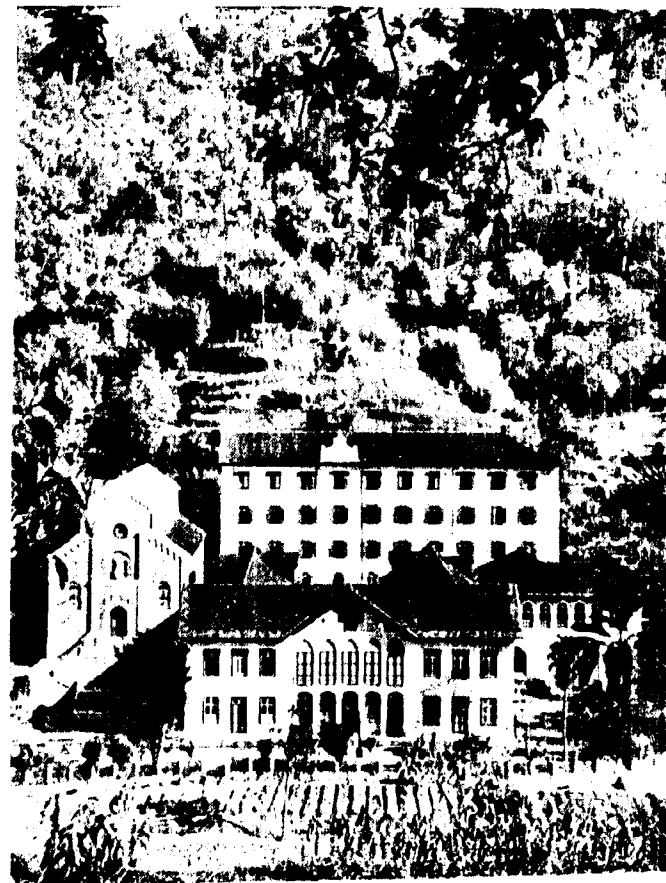
C'est en 1900 que Théodore franchit pour la première fois le seuil de Saint-Lazare. Il est à remarquer que les conférenciers qui ont parlé de notre confrère défunt n'ont donné aucun détail sur ses années de formation cléricale. Sans doute, parce que, conformément au caractère droit et équilibré de Théodore, sa vie de séminariste et d'étudiant se déroula selon la régularité qui s'harmonisera toute sa vie avec sa belle énergie. Mais comment ne pas penser que ce clerc de la Mission a achevé, pendant ses années d'initiation à l'esprit de saint Vincent, de se façonner cette piété simple, solide, sans ostentation qu'ont toujours remarquée les témoins de sa vie ?



VATICANO. — Après une audience privée du 3 sept.
 Le Pape PIE XII. — 1. sa gauche : Mgr Antonio GAPDEHIA, C.M., Vicaire apostolique de San Salvador (1965)
 M. Manuel GAVEBO, C.M., secrétaire du Pape ; M. Luigi BISOGNIO, Procureur général (1965) — 2. sa droite :



DALAT (Vietnam). — Maison des Sœurs de Saint-Vincent de Paul :
Le Domaine de Marie.



—→ *Le Domaine de Marie.* —→
 —→ *La maison des Frères au premier plan.* —→
 —→ *La maison des Cleres étudiants et seminaristes au second plan.* —→

Ordonné Prêtre à la Maison-Mère, le 9 juin 1906, par Mgr Montéty, Théodore arrive en Chine en novembre de la même année, et c'est au Kiangsi que tout de suite il commence cette vie missionnaire qui, pendant quarante-six ans, ne sera qu'une vie ardente. « Lucerna ardens », c'est bien le mot qu'on est tenté d'appliquer à ce confrère, quand on relit les souvenirs de ses compagnons d'apostolat. Zélée, joyeuse, méritoire, telle apparaît dans ses grandes lignes sa belle ardeur de Prêtre de la Mission.

Dès son arrivée au Kiangsi, M. Reymers est placé à Nanchang. La capitale du Kiangsi vient de connaître des heures tragiques, mais glorieuses : il y a huit mois, MM. Lacruche et Salavert, et cinq frères maristes, ont donné leur vie pour la cause chrétienne, quand notre jeune missionnaire s'en vient aux lieux de leurs souffrances. C'est là, et dans une installation rudimentaire, que Théodore Reymers commence l'étude si pénible du Chinois. Mais son ardeur est telle que bien vite il peut visiter les chrétientés environnantes. Toutes les campagnes dépendant de Nanchang le voient passer à dos de mulet, en brouette, en barque et aussi à pieds. Dans ces randonnées se renouvelait régulièrement la scène suivante : « Après son déjeuner pendant lequel il ne fallait pas le déranger, il se rendait dans sa chambre où s'entassaient les chrétiens. Il allumait sa pipe au fourneau énorme ; puis commençaient les interminables palabres. Il écoutait avec patience les doléances, notait les noms des enfants pour les écoles, les mariages à régulariser, les démarches à faire pour l'obtention de la liberté du culte dans certains villages. Quelquefois il faisait les gros yeux derrière ses lunettes, « élevait la voix pour apostropher quelqu'un... » Ajoutez à ces longues séries d'audiences les confessions, les prédications... Et la journée, il l'achevait en allant se mettre à genoux, devant les chrétiens, sur les pauvres planches d'une maison pour y présider l'Assemblée. Quelles belles journées toutes données aux âmes ! Les chrétiens comprirent vite que ce missionnaire leur appartenait tout entier. Aussi, malgré sa sévérité, ils l'aimaient et savaient lui manifester leur affection.

Il semblait que cette vie apostolique au zèle inlassable pourrait ainsi dérouler de longues années une belle trame bien unie. Mais que vaudrait un labeur d'évangélisation dépourvu d'épreuves ? Elles abondèrent dans la vie de M. Reymers. La résidence de Nanchang était à peine relevée de ses ruines, qu'en avril 1909 une imprudence commise dans une des écoles provoqua un incendie qui dévora tout, excepté la chapelle provisoire. Grâce au savoir-faire admirable d'un autre jeune confrère, M. Paul Monteil, les décombres cédèrent la place à des locaux nouveaux. La restauration était presque achevée en 1913 ; mais entre temps, M. Reymers avait contracté une grave dysenterie. Ses jours furent en danger. Puis ce fut la première guerre mondiale, avec, comme conséquences immédiates pour nos missionnaires, la difficulté des communications, et surtout la recrudescence du brigandage. En 1925, le communisme tenta de s'installer dans le sud du Kiangsi ; mais la situation s'aggrava surtout en 1930 : des prêtres indigènes furent massacrés ; et M. Reymers faillit bien partager leur sort. En avril 1930, à l'ouest de Nanchang, où il se rendait pour prêcher la retraite des Sœurs à l'hôpital Saint-Louis, il fut pris par trois soldats déserteurs. La situation était critique : en le menaçant de mort, les soldats lui demandent de

l'argent. Calmement, M. Reymers répond qu'il n'a rien. Les soldats pillent alors son maigre bagage, déchirent ses papiers, parmi lesquels le manuscrit de ses conférences de retraite. Puis, déçus, sans doute de ne pas trouver plus riche butin, les soldats procèdent à un simulacre de jugement et emmènent l'accusé à l'écart comme pour le fusiller. En fin de compte, la simplicité et aussi la grande barbe blanche du missionnaire désarment les soldats : ils le relâchent et il peut arriver à Nanchang, où on le croyait mort.

Et la guerre sino-japonaise se déclencha... Un bombardement japonais détruisit sa résidence de Tengan avec son église et tout ce que possédait M. Reymers ; il crut même un moment qu'il ne sauverait pas sa vie : tandis qu'il était caché dans sa cour, une bombe y descendit, mais — heureusement — à cet endroit précis, il y avait le puits !... L'engin y plongea. Peu de temps après, des soldats chinois vinrent recueillir en camion notre pauvre Théodore pour le conduire chez les confrères de Nanchang. De là, il alla à Kiukiang où, malgré la guerre qui continuait, il ne courut pas trop de dangers.

Pour que l'évocation de cette belle figure missionnaire soit exacte, il importe de dire qu'à ces épreuves qu'il partagea avec tant de nos vaillants confrères, s'ajoutèrent des épreuves personnelles : celles de sa santé. « A en juger par sa taille au-dessus de la moyenne, et sa forte carrure, — rapporte un de ses compagnons — on aurait pu croire que Théodore jouissait d'une santé parfaite. Cependant il souffrait de diverses infirmités : une mauvaise conformation des orteils qui ne l'empêchaient pourtant pas de faire même à pied une quarantaine de kilomètres par jour à travers des régions montagneuses ; une double hernie ; des fistules et de fréquents accès de malaria. Il a dû souvent s'allonger sur des tables d'opération ; les tissus de son abdomen étaient si peu résistants qu'une nouvelle déchirure se produisait régulièrement après chaque opération ; et au bout de quelques années les docteurs n'osaient plus entreprendre d'intervention chirurgicale. A partir de cette époque, Théodore eut beaucoup à souffrir. »

Ses épreuves physiques non seulement n'entamaient ni son zèle ni sa piété, mais encore elles lui permettaient de manifester un autre côté de sa personnalité : son sens de l'humour, sa gaieté en même temps que son énergie. Il avait une façon à lui de lutter contre les attaques de la malaria : « Quand il allait en mission, il emportait toujours un flacon de quinine et un autre de sulfate de soude. Les doses qu'il s'en administrait n'étaient pas précisément conformes aux prescriptions du codex. Il prenait, le soir avant de se coucher, une dose excessive de sulfate de soude ; après avoir « galopé » toute la nuit, il avalait le matin un grand sachet bourré de quinine ; (la dose ne devait pas être très éloignée d'un gramme) ; puis il engloutissait un respectable bol de café noir ; ensuite il s'étendait sur le lit. Dans l'après-midi, il se levait, rayonnant de santé et de bonne humeur. »

Une autre anecdote vaut la peine d'être citée. « Souvent raconte un confrère, j'ai rappelé à Théodore les péripéties d'une de ses opérations qui eut lieu dans notre hôpital de Kiu-kiang... Théodore était étendu sur la table d'opération. Le Docteur américain et son assistant chinois étaient tous deux protestants. Cette idée d'être entouré uniquement de protestants, avait forte-

ment impressionné l'esprit de Théodore. Aussi, dès qu'il commença à perdre un peu conscience, il se mit à louer la culture française et parlait sans arrêt de cette supériorité ; cet ardent éloge revenait à chaque instant sur ses lèvres. Pendant ce temps, le Docteur lui administrait des gouttes d'éther, n'osant user de chloroforme à cause de la faiblesse du cœur. Le premier flacon d'éther était à peu près vide, et Théodore ne dormait toujours pas, louant à haute voix et sans arrêt la culture française. Le Docteur enjoint alors à l'assistant d'aller quérir immédiatement la Sœur chargée de la salle d'opération, et d'apporter un nouveau flacon d'éther. La Sœur entre, s'approche tout doucement et dit : « Voyons, Théodore, vous ne dormez pas encore ? Je suis la Sœur Marguerite ; touchez ma cornette. Je vais rester avec vous. » Puis, en lui donnant une petite tape sur l'épaule, elle lui dit : « Allons, Théodore, je veux que vous dormiez maintenant tout de suite ! Et Théodore, rassuré, s'endormit d'un profond sommeil. »

Si, dans cette scène, l'humour dont fit preuve M. Reymers fut involontaire et manifesta en même temps ses ardentes convictions de missionnaire catholique, bien d'autres traits nous ont été rapportés qui nous montrent en lui un confrère rayonnant de gaieté. « Un jour, je l'avais emmené rendre visite à une famille hollandaise à Kiu-kiang. Le Monsieur nous racontait des épisodes de ses nombreux voyages à travers le monde. Il avait été au pied des cataractes du Niagara. Là on éprouve, disait-il, une étrange sensation : on dirait que l'eau attire... Là-dessus, Théodore pouffe de rire. « Vous ne me croyez pas ? dit ce Monsieur en riant, lui aussi, des contorsions de Théodore. » — « Si, je vous crois ; mais, pour moi, répond le missionnaire, c'est plutôt le vin qui m'attire ! »

Le rêve de cet ardent apôtre, toujours sympathique à ses confrères et à ses chrétiens, eût été de mourir sur la terre chinoise. Depuis 1906, il n'était jamais rentré en Europe. Pourtant il eût bien mérité un peu de repos dans l'air natal. C'est ce que pensait un de ses confrères qui, le revoyant avec un air fatigué et des traits amaigris, lui conseillait de retourner quelque temps en Hollande. M. Reymers alléguait alors toutes sortes de prétextes ; puis devant l'insistance de son compagnon, il finit par déclarer : « Je vais vous faire une confidence : je renonce à aller en Hollande pour ne pas imposer des sacrifices d'argent et n'être pas à charge pendant plusieurs mois. » Son zèle et sa délicatesse l'auraient maintenu sur le sol de Chine. Seuls les communistes réussirent à l'en expulser.

En attendant, son talent de fabricant de bière faillit lui coûter la liberté. Il s'était évidemment lancé dans cette entreprise pour faire plaisir à ses confrères en leur procurant une boisson qui, sans être du « Pilsener bier », était cependant fort buvable. « Un jour, narre un des témoins, il avait mis une cinquantaine de bouteilles de bière qu'il venait de fabriquer, sous l'escalier du rez-de-chaussée ; il attendait la fin de la fermentation pour les mettre dans la cave. Le soir, on entend tout d'un coup trois fortes détonations. Nous allons constater les dégâts ; comprenant tout de suite la cause de ce bruit insolite : trois bouteilles avaient éclaté. Mais, tout d'un coup, la maison est envahie par une bande de policiers communistes, baïonnette au canon. Ils nous accusent d'avoir un laboratoire clandestin pour fabriquer des

bombes. Et ils ne veulent ou ne peuvent pas comprendre nos explications... Derrière mon dos, Théodore ne cessait de me dire : « Pourvu qu'ils n'emportent pas mes bouteilles... » Un policier se tourne alors brusquement et crie : « Parlez en chinois ! Vous voyez bien, vous tramez un complot contre la sûreté de l'Etat, en langue étrangère. »

Cela devenait grave ; mais nous avions beaucoup de peine à garder notre sérieux. En fin de compte, l'un de nous conseille aux policiers d'emporter les bouteilles éclatées et deux autres encore indemnes, pour les faire examiner. C'est la bonne solution : ils avaient la face, et cette histoire de bombes s'arrangerait ainsi. Et Théodore me dit : « Pourvu que ces deux bouteilles n'éclatent pas entre leurs pattes ! Nous serions accusés d'avoir attenté à la vie d'un policier ! »... Il paraît que la police a mis des gardes autour de notre maison pendant toute la nuit, avec l'ordre d'interroger tous les passants sur l'éclatement des bombes à la Mission Catholique. »

Le séjour en Chine de M. Reymers ne devait pas se terminer seulement par des explosions de bouteilles ! Avec tous nos vaillants confrères, il connut la vraie persécution. En 1949, ce fut la dépossession de tous les biens des missionnaires ; puis la « liberté surveillée », la « prison à peine mitigée ». Dans un style dont le laconisme ne trompe pas, M. Brulant note : « Nous étions relégués dans un coin de l'église ; Théodore logeait à la tribune, et moi, en dessous dans l'escalier ; la Supérieure de l'Orphelinat, dans les fonts baptismaux, etc... et nous étions accusés de divers crimes. Le plus gravement menacé fut Théodore qui finit par être chassé avec moi, nos Sœurs et nos autres Confrères. »

Pour ce missionnaire de soixante-quinze ans, la vieillesse ne commença que quand après y avoir travaillé quarante-six ans, il fut expulsé de cette Chine, la vraie patrie de son cœur d'apôtre...



Le déracinement que les circonstances lui imposaient, les souffrances physiques qui se faisaient de plus en plus pénibles ; mais aussi la belle sérénité dont M. Reymers enveloppa son obscur martyr, firent de sa vieillesse une suprême étape héroïque.

Car ni le changement de lieu et de vie ni les infirmités ne ralentirent ses efforts dans l'embellissement de son âme. Sa piété apparut de plus en plus basée sur la confiance en Dieu, et cette conviction en la bonté sans mesure du Père du ciel surnageait en son esprit, alors même que ses facultés intellectuelles baissaient. Un jour que la Sœur de l'Infirmerie lui faisait une observation sur son manque de propreté : « Oh ! ma Sœur, répartit-il tout simplement, la miséricorde du Bon Dieu est infinie ! »

Tout sa vie, M. Reymers eut le culte de l'obéissance. Son dernier grand acte d'obéissance lui coûta beaucoup. Il éprouvait une profonde répugnance à l'idée d'être relégué à l'infirmerie. Aussi eut-on la bonté de le laisser circuler librement à travers la Maison-Mère, aussi longtemps que possible. Mais un jour vint où cet état de choses devenait gênant pour la communauté et surtout la descente des escaliers trop dangereuse pour lui. Cependant quand l'autorité lui eut fait comprendre que désormais il devrait

vière à l'infirmerie, il se soumit promptement, sans un mot de récrimination. Seul un léger reflet de tristesse se peignit sur son visage.

Alors qu'il était d'une délicate reconnaissance pour les moindres services rendus, et en particulier à l'égard de ceux qui l'aidaient à se remettre sur pied quand il était tombé, — ce qui arrivait assez fréquemment — M. Reymers professait à l'égard de l'opinion d'autrui une superbe indifférence. Son frère raconte lui-même : « Un jour, sortant de la conférence du vendredi, je le voyais entrer au réfectoire clopin-clopant, avec derrière lui une suite nombreuse en tête de laquelle venait tout juste... le Très Honoré Père. J'en éprouvai naturellement un peu d'embarras. Le lendemain, je lui dis qu'il ferait mieux de ne pas assister à la conférence, afin d'éviter de gêner la communauté en sortant ; et croyant donner plus de force à cet avis, j'ajoutai : « Le Très Honoré Père marchait juste derrière vous et était obligé de régler ses pas sur les vôtres. » Tranquillement il me répondit : « Le Très Honoré Père ? mais c'est la bonté même ! Lui, ne dira rien. »

Jusqu'au bout, Théodore Reymers continua à faire preuve de sa qualité, caractéristique : sa forte volonté. Cet homme qui, à soixante-treize ans, malgré sa double hernie et ses autres infirmités, trouvait le moyen, en Chine, de faire, à pied, quarante-huit kilomètres un jour et vingt-cinq le lendemain pour rejoindre sa résidence — fut à Saint-Lazare, malgré toutes les bonnes raisons de dispense qu'il avait, un modèle de régularité. Pour être à l'oraison, il lui fallait se lever à trois heures, à cause de tous les bandages dont il devait s'entourer. Et il était fidèle au premier exercice de Communauté. Et quand on le voyait si recueilli, dans la salle d'oraison, aurait-on pensé qu'il avait, là, plus de souffrances à endurer que de consolations spirituelles à goûter ? Théodore Reymers, c'était toujours le même homme que celui qui, à deux confrères s'arrêtant pour quelques heures dans sa résidence chinoise, déclarait : « Le devoir avant tout ! » et s'en allait, parce que, là-bas, un mourant l'attendait.



Avec ses confrères les plus intimes, nous aimons à croire que cet homme du devoir a trouvé un bel accueil près de Celui pour qui il a tant travaillé. Que la miséricorde de Dieu accorde à M. Reymers la réalisation de cette grande espérance missionnaire qu'il aimait à répéter : « Le Bon Dieu n'abandonnera pas l'Eglise de Chine et nos chers chrétiens ; nous ne reverrons pas sa Résurrection, mais nous aurons des successeurs qui reprendront notre travail, là où nous avons dû l'abandonner. » Et que le beau calice que son indomptable espérance lui a fait préparer pour le premier missionnaire qui repartira vers le Kiangsi, n'attende pas longtemps les mains qui le saisiront pour aller continuer la tâche de ce vrai Prêtre de la Mission ! »

1^{er} novembre. — M. Zimmerman, assistant, qui a chanté la messe rue du Bac, en la fête du Christ-Roi, officie, rue de Sèvres, en ce jour de la Toussaint.

6 novembre. — En ces premières vêpres votives du bienheureux Perboyre, se joignent joie et prières devant l'héroïsme toujours vivant et le souvenir pour les Missions (celles de Chine spécialement, qu'évoque la figure de tant de missionnaires qui ont prodigué leur vie et leurs sueurs. Au soir de la fête, au réfectoire, commence, cette année-ci, la série des prédications accoutumées : la Mission fourbit ses ouvriers et lance ses divers orateurs à l'assaut des thèmes de la prédication populaire.

6 novembre. — Au cours d'un voyage en Perse, Turquie et Grèce (16 octobre-novembre 1955), la T.H.M. Lepicard se trouve en ce dimanche, à *Thessalonique*. La paroisse célèbre le centenaire de l'arrivée des Filles de la Charité. Parmi les cérémonies et discours de ce jour, M. François Fréris, Prêtre de la Mission, et curé, évoque devant ses fidèles les origines de l'envoi des Sœurs en cette ville. (Cf. *Répertoire historique... Annales* 1900, pp. 222-229, et *Table des Annales*, 1834-1937). Ces paroles, cet historique de M. Fréris sont ici tout à leur place et rejoignent dans les *Annales*, nombre d'autres notes sur cette histoire de la Charité à *Thessaloniki*.

Les Filles de la Charité célèbrent aujourd'hui le centième anniversaire de leur arrivée en notre paroisse (Thessaloniki), qui eut lieu le 11 février 1855. Et c'est pour rehausser cet anniversaire que la Très Honorée Mère Lepicard, Supérieure générale des Filles de la Charité, a bien voulu retarder son retour à Paris, et prendre part à cette fête. Aussi, c'est pour nous une joie et un honneur de l'avoir en ce jour, ce nous est aussi une occasion, une unique occasion de lui exprimer notre plus profonde reconnaissance pour l'intérêt qu'elle prend en nous en voyant les Filles de Saint-Vincent, pour continuer l'œuvre charitable de leurs devancières.

Décrire en quelques minutes l'histoire de cent ans de vie de dévouement, d'épreuves et de sacrifice est chose impossible, aussi, vous me permettrez de vous exposer bien brièvement, par quelques passages des lettres de nos archives, l'historique de l'arrivée des Sœurs en notre ville, où depuis lors, ces vaillantes et dignes Filles du grand bienfaiteur de l'humanité et glorieux saint de l'Eglise, saint Vincent de Paul, se dévouent au soulagement des pauvres, des malades, et à la formation intellectuelle de vos enfants.

Lors de sa visite en notre ville, en 1839, le Visiteur de la Province de Constantinople et Vicaire apostolique de Thessaloniki, M. Boré, écrivait à M. Fougeray, curé de la paroisse, ce qui suit :

« Un établissement des Sœurs de la Charité est vivement désiré non seulement par les catholiques mais encore des familles protestantes, grecques et juives qui comprennent le besoin de donner une éducation à leurs filles, généralement dépourvues de toute instruction. Un petit hôpital entretenu par elles aussi, pour les marins anglais, italiens, français qui fréquentent la rade en assez grand nombre, rendrait d'importants services. Il profiterait à d'autres Européens et à des catholiques qui, dans le cas de maladie, se trouvent sans gîte et sans secours. »

Ce désir de nos anciens paroissiens (Aslan, Custo, Aquarone, Saridalis, Marocco, Wessely et d'autres) et dont vous êtes

les heureux descendants, se réalisera seize ans plus tard, en 1855. Cependant, tous les Supérieurs de la Mission, ainsi que les curés ne cessaient de réclamer des Sœurs auprès des Supérieurs Majeurs.

Le 23 avril 1853, M. Turroque, alors Supérieur de la Maison de Salonique, recevait la lettre suivante de M. Boré, visiteur de la Province : « D'après ce que j'apprends indirectement, l'arrivée de nos Sœurs, chez vous, pourra être un peu différée à cause sans doute des ravages causés au Brésil par la fièvre jaune qui en a emporté sept d'un coup. Au départ du courrier qui annonçait cette triste nouvelle plusieurs étaient encore atteints du fléau. Comme M. Lepavec m'écrit (*M. Lepavec était alors curé de la paroisse de Thessalonique*) que si elles ne sont pas arrivées au commencement de mai, il vaudrait mieux attendre l'automne. La divine Providence veut-elle contenter son désir ?

Deux mois après cette décourageante lettre, une lueur d'espoir apparaît dans une lettre du Secrétaire général de la Congrégation (M. Doumerq), adressée à M. Lepavec, curé de notre paroisse.

« De Paris, le 18 juin 1853. Par ordre de M. Etienne, Supérieur général, j'ai écrit à M. Boré, visiteur de la Province de Constantinople, de qui dépendait la maison de Thessalonique, et à la Sœur Lesueur, supérieure à Constantinople, il y a dix jours, pour les inviter à s'entendre avec vous pour désigner la maison des Sœurs et leur procurer tout ce qu'il leur faudra. »

Mais l'heure de la Providence n'était pas encore arrivée, et si les hommes proposent, c'est Dieu seul qui dispose de tout. Le mois d'octobre suivant, alors que tout semblait être prêt en notre ville pour recevoir les Sœurs, depuis si longtemps désirées et attendues, la Très Honorée Mère Elisabeth Moncellet, qui dirigea la Compagnie des Filles de la Charité depuis 1851 jusqu'à 1863, douze ans consécutivement, et qui mourut le 31 octobre 1863, écrivait à M. Lepavec :

« Malgré tout le désir que j'aurais à vous contenter et toute la peine que j'éprouve à vous en faire, il faut cependant que je réponde à votre lettre, afin de ne pas vous tenir davantage en suspens. Je souffre beaucoup, Monsieur, et plus que vous ne saurez vous le dire, de la pensée de vos déceptions continuelles, au sujet de la fondation d'un petit établissement des Sœurs à Salonique. Pour ma part, il me semble cependant que je n'ai pas à me reprocher de vous avoir donné trop d'espoirs relativement à leur prochaine arrivée, même je m'étais empressée de faire dire à M. Turroque, que j'appréhendais que les provisions préparées pour les Sœurs eussent le temps de moisir avant qu'elles n'y vinssent, ce qui n'autorisait point à les attendre pour le mois de septembre. Aujourd'hui que la guerre semble près d'éclater, quelle garantie pouvons-nous avoir pour l'issue d'une semblable tentative et la durée d'une œuvre que nous ne pouvons entreprendre, sans avoir d'espérances fondées pour la solidité. Vous voyez, mon bon Monsieur Lepavec, que le Bon Dieu lui-même s'oppose à nos désirs en y mettant pour le moment un obstacle insurmontable. Dès que le Bon Dieu nous aura manifesté sa volonté pour leur départ, nous nous empresserons et nous nous ferons un bonheur de venir vous l'annoncer. »

La future guerre annoncée par la Très Honorée Mère sera, non pas un obstacle, mais l'occasion de l'arrivée des Sœurs à Thessalonique. Cette guerre en effet éclata bientôt et les Filles de la Charité eurent à jouer un beau et grand rôle. Le service des ambulances était loin d'être prêt, aussi le choléra s'était-il déclaré dans l'armée et les malades se trouvaient sans soins. Pendant l'été de cette même année 1854, le typhus se joignit au choléra, et c'est alors que le Gouvernement français, dont les soldats se battaient en Orient, réclama le secours des Filles de Saint-Vincent: « Je travaillerai avec vous, écrit le 3 août 1854, M. Boré, préfet apostolique de Thessalonique et visiteur de la Province de Constantinople, à M. Turroque, je travaillerai avec vous à la réalisation du projet. De quel projet ? Nous ne laisserons pas partir les cinquante nouvelles Sœurs sans retenir celles qui pourraient commencer votre maison...

Heureuse époque, où les Supérieurs Majeurs pouvaient disposer de cinquante Sœurs pour une œuvre !... Et il continue :

« J'ai fait valoir vos bonnes raisons pour l'établissement des Sœurs chez vous. J'ai tout lieu de penser que ces nouvelles Sœurs envoyées pour le service de l'Armée fourniront les sujets nécessaires à votre œuvre, et cela peut-être plus tôt que nous ne l'espérions.

Au commencement du mois de juillet de la même année 1854, M. Lepavec, Prêtre de la Mission, et curé de la paroisse, partait pour un voyage en France. Arrivé au Pirée, occupé alors par l'armée française d'Orient, son ancien ami, curé du port, atteint du choléra, mourait entre ses bras, le 18 du même mois. Il se trouva seul prêtre catholique pour administrer les soldats mourants. « J'ai vu, écrit-il, périr du choléra six cent cinquante soldats français, et cent cinquante anglais dans un corps de trois mille hommes. Puis quand la maladie eut cessé au camp, elle frappa Athènes, où j'ai vu jusqu'à cent vingt morts par jour sur une population réduite de trente-cinq mille à huit ou dix mille. »

Sur la demande alors de M. Lepavec, curé de notre paroisse, le général Meyron, commandant le corps d'occupation en Grèce, fait venir de Smyrne au Pirée les Sœurs de la Charité pour soigner les cholériques. Cet acte fut agréable à notre Supérieur général, M. Etienne, qui se décide à envoyer des Sœurs à Thessalonique. Cette nouvelle fut annoncée par M. Salvayre, procureur général de la Congrégation de la Mission, le 19 septembre 1854, au supérieur de la Maison de notre ville, en ces termes : « Je ne pourrais vous dire combien je suis heureux de pouvoir vous annoncer qu'enfin, vous avez gagné votre procès et que l'on s'occupe activement de vous envoyer quatre ou cinq Sœurs. Je pense qu'elles pourront vous arriver en janvier ou février si rien d'imprévu ne vient d'ici là, déranger ce plan. Priez donc et faites prier afin que vos vœux soient exaucés. »

Et Dieu, en effet, exauça ses vœux. Quatre mois exactement après, la Très Honorée Mère Moncellet annonçait à M. Lepavec, curé, qui était rentré à son poste, cette bonne nouvelle :

« Déjà, Monsieur, Notre Très Honoré Père vous a donné l'assurance que vos désirs pour l'établissement des Sœurs à Salonique allaient se réaliser. Je suis heureuse, moi-même, Monsieur, de vous annoncer que les deux que nous devons vous

envoyer d'ici s'embarquent à Marseille, le 25 courant. (*Elle écrivait sa lettre le 18 janvier 1855*) pour joindre à Constantinople ma Sœur Ruello et ma Sœur Primy, destinées à ce nouvel établissement. Elles auraient pu, sans doute, se rendre directement à Salonique ; mais notre digne Père tient à ce que notre chère Sœur Lesueur aille les installer, voilà pourquoi elles passent par Constantinople, d'où elles ne tarderont pas à vous arriver, je l'espère. Cependant, une lettre de ma Sœur Gignoux, que j'ai reçue, hier, me donne de l'inquiétude, m'annonçant que ma Sœur Ruello avait une fluxion de poitrine. J'aime à espérer qu'ayant été bien soignée, elle sera assez bien remise pour se rendre sans danger à sa nouvelle destination ; si, cependant, elle était encore malade, vous ne serez pas étonné du retard qu'elles pourraient mettre à se rendre auprès de vous, parce que nos trois Sœurs auront ordre de l'attendre à Constantinople.

Puisqu'il y a si longtemps que vous désirez avoir des Sœurs dans votre intéressante Mission où il y a un si grand bien à faire, je pense que vous avez eu la bonté de faire préparer une maison où elles trouveront les meubles de première nécessité, au moins des lits, car je sais très bien qu'elle se montera peu à peu comme partout ailleurs.

Déjà, vous connaissez, Monsieur, une partie du personnel de la petite famille qui va être confiée à votre sollicitude, les deux qui partent d'ici, ma Sœur Sochrière, postulante de Smyrne, et ma Sœur Sigala, postulante de Santorin, sont très capables de faire la classe et pourront de suite se mettre à l'œuvre puisqu'elles savent parfaitement le grec. Je crois que sous ce rapport votre établissement sera très bien partagé, et comme ma Sœur Ruello est très zélée et industrieuse, j'espère qu'elle saura se créer des ressources pour faire marcher ses œuvres. Quant à ma Sœur Primy, elle pourra bien soigner les malades que vous espérez recueillir. Tout me donne donc la confiance que vous serez satisfait du choix de la Divine Providence pour ce petit établissement que vous désirez depuis tant d'années.

Je ne vous parle pas de ceux d'Athènes et du Pirée, vous savez qu'ils n'ont pu se consolider et je vous avoue que je le craignais tant en faisant partir mes Sœurs. Si avec elles nous avions pu fournir des ressources suffisantes, le cas aurait peut-être été différent, mais outre que nous ne sommes pas en mesure de faire de semblables sacrifices, nous aimons à ce que les desseins de la Divine Providence se manifestent dans ces circonstances par les désirs qu'Elle inspire aux peuples de nous posséder.

A Salonique cette bonne disposition existe, aussi ai-je la confiance que mes Sœurs y feront le bien et qu'elles vous dédomageront de la peine que vous avez pu éprouver ces temps derniers.

Veillez dire à M. Turroque que j'ai lu avec un vif intérêt la lettre qu'il m'a adressée, que le temps me manque pour y répondre directement, mais que l'envoi des Sœurs est la réponse la plus satisfaisante que je puisse lui donner.

De son côté, le futur Supérieur général de la Congrégation alors visiteur de Constantinople, M. Boré, écrivait, le 31 janvier 1855, quelques jours avant l'arrivée des Sœurs à Salonique : « Je partage bien la joie que vous cause la nouvelle de l'arrivée de

nos Sœurs. Il y a longtemps que je désirais pour Salonique et sa mission ces nouvelles auxiliaires. Il n'y a pas de mal que la Divine Providence, qui dispose parfaitement toutes choses, les ait laissés désirer si vivement et d'abord comme en vain, on saura mieux les apprécier et les conserver. Sœur Supérieure dont on me fait généralement l'éloge, est arrivée déjà de Smyrne, qui vous est aussi destinée. Les deux autres sont attendues par le bateau de samedi, qui n'arrivera peut-être pas assez tôt pour leur permettre de repartir le même jour. Alors, vous auriez encore une semaine à attendre, mais pas davantage, et croyez que l'intérêt que je porte à votre chère mission me rend aussi jaloux que vous de voir nos Sœurs établies. La Sœur Lesueur doit les accompagner. »

Et en effet, une semaine après, le 11 février 1855, les premières Sœurs de Salonique, conduites par la Supérieure de Constantinople, arrivaient en notre paroisse. La supérieure, la première supérieure de la maison des Sœurs était Sœur Ruello, une de celles dont M. Lepavec, lors de son séjour au Pirée et à Athènes, avait apprécié les soins auprès des cholériques de ces deux villes.

Les vœux de tous étaient exaucés.

Les Enfants de Saint-Vincent, MM. les Lazaristes qui, depuis 1783, desservaient la paroisse et se dévouaient sans mesure pour la Macédoine entière avaient à côté d'eux pour les seconder dans leur service charitable les Filles de la Charité. La joie de tous était vraiment grande.

M. Lepavec, curé de la paroisse, s'empessa de fournir tout le nécessaire et de satisfaire à tous les premiers besoins, aussi la Très Honorée Mère, dans une lettre bien affectueuse, lui témoigne sa reconnaissance : « J'apprécie trop votre charité, écrit-elle le 24 mars, pour nos Sœurs, pour ne pas venir vous en exprimer ma reconnaissance seulement, je ne voudrais pas qu'elles vous devinssent onéreuses. Sans doute leurs petites ressources sont fort minimes, mais avec de l'ordre, je ne doute pas qu'elles pourront faire face à leurs besoins personnels. Ma Sœur Ruello me fait part de son désir d'établir des classes d'adultes et de recevoir quelques pensionnaires, ce que nous ne trouvons pas à propos de lui permettre. Sans doute, ces œuvres en elles-mêmes sont excellentes mais il faut tant de modération dans les commencements d'un établissement, dont les ressources ne sont pas considérables, que ce serait faire tort aux œuvres existantes que de chercher à les multiplier en en créant immédiatement de nouvelles.

« Je compte donc sur vous, mon bon Monsieur Lepavec, pour modérer un peu le zèle de nos Sœurs qui seraient heureuses de pouvoir tout embrasser à la fois. D'ailleurs, je réponds à ma Sœur Ruello qu'il ne nous sera pas possible d'augmenter la petite famille de sitôt, et n'étant que quatre, il est certain qu'elles ne peuvent entreprendre plus que ce qu'elles font aujourd'hui sans préjudice au bien. Plus tard si les ressources augmentent, les œuvres prendront aussi de l'accroissement et j'espère qu'elles pourront être plus nombreuses pour les soutenir.

« Veuillez donc être dans cette circonstance leur sage conseiller et leur guide. »

M. Lepavec, alors curé de paroisse, qui avait pris à cœur cette venue des Sœurs en notre ville, et à qui la Très Honorée Mère Moncelet confiait le soin spirituel des Sœurs, deux mois après leur arrivée, quittait Salonique pour s'engager comme aumônier dans l'armée de l'Orient. « Je vais repartir par ordre du Supérieur général, écrivait-il le 19 avril 1855, pour aller à Constantinople rentrer dans les ambulances de l'armée d'Orient. Dieu et la bonne Vierge Marie Immaculée me soient en aide. »

Parti par obéissance, et arrivé à son poste, il écrivait quelques jours après à M. Turroque, son remplaçant : « Mon désir est de retourner à Salonique, mais Dieu sait si j'en reviendrai. Grâce à sa divine bonté, j'y laisse deux petits souvenirs : le clocher (pas l'actuel) et l'établissement des Sœurs auxquelles je souhaite bénédiction et prospérité. » M. Lepavec retournera à Thessalonique une année après, mais en passant, il se dirigera vers son nouveau poste de Monastir. De là, il visitera de temps en temps, les confrères de son ancienne paroisse et notre cher Frère Michel, eut la joie de la connaître lors de son arrivée à notre ville au siècle dernier.

M. Turroque, qui le remplaça comme curé, lors de son absence, le remplacera aussi comme directeur des premières Sœurs. Aussi recevra-t-il les premiers avis du Supérieur général par l'intermédiaire du procureur général de la Congrégation, M. Salvayre : « Je prends bien part à la joie que vous fait éprouver l'arrivée de nos chères Sœurs à Salonique. J'espère avec vous que leur établissement deviendra pour votre chère mission la source d'une amélioration sensible, comme cela est arrivé à Constantinople, à Smyrne, à Santorin et ailleurs. Dieu soit donc béni à jamais.... »

Voilà, mes bien chères Sœurs et chers paroissiens, en quelques mots le bref historique de l'arrivée des premières Sœurs en notre ville. Il ne m'appartient pas de faire l'éloge de leur active bienfaisance durant ces cent ans. Interroga majores et dicent tibi. Interrogez vos ancêtres et ils vous en parleront.

Toutefois, la paroisse est aujourd'hui heureuse et en même temps fière que cette messe d'actions de grâces, si simple soit-elle, lui donne l'occasion de remercier plus spécialement la Très Honorée Mère et les Sœurs pour les innombrables bienfaits dispensés depuis leur premier jour d'arrivée. Nous formons tous les vœux les plus sincères et ardents pour la prospérité des deux maisons de notre ville, pour notre bien temporel et spirituel, et surtout pour la plus grande gloire de Dieu.

13 novembre. — Deux ans déjà, le 13 novembre 1953, dans la banlieue de Pise, à *Migliarino*, se trouvaient enfin à pied d'œuvre les trois premiers confrères et le frère coadjuteur qui devait régir la nouvelle fondation de la duchesse Maria Salviati, née Aldobrandini. Cette pieuse dame ayant à cœur le bien spirituel des tenanciers de ses terres leur procurait le secours d'un centre de missionnaires, tout comme en 1945, elle l'avait fait, dans un cadre semblable, dans la zone dénudée de *Tor Sapienza*, aux portes de Rome, dans cette campagne romaine longtemps défavorisée. En 1955, la fondation lazariste de Pise se voyait confier la nouvelle paroisse, érigée par un sectionnement de *San Pietro a Malaventre*.

Quelque dix mille âmes se trouvent répandues sur ces vastes propriétés des ducs Salviati : près de trois mille kilomètres carrés récupérés par la *bonification agraire*, à l'embouchure du Serchio.

Cette sixième paroisse de la province romaine, dans un milieu agricole assez pauvre, nous ramène trois siècles en arrière, aux premiers labeurs des fils de Monsieur Vincent, tel ce M. Lebreton, spécialement dévoué à la campagne romaine, jadis fief délaissé des bergers et de leurs troupeaux. (Voir quelques souvenirs : dans *Notices sur les prêtres, clercs et frères défunts de la Congrégation de la Mission*, t. II, pp. 217-218).

18 novembre. — Il y a six ans, au Salvador, un douloureux accident privait subitement la Province d'Amérique centrale d'un jeune et généreux missionnaire, M. Roger Ruiz. Avec tout son cœur, un de ses confrères, M. Godofredo Recinos, a mis sur pied quelques pages édifiantes qui évoquent cette vie sacerdotale si inopinément écourtée, en cours de mission, par le naufrage tragique du 18 novembre 1949.

Notre regretté confrère vint au monde le 23 avril 1920. Dès son enfance, il se fit remarquer par la bonté de son cœur et son inclination à rendre service. Il se plaisait à réaliser de petites épargnes, chose rare chez l'enfant, mais habituelle chez lui. Sa piété filiale le poussait à aider sa mère, manquant souvent du nécessaire. A peine avait-il quelques sous, il les lui donnait, le sourire aux lèvres et gardant au fond du cœur la satisfaction d'avoir servi à quelque chose.

Le petit Roger grandit et s'épanouit comme la fleur des bois. Il fit ses études primaires dans sa ville natale de Ciudad Vieja, grandeurs enfouies dans la nuit des temps, et souvenirs toujours vivants dans le cœur des Guatémaltèques. Il termina ses classes élémentaires à la « Antigua », allant et venant tous les jours, son petit sac en bandoulière, renfermant cahiers et repas de midi. Mais quelle joie pour lui de revenir chaque soir chez lui pour y retrouver la tendresse de sa mère et de ses deux frères ! Roger aime l'étude et la monotonie de ses voyages aller et retour journalier, ne diminue en rien son enthousiasme et son esprit de sacrifice.

La « Antigua Guatemala », la ville des ruines, des reliques historiques du plus haut intérêt ; cité offrant au touriste les trésors d'une civilisation prodigieusement féconde en monuments et œuvres d'art ; cette ville captivait le cœur de Roger ; et nous l'avons maintes fois entendu en redire l'éloge. Pour la dernière année de ses études primaires, il était à la Maison Centrale des Sœurs de Charité où des milliers d'enfants ont appris sciences profane et divine, et d'où sont sortis nombre de prêtres et un évêque, Mgr Michel Garcia Arauz. C'est là qu'est éclos sa vocation de missionnaire.

Au mois de janvier 1936, Roger part pour Le Salvador afin de poursuivre ses études à l'Ecole Apostolique des Pères Paulinos (Lazaristes) et commencer son Séminaire interne. C'est là que je l'ai connu et où je l'aurais précédé d'un an, c'est là que nous devions repartir tous deux pour la Maison Centrale de Guatemala, et après notre ordination sacerdotale, pour Solola, au-dessus du grand lac d'Atitlan, dont les eaux cristallines cachent des fureurs qu'on pourrait appeler sataniques.

Le 24 novembre 1948, deux semaines après son ordination, le Père Roger arriva à Solola. Écoutons-le nous raconter son voyage et ses impressions dans une lettre à sa mère : « Grâce à Dieu, petite mère, me voici arrivé sans encombre au pays sololatéque. Voyage enchanteur, panoramas grandioses sur les plaines et sur les montagnes, un lac volcanique entouré de dix gros villages et couronné de volcans. Le lendemain de mon arrivée, fête de Sainte-Catherine. Nous sommes partis, trois confrères, Recinos, Avila et votre fils, pour le village qui porte le nom de la Sainte. Le Père Avila y a chanté la messe, le Père Racinos fait quelques baptêmes, et votre Roger lu plusieurs évangiles et récit pas mal de « repons », car c'est l'habitude des braves Indiens de les faire réciter par le prêtre, ce qui, soit dit en passant, constitue à peu près toute leur religion. Le 26, je suis parti pour Saint-Jean la Laguna, voguant sur le lac quatre heures durant. Saint-Jean est un petit village d'Indiens, qui se débrouillent, comme ils peuvent, en espagnol. Les enfants restent bouche bée quand on leur adresse la parole, ils se mettent à rire ou prennent la poudre d'escampette par peur de cet homme rare qu'ils ont devant eux. Le 27, jour de la Médaille Miraculeuse, j'ai dit la messe à San Pedro la Laguna, gros bourg dont les habitants sont de fort braves gens, très respectueux du prêtre, et prêts à donner leur vie pour lui. Leurs mœurs sont assez singulières ; ils parlent le « Zutuhil », une langue très difficile à prononcer et dont j'ai appris quelques mots durant les trois jours que j'y ai séjourné.

A San Pedro, j'ai eu cinquante-cinq premières communions. Quelle plus belle façon de célébrer la fête de Marie Immaculée ? J'ai distribué quantité d'images de la Sainte Vierge et de sainte Catherine, ce dont j'ai été chaudement remercié. Le 28, fête de Sainte-Catherine, messe à San Pedro, et de là, accompagné du Père Recinos, je suis arrivé à San Pablo, après une demi-heure de navigation. Le 29, après notre messe, nous sommes retournés à Solola, par la voie de terre, car le lac ne nous disait rien de bon, tant il était agité. »

Le Père Roger n'a pas donné d'autres détails de sa traversée du lac, pour ne pas alarmer sa bonne mère. Je vais les donner moi-même, comme témoin de l'aventure qui aurait pu être une catastrophe et qui, hélas ! le sera un peu plus tard. Au bord du lac, à Panajachel, nous avons trouvé le canot qui nous a conduits de l'autre côté, et, grâce au calme de l'eau, nous a permis de raconter de petites histoires, soi-disant pour tuer le temps, tout en contemplant l'azur du ciel et les superbes volcans dont la silhouette se profile sur les eaux tranquilles de cette mer intérieure d'Atitlan, et là-bas, au loin, un long ruban blanchâtre qui n'est autre que la rangée des rochers abrupts de Tzununa, près desquels devait disparaître notre regretté Roger. Après plusieurs heures de navigation sous un soleil de feu, nous sommes arrivés à San Pedro, dont l'accueil nous a auguré le meilleur succès dans notre ministère. La pièce où on nous a logés gardait une forte odeur de pin, mais par contre, le lit qu'on nous avait préparé, n'était qu'une mauvaise planche en bois dont nos côtes gémirent toute la nuit. N'importe ! il fallait faire bonne figure devant ces braves gens. Nous nous démenions sur le fameux lit comme le diable dans un bénitier, lorsque soudain un vent violent se déchaîna comme pour soulever le toit de notre hutte et

mettre en fureur les eaux du lac dont la rumeur arrive jusqu'à nous. Une peur bleue que je ne cachais pas au bon Père Roger, envahit tout mon être. Le Père me répond qu'il ne faut pas penser au voyage en canot avec un temps pareil. Nous étions d'avis de rester sur place, et, en attendant l'aube, tâchions de dormir tranquillement. Mais, peine perdue, impossible de trouver le sommeil. A cinq heures du matin, on frappe à notre porte. Nous ouvrons et quelle ne fut pas notre surprise en voyant les rameurs de San Pablo qui venaient nous chercher pour nous conduire à leur village ! « Mais comment avez-vous pu traverser le lac avec un temps pareil ? » leur avons-nous dit. « On peut encore passer, nous ont-ils répondu, mais partons tout de suite, car ça peut devenir sérieux. » Je consulte le Père Roger et il est d'avis que nous partions immédiatement, puisque les rameurs, bons connaisseurs du lac, nous assurent qu'il est encore temps. Nous sautons sur le canot et filons droit sur San Pablo, où nous arrivons après quarante minutes de navigation. Sans retard, j'ai chanté la messe, le Père Roger m'accompagnant à l'harmonium ; après quoi, bonne séance de confessions, une classe de catéchisme à tous ces braves gens, quelques baptêmes et... en avant pour le retour ! « Mais, demandai-je, pourrions-nous encore passer le lac ? — Oui, m'est-il répondu, pourvu que ce vieux traître n'aille pas nous jouer quelque tour ! » Cette réponse aurait dû nous rendre prudents, mais il n'en fut rien. Nous primes de nouveau le canot qui devait nous conduire à San Pedro. A peine partis, voilà que le vent fait balloter notre barque, les vagues se suivent sans interruption, battent furieusement notre canot. Que faire ? Prier et nous jeter dans les bras du Bon Dieu. Des trombes d'eau battent les flancs de notre fragile embarcation et sautent par-dessus bord. Nos Indiens crient désespérément lorsqu'ils voient une épouvantable vague s'approcher de nous avec un bruit de tonnerre. Horreur ! Il n'y a plus d'espoir, nous sommes perdus. C'est la mort qui nous quette et nous emporte !

La volonté de Dieu soit faite ! C'est en plein ministère pour le salut des âmes de nos pauvres Indiens, que nous périssons ! Suprême consolation ! Un acte de contrition, absolution mutuelle et... arrive que pourra !

Tout à coup, un flot sorti des entrailles du lac et furieusement élevé au-dessus des eaux, fonce sur nous et inonde notre barque. Un cri d'angoisse suprême sort de nos poitrines. Le Bon Dieu a encore pitié de nous. Nous vidons le mieux possible notre chaloupe, en attendant de nouveaux assauts et... une mort qui, à présent, nous paraît certaine. Les heures passent, le vent continue à faire des siennes, une sueur glacée baigne nos fronts et de plus en plus les rives du lac semblent s'éloigner de nous. Seigneur, miséricorde ! Nos rameurs ne se découragent pourtant pas ; ils continuent à lutter contre le monstre qui veut nous engloutir... L'espoir renaît. Déjà nous voyons la rive assez près de nous, mais les vagues sont si fortes qu'un moment après, tout espoir de salut s'évanouit. Les rameurs eux-mêmes, pris de panique, nous demandent de prier pour qu'un remous de vagues ne vienne pas faire chavirer notre barque, et alors... c'est la fin ! Trois heures de lutte, d'angoisse, d'agonie. Mais Dieu est grand ! Lorsque nous nous voyions au seuil de l'éternité, nous abordons miraculeusement la rive, mettons pied à terre, et,

moitié morts, nous rendons grâce à Dieu d'avoir eu pitié de nous.

Tout est bien qui finit bien. Malheureusement, tout n'est pas fini. Il nous faut maintenant retourner à Panajachel, mais comment ? Traverser de nouveau le lac ? Ce serait folie. Passons donc par les défilés des montagnes qui nous entourent. Si encore nous avions quelque monture, mais il ne faut pas y penser. Force nous est donc de nous en aller à pied, heureux d'avoir la vie sauve. Nous partîmes donc pour faire l'ascension de la montagne qui nous séparait de Santa Clara, où nous arrivâmes à la tombée de la nuit. A Santa Clara, le secrétaire de la mairie nous trouva deux chevaux pour nous conduire à Santa Lucia Utatlan. C'est bien, mais nous avons une faim de loup et... rien à se mettre sous la dent. « Il n'y a rien, en effet, disent nos Indiens, c'est la misère noire ! » Nous enfourchons nos montures et... en avant ! guidés par le Père Roger lui-même, qui connaissait ravin et abîmes pour y avoir déjà passé. Une heure de marche à travers l'obscurité. Heureusement que nos bêtes y voient pour nous ! Tout à coup elles s'arrêtent devant un gros tronc d'arbre qui barre le chemin. Pas une allumette, encore moins de lampe électrique pour nous éclairer. Le Père Roger descend de cheval, moi aussi, et nous nous consultons pour résoudre le problème. Après maintes considérations, nous remontons à cheval, et contournant le malencontreux tronc abattu par l'ouragan, nous continuons notre marche. Finalement, grâce à Dieu, nous arrivons à Santa Lucia ; l'espoir renaît dans nos cœurs et nous savourons d'avance le souper qui va nous redonner des forces pour continuer... à vivre ! En arrivant au presbytère, nous envoyons quérir notre pitance au petit hôtel de l'endroit. Notre envoyé revient bredouille, en nous disant : « Pères, comme il est fort tard, nous n'avons rien trouvé. » Que faire ? nous en tenir au proverbe : « Qui dort, dine. » Sur ces entrefaites, nous arrive un brave homme avec deux tasses de café chaud et bien sucré. Après ce maigre repas, allons dormir. Le lit pour deux qu'on nous avait préparé, n'était pas même pour un seul, tant il était étroit. Le Père Roger me le cède gentiment ; je refuse en disant que j'ai l'habitude de ces incidents, et que lui qui est encore novice dans la carrière apostolique, a droit au confort de ce lit de fortune ! Il accepte, tandis que, transi de froid, de faim, je me couche par terre, bien enveloppé dans ma soutane pour tâcher de supporter le froid de la nuit.

Le lendemain, nous envoyâmes une dépêche à Solola pour demander une auto. Pas de réponse. A la fin des fins, il ne nous reste qu'à prendre le cheval pour gagner Solola. En route ! encore des ravins, des montées et des descentes qui donnent le vertige. Mais nous arrivons enfin chez nous, remerciant le Bon Dieu de nous avoir sauvés du naufrage et de la mort au milieu d'un lac que je ne puis oublier.

Mais voici un résumé de la lettre que le Père Roger écrit alors à sa mère : « Me trouvant à San Marcos, sur les rives du lac d'Atitlan, un déluge de quatre jours a inondé le village et m'y a retenu prisonnier. Les rivières débordaient, ravageant tout sur leur passage et les éboulements des montagnes voisines fondaient sur le village et le menaçaient d'une ruine complète. J'étais logé dans une chambre de l'école avec mes quatre catéchistes qui n'avaient pas voulu m'abandonner un seul moment

et me répétaient : « *Père, s'il faut mourir, nous mourrons avec vous.* » A huit heures du soir, on entendait les gros éboulements de la montagne, et les courants débordés des rivières qui se précipitaient sur nous. L'école était déjà inondée, nous étions assiégés de tous côtés. Agonie de mes catéchistes et angoisse de votre pauvre fils dans une situation si précaire. Nous sortîmes de l'école pour gagner un refuge dans une hutte voisine. C'était 9 heures du soir. Ce nouveau refuge, déjà inondé, je monte au soi-disant second étage (*tabanco*) et je vous assure, ma petite mère, que je n'avais aucune peur, étonné moi-même de cette tranquillité de corps et d'âme. Mes catéchistes pleuraient, gémissaient, poussaient des cris déchirants et, me prenant par la main : « *Père, Père, donnez-nous votre bénédiction, c'est la mort qui s'approche.* » Plein de confiance en Dieu et Marie Immaculée, je récitai l'acte de contrition, les litanies de la Sainte Vierge, entonnai un cantique à cette Mère du ciel, en attendant de la rejoindre là-haut, car il me semblait bien que c'était la fin. On entendait le grondement des torrents et des éboulements. J'encourageai mes compagnons en leur disant que la Vierge nous protégeait et qu'elle nous sauverait de ce déluge. A 11 heures de la nuit, il nous fallut laisser la hutte où nous nous abritions tant bien que mal, pour chercher ailleurs la vie ou la mort. Il pleuvait à verse, d'affreuses ténèbres couvraient la terre, nous voulions atteindre la mairie, mais pas moyen de passer sur ce nouveau lac qui nous en séparait. « *Père de nos âmes, me disaient les quatre Indiens que j'avais avec moi, mourons tous les cinq ensemble ! — Pas encore, mes braves, pas encore ! La Vierge est là qui nous sauvera...* » Je termine ici, ma lettre, pour la confier aux Pères Gèze et Cuellar qui partent à l'instant pour Guatémala. Aidez-moi, ma petite mère chérie, à remercier le Bon Dieu et la bonne Vierge, de m'avoir sauvé la vie. »

Quelques mois plus tard, j'eus l'occasion de voir les ravages du déluge qu'on vient de lire : désolation et mort sur les rives du lac d'Atitlan ; les murs de la mairie sont encore debout, lugubre souvenir de la catastrophe, l'église tout entière par terre, nombre de morts. Autant de présages de ce qui allait mettre fin à l'apostolat et à la vie de notre cher Confrère, le Père Roger.

Au milieu du mois de novembre 1949, il partit visiter les villages situés au midi du lac, emportant le nécessaire pour la célébration de la messe. Plein de joie et d'entrain, à la pensée de revoir ses chers Indiens, comment pouvait-il imaginer qu'il partait pour le ciel ? Il descendit la côte de Panajachel, arriva à Tzanjuyu, s'embarqua sur la chaloupe à moteur, s'arrangea de son mieux au milieu d'une soixantaine d'Indiens, affairés à leur vente de fruits et de leur bric-à-brac.

Tout allait pour le mieux sur les eaux cristallines et tranquilles du grand lac d'où les voyageurs pouvaient admirer tant de superbes montagnes. Arrivé à Santiago, tout le monde descend et le Père Roger est salué par deux catéchistes, Jean Sisay et Jacques Pop, qui lui prennent sa valise et sa caisse d'autel, et le conduisent au presbytère du village. Mme Alice Mérida, majordome de l'église, se charge de la table du Père. A peine arrivé, notre missionnaire se voit entouré d'une cinquantaine de braves catéchistes qui viennent prendre des leçons pour les mieux donner aux six cents enfants dont ils préparent la première Communion.

De Santiago, le Père prit le canot avec six rameurs, qui venait le chercher pour San Pedro. Son arrivée en ce dernier village mit la joie dans tous les cœurs. Il y avait force besogne pour le missionnaire : confessions, prédications, baptêmes, classes aux catéchistes. La grâce de Dieu pleuvait sur tous ces braves gens. Tous aimaient et estimaient le Père Roger, parce que lui le premier les aimait et estimait en vrai père et pasteur.

De San Pedro, il passa à San Juan, où il se logea chez M. Luc Mendoza, un des zélés catéchistes.

Après San Juan, le Père arrive à San Pablo, gros bourg, hier païen, mais aujourd'hui, grâce à Dieu et au travail opiniâtre du missionnaire, prêt à donner une bonne récolte d'âmes chrétiennes. Bon nombre d'unions libres reçurent le sacrement de mariage.

Continuant sa visite de village en village, il arrive à San Marcos, un bourg dont la température religieuse rivalisait avec le froid des montagnes, où il s'était juché depuis des siècles. Le bourg venait d'être ravagé par la tornade, et à flanc de montagne, les Indiens avaient dressé de misérables huttes, car ils sont incontestablement les plus pauvres des environs du lac. Ils n'ont même pas un canot pour aller chez leurs voisins ; ils manquent de tout et vivent dans une telle misère qu'il faut l'avoir vue pour s'en faire une idée.

C'était le 16 novembre 1949. Un vent d'une violence inouïe se déchaîne sur les eaux du lac, les arbres ploient sous la rafale et les vagues grondent en furie. Que faire ? le Père Roger doit être à Panajachel le 19, sans faute. Mais l'impossible s'impose. Attendons, dit-il, que le temps se calme.

Cependant, les Indiens vont emprunter un tout petit canot de quatre mètres de long sur un de large, et quatre catéchistes se chargent de ramer pour conduire le Père à sa destination.

Au matin du 18, ils viennent frapper à la porte où il a passé la nuit. « Père, lui disent-ils, on peut à présent naviguer sans danger et nous voilà prêts pour vous emmener. » On part dans les meilleures conditions. L'eau est calme, le canot bourdonne doucement, soudain, les vagues se soulèvent au souffle du vent. A la lueur de sa petite lampe, le Père Roger aperçoit un autre canot, mais pas moyen de s'en approcher, le vent fait tourner sur place l'une et l'autre embarcation, sans qu'elles puissent s'aborder. Voici maintenant un autre canot qui vient de San Pablo, chargé de professeurs en congé, et qui soudain disparaît derrière les flots sans qu'on sache ce qu'il est advenu. Les rameurs du Père perdent tout espoir, cependant que lui se recommande au Bon Dieu. Soudain, une forte vague déferle sur le canot, le fait chavirer ; les rameurs s'accrochent comme ils peuvent à ses bords, et faisant un effort surhumain, le redressent miraculeusement. Tout le monde est à bord, lorsqu'une nouvelle vague plus formidable que la précédente le fait chavirer à nouveau, et cette fois sans espoir de le redresser. Le Père se maintient accroché à ses bords, lorsque tout à coup, après un effort désespéré des rameurs, deux d'entre eux et le pauvre Père disparaissent sous les flots. Leurs corps s'enfoncent dans l'abîme.

Quel deuil pour sa mère, ses frères, ses amis, ses confrères !

Six ans après sa mort, je le vois encore, j'en suis sûr, je le vois toujours, le brave jeune apôtre que nous pleurons, modeste, pieux, zélé,

ami des petits et des pauvres, vrai père de ces pauvres Indiens primitifs des montagnes de Solola, se faisant tout à tous et ne rêvant que tournées apostoliques de village en village, pour étendre le règne de Jésus-Christ.

Les deux survivants de la catastrophe qui nous ravit le bon Père Roger, accrochés aux bords du canot en dérive, finirent par arriver aux roches sauvages de Tzununa, ils étaient à moitié morts de froid et de fatigue. Les habitants de Santa Cruz arrivèrent leur porter secours, et la nouvelle de la mort du Père et de ses deux catéchistes arrive par dépêche à Solola.

Quelques jours après, on vit arriver sur la plage de Pan-chicoj, la valise du Père, abîmée par les coups de sabre que lui avait donnés les Indiens pour en retirer le contenu. Ce furent ces coups qui donnèrent à penser que le Père Roger aurait été victime d'un attentat. Ma conviction personnelle va à l'encontre de cette supposition. Il est vrai qu'on remarqua des coups de sabre sur le canot du désastre, mais ces coups furent postérieurs à la disparition des naufragés et ne furent donnés par les Indiens que par superstition, comme pour punir le malin esprit, auteur de la catastrophe. Il est hors de doute que le canot n'avait reçu aucun coup lorsqu'il échoua sur les roches de Tzununa.

Trois mois après ces tristes événements, j'appris tous ces détails de la bouche des deux rescapés, alors complètement guéris de quelques semaines de folie, par suite du naufrage auquel ils avaient échappé. Sur le canot même de la catastrophe, assez bien réparé, je me rendis plus tard à San Pedro. Cette coïncidence renouvela mon deuil pour la perte d'un Confrère que j'estimais tant...

28 novembre. — A l'occasion du cent vingt-cinquième anniversaire de la Médaille Miraculeuse, le cardinal Feltin célèbre la grand'messe, à 9 heures, au 140, rue du Bac ; les fidèles sont admis.

A 14 heures précises, M. Jean Henrion expose dans la traditionnelle conférence du jour ce que la Vierge a fait pour la famille de Saint-Vincent et ce qu'elle doit réaliser pour la Médaille : la répandre et la faire connaître davantage. Les vêpres suivent, vivement menées, mais elles paraissent longues aux nombreux dévots qui attendent impatiemment d'être admis au sanctuaire, où la neuvaine, jusqu'au 8 décembre, voit passer quantité de fidèles et monter tant de prières.

Le soir de ce lundi 28 novembre, à 19 heures, en la basilique métropolitaine *Notre-Dame*, la Communauté de Saint-Lazare entoure le nonce, Mgr Marella, qui célèbre la messe du jour. La cérémonie rassemble plusieurs milliers de fervents et de bénéficiaires de la Médaille miraculeuse. Ici et là, seulement, quelques cornettes et autres religieuses, mais surtout des fidèles et des hommes plus qu'on aurait pu l'attendre. L'atmosphère priante de la vaste assemblée est entretenue et soutenue d'une façon active (telle que l'aime notre temps, et telle que l'ont réalisée de multiples expériences de notre époque). Ce sont dès lors : a) quelques chants où la foule participe ; b) de brèves suggestions, détaillées au micro en menus morceaux et en formules sans bavure ; c) des consignes concrètes. Donc, pas de

sermons proprement dits, qui restent forcément un monologue dont on ne profite pas assez. Au total, cette participation fait trouver courte cette heure de prière, et brève cette messe où les communions sont nombreuses et l'organisation remarquable (décidément, on s'est fait la main). Chacun des assistants a son feuillet où les textes et l'ordre de la cérémonie éclairent et soutiennent la piété. On sait où l'on va ! La cérémonie est alors vraiment communautaire ; c'est en action une tranche de liturgie vivante et adaptée à ce rappel du symbolisme et des bienfaits de la médaille qui est distribuée avec générosité.

La Vierge, le Christ, avec nous tous ! Fernand COMBALUZIER.

L'EMPRISONNEMENT de Sœur Marguerite RAYMOND

(11 mars 1951 - 31 mars 1952)

Après les témoignages de deux missionnaires, MM. Tichit et Huysmans (cf. *Annales*, supra, pp. 225-249), voici encore une évocation des prisons communistes de Chine, et surtout — pris sur le vif — une esquisse des procédés judiciaires du Régime à l'endroit des Œuvres et activités charitables de l'Eglise catholique.

Dans ces pages de Sœur Raymond, on retrouve la lutte de l'esprit de Parti contre la Charité, totalement et surnaturellement dévouée au service des pauvres enfants de Chine.

Au début de 1951, Sœur Marguerite Raymond, originaire de Savoie, dirigeait à Pékin, depuis trente-trois ans, le plus grand orphelinat catholique de la Chine, le Jen tsé t'ang, qui renfermait un bon millier de filles. Quand les communistes chinois tentèrent d'arrêter l'élan de l'ardent dévouement de Sœur Raymond et de ses compagnes, pour justifier cette opération inconcevable, il fellut recourir aux plus noires et atroces calomnies et accuser nettement Sœur Raymond, de se livrer, depuis nombre d'années, au meurtre de quantité d'enfants !

Dans leur objectivité, les pages de la Sœur Raymond donneront une idée des procédés employés pour monter une telle persécution contre les œuvres missionnaires.

Coincidence remarquable, on s'apprêtait alors à fêter le centenaire de l'arrivée des Filles de la Charité en Chine (1852) (cf. *Annales*, t. 110-111 pp. 233-270). L'histoire du dévouement de tant de cœurs ardents allait être confié à la presse. Et tout d'un coup la grande tempête est venue s'abattre sur ce glorieux passé et causer sa ruine totale.

Pour s'édifier sur cette page finale, à travers cette rédaction toute en délicatesse, il suffit de lire les accusations du Tribunal communiste et les réponses de Sœur Marguerite Raymond, emprisonnée du 11 mars 1951 au 31 mars 1952, ainsi traînée à soixante-quatorze ans, pour tant d'infamies prétendues. Ces reproches, ces crimes ainsi allégués, font au contraire nettement ressortir une charité toute vincentienne, toute évangélique.

F. C.

SOUVENIRS D'UNE ANNEE SOUS LE JOUG COMMUNISTE A PEKIN

Fin janvier 1949 Pékin ouvre ses portes à l'armée rouge. Etudiants, ouvriers, tireurs de pousse sont dans la joie. Ce sont les libérateurs qui viennent nous sauver de la misère. On banquette, on chante victoire sur toutes les places ; cependant bien des cœurs sont dans l'angoisse.

Dans notre orphelinat de *Jenn T'se T'ang*, un millier d'enfants prient et travaillent, de nombreuses réfugiées sont venues augmenter le nombre des bouches ; ce sont d'anciennes orphelines mariées, dont les maisons ont été détruites par les soldats chargés de la défense de Pékin. Elles sont venues en larmes avec leurs petits enfants ; elles resteront tout l'hiver ; nous voilà donc près de onze cents.

En ville, il n'y a pas trop de désordres, la huitième armée, l'armée rouge est disciplinée. Cependant les écoles libres ne tardent pas d'entrer en ébullition ; dans chacune, sans qu'on s'en doute, des élèves ont eu le mot d'ordre ; exemplaires jusqu'à la fameuse libération, elles donnent le mouvement de la révolte et exigent le départ des Sœurs enseignantes.

Dès le 24 février, les Filles de la Charité de l'Ecole *Sainte-Jeanne d'Arc*, sont contraintes de quitter leur maison en pleine nuit, elles se réfugient au *Jenn T'se T'ang* avec la Sainte Réserve, le mobilier de la chapelle et quelques effets personnels ; les autres écoles moyennes auront vite le même sort et l'Université Catholique devra aussi subir la révolution.

Cependant, au *Jenn T'se T'ang* l'ordre et la tranquillité se maintiennent. Quelques visites de policiers qui ne trouvent rien à reprendre, des demandes de renseignements, l'ennui de livrer ses titres de propriété au Gouvernement, tout cela n'est pas encore trop dur ; mais il faut prévoir l'avenir et confier nos grandes jeunes filles à des familles chrétiennes. C'est assez facile : les demandes sont nombreuses ; en deux ans plus de cent mariages sont célébrés à la cathédrale du Peit'ang. Les enfants sont bien portantes ; nous avons des provisions dans les greniers, qui ont été abondamment pourvus par U.N.R.A. ; les classes fonctionnent, on a seulement changé les livres anciens contre ceux imposés par le gouvernement populaire ; l'exercice de la religion est libre.

En 1950, cela se gâte : ce ne sont que des réunions dans tous les quartiers contre les impérialistes : demandes de rapports détaillés sur les œuvres, les ressources, le personnel, etc., etc... On ne veut plus d'étrangers. les Sœurs âgées ou souffrantes obtiennent un permis de sortie de Chine et partent dès le mois de février 1951. Le 20 de ce même mois, le Gouvernement signifie qu'il achète l'*Hôpital Saint-Michel*, dirigé par les Filles de la Charité, et donne dix jours pour l'évacuer. Donc le 1^{er} mars, le *Jenn T'se T'ang* reçoit toutes les Sœurs, le mobilier de la chapelle, de leurs appartements, de la pharmacie, etc... Bientôt, nous apprenons la sombre tragédie de Canton. Je suis avertie qu'une loi de décembre 1950 interdit à tout étranger la direction d'un établissement en Chine. Nous faisons reconnaître Sœur Joseph Tchang comme supérieure du *Jenn T'se T'ang*. Le 9 mars, à la réunion des femmes protectrices de l'enfance, un docteur attaque le *Jenn T'se T'ang* et demande que le Gou-

vernement s'en empare. L'assistance dit qu'il faut d'abord examiner. Les agrégées qui ont assisté à la réunion reviennent en larmes. ,

Le 11 mars, un certain M. Ting se présente ; il est porteur d'une lettre du Gouvernement par laquelle je suis avertie que ce personnage, délégué de la Société de bienfaisance, doit visiter notre établissement et coopérer à notre Œuvre. Donc Ting et ses assistants, deux hommes et deux femmes, vont de pavillons en pavillons ; puis chacun reçoit sa part de surveillance. Les premiers jours, tous se contentent de regarder et de s'informer poliment auprès des Sœurs ; la vie pieuse et régulière n'est pas troublée, mais jour par jour l'emprise se fait plus serrée, les surveillants plus nombreux, le Ting devient insolent, il réclame les anciens registres ; on lui répond que ces registres ont été détruits et remplacés par des registres tout en chinois, suivant ainsi l'ordre du Gouvernement.

En réponse, le Ting amène de nouveaux surveillants, il impose de les loger et de les nourrir. Tous ces personnages ne cessent d'espier Sœurs et enfants, ils assistent aux offices à la chapelle, s'installent dans les classes, écoutent le catéchisme, causent avec les enfants, les interrogent, leur font de belles promesses ; puis, quand ils jugent que telle ou telle fillette est plus susceptible d'une formation rouge, on l'appelle en particulier ; ce sont alors les conversations secrètes, les longs tête-à-tête de jour et même de nuit ; les Sœurs n'ont rien à dire, toutes les portes doivent rester ouvertes.

Maître Ting vient très souvent, il inspecte, fait des réunions, des discours ; cependant, les enfants continuent à étudier, à travailler dans leurs ouvroirs, elles restent pieuses et dociles, mais sont inquiètes. Maître Ting s'en aperçoit ; un beau jour, il fait assembler tout le personnel, enfants, Sœurs et employés dans la plus vaste cour, et solennellement déclare : Ne craignez rien, nous ne voulons pas perdre vos âmes ; la religion est libre, vous pouvez prier, étudier le catéchisme, aller à la messe ; il développe ce thème et achève en proclamant : la liberté religieuse est complète, le Gouvernement populaire accorde à chacun la liberté : 1° de choisir sa religion et de la pratiquer ; 2° de l'enseigner et de la propager ; 3° de la combattre et de la persécuter !

Les enfants ne comprennent pas grand' chose aux théories de Maître Ting ; alors il parle paternellement, emmène les hésitantes chez lui, les gâte de bonnes choses ; puis, c'est le cinéma de jour et de nuit, et enfin pensant qu'il est le maître de quelques cœurs, à une réunion générale, il déclare aux enfants que le Gouvernement populaire les affectionne tout particulièrement et leur accorde toute sa protection ; que par suite nul n'a le droit de les commander, encore moins de les reprendre ou de les punir ; il ajoute : les Sœurs et les agrégées sont là pour vous servir ; si on vous fait la moindre peine, vous n'avez qu'à accuser, et n'ayez peur de personne, vous avez tous les droits.

Les semaines passent, ces mêmes enseignements se répètent, se développent, et hélas ! c'est plus facile à retenir que le calcul.

Les employés doivent entrer dans le Syndicat des travailleurs, on leur promet des gages fabuleux, qui devront leur être

payés par les Sœurs ; c'est le moment pour eux de jouir, la tête leur tourne, les meilleurs eux-mêmes entrent dans le mouvement, moitié par peur, moitié par intérêt.

Le 24 mai, nous pouvons cependant faire la grande procession en l'honneur de la Sainte Vierge. Toutes les cours sont pavoisées ; neuf cents enfants prient et chantent de tout leur cœur, accompagnant dans toutes les sections la statue de Marie Immaculée, patronne de notre établissement ; les rouges laissent faire, mais déjà le projet est fait de chasser les étrangères ; nous sommes deux : mon assistante, la chère Sœur Bernadette, et moi-même. Les Sœurs chinoises doivent toutes, et chaque jour, se réunir de 7 à 8 heures, du matin dans la salle des retraites pour le *Sué-Si*, sorte d'étude dirigée par un communiste avec lecture du journal et copieuses invectives et calomnies contre les impérialistes américains, japonais et autres ; les prêtres et les religieuses sont les premiers visés ; les pauvres Sœurs chinoises sont interrogées, insultées, on ne cesse de leur répéter qu'elles doivent chasser les étrangères. Les mêmes enseignements sont donnés à tout le personnel de la Maison. Maître Ting persuade les enfants qu'il est bon pour elles de jouir de la vie : c'est inutile de travailler, d'étudier, amusez-vous, vous pouvez sortir quand vous voulez, manger ce qui vous plaît et autant que vous le désirez, etc... Et à 10 heures du soir, il emmène toutes les grandes au cinéma ; elles rentrent fort tard ou plutôt trop tôt en chantant à tue-tête les hymnes patriotiques.

En ville, ce ne sont que réunions dans tous les quartiers contre les prêtres : le 16 juin, c'est tout près du *Jenn T'se T'ang* et en particulier contre les Lazaristes que sont dirigées les accusations les plus calomnieuses, tant et si bien que les employés du *Jenn T'se T'ang*, qui ont été invités à cette réunion, prennent peur, se réunissent dans la soirée et décident de ne plus laisser un seul prêtre européen pénétrer dans l'établissement ; nos trois aumôniers doivent être remplacés. Il est 11 heures du soir, peu importe, que les Sœurs se lèvent et téléphonent au Vicaire général d'envoyer le lendemain matin, dimanche, un prêtre chinois pour célébrer la sainte messe.

Dès lors, nous n'avons plus la permission de parler aux enfants, ni de circuler dans le *Jenn T'se T'ang* ; Maître Ting et son acolyte, un certain M. Shu, de vingt-trois ans, qui se dessèche à force de méchanceté, ne cessent de nous dire de quitter l'établissement ; mais, que faire, on nous refuse tout permis de départ pour la France et même pour la Chine.

Le 25 juin, le Ting invite soixante enfants à dîner chez lui. Il leur explique les accusations formulées contre les étrangères et demande à chacune en particulier quelle pénitence imposer à ces impérialistes ; l'une dit la prison ; une autre parle d'expulsion ; il s'en trouve une qui parle de fusiller ; mais, interrogées toutes ensemble, aucune ne dit mot.

Le 26, on colle des affiches à la porte du réfectoire des Sœurs : chassez les impérialistes. Le 27, c'est dans toute la maison que les affiches s'étalent ; dans l'après-midi, le Ting téléphone qu'il va venir parler aux Sœurs. A 5 heures, il arrive, demande à me parler, de sa voix douceuse il m'explique que je n'ai plus le droit de rester au *Jenn T'se T'ang*, puisque je ne peux ni le diriger, ni m'occuper des enfants ; il ajoute que ce

n'est pas sa faute si on me refuse le permis de départ pour la France ; que je m'arrange et que je parte avec Sœur Bernadette dans le plus bref délai ; puis il réunit toutes les Sœurs chinoises, trente-six, et une heure durant leur répète qu'elles doivent nous chasser ; et d'abord que chacune dise si elle considère les Sœurs françaises comme des amies ou des ennemies. Au lieu de répondre, plusieurs Sœurs pleurent, les plus courageuses protestent : Où voulez-vous qu'elles aillent, puisqu'on ne leur permet pas de sortir de Pékin ! Ting répond : cela ne vous regarde pas ; quand on chasse son ennemi, on ne s'inquiète pas où il se rendra. — Mais, nous avons travaillé ensemble tant d'années, elles ne sont pas nos ennemies ! — Le Ting ne se tient pas pour battu, il insiste, puis il fait rassembler les enfants et les employés dans une grande cour et recommence son discours : il faut chasser les étrangères ; puis, il va de section en section pour décider quelques mauvaises têtes. Les élèves d'une école voisine se répandent dans toutes les cours ; le Ting se retire fort tard, laissant tout le *Jenn T'se T'ang* en ébullition ; les employés s'assemblent, discutent, et au milieu de la nuit viennent crier sous les fenêtres des Sœurs : que les Françaises s'en aillent. Les élèves étrangères et quelques fillettes se joignent aux employés ; c'est un affreux vacarme. Je comprends qu'il n'y a qu'à se retirer ; du reste, le 28 au matin, nous sommes averties qu'on va nous enfermer dans une petite chambre et nous exposer à toutes les insultes.

Après la messe, nous allons demander aux Franciscaines de Marie, s'il leur serait possible de nous recevoir ; elles nous accueillent avec la plus grande charité. Reste à obtenir la permission de la Police centrale pour changement de domicile ; notre demande n'est pas repoussée. « Revenez demain chercher votre permis ! »

Cette journée du 28 est des plus pénibles ; les rouges forcent les enfants et les employés à préparer et à coller sur tous les murs des banderolles injurieuses contre les Sœurs ; le désordre croît d'heure en heure, les appartements des Sœurs ne sont plus respectés, chacun y pénètre à volonté.

Cependant le 29, à la messe, dans notre grande chapelle, toutes les enfants sont recueillies et semblent prier avec ferveur. C'est notre dernière messe au *Jenn T'se T'ang*.

La Police Centrale nous délivre notre permis dans la matinée, reste à avertir la Police de notre quartier ; les enfants qui s'y amusent, comprennent que nous allons partir ; elles courent avertir tout le personnel du *Jenn T'se T'ang* ; en une minute la cour des Sœurs est remplie d'enfants qui assistent à la visite minutieuse des bagages par les communistes et les employés. L'auto du consulat arrive et nous voilà quittant cette maison tant aimée. Nos Sœurs chinoises sont en larmes, les enfants de même ; il faut voir sur la porte d'entrée une affreuse caricature et sur les murs des inscriptions calomnieuses. C'est le chemin de croix qui continue !

Deux de nos Sœurs chinoises nous accompagnent : elles paieront cher leur attachement aux étrangères.

Les Religieuses Franciscaines de Marie nous reçoivent avec tout leur cœur ; elles feront l'impossible pour nous aider et nous consoler ! Là, du reste, on nous laisse en paix : rares sont

les visites. Le Shu vient un jour demander des explications sur les comptes, et en profite pour dire aux religieuses que nous sommes des criminelles à surveiller de près, et il ordonne d'inscrire les noms et les adresses de toutes les personnes qui viendraient nous voir. Puis ce sont trois membres du Comité de l'Orphelinat qui viennent nous demander des renseignements et donnent un questionnaire à remplir ; le questionnaire fut rédigé, traduit au Consulat et envoyé.

Le 26 juillet, nous apprenons que la veille le Peit-ang a été envahi et cerné par une troupe de soldats armés et que M. Tichit, visiteur des Lazaristes, son assistant, M. Huysmans, et plusieurs autres lazaristes européens et chinois ont été emmenés enchaînés ; la plupart des autres prêtres européens et chinois sont enfermés chacun dans leur chambre ; ils ne peuvent plus célébrer la messe, ni faire aucun ministère. Dans toutes les paroisses, dans toutes les communautés de Pékin, ce sont les mêmes sévices ; on ne compte plus les prêtres torturés, emprisonnés, condamnés à rester debout soixante-douze heures, sans possibilité de céder au sommeil.

En août, invitation nous est faite de nous rendre au *Nan-tung*, église du Sud, pour une réunion ; là nous rencontrons deux de nos Sœurs du *Jenn T'se T'ang*, la Sœur Servante et la secrétaire chinoise, les membres du Comité protecteur, les premiers employés, et comme président le fameux Ting, assisté de son inséparable Shu. C'est toujours la question des capitaux, qui n'existent pas. Maître Ting se fâche et demande :

- 1° Les fruits spirituels de vingt-huit dernières années ;
- 2° Les lettres du Directeur de la Sainte Enfance ;
- 3° Les lettres des principaux donateurs américains.

Si ces renseignements ne sont pas donnés exactement, clame le Ting, les Sœurs françaises ne pourront jamais partir !

Toutes les réponses possibles sont données ; aucun résultat.

Puis, c'est le silence ; il semble qu'on nous a oubliées ; mais au *Jenn T'se T'ang*, c'est le désordre le plus complet : les enfants sont livrées à elles-mêmes du matin au soir et du soir au matin. On ne travaille plus, on vit dans la rue, on peut s'emparer de tout ce qui est dans les vestiaires et les magasins ; bientôt, ces fillettes débandées trouvent merveilleux de vendre leurs plus beaux vêtements et tout ce qu'elles peuvent attraper dans le *Jenn T'se T'ang* aux voisines et aux petits marchands de la rue ; c'est un gaspillage honteux.

Les Sœurs chinoises ne peuvent rien dire ; leur devoir, maintenant de balayer les cours, les réfectoires et de faire la vaisselle de ces centaines d'enfants, qui courent dans les rues de Pékin ou vont au cinéma, conduites par le Ting ou ses acolytes. Les mois passent, on a mis des professeurs pour remplacer les Sœurs de classe ; mais les enfants ont perdu le goût de l'étude, on leur a appris qu'elles étaient reines et maîtresses : elles ne l'ont pas oublié.

Jusqu'en novembre, rien de nouveau officiellement ; mais on sent que cela ne va pas tarder. En effet, vers le 15, Maître Ting et un autre personnage chargé de vérifier les titres de propriété viennent nous parler : ils ont trouvé dans les papiers

de M. Huysmans des renseignements sur le *Jenn T'se T'ang* : il aurait été donné à l'orphelinat depuis 1862 : vingt-cinq mille six cent soixante-dix enfants, et sur ce nombre vingt-trois mille quatre cent trois seraient décédés. Je suis sommée de reconnaître : 1° ces nombres d'entrées et de décès ; 2° d'avouer que j'ai participé à l'invasion de l'influence culturelle de la France en Chine ; 3° reconnaître que j'ai tenu des propos opposés au communisme.

Une première réponse est préparée, traduite au Consulat et envoyée au Ting. Il refuse : ce n'est pas assez clair, ni assez humble. Une deuxième note subit le même sort. Maître Ting vient alors chez les Franciscaines ; il me fait écrire devant lui trois phrases enfin admises ; on me photographie pendant que j'écris et signe.

Le lendemain on rapporte le papier ; il faut recommencer. Cette fois les termes que l'on exige sont tels que je comprends que ma condamnation va suivre. Il faut en finir, je signe ; on est au 24 novembre.

Le 27, je suis avertie qu'une Assemblée populaire se prépare, les professeurs ont fait écrire de nombreuses lettres de plaintes par les enfants ; de même on a demandé aux employés et à quelques anciennes de formuler des accusations. Tout cela est publié dans les journaux, nous pouvons les voir reconnaître les signatures ; secrètement, on nous prévient de ne pas nous rendre à cette réunion ; du reste nous ne sommes pas appelées. Le jeudi 29, cette assemblée populaire a lieu, les accusations se succèdent, les demandes de sanctions sont très violentes, on a demandé la prison, l'expulsion et même le sang pour le sang. Nous sommes prévenues le 30 dès la première heure, et nous attendons en priant.

A 4 heures de l'après-midi, nombre de policiers, photographes et autres arrivent chez les Franciscaines. Ma Sœur Bernadette va les recevoir et discute avec eux ; ils montent tous au deuxième étage, envahissent la chambre, me font lever sous menace de leurs revolvers ; me voilà prête. Un policier s'approche, me met les menottes ; je pense à la Passion de Notre-Seigneur, et laisse faire sans dire mot ; du reste, les bracelets sont nickelés et la chaîne légère. Ma Sœur Bernadette me soutient d'un côté, la policière de l'autre, il faut descendre deux étages, puis le perron. Sœur Bernadette veut venir avec moi, les policiers la repoussent, je suis dans la rue, tenue par la policière, elle me conduit jusqu'au bureau de police peu éloigné, les passants et les boutiquiers regardent en silence. On me fait monter dans l'auto ; cinq minutes de trajet et nous sommes dans la grande cour de la Police Centrale. L'auto s'arrête devant un bureau où une trentaine de jeunes policiers et policières bavardent et rient en me voyant descendre de l'auto ; c'est vraiment comme dans la comédie, et je ne peux m'empêcher de rire aussi au grand scandale de la policière, qui me demande : *Pourquoi riez-vous ?* Je réponds : *ils se moquent de moi, je me moque d'eux !* Je suis menée dans l'intérieur à travers plusieurs cours et ruelles, on s'arrête, la policière disparaît, un policier me fait asseoir sur un banc au milieu de la cour, je dois donner quelques renseignements : nom, âge, adresse, etc... Cela fait, on m'enlève les menottes et on me promène à travers plusieurs cours où j'aperçois des prisonniers chargés de chaîne. Enfin j'arrive

à la prison des femmes ; une policière est là avec deux prisonnières qu'elle garde ; elle est jeune, de physionomie agréable ; de suite elle me rassure et commence la visite personnelle ; il faut quitter cornette, collet, tablier, vider ses poches, enlever croix et médailles, toutes les épingles, cordons, lunettes, montre, mouchoir, etc... On ne peut rien garder ; la policière fait un paquet de tout et m'emmène à un bureau où tout est inscrit, ainsi que le contenu d'un petit portefeuille qui contenait heureusement cent mille Jen ming, soit cinq dollars américains. La policière, prise de compassion, obtient qu'on me laisse un bonnet de laine, ce qui n'est pas admis par le règlement.

Retour à la prison des femmes. C'est une maison chinoise de neuf mètres sur cinq ; deux barrières de montants de bois noir, qui vont du sol au plafond, divisent la pièce et constituent de chaque côté un dortoir où les prisonnières seront renfermées la nuit ; au centre, le local où se tiennent dans la journée, prisonnières et policières. Comme mobilier dans les dortoirs, c'est sur toute la largeur de la pièce, le *kan*, fait de terre recouverte de briques et de nattes qui remplacent les lits. Dans la division centrale, en plus se trouve un poêle qui brûle jour et nuit, une table et deux tabourets.

Les policières sont agréables ; l'une est une femme de trente-huit ans, qui a vécu chez des Européens ; de suite elle comprend mon mauvais chinois et sait me parler ; l'autre est une jeune fille de vingt-trois ans qui a fort bon cœur. Elles m'offrent à souper ; certes, je ne serais pas capable de prendre quoi que ce soit. Neuf heures sonnent, c'est le moment de s'étendre sur le *kan* ; on m'accorde deux couvertures ouatées, je dois prendre place entre les deux prisonnières qui ont vite fait de s'enrouler dans leurs couvertures ; les policières m'aident et, prises de pitié, apportent une troisième couverture pour remplacer les oreillers manquants. A dix heures, on m'appelle au tribunal ; une policière m'accompagne, me fait entrer dans une petite pièce ; au fond, une estrade surmontée d'un bureau, fermée par une balustrade ; en face, en bas, une chaise.

Trois Chinois sont en place, au centre le juge, à droite le greffier, à gauche l'interprète. Ils me font signe de m'asseoir et l'interrogatoire commence : nom, âge, adresse, etc... Pourquoi êtes-vous venue en Chine, envoyée par qui, dans quel but, à quelle date, etc., etc...

Vous avez reconnu que depuis 1862, vingt-cinq mille six cent soixante-dix enfants ont été reçus à l'Orphelinat, et vingt-trois mille quatre cent trois sont décédés. Vous êtes responsable de tous ces morts, vous méritez la mort. Réponse : je ne crains pas la mort.

Les questions et les accusations se succèdent ; vous n'avez pas nourri, pas soigné, vous avez maltraité, vendu les enfants, vous avez détruit les registres, etc..., expliquez-vous. Je réponds de mon mieux ; le secrétaire écrit demandes et réponses. Tout à coup, le juge s'empare : vous avez osé dire : les enfants sont morts, cela ne fait rien. Je proteste : je n'ai jamais prononcé de telles paroles ; discussion sans fin sur cette assertion du juge. Je ne cède pas ; l'interrogatoire se poursuit, puis on me présente les feuilles, couvertes de caractères chinois et on me dit de signer. Je réponds : je ne signerai jamais ce que je ne

comprends pas. Colère du juge ; on va chercher mes lunettes et l'interprète me traduit chaque caractère ; je fais corriger la fameuse phrase : « Les enfants sont morts, cela ne fait rien » et quelques autres de même force ; puis je signe ; l'interprète qui ne sait guère le français est excédé ; le juge conclut : le premier interrogatoire est terminé, mais vous ferez bien de changer votre manière impérialiste de parler et d'agir, sinon vous aurez à vous en repentir. Allez et réfléchissez, réfléchissez ! Il est minuit ; retour à la prison ; les deux prisonnières dorment paisiblement ; je passe le reste de la nuit à réfléchir aux événements de la journée.

A 6 heures, lever ; le cuisinier apporte de l'eau bouillante pour la toilette ; les prisonnières et les policières s'activent, font le feu, mettent la chambre en ordre, puis chacune, en silence, réfléchit ; je profite de ce long moment pour faire mes prières, on me laisse toujours libre jusqu'à huit heures et demie. A ce moment, on apporte le millet cuit à l'eau et la soupe de choux assaisonnée d'huile de sésame ; chacune se sert à volonté ; il est entendu que les prisonniers doivent dormir et manger de façon à soutenir leurs forces. La jeune policière me voit fatiguée ; elle va à la cuisine me faire cuire un bol de vermicelle ; j'en ai pour toute la journée. Le lendemain, elle m'apporte du riz. Un chef policier s'en aperçoit et proteste ; je dois être nourrie comme les autres ; deux repas par jour : à 8 heures et demie, millet et soupe de choux ; à 4 heures et demie, mais cuit à la vapeur et navets salés.

Ce même jour, 1^{er} décembre, au soir, on m'appelle au tribunal. Le juge est un petit jeune homme qui parle fort durement, mais l'interprète n'est pas le même que celui de la veille, c'est un Chinois, cheveux gris, qui sait parfaitement le français, et traduit très exactement.

Même interrogatoire que la veille, mêmes accusations ; en plus, le juge me demande quand et comment j'ai parlé en termes opposés au Gouvernement populaire. Réponse : je n'ai jamais parlé contre le Gouvernement ; au contraire, j'ai toujours dit d'obéir aux ordres du Gouvernement ; mais j'ai expliqué aux Sœurs chinoises et par elles j'ai fait dire à tout le personnel, enfants et employés, qu'étant catholiques nous ne pouvions en aucune manière, accepter la doctrine communiste. J'ajoute au juge, qui fronce les sourcils : Vous êtes des matérialistes qui ne croyez ni en Dieu ni en l'immortalité de l'âme, ni en la vie future ; comment voulez-vous que, nous, catholiques, nous adhérons à votre doctrine ? Ces explications, je les ai données et répétées parce que c'était mon devoir absolu et à l'occasion je suis décidée à donner les mêmes conseils jusqu'à la mort. Le juge s'emporte ; mais l'interprète lui fait signe de se taire, et prononce : la religion est libre, pas de discussion pour le moment sur ce sujet, inutile de donner d'autres explications.

Le juge revient sur le nombre des décès : vous êtes responsable de tout ce qui a nui aux enfant chinois depuis 1862, vous méritez la mort. Réponse : je n'ai pas peur de la mort. Autre question : vous avez vendu des jeunes filles ? Réponse : jamais, jamais, jamais. Vous mentez, crie le juge. Réponse : les Françaises ne mentent pas. — Eh bien ! moi, me dit l'interprète, au-

jourd'hui, j'ai entendu une Française mentir impunément. Et l'interrogatoire se prolonge plusieurs heures ; l'interprète relit tout l'interrogatoire, le traduit et ajoute : voulez-vous lire vous-même chaque caractère, bien qu'on puisse exiger la signature sans que cette lecture soit faite. Je regarde l'interprète et lui dit : je crois que je puis avoir confiance en vous, je vais signer.

La séance est terminée ; c'est une heure du matin, je m'approche de l'interprète : puis-je formuler une demande ? — Certainement. — J'ai besoin de médicaments ; puis-je les demander à Liou Teu Fang ? — Oui, écrivez, mais ne mettez que l'adresse et les noms des remèdes désirés ; pas un mot de plus.

J'écris, espérant qu'ainsi ma Sœur Bernadette (*Liou Teu Fang*) saura où je suis. Erreur : un policier va chercher les médicaments, les rapporte, mais (je le saurai beaucoup plus tard) ne donna aucun renseignement.

Le 2 décembre, troisième interrogatoire. Mêmes questions renouvelées ; le juge ajoute : vous êtes une impérialiste. Réponse : je ne comprend guère cette dénomination, car enfin, il n'y a d'empereur ni en France ni en Chine ; cependant on m'a expliqué que tous les Français étaient des impérialistes, et que tout étranger dirigeant un établissement en Chine était impérialiste : donc, je le suis. Suivent mille reproches sur les mariages des enfants, l'interdiction faite aux Sœurs de lire les journaux, de prendre part aux manifestations communistes, etc... Comme je n'admets pas tous les reproches et accusations, le juge s'emporte : mettez dans votre esprit que vous n'êtes plus en France, mais à Pékin devant le Tribunal du Gouvernement populaire, et que cela ne vous sert de rien d'avoir étudié le droit français puisque vous serez jugée d'après les lois du Gouvernement populaire. Je réponds : je regrette, mais j'ignore les lois dont vous parlez ; votre code de lois est-il achevé, publié, je serais heureuse de le connaître, car enfin, je voudrais savoir à quelle loi du Gouvernement communiste j'ai pu contrevenir. L'interprète se fâche : vous avez contrevenu à la loi de l'humanité en tuant ou maltraitant tant d'enfants au *Jenn T'se T'ang*. Je réponds : vous ne cessez de m'accuser, mais vous avez visité le *Jenn T'se T'ang* ? Blême de colère, le juge hurle : depuis quand est-ce que l'accusé a le droit d'interroger ses juges, taisez-vous.

Ce troisième interrogatoire se termine comme les autres : retirez-vous dans votre chambre et réfléchissez sur votre conduite et sur vos crimes ; si vous les reconnaissez et les avouez, le Gouvernement populaire usera d'indulgence à votre égard ; si vous persistez à discuter et à nier, vous aggraverez votre cas. Pour le moment, les interrogatoires sont terminés.

Il est tard, c'est la troisième nuit que je passe à lutter contre la mauvaise foi de mes juges ; je suis bien lasse.

Puis c'est la monotonie des jours qui se succèdent sans événements. Lever à 6 heures, coucher à 9 heures ; les deux prisonnières, mes compagnes, sont des Chinoises d'un certain âge, de condition peu aisée ; elles m'aident un peu, me glissent des conseils de prudence ; je ne sais quels crimes elles ont pu commettre. On nous occupe à faire des boîtes d'allumettes. Il y a l'heure de l'instruction communiste donnée par les policières, l'heure de la lecture du journal sans commentaire, puis les prisonnières doivent raconter leur vie, révéler leurs fautes. Deux

fois par semaine, dans une grande salle, réunion de tous les prisonniers, de cent cinquante à cent quatre-vingts ou même deux cents. Un chef policier péroré pendant plus d'une heure ; c'est une charge à fond de train contre les nationalistes chinois et leur chef, Kiang-Kai-Chek, les Américains, les Japonais et tous les pays impérialistes. Puis on vante le régime de la prison où les prisonniers sont bien chauffés, bien nourris et ont de longues nuits pour se reposer. Enfin, appel de quelques prisonniers : un tel n'a pas observé les règles de la prison, il a murmuré contre le Régime, détourné ses compagnons de faire des aveux, ses propos ont été surpris, répétés, il doit être puni. Les policiers s'avancent et mettent de lourdes menottes (neuf kilos, dit-on) au malheureux, dont les pieds sont déjà enchaînés ; un autre, qui a déjà les mains attachées au devant du corps, voit aggraver sa peine ; on le détache, et, les mains ramenées derrière le dos, sont fortement serrées dans des menottes ; il ne pourra plus se rendre aucun service, ses compagnons le feront manger, lui essuieront le visage, car il lui arrivera de pleurer à sanglots. Ces réunions sont ma grande peine après celle des interrogatoires ; tout le reste, à mon avis, est supportable.

Cependant, les nuits sont bien longues ; nous sommes trois, parfois quatre ou cinq, allongées l'une à côté de l'autre, et bien bouclées ; mais il y a trois ouvertures sur la cour qui est sombre, tandis qu'à l'intérieur, l'électricité devient de plus en plus brillante ; il est facile au jeune soldat de garde de nous surveiller ; et si pour éviter l'air frais de la nuit une tête disparaît sous la couverture, le soldat hurle ; et si la délinquante ne se réveille pas, un long bâton passé par l'ouverture va se charger de faire comprendre à la dormeuse qu'elle a manqué au règlement !

Décembre s'achève ; j'ai passé la nuit de Noël en priant ; je n'ai jamais si bien compris la pauvreté de la crèche, le dénuement de l'exilé ! Je me chante sans bruit tous les joyeux Noëls que j'aimais tant faire chanter à mes chères petites filles.

Voilà un mois que je suis prisonnière et je n'ai pas encore obtenu de recevoir du linge et des couvertures ; mes crimes m'imposent ce règlement plus serré que pour les autres prisonnières. Cependant, on m'autorise à acheter du savon, un peu de nourriture ; je vais doucement, car je ne sais quand je pourrai demander aide au dehors, alors que les prisonniers peuvent chaque semaine envoyer à leur famille la liste de ce qui leur est nécessaire en fait de couvertures, linge, vêtements et argent. Cinq jours après généralement, ils reçoivent ce qu'ils ont demandé et signent un reçu.

Après quatre semaines, je n'hésite plus ; je ferai comme les miséreux qui n'ont pas de linge de rechange ; on quitte l'unique, on le lave, et quand il est sec, on le remet : c'est très simple. Du reste, la policière a la bonne volonté de me faire apporter de l'eau chaude.

Ces braves gardiennes sont très propres et veillent à ce que les prisonnières se mettent à l'unisson dès le jour de leur arrivée à la prison ; la visite personnelle fournit l'occasion d'expliquer les règles de la propreté, et chaque dimanche tous les prisonniers n'ont d'autre travail que de s'approprier et de faire leur lessive ; le cuisinier passe sa journée à distribuer de l'eau bouillante dans toutes les salles.

L'année 1951 s'achève, cette douloureuse année 1951. Que me réserve 1952 ? Dieu le sait ! Cela suffit.

Le 1^{er} janvier, congé et festin ; le matin, pain de maïs, mais le soir riz blanc de très bonne qualité et une marmite de légumes et de boulettes de viande, et de fromage de haricots ; le 2, pains de froment ; ce sera le même gala quelques semaines plus tard, c'est donc en tout pour quatre mois, deux repas avec un peu de viande.

Le 5 janvier, je reçois enfin un peu de linge et deux paires de bas, et le 15 au matin, on m'avertit que *Liou Teu Fang* m'a envoyé cinquante mille Jenn Ming.

Ce même jour le chef de la prison, Siao Kou Tchang, vient me voir et me dit : Bonne nouvelle, Mao Tze Tong a dit que vous ne pouvez pas être nourrie comme les autres prisonnières ; donc je vous ferai donner chaque jour deux petits pains de froment et un bol de riz. Avec votre argent, vous pouvez acheter des œufs, du beurre d'arachide et des mandarines pour remplacer les légumes que votre estomac ne supporte pas. — Ce Siao est aimable, de même les policiers sont beaucoup plus convenables ; je sens que quelque chose a changé. Du reste, je n'ai eu à me plaindre que d'un seul policier, qui un beau jour m'insulte devant les prisonnières, policiers et policières, déclarant que j'ai étranglé les enfants et il joint le geste à la parole. Cela m'est si sensible que je proteste en pleurant ! la jeune policière va immédiatement chercher un chef qui arrive et me dit de ne pas me faire de peine, que cela ne recommencera pas. Les policières expliquent aux uns et aux autres qu'il n'est pas permis de parler devant moi des enfants du *Jenn T'se T'ang*, que cela me fait trop de peine, et ajoute la femme Wang : « Vous avez tous pu voir comme *Lai Chou Fang* aime les enfants et les pauvres ; si elle a fait des fautes, c'est par erreur, son cœur est bon. » On m'assure que je sortirai de prison sans trop tarder ; mais ce n'est que le 24 janvier qu'on m'appelle au Tribunal.

C'est un nouveau juge, jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, très grand, très maigre, avec des yeux méchants, le verbe haut, l'insulte tout le temps à la bouche. Il veut savoir combien d'enfants j'ai reçus durant les vingt-huit années de mon séjour au *Jenn T'se T'ang*, comme supérieure, et combien sont mortes. Je n'ai ni livres, ni listes, et pas de mémoire : n'importe, il faut réfléchir et parler. Je calcule de tête : j'ai reçu environ huit mille enfants abandonnés, j'en ai marié environ six cents, rendues aux familles près de quarante-cinq par an, il en restait neuf cents en janvier 1951 ; les autres sont décédées ; de plus, dans la section des enfants des chrétiens, j'ai reçu, et levé et nourri trois mille fillettes, et au catéchuménat au moins quinze cents. En tout environ cinq mille deux cent cinquante sont décédées. Le juge hurle : ne comptez que les enfants abandonnées et vous ne dites pas la vérité ; il en est mort plus de six mille. Je réponds : puisque vous êtes plus au courant que moi-même, mettez six mille, mettez sept mille, mettez huit mille. L'interprète, avec calme, décide : sur huit mille enfants il en est mort cinq mille cinq cents. — Comment, dit le juge, avez-vous été assez cruelle pour faire mourir tant d'enfants ? Réponse : je n'ai fait mourir personne, au contraire j'ai toujours fait l'impossible pour faire vivre ces pauvres petites créatures. — Et si les enfants ont été soignées, pourquoi sont-elles mortes ? Je

réponds : beaucoup d'enfants ont été apportées à notre porte mourantes ; la plupart étaient des enfants non viables, tarées dès avant leur naissance. Le juge s'empporte : les enfants sont mortes parce qu'elles ont manqué de nourriture et de soins dans leurs maladies ; nous avons reçu une multitude de lettres de plaintes, écrites par ces enfants. Je réponds : il a fallu neuf mois pour faire écrire ces lettres ? L'interprète m'interrompt : la date de ces lettres ne signifie rien. Avouez que ces enfants ont été mal nourries. — En effet, dis-je pendant la guerre japonaise tout le personnel du *Jenn T'se T'ang* a souffert ; la nourriture était insuffisante comme qualité et comme quantité ; mais tout Pékin et toute la Chine ont souffert de même. — La guerre japonaise n'a duré que quatre ans, dit le juge. — Erreur : de 1947 à 1945, cela fait huit ans d'occupation de Pékin ; il y a eu aussi d'autres guerres. — Pas du tout, crie le juge. — Comment, vous n'étiez pas à Pékin, j'y étais : guerre entre les différents Généraux et Maréchaux et le Gouvernement de Pékin ; vous ignorez donc Fong Yu Siang, Ou Pei Fon, Tchang Tsao Ling, Tchang Suè Liang ; puis la guerre des sudistes contre les nordistes ; ceux-ci sont vaincus et perdent toutes les bonnes places. Tous ces désordres font fermer les portes de la ville pendant des jours et des semaines, et obligent à de continuelles restrictions. — Passons à un autre sujet, dit le juge : vous avez vendu des jeunes filles, les donnant par force à des jeunes gens qu'elles ne connaissaient pas ; vous avez forcé les enfants à travailler au-dessus de leurs forces, etc., etc... Les accusations se poursuivent, les questions aussi ; je suis lasse et je ne réponds plus. Le juge se fâche : pourquoi ne répondez-vous pas ? — Je suis fatiguée. — Devant le Tribunal du Gouvernement populaire on ne regarde pas sa fatigue, on répond quand même. — Je fais effort pour répondre encore à quelques questions. Vers une heure du matin, on me renvoie, en disant : vous commencez à être plus convenable ; vous pouvez constater que de notre côté nous sommes bien gentils et indulgents pour vous ; allez réfléchir dans votre chambre, et si vous êtes obéissante et sincère, vous pourrez faire diminuer votre punition. Je rentre dans la prison avec l'espoir d'être délivrée le lendemain ; les policières m'assurent que puisqu'on s'occupe de mon affaire, ce ne sera pas long.

Janvier s'achève ; ce sont les fêtes de la première lune, toute affaire cesse. Enfin, le 7 février on m'appelle au Tribunal.

C'est le même juge qui recommence toute la kyrielle de mes crimes. Il exagère à plaisir et, comme je ne peux admettre ses absurdités, il crie : levez-vous ; si vous continuez d'agir et de parler de cette manière impérialiste, je cesserai d'être bon, je vous ferai mettre dans une chambre sans feu, vous n'aurez plus droit à aucune exception, vous ne recevrez plus rien de *Lien Teu Fang*, ni linge, ni argent, ni vêtements. Répondez convenablement. Je réponds que je ne comprends rien à tout ce qu'on me reproche, que je n'ai eu qu'une pensée : faire du bien. — Ne faites pas la bête, reprend l'interprète, vous comprenez très bien, mais vous ne voulez pas admettre. — Réponse : non, je ne vous comprends pas ; vous trouvez que j'ai commis une multitude de crimes et de cruautés, et cependant notre orphelinat a toujours été reconnu comme le premier en Chine, le mieux organisé, le plus nombreux, celui où les enfants étaient les plus instruites et les plus heureuses. L'interprète m'arrête :

alors maintenant, vous allez dire des bêtises semblables ; taisez-vous et décidez-vous à faire des aveux complets ; autrement, vous serez jugée et condamnée sans miséricorde. — Je réponds : ma punition, elle est faite, je l'ai accomplie le jour où, chassée du *Jenn T'se T'ang*, j'ai dû quitter les enfants que j'aimais tant, et mes chères Sœurs chinoises ; alors mon cœur s'est brisé, le reste est peu de chose.

L'interrogatoire se prolonge encore. — Quand je ne peux admettre les accusations qui se multiplient, le juge m'impose silence, et l'interprète s'exclame : je n'ai jamais rencontré une femme aussi tenace et qui rouspette tout le temps ; on n'en finira jamais avec vous. Il est tard, allez réfléchir dans votre chambre. Il est plus de minuit.

Le 8, nouvelle séance : Pourquoi avez-vous traité différemment les enfants de l'Orphelinat et celles de l'Internat ? — Réponse : je n'ai jamais fait de différence, toutes sont pauvres, toutes sont nourries, semblablement ; il n'y a qu'une seule cuisine, je donne des vêtements chaque année à toutes les enfants ; seulement, quand il y a un supplément de nourriture, fruits et friandises, et que la quantité n'est pas suffisante pour toutes, je sers d'abord les orphelines, puisque les enfants qui ont des parents reçoivent souvent quelques douceurs. — C'est juste, conviennent les juges. — Ce jour-là, longues questions sur le travail des enfants : vous les avez accablées de travail, donné des tâches, rendues infirmes. — J'explique ce que font les enfants dans chaque section : elles quittent la Crèche à sept ans et vont dans la section des petites ; là, elles étudient une partie de la journée, et pour les occuper, on leur donne une aiguille quand elles la demandent : c'est une grande récompense et tout doucement, elles apprennent à coudre. — Le juge conclut : c'est bien cela, à partir de sept ans, vous avez forcé ces enfants à travailler, à balayer, à laver les planchers, etc., sous peine d'être privées de récréations, d'être renfermées dans une chambre ou d'être frappées. Je discute et réfute chaque point. Peine perdue, le juge s'empare : levez-vous — et me voilà debout ; les accusations continuent. Réglons la question des décès et des enterrements. Vous avez fait creuser de grandes fosses au cimetière et mis successivement toutes les enfants décédées dans ces fosses ; vous avez utilisé un cercueil à fond mobile et mis les corps dans la terre sans cercueil. Des enfants vivantes ont été portées au cimetière et enterrées : les hommes chargés des enterrements ont entendu ces enfants appeler leur mère. Je bondis : c'est faux, ce sont des calomnies, j'ai toujours vu par moi-même les enfants mortes ; du reste le cercueil était porté à la chapelle et le lendemain après la messe transporté au cimetière ; cette invention ne tient pas à l'examen. L'interprète louvoie : mais peut-être l'enfant était-elle en mort apparente. Je réponds : il n'y a pas pour les bébés de cas de catalepsie ; quand un enfant est mort, il ne revient pas à la vie ; tous les médecins pourront vous le dire. — Etes-vous médecin ? — Non, mais j'ai fait mes études d'infirmière et soigné quantité de malades sous la direction de savants docteurs, tandis que vous ne connaissez rien sur ce sujet. — Passons, dit le juge, mais les grandes fosses vous ne pouvez nier. — C'est vrai, chaque année nous faisons creuser une fosse au commencement de l'hiver, car le sol, gelant profondément, il eut été impossible d'enterrer les enfants pendant plusieurs mois ; de même le cercueil à fond mobile nous a

été donné pendant l'occupation japonaise, comme à tous les hôpitaux et œuvres de bienfaisance, puisqu'il n'y avait plus de bois pour faire des cercueils individuels. — Cette discussion est longue, mes genoux fléchissent. — Allez-vous adosser au mur, me crie le juge, vous avez à répondre encore à plusieurs questions. — Pourquoi avez-vous donné une chambre du *Jenn T'se T'ang* à M. Huysmans ? — Je réponds : M. Huysmans était notre aumônier, il avait demandé une petite pièce pour mettre les caisses des Pères Lazaristes qui étaient partis ou décédés. Ces caisses contenaient des livres et des vêtements. — Savez-vous que dans ces caisses on a trouvé des explosifs ? — Des explosifs dans une maison comme le *Jenn T'se T'ang*, ce serait de la folie furieuse : je ne peux le croire. — Cela a été prouvé ; donc vous êtes responsable. — Je ne suis jamais entrée dans cette pièce ; M. Huysmans m'a assuré qu'il avait visité toutes les caisses, il a fermé cette chambre avec un cadenas de son choix. — Alors, vous dégagez votre responsabilité. — Complètement. — Autre chose : vous avez dit à un prêtre étranger et à un prêtre chinois que la 8^e armée avait des moyens spéciaux pour faire mourir la population. — Je n'ai jamais parlé de la 8^e armée, et d'abord je ne cause pas avec les prêtres, je n'en ai pas le temps. La 8^e armée a ses Généraux et autres chefs pour la commander ; c'est leur affaire ; la mienne était de m'occuper des enfants. — Je peux vous nommer ces prêtres ; voulez-vous savoir leur nom ? — Certainement, je suis curieuse de les apprendre. — Ce n'est pas nécessaire. Passons. — Je n'en peux plus et murmure : je vais tomber. — L'interprète m'entend et le juge crie : asseyez-vous par terre. — Je lui réponds : certes, non ; à mon âge on n'est plus souple, je ne pourrais plus me relever, il vous faudra venir à deux pour me mettre debout. — Alors, dit le juge, reprenez votre chaise et soyez convenable et obéissante. — Les heures passent ; vers une heure du matin le juge concit : aillez vous reposer et surtout réfléchissez, réfléchissez ; demain nous reprendrons toutes les questions non résolues. — Je suis brisée, et je me demande comment tout cela finira.

Le 9, le juge commence l'interrogatoire : Avez-vous réfléchi depuis hier, qu'avez-vous pensé cette nuit ? — Je réponds : oui, j'ai réfléchi et j'ai pensé que je ne sortirai jamais de vos mains ; alors j'ai fait mon sacrifice. — Oh ! mauvaise pensée, très mauvaise pensée, s'exclama l'interprète ; nous savons que vous n'avez pas peur de la mort, les communistes non plus, n'ont pas peur de la mort ; c'est la loi, tout homme doit mourir ; mais chacun a le devoir de conserver sa vie ; et vous, en votre qualité de chrétienne, vous avez doublement ce devoir ; de plus, vous avez un autre devoir, celui d'obéir à votre Supérieur qui vous appelle à Paris. Donc il vous faut recouvrer votre liberté, et cela dépend de votre bonne volonté ; si au lieu de toujours rouspéter comme vous le faites, si vous devenez obéissante, faisant des aveux complets, vous obtiendrez l'indulgence du Gouvernement populaire, votre punition sera moins sévère et sans trop tarder vous pourrez rentrer dans votre pays.

Le juge alors me présente une lettre et me dit : il y a quelqu'un à Pékin, un personnage sérieux et haut placé, qui s'intéresse vivement à vous et qui désire vous aider à recouvrer votre liberté ; il vous a écrit : devinez-vous qui est ce personnage ? — Certes, non. — Désirez-vous le savoir et lire cette

lettre ? — Sans doute. — Eh bien, c'est M. Tichit, le Supérieur des Lazaristes. Ce disant, le juge me tend la lettre. Je n'en reviens pas. M. Tichit est en prison depuis le 25 juillet et le bruit a couru qu'il avait beaucoup souffert. C'est bien émue que je parcours la lettre. M. Tichit en termes touchants me dit son désir de m'aider à sortir de prison et me conseille de faire des aveux complets. Suit un plan ; je lis avec attention et le juge reprenant la lettre conclut : vous savez que M. Tichit est un homme intelligent et sérieux, suivez ses conseils et son exemple ; il a fait des aveux complets, ainsi que M. Huysmans : tous deux seront traités avec indulgence. — Puis l'interrogatoire commence. Comment avez-vous nourri les enfants. — Réponse : les enfants au-dessus de sept ans avaient trois repas par jour ; le matin, soupe épaisse de millet ou de sorgho avec légumes salés ; à midi, sorgho blanc et haricots et un bol de légumes avec pâtes, et trois ou quatre fois par semaine viande ; de plus un *mento* (pain cuit à la vapeur). Le soir, à six heures, soupe de maïs avec lait. Les enfants au-dessous de sept ans et celles qui sont à l'infirmerie font cinq repas par jour. — L'interprète m'interrompt : vous mentez, jamais vous n'avez donné cinq repas par jour. — Depuis vingt-huit ans ces repas ont été toujours servis ; mais inutile d'insister.

Discussion sur les soins donnés aux malades. — Vos enfants n'ont pas été soignées dans leurs maladies. — Réponse : elles n'ont manqué ni de soins ni de médicaments coûteux, les meilleures spécialités m'étaient envoyées de France par une Sœur de ma connaissance. — Le juge m'arrête : c'est bien cela l'impérialisme, on vous faisait cadeau de médicaments au lieu de vous envoyer de l'argent pour nourrir les enfants ; de plus, un seul docteur n'était pas suffisant pour un si grand nombre d'enfants ; vous n'avez rien fait pour prévenir les maladies et les épidémies ? — Réponse : en plus du Docteur, nous avions pour le service des malades plusieurs infirmières diplômées ; et régulièrement les vaccinations et injections préventives contre la variole, le choléra, la fièvre typhoïde, le typhus, la diphtérie, étaient faites chaque année par le bureau de l'hygiène ; de même les désinfections et les pulvérisations de D.T.T. étaient faites chaque fois que cela était nécessaire par les soins du bureau de l'Hygiène. — Naturellement, crie le juge, vous avez laissé tout le soin et toutes les dépenses à l'Hygiène au lieu de faire les frais vous-même. Du reste, si vos enfants avaient été soignées, elles ne seraient pas mortes ! Vous, âgée de 74 ans, vous êtes en bonne santé ; comment vous êtes-vous traitée et soignée pour être si bien conservée, tandis que tant d'enfants sont mortes ; expliquez-vous. Pourquoi êtes-vous encore en vie ? — A cette question je ne réponds pas ; le juge exige : répondez : pourquoi êtes-vous encore en vie ? Il faut répondre : pourquoi je suis encore en vie, et parce que j'appartiens à une famille saine où il n'y a pas de mauvaises maladies ; tandis que les pauvres enfants qu'on nous suppliait de recevoir ou qu'on jetait à notre porte, étaient des enfants nés de parents syphilitiques, opiomanes, tuberculeux, dont les mères trop faibles n'ont pu donner qu'un sang appauvri, ou même ont succombé à la naissance de l'enfant. Ces enfants ont été apportés souvent dans un état de saleté révoltante, plein de vermine, de gale, de plaies. — Le juge et l'interprète frappent du poing sur la table, se lèvent et crient : taisez-vous, taisez-vous, vous insultez la Nation chinoise ; ce

n'est pas vrai ce que vous racontez : les enfants sont mortes parce que vous ne les avez pas soignées, pas nourries ; c'est votre cruauté, vos mauvais traitements qui les ont tuées. Allez réfléchir dans votre chambre, et ensuite il faudra avouer, autrement vous ne recouvrirez jamais votre liberté. — Je réponds : je le sais, mais je vous l'ai dit : j'ai fait mon sacrifice ; mais je vous demande de faire délivrer un billet de sortie de Chine à *Liou Teu Fang* ; son père et sa mère sont âgés et désirent la revoir ; moi je n'ai plus que des frères et des sœurs que j'aime beaucoup, mais ce n'est pas la même chose. — L'interprète m'arrête : ah ! vous avez des frères et des sœurs ? — Oui, deux frères et quatre sœurs. — Eh bien, ne seriez-vous pas heureuse de les revoir ? — Certainement, mais ce n'est pas possible. — Soyez raisonnable, allez vous reposer et demain, si vous faites des aveux sincères, nous finirons les interrogatoires.

Il est près de deux heures du matin ; la policière m'aide à traverser les cours couvertes de neige ; elle me console et me dit doucement : lâchez votre cœur, cela finira, et puis Dieu sait tout !

J'achève la nuit en réfléchissant à la lettre de M. Tichit et je cherche comment je peux concilier le devoir de dire la vérité et l'obligation de me reconnaître coupable. J'invoque les lumières du Saint-Esprit, et au matin je suis décidée. Je demande encre et papier aux gardiennes. C'est, dis-je, pour écrire au juge.

J'écris : « Je reconnais que depuis 1923 jusqu'en 1951 il a été reçus huit mille enfants au *Jenn T'se T'ang*, et que cinq mille cinq cents sont décédées.

« Comme Supérieure de l'orphelinat pendant ces vingt-huit ans, je me reconnais responsable de toutes les entrées et sorties.

« Je reconnais que la nourriture des enfants a été parfois insuffisante comme quantité et qualité et que leur santé en a souffert.

« Je reconnais que j'ai été exigeante pour le travail, l'ordre et la propreté.

« Je reconnais que j'ai longtemps suivi les anciennes coutumes chinoises au sujet des mariages, et que les orphelines n'ont pas été libres quant au choix de leur fiancé, qu'elles ne voyaient que la veille ou le jour même de leur mariage.

« Je reconnais que j'ai demandé au fiancé de fournir le trousseau, la couverture, les bijoux et autres accessoires, ou une somme couvrant ces frais et achats.

« Je reconnais que j'ai refusé aux enfants la liberté de sortir à volonté dans les rues et places de la ville, de lire les journaux et autres publications actuelles. »

Mes déclarations ainsi écrites, je les présente le même soir au juge ; il les regarde d'un coup d'œil et me dit : comment avez-vous eu la pensée de faire ces déclarations. — Réponse : mais c'est la lettre de M. Tichit qui m'en a donné l'idée. — Le juge mécontent dit : ce n'est pas M. Tichit qui doit faire votre *Tan Poe'* (vos aveux). — Alors, pourquoi m'avez-vous donné cette lettre ? — Continuons l'interrogatoire, dit le juge. Vous avez parlé à M. Huysmans de la guerre de Corée et des succès des Américains. — Réponse : la guerre de Corée, je ne m'en suis

jamais inquiétée ; et du reste je n'ai pas encore compris pourquoi Chinois et Américains se battent là-bas. Qui est-ce qui gagne, qui est-ce qui perd, je n'en sais rien. Est-ce que la guerre dure encore, est-elle terminée, c'est à vous de me renseigner. — Passons, dit le juge ; il y a encore d'autres explications à donner. — Qu'avez-vous fait pour le bien-être physique et le développement des enfants ? Y a-t-il des appareils de gymnastique dans les cours ? — Non, il y avait une glissoire, mais elle était à moitié pourrie ; on l'a enlevée et pas remplacée. — Y a-t-il au *Jenn T'se T'ang* des salles spéciales pour les bains des enfants ? — Les enfants se baignent dans les bassins de leur buanderie ; la crèche seule a une installation complète. — Avez-vous acheté des jeux pour les enfants ? — Non, je n'avais pas d'argent pour en acheter ; les petites avaient des jouets donnés par des bienfaiteurs. — Allez-vous reposer un moment, dit le juge, je vous ferai chercher plus tard :

A 10 heures je suis appelée. — Maintenant, dit le juge, en me montrant un énorme dossier, nous allons mettre tout cela en ordre ; et pour rappeler vos souvenirs, on va vous lire et traduire les interrogatoires de ces derniers jours, et vous les signerez. — Lecture et signatures achevées, le juge me présente une feuille de papier. Le relevé des interrogatoires, dit-il, ne suffit pas ; il faut que vous-même fassiez des déclarations écrites entièrement de votre main et il m'explique : écrivez les détails de fondation, fondateur, but, résultat. Notez le nombre d'entrées et surtout celui des décès, car cela prouve que le *Jenn T'se T'ang*, malgré son nom et son caractère religieux, a nui aux enfants chinoises. Spécifiez qu'un acte de donation a été exigé des parents, leur enlevant ainsi tout droit et toute possibilité de réclamation. — Je discute, je rédige, le juge corrige ; ensuite je signe et date. — Maintenant, une seconde feuille. Indiquez les causes des nombreux décès : insuffisance d'alimentation, manque de soins dans les maladies. Notez que celles qui ont vécu, sont de taille audessous de la moyenne et de développement tardif. Sous chaque déclaration il faut spécifier que vous êtes coupable et entièrement responsable. Dated et signez.

La soirée et une partie de la nuit se passe à discuter et à écrire ; mais les juges sont las ; ils ramassent les feuilles qu'ils devront traduire en chinois. — Demain, disent-ils, pas d'interrogatoire ; réfléchissez et examinez votre conscience ; après-demain nous continuerons.

J'ai donc une journée tranquille ; le chef de la prison vient m'encourager : « Ne craignez rien, votre affaire sera bientôt terminée et je vous l'assure : vous irez à Paris. » Dieu fasse qu'il soit bon prophète.

Le 12 on m'appelle, j'espère toujours que c'est pour la dernière fois. Le juge me remet encore un papier : « Aujourd'hui il s'agit de l'excès de travail imposé aux enfants. Ecrivez que les enfants dès leur 7^e année ont eu une tâche journalière. » Je proteste : les enfants de sept à dix ans ne savent rien faire ; elles apprennent si elles le désirent. — Discussion sans fin. — Vous allez recommencer à être entêtée, me crie le juge ; prenez garde. En fin de compte, il finit par comprendre que l'idée est absurde. — Bien, dit-il, mettez qu'à partir de dix ans chaque enfant reçoit sa part de travail et que si elle ne l'a pas achevée, elle doit la terminer pendant la récréation. Ajoutez que vous avez eu la

cruauté d'obliger une incurable, n'ayant qu'une main, à fournir sa part de travail, et que les enfants qui ont fait quelques fautes ont été punies de réclusion ; d'autres frappées avec une planchette. — J'arrête le juge : je n'ai jamais frappé personne. — Nous le savons, dit-il, mais une Sœur a avoué avoir frappé une enfant ; c'est vous qui êtes responsable.

« Ecrivez que l'on a fait mordre des enfants par des chiens. — C'est faux ; il est arrivé qu'un groupe de petites filles courant et criant ont excité un jeune chien, lequel a mordu deux enfants très légèrement ; mais jamais on a poussé les chiens, au contraire. Je peux écrire qu'un chien a mordu deux fillettes et que j'en suis responsable, n'ayant pas fait attacher les chiens durant la journée. — Ecrivez la manière inconvenable dont les enfants ont été enterrées, etc...

L'interprète en a assez. Il me dit : dépêchez-vous, j'ai déjà perdu tant de temps avec votre affaire ; demain nous achèverons.

Le 13, le juge m'avertit que je dois résumer tous les faits par lesquels j'ai privé les enfants de leur liberté : défense de sortir à volonté, de lire les journaux, les livres actuels. Surtout, dit-il, déclarez vos procédés au sujet des mariages. Vous avez multiplié ces mariages au moment de la libération, disant aux jeunes filles qu'elles avaient tout à redouter des communistes. — Je l'arrête : nous avons marié beaucoup d'enfants ces derniers mois, c'est vrai ; elles étaient en âge de se marier, très fortes, et demandaient à fonder une famille ; les Sœurs leur disaient que c'était bien, que nous serions plus tranquilles de les savoir dans des familles chrétiennes. — Passons, dit le juge. — Autre chose : vous avez marié une jeune fille avec un idiot, elle a dû divorcer. Vous avez donné en mariage une fille de dix-sept ans à un homme de soixante-quinze ans ! — Je proteste : vous dites des choses inconvenantes, dégoûtantes ; que ces mariés viennent se présenter, je les attends. Je peux seulement reconnaître que les jeunes filles n'ont pas été libres pour le choix du jeune homme et que j'ai demandé un trousseau ou la somme pour le préparer. J'écris, le juge corrige, je signe et date ; cela ne finit pas.

Enfin le juge déclare que tout ce qui concerne mes crimes est éclairci. Il vous reste, ajoute-t-il, à faire votre *Tan Pae'* (aveux). — Je suis atterrée : comment, mais voilà combien de jours que je ne fais que cela, tout est signé, daté, etc... — C'était une préparation pour vous aider. Demain, vous devez réunir tous ces aveux sur une seule feuille : soignez la rédaction, que ce soit en ordre. D'abord les renseignements, but, résultat, car sous prétexte de charité vous avez participé à l'impérialisme du Gouvernement français ; puis vos atteintes à la vie et au bien-être physique des enfants ; vos atteintes à leur liberté. Vous ferez ce travail dans votre chambre et vous nous le ferez parvenir pour que nous l'examinions minutieusement. Si nous en sommes satisfait, il n'y aura plus d'interrogatoires ; sinon, nous continuerons. Cependant, avant de vous retirer, dites-nous de suite et très clairement où vous avez caché votre or, vos lingots d'or et vos billets américains pendant l'occupation japonaise. Le juge hurle ces paroles, ses yeux flambent. — Je réponds : mes lingots d'or, mes billets américains, vous avez bien trouvé ; je vais vous expliquer l'état de ma fortune pendant l'occupation japonaise. Obligé d'acheter du grain pour nourrir toute la population du

Jenn T'se T'ang, je devais une grosse somme au marchand qui vint me réclamer un chèque ; mais je n'avais plus d'avance : que faire ? Force m'a été d'aller trouver le Directeur de la Banque et d'avouer mon cas. Je n'ai plus de provisions chez vous ; puis-je cependant vous demander de payer les chèques que nos fournisseurs vous présenteront ? Le Directeur surpris, réfléchit, puis consentit. Croyez-vous que si j'avais eu de l'or ou des billets américains, j'aurais agi ainsi ? Certes, non : c'est une honte de signer des chèques sans provisions. Si vous ne me croyez pas, allez consulter les registres de la Banque, c'est facile à vérifier. — Passons, dit le juge, ce détail ne fait pas partie du procès ; et il lève la séance.

Le 14, je prends courage, rédige de mon mieux tous mes aveux suivant le plan donné. En somme j'obéis au Supérieur des Lazaristes. Dieu me donnera sa lumière. C'est promptement rédigé, mes gardiennes n'en reviennent pas et emportent le fameux papier. Cependant j'ai été distraite, et j'ai oublié de reconnaître que j'ai brûlé les registres. Je rédige, et la policière emporte la nouvelle note.

Dans la soirée, j'entends mes deux gardiennes s'entretenir de mon affaire ; je ne saisis pas les phrases, mais je comprends qu'elles ne sont pas contentes ; j'en conclus que les juges ne sont pas satisfaits. Qu'ai-je omis ? La nuit durant je prie et je cherche. J'y suis, souvent le juge m'a reproché d'être restée si longtemps Supérieure du *Jenn T'se T'ang*. Alors dès le matin du 15 je prends ma plume et j'écris : après mûre réflexion, je me suis rendue compte que ma plus grande erreur a été de rester si longtemps Supérieure de l'Orphelinat du *Jenn T'se T'ang*. Puisque je n'avais ni l'intelligence, ni la capacité, ni les ressources nécessaires pour mener à bien cette œuvre, je n'avais qu'à y renoncer, quitter la Chine et retourner dans mon pays. De cette faute, ainsi que de toutes les autres je prie le Gouvernement populaire de m'excuser. J'accepte à l'avance la décision à mon égard, tout en comptant sur son indulgence, vu mon grand âge. J'envoie ce nouveau feuillet au Tribunal. Dans la journée, le visage de mes gardiennes est redevenu bienveillant : je vis d'espoir.

Le 16 février sera la grande journée : à 3 heures de l'après-midi, je suis appelée — Votre *Tan Pae'* n'est pas bien rédigé, dit le juge, il est confus, diffus. — Je m'exclame : et dire que j'ai pris le soin de supprimer toutes les circonstances atténuantes, parce que je sais que vous ne les aimez pas. Les juges se lèvent. — Que dites-vous, qu'entendez-vous par circonstances atténuantes ? — Mais, les circonstances qui diminuent et expliquent ou même suppriment la faute ; dans tous les procès les avocats les font valoir en faveur des accusés. — Les juges s'irritent, m'insultent. — Voyons, dis-je, laissons cela ; j'ai voulu dire que j'avais supprimé les explications.

Chaque alinéa est alors examiné, critiqué ; les juges biffent certains mots, ajoutent d'autres parties de phrases et me tendent les feuilles de papier. Recommencez votre *Tan Pae'* ici-même, suivant les recommandations que nous venons de vous faire.

A 5 heures, je rends les feuilles, les juges sortent et je rentre à la prison. A 6 heures un soldat vient me chercher ; la petite table et la chaise ont changé de place, elles sont dans

l'angle formé par le mur et l'estrade des juges. Ces personnages me disent : — Tout n'est pas parfait dans votre *Tan Pae'* ; vous n'avez pas compris, recommencez et faites attention à ceci, à cela. Asseyez-vous dans ce coin, voilà une nouvelle feuille, écrivez doucement. — Des photographes arrivent. — Continuez d'écrire, ordonne l'interprète. — Les éclairs du magnésium m'éblouissent ; une fois, deux fois, cela ne marche pas ; on recommence pendant que je continue d'écrire.

C'est fait, dit le juge, quand vous aurez fini, vous pourrez aller vous reposer. Dans une heure nous vous appellerons.

Il sort. L'interprète se trouve seul avec moi dans la salle. — Vous avez de la chance, me dit-il, de m'avoir pour interprète ; avec cette espèce de jeune homme vous n'en seriez jamais sortie. — Je réponds : c'est bien ce que je pensais, et je vous remercie.

Cette fois ma copie est finie ; l'interprète l'emporte ; il est 8 heures et je retourne à la prison. A 9 heures, les prisonnières s'étendent sur le Kan et s'endorment ; ce n'est qu'à 10 heures qu'on vient m'appeler. Ma gardienne m'accompagne ; elle est inquiète, car elle sent que je n'ai plus de force. Me voilà de nouveau au Tribunal ; le juge a tout un énorme dossier devant lui ; il sort une feuille blanche ornée d'une photographie et me la présente. — Reconnaissez-vous cette personne, me dit-il ? — Je vois une très vieille femme assise devant une table, vraiment je ne la connais pas : elle a certainement près de quatre-vingt-dix ans. — Non, dis-je au juge, je ne connais pas cette personne. — Mais si, reprend-il : regardez bien. J'examine non seulement la personne, mais la pièce ; je reconnais le Tribunal et la table : ah ! la vieille de quatre-vingt-dix ans c'est moi-même, je ne peux m'empêcher de sourire. — Voilà bien la différence entre Chinois et Européens, dit l'interprète ; une dame chinoise est ravie quand on lui dit qu'elle est vieille ; mais vous, cela vous déplaît. — Du tout, j'aime mieux être vieille que jeune, surtout en ce moment mais je ne pensais pas être si maigre et si ridée.

Voyons, dit le juge, écrivez au-dessous de la photographie : ceci est ma photographie prise pendant que j'écrivais mes aveux. Signez et datez. Voilà une autre photographie où vous êtes avec des incurables ; écrivez au-dessous : ceci est ma photographie prise pendant que je surveillais le travail des incurables. — Il faut d'abord écrire la phrase au brouillon, la présenter à l'interprète, puis la copier avec soin ; cela prend du temps. — Voilà aussi la photographie du cercueil à fond mobile ; il faut écrire une explication, signer et dater. — Puis le juge revient sur le *Tan Pae'*. — Je pense, dit-il, que cette fois il est bien rédigé, nous allons l'examiner avec soin, le traduire et ensuite ce sera le jugement ; mais votre procès est terminé quant aux interrogatoires. Cependant j'ai encore à vous demander quelques détails. — Vraiment cet homme est sans pitié ; je n'ai plus la force de parler. — Vous allez nous dire, clame le juge, où vous avez mis tout ce que vous avez sorti du *Jenn T'se T'ang* ?

Cette question me coupe la respiration. Ces gens nous ont tout volé, et ils demandent ce que nous avons emporté !

Je réponds : je ne comprends pas de quoi vous parlez. — Il répète : à qui avez-vous confié les caisses, les ballots, les fouritures que vous avez sorties du *Jenn T'se T'ang* ? — Je réponds :

mais quelles caisses ? Voulez-vous parler de ce que nous avons emporté quand nous avons quitté le *Jenn T'se T'ang*, *Liou Teu Fang* et moi-même, le 29 juin dernier ? Nous avions chacune une caisse et deux valises, qui ont été visitées en détail, au moment de notre départ, par les communistes, les employés et les enfants du *Jenn T'se T'ang*. La Police générale nous avait dit que nous avions le droit d'emporter nos objets personnels ; du reste les Sœurs chinoises restaient ainsi que les enfants ; donc nous tenions à tout leur laisser. — Il ne s'agit pas de vos effets personnels, dit le juge. — Alors, je vous répète : je ne comprends pas ; nous avons tout laissé au *Jenn T'se T'ang*. — Peu importe, reprend le juge : cette question est en dehors du procès. Encore une question : *Liou Teu Fang* était votre assistante au *Jenn T'se T'ang*, donc elle a travaillé avec vous et a une part de responsabilité, écrivez. — Je pense : ils veulent avoir une raison de l'expulser en même temps que moi ; j'écris : *Liou Teu Fang* a été mon Assistante pendant quatre ans. — Maintenant, dit le juge, tout est fini ; nous n'aurons plus que deux ou trois interrogatoires à vous faire subir.

Ces derniers mots me font l'effet d'un coup de massue ; la policière m'aide à quitter ma chaise et me soutient pour traverser toutes les cours pleines de neige ; les larmes m'étouffent, la respiration me manque. Ma pauvre gardienne est bien en peine ; il est près de 2 heures du matin, nous sommes donc au 17 février. L'effort de ces longues heures d'interrogatoire a été trop fort, je suffoque, c'est une crise du cœur ; vers 4 heures seulement un peu de détente ; mais je suis brisée. Les policières vont trouver les juges et leur font des reproches ; le chef de la prison me dispense de la réunion générale et m'envoie me reposer ; lui aussi ira dire au juge de cesser les séances qui me tuent. En effet, on me laisse deux jours de répit ; mais le 18, un soldat vient dans l'après-midi demander à la policière si je suis assez forte pour aller au Tribunal, et à 9 heures il vient me chercher. Le juge a changé de manière, il me fait dire par l'interprète de me reposer un instant, qu'il a le temps. Puis, très doucement, avec politesse, il me présente mon *Tan Pae'* écrit le 16. — Voyez, dit-il, nous avons été obligés de changer quelques mots ; mais, comme nous vous savons fatiguée, nous avons tout préparé : prenez votre temps pour copier, ne vous trompez pas. — La recommandation était à-propos : je me trompe en copiant ; ils ne s'impatientent pas, me font écrire en surcharge avec empreinte digitale. Avec beaucoup de peine, car je n'ai pas l'ombre de force, je finis mon travail et rends la feuille qui est lue avec attention et mise au dossier.

Alors, juge, interprète et secrétaire se lèvent : l'interprète solennellement prononce : votre procès est terminé, il ne reste qu'à faire passer le dossier dans les différents bureaux ; mais dès aujourd'hui nous sommes autorisés à vous déclarer de la part du Gouvernement qu'il vous accorde pardon de vos crimes. Dans quelques jours vous pourrez rejoindre *Liou Teu Fang* chez les Franciscaines et un peu plus tard vous pourrez rentrer dans votre pays. Comprenez-vous pour quelles raisons le Gouvernement use d'une telle indulgence à votre égard ? — Je pense que c'est à cause de mon grand âge. — C'est d'abord, reprend l'interprète, parce que vos aveux paraissent sincères ; puis à cause de votre âge, et enfin parce que nous sommes maintenant convaincus que vous avez une maladie de cœur. Je réponds :

oui. j'ai été très fatiguée. — Nous l'avons su ; mais rassurez-vous. l'air natal vous rendra la santé, un peu de force et vous pourrez vivre encore quelques bonnes années. L'interprète ajoute : croyez-vous maintenant que vous allez retrouver la liberté ? Je regarde l'interprète et je lui dis : Oui, maintenant je le crois et je remercie le Gouvernement populaire de son indulgence. La séance est terminée ; je reviens à la prison le cœur joyeux, pensant : ce n'est pas possible cette fois qu'ils me trompent ; dans trois jours je serai libre ! Merci, mon Dieu !

Trois jours, huit jours, dix jours passent : pas de nouvelles. J'interroge Siao Kou Tchang : vous m'avez assurée que mon affaire était terminée, et c'est toujours pareil. — Attendez, me dit-il, je vais m'informer. Il revient : votre dossier est considérable ; il doit être examiné dans chaque bureau de la Police Centrale ; cela avance ; dans une semaine vous partirez.

Deux semaines passent, Siao Kou Tchang est ennuyé ; il téléphone de nouveau et me donne une bonne nouvelle : tout est fini à la Police, mais vous êtes étrangère ; il faut que tout soit examiné au ministère des Affaires étrangères. Prenez patience. Je commence à comprendre : les belles paroles, les promesses du 19 février n'étaient que pour me rassurer, ménager mon cœur malade. Mon Dieu, que votre volonté soit faite !

Cependant, policières et policiers m'assurent que je partirai bientôt. Le Siao revient : soyez tranquille, j'ai téléphoné au Ministère et j'ai dit de hâter votre affaire. Croyez-moi : vous irez bientôt à Paris ; de là-bas, il faudra m'écrire. Je promets.

En attendant, je me sens de plus en plus fatiguée, sans force aucune.

Enfin, le 25 mars arrive ; je sens intérieurement qu'en cette belle fête de l'Annonciation, la Très Sainte Vierge viendra à mon aide ; j'ai l'âme joyeuse. La matinée se passe ; il faut à une heure et demie aller à une de ces réunions si pénibles ; j'ai le temps de dire un Rosaire pendant que le Siao parle. Je suis à peine de retour à la prison qu'il arrive triomphant ; je viens de téléphoner pour vous ; on m'a répondu que votre affaire était réglée ; vous allez partir.

Je n'ai pas grand préparatif à faire. Le 26 à 3 heures un soldat vient me chercher ; ce n'est pas au tribunal qu'il me conduit, mais dans une autre cour, dans une petite pièce. Deux officiels chinois sont là, tous deux ignorant le français ; je suis seule avec eux. Lentement, l'un d'eux prononce : le Gouvernement populaire a décidé que, vu vos crimes, vous n'étiez pas dignes de rester en Chine et que vous deviez partir immédiatement. Comprenez-vous ? — Certes, cette phrase chinoise me paraît aussi claire que pleine de promesses. — Oui, je comprends très bien. — Répétez. — Je dois quitter la Chine sans délai. — C'est cela ; alors écrivez à *Liou Teu Fang* seulement ce que je vous dicte : envoyez argent et liste des bagages. — Discussion sur la somme à demander : je dis un million de Jenn Ming, et on me renvoie dans la prison ; la policière revient cinq minutes plus tard et me fait corriger : il faut demander quatre millions de Jenn Ming.

Le 27, à 8 heures et demie du matin, on m'appelle ; je crois que c'est ma compagne qui vient me chercher. Du tout : la policière me conduit au tribunal.

C'est un Chinois que je ne connais pas, qui préside ; l'interprète et le secrétaire sont les mêmes. — On va vous lire votre jugement, dit l'interprète. Et d'une voix sèche et dure, le juge lit chaque paragraphe, immédiatement traduit par l'interprète. J'écoute debout, c'est assez long : d'abord, nom et titre de l'accusée, des accusateurs ; puis, en termes violents et inconvenants la liste de tous mes crimes ; suit la série des preuves de ces crimes, et enfin la sanction : quinze ans de prison pour servir d'exemple.

Je suis surprise. Mais le Président est déjà parti. L'interprète me fait approcher et me dit : cet officier de police vous a lu votre condamnation, mais nous, nous allons vous expulser immédiatement ; votre argent et toutes vos affaires sont arrivés ; allez chercher ce que vous avez à la prison, et je vous ferai accompagner à la gare.

C'est vite réglé ; ma gardienne va à la prison chercher couvertures et vêtements, on me rend tout ce qui m'avait été enlevé à l'arrivée, médailles, chapelet, montre, collet, cornette, etc., le portefeuille et son contenu. Je signe un reçu, les policières ramassent le tout dans une couverture. Au bureau des visas de départ, on me donne un *exit* ; la malle et les valises sont là ; l'interprète me fait compter l'argent envoyé par *Liou Teu Fang*, me fait signer des reçus, puis me remet mon passeport ainsi que les photographies et les papiers saisis dans ma chambre le jour de mon arrestation. Il me remet également le jugement, timbré du Tribunal des crimes.

Un policier fait charger les bagages sur un pousse-pousse ; me fait monter dans un autre et lui-même en bicyclette me conduit à la gare, prend mon billet, enregistre les bagages et me fait monter dans le train.

Arrivée à Tientsin, un policier me reçoit, prend mon passeport, mon bulletin de bagages et me fait traverser en pousse presque toute la ville de Tientsin. Je suis toujours vêtue en chinoise, longue robe ouatée, bonnet de laine, personne ne peut se douter que je suis une Fille de la Charité. Arrêt à la Police Centrale ; je dois remettre tout ce que j'ai dans mes poches et sacs à main, l'argent est compté. « C'est plus qu'il faut pour le voyage, dit un policier ; pensez à qui vous pourrez confier le surplus dans Tientsin. »

Puis on me conduit dans un couloir long et sombre, sur lequel s'ouvrent des portes de fer avec guichet étroit. Les grosses clés font jouer un cadenas et je dois entrer dans une petite pièce fort sombre et assez malpropre. La porte se referme ; il y a là une femme chinoise assez jeune, qui me parle aimablement ; c'est une prisonnière, elle est très contente d'avoir une compagne, pas de gardienne ; nous sommes libres de causer.

Tout d'abord, elle me rassure : vous n'avez pas de couvertures, j'en ai, nous partagerons, et comme il fait très froid la nuit, nous nous serrerons l'une contre l'autre, je vous réchaufferai. Arrive le repas du soir, millet et soupe aux choux ; le millet est plein de sable qui craque sous la dent. On doit s'étendre à 10 heures ; ma charitable compagne m'aide de son mieux ; elle me conte sa misère ; voilà près de deux mois qu'elle est en prison, parce que elle s'est disputée avec son mari, ce sont les

voisins qui ont porté plainte. Elle meurt d'ennui, toute seule, sortant seulement le dimanche pour aller dans une buanderie laver le linge des policiers, elle n'en peut plus de manger le millet et le pain de maïs. Quand je serai sortie de prison, me dit-elle, je n'en goûterai plus un seul grain. Elle connaît un peu la religion catholique et a eu l'occasion d'être aidée par nos Sœurs ; elle se tait pendant que je fais mes prières.

La nuit vient ; naturellement, je ne peux dormir et impossible de bouger jusqu'à 7 heures du matin. Par le judas, un soldat surveille de temps à autre. La journée du 28, celle du 29 sont bien longues. Le 30, un policier vient me chercher ; c'est pour régler mon compte et écrire un mot à la Supérieure des Franciscaines de Tientsin. Le policier m'avertit qu'il reste à mon avoir neuf cent mille Jen Ming ; donc, dit-il, écrivez : recevez neuf cent mille Jen Min, envoyez un reçu, signature ; nous ferons parvenir à la Supérieure. J'aperçois mon billet de passage pour le *Houpé*, bateau anglais.

Je n'ai pas de lunettes, mais deux chiffres m'apparaissent : 4 - 1. Si le bateau part le 1^{er} avril, je dois m'embarquer le 31 mars. Tout est réglé, je rentre dans la prison pleine d'espoir. La journée s'achève, le 31 se lève, les heures s'écoulent, c'est déjà tard, je commence à désespérer, peut-être ai-je mal vu ? Ma compagne me rassure ; enfin, au moment où on apporte le repas du soir, le policier vient me chercher.

Au bureau, on me remet mon billet pour le bateau, le reçu de Sœur Montana, cent dollars de Hongkong, mon portefeuille, on me fait vérifier mes bagages déjà placés dans une camionnette.

Trois policiers me font monter avec eux dans une Jeep, et en route pour le port. Il y a encore la visite de la douane, si longue et si fatigante, mais c'est le dernier ennui. Tous les voyageurs sont déjà sur le bateau, je suis la dernière ; les porteurs m'aident et entassent pêle-mêle livres et vêtements et emportent le tout dans la cabine qui m'est destinée. C'est une jolie cabine de première classe avec une seule couchette ; elle est marquée : *Inconnue*. De même, à la salle à manger, j'ai une table pour moi seule : *Inconnue* !

Quel *Deo Gratias* !... Quel *Magnificat* ! s'échappent de mon cœur ! ! !

Je suis libre ! ! !

Sœur Marguerite RAYMOND.

ANTOINE FIAT

SA VIE, SON AME, SA DOCTRINE

(Cf. *Annales*, t. 119-120, pp. 62-104 ; 326-355)

Chapitre XXVI

Les premiers pas dans la carrière de la Supériorité (Septembre-décembre 1878)

Avant de commencer l'étude du Supériorat de M. Fiat, rappelons que nous voulons surtout faire l'histoire de son âme, beaucoup plus que des événements auxquels il a participé. Nous voulons surtout faire connaître l'intérieur de M. Fiat, son intelligence, son cœur, sa volonté. Ses actions sont certainement belles, très belles, mais l'esprit qui anima ces actions est cent fois plus beau, et c'est ce que nous voulons faire connaître. Nous nous servirons pour cela de sa correspondance. C'est là que tout homme se montre sous son vrai jour, car ordinairement, il n'écrit pas pour la galerie, pour se faire admirer, ce fut le cas de M. Fiat : il écrivait pour encourager, pour réformer, pour redresser, pour consoler, au jour le jour, sans la pensée que ses lettres seraient publiées ; il voulait faire du bien à une âme, à chaque âme en particulier. Il ne cherchait pas un prix de l'Académie, il cherchait à plaire à Dieu. C'est sous cet aspect qu'il faut considérer ce que nous allons dire. Nous écrirons l'histoire d'une âme, d'une belle âme.

De plus, nous ferons remarquer que nous nous appuyons uniquement, sur ses circulaires et conférences, imprimées sous sa correction, et non pas sur des résumés de discours composés par des auditeurs quelconques ; il arrive quelquefois que ces résumés manifestent les pensées de celui qui écrit plutôt que celles de celui qui a parlé. Nous pensons en effet que si M. Fiat a eu des ennuis, avec certaines autorités ecclésiastiques, cela vient peut-être de ce qu'on lui a fait dire certaines paroles qu'il n'a pas prononcées ou qu'il a expliquées par ce qui précédait et suivait. On a dit d'un grand Saint dont nous avons conservé des discours, recueillis par ses disciples, qu'il a été trahi par les siens, parce que les prétendues idées qu'on lui prêtait dans ces discours, étaient en contradiction (certaines du moins) avec ce qu'il avait écrit lui-même de sa propre main, ou revu dans un texte imprimé. Je crains qu'il n'en ait été ainsi pour M. Fiat, et que certaines paroles lui aient été attribuées, qu'il n'a pas prononcées, ou qu'il a immédiatement rétractées ou expliquées.

En conséquence, nous déclarons que nous nous appuyons uniquement sur les lettres, les circulaires, les conférences imprimées et les confidences faites à nous par ce bon Père, et relativement à ces dernières, comme nous sommes faillibles, nous aussi, et comme la mémoire, mal servie par l'imagination, rouillée par la vieillesse, pourrait nous exposer à dire des choses inexacts, nous aurons soin de déclarer que nous le tenons du P. Fiat lui-même, le lecteur averti prendra alors ces affirmations *cum grano salis*. *His dictis*, suivons le vaillant coursier dans la carrière qu'il va parcourir pendant trente-six ans.

L'Assemblée générale est terminée. La fièvre que produisent toujours les assemblées est tombée. Un vénérable supérieur disait que saint Vincent avait une petite fièvre, une fièvre qu'il revenait périodiquement, fièvre quarte, et que la Compagnie avait, elle aussi, une fièvre qu'il revenait tous les six ans, une fièvre sexte, à l'époque des assemblées (on dirait maintenant une fièvre octave). Le P. Fiat me confiait un jour que chaque fois qu'il allait à Rome, il avait la fièvre dans l'appréhension de ce que lui dirait quelque cardinal, ou quelque secrétaire de Congrégation, ou quelque autre personnage, petit ou grand.

La fièvre de l'Assemblée, la *fièvre sexte*, est donc tombée. La Compagnie a retrouvé son état habituel. Le nouveau médecin qu'elle s'est donnée va travailler à la maintenir dans une bonne santé, à la préserver des maladies qui attaquent les compagnies comme les individus et à l'appliquer à son œuvre propre, dans l'esprit de saint Vincent : à faire ce que son Fondateur a enseigné et à aimer ce qu'il a aimé. Il aura à lutter contre des habitudes prises, autorisées même par la coutume ; sur lesquelles les Supérieurs avaient dû fermer les yeux, pour éviter un plus grand mal. Pendant la grande Révolution, il y avait eu une interruption assez longue de la vie commune, les confrères s'étaient habitués à une vie assez indépendante ; quand ils revinrent avec beaucoup de générosité, ils avaient de l'âge, il leur fut difficile de se remettre à toute la règle, à toutes les coutumes ; les Supérieurs généraux, le P. Etienne, en particulier, se rendirent compte de cet état d'esprit, ils rétablirent la régularité, petit à petit, par étapes, une chose après l'autre, laissant à leurs successeurs le soin de réformer ce qu'ils n'avaient pu achever. Quand M. Fiat fut élu Supérieur général, ce travail était très avancé, grâce à la sagesse, à la prudence de ses prédécesseurs. M. Fiat va continuer ; il ira doucement, il ne brusquera pas, il proposera, il invitera, il permettra temporairement, il reviendra à la charge, il citera surtout l'exemple et les paroles de saint Vincent, ce sera son *leit-motiv*, tout cela avec délicatesse, doigté, bonté, compassion.

Enfin, dernière remarque, la maison et les confrères qui vont bien, ne font pas parler d'eux, et n'ont pas de relations spéciales avec M. Fiat ; et, par la grâce de Dieu, c'était la grande majorité ; tandis que les provinces ou confrères qui souffrent de quelque maladie avaient des relations fréquentes avec le médecin spirituel, ce qui pouvait faire croire que la double famille était alors un peu hypothéquée, alors que ce n'était le fait que de quelques individualités. Mais il est bon d'en parler, parce que c'est avec ces malades que se montre l'habileté du médecin, la sagesse du chirurgien, la prudence du pharmacien. C'est par ces relations que nous pénétrons dans l'âme de M. Fiat, que nous verrons et apprécierons sa sagesse, sa bonté.

M. Fiat vient d'être nommé Supérieur général. Il s'applique de toute son âme à remplir son office le mieux qu'il peut selon l'esprit de saint Vincent. Il désire faire le plus de bien possible à ses fils et à ses filles. Ses premières lettres trahissent la fatigue. L'expression « *je suis débordé* » revient très souvent. Mais il a confiance en Dieu. « *Mon existence, écrit-il, et l'état de ma santé, ne me paraissent pas naturels ; si Dieu ne me soutenait, j'aurais dû succomber à la fatigue* ».

Dans presque toutes les lettres, il sollicite des prières pour bien remplir son nouvel office. M. Pémartin écrivait à cette époque : « *M. le Supérieur général fait excellente impression à tout le monde, l'esprit de saint Vincent revit en lui, il le fera, Dieu aidant, revivre dans les autres.* »

La situation religieuse ne s'améliorait pas en France, au contraire ; Gambetta parcourait le Lyonnais, le Dauphiné, en parlant « contre l'esprit vaticanesque, monastique, syllabique » et il disait que le péril social était dans cet esprit. « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ». tel était le mot d'ordre des ennemis de l'Eglise. M. Fiat allait voir la guerre à la religion, pendant tout son généralat ; guerre menée, comme on disait, sagement, patiemment, prudemment. Nous constaterons que M. Fiat, malgré des conseils venus de confrères haut placés, a supporté ces attaques sagement, patiemment, prudemment, et finalement a triomphé.

Le 11 octobre 1878, l'Eglise perd en France un de ses meilleurs défenseurs, Mgr Dupanloup, que Léon XIII proclama « la gloire de l'Eglise, la consolation du Saint-Siège ». M. Fiat lui avait écrit la veille, 10 octobre, pour le remercier des paroles pleines de bonté que l'évêque d'Orléans lui avait adressées, et pour se réjouir de voir que les mesures prises, concernant la maison d'Orléans, avaient mérité son approbation. Le Père Fiat disait combien il était touché de cette preuve de bienveillance et de confiance. Quelques jours plus tard, M. Fiat écrivait à Mgr Coullié, successeur de Mgr Dupanloup : « *Nous avons pris une vive part à l'immense douleur que ressent tout le diocèse d'Orléans par suite de la perte de l'illustre évêque qui vient de lui être enlevé. Nous unissons nos prières à celles de tous les cœurs reconnaissants, qui ne peuvent oublier le vaillant défenseur de toutes les bonnes causes.* » A ce propos, M. Fiat blâma un Supérieur de la Congrégation qui avait dit, dans une conférence aux Sœurs. « Un évêque vient de mourir, priez beaucoup pour lui, car Dieu a beaucoup à lui pardonner. » Cette parole avait été répétée par les Sœurs à des personnages étrangers à la Congrégation, et ils avaient trouvé ce langage peu convenable, et ils en avaient écrit à M. Fiat. Celui-ci communiqua ces faits au supérieur en question. Mais il terminait sa lettre par une réflexion très sage : « *Je vous écris ceci pour votre gouverne. Vous n'ignorez pas que l'indiscrétion ou l'exagération dénaturent souvent les choses.* »

Voyons maintenant M. Fiat dans ses rapports avec le nouveau Pape Léon XIII. D'abord, il écoute attentivement et suit docilement les paroles de vérité qui tombent de la chaire de Saint-Pierre. Léon XIII fit paraître à cette époque deux encycliques, « *Inscrutabili* » et « *Quod apostolici* », qui sont comme le programme de son Pontificat. Il y avait eu des attentats contre l'Empereur d'Allemagne, contre les Rois d'Italie et d'Espagne ; le Pape réprovoque le rationalisme, le socialisme, le communisme, le nihilisme. Il recommande de rétablir la foi dans l'enseignement, dans l'éducation de la jeunesse. Il recommande la philosophie scolastique. Il rappelle la dignité du mariage qui est un sacrement, et dont on fait un contrat purement civil, un concubinat légal. De là vient qu'il n'y a plus chez les enfants ni l'obéissance, ni le respect. Les liens de la charité domestique sont relâchés, les séparations fréquentes. On attaque le droit de

propriété, on s'efforce de ravir, pour en faire la propriété commune, ce qui a été acquis par légitime héritage, par le travail personnel, intellectuel, manuel, par l'économie. D'abominables traîtres tournent leurs armes contre les chefs des Gouvernements. On écarte Dieu de tout, des études, des universités, des collèges. On favorise la liberté de penser et d'agir. On excite les pauvres contre les riches. Le genre humain est presque arrivé à sa perte. » Le Pape condamne les sociétés secrètes. Il recommande l'obéissance aux Gouvernements, à moins qu'ils ne commandent quelque chose contre la loi divine. On ne peut pas s'insurger *proprio Marte*. Dieu punira les puissants. *Fortioribus fortior instat cruciatio*.

M. Fiat parlera souvent des encycliques pontificales : il les fera lire au réfectoire à Saint-Lazare, et il louera leur fermeté dans le fond, leur modération dans le ton, dans la forme et aussi leur excellent latin d'une pureté classique. Et quand il ira à Rome au début de 1879, il remerciera Léon XIII de cet enseignement lumineux. *Lumen in caelo*.

Quand Léon XIII n'était qu'évêque de Pérouse, on lui avait refusé les confrères qu'il avait demandés pour son séminaire ; dès qu'il fut devenu Pape, on s'empessa de lui accorder ce qu'il avait demandé en vain, autrefois.

A cette époque, M. Borgogno était Procureur près le Saint-Siège : agent de liaison entre le Pape et la Congrégation. En cette fin d'année 1878, plusieurs tractations eurent lieu par l'intermédiaire de M. Borgogno.

Le 15 septembre, les Filles de la Charité reçoivent le pouvoir de toucher les vases sacrés, quand elles sont sacristines.

On obtient des facultés de missionnaire apostolique pour les confrères destinés à la Chine. Nous en avons compté treize (en particulier MM. Sarthou, Coqset, Brugière, Bettembourg).

M. Fiat active la cause de nos martyrs de Chine. Il écrit à M. Borgogno : « On me dit qu'on ne comprend pas, à Rome, notre insouciance par rapport à la cause de nos vénérables martyrs ; vous savez pourtant combien elle nous tient à cœur. Que faire ? Les prélats qui en sont chargés désirent-ils quelque chose ? Que puis-je et que dois-je faire pour cela ? » Les évêques de Chine qui étaient venus à l'Assemblée, se trouvaient à Rome, M. Fiat leur écrit de s'entendre entre eux pour activer cette cause, et il écrit le 12 décembre à un évêque de Chine : « *Mgr Delaplace stimule le zèle des Romains.* »

M. Fiat s'occupe aussi de la division du Kiang-Si méridional et il propose pour le nouveau vicariat, MM. Adrien Rouger et Antoine Anot.

Il y avait alors un conflit entre les Carmes et nous, au sujet de l'imposition du Scapulaire du Mont-Carmel dans la ville de Paris. Les Carmes prétendaient que nous ne pouvions pas imposer leur scapulaire sans l'autorisation de leur provincial. M. Fiat écrit à M. Borgogno à ce sujet : « On me dit que les Carmes Chaussés sont plus faciles que les Déchaussés à accorder cette permission. » M. Fiat demande aussi une croix de Commandeur de Saint-Grégoire pour un pieux laïque, un médecin qui l'a prié de lui obtenir cette décoration.

Mais la demande qui l'occupe davantage est la question des droits des Vicaires et des Préfets apostoliques par rapport aux charges de Supérieur général et d'Assistant de la Congrégation, dont il avait été question à l'Assemblée générale.

M. Fiat avait encore des hésitations à ce sujet, comme on le voit par une lettre du 23 novembre 1878 adressée à M. Salvayre, Préfet apostolique de Constantinople : « Depuis l'Assemblée, on me suggère l'idée de ne pas faire examiner cette question maintenant ; il suffira, dit-on, de la proposer lors de la vacance du généralat, ou lorsque le Vicaire général s'adressera à Rome pour la convocation de l'Assemblée. J'y vois deux inconvénients : 1° C'est la demande et la promesse de porter au plus tôt cette question au Saint-Siège ; 2° c'est que la discussion de cette affaire pourrait retarder plus tard la convocation ou la tenue de l'Assemblée. Votre avis là-dessus. » On voit que M. Fiat agit avec prudence. Après s'être éclairé auprès des personnes compétentes, il se décida le 9 décembre à demander par les Vicaires apostoliques alors à Rome, et par M. Borgogno : « 1° si les Vicaires et les Préfets apostoliques jouissent de la voix passive dans les Assemblées générales ; 2° et dans l'affirmative, que faire si quelqu'un d'entre eux est élu. »

Nous verrons la réponse dans le chapitre suivant. Remarquons que, même dans ces lettres du P. Fiat, à caractère juridique, il s'y glisse toujours la note surnaturelle et aussi la plainte du petit nombre de vocations. « Epreuve, écrit-il, que nous avons peut-être méritée ». Il y eut quarante et un défunts en 1878 et six démissions de vœux (une France, une Espagne, une Italie, une Syrie, deux Etats-Unis).

M. Fiat s'occupe activement de la Maison-Mère. Il réorganise l'*Œuvre de la Sainte-Trinité*, pour le soulagement des âmes du Purgatoire. Il fait publier dans les *Annales* une notice très intéressante sur la fondatrice, Marie Pellerin, et il montre comment Dieu s'est servi d'un très faible instrument pour une œuvre très belle et très utile. Il confie la direction de cette œuvre à M. Terrasson, sous-assistant. Il existait à Saint-Lazare, une Association de Marie-Immaculée, érigée par l'autorité de l'archevêque de Paris, elle servait de lien de réunion pour les Enfants de Marie de Paris ; on y voyait à certains jours, particulièrement pendant la neuvaine de la Translation des Reliques de saint Vincent, et l'octave de la fête du 19 Juillet, des centaines d'Enfants de Marie qui remplissaient la chapelle de Saint-Lazare, se logeant partout, même dans les confessionnaux. Cette association avait été gratifiée de toutes les indulgences dont jouit la *Prima Primaria*. De plus, le Pape Léon XIII lui avait concédé une indulgence plénière pour le 19 juillet ou l'octave et une indulgence de sept ans pour la fête de la Translation ou son octave. Mais on avait émis quelques doutes, concernant cette confrérie parce que d'autres confréries en l'honneur de l'Immaculée-Conception étaient établies dans Paris, et que la condition de distance, fixée par Clément VIII, n'était pas observée. M. Fiat demanda à Léon XIII de faire une sanation pour le passé et une concession pour l'avenir, nonobstant le défaut de distance, Léon XIII l'accorda le 20 septembre 1878.

Il y eut aussi quelque difficulté au sujet de la statue de Marie Immaculée, érigée dans la chapelle des Sœurs. M. Chevalier, sous-directeur des Sœurs, en écrivit à M. Borgogno, Procureur près le Saint-Siège. La réponse fut envoyée, mais M. Pémartin constatait le 20 octobre que cette réponse a été égarée. Elle est peut-être dans les Archives de la Communauté. Nous ignorons de quoi il s'agit exactement. Nous verrons plus tard, les grosses difficultés qui furent soulevées à propos de la statue de la Vierge Puissante. Était-ce le commencement de ces difficultés ? Seul le texte égaré pourrait nous renseigner.

Pendant la période dont nous nous occupons, M. Fiat organise le Secrétariat. Il nomme définitivement M. Périchon, son secrétaire particulier. M. Pémartin travaille activement à des publications concernant la Congrégation, M. Fiat annonce que M. Pémartin est toujours à la recherche des lettres de saint Vincent, et qu'il ne tardera pas à publier le premier volume de sa correspondance. M. Pémartin s'occupait aussi des circulaires des Supérieurs généraux. M. Fiat écrivait à M. Terrasson alors au repos à Orléans : « *Je désire que l'air d'Orléans vous soit profitable. Si vous voulez vous occuper un peu, M. Pémartin vous enverra les pièces justificatives du deuxième volume des Circulaires, à revoir et à corriger. Je désire vivement pouvoir envoyer ce deuxième volume des Circulaires sans retard aux confrères.* » M. Fiat ajoutait dans cette même lettre : « *J'ai donné à faire à M. Bernard le travail dont vous me parlez.* » De quel travail s'agit-il ? Méditations pour les Filles de la Charité ? On désirait une nouvelle édition. S'agit-il au contraire des Enseignements de saint Vincent, pour la conduite des Filles de la Charité, que M. Terrasson avait publiés en 1873 et que l'on désirait compléter ou modifier sur quelques points ? Prière aux savants érudits d'élucider cette question.

M. Pémartin avait réuni en volume les articles parus dans les *Annales* sur M. Boré. Ce volume eut grand succès dans le public. On constatait, huit jours après sa parution, que trois cents exemplaires avaient été vendus. La santé de M. Pémartin n'était pas brillante. Tous les travaux du Secrétariat le fatiguaient et en décembre, on voit par ses lettres et par celles de M. Fiat, que M. Pémartin a la fièvre, qu'il garde le lit, qu'il est faible, qu'il n'est pas gaillard. La santé de M. Fiat, était meilleure, sans être parfaite. M. Pémartin constatait que la fatigue des commencements, avait été un peu rude et le poids lourd. « Mais, grâce à Dieu, ajoutait-il, il n'y a rien à craindre, M. le Supérieur va bien. »

Tout le monde réclamait des photos du nouveau Supérieur général, surtout les Sœurs. M. Fiat condescendit à ce désir, et dès le 28 octobre, M. Pierre Petit, envoyait les premières photos.

Une chose tenait à cœur à M. Fiat. Il avait vu avec peine M. Chinchon, écarté du grand Conseil, où M. Etienne l'avait appelé. En 1874 et en 1878, M. Chinchon faillit être Supérieur général, mais il ne fut pas même nommé Assistant, ni Admoniteur. D'autre part, plusieurs confrères, non des moindres, même des Assistants, ne désiraient pas qu'il restât directeur du Séminaire et des Etudes. Or, M. Fiat avait une grande estime et une profonde vénération pour M. Chinchon. Il songea donc à lui donner un poste digne de ses mérites, le poste d'Assistant de la Maison-Mère. La chose n'alla pas comme sur des rou-

lettres. Il fallut deux conseils pour que la diplomatie de M. Fiat triomphât de l'opposition. Après un match nul, le 13 septembre, il remporta la victoire le 23 septembre. La correspondance de M. Fiat, à cette époque, manifeste la joie qu'il eut d'avoir pu donner à son ancien Directeur cette marque d'estime, de confiance, et de reconnaissance. Il en parle dans toutes ses lettres : « *On est très heureux à la Maison-Mère d'avoir M. Chinchon pour Assistant* », écrit-il à M. Nicolas d'Angoulême. « *Le changement de M. Chinchon*, écrit-il à M. Doumerq, d'Alger, *ne m'a pas causé d'autre désagrément que la fièvre pendant quelques jours. Notre-Seigneur a tout arrangé à la satisfaction de tout le monde* ». Il écrit à M. Pereymond, de Saint-Flour, le 3 octobre : « *Nous avons installé hier M. Chinchon, à l'assistance. La mesure a été bien prise, vraiment je crois que le Bon Dieu est de mon côté* ». Il écrit à un confrère le 14 novembre : « *Ici tout le monde est bien satisfait de voir ce cher Directeur (M. Chinchon), occuper la place d'assistant. Les Sœurs sont enchantées d'avoir retrouvé leur confesseur* ». Enfin, dans sa circulaire, M. Fiat annoncera à toute la Compagnie (et par conséquent aux députés qui avaient écarté M. Chinchon, et qui s'étaient plaints de la manière dont il avait dirigé les jeunes gens) : *M. Chinchon qui, pendant plus de vingt-cinq ans avait dirigé, avec un dévouement si affectueux, nos séminaristes et nos étudiants, a bien voulu accepter l'office d'Assistant (de la Maison-Mère) devenu vacant par mon élection. Les nombreux confrères qui ont été formés par lui, seront heureux de le trouver à ce poste de confiance quand ils visiteront la Maison-Mère.* »

Le cœur de M. Fiat apparaît dans toute sa beauté dans cet acte de réhabilitation, imposé malgré des oppositions vives, et promulgué solennellement, non seulement dans ses lettres à des particuliers, mais encore dans un document destiné à toute la Compagnie.

Il fallait remplacer M. Chinchon comme Directeur du Séminaire. Le choix de M. Fiat et des Assistants, tomba sur un Missionnaire missionnant d'Algérie M. Alauzet. M. Fiat écrivait à cette époque que « *nos chers étudiants et séminaristes qui aimaient beaucoup M. Chinchon, m'ont bien édifié et consolé dans cette circonstance, M. Alauzet a été parfaitement agréé* ». On adjoignit à M. Alauzet, pour l'aider dans la direction de la jeunesse, MM. Vayssière et Rouvelet, à la place de M. Foing.

Mais le départ de M. Alauzet d'Alger, rencontrait en Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, un sérieux opposant. M. Fiat en triompha, comme Esther avait apaisé Assuérus. Il commença par prier, faire prier, et puis il se présenta humblement devant le terrible archevêque par la lettre suivante : « *Vous professez, je le sais, une grande estime pour M. Alauzet, je ne puis donc songer à le retirer d'Alger, sans penser à la peine que vous en éprouverez ; néanmoins, Monseigneur, je suis contraint par les circonstances de vous demander ce sacrifice. L'intérêt que Votre Grandeur veut bien porter à la double famille de Saint-Vincent, me fait espérer que vous approuverez le choix que j'ai fait de ce saint missionnaire pour la direction de nos novices. Dans ce nouveau poste, il pourra encore servir Votre Grandeur et votre diocèse en formant des missionnaires à son image.* » Mgr Lavigerie condescendit, il se rattrapa de par

ailleurs en obtenant un aumônier en plus pour une maison de Sœurs à Alger, comme nous le verrons plus loin.

Le corps professoral fut aussi renouvelé ; M. Schreiber, d'Allemagne, qui était professeur de dogme, fut envoyé en Abyssinie ; il fut remplacé par M. Gaillard. Il est à remarquer que pour professer la philosophie, on fit choix d'un prêtre qui était au Séminaire interne depuis cinq mois, M. Henri Douriez, né à Boulogne-sur-Mer, en 1847, entré dans la Compagnie le 17 avril 1878. Il faut noter qu'un confrère, bon théologien, travaille à rééditer Collet.

Constations que M. Fiat fut invité par les Pères Franciscains à fêter avec eux saint François d'Assise, le 4 octobre. Il accepta, et quelques jours après, il écrivait à M. Delarbre, d'Angoulême : *« J'ai diné le 4 chez les R.P. Franciscains, où votre frère m'a fait les honneurs de la table. »*

Le 8 octobre, veille de la retraite de la Maison-Mère, les étudiants et les séminaristes allèrent à Longpont avec M. Chinchon, assistant, et avec MM. les Directeurs. Le lendemain 9 octobre, fête de Saint-Denis, patron principal de l'archidiocèse de Paris, était le jour fixé, de temps immémorial pour commencer la retraite. Or, quelques jours auparavant, Mgr Maret, doyen du chapitre de Saint-Denis, avait invité le P. Fiat à venir en pèlerinage avec toute la Communauté, à l'insigne basilique de Saint-Denis. M. Fiat répondit, qu'il regrettait de ne pouvoir correspondre à une si honorable invitation, *« c'est ce jour-là même que nous entrons en retraite. »* La raison pouvait paraître peu appropriée, car c'était le soir seulement que nous entrions en retraite, et toute la journée du 9 se passait à la maison de campagne de Gentilly. M. Fiat ajoute une autre raison qui put étonner Mgr Maret : *« d'ailleurs, l'assistance de nos jeunes gens à ces fêtes solennelles et publiques se concilie difficilement avec nos traditions et peut apporter un certain déshonneur à l'esprit intérieur dont ils doivent faire une étude spéciale pendant leur probation. »*

M. Fiat ouvrit la retraite le 9 au soir, par une de ces instructions qui saisissait et ravissait tous les auditeurs et pendant huit jours, il reçut prêtres, étudiants, séminaristes, frères, avec son cœur paternel. Que de vocations ont été sauvées pendant cette retraite et pendant toutes celles de son Généralat par ces communications affectueuses. Autant il était bon, large, condescendant, dans ces colloques individuels, autant le soir dans les conférences, il était ferme, ardent ; dans la conférence, il rappelait les principes avec fermeté : *attingit a fine ad finem fortiter* ; dans l'entretien, seul à seul, il appliquait les principes suivant les tempéraments, *disponens omnia suaviter*.

Le règlement de la retraite était sévère ; on ne permettait aucune visite passive, aucune confession, même de Sœurs, excepté si quelqu'une partait pour l'étranger. M. Pémartin, lui-même Secrétaire général, invitant une Sœur à venir à Saint-Lazare pendant la retraite pour lui faire une communication de la part du Supérieur général, prenait la précaution de leur recommander de montrer sa lettre au frère portier parce que, disait-il, *« à cause de la retraite, il pourrait ne pas m'appeler. »*

Le 18 octobre, au soir, au retour de Gentilly, M. Fiat se

mit en retraite. Il avertit la Communauté que pendant les huit jours qui suivraient, tout en assistant aux exercices communs, il ne réciterait ni *Veni Sancte Spiritus*, ni *Benedicite*, et il se recommanda aux prières de tous. On l'engagea, à cette retraite et à d'autres, à se retirer à Gentilly ou dans une autre maison de confrères pour mieux faire sa retraite. Il s'y refusa toujours, alléguant qu'il ne pouvait être mieux qu'à Saint-Lazare, près des reliques de saint Vincent, qu'en dehors de là, il serait exposé à, bien des distractions, voyages, manquements au silence, visites mêmes ; qu'il devait le bon exemple à ses confrères, et mettre en pratique ce qu'il avait recommandé aux autres.

La porte de sa chambre était donc fermée pendant huit jours ; cependant la correspondance, tout en étant diminuée n'était pas interrompue. Il y a des affaires graves qui arrivent même pendant les retraites des Supérieurs généraux, et celui-ci ne doit pas, sous prétexte de sanctification personnelle, exposer les autres à périr. Tout alla à la dérive, sous le Pape saint Célestin, parce qu'il s'occupait plus de ses méditations que de son office de Pape. M. Fiat ne tomba pas dans ce défaut. Nous avons compté une centaine de lettres écrites ou signées par lui, pendant sa retraite de 1878. Citons deux ou trois passages où il fait mention de ses exercices spirituels : « *Quoique je sois en retraite, je ne veux pas laisser de vous écrire deux mots pour vous encourager. Votre vocation m'est plus chère que tout le reste et je ferai tout pour la sauver.* » A un autre, qui est un peu découragé : « *Je suis en retraite, mais vous n'êtes pas un profane pour moi. Je puis donc vous écrire deux mots pour vous dire tout le plaisir que m'a causé votre bonne lettre. Je suis heureux de vous avoir rendu la confiance et le bonheur. Mon ambition est de rendre tous mes confrères heureux dans l'observance des règles et dans l'accomplissement des devoirs de l'état.* » A M. Grand'homme, qui était jeune alors : « *Merci cher ami et cher enfant. Je suis en retraite, et néanmoins, je vous écris deux mots. Tous mes enfants me sont présents durant mes saints exercices.* »

Le petit Conseil a repris ses réunions du vendredi dès le 21 octobre. M. Fiat signe tous les procès-verbaux. Voici quelques-unes des décisions approuvées par le Supérieur général. Le frère Jacquelin s'est plaint que les peupliers de Gentilly nuisent à son jardin botanique. On coupera ceux qui gênent. M. Fiat tient beaucoup à la formation des postulants et des séminaristes frères coadjuteurs, quelques-uns voulaient les former dans les maisons particulières. M. Fiat veut que les postulants soient à la Maison-Mère, et non ailleurs « *car alors, écrira-t-il, on ne peut pas malgré la meilleure volonté, obtenir le même résultat qu'à la Maison-Mère. Ici, on s'occupe uniquement de cette formation, il y a l'exemple des autres, il y a la régularité des exercices, la différence des tempéraments avec qui ils travaillent brise et assouplit leur caractère.* » Notons que le 4 novembre, on décide de donner un franc par jour, au gardien de la chapelle. Un confrère réclamait le vendredi un plat de plus, car, disait-il, les jours gras, il y a deux plats de viande. M. Fiat approuve la décision du Conseil qui ne veut rien innover à ce sujet. On priera seulement le frère de la cuisine, d'augmenter ce jour-là, la portion de légumes. La décision plus spirituelle fut prise en ces jours au sujet des confé-

rences de cas de conscience. Nous avons vu que M. Fiat s'en était préoccupé à l'Assemblée générale, et avait fait voter le principe. Il avait envoyé à chaque maison de la compagnie un projet de règlement pour ces conférences, en priant de le renvoyer avec observation. Il écrit en particulier à M. Maller, Visiteur d'Espagne : « *Je vous serais bien reconnaissant si vous vouliez avoir la bonté de m'envoyer le règlement des cas de conscience. Soyez assez bon pour me dire quelle est la pratique que vous suivez.* » Ce fut le 11 novembre que la Maison-Mère commença la discussion des cas de conscience. En annonçant cette nouvelle à M. Souchon de La Rochelle, M. Fiat disait : « *Il est juste que nous donnions l'exemple* ». Le premier cas de conscience concernait la communion « si les Supérieures de Communauté peuvent empêcher leurs compagnes de faire la communion ». A cette époque, en effet, on commençait à s'inquiéter de l'ingérence des Sœurs Servantes dans les affaires de conscience, confession, communion surtout. On constatait que quelques-unes s'arrogeaient, pour un rien, le droit d'empêcher leurs compagnes de communier.

Le 25 novembre, M. Fiat approuva que quelques-uns de nos frères fussent envoyés chaque jour à l'Hôpital Necker (alors tenu par les Sœurs). Comme plusieurs de ces frères étaient destinés aux Missions, on voulait les habituer aux pansements, aux soins des malades. Le même jour, M. Fiat, qui aimait beaucoup le secrétariat, le local et ses habitants, décida de faire des travaux dans la salle exigüe où travaillaient ses intimes. C'est alors qu'on perça une porte directement sur le corridor saint Vincent. Malgré tout, c'était encore petit, comparé au local de la procure générale. Plus tard, de nouveaux projets d'agrandissement seront formés et quelques-uns exécutés. Nous le verrons en son temps.

Pour entretenir la vie de famille entre les différentes catégories de la Maison-Mère, le grand Conseil décida, en décembre 1878, que les étudiants organiseraient dans leur salle de récréation trois séances récréatives et pieuses, une le 8 décembre, une le 15 août, et une à la fête patronale du Supérieur général. La chose fut communiquée au petit Conseil et le procureur local, homme pratique, demanda qui devait payer les frais de ces séances. Le petit Conseil eut compassion du procureur, et décida qu'on y pourvoirait par des collectes particulières.

Le 14 décembre, M. Fiat se montre préoccupé d'établir à la Maison-Mère, une bande de missionnaires missionnants pour évangéliser la banlieue de Paris, si chère à saint Vincent.

Extrayons de la correspondance de M. Fiat deux ou trois choses concernant la Maison-Mère. Il y avait un concierge à la porte du Cherche-Midi. Il y eut une ordination le 21 décembre ; elle fut faite par Mgr Delaplace. M. Fiat aime donner des nouvelles des étudiants et des séminaristes à ceux qui les ont connus et il le fait familièrement. « *Votre gros Gobaud va très bien, et je reporte un peu sur lui l'affection que Notre-Seigneur m'avait donnée pour vous, et que je vous conserve tout entière.* »

Terminons cette année 1878 de la Maison-Mère par cette petite perle. Un confrère se plaint au P. Fiat de n'avoir pas reçu de réponse à sa demande. Le bon Père répond : « *J'avais prié*

un de mes vénérables Assistants de vous répondre pour moi, il me dit qu'il n'y a plus pensé. »

M. Fiat aimait toujours la Maison-Mère, où il resta quarante-neuf ans, de 1866 à 1915. Quittons maintenant la Maison-Mère et voyons M. Fiat dans ses relations avec la France.

M. Fiat, comme M. Etienne, eut toujours grande dévotion pour les lieux où avait vécu saint Vincent. De même que Pouy a été le Berceau de saint Vincent, Folleville, le Berceau de la Congrégation de la Mission, aussi, Châtillon-les-Dombes peut être considéré comme le Berceau de la Compagnie des Filles de la Charité. Saint Vincent y a vécu en 1617. Le 1^{er} août de cette année, il prit possession le matin dans l'église de Buenans qui était alors l'église-mère et dont il ne reste plus rien. Le soir, il fut installé dans l'église Saint-André de Châtillon. Il logea d'abord chez Beynier, ministre protestant, puis chez Louis Goyent, chirurgien : la maison des prêtres, dits sociétaires ne faisait qu'une maison avec celle où logeait saint Vincent en 1617. Il institua la Confrérie de la Charité, source de la Compagnie des Filles de la Charité. On conserve encore le règlement original signé par saint Vincent. La maison habitée par saint Vincent existait encore. C'était un lieu cher à la famille de saint Vincent. M. Etienne fit un pèlerinage en 1856, à l'occasion de l'inauguration d'une statue du Saint sur la place publique qui est devant l'hôpital. M. Etienne fit un très beau panegyrique : « *Hic est fratrum amator. L'éloge de saint Vincent*, dit-il, *est comme un son harmonieux qui se répète d'écho en écho. Les statues qu'on élève aux personnages sont ordinairement comme le terme de leur carrière. Les statues des Saints au contraire indiquent un point de départ. Les sources des grands fleuves sortent de l'obscurité, d'un rocher. Le grand fleuve de la Compagnie des Filles de la Charité est sorti de la petite source de Châtillon. De Châtillon comme de Bethléem, on peut dire : tu es une petite ville, et cependant de toi est sorti l'astre radieux qui répand des rayons sur le monde entier. La petite confrérie de Châtillon est le point de départ d'une grande entreprise, le grain de sénévé qui a produit un grand arbre, la petite source qui a répandu des flots de charité. » Et le discours du P. Etienne se poursuit pendant des pages et des pages sur ce ton solennel que l'on aimait alors. La péroraison rappela les dernières paroles de saint Vincent quand il quitta la paroisse en 1617. « *Bonnes gens de Châtillon, quelque part que je sois, je ne vous oublierai jamais, je vous protégerai toujours.* » Et voici que la promesse se réalisait, même après la mort du Saint. M. Boré offrit une statue de saint Vincent qu'on voit dans une chapelle de l'église Saint-André. Or, en 1878, la maison habitée par notre bienheureux Père, était libre. Le maire et le curé l'offrirent au P. Fiat, pour y établir quelque œuvre de saint Vincent, par exemple dispensaire, orphelinat, école. M. Fiat fut tout heureux de cette offre. Il pria M. Dufour, visiteur de Lyon, de se rendre à Châtillon pour voir la maison, et s'informer des conditions dans lesquelles les Sœurs exerceraient leurs œuvres. Nous verrons dans les chapitres suivants, comment les Filles de la Charité s'établirent à Châtillon, et comment M. Fiat réalisa les promesses de saint Vincent, de faire toujours du bien à la chère paroisse de Châtillon-sur-Chalaronne.*

M. Fiat s'intéressa aussi à nos bienheureux. Il prépara à la chapelle de Saint-Lazare un beau tombeau pour les restes du vénérable Perboyre. Un prêtre de Vannes avait publié une notice sur M. Rogue. M. Fiat la fit venir pour la faire connaître aux confrères.

M. Fiat s'occupe d'abord des missions en France. Il augmente le nombre des ouvriers apostoliques dans les missions de Rennes et d'Orléans. « *Mon vœu, écrit-il, est qu'il y ait dans chacune de nos maisons assez de missionnaires pour qu'on y puisse suivre tous les exercices de la vie commune, et que les missions qui sont la première et principale fonction de notre institut soient partout mises en honneur.* »

Il n'aime pas beaucoup ce qu'on appelait les stations de Carême, et nous le voyons à cette époque, manifester le peu d'enthousiasme qu'il éprouve pour cette sorte de prédications. Cependant sur les instances qu'on lui fait, il permet à M. Sabatié, de prêcher le carême dans une paroisse de Marseille. M. Mellier, ancien Vicaire général, était retourné à sa maison d'Angers, qui était une maison de mission. Mais sa santé déclinait et il avait besoin de renfort. M. Fiat lui écrit : « *Dans le vif désir de vous procurer un missionnaire tel qu'il vous le faudrait, nous avons parcouru le catalogue, lu et relu, pesé et repesé tous les noms, et nous n'avons pas abouti jusqu'ici à vous trouver un missionnaire. Je vous serais reconnaissant de me dire, en toute simplicité si vous n'auriez pas quelque nom en vue, nous serions heureux de pouvoir vous satisfaire.* » Puisque nous parlons de M. Mellier, constatons avec quelle délicatesse respectueuse, M. Fiat lui écrit, très honoré, vénéré Père, respectable Père.

La maison d'Angers était pauvre, les missionnaires vivaient d'une façon fort chétive. M. Boré s'en était déjà préoccupé et il avait constitué une rente annuelle pour M. Mellier. Il lui avait laissé aussi par testament, une certaine somme. M. Fiat continue l'exemple de M. Boré : « *Mon intention est bien, lui écrit-il, que la Procure générale vous rembourse les frais, nous ne nous en tiendrons pas là, il n'est pas juste que vous tendiez la main, après avoir si bien servi la Congrégation. M. Mailly voudra bien vous fournir largement toutes les ressources nécessaires.* » Et M. Fiat termine sa lettre par ce gentil souhait : « *J'espère que vous donnerez à la Compagnie, beaucoup plus d'années de loyaux services que vous n'en avez promis à M. Etienne.* »

Parmi les maisons de missions auxquelles M. Fiat s'intéresse à cette époque, il y en avait une à laquelle était annexée une œuvre de miséricorde pour épileptiques, dont s'occupaient les Filles de la Charité. Missionnaires et Sœurs sont frères et sœurs, mais quelquefois vivent entre eux comme font frères et sœurs dans certaines familles. On s'aime bien, on cherche, tous, la gloire de Dieu et le bien des âmes, et cependant il y a des frotements, des heurts. C'était le cas de la Teppé. M. Dufour, visiteur de Lyon, avait demandé qu'on envoyât un commissaire extraordinaire. M. Fiat envoya M. Forestier, homme sage, esprit pondéré. Il écouta chacun et chacune. Il discerna la part d'exagération qui a souvent lieu dans les plaintes réciproques et il établit un *modus vivendi* très sage, qui fixait à chaque catégorie ce qu'elle avait à faire et à ne pas faire. Pour

la question du casuel, M. Fiat s'était montré très large. « *Mon désir, avait-il écrit, est que vous ne vous inquiétiez pas du casuel, et que vous vous comportiez comme à la Maison-Mère, où les aumôniers ne s'occupent que du service spirituel.* » Tout était donc bien réglé ; malheureusement, une autre visite eut lieu après, et opéra le changement d'une Sœur. Bien qu'on se soit abstenu de toute démarche qui aurait pu être prise pour une contre-visite, en réalité, on le prit un peu comme cela, et il fallut que M. Fiat rétablît la paix. Ce ne fut qu'un petit nuage ; le soleil revint grâce à la bonne volonté de tous.

Les grands séminaires de France n'eurent pas d'histoire sensationnelle pendant cette période. Les seules petites agitations concernaient la présence des directeurs aux offices de la cathédrale, le dimanche, et aux récréations et promenades des séminaristes. Pour la présence aux offices, il y avait divergence selon les diocèses. Ici tous les confrères s'y rendaient, là, un ou deux seulement. Quand un confrère était changé de maison, il était porté à établir une comparaison. Rien n'était fixé à ce sujet. M. Fiat recommande d'observer la coutume locale pour ne pas choquer Monseigneur, le clergé ou les fidèles. Pour ce qui est des récréations, M. Fiat rappelle que le *Directoire* suppose qu'il y a toujours au moins deux directeurs avec les séminaristes en récréation et en promenade et il avertit que plusieurs évêques se sont plaints à lui de l'inobservance de cet article du Règlement dans quelques séminaires. M. Fiat consulte à cette époque les supérieurs des Grands séminaires pour savoir quel ordo ils suivent, celui de la Congrégation, ou celui du diocèse. Nous n'avons pas trouvé de décision à ce sujet. Parmi les Supérieurs de Grands séminaires dont beaucoup étaient des « as », l'un d'eux commençait à briller. C'était M. Méout, qui venait de Kouba, et qui avait été nommé supérieur à Cahors. Il succédait au légendaire Père Gillot, qui était un des plus grands prédicateurs de la Congrégation, et qui faisait merveille, particulièrement dans les retraites sacerdotales. Mais il réussissait moins comme supérieur ; on avait décidé de le changer. Le P. Fiat se chargea d'attacher le grelot ; il le fit en une lettre qui est un petit chef-d'œuvre :

Monsieur et vénéré confrère,

J'ai à vous faire une ouverture aussi pénible pour mon cœur que pour le vôtre. Je vous le fais néanmoins, avec confiance, en vue du bien. Dieu vous a donné le talent de la parole et vous le faites valoir admirablement pour le bien des âmes et à l'honneur de la petite Compagnie, mais vous n'avez pas reçu au même degré le don de la conduite. Vous l'avez reconnu vous-même dans certaines circonstances puisque vous vous êtes demandé si vous ne feriez pas bien d'offrir votre démission au Supérieur. Mon Conseil est d'avis qu'il y a lieu de vous prier de donner suite à cette idée généreuse à cause de certaines réclamations qui me sont parvenues. M. Meillier serait heureux de vous recevoir dans sa maison, si cela vous était agréable, comme on me l'assure. Vous seriez là parfaitement libre de vous adonner uniquement au ministère de la chaire où vous avez tant de succès. Du reste, je vous laisse libre de choisir vous-même votre résidence. C'est la moindre des choses que je puisse faire pour reconnaître les immenses services que vous avez rendus. Mgr de Cahors, dont je connais l'estime pour

vous, a été prévenu de votre changement, et je l'ai prié de vouloir bien l'approuver. Fiat. »

On ne sait qu'admirer le plus dans cette lettre. M. Gillot entra pécinement dans les vues de M. Fiat. Il se démit de sa charge sans la moindre difficulté. Mais il le fit avec une originalité qui faillit tout troubler. Comme M. Fiat le laissait libre de choisir sa résidence, il choisit de rester à Cahors, comme simple confrère et il présenta lui-même son successeur, M. Méout, à l'évêque, aux vicaires généraux et aux autres personnages. Un autre que M. Méout aurait pu la trouver mauvaise et faire des difficultés de garder M. Gillot. Le prudent M. Méout, la sagesse incarnée, disait-on, — *du bon sens en barre*, disait M. Fiat, — ce saint homme accepta de garder M. Gillot et il m'a raconté lui-même que moyennant certains petits procédés et la grâce de Dieu, il fit bon ménage avec M. Gillot. Aussi le P. Fiat lui écrivait quelque temps après, *« C'est un bon commencement, j'ai la confiance que sous peu, avec des manières charitables, des prières et de la patience, vous obtiendrez davantage encore. Vous savez, pour le moins aussi bien que moi combien l'art de la conduite des âmes est difficile. »* Le bon M. Méout, s'il n'avait pas l'éloquence de M. Gillot, avait certainement le don de la conduite que celui-ci n'avait pas.

Après les grands séminaires, parlons des petits séminaires. Le bon P. Fiat n'aime pas qu'il y ait des femmes, même des religieuses, pour les divers offices des petits séminaires. Cependant, comme l'Assemblée générale n'a pas été aussi intranquillante que lui, il supporte, mais il cherche à réduire le plus possible les relations des Sœurs avec les Missionnaires. On voit par ses lettres à M. Gadrat, Visiteur de Provence, qu'il entre dans les moindres détails pour diminuer les points de contact. Par exemple, pour le petit Séminaire de Marseille. *« Je voudrais une grille, un guichet à la grille. Les Sœurs ne paraîtraient jamais, ni dans les dortoirs, ni dans les chambres. L'infirmier serait tout à côté du local des Sœurs. Il n'est pas nécessaire de leur confier le réfectoire. Elles se contenteraient de la cuisine, la lingerie, l'infirmierie. »* Il espère passer par Marseille, et s'y arrêter en revenant de Rome ; alors, il règlera tous les autres détails. Il écrit à Mgr Robert, évêque de Marseille, pour lui signaler les inconvénients de la présence des religieuses ; la nécessité de les mettre dans un local tout à fait distinct, de manière qu'on ne les voie jamais dans l'intérieur de la maison. Sa Grandeur est toute disposée à prendre les moyens qui seront jugés convenables. Il ajoute que des confrères venant de Rome, m'ont fait part de leurs pénibles remarques au sujet de la présence de ces religieuses dans les corridors du Séminaire. Il n'y a pas que dans les séminaires que M. Fiat poursuit les femmes. En telle maison, il y a une cuisinière, M. Fiat demande qu'on prenne un cuisinier. Sur les difficultés que signale le Supérieur à propos de ce changement, M. Fiat accepte une combinaison. La cuisine sera dans le pavillon qui est à l'entrée de la maison et au moment du repas le portier transportera les plats dans la maison des confrères. M. Fiat était à cheval pour les relations entre Missionnaires et femmes. Il écrit à un frère de la Mission : *« J'ai appris avec peine que vos relations un peu trop intimes avec la domestique donnent des inquiétudes ; je veux bien croire que votre vertu n'est nullement*

exposée. Mais il y a la réputation. Vous n'êtes pas un simple domestique, vous êtes frère de la Mission ; vous devez tenir votre place, conserver votre dignité. La familiarité engendre le mépris. Je ne voudrais pas vous changer, j'y serais pourtant contraint, si vous ne changez pas de conduite. »

La pratique de la sainte pauvreté lui était aussi très chère. Ce sera sa dernière recommandation, quand il sera déposé. C'est déjà sa grande préoccupation au début de son gouvernement. Pour lui, l'amour de l'argent, la recherche de l'argent, *auri sacra fames*, est un des grands obstacles à la sanctification des Missionnaires. Or, à cette époque, un grand nombre d'entre eux avait alors la permission de garder leurs honoraires de messes. M. Fiat y voit un abus. Mais comment y remédier ? C'était une croyance un peu générale, que cette pratique était normale, nous le voyons par une lettre à M. Pereymond. « *Si M. Etienne vous a laissé vos honoraires de messe, parce qu'au moment où vous avez fait les vœux, vous croyiez comme les autres que chacun pouvait jouir librement de ses honoraires, dans ce cas, je respecte ce qu'il a fait et n'ai pas la prétention de faire mieux.* » M. Fiat cependant va réagir contre cette pratique. Il s'appuie sur les décrets des Assemblées générales. D'abord il déclare qu'il faut une permission du Supérieur général pour pouvoir conserver ses honoraires.

Vu la pratique de beaucoup, il se montrera large au début, pour accorder cette permission. Il déclarera ensuite que cette permission ne s'accordera que pour soulager les parents pauvres, et encore seulement les parents les plus proches. Il refuse pour cousins et cousines. Pour éviter qu'on recherche de gros honoraires, et qu'on tombe ainsi dans la cupidité de l'argent, qui est la racine de tous les maux, il réglemente qu'on donnera une somme fixe (300 francs en général par an) et que le confrère sera obligé de dire toutes les messes que lui fixera le Supérieur, y compris les messes pour nos défunts. Il déclare en outre que la permission susdite devra être renouvelée tous les ans. A un supérieur de grand séminaire qui s'étonne de cette restriction, il répond : « *Vous êtes surpris que j'ai déclaré qu'il fallait renouveler tous les ans les permissions concernant la pauvreté et vous ne voyez pas les motifs de cela. Je m'appuie : 1° sur le décret même de l'Assemblée de 1747 qui réprovoque les permissions générales de pauvreté et notamment celles de retenir et d'employer les honoraires de messes ; 2° sur la circulaire de M. Nozo (22 mai 1837) qui déclare que les permissions générales et sans limitation de temps n'étant autre chose qu'une dispense indéfinie du vœu de pauvreté doivent être regardées comme illicites ; 3° sur la pratique de la Compagnie de renouveler ses permissions tous les ans. L'Assemblée de 1829 a déclaré que, pour les provinces les plus éloignées, où il n'y avait pas encore de Visiteur, on pouvait donner des permissions pour deux ans, mais pas au-delà.* »

M. Fiat accorde la permission très volontiers quand il y a des raisons. C'est ainsi qu'il accorde à M. Hurier de garder ses honoraires en ajoutant : « *Si vous saviez combien je suis heureux de vous faire plaisir !* » Notons dans cette lettre, une petite distraction. Il dit à M. Hurier : *Ma très chère Sœur*. Quand il ne voit pas de raison suffisante, il refuse. « *Vous n'y pensez pas, cela ne s'accorde que pour venir en aide à ses parents les*

plus proches. » Le bon Père ajoute un petit post-scriptum : *« Je veux cependant vous plaire plaisir. Je vous envoie 20 fr. »*. Nous ignorons la réaction du confrère quand il reçut cette petite douchette (20 francs, au lieu des honoraires de trois cent soixante-cinq messes !) M. Fiat tient aussi fermement aux ordonnances de M. Etienne et de M. Boré, qui, pour assurer la dignité et la liberté du ministère des Missionnaires auprès des Sœurs, leur défend de recevoir *quodcumque munus, ntuiiu vel occasione functionum ipsis oblatum, sive proprio usui sive operibus piis, sive missionariorum domibus destinandum*. Nous n'avons trouvé en cette période qu'une seule permission de ce genre accordée et la lettre se termine ainsi *« mais pour cette fois seulement »*.

La réglementation de M. Fiat au sujet de la confession des nôtres, a bouleversé les idées de plusieurs, pour ne pas dire de beaucoup. Un confrère qui n'est pas nommé, mais que M. Fiat a en grande estime pour sa vertu, sa science, ses talents, lui a envoyé une dissertation diamétralement opposée aux ordonnances de M. Fiat. Le bon Père déclare qu'il a lu et relu cette dissertation, que les arguments en sont présentés avec art et force, et cependant dit-il : *« Je persiste dans mon sentiment : 1° nous sommes exempts d'après le bref d'Alexandre VII qui a été accepté par saint Vincent et par la Compagnie sans aucune restriction ; 2° nous ne sommes pas cependant religieux, malgré les vœux, malgré l'exemption ; 3° vous attachez trop d'importance au texte matériel de nos règles. Elles ont été imprimées avant le bref d'Alexandre VII. Saint Vincent ne pouvait plus rien changer à ce texte qui avait été approuvé par l'archevêque de Paris et enregistré au Parlement. »*

Pour ce qui concerne les voyages dans la famille, la nomination de M. Fiat et la connaissance que l'on a de ses idées à ce sujet, a diminué le nombre des demandes. M. Fiat accorde cependant quelquefois, surtout quand la question de santé s'en mêle. Il autorise un confrère à aller respirer l'air natal, il est heureux d'accorder du repos à un autre, et il l'autorise à aller le prendre dans sa famille. Nous n'avons trouvé que trois permissions à cet égard. Quand il refuse, il rappelle l'Assemblée. *« Ma circulaire vous donne la raison de mon refus, qui m'est plus pénible qu'il ne le sera à vous-même. Vos parents pourront aller vous voir. »* Notons que M. Fiat refuse à M. Lacerenne, d'aller bénir le mariage d'un capitaine. Cette permission avait été sollicitée, non par M. Lacerenne, mais par le capitaine.

M. Fiat est très enjoué dans ses lettres surtout quand il s'adresse à un Auvergnat ou à un confrère placé en Auvergne. *« Vous êtes devenu un véritable Auvergnat, écrit-il à M. Dubois, il faut bien que je vous le pardonne, puisque j'en suis un pur sang. S'il m'était loisible de vous faire tout le bien que je vous désire, je vous accablerais sous le poids de mes largesses. mais un Auvergnat y regarde à deux fois ; il faut qu'il concilie toutes choses. En conséquence, vous vous contenterez de 200 francs. »* A M. Saliège, qui lui a demandé des étrennes : *« Votre simplicité d'enfant me plaît beaucoup, cela ne sent pas mal l'Auvergnat ; c'est, il est vrai, l'époque des étrennes, mais quand on n'a rien, on n'en donne pas. Je ne puis que faire des vœux. »* Mais en relisant sa lettre, il éprouve un remords, et il termine

par un geste gracieux : *« Je vous envoie tout de même 100 francs. »*

M. Fiat aime bien les Auvergnats. Mais son amour ne l'aveugle pas et il sait parler fermement, même en badinant un peu. *« Les nuages qui ont plané pendant quelque temps sur votre maison avaient assombri certaines figures : la vôtre m'était représentée d'une manière défectueuse. En qualité de compatriote et de condisciple, je vous veux irréprochable, et je désire qu'au milieu de ces ombres, votre figure soit toute resplendissante de beauté par la pratique de la vertu. Allons, mon cher monsieur N..., ce n'est pas le Très Honoré Père, c'est M. Fiat qui vous prie de laisser de côté tout ce qui serait de nature à entretenir la division ; on m'avait proposé votre changement comme moyen de rétablir la paix. J'ai pensé au contraire, que vous voudrez bien m'aider à la rétablir. Vous nous prouverez que je vous connais bien. Votre honneur et le mien sont engagés. Donnez-moi votre parole d'Auvergnat, ou si vous l'aimez mieux, d'enfant de Saint-Vincent, et tout sera fini. »* Nous n'avons pas retrouvé la réponse du confrère. Nous savons seulement que six jours après la lettre citée plus haut, M. Fiat lui en envoyait une seconde dont nous extrayons la phrase suivante : *« Allons donc, mon cher compatriote, les Auvergnats ne parlent pas si vite, en général. »* A un confrère qu'il place en Auvergne : *« Ce n'est pas l'étranger, quoiqu'on dise, vous restez en France. »*

S'il aime l'Auvergne, M. Fiat aime aussi Montpellier où il a été professeur : *« Je n'oublie pas les jours que nous avons passés ensemble à Montpellier. Je vous conserve comme à tous les confrères avec qui j'y ai vécu une place toute spéciale en mon cœur. »* Parmi les confrères, il y en a un qui a une place de choix dans sa tête et dans son cœur. *« C'est le bon père Corby que j'aime et vénère, il le mérite bien. »* A un confrère, placé à Montpellier, il écrit : *« Il y a de si beaux exemples à imiter. Vous allez y devenir un saint. Vous verrez que les enfants de Montpellier sont charmants et que bientôt vous les aimerez comme ceux de la Touraine. S'ils ont leurs petits défauts, comme partout, ils ont de bien belles qualités. »* Cependant, il ne répond pas toujours favorablement aux demandes qui lui viennent de Montpellier. M. Lobry, qui était alors le benjamin du corps professoral de Montpellier (petit séminaire) lui a demandé de l'aider pour un autel dédié à saint Vincent. *« Votre simplicité d'enfant me plait, lui répond-il ; j'admire votre naïveté. Je serais très heureux de vous être agréable, mais il me faudrait pour cela, des fonds que je n'ai pas. Si plus tard, je m'enrichis, je me ferai un plaisir de vous envoyer quelque chose ; pour le moment, je ne peux vous envoyer que l'expression de mes regrets. »* Il n'y a pas de post-scriptum à cette lettre. Aucun remords n'est venu ouvrir la bourse.

La correspondance de M. Fiat nous montre ainsi l'intérieur de son âme. Elle est éminemment révélatrice de ce qu'il était véritablement : un saint missionnaire, un saint supérieur.

Il ne craint pas de reprendre, de signaler les manquements. *« Vous avez déjà été changé de N... J'apprends que dans votre nouvelle maison, vous n'êtes pas obéissant ; allez demander pardon à votre supérieur, et lui promettre obéissance. Si de nou-*

velles plaintes m'arrivent, je serai obligé en conscience de prendre des mesures que vous trouverez sévères et qui ne seraient que trop méritées. » A un autre missionnaire, qui se plaignait de n'être pas utilisé selon ses talents, et qui demandait à être changé : *« Je ne puis pas vous changer. Vous n'avez pas réussi dans l'enseignement. En mission, on ne goûte pas votre manière de prêcher. Je regrette d'avoir à vous parler ainsi, mais c'est la vérité. Là où vous êtes, vous pouvez rendre quelques petits services. Restez-y. »*

A un confrère qui a contracté l'habitude de fumer, il écrit une lettre pressante pour l'engager à se défaire de cette habitude. Le confrère lui fait de belles promesses. M. Fiat le félicite. *« Je sais que vous êtes homme à parole d'honneur. »* Il engage le supérieur de ce confrère à l'aider à se corriger petit à petit.

Quand il s'agit de la vocation elle-même, M. Fiat redouble de zèle et de bonté. *« Je vous invite à venir à Paris, pour sauver votre vocation. Voulez-vous, mon cher et respectable confrère, après avoir travaillé toute votre vie dans la Congrégation, entreprendre à votre âge (soixante-cinq ans), la vie du ministère. A cette condition, il me semble que vous vous exposez à bien des misères et à bien des regrets. Venez donc ici, nous trouverons quelque chose pour vous. Je vous parle en père et en ami. Je vous supplie de vous rendre à mon conseil qui part d'un cœur qui vous est tout dévoué. »* Il termine sa lettre par cette phrase : *« Vénéré confrère, je prie Notre-Seigneur de vous conseiller lui-même. »*

A un autre confrère également tenté de quitter sa vocation : *« Si le courage vous manque absolument, mandez-le-moi. »* Il lui déclare qu'il va envoyer un commissaire dans sa maison. *« Je ne veux pas que vous soyez plus malheureux sous mon généralat que sous celui de M. Boré. »* Quand ses enfants vont bien, il est heureux. *« Votre ancien sous-directeur du Séminaire, n'a rien perdu de l'affection qu'il vous témoignait alors. Il me semble que Dieu a singulièrement agrandi mon pauvre cœur et m'a inspiré un immense désir d'être utile à tous les membres des deux familles. La place que vous avez dans mon affection vous assure un souvenir tout spécial dans mes prières. »* A un autre : *« Vous m'êtes trop cher depuis longtemps pour que je sois insensible au bonheur que vous goûtez dans la position où la divine Providence vous a placé. »* Au cher M. Ricciardelli qui débutait dans les œuvres et qui lui sera toujours très cher. *« Le respect qui éloigne, ne vaut pas l'affection qui rapproche. Un père est toujours heureux de voir ses enfants venir à lui avec confiance. C'est vous dire que votre silence ne m'était pas agréable et que votre lettre m'a réjoui avec son petit cachet d'originalité que je vous connais et qui ne me déplait pas. Je veux que vous sachiez que mon changement de position n'a pas changé mes dispositions à votre égard. »*

S'il est ainsi avec les jeunes, il est plein de respect avec les anciens. Il les traite avec toute sorte d'égards. Il écrit à M. Dazincourt : *« La bonne Sœur Saint-Jullien me demande que vous puissiez continuer à confesser les Sœurs. Ce n'est pas une autorisation que je vous donne, c'est une prière que je vous fais. »*

Quand il apprend un deuil dans la famille d'un confrère, il envoie immédiatement une lettre de condoléances, où il met tout son cœur.

Voyons maintenant les relations de M. Fiat avec les Sœurs de France. D'abord, il doit les consoler, car la persécution commence. On veut laïciser les hôpitaux. Les Sœurs étaient à Paris depuis des siècles, depuis saint Vincent. Elles soignaient les malades avec grand désintéressement, partout on vantait leur dévouement pour les malades. Maintenant, on les calomnie, on leur reproche leur ignorance, leur défaut d'instruction technique ; on les accuse d'enrichir leur Communauté, de ne pas obéir aux médecins, surtout de tourmenter les malades pour qu'ils se convertissent. Pour mieux comprendre la situation des Sœurs et les calomnies qu'on lance contre elles, on pourrait citer les passages de certains journaux, mais les accusations sont trop basses pour qu'on leur fasse l'honneur de les reproduire. Les esprits étaient montés. A Paris, le Conseil municipal, de plus en plus, est composé d'anticléricaux. Chaque année, il va laïciser plusieurs hôpitaux. En 1878, les Filles de la Charité sont expulsées de Laënnec. M. Fiat encourage les Sœurs en leur disant que tout ce qui arrive est permis par Dieu, que Dieu ne le permet que pour notre bien.

D'autre part, Dieu protège les Sœurs d'une façon merveilleuse. Douze jeunes Sœurs venaient de quitter le Séminaire pour se rendre à leur maison. A Châteauroux, la nuit, deux trains se rencontrèrent, choc épouvantable, des morts, des blessés. Les Sœurs se regardent, se tâtent le corps, les membres, aucune blessure. Seuls leurs sacs sont endommagés.

M. Fiat est en proie à tous les soucis de l'administration.

Dans un hôpital de la province, on a changé une Sœur. Ses compagnes, croyant que l'aumônier est pour quelque chose dans ce départ, le boudent. M. Fiat a écrit à l'évêque du lieu : « *Les difficultés survenues dans la maison des Filles de la Charité et l'intervention d'un vénérable ecclésiastique de votre ville épiscopale nous ont contraint de changer ma Sœur N... Ce changement a provoqué de nombreuses et importantes réclamations, en particulier du curé de la paroisse. Nous n'avons pas cru devoir revenir sur notre décision, d'autant que ce changement n'est nullement défavorable à la Sœur dont nous apprécions la vertu et ses longs services dans votre diocèse. Nous l'avons nommée supérieure dans une autre maison.* » Mais voici que M. Fiat reçoit une foule de lettres blâmant le changement ; on trouve ce départ très nuisible à l'œuvre. On affirme au P. Fiat que l'évêque désapprouve la mesure. M. Fiat veut en avoir le cœur net. Il écrit de nouveau à l'évêque : « *Veillez me fixer là-dessus.* » Il prie M. Dufour de calmer l'agitation. Il envoie M. Forestier faire une visite extraordinaire. Il proteste qu'en tout cela, il n'a agi qu'avec l'intention la plus droite. On lui fait remarquer que l'intention n'arrange pas les affaires, qu'il faut souvent de la patience. Le P. Fiat ne s'excuse pas derrière le Conseil de la Communauté qui l'a peut-être obligé de prendre cette mesure. Il fait comme si tout dépendait de lui. Il endosse la responsabilité et tous les ennuis qui ont suivi. Il est loyal, droit. Dans une autre circonstance, il m'avouait un jour qu'on lui avait fait faire *un pas de clerc*.

Dans une autre localité de la France, une Sœur avait été changée, et aussitôt ce départ provoqua une levée de boucliers. Même M. Dazincourt crut de son devoir d'intervenir. M. Fiat le remercia. « *J'ai découvert la calomnie, la Sœur revient.* »

M. Fiat prend occasion des lettres pour rappeler aux Sœurs, comme il a fait aux missionnaires, leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers elles-mêmes.

Dieu, *premier servi*. Le P. Boré avait imposé aux Sœurs l'obligation de faire la gémuflexion dans les églises. C'était alors l'usage que les femmes ne la faisaient pas sous prétexte que c'était contraire à la modestie, qu'en faisant la gémuflexion, elles s'exposaient à découvrir un peu le bas de leurs jambes (on était bien pudique alors, on l'est moins maintenant). Pour obéir à M. Boré, les Sœurs s'étaient donc mises à faire la gémuflexion. Mais plusieurs curés, jansénistes, sans doute, criaient au scandale. Que faire ? M. Fiat répond de s'abstenir de la gémuflexion si le curé y est opposé.

Plusieurs Sœurs travaillaient le dimanche à quelques travaux non obligatoires, travaux d'aiguille, etc., elles le faisaient en secret pour ne pas scandaliser. M. Fiat le leur défend.

Une Sœur se désolait de ce que son office auprès des petits enfants ne lui permettait pas de se préparer à la communion comme elle l'aurait voulu. « *Offrez au bon Dieu ce que vous faites et tout le temps que vous consacrez aux enfants, les soins que vous leur donnez, équivalent bien à une bonne prière et peuvent vous préparer à la sainte communion.* » La question des confesseurs est toujours à l'ordre du jour et le sera longtemps. M. Fiat n'aime pas qu'on se confesse à des religieux. Une mission était prêchée par des religieux dans la paroisse où étaient les Sœurs. La Supérieure interrogea M. Fiat sur ce qu'il faut permettre aux compagnes. M. Fiat rappelle d'abord les principes. « *Chaque Institut a sa fin particulière et pour l'obtenir un ensemble de moyens de sanctification qui constituent son esprit. Saint Vincent, inspiré de Dieu pour la fondation de votre Compagnie, a parfaitement déterminé quel doit être l'esprit d'une Fille de la Charité et nous devons bien prendre garde à tout ce qui pourrait altérer cet esprit ; c'est pourquoi, notre saint Fondateur redoutait pour les Filles de la Charité, la direction des Religieux. L'expérience confirme l'utilité de ces recommandations.* »

M. Fiat comprend cependant que ce serait un scandale si les Sœurs ne se confessaient pas aux missionnaires religieux, alors que tous les fidèles le font et que le curé s'abstient de confesser alors ; il entrebaille un peu la porte. « *J'autorise cependant celles qui le désirent à se confesser à ces Religieux.* » Mais il y met des restrictions. « *Elles pourront se confesser à celui que la Sœur Servante désignera et puis elles se borneront à une confession de leurs fautes, sans chercher auprès de ces religieux des conseils et une direction qu'elles ne doivent recevoir que des enfants de Saint-Vincent.* » Le bon Père Fiat empiétait un peu trop sur un domaine qui n'était pas le sien.

Si M. Fiat se défie des Religieux, il se défie aussi des prétendues révélations, et ici, M. Fiat est davantage dans l'esprit de l'Eglise. Une Sœur de Monsac est dite favorisée à ce sujet. M. Fiat lui écrit : « *Il faut ajouter peu d'importance aux révé-*

lations : 1° parce que le démon peut y mêler beaucoup de superstitions ; 2° parce que les révélations exposent quelquefois les âmes qui les reçoivent à s'amuser à ces choses, à avoir bonne opinion d'elles-mêmes. » La Sœur se sentait poussée à aller à l'église pendant son travail. « Je ne crois pas, lui écrit M. Fiat, que cette pensée soit du bon esprit, c'est le cas de vous rappeler que vous n'êtes pas une nonne, mais l'humble servante des pauvres, et qu'il faut savoir quitter Dieu pour Dieu, pour ses membres. Si Notre-Seigneur veut vous parler, il vous parlera bien pendant votre travail. Votre piété ne doit avoir rien de singulier. » Enfin, M. Fiat lui rappelle ce que Dieu demande d'elle avant tout : « Soyez une vraie mère pour vos filles plutôt qu'une supérieure et occupez-vous de leur santé et de leur avancement spirituel. » Tout cela est le langage du bon sens.

Dans une autre circonstance, la Sœur lui a dit que Notre-Seigneur était content des prières de la double famille et que ces prières obtenaient des grâces abondantes. M. Fiat a peur pour son humilité, pour celle de la Sœur, pour celle de la Compagnie ; et il dit en post-scriptum de sa lettre : « Je ne puis croire que l'esprit de Dieu attribue tant d'importance à la prière de la double famille de Saint-Vincent. Je vois en cela une illusion du diable. Il y a tant et de si saints Ordres qui prient mieux que nous dans l'Eglise de Dieu. » Il traite également de tentation, du démon, la pensée de quitter sa vocation pour mieux aimer Dieu, pour aller au Carmel.

Une Sœur a fait un vœu particulier, probablement d'entrer dans un Ordre religieux. M. Fiat lui écrit. « Vous êtes liée par un vœu plus ancien et meilleur, le vœu d'obéissance. Restez tranquille dans la situation que Dieu vous a faite et profitez pour votre avancement spirituel de la direction du bon Père Chinchon qui vous est rendue, dont la prudence et les autres qualités sont appréciées de ceux qui le connaissent. » Une autre Sœur a promis à Dieu toute sorte de pratiques et de prières qui peuvent la gêner dans l'accomplissement de son devoir d'état. « Laissez tout cela de côté, lui écrit le Père Fiat, contentez-vous de trois Pater, trois Ave, que vous récitez en travaillant, en allant et venant. » Les demandes de pèlerinage à Lourdes et ailleurs, ne lui sourient guère. Il aime mieux le pèlerinage à son office, à ses pauvres, à ses enfants, qui est un vrai pèlerinage, puisque Dieu est dans le pauvre. La bonne manière de servir Dieu consiste pour M. Fiat à rester dans sa vocation et à en bien remplir les devoirs.

Nous n'avons trouvé qu'une lettre de cette époque, où il ne retient pas la Sœur qui veut s'en aller. « Si vous ne voulez pas rester dans la Compagnie, les portes vous seront largement ouvertes. Si le bon Dieu vous veut ailleurs, nous ne cherchons pas à vous retenir malgré Lui, et malgré vous. » Il devait y avoir des raisons sérieuses pour un tel langage. La Sœur en question était peut-être une indésirable, dont le départ serait un grand bien.

Pour les rapports des Sœurs avec le prochain, les Supérieurs, les inférieurs, les égaux, M. Fiat est aussi net et toujours surnaturel. Remarquons qu'il n'y a jamais dans ses lettres, de ces expressions trop tendres, trop sensibles, qui sont de nature à faire beaucoup de mal à celles qui les reçoivent. Il recommande avec fermeté d'obéir aux Sœurs Servantes. « Lorsque votre Sœur Servante vous adresse quelques-uns de ces termes fâcheux que

vous m'indiquez, acceptez-les pour honorer Notre-Seigneur, qui a été si ignominieusement traité par les méchants. » Il défend aussi les Sœurs Servantes quand il se rend compte qu'elles sont jugées calomnieusement. Un missionnaire lui a parlé contre la Sœur Servante d'une grande maison. M. Fiat répond : « 1° que cette Sœur a toujours joui d'une très bonne réputation, partout où elle a passé ; 2° la maison se compose de têtes plus ou moins malades ; il ne faut pas ajouter foi à ce qu'on peut dire contre la Supérieure ; tout est inventé ou exagéré, ou mal interprété. » Et M. Fiat termine ainsi sa lettre : « Il serait fâcheux que l'on vous fît passer pour écouter trop facilement des esprits malades et pour les favoriser dans leur mécontentement. » Il encourage les Sœurs Servantes. « Votre position est difficile. J'espère que Dieu vous inspirera la sagesse et la force dont vous avez besoin. Votre maison est composée d'une manière exceptionnelle, plusieurs de ces bonnes Sœurs doivent avoir peine à maintenir leur esprit dans une tranquillité parfaite, il faut bien que vous écoutiez leurs doléances ; mais il est de la prudence de les soumettre au critérium du jugement. »

Cependant, quand il y a lieu, M. Fiat parle avec fermeté aux Sœurs Servantes. Sans doute, il y met les formes, il prend des gants, mais sous ces gants de velours, il y a une main de fer : *« Je suis loin de donner créance à toutes les plaintes que je reçois de la part des compagnes contre les Sœurs Servantes, sachant que celles-ci ne peuvent pas contenter tout le monde. Il est bon cependant que les Sœurs Servantes sachent ce que pensent leurs inférieures. Après tout, la supériorité ne rend pas impeccable. »* Ce qui précède peut être appelé : les précautions oratoires ; voici maintenant la douche. *« Eh bien, il m'est venu des plaintes, on dit que les Sœurs ne sont pas bien nourries, que vous n'êtes pas compatissante, etc... »* Après la douche, un petit rafraîchissement. *« Voyez devant Dieu si tout cela est vrai, si oui, tâchez de vous réformer ; si non, acceptez tout cela comme une croix mise sur vos épaules par Notre-Seigneur. »* L'histoire ne dit pas quelle a été la vie de la maison après cette douche, quelles ont été les relations de la Sœur Servante et de ses compagnes. Il faut supposer que tout a été pour le mieux dans le meilleur des mondes. Citons un autre exemple d'avertissement à la Sœur Servante. Celle-ci n'avait pas averti sa compagne que son frère était mort. Nous supposons, sans rien savoir de certain, que le frère était peut-être mort subitement ou dans des circonstances pénibles, etc... et que c'est pour cela que la Sœur Servante n'en a rien dit. Comme toujours l'avertissement de M. Fiat commence par un petit bonbon. *« Votre conduite a été inspirée par la charité ; vous avez agi prudemment puisque vous avez consulté. »* Voici maintenant la pillule. *« Il faut avouer que le mécontentement de votre compagne s'explique jusqu'à un certain point. Il y a un an que son frère est mort. On le lui cachait. Ignorant les circonstances pénibles de la mort de ce frère, elle ne peut comprendre votre bonté et votre délicatesse. Pardonnez son irritation. Travaillez doucement à la calmer et priez pour elle. »*

M. Fiat engage toujours les Sœurs Servantes à être bonnes et patientes, et ce qui est dit aux Sœurs Servantes, s'applique aux Premières d'office ; il prémunit contre la jalousie de métier. Il encourage les Sœurs à tenir bon dans leurs offices, malgré tous

les ennuis. « *Je demande pour vous, courage et patience ; que de bénédictions vous pourriez attirer sur nos deux familles en vous offrant à Notre-Seigneur comme une victime résignée, associée à son immolation du Calvaire ! En devenant l'épouse de Notre-Seigneur, vous lui avez promis de le suivre partout où il vous conduirait. Ne quittez pas la croix malgré Lui.* »

A une autre Sœur. « *On n'est nulle part aussi bien que là où la Providence nous a placés ; c'est le bon Dieu qui vous a assigné le poste que vous occupez ; il faut l'envisager à ce point de vue et vous le trouverez aimable, même avec ses ronces et ses épines. Vous pouvez dire à Dieu, c'est vous Seigneur qui m'avez engagée dans cette situation. C'est à vous à me donner les grâces dont j'ai besoin.* »

A une autre qui était ennuyée d'être toujours dans une crèche. « *Vous êtes l'ange visible de ces chers petits enfants tant aimés de Dieu, imitez l'obéissance et le dévouement des anges à l'égard des âmes qui leur sont confiées. Pour vaincre ces répugnances dans l'exercice de vos fonctions, en apparence humbles et basses, efforcez-vous par l'habitude de la présence de Dieu, d'imiter également les anges qui toujours contemplant la face de Dieu et demandez à notre Saint Fondateur, un peu de sa tendresse et de sa sollicitude, vraiment maternelle pour les enfants abandonnés.* »

Il écrit des lettres semblables aux Sœurs qui s'occupent des dames pensionnaires, des malades, des pauvres, des orphelines.

Le prochain, c'est non seulement les pauvres, c'est aussi la famille naturelle. Les Sœurs, comme les missionnaires, demandent la permission d'aller voir père, mère, frère, sœur, parents, amis et bienfaiteurs, selon l'expression employée autrefois dans les prônes de la messe paroissiale. Constatons cependant qu'il y en a moins que lorsque M. Fiat était Vicaire général. En principe M. Fiat refuse. Cependant, il accorde quelquefois. Le plus qu'il accorde, c'est de rester trois ou quatre jours. Quand cette visite coïncide avec une retraite, il permet de s'arrêter en route quelques heures. « *Je suis heureux d'avoir pu vous faire plaisir, ainsi qu'à vos bons parents, je suis heureux surtout du résultat excellent de votre voyage puisqu'il a contribué à vous affermir dans votre vocation.* »

Devoirs envers soi-même. La pauvreté lui tient grandement à cœur. Il est sévère pour le maniement des biens qui dépendent de l'administration. « *Je ne voudrais pas que vous preniez sur les économies du vestiaire puisque cet argent vient de l'administration.* » A une autre Sœur : « *Il ne me paraît pas prudent que vous employiez cet argent sans en parler à l'administration qui, si elle venait à le savoir, serait en droit de se plaindre de votre conduite. Vous n'êtes pas tenue à ce que vous ne pouvez pas faire, et quand même cet argent serait très bien employé, il vaut mieux ne pas vous en servir. L'administration recevant cet argent de votre main, approuvera votre délicatesse.* » Il parle à peu près de même pour les biens de Communauté : « *Je ne saurais vous autoriser à dépenser pour vos œuvres le reste de l'argent de la Communauté. Mes prédécesseurs ont pu croire cette permission nécessaire pour les commencements de votre maison, mais en la prorogeant indéfiniment nous entrerions dans une voie ruineuse. Si cependant un besoin urgent réclame une portion des modiques ressources de la Communauté, faites-le-moi*

savoir, en m'indiquant la somme qui vous serait nécessaire. »

M. Fiat a bon cœur. Il garde un souvenir reconnaissant d'un séjour à la Salvetat. « Je n'ai pas oublié les délicieuses journées que j'ai passées dans votre maison lorsque mes supérieurs m'ont envoyé chercher un peu de repos dans les montagnes de la Salvetat. En même temps que le corps goûtait le repos, la vue et l'expérience de votre charité faisaient goûter à mon âme, un vrai rafraîchissement. Je n'ai jamais ri de meilleur cœur que dans vos montagnes. Aujourd'hui, la charge que la Divine Providence m'a imposée ne me laisse plus de ces doux loisirs. » La lettre se termine par le petit post-scriptum suivant : « Avez-vous encore des écrevisses ? » Quand on lui envoie de petits ou de grands cadeaux, il remercie toujours avec un bon petit mot parti du cœur. A la Supérieure de Fontainebleau : « J'ai reçu hier la caisse de chasselas. Ils sont arrivés en très bon état. Aujourd'hui on nous en a servi à dîner, et je puis vous dire qu'ils sont à la hauteur de leur réputation. Pour moi, je les ai trouvés excellents. » M. Fiat aime les malades ; il va les voir quelquefois après dîner. Le 31 octobre, il annonce sa visite à la Sœur Gergonne, de Sainte-Marguerite : « Je me propose d'aller vous faire une visite, ce sera une vraie jouissance pour moi. »

Le 8 décembre de cette année 1878, M. Fiat donne aux Sœurs sa première conférence, inaugurant la série des conférences du 8 décembre et du 25 mars, vrai cours de théologie mariale qui mériterait d'être publié en un volume spécial. Cette première conférence a pour objet *le Cœur de Marie*. Il avait convoqué l'Assemblée pour la fête du Cœur très pur de Marie. Ce sera l'étoile de son généralat. M. Fiat prend pour texte : *Omnis gloria filiae regis ab intus*. La gloire de la Fille du Roi est à l'intérieur dans son cœur. Il montre que ce cœur a été très pur, très fervent, très humble, et il invite les Filles de la Charité à l'honorer et à l'imiter.

« 1. Cœur très pur. Notre cœur à nous est souvent souillé, dépouillé de la grâce, malade, étroit ; celui de Marie est pur, il est rempli de la grâce ; il est plein de santé, il est large, riche, immense. Vous vous réjouissez quelquefois, parce que vous chantez à ravir, parce que vous tournez admirablement une lettre, parce que vous faites une excellente cuisine, parce que vous savez bien conduire votre maison et vos compagnes. Tout cela est bon si votre cœur rapporte tout à Dieu, comme fit Marie par son Magnificat, mais si vous vous complaisez en cela, si votre cœur n'est pas pur, à quoi toutes ces qualités aboutissent-elles ? A une fumée de vaine gloire, à rien. Gouvernez donc votre cœur, comme il est dit de saint Vincent. *Gubernavit ad Dominum cor suum*. Ce gouvernement est aussi difficile que celui d'un royaume, il y faut de la diplomatie, de la vigilance, de la force. Veillez sur votre cœur, veillez sur ses affections, prenez garde ; on aime quelquefois ce qu'on ne doit pas aimer, ou bien on exclut de son amour ceux qu'on ne doit pas exclure ; on aime quelquefois d'un amour purement charnel, etc... Veillez sur les pensées de votre cœur. » Et M. Fiat prémunait les Sœurs contre les pensées oiseuses, les pensées bourbeuses, les pensées honteuses. Aimez la pureté du cœur et vous aurez pour ami le Roi des rois.

« 2. Le cœur de Marie est un cœur très fervent. Tout porte à croire que Marie a eu l'usage de la raison, dès le premier instant de son existence ; quoiqu'il en soit, elle se montra pleine de

ferveur, quand elle fit vœu de virginité, quand elle se proclama la servante du Seigneur, quand elle alla visiter sa cousine Elisabeth et qu'elle glorifia les perfections de Dieu par son Magnificat, quand elle servit le Seigneur pendant trente ans, quand elle l'assista au Calvaire, quand elle reçut le Saint Esprit à la Pentecôte, quand elle rendit son âme à Dieu. Toute sa vie, son cœur a été très fervent. Et le nôtre ? Quel est-il ? Les anciens disaient qu'il y avait un petit poisson appelé remora, qui arrête les vaisseaux ou retarde leur marche en s'accrochant à la poupe. J'ignore si ce poisson existe, mais ce qui est réel, c'est que nous avons tous notre remora, nos sens, nos passions, notre orgueil, notre avarice, notre luxure, notre jalousie, notre gourmandise, notre paresse, notre colère, qui arrête ou retarde le bateau de notre âme dans sa navigation vers le Ciel. Rendons notre cœur fervent par les exercices de la vie spirituelle, par l'oraison, la communion, par la vigilance sur notre cœur, par le soin que nous prendrons de le régler par des motifs surnaturels ; par le souvenir de la présence de Dieu, par les oraisons jaculatoires. Ne croyez pas que votre cœur soit fervent parce que vous servez les malades avec zèle selon votre humeur, parce que vous allez en tel lieu avec joie quand cela vous plaît, parce que vous obéissez promptement quand cela cadre avec vos idées ; parce que vous travaillez beaucoup, votre tempérament ne pouvant supporter de ne rien faire, parce que vous priez pour faire comme les autres. Votre cœur sera fervent si vous faites tout cela, non pour plaire aux hommes ou à vous, mais pour plaire à Dieu, à Jésus-Christ, à sa sainte Mère.

« 3. Le cœur de Marie est un cœur très humble. Marie a toujours été modeste, docile, soumise, résignée. Quand elle devient mère de Dieu, dignité au-dessus de toutes les dignités, elle s'appelle la servante du Seigneur. A la présentation de Notre-Seigneur, elle reste muette, elle fait l'étonnée. Or ne la voit pas à l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, on la voit au Calvaire. L'humilité réprime en nous l'amour désordonné de notre propre excellence ; elle nous contient dans les limites de ce que nous sommes ; elle nous empêche d'aspirer à des titres, à des charges, à des honneurs qui ne nous sont pas imposés par des Supérieurs majeurs. Elle nous fait rechercher et aimer la vie cachée, le mépris des hommes, notre propre abjection. Le souvenir de nos misères nous fait jeter un voile sur les défauts des autres ; l'humilité a trois degrés : nous mettre au-dessous : 1° de nos supérieurs ; 2° de nos égaux ; 3° de nos inférieurs. » Il faut lire dans le texte le développement très pieux, très onctueux, de ce résumé très sec.

Nous verrons par sa correspondance, comment il applique, dans les cas particuliers, la doctrine qu'il promulgue ici pour la Communauté en général. Retenons qu'il recommande toujours aux Sœurs Servantes la bonté pour leurs compagnes. Il sera bien mari un jour, quand on lui écrira que dans une province de Sœurs, il y a beaucoup de Supérieures mais peu de mères.

Voyons maintenant en particulier les différentes provinces de Missionnaires et de Sœurs. « Les confrères de la province d'Autriche, écrit M. Fiat, sont bien fervents, comme l'attestent les *quaesita* de leur province. Ils ont la consolation de voir leur ministère désiré par les populations. A Cilli, vingt-trois retraites pour hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles. Missions nom-

breuses et très suivies. A *Graz*, retraites pour toutes catégories, en particulier pour Frères des écoles, pour Conférences de Saint-Vincent de Paul, pour Dames du Bon Pasteur, Dames de la Charité, Enfants de Marie, Filles de la Charité. Une statue de Marie Immaculée a été élevée sur une place de la ville. Il y a près de deux mille associées de la Sainte-Agonie. A *Neudorf* (près de Vienne), on prêche aux prisonniers, aux repenties du Bon Pasteur. A *Vienne (Kaiser-Strasse)*, c'est une mission continuelle par les confessions innombrables ; par les catéchismes, par les retraites. De plus, on a donné seize missions dans les villages. On a bâti une belle église grâce à la générosité des fidèles ; les riches ont donné leurs bijoux, leurs bagues, leurs boucles d'oreilles ; les pauvres, les ouvriers, se sont privés de fumer, de prendre leur petit déjeuner, d'acheter des vêtements neufs. Le premier don a été une offrande de 75 centimes. » M. Fiat jubilait en apprenant ces détails et il félicitait le visiteur, M. Mungersdorff, ainsi que MM. Derler et Stoffer. Il rappelait délicatement à ce dernier qu'ils s'étaient connus à Saint-Lazare. M. Fiat se réjouissait d'apprendre que plusieurs prêtres étaient entrés cette année dans leur séminaire interne.

En Belgique, à *Gand*, M. Fiat dut intervenir pour une question financière. Il s'agissait de savoir à qui devait être attribuée une somme de 13.000 francs : aux Sœurs de la paroisse *Saint-Joseph*, ou à celles de la paroisse *Saint-Jean-Baptiste* ? Il semble que l'évêque de Gand, sur les rapports qu'on lui avait faits, avait attribué cette somme à la nouvelle maison (paroisse *Saint-Jean-Baptiste*). M. Fiat écrit à l'évêque : « *Le donateur me fait savoir que cette somme doit rester à la maison (paroisse Saint-Joseph), et non à la nouvelle maison. Il m'a fait savoir sa peine en apprenant ce qui a été fait, sans qu'on le consultât et contre son gré. Le mode d'accommodement semble donc bien simple, c'est que la maison Saint-Joseph rentre dans les fonds qui lui avaient été pris temporairement. Votre Grandeur verra sans doute que l'intention du donateur décide tout.* » La chose s'arrangea d'autant plus facilement qu'à quelque temps de là, le donateur fit une libéralité semblable pour la maison *Saint-Jean-Baptiste*.

« *La province d'Espagne*, écrivait M. Fiat, *m'a grandement consolé au début de mon généralat par les témoignages de dévouement et de filiale affection que plusieurs missionnaires se sont empressés de me faire parvenir.* » Il y avait alors à la tête de cette province, un homme remarquable, *M. Maller*, pour lequel M. Fiat professe une grande vénération. Nous avons vu que la Révolution avait dispersé un certain nombre de confrères qui vivaient chez eux, avec la permission de M. Etienne (Circulaire du 27 septembre 1873). L'Assemblée provinciale avait demandé qu'on les invitât à reprendre la vie commune, sous peine d'être chassés de la Congrégation. C'est ce que fit M. Fiat par une lettre circulaire du 25 octobre 1878, qui révoquait la circulaire du Père Etienne, du 27 septembre 1873 ; et qui ordonnait à tous les missionnaires de reprendre la vie commune sous peine, après trois mois écoulés, d'être considérés comme sortis. Un missionnaire avait été déposé de la supériorité. Il en éprouvait de la tristesse, il ne répondait plus aux lettres du visiteur ; il se plaignait de celui qu'on avait nommé à sa place. M. Fiat essaie de le consoler. « *Vous n'avez plus les soucis de la supériorité : quel*

bonheur ! Méprisez donc la vaine gloire ! Restez bien tranquille là où vous êtes. Pour parvenir au refrigerium de la vie éternelle, il faut ici bas passer par le feu et par l'eau. » Mentionnons que dans une belle lettre en latin, M. Fiat signe « *pauperculus sed amantissimus Antonius Fiat. Omnes et praesertim hispanos confratres amplector. Utinam liceat mihi visitare vos.* Dans une autre lettre, M. Fiat déclare que Dieu bénit visiblement la province d'Espagne par les nombreuses vocations qu'il leur envoie et par le succès extraordinaire qu'ils obtiennent dans les Missions. La Mère Kieffer était alors Visitatrice des Sœurs d'Espagne. M. Fiat trouve que le Conseil des Sœurs accepte trop d'immenses. Il conseille de diriger ailleurs toutes ces donations. *Une Révolution, dit-il, pourrait tirer bon parti de tous ces biens !*

En Espagne, il y avait une maison qui appartenait à la province de France, et qui était composée de Français : c'était l'église Saint-Louis. Elle dépendait de l'Ambassade de France, qui avait des droits sur la nomination du recteur. Or, il y avait des difficultés dans cette maison. Le supérieur M. Carles, ne relevait pas de l'Ambassade, les deux autres confrères au contraire M. Alvernhe, et Trémolet étaient reconnus et entretenus par l'Ambassade. Par suite de cette diversité de dépendance, M. Carles dépendait uniquement du Supérieur général, les deux autres dépendant du Supérieur général et de l'Ambassade ; il y avait de petits conflits de juridiction. M. Fiat s'imagina qu'il établirait la paix et l'harmonie en changeant M. Alvernhe, et il annonça ce changement à M. Carles. « *La situation de votre maison va complètement changer. M. Alvernhe ne fait plus partie de votre maison, il va avec Mgr Touvier, en Abyssinie.* » Le pauvre M. Fiat avait trop tôt chanté victoire. Il avait oublié que l'Ambassadeur de France avait son mot à dire. Quand M. Alvernhe alla faire ses adieux à Son Excellence l'Ambassadeur, celui-ci fut étonné, il soumit aussitôt le cas au ministre des Affaires étrangères de Paris et ce dernier manifesta à M. Fiat le désir de voir M. Alvernhe rester à Madrid. M. Fiat fit machine en arrière, et il maintint M. Alvernhe. Il écrivit au Ministre qu'il déférait à son désir et il fit connaître pourquoi il avait été question de ce changement. « *Mgr Touvier, évêque d'Abyssinie, sachant que M. Alvernhe était versé dans la connaissance de la langue arabe, qu'il parlait avec une rare perfection, conçut le désir de l'attacher à sa Mission. Informé de ce désir, M. Alvernhe l'ayréa avec bonheur. C'est alors que je l'autorisais à suivre Mgr Touvier, lui laissant le soin de négocier auprès du Comité de Saint-Louis les conditions de son changement. Mais, en présence des difficultés que ce projet rencontre, appréciant vivement la bienveillance et la générosité du Gouvernement français à l'égard de la Compagnie et désireux de conserver les bonnes relations qui ont existé jusqu'à ce jour, j'ai décidé de maintenir M. Alvernhe au poste qu'il occupe à votre satisfaction.* » Cette réponse n'enleva pas toute difficulté. Car le Supérieur, M. Carles, n'était pas entretenu par le Comité de Saint-Louis, et on trouvait qu'il était domicilié et meublé sans aucun titre. M. Fiat prit la défense de M. Carles, et déclara que ce dernier n'avait rien fait que d'après les instructions de ses supérieurs. M. Fiat ajouta : « *Le Comité qui, depuis la fondation de l'Œuvre, se trouve, je ne sais comment, mêlé dans chaque observation, le Comité ne peut trouver mauvais que les deux confrères qu'il entretient, s'adjoignent un troisième membre de leur Communauté. J'aime à espérer que*

toute discussion sera terminée et je compte sur votre bon esprit, écrivait-il à M. Alvernhe, pour obtenir ce résultat. Je le désire bien ardemment, car depuis la fondation, il y a eu malheureusement toujours quelque difficulté. » A quelque temps de là, on parlait encore de ce changement, M. Fiat voudrait bien, mais il craint des difficultés. *« Voyez adroitement, écrit-il, si cela est possible. »* Nous verrons plus tard, les vicissitudes de cette maison et les changements qui y furent opérés.

L'Irlande prospère, écrivait le P. Fiat, et toutes ses œuvres s'exercent avec fruit. On ne signalait alors qu'un différend entre confrères et Sœurs à *Lanark*. Une Sœur de la province irlandaise, résidant en Angleterre, lui demande si elle peut recourir à une loterie qui est le seul moyen de faire marcher les œuvres. Mais la loi défend les loteries. D'autre part, les prêtres engagent la Sœur à faire la loterie quand même. M. Fiat répond à la Sœur de consulter l'évêque.

En Italie, disait M. Fiat, les lois des Gouvernement arrêtent bien des vocations. Dans la province de Rome, il y avait deux séminaristes, sept étudiants ; dans celle de Lombardie, dix séminaristes, douze étudiants ; dans celle de Naples, aucun, mais le visiteur rouvrit à cette époque le séminaire fermé depuis plusieurs années. M. Fiat annonce à M. Borgogno qu'il ira à Rome, au début de l'année 1879. M. Balestra, de Florence, avait envoyé un livre de chant à M. Fiat. Celui-ci remercie l'auteur : *« Le plain-chant nous est fort nécessaire, il fait partie de la science du prêtre et du missionnaire, et saint Vincent, notre bienheureux Père, a fait sur son utilité, je devrais dire sur sa nécessité, une conférence bien remarquable. »* M. Fiat est plein de vénération dans ses lettres pour le Visiteur de Lombardie, M. Durando. Il l'appelle très honoré confrère, vénéré et très cher Père. Il loue son esprit de foi. *« Je prie Dieu de vous conserver longtemps à la tête de votre province. Je sais combien les missionnaires et les Filles de la Charité apprécient votre sage direction. Dieu aussi la bénit par la prospérité des œuvres. »* A la fin de la lettre, M. Fiat recommande à M. Durando de bien ménager sa chère santé. Dans une autre lettre, en réponse à une lettre de compliment, M. Fiat s'humilie profondément. Il a une petite distraction en cette lettre. Il met *Rolando* au lieu de *Durando*. La lettre parvint quand même. A un confrère de la province de Lombardie, qui avait écrit un ouvrage sur un sujet un peu délicat : *« J'aime à me persuader qu'ayant composé vos ouvrages sous les yeux et avec l'approbation de votre vénérable Visiteur, vous ne vous serez pas écarté de l'esprit de notre saint Fondateur. Il est à désirer que nous évitions tout ce qui serait de nature à entretenir la division avec d'autres Communautés et que suivant saint Vincent nous professions pour toutes la plus grande estime. Au jugement de notre bienheureux Père, les savants sont le trésor de la Compagnie pourvu qu'ils soient humbles. J'ai des preuves que vous êtes l'un et l'autre. J'en bénis Dieu et je le prie pour vous faire croître de plus en plus, dans la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de son Immaculée Mère. »* Chez les Sœurs d'Italie, notons deux passages des lettres du P. Fiat. Dans une maison, on parlait d'apparition quelconque. La Supérieure, voulant honorer la chambre où l'on disait que ces apparitions avaient eu lieu, voulait transformer cette chambre en chapelle. *« Soyez bien prudente, lui écrit M. Fiat. Il ne*

faudrait pas que le choix de cette chambre paraisse trop affirmer la vérité des apparitions. La chose est si grave. Elle demande une réserve des plus délicates. » Une autre Sœur n'avait pas de révélation, elle avait au contraire, comme on dit familièrement, le diable dans sa bourse. M. Fiat lui écrivit : « *Vous n'avez pas de ressources autant qu'il vous en faudrait. Eh ! bien, ma bonne Sœur, ce n'est peut-être pas un mal, car vous êtes obligée de vous abandonner davantage entre les mains de la Providence.* »

En Pologne, les Sœurs rendirent des services immenses pendant la guerre entre la Russie et la Turquie. Le gouvernement russe avait fait appel aux Sœurs pour soigner les blessés militaires dans les hôpitaux et les trains sanitaires. M. Fiat lisait avec grande joie le récit de tout le bien opéré par les Sœurs polonaises. Il était dans l'admiration pour l'odyssée de cinq Sœurs qui, en 1877-1878, parcoururent la Russie du haut en bas, en train sanitaire. Le récit de cette odyssée est dans les *Annales* (t. 44, pp. 109-133 ; 221-245). De septembre 1877 à octobre 1878, ces cinq Sœurs vinrent chercher les blessés militaires à Iassy (en Moldavie-Roumanie).

Première expédition, deux cent soixante-quatre blessés conduits à Moscou. Les Sœurs sont émerveillées de la ville de Moscou. Ville sainte, coupoles des églises. La ville a quatre cercles concentriques. Le *Kremlin* est au centre. Elles sont reçues chez les religieuses russes schismatiques, accueil très cordial, très religieux. Elles reviennent à Iassy (en route, accident de chemin de fer, température très froide).

Seconde expédition, 11 octobre. Les Sœurs sont logées dans un wagon spécial, cinq lits suspendus. Partout respect, bienveillance. Elles conduisent trois cents blessés qu'il faut soigner, jour et nuit. Les soldats russes sont patients, religieux, reconnaissants. On va à Kharkow, à Elisabethgrad. On leur offre des poulets. Elles arrivent à Varsovie le 28 octobre. Elles peuvent célébrer le 1^{er} novembre dans leur famille religieuse.

Troisième expédition. Deux cent quarante-sept blessés. Elles passent à Kovno. Les Filles de la Charité y étaient autrefois, jusqu'en 1866. Quand on revit des Sœurs, ce furent des transports de joie, elles sont accueillies comme des anges.

Quatrième expédition. On part de Iassy, Grodno, Wilna. Il y a un sanctuaire de Marie très fréquenté. Beaucoup d'églises. Chemin de croix magnifique. Les Sœurs logent au couvent des Bénédictines. Elles y trouvent des Filles de la Charité qui sont enfermées dans ce couvent depuis douze ans. Joie exubérante de revoir cornettes, chapelets, catéchisme des vœux. Trois autres Sœurs à la *Bienfaisance*. Quatre missionnaires vivent à Wilna depuis 1860. Bonheur de revoir des cornettes. On repart pour Iassy.

Cinquième expédition. On conduit les blessés à Kiew, ville sainte. On va à Riga. Les Sœurs sont mal reçues, la population est étrangère. Ce n'est plus la bonne hospitalité du peuple russe. On adresse des injures aux Sœurs quand elles circulent dans les rues. Le curé leur fit un accueil cordial. Il expliqua à ses paroissiens ce qu'étaient ces Sœurs. Elles ne sont pas de nationalité turque, comme on le pensait. A partir de ce moment, on les laissa tranquilles. Les Sœurs célèbrent la fête de l'Immaculée Conception, à Riga, elles repartent pour Iassy.

Sixième expédition. De Iassy à Varsovie, où elles arrivent le 23 décembre. Il faut réparer les roues du train sanitaire. Les Sœurs passent trois semaines à Varsovie. Elles en profitent pour faire leur retraite.

Septième expédition. Départ de Iassy le 15 janvier. Les wagons présentent beaucoup de danger. Il faut les surveiller continuellement ; on arrive à Kiew le 27 janvier. On va plus loin. Il faut rester neuf jours au milieu de champs couverts d'une neige épaisse. Départ, accident de route. On revient à Kiew ; on y reste six jours. Wilna. Retour à Iassy.

Huitième expédition. Iassy, Varsovie. On est à Kovno le 20 mars. Des montagnes de neige. On fête le 25 mars au milieu d'un immense tapis blanc immaculé. Rénovation des vœux. Retour à Iassy.

Neuvième expédition. Iassy, Boïarba, Kiew. Trente-deux degrés au-dessous de zéro. On a un peu de temps pour repasser cornettes, collets. On est à Varsovie le lundi saint. On revient à Kiew pour Pâques. Kalonga, froid intense ; Koursk. Et enfin, Iassy, le 15 mai.

Dixième expédition. Iassy, Kiew. Les blessés souffrent beaucoup. Les Sœurs les soignent comme des mères. On est à Moscou, le 20 mai, *Kinieszna*. Froid très rigoureux. Les Sœurs sont accueillies avec affabilité, cordialité. Les petites filles veulent devenir des Sœurs de Charité. Kiew, le 27 mai. Moscou, Kiew, 10 juin. Ce sont des allées et venues. *Baiarka* le 16 juin, Kiew le 19 juin. Moscou le 26, Kiew le 19 juin. Moscou le 26, Kiew le 6 juillet. On raccommode le linge, cornettes, souliers. En route pour *Odessa*, extrême sud. C'est la chaleur tropicale. On traverse des steppes, des marais. On est attaqué par les mouches, les araignées, les tarentules. Ce sont des miasmes insupportables. Il y a des cerises, des abricots. On rebrousse chemin. Retour à Iassy.

Onzième et dernière expédition. Iassy, Varsovie. Le 20 août. fin de l'odyssée. Les Sœurs sont alors réparties dans trois ambulances de Varsovie. Les blessés russes sont extrêmement reconnaissants. Le gouvernement russe témoigne une grande bienveillance. Les ambulances de la Croix-Rouge sont fermées en octobre. On demande les Sœurs pour le grand hôpital militaire. On les installe dans les locaux attenants à la chapelle catholique. Tous les jours, elles ont la messe. Il est difficile, disent les Sœurs, de se figurer les témoignages de respect qu'elles ont reçues constamment de la part de tous, simples soldats, officiers, généraux. Le Gouvernement donne une médaille de bronze à chaque Sœur des wagons sanitaires et des ambulances. S.M. l'Impératrice de Russie, leur a envoyé la plus gracieuse expression de sa gratitude. S.M. l'Empereur a décerné des décorations. Les Sœurs hésitent à les recevoir et à les porter. Le président des hôpitaux leur déclare qu'elles ne peuvent refuser un pareil témoignage de la bienveillance de S.M. l'Empereur. On comprend la joie de M. Fiat en lisant tous ces détails. Il était saintement fier de ses filles. Il donnait des directives à la Visitatrice, Sœur Talbot, afin qu'il y ait unité dans la province et que chaque Sœur Servante ne soit pas seul juge de ce qu'on peut accorder aux demandes qui leur sont faites. M. Fiat n'oublie pas de donner quelques avis après les compliments. Il le fait d'une façon très aimable et un peu détournée. « Je ne sais pas si vous constatez dans votre province, un abus, qu'on trouve parfois ailleurs. Il y a des

Sœurs Servantes qui refusent facilement la permission de faire la communion de règle, d'autres qui veulent savoir pourquoi une compagne n'approche pas de la sainte table. Si cet abus existait, je vous prie d'y mettre ordre. » On peut supposer, sans témérité, que si M. Fiat parlait ainsi, c'est qu'il y avait quelques Sœurs Servantes, une au moins, qui agissait ainsi. Il faut admirer comment l'avertissement est donné, en termes charitables. C'est le genre Fiat, au début, 1878, ce sera le genre Fiat jusqu'en 1914. M. Fiat félicite la Pologne, nation si chère à saint Vincent, et si malheureuse.

M. Fiat s'intéresse beaucoup à la province du Portugal. Il y envoie comme commissaire, M. Maller, Visiteur d'Espagne. *« C'est encore moi qui vous dérange, lui écrit-il. Je vous prie d'aller faire la visite du Portugal. Veuillez me dire si ma proposition ne vous contrarie pas trop ; j'aime à penser que vous voudrez bien rendre ce service après tant d'autres à notre chère Compagnie. »* Dans une autre lettre, il lui indique les principales choses à établir : il désirerait un séminaire interne, non pas à Saint-Louis, de Lisbonne, mais au Rego ; il voudrait les missions plutôt que les collèges ; il désirerait l'union du collège de Marville avec la maîtrise de Saint-Louis ; il parle aussi d'un petit séminaire à Madère ; il termine par la petite recommandation qu'on lit souvent dans ses lettres à cette époque : *« N'y aurait-il pas moyen d'obtenir que les dames n'entrent pas dans les maisons. »* Comme M. Maller dispose de peu de temps, il lui dit dans une autre lettre : *« Vous pouvez laissez passer Madère, et vous contenter de la visite officielle de Lisbonne. Je désire cependant que vous visitiez Marville et Santa Quiteria, au moins pour entendre les vœux, vous rendre compte de l'état des esprits. Contentez-vous chez les Sœurs d'une visite officieuse. »* M. Maller se rendit donc à Lisbonne (Saint-Louis). Il fait l'historique de la fondation et il décrit la maison. La maison est au-dessus de l'église ; on y parvient par un escalier, ayant trois séries d'échelons dans le même sens, escalier raide, fatigant, dangereux, marches hautes, étroites. Il n'y a ni cour, ni jardin. L'église appartient au Gouvernement français. Il y a un Conseil de fabrique. Nous avons succédé aux Oratoriens. M. Miel, actuel Visiteur et Supérieur, a été nommé chapelain en 1859. Il a établi toute sorte d'œuvres très florissantes, association de prières, Dames de la Charité, vestiaire, Mères chrétiennes, Zélatrices du catéchisme, Œuvre des mariages, Enfants des Marie, Œuvre des Pauvres qui viennent faire leurs Pâques (Saloios), etc. ; les sacrements sont très fréquentés. Bref, tout va très bien. A la suite de cette visite, M. Fiat écrit : *« Le peuple portugais semble se ressentir de l'enthousiasme avec lequel le grand Pape Benoît XIV lui annonçait l'arrivée des missionnaires ; il accourt de plusieurs lieues pour se confesser à nos prêtres de Lisbonne. Le jour où il leur sera possible d'entreprendre l'œuvre capitale des missions et des séminaires, une ère de bénédictions et de prospérité se lèvera pour la petite Compagnie dans ce royaume où nos Pères ont laissé d'impérissables souvenirs. Un séminaire interne ne tardera pas, je l'espère, à s'ouvrir dans cette province, dont les confrères, trop peu nombreux, s'épuisent dans les fatigues de l'enseignement ou dans les fonctions du ministère. »*

Pour augmenter le nombre des ouvriers, M. Miel réclama trois confrères portugais qui se trouvaient actuellement au Bré-

sil. L'affaire du séminaire interne paraît marcher bon train puisqu'à quelque temps de là, M. Miel interroge sur le bon propos, sur les vœux, sur l'époque à laquelle commence le séminaire, M. Fiat lui répond que le séminaire commence à partir de la prise du petit collet. Le bon propos, qu'il soit retardé ou non, ne fait absolument rien à l'émission des vœux, on pourrait donc faire les vœux, six mois, après le bon propos, si on a d'ailleurs deux ans de séminaire. M. Fiat se préoccupe du costume des prêtres portugais, et il demande des photos. Il encourage aussi les confrères français qui travaillent au Portugal. « *Allons, mon bon Monsieur, ayez bon courage, je prie pour vous. Il me semble vous voir encore à Saint-Lazare, avec votre jeune ardeur. J'entends que vous m'écriviez de temps en temps, pour me dire comment vous vous trouvez.* » A un autre confrère, qui avait la nostalgie de la France et de sa famille : « *Si plus tard une visite dans votre famille est indispensable, vous me la soumettez en la faisant passer par votre Visiteur. L'Assemblée dernière m'a recommandé d'accorder rarement ces permissions et seulement pour des cas graves. Je verrai dans mon Conseil s'il y a lieu de faire une exception pour vous.* » M. Maller n'ayant pas pu faire la visite de l'île Madère, qui appartient au Portugal, M. Fiat demanda des renseignements à la Supérieure des Sœurs, Sœur Rolland. Celle-ci envoya le 28 décembre 1878, un long et intéressant rapport. « *Les Sœurs sont chargées d'un hôpital pour tuberculeux. L'œuvre a été fondée par l'Impératrice du Brésil en souvenir de sa fille, Maria Amelia, qui est morte de la poitrine à Funchal (Madère). C'est en 1861 que les Sœurs arrivèrent avec un Prêtre de la Mission. L'année suivante, les Sœurs furent expulsées du Portugal. L'Impératrice obtint du Gouvernement portugais que les Sœurs puissent rester à Madère. Mais M. Etienne rappela les Sœurs. Ce fut un coup terrible pour l'Impératrice. Elle ne cessa d'importuner M. Etienne, pour qu'il revint sur sa décision, qui était la mort de l'Œuvre. Il fallut neuf ans pour que M. Etienne envoyât des Sœurs avec un missionnaire et un frère (31 septembre 1871). L'Impératrice mourut en 1873 sans avoir achevé son œuvre, la maison n'était pas fondée, elle laissait ce soin à sa sœur, la reine de Suède. De nouveau, M. Etienne rappela missionnaires et Sœurs. A force d'instances, la reine de Suède obtint le maintien des Sœurs. La fondation fut signée par la reine de Suède, la veille de sa mort. Les Sœurs vécurent deux ans et demi avec un prêtre séculier. Ce ne fut que le 22 mars 1874, que les Prêtres de la Mission revinrent.* » La Sœur Rolland décrit ensuite l'hôpital. Inutile d'entrer dans tous les détails. La population est croyante, le peuple aime la parole de Dieu. Les fidèles viennent de loin pour se confesser. Le grand poète portugais Camoëns, dans son immortel chef-d'œuvre, *Les Lusiades*, décrit ainsi Madère : « *Nous côtoyons ensuite la vaste et plaisante Madère, une des îles les plus belles que nos colons aient peuplées dans l'Océan, etc...* »

Le Visiteur de la Province de Prusse, était M. Marcus. Il essayait de regrouper ses confrères et frères dispersés un peu partout. M. Fiat s'efforce de l'aider, mais ce n'est pas facile, il y a des situations acquises, des œuvres commencées. Quoiqu'il en soit, voici le témoignage que M. Fiat rend alors de cette province. « *Nos confrères de Prusse, attendent avec impatience le moment où il leur sera permis d'apporter à leurs compatriotes le secours de leur ministère qu'ils savaient si bien apprécier et*

de réorganiser une province dont les membres ont fait l'honneur de la petite Compagnie, par leur attachement à la vocation, par leur bon esprit, et leur zèle apostolique, durant leur exil. Je suis heureux de cette occasion pour leur rendre ce témoignage devant la Congrégation tout entière. »

« En Turquie d'Europe, disait le P. Fiat, le représentant de la France près la Sublime Porte, m'a exprimé tout dernièrement sa haute satisfaction pour les importants services que nos confrères et nos Sœurs rendent aux peuples de l'Orient. De leur côté, les enfants de saint Vincent, n'ont qu'à se louer du bienveillant intérêt et du puissant concours qu'ils reçoivent de la part du gouvernement français et des autorités locales. M. Fiat écrivit à M. Fournier, ambassadeur à Constantinople, pour le remercier de sa bienveillance et de celle de Mme Fournier. Nous avons copie de cette lettre qui est un petit chef-d'œuvre en son genre. La lettre de M. Fournier avait touché profondément M. Fiat et il y fait allusion dans sa correspondance. Il écrit à M. Salvayre, préfet apostolique de Constantinople. « *M. Fournier m'a écrit une charmante lettre.* » Ici comme partout ailleurs, M. Fiat se préoccupe de la confession. Un confrère n'était pas désigné comme confesseur ordinaire des maisons de Sœurs, cependant il avait beaucoup de pénitentes. M. Fiat lui écrit à ce sujet. Au début, un grand éloge de ce confrère, de son zèle, du bien qu'il fait par la confession. Puis, le petit avertissement : « *Néanmoins, pour que l'unité de direction contribue à l'unité des esprits, on m'assure qu'il serait à désirer qu'il n'y eût à Constantinople qu'un seul confesseur ordinaire.* » M. Fiat suggère ensuite le grand sacrifice, le sacrifice héroïque : « *Pourriez-vous déterminer vos pénitentes, à s'adresser à celui qui est désigné pour cela, sauf à recourir à vous, comme confesseur extraordinaire. Je vous prie de les y engager.* » Le même confrère s'occupait des affaires financières et temporelles d'une Fille de la Charité. « *Vous voudrez bien vous décharger de ces négociations ; des motifs de prudence vous en font un devoir.* » Un autre confrère lui a demandé deux statues en bois. Il les envoie. « *Elles ne sont pas aussi belles que je voudrais,* écrit-il, *mais mes ressources ne sont pas aussi vastes que mon cœur. Elles sont solides, ajoute l'Auvergnat, bien qu'elles ne soient pas en bois.* » Mentionnons encore, parmi tant d'autres, une belle lettre pour dissuader un confrère de se faire Carme. Il montre que dans la Mission, on peut aussi bien se sanctifier et faire du bien que chez les Carmes, et il conclut : « *Votre vocation est d'être Lazariste.* » En 1878, M. Fiat envoya à Constantinople, MM. Charles Juillard, Louis Tubeuf, Vincent Orcinolo.

A Constantinople comme en Pologne, les Sœurs s'occupaient des blessés de la guerre russo-turque. Les malades étaient entourés d'être si bien soignés, sans avoir rien à payer. On donnait aux émigrés du chocolat avec du papier doré ou argenté ; ils étaient étonnés, n'ayant jamais vu de si beau remède. Malheureusement, les Sœurs en grand nombre tombèrent victimes de leur dévouement. Onze Sœurs moururent au service des blessés. La province des Sœurs de Constantinople fut érigée à la fin de 1878. M. Fiat songea à Sœur Ville, de Bordeaux, ancienne Assistante, comme première Visitatrice. Il lui écrivit le 25 décembre 1878. « *On parle de vous en Orient. Je vous prie de me dire en toute simplicité ce que vous dira votre cœur. La province de*

Constantinople demande une Visitatrice. Vous connaissez le pays. On vous connaît et on vous désire. Je serais heureux que ces désirs fussent satisfaits, si cela ne vous contrarie pas trop et si votre santé est suffisamment bonne. Mon Dieu, ma respectable et chère Sœur, quelles étrennes, je vous donne là ! Excusez-moi, j'aime à dire les choses simplement, et sans phrase. Vous savez que j'ai confiance en vous. »

Un de nos confrères, Mgr Spaccapietra, était archevêque de Smyrne, il mourut le 24 septembre 1878, assisté par les Filles de la Charité. C'était un homme très zélé. Le P. Fiat fut affligé de sa mort et fit l'éloge de ce saint missionnaire qui venait de prêcher une retraite aux Sœurs et qui mourut les armes à la main. Les *Annales* (t. 50, pp. 512-581. Cf. aussi, t. 28, pp. 446-467, et t. 44, pp. 134-137) ont une notice sur ce digne archevêque. M. Fiat lui avait écrit dans le courant de septembre 1878 et lui avait rappelé qu'il l'avait vu à Montpellier, il y a une douzaine d'années. Le P. Fiat avait gardé un souvenir impérissable de la conférence délicieuse que Mgr Spaccapietra avait donnée le matin, aux séminaristes et de la charmante et pieuse allocution qu'il avait prononcée le soir. M. Fiat vantait le zèle et les vertus du regretté défunt. Il rappelait que, peu avant sa mort, l'archevêque lui avait écrit une touchante lettre pour prier qu'on ne le regardât pas comme un étranger, bien qu'il fût archevêque. Le Supérieur de Smyrne était alors M. Cartel. Il était très désiré par tous ; quelques-uns trouvaient qu'il était malade, et qu'il fallait le changer. Il fut remplacé par M. Heurteux. Ce fut l'occasion d'un changement dans les offices de la maison et dans les ministères auprès des Sœurs. M. Cartel resta à Smyrne. De là, quelques ennuis. M. Fiat essaie d'apaiser les esprits ; il donne de sages conseils à M. Heurteux : *« Bien que l'on désire un changement pour le bien de l'œuvre, votre estimable prédécesseur aura sans doute laissé bien des regrets, vous saurez respecter ces sympathies, et, sans vous en troubler, travailler activement à raviver des œuvres que son état de santé ne lui permettait pas de soigner autant qu'il est nécessaire. »* A celles qui regrettent M. Cartel, M. Fiat répond que M. Heurteux est également un excellent missionnaire ; à celles qui goûtaient moins M. Cartel, M. Fiat écrit : *« Vous n'aurez plus les difficultés d'autrefois. »* Mais M. Cartel fut chargé du poste d'un autre. M. Fiat a beau adresser un petit compliment au supplanté et le remercier des grands services qu'il a rendus, ce confrère éprouve une grande peine et demande à quitter Smyrne. M. Fiat le raisonne ; et à la fin, il lui dit tout crûment : *« Tenez, je vous le dis en toute simplicité, je crois que ce désir vient plutôt de la nature que du bon Dieu. »*

Longeons la Méditerranée, nous arrivons à *Beyrouth*, où M. Devin était Préfet apostolique. M. Fiat constatait dans ses lettres que nos confrères se dévouent avec zèle, soit à l'œuvre des collèges et des écoles, soit aux missions, soit au service spirituel des Sœurs. Comme on ne pouvait envoyer des sujets autant qu'il était nécessaire, M. Fiat écrivait à M. Devin : *« Est-ce que les collèges, écoles de votre province ne pourraient pas vous fournir quelques vocations ? Il serait bien à désirer que vous puissiez vous recruter chez vous. »* En attendant, M. Fiat stimule le zèle des confrères, surtout des jeunes qu'il a connus à Paris. Il écrit à M. Bouvy, d'Antoura : *« Il me semble vous voir*

encore au séminaire, aux études. C'est avec bonheur que je me rappelle cette époque. » Il y avait alors à Beyrouth une Fille de la Charité qui faisait merveille, Sœur Gélas. Quand M. Fiat lui écrivit il lui dit. *« Respectable Sœur et vénérable Mère. »* Il lui reproche gentiment de s'épuiser au service de Dieu. La Mère Gélas était la mère des pauvres. Il y avait une grande misère en Syrie. *« Il nous arrive un déluge de petits enfants, dit la Sœur Gélas. Maintenant que l'on sait que les Sœurs les accueillent, on les apporte aux Filles de la Charité. Mais il faut nourrir, habiller tout ce petit monde, il faut payer les nourrices. »*

A cette époque, la maison de *Beyrouth* perdit un excellent confrère, le frère Bellot, qui était depuis trente-six ans en Syrie, et qui n'était jamais retourné en France. Il avait construit un grand nombre de maisons, en particulier l'église des confrères, aussi fut-il enterré dans le caveau de cette église. C'était le commissionnaire, le pourvoyeur des Sœurs, la providence des pauvres. Il était d'une grande prudence, d'une admirable discrétion. M. Fiat le proposa en exemple à tous les frères de la Maison-Mère. Il y avait aussi d'autres frères très précieux, dans toutes les maisons de la province. C'étaient des bourreaux de travail, quelques-uns étaient des artistes, comme le frère Waton, qui avait construit de pieuses et élégantes boiseries, que M. Devin comparait à celles de la cathédrale d'Amiens (s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes). Un autre frère, le frère Crémier, avait fait les majestueux tuyaux de l'orgue de l'église avec du bois des cèdres du Liban. M. Fiat profitait de ces exemples pour montrer la grande utilité des frères en Mission. On évite avec eux des dépenses fabuleuses.

Il fut question à cette époque d'établir des confrères et des Sœur à *Jérusalem*. Une demoiselle de Beauchef Servigny désirait cette fondation. Il lui fut répondu que c'était impossible actuellement. Si plus tard, on était moins gêné, on pourrait peut-être.

De la Syrie, passons à la *Perse*. MM. Léon Chasseing et Jean-Baptiste Massol y furent placés en 1878. M. Fiat écrivait : *« La province de Perse a perdu son vrai fondateur et père. en perdant M. Boré, de sainte mémoire. Héritier de sa charge, je veux l'être aussi de ses affections ; je n'oublierai pas que plus le travail est pénible et ingrat, plus l'ouvrier a droit d'être secondé et pris en compassion. Mgr Cluzel vient d'établir dans sa Mission une imprimerie chalcéenne, qui fonctionne déjà ; elle ne peut manquer de produire un bien immense, en vulgarisant les livres de prières et d'instruction, à peu près inconnus jusque-là. »* Cette imprimerie était dirigée par M. Bedjan. Nous aurons l'occasion de parler de ce confrère dans la période prochaine.

Il y a des lettres très affectueuses de M. Fiat pour M. Laurent, auquel il voudrait bien écrire plus souvent. *« C'est une privation pour mon cœur, plus tard, j'espère être plus libre. »* Il écrit à M. Salomon : *« Ma première lettre pour vous, vous sera agréable, je l'espère. Allez prendre quelques jours de repos dans votre famille. Je me fais un bonheur de vous en accorder la permission. »* Il écrit à M. Bourgade : *« Je me rappelle avec bonheur le bon M. Bourgade. »* Il le félicite de connaître parfaitement la langue des Persans et il lui dit qu'il est à Khosrova, aussi près du ciel qu'à Paris. Il lui promet un secours pour sa

mère. Citons un petit extrait d'une lettre à M. Louis Bray : *« Je ne rougirai pas d'avoir en vous un compatriote et d'avoir travaillé à votre formation spirituelle. Mais priez bien pour que saint Vincent dans le ciel n'ait pas trop à rougir du pauvre auvergnat appelé à lui succéder dans le gouvernement de ses deux familles. Malgré mon indigence naturelle, je sens que Dieu a mis dans mon cœur, des richesses d'affection et une immense tendresse pour tous les membres et toutes les œuvres de la Compagnie. Par le télégraphe, nous nous touchons de près, mais par le cœur, je vous suis intimement uni. »*

Les confrères étaient exposés à l'intolérance des Russes, aux persécutions des Kurdes. Il y avait des difficultés avec les protestants. M. Fiat encourage Mgr Cluzel, qui avait aussi des ennuis avec un de ses sujets. Celui-ci avait écrit à M. Fiat que dans la maison où il était, on n'observait aucune règle, on allait à la chasse, à la pêche, on dînait chez les Sœurs, etc... M. Fiat écrivait au Supérieur : *« J'attache peu d'importance à ce qu'il m'a dit. Je vous en fais part uniquement pour que vous soyez au courant de ce qu'il a dit. »* Le supérieur répond du tac au tac, et il communique à M. Fiat ce que l'on dit de son inférieur. Le P. Fiat répond : *« Si la personne qui vous rapporte le fait que vous me communiquez en latin est digne de foi, la place de votre inférieur serait à changer. Mais, ajoute sagement M. Fiat, peut-on condamner un homme sur un simple témoin ? J'apprends tous les jours, combien il est... (le reste de la lettre est illisible). M. Fiat envoie un confrère, M. Massol, compatriote de Mgr Cluzel. « Il peut vous rendre de grands services pour votre imprimerie ; il a de grandes dispositions pour cela. Impossible d'en envoyer un autre. Ma bonne volonté n'a pas de limites. Mes ressources sont limitées. »* M. Fiat reçoit des lettres flatteuses de la part du clergé indigène. A Mgr Dibs, archevêque, il répond qu'il marchera sur les traces de M. Boré, et qu'il fera tout ce qui sera possible pour les beaux diocèses d'Orient. M. Fiat envoie 4.000 francs à la Supérieure d'Ourmiah.

Poussons maintenant jusqu'à l'Extrême-Orient, la Chine, qui reçoit cinq nouveaux confrères : M. Nicolas Bettembourg, pour la procure de Shang-Hai, M. Alexandre Waelen, pour le Tché-ly occidental, M. Sabin Delabarre pour Pékin, M. Joannin pour le Tché-Kiang, M. Nicolas Ciceri pour le Kiang-Si. M. Fiat correspond avec les Vicaires apostoliques. Ils sont à la fois Vicaires apostoliques, Visiteurs et supérieurs. Il y a de graves inconvénients à réunir sur la même tête tous les pouvoirs d'un évêque, et tous les pouvoirs d'un supérieur de communauté. M. Fiat travaillera à séparer ces pouvoirs. Mais c'est un gros morceau. Les Vicaires apostoliques étaient habitués à tout commander, sans trouver à côté d'eux un pouvoir modérateur. Les confrères n'avaient aucun moyen de recours dans le cas d'acte arbitraire de la part d'un Vicaire. Il y avait bien le Supérieur général, à qui l'on pouvait recourir. Mais le Supérieur général était loin, il fallait des mois pour l'avertir. Le Supérieur général pouvait difficilement faire une enquête, la réponse arrivait lorsque tout était brisé. Aucun confrère n'était venu à l'Assemblée en dehors des évêques. Quelques confrères avaient rédigé un rapport pour demander la régularisation des provinces. *« Cette demande, écrit M. Fiat, a été lue à la Commission des quaesita. Mgr Delaplace a promis de s'en occuper. La Commission, en conséquence, n'a*

pas jugé à propos de porter la chose à l'Assemblée générale. » M. Fiat a soin de signaler que « le rapport des confrères n'a pas été montré à Mgr Delaplace. Il ignore le nombre et les noms des signataires. » On s'est contenté de lui donner connaissance de la demande. C'était sage.

M. Fiat fut en rapport avec Mgr Delaplace, pour une autre question. Son Vicariat avait été visité par un Commissaire extraordinaire lazariste ; or, parmi les ordonnances, il y en avait une que Mgr Delaplace ne trouvait pas opportune, et il demanda à M. Fiat de vouloir bien l'annuler. Situation délicate, on court risque de déprécier toute visite, si on enlève valeur à quelqueune des prescriptions. Et cependant, quelquefois, cela doit se faire. Les Visiteurs et les Commissaires extraordinaires ne sont pas infailibles, même quand ils sont évêques. M. Fiat répond prudemment à Mgr Delaplace : *« Je suis disposé à entrer dans vos vues, mais vous ne trouverez pas mauvais qu'avant d'annuler une pièce du Commissaire extraordinaire, j'en prenne connaissance pour agir selon les lois de la prudence. Je vous serai reconnaissant de m'en procurer un exemplaire. »* En agissant ainsi, on gagne du temps, on peut consulter. On court moins le risque de faire une grosse bêtise. La prudence auvergnate de M. Fiat, qui était doublée d'une prudence canonique, lui rendra de grands services pendant son généralat. Il n'a pas été un rusé, dans le mauvais sens du mot, mais il n'a pas non plus été un naïf pour les affaires relevant de l'Administration.

Mgr Tagliabue, Vicaire apostolique de l'autre partie du Tché-ly, donne à M. Fiat des détails navrants : *« Année de désolation, telle qu'on n'en a jamais vue. Pas de pluie. Les récoltes sont anéanties, on mange des herbes, des feuilles, cadavres sur les routes, on vend les filles, enfants abandonnés, petite vérole, enfants noyés, étranglés, ensevelis vivants, typhus, malades abandonnés, rongés par les vers. On a formé un Comité avec les protestants pour remédier à ces maux. Les mandarins ont distribué de la nourriture, une fois par jour, pendant deux mois. On réunissait les malades dans les pagodes ; il en mourait vingt par jour. »* Le P. Fiat écrit à cette occasion : *« Les fléaux qui ont ravagé plusieurs provinces de ce vaste Empire, ont mis les missionnaires à même de recueillir et de baptiser une multitude d'enfants dont plusieurs jouissent déjà du bonheur du ciel et prient pour leur malheureuse patrie. »* Mgr Tagliabue écrivait qu'on avait baptisé treize mille petits païens, et administré mille extrêmes-onctions en trois mois.

Mgr Bray, Vicaire apostolique du Kiang-si, dans le midi de la Chine, n'avait pas les mêmes épreuves que dans le nord, mais il souffrait d'une disette de missionnaires. Il en réclamait quinze, mais, disait-il, que ce soient des missionnaires possédant les cinq vertus, qui constituent l'esprit de la Mission. Il constatait que plusieurs ne savaient pas suffisamment le chinois. A cette époque, d'après Mgr Bray, on disait dans la Compagnie que l'on fait peu de bien en Chine, et qu'il vaut mieux aller dans l'Amérique du Sud, où se fait un bien considérable. Mgr Bray réfutait cette objection et il montrait à M. Fiat tout le bien opéré : *« 1° Les six dernières années, dans le Kiang-Si, on a baptisé vingt-huit mille enfants païens, in periculo mortis », et il récapitulait que, de 1850 à 1878, dans cette immense Chine, qui compte quatre cent millions d'habitants, et où les deux-tiers*

meurent avant l'âge de trois ans, on avait baptisé huit cent dix mille enfants ; 2° *les six dernières années, dans le Kiang-Si, on a baptisé mille huit cent vingt-six adultes, plus leurs enfants. Six cents familles ont embrassé la foi ; 3° il y a douze mille chrétiens au Kiang-Si, ils meurent bien.* » M. Fiat remerciait Mgr Bray, mais s'excusait de ne pouvoir envoyer des confrères. Mgr Bray aurait voulu M. Dauverchain, M. Fiat déclarait qu'on ne pouvait actuellement l'enlever d'Amiens. Mgr Bray demandait la division de son Vicariat. Il estimait que plusieurs de ses confrères étaient aptes à devenir Vicaires apostoliques. Il n'était pas comme ceux qui croient que personne ne peut tenir leur place, c'était un homme simple, humble, non jaloux, rempli de zèle, très mortifié. Il n'exigeait pas pour le missionnaire des maisons confortables. C'était un homme vraiment apostolique. D'autres confrères écrivaient à M. Fiat et il leur répondait affectueusement. Citons entre autres ce petit mot à M. Anot, pro-Vicaire apostolique : « *Je suis bien sensible aux sentiments que vous manifestez. Sous le poids écrasant de ma charge, j'ai un peu besoin de savoir qu'on me supporte, et que l'on me plaigne.* » A un autre : « *Que je suis heureux de vous ouvrir mon cœur, comme vous m'avez ouvert le vôtre !* »

Finissons le chapitre de la Chine par un petit mot sur M. Nicolas Bettembourg. Ce digne confrère, après l'enthousiasme du début, éprouvait maintenant la tristesse, l'ennui, la nostalgie de la France. Les Sœurs de Lorraine, auxquelles il écrivait, s'alarmaient de ce changement et craignaient qu'il ne perdît sa vocation. M. Fiat qui connaissait bien M. Bettembourg, les rassurait : « *Presque tous les hommes, à l'imitation de Jésus, dans son agonie, éprouvent quelquefois dans leur vie, tantôt au début, tantôt au milieu, tantôt à la fin, des sentiments de tristesse, d'ennui, de dégoût. Tristis est anima mea, coepit taedere, pavere. C'est la loi de la sainteté. Le chemin de la perfection n'a pas que des roses, il a aussi des pierres et des épines.* » M. Fiat écrivait à une Sœur qui tremblait pour M. Bettembourg : « *Je porte un grand intérêt à M. Bettembourg, j'ai été contrarié de me voir forcé de le laisser partir. Je lui ai écrit pour l'encourager. Il s'accoutumera peu à peu, je connais ses bonnes qualités, avec la grâce de Dieu, il rendra bien service.* » M. Fiat laissait entrevoir qu'il avait l'intention de le rappeler un jour. « *En attendant, disait-il, il y va de son honneur, de son intérêt, de faire un essai sérieux.* » M. Bettembourg triompha de la tentation ; il fit l'essai que demandait M. Fiat et il revint plus tard en France où il fut l'homme de M. Fiat pour la Procure générale. M. Fiat correspondait avec la Sœur Jaurias, qui déjà se faisait remarquer par son dévouement. Il encourage la Sœur Doyen, de Tien-tsin, qui avait failli être martyre en 1871. Il lui montra qu'il y a aussi le martyre de l'obéissance, de la charité, de l'humilité. M. Fiat se réjouit du bien opéré à Ningpo par les retraites, par les catéchismes. Il savoure les traits édifiants et touchants qu'on lui raconte.

Passons maintenant en Afrique. Mgr Lavigerie avait été peiné du départ de M. Alauzet. On lui donna à la place M. Frongigney, qui lui était agréable, dit M. Fiat. Mgr Lavigerie réclama quelque chose de plus : un aumônier pour la maison Saint-Charles. M. Fiat répondit respectueusement qu'il n'avait pas le personnel voulu. Mais l'archevêque ne se tint pas pour battu ; il

fit marcher le ban et l'arrière-ban. Le pauvre M. Fiat reçut des lettres de M. Girard, le *Père éternel*, et de M. Démiautte, supérieur du Petit séminaire, etc... Tous concluaient qu'il ne fallait pas refuser à l'archevêque ce qu'il demandait. De guerre lasse, M. Fiat écrivait à M. Girard qu'il désirait connaître l'avis du Conseil provincial. L'avis fut favorable au désir de Monseigneur et M. Fiat écrivit à l'Archevêque : *« Pour me conformer à votre pressant désir et d'après l'avis du Conseil de notre province d'Alger, je suis heureux de désigner M. Bonnet pour l'aumônerie de Saint-Charles. »* M. Fiat échange des lettres affectueuses avec tous les supérieurs des maisons d'Algérie, et plusieurs confrères, MM. Girard, Doumerq, Irlandès, Soulié, Demiautte, Boscat. Dans les meilleures bergeries, il se glisse souvent une brebis moins sounise que les autres. Ce fut le cas pour l'Algérie à cette époque. M. Fiat, conscient de son devoir, adressa un avertissement ferme, quant au fond, doux quant à la forme. Le confrère prit mal cet avertissement et répondit par une lettre moins respectueuse, où il parlait de force brutale et inintelligente. M. Fiat ne prit pas la mouche, et répondit avec maîtrise de lui-même. *« J'ai reçu votre lettre, je regrette qu'elle ait été écrite dans un moment d'humeur. Je suis persuadé qu'au fond vous ne voulez pas me faire de la peine, et que vous ne croyez pas ce que vous avez écrit. Dieu aidant, je m'applique de toutes mes forces à être équitable ; vous devez bien comprendre qu'il n'est pas toujours facile de saisir la vérité. Sur le même sujet, on dit le blanc et le noir. »* M. Fiat s'excuse ensuite s'il a manqué en quelque chose. Il continue : *« Allons, ne me retirez pas l'estime et la confiance que vous m'avez données, j'y tiens pour vous faire du bien et pour vous rendre heureux. Je vous veux aussi parfait que possible. »* Le confrère ne fut pas touché par l'affection de M. Fiat et peu de temps après, il quittait la Compagnie. M. Fiat l'excusait en disant qu'il n'avait pas fait son séminaire d'une façon régulière. A un autre confrère qui s'ennuyait en Algérie, M. Fiat adressait une touchante lettre, pour l'inviter à rester encore quelque temps. *« Je n'attends pas moins d'un bon et digne missionnaire que j'ai connu si pieux, si désireux de sa sanctification. Donnez à mon cœur de père cette consolation. »* Un autre était soupçonné de correspondance secrète. M. Fiat invite son supérieur à provoquer une ouverture, à traiter ce confrère avec bonté, comme un père. Toute la correspondance de M. Fiat, soit en Algérie, soit en Asie, soit en Europe, nous fait toucher du doigt la sagesse et la bonté du Supérieur général. Elle est aussi très instructive, comme celle de saint Vincent de Paul. Elle nous montre que, aussi bien dans les commencements de la Compagnie, qu'après deux ou trois siècles, tout n'est pas parfait, comme il arrive dans les meilleures Compagnies. Grande leçon pour les Supérieurs et pour les Directeurs de séminaire. Grande leçon, pour les inférieurs, qui ne doivent pas se scandaliser des manquements qu'ils remarquent. Il y a eu un Judas dans la compagnie de Jésus.

De l'Algérie, passons à l'*Egypte*, où viennent d'être envoyés MM. Henri Carsignol et Achille Aroud. M. Fiat a reçu des témoignages touchants de la part des orphelins d'Alexandrie, dont plusieurs veulent être prêtres. Il leur répond gentiment et rappelle qu'il a été pendant huit ans aumônier des orphelins de Montpellier. Il se sent très porté à faire pour les orphelins d'Alexandrie, ce qui sera en son pouvoir. *« Je dépose pour vous*

à la procure 800 francs. » Le supérieur d'Alexandrie est M. Thomas, futur archevêque. M. Fiat se réjouit de ses bonnes dispositions et il s'afflige des difficultés qu'il rencontre *« Je vous connais de longue date, lui dit-il, vous avez ma confiance tout entière ; j'ai reçu un excellent témoignage de votre évêque. Il le console des ennuis qu'il éprouve. Il suffit, dit-il, qu'on soit appelé à faire quelque bien pour exciter la malice du démon et la malveillance de certaines gens, il faut en prendre votre parti. Quoi que nous fassions, nous ne contenterons jamais tout le monde. »* Parmi les lettres aux Sœurs, mentionnons celle où il félicite une Supérieure d'avoir bien organisé sa maison, d'avoir distribué la besogne avec ordre ; souvent, en effet, le désordre des Communautés vient de la mauvaise organisation, et c'est en ce sens que, lorsque cela ne va pas, souvent, c'est la faute des supérieurs, des Sœurs Servantes, qui ne savent pas organiser leur maison.

De l'Egypte, passons à l'Abyssinie. M. Fiat a jeté les yeux sur M. Schreiber, pour renforcer le personnel du Vicariat. Celui-ci part avec sept Filles de la Charité, dont la mère Lequette. On a de mauvaises nouvelles des confrères. M. Barthéz est gravement malade, M. Coulbeaux est mourant, trois autres ont été administrés. M. Duflot est à peine guéri. M. Schreiber a donc été pressenti par M. Fiat, alors qu'il prêchait à Compiègne sur l'esprit de pénitence. Après avoir prêché, il faut pratiquer. M. Schreiber n'a aucun goût pour l'Abyssinie, au contraire. De plus, la Mission lui paraît au-dessus de ses forces. Mais le Supérieur général a manifesté un désir ; il part avec les frères Clément et Damereau. Il raconte au P. Fiat toutes les péripéties de son voyage. Marseille, Nice, Rome, Naples, Alexandrie, Suez. Un bateau égyptien conduit les pèlerins à la Mecque. Six cents pèlerins. En route, le feu dans la cabine des Sœurs. Arrivée à Massauah. On apprend que tous les confrères sont malades. La maison est habitée par les chauves-souris, les moustiques, les hyènes. On organise la caravane pour aller à Kéren ; il y a cinquante-trois chameaux, pour les personnes, les colis, les provisions. Il y a aussi des mules. Elles sont têtues. On passe à *Moncoullan* (on a un peu de lait), à *Dessié* (mimosas, montagnes), à *Amba* (désert, oasis), à *Cheib* (montagnes, aloès, singes, crapauds) ; on traverse cinq ou six villages (des troupes de bœufs, de singes, des tribus nomades, des lions), on arrive enfin. C'est le temps des pluies, et, malheureusement, il n'est pas tombé une goutte d'eau. Le gibier est abondant : des gazelles, des poules de Pharaon, des perdrix, des antilopes. Huit prêtres indigènes sont morts. Les confrères français vont mieux. M. Picard a eu une insolation. On lui a tiré douze fois du sang de la tête. Le bon Père Fiat fait lire ces lettres pour engager à prier. Il écrit : *« Notre professeur de dogme, M. Schreiber, et deux frères coadjuteurs m'ont beaucoup édifié par leur généreux empressement à correspondre à mon invitation et à s'adjoindre à Mgr Tournier, Vicaire apostolique. »* La Noël qui suivit l'arrivée de M. Schreiber a été fêtée solennellement. A minuit, grand'messe (cacophonie, voix tonnantes, voix chevrotantes, voix basses, solos). La seconde messe, la troisième messe, les vêpres, comme la grand'messe de minuit. Les enfants sont émerveillés d'un petit Jésus qui fait de la musique. Avec cela, un soleil, une chaleur, pas d'eau. Impossible de laver les chemises. Un missionnaire est découragé. Il demande à revenir en France. M. Fiat l'encourage.

« Partout, il faut souffrir. Il ne faut pas s'étonner des moments de défaillance. Se rappeler l'agonie de Notre-Seigneur, le chemin de la Croix, Notre-Seigneur est tombé trois fois ; courage. » M. Fiat organise la province. Mgr Touvier, visiteur, M. Cabrouiller, procureur et admoniteur, M. Schreiber, premier consultant, M. Duflos, deuxième consultant, M. Coulbeaux, troisième consultant. Le bon P. Fiat ne manquera pas une occasion de proposer comme modèle ces vaillants missionnaires d'Abyssinie qui manquent de tout. Tous ces détails édifient profondément le Père Fiat, il encourage les Sœurs. De son côté, la Mère Louise Lequette écrit au P. Fiat et au frère Génin. Elle décrit le voyage : hautes montagnes, ascensions et descentes difficiles, arbre à saucisson. Les Sœurs tombent de leur chameau, de leur mulet ; quand elles arrivent, coups de fusil, violons, les femmes gazouillent derrière leur voile. Les filles ont la tête rasée. La maison de la Sainte-Enfance est en paille ; on commence les œuvres. le 8 décembre. Nos mères d'Europe sont arrivées. Nous sommes sauvés. On manque de tout. La Mère Lequette travaille comme les autres. Pas de lits, pas de linge, pas de meubles ; famine, on commence l'apostolat. Une vieille de cent ans se fera baptiser quand elle sera guérie. Les visites à domicile sont l'occasion d'actes héroïques, etc...

En Afrique, au Sud-Est de Madagascar, se trouvent deux îles : *La Réunion* (autrefois *Bourbon*), *Maurice* (autrefois de *France*). Les missionnaires y travaillèrent au XVIII^e siècle et au XIX^e siècle. En 1878, nous n'étions plus qu'à l'île *Maurice*, où nous avions deux paroisses : *les Bambous* et *les Pailles*. L'évêque de l'île réclamait du renfort. M. Fiat lui répond le 17 octobre 1878 qu'il lui est impossible d'envoyer de nouveaux missionnaires. Il ajoutait que cette œuvre de l'île *Maurice* ne lui paraissait pas convenir à des hommes de Communauté comme nous, que l'Assemblée générale avait émis le vœu d'abandonner l'île *Maurice*, précisément parce que les missionnaires ne pouvaient pas y vivre en commun ; d'autres alléguaient, en sens contraire, que c'était la ruine de toutes les missions parce que dans ces pays, il est impossible que trois missionnaires au moins soient toujours ensemble ; que le bien des œuvres demande en ces îles comme dans toute l'Afrique, que les missionnaires puissent se transporter seuls d'un pays à l'autre, continuellement. On alléguait que M. Boré avait promis des missionnaires. M. Fiat se retranchait derrière l'Assemblée, et invoquait le manque de sujets. C'est aussi ce qu'il répondit à Mgr Soulé, évêque de la Réunion, qui demandait des missionnaires. M. Pémarin, Secrétaire général, aimait bien cette île, parce que, écrivait-il, le 20 septembre 1878, il y a aujourd'hui dix-sept ans, jour pour jour, que j'arrivais à l'île de la Réunion. M. Pémarin, qui était Landais, écrivait à Mgr Soulé, qui, lui aussi, était Landais, que cette île de la *Reunion* (ou *Bourbon*), était chère aux enfants de saint Vincent, mais que le manque de sujets empêchait M. Fiat d'y envoyer des missionnaires. Il ajoutait une phrase qui se répétera souvent pendant le généralat de M. Fiat : « *L'esprit qui souffle en France, ne pousse guère vers les Communautés et depuis quatre ans, nous avons une diminution réelle dans les vocations.* » Quelques-uns diront plus tard que si l'on avait accepté ces missions et d'autres, un grand nombre de vocations nous serait venu comme ce fut le cas pour les Pères du Saint-Esprit, et pour d'autres Communautés, car la vogue, ou

plutôt l'Esprit Saint, était pour les Missions. Celui qui écrit ces lignes, a entendu le Pape Pie XI lui dire dans une audience privée que l'avenir de l'Eglise était en Afrique, et que les Congrégations religieuses devaient concentrer tous leurs efforts en ces régions.

Il nous reste à parler des relations de M. Fiat avec l'Amérique. Commençons par les *Etats-Unis*. Le Visiteur, M. Rolando, demande à M. Fiat l'autorisation de faire traduire et imprimer en anglais, les méditations de Collet. Ce digne visiteur offrit sa démission et fut remplacé par M. Smith. M. Fiat disait des confrères des *Etats-Unis* « *qu'ils jouissaient de l'estime des évêques et de la confiance des peuples. Les nombreuses paroisses qu'ils ont dû accepter les empêchent de se livrer, autant qu'il serait à désirer, à l'œuvre capitale des missions, mais les fréquentes conversions dont ils sont les instruments, les dédommagent en partie de cette privation, et attestent l'utilité de leur ministère.* » Le nouveau Visiteur, M. Smith, était supérieur de *La Nouvelle-Orléans*. Or, à cette époque, de juillet à octobre 1878, il y eut une épidémie qui fit un grand nombre de victimes. Les Sœurs et les Missionnaires se dévouèrent au service des pestiférés. Tous les hôpitaux étaient encombrés et, tous les jours, un grand nombre de malades mouraient. Relevons quelques statistiques : quatre-vingt-huit, douze, quarante-sept, cinquante-sept, cent, cinquante, dix-huit par jour dans les différents hôpitaux. Plusieurs Sœurs moururent. On proposa à huit jeunes Sœurs de s'éloigner, elles refusèrent ; l'une d'entre elles mourut. Vingt prêtres succombèrent. Le Gouvernement de l'Etat ordonna un jeûne et des prières publiques, le samedi 9 octobre. A partir de cette époque, le fléau diminua, puis cessa. Dans les écoles de Sœurs, il y avait des conversions protestantes.

Au *Mexique*, les missionnaires étaient restés, tandis que les Filles de la Charité étaient parties, rappelées par les Supérieurs. Ce départ avait arrêté le progrès des œuvres, malgré le dévouement des Dames de la Charité et des Enfants de Marie. M. Fiat constatait que les missionnaires s'appliquaient avec fruit à toutes les œuvres de notre Institut : on ouvrit même une nouvelle maison. Beaucoup regrettaient le départ des Sœurs. Quoi qu'il en soit, il faudra attendre près de soixante-dix ans, avant que les Filles de la Charité reviennent sur la terre du Mexique. •

La province d'*Amérique Centrale* comprenait alors le *Pérou*, l'*Equateur*, la *Colombie*, et les autres pays de l'Amérique Centrale géographique : *Costa-Rica, Guatemala, Panama*. M. Fiat envoya M. Gamara (*Equateur*), M. Daydi (*Pérou*), M. Marino (*Costa-Rica*). M. Foing avait été Visiteur de 1872 à 1877. A cette époque il fut rappelé à Paris pour être sous-directeur. M. Foing résidait donc à Paris. M. Fiat écrivit, le 5 octobre 1878, aux confrères de la province pour leur annoncer le retour de leur ancien Visiteur. « *Il m'eût été bien doux, écrit M. Fiat, de le retenir auprès de moi et de le conserver dans le poste de confiance où l'avait placé mon vénérable prédécesseur, mais considérant vos besoins et vos désirs, et me souvenant que saint Vincent, n'hésitait pas à se priver des hommes les plus nécessaires, en vue du bien d'une province, je me suis décidé à m'imposer ce sacrifice pour vous procurer une grande consolation et pour assurer avec le secours du ciel, la prospérité de vos œuvres.* » Le poste de confiance dont parle M. Fiat était le poste de sous-directeur du

séminaire, qui avait été donné à M. Foing, parce qu'il était très régulier, très pieux, bon, doux ; mais sa santé commençait à décliner, et le physique influant sur l'intellectuel, on sera obligé un jour, de le mettre à *Lommelet*, après qu'il aura été nommé Assistant de la Congrégation. En attendant, on crut que la vie active lui serait plus favorable que la vie sédentaire du séminaire. Il retourna donc dans ce qu'on appelait *La Nouvelle Grenade*. M. Fiat le pria d'établir un séminaire interne pour fournir aux besoins de la province. On avait demandé un certain nombre d'arrangements nouveaux dans ces pays de l'Amérique centrale. M. Fiat répond sagement : « *Mon inexpérience dans les affaires et la prudence me contraignent de laisser les choses dans l'état dans lequel je les trouve, et de ne pas résoudre au lendemain de mon élection les difficultés délicates qui m'ont été soumises.* » M. Foing n'était pas seulement Visiteur, il était aussi directeur des Sœurs. « *Je vous prie, lui disait M. Fiat, de vous occuper des besoins spirituels de nos chères Sœurs et de faire la visite de leurs maisons et de nous en dresser un rapport circonstancié afin que nous puissions plus sûrement régler tout ce qui peut intéresser cette province.* » En même temps, M. Fiat écrivait à la Visitatrice pour lui annoncer la nomination de M. Foing, comme Directeur : « *Il a reçu ordre de visiter les maisons de votre province. Je vous prie de le reconnaître comme tel ; de vous adresser à lui dans vos doutes, vos difficultés, de ne prendre aucune mesure importante sans sa participation.* » Cette province était alors exposée à la persécution. M. Fiat écrivait à cette époque : « *Les maisons de Popayan et de Pasto ont été fermées par la Révolution. La province présente un spectacle bien édifiant par le dévouement admirable et la constance de nos confrères au milieu des dangers et des obstacles de la Révolution menaçante ou tracassière. Les séminaristes des diocèses dont nous sommes expulsés, contraints de chercher ailleurs d'autres maîtres, ont répandu la bonne odeur des vertus qu'ils avaient puisées à l'école des nôtres.* »

Parmi toutes ces graves questions qui tourmentaient les confrères, M. Fiat se préoccupait d'une autre question qui pouvait paraître minime, au regard de quelques-uns, mais qui lui tenait à cœur ; c'était celle qui défend de se confesser à un autre qu'aux confesseurs désignés. « *Je vous ferai observer, écrivait-il à un confrère de cette province, qui se confessait au dehors, que cette manière de faire est de nature à inspirer à vos confrères une certaine défiance, à soulever des soupçons dans leur esprit, et à leur nuire dans l'esprit des externes.* » Le P. Fiat allait jusqu'à menacer de changer ce confrère. Pour les confessions passées, il penchait pour la validité, mais il n'était pas très catégorique. « *Quant au passé, je n'oserais trop me prononcer. Pour l'avenir, il l'autorisait à continuer jusqu'à l'arrivée de M. Foing.* »

D'autre part, cependant, reconnaissons qu'en écrivant à la Visitatrice du Pérou, il lui disait entre autres choses. « *Il m'est revenu de plusieurs côtés, qu'un certain nombre de Sœurs étaient dans la gêne et le malaise vis-à-vis de leurs confesseurs ordinaires. C'est pourquoi, conformément à ce qui a été réglé, par mon prédécesseur, j'autorise M. Duhamel à confesser toutes les Sœurs qui se présenteront à la chapelle et je vous prie dans l'intérêt des âmes de vous montrer facile pour ce genre de permission.* »

M. Fiat reçoit un très grand nombre de lettres de Sœurs du Pérou, et il répond à chacune d'elles, non pas un passe-partout, mais une lettre spéciale, appropriée à chacune. Il y a dans chacune de ces lettres de gentilles petites phrases qui méritent d'être citées : « Vous m'avez parlé comme une bonne Auvergnate doit le faire, aussi, je suis content de vous. Je ne veux pas vous pardonner, mais vous remercier de la liberté que vous avez prise de m'écrire. » Avec les confrères, il est aussi familier et aimable. « Votre bon cœur vous a dicté les aimables choses que vous m'écrivez ; il est évident qu'il vous fait illusion. » On lui envoie beaucoup de cadeaux, il remercie gentiment. A un confrère qui s'excuse de ne rien lui offrir, il répond : « Votre cœur, n'est-ce rien ? »

« Le Chili, écrit M. Fiat, offre plus de sécurité que l'Amérique Centrale, et présente un travail plus facile. Les services spirituels que réclament les nombreuses maisons de nos Sœurs, la direction de l'importante Association des Dames de la Charité, les missions de la campagne, ne laissent guère de loisirs au personnel bien restreint de cette province. » M. Fiat y envoie MM. Mathieu, Bédel et Denis Alengry. M. Fiat encourage, remercie, s'humilie. « Si les membres de l'Assemblée avaient connu mon insuffisance et ma pauvreté, aussi bien que mes anciens confrères du séminaire, ils auraient certainement confié à un autre, la lourde charge qui m'est imposée. » A tous les confrères qui lui écrivent, il répète des dizaines de fois : « Malgré la distance, mon affection s'étend jusqu'à vous ; Dieu a agrandi mon cœur et si je n'écoutais que mon inclination je n'hésiterais pas à aller encourager par ma présence, les efforts de votre zèle. » Quand il écrit à un Auvergnat, il y a toujours la note joyeuse : « Je suis heureux que vous ayez obtenu la pacification générale, pleine et entière des esprits, en décrétant que l'Auvergne fait partie intégrante de la France. » Il faut bien se rappeler qu'à cette époque (et à d'autres) on jouait à l'orgue le *Chant du Départ*, comme pour les Missions Etrangères, lorsqu'un jeune prêtre était placé en Auvergne !

L'empire du Brésil, écrit M. Fiat, ouvre un vaste champ au zèle infatigable des missionnaires qui semblent appelés à rendre à ce pays les plus grands services par les deux œuvres principales de notre Institut, les missions et les séminaires, et par le concours si dévoué qu'ils prêtent à nos Sœurs dans les divers établissements qui leur sont confiés. Trois missionnaires furent envoyés cette année au Brésil, MM. Arcade Dorine, Jean Benoît et Paul Marre. Toutes les lettres adressées aux missionnaires sont pleines de tendresse. M. Fiat les a connus presque tous au séminaire, quand il était sous-directeur. Cela lui donne plus d'autorité et d'influence. « Si je n'écoutais que mon cœur, je serais déjà en Amérique pour vous voir. Je vous connaissais trop à la Maison-Mère pour vous oublier. Vous êtes un de ceux dont j'aime à me souvenir. » Toutes ces phrases nous font connaître le bon cœur de M. Fiat.

Avec les Filles de la Charité, proportion gardée, il y a les mêmes sentiments. On comprend que le P. Fiat, ait été si aimé, si vénéré par les Sœurs ; il a été un vrai père pour elles.

« La petite province de la République Argentine, écrivait M. Fiat, peut concevoir la légitime espérance d'étendre ses œuvres déjà bien établies, puisqu'elle a ouvert son séminaire interne

et que Dieu lui envoie de bonnes vocations. » M. Fiat ajoutait, en écrivant à M. Montagne, des conseils sur le séminaire interne et sur les études. A Lujan, se trouve un pèlerinage à Notre-Dame. M. George en était le supérieur. Il faut lire dans les *Annales* l'historique et l'état actuel de ce pèlerinage. Tout ce que les missionnaires ont fait pour glorifier la Très Sainte Vierge est vraiment admirable. M. Fiat était aux anges quand on lui donnait des détails sur les fêtes, sur les faveurs accordées par Marie. Un confrère, M. Stollenwertk, demande à cette époque à M. Fiat la permission de faire imprimer un livre sur la Médaille Miraculeuse.

Une autre chose de cette province réjouissait le cœur apostolique de M. Fiat, c'était la mission indienne de *Patagonie*. M. Savino en était l'ardent apôtre. Quand on lit les détails envoyés à M. Fiat, par M. Savino, on croirait lire un roman de Fenimore Cooper. M. Savino n'a pas craint de s'installer au milieu des Indiens. « *Qui es-tu ? pourquoi viens-tu ? qui t'envoie ?* » M. Savino répond à toutes les questions. Le cacique major riposte. « *Il n'est pas convenable d'abandonner la religion de nos pères. Je suis trop vieux pour embrasser une autre religion. Nous sommes trop mal vêtus pour assister aux cérémonies de la religion.* » M. Savino leur explique qu'il ne veut pas les obliger. Il leur demande seulement la permission de s'établir au milieu d'eux et la promesse qu'on laissera libres ceux qui voudront embrasser la religion du Christ. La permission est accordée. Ce qui frappe les Indiens, c'est le respect qu'on a pour les morts, la manière solennelle avec laquelle on les enterre. « *Nous autres, nous sommes enterrés comme des chiens et des cochons, vous autres, avec des chants, des cérémonies, de l'eau bénite, de l'encens.* » Ce qui les étonne encore, c'est que tout est gratuit, baptême, messe, communion, funérailles. Le fils du cacique major fut le premier baptisé. La chapelle fut inaugurée le 22 août. Petit à petit, on ouvre une école, on organise le catéchisme. Tout cela est difficile, car les petits Indiens aiment surtout la liberté, la chasse. Mais le grand obstacle à la conversion des Indiens, vient de la conduite des Blancs. Ceux-ci n'observent pas les clauses du contrat, disent les Indiens. On leur a parlé de l'enfer : cela ne les effraie pas. « *Nous sommes Indiens, habitués à une vie dure, nous ne sommes pas délicats comme les Blancs ; nous saurons bien rester en enfer.* » M. Savino donne toutes sortes de détails sur la vie des Indiens : leurs mœurs, les femmes se lavent les cheveux avec de l'urine, elles se barbouillent la figure avec de la farine, etc... Les Indiens, malades de la petite vérole, sont soignés par trois Sœurs dans le lazaret. Après quatorze mois d'apostolat, M. Savino a obtenu cent quatre-vingt-treize baptêmes, quatre mariages. Deux jeunes Indiens sont élevés à Buenos-Aires. M. Fiat fait des vœux et des prières pour le succès de la Mission indienne, et il la recommande aux prières de la Compagnie. M. Fiat envoie cette année deux missionnaires, MM. Auguste Birot et Joseph Fortucci. Notons en passant que M. Fiat n'est pas seulement très content quand on lui parle des travaux et des succès de ses enfants, il est sensible à une belle lettre, bien tournée. Il écrit à un missionnaire de la province d'Argentine : « *Savez-vous que je trouve votre latin fort beau, vous parlez comme saint Bernard, mon docteur de prédilection.* »

M. Fiat reçoit aussi des lettres de la part des confrères et

des Sœurs des *Philippines*. Il les remercie vivement pour leur sollicitude et leur générosité à faire parvenir à notre procureur de Shanghai, des ressources pour les pauvres affamés de la Chine. Il refuse d'accepter la démission que lui offre le Visiteur, M. Orriols ; il le prie de continuer son office. *Je vous aiderai et j'allégerai votre poids*. La lettre de remerciement à la Visitatrice se termine par cette phrase : « *Las cosas de Espana se reglaron muy bien por la mediacion de Nuestra Madre Immaculada.* »

Finissons ce chapitre par quelques lettres adressées à des personnes étrangères à la famille de saint Vincent. Il y a ceux qui postulent ; il veut qu'ils sachent bien ce qui les attend : leurs obligations, leurs occupations, pour éviter ensuite des déceptions et des plaintes. Il faut qu'ils soient absolument libres de tout autre devoir. « *Si le bon Dieu vous veut un jour, dans la petite Compagnie, je vous y verrai avec bien du plaisir. Mais il est évident que pour le moment vous ne le pouvez pas ; car votre bonne mère exige votre présence auprès d'elle.* » Quand ils sont dans les conditions requises, il leur rappelle que nous ne demandons absolument rien, pas d'argent, seulement la bonne volonté. M. Guilloux parle de divers objets qu'il pourrait apporter : meubles, crucifix, montre, lampe, etc... M. Fiat lui écrit que tout cela est absolument inutile : « *Seule, la montre pourra vous servir, à condition qu'elle ne soit pas en or. Ne vous préoccupez pas de pension, apportez votre bonne volonté.* » Un vieillard demande à entrer comme frère coadjuteur. M. Fiat écrit que « *s'il veut entrer en qualité de frère donné, nous l'autoriserons volontiers à porter la soutane ; il pourrait rendre des services dans une maison de confrères, à Valfleury, par exemple.* » Il y a ceux qui, sortis, demandent à rentrer. M. Fiat reçoit les uns, refuse les autres en leur disant qu'ils font du bien là où ils sont, « *sans doute, c'est là que le bon Dieu vous appelait à exercer votre zèle.* » Des petits orphelins lui écrivent qu'ils veulent être enfants de saint Vincent, plus tard, quand ils seront grands. M. Fiat leur écrit une lettre très affectueuse : « *Mes bons petits enfants, les petits benjamins de la famille, que j'aime de tout mon cœur* », qu'ils se préparent par la piété, l'obéissance, l'étude, etc...

Il reçoit non seulement ceux qui veulent entrer dans la Congrégation, mais ceux qui veulent faire une retraite à Saint-Lazare. « *Vous viendrez le jour que vous voudrez et vous demeurerez le temps que vous voudrez, et qui vous sera nécessaire. Ne vous préoccupez pas des conditions.* » En dehors des retraitants, il ne reçoit personne. Un curé voulait venir se reposer à Saint-Lazare (et peut-être voir Paris), huit ou quinze jours. « *Nous ne recevons que pour les retraites. Recevoir dans d'autres conditions serait aller contre nos Règles et les usages de la Compagnie.* » Cependant, on fait exception pour les évêques. « *Nous serons toujours heureux de vous offrir la plus cordiale hospitalité, lorsque Votre Grandeur nous honorera de quelque visite* » Un évêque, Mgr Freppel, d'Alger, jouira non seulement d'une hospitalité de quelques jours, mais de plusieurs années, surtout quand il sera député. En attendant, les relations cordiales commencent. Mgr Freppel a envoyé des arbres pour le jardin de Saint-Lazare. M. Fiat le remercie mais lui annonce que deux de ces arbres sont morts, c'est l'*arsearia ambricata* et l'*abies grandis*. Il paraît que ces arbres ont besoin de grand air et qu'ils ne

peuvent vivre dans notre jardin. Les autres arbres envoyés par Mgr Freppel seront replantés dans notre maison de campagne. Et M. Fiat ajoute : *« Ce sera une occasion pour vous de venir les voir à notre maison de Gentilly »*

M. Fiat donne l'hospitalité matérielle ; il donne aussi l'hospitalité spirituelle ; il affine soit à la Congrégation de la Mission, soit à la Compagnie des Filles de la Charité. Beaucoup recourent à M. Fiat pour obtenir des secours d'argent. En principe il donne 20 francs, s'excusant sur ce qu'il n'est qu'un administrateur et non un propriétaire. Il écrit à une Révérende Mère à qui il envoie exceptionnellement 50 francs. *« Cette modeste offrande ajoutée à celles que votre bon saint Joseph vous enverra, vous aidera à sortir facilement de l'embarras dans lequel vous vous trouvez. »* A l'imitation des Pères Etienne et Boré, il accorde une diminution de pension en faveur de Mme Mailly, recueillie dans une maison de Sœurs. En principe, il ne donne ni ne communique les conférences de Saint-Vincent, ni les livres, que l'on gardait alors sous clef et qui ne devaient être communiqués à personne. Le bon Père Fiat subissait l'influence dans laquelle on vivait depuis deux cents ans, pour ce qui regarde saint Vincent. Par une fausse conception de l'humilité on ne voulait pas que les lettres et les conférences de saint Vincent, fussent connues par d'autres que par les enfants du Saint ; il faudra le courage de M. Verdier pour triompher des préjugés et pour publier les œuvres de notre Père, envers et contre tous. M. Fiat cependant, entrebâille la porte un petit peu. D'Emmitsburg, la Révérende Mère Jérôme, lui fait remarquer qu'elle possède déjà trente-trois conférences de saint Vincent, elle voudrait les autres, M. Fiat les lui donne. M. Fiat reçoit beaucoup de la part des bienfaiteurs nombreux, et il recevra de plus en plus au fur et à mesure qu'on connaîtra son désintéressement et sa générosité. C'est la réalisation de la parole évangélique *Date et dabitur vobis*. M. Bringuier, de Narbonne, lui donne à cette époque un titre de rente de 1.000 francs. M. Fiat lui écrit le 6 octobre 1878 : *« Aux bienfaits, vous ajoutez sans cesse de nouveaux bienfaits et votre libéralité me rend muet ne sachant comment vous témoigner ma reconnaissance. Vous vous inscrivez au rang de nos plus insignes bienfaiteurs, et nous vous serons éternellement redevables. Votre bon et excellent miel nous est arrivé dans de bonnes conditions, et avant j'avais reçu ces titres Nous suivrons fidèlement votre instruction à ce sujet. Je destine cela à la fondation d'un nouveau séminaire interne que j'ai promis à l'Assemblée d'ouvrir le plus tôt possible. J'aime à croire que cette destination vous sera agréable. »* Et dans une autre lettre : *« Vous êtes un de ces amis rares, qui témoignent leur affection, plus encore par les actes que par les paroles. Merci de votre nouvelle preuve de bienveillance. Vos intentions seront scrupuleusement observées. Mon successeur sera averti de votre désir. »* Il y a des choses que M. Fiat refuse, en particulier les immeubles. On lui offrait Ballainvilliers pour les missionnaires. *« Je ne l'accepte pas, le local ne se prête guère pour une maison de missionnaires. »* Il refuse aussi de réadmettre d'anciens missionnaires, d'anciennes Filles de la Charité. Il refuse à certains parents, la visite de leur fille, Sœur de charité. Il y a une lettre, très surnaturelle, à ce propos, mais on peut se demander la réaction qu'elle a produite. Le curé de Montmorin avait demandé qu'une Sœur, la fille d'un de ses paroissiens, vienne le voir,

M. Fiat refuse. La lettre est parfaite dans les formes, dans les précautions oratoires, mais il y a des phrases qui supposent dans le père de cette Sœur une âme très élevée : *« S'il n'a pas la consolation naturelle de revoir quelques instants sa fille vraiment chère, quel mérite pour lui à ses derniers moments de pouvoir offrir de nouveau à Dieu, le sacrifice de sa bien-aimée. Assurez-le de ma part qu'il peut compter pendant et après cette vie sur une large part, dans les prières et les bonnes œuvres des enfants de saint Vincent. »* M. Fiat refuse les prédications de carême ; elles sortent de notre esprit, elles s'écartent du genre populaire auquel nous devons nous consacrer. Il refuse à un curé de Paris un prêtre pour son patronage. Il refuse à un artiste de venir donner une soirée lyrique à Saint-Lazare : *« Ce n'est pas l'usage chez nous. »* Il n'est pas d'avis que les enfants des Sœurs jouent des pièces de théâtre devant des externes. Cela se faisait à Sully (dans le Loiret), il voulut supprimer la chose. Mais l'évêque d'Orléans intervint, et M. Fiat répondit à l'évêque : *« Malgré la répugnance que j'éprouve à permettre les pièces de théâtre dans les maisons des Filles de la Charité, je ne voudrais pas cependant ôter à M. le Curé de Sully un des moyens qu'il a de faire le bien. Je vous prie donc, Monseigneur, de vouloir bien trancher la difficulté. J'accepte d'avance la solution que Votre Grandeur jugera à propos de donner. »*

Il écrit à toutes sortes de personnes. Il envoie de touchantes lettres de condoléances ; à Mme Lefort, Dame de Charité, pour la mort de son père ; à M. Maziol, pour la mort de son épouse ; lettres très chrétiennes. Il recommande ceux qui lui demandent des lettres de recommandation ; au curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, il recommande un jeune soldat qui serait content d'être sacristain ; *« il est très bien sous tous rapports, il ne rêve que sacristie »*. A l'évêque de Saint-Flour, et à M. Lamouroux, son grand vicaire, il recommande un abbé Broquin *« qui fut mon condisciple et cochambriste »* ; il termine sa lettre au grand vicaire par ces mots : *Tu qui omnia potes adjuva illum*. Il écrit au curé de Gentilly, pour lui offrir de faire donner une mission dans sa paroisse. *« Tout sera gratuit, et les missionnaires seront logés, nourris, dans notre maison de campagne de Gentilly. »* Il écrit à Mgr de Ségur, pour lui promettre de recommander son œuvre aux missionnaires et aux Filles de la Charité ; il écrit à ses anciens élèves ou condisciples, et il rappelle les souvenirs d'autrefois. Parmi ses anciens élèves, il y a le R.P. Combes, dominicain ; il le félicite d'être dans la grande et illustre famille de saint Dominique, et il termine par cette phrase, tout à fait vincentienne : *« Pendant le temps de notre séjour mutuel à Montpellier, vous avez pu apprécier mon insuffisance pour la charge qui m'est confiée. »* Il écrit à la Visitation, pour maintenir les bonnes relations qui existaient entre saint François de Sales et saint Vincent ; il écrit aux membres de sa famille, ou aux habitants de l'Auvergne, qu'il a connus. *« J'ai recommandé votre bonne mère que j'estime tant comme vous le savez. Je prie pour elle, sans oublier les autres membres de la famille. Donnez-moi, de temps en temps, des nouvelles de notre chère malade, vous me ferez un grand plaisir, et surtout apprenez-moi quelle est bien guérie. Si Gilbert avait occasion de venir à Paris, dites-lui que je serai heureux de le voir. »* Il écrit au curé de sa paroisse pour se recommander aux prières des paroissiens, ses compatriotes. Il le remercie des bonnes nouvelles

de ses parents. Il parle de Victor, du cher petit Edouard, etc... Voici un spécimen du genre de ses lettres :

Mon cher petit Jules,

Vous avez bien fait de m'écrire, car votre bonne lettre m'a causé un grand plaisir, et je vous en remercie de tout mon cœur. Vous savez combien je vous aime et comme j'étais heureux de vous voir pendant votre séjour à Paris. Je pense que vous viendrez encore l'année prochaine. Je vous invite à la procession du mois de Marie qui vous a rendu si heureux et dont vous avez gardé un si doux souvenir ; je vous invite aussi à venir me voir dans ma stalle de supérieur et les bonnes Sœurs de la Communauté seront heureuses de vous voir encore servir la messe dans leur chapelle. Vous voyez, mon petit ami, que j'ai de nombreuses raisons pour vous inviter à Saint-Lazare. Je pourrais ajouter celle du plaisir que vous auriez à voir vos frères et vos sœurs qui sont à Paris, celui qu'ils éprouvent eux-mêmes en vous voyant, car vous n'ignorez pas que vous êtes leur petit Benjamin. Gabriel m'a dit que vous étiez un des premiers, peut-être même le premier de votre classe. Comme cette nouvelle m'a fait plaisir ! Continuez, mon cher petit ami, à être un enfant laborieux, travaillez à devenir savant pour le bon Dieu, afin de le mieux servir plus tard et aussi pour faire plaisir à Maman, qui vous aime tant, pour imiter vos frères et vos sœurs qui vous donnent de si beaux exemples. Continuez aussi à être bien sage, bien obéissant. Vous allez faire votre première communion, l'année prochaine. Quelle grande action ! la plus belle de votre vie ! Il faut déjà commencer à vous y préparer, devenir bon et pieux, comme un petit ange, embellir votre âme pour que Notre-Seigneur soit heureux de descendre en elle, pour y demeurer toujours.

Je vous envoie quatre photographies, vous voudrez bien en offrir une à Maman, une à Marie, une à Jeanne. Vous savez que l'autre est pour mon bien-aimé petit Jules. »

Nous avons parcouru tout le cycle de ceux auxquels il écrit en cette période 1878 : missionnaires, Sœurs, Dames de Charité, parents, amis. Terminons par cet extrait d'une lettre à M. Delporte, supérieur d'Orléans, qui nous montrera que M. Fiat est toujours humble, vrai disciple et imitateur de saint Vincent : « *Je suis bien aise que vous m'ayez prouvé que vous étiez dans votre droit. Je me suis trop pressé, c'est une leçon qui me fera du bien, je ne le regrette qu'à cause de la peine que vous en avez eue. Je vous soutiendrai toujours et s'il faut quelqu'un entre l'enclume et le marteau, ce sera votre serviteur qui s'y mettra.* »

Edouard ROBERT.

LES FILLES DE LA CHARITÉ AU JAPON

(suite)

(Voir *Annales* t. 118, pp. 146-169 ; 425-436 ; t. 119, pp. 355-358)

2) MAISON DU SACRÉ-COEUR - OSAKA-TANABÉ

La Maison d'*Osaka* a été fondée en même temps que la Maison de *Fukuoka*, en octobre 1933. Sœur Termier emmena son petit groupe de Sœurs par bateau à Kobé, et ensuite par le train à *Osaka*. Notons en passant que les Filles de la Charité dirigent en 1955 quatre Maisons qui sont toutes situées dans le diocèse d'*Osaka*, dont Mgr Taguchi est le zélé pasteur. Le travail ne manquera pas aux Filles de la Charité dans cette ville populeuse.

Osaka compte aujourd'hui plus de trois millions d'habitants et est ainsi la seconde en population de tout le Japon. Elle est aussi la plus riche, grâce à ses nombreuses fabriques et maisons de commerce. Les Anglais l'appellent le « Manchester » du Japon, les Japonais lui donnent le nom de « ville de la fumée » car ses milliers de cheminées crachent jour et nuit des fumées de toutes couleurs.

Traversée par plusieurs fleuves et nombreux canaux, sur lesquels on compte mille deux cents ponts, dont plusieurs d'une belle architecture, elle mérite aussi son nom de *Venise*. Il est vrai, à cause de multiples lignes de chemin de fer et autres moyens de communication, la voie fluviale a perdu en grande partie de son influence d'antan.

Comme lieux à visiter, citons le *Château d'Osaka* dans la partie Est de la ville, construit par le célèbre Hideyoshi en 1584. Ce château fut refait et modernisé en 1931. Dans son mur d'enceinte on a laissé heureusement les grosses pierres de granit, dont la plus fameuse s'appelle Higo-ishi, de seize mètres de long et six mètres de haut. Un ascenseur vous élève à quatre-vingt-quinze mètres, ce qui permet d'avoir une vue superbe sur toute la ville et le port de mer. Objets d'attraction sont aussi les *jardins publics*, dont chacun a sa caractéristique bien japonaise. Les plus visités sont ceux de *Nakanoshima*, de *Sumiyoshi*, de *Temoji*. Les temples et théâtres sont nombreux, à noter particulièrement le théâtre de marionnettes *Bunraku*. Parmi les *plages* de bains de mer, *Hamadera* est la plus fréquentée. Dans les quartiers *Imamya* se trouve le temple *Ebisu*, le dieu de la fortune. Des milliers de personnes lui rendent visite, espérant y trouver richesse et bonne santé. Mais le dieu est — dit-on — très sourd, et les fidèles doivent dire à haute voix leurs prières pour être entendus de sa Majesté. Parmi les *journaux*, le « *Sasahi* » et le « *Mainichi* » sont les plus lus dans tout le pays. Ils ont une édition en anglais. Le *Mainichi*, seul, a sept millions de lecteurs quotidiens.

Pendant la guerre, ce centre d'industrie où se fabriquaient canons, avions et bateaux de guerre, a terriblement souffert des attaques aériennes répétées des Alliés ; trois cent quatre vingt-huit mille quatre cent quarante-trois maisons furent détruites (un peu plus de cinquante-cinq pour cent). Depuis on s'est remis

hardiment à l'œuvre et aujourd'hui soixante-dix pour cent sont reconstruites ; pourtant on voit encore les squelettes de fer d'anciennes fabriques de guerre. La population qui comptait avant la guerre près de quatre millions, va bientôt atteindre ce même chiffre.

La Mission Catholique qui depuis la fin des hostilités travaillait avec énergie avec un personnel triplé, est cependant encore assez modeste. Sur huit millions d'habitants du diocèse, les catholiques montent à un peu plus de dix-sept mille. La Mission possède, à Osaka même, neuf églises et chapelles, et les protestants, soixante ! C'est Mgr Castanier, des Missions Etrangères, qui dirigeait le diocèse quand nos Sœurs arrivèrent, en octobre 1933, à Osaka.

Cependant, c'est la Révérende Mère Mayer, Supérieure des Dames du Sacré-Cœur du couvent d'Obayashi, qui a fait venir les Filles de la Charité. La Mère Mayer est la sœur du fameux Rupert Mayer, l'apôtre jésuite de Munich, dont le procès de béatification a été introduit à Rome. Quel esprit de foi et amour du pauvre en cette religieuse ! Voici un exemple que j'ai entendu de sa propre bouche : les Filles de la Charité avaient été demandées pour Osaka, tandis que Mgr Breton en souhaitait pour Fukuoka. La permission tardait toujours. Un beau jour, Mgr Castanier, la figure tirée, vint voir la Mère Mayer ; lui montrant un télégramme, il dit : « C'est fini pour les Filles de la Charité, elles vont à Fukuoka. » Et la Mère Mayer de répondre : « Mais non, Monseigneur, elles viendront, confiance. Monseigneur je vous dis : elles viendront ! » Monseigneur s'en alla peu convaincu. Le jour suivant, il revint, cette fois triomphant ; de nouveau, il lui remet un télégramme, disant tout joyeux : « Elles viennent, elles viennent ! »

Depuis longtemps, la misère et la souffrance des pauvres la hantaient. D'ailleurs, une condition de l'Institut des Dames du Sacré-Cœur est d'avoir une école d'enfants pauvres à côté de leurs collèges, et ne pouvant remplir cette clause au Japon, où cette proximité aurait manqué d'attraits pour les jeunes filles riches, la Mère Mayer voulut, par les mains des Filles de la Charité, combler cette lacune. Dans un quartier de la grande ville d'Osaka à Imamya, des milliers de gens vivaient dans des conditions affreuses ; la Mère Mayer, dirigeant un grand collège des filles des familles aristocratiques et influentes du pays, voulut intéresser la classe aisée à cette misère humaine et lui apprendre l'amour et le service du pauvre, et elle tint bon jusqu'à ce que la Communauté lui ait accordé les Sœurs tant désirées. Elle aida Sœur Termier et ses compagnes à trouver une maison et leur donna chaque mois la somme nécessaire pour développer leurs œuvres. La Communauté au Japon devra toujours une grande reconnaissance à Mère Mayer. D'elle, un Père disait un jour : « Ma Mère, vous auriez dû porter la cornette au lieu de votre bonnet noir », et elle, de rire de tout son cœur.

Quand Sœur Termier et ses compagnes arrivèrent à la gare d'Osaka, Mgr Castanier, quelques missionnaires et des élèves du Sacré-Cœur étaient là pour les recevoir et les emmener d'abord au couvent du Sacré-Cœur à Obayashi, chez la R. M. Mayer. Réception toute cordiale, on aurait dit la mère accueillant ses filles. Tout de suite des plans sont faits pour l'avenir. Déjà une petite maison était louée dans un quartier pauvre, mais impos-

sible d'y installer la Communauté, l'endroit était trop mal famé. On s'arrêta à une autre petite maison japonaise, située dans le faubourg sud de la ville, à *Tanabé*, pour y installer les Sœurs. Pour aller et venir entre ces deux maisons, les Sœurs devaient faire chaque jour une demi-heure de tram.

Nos Sœurs ne passèrent qu'une nuit chez les religieuses du Sacré-Cœur et le lendemain l'auto d'une grande famille chrétienne, les Inabata, les emmenait dans leur nouvelle résidence. Immédiatement la vie nouvelle, vie bien japonaise, va commencer. Dans cette maison, pas de parquet, mais des nattes : *tatamis*. Pour y entrer, la Sœur enlèvera ses souliers et les laissera au *genkan*, petit vestibule ; pour sortir elle les remettra et si cela vous arrive vingt fois par jour, vous ferez vingt fois le même exercice. Le Japonais porte des *gétas*, pantoufles de bois qu'il laisse tomber de ses pieds sans s'incliner ; les Sœurs, avec leurs souliers européens, auront plus de difficulté et tâcheront d'avoir les reins solides. Elles auront vite appris à ouvrir et fermer portes et fenêtres, car cela glisse tout seul. Il y aura plus de malheur avec les cloisons de papier qui séparent les différentes pièces de l'intérieur. Les mains un peu brusques des Européennes y feront bien vite des trous, l'un après l'autre : on les répare avec du papier collé dessus, au grand dommage des belles fleurs et peintures de bambous dont ces cloisons sont ordinairement ornées. La maison contenait cinq pièces « mouchoir de poche » ; le réfectoire, par exemple, servait de chambre de communauté et de bureau de la Sœur Servante. L'autel et les trois Sœurs remplissaient la chapelle ; les grands lits européens encombraient les chambres : le Japonais dort sur le *tatami*, enroulé dans sa couverture qu'il enlève le matin pour laisser la chambre vide. Petit à petit, tout s'installait quand même et il y avait, malgré les difficultés du début, de la joie missionnaire dans les âmes.

Mgr Castanier vint leur célébrer la première messe et leur laissa la sainte Réserve. Chaque jour, sauf une fois par semaine, il fallait aller à la paroisse, chez le bon Père Bec ; là aussi, rien d'une église : petite maison japonaise, dont on enlevait portes et fenêtres quand il y avait affluence.

Les Sœurs vécurent là pendant trois ans, aidées par des jeunes filles japonaises, dont deux devaient devenir Filles de la Charité : Sœur Fujino, la première, encore à Tanabé, et Sœur Yamanaka décédée à Sevran à la veille de la prise d'habit.

Œuvre d'Imaiké

Deux minuscules maisons avaient été déjà louées à l'arrivée des Sœurs : un rez-de-chaussée d'une part, où l'on devait faire une œuvre d'enfants, un patronage avec repas à midi et, d'autre part, deux étages, un carré en bas pour la salle d'attente, et le dispensaire au premier. Pleines d'ardeur, les Sœurs désiraient travailler tout de suite, mais elles ignoraient la paperasserie japonaise, les démarches sans fin, les questionnaires interminables, surtout quand ce sont des étrangers qui veulent s'installer sur la terre du *Soleil levant*. Avant la guerre, en effet, ni l'étranger, ni l'Eglise catholique n'étaient *persona grata* dans le pays. Elles multiplient les visites à la Préfecture, à la Police, toujours les mêmes questions : « Qu'est-ce que vous venez faire ici ? — Jusqu'à quand voulez-vous rester ? » Impossible

d'avancer seules. A la fin, M. Inabata, chrétien et influent, se fait le responsable des Sœurs et petit à petit les démarches aboutissent. Mais où prendre les enfants pour les nourrir et les loger ? L'adresse de l'école la plus pauvre leur est donnée. Visite au directeur à qui elles exposent leurs projets : « Voulez-vous nous indiquer des enfants pauvres que nous pourrions aider ? », elles reçoivent cette réponse fière : « Je n'ai pas de pauvres dans mon école »... Déception et tristesse pour les Sœurs et il faut chercher ailleurs. Cette fois-ci, elles vont au bureau de bienfaisance, accompagnées du Père Bec, qui fut d'un dévouement admirable. Elles sont reçues par un Japonais païen, mais rempli d'intelligence et d'amour du pauvre. Il sera toujours parfait et d'un grand secours pour les Sœurs. Grâce à lui, le 13 novembre 1933, un premier repas fut offert à huit petits enfants pauvres, qui seront ensuite nourris quotidiennement, et dont le nombre augmentera peu à peu. Le 8 février 1934 ouvrira les portes aux malades et à la visite des pauvres à domicile. Chaque jour, une Sœur partait à Imaïké, le dîner dans son panier, accompagnée d'une chrétienne pour préparer la cuisine japonaise ; une autre Sœur les rejoignait ; la troisième gardait la maison.

Extension des Œuvres et de la Communauté

Soit à Tanabé ou à Imaïké, ces installations précaires ne pouvaient durer. Le 25 juin 1934, Sœur Reisenhel, Visitatrice de Chine, qui veillait sur les maisons du Japon, venait faire une Visite. Mgr Castanier offrait d'aider à l'installation : un terrain en la bordure de Tanabé, non loin du tram électrique put être acheté et on fit des plans pour y construire une maison pour la Communauté et un hôpital pour tuberculeux indigents, avec deux chambres réservées aux missionnaires malades. La Visite de la Très Honorée Mère Lebrun, en février 1935, confirma ces projets. A Imaïké, le 15 août 1935, M. Inabata offrait à Mère Mayer, en mémoire de son enfant mort, un terrain pour les œuvres des Sœurs et le 8 juillet 1936, un nouveau dispensaire et une garderie d'enfants ouvraient leurs portes à la chère clientèle des indigents.

Le 14 octobre 1935 un petit renfort arrivait de France : une Sœur pour Osaka et une autre pour Fukuoka, mais les deux seront bientôt transférées en Chine.

Le 12 novembre, les Sœurs quittent définitivement leur petite maison de louage pour s'installer dans la grande nouvelle maison bâtie à cet effet et bénie par Mgr Castanier le 8 décembre 1935. Sœur Reisenhel était venue de Chine pour cette occasion. L'inauguration du nouveau dispensaire d'Imaïké eut lieu le 8 juillet 1936 et les autorités permirent d'y ajouter un jardin d'enfants. En même temps, les Sœurs pouvaient acheter un terrain contigu à leur Communauté pour y bâtir l'hôpital rêvé.

L'année 1938 verra partir en France la première postulante japonaise, Bernadette Fujino, le 12 février.

Le 27 mars eut lieu l'inauguration de la garderie à Imaïké ; les enfants venaient le matin et à midi, on leur servait un repas chaud et ils retournaient vers le soir dans leur famille. Les malades venaient nombreux au dispensaire et on souhaitait que l'hôpital projeté à Tanabé se construise enfin. Mais la guerre sino-japonaise avait commencé entre temps ; cependant, le 27 septembre — anniversaire de la mort de saint Vincent, — la

Préfecture autorisa la construction de l'hôpital. En toute hâte on se procura les matériaux, le mobilier, etc., car les restrictions de guerre commençaient à se faire sentir. Notons en passant qu'en ce temps, une maman abandonna sa petite fille aux Sœurs : première petite fleur de la Sainte Enfance. Après bien des tracasseries et beaucoup de patience, le nouvel hôpital put être achevé vers la fin 1939. Monseigneur le bénit le 8 décembre, invoque avec ferveur la Vierge : Secours des chrétiens, Salut des Infirmes, Porte du Ciel... Mais, au Japon, avoir un hôpital ne suffit pas, il faut de plus la permission du gouvernement pour y recevoir des malades. Cette permission, après de nombreuses démarches, fut enfin accordée le 10 février 1940. Surgit une autre difficulté : qui viendra dans cet hôpital tenu par des étrangères ? Les événements d'Europe, qui vont plutôt mal, rendent les Sœurs encore moins sympathiques. Le 7 octobre seulement verra entrer le premier tuberculeux à l'hôpital ; malade bien difficile, mais qui sous la bonne influence des Sœurs, changera peu à peu et sera baptisé *Vincent*. Péniblement deux, puis trois malades augmenteront le nombre : souffrance intime de nos Sœurs qui voudraient tant se dévouer à ces pauvres Japonais.

Les autorités officielles sont pourtant bienveillantes et assurent des allocations malgré le vent de persécution qui commence à souffler contre les étrangers. Ce fut tout un événement, il est vrai, pour les autorités d'Osaka de voir ces étrangères installer un hôpital et s'y dévouer uniquement pour les pauvres.

Les événements politiques deviennent inquiétants. Evêques et supérieurs étrangers doivent céder leur place à des Japonais. Le 7 décembre, Mgr Castanier donne sa démission ; le R.P. Taguchi le remplace dans cette charge.

Le 8 décembre, est déclarée la guerre entre Japon et Amérique. Difficultés et tracasseries vont en augmentant. Ainsi, par exemple, toute correspondance en langue étrangère doit être écrite à la machine. La messe de minuit est interdite, la lampe du sanctuaire doit être éteinte la nuit, les maisons trop blanches doivent être teintes en couleur sombre, etc... En août 1942, Missionnaires et Sœurs des pays belligérants sont internés en différentes villes ; nos Sœurs, de nationalité française, suisse, portugaise, n'ont pas, heureusement, ce même sort. Depuis 1940, n'ayant pas de prédicateur, les Sœurs feront leur retraite toutes seules ; la guerre qui s'approche et l'incertitude de l'avenir excitent bien leur ferveur.

En 1943, la Préfecture avertit la Supérieure que le bâtiment d'Imaiké est réquisitionné pour une autre œuvre qui sera dirigée par la ville et la Police. Le dispensaire et la garderie d'enfants sont donc supprimés. Mais la Providence veille : les Sœurs pourront rester. Leur bâtiment à Imaiké recevra les enfants dont les parents travaillent aux usines de guerre. Ils y viendront à la sortie de l'école jusqu'à sept heures du soir ; bientôt ils seront quatre-vingts, les Sœurs auront de quoi se dévouer. Et quand elles retournent bien tard chez elles, plus d'une fois le cœur leur battra un peu fort à cause des alertes aériennes qui commencent. En mai 1945, c'est l'hôpital qui est menacé : on veut l'employer pour les soldats, mais les policiers voyant dans le dossier ces mots : « *Hôpital pour les pauvres* », n'insistent plus.

La vraie guerre, avec toute son horreur, les Sœurs la verront seulement en 1945. Les avions américains survolent le Japon ; et Osaka, où se fabriquent avions, munitions, bateaux de guerre, est particulièrement visé. Assez souvent, il faudra se lever plusieurs fois la nuit ; fatigue, insomnie et surtout manque de nourriture affaiblissent les santés. C'est le 13 mars qu'Osaka subira le premier violent bombardement : de onze heures du soir à trois heures du matin, les bombes incendiaires pleuvent sur la ville et la mettent en feu. Nos Sœurs avaient leur part dans ce désastre. Leur œuvre d'Imaïké, dispensaire et garderie d'enfants, ne montre plus que murs calcinés et débris fumants. Le 20 mars, la Supérieure et trois de ses compagnes — parmi elles, la Sœur Japonaise — sont emmenées au poste de police ou enfermées dans un local pendant trente-deux heures, subissent des vexations de toute sorte. Le Japonais, surtout les officiels d'avant-guerre, ne connaissent guère le respect dû à la femme. Pendant ce temps d'autres policiers fouillaient en règle toute la maison. Enfin, l'intervention d'un bon chrétien, M. Asayama, hâtera la délivrance des prisonnières, mais désormais chaque Sœur, pour sortir de la maison, devra avoir un permis de la police.

En juin, les bombardements redoublent de violence. Le 15, c'est le tour du quartier de Tanabé. Le presbytère est entièrement brûlé. La maison des Sœurs n'est qu'à quelques centaines de mètres de là. Vite elles transportent leurs chers malades dans le jardin ; l'Immaculée, dont la statue surmonte la porte d'entrée, fait bonne garde. Les bombes tombent de tous côtés, mais la Communauté et l'hôpital ne seront pas touchés. La Police même, ne requiert plus de « permis » aux Sœurs pour sortir de chez elles. A leur demande, l'hôpital devient poste de secours. On leur amène de grands blessés du quartier, plusieurs docteurs opèrent sans relâche et tout le monde a de quoi se fatiguer. Les Sœurs ont la joie de baptiser plusieurs de ces mourants.

La situation devient de plus en plus difficile. En juillet, l'évacuation des étrangers dans des camps de concentration est décidée. Nos Sœurs font leurs paquets et attendent. Elles attendront encore, quand le 15 août à midi, la voix de l'Empereur parlant à la radio annonce la cessation des hostilités. Il est vrai que la bombe atomique d'Hiroshima et celle de Nagasaki ont fait deux cent mille morts et d'autres effets mystérieux et inconnus jusque-là. Le parti militaire voyant enfin que toute résistance ne causerait désormais que la destruction complète, avait déposé les armes. Le mythe de la divinité de l'Empereur et l'invincibilité du Japon avaient trouvé un démenti cruel.

Période après l'armistice

En somme, deux mots : dépression morale et pauvreté extrême peignent le Japon de 1945 à 1947, ce dont il ne s'est pas encore ressaisi aujourd'hui. Nos Sœurs, comme la population, passent par un temps extrêmement difficile. Elles-mêmes n'avaient pas de quoi vivre, et comment nourrir leurs malades pauvres qui remplissent sans arrêt tous les coins de leur maison ? Sœur Termier, au cœur si tendre pour les pauvres, et ses compagnes sentirent une grande tristesse à la vue de tant de misères. Si certains individus du Gouvernement et de la classe

militaire avaient mérité cette sévère leçon, la population était bonne et en général sympathique. C'est en ce moment que nos Sœurs donneront toute leur mesure comme Filles de saint Vincent, Père des pauvres. La Sœur Servante y trouvera une mort glorieuse et plusieurs autres la frôleront de tout près. C'est à partir de ce moment que les Japonais d'Osaka comprendront enfin ce qu'est une Fille de la Charité, servante des pauvres. Plusieurs officiels exprimeront publiquement leur admiration ; plusieurs rappellent encore aujourd'hui ces temps héroïques. et l'Empereur en personne leur exprimera sa reconnaissance.

L'argent n'avait plus de valeur. Sur le marché, rien à trouver. Les Sœurs sortirent dans la campagne pour se procurer des pommes de terre, des œufs, des légumes, etc... Pour pouvoir les payer, elles videront leurs tiroirs, mettant dans leur sac : savon, ampoules électriques, mouchoirs, bas, vêtements..., ainsi elles arrivaient à pouvoir nourrir leurs chers pauvres.

Enfin, les premiers uniformes américains se montrent ; c'est l'occupation du vainqueur, mais aussi le secours dans la misère. Emus par ce que les Sœurs leur disent et leur montrent, les soldats reviendront bientôt avec des camions chargés des objets de première nécessité. Ils apportent tant, que les Sœurs heureuses, peuvent partager leurs trésors avec les chrétiens et païens du quartier. Sœur Termier et ses compagnes veulent faire plus qu'elles ne peuvent. Elles vont à la recherche des pauvres, qui sont entassés dans les gares et le métro : beaucoup y meurent de froid et de faim. A cette vue, la Sœur Supérieure ne dit que ces mots : « Je ne peux plus dormir en pensant à eux ! »

Survient le maire, qui demande aux Sœurs de recevoir des femmes et des enfants qui n'ont plus rien : ni toit, ni vivres. Où les mettre ? L'hôpital est rempli de malades couverts de plaies, de vermine, atteints de gangrène. Elles vont à la recherche d'une maison ; à dix minutes de la leur, elles trouvent d'anciens baraquements de soldats japonais, occupés actuellement par l'armée américaine : « Donnez-nous ces baraques pour faire un camp de réfugiés », disent-elles tout simplement. L'aumônier catholique de la troupe est vite gagné à l'idée et les baraques leur sont prêtées. C'est l'origine de la « Sainte Famille ». Les six baraques seront vite remplies de femmes et enfants pauvres, dont plusieurs parmi ces derniers n'avaient plus personne au monde. Quel champ pour la charité ! Grâce à l'aide généreuse de l'armée d'occupation, les Sœurs pourront y faire beaucoup de bien, tandis qu'elles avaient en plus un travail surhumain à l'hôpital même. On apporte malade sur malade, et comme il n'y a plus de place dans les autres hôpitaux, les Sœurs reçoivent n'importe qui, avec variole, scarlatine, typhus, etc... On les installe sur des matelas dans les couloirs.

Sœur Termier et ses compagnes n'ont pas assez avec tout cela. Elles continuent d'aller chercher dans les gares les plus malheureux, mourant dans la saleté et la vermine. A ce régime, on comprend que bientôt trois Sœurs soient atteintes de typhus ; Sœur Termier en sera la première victime ; elle rend son âme à Dieu le 24 mars, après dix jours de maladie. Des prêtres porteront sa dépouille mortelle à l'église, une foule de païens et de chrétiens assistera à ses obsèques et le curé de la paroisse, tout ému, lui dira un dernier merci pour tant d'héroïque dévouement.

Les pauvres compagnes continueront l'œuvre. Elles n'ont plus de lettres depuis des années, soit de la Visitatrice de Shanghai, soit de Paris. Il leur faudra encore attendre trois mois avant que les communications postales soient rétablies. Au mois d'août, Sœur Cattin, bras droit de Sœur Termier depuis le commencement de l'œuvre, est nommée Sœur Servante.

L'Œuvre de la Sainte Famille

Les Sœurs continuaient de se dévouer aux pauvres des baraques. Tandis que les femmes s'en allaient petit à petit, trouvant logement et gagne-pain ailleurs, les enfants abandonnés, enfants de guerre, qui n'avaient plus de parents du tout, augmentaient. Les baraques même, faites de simples planches, se disloquent de plus en plus, et leurs toits troués, leurs fenêtres sans carreaux ne sont plus un abri suffisant pour tout ce monde. Les Sœurs pensent à bâtir ; un terrain tout en face de la Communauté, est acheté. On avait reçu quelques dons ; dès 1949 les ouvriers commencent les travaux. Une situation très pénible suivit, car les baraques devinrent inhabitables et la municipalité voulait les enlever tout à fait pour faire place à un grand terrain de jeux. Noël est bien sombre. Les Sœurs transportent quelques bébés dans une chambre déjà en état dans la nouvelle maison, mais l'entrepreneur réclame de l'argent. Comme la caisse est absolument vide, l'entrepreneur harcelé lui aussi par ses ouvriers mécontents, fait arrêter le déménagement des enfants jusqu'au paiement. Les Sœurs, en cette détresse, se souviennent des paroles de leur saint Fondateur, leur disant qu'elles ne pourraient rien par leurs propres efforts, sinon tout gâter, et qu'il faut se confier entièrement dans la richesse des miséricordes divines. « Dieu, disait-il, est une fontaine dans laquelle chacun puise de l'eau suivant ses besoins. Qui a besoin de six seaux en prend six, qui de trois, trois, et l'oiseau qui n'a besoin que d'une becquetée n'y fait que becqueter. » Nos Sœurs de Tanabé avaient besoin de six seaux pour leurs enfants : elles auront les six seaux et bien davantage.

Non loin de Tanabé le régiment des *Wolfhounds* (les Chiens-Loups) avait son quartier. De temps en temps quelques soldats venaient visiter les baraques et la construction de la nouvelle maison des enfants. Ils ne viennent jamais les mains vides et dans leurs poches il y a toujours des bonbons, du chocolat et autres gâteries et assez souvent ils laissent aux Sœurs quelques dollars pour les enfants. Parmi eux il faut nommer le sergent Hugh Francis O'Reilly, à qui nos Sœurs doivent tant : il restera toujours une admirable figure dans l'histoire de la Sainte-Famille. Il viendra fréquemment, apportera tout ce qu'il peut, car son bon cœur est vite pris entièrement par la cause de ces pauvres enfants. Peu à peu, il sait intéresser soldats et officiers, le colonel même, à la Sainte-Famille. Chaque mois ils feront une collecte entre eux prenant de leur paye militaire et apportant la somme à Sœur Supérieure. Cette somme est au commencement assez modeste, mais O'Reilly ne lâche pas ; par ses paroles, ses articles dans les revues et surtout par son exemple, il gagne la cause de l'orphelinat, et les *Wolfhounds* qui, entre temps, se battent en Corée contre les communistes, « adoptent » la Sainte-Famille. Chaque mois ils envoient leur collecte qui, plus d'une fois dépassera deux mille dollars, avec de touchantes lettres où

ils s'excusent de ne pouvoir donner davantage. Quand quelques soldats viennent en permission au Japon, ils ne manquent pas de visiter « leur orphelinat et leurs enfants ». Ceux-ci y sont tellement habitués qu'ils ne sont nullement gênés avec ces grands gaillards ; ils sautent sur eux, inspectent leurs poches, grimpent sur leurs épaules, et ces poilus qui, pendant la dernière guerre, se sont battus un peu sur tous les fronts en Europe et dans le Pacifique, deviennent enfants avec ces enfants. Avec leur aide, non seulement la construction de la Sainte-Famille a pu être terminée, mais soutenue par leur contribution régulière. Les enfants, au nombre de cent soixante à cent quatre-vingts, sont bien logés, bien nourris et en somme rien ne leur manque. Nos Sœurs doivent à ce régiment et à M. O'Reilly en particulier une reconnaissance ineffaçable. Sans leur aide, il aurait été impossible de continuer cette œuvre sur une si large échelle.

Etat actuel des Œuvres à Osaka-Tanabé

L'hôpital des tuberculeux pendant ces dernières années a fait de beaux progrès. Comme le nombre des malades allait toujours croissant, il a fallu songer à une amélioration pour les soigner : radiographie, augmentation de docteurs, service de chirurgie pour les enfants, etc... Les malades étaient contents, la plupart parmi eux n'avaient jamais connu un confort pareil. Tous les samedis, chrétiens et païens récitaient à haute voix le chapelet dans les salles. Ces pauvres tuberculeux mouraient tous avec le baptême. Les femmes de salle qui les soignaient s'étonnaient qu'on meure si tranquillement dans cet hôpital.

Mais une épreuve terrible va surgir soudainement. Le 24 juin 1952, à cinq heures et demie du matin, pendant que les Sœurs sont à la chapelle, un incendie se déclare. De nuit, le feu prend par une cheminée de la cuisine, mal réparée ; au grenier, les flammes s'échappent de tous côtés. Pompiers et Sœurs travaillent sans relâche — on pourra sauver heureusement les malades en les transportant ailleurs — mais l'édifice, construit en bois, se consume en quelques heures, ne laissant que quelques murs entièrement calcinés. La perte est grande : quarante millions de yens à peu près. Heureusement, l'annexe de l'hôpital en construction ne fut pas touchée ; cette partie terminée, on y installa médecine, chirurgie et dispensaire. Il y a une trentaine de consultations chaque jour.

Les Sœurs rêvaient surtout de la reconstruction de l'hôpital pour pouvoir reprendre les tuberculeux. Ayant reçu une aide pécunière de la Propagation de la Foi de Rome, et quelques autres dons, un pavillon neuf est commencé et, le 9 avril, en la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, Mgr Taguchi bénit le bâtiment, qui a belle apparence. Les salles dont déjà pleines de malades.

En même temps, s'élevait à la Sainte-Famille une annexe ; l'orphelinat, où garçons et filles, petits et grands mélangés, requéraient une séparation. Les *Wolfhounds*, toujours sensibles à tout ce qui touche les enfants, furent vite gagnés à la cause et grâce à leur contribution généreuse un bâtiment à deux étages, tout en ciment armé, a pu être élevé. On y installa la crèche et les tout-petits.

C'est Tanabé qui est l'œuvre la plus considérable de nos Sœurs au Japon. La maison de la Communauté, l'hôpital avec

chirurgie, le pavillon des tuberculeux, la Sainte-Famille et la nouvelle construction fournissent aux seize Sœurs bien de quoi se dévouer. La Préfecture et les autres autorités ont la Maison en grande estime, sachant que les Sœurs s'occupent exclusivement des pauvres. Sœur Termier qui en avait connu les commencements pénibles et y avait laissé sa vie, doit regarder du ciel avec satisfaction ce coin de terre où l'amour du pauvre continue dans l'esprit de saint vincent et fait du bien aux corps et aux âmes.

3) « BARAT-HOME » ODAYASHI

La troisième fondation des Sœurs se fera à *Obayashi*, quatrième station du tram électrique entre *Nishinomya* et *Takarazuka*. Ce n'est qu'un petit marché, quelques files de petites maisons autour de la gare, et c'est tout. D'un côté on voit des collines assez sauvages et de l'autre une vaste plaine où les fermiers plantent riz, blé, pommes de terre et autres légumes. Sur une de ces collines, la Révérende Mère Mayer a fait bâtir un Couvent de Dames du Sacré-Cœur et une superbe école, collège et pensionnat, fréquenté par plus de sept cents enfants et jeunes filles riches de la région de *Kobé* et d'*Osaka*.

La fondatrice de la maison des Filles de la Charité sera de nouveau la Révérende Mère Mayer. Emue du délaissement et de la réputation morale d'un village au bas de la colline où se trouve son Couvent, elle appelle les Filles de saint Vincent à son secours pour aider ces pauvres gens. Ce village s'appelle *Kurando*. Il possède pagodes et bonzeries. Le communisme y est assez florissant et la population d'une renommée telle que la police n'ose guère y paraître. Cependant il y a bien de braves gens parmi eux, de petits cultivateurs, ouvriers de toutes sortes qui chaque matin enfourchent leurs bicyclettes ou montent dans le train électrique pour se rendre au travail. Les femmes gagnent leur vie au labeur des champs ou en faisant des souliers de paille ; les jeunes filles vont à l'usine ou portent un bébé sur le dos toute la journée. Les petits frères vont dans la montagne ramasser du bois de chauffage.

La Mère Mayer, dans son grand cœur d'apôtre, rêve de pénétrer cette population et réunit pour cela quelques-unes de ses anciennes élèves, mères de famille, païennes et chrétiennes, et leur demande de l'aide. Une de ces bonnes dames, tout étonnée, lui dit : « Mais, ma Mère, des pauvres, je n'en ai jamais vu ; où y en a-t-il ? » — Elle, et ses amies habitent de belles maisons dans les grandes villes, ne vont qu'en auto, au théâtre et au cinéma, elles ignoraient complètement que *Kurando* et d'autres villages pleins de pauvres garnissaient les alentours de ce collège où elles avaient poursuivi leur éducation. On leur fera voir les pauvres. Elles sont vite gagnées à la cause de Mère Mayer, une Société charitable, sous le nom de « *Mikokoro kai* » (Association du Sacré-Cœur) composée de deux cents anciennes élèves est organisée et réunit les fonds nécessaires, pour commencer l'œuvre.

Tout d'abord on débute par un dispensaire, ouvert à la fois à *Kurando* et à *Tsochy*. Deux docteurs d'*Osaka* et deux Filles de la Charité feront le service. Les dames, deux à deux, se joignent aux Sœurs pour servir les pauvres malades. Pour nos

Sœurs c'étaient journées heureuses mais bien fatigantes. Elles parlaient le matin de *Maiko*, accompagnées d'une Postulante, en tram électrique ; une heure et demie pour y aller et autant pour revenir.

En ces premiers neuf mois de 1951, il y eut deux mille quatre cent cinquante-huit consultations médicales pour six cent seize malades. Ces consultations se faisaient au Jardin d'enfants, dans une grande salle claire et aérée. Bien vite les habitants de *Kurando* furent les amis des Sœurs, demandant des visites à domicile dans leur maladies. Cela leur permettra, tout en soignant les corps, d'y ajouter un mot du Bon Dieu. Le premier baptême fut celui d'une bonne vieille femme, Marthe, qui mourra le mois suivant. Plus difficile sera le chemin de grâce pour une femme paralysée qui se laisse instruire par la Sœur Japonaise. Il lui fallut beaucoup de courage pour se débarrasser du bonze qui ne voulait pas la lâcher, puis subira la mauvaise humeur de la belle-fille et les paroles désobligeantes des voisines. Elle tiendra tête à tout. Puis enfin suffisamment instruite, elle sera baptisée par le curé de la paroisse voisine. Elle recevra ensuite chez elle, une fois par mois, la sainte Communion et c'est par elle que Jésus-Hostie visitera pour la première fois ce sauvage *Kurando*. Plusieurs ondolements vont suivre : celui d'une cancéreuse perchée bien haut dans la montagne, ou celui d'un tuberculeux, Robert, de vingt deux ans. Parfois la conversion fera même du bien au corps. Ainsi Marie Odile, vingt-trois ans, souffrait depuis plusieurs années d'une maladie mal définie, qui, selon les Docteurs devrait la mener à la paralysie et la cécité. Après le baptême, la vue s'est parfaitement améliorée et elle put reprendre son métier de couturière.

Ces débuts heureux faisaient la joie de Mère Mayer. Le bien se faisait discrètement auprès de ces pauvres gens et le service des Filles de saint Vincent apprenait à ces dames et à leurs filles l'amour et le service des pauvres : « Oui, le bien se fait, disait-elle, et mes anciennes élèves en profitent les premières. »

Première installation à Obayashi

Pendant ce temps les dames cherchaient un terrain pour bâtir ou une maison à louer, pour avoir les Sœurs à demeure à *Obayashi*. Il fallut d'abord se contenter d'une petite maison japonaise de 16 tatamis (32 mètres carrés) sans étage. De la moitié on fit un dortoir de trois lits ; la quatrième Sœur couchait par terre à la japonaise, enroulée dans sa couverture. Le reste servira comme parloir, réfectoire et chambre de Communauté ; le couloir vitré constituera le minuscule oratoire.

L'installation était fixée au 2 juillet 1951, fête de la Visitation, mais le diable à qui ces cornettes ne disaient rien de bon, déclina un tel typhon qu'il fallut attendre au lendemain. Quelques petites filles voisines vinrent passer leur nez à la porte, comptèrent à plusieurs reprises trois Sœurs et voyant que sur l'unique plate-bande formant tout le jardin, il n'y avait rien, elles apportèrent trois pieds d'aubergine, un pour chaque Sœur, et la conversation s'engagea.

Le lendemain, ce fut la visite de Mgr Taguchi, évêque d'Osaka. Il fut reçu dans le parloir ; pour tout mobilier, quatre pliants prêtés par les Dames du Sacré-Cœur. Cherchant en vain où

suspendre son chapeau, Son Excellence le mettra par terre. La nuit se passait sur des lits de camp, prêtés eux aussi, même quand la maison fut ouverte pendant deux nuits sur la rizière à cause des travaux nécessaires. Pour la cuisine, ce fut un problème toujours renouvelé, car rien ne s'y trouvait d'aplomb ; elle était si petite que la Sœur cuisinière la remplissait toute seule. Et comme la maison touchait les autres, sauf au nord aucun rayon de soleil n'entrait jamais dans cette demeure. Les rats faisaient leurs galopades effrénées sous le toit, jusqu'à ce qu'une fouine et un serpent vinrent y mettre de l'ordre.

Dans ce petit Bethléem les Sœurs songèrent à créer des œuvres. Comme les petites voisines multipliaient leurs visites, on pensa organiser un patronage, école du dimanche. Demande fut faite au propriétaire du Jardin d'enfants de Kurando de bien vouloir prêter sa grande salle : il refusa. Eh bien ! les Sœurs sauront se débrouiller quand même. Dans leur maisonnette, le parloir, le réfectoire, l'oratoire, — portes de papier enlevées — devinrent une salle de patronage. Tous les dimanches dans l'après-midi, ce petit local fut envahi par de nombreux enfants. Plusieurs fois, les Sœurs se demandaient si les planches vermoulues allaient résister aux mouvements turbulents des enfants, les uns sur les autres. Plusieurs parmi eux viendront même dans la matinée, trouvant le temps trop long d'attendre l'après-midi, et apprendront le signe de la croix. L'instruction finie, on entend un gracieux « *sayonara* » (au revoir) et on rentre chez soi. A la fête de Noël, quatre-vingts enfants s'entassaient pour assister à la scène du mystère de la Nativité.

Le même appartement se transformait en chapelle, quand de temps en temps il fut possible à un prêtre de venir dire la sainte messe. L'unique table servait d'autel, le réfectoire de sanctuaire et le parloir était réservé à l'assistance qui s'agenouillait par terre, tout heureuse d'avoir le Bon Dieu pour un moment chez soi.

Nouvelle maison et état actuel des Œuvres

Entre temps, les Dames avaient pu acheter très près de là un terrain. Et sans nul retard l'on commença la construction d'une nouvelle maison à étage. Le 15 septembre 1952, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, les Sœurs en prennent possession. Un portrait de sainte Sophie Barat à l'entrée accueille les visiteurs, leur rappelant que c'est grâce à l'initiative des Dames du Sacré-Cœur et à la générosité de leurs élèves que cette maison de Charité est ouverte aux pauvres malades et aux enfants pauvres. A l'étage, une chapelle simple, dédiée à Marie Immaculée, qui pose son pied sur l'île du Japon. Les Sœurs y transporteront leurs œuvres, et en ajouteront quelques autres.

Pour ne parler que des principales :

1° Le Dispensaire.

La Mère Mayer voulait un dispensaire gratuit. Les médecins des alentours s'y opposèrent d'abord, craignant une diminution de leur clientèle. L'opposition cessa quand on leur expliqua qu'il s'agissait de gens misérables qui n'ont pas de quoi payer un médecin et que seulement ceux envoyés par l'autorité locale auraient droit à ce traitement gratuit. Depuis ce temps, deux

fois par semaine ces pauvres malades viennent, assistés par deux médecins et nos Sœurs, aidées par quelques dames. La population demeure très reconnaissante de ce que les Sœurs s'occupent sans compter de leurs pauvres malades, auparavant sans ressources et délaissés.

2° *Le Garderie d'enfants.*

Elle fonctionne depuis le 2 février 1953. Ne sont admis que les enfants pauvres de trois à six ans. Cette œuvre est subventionnée par le Gouvernement. Les locaux ne peuvent recevoir que trente enfants, désignés par la Mairie. Au Japon, où l'enfant est roi, le Gouvernement mesure pour chacun l'espace vital. Les Sœurs ont demandé qu'on leur envoie les plus pauvres. Les mamans du plus grand nombre travaillent à la réparation des routes publiques. Malgré qu'on les dise de milieux communistes, elles sont bonnes et souriantes, si heureuses de n'avoir plus à traîner derrière elles ou sur leur dos leurs chérubins. Dès sept heures et demie du matin, déjà, les premiers sont amenés, parfois dans un panier, sur la bicyclette de papa. Chaque enfant apporte son « *bento* », boîte contenant du riz cuit et quelques légumes ; un goûter est donné gratuitement. Deux Sœurs ont de quoi se fatiguer avec ces petits, auxquels il faut tout apprendre. Les jeunes filles du Collège du Sacré-Cœur, à leur temps libre, font de l'Action catholique à la garderie.

Quelques païens adultes assistent aussi au catéchisme du mardi. Les Sœurs rêvent d'ajouter une aile à la maison pour pouvoir recevoir plus d'enfants. Ceux-ci sont presque tous du village de *Kurando*, car les gens croient que cette maison est uniquement pour eux et ne permettent guère aux enfants d'*Obayashi* de s'y mêler. Ce doit être rare sur notre globe d'aujourd'hui que des communistes soient si fiers et si jaloux des bonnes Sœurs.

3° *Visite des Pauvres.*

Toute Fille de la Charité, par son quatrième vœu se donne à Dieu pour servir toute sa vie « *ses Seigneurs les Pauvres* ». La journée des quatre Sœurs d'*Obayashi* est déjà bien chargée et elles y ajoutent encore la Visite des Pauvres, œuvre si chère à une Fille de saint Vincent, père des Pauvres. Aux alentours d'*Obayashi*, les villages où la misère de toute sorte s'entasse, ne manquent pas.

Toujours deux Sœurs sortent ensemble, l'une explique le catéchisme, tandis que l'autre s'occupe des enfants et de son entourage : petit cadeau, bonne parole, audition patiente d'une souffrance gagne le cœur. La visite suivante est décidée malgré l'opposition des bonzes qui disent bien haut, à l'occasion, de funérailles ou de cérémonies quelconques, qu'il ne faut pas recevoir les Sœurs et surtout ne pas envoyer les enfants chez elles. Mais les Sœurs ne se découragent pas, et dans presque toutes les familles on les reçoit volontiers. Ces visites demandent de bonnes jambes. Le chemin à pied est parfois d'une heure, en été sous un soleil brûlant et en hiver le vent froid venant de la montagne souffle sans arrêt ; plus désagréable encore quand la pluie de plusieurs jours vous a laissé une route boueuse, qui a l'air de vouloir vous arracher les souliers.

La visite des pauvres, au Japon, pays d'étiquette bien spéciale, a ses charmes à lui. Suivons nos Sœurs à l'une de ces

visites. Chacune porte son petit sac où se trouvent quelques gâteries pour les enfants, vêtement pour un pauvre visité auparavant, et inévitablement le catéchisme japonais. Petit détail aussi, qui a son importance, les Sœurs s'assureront avant le départ que leurs bas n'aient pas de trous.

Les maisons japonaises, surtout de gens peu riches, sont en bois, sans étage. Toutes les portes sont à glissières et par conséquent ne s'ouvrent qu'à moitié. Pour y entrer, elle tournera la cornette à gauche et à droite et obliquement, ce dont toute Fille de la Charité a le secret, et elle est dedans.

Elle s'arrête dans le « *genkan* », petit vestibule. La maîtresse de maison vient aussitôt pour recevoir son hôte, s'incline profondément, les mains sur les genoux, la tête relevée, vous regardant bien en face, avec un beau sourire, et la Sœur en fera autant. « *Komichi-va* » : bonjour. — « *Atsui desu-né* » : il fait bien chaud — et toute une pluie de formules de politesse, chacune s'accompagnant d'une profonde inclinaison, — et comme il faut en faire autant quand vous partez et si la Sœur a visité trois ou quatre familles, cela lui fait vingt à vingt-cinq inclinaisons profondes, elle tâchera donc d'avoir les reins solides. Enfin, on vous dira : « *Dozo, o-hairi kudasai* » : Je vous prie, entrez. »

C'est le moment de vous déchausser. D'ailleurs, vous vous trouverez devant une marche de bois assez haute, et devant cette marche, vous voyez les souliers de tous les habitants de la maison. Vos souliers, vous les mettrez là, la pointe tournée vers la sortie. Souvent, on vous offre des sandales, et vous suivez la maîtresse de la maison qui, avec des « *Dozo* » (je vous prie) et « *Kochira-e* » (par ici) vous conduit vers la pièce principale. Le parquet des pièces proprement dites est couvert de nattes de paille de riz, « *tatami* » de dimensions un mètre soixante sur quatre-vingt-dix, et dont le nombre indique dans le langage courant, la grandeur d'une pièce. Vos sandales, vous les laisserez à l'entrée de la pièce pour y pénétrer sur vos bas.

Avec un gracieux geste la maîtresse de maison vous dira : « *Dozo, o-suware kudasai* » : Asseyez-vous, s'il vous plaît ! — S'asseoir, où ? Il n'y a ni chaises, ni fauteuils. Dans les familles aisées, il y a des coussins, et au milieu une table ronde qui n'a que trente centimètres de hauteur ; chez les pauvres, ni coussins, ni table. La bonne Sœur s'assiera sur le coussin naturel que le Bon Dieu a donné au corps humain, les jambes croisées à la japonaise. La Sœur indigène s'y trouve très bien ; la Sœur européenne commencera un petit martyre, car le corps pèse terriblement sur les pauvres jambes. Un missionnaire me disait : « au commencement, après quelque dix minutes, j'étais vraiment à bout ; et je sortais de la maison précipitamment malgré l'impolitesse, car la tête me tournait et je ne pouvais plus y tenir. »

Pendant ce temps, la maîtresse de maison dépose la tasse de thé vert et parfois des gâteaux, dont il existe une sorte différente pour chaque époque de l'année. Aux « *dozo* » répétés (je vous prie), la Sœur s'inclinera sans y toucher, au grand désespoir de la bonne dame. Parfois sa politesse va plus loin et elle dira : « Oh ! ma Sœur, il fait si chaud, mettez-vous à l'aise et enlevez votre chapeau », ou même : « *lofuro* », le bain chaud

est prêt, profitez-en ! La Sœur assurera, en souriant, que la chaleur est supportable.

Et maintenant c'est à la Sœur d'entrer en matière. Elle parlera, selon le conseil de saint Vincent de choses indifférentes pour arriver peu à peu au principal, la parole du Bon Dieu. Mais il peut arriver que la dame lui dise tout court : « Oh, ma Sœur, laissons la lune et la terre ; parlez-nous de votre religion. » La leçon de catéchisme commence. Si c'est la Sœur japonaise, elle parlera avec aisance, une vraie musique pour l'oreille. Si c'est la Sœur européenne, elle prononcera comme elle peut, cherchera parfois ses mots, sa grammaire n'est pas à imprimer, mais les assistants écouteront sans bouger, ils savent que le japonais est « *muzukashi* », très difficile. Ils vous approuveront même de temps en temps avec un : « *so desu* » (c'est ainsi) ; mais ne croyez pas que la conversion est faite, la grâce de Dieu va plus lentement que les « *so desu* ».

Les Japonais lisent beaucoup et surtout sur la question religieuse, leur tête est pleine de questions. La Sœur devra donc bien connaître son catéchisme et savoir répondre à leurs difficultés. Je leur souhaite la présence d'esprit de ce catéchiste de Kyoto. Il expliquait à une quinzaine de Messieurs les peines de l'enfer, leur prouvant par l'Écriture sainte qu'il y a « des pleurs et des grincements de dents ». Un monsieur se lève et dit : « C'est bien, mais comment fera un vieux qui n'a plus de dents ? » Le catéchiste réfléchit un moment et répond gravement : « En ce cas, Dieu lui en donnera d'autres, pour pouvoir les grincer éternellement, car ses ordres doivent toujours être exécutés. »

La leçon de catéchisme terminée, la Sœur se lèvera, dira quelques bonnes paroles, reprendra ses souliers, s'inclinera plusieurs fois, dira : « *Sayonara* » (au revoir). — « *Go-kigen yo* » (portez-vous bien). La maîtresse de maison finira sûrement par dire : « *Dozo, mata irasshai* » (revenez, s'il vous plaît).

Quel est le résultat de tout cela ? Il faut dire que les conversions sont très lentes, mais le bien se fait. Dans ces villages, où il n'y a ni prêtre, ni catéchiste, la Sœur, tout en soulageant bien des misères physiques, y fait connaître le Bon Dieu, la vraie Eglise, et qu'eux aussi, ces gens pauvres et de peine, sont les enfants aimés de ce Père qui les attend au Ciel. Vérités qui font du bien au cœur japonais, aujourd'hui si désespéré par les malheurs matériels et moraux. La petite semence jetée en terre par ces quelques Filles de saint Vincent portera ses fruits en son temps. Elles se souviendront des paroles du Saint Fondateur : « Il arrivera que vous ne verrez pas les bénédictions de Dieu sur vous et sur vos œuvres, au moins dans toute leur étendue, car Dieu cache quelquefois à ses serviteurs les fruits de leurs travaux, mais il ne laisse pas d'en faire réussir de très grands. »

Cependant, nos Sœurs ont déjà vu plusieurs fois ces bénédictions de Dieu, plus d'une catéchisée a reçu le baptême et d'autres ont volé le Ciel à la dernière minute, ayant, à leurs côtés, un Raphaël à cornette et à gros chapelet.

Maïko, Japon. Juin 1955.

L. REINPRECHT,

(A suivre.)

LIBAN (Tripoli)

LES MISSIONS

Les villes ou gros villages du Liban possèdent un clergé zélé, instruit, parfois débordé par le nombre des campagnards qui affluent vers les centres urbains.

Mais, ceux qui vivent isolés, *dans la montagne*, souffrent des mêmes maux que, de son temps, saint Vincent de Paul connaissait pour les *pauvres gens des champs* : églises délabrées, sans prêtres souvent, parfois sans ornements, sans cloche, sans culte... Dans une telle pénurie spirituelle, la vie se poursuit, rude et saine, telle que l'ont vécue les ancêtres. Et pourtant, comme jadis, il ne s'agit plus aujourd'hui de défendre sa foi par des armes à feu mais bien plutôt d'éclairer sa croyance et faire bien comprendre les vérités chrétiennes.

C'est dans ce ministère d'*enseignement et de formation religieuse* que les Missions libanaises ont spécialement repris, depuis 1951. Deux missionnaires lazaristes de Tripoli s'adonnent à cette œuvre éminemment vincentienne. Ce sont MM. Elie Sakre et François Ballouze ou, pour entrer dans le cadre missionnaire et l'ambiance libanaise, *Abouna Elias* et *Abouna Francis* (c'est leur nom d'apôtre). Seuls quelques intimes peuvent se permettre les appellations familières : le *patriarche*, le *benjamin*.

Abouna Elias, le *patriarche* : aspect et longueur de sa barbe de neige, feu du regard, puissance de la voix. Ceux qui connaissent le Carmel tout proche et sa célèbre statue de saint Elie sont frappés de la ressemblance. Et même si les enfants libanais se montraient les garnements dont parle l'Ecriture, ils pourraient eux aussi s'écrier comme jadis : *Eh ! va donc, chauve, monte, monte donc !* Mais les petits montagnards sont charmants : ils aiment *abouna Elias*. Ils se sentent à l'aise auprès de lui, moins peut-être qu'avec *abouna Francis*, dont ils sont pourtant le lot et le partage.

Il y a tant à faire quand, en quinze jours ou même moins parfois, il faut et préparer les hommes pour la confession générale et la communion, et disposer les enfants, déjà bien grands, à la première communion, en leur apprenant le signe de la croix, prières et éléments du catéchisme.

Point n'est besoin avec eux de regard fulgurant, ou de fougueux accents d'éloquence. Sourire constant, patience inaltérable. On dit, on redit, on recommence ; et enfin quelque mémoire finit bien par décrocher la belle image promise au premier qui retiendra.

Parallèlement à ces difficultés des esprits, il y a les aspérités du pays : montagne avec sa sauvage beauté ; rudesses de climat ; rareté et pauvreté du sol cultivable. Partout des rochers d'où surgissent quelques arbres squelettiques et où s'en trouvent de belles échappées sur les vallons fertiles et les flancs de coteaux, couverts de vertes oliveraies : propriétés de gros propriétaires rarement chrétiens. La population est diverse : musulmans, orthodoxes, et parfois faible proportion de catholiques,

généralement les plus pauvres. Partout cependant les routes pénètrent plus avant que jadis ; elles suivent les vallées inais sans pouvoir s'écarter à droite ou à gauche. Ici et là, des écoles demeurent très fréquentées, généralement d'inspiration laïque.

Mais routes et écoles ne changent rien à l'aspect général. De maigres et étroites terrasses, comme des escaliers géants, montent à l'assaut des cimes. Les pierres continuent de régner en maîtresses. On a beau les entasser en murs de soutènement ou simplement les empiler dans un coin par trop rocheux, la charrue, inlassablement, en remue et en soulève plus que de bonne terre.

On ne peut dès lors s'étonner que, vivant sur un sol ingrat et rude à travailler, les gens le soient aussi quelque peu. A force de labeur et de suées, ils parviennent pourtant à arracher leur subsistance à une terre si avare. S'il n'y a guère de vraie misère, cependant la pauvreté est de règle. De règle aussi la proverbiale hospitalité orientale. Mais, là encore, à l'exemple de saint Paul, le missionnaire se refuse à imposer son lourd fardeau à ceux qu'il vient évangéliser.

En conséquence, la Mission se prépare-t-elle comme une petite expédition. Il faut faire suivre literie, vivres, cuisine et, bien entendu, cuisinier. Quand tout est prêt, on prend la route par car ou auto, parfois des heures durant. Parvenu au village à évangéliser, on dépose, selon le temps, les bagages auprès ou à l'intérieur de l'église et l'on part en quête du logement. Chose aisée d'ordinaire, car les gens s'empressent d'offrir ce qu'ils ont de mieux, mais certains quoique rarement ne disposent que d'une seule pièce, ou une simple claie de roseaux sépare les humains de leurs troupeaux. Ainsi, le *Benjamin* se vit-il un jour offrir une vaste chambre. Au milieu, un vrai lit... C'était royal ! Harassé, il s'empresse de se coucher : peu de temps après, à pas de loup, pour ne pas l'éveiller, la famille charriant nattes et couvertures, vient s'installer, tout autour de lui. Tout proche, la maman avec son dernier-né, particulièrement bruyant, et dont seul, pour un temps, le sein maternel parvenait à calmer les cris. Mais quelle que soit la couche, dure ou moelleuse, le jeune récitera fidèlement la traditionnelle prière du soir, apprise de l'ancien : *Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains et laisse... mon corps aux puces*. Précieuses bestioles disait jadis saint Pierre Claver..., elles nous saignent gratuitement !

Au réveil, inutile de chercher de l'eau courante ou même de l'eau tout court, le premier jour surtout. Mais l'on s'installe, c'est d'ailleurs surtout l'affaire du cuisinier. A lui, les soucis matériels du vivre et du couvert. Aux missionnaires, les âmes ! Avant le jour, ils sont déjà à l'église. Si elle a un prêtre à demeure, elle se trouve généralement décente. Si non, un sérieux nettoyage s'impose avant que ne sonne la cloche... Suivant les dires d'un missionnaire, voici d'ailleurs une arrivée qui ressemble à tant d'autres. Après cinq heures de voyage, nous sommes à destination, la nuit est depuis longtemps tombée. Plus d'une fois nous avons manqué nous briser tête et jambes contre les rochers pointus qui descendent comme en cascades jusqu'à la modeste église. Tout près se trouvait la maison de notre hôte. Il nous reçoit fort aimablement et nous donne à souper, car notre

cuisinier n'avait pu nous suivre avec les provisions. Après une courte veillée, car nous étions éreintés, on installe, à même la terre, deux matelas côte à côte, et on se souhaite bonne nuit : *Allons-y, abouna Francis, demain on cherchera mieux.*

Le lendemain, à huit heures, nous étions à l'église, sonnant la messe, avant le départ pour les champs, et les semailles. Il faut, en effet, organiser et concilier travaux agricoles et mission. Dans cette église, assez irrégulièrement, il y avait pourtant messe, dimanches et fêtes. Mais jamais, depuis nombre d'années, jamais de prédication ou d'instruction. Le moine, qui venait d'assez loin était vieux et sitôt sa messe dite, il se hâtait, par beau temps seulement, vers un autre centre, également sans prêtre à demeure. Et c'est à ces chrétiens qu'il faut ici, matin et soir, adresser la parole de Dieu : ils en ont perdu l'habitude, comme aussi le sens de la pratique religieuse ; d'où cette tiédeur et, chez quelques-uns, cette indifférence du point de vue religieux. Cela vous coupe les ailes : on a l'impression fort nette que la parole du prédicateur ne porte pas et ne trouve nul écho dans le cœur des auditeurs. Les premiers jours, on se trouve gêné, peiné, mais peu à peu, on assiste à une véritable transformation. La population montre sympathie, puis intérêt, enfin, elle est complètement gagnée. Le travail devient alors vraiment intéressant : tous désormais prennent part à la Mission... Ce sera la tâche d'*abouna Elias* de pousser ses auditeurs à une confession générale. Pendant ce temps, en cette paroisse comme dans nombre d'autres, *abouna Francis* s'occupe des jeunes : œuvre capitale s'il en fut. Il va les trouver aux écoles ou les assemble à l'église pour apprendre aux uns les principales vérités ou rafraîchir la mémoire des autres. On distribue des catéchismes, en demandant d'en lire, une page le soir, devant la famille réunie.

Mais bien souvent, il faut ne pas perdre de vue les hameaux par trop éloignés, ou que relient des sentiers vraiment dangereux à suivre de nuit, au retour des exercices de la Mission. Aussi, *abouna Francis*, par tous les temps, à pied, ou à dos de mule, se rend dans ces quartiers écartés. La causerie s'y prolonge, le soir fort avant dans la nuit. Le matin, nouvelle exhortation au cours de la messe. Et tout finit dans la ferveur générale, dans l'enthousiasme devant ces retours, ces réconciliations et cette conclusions à d'interminables procès.

Souvent, Mgr Abed, l'évêque si zélé de Tripoli, vient clôturer la Mission et donner la confirmation. Il faut écouter les doléances d'un chacun. Ici, il enverra un curé, là il aidera dans la réparation d'une église, ailleurs il épaulera les efforts d'une paroisse pour son école.

A côté, le chemin qui conduit de l'école à l'église est impraticable aux enfants qui doivent se rendre à la paroisse pour y apprendre catéchisme et prières. Qu'à cela ne tienne ! Ces hommes, mis en présence de cette nécessité, acceptent, sur conseils pressants du missionnaire, de mettre le chemin en état. Chaque semaine, ils acceptent d'y travailler une heure, le dimanche, et depuis deux mois ils tiennent promesse.

En un autre endroit, la place de l'Eglise est encombrée de pierres et de démolition. Comment s'y assembler et y accueillir dignement la voiture de Monseigneur ? Sur ce, les longs bras

d'*abouna Elias* montrent qu'ils ne servent pas seulement pour les grands gestes d'éloquence. Sans hésitation, il demande une pelle et une pioche et se met à la besogne. Etonnés tout d'abord, puis mis en branle par ce courage, hommes et jeunes gens se mettent à la besogne et en peu de temps, la place est nette et élargie. Monseigneur pourra arriver jusqu'ici et sa voiture tournera à l'aise.

« A Sfaini, depuis fort longtemps, pas de prêtre. Aussi, l'église délaissée tombe-t-elle en ruines. L'ardeur et la flamme apostolique d'*abouna Elias* décide les gens à réparer la terrasse. Leur travail s'avère peu efficace ; terre et pluie continuent de tomber sur les têtes durant les instructions. Qu'à cela ne tienne. Puisque réparer ne vaut, on fera du neuf. Les rochers ne manquent pas... et il y a sur place autant d'hommes que de tailleurs de pierres. Et depuis à Sfaini, on taille des pierres pour la nouvelle église... »

Devant ce zèle, contact et intimité s'établissent mêmes entre catholiques et orthodoxes, car ces derniers, parfois plus délaissés, profitent des instructions des missionnaires. Leurs instructions jettent partout le bon grain, à poignées, tôt ou tard, il germera...

Et quand sonne l'heure du départ, que d'émotions, que de larmes, et combien vives les supplications pour un prompt retour. Mais avec le temps, que reste-t-il de cet enthousiasme ? Le travail de la grâce opère-t-il en profondeur ? De telles questions sont partout délicates. Devant des témoignages difficiles à réunir, voici pourtant celui d'un Père jésuite de Beyrouth, orientaliste distingué. Auteur de travaux et d'une méthode pour initier aux beautés et difficultés de la langue arabe, il aime utiliser les loisirs que lui ménagent les vacances scolaires pour faire un peu de ministère dans des paroisses éloignées et qu'il sait déshéritées. « De passage à Minjiz, pour la Noël (1954), j'ai pu constater les excellents fruits d'une retraite prêchée par les Pères Sakre et Ballouze. Le village en était encore tout remué. Tous demeuraient pleins d'admiration pour les Pères... » Ces villages ont surtout besoin de *chefs*, de conducteurs... Un missionnaire de canton suffisamment équipé remplirait ce rôle... La moisson est abondante, les ouvriers peu nombreux.

Il y a, ici comme ailleurs, place pour maintes équipes d'apôtres et de missionnaires. Non seulement dans le nord du Liban, mais encore vers le sud, dans la partie qui touche Nazareth, où depuis des générations, les populations n'ont pas entendu la voix d'un missionnaire. Envoyez, Seigneur, apôtres et bons ouvriers.

Jean-Baptiste CAPLANNE.

TURQUIE

Ephèse - Panaya 1955

(Cf. *Annales*, t. 116, pp. 291-298 ; t. 117, pp. 445-450 ;
t. 118, pp. 241-245)

Panaya 1954 s'arrête au 14 octobre. Il ne sera pas inutile de signaler que, le 19 novembre, M. Biagio Pace, archéologue de l'Université de Rome, a visité Panaya. Il y a dans l'air un projet de restauration de la basilique *Sainte-Marie du Concile*. Jusqu'ici, ce sont les archéologues autrichiens, M. Joseph Keil en tête, qui ont présidé aux fouilles d'Ephèse. Laissons-les se mettre d'accord entre eux et le gouvernement turc. Tout ce qui met en relief Ephèse relève Panaya.

20 janvier. — La *Chambre française* à Panaya-Kapulu. — Un groupe de députés français (quelques noms : Pflimlin, Létourneau, Chrestiaens, etc...), venu en Turquie, y a été reçu avec d'extraordinaires démonstrations de sympathie. Une visite à Panaya était au programme. Visite très rapide. Mais ils sont entrés dans la Sainte Maison où quelques-uns se sont mis à genoux. Quelques explications ont pu leur être données par une dame musulmane attachée au tourisme, ancienne élève de nos Sœurs, bien documentée sur la question.

Il est donc permis de dire que Panaya est entrée à la Chambre française et même au Gouvernement puisqu'il y a parmi eux... des ministres.

12 mars. — Visite à Panaya de deux aumôniers généraux catholiques de la Flotte américaine : les Pères Tillman et Kelly, avec un groupe d'officiers et de marins du vaisseau amiral.

13 mars. — Publication officielle par Monseigneur l'archevêque d'Izmir de la guérison miraculeuse qui s'est opérée dans la nuit du 19-20 août 1951, de Mlle Jeanne Khoury, qui souffrait depuis 1950 du mal de Pott et se trouvait dans un état désespéré. Un grand nombre de journalistes et d'autres visiteurs sont venus interroger la miraculée qui reçoit de nombreuses lettres. De toutes parts on demande de l'eau de Panaya et le moyen de s'en servir...

Puisque nous sommes en famille, pourquoi ne pas ajouter que la miraculée est la petite-nièce de notre confrère Georges Khoury, né à Smyrne, et décédé à la Maison-Mère en 1929. (Cf. *Annales*, t. 94, pp. 322-332).

15 mars. — La *Revue des Deux Mondes* publie un article bien documenté et très objectif sur la Maison de la Vierge. Les *Annales*, qui l'ont reproduit (voir plus haut, pp. 375-380) devaient le donner tel quel. Mais il ne sera pas hors de propos de faire ici quelques remarques. D'abord sur le nom du découvreur qui est Henri Jung et non pas Yung. Ne faisons pas anglais ce solide Lorrain du canton de Sarreguemines [Grossbliederstroff] (Cf. *Annales*, t. 101, pp. 219-222).

Si M. Jean de la Nézière vit encore, il sera bien étonné de se voir inscrit au nombre des découvreurs. Il est simplement

l'un des trois *rapins* qui, de passage à Smyrne en 1895, montèrent à Panaya et payèrent l'hospitalité de M. Jung avec les dessins à la plume qui illustrent la brochure Panaghia-Capouli (1896).

Il faut relever en second lieu que le rôle de la Sœur de Grancey n'a pas été seulement de financer, mais surtout de tout mettre en mouvement. Sans elle, sans ses instances répétées, ni M. Poulin, ni M. Jung n'auraient fait un pas. Donc rôle capital dans la découverte, sans parler de tout ce qui s'est fait dans la suite et qui n'aurait pas été fait sans elle.

Enfin, *cuique suum*. Sans diminuer en rien la part immense qui revient à Mgr Descuffi dans la résurrection de Panaya, il faut mettre à l'origine de cette résurrection le docteur Gschwind qui, à la fin de 1950, a mis en mouvement le tourisme. Il méritait bien d'être cité dans l'article de la *Revue des Deux-Mondes*.

7 mars-22 mars. — *Exposition Chantaud-Chabas*, à Paris, dans les salons des « *Galerie Dominique* », sous la présidence de M. Menemencioglu, ambassadeur de Turquie, et le patronage de Mgr Rupp, auxiliaire du cardinal Feltin. Étaient présents, le jour du vernissage, plusieurs membres du Gouvernement et de la diplomatie, et divers représentants de la Presse. Les jours suivants, elle fut ouverte au public parisien. Le succès de cette exposition (soixante panneaux dont quinze consacrés à Panaya) a été très grand (1). Aussi Mme Chantaud compte exposer prochainement à Berne et à Rome (2).

De son côté, M. Massignon a fait une causerie à ce sujet à la Radio dans l'émission *Art et Vie*, diffusée jusqu'au Canada et a donné une conférence à la Sorbonne sur Ephèse et les églises rupestres de la Cappadoce. Sur ce thème et occasionnellement, l'illustre savant a donné l'intéressante interview que voici (*France Catholique*, 12 août 1955).

Une rencontre pour le moins inattendue s'est déroulée le 23 juillet dernier (1955), à Pouaret, en Bretagne, entre musulmans et chrétiens, sous l'égide du professeur Louis Massignon, du Collège de France. Des Africains musulmans ont participé à un Pardon appelé les Sept Saints. Ces Sept Saints se trouvaient dans une crypte de l'église creusée sous un dolmen. Ils entouraient une Vierge, et, il y a quelques années, ils étaient considérés comme les Sept évêques ou apôtres bretons ayant évangélisé l'Armorique.

Mais de savantes recherches ont mis fin à cette explication. Des actes anciens, dont un retrouvé à Tréguier, ont révélé, en effet, que les Sept Saints seraient d'Orient et rappelleraient les sept martyrs d'Ephèse, nommés « les Sept Dormants ». Sept jeunes gens, rapporte-t-on, furent emmurés au cours d'une per-

(1) Très grand, oui, bien que nécessairement restreint. Quand on pense que la saison (avril-juin) ouvre, à Paris, chiffre approximatif, chaque mois, deux cent cinquante expositions, il n'y a pas lieu de s'étonner que beaucoup de Parisiens aient ignoré celle-là. Ce chiffre approximatif des expositions parisiennes est donné dans la « *Vie Intellectuelle* » de mai 1955.

(2) A cette occasion, il a été mis en circulation une plaquette : *Turquie-Ephèse-Panaya Kapulu*, contenant une brève introduction par Mgr Rupp, une page sur la Sainte Vierge par le Mufti d'Izmir, Akif Sali, une lettre de Mgr Joseph Descuffi, une courte notice par M. Euzet, quelques pages de Louis Massignon, une note signée Chantaud-Chabas, quelques reproductions dont deux concernent Panaya, enfin une espèce de conclusion signée : Docteur W. Bretholz.

sécution du premier siècle pour avoir refusé de renier leur foi. Ils se réveillèrent, trois cents ans plus tard, lorsque par hasard, on ouvrit le caveau où ils reposaient.

« Or, les musulmans, déclarait récemment le professeur Louis Massignon à notre confrère, Mlle Rozelet, de Radio-Bretagne, dans leur farouche adoration de la seule transcendance divine, font une exception pour les Sept Dormants et tolèrent qu'on élève des sanctuaires à ces martyrs parce que leur résurrection momentanée en a fait les témoins précurseurs du jugement, les saints des derniers temps. On trouve des sanctuaires à leur mémoire dans tous les pays de religion musulmane, de l'Andalousie à la Mongolie. Et chaque vendredi, dans toutes les mosquées, on recite un chapitre du Coran, qui fait mention des Sept Dormants. »

Nous avons donc cru intéressant d'offrir ici à nos lecteurs une interview du professeur Louis Massignon par Jean Péliissier, président des Informateurs religieux de France (1), où, entre autres considérations historiques sur la Vierge, est évoquée ici l'histoire des Sept Dormants d'Ephèse.

M. Péliissier. — *Au cours de l'Année Mariale, Maître, il a été extrêmement intéressant de constater que c'est un Etat comme la Turquie qui a édité des timbres à l'effigie de la Sainte Vierge.*

M. Massignon. — Il y a, en effet, ce fait exceptionnel et sans précédent dans l'Islam, que, pour commémorer les sites antiques d'Ephèse qui, évidemment, est d'époque grecque, mais tant pour la partie païenne que pour la partie chrétienne, la République turque, qui entend assumer tout le patrimoine national géographique de l'Asie Mineure, a donné un timbre de la Maison de la Vierge, où, dit-on, elle serait morte, près d'Ephèse ; un timbre de la Basilique du Concile où, en 431, elle a été définie Mère de Dieu ; un timbre de la Basilique de Saint-Jean l'Evangéliste, et enfin, un timbre de la Caverne des Sept Dormants d'Ephèse.

M. Péliissier. — *Un autre événement de l'actualité, Maître, a été le passage à Ephèse, à la demande du cardinal Tisserant, du Flambeau Marial, allumé à Lourdes.*

M. Massignon. — C'était l'an dernier, et il y a eu à ce moment-là, une affluence particulière de pèlerins à la Maison de la Vierge à Panaya-Kapulu. Nous avons eu, à ce moment-là, un tiers de Musulmans qui s'est trouvé associé aux chrétiens dans ce pèlerinage marial.

M. Péliissier. — *La Vierge, cette femme bénie entre toutes les femmes, a été, évidemment, longtemps cachée. Mais cette tradition d'Ephèse rencontre tout de même quelques contradictions. Par exemple, nous avons pu lire au mois d'août 1951, dans la revue Ecclesia, un article qui était favorable à cette tradition de la vie et de mort de la Sainte Vierge à Ephèse. Mais dans la même revue Ecclesia, au mois d'août 1954, une étude du Père Martin Jugie, qui est un théologien réputé, semble mettre en doute cette tradition. Pourrions-nous vous demander, Maître, ce que vous pensez vous-même de la question ?*

M. Massignon. — J'ai longtemps hésité à m'intéresser au problème d'Ephèse, car je pensais, allant chaque année à Jérusalem et ayant à m'occuper des lieux saints dans la mission officielle française, que le site classique qu'on nous montrait à

Gethsémani, qu'on appelait le Tombeau de la Vierge, et qui était confié à l'Eglise Orthodoxe, était l'endroit où on aurait déposé son corps avant l'Assomption. Depuis, j'ai beaucoup réfléchi, tant sur le terrain archéologique que sur le terrain des convenances théologiques, et je dirai même de méditation, et je pense que c'est à Ephèse que la Vierge serait morte. Il y a, d'ailleurs, deux témoins privilégiés qui sont morts sûrement là-bas : saint Jean l'Evangéliste et sainte Marie-Madeleine. En France, on pense qu'elle est morte à la Sainte-Baume. D'après le témoignage de la liturgie grecque et byzantine qui est tout à fait formel, on montrait, dès le ^{ve} siècle, aux pèlerins la caverne où était morte sainte Marie-Madeleine. à l'entrée de la caverne des Sept Dormants, d'Ephèse, qui est le lieu d'une basilique ancienne, très importante, et bâtie en même temps que la basilique du Concile de 431 où la Vierge a été déifiée Mère de Dieu, à Ephèse, et que la basilique de Saint-Jean.

M. Pélissier. — *Vous parlez de saint Jean, mais pour le propos que je suis il semblerait qu'il y a là un argument de convenance, puisque le Christ sur la croix a confié la Vierge à saint Jean. Il semble tout à fait normal que saint Jean ait emmené avec lui la Sainte Vierge, et, probablement très rapidement, à Ephèse, puisque saint Jean a constitué les Eglises d'Asie et que selon vous et selon des membres du Comité qui s'occupe de la question d'Ephèse, saint Jean s'est rendu de bonne heure dans cette ville.*

M. Massignon. — C'est là le point délicat. Nous n'avons pas de certitude, et si on l'avait, alors la question serait tranchée. On fait remarquer qu'Ephèse a été évangélisée en public d'abord par saint Paul, donc que c'était plus tard que saint Jean est devenu l'évêque reconnu d'Ephèse qui était la mère de toutes les Eglises d'Asie. Mais il est clair que saint Jean, ayant à cacher la Sainte Vierge, et sur la demande même du Christ puisqu'elle était condamnée, pratiquement, comme mère d'un imposteur exécuté, à ne pas pouvoir rester à Jérusalem, et il est clair que saint Jean a dû l'emmener et la cacher. Et donc il n'avait pas à prêcher publiquement le Christianisme comme saint Paul, à Ephèse, et la coexistence de saint Jean et de saint Paul à Ephèse n'est nullement inadmissible.

M. Pélissier. — *Le second point sur lequel le Père Martin Jugie a objecté, c'est le point de la tradition.*

M. Massignon. — Il y a, en effet, une tradition qui, pour moi, est d'origine nestorienne et qui établit que la Vierge serait enterrée au tombeau de Gethsémani, à Jérusalem. Cette tradition est apocryphe. Beaucoup d'auteurs disent même que le grand mérite de ceux qui ont défendu la tradition d'Ephèse est d'avoir démolit la tradition de Jérusalem au point de vue des textes qu'on alléguait.

M. Pélissier. — *Du point de vue de ces textes apocryphes, Maître, pourriez-vous, non pas les opposer, mais démontrer qu'il y a des textes plus importants, ou découverts plus récemment ?*

M. Massignon. — Il y a une série de textes qui ne sont pas encore suffisamment étudiés et auxquels le Père Martin Jugie ne paraît pas avoir référé suffisamment l'an dernier quand il a attaqué la position éphésienne. C'est le problème de la tradition

de l'Eglise Jacobite. C'est une église dissidente qui de tous temps a pensé que la Vierge était morte à Ephèse.

M. Péliissier. — *Cette tradition et ces textes de l'Eglise Jacobite, Maître, quels sont-ils exactement ?*

M. Massignon. — Le Père Martin Jugie faisait allusion à un texte isolé du ^{xiv} siècle, mais nous avons d'autres textes, entre autres, au ^{ix} siècle, de Moïse Bar Képha († 903) ; et cet historien jacobite parle de façon d'ailleurs assez légendaire et déjà assez orchestrée de la tradition éphésienne de la mort de la Sainte Vierge à Ephèse, comme d'une chose parfaitement connue et établie. Il y a eu aussi des « Guides du Pèlerin », ce qui est très intéressant, pour le site d'Ephèse dès le ^v siècle, dès qu'on a bâti la basilique pour commémorer le Concile de 431, où Marie a été définie Théotokos, Mère de Dieu, à Ephèse, cette *bannie* qui, à mon sens, est morte là et a été *réhabilitée* là par le Concile.

Ces textes de la tradition jacobite reflètent des sortes de manuels du pèlerin dont nous avons d'ailleurs des témoignages étudiés par un chanoine, le Docteur Gsahwind, ceux d'un évêque allemand du ^{viii} siècle, S. Willibund, ainsi que de saint Grégoire de Tours au ^{vi} siècle, où ils disent que les pèlerins allaient à Ephèse pour voir la tombe de saint Jean. Ils allaient ensuite à la caverne des Sept Dormants vénérer la tombe de sainte Marie-Madeleine, et puis ils allaient voir la basilique du Concile. Enfin, ils allaient, plus au sud dans un site très beau dans la montagne, un endroit où saint Jean aimait prier pour toute l'Eglise. Or, nous croyons que cet endroit-là est l'endroit de l'Assomption.

M. Péliissier. — *Le fait même, Maître, que le Concile de 431 qui proclama la Vierge Mère de Dieu se soit tenu à Ephèse, est un signe.*

M. Massignon. — Je trouve que c'est un signe très impressionnant. On veut toujours expliquer les phénomènes historiques par des raisons basses. On dit que c'est parce qu'ils avaient peur de tenir le Concile ailleurs qu'ils l'ont tenu là. Mais on peut aussi penser que c'est pour réhabiliter là Celle qui avait été cachée et méconnue pendant les quatre premiers siècles de notre ère.

Et pour cette question même du témoignage, il y a quelque chose de beaucoup plus troublant encore, ce sont les visions de Catherine Emmerich. Car si on a découvert la Maison de la Vierge qui est, en somme, un site archéologique qu'il faut discuter comme tout site archéologique, la façon dont elle a été découverte à Panaya-Kapulu est fort troublante.

La Maison de la Vierge a été découverte par des Lazaristes en 1891, suivant d'ailleurs un prêtre isolé, l'abbé Julien Gouyet, qui, en 1881 avait lui-même identifié une première fois le site. Suivant ses traces sans s'être connus, ce qui est un signe infiniment intéressant d'indépendance d'interprétation, ils sont partis du texte des visions de Catherine Emmerich, à travers la campagne d'Ephèse, où il y a toute une série d'anciennes chapelles dédiées à la Vierge, et ont reconnu, comme l'abbé Gouyet, que Panaya-Kapulu seule répondait à la description.

M. Péliissier. — *Depuis longtemps déjà, Maître, cette région d'Ephèse, ce tombeau de la Vierge, attire les pèlerins et des*

pèlerinages non seulement de chrétiens, mais aussi de musulmans.

M. Massignon. — Nous avons vu cette chose également troublante, c'est que, depuis la définition par le Pape Pie XII du dogme de l'Assomption, il y a un mouvement de musulmans qui, par une dévotion indépendante de la dévotion catholique, montent là. Et le Pape l'a reconnu en demandant, par le cardinal Tisserant à Mgr Descuffi, l'archevêque de Smyrne, que dans l'église de Panaya-Kapulu « devait être acceptée toute personne, quelle que soit sa race ou sa confession, qui avait une dévotion spéciale à la Mère de Dieu ».

10 avril, jour de Pâques. — Visite de M. Chamoun, président libanais. C'est lui-même qui avait fixé le programme et demandé que l'on commençât non par Ephèse mais par Panaya. Et, en effet, c'est là que le cortège officiel est arrivé directement d'Izmir.

Monseigneur l'archevêque, accompagné de M. Euzet et de deux membres du *Derne* (MM. Clark et Zacharie) l'avait précédé d'un bon quart d'heure et c'est lui qui, devant la Maison de la Vierge a souhaité la bienvenue à M. le Président, entouré de M. Adnan Mendérés et du vali d'Izmir. On entra ensuite dans la Sainte Maison, où Monseigneur l'Archevêque donna toutes les explications nécessaires, écoutées avec la plus grande attention, dans le plus grand silence qui fut gardé par la foule des curieux qui s'était pressée là.

Tout à coup l'on vit Madame la Présidente à genoux devant l'autel : elle y déposait elle-même, aux pieds de la Sainte Vierge les gerbes de fleurs que les populations musulmanes venaient de lui offrir en cours de route.

12 avril. — *La Croix* du 12, sous la rubrique : « *La pensée et l'actualité littéraire* », publie avec photo de la Maison de la Vierge, le communiqué de Monseigneur l'Archevêque au sujet du miracle de 1951. Mais elle prend bien soin d'avertir ses lecteurs que le miracle ne prouve en rien l'authenticité de la « Maison ». *In cauda venenum*, pourrait-on dire, et dès le commencement la tradition d'Ephèse n'est signalée que comme une tradition locale, ce qui est vrai de *Panaya*, découvert en 1891, mais non d'Ephèse, dont la tradition était connue depuis longtemps.

12 avril, mardi de Pâques. — Malgré un orage épouvantable (vent, pluie et grêle) notre confrère de Saint-Benoît, Jean Janka, a pu célébrer à Panaya la sainte Messe en présence d'une douzaine de personnes venues d'Istanbul.

1^{er} mai, dimanche. — Pèlerinage des Sœurs d'Ivrea, de toutes leurs élèves et anciennes élèves, avec leurs familles, à l'occasion de la visite extraordinaire de la Mère Vicairé générale et de la Secrétaire de l'Institut, chargées d'accompagner la « *Madonnina pellegrinante* » à Panaya.

La messe a été célébrée par Monseigneur l'Archevêque, assisté de M. Saint-Germain et du Père Pacifico, en présence d'environ huit cents personnes, dont six cents chrétiens : deux cents

ou plus y ont fait la communion. Bref, un pèlerinage comparable à ceux du mois d'août depuis 1951.

On y remarquait un groupe d'officiers turcs en grand uniforme, et qui se tenaient très bien.

Les journaux du lendemain en rendaient compte avec bienveillance. L'article du *Yeni Asir*, portait en titre : « Hier à Panaya, cérémonie historique », traduisez : qui fait date. On pourrait traduire le reste en résumant : « vraiment les catholiques de Turquie se sentaient tout à fait comme chez eux ».

13 juin. — *Hollywood à Panaya*. — Faut-il s'en scandaliser ? Le *Yeni Asir* du 12 juin affiche en première page quatre photos, avec au-dessous, cette phrase assez difficile à rendre : « Une des étoiles, tombées en pluie à Istanbul est aussi tombée dans notre ciel d'Izmir ». — Il s'agit de l'étoile Elaine Shefferd, dont le voyage — il faudrait dire la trajectoire — d'Izmir à Ephèse, a été filmée ! Quatre poses sont reproduites, d'ailleurs toutes très convenables, dont une la représente non pas en cheveux mais avec un petit bonnet, dans la main, trois cierges allumés, à genoux, au pied de l'autel, devant la statue de la Sainte Vierge, dans une attitude de recueillement et de prière.

O chère et vénérée Sœur de Grancey ! n'auriez-vous pas fait le meilleur accueil à cette brebis du Seigneur, et quelle touchante exhortation en anglais vous lui auriez fait entendre ! A ce propos, voir pp. 619-620, le voyage de Sœur Grancey à Panaya en 1910.

2 juillet. *La Visitation*. — Parmi les évocations de sa vie, la Vierge, en son *Panaghia*, devait voir passer sous ses yeux, la scène évangélique que la piété des fidèles célèbre en ce jour, et que reprennent délicatement, parmi tant d'autres, les vers du poète normand Jacques Debout (chanoine Roblot : 18 décembre 1872-31 janvier 1939 ; *Semaine Religieuse de Paris*, 1955, p. 702) :

*A travers les rochers et les gorges profondes
Elle allait d'un pas jeune et qu'on eût dit ailé,
La Vierge dont la chair, mieux qu'un ciel étoilé
Servait de tabernacle au Créateur du monde.*

*Vers sa cousine au toit naguère désolé
Qu'illuminait enfin la Vieillesse féconde,
Elle avançait parmi des aurores plus blondes,
Sentant un peu plus lourd son sein immaculé.*

*« Bénie ! il est béni le fruit de vos entrailles ! »
S'exclame Elisabeth, dont tout l'être s'émeut,
« Et voici que mon fils en moi-même tressaille ! »*

*Puis le Magnificat s'éploie en l'été bleu,
Et l'on croirait entendre en ses rumeurs de gloire
De grandes ailes battre au-dessus d'un ciboire.*

Dimanche 14 août. — La veille, un groupe d'une quinzaine de jeunes filles et quelques jeunes gens conduits par un prêtre de Reims étaient montés à Panaya pour y passer la nuit. Le lendemain ils assistèrent pieusement à la messe.

Le même jour un prêtre d'Izmir était aussi monté avec quelques catholiques et une dame orthodoxe de leurs connaissances.

Au moment de la communion, quand cette dame vit une

étrangère s'approcher de la Sainte Table, elle en fut tellement scandalisée, qu'elle eut peine à retenir son indignation. Mais, à la fin, elle éclata : « Comment, disait-elle, mais c'est une profanation : le prêtre n'aurait pas dû lui donner la sainte hostie ! Etc. ». Et elle ne voulait entendre aucune des explications qu'on lui donnait. Enfin, s'adressant à la coupable, elle lui reproche vivement son action inqualifiable. Celle-ci, sans se troubler : « *Sachez, madame, que je suis copte-catholique !* — *Et moi, répliqua l'autre, je suis syrienne orthodoxe !* » Heureuse fin d'un incident qu'on a cru pouvoir raconter pour égayer un peu cette chronique assez monotone.

15 août. — Rien n'était prévu pour le 15 août. Mais il se trouva là, comme par hasard, un prêtre belge avec quelques compatriotes, qui célébra la sainte messe. Et parmi les assistants, outre le président du « *dernek* », avec sa famille, un jeune français *pèlerin de Chartres* qui, de retour à Izmir, a dit à Monseigneur l'Archevêque : « J'ai passé là-haut une fête de l'Assomption délicieuse. »

Dimanche 21 août. — Pèlerinage annuel diocésain. C'est le cinquième depuis 1951. Il y a donc là une tradition qui se forme. Souhaitons qu'on en puisse célébrer la cinquantaine. D'autres y seront !

Dès la montée, agréable surprise : la route, grandement modifiée en mieux : courbe plus accentuée et partant plus douce, considérablement élargie en certains endroits où les voitures peuvent se croiser facilement, etc...

Au sommet, encore une surprise, l'auto-parc bien dégagé, aplani, et déjà couvert de taxis et d'autocars portés là comme par enchantement.

Vers 10 heures, messe célébrée par Monseigneur l'Archevêque. L'ordinaire (messe des Anges) chanté par deux chœurs alternés, hommes et femmes. Rien ne fait plus d'impression sur les musulmans que cette participation de toute l'assistance à la prière et à la louange divine. C'est ce que le journaliste Hikmet Bozkurt n'a pas manqué de souligner, comme aussi la présence, de chaque côté de l'autel, de trois petits garçons costumés en gardes nobles, ce qui, à Panaya, était bien une nouveauté.

L'année dernière, il avait fallu rompre, à plusieurs reprises, le pain eucharistique. Cette année, deux ciboires avaient été consacrés et, aussitôt après la consécration, deux prêtres ont commencé à donner la sainte communion. Et, bien entendu, il a fallu que l'un d'eux, consomme un assez grand nombre d'hosties. Il valait mieux cela que le contraire.

Très peu de photographes. Tant mieux ! Grand et profond recueillement des fidèles groupés à l'ombre des platanes séculaires, qui forment une vraie tente de verdure laissant à peine filtrer quelques rayons de soleil.

Après la messe, Monseigneur l'Archevêque s'est rendu processionnellement à la Maison du Prêtre, tout récemment bâtie et bien posée sur le roc, à quelques mètres, vers le sud, de la Maison de la Vierge, d'où on l'aperçoit. Mais la façade n'est en vue que lorsqu'on arrive au pied de la Maison. Là, après un bref discours en turc pour remercier les autorités turques qui

ont permis cette construction et ceux qui l'ont réalisée, membres du « *dernek* », architecte, entrepreneur, etc... Monseigneur l'Archevêque a procédé à la bénédiction rituelle.

Cette maison modeste, mais rustiquement élégante si l'on peut dire, se compose d'un rez-de-chaussée, avec perron qui s'élève un peu au-dessus du sentier, et d'un étage avec belvédère, correspondant au perron.

Belvédère, le bien nommé. De là, en effet, on jouit d'une vue belle, *au-dessus de toute expression*, d'après le journaliste cité : « Un étroit vallon (6) couvert de grands arbres dont la sombre verdure s'étend jusqu'au bleu resplendissant de la mer Egée, vers Samos... »

Et, troisième surprise pour M. Euzet, que le journaliste turc ne pouvait deviner, au premier plan, tout près, au-dessus du vallon, la colline harmonieuse où, il y a plus de cinquante ans, il contemplait en rêve une superbe basilique, en face de la Maison de la Vierge. Mais qui sait ? dans cinquante ans !... (Cf. *Annales*, t. 112-113, pp. 208-209).

D'après le nombre des cars et taxis on a pu évaluer le nombre de pèlerins et visiteurs à environ quinze cents dont, comme toujours, une très forte majorité de musulmans. On y a regretté l'absence de quelques catholiques notoires, dont il faut dire qu'ils ont préféré la plage à la montagne.

Il y avait, sans doute, dans ce nombre quelques étrangers venus de loin. C'est ainsi qu'on y a vu un professeur de langue et de littérature : Jacques, de la Faculté de Lettres d'Aix-en-Provence (7).

Le soir, vers 4 heures, à Ephèse, dans les ruines de l'église Sainte-Marie, pas de messe vespérale, mais chant des litanies de la Vierge, suivis d'une brève et éloquente allocution par un Père dominicain, qui vient d'arriver à Izmir comme Supérieur et curé de Notre-Dame du Rosaire. On a remarqué la très favorable acoustique du lieu. En plein air, à trente mètres de distance, pas le moindre écho : on ne perdait pas une syllabe.

On ne saurait mieux terminer ce compte rendu du 21 août que par cette réflexion d'une catholique d'Izmir, citoyenne turque (ce qui ne l'empêche pas d'être très fervente), écrivant, l'année dernière, à une parente domiciliée à Paris : « *Quelle joie de penser que dans un coin perdu de la Turquie, où nous ne sommes qu'une poignée de catholiques, nous avons pu, nous aussi, apporter notre faible contribution à l'immense chœur de louanges et de prières qui montent de tous les points du globe vers la reine du ciel, notre Mère chérie, en cette année qui lui est consacrée (1954) .* »

29 août. — Deux prêtres d'Albi, élèves de M. Dulau, et deux laïques, voyageant avec leur voiture propre, sont partis pour Panaya y ont célébré la messe, enchantés de tout, et ont pris la direction de Jérusalem.

(6) Nous l'appelions autrefois le ravin car, en hiver, c'était bien un torrent.

(7) M. Edouard Delebecque. Resté quelques jours à Izmir, il s'est grandement intéressé à la fameuse phrase conciliaire dont il se propose de faire, à loisir, une analyse approfondie. Car elle est d'une importance capitale et même décisive, en faveur de la tradition éphésienne.

30 août. — Deux prêtres argentins, dont un Lazariste, M. Alexandre Rigazio, et un Passionniste, venant en motocyclette d'Ankara, retour de Jérusalem, sont arrivés couverts de poussière, et, après un jour de repos, sont partis pour Panaya où ils ont célébré la messe. Dans l'après-midi, en pleines ruines d'Ephèse, ils ont rencontré deux étudiants (comme eux) du *Biblicum* de Rome, qui se disposaient à monter à Panaya. Bel exemple de va et vient continu. M. Rigazio fera mieux connaître en Argentine la Maison de la Vierge, que l'on y connaît déjà.

Et nous voici en *septembre* ! Mais la chronique du mois d'août ne serait pas complète sans ce qui va suivre, que l'on aurait pu dater du 1^{er} août, car c'est alors que l'*Ecclesia* de Daniel-Rops a porté à ses nombreux lecteurs quelques pages qui ne sont pas du tout la revanche promise à Massignon.

En effet, tout ce qu'on peut donner de mieux en faveur d'Ephèse y est complètement passé sous silence. Pas la moindre allusion à la fameuse phrase conciliaire... Mais des objections et toujours, la venue tardive de saint Jean : « *C'est l'avis de l'Encyclopédie vaticane.* » Combien de lecteurs pourront croire que c'est donc un avis infallible !

Donc, pour Ephèse, à peu près rien. Et pour Panaya, encore moins. Car, on ne peut se baser sur des visions : « d'ailleurs, ajoute-t-on, un voyageur qui, l'an passé, alla à Ephèse, nous écrit que paysage et maison collent bien au récit de Cath. Emmerich, mais on a l'impression que d'autres maisons, d'autres paysages, aux alentours, colleraient tout aussi bien. » Comment un historien comme Daniel-Rops a-t-il pu faire état d'une boutade de *je m'enfichiste* ? On a cherché aux alentours et on n'y a rien trouvé. Mettons en regard de la boutade cette affirmation de J.-G. Borrel (8), le plus qualifié d'un groupe d'hommes compétents qui venaient de passer six jours dans la montagne à explorer, à mesurer, à calculer : « qu'un millier de contrôleurs viennent ici, tous s'écrieront : il n'y a que celui qui a vu qui écrit et décrit ainsi ». Que ce soit Catherine Emmerich, ou, comme on le prétend, Clément Brentano qui ait vu et décrit ainsi, c'est un fait extraordinaire et qui mérite réflexion. »

Il est à souhaiter que les lecteurs d'*Ecclesia* aient aussi lu le dialogue entre M. Massignon et M. Pélissier, publié dans la *France Catholique*, où, tout doucement, discrètement, mais fortement, beaucoup de choses sont mises en place. On le trouve plus haut, pp. 609-613.

APPENDICES

1^o Publications intéressantes Panaya

Il serait impossible, ici, et d'ailleurs fastidieux d'énumérer tous les articles en diverses langues, parus dans les journaux, les revues ou les simples bulletins. On a cité plus haut l'article de la *Revue des Deux-Mondes* et la plaquette de l'Exposition Chanteaud-Chabas.

La publication de beaucoup la plus considérable est une brochure en allemand (quatre-vingt-seize pages), intitulée *Anna Katherina Emmerich schaut Maria*, par Clemens M. Henze,

(8) Père d'Eugène Borrel qui, en quelques pages publiées dans *Ecclesia* d'août 1951, a, pour ainsi dire, attaché le grelot.

C.S.S.R. Elle est dédiée à l'archevêque de Paderborn, Mgr Lorenz Jager, Wiesbaden, 1954.

Les renseignements sur Panaya, pour ce qui est de la correspondance des lieux à la description faite par Catherine Enmerich, sont empruntés de toutes pièces aux articles publiés en 1896 par le R.P. Léopold Fonck, S.J., dans *Stimmen aus Maria-Laach*. On y trouve à la fin une bibliographie exhaustive du sujet où rien n'est oublié depuis le gros volume du P. Jugie sur l'Assomption, jusqu'à l'article (Euzet) qui défend contre lui la tradition d'Ephèse, dans le *Divus Thomas* (Piacenza) de 1949, pp. 345-359.

Rappelons que le P. Fonck, champion de la première heure, est aussi à l'origine de la résurrection de 1951, puisque c'est de lui que le docteur Gschwind a reçu son enthousiasme pour la Cause.

Ajoutons que le P. Fonck a été l'un des correspondants les plus assidus de M. Poulin qui, lui ayant demandé instamment de vouloir bien éplucher sa brochure *Ephèse ou Jérusalem*, en recevait quelques temps après une bonne douzaine de feuilles de très fine écriture, contenant des corrections et des remarques très pertinentes. Rien n'avait échappé à sa vue perçante de critique consciencieux.

2° Les sarcasmes prédits par Louis Duchesne

Le 5 février 1892 Louis Duchesne écrivait au P. Fiat pour le supplier d'arrêter ses confrères engagés dans une fausse voie : « Si la publicité s'en mêle, vous verrez les sarcasmes qui tomberont sur les Lazaristes de Smyrne. » On peut lire, au bas de cette lettre, ces lignes de la main de M. Poulin : « Monsieur Duchesne, nous sommes en 1907, voilà quinze ans que la publicité s'en mêle. Où sont les sarcasmes ? » Que dirait-il en 1955 ?

A vrai dire pourtant, les sarcasmes n'ont pas tout à fait manqué. Ils remplissent le fort volume du P. Barnabé d'Alsace, imprimé à Jérusalem même : *Le Tombeau de la Sainte Vierge à Jérusalem* (1903), auquel M. Poulin crut devoir répondre par une brochure de même taille, qui est un chef-d'œuvre de polémique. C'est le jugement qu'en porte notre confrère le grand Abyssin, M. Coulbeaux. Durant son bref séjour à Smyrne (1902-1903), il était devenu feu et flamme pour Panaya.

De Jérusalem, il écrivit à M. Poulin : « Après lecture de votre réponse magistrale, satisfaction générale, universelle de l'écrasement du P. Barnabé. D'ailleurs, lui-même s'est senti fort meurtri de tant de coups. » Ni dans le fond, ni dans la forme, rien ne lui a échappé », aurait-il dit. Lettre du 21 mars 1905.

Malheureusement, la polémique est une arme dangereuse. Et l'on peut craindre que l'*anti-Barnabé* n'ait fait plus de mal que de bien à bon nombre de lecteurs, particulièrement à ceux qui n'avaient pas lu auparavant sa thèse si solide et si objective, *Ephèse ou Jérusalem* (1897).

3° La tradition d'Ephèse vue par M. Pouget

M. Poulin ne se lassait pas de consulter les compétences (Duchesne, le P. de Smedt, le P. Prat, etc...). Connaissant M. Pouget par la renommée qu'il avait déjà chez nous, il entretint avec

lui une active correspondance. Car M. Pouget, qui était encore *royant* lui copiait des textes patristiques et autres, avec le plus grand soin et une admirable patience.

Voici donc ce qu'il lui écrivait, à la date du 1^{er} février 1897 : « *En cette question* (Ephèse ou Jérusalem), *comme en toute question historique controversée, je reste en dehors de tout parti-pris, uniquement occupé de la vérité, et je sais que vous faites de même* (3). *Cependant après cette (sic) étude non préméditée, mais poursuivie pendant trente-six heures consécutives, il me semble — quoi qu'on en dise —* (4) *que les arguments en faveur d'Ephèse égalent, s'ils ne les dépassent, les arguments que l'on donne en faveur de Jérusalem.* »

Il est bien certain que le P. de Smedt, président des Bollandistes, n'avait pas donné trente-six heures à l'étude de la question quand il répondait à M. Poulin, le 13 décembre de la même année (1897) : « A la vérité, je ne regarde pas comme positivement certaine la tradition de Jérusalem, mais, jusqu'ici, je ne vois pas de fondements solides pour la tradition d'Ephèse. »

Ceux qui ont connu M. Pouget personnellement ou par le volume que lui a consacré M. Jean Guittou ou même simplement par ce que viennent de publier nos *Annales*, pourront se faire une idée de la somme effrayante de travail que représentent trente-six heures continues consacrées à l'étude d'un point d'histoire (Cf. *supra*, pp. 250-257).

4° Retour de Panaya 1910

Nous étions dans le train qui devait nous ramener à Smyrne, un petit groupe, dont la Sœur de Grancey. Devant nous, un monsieur, Bible en mains, qui lisait attentivement. Bientôt cependant il releva la tête et nous demanda brusquement : « *D'où venez-vous ? — De Panaya Capouli où est la Maison de la Sainte Vierge* », se hâta de répondre la Sœur.

« *Oh ! répliqua le monsieur, vous, les catholiques, vous parlez toujours de la Sainte Vierge. Nous autres, protestants, nous reconnaissons Jésus-Christ comme le seul Médiateur.*

— *Et nous aussi, monsieur. Mais, dites-moi : Jésus-Christ n'est-il pas Dieu. — Oui. — La Sainte Vierge n'est-elle pas la Mère de Jésus-Christ ? — Oui, certainement, cela est en toutes lettres dans les Evangiles. — Eh bien ! pensez-vous que Jésus-Christ n'aime pas sa mère ? et croyez-vous qu'il ne veut pas que nous l'aimions ?* » Et elle continuait, répétant d'une autre manière la même chose, lorsque tout à coup, elle continua son éloquent sermon *en anglais* ! Il est facile d'imaginer l'espèce d'étonnement qui parut sur la figure de cet homme, qui semblait se demander si le miracle de la Pentecôte ne se reproduisait pas devant lui. Et, bien entendu, la Sœur parlait toujours, sans lui laisser un moment pour répondre. Aussi bien, qu'aurait-il pu

(3) Ce n'est pas M. Pouget qui a souligné. Mais il vaut bien la peine de remarquer combien cette estime réciproque dans l'amour de la vérité fait honneur à nos deux confrères.

(4) « *Ce quoi qu'on en dise* », semble être un écho des conversations que pouvait entendre M. Pouget à la Maison-Mère où tous, sauf M. Moit et le P. Fiat, avaient pris parti contre Ephèse-Panaghia.

dire contre une affirmation qu'il avait acceptée lui-même : *Jésus-Christ est Dieu et la Vierge Marie est sa Mère*. Toute la théologie chrétienne est là, en effet. « Ils (les Docteurs de l'Eglise) ne regardaient jamais la Mère de Jésus comme séparée de lui ! A leurs yeux elle était remplie de la lumière de Jésus toute revêtue de sa magnificence » (P. Faber). La Sœur de Grancey, à qui les œuvres du P. Faber étaient familières, n'avait pas oublié cette belle doctrine.

5° *Encore une prière de pèlerin*

Celle-ci est datée et signée. Elle a été publiée à Lourdes, dans le *Journal de la Grotte*, du 6 mai 1955.

La Sainte Maison d'Ephèse

*Sur le plateau sacré des montagnes d'Ephèse
Qui contemplent Samos et l'horizon marin
Les frais parfums du soir et le jour qui s'apaise
Accueillent lentement mes pas de pèlerin.
C'est là que vous viviez, Notre-Dame Marie,
C'est là, près de saint Jean, que vos yeux se sont clos.
Dans l'instant de sommeil où la mort asservie
Ne pourrait vous garder que pour un court repos.
C'est là : vous conserviez au plus pur de votre âme
Le vivant souvenir de ces jours éternels,
Qui vous avaient donné cet Enfant de la Femme,
Où Dieu venait s'enclore en nos destins charnels.
Ce n'était pas l'exil, mais un ciel qui commence,
Et je crois retrouver l'indicible splendeur
Qui portait avec vous la divine présence
Quand les matins chantaient la Mère du Seigneur.
Vous avez attendu, sur la montagne austère
Devant ces flots légers embaumés de soleil,
Vous, la reine des cieux, la fille de la terre,
Vous avez attendu votre immense réveil.
Et tous les cieux penchés sur votre humble demeure
Espéraient cette aurore où vous seriez chez vous.
Le ciel n'a pas de temps, mais il guettait votre heure
Et je voudrais, ce soir, la revivre à genoux.
C'est là, puisqu'il faut bien que tous les fils de l'homme
Commencent par la mort l'unique éternité,
Quel que soit parmi nous le nom dont on la nomme
C'était le vrai passage où monterait l'éternité.
Je ne suis qu'un pécheur sur les routes du monde,
Mais, pour avoir aimé votre antique maison,
J'ai touché cette gloire où tout espoir se fonde,
Et je sais que j'irai voir votre Assomption !*

Août 1954.

Jean-Abel MARCHAND.

Izmir, 8 septembre 1955.

Joseph EUZET.

LETTRE AUTOGRAPHE INÉDITE
de Saint Vincent de Paul
à Sainte Jeanne-Françoise FREMIOT DE CHANTAL
(9 juin 1641)

Avec ce nouvel *autographe* inédit de saint Vincent (9 juin 1641), nous possédons six lettres de *Monsieur Vincent à la très chère et très digne Mère de Chantal*.

Ces missives sont actuellement conservées dans les archives visitandines. Trois se trouvent à Annecy (lettres des 14 juillet et 15 août 1639 et 26 août 1640) ; une à Montluel (14 mai 1640) ; une à Périgueux (30 juillet 1640). Ce sont respectivement les numéros 383, 390, 474, 446 et 465 de l'édition *Pierre Coste*. Le nouvel et sixième autographe (9 juin 1641) se conserve à Orthez. Ceux d'Annecy, comme le notait et soulignait Pierre Coste, sont ici et là défigurés par quelques intempestives ratures qui nous privent de ce qu'un saint écrivait à une sainte.

D'autre part, l'édition Coste relève et insère neuf billets de sainte Chantal à Vincent de Paul : numéros 19, 79, 130, 211, 257, 389, 431, 447, 451. Quatre de ces fragments sont empruntés à Abelly, et les cinq autres à deux éditions imprimées de la correspondance conservée de sainte Chantal. A la connaissance actuelle de l'Histoire, c'est tout ce qu'on a conservé de cette série de lettres. C'est vraiment fort peu... et c'est là aussi regrettable !

Comme on l'a maintes fois remarqué, les pièces de la correspondance de Vincent avec la mère de Chantal, par un mimétisme sensible à tous les lecteurs, prennent un ton nettement salésien : onction, suavité, douceur, fleurs de style, etc...

La sixième lettre autographe, ici pour la première fois intégralement éditée, participe discrètement à ces caractéristiques.

Quand, le 9 juin 1641, saint Vincent lui écrivait sa lettre (la dernière connue et probablement l'ultime de leur correspondance), la Mère de Chantal venait d'être déchargée de la supériorité d'Annecy, le *jeudi après l'Ascension de Notre-Seigneur*, 1641 : 16 mai. Suivant les intimes désirs de la sainte, la Visitation d'Annecy élisait alors Marie-Aimée de Blonay, précédemment supérieure de Bourg, qui parvenait à Annecy, le 29 mai 1641.

Mère déposée, sainte Chantal peut alors céder aux instances de Mme de Montmorency et des Visitandines de Moulins et de Paris. Elle se décide donc à partir, *prévoyant certains biens fort grands pour quelques maisons et pour son âme en particulier, ayant grande envie de conférer de son intérieur avec Monseigneur l'Archevêque de Sens et Monsieur Vincent*. » C'est ce que nous apprennent les précieux *Mémoires* de la Mère Françoise-Madeleine de Chaugy (édition de 1874, p. 311).

Après des adieux touchants, le 28 juillet 1641, *cette bénite Mère* sortit d'Annecy. Les étapes du voyage furent marquées par des arrêts aux maisons de la Visitation : Rumilly, Belley, Montluel, Lyon, Moulins, Nevers ; puis, après Saint-Satur et Saint-Germain-en-Laye, ce fut Paris, *la ville-monde* (*ibidem*, p. 315).

De multiples affaires saisissent alors la Mère de Chantal. Les soucis des deux maisons parisiennes de la Visitation et les entretiens souhaités avec Mgr de Sens et *Monsieur Vincent* contribuèrent largement à garnir les brèves semaines de ce séjour.

Le 11 novembre, la Mère de Chantal quittait Paris et par les étapes de Melun, Montargis, Nevers, elle parvenait enfin à Moulins. Épuisée, terrassée par une fluxion de poitrine, la chère et digne Mère s'éteignait parmi ses Sœurs de Moulins, le vendredi 13 décembre 1641, sur les six heures et demie du soir.

C'est à l'annonce de cette précieuse mort que Vincent, célébrant la messe, eut son exceptionnelle et unique *vision des trois globes*, dont, sous la foi du serment, il nous a laissé lui-même l'émouvante narration (Pierre Coste, t. XIII, pp. 125-128).

Le cœur de la Mère de Chantal, suivant ses promesses, restait à Moulins. Mais son corps fut enlevé dare dare et en secret. Conformément à son désir de reposer auprès de son digne Père François de Sales, les restes mortels de la Mère de Chantal parvinrent à Annecy, dès le 30 décembre 1641. François de Sales était inhumé dans la chapelle de la Visitation et l'attendait depuis juin 1623... C'est toujours dans le troisième sanctuaire du *Premier Monastère* de la Visitation qu'ils reposent encore tous deux. Ils sont là, face à face, dans leurs châsses, ornement et trésor de la nouvelle église et du récent couvent (1909), dominant majestueusement la ville et le lac d'Annecy.

Se situant ainsi dans les toutes dernières semaines de la vie de sainte Jeanne de Chantal, le précieux autographe vinctien du 9 juin 1641, était *en partie* connu par la copie insérée au Procès canonique enfin entrepris en 1718 pour la béatification de la Mère de Chantal. L'édition Coste (n° 539, tome II, p. 185), après celle de Pémarin, donne cet étonnant et exceptionnel *passage* où Monsieur Vincent envoie les Prêtres de la Mission d'Annecy (MM. Codoing, Escart, Tholard, Duhamel et Etienne Bourdet) faire leur communication à la Mère de Chantal. Sur ces étonnantes ouvertures d'âme, la Mère de Chantal a déjà fourni elle-même ses impressions et avis dans un mot de février 1640, que nous a conservé la Correspondance de saint Vincent (t. II, p. 25) : *Béni soit notre divin Sauveur qui nous a amené vos chers enfants heureusement pour sa très grande gloire et pour le salut de plusieurs... Mgr de Genève (Juste Guérin) et moi nous en recevons une consolation indicible, et il nous semble que ce sont nos vrais frères avec lesquels nous sentons une parfaite union des cœurs, et eux avec nous dans une sainte simplicité, franchise et confiance. Je leur ai parlé et eux à moi, comme vraiment si c'étaient des Filles de la Visitation. Ils ont tous une grande bonté et candeur. Le troisième et le cinquième (Tholard et Etienne Bourdet), ont besoin d'être aidés pour sortir un peu d'eux-mêmes ; je le dirai au supérieur (Codoing) qui est, de vrai, un homme capable de cette charge. M. Escart est un saint. Je leur ai donné à chacun une pratique... Le bon Père (Duhamel) m'a déclaré ses difficultés fort naïvement. C'est un cœur vertueux et bon jugement, mais il aura peine à persévérer. Je l'ai fort prié de ne penser ni à sortir, ni à demeurer, mais à s'appliquer à bon escient à l'œuvre de Dieu et se bien abandonner et confier en sa Providence. Je voudrais qu'il s'affermît car il est de bonne espérance. Enfin, ils sont tous aima-*

bles et ont donné grande édification en cette ville les trois jours qu'ils y ont demeuré.

Et ratifiant ces pronostics, la mère de Chantal écrit quelque temps après, en mai 1640 (n° 447) : « ...*La sainte édification et utilité de leur vie, leurs fonctions continuelles à la très grande gloire de Dieu et profit des âmes font dire à chacun qu'ils sont envoyés de Dieu et que M. Codaing a l'esprit de Dieu.* »

Une telle ligne de conduite : confier des prêtres à la supérieure de la Visitation, atteste amplement la noblesse et la sûreté d'âme que Vincent reconnaissait en la très digne fondatrice des Visitandines.

En dehors de cet étonnant paragraphe déjà connu, la suite de cette lettre du 9 juin 1641 n'a pas été reproduite ni retenue au Procès de la Mère de Chantal. La fin de la missive fait en effet allusion à un vulgaire incident, survenu à Paris au monastère de Sainte-Madeleine. Cette maison de relèvement moral fondée en 1618 par le Père Athanase, capucin, et MM. de Montry et du Fresne, était dirigée, depuis 1629, par des Visitandines de Paris. (Voir Coste : *Monseigneur Vincent*, t. III, pp. 247-259).

En cette année 1641, à l'insu de leur supérieure, quelques bonnes Filles de la Visitation, apeurées un moment devant la situation interne de l'Œuvre, écrivent à Mme la duchesse d'Anguillon. Elle répond à cet appel, et, bienfaitrice de la maison, intervient avec autorité. Devant des lenteurs et des temporisations maussades, la duchesse insiste avec l'énergie que lui permettaient et sa position et son habitude des décisions : cela fâcha extrêmement le Seigneur ainsi bousculé, et l'animosa en retour contre les Visitandines qui en avaient ainsi appelé... La Mère de Chantal connaissait évidemment le nom et la personne de ce Seigneur...

Vincent, supérieur de la Visitation, apprécie l'incident avec précision mais se tient dans les grandes lignes, dans son mot à la Mère de Chantal, avec une sage largeur de vues, il rassure la fondatrice sur ces légers remous survenus dans la maison. Les Sœurs sont innocentes dans *ce rencontre* qui a suscité des plaintes d'un prélat à Annecy ; vraiment il n'y a pas faute de la part de ces bonnes âmes. Ce grand et noble labeur de charité spirituelle que les Sœurs prodiguent à leurs pensionnaires amène et comporte inévitablement de telles souffrances ; et Vincent observe : *jamais il ne s'est fait œuvre de Dieu pour Dieu où l'on ne soit payé de cette monnaie.*

Cette façon sereine et objective de résumer l'incident dénote la grandeur d'âme et la compréhension d'esprit de Vincent de Paul. Il termine sa lettre par un éloge motivé et de consolantes nouvelles sur d'autres Visitandines de Paris : la Mère supérieure du Faubourg et la Sœur Angélique... Vincent qui, sans le savoir, devait quelques semaines plus tard revoir la Mère de Chantal, conclut familièrement par un *Bonsoir* cordial. Enfin un *post-scriptum* transmet une commission d'affaire financière pour le Supérieur d'Annecy, M. Codoing, et pour M. d'Horgny, qui est allé visiter ses confrères, *vos missionnaires*, redit encore et suavement Vincent de Paul à la Mère de Chantal.

Une telle lettre est largement suggestive : elle honore ces deux grandes âmes qui se comprenaient et s'appréciaient noblement. Elle ajoute incontestablement au trésor de la correspondance vincentienne.

Fernand COMBALUZIER.

Note sur les séjours de sainte Jeanne de Chantal à Paris

L'Histoire connaît quatre visites et séjours de sainte Chantal à Paris.

La première arrivée remonte au 6 avril 1619, pour la laborieuse fondation de la Visitation. Mme de Chantal quitte Paris le 22 février 1622 ; elle avait inauguré le 1^{er} mai 1619 la Maison du *faubourg Saint-Marceau*, et en août 1619, celle du *faubourg Saint-Michel*. Avant ce départ, au début de cette année 1622, sur les avis évidemment favorables de François de Sales et de Jeanne de Chantal, Vincent de Paul avait été choisi et nommé comme *aumônier de la Visitation* (cf. l'acte de nomination de 1628, dans *Coste*, tome XIII, pp. 84-85. et la note sur le texte fondamental d'Abelly). Le 28 décembre de cette année 1622, François de Sales mourait à Lyon.

Parmi les tribulations d'une peste généralisée, Vincent revoit à Paris la digne Mère de Chantal, vers la mi-1628. La veille de la Toussaint, la fondatrice était de retour à Annecy.

En 1635, sur la fin de juin, Mme de Chantal se retrouvait à Paris. Elle y passe l'hiver. En avril 1636, elle reprend le chemin du retour et visite ses Filles. Sur la fin de septembre, elle revoyait la Visitation d'Annecy.

Enfin, pour la quatrième fois, sainte Chantal réside à Paris d'août à novembre 1641. C'était l'ultime occasion où Vincent de Paul et la Mère de Chantal eurent la noble joie de s'estimer et s'entretenir réciproquement.

La Mère de Chantal, sur le chemin du retour vers Annecy, meurt à Moulins, le 13 décembre 1641.

B. — *La fondation de la Mission d'Annecy*, racontée par la Mère Françoise-Madeleine de Chaugy (1^{er} janvier 1611-7 septembre 1680). (*Mémoires sur la vie et les œuvres de sainte Jeanne de Chantal*, Paris, 1874, pp. 295-296). Sur cet ouvrage, voir l'étude magistrale publiée par Ernestine Lecouturier, Paris, 1933, deux volumes, t. I, xx-642 p. : t. II, 214 p.

« Elle (la Mère de Chantal) avait eu, dès plusieurs années, un grand désir de procurer quelques dignes ouvriers pour travailler dans ce diocèse de Genève, qui lui était cher, comme étant le propre berceau de notre saint Fondateur. Après avoir cherché divers moyens de mettre cette inspiration en exécution, et avoir grandement recommandé la chose à Notre-Seigneur, sa Providence la poussa et fortifia pour faire un coup d'une sainte hardiesse et adresse, engageant M. le Commandeur de Sillery, fondateur de notre monastère de Paris, à la rue de Saint-Antoine, de faire une fondation de Messieurs de la Mission en ce diocèse. Ce grand serviteur de Dieu qui avait une très haute estime de notre bienheureuse Mère s'accorda à ce qu'elle voulut, et lui répondit de la manière la plus obligeante. Cette sainte âme voyant une chose si souhaitable résolue, en eut une joie inexprimable et poussa vivement la roue afin que l'on en vint à l'exécution, demandant des ouvriers à Monsieur Vincent, fondateur de Messieurs les Missionnaires.

Il y avait trop de plaisir de voir cette vraie servante de Notre-Seigneur s'embesogner à faire préparer tout ce qu'il fallait pour le logement, les petits meubles et la sacristie de ces bons

Messieurs, à quoi elle voulait coudre et travailler elle-même, et elle disait avec une suavité aimable : Voyez-vous quand je pense que nos Messieurs se fourreront dans les buissons et les épines des difficultés et travaux pour retirer du vice et de l'erreur les chères brebis de notre bienheureux Pere et Pasteur, il me semble que je rajeunis de les voir venir en ce diocèse. » Lorsqu'au mois de février 1640, ces bons Messieurs de la Mission arrivèrent, elle témoigna une joie qui ne se peut exprimer, non plus que le soin maternel qu'elle prit pour leur temporel, voulant que cette maison y contribuât charitablement. Quand la Sœur portière, ou celles qui avaient des affaires au dehors, pouvaient savoir quelque chose du fruit que faisaient dans les âmes ces bons Messieurs les Missionnaires, par leurs prédications et catéchismes, c'était à qui irait la première en faire le récit, aux récréations, à cette bienheureuse Mère, qui y prenait un plaisir singulier. Monsieur Vincent, envoyant ces (sic probablement pour ses) chers enfants travailler en ce diocèse, leur ordonna de tenir notre bienheureuse Mère pour leur Mère, et de lui conférer avec une entière confiance leurs difficultés, ce qu'ils ont pratiqué avec tant d'humilité et bonté qu'elle en était en admiration ; elle leur donnait tout le temps qu'ils voulaient avec une joie particulière, et nous excitait souvent à la vertu par leurs exemples. »

★

N.B. Voir pages 627-628, la transcription en présentation moderne de cet autographe vincentien, ici donné ligne pour ligne.

De Paris ce 9 juing 1641

Ma très chère et très digne Mère. La grace de N(ot)re Seigneur soit avecq. vous pour jamais.

Jay receu aujourd'huy celle que vostre bonté m'a escript par l'adresse de n(ot)re Mère du fauxbourg (1), pour responce à [laquelle

je vous diray, ma C(h)ère Mère, que je rendz graces à Dieu de toutes celles qu'il faict à vos pauvres Missionnaires, par la communica(ti)on que vostre charité souffre qu'ilz luy facent et le prie qu'il les rende dignes de la continua(ti)on de la mesme grace par le bon usage que je souhaite bien fort qu'ilz en facent. Au nom de N(ot)re Seigneur ma digne (Mère) continuez leur la mesme charité.

Je tacheray de vous obéir à l'esgard du fauxbourg po(ur) la visite, et suivray l'ordre que vostre bonté me marque si vous impétrez de N(ot)re Seigneur qu'il me face part à la fermeté qu'il vous a donnée dans la douceur. O que v(ot)re bon Ange nous aideroit bien pour cela, si vous ma chère (Mère) l'en priez bien.

Voicy comme va l'affaire duquel un Prélat c'est plainct à celle laquelle vostre charité me mande qui vous en a escript. Il

(1) Il s'agit du second monastère de la Visitation du Faubourg Saint-Jacques. Voir l'esquisse historique de cette fondation dans Coste : *Monsieur Vincent*, t. III, p. 261. La Supérieure, de 1640 à 1646, fut la Sœur Anne-Marguerite Guérin.

n'est pas besoin que je vous die icy l'exercice de vos chères filles qui sont à la Magdelaine (2). Quelques-unes d'entre les professes craignant que nos Sœurs ne se retirassent et que les dyscolles ne prévaleussent, trouvèrent moien decrire à Madame la duchesse d'Aiguillon par elles mesmes et la prièrent au desceu de la Sup(érieure)re de les venir voir, ce qu'elle fit pource qu'elle a charité et est bienfactrisse de la Maison. Elles luy firent leurs plaintes en sorte que la dame en parla à ce bon Seigneur, et le pria de terminer cest affaire et comme elle vit que l'affaire tiroict de longue, que la combus-

[tion continuoit et s'enflloit
de plus en plus et que cela estoit fomenté par l'audace qu'elles
[se donnoient d'estre maintenues par
ledict Seigneur, ceste bonne Dame luy manda qu'il le prioist de
[terminer cest affaire ou qu'elle s'en
plaindroit, ce qui le facha extrêmement et l'anima beaucoup
[contre vos chères filles — (disant)
que cela vint d'elles, ce qui nest pas. J'en assure votre charité et
[quelles n'y ont aucune part, à... (déchirure)

...que je feusse en lieu pour vous dire les circonstances
de cest affaire, ma digne Mère, et vous verriez qu'elles sont
ignoscentes, et luy mesme m'advoua, il y a quelque temps,
qu'il ne le croioit pas, mais qu'elles estoient pour le moingtz le
[sujet

pour lequel il avoict esté maltraicté. La Maison va bien
pour le présent, cest une petite tempeste qui a passé et qui
a produit un calme plus grand que jamais, dans ces
espritz, de sorte qu'il y a subject de louer Dieu, et vous, ma
chère Mère, de vous assurer que la conduite de cest
affaire a esté par le con(se)il du frère et de la sœur de ce
bon Seigneur et dans l'esprit de respect et de
soubzmission, et rien contre cela. Il cest passé quelqu'autre
petit rencontre sur ce mesme subject depuis peu qui a fait
f(ai)re de nouvelles plaintes, mais je vous puis asseurer ma

[chère
Mère qu'il n'y a point de leur faute. Mais quoy N(ot)re Sei(gneur)
permet que vos bonnes Filles soient exercées de la sorte, Béni
soiet Dieu de ce qu'elles le sont sans subject. La charité est
patiente dict S(ain)t Paul, ce grand œuvre de charité qu'elles
font mérite-il point qu'elles y souffrent pour exercer leur
patience. Jamais il ne cest fait œuvre de Dieu pour
Dieu, où l'on ne soiet païé de ceste monoie.

N(ot)re chère Mère de la ville paroict avoir l'esprit de
Dieu dans sa conduite. N(ot)re chère sœur Angélique
vit dans ses infirmités (3) avecq(ue) une humilité et cordialité

[avecq. elle
qui m'ediffie. O que je souhaite ceste mesme benediction dans
tous les Ordres, et que cest une harmonie admirable

(2) Sur le monastère de la Madeleine, voir Pierre Coste : *Monsieur Vincent*, t. III, pp. 247-260. La Supérieure en fut, de 1629 à 1633, et de 1636 à 1664, la Mère Anne-Marie Bollain.

(3) Marie-Angélique de la Masson, décédée à Paris le 20 décembre 1652. Voir sa notice et détails dans l'*Année Sainte*, t. V, 1868, pp. 488-495, où l'on note p. 489, les bienfaits de son directeur : le grand saint Vincent de Paul.

aux yeux de Dieu, et d'édification à ceux qui le voient. Bonsoir
ma chère Mère. Je suis en l'amour de N(ot)re Seigneur

vosre très humble et
obéissant serviteur
Vincens Depaul

Si je ne puis escrire par ceste occasion à Mr Codoing ce sera
[par la première. J'espère que ceste lettre
trouvera M(onsieu)r d'Horgny de n(ot)re Compagnie à Anessy où
il est allé voir vos Missionnaires. Vostre bonté dira
cependant à Mr Codoing sil luy plaict, ma digne Mère, que j'ay
[baillé 400 livres à Mr de Menthon (4) pour
le quartier de juillet.

..

De Paris ce 9 juin 1641.

Ma très chère et très digne Mère,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous à jamais.

J'ai reçu aujourd'hui celle que votre bonté m'a écrite par
l'adresse de notre Mère du faubourg (1) ; pour réponse à la-
quelle je vous dirai, ma chère Mère, que je rends grâces à Dieu
de toutes celles qu'il fait à vos pauvres Missionnaires par la
communication que votre Charité souffre qu'ils lui fassent, et
le prie qu'il les rende dignes de la continuation de la même
grâce par le bon usage que je souhaite bien fort qu'ils en
fassent. Au nom de Notre Seigneur, ma digne [Mère], continuez-
leur la même charité.

Je tâcherai de vous obéir à l'égard du Faubourg pour la
visite, et suivrai l'ordre que votre bonté me marque, si vous
impétrez l'e Notre Seigneur qu'il me fasse part à la fermeté
qu'il vous a donnée dans la douceur. Oh que votre bon ange nous
aiderait bien pour cela, si vous, ma chère [Mère], l'en priez
bien.

Voici comme va l'affaire duquel, un Prélat s'est plaint à
celle, laquelle votre charité me mandez qui vous en a écrit. Il
n'est pas besoin que vous dise ici l'exercice de vos chères Filles
qui sont à la *Madeleine* (2). Quelques-unes d'entre les Professes
craignant que nos Sœurs se retirassent et que les discoles ne
prévalussent, trouvèrent moyen d'écrire à Madame la Duchesse
d'Aiguillon par elles-mêmes, et la prièrent au désu [à l'insu] de
la Supérieure de les venir voir. Ce qu'elle fit, pour ce qu'elle
a charité et est bienfaitrice de la Maison. Elles lui firent leurs
plaintes en sorte que la Dame en parla à ce bon Seigneur, et
le pria de terminer cet affaire et comme elle vit que l'affaire
tirait de longue, que la combustion continuait et s'enflait de plus
en plus, et que cela était fomenté par l'audace qu'elles se don-
naient d'être maintenues par ledit Seigneur, cette bonne Dame
lui manda qu'elle le priaît de terminer cet affaire ou qu'elle

(4) Dans le P.S. de la lettre autographe à M. Bernard Codoing
(26 août 1640), t. II, p. 104, saint Vincent parle déjà au Supérieur
d'Annecy, des affaires de M. de Menthon, ce bourgeois d'Annecy.

s'en plaindrait, ce qui le facha extrêmement et l'anima beaucoup contre vos chères Filles [disant] que cela vint d'elles : ce qui n'est pas. J'en assure votre charité et qu'elles n'y ont aucune part à... [déchirure]... que je fusse en lieu pour vous dire les circonstances de cet affaire, ma digne Mère, et vous verriez qu'elles sont innocentes, et lui-même m'avouait il y a quelque temps, qu'il ne le croyait pas, mais qu'elles étaient pour le moins le sujet pour lequel il avait été maltraité. La Maison va bien pour le présent. C'est une petite tempête qui a passé et qui a produit un calme plus grand que jamais dans ces esprits, de sorte qu'il y a sujet de louer Dieu, et vous, ma chère Mère, de vous assurer que la conduite de cet affaire a été par le conseil du frère et de la sœur de ce bon Seigneur, et dans l'esprit de respect et de soumission, et rien contre cela.

Il s'est passé quelque autre petit rencontre sur ce même sujet depuis peu qui a fait faire de nouvelles plaintes, mais je vous puis assurer, ma chère Mère, qu'il n'y a point de leur faute. Mais quoi, Notre-Seigneur permet que vos bonnes Filles soient exercées de la sorte. Béni soit Dieu de ce qu'elles le sont sans sujet ! La charité est patiente, dit saint Paul, ce grand œuvre de charité qu'elles font [ne] mérite-t-il point qu'elles y souffrent pour exercer leur patience. Jamais il ne s'est fait œuvre de Dieu pour Dieu, où l'on ne soit payé de cette monnaie.

Notre chère Mère de la Ville paraît avoir l'esprit de Dieu dans sa conduite. Notre chère Sœur Angélique (3) vit dans ses infirmités avec une humilité et cordialité avec elles qui m'édifie. Oh que je souhaite cette même bénédiction dans tous les Ordres, et que c'est une harmonie admirable aux yeux de Dieu, et d'édification à ceux qui les voient.

Bonsoir, ma chère Mère !

Je suis, en l'amour de Notre Seigneur, votre très humble et obéissant serviteur,

VINCENT DE PAUL.

Si je ne puis écrire, par cette occasion, à M. Codoing, ce sera par la première. J'espère que cette lettre trouvera M. de Horgny de notre Compagnie à Annecy, où il est allé voir vos Missionnaires. Votre bonté dira cependant à M. Codoing, s'il lui plaît, ma digne Mère, que j'ai baillé quatre cents livres à Monsieur de Menthon (4) pour le quartier de juillet.

Suscription : A ma très digne

Mère

Ma Mère de Chantal

Sup(érieu)re du premier

Monastère de la Visita(ti)on

D'Annessy

A Annessy.

Lettre autographe chez les Visitandines d'Orthez.

LE SÉMINAIRE DE SARLAT

CHAPITRE DEUXIÈME

PREMIERS ESSAIS DE SEMINAIRE (1584-1683)

I. — *Tentative de Mgr Louis de Salignac (1585)*

Les séminaires remontent à proprement parler au Concile de Trente qui, le 15 juillet 1563, en prescrivit l'établissement.

Le concile de Bordeaux, dont dépendait Sarlat, et qui se tint en 1582-1583, fut l'un des premiers à obéir aux injonctions du concile œcuménique. Il décréta :

« ...En vertu du présent décret nous instituons, tant dans notre église métropolitaine qu'en chaque église cathédrale de notre province un séminaire de clercs : néanmoins, il sera loisible à chacun des évêques comprovinciaux en la cité duquel il n'y a ni écoles ni précepteurs suffisants, de joindre le séminaire de son église à celui de l'église cathédrale la plus proche, où il y a Université, jusqu'à ce qu'ils soient pourvus d'écoles et de précepteurs.

« Sachent tous les évêques de notre province, qu'ils sont obligés, chacun en son diocèse, au plus tard dans la fête de Pentecôte prochaine, à établir lesdits séminaires et à les pourvoir de toutes choses nécessaires selon les facultés et moyens de leurs diocèses ; en quoi ils prendront conseil de quelques chanoines de leur église, gens prudents et religieux ; ou s'il se présente quelque grande difficulté, ils remettront l'affaire au prochain synode diocésain, afin que, du commun avis de tous les ecclésiastiques, on pourvoit suffisamment à l'établissement desdits séminaires, surtout dans les lieux où l'on n'aura encore fait les unions de bénéfices ; lesquelles unions, nous ordonnons être faites sans délai ni remise » (14).

Ce décret était conforme aux décisions du Concile de Trente, qui n'avait prévu qu'un séminaire unique, destiné à former les clercs de leur jeune âge à la prêtrise, de l'étude de la grammaire à celle de la théologie inclusivement.

L'évêque de Sarlat, Mgr Louis de Salignac de la Mothe Fénelon (1579-1598) avait pris part au concile de Bordeaux. Il y avait même fait la harangue en latin, à l'ouverture, et en français, à la clôture, au contentement de toute l'assemblée (15).

Dès son retour, le prélat décida d'entreprendre l'organisation d'un séminaire dans sa ville épiscopale. Il y parvint non sans difficulté, mais comme la plupart des essais de ce genre, qui furent tentés à cette époque en d'autres diocèses, ce séminaire n'eut qu'une durée éphémère, seize à dix-huit mois seulement. La formule des petits séminaires n'était pas encore au point.

Le célèbre et érudit historien sarladais, Jean Tarde, raconte ainsi dans ses *Chroniques*, cet essai infructueux :

« L'an 1584, Louis de Salignac, étant de retour du concile provincial de Bordeaux, assembla les chanoines de l'église cathédrale et autres principaux ecclésiastiques de son diocèse, aux-

(14) Bertrand, *op. cit.*, I, p. 40 ; Degert, *op. cit.*, I, p. 52.

(15) Tarde, *Les chroniques de Jean Tarde*, p. 281.

quels il fait entendre que audit concile avait été ordonné (conformément au concile de Trente) que, en chaque église cathédrale, serait institué et établi un séminaire auquel certain nombre de clercs seraient nourris, entretenus et enseignés aux bonnes lettres, à la piété et discipline ecclésiastique, dès leur première jeunesse, pour puis après être faits prêtres et pourvus des cures vacantes dans le diocèse et, d'autant qu'il veut obéir de son côté en cela, comme en toutes choses, aux décrets des conciles, il désire établir dans Sarlat un tel collège de séminaires pour son diocèse, et, sur ce sujet, demande leur bon avis et conseil. Toute l'assemblée approuve et loue le dessein, offrant chacun y contribuer selon son pouvoir, et, par ce moyen, la résolution est prise que dans Sarlat serait bâti et fondé un tel collège pour douze clercs avec deux régents et un maître de musique.

« Quelque temps après, comme on cherchait de mettre à exécution ce dessein, l'ancien réfectoire du chapitre fut jugé capable pour le logement de ce collège, en prenant le dessus de la quatrième partie du cloître qui confronte audit réfectoire, à cause de quoi les chanoines de l'église cathédrale furent priés par ledit sieur évêque et clergé de donner pour cet effet ledit réfectoire qui était encore en bon état, bien voûté de bois, lambrissé et couvert, lesquels considérant que c'était pour la gloire de Dieu et utilité du bien public, y consentirent par contrat du 12 octobre 1584, avec réservation d'une place pour y faire le grenier du chapitre (16).

« Le 6 novembre suivant, les députés et principaux ecclésiastiques du diocèse, étant assemblés en la salle épiscopale, ordonnent qu'il sera levé sur le diocèse la moitié d'un décime, qui revient à mille trois cent quarante-quatre livres, dix sept sols, six deniers, pour l'entretien du séminaire jusques à ce que ledit collège soit complètement doté par union de bénéfices ou autrement, le tout conformément au XXV^e article dudit concile provincial.

« Cette demi décime fut employée la première année pour disposer ce corps de logis en la forme requise et en l'achat de meubles nécessaires, ce qui fut fait si diligemment que l'année 1585, ce collège fut en l'état et exercice requis.

« Mais, chose déplorable ! ce ne fut que pour seize ou dix-huit mois seulement, car, les troubles s'étant renouvelés et le receveur des décimes ne pouvant lever aucuns décimes, à cause que les religionnaires avaient mis le bureau des décimes à Bergerac et en faisaient la levée, le sieur évêque assembla les députés le 7 juillet 1586, lesquels, pour les raisons susdites, congédièrent les régents et séminaires en attendant que Dieu, par le bénéfice de la paix, donna le moyen de les réunir » (17).

Lorsqu'après l'abjuration du roi Henri IV (1593), la paix fut enfin revenue dans le pays, Mgr Louis de Salignac s'appliqua d'abord à panser les plaies causées à son diocèse par les troubles religieux et politiques.

(16) Le 3 novembre 1735 est collationnée une « donation faite par Mrs du chapitre de Sarlat faite du réfectoire à eux appartenant pour servir de séminaire » du 3 octobre 1584 (Arch. dép., Dordogne, II C 2417).

(17) Tarde, *op. cit.*, pp. 281-283 ; Escande, *Histoire de Sarlat*, p. 152. — A Cahors, il y eut un cas semblable, voir Coste, *Monsieur Vincent*, II, p. 360.

« Désireux de savoir l'état de son troupeau après une si longue continuation des troubles, et apprendre en quelles églises le service était fait et quelles étaient abandonnées, écrit encore le chroniqueur, (l'évêque) m'envoya en qualité de son vicaire général pour faire la visite de mon diocèse, avec un promoteur pour requérir et un greffier pour recevoir le procès-verbal et avoir par ce moyen une sommaire apprise de son diocèse. Ce sage prélat, voyant que toute la province vivait sous le calme et abri de la trêve, se voulait servir du temps pour retirer le débris de la religion, et réparer les brèches causées par les malheurs passés. »

Au cours de cette visite canonique, effectuée en 1594, la situation des paroisses s'avère lamentable. Le délégué de l'évêque constate la ruine d'un grand nombre d'églises :

« La discipline ecclésiastique entièrement éteinte, les prêtres grandement ignorants et citieux, et néanmoins... un peuple qui s'était conservé en la religion catholique et qui demandait avec soupirs et larmes des pasteurs pour vivre selon la religion de leurs pères » (18).

L'évêque de Sarlat avait certes trop à faire et d'ailleurs pas assez de ressources pour reprendre en mains l'établissement de son séminaire, dont la nécessité s'imposait plus que jamais, pour remédier à la situation du clergé et pour fournir au diocèse les prêtres, dont il manquait. Mgr de Salignac décéda le 6 février 1598, à l'âge de quarante ans, sans avoir eu ni le temps ni la possibilité de s'appliquer à cette grande œuvre, autrefois ébauchée par lui.

La remarque faite par l'archevêque de Bourges au concile de 1584, à savoir que les guerres de religion furent un des plus grands empêchements à l'exécution du décret du Concile de Trente, là surtout où elles avaient été les plus acharnées (19), ne se trouva malheureusement que trop justifiée pour le diocèse de Sarlat, à cette époque dont nous parlons, et longtemps encore après, comme l'histoire du diocèse le révèle. Les guerres de religion jetèrent les Sarladais dans un tel état de prostration, de corruption morale et de pauvreté, qu'il devenait vraiment difficile de trouver les vocations et les ressources nécessaires pour leur donner un abri. Cet état de choses explique la dure et triste période qui va de la mort de Mgr François de Salignac jusqu'après le milieu du XVII^e siècle, et qui dura plus de soixante-dix ans.

II. — Années stériles et difficiles (1598-1668)

Après la mort de Mgr François de Salignac, le siège de Sarlat, sans doute parce que peu attrayant pour les candidats à l'épiscopat, — c'était, évidemment, l'un des « *plus crottés* », — demeura pratiquement vacant pendant plus de six ans. Mgr Louis de Salignac Gaulejac fut nommé en novembre 1602, mais il ne prit possession de sa cathédrale par procuration, que dix-huit mois après, en avril 1604. Cette longue vacance du siège n'était pas faite pour améliorer la situation religieuse du malheureux diocèse (20).

(18) Tarde, op. cit., p. 324.

(19) Abbé Daux, *Le grand séminaire de Montauban*, p. 8.

(20) Louis de Salignac était de la famille de Gaulejac et non de la Mothe Fénelon (B.H.A.P., 1879, p. 283).

Lorsque le nouvel évêque en prit enfin le gouvernement, il connut les mêmes difficultés, sinon aggravées encore, que son prédécesseur. Les guérillas incessantes entre protestants et catholiques entretenaient le trouble et s'opposaient aux entreprises de réforme.

Cependant, un nouveau concile provincial s'était réuni à Bordeaux, en 1624. Renouvelant les prescriptions du concile de 1583, il avait fait instance auprès des diocèses suffragants, pour qu'ils se missent tous en règle avec les décisions du Concile de Trente relatives à l'érection des séminaires.

À son retour du concile provincial, l'évêque de Périgueux, Mgr de la Béraudière, prit ses dispositions pour munir son diocèse d'un séminaire ; il l'établit effectivement, en 1628, dans les dépendances de sa cathédrale, mais cet essai n'eut pas plus de succès que celui qu'avait entrepris à Sarlat Mgr François de Salignac, en 1585.

L'évêque de Sarlat, lui, n'avait ni répondu à la convocation du cardinal archevêque de Bordeaux, ni même présenté des excuses pour son absence. Cette abstention et ce silence, jugés très sévèrement, attirèrent sur le prélat, les foudres du concile. Les promoteurs de l'assemblée, dès la seconde session, le 9 octobre, obtinrent l'autorisation de procéder contre l'évêque défilant, « *suivant la forme prescrite par le droit* » ; puis, à la session suivante, le 18 octobre, le cardinal de Sourdis condamna Mgr Louis de Salignac comme contumace, pour avoir du fait de son abstention violé les saints canons et négligé le bien de l'Eglise, à la privation du tiers des fruits annuels de son évêché, qui serait alloué à la fabrique cathédrale, à moins que le prélat ne fit sa soumission au concile dans les trois mois (21).

Mgr Louis de Salignac avait des raisons pertinentes de ne pas se présenter au concile : il était alors engagé dans un procès au sujet de la possession même de son évêché.

Le 14 juillet 1623, en effet, le prélat avait résigné son évêché par procuration en faveur de Lancelot de Meulet, abbé de Vertueil. Cet abbé avait déjà obtenu du roi, le 25 juillet, un brevet de nomination et des lettres royaux à présenter en cour de Rome, lorsque, le 27 octobre, Mgr de Salignac, revenant sur sa décision, révoqua sa résignation avant que Lancelot eut été nommé en consistoire. Un procès s'ensuivit, au cours duquel le temporel de l'évêché de Sarlat fut saisi. Ce n'est que le 12 janvier 1627 seulement qu'un arrêt du conseil privé donna gain de cause à Louis de Salignac (22). En de telles conjonctures, le prélat ne pouvait guère représenter à Bordeaux un diocèse, dont la légitime possession lui était alors contestée.

L'évêque de Sarlat se trouva par la suite aux prises avec trop de difficultés, les mêmes que ses prédécesseurs, pour qu'il pût songer à obéir aux désirs et injonctions du concile et éta-

(21) De la Nauze, *Histoire de l'Eglise de Sarlat*, p. 67. — Le cardinal de Sourdis avait en outre nommé vicaire général de Sarlat le chanoine Jean de Carbonnières de Jayac. Cette mesure provoqua, le 11 mars 1625, la protestation et « l'appel comme d'abus par devant notre Saint Père le Pape », de la part du chanoine François de Laurens, vicaire général établi par l'évêque (*Archives historiques du département de la Gironde*, t. 17, p. 491). Le concile de Bordeaux députa Jean de Jayac en qualité de prélat du second ordre, à l'Assemblée générale du Clergé, tenue à Paris.

(22) Tarde, op. cit., pp. 338-339.

blir un séminaire. L'aurait-il voulu d'ailleurs, qu'il aurait été vraisemblablement dans l'impossibilité matérielle de réaliser ce dessein. La peste, dite « *mal de Bologne* », et la famine ravagèrent le diocèse de 1631 à 1634. Mgr Louis de Salignac mourut le 27 mai 1639 sans avoir rien entrepris.

De nouvelles épreuves attendaient le diocèse de Sarlat. D'abord, la vacance du siège se prolongea, cette fois encore, pendant trois ans. Et tout de suite, le nouvel évêque, nommé en 1642, Mgr Jean de Lingendes (1642-1647), ne parut pas l'homme susceptible de rétablir la situation. Plus souvent à la Cour que dans son diocèse, il n'observa la résidence que d'une manière intermittente. Pendant ce temps, son diocèse était à l'abandon.

Justement ému de cette situation, l'évêque de Cahors, Alain de Solminihac, écrivait le 3 mai 1643, à son ami Monsieur Vincent, alors très influent à la Cour : « *J'ai appris que Monseigneur l'évêque de Sarlat poursuit d'être précepteur du roi, qui est certes un emploi bien au-dessous de sa dignité. Cependant son diocèse, qui est un des plus perdus de la chrétienté, demeure abandonné. Vous rendriez un grand service à Dieu si vous en rouliez parler un mot à Monseigneur de Beauvais (23), pour lui faire un commandement de venir faire la charge, ou qu'on pourvoie à cet évêché* » (24).

Mgr de Lingendes ne modifia rien à son genre de vie, si bien que, quatre ans plus tard, sur de nouvelles instances d'Alain de Solminihac, saint Vincent demandait et obtenait le déplacement de l'évêque et son remplacement par Mgr Nicolas Sevin. Le 4 décembre 1647, l'évêque de Cahors remerciait le saint en ces termes : « *Je vous rends grâces de tout mon cœur de tous les soins que vous avez pris de nous donner Monsieur de Sevin pour évêque de Sarlat. C'est une œuvre de si grand mérite qu'il ne se peut dire* » (25).

On attendait beaucoup du nouvel évêque, ami de *Monsieur Vincent*. Il semblait prédestiné à doter le diocèse de Sarlat d'un séminaire, et son zèle laissait espérer qu'il trouverait les moyens de triompher des obstacles.

Son collègue et ami de Périgueux, Mgr Philibert de Brandon, organisa un séminaire des Ordinand, en 1649. Tous les deux participèrent à la conférence épiscopale, tenue en octobre de la même année, au château de Mercuès (26), sous la présidence d'Alain de Solminihac. Ce prélat écrivait à saint Vincent, le 15 décembre suivant : « *Vous recevrez par les mains des Députés une copie de notre conférence... ; vous verrez comme quoi il a été résolu d'établir des Séminaires, et que ceux qui ne le pourront, enverront les ecclésiastiques de leur diocèse dans le plus prochain ; et pour ce qui est de la conduite, nous avons toujours entendu qu'elle fut donnée aux Vôtres. Nous demeurerons aussi d'accord qu'il fallait établir un Collège ou Maison pour y recevoir les personnes qui se dédieront au service de Dieu, pour être élevés à la piété et dans l'esprit de l'Eglise pendant leurs études, et ce fut pour lors que je dis qu'il en fallait*

(23) Augustin Potier, chargé à la cour des affaires ecclésiastiques.

(24) Coste, *Correspondance*, II, p. 389.

(25) Coste, *Correspondance*, III, p. 255.

(26) « *C'est un château de l'évêque, à une lieue de Cahors, fort bien situé sur le Lot* » (Journal de dom Boyer, p. 297).

donner la conduite aux Vôtres, et apportai plusieurs raisons pour cela, aussi fut-ce une proposition agréée de toute la Compagnie » (27).

Au cours de cette même conférence, les évêques présents décidèrent aussi de maintenir, si possible, leurs clercs au séminaire, « *un an entier avant de prendre l'ordre du sous-diaconat* » (28).

Il paraît donc hors de doute que Mgr Sevin était au moins dans l'intention, s'il en avait la possibilité, de doter son diocèse d'un séminaire. Cette intention du prélat ressort à l'évidence, quand on sait la haute estime dans laquelle le tenaient saint Vincent et Alain de Solminihac, qui firent tant, l'un et l'autre, pour les séminaires, le premier, dans tout le royaume, le second, dans les diocèses voisins de Cahors.

Saint Vincent écrivait à Mgr Sevin, le 23 mars 1652 : « *Je ne vois point aujourd'hui de prélat dans le royaume qui soit si généralement estimé que vous êtes, par vos sages conduites à l'égard de Dieu, de l'Etat et des peuples* » (29).

Et quand Alain de Solminihac demandait à Monsieur Vincent, le 2 juillet 1651, d'obtenir la nomination de Mgr Sevin comme coadjuteur de Cahors, il motivait ainsi son choix : « *Je me suis arrêté à Mgr l'évêque de Sarlat, pour les raisons suivantes : parce que c'est un prélat qui vit saintement, donne un grand exemple, est fort détaché, a une éminente piété, des vertus solides, est fort savant, prêche bien, fort zélé et un très bel esprit, bon jugement, une grande santé, bon corps, est fort paisible et laborieux et vigilant, a beaucoup d'expérience en la conduite d'un diocèse et dans une approbation universelle, et en grande réputation en cette province.* » Le prélat ajoute, ce qu'il faut souligner, cette autre raison : « *dans mes maximes pour la conduite de son diocèse et des séminaires* » (30).

Or, quand Mgr Sevin quitta pour Cahors le diocèse de Sarlat, ce dernier ne possédait pas encore de séminaire. Comment expliquer cette carence ? Il est certain que si Mgr Sevin ne parvint pas à fonder cet établissement, dont il voyait l'urgente nécessité, ce fut en raison d'obstacles insurmontables, qui lui en enlevaient le moyen. Outre le manque de ressources, il faut probablement en chercher la cause principale dans les troubles des guerres de la Fronde (31).

Il semble cependant que Mgr Sevin avait l'espoir de ne pas quitter son diocèse avant de l'avoir pourvu d'un séminaire. C'est ce qu'on peut déduire d'une lettre d'Alain de Solminihac à saint Vincent, où, tandis qu'il demande l'évêque de Sarlat pour coadjuteur, il propose que ce prélat garde en titre son diocèse et qu'on lui donne un coadjuteur pour l'administrer. « *Je crois, explique l'évêque de Cahors, que cela serait plus*

(27) Coste, *Corresp.*, III, p. 521 ; Sol, *Lettres...*, p. 391.

(28) Degert, *op. cit.*, II, p. 313.

(29) Coste, *Corresp.*, IV, p. 345.

(30) Coste, *Corresp.*, IV, p. 219.

(31) Pendant la Fronde, Mgr Sevin prit le parti du roi. Il contribua à maintenir Sarlat sous l'obédience royale. En 1652, saint Vincent écrivait à un évêque : « *M. de Sarlat, qui a tenu ferme en son diocèse, a fait revenir sa ville sous l'obéissance du roi, lorsque, dans les premiers mouvements, elle s'était déclarée pour le parti contraire ; de quoi il a reçu de grandes louanges à la Cour et s'est ouvert la voie à une reconnaissance* » (Coste, *Corresp.*, IV, p. 325). Le saint écrivait dans le même sens à Mgr Sevin lui-même (Coste, IV, p. 344).

avantageux à celui qui serait nommé son coadjuteur que s'il lui résignait son évêché présentement, parce que Mgr de Sarlat ne le retiendra que pour le remettre, et son diocèse en l'état qu'il doit être tant pour le spirituel que pour le temporel. Ainsi ce serait travailler pour le coadjuteur » (32).

L'établissement d'un séminaire entraînait certainement dans les plans de l'évêque de Sarlat comme l'un des moyens les plus urgents et nécessaires de restauration spirituelle envisagés.

Mais, si tel fut son dessein, Mgr Sevin n'eut pas le temps de le réaliser. Le 23 juin 1658, il se démettait de l'évêché de Sarlat, et il succédait à Alain de Solminihac, dont il était depuis quelques années le coadjuteur.

Le 28 mai 1659, Mgr François de Salignac prenait possession de l'évêché de Sarlat par son procureur Gabriel Labrousse, grand vicaire et official. Ce sera le nouvel évêque qui aura l'honneur d'être le fondateur du séminaire tant désiré.

On se demandera peut-être comment, pendant cette longue période de difficultés, était assurée la formation sacerdotale des jeunes clercs sarladais.

Tandis que dans les diocèses voisins les clercs recevaient déjà au séminaire une formation au moins sommaire, par une préparation d'une durée plus ou moins longue suivant la nature des ordres à recevoir, à Sarlat, on continuait à suivre les usages anciens.

Comme dans les autres diocèses où il n'y avait point encore de séminaire, les aspirants aux ordres se préparèrent d'abord au collège de Sarlat, dans les communautés religieuses ou encore dans des sortes d'écoles presbytérales, tenues par des curés. C'est ainsi qu'à Cénac, en 1670-1674, étaient réunis plusieurs jeunes gens auxquels on enseignait la grammaire et les humanités, et qui portaient le titre de clercs (33).

Après quelques études, les candidats étaient présentés à l'évêque, passaient un examen, et, recevaient l'ordination, s'ils étaient jugés capables.

Plus tard, conformément aux prescriptions des conciles provinciaux, les clercs eurent à se rendre dans les séminaires voisins. Le séminaire de Cahors, le plus proche et aussi le plus célèbre de la région et qui, depuis 1643, était dirigé par les Lazaristes, attira le plus grand nombre des clercs sarladais.

Dans la vie d'Alain de Solminihac, le Père Chastenet écrivait au sujet de cet établissement : « *On y a vu accourir de toutes parts, grand nombre d'ecclésiastiques, non seulement du diocèse de Cahors, mais encore de ceux de Sarlat, de Tulle, de Limoges, de Périgueux, et autres circonvoisins, avec tant de foule qu'on a été obligé d'en renvoyer plusieurs pour n'y avoir pas de place, et on peut dire sans mentir que le Séminaire de Cahors est un des plus beaux du Royaume* » (34).

La nomination de l'évêque de Sarlat, d'abord comme coadjuteur de Cahors, puis comme évêque de ce diocèse, ne contribua pas peu à favoriser l'exode des clercs sarladais vers le séminaire cadurcien. On pense même que l'évêque de Sarlat conféra à M. Cuissot, supérieur du séminaire de Cahors, la cure de Cha-

(32) Coste, *Correspondance*, V, p. 169.

(33) Fayolles, *L'église et le château de Carsac*, p. 23.

(34) Chastenet, *Vie d'Alain de Solminihac*, éd. 1663, p. 286 ; Sol, *Le vénérable Alain de Solminihac*, p. 133.

vagnac en Limousin, « peut-être à cause des élèves du diocèse de Sarlat qui étaient reçus au séminaire de Cahors » (35).

III. — La fondation du Séminaire

par Mgr François de Salignac (1668)

Le pontificat de Mgr François le Salignac de la Mothe Fénelon (1659-1688), oncle du grand archevêque de Cambrai, se présentait sous de meilleurs auspices que ceux de ses prédécesseurs immédiats. Un écrivain sarladais écrit : « De 1653 à la Révolution, Sarlat s'endort, comme le Périgord tout entier. Rares sont les événements qui réussissent à rompre la monotonie des jours » (36).

C'était par toute la France l'ère heureuse et féconde de la reorganisation spirituelle, intellectuelle et temporelle. Colbert avait remplacé Mazarin ; les guerres de la Fronde étaient terminées ; la France sortait grandie du traité des Pyrénées, et le prestige du Roi-Soleil brillait dans tout son éclat.

Un édit royal de décembre 1666, enregistré au Parlement le 31 mars suivant, exceptait les séminaires des formalités prescrites pour l'établissement des maisons religieuses, collèges et autres communautés ; cet édit enjoignait aux archevêques et évêques d'instituer des séminaires en leurs diocèses, et de pourvoir à leur dotation par union de bénéfices ou autrement (37).

Bien que Mgr François de Salignac eut d'abord à réparer les ruines causées dans le Sarladais, soit par les guerres de la Fronde, soit par les inondations et un tremblement de terre (38), il ne tarda pas à obéir aux intentions et aux ordres du roi. Pour l'établissement de son séminaire, il jeta son dévolu sur la maison du chapitre, qui avait déjà servi à cet usage, lors du premier essai de séminaire, en 1585.

A en croire le fameux abbé Audierne, historien sarladais de renom, Mgr de Salignac aurait établi le séminaire, le 15 juillet 1668, dans les susdits locaux et en aurait confié la direction au « curé de Sarlat (probablement M. Vallète), qui, trouvant quelque temps après que le fardeau était trop lourd, obtint que les séminaristes entrassent au collège, alors très florissant par le nombre des élèves, la force des études et la science des professeurs » (39).

D'après la version de l'abbé Duverneuill, s'appuyant sur un manuscrit de M. Selves de Mirabel, en 1668, l'évêque « établit un séminaire à Sarlat, ce fut le 15 juillet, sous la conduite du sieur Jean de Saint-Clar, curé de ladite ville, et les logea dans la maison du sieur Daillac (présentement habitée par les Dames de la Foi), dans le quartier de la Bouquerie ; et, quelque temps après, du consentement du seigneur évêque et des habitants de la ville, on les mit dans le collège où il demeura plusieurs années » (40).

L'auteur de l'« Histoire de Sarlat », M. Escande, a été encore moins bien documenté, lorsqu'il a écrit : « Vers l'année 1680, l'évêque de Sarlat, François de Salignac, fit construire un sémi-

(35) Foissac, *Le premier grand séminaire de Cahors*, p. 21.

(36) Maubourguet, *Sarlat*, p. 59.

(37) *Mémoires du Clergé de France*, II, col. 597 ss.

(38) A. Jean, *Les évêques de France* (1682-1801), pp. 156-157.

(39) *Calendrier du département de la Dordogne*, 1844, p. 247. Mayjonade a fait sienne cette opinion (*Sem. re. Périg.*, 1907, 258).

(40) *Noire-Dame de Temniac*, p. 89 ; voir « *Antiquités du Périgord et Sarladais* » (Ms 100, Biblioth. de la ville de Périgueux).

naire sur le rocher de Sainte-Barbe, à l'ouest de la ville, au pied des collines d'Argentouveau, et il en confia l'administration à des Pères Lazaristes, dirigés par le Sarladais Saint-Clar » (41).

Ces divers récits des débuts du séminaire mélangent singulièrement l'erreur à la vérité. En effet, dès l'origine, Mgr François de Salignac avait résolu de confier la direction du séminaire, qu'il projetait, aux *Prêtres du Clergé, dont la congrégation* avait été fondée à Bordeaux, vers 1636, par le chanoine Jean Fonteneil, ami et correspondant de saint Vincent.

L'évêque engagea donc avec cette congrégation des négociations, qui eurent leurs conclusions en août 1668, dans la signature d'un contrat passé devant le notaire bordelais Pascauld, « *dans la ville et cité de Sarlat et dans le palais épiscopal entre François de Salignac et Messire Jean de Saint-Clar, docteur en théologie, faisant au nom de Messire Fonteneil.* » En voici la teneur :

Mgr François de Salignac y déclarait qu'ayant mûrement réfléchi aux moyens de chasser l'hérésie de son diocèse, d'y rétablir la discipline ecclésiastique, de stimuler le zèle et la culture du clergé et d'accroître la dévotion dans le peuple, il avait jugé que le moyen le plus efficace serait d'établir un séminaire où les aspirants aux ordres sacrés feraient l'épreuve de leur vocation, seraient élevés à l'esprit du sacerdoce de Jésus-Christ, et ainsi rendus capables de faire toutes les fonctions du saint ministère à la gloire de Dieu, à leur propre sanctification et à celle de tous ses diocésains.

Mais, quand il eut « discuté divers expédients pour faire cet établissement, tant pour le regard des personnes qui doivent être mises à la tête et exercer les offices et charges du séminaire, que pour le lieu où il devait être établi et le revenu nécessaire pour sa subsistance », l'exécution du dessein parut « fort éloignée, à cause des difficultés presque insurmontables qui s'y rencontraient ». La Providence de Dieu, cependant, les ayant toutes levées, lui a en outre « fourni des ecclésiastiques d'une probité singulière et d'une grande capacité, que le sieur de Fonteneil, leur directeur, offre et oblige lui accorder pour l'avenir. »

Quant au lieu pour l'établissement du séminaire, l'évêque choisit Sarlat, « tant pour la préférence qu'il croyait devoir lui donner sur toutes les autres villes du diocèse, puisqu'elle était reconnue la mère de toutes, qu'à cause de l'avantage qui résulterait pour les séminaristes de la présence de l'évêque », et pour ce qui est de la maison même, il choisit celle « où logent les messieurs de la psalette et les enfants de chœur, laquelle a autrefois servi pour un séminaire, et qui est dans l'enclos du chapitre de la présente ville, joignant la maison épiscopale et la chapelle Notre-Dame. Pour mettre ladite maison en état de loger convenablement ledit séminaire », l'évêque promet « de faire fournir la somme de 300 livres et d'employer celle de 900 livres en argent, meubles ou matériaux », sur laquelle somme avant ces présentes, le sieur Saint-Clar avait déjà reçu 400 livres. Le prélat s'engage en outre « à unir audit séminaire la paroisse et cure de Saint-Laurent de Castelnau ou autre jugée commode par ledit seigneur lorsqu'elle viendra à vaquer », comme aussi « de s'employer, du mieux et le plus promptement qu'il pourra,

(41) *Histoire de Sarlat*, p. 522.

à obtenir de Sa Majesté des lettres », qui l'autorisent à « imposer sur le diocèse la somme de 500 livres par an, jusques à ce qu'il y ait été autrement pourvu par lui ou ses successeurs, au moyen de quelque bénéfice ». Ces lettres patentes furent obtenues en 1670.

D'un autre côté, poursuit le contrat, « tous les ecclésiastiques de la Congrégation des Prêtres du Clergé, qui composeront ledit séminaire seront dans une entière dépendance dudit seigneur évêque et de ses successeurs ; ils seront pour le moins au nombre de trois, dont deux prêtres capables des fonctions dudit séminaire. Lesdits prêtres qui seront approuvés s'emploieront dans la maison à instruire les sujets qui y seront reçus par ledit seigneur évêque, de toutes les choses nécessaires à l'état ecclésiastique, ainsi que ledit seigneur le jugera à propos ; et hors de la maison, ils s'emploieront à l'administration du sacrement de pénitence, à la consolation spirituelle des paroissiens de ladite ville et aux missions dans le diocèse, autant du moins que les exercices du séminaire le permettront, et en leur fournissant les fonds nécessaires pour cela ».

C'était beaucoup demander aux directeurs du séminaire, dont le nombre était si restreint, mais sans doute Mgr de Salignac rêvait-il de mettre sur pieds une organisation semblable à celle qui existait à Périgueux, où la Congrégation de la Mission assurait à la fois l'enseignement au séminaire et la prédication des missions dans le diocèse, tout en rendant des services au clergé de la ville.

Quoi qu'il en soit, muni d'une procuration de Jean Fonteneil, en date du 2 août 1668, M. de Saint-Clar offrit aussitôt « d'accepter la conduite et se charger des exercices du séminaire aux conditions ci-dessus énoncées, et les partis demeurèrent d'accord d'en passer sans retard un acte public » (42). Cet acte fut signé le 9 août.

M. Jean de Saint-Clar prit donc la direction du séminaire en août 1668, et il la conserva jusqu'en 1679.

Nous aimerions savoir comment se fit le recrutement des premiers élèves, le nombre des jeunes gens qui furent admis au séminaire, l'enseignement qui leur fut donné, bref, ce que furent ces dix premières années du séminaire. Le seul document explicite que nous en ayons est le contrat de fondation, passé en octobre 1683 avec les Lazaristes, dans lequel Mgr François de Salignac déclare que M. de Saint-Clar avec les ouvriers fournis par la congrégation des Prêtres du Clergé dirigea longtemps avec zèle son séminaire. Cette formule, de style dans un contrat de cette sorte, surtout rédigée en présence des intéressés, ne nous apprend pas grand chose. Souhaitons-la comme l'expression de la vérité, car nous pouvons nous demander si la Communauté des Prêtres du Clergé, sur le point de disparaître, fut en mesure de fournir le nombre de professeurs stipulé dans le contrat de 1668.

Quelques mois après la mort de Jean Fonteneil (2 mars 1679), l'archevêque de Bordeaux, Mgr Henri de Béthune, désigna le supérieur du séminaire de Sarlat pour prendre, en tant que supérieur, la succession du fondateur de la Communauté des

(42) Arch. dép. Gironde, *minutes de Pascaud*, 1668, f° 68, 69, 154, 155 ; Bertrand, *op. cit.*, t. I, pp. 251-253 ; Degert, *op. cit.*, I, pp. 285-286.

Prêtres du Clergé (43). M. de Saint-Clar quitta donc Sarlat pour Bordeaux, où il se trouvait encore en 1681.

Le départ de son premier supérieur frappa à mort le séminaire de Sarlat. Il y a lieu de croire, en effet, que la Communauté des Prêtres du Clergé, très pauvre alors en sujets, et qui allait cesser d'exister en 1682, fut dans l'impuissance de fournir un nouveau supérieur pour remplacer M. de Saint-Clar à Sarlat.

Lorsque ce dernier donna sa démission de supérieur de Bordeaux, par devant notaire, le 14 octobre 1682, il était alors qualifié de « curé et chanoine de la ville de Sarlat, supérieur et directeur de la Communauté des Prêtres du Clergé établie à Bordeaux », ce qui laisse entendre que M. de Saint-Clar était revenu à Sarlat au moins vers le début de 1682, et qu'il avait sur ces entrefaites été pourvu de la cure de la ville. Peu après son retour, il reprit même sa qualité de directeur du séminaire, ainsi qu'on le voit dans un document du 13 mars 1683, qui lui donne la double qualité de curé de la ville et de directeur du séminaire (44).

Que devint le séminaire au départ de M. de Saint-Clar ? En quel état était-il lorsque celui-ci reprit sa qualité de directeur du séminaire ?

Nul document de l'époque ne nous fournit de renseignements à ce sujet, à moins qu'il ne faille s'en rapporter à la tradition manifestée par les abbés Audierne et Duverneuil, cités plus haut, d'après laquelle les quelques séminaristes qui restaient trouvèrent refuge au collège même de Sarlat.

Mais, dans ce cas, M. de Saint-Clar, à son retour à Sarlat, et en sa qualité de directeur du séminaire, se trouvait être le supérieur d'un séminaire fantôme, purement nominal, qui attendait sans doute des jours meilleurs pour se reconstituer.

Au reste, l'état précaire dans lequel fut trouvé le séminaire par les Lazaristes, à leur arrivée à Sarlat, fait supposer une organisation inexistante. N'est-ce pas d'ailleurs ce qu'insinuait Mgr François de Salignac lui-même, dans le contrat du 13 octobre 1683 passé avec la Congrégation de la Mission, et où on lit notamment à propos de l'ancien supérieur : « *Voyant que le succès d'un si saint établissement ne répondait pas tout à fait à notre attente, et que la rareté des ouvriers propres à travailler efficacement dans ledit séminaire le mettait hors d'état de satisfaire à ses obligations, il nous aurait supplié d'agréer la démission de sa charge.* » Et c'est pour cette raison que l'évêque aurait fait alors appel aux Lazaristes.

De cet état précaire où fut réduit le séminaire de Sarlat, il ne faudrait certes pas rejeter la responsabilité sur M. de Saint-Clar, qui fut d'ailleurs un homme éminent, mais l'attribuer uniquement aux circonstances, à la pénurie des maîtres et des ressources ; il faut aussi se souvenir que les séminaires, à cette époque, n'en étaient qu'à leurs débuts, avec toutes les improvisations et les tâtonnements que cela suppose.

M. de Saint-Clar fut un des principaux membres de la petite Communauté bordelaise des Prêtres du Clergé, à laquelle appartint également un Louis de Saint-Clar, probablement son parent, et qui fut plus tard curé de Castelnau.

(43) Bertrand, *op. cit.*, I, 277.

(44) Arch. dép. Dordogne. B 1723.

En 1661, Jean de Saint-Clar avait été mandaté par Jean Fonteneil, son supérieur, pour signer le contrat de fondation du séminaire d'Aire, confié à sa Communauté. En 1668, nous l'avons vu, il reçut la même mission pour la fondation du séminaire de Sarlat, dont il prit lui-même la direction. Ces diverses missions disent l'estime dans laquelle le tenait le saint M. Fonteneil, et il n'est pas étonnant que l'archevêque de Bordeaux ait songé à lui pour assumer la direction de la Communauté, à la mort du fondateur. Devenu simplement chanoine et curé de la ville de Sarlat, après la venue des Lazaristes, il se consacra tout entier à sa paroisse et mourut, en 1693, victime de son dévouement au service des pestiférés. Cette mort héroïque couronnait une magnifique vie de prêtre saint et zélé (45).

Un document contemporain portait sur lui ce jugement : M. de Saint-Clar « trouva la mort dans le secours qu'il donna aux malades et dans les fatigues extraordinaires qu'il prit, quoique fort âgé, dans ce temps d'affliction. Enfin Dieu l'appela à Lui dans les fonctions qu'il avait tant aimées, qu'il avait exercées avec zèle, amour, édification et bon exemple. En un mot, on peut dire de lui que c'était un véritable prêtre, un pasteur zélé pour le salut de son troupeau, éclairé pour le conduire, charitable pour le soulager, et rempli de vertu et de piété pour l'édifier. Il fut généralement regretté de tout le monde, mais surtout de son prélat » (46).

Ajoutons à ce bel éloge que M. de Saint-Clar se montra toujours bienveillant pour ses successeurs au séminaire, auxquels, avant de mourir, il légua son modeste avoir, après les avoir sans doute aidés de tout son appui.

CHAPITRE TROISIÈME

LES DEBUTS DES LAZARISTES

1. — *Prise de possession du séminaire par les Lazaristes*

Le choix des Lazaristes pour remplacer les Prêtres du Clergé de Jean Fonteneil dans la direction du séminaire de Sarlat, peut s'expliquer diversement.

Les deux congrégations, en effet, n'étaient pas sans rapports étroits. Jean Fonteneil avait été en relations suivies avec saint Vincent de Paul, et avait même rendu de nombreux services aux Lazaristes, aux Filles de la Charité, voire même aux parents du saint (47).

Monsieur Vincent avait en haute estime l'Institut de Fonteneil qui, d'après une affirmation de l'archevêque de Bordeaux, Mgr de Bourlemont, en date du 15 octobre 1682, avait été formé « à l'instar et suivant les règlements » de la congrégation de Saint-Lazare, dont elle était « une espèce d'émanation » (48).

Prévoyant la durée éphémère de sa propre Communauté, dans son testament du 15 juillet 1678, rédigé un an avant sa mort, le fondateur des Prêtres du Clergé appelait la famille spirituelle de saint Vincent à recueillir l'héritage de sa Communauté, si celle-ci venait à disparaître.

(45) B.H.A.P., 1876, p. 204.

(46) *Antiquités du Périgord et du Sarladais*, p. 336.

(47) Coste, *Correspondance*, II, pp. 44-45.

(48) Bertrand, *op. cit.*, I, p. 282.

« Quoique je me confie en la bonté et providence divine, écrivait Fonteneil, qu'elle regardera à l'avenir cette petite institution des Prêtres du Clergé déjà établis par sa miséricorde dans la ville et diocèse de Bordeaux, pour vaquer aux susdits emplois, je veux qu'au cas que, par mes péchés, elle vint à défaillir, ou qu'on voulût changer son institution ou les règlements déjà établis, que tout ce que je donne ci-dessus à ladite Congrégation soit de nul effet et valeur, et en révoque la donation, la transférant en faveur de la Congrégation de la Mission de Paris, instituée par feu Monsieur Vincent, à la charge d'accomplir les emplois de notre institution, comme étant conformes aux leurs, et non autrement ; et à cet effet, audit cas, je la substitue aux susdits biens que j'ai ci-dessus donnés à ladite Congrégation des Prêtres du Clergé, et en ce cas, et en ces susdits biens, je la fais mon héritière particulière » (49).

M. J. de Saint-Clar, ayant donné sa démission de la charge de supérieur des *Prêtres du Clergé*, le 14 octobre 1682, la congrégation de Fonteneil se trouva dissoute, et l'archevêque de Bordeaux, Mgr de Bourlemont, signa le 15 octobre l'ordonnance qui appelait les Lazaristes à recueillir la succession des *Prêtres du Clergé* au séminaire des Ordinandes de Bordeaux (50).

Pour ce qui est du séminaire de Sarlat, la substitution des Lazaristes aux *Prêtres du Clergé* eut une autre origine.

Mgr François de Salignac connaissait certes les fils de saint Vincent. Alors qu'il n'était encore que doyen de Carennac, il les avait vus à l'œuvre au séminaire de Cahors, et il savait l'estime que leur témoignait son évêque, Alain de Solminihac.

Il n'ignorait point non plus les sentiments de ce grand prélat relativement aux séminaires et son désir d'en voir confier le plus possible la conduite aux Lazaristes, comme la décision en avait été prise entre les évêques réunis à la conférence de Mercuès, en 1649. Alain de Solminihac s'y était maintes fois employé, comme il le fit voir notamment, en 1651, à propos du séminaire de Clermont, et particulièrement à l'occasion de la fondation du séminaire de Périgueux, en 1649, par Mgr de Brandon, ou lors du retrait des Lazaristes de ce dernier séminaire, au début de 1650 (51).

Cet intérêt spécial de l'évêque de Cahors pour les fils de Monsieur Vincent et leurs méthodes, François de Salignac le connut du moins à l'occasion d'un léger incident.

Ayant eu connaissance du « *Projet de l'établissement d'un séminaire dans un diocèse* », publié, en 1651, par M. Olier, et l'ayant communiqué à son évêque, Alain de Solminihac, celui-ci écrivait, le 26 avril 1651, à Monsieur Vincent :

« M. le doyen de Carennac (François de Salignac) m'a envoyé le traité que M. le curé de Saint-Sulpice a fait du séminaire, des séminaristes, et de ceux qui doivent avoir la conduite. Je m'en vais lui écrire que je l'ai trouvé fort beau et bien dressé ; mais, pour ce qui est de la pratique d'icelui, je la trouve non seulement très difficile, mais impossible. Il dit qu'il ne faut pas beaucoup de personnes pour le conduire, qu'il suffira trois ecclésiastiques et l'évêque, qui sera le supérieur, et décrit les qualités

(49) Bertrand, *op. cit.*, I, p. 462.

(50) Bertrand, *op. cit.*, I, pp. 278-279.

(51) Coste, *Correspondance*, III, p. 521 ; IV, pp. 135 ; 184-185.

de ces ecclésiastiques et quels ils doivent être. Je crois avoir un des plus beaux et peut-être le plus grand clergé qui soit dans diocèse de ce royaume : je m'en vas demander audit sieur de Carennac, qui est de mon diocèse, qu'il m'en nomme un seul qui ait ces qualités : je dirai bien davantage, je ne pense pas que de cinquante ans, j'en trouvasse un. Il y a bien de la différence de la pratique à la spéculation. J'ai (s'il me semble) des raisons invincibles contre cela et pour faire voir qu'il faut de nécessité donner la conduite des séminaires à des communautés. Saint Charles, que Dieu a donné à son Eglise pour un exemple de perfection à tous les prélats, en a usé de la sorte ayant donné la conduite de ses séminaires aux communautés » (52).

François de Salignac ne dut pas être convaincu par les arguments de son vénérable évêque, et le « *Projet* » de M. Olier exerça toujours sur lui une certaine attirance. Aussi, lorsque vint pour lui le moment de chercher des directeurs pour son séminaire de Sarlat, il préféra s'adresser aux Prêtres du Clergé de Bordeaux, plutôt qu'à Saint-Lazare.

On remarque, en effet, dans le contrat de fondation du mois d'août 1668, que la clause qui maintenait « *tous les ecclésiastiques de la congrégation des Prêtres du Clergé qui composent ledit séminaire..., dans une entière dépendance dudit seigneur évêque, et de ses successeurs* », était pleinement conforme au « *Projet* » de M. Olier, et bien faite pour plaire au prélat, qui voyait une situation analogue établie au séminaire de Périgueux, par la présence des Missionnaires.

Quoi qu'il en soit des intentions premières de Mgr François de Salignac, la pensée de faire appel aux Lazaristes, après la disparition des *Prêtres du Clergé*, paraît lui avoir été suggérée par un incident fortuit : la fondation d'une maison de missions à Sarlat.

Le 6 avril 1683, Mme Louise Boyer, duchesse douairière de Noailles, et son fils aîné Jules, duc de Noailles, avaient passé avec M. Edme Jolly, Supérieur général de la Congrégation de la Mission, par devant maîtres Levasseur et Lauverdy, notaires au Châtelet, un contrat de fondation « *de trois prêtres et un frère de ladite congrégation à Sarlat, pour faire des missions dans toutes les terres de ladite duchesse, conformément au mémoire desdites terres, en sorte que chaque paroisse pût avoir la mission tous les dix ans* ».

La duchesse donnait pour cette fondation un fonds de terre de 600 livres de revenu annuel franc et quitte de tous droits de lods et d'indemnité, et le duc de Noailles, son fils, 400 livres de rente à prendre sur sa terre de Larche. De plus, la duchesse s'obligeait à donner à M. Jolly, deux ans après l'établissement fait, une somme de 5.500 livres en louis d'or et d'argent au profit de cette mission, « *à condition de quatre services solennels à perpétuité pour Mgr le duc de Noailles et son épouse, et pour Mgr le duc de Noailles, leur fils, et pour son épouse, aux jours de leur décès, auquel jour les prêtres missionnaires devront dire la messe pour lesdits Seigneurs ou Dames, et, de plus, diront à leurs intentions deux messes basses par semaine à perpétuité* ».

Cependant, « *ayant conféré de ce dessein avec les seigneurs évêques, dans les diocèses desquels sont situés les dites terres, Mgr l'évêque de Sarlat aurait témoigné désirer contribuer de sa*

part à cette fondation et même de s'en servir pour fonder un séminaire dans son diocèse et d'en donner la direction auxdits prêtres de la Congrégation de la Mission et, à cet effet, leur donner un logement dans la ville de Sarlat et pourvoir ainsi à la subsistance de quelques prêtres de ladite congrégation pour remplir les devoirs audit séminaire sans y occuper ceux qui sont destinés pour les missions. Et comme ladite ville de Sarlat est proche d'une partie des dites terres, et n'est pas fort éloignée des autres, ladite duchesse et ledit seigneur duc ont eu pour agréable le choix dudit seigneur évêque. Ce qui ayant été aussi agréé par ledit sieur Jolly, supérieur général de ladite Congrégation de la Mission, lesdites parties ont fait, passé et accordé ce qui ensuit... »

La duchesse et le duc de Noailles fondaient « trois prêtres et un frère de ladite congrégation dans ledit séminaire de Sarlat pour y vivre avec ceux de la même congrégation qui y seront fondés par ledit seigneur évêque pour en avoir la direction, et pour faire des missions dans toutes les dites terres les unes après des autres, en sorte que de dix ans en dix ans il y ait une mission en chacune de leurs terres et paroisses situées dans ledit diocèse de Sarlat, et les diocèses circonvoisins dudit Sarlat, suivant le mémoire qui en sera fait. Le tout sous le bon plaisir des seigneurs évêques desdits diocèses » (53).

De son côté, Mgr François de Salignac passait contrat, le 13 octobre 1683, avec M. René Simon, supérieur lazariste du séminaire de Bordeaux, agissant au nom de M. Jolly, son Supérieur général. On y lisait :

« François de Salignac de la Mothe Fénelon, conseiller du Roi en son Conseil, Evêque et Seigneur de Sarlat..., ayant reconnu depuis qu'il a plu à la Providence de nous appeler à l'épiscopat que l'établissement d'un séminaire est d'une nécessité indispensable pour donner des ministres à l'Eglise, lesquels élevés dans la pratique de la vertu par le soin et l'application de personnes pieuses, qui vaquent à ces saints exercices, puissent la servir utilement et procurer la plus grande gloire de Dieu ; dans cette vue nous aurions jeté les yeux sur le Sieur de Fonteneil, grand archidiacre de Saint-André et supérieur du séminaire de Bordeaux, auquel ayant fait connaître notre désir, il y aurait volontiers acquiescé, et donné les mains à l'établissement de notre séminaire, en telle sorte que s'en étant chargé par acte du 9 août 1683... la conduite en aurait été confiée au sieur de Saint-Clar, lors prêtre de la congrégation du séminaire de Bordeaux, et à présent curé de cette ville, lequel avec les ouvriers fournis par ladite congrégation aurait dirigé longtemps avec zèle notre dit séminaire. Mais voyant que le succès d'un si saint établissement ne répondait pas tout à fait à notre attente et que la rareté des ouvriers propres à travailler efficacement dans ledit séminaire le mettait hors d'état de satisfaire à ses obligations, il nous aurait supplié d'agréer la démission de sa charge ; ce qu'ayant accepté et reconnaissant qu'on ne saurait donner une stabilité solide audit séminaire sans le secours d'une communauté qui fournisse des ouvriers fixes et perpétuels, lesquels par un engagement particulier puissent mieux remplir cet art des arts, qui demande de si grands soins, nous n'aurions point trouvé de voie plus

(53) Arch. de Saint-Lazare : Etablissements de France, série V. Sarlat : f° 120-122. Le texte original est aux Arch. Nat., S. 6710.

assurée pour y parvenir que d'en confier la conduite, à l'exemple de la Métropole, aux prêtres de la Congrégation de la Mission, qui gouvernent déjà plusieurs séminaires dans le Royaume avec beaucoup de fruit et d'édification, et particulièrement celui de Bordeaux auquel le nôtre doit être d'autant plus conforme qu'il en a dès le commencement tiré son origine. A ces causes, ayant communiqué notre dessein au Supérieur général de ladite congrégation, il nous aurait marqué être dans la disposition de se charger de la conduite de notre dit séminaire, et le faire diriger par des prêtres de ladite congrégation capables de remplir dignement cet emploi. Sur quoi nous étant bien informé de la vertu, probité et suffisance des prêtres de ladite Congrégation de la Mission, nous avons élu et établi, élisons et établissons par ces présentes sous notre autorité et de nos successeurs les prêtres de ladite congrégation, Directeurs perpétuels de notre dit séminaire, tant pour le spirituel que pour le temporel aux conditions ci-dessous exprimées... »

La congrégation fournissait deux prêtres et « *le nombre de frères qu'ils aciseront pour le service dudit séminaire* », et, le revenu du séminaire augmentant, un troisième prêtre serait ajouté. Ils travailleraient sous l'autorité des évêques pour tout ce qui concerne la conduite du séminaire, les missions, et généralement ce qui concerne le prochain. Pour le reste, ils demeureraient « *dépendants de leur supérieur général* ».

Mgr François de Salignac concédait pour cette fondation 600 livres que, disait-il, il a « *le droit de prendre annuellement sur le clergé (du) diocèse, en vertu de lettres patentes du Roi, données à Saint-Germain-en-Laye en 1670* », ainsi qu'un fonds de 6.700 livres donné pour les missions en 1675 et 1676 par M. Daymerique, théologal, et M. Berbiguié, curé de Biron, à condition de faire donner les missions spécifiées par d'autres prêtres que ceux qui dirigent le séminaire.

L'évêque poursuit : « *Et d'autant que nous n'avons aucune maison commode pour loger ledit séminaire, seront tenus les dits prêtres pour qu'une si bonne œuvre ne demeure pas plus longtemps sans effet, d'en chercher une du premier jour, la meubler et la rendre logeable pour commencer incessamment et le plus tôt qu'il se pourra lesdits exercices...*

« *Seront tenus en outre lesdits prêtres de recevoir dans ledit séminaire pour la retraite et exercices spirituels tant les prétendants à la tonsure cléricale, qu'ils seront à ces fins tenus de disposer à la recevoir dignement, que les ecclésiastiques qui se disposent à prendre les ordres sacrés, ensemble les prêtres et les curés de notre diocèse que nous leur enverrons pour la même fin, en par eux payant pour le temps qu'ils y resteront ce qui sera réglé, jusqu'à ce que nous soyons en état de faire un fonds pour que lesdites retraites se puissent faire gratuitement à l'égard desdits ecclésiastiques. A Sarlat, le 13 du mois d'octobre 1683.* »

Cet acte était également signé par M. de Saint-Clar. avec la formule suivante : « *Sainclar aux fins de ma démission* ».

M. René Simon, « *envoyé par M. Jolly, Supérieur général de ladite congrégation pour l'établissement de la même congrégation dans le séminaire de Sarlat* », donnait son acceptation le même jour.

Peu de temps après, en novembre 1683, le roi Louis XIV délivrait, à Versailles, des lettres patentes confirmatives de l'ordonnance épiscopale et du contrat de la duchesse de Noailles pour les missions. Suivant les formes usuelles le roi déclarait :

« Avons agréé, approuvé, ratifié et confirmé et par ces présentes ratifions et confirmons l'établissement desdits prêtres de la Congrégation de la Mission dans ledit séminaire de Sarlat pour en avoir la direction spirituelle et temporelle à perpétuité sous l'autorité dudit Sieur Evêque et ses successeurs aux clauses et conditions portées dans ledit acte d'établissement et dans ledit contrat que nous voulons être exécuté selon leurs formes et teneur ; et que ledit séminaire puisse recevoir, accepter, ou occuper tous legs, donations, fondations, acquérir, tenir et posséder toutes sortes de fonds, droits, héritages et rentes, pour lui demeurer à perpétuité acquis et unis, sans néanmoins qu'il puisse prétendre autre amortissement que celui des bâtiments et enclos dudit séminaire que nous avons amortis et amortissons par ces présentes. Voulons en outre qu'il puisse jouir de tous les privilèges, franchises et immunités dont jouissent les autres séminaires et communautés de notre Royaume, le prenant et le mettant sous notre protection et sauvegarde spéciale » (54).

La nouvelle fondation, pleinement conforme aux usages du temps, comprenait donc à la fois des directeurs pour le séminaire, et des missionnaires pour l'évangélisation des campagnes. On sait combien saint Vincent tenait au maintien de cette formule, qui demeura en vigueur, sauf à Cahors, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, et que l'on retrouve même hors des séminaires, dirigés par sa congrégation. C'est ainsi qu'au séminaire de Périgueux, qui conserva longtemps le titre de « *Grande Mission* », le corps professoral était doublé de missionnaires. Il y avait même ceci de curieux que le personnel du séminaire périgourdin était indifféremment employé à l'enseignement ou au ministère, suivant les attributions qui lui étaient faites, en septembre, avant la reprise des cours, par le supérieur de la Mission, d'entente avec l'évêque.

II. — *Etablissement du séminaire à Temniac (1683)*

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, de l'aveu même de l'évêque, l'ancien séminaire occupé jadis par M. de Saint-Clar, était impropre à sa destination.

Les Prêtres de la Mission s'étaient engagés par le contrat du 13 octobre 1683 à chercher une maison pour leur installation, le plus tôt possible, afin de commencer leurs œuvres sans retard. Aucune maison disponible et apte à recevoir le séminaire ne se trouva à Sarlat. Il fallait aviser au plus pressé.

(54) Dans son *Histoire générale de la Congrégation de la Mission*, écrite vers 1730, M. Lacour raconte ainsi les débuts de cette fondation : « *Dame Anne Boyer, veuve de M. le duc de Noailles, mère du maréchal et du cardinal de ce nom, voulut fonder des missionnaires à Sarlat, ville voisine de la terre de Noailles pour des missions, et Mgr l'Evêque leur donna aussi son séminaire, dont M. Faure, depuis vicaire général, fut fait premier supérieur. Mgr l'Evêque le mit d'abord dans la maison de Tignac hors la ville, où ils ont logé quelque temps, mais ils ont acheté depuis un assez joli terrain dans la ville et on y a fait construire un bâtiment. Cet établissement qui est de six prêtres et trois frères ne se fit qu'en 1683* » (Arch. de Saint-Lazare, Ms. p. 270, n° 13). Voir le texte donné dans *Annales*, p. 63 (1898), p. 627.

A trois ou quatre kilomètres de Sarlat, dans le hameau de *Temniac* (anciennement : Tignac) (55), les évêques possédaient une maison de campagne ou château, dans lequel, si l'on veut bien en croire le chanoine Mayjonade, « *dès avant le siège de Sarlat, en 1582, les évêques avaient déjà, suivant une relation du siège, un établissement pour le recrutement du clergé* » (56). Si cet établissement a jamais existé, ce ne pouvait être tout au plus qu'une sorte d'école presbytérale, comme il y en avait ailleurs.

Ce château de Temniac connut bien des vicissitudes au cours des troubles religieux et politiques. Il fut brûlé ainsi que l'église, une première fois, en octobre 1562, par l'armée calviniste du sire de Duras, après son échec contre Sarlat. L'évêque Louis de Salignac le fit rebâtir en 1593, et il y mourut le 6 février 1598 (57).

L'église et le château furent de nouveau détruits en 1652, durant la Fronde, par Marsin, lieutenant du prince de Condé. Mgr François de Salignac les releva de leurs ruines en 1662, et reconstruisit une vaste demeure avec de grandes salles, des cheminées monumentales et des sous-sols voûtés.

Ce même évêque avait naguère offert l'hospitalité de son château aux *Sœurs de Notre-Dame*, tandis qu'on rebâtissait leur couvent dévasté, et lorsque les Lazaristes, sous la conduite de M. Maurice Faure, leur supérieur, s'en vinrent prendre la direction du séminaire, l'évêque les y installa à leur tour, racontent les *Chroniques de Tarde*, « *pour y faire leur demeure et y conduire le séminaire jusqu'à ce qu'ils auraient trouvé à la ville un fonds commode pour s'y bâtir* » (58).

Les Prêtres de la Mission s'installèrent donc tant bien que mal dans ce logis de fortune avec leurs quelques élèves. Ils devaient y demeurer une vingtaine d'années, au cours desquelles quatre supérieurs se succédèrent : M. Maurice Faure (1683-1690), M. Gérard Barthélemy (1690-1693), M. Claude Leviriois (1693-1695) et enfin M. Nicolas Lamotte (1695-1702).

En 1688, les missionnaires eurent la douleur de perdre leur bienfaiteur, Mgr François de Salignac, décédé à Sarlat le 1^{er} mai 1688, mais, peu de mois après, ils retrouvaient dans son successeur, Mgr Pierre-François de Beauvau du Rivau (1688-1701), un évêque fortement décidé à poursuivre l'œuvre de son prédécesseur.

Il restait entendu que, dès que les circonstances le permettraient, le séminaire serait transporté dans la ville épiscopale.

Les Lazaristes avaient mis à profit leur séjour forcé à Temniac pour recueillir quelques fonds, malgré les graves difficultés de cette époque et la misère des temps. En 1692, l'Intendant Bazin de Bezons avait été obligé de faire venir 6.000 boisseaux de seigle « *pour faire subsister une quantité prodigieuse de pauvres* », et, en 1694, à Sarlat même, on voyait de pauvres

55) Le nom de *Temniac* apparaît dans les actes notariés vers 1748.

56) *Sem. rel. de Périgueux*, 1907, p. 258 ; *Entraygues, Notre-Dame du Périgord*, p. 112.

57) De la Nauze, *Histoire de l'église de Sarlat*, p. 55.

58) De même Audierne, *op. cit.*, 1844, p. 254 ; *Antiquités du Périgord et du Sarladais*, p. 328, où l'on trouve une courte narration des faits.

gens mangeant jusqu'aux herbes et mourir de faim au seuil des maisons des riches (59).

Une personne charitable, Mme Marie de Pignol, dont la famille se montra pendant plus d'un siècle la providence du séminaire, avait légué toute sa fortune aux Prêtres de la Mission, et l'ancien supérieur, M. de Saint-Clar, curé de Sarlat, par son testament du 6 septembre 1693, rédigé peu avant sa mort, leur laissa 200 livres avec d'autres biens (60).

Ces ressources et d'autres permirent à M. Levirlois de se procurer à Sarlat un emplacement convenable pour la construction du séminaire projeté, et de commencer à réunir les matériaux nécessaires.

CHAPITRE QUATRIÈME

LE SEMINAIRE A SARLAT

Une remarque préliminaire. En raison de la rareté des documents (61), il n'est guère possible d'écrire une histoire suivie et au jour le jour depuis l'établissement du séminaire à Sarlat. Il faudra donc se contenter de procéder à des vues d'ensemble, à la lumière des quelques données, qui ont pu échapper à la destruction des documents. Ce procédé, en l'occurrence, sera d'autant plus légitime que, de 1683 à 1792, il y eut continuité dans la direction du séminaire par les fils de saint Vincent.

D'ailleurs, est-il besoin de le faire remarquer, la vie régulière et quelque peu monotone d'un séminaire n'est généralement pas abondante en faits extraordinaires, dignes d'être rapportés dans son histoire. Si les Prêtres de la Mission de Sarlat nous avaient laissé leurs éphémérides, ils auraient pu certainement déclarer comme leur confrère montalbanais qui, dans un registre, rédigé en 1720, écrivait : « *On ne peut icy rien dire de ce qui s'est passé de considérable dans cette maison, sinon que la Congrégation a toujours été en grande estime dans cette ville, et qu'elle a beaucoup travaillé à la réforme du clergé de ce diocèse, aussi bien qu'aux missions, tant que cette maison a pu les soutenir* » (62).

(59) Escande. *Histoire de Sarlat*, p. 251.

(60) Arch. dép., Dordogne, Q 1124.

(61) Les archives de Saint-Lazare, à Paris, qui possédaient de nombreux documents intéressant le séminaire de Sarlat, ont été pillées et en grande partie détruites, en 1789. Il en fut de même des archives ecclésiastiques de la Dordogne. Qu'on se rappelle l'autodafé de 30.000 manuscrits brûlés par ordre de Prunis, à la suite d'un décret de la Convention ! D'autres manuscrits ont péri dans l'incendie du grand séminaire de Périgueux, en 1886). Quant aux archives notariales de Sarlat, sans compter celles qui ont été détruites, les autres sont actuellement pratiquement inaccessibles. Heureusement qu'aux archives départementales existent la plupart des registres de contrôle des actes des notaires (Série II C) !

(62) Archives de Saint-Lazare.

I. — Les locaux du séminaire

Par contrat passé le 20 octobre 1695 devant maître Lagrange, notaire du séminaire (63), M. Claude Levirlois avait acheté pour la somme de 3.200 livres aux sieurs Barjal et Yzac (64), un domaine appelé « *le Roc d'Yzac* », situé près des fossés de la ville, entre Sainte-Barbe et le petit faubourg de Lendrevie (65). Ce domaine donna son nom au séminaire qui dans les actes officiels prit la désignation de « *séminaire du Roc* » (66). Cet achat fut ratifié par M. Jolly, Supérieur général de la Congrégation de la Mission (67).

Ce même jour, 20 octobre, M. Levirlois se rendit également acquéreur d'un autre fonds, appartenant à M. de Gonet, pour la somme de 190 livres. C'était, à n'en pas douter, un terrain adjacent à la première acquisition et destiné à agrandir l'enclos. Dans les archives du séminaire, à la Révolution, est recensée « *une quittance pour le droit d'indemnité payé à M. de Gonet pour une partie de l'enclos* » (68).

C'est donc sur cet emplacement, qui domine la ville, et dans un site pittoresque, offrant avec la salubrité nécessaire, l'aspect le plus ravissant, que le successeur de M. Levirlois, M. Lamotte, entreprit la construction de l'établissement.

Il fit édifier d'abord le corps de logis Est, dont la façade donne sur la ville. La première pierre en fut posée et solennellement bénite par Mgr de Beauvau, le 16 août 1696, au milieu d'un grand concours du clergé et du peuple.

Mais les travaux allèrent au ralenti, sans doute faute de ressources, et se poursuivirent plusieurs années durant, comme on peut le conjecturer d'après les actes notariés. Dans les actes de 1696 à 1702, en effet, le supérieur du séminaire est à maintes reprises et uniformément qualifié de « *supérieur de Temniac* » et, à partir de 1702, de « *supérieur du séminaire de Sarlat* ». C'est donc probablement au cours de l'année 1702 que le séminaire fut transféré de Temniac dans les locaux de la nouvelle bâtisse de Sarlat.

Tandis que se poursuivaient les travaux, M. Lamotte, supérieur de Temniac, se préoccupait d'agrandir encore le domaine du séminaire par l'achat de plusieurs terrains. Le 17 mai 1700, il achetait un fonds à demoiselle Catherine de Loys pour la somme de 105 livres ; le 22 juillet 1700, il passait un contrat de vente avec M. de Gisson pour la somme de 600 livres ; le 31 avril 1701, la dame Jeanne Deleygue lui cédait un fonds pour

(63) Les affaires du séminaire, depuis le début (1695) furent traitées surtout par les notaires Lagrange, père et fils. De 1730 à 1737 notamment, le notaire Tassin leur fut substitué, sans doute pour la raison que son fils était élève du séminaire. Le 18 avril 1736, ce notaire établit le titre clérical de son fils Pierre, clerc tonsuré. Dès 1738, Lagrange reprend en mains les affaires, jusqu'en 1770 ; lui succédèrent le notaire Lambert et divers autres.

(64) Un sieur Barjal était alors notaire royal à Sarlat.

(65) Archives dép. Dordogne, II C 2384 ; Arch. de Saint-Lazare.

(66) On lit dans un acte reçu Rousseau : « *dans le séminaire du Roc près la ville de Sarlat en Périgord* » (3 février 1713) ; ou encore ailleurs : « *la maison du séminaire, située au lieu du Roc, près des fossés de la présente ville* » (Arch. dép. Dordogne, B 1361).

(67) Arch. dép. Dordogne, Q 1124.

(68) Arch. dép. Dordogne, Q 1124.

400 livres, et le 4 mai 1702, ladite dame donnait quittance de la somme de 250 livres.

Plus tard, le 10 avril 1703, le successeur de M. Lamotte, M. de la Ville, achetait au sieur Pierre Lala pour la somme de 185 livres 7 sols, un jardin relevant de M. de Gisson. Tous ces fonds faisaient-ils partie de l'enclos ? On peut le penser.

Postérieurement, l'enclos fut encore agrandi par l'achat d'un jardin appartenant à M. de Vaussanges, puis d'un autre jardin relevant du grand archidiacre de Sarlat et cédé par M. Suau (69). Enfin, M. Bernard Talissat, originaire de Sarlat et supérieur du séminaire de 1745 à 1777, aurait doté également le séminaire d'une partie de l'enclos avec des biens hérités de sa famille (70).

On ne sait pour quelle raison, le supérieur du séminaire, M. Couty, céda à l'avocat de Saint-Clar, le 31 mars 1710, la moitié d'un jardin pour la somme de 160 livres. Une partie de l'enclos était probablement louée à bail. Le 8 avril 1728, M. Certain signe un bail à ferme d'un jardin au profit de Messire Jean Guilhaç pour la somme de 20 livres par an et pour neuf ans (71).

Vers 1717, le continuateur des Chroniques de Tarde rendait ainsi compte des travaux effectués : « *Cet édifice, qui n'est pas encore dans sa perfection y manquant un pavillon du côté du faubourg de la rue et les deux ailes, a coûté beaucoup. Il peut s'y loger de 40 à 50 séminaristes* » (72). Une chapelle provisoire y avait été établie, en attendant la suite des travaux.

Il fallait des sommes considérables pour ces constructions et pour ces achats, non moins que pour assurer simultanément la marche du séminaire. L'évêque, Mgr de Beauvau, y contribua lui-même par ses largesses. Peu avant sa mort (1701), il fit remise à ses fermiers de la moitié de ce qu'ils lui devaient, à charge pour eux de donner l'autre moitié au séminaire, qui devait dire 400 messes pour le repos de son âme (73).

D'autres bienfaiteurs apportèrent leur concours. Louis de Carbonnières de Jayac, doyen de la cathédrale, par son testament du 14 mai 1702, établit les supérieurs du séminaire ses héritiers universels, à condition de fonder un obit à la cathédrale, de dire quatre messes à perpétuité dans leur chapelle, et une fois 500 messes à son intention.

Par son testament du 29 juin 1704, reçu par Vaquier, notaire, le sieur Jean La Roche, maître chirurgien à Sarlat, avait fait ses héritiers les Messieurs du séminaire, mais les missionnaires ne percurent cet héritage que très tard ; le testament fut contrôlé à Sarlat le 20 novembre 1736, et son collationnement enregistré le 25 novembre (74).

Parmi ceux qui, à cette époque, aidèrent aussi les Prêtres de la Mission, soit par des dons, soit par des prêts d'argent, faut-il compter les personnages suivants : M. de Gisson qui, le 2 décembre 1699, constitue une rente de 100 livres en faveur

(69) Arch. dép. Dordogne, Q 1124 : on lit dans l'inventaire des archives du séminaire : « *vente du jardin de Vaussanges qui fait partie de l'enclos* ».

(70) Arch. du grand séminaire de Périgueux (ms).

(71) Arch. dép. Dordogne, II C 2394, 2407.

(72) *Antiquités du Périgore et du Sarladais*, p. 355.

(73) B.H.A.P., 1876, p. 213.

(74) Arch. dép. Dordogne, II C 2418.

de M. Lamotte, supérieur de Temniac. Au compte de ce même, M. de Gisson, syndic de l'hôpital général, est encore enregistrée, le 6 octobre 1702, une obligation de 1.000 livres à lui consentie par M. Lamotte, et dont une reconnaissance est faite par ce supérieur, le 28 avril 1703, et que M. de la Ville acquitte, le 7 février 1704 (75). — Le sieur Jean Dumas, le 27 juin 1701, cède 1.438 livres à M. Lamotte, supérieur de Temniac. — M. François Cornet, le 13 juin 1701, cède 280 livres 10 sols au profit du supérieur de Temniac. — Le sieur Fontalbe, le 12 novembre 1702, renonce à la succession du sieur Fontalbe, archiprêtre du Bugue, au profit des Prêtres de la Mission de Sarlat. — Un autre bienfaiteur du séminaire est-il en cause dans cette quittance de 1.096 livres, consentie le 26 avril 1700 par M. Lamotte, supérieur du séminaire de Temniac, en faveur de M. Jean Bonnet, juge de Besse ? De même, dans la cession d'environ 200 livres faite conjointement par les sieurs Bergues, de Bézecnac, et Lacombe, de Berbiguières, le 17 juillet 1704, en faveur de M. de la Ville, supérieur du séminaire ?

Pour se rendre compte de la nature de tous ces actes, il aurait fallu avoir en mains le texte même des contrats, et non seulement leur mention à l'enregistrement (76), seule source de renseignements, dont on puisse disposer actuellement.

Quoi qu'il en soit, dans les années qui suivirent, de 1707 à 1711 notamment, le séminaire fut encore le bénéficiaire de grandes générosités, dont la concession et le but étaient assurément l'achèvement de l'œuvre commencée, et d'en assurer le fonctionnement.

Par son testament du 6 octobre 1707, le chanoine Géraud Delpech institue les directeurs du séminaire ses héritiers universels pour employer ses revenus à la construction ou réparation d'une église ou pour des œuvres pies, comme les missions ou autres, et à leur volonté, à charge de dire 500 messes après sa mort.

Le chanoine théologal Charles de Javel lègue 6.000 livres aux directeurs du séminaire, par son testament du 11 novembre 1709, pour la pension d'un pauvre clerc, originaire de *Domme* ou subsidiairement de Sarlat, à la nomination du supérieur, et pour la fondation à perpétuité d'une mission d'un mois dans la paroisse de *Domme* et ses annexes, de quatre en quatre ans. Ce testament fut ouvert le 8 juillet 1710. Plus tard, cette fondation, les revenus n'assurant plus les charges, fut réduite à une place gratuite au séminaire et à une messe tous les ans pour le repos de l'âme du fondateur (77).

Par acte du 22 décembre 1710, passé devant le notaire Descour, de Proissans, le prêtre Antoine du Bernat de Canselet « *considérant le profit et avantage que l'Eglise reçoit de l'établissement de la Congrégation de la Mission de la ville de Sarlat, lieu de naissance dudit sieur de Canselet, habitant à présent la-*

(75) Aux archives du séminaire se trouvait les « *quittances des lots et ventes consenties par M. de Gisson* » (Q 1124).

(76) Arch. dép. *Dordogne*, II C 2386, 2388, 2392.

(77) Arch. dép. *Dordogne*, II C 2394 ; not. Rousseau, 3-2-1713 ; Lavavé, 29-8-1737 ; Q 1124 ; Bibl. Nat., *Coll. Périgord*, t. 14, f° III. Pour les précédentes fondations et quelques-unes des suivantes, voir également Arch. de Saint-Lazare, t. III, *Notices*, p. 704 ss.

dite ville de Sarlat », donne aux Prêtres de la Congrégation de la Mission du séminaire de Sarlat acceptant par M. Jean Couty, supérieur de ce séminaire, la somme de 8.180 livres pour la pension de deux séminaristes pauvres, et pour les frais d'entretien de personnes pauvres, qu'on recevra au séminaire « *pour faire la retraite* ». De cette somme, M. de Canselet se réservait le revenu pendant sa vie et le droit de disposer de 100 livres. Il est en outre stipulé dans le contrat : 1° qu'au cas où M. de Canselet disposerait de cette somme de 100 livres, on recevra moins de retraitants ; 2° que les deux jeunes clercs dont il fonde la pension, seront du diocèse ou de la ville de Sarlat, qu'on les prendra dès qu'ils commenceront à composer et qu'on les gardera jusqu'à ce qu'ils soient prêtres, et que si les missionnaires ne leur enseignaient pas la philosophie, ils seront tenus de les envoyer en un collège et de leur y payer les pensions ; 3° que les obligations susdites ne s'acquitteront qu'après le décès dudit fondateur, après lequel on doit dire pour lui 1000 messes (78).

La demoiselle Jeanne de Derupé, le 7 mars 1711, constitue une rente de 18 livres 5 sols pour le capital de 365 livres en faveur de M. Couty, supérieur du séminaire (79). Et dans son testament du 8 octobre 1711, Mme de Campagnac fait un don au séminaire (80).

Enfin, parmi les clauses du testament de M. Jean de Vallette de Savignac, en date du 2 novembre 1711, on relève qu'une partie de ses revenus devra être employée à construire une église au séminaire ou, à ce défaut, à d'utiles réparations.

Cette dernière clause nous apprend ainsi, qu'à cette date, le séminaire n'était pas encore pourvu d'une chapelle convenable : la donation venait donc à point. Malheureusement, le séminaire ne put de longtemps entrer en jouissance de ce legs car, en 1714, le supérieur du séminaire, M. Certain, était en procès à son sujet, procès qui ne fut définitivement terminé par une transaction, qu'en 1731 (81).

Il semble, cependant, que malgré ces donations, le séminaire ne fut pas en mesure de pouvoir reprendre la suite des travaux, du moins immédiatement, à moins que n'ait été construit, à cette époque, le dernier des pavillons d'angle, qui manquait encore au bâtiment Est. On ignore la date exacte de cette construction ; l'autre pavillon avait été construit avant 1717.

Du temps de Mgr de Montesquiou (1747-1777), M. Guillaume Forvieux, prêtre du séminaire, établit, le 29 juin 1772, un prix-fait avec les maçons Jean Chifray et Louis Lombard, « qui s'obligent à faire à neuf le grand escalier du séminaire, moyennant 150 livres que ledit Forvieux leur donnera » (82).

On a écrit que le supérieur du séminaire, M. Talissat, employa une partie de son patrimoine et les ressources de son établissement à la construction de l'aile Sud, comportant une chapelle voûtée. Pour cette construction, le séminaire aurait obtenu des secours de l'intendant Tourny, sur les instances de

(78) Arch. Nat., MM 538, f° 126 : Arch. dép. Dordogne, *Insinuations de Sarlat*, B 3422.

(79) Arch. dép. Dordogne, II C 2394.

(80) B.H.A.P., 1909, p. 492.

(81) Arch. dép. Dordogne, B 1731 ; not. Lavavé, 28-8-1737.

(82) Arch. dép. Dordogne, II C 2467.

M. Baudot de Jully, subdélégué de l'Intendant de Guyenne, et l'Assemblée du Clergé de France aurait octroyé une somme de 12.000 livres (83). Nous n'avons pu retrouver les dates de ces divers faits.

D'après les archives, on constate cependant qu'à une certaine époque, qui va de 1769 à 1775, nombreux furent les prêtres et les fidèles du diocèse, qui aidèrent les missionnaires de leurs générosités ou de leurs prêts d'argent.

En 1771, Mgr de Montesquiou lui-même avait eu le dessein d'unir au séminaire les fruits de la cure de Vitrac, mais ce projet échoua devant les résistances rencontrées.

Par son testament, en date du 29 octobre 1769, ouvert le 22 novembre suivant, Messire Jean Magueur, ancien curé de La Bachelierie, lègue 400 livres à la Congrégation de Saint-Lazare.

Le 24 mars 1766, M. Vassal de Lassudrie constitue 115 livres de rente annuelle au capital de 2.300 livres en faveur de M. Forvieux. M. Borie, le 26 décembre 1770, constitue 100 livres de rente annuelle au capital de 2.000 livres en faveur du sieur de Selves, ancien curé de Parizol et prêtre habitué de Sarlat. M. Talissat établit une procuration, le 1^{er} juin 1771, en faveur de Jean Vialard, curé de Sagelat, à l'effet de recevoir de Jean Genestat ou de tout autre une somme de 430 livres. M. Borie, en 1762 et 1764, encaisse un billet de 204 livres, signé Villate, et un autre de 648 livres, signé Laroque.

Le 21 novembre 1776, par son testament ouvert ce même jour le seigneur Armand de Beaumont, comte de Laroque, lègue 100 livres à charge de dire des messes pour le repos de son âme.

Le 17 mars 1777, MM. Talissat et Borie donnent quittance à Messire Pomarel, prieur de Brennac, en qualité d'exécuteur testamentaire de M. de Bouillac, abbé de Souillac, « de la somme de 400 livres pour legs porté par le testament dudit seigneur abbé de Souillac. »

Après la Révolution, le souvenir était resté vivant des bienfaits de Mme de Gaubert, née de Rastignac, en faveur du séminaire (84).

M. Talissat s'était dépouillé de ses biens en faveur du séminaire. Il semble qu'il ait aussi fait appel à ses confrères, ce qui expliquerait l'intervention personnelle de M. Forvieux, et les faits suivants. Le 6 novembre 1768, M. Chavary de Segurel, professeur de théologie au séminaire, demande à son frère David Chavary de Segurel, de percevoir les revenus de son titre clérical, depuis 1763. Le 15 février 1777, M. Jean-Baptiste Bégoulé, professeur au séminaire, signe une procuration en blanc pour retirer les biens qui constituaient son titre clérical.

Toutes ces ressources, néanmoins, furent loin d'être suffisantes, et le séminaire se trouvait alors aux prises avec de sérieuses difficultés financières. Il fallut pour vivre et solder les dépenses recourir à des ventes et à de nouveaux emprunts.

(83) *Sem. rel. Périgueux*, 1883, p. 554 ; 1939, p. 104 (d'après un Ms de Saint-Lazare) ; *Livre d'or au centenaire de l'Ecole Saint-Joseph, Sarlat*, p. 22.

(84) Lettre pastorale de Mgr de Lostanges, du 16 décembre 1826 ; Arch. dép. Dordogne, Q 1124.

Le 20 juin 1770, fut vendue pour la somme de 800 livres une pièce de terre située à la *Gindonie*, et le moulin de ce domaine fut arrenté d'une rente annuelle et perpétuelle de 150 livres. Le 25 septembre 1774, était vendu un pré sur la paroisse de *Prats* (de *Carlux*) pour la somme de 1.000 livres.

De plus, les Prêtres de la Mission signent, le 26 septembre 1775, une procuration à leur économe, M. Borie, pour emprunter aux Dames de Sainte-Claire de *Gourdon* 4.000 livres de rente constituée. Deux ans après, M. Borie, étant alors supérieur, les missionnaires donnent à M. Guillaume Forvieux, le 3 novembre 1777, une première procuration pour emprunter 18.000 livres, et une seconde, pour emprunter 6.000 livres, le tout à titre de rente constituée (85).

Il semble que jusqu'à la Révolution, le séminaire, étant donné aussi les dévaluations de cette époque, se soit trouvé dans une situation financière très précaire, comme il ressort de l'état de délabrement du séminaire constaté dans les procès-verbaux des inventaires, et des dettes non encore soldées qu'il laissa (86).

En 1778, donnant une description de la ville de Sarlat, qu'il venait de visiter, François de Paule Latapie, inspecteur des Manufactures, écrivait : « Il n'y a à remarquer que le séminaire, le monastère des religieuses de Notre-Dame, l'hôpital général. Le séminaire est un grand édifice régulier, placé à l'Ouest, hors de la ville, qu'il domine entièrement » (87).

Le procès-verbal des inventaires, dressé douze ans plus tard, le 4 septembre 1790, donne cependant du séminaire une idée bien moins avantageuse. En voici le détail, en ce qui concerne les locaux :

« La Salle Episcopalle et le reste de l'appartement

1° Dans la salle trois rideaux de fenêtre, quatre tableaux, un grand buffet avec quelque peu de fayance blanche, deux grands chenets garnis de laiton et une douzaine de chaises.

2° Dans la chambre, un lit en indienne avec sa courte pointe, cinq rideaux de toile comme pour les fenêtres, une commode avec trois tiroirs et une paire de chenets.

1° Corridor

1° Au bout du côté du midy est l'infirmierie où il y a un lit garny en indienne très médiocre, trois rideaux deux aux fenêtres et un pour l'alcove, un fauteuil et quelques chaises avec une commode qui a trois tiroirs.

2° Dans le reste du corridor sont les chambres de ces Messieurs.

(85) Pour tous ces actes et les précédents, voir. Arch. dép. Dordogne, II C 2453, 2456, 2458, 2462, 2463, 2464, 2466, 2470, 2472, 2474, 2475.

(86) La situation financière du chapitre de la cathédrale n'était pas meilleure. Le 20 janvier 1786, est enregistrée une « délibération du chapitre portant députation de MM. Roux et Lacalprade devers Mgr l'Evêque de cette ville pour le prier de leur donner un moyen pour améliorer leur sort ». Les sieurs Roux et Lacalprade rapportent peu après au chapitre que Monseigneur est disposé à faire tout ce qu'il pourra pour leur service (Arch. dép. Dordogne, II C 2489). A cette époque même, Mgr d'Albaret se voit contraint de faire de nombreux et forts emprunts.

(87) Maubourguet, Sarlat, p. 62.

2° Corridor

1° Sur 15 chambres de séminaristes il n'y en a que 7 de garnies, les autres sont en assez mauvais état.

2° Au bout du côté du midy est la chambre d'un directeur et celle d'un missionnaire.

La cuisine

1° Quatre pots de fonte, trois chaudrons, trois casseroles, une petite tourtière avec son couvercle, trois bandelles et une marmite, le tout en cuivre.

2° Deux paires de chenets avec pelle à feu, deux carmelières (crémaillères), deux poiles et deux mauvaises armoires.

La dépense

Cinq tableaux de réfectoire, trois grandes tables carrées et deux tableaux.

La cave et le chai

Trois grandes cuves, huit portes, 40 barriques, un pressoir pour la vendange monté en fer.

A la boulangerie

Deux grands tamis, un vieux pour la tourte et un tout neuf pour le pain blanc.

Clocher et grenier

Une horloge, 4 cloches, quelques planches, quelques membrures, un demi-quarton pour mesurer et une bouyrique » 88).

Ce procès-verbal est-il l'expression de la réalité des choses ? Les Prêtres de la Mission n'ont-ils pas pris à l'avance leurs dispositions pour soustraire aux usurpateurs le mobilier du séminaire, ne laissant que ce qu'ils ne pouvaient transporter ailleurs en sûreté ? C'est possible, étant donné surtout la personnalité et le savoir-faire de l'économe du temps, M. Simian, que nous retrouverons plus tard dans ses démêlés avec le District de Sarlat (89).

Pour donner seulement une vue d'ensemble de l'histoire des locaux du séminaire, disons en bref, qu'après la Révolution, ceux-ci, qui avaient été vendus en 1792 comme bien national, furent rachetés à Jean-Baptiste Gueyraud par ce même M. Simian, et furent affectés au séminaire du diocèse de Périgueux, ou plus exactement du diocèse d'Angoulême, qui comprenait alors avec la Charente les diocèses de Périgueux et de Sarlat. Puis, lorsque le diocèse de Périgueux fut rétabli, en 1817, Mgr de Lostanges en fit son séminaire, et afin de pouvoir y loger un plus grand nombre de séminaristes, il fit construire une aile, vers 1825.

(88) Arch. dép. Dordogne, Q 1124. — La bouyrique, d'après le patois, est une sorte de panier en lamelles de châtaignier. Dans des actes notariés, il est parfois question d'une « bouyrique de châtaignes ».

(89) La lecture du procès-verbal pose un problème. La manière dont il décrit les locaux ne semble laisser aucune place à l'existence d'une aile adjacente au corps principal du bâtiment Est. Que faut-il alors penser de la construction de l'aile Sud attribuée à M. Talissat, et pour laquelle nous n'avons pas encore trouvé trace dans les documents ? Il y aurait là une question à élucider.

En 1849, Mgr George transféra le séminaire à Périgueux dans les nouveaux locaux aménagés dans l'actuelle rue Victor-Hugo, incendiés en 1886, et reconstruits sitôt après, et qui après la Séparation et diverses péripéties abritent aujourd'hui l'Ecole professionnelle de Périgueux. Mgr George invita alors les RR. PP. Jésuites à s'installer dans l'ancien séminaire de Sarlat, pour y ouvrir une école ecclésiastique. Une partie de l'établissement fut incendiée en 1851, et rebâtie peu après.

C'est là que les Jésuites ont actuellement leur célèbre Collège : l'Ecole Saint-Joseph, dont la réputation s'étend bien au-delà de la région. Ils construisirent la chapelle actuelle, juxtaposée à l'ancienne, et qui fut bénite, le 21 juin 1870, en l'honneur de saint Joseph (90). L'ancienne chapelle, devenue d'abord une salle d'exercice, a été transformée depuis en salle de spectacle.

Du séminaire de Sarlat, il ne reste plus aujourd'hui que le nom que, par tradition et habitude, fidèles au passé, les habitants de la ville emploient encore pour désigner l'Ecole Saint-Joseph.

II. — Les biens du séminaire

Un des buts poursuivis par l'institution des séminaires était de venir en aide aux jeunes gens pauvres, à qui leur situation de fortune ou celle de leurs parents, ne permettait pas de s'adonner à des études, nécessairement longues et coûteuses.

De même, l'aménagement et l'entretien d'un séminaire n'allait pas sans exiger d'énormes dépenses qu'un diocèse, comme celui de Sarlat, démuné de ressources, ruiné et longtemps dévasté, ne pouvait assumer avec ses modiques revenus. L'Etat venait parfois en aide aux diocèses : le plus souvent, il fallait compter sur la générosité du clergé et des fidèles.

Pour assurer la subsistance des séminaires, les évêques, suivant les directives du gouvernement et des conciles provinciaux, unissaient assez souvent à l'établissement les revenus de bénéfices ou de cures. Tel ne fut pas le cas du séminaire de Sarlat. En appelant les Prêtres du Clergé à prendre la direction de son séminaire, Mgr François de Salignac s'était engagé « à unir au séminaire la paroisse et cure de Saint-Laurent de Castelnau ou autre jugée commode par ledit seigneur lorsqu'elle viendra à vaquer. » Il n'en fut jamais rien fait.

Comme nous l'avons déjà vu, en 1771, Mgr de Montesquiou avait voulu réunir les fruits de la cure de Vitrac au séminaire pour l'aider à sortir de sa situation financière très compromise.

M. Forvieux écrivait au sujet de cette union :

« A défaut de bénéfices simples (l'évêque de Sarlat) a projeté d'unir la moitié des fruits décimaux de la cure de Vitrac qui est sans contredit le bénéfice du diocèse dont le revenu peut être diminué avec moins d'inconvénient. Les dîmes passent années communes deux mille livres outre six cents livres de revenu que lui donnent de(s) fonds de terre attaché(s) au bénéfice. Outre ce revenu il y a encore de six à sept cents livres de revenu annuellement pour les pauvres soit en fonds de terre, soit en rentes constituées de sorte qu'il resterait pour le curé annuellement près de deux mille livres de revenu avec le secours de six à sept cent

(90) Sem. rel. Périgueux, 1883, p. 354.

livres de revenu affecté annuellement pour les pauvres. Le bénéfice de Vitrac est régulier dépendant de l'abbaye de S. Amand de Coli. Le collateur y consent d'autant plus volontiers qu'il en voit le bien, par l'union. Le bénéfice est sécularisé et se trouve toujours très bon ; il y aura en outre une mission tous les dix ans dans la paroisse et une place gratuite au Séminaire pour les sujets de la dite paroisse. »

L'union ne se fit pas. Messire Joseph-Mathieu Daymerique, prieur curé de la paroisse, fait enregistrer, le 24 mai 1771, « une opposition... à l'union de ladite cure au séminaire de Sarlat sous la protestation de faire suite de son opposition et d'appeler de tout devant qui il appartiendra ». Quatre jours après, le 27 mai, a lieu « une délibération des habitants de la paroisse de Vitrac portant nomination du sieur Fargue, procureur pour syndic, à l'effet de poursuivre l'empêchement d'une union qu'on entend faire de la cure régulière dudit Vitrac pour réunir les fruits au séminaire de cette ville ». L'évêque dut sans doute s'incliner devant cette résistance car, le 4 octobre 1772, un marché est conclu entre le syndic fabricant de Vitrac et les maçons Jean Chifray et Louis Lombard pour refaire le pavement de la nef de l'église, et cela sans que le séminaire intervienne.

Les ressources, dont disposa le séminaire de Sarlat, provenaient principalement des pensions des élèves, de quelques fondations de bourses, mais plus encore de ses pensions et des revenus de ses biens immeubles.

En 1760, le séminaire possédait 1.800 livres de revenus (91).

Au dire de Crédot, l'historien de l'ancien curé de Sarlat, devenu l'évêque constitutionnel Pierre Pontard, le séminaire de Sarlat jouissait, à la fin du XVIII^e siècle, de trois pensions : l'une de 900 livres, sur le clergé du diocèse, pour l'entretien du supérieur et de deux professeurs ; une autre de 160 livres sur un emprunt de 1755 ; une troisième de 98 livres sur un emprunt de 1766 ; ces deux dernières pensions sur le clergé général de France. L'établissement profitait en outre d'une rente annuelle de 449 livres sur la Maison de ville de Paris, destinée, à concurrence de 330 livres, à la maison de la Congrégation de la Mission à Alger (92).

Dans les archives du séminaire, au moment des inventaires de la Révolution, se trouvaient mentionnées : 1° une rente sur le clergé de 48 livres au capital de 1.200 livres, constituée par M. Marnier ; 2° une rente sur Raymond Corneiller, de Villefranche, transportée sur le sieur Camassel ; 3° un acte d'arrentement fait à Jean Linarès, du village de Cazet, paroisse de Cours-de-Piles, d'un certain fonds pour la somme de 70 livres, payable et portable à Sarlat aux fêtes de Noël ; 4° une rente, cédée par M. de Crémoux, curé de Castillonès, sur M. de Thénac ; 5° une rente constituée placée sur l'Hôtel de ville de Paris, avec cette mention : « il y a eu des variations au sujet de cette rente » ; 6° une rente constituée sur le clergé, par M. Vaquier, curé de Calès ; 7° une rente constituée sur le clergé

(91) B.H.A.P., 1903, p. 212.

(92) Crédot, *Pierre Pontard...*, p. 51.

pour la mission... par M. l'abbé de Souillac. Plusieurs de ces rentes avaient été établies en faveur des missions (93).

Indépendamment des biens appartenant au séminaire lui-même, en tant que tel, la Congrégation de la Mission avait ses biens propres, dont elle percevait les revenus. Le 10 juillet 1769, l'économe du séminaire, M. Borie, dut payer la somme « de 12 livres en principal pour les droits concernant les revenus de Messieurs les Lazaristes du séminaire de Sarlat sur le pic de 260 livres », revenus que la congrégation percevait alors annuellement. Cette amende était imposée parce qu'on ne s'était pas conformé à l'arrêt du 2 novembre 1760 (94).

Sans compter les legs et les dons, dont bénéficia le séminaire, ce dernier devint possesseur d'un certain nombre de biens immeubles, reçus par contrat de fondation, par héritages ou par achats.

Comme il est pratiquement impossible de distinguer les biens du séminaire, de ceux qui avaient été acquis pour l'entretien des missionnaires proprement dits, nous relèverons ici, sans plus, la nomenclature, autant du moins qu'elle a pu être établie, des biens qui ont appartenu au séminaire de Sarlat.

1° Dans la banlieue de Sarlat, le domaine de la *Gindonie*, légué par M. Louis de Carbonnières, par son testament du 14 mai 1702. Ce domaine comprenait des terres labourables, des bois et des prés, avec un moulin et les bâtiments nécessaires à l'exploitation, et une maison de maître (95). Le 20 juin 1770, M. Talissat vendit au sieur Philippe Laguarigue, de Sarlat, pour la somme de 800 livres, une pièce de terre située à la *Gindonie*. Le moulin fut arrenté, le 29 novembre 1770, « sous la rente annuelle et perpétuelle de 150 livres à Etienne Périer et sa femme, habitants du moulin » (96).

Le 10 juin 1780, M. Borie signe un sous-arrentement à Pierre-Jérôme Aster, cadet, du faubourg de la *Rigaudie*, d'un fonds de bruyères, situé dans la banlieue de la ville, moyennant un quarton et demi d'avoine et une paire de chapons, chaque année, et à condition de payer six deniers de rente primitive au chapelain de *Lastreille*. Le tout était évalué sur les fourreaux 3 livres 10 sols 3 deniers, faisant un capital de 63 livres 5 sols. — Le 20 avril 1784, un autre acte de sous-arrentement avec le même personnage précise que cette bruyère était du fief du chapelain de *Lastreille*; les conditions du bail étaient plus onéreuses. Le sieur Aster devait payer six quarts et demi d'avoine et trois paires de chapons, évalués sur les fourreaux au revenu annuel de 15 livres faisant un capital de 300 livres (97).

2° Dans la paroisse de *Carsac*, le domaine dit de *Madrazès*, légué par le testament de M. Bruzac.

(93) Les rentes, à la fin du xviii^e siècle, étaient payées d'une manière irrégulière. Le 7 avril 1788, le chapitre de Sarlat donne procuration aux sieurs J.-B. Chapotin, de Paris, et à son fils Jean, avocat, pour recevoir de MM. les payeurs de rentes de l'Hôtel de ville de Paris et autres qu'il appartiendra les arrérages échus ou à échoir de toutes les rentes appartenant au clergé.

(94) Arch. dép. *Dordogne*, II C 2463.

(95) Arch. dép. *Dordogne*, Q 1083, n° 4.

(96) Arch. dép. *Dordogne*, II C 2464, 2465.

(97) Arch. dép. *Dordogne*, II C 2480, 2486.

Sur la même paroisse, le domaine de *la Plane*, que légua au séminaire le chanoine Delpech, par son testament du 6 octobre 1707. Ce domaine fut l'objet d'un partage, en 1714, entre les missionnaires et une demoiselle de Saint-Clar (98).

3° Dans la paroisse d'*Allas-l'Evêque*, le domaine de *Cabrol*, vendu 4.000 livres au supérieur du séminaire, M. Certain, par Mme Anne de la Bourderie, veuve de François Martini, ancien conseiller du roi et maire de Sarlat. Mme de la Bourderie abandonna 1.000 livres sur cette vente à charge de célébrer à perpétuité 67 messes par an après son décès. Ce domaine comprenait plusieurs bois (99). Le 16 mai 1768, M. Borie concédait au sieur Jean Debord, clerc d'*Allas*, un bail à ferme pour 20 ans d'un pré situé dans la paroisse, et pour 18 livres par an (100).

4° Dans la paroisse de *Montignac* (101), le domaine de *Bouch*, donné aux missionnaires par le maréchal duc de Noailles, et situé dans la féodalité de l'abbaye de Coly; c'est pourquoi une rente annuelle était payée à l'abbaye de *Terrasson*. Le domaine comportait un moulin et deux pièces de terre de deux quartenées chacune (102).

Ce domaine causa bien des ennuis aux missionnaires. En juillet 1750, M. Talissat eut à s'occuper d'une affaire litigieuse concernant le moulin de la Boitie, dans le domaine de *Bouch*, sur la paroisse de *Montignac*. Il avait demandé au sieur de Philopald de faire des réparations au canal qui alimentait le moulin. Le sieur de Philopald s'y refusa. Le 27 juillet, les deux antagonistes firent un compromis par lequel ils décidèrent de soumettre leur différend à l'arbitrage de M. de Jully. Le 9 octobre suivant, M. de Jully rendait sa sentence arbitrale en nommant des experts pour l'examen des lieux. Le sieur Delmas, de Montignac, présenta son rapport d'expertise au requis du supérieur du séminaire sur la situation du moulin de la Boitie. Ce même jour, M. Raynal rédigeait son rapport d'expert, en faveur de M. de Philopald, concernant les réparations à faire au canal du moulin du séminaire. Voilà les faits, tels qu'ils découlent des pièces enregistrées (103). On en ignore les conclusions.

Un autre procès fut engagé en 1767 toujours à propos de ce domaine, et, cette fois-ci, les missionnaires le perdirent. Il s'agissait de l'appartenance même d'un pré, dit du *Picatal*, sur la paroisse de *Terrasson*, qu'en prenant possession du domaine de Bouch, les missionnaires avaient exploité comme leur bien. Au dire des témoins ils avaient employé un frère appelé Banaret, qui n'y demeura pas longtemps, puis un autre frère qu'on appelait le *frère Jean*, lequel s'occupa de cette propriété pendant plusieurs années. Le sieur Jean Chabreille, qui avant la prise de possession du domaine de Bouch par les missionnaires, était fermier de ce pré, et qui pendant plusieurs années, l'avait laissé exploiter par les frères coadjuteurs de la Mission, entama un procès, en 1767, pour revendiquer la propriété de ce pré. La Sénéchaussée de Sarlat fut saisie de l'affaire, et elle invita les

(98) Arch. dép. Dordogne, B 1223, 1730.

(99) Arch. de Saint-Lazare ; Arch. dép. Dordogne, L 844, n° 44.

(100) Arch. dép. Dordogne, II C 2461.

(101) Ces domaines s'étendaient aussi sur les paroisses de *Terrasson*, *Coly*, *Condat* et *Ladournac*.

(102) Arch. dép. Dordogne, B 1243 ; Q 112, n° 210 ; Q 1124.

(103) Arch. dép. Dordogne, II C 2439.

parties à déposer les pièces qui la concernaient. Le sieur Jean Chabreille déposa les siennes, le 6 février 1767, et M. Borie fit de même, le 11 février. Une enquête fut faite par la Sénéchaussée, et se termina par une ordonnance favorable au sieur Chabreille, le 13 mai 1768. M. Borie sollicita alors une contre-enquête, qui fut faite, le 28 mai, par Messire Jean-Jacques de Gisson, conseiller du roi, lieutenant général de robe et d'épée en la Sénéchaussée et présidial de Sarlat.

Le 16 septembre 1769 eut lieu « *une transaction d'un procès au Sénéchal entre Messire Elie Borie, syndic du séminaire de Sarlat, et Jean Chabreille, sieur du Moulard, du Bouch, paroisse de Terrasson, en réintégrant d'une pièce de terre que le séminaire s'était appropriée au préjudice dudit Chabreille, et ledit syndic pour sa congrégation est condamnés envers ledit Chabreille au remboursement des revenus perçus, liquidés à la somme de 100 livres, et à celle de 236 livres 10 sols pour dépens, liquidées à l'amiable, laquelle somme ledit syndic paye audit Chabreille* ».

L'affaire n'était pas encore finie. Quelques années plus tard, le 22 août 1776, est encore enregistrée « *une transaction sur assignation au Sénéchal de Sarlat sans condamnation entre Messire Elie Borie, comme syndic du séminaire, et Jean Chabreille marchand, habitant du moulin du Bouch, paroisse de Terrasson, portant remboursement par le premier au dernier de 357 livres pour 20 quartenées d'avoine de rente payée indûment par le dernier pendant 24 ans, ledit grain évalué sur les fourreaux de Terrasson* ». (104)

Les missionnaires signèrent, le 24 juillet 1788, un bail à ferme pour 9 ans, moyennant 2.735 livres, au sieur Guillaume Chabanes, sieur de Saint Georges, du bourg de Saint-Rabier, et au sieur Bertrand Mercier de Lacombe, du bourg de Badefol, tous les deux solidaires, des deux domaines de Bouch et de Roche Florens, avec les charges que les preneurs assumeront; de plus, à 165 livres, total 2.900 livres 10 sols, et qui sont leurs appartenances dans les paroisses de Terrasson, Coly, Condat et Ladournac.

La raison explicative des difficultés rencontrées par les missionnaires dans la gestion de leur domaine de Bouch se trouve de toute évidence dans ce fait qu'ils n'étaient pas en possession des papiers ou titres de leur propriété. M. Forvieux écrit, le 14 février 1776, à M. de Brival, chargé d'affaires de la maison de Noailles :

« *Les papiers que je vous demandai nous sont d'autant plus nécessaires qu'ils nous réduisent dans un état de souffrance considérable. Il y a déjà cinq ans que le meunier de Bouch n'a point payé les quatre vingt livres d'arrangement que la maison de Noailles nous a cédé en nous cédant la terre de Bouch et Rochefloron. Ce meunier nous dit pour raison de lui fournir les titres. Un autre pour le pré de Ladornac nous en dit autant. Tous ces titres sont en bonne et due forme dans les archives de Malemort avec nombre d'autres qui nous seraient nécessaires. Voudriez-vous bien, Monsieur, nous les confier sur un récépissé que nous vous donnerons. Nous en faisons tirer copie en forme et nous vous remettrons toutes les pièces originales que vous nous confierez. Il y a au moins vingt ans que nous les demandons, qu'on nous les promet. J'espère de votre bonté et équité que vous voudrez bien*

(104) Arch. dép. Dordogne, B 1243, 1712 ; II C 2463, 2474.

nous rendre ce service. Je vous avoue que je trouve extrême que l'on nous ait cédé ces biens et que l'on s'en soit réservé les papiers. Nous avons été à la veille de payer douze quartons de blé de rente à Mr l'abbé de S. Amand, mais Mr Salviac de Brives nous confia le contrat d'aliénation qui nous tira d'affaires. Je suis moralement assuré que nous sommes évincés par d'autres faute d'avoir en main des papiers que selon le repertoire de Mr Pomarel sont dans les archives... »

M. de Brival transmet les documents demandés. En lui en accusant réception, le 5 août 1776, M. Forvieux écrivait : « *...ces actes ne nous serviront de rien ; attendu qu'ils ne font point mention de vingt quartons d'avoine que le meunier avait payé de père en fils jusques au temps présent. Puisqu'il n'y a plus rien dans les archives, il faudra prendre condonation. Nous ne sommes pas inquiets ni processifs ; aussi il faudra faire bon audit meunier de l'avoine qu'il a payée depuis vingt et neuf ans et qu'il nous paye l'excédent porté sur le dernier contrat d'arrangement que vous nous avez fait passer. Ce sont de nouvelles dépenses pour nous, mais le moyen de nous en mettre à l'abri d'abord que vous n'avez pas trouvé de titre dans les archives. Il est inconcevable que l'on ait payé ces vingt quartons d'avoine pendant un temps infini sans qu'il y eut quelque titre ; il faut qu'il ait été enlevé. La maison de Noailles nous avait cédé ce moulin pour quatre vingt livres de rentes mais il ne paraît point de titre ; sauf votre meilleur avis, je crois que le parti le plus court à prendre est celui de s'arranger avec cet homme du mieux qu'on le pourra quoi qu'il y ait à perdre ».*

5° Sur la paroisse de Coly, le séminaire possédait quelque bien. Le 4 novembre 1785, MM. Borie et Simian signent un arrentement perpétuel en faveur de Jean Creyssat, laboureur de la paroisse de Coly, pour des fonds labourables et incultes situés sur cette paroisse, « *pour la rente annuelle et perpétuelle de 3 quartons d'avoine et une paire de chapons..., faisant un capital par les fourleaux de 130 livres* » (105).

6° Dans la paroisse de Saint-Martial-de-Nabirat, au lieu appelé *Cantaranne* ou encore *Alpepeyrour*, une friche de huit quartonnées. — Le 20 décembre 1788, les missionnaires signèrent une procuration en blanc « *pour vendre et aliéner tous les fonds qu'ils possédaient dans la paroisse de Saint-Martial* » (106).

7° Dans la paroisse de *Beaumont-du-Périgord*, une pièce de terre de quatre quartonnées deux picotins, appelé « *au Champ du Puits* ». — M. Borie donne une procuration, le 1^{er} juillet 1780, au curé de *Saint-Avit-Sénieur* pour « *arrenter en faveur de Jean Guillet, charpentier, des fonds appartenant au séminaire sur la paroisse de Beaumont* » (107).

8° Dans la paroisse de *Saint-Sernin-des-Fossés*, près de la *Bouquerie*, un domaine consistant en maison, grange, étable, terres labourables, prés, bois de chênes et de chataigniers (108) et le domaine du *Poutroudier*, légué par le testament de M. de Saint-Clar, et qui comprenait une, métairie avec terres, prés,

(105) Arch. dép. Dordogne, II C 2489.

(106) Arch. dép. Dordogne, II C 2494 ; Q 1084, n° 296.

(107) Testut, *Beaumont-en-Périgord pendant la période révolutionnaire*, II, p. 364, n. 1 ; Arch. dép. Dordogne, II C 2480.

(108) Testut, I. c.

vignes et garrissades. Ce dernier domaine fut affermé, le 1^{er} septembre 1772, par M. Borie (109).

9° Dans la paroisse de *Cours-de-Piles*, au lieu du *Barret*, une terre et un pré, arrentés le 20 août 1764, d'environ 12 pognérées et trois-quarts de futaies (110).

10° Dans la paroisse de *Prats-de-Carluz*, fief de M. de Noailles, le séminaire possédait un pré appelé « à la Combe Despons », qui fut vendu par M. Talissat, le 25 septembre 1774, pour la somme de 1.000 livres, au sieur Antoine Lavialle, marchand, du bourg de *Sainte-Nathalène* (111).

11° Sur la paroisse de *Sainte-Nathalène*, probablement, le domaine de *Latour*, que M. Borie donne en bail à ferme, le 10 juin 1780, pour 7 ans, à Pierre Delbreil, travailleur de ladite paroisse, moyennant 190 livres annuellement et les charges.

12° Sur la paroisse de *Castel*, le séminaire possédait une bruyère, fief de *Beynac*, que M. Borie vendit, le 8 août 1786, moyennant 12 livres, à Léonard Bareil, de Barau.

CHAPITRE CINQUIÈME

LE PERSONNEL DU SEMINAIRE

I. — *Les Supérieurs, Professeurs et Missionnaires*

D'après les clauses de fondation de l'établissement de Sarlat, la Congrégation de la Mission devait fournir trois prêtres et un frère pour les missions et, au moins pour le début, deux prêtres et le nombre de frères nécessaire pour le séminaire. C'est ce qui fut fait.

Le personnel de la maison comprenait en plus du supérieur, un économe et un professeur, ainsi que trois missionnaires proprement dits et quelques frères coadjuteurs.

Un document du 3 février 1713 nous montre en exercice avec M. Joseph Naproux, supérieur, M. Philippe Berchon, économe ou syndic, et M. Jacques Bernard, professeur, ainsi que MM. Berger, Delpech et Gibert, missionnaires (112).

En 1730, dans son *Histoire générale de la Congrégation de la Mission*, M. Lacour mentionne la présence à Sarlat de six prêtres et trois frères.

Il en fut vraisemblablement ainsi jusqu'à la Révolution, puisqu'à cette époque-là une pension de 900 livres, sur le Clergé du diocèse, assurait l'entretien du supérieur et de deux professeurs seulement. On sait par ailleurs qu'il y avait alors trois missionnaires également.

On s'étonnera peut-être du petit nombre des professeurs. Il en était ainsi dans plusieurs séminaires. A Angoulême, par exemple, le contrat passé, le 10 mars 1704, avec M. Watel, Supérieur général de la Mission, prévoyait un supérieur et trois Prêtres de la Mission, dont un pour les missions diocésaines (113).

Il ne faut pas oublier que les séminaires, au moins jusqu'après le milieu du XVIII^e siècle, sinon plus tard encore, ne

(109) Arch. dép. Dordogne, II C 2468.

(110) II C 2436 ; Q 510-511. Ce bien fut estimé 1.900 livres.

(111) Arch. dép. Dordogne, II C 2470.

(112) Arch. dép. Dordogne, not. Rousseau, 3-2-1713.

(113) Nanglard, *Pouillé historique*, II, p. 512.

comportaient pas, comme de nos jours, des cours complets de philosophie, de théologie et autres sciences ecclésiastiques. La philosophie et même la théologie dogmatique, ainsi qu'on le voit faire au séminaire de Périgueux, s'apprenaient au collège ou au petit séminaire, quand il y en avait un. La plupart des clercs accomplissaient leurs études théologiques en particulier ou plus souvent dans les Universités, et ne se présentaient au séminaire que pour compléter leur formation et recevoir les ordres.

Il en fut ainsi à Sarlat, de même qu'à Bordeaux, puisqu'en 1773, l'archevêque François de Rohan déclarait encore que toute l'utilité du séminaire « *consiste à être une maison de retraite pour ceux qui se disposent aux saints ordres* » (114).

Surtout au début, les séminaires étaient considérés plutôt comme des écoles préparatoires à la réception des ordres. Les clercs demeuraient sous la surveillance des vicaires forains ou des curés. Ceux qui avaient reçu quelque ordre devaient servir dans l'église de la paroisse où ils demeuraient, ou qui leur avait été désignée par l'évêque. Ils ne faisaient au séminaire qu'un séjour intermittent, variant suivant les diocèses entre neuf et quinze mois, comprenant trois à six mois d'étude avant chacun des ordres sacrés, et on préparait les clercs à leurs fonctions, surtout par des conférences pieuses, des classes de chant, des leçons sur la liturgie et les cas de conscience.

En ce qui concerne Sarlat, au synode du 12 juillet 1729, Mgr Denis-Alexandre Le Blanc avait promulgué l'ordonnance suivante : « *Ceux qui seront admis dans notre séminaire, y demeureront pour se préparer au sous-diaconat six mois sans interruption, durant lesquels Nous leur conférerons les ordres mineurs ; ils y demeureront ensuite trois mois pour le Diaconat, et trois mois pour la Prêtrise ; et cependant ils ne doivent pas espérer d'être admis, s'ils ne sont trouvés capables dans l'examen que Nous en ferons* » (115).

Les évêques n'ont pris qu'insensiblement conscience de la nécessité de longues et solides études pour embrasser l'état ecclésiastique, et ils n'admettaient dans leur séminaire que les clercs qui avaient déjà fait leurs humanités et une partie de leurs études théologiques. Un examen d'entrée rendait compte de la science acquise.

A Périgueux, déjà, en 1679, Mgr Le Boux exigeait des clercs avant de les admettre au séminaire qu'ils aient appris leur philosophie et étudié pendant deux ans la théologie.

De même, à Limoges, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les candidats au sacerdoce avant d'être admis au grand séminaire devaient avoir fait deux années de théologie dans un des collèges de la ville, où on leur enseignait en abrégé les six principaux traités de dogme, de façon qu'une fois entrés au séminaire, ils n'aient plus qu'à s'occuper de la morale, de l'Écriture sainte, des sacrements et approfondir davantage l'ensemble du programme scolaire (116).

(114) Bertrand, *op. cit.*, I, pp. 259, 262.

(115) *Ordonnances*, ch. VIII, par. IV.

(116) Pacaud, *Histoire du séminaire de Limoges*, p. 312.

De l'arrivée des Lazaristes à la Révolution (1683-1792), quatorze supérieurs se succédèrent au séminaire de Sarlat, dont l'un ne fit qu'un intérim de trois mois. En voici la liste :

1. 1683-1690 M. Faure Maurice,
 2. 1690-1693 M. Barthélemy Gérard,
 3. 1693-1695 M. Levirlois Claude,
 4. 1695-1702 M. Lamotte Nicolas.
- Ces quatre supérieurs résidèrent à *Temniac*.
5. 1702-1703 M. Duchesne Fiacre-André,
 6. 1703-1706 M. de la Ville Antoine,
 7. 1706-1712 M. Couty Jean,
 8. 1712-1713 M. Naproux Joseph,
 9. 1713-1738 M. Certain Jean,
 10. 1738 M. Bastit Guillaume,
 11. 1738-1742 M. Monin Simon,
 12. 1742-1745 M. de Bailly Jean-Baptiste,
 13. 1745-1777 M. Talissat Bertrand,
 14. 1777-1792 M. Borie Jean-Elie.

On remarquera qu'à part M. Certain, qui fut supérieur pendant 25 ans, et M. Talissat pendant 32 ans, sans compter M. Borie, dont le supériorat durait déjà depuis 15 ans lorsque se déclina la Révolution, la plupart des Supérieurs ne firent qu'un bref séjour à Sarlat. N'en inférons pas qu'ils furent inférieurs à leur tâche, car plusieurs d'entre eux parvinrent dans la suite à de plus hautes fonctions, ou remplirent la charge de supérieur dans des maisons plus importantes, en sorte que Sarlat ferait presque figure d'Ecole normale de supérieurs !

Le premier supérieur, M. Maurice Faure, prit possession du séminaire de Sarlat, au nom de la Congrégation de la Mission, vers novembre 1683, et s'installa provisoirement avec ses confrères et les premiers élèves au château de *Temniac*. Il venait de Sedan, où il enseignait la théologie. En quittant Sarlat, en 1690, il devint curé de Fontainebleau, puis vicaire général de la Congrégation, en 1697. Il aurait même été élu Supérieur général, si le roi Louis XIV ne s'y était opposé en déclarant qu'il ne reconnaîtrait pas de Supérieur général né hors de France. M. Faure, en effet, était savoyard ; il était né à *Doucy-en-Beaue*, au diocèse de Genève. M. Pierron fut alors élu Supérieur général (1697), et M. Faure devint Assistant général, poste qu'il remplit par deux fois, de 1697 à 1703, et de 1711 à 1720. Il mourut à Paris, le 1^{er} août 1720,

Le second supérieur, M. Gérard Barthélemy, vint probablement de Cahors à *Temniac*, et en 1690. Il ne demeura que trois ans. On ignore ce qu'il devint.

Le troisième supérieur, M. Claude Levirlois était supérieur du séminaire de Saint-Flour, lorsqu'il fut nommé à Sarlat, en 1693. Peu avant son départ de Sarlat, il procéda à l'achat des terrains sur lesquels fut entreprise la construction du séminaire.

Parmi ses collaborateurs, on relève les noms du missionnaire François Laborie, « *agréé à la mission de Sarlat* », et du frère coadjuteur Hugues Royère, originaire de la paroisse de Besse en sarladais. Ce dernier ne fit que passer au séminaire, et il fut envoyé à Rochefort. C'est probablement à cette époque que travaillèrent à Sarlat les frères Banaret et Jean, employés au domaine de Bouch.

M. Levirlois quitta Temniac vers novembre 1695 pour devenir aussitôt supérieur du séminaire de Saintes.

Le quatrième supérieur, M. Nicolas Lamotte, professeur au séminaire de Cahors, vint à la fin de 1695, prendre la direction du séminaire. Comme nous l'avons vu, il fut l'artisan des premières constructions du séminaire, qui durèrent pendant tout son supériorat ; au cours de sa dernière année, il put cependant présider au transfert du séminaire à Sarlat.

Il eut également la bonne fortune d'être l'heureux témoin de deux grâces extraordinaires, dûes à l'intercession du serviteur de Dieu, Vincent de Paul.

Trente-sept ans après la mort de Monsieur Vincent, répondant à un vœu de l'Assemblée générale de la Congrégation, tenue en 1697, le Supérieur général des Lazaristes, M. Pierron, par une lettre circulaire datée du 26 octobre de la même année, attirait l'attention de ses confrères et des Filles de la Charité, sur son dessein de faire introduire le procès de béatification du Fondateur de la Congrégation de la Mission, et il les invitait à sonder à ce sujet l'opinion tant des membres de la double famille spirituelle de Monsieur Vincent, que des externes.

M. Faure, l'ancien supérieur du séminaire, qui était alors le bras droit du Supérieur général, stimula-t-il le zèle de ses anciens confrères pour cette noble cause ? On ne sait : le fait est cependant que les Prêtres de la Mission de Sarlat recommandèrent si bien dans leur entourage la cause de Monsieur Vincent que, coup sur coup, en 1697, et dans la ville même de Sarlat, deux guérisons étaient attribuées à l'intercession du serviteur de Dieu.

Une pauvre femme, dont l'enfant était à toute extrémité, se rendit à la chapelle du séminaire pour invoquer *Monsieur Vincent* et, peu après, son enfant recouvrait quasi subitement la santé. Quelques jours plus tard, le 13 novembre, une religieuse qui souffrait d'un flux de sang que le médecin n'arrivait pas à arrêter, sollicita sa guérison par l'intercession du serviteur de Dieu : le flux de sang cessa, et la santé de cette Sœur se rétablit complètement (117).

L'abbé Granger, curé de Château-l'Evêque, qui étudia minutieusement la vie de saint Vincent, et tous les documents péri-gourdins et autres s'y référant, en vue d'établir scientifiquement le fait de l'ordination sacerdotale du saint dans la chapelle épiscopale de Château-l'Evêque, ajoute à ces deux faits miraculeux que nous lui empruntons, qu'ils furent insérés au procès de béatification de Vincent de Paul. Si, en fait, ils ne furent pas retenus pour la cause, ainsi qu'il ressort des documents, du moins furent-ils probablement à l'origine de l'enquête sur la renommée de sainteté du serviteur de Dieu que, sur commission rogatoire, l'évêque de Sarlat, Mgr de Chaulnes, fit faire dans son diocèse, vers 1705, conjointement avec les évêques de nombreux autres diocèses (118).

M. Lamotte quitta Sarlat à la fin de 1702, pour devenir supérieur du séminaire d'Annecy.

De ses *collaborateurs* au séminaire de Sarlat nous ne connaissons que les noms de trois frères coadjuteurs : le frère Léo-

(117) Granger, *Ordination de saint Vincent de Paul dans l'église de Château-l'Evêque*, p. 58.

(118) Coste, *Monsieur Vincent*, III, p. 462.

nard Rivière qui, venu à Sarlat en 1696, fut envoyé peu après à la maison de Notre-Dame de la Rose ; — le frère Jean Debernard, originaire de Domme, qui demeura quelques années ; — le frère Mathieu Covillon, qui fit les vœux à Sarlat, le 1^{er} novembre 1700, et y demeura lui aussi un certain temps.

Le cinquième supérieur, M. Fiacre-André Duchesne avait à peine 30 ans, lorsqu'il arriva en 1702. Il quitta Sarlat, l'année suivante, pour prendre la direction du séminaire de Montauban.

Au cours de cette année, un jeune homme de Saint-Avit-Sénieur, Antoine Roumillac, se présenta au séminaire pour être admis dans la congrégation comme frère coadjuteur, et il fut envoyé à Rochefort.

Le sixième supérieur, M. Antoine de la Ville, était professeur de morale à Saint-Lazare (Maison-Mère), lorsqu'il vint à Sarlat en 1703 ; il avait 35 ans.

Dans la notice qui lui fut consacrée après sa mort, on y lisait : « *En 1703, M. Watel qui venait d'être élu Supérieur général, jeta les yeux sur lui pour lui confier la conduite de notre maison de Sarlat ; on ne tarda pas à remarquer la bonté et le discernement de ce choix, qu'on ne pouvait faire meilleur* » (119).

M. de la Ville ne resta que trois ans à Sarlat ; en 1706, il s'en allait prendre la direction de la maison de missions de Notre-Dame de Buglose, au diocèse de Dax. Devenu plus tard supérieur de la maison du Mans, et visiteur de la province de Bretagne, il mourut au Mans, le 10 février 1739.

Parlant de son séjour à Buglose, on disait de lui : « *Son adresse dans le maniement des affaires, sa science profonde des divines Ecritures, son goût pour tout ce qu'on appelle Littérature, lui avaient acquis dans tout le pays la réputation d'un homme de vrai mérite ; les savants se faisaient un plaisir de jouir de sa conversation, les grands et les petits l'aimaient avec une respectueuse confiance...* » (120).

Au cours du supérieurat de M. de la Ville, arrivait de Montauban à Sarlat, vers 1704, un missionnaire de 31 ans, M. Antoine Delpech, fils d'un avocat de Cahors, et qui, pendant plus de cinquante ans, allait se dévouer aux missions dans le diocèse. M. Delpech mourut à Sarlat même, le 22 octobre 1755. — Son confrère, le missionnaire Antoine Gibert, était venu à Sarlat, vers 1703, et il y demeura assez longtemps, puisqu'en 1713 il donnait encore une mission dans le Limousin.

Le septième supérieur, M. Jean Couty, qu'il ne faut pas confondre avec le Supérieur général du même nom, son contemporain, était supérieur de Narbonne, lorsqu'il fut désigné pour Sarlat, en 1706.

Il connut des années difficiles en raison du malheur des temps. En 1709 et particulièrement pendant l'hiver de 1710, il y eut grande misère à Sarlat ; la charité des Prêtres de la Mission eut bien des occasions de s'exercer.

M^{gr} de Chaulnes avait organisé les secours pour les pauvres. Il prit l'engagement pour tout l'hiver de nourrir les miséreux un jour de chaque semaine : le clergé s'engagea pour sa part pour un autre jour ; les Lazaristes et les Sœurs de Notre-

(119) *Relations abrégées*..., p. 226.

(120) *Relations abrégées*..., l. c.

Dame pour un jour, et la ville se chargea des quatre derniers jours (121).

Remarquons en passant que contrairement à ce qu'affirmait en 1883, l'évêque de Périgueux, Mgr Dabert, dans sa lettre pastorale sur saint Vincent de Paul, les Filles de la Charité n'étaient pas encore établies à Sarlat ; elles ne s'y installèrent qu'après la Révolution, en 1816 (122).

A défaut donc des Filles de la Charité, les Lazaristes, pour l'exercice de leurs charités en faveur des pauvres et des malades se servaient du concours des *Filles de la Miséricorde*, ainsi qu'on les voit faire à Carsac, où ces religieuses distribuaient les aumônes des missionnaires (123).

M. Couty quitta Sarlat en mars 1712. Parmi ses collaborateurs, on connaît les noms de M. Jean-Baptiste Berchon, qui était économe, et devint ensuite professeur de théologie à Angoulême (1717) ; de M. Jacques Bernard, venu de Cahors, qui demeura fort peu de temps, il était à Angoulême également en 1715, et il devint supérieur de Noyon, en 1730 ; du missionnaire Bonnet Berger, Auvergnat, venu de Montauban ; enfin, du frère coadjuteur Jean Belmontet.

Le huitième supérieur, M. Joseph Naproux, était missionnaire à Montauban, lorsqu'il fut nommé supérieur de Sarlat, en mars 1712. Il quitta le séminaire en juillet de l'année suivante, pour devenir directeur au séminaire de Lyon. Il mourut supérieur de Notre-Dame de la Rose, le 1^{er} janvier 1748.

Faut-il attribuer le court séjour de M. Naproux à Sarlat au découragement ou à un manque d'aptitude aux affaires ? Le fait est qu'il eut, dès le début, plusieurs affaires sur les bras, qui semblent avoir été la conséquence de divers héritages dont avait bénéficié le séminaire. Un mois après son arrivée, le 18 avril 1712, M. Naproux signait une reconnaissance d'une partie d'une métairie en faveur du grand archidiacre de Sarlat. Le 1^{er} avril 1713, après plusieurs tractations, il terminait une affaire avec M. de Lavigeyrie de Ferraud par une transaction portant obligation de la somme de 1.585 livres. Une autre affaire était encore engagée, mais M. Naproux n'eut pas à la régler. Sur le point de quitter Sarlat, il signait, le 10 juillet, une procuration à son économe, M. Berchon, lequel, dès l'arrivée du nouveau supérieur, M. Certain, laissa à celui-ci la conduite de l'affaire, qui fut réglée par une transaction signée à Chartres et ratifiée par les missionnaires de Sarlat, les 9 mars et 28 juin 1714 (124).

Le neuvième supérieur, M. Jean Certain, était au séminaire d'Agen, lorsqu'il fut nommé supérieur de Sarlat, en 1713. Il inaugura un supériorat, qui devait se prolonger pendant vingt-cinq ans. Le 30 octobre 1732, cependant, sans doute à sa propre demande, car il doutait beaucoup de lui-même, ses supérieurs eurent un instant la pensée de le transférer ailleurs, et même

(121) Audierne, *op. cit.*, 1845, p. 261.

(122) Trois Sœurs étaient cependant installées à l'hôpital de Montignac, depuis 1765. Elles y demeurèrent jusqu'en 1825. En date du 23-2-1719, se trouve enregistrée une « ratification faite par Messieurs du séminaire de Sarlat au profit des Filles de la Charité de Paris » (II C 2397). On en ignore l'objet.

(123) Abbé Desqueyrat, *Essai historique sur l'ancienne paroisse Saint-Augustin de Carsac*, p. 88.

(124) Arch. dép. Dordogne, II C 2394, 2396.

la patente de supérieur de Sarlat avait été expédiée à M. Léon Jaubert, mais cette nomination ne fut pas maintenue. M. Certain continua à diriger le séminaire jusqu'à sa mort, qui survint six ans après, en 1738.

Bien des événements se déroulèrent au cours de ce long supérieurat. Au début surtout, M. Certain eut de nombreuses affaires à traiter, pour lesquelles il fit preuve d'habileté. Mais, il n'eut pas que des peines. En 1730, il présida aux solennités de la béatification du serviteur de Dieu, Vincent de Paul, et en 1737, à celles de sa canonisation. On aurait aimé savoir comment se déroulèrent ces événements ; aucun document ne nous le rapporte, mais à défaut d'écrits sarladais, il est cependant possible de l'imaginer.

Le 5 septembre 1729, M. Bonnet, Supérieur général, prescrivit aux Lazaristes « qui ont des églises publiques ou des chapelles ouvertes » de faire « la Solennité toute entière durant trois jours seulement » ; et il indiquait lui-même ce qu'il y aurait lieu de faire.

« *Durant le triduum accordé pour cette Solennité, à 8 heures ou à 9 heures, vous chanterez la Grand'Messe fort solennellement, sans musique, mais avec un beau plain-chant, grave, modeste, harmonieux, et le plus dévôt, et le plus pieux qu'il vous sera possible. A 2 heures après-midi, vous chanterez les Vêpres Solennelles : l'on prêchera entre Vêpres et Complies, et à 6 heures, vous ferez le salut, où vous chanterez O Salutaris Hostia, Hic vir despiciens mundum, Domine Salvum fac Regem et Pange lingua, etc., avec les versets et les oraisons convenables.* »

Le Supérieur général conseillait en outre de proposer aux trois prédicateurs, qui seraient invités, pour qu'ils ne se répètent pas, des thèmes différents, dont il donnait lui-même les idées fondamentales. Il recommandait, de même, d'éviter les excès dans l'ornementation et la parure de l'église.

Sa lettre circulaire prévoyait jusqu'aux repas : « *Au réfectoire, il y aura, le premier jour, un extraordinaire semblable à celui qui est en usage parmi nous aux grandes Solennités. Au second et troisième jour, il suffira de donner un demi-extraordinaire, c'est-à-dire deux sortes de desserts, et quelques fricassées ou rayôts sous la portion.* »

C'est d'après ce programme que durent se passer probablement à Sarlat les fêtes de la béatification du Fondateur des Lazaristes. C'était d'ailleurs conforme aux coutumes locales du temps, comme on le voit pour les cérémonies accomplies à Périgueux pour la béatification et la canonisation de sainte Jeanne de Chantal, dont on possède le récit détaillé.

Au cours du triduum prévu, les prêtres de la Mission durent inviter comme prédicateurs trois des principaux ecclésiastiques ou religieux de l'endroit. Des cérémonies solennelles s'organisèrent avec la participation des deux confréries des Pénitents bleus et blancs, qui d'ordinaire prenaient part aux grandes solennités. Certains missionnaires, tel le célèbre *Delahaye* (124 bis), plus connu sous le nom de *Philopald*, étaient agrégés à ces confréries. De Rome, où il avait été envoyé pour s'occuper du procès de béatification de Monsieur Vincent, *Philopald* avait adressé à la confrérie des Pénitents blancs, à laquelle il était affilié, plu-

(124 bis) Voir au mot : *Philopald*, Dict. de Théol. Cath. de Vacant-Mangenot.

sieurs reliques, dont Mgr de Chaulnes reconnut l'authenticité, le 22 juin 1704.

Quelques années avant sa mort, le 14 mai 1734. M. Certain avait fait établir une procuration pour faire donation de ses biens, procuration qu'il révoqua, le 27 juin suivant. Est-il revenu sur une première décision pour laisser son avoir au séminaire ?

M. Certain mourut le 21 avril 1738, victime d'un bien triste accident, qui apporta la consternation au séminaire. Un récit officiel de sa mort, qui nous en apprend les circonstances, nous révèle en même temps certains aspects du caractère et de la vertu de ce supérieur. Voici ce récit, emprunté aux *Notices des Prêtres de la Mission* :

« Dieu visita aussi, le 21 avril 1738, notre maison de Sarlat ; en appelant à lui M. Jean Certain, qui en était Supérieur, né à Cahus au Diocèse de Cahors, le 8 janvier 1671. Il avait été reçu au Séminaire à Cahors le 9 mai 1693. C'est une chute imprévue qui a abrégé les jours de ce bon missionnaire. Sa conscience dans tous les temps extrêmement délicate, était depuis quatre mois plus vivement agitée par des peines intérieures. Accablé sous leur poids, il souffrait de grandes douleurs de tête, qui depuis plus d'un mois et demi, le privaient de célébrer la sainte messe ; il se dédommageait en se confessant et communiant souvent, et par beaucoup de dévotion dans la récitation du bréviaire. Son esprit et son cœur étaient tellement entrepris, que ses amis les plus vertueux et les plus sincères n'ont jamais pu réussir à lui donner de la consolation, et à lui rendre le calme. Réduit à cet état d'inquiétude et de trouble, il passait la plupart des nuits sans dormir, se relevant de temps en temps pour faire diversion à ses peines ; mais la nuit du 17 au 18 avril, s'étant levé pour la même fin, il eut le malheur, en montant à la seconde galerie, de tomber sur le paré de plus de trente pieds de haut. Le corps tout fracassé, les jambes et les pieds rompus en plusieurs endroits, blessé même à la tête, on l'enleva sans connaissance, et on lui administra, sans délai, le Sacrement de l'Extrême-Onction. Il s'était confessé et avait communie peu de jours avant cette chute. Revenu enfin un peu à lui-même, il donna les marques de sa religion et de sa foi par de fréquents actes de contrition, baisant tendrement l'image de notre Rédempteur en croix ; et élevant les yeux et les mains au Ciel, il mourut le 21, selon toutes les apparences, dans le baiser du Seigneur, qu'il avait toujours craint de ne pas aimer assez. Mûr pour le Ciel, il est à présumer que Dieu, qui fait tout pour le bien de ses élus, en permettant une fin si violente, a voulu épargner à ce cher défunt, les horreurs et les troubles de la mort, dont la seule pensée le remplissait de terreur et d'effroi. Cette perte est considérable, M. Certain avait du mérite et beaucoup de vertu : je ne connaissais point, dit M. Bories, son Visiteur, de missionnaire plus tendrement attaché à son état, plus soumis à l'Eglise et à ses supérieurs, plus rempli de l'esprit de la Mission ; l'unique défunt qui était en lui, et qui ne dépendait pas entièrement de lui, était une excessive délicatesse de conscience, une crainte démesurée de trahir son devoir, laquelle augmentant toujours par les retours d'une imagination extrêmement vive, et que rien n'a pu fixer, l'a visiblement conduit au tombeau sans autre maladie. Heureux celui qui n'a que de tels reproches à se faire lorsqu'il paraît devant Dieu ! » (125).

(125) *Relations abrégées...*, pp. 198-199.

Pendant le supérieurat de M. Certain se dévouèrent à Sarlat : M. Pierre Maury, professeur, qui fit à Sarlat les vœux en 1718, et peu après fut affecté au séminaire de Cahors ; M. Jean-Louis Rambaud, qui était économe de 1727 à 1734 ; M. Félix Roustain, professeur vers 1727.

En 1725, M. François Salbaing enseignait l'Ecriture sainte. On possède sur ce professeur quelques détails fournis par la notice qui lui fut consacrée après sa mort, survenue à Sarlat, le 8 juin 1741. « *D'abord appliqué aux missions (à Cahors), il les interrompit en 1725 pour expliquer l'Ecriture Sainte à Sarlat ; mais bientôt il les reprit à Notre-Dame-de-Buglose... Il revint à Sarlat pour y conduire les missions, car il avait reçu de grands talents pour cela* » (126).

Vers 1725 également, fut aussi présent à Sarlat, sa ville natale M. Raymond Derupé, qui ne fit qu'un court séjour, et pour lequel le compte rendu de sa mort nous fournit de plus amples détails. Dans les *Relations abrégées* de la vie des missionnaires Lazaristes, on lit à son sujet : « *Le 10 octobre 1743, la mort nous enleva dans notre Maison de Bourdeaux, M. Raimond Derupé. Né à Sarlat le 29 novembre 1681, il avait été reçu au Séminaire à Cahors le 1^{er} août 1698. Il passa le temps de son Séminaire et sa première année d'Etude avec beaucoup d'édification et de piété. Mais le relâchement ayant pris la place de la ferceur qui l'avait soutenu, il retourna dans le monde en 1704. Sa conscience justement alarmée sur son infidélité aux engagements qu'il avait contractés, ne lui donnait de repos ni jour ni nuit. Heureusement docile à ces reproches intérieurs qui étaient des traits de miséricorde, il rentra en lui-même, revint en reprenant avec l'habit de la Mission, la résolution de lui être inviolablement attaché. Depuis ce temps-là, il a travaillé dans à Dieu et à son Etat. Le 9 janvier 1711, il cessa d'être infidèle plusieurs Maisons. Vannes, Buglose, Bourdeaux, Angoulême, Rochefort, Beaulieu-sur-Mareuil, Boulogne, Sarlat, Villefranche-de-Rouergue, ont éprouvé ses services. Boulogne et Luçon l'ont eu pour Supérieur. Envoyé aussi en missions, car il avait talent pour tout, il y a travaillé avec capacité. Mais revenu à Bourdeaux, le 25 mai 1741, son esprit qui avait déjà laissé échapper quelques traits d'affaiblissement, s'est tellement épuisé, que hors d'état de dire la messe, il a passé le reste de sa vie assez tristement, criant quelquefois avec une force étonnante. Enfin, entièrement consumé, son estomac ne pouvant plus supporter la nourriture, il est mort assez tranquillement (le 10 octobre 1743). On lui a fait les prières de la recommandation de l'âme, et il a été enterré dans le Sanctuaire de l'église paroissiale de Saint Siméon à Bourdeaux* » (127).

A la même époque, le personnel du séminaire comprenait encore probablement M. François Mauge, prêtre de la Mission, qui, le 2 janvier 1737, donne à M. Certain « *une procuration pour agir* » ; reçue par Tassain, notaire à Sarlat. De même, les frères coadjuteurs Pierre Dumont, qui fit les vœux à Sarlat, le 15 mai 1715, et François Dissac, qui y fit pareillement les vœux, le 22 décembre 1735.

L'année scolaire 1737-1738 s'acheva sans supérieur. M. Guil-

(126) *Notices*, III, p. 704.

(127) *Relations abrégées...*, p. 532.

laume Bastit, le dixième supérieur, était professeur à Cahors, lorsqu'il reçut sa patente de supérieur de Sarlat, le 10 juillet 1738. Il avait à peine commencé ses fonctions, qu'en octobre de la même année, il était appelé à prendre la direction du séminaire de Montauban, qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1750.

M. Simon Monin, onzième supérieur, fut nommé le 31 octobre 1738. Il était alors supérieur de la maison de Manosque, dans l'ancienne province de Provence. Il ne demeura que quatre ans à Sarlat, et il s'en fut pour une nouvelle direction, probablement à Saint-Méen.

Le 8 juin 1741, mourait à Sarlat, le missionnaire François Salbaing, dont nous avons déjà parlé, et qui se dévoua aux missions jusqu'à l'extrême limite de ses forces. Il mourut sur la brèche. Après sa mort, on portait sur lui ce jugement : « *Il était l'ange de la paix et le père des pauvres... Un esprit juste et éclairé, avec beaucoup de charité le faisait admirablement bien réussir dans les réconciliations et les autres affaires difficiles qu'il terminait toujours à la plus grande gloire de Dieu et à l'avantage de ceux qu'il savait fléchir à ses décisions... Ayant beaucoup souffert pendant la campagne dernière, on voulait l'obliger à prendre du repos à Pâques, mais son zèle s'y opposa et lui fit redoubler ses instances pour qu'on le laissât encore faire une mission dans un lieu où les peuples bien disposés donnaient sujet d'espérer un heureux succès. Il y alla, et il fit effectivement beaucoup de bien, mais il revint accablé d'un épuisement qui l'a conduit au trépas* » (128).

Deux ans auparavant, le 23 septembre 1739, était également décédé à Sarlat le frère Jean Malaret. « *C'était un frère fidèle, sage, laborieux, amateur de la pauvreté et zélé pour le bien commun, lit-on dans sa notice. Son habileté pour le maniement du temporel se prouve sensiblement par l'amélioration d'un petit bien qui était confié à ses soins, et sa conduite. Il s'y est toujours comporté avec honneur et sans reproche, toujours inviolablement attaché aux intérêts de la Congrégation et très attentif à empêcher le tort que la cupidité des étrangers aurait voulu faire* » (129).

M. Monin fut remplacé, le 13 septembre 1742, par M. Jean-Baptiste de Bailly, alors professeur au Séminaire de Bordeaux. Ce fut le douzième supérieur. Trois ans après, M. de Bailly revenait à Bordeaux comme Supérieur, charge qu'il exerça jusqu'à sa mort, survenue le 28 octobre 1764.

Un de ses anciens élèves de Bordeaux disait de lui, trois ans après son décès : « *Il fut généralement regretté des gens de bien. Il possédait toutes les qualités qui caractérisent un parfait supérieur. Sévère quelquefois, mais toujours avec raison. Du reste, poli, prévenant, affable, et d'une gaieté aimable et naturelle, qui était comme la clef dont il se servait pour s'ouvrir le cœur de ses inférieurs* » (130).

Lors du départ de M. de Bailly, M. Jean-Henri Retaboul avait été appelé à lui succéder, le 23 août 1745, mais cette nomination ne fut pas maintenue sur les instances de l'évêque de Pamiers, qui tenait à jouir encore des services de ce confrère.

(128) Notices..., III, p. 704.

(129) Notices..., III.

(130) Bertrand, *op. cit.*, I, p. 307.

Le 26 octobre 1745, M. Antoine Amouroux, prêtre de la Mission à Villefranche-du-Rouergue (131), reçut alors la patente de Supérieur de Sarlat, mais pour des raisons qu'on ignore, il ne rejoignit pas son poste. Finalement, le 18 novembre 1747, M. Bertrand Talissat, Supérieur de Villefranche-du-Rouergue, était nommé Supérieur de Sarlat.

Le nouveau Supérieur, le treizième, était originaire de la ville même de Sarlat, où il était né le 28 octobre 1697. Il appartenait à la famille des Delmon de Talissat, de la bourgeoisie de Sarlat. Le 16 novembre 1749, une demoiselle, Marie Delmon de Talissat, épousait le sieur François-Joseph de Grézel, lui apportant 24.000 livres de dot. En 1763, un Delmon de Talissat était conseiller du roi, lieutenant assesseur criminel au présidial de Sarlat. La famille tirait son nom du lieu de Talissat, sur la paroisse de Sarlat, et où se trouvait le moulin dit *de Talissat*.

M. Bertrand Talissat commençait un long supériorat, qui s'acheva en 1777 ; il mourut à Sarlat même, le 14 mai de cette année, âgé de 80 ans, et ayant 61 ans de vocation.

Coincidence curieuse, il prit possession de sa charge près de deux mois après l'arrivée de Mgr Henri-Jacques de Montesquiou sur le siège épiscopal de Sarlat, et il finit ses jours quatre mois après la mort du prélat. L'un et l'autre consacrèrent trente-deux ans de leur vie au service du diocèse.

Il semble que M. Talissat ait d'abord montré quelque répugnance à demeurer dans sa ville natale, ou du moins que ses supérieurs ne l'avaient nommé que contraints par la nécessité, dans l'impossibilité de trouver un autre supérieur. Les diverses tractations qui suivirent le départ de M. de Bailly le font supposer, et surtout le fait que le mandat de M. Talissat lui fut renouvelé le 1^{er} mars 1747.

Nous avons déjà dit que M. Talissat aurait été un insigne bienfaiteur du séminaire. Possesseur d'une certaine fortune, il aurait doté le séminaire d'une partie de son enclos avec des biens hérités de sa famille. Il aurait aussi consacré son patrimoine à l'agrandissement du séminaire et il aurait pourvu celui-ci d'une chapelle convenable.

Parmi les faits les plus saillants de son supériorat, il faut mentionner le concours que lui et ses confrères apportèrent à Mgr de Montesquiou, lorsque ce prélat voulut substituer à la liturgie romaine un rite liturgique propre au diocèse, et dota son clergé, en 1775, du bréviaire sarladais, dont on admirait l'ordre, la clarté et le choix des textes.

(131) Le Rouergue (Aveyron) fournit un grand nombre de Prêtres de la Mission. Les Lazaristes, venus à *Villefranche-de-Rouergue* en 1723, étaient établis depuis 1730 dans les locaux de l'ancien séminaire de *Notre-Dame-de-Treize-Pierres*, fondé en 1637 par Raymond Bonal, mais reconnu officiellement comme séminaire en 1648 seulement. C'était un ancien sanctuaire marial qui dépendait du chapitre de la Collégiale. Les Lazaristes continuèrent l'œuvre des Bonalistes et s'occupèrent plus particulièrement des missions dans les campagnes environnantes. La Révolution dispersa les missionnaires ; MM. Jean-Louis Delteil et Etienne Laverhne furent arrêtés ; le premier fut remis en liberté le 12 juillet 1795 ; le second fut dirigé sur la prison de Rodez, puis de Bordeaux ; après la Tourmente, il faisait partie du clergé de Villefranche (voir *Raymond Bonal*, par l'abbé Mayran, p. 13 ; *Treize-Pierres en Rouergue*, par le Père Rigal, p. 21).

Si l'on en croit l'abbé Audierne, « *les Prêtres de la mission, directeurs du séminaire, et M. Forbien surtout, après avoir aidé beaucoup (l'évêque) dans la rédaction du bréviaire, contribuèrent à l'aplanissement de nombreuses et sérieuses difficultés qu'un changement de liturgie offrait alors* » (132).

Ce M. Forbien, dont parle Audierne, est évidemment M. Guillaume Forvieux, qui se trouvait à Sarlat au moins depuis 1766, et devint Supérieur de Notre-Dame-de-la-Rose, en 1781.

Cette affaire de liturgie est confirmée par certains actes notariés. Mgr de Montesquiou, le 13 mai 1774, établit une procuration en blanc « *dans le but de se transporter en la ville de Toulouse pour traiter avec le sieur Dupleix, libraire, au sujet du bréviaire, missel et autres livres* ». Ce libraire ne fit pas l'affaire de l'évêque qui, le 20 mars suivant, signait une autre procuration pour traiter avec le sieur Faulcon, imprimeur du clergé du diocèse de Poitiers, « *quant au nombre des bréviaires et autres livres nécessaires, de la même qualité que ceux de Poitiers* » (133).

Avec M. Forvieux se trouvait également à Sarlat, en 1750. M. Jacques Daynac, venu de Toulouse, et qui ne demeura qu'un an. Il partit à Cahors en 1751.

Dans un procès intenté à M. Talissat et à ses confrères, en 1751, il est fait mention de M. Viguiier, Lazariste de Sarlat, que le sieur Jean Coulombet, orfèvre de la ville d'Alençon, accuse particulièrement d'avoir capté l'héritage de son frère, feu Jean-Jacques Coulombet, imprimeur-libraire à Sarlat.

Ce dernier, dans son testament du 12 novembre 1746, après avoir légué son imprimerie à l'un de ses neveux, et après avoir indiqué d'autres legs, avait institué ses héritiers MM. les Prêtres de la Congrégation établie à Sarlat. A la requête de ceux-ci, le testament fut ouvert le 10 mai 1749 (134). Il résulte de ceci que M. Viguiier se trouvait donc déjà au séminaire en 1746.

Depuis avril 1756 au moins, M. Jean-Elie Borie exerçait les fonctions de syndic, et il les conserva jusqu'à sa nomination comme supérieur, en 1777.

M. Chavary de Segurel était professeur de théologie, en novembre 1768.

M. Jean-Baptiste Bégoulé faisait aussi partie du personnel, en février 1777. A cette époque, il signe une procuration pour retirer les biens sur lesquels « *son titre clérical était assis* ».

Plusieurs Lazaristes décédèrent à Sarlat, pendant le supérieurat de M. Talissat.

Le 2 septembre 1748, c'était le frère coadjuteur François Francoval, et, le 20 septembre 1752, le frère Pierre Dupeyré.

Le 22 octobre 1755, mourait à l'âge de 82 ans, un excellent missionnaire, M. Antoine Delpech, qui avait consacré aux missions dans le diocèse plus de cinquante ans de sa vie.

(132) Audierne, *op. cit.*, 1846, p. 255.

(133) Arch. dép. Dordogne, II C 2469, 2471.

(134) Arch. dép. Dordogne, II C 2347 ; B.H.A.P., 1942, p. 287. Voir « *Mémoire pour Jean Coulombet, orfèvre de la ville d'Alençon, demandeur, contre Bertrand Delemont de Talissac, supérieur du séminaire des Lazaristes de la ville de Sarlat, et les autres directeurs dudit séminaire, défendeurs* » (Paris, J. Lamesle, 1751, in-folio).

M. Henri Boisset décédait, le 7 juin 1772, âgé à peine de 33 ans.

Enfin, le 29 mai 1775, mourait le frère Besse, sur lequel on ne possède aucun détail biographique. Ce bon frère était vraisemblablement du sarladais, où son nom, qui est celui d'une paroisse, était et est encore très répandu ; peut-être même était-il parent du Lazariste Michel Besse, originaire d'Eyvirat, au diocèse de Sarlat.

Le séminaire avait aussi des domestiques à son service. Le 5 février 1753, M. de Carbonnières vend à Jean Poumarel, domestique de Messieurs du Séminaire, une maison et un jardin situés au petit faubourg de *Lendrevie*, moyennant huit cents livres. Ce brave homme affirma plusieurs fois son bien, et en 1780. on le voit établi cabaretier au faubourg de Landrevie.

M. Jean-Elie Borie, dernier et quatorzième Supérieur, était lui aussi originaire de Sarlat. Il y était né le 12 septembre 1720, d'une famille très honorablement connue, et qui fournit des marchands et des magistrats. M. Borie avait fait son séminaire à Cahors, où il fut le confrère d'un autre Jean Borie, mort le 10 juillet 1749. Supérieur de Cahors et Visiteur de la province.

M. Borie était économe du Séminaire, lorsqu'il en fut nommé Supérieur, le 24 mai 1777. Mgr d'Albaret lui confia la fonction de vicaire général du diocèse.

M. Borie connut des années très difficiles. Il eut surtout à rétablir les finances du séminaire fort compromises, en raison des dettes laissées par son prédécesseur et plus encore des fluctuations économiques du temps.

Pendant la Révolution, M. Borie, comme d'ailleurs tous ses confrères, se montra des plus zélés à se soulever contre la Constitution civile de Clergé, et il soutint de ses conseils les prêtres de son entourage.

Après la loi de déportation du 26 août 1792, portée contre les insermentés, profitant de la tranquillité relative, dont jouissait alors le sarladais, les Lazaristes demeurèrent au séminaire quelque temps encore jusqu'au début de 1793 (135). Le 12 mai de cette année-là, M. Borie fut arrêté, incarcéré au couvent de Sainte-Claire, où il demeura jusqu'au 11 juin suivant. Transféré dans les prisons de Périgueux, il fut condamné le 1^{er} juillet 1794 à la réclusion perpétuelle et à la confiscation de ses biens. Il mourut à Sarlat, après la tourmente, dans un âge très avancé.

Pendant le supérieurat de M. Borie, avant 1783, M. Jean Compans, le futur Assistant général, enseigna la théologie au Séminaire (136). En 1789, se trouvait au Séminaire M. François Astier, aveyronnais. Détenu au fort du Hâ, à Bordeaux, puis sur le vaisseau *Le Républicain* ; il revint plus tard en Dordogne, et il était curé de Saint-Crépin-Carlucet, en 1810 ; il y mourut en 1820.

L'économe de ce temps était M. Jean-Pierre Simian, venu de Cahors, en 1783. Nous aurons à dire ultérieurement le rôle qu'il joua au Séminaire pendant et après la Révolution. Il paraît avoir été un homme fort habile et très entendu aux affaires.

Les archives mentionnent comme missionnaire M. Simon Foulquier qui, d'après les documents de la Congrégation, mourut

(135) *Annales de la Cong. de la Mission*, 1908, pp. 660-661.

(136) D'après une lettre de Larouverade, curé de Sarlat, en date du 27 décembre 1816 (Arch., *Evêché de Périgueux*).

à Sarlat, le 14 décembre 1780. C'est probablement le même personnage, dont le registre paroissial de *Coubjours* rapporte ainsi le décès : « *Jean Folquier, prêtre de la mission de Sarlat, âgé d'environ 25 ans, enterré en 1779 dans le cimetière de Coubjours* » (137). L'imprécision de cet acte obituaire permet de penser que l'inscription en fut faite seulement de mémoire, bien après l'événement de ce décès, survenu probablement au cours d'une mission.

Parmi les missionnaires, les documents mentionnent également les noms de MM. Frégeville, Lacroix et Sarry, qui donnaient tous les trois une mission dans la paroisse d'Aubas, en 1783 (138).

Ce M. Frégeville est très probablement M. Joseph Fréjaville, qui fut missionnaire à Cahors. M. Lacroix est M. Guillaume Lacroix, originaire du diocèse d'Agen, qui vint lui aussi de Cahors. Quant à M. Sarry, c'est un inconnu. Dans la région, les noms de Jarry ou de Gary sont assez répandus : peut-être faut-il lire ainsi le nom de ce missionnaire. En fait, il existait, en ce temps-là, un missionnaire du nom de Guillaume Gary, né à Villeneuve-d'Agen, qui fit les vœux à Cahors en 1751, où il demeura jusqu'en 1764 ; il se trouvait ensuite à Toulouse.

II. — *Les hôtes du Séminaire*

Ainsi que tous les séminaires de ce temps, comme on le fait encore de nos jours, et même plus qu'aujourd'hui, le Séminaire de Sarlat accueillait volontiers pour y faire quelques jours de retraite spirituelle, non seulement les ecclésiastiques, mais aussi bien les simples fidèles. C'était dans la plus pure tradition de saint Vincent.

Nous avons déjà vu que des fondations avaient été faites pour pourvoir aux frais d'entretien des personnes pauvres, qui seraient reçues au séminaire dans cette intention.

Le séminaire recevait également, mais probablement avec moins d'enthousiasme, les ecclésiastiques que les autorités religieuses ou civiles obligeaient parfois à y faire un séjour forcé.

Sous l'ancien régime, en effet, les séminaires servaient éventuellement de maison de redressement ou de réclusion pour certains clercs, condamnés par les officialités ou par sentence judiciaire à y être internés pendant un laps de temps plus ou moins long. Une ordonnance royale du 15 décembre 1698, enregistrée au Parlement, le 31 décembre, avait sanctionné cette pratique (139).

C'est ainsi qu'au début de janvier 1731, en vertu d'une ordonnance de l'intendant Boucher, un brigadier de la maréchaussée de Périgueux conduisit au Séminaire de Sarlat, après trois jours de voyage, le curé de *Cours-de-Piles*, pour l'y faire interner. Ce brave gendarme reçut 15 livres d'indemnité pour fidèle exécution de son mandat (140).

Mais le curé, lui, arriva à destination sans argent, sans bagages, et dans le dénûment le plus absolu. Le Supérieur, M. Certain, s'efforça de remédier à cette indigence. S'adressant au

(137) Arch. dép. *Dordogne*, E supp. 299.

(138) Arch. dép. *Dordogne*, V E supp.

(139) *Mémoires du Clergé de France*, II, col. 606-607.

(140) Arch. dép. *Gironde*, C 4052.

sénéchal du Périgord, ou à son lieutenant de Bergerac, il réclama deux cents livres sur les revenus de la cure de Cours-de-Piles, « disant que le sieur Faure, prêtre et curé de Cours-de-Piles au diocèse de Sarlat, paroisse dépendante de Messieurs de Malte, ayant été relégué par ordre du roi dans ledit séminaire, où il est depuis le quinzième du mois de janvier dernier, ledit sieur Faure se trouve manquer de vêtements et des autres choses nécessaires, et comme Messieurs de Malte se prétendent créanciers dudit sieur Faure pour avances par eux faites, pour se procurer leur paiement ont fait saisir et arrêter tous les fruits et revenus de ladite cure de Cours-de-Piles appartenant audit sieur Faure et par là il se trouve dans un pitoyable état par rapport à ses habits ne pouvant rien retirer de ses revenus, n'ayant d'autre ressource pour pouvoir s'habiller et mettre sa personne à couvert des injures du temps, ce qui étant parvenu à la connaissance de Mgr l'Evêque de Sarlat, Sa Grandeur en avait donné avis à son Eminence Mgr le Cardinal de Fleury, lequel par sa lettre datée de Versailles du douzième septembre dernier, aurait mandé à mondit Seigneur l'Evêque de Sarlat de pourvoir à ce qu'il soit fourni audit sieur Faure de quoi pouvoir s'habiller et avoir les choses nécessaires, soit en engageant Messieurs de Malte, collateurs de ce bénéfice, à lui fournir ou autrement, ainsi qu'il résulte de ladite lettre, ce qui oblige le suppliant d'avoir recours à votre justice aux fins que Ce considéré, et vue la lettre de son Eminence Mgr le Cardinal de Fleury, ci attachée, il vous plaise de vos grâces faire main levée au suppliant sur les fruits et revenus de ladite cure de Cours-de-Piles de la somme de deux cents livres pour être par le suppliant employée à pourvoir ledit sieur Faure d'habits, chapeau, soutane, linge, au paiement de son blanchissage et autres choses nécessaires... »

On suppose que le charitable supérieur n'attendit pas d'avoir obtenu gain de cause pour son hôte avant de pourvoir à une telle détresse, car, ce ne fut que le 16 novembre seulement, que le lieutenant-général de Bergerac accorda la mainlevée de deux cents livres (141).

Quelques années plus tard, c'est un chanoine qui se fait reléguer au Séminaire de Sarlat. Le sieur François d'Abzac, qui avait été incorporé, le 18 août 1754, au chapitre noble de Mâcon, était condamné par arrêt à se retirer dans ce séminaire. Ce ne fut pas un hôte de tout repos, car de cette asile forcé, il ne cessa d'adresser force réclamations (142).

La présence de tels hôtes au Séminaire, si elle rompait tant soit peu la monotonie des jours, ne devait pas manquer d'énervier la discipline, et on imagine facilement que les séminaires s'en seraient passé volontiers.

III. — Les élèves

Il ne faut pas se figurer les séminaires, surtout à l'origine, comme ceux de notre époque. Il a fallu bien des années, et, à vrai dire, on n'y est guère parvenu qu'à la fin du XVIII^e siècle, pour établir une organisation qui se rapproche de la nôtre actuelle.

(141) Arch. dép. Dordogne, B 1836.

(142) B.H.A.P., 1926, p. 42.

Pour ne parler que de Sarlat, il semble que dans les premiers temps du moins, et même encore vers 1710, on admettait parmi les pensionnaires de tout jeunes gens, qui n'avaient pas achevé leurs humanités. La donation faite par le prêtre Antoine du Bernat de Canselet le donne à penser. Rappelons qu'aux termes de cette donation deux jeunes clercs seront acceptés au Séminaire « *dès qu'ils commenceront à composer... et que si les missionnaires ne leur enseignaient pas la philosophie, ils seront tenus de les envoyer en un collège et de leur y payer les pensions* ».

Il en était de même à Cahors où, en 1665, des enfants à tonsurer ou déjà tonsurés, étaient logés au Séminaire, recevaient l'instruction au collège des Jésuites, et avaient des répétitions au Séminaire (143).

Egalement, suivant un usage fréquent sinon universel dans les séminaires de ce temps, usage qui subsista longtemps à Périgueux, autant dire jusqu'à la Révolution, le Séminaire de Sarlat comprenait des élèves internes et des externes, qui logeaient en ville.

La Congrégation de la Mission ne voyait pas d'un bon œil ce mélange d'internes et d'externes. L'Assemblée générale de 1685, à la question suivante : *Doit-on admettre des séminaristes externes qui prennent leur repas au dehors et couchent en ville ?* répondait : *Si les évêques le désirent à cause de la pauvreté des élèves en question, qu'on leur propose plutôt d'établir une pension à un prix plus modique.* Après cette Assemblée, le Supérieur général, M. Jolly, dans une lettre circulaire, exposait les raisons suivantes que l'on soumettrait aux évêques :

« 1° Les séminaristes qui coucheraient et mangeraient dehors se dissiperaient et introduiraient la dissipation dans le séminaire ;

2° Le séminaire leur serait inutile pour se corriger de leurs mauvaises habitudes d'impureté, d'ivrognerie, etc. ;

3° Les autres se plaindraient de n'avoir pas la même liberté et allégueraient aussi leur pauvreté ;

4° Les séminaires se changeraient en collèges que le Concile de Trente n'a pas jugés suffisants ;

5° Cela donnerait lieu d'apporter plusieurs choses à ceux du dedans pour boire, manger, etc. ;

6° Ils ne pourraient pas être assidus aux exercices, ni devenir intérieurs ;

7° Ils souffrent plus de cette privation que la dépense. De deux maux il faut choisir le moindre ;

8° Enfin, on peut faire deux pensions et deux tables à l'extrémité si l'évêque ne se rend pas à ces raisons » (144).

Ces raisons étaient fondées en expériences et pertinentes. Il ne semble pas qu'à Sarlat, on s'y soit conformé, témoin le fait suivant. Le 8 mars 1722, Jean de Fageol, clerc tonsuré, grand archidiacre en l'église cathédrale de Sarlat, fils de Marcelin de Fageol, conseiller du roi, premier président au siège présidial de ladite ville, porte plainte contre le nommé Cypièrre, lequel, accompagné d'un certain Verneuil, tous deux « *escoliers de philosophie, demeurant avec lui en qualité de pensionnaires dans la*

(143) Foissac, *Le premier grand séminaire de Cahors...*, p. 30.

(144) *Manuale Visitatoris*, Ms rédigé vers 1747 (Arch. de Saint-Lazare).

maison de la demoiselle de Du... (nom illisible) » l'avaient roué de coups. Il demandait donc réparation contre ces mauvais procédés, « lesquels excès, ajoute le plaignant, sont d'autant plus graves qu'ils se trouvent commis sur la personne d'un clerc tonsuré, élevé en dignité, chef d'un chapitre, et d'une famille distinguée » (145).

Les élèves payaient normalement une pension qui, en 1729, était d'environ 112 livres pour six mois, et qui conditionnait la présence au séminaire. Quelques élèves jouissaient de bourses fondées à l'intention des clercs pauvres ou des séminaristes originaires de certaines paroisses.

Quelques traces subsistent de ces pensions ou fondations. Charles de Javel, chanoine théologal, avait fondé une bourse, en 1703, pour la pension d'un pauvre clerc, originaire de Domme ou subsidiairement de Sarlat, à la nomination du supérieur : Antoine de Canselet, en 1710, en avait fondé une autre pour deux séminaristes pauvres de Sarlat ; le 5 mars 1756, Messire Michel Vaquier, docteur en théologie et curé de la paroisse de Calès, avait fondé en faveur du séminaire de Sarlat « la pension d'un prêtre au séminaire à prendre de cinq en cinq ans dans la paroisse de Calès, ou à défaut dans celle de Sarlat », plus une fondation de cent messes annuelles, « moyennant la somme de 4.000 livres payée au séminaire en vue d'une rente de 160 livres au principal desdites 4.000 livres constituées par le Clergé de France en faveur du sieur (Vaquier) par contrat reçu par Breton l'aîné et son confrère de Paris, le 5 juillet 1755 » (146). Au seuil même de la Révolution, une autre bourse fut fondée par M. de Tapinoix, et l'oncle du futur supérieur du grand séminaire, Géraud Sépière, curé de Grives, par son testament du 27 avril 1791, donnait à sa paroisse 2.000 livres, dont le revenu devait être employé à venir en aide à un séminariste pauvre de la paroisse, ou, à défaut d'un séminariste, à l'entretien d'un régent (147).

Le nombre des élèves du séminaire de Sarlat ne paraît pas avoir jamais été très élevé. Ils étaient, paraît-il, une quarantaine, vers 1689. Si on en juge d'après l'état des lieux, et ce que révèlent d'autres documents, ce chiffre ne dut guère être dépassé au cours du XVIII^e siècle, surtout à la fin.

Un grand nombre de clercs, originaires de la région, soit pour des raisons de convenance personnelle, soit qu'ils fussent ambitieux de conquérir des grades académiques, dont on sait l'importance pour l'obtention des dignités et des principaux bénéfices ecclésiastiques, fréquentaient d'autres séminaires, généralement ceux qui étaient près des Universités. Très peu se rendaient au séminaire de Périgueux, le plus grand nombre gagnaient celui de Toulouse, ou plus encore celui de Cahors, où semblent s'être rendus de préférence les clercs originaires de la région de Terrasson. Notons cependant que l'Université de Cahors fut supprimée par édit royal de mai 1751. Mgr de Montesquiou n'en prit pas son parti. Le 1^{er} septembre 1751, il se faisait établir une procuration en blanc « pour intervenir dans les re-

(145) Arch. dép. Dordogne, B 326.

(146) Arch. dép. Dordogne, II C 2446.

(147) B.H.A.P., 1918, p. 298.

montrances que doit faire M. l'Evêque de Cahors pour le rétablissement de l'Université de Cahors » (148).

On vit même un certain nombre de clercs faire leurs études au séminaire Saint-Louis de Paris, tel Antoine de Tapinoix, et plusieurs autres à l'Université d'Angers.

Il est vraisemblable que quelques élèves, conquis par les vertus et par la science de leurs maîtres, demandèrent leur admission dans la Congrégation de la Mission. Nous donnerons en appendice la liste des prêtres et frères Lazaristes, originaires du diocèse de Sarlat, et que l'on peut présumer avoir été pour la plupart les élèves du séminaire, ou recrutés par les missionnaires.

(A suivre.)

Félix CONTASSOT.

LETTRE DU T. H. P. SLATTERY AU PAPE à l'occasion de la 32^e Assemblée Générale

Parisiis die 27 junii 1955.

Beatissime Pater.

Gulielmus M. Slattery, Superior generalis Congregationis Missionis, ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus, humillime exponit quae sequuntur :

Die trigesima hujusce mensis, Lutetiae Parisiorum, in domo materna, ubi pretiosae S. Vincentii fundatoris nostri reliquiae asservantur et devote coluntur, initium habebit trigesimus secundus Conventus generalis Instituti nostri.

Centum et undecim Patres vocales, Visitatores Delegatique triginta et sex Provinciarum ex diversis nationibus et linguis, postquam sex Assistentes generales elegerint, sedulo agent de rebus et negotiis quae observantiam regularum, exquisitam formationem sodalium, ministerium apostolicum, regimen Instituti respiciunt. Ministeria quibus Deo adjuvante Congregatio nostra vacat, revera summi momenti sunt, nempe : 1° formatio sacerdotalis 7.200 seminaristarum in 102 Seminariis diocesanis ; 2° quadraginta domus recessus spiritualis pro clero et laicis ; 3° centum et sexaginta paroeciae ; 4° quingenti sodales ad sacras Missiones praedicandas addicti ; 5° missiones apud infideles in Sinis, India, Formosa, Indonesia, Madagascar, in Japonensi Imperio ; 6° tres frequentatissimae Universitates studiorum, ac viginti Collegia, ad adolescentem christianis praeceptis et doctrinis instituendos ; 7° directio Puellarum et Matronarum a Caritate quae latissime per orbem terrarum diffusae, opera caritatis S. Vincentii renovant, necnon Associationis quae vulgo dicitur Filiae Mariae Immaculae.

(148) Arch. dép. Dordogne, II C 2440.

Neminem ex Patribus vocalibus fugit necessitas pro sodalibus omnibus, regulari disciplinae studendi, sanctitati personali omni conatu incumbendi, naturalismo aditum impediendi, peraplae ministeriali seu pastoralis formationi vacandi ne ministeria nostra ob imperitiam et negligentiam operariorum detrimentum subeant.

Quapropter Conventus generalis totus erit in media opportuniore indicanda et praescribenda ad abusos extirpandos et ad supradicta feliciter obtinenda.

Asserere possum coram Deo, Beatissime Pater, proprium Congregationis nostrae esse : fideliter jussa, consilia, desideria sequi successoris S. Petri cui obsequium obedientiae et devotionis renovamus Deum adprecantes ut tantum Pontificem conservet et vivificet.

Sanctissime Pater, faveas Conventui nostro benedicere ut Congregatio tota in primigenio Vincentiano spiritu renovata, magis magisque vigeat, floreat, amplioremque fructuum copiam in suis ministeriis colligat, omnesque alumni ejus bonus odor sint Christi Jesu in omni loco.

Audeo insuper humillime implorare facultatem imperiendi semel Benedictionem papalem in exitu Conventus nostri omnibus adstantibus.

Humillimus et obedientissimus servus...

★

*Allocutio habita in sessione inaugurali Conventus generalis
die 30 junii 1955*

Confratres carissimi, « *Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum* (St Matt. XVIII, 20) Haec verba Jesu Christi de praesenti Conventu dicere liceat. Re enim vera in nomine Salvatoris nostri congregati sumus. Unice siquidem ad procurandam Dei gloriam, et ad salutem animarum magis ac magis promovendam, ex omni fere mundi regione huc convenistis. Certi ideo sumus Dei benedictionem super Conventum nostrum abunde descensuram quam aliunde efflagitaverunt tam multae et tam fervidae preces quae pro felici exitu dicti Conventus per totum orbem ad Deum sunt effusae. Sic fecimus in hac domo materna, Spiritum sanctum imo ex corde invocantes, et Beatissimam Virginem sanctumque Fundatorem adprecantes ut illis intercedentibus benedictiones divinae in labores nostros copiose defluant.

Luce clarius patet quoslibet Conventus generales maximi esse momenti, tum ratione quaestionum quae in illis agitantur, tum ratione sat longi temporis quo intercessit ab anteriori Conventu tum denique quia nonnisi post ma-

gnum intervallum novus convocabitur Conventus. Sed neminem fugere potest hunc Conventum (trigesimum secundum) specialis fore momenti quia primus est post approbationem et promulgationem nostrarum Constitutionum. Quamvis enim, uti bene scitis, nec essentialis structura Congregationis nostrae nec ejus spiritus primigenius ullam acceperint mutationem ex illa revisione, attamen quaedam novitates in legislatione nostra a Sancta Sede sunt introductae quarum ope perfectior haberetur conformitas cum Codice Juris canonici. Circa hunc textum nostrarum Constitutionum quaedam Provinciae dilucidationes et declarationes desideraverunt. Quapropter ut labor nostri Conventus generalis facilius evaderet confratres plures e variis Provinciis vicinioribus, jure canonico periti, spiritu nostro bene imbuti et in functionibus nostris sat versati, in domum maternam, a Nobis invitati, bis et ter convenerunt. Magno cum zelo, magnoque cum fructu adlaboraverunt in elucidando textu Constitutionum, in antiqua legislatione nostra cum nova conferenda, in elaborando denique novo textu omnium fere Regularum variorum officiorum et Directoriorum pro diversis muneribus nobis concreditis. Hanc nactus occasionem, imo ex corde, nomine meo et vestro, dictis confratribus tam bene meritis de nostra Congregatione gratum animum dico.

Divina curante Providentia, maximi nobis obveniunt fructus e Conventibus generalibus quos deinceps octavo quoque anno habebimus. Nobis enim tunc opus incumbit statum spirituales totius Congregationis nostrae accurato examini subicere, videre quomodo operibus nostrae vocationis vacamus, ut ad abusum si qui fuerint detecti, remedia convenientia adhibeantur; ut quae sunt bona conserventur et firmentur; ut denique per provisiones prudentes, adjuvante gratia caelesti, gloria Dei et animarum salus, magis ac magis, in posterum promoveantur, secundum spiritum sancti Vincentii qui est ipsemet spiritus Christi Jesu.

Sic loquuntur Constitutiones nostrae (§ 87 1°) : *In Conventu generali agatur de rebus seu de negotiis gravibus quae respiciunt observantiam, ministerium apostolicum, formationem nostrae juventutis, regimen Instituti.* Inter has res graves praesens conditio spiritualis Congregationis primum locum certissime tenet. Quanti pro ea sit momenti sanctitas membrorum ejus tam saepe inculcatur in exhortationibus sancti Vincenti, in Decretis Conventum generalium et in Superiorum generalium litteris circularibus. Memores sumus verborum Christi dicentis : *sine me nihil potestis facere* (Joan. xv, 5). Vita spiritualis Congregationis ab exercitiis pie-

tatis fideliter factis quam maxime pendet. Discipulum suum dilectum Timotheum sic alloquebatur Paulus : *Exerce teipsum ad pietatem... Pietas ad omnia utilis est* (I Tim. iv, 7, 8). Idem sentiens sancta Mater Ecclesia in Codice juris canonici et in encyclicis Summorum Pontificum eos omnes qui Deo in vita religiosa se dedicaverunt ad pietatem similiter incitat. Quomodo possemus oblivisci sollicitudinis quacum sanctus Fundator noster et multi Conventus generales nos inducunt ad meditationem quotidie faciendam per unam horam, more in Congregatione consueto ? Et quod de meditatione dicitur, de omnibus aliis nostris exercitiis pietatis plus minusve dici potest. Evidens est haec exercitia multum facere, sive ad propriam sanctificationem, sive ad felicem exitum ministerii cui pro animarum salute incumbimus.

Inter has *res graves* de quibus curare debet Conventus certe etiam computari debent sancta Vota eorumque exacta observantia. Hoc elucet, exempli gratia, e tam multis Decretis quae a praecedentibus Conventibus sunt edita in materia paupertatis. Et forsitan diebus nostris talis quaestio majorem adhuc sollicitudinem requirit, multiplex de causa. Cupiditas quam Paulus appellat *radicem omnium malorum* corda etiam religiosa sibi subicere conatur. E progressu materiali non pauca pericula minantur voto et spiritui paupertatis. Nisi vigilantissimi fuerimus quam multi irrepent abusus quoad victum, vestes, suppellectilem et multa alia ! Ut bene scitis omnes : permissiones vel non petentur, vel semel obtentae nimis late interpretabuntur. Sive agatur de vita spirituali uniuscujusque nostrum, sive quaestio sit de nostro ministerio, maximi est momenti perfecta observatio voti et virtutis paupertatis, ut ait Fundator noster in libro Regularum : *Unusquisque in hac virtute colenda ipsum (Christum) pro sua tenuitate imitari conabitur, certo sciens hanc fore inexpugnabile propugnaculum quae Congregatio, divina aspirante gratia, perpetuo conservabitur.* (Reg. comm. c. iii, § 1.) Pari ratione gravitas ceterorum Votorum nobis erit consideranda, durante Conventu, quando de illis agetur, sive occasione Postulorum sive res alio modo in medium inducatur.

Virtutes item quas sanctus Vincentius nobis specialiter commendat quia ex his constituitur spiritus nostrae Congregationis, sollicitudinem Conventus requirent, sive necessitas specialis id exigit, sive id postulet bonum totius Communitatis. Sancti nostri fundatoris mens hac in re clare exprimitur his verbis quae frequenter meditamur : *Quamvis praefata Evangelii, documenta, tanquam sanctissima et utilissima, quantum in nobis est observare debemus ; quia tamen quae-*

dam ex illis nobis magis conveniunt, illa scilicet quae peculiari ratione simplicitatem, humilitatem, mansuetudinem, mortificationem et zelum animarum commendant, Congregatio his colendis atque exercendis accuratius incumbet ita ut haec quinque virtutes sint veluti facultates animae totius semper animentur. Reg. com. cap. II, § 14). Sic loquitur sanctus Vincentius. Ei revera multum interest Congregationis ejusque membrorum et operum ut hae quinque virtutes in omnibus Provinciis, in omnibus domibus, in omnibus Societatis nostrae membris semper magis magisque florent.

Ministerium quoque apostolicum nominatur inter res graves quae Conventui generali proponuntur considerata. Idque recte. Quis enim non multum faceret Missiones. a quo nomen proprium accepimus. sive illas in quibus fideles evangelizantur sive illas in quibus operam damus conversioni infidelium? Quis satis efferre possit momentum Seminariorum in quibus sacerdotes praeparantur suo munere digni? Et quam magna aestimatione digna sunt cetera munera caritatis vel educationis quae Congregationi nostrae ubique terrarum committuntur! Nil igitur mirum si tam saepe tamque sapienter de his omnibus praecedentes Conventus multa ediderint Decreta.

Omnes illae ordinationes et directivae quas invenimus in sanctis Regulis, in Decretis Conventuum generalium a nobis habendae sunt ut pretiosissimum patrimonium quod sedulo servare debemus. Sed sapientis est *vetera novis augere*. Insuper etsi multa sint in nostro agendi more traditionali quae immutabilitatem Evangelii participant, dantur etiam quaedam in quibus fideliter innovari potest, immo et debet. Nobis id innuit ipsius Ecclesiae mos agendi. Intactis veritatibus revelatis, salvis regulis moralitatis, quae a natura rerum pendent, quam multas innovationes Sancta Sedes induxit in disciplinam et vitam liturgicam! De ministeriis quibus vacamus multa edixit Ecclesia his ultimis annis v.g. in eo quod respicit clericorum formationem. Et nos, filii Patris qui fuit cathedrae Petri conjunctissimus, perfectam fidelitatem profiteri debemus erga directivas sanctae Sedis. Hoc prae oculis habebimus in discussione Postulatorum quae jam ad Conventum missa sunt vel illi proponuntur.

Sed attentione omnino speciali digna est formatio Nostrorum, siquidem *spes messis in semine*. Omnibus ergo viribus nitendum ut alumni scholasticorum nostrarum, seminaristae et studentes nostri recte instituantur, omnibus dentur mediis quae illos aptare possint ad munera illis postea credenda. Quam caute vigilandum est ut ab illis arceatur

quiquid sensum christianum labefactare possit vel illorum virtuti damno esse !

Ipsum denique regimen Congregationis est inter *res graves* quae in considerationem Conventus venire possunt. Non quod aliquid tentandum vel proponendum sit contra jus commune et Constitutiones (Const. 87, § 2). Sed dantur hac de re in Constitutionibus sive in se spectatis sive si conferantur cum ceteris fontibus legislationis nostrae quaedam quae explicatione vel declaratione indigent ut patet ex quaestionibus ad Nos jam missis.

Magnum igitur fratres carissimi nos manet opus idque magni momenti ; illud aggrediamur corde magnò et animo volenti. Spes nostra de felici exitu praesentis Conventus tota innititur gratiae divinae. Hanc gratiam jam a pluribus mensibus tota Congregatio ferventibus precibus flagitat. Hodie, nos omnes sacrificium Missae Deo obtulimus ut Christus, quem Pater semper audit, nobis effluenter oblineat auxilia divina quibus nunc indigemus. Et quotidie, durante Conventu, eandem intentionem ad sacrum altare afferemus scientes, ut ait Psalmista quod *Nisi Dominus aedificaverit domum in vanum laboraverunt qui aedificant eam.* (Ps. 126, 1.)

Sed dum mentionem facio illorum quorum preces et merita multum facient ad faustum exitum Conventus nostri quomodo silere possem de filiis et filiabus sancti Vincentii degentibus in Sinis, in Europa centrali aliisque locis ubi saeviunt persecutores Ecclesiae ? Ipsi bene sciunt nos hic congregari ut prosperitati prospiciamus Familiae religiosae quam tam filialiter diligunt et ad hanc intentionem quidquid patiuntur offerunt. Si, ut ait Jacobus apostolus *multum valet deprecatio justis assidua*, quid de precibus sentiendum illorum qui non solum fidem profitentur, non solum ex fide vivunt sed pro fide patiuntur persecutionem et etiam pro fide asserenda moriuntur ? Quaerens quomodo dilectis fratribus et sororibus in sancto Vincentio gratum animum dicere possemus eisque opportunum praebere auxilium, suggerente Visitatore sinensi, hoc cogitavi. Si vobis placet, ante finem Conventus, die et hora quae magis vobis convenient in Oratorio nostro publico ubi sacrae Fundatoris nostri asservantur reliquiae, Missa solemnis celebrabitur pro illis tanquam pignus fraternae unionis in precibus et sacrificiis. Tandem omnes deliberationes nostras, totumque Conventum Sanctissimae Virgini Mariae filiali devotione plena fiducia commendemus. Ejus intercessionem in initio et fine cujusque sessionis toto ex corde invocemus. Sancti Vincentii fundatoris nostri

opem fidenter imploremus quatenus omnia in Conventu nostro ejus spiritum redoleant. Orationem illius festi quam quotidie recitamus his diebus ferventius dicamus : *Deus qui ad salutem pauperum et cleri disciplinam, novam in Ecclesia tuâ per beatum Vincentium familiam Congregasti ; da quaesumus ut eodem nos quoque spiritu ferventes et amemus quod amavit et quod docuit operamur.*

★

Segretaria di stato di Sua Santità.

6213 - 2 julii 1955

Telegramma

Revmo Gulielmo M. Slattery Congregationis Missionis moderatori supremo. Parisiis.

Fausto die quo Religiosi e Missionis Congregatione sodales XXXII generalem celebrant conventum Augustus Pontifex græte affectus ob litteras amoris plenas sibi nuper exhibitas paterna frugiferi laboris auspicia promittit atque dum opportuna eorum dilaudet molimina ut Institutum istud sapientissimis obsequens normis a legifero Patre datis nova incrementa suscipiat idemque praesentibus animorum necessitatibus efficientibus usque respondeat ex animo sodalitati universae expetitam impertit apostolicam benedictionem quæ ipsi supernum sancti Vincentii praesidium conciliet. Praeterea Beatissimus Pater tibi potestatem facit apostolicam benedictionem cum indulgentia plenaria impertiendi semel juxta preces de consensu Ordinarii et servatis de jure servandis.

DELLACQUA, Substitutus.

★

Allocutio pro conclusione Conventus generalis

(die 14 julii 1955)

Carissimi Domini et confratres,

« Vere dignum et justum est, æquum et salutare nos Deo omnipotenti semper et ubique gratias agere » ut quotidie in Praefatione missae dicimus. Sed si hoc verum est de quolibet die, imo de quolibet instanti cujusque diei, nonne illa gratiarum actio magis nobis incumbit in hac ultima sessione nostri Conventus ? Ad illius felicem exitum a Deo obtinendum, multae ferventesque preces effusae sunt ubique terrarum a filiis et filiabus sancti Vincentii, Patris nostri. Quod ad me attinet, quotidie coram reliquiis ejusdem sancti Fundatoris celebrans, hac intentione divinum obtuli sacrificium, vosque omnes certissime in missa vestra mentionem fecistis

hujus Conventus. Denique in sua responsione ad expressionem nostrae obedientiae et devotionis Summus ipse Pontifex, annuens precibus nostris, largam et supereffluentem Dei benedictionem nobis auspicatus est. Tot et tam ferventium orationum quis dubitare possit nos fructum percepisse? Et primo illis videtur adscribendus esse spiritus caritatis fraternae qui, non sine aedificatione omnium nostrum, huic praefuit Conventui. Idque tanto jucundius fuit quanto difficilius videbatur. Venimus enim ex variis et dissitis regionibus. Non una fuit nobis educatio et, quam dicunt, *cultura*. Nationes quarum cives sumus forsitan non semper arctis amicitiae vinculis connectuntur. Sed, ut dicit Paulus, in Christo non est Judaeus neque Graecus sed nova creatura. Unus est nobis Dominus, unum baptisma, una eademque Ecclesia. Et, cum agatur de filiis Vincentii, addere possumus: una eademque vocatio, unus idemque spiritus.

Saepe, nec aliter fieri poterat, iisdem de rebus non unicum protulimus iudicium. Sed non idem sentire de omnibus, salva semper licuit amicitia. Et memores fuimus verbi: *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas*. Quandoque accidit ut doleamus de diversitate opinionum in rebus quae sunt sat magni momenti. Vellemus unitatem plenam et perfectam in his adipisci. Sed hoc non est praesentis vitae. Donec omnia clarescant in luce visionis beatificae, fieri non potest quin in multis dissentiamus. Ipsi sancti de omnibus non idem ubique senserunt. Sufficiat nominare Paulum et Petrum, eundem Paulum et Barnabam. Sed illa dissensio intactam reliquit amicitiam qua tanti viri se invicem diligebant.

Deo gratias, item, agere demus pro zelo animarum et pro amore vocationis quibus omnes se praeberunt affectos. In omnibus enim quaestionibus quae his diebus agitatae fuerunt, id unum prae oculis habuerunt: quid statuendum esset ut Congregatio nostra magis magisque floreret et opera quae nobis a Deo concredita sunt uberiores fructus afferent. Sic dispositi, magnum, vos omnes assumpsistis laborem. Bis, ut plurimum, quotidie huc convenistis. Per plures horas attente audistis quae circa res propositas dicebantur, etiam vestram dixistis sententiam. De hoc omnibus vobis gratum animum dico. Sed quidam ex vobis speciali gratitudine digni esse videntur. Illos dico qui in variis Commissionibus tam bene laboraverunt, et Secretarium Conventus qui tantam habuit partem in felici exitu hujus Conventus.

Magnum erat nostrum programma... Quapropter remisistis ad Superiorem generalem cum suo Consilio definitivam

approbationem et editionem librorum illorum in quibus habentur Regulae officiorum et varia Directoria. Hoc aliunde necessarium erat quantum ad quosdam librorum illorum quia adhuc expectamus *Instructiones* quas Roma proxime missura est, ut audivimus a Procuratore nostro generali apud Sanctam Sedem. Opus nobis a Conventu sic demandatum, curabimus quantocius et maxima qua licebit perfectione adimplere.

Quod supererat in programme nostro, magna cum sollicitudine per duas hebdomadas examinastis. In qualibet discussione viri locuti sunt quorum doctrina et rerum experientia nos multum adjuverunt. Sive ageretur de *Disciplina* propria et de *Formatione Nostrorum*, sive res esset de *muneribus nostris* in missionibus, in seminariis, in parocciis aut generatim in variis operibus caritatis et educationis, multum omnes didicimus, et decisiones Conventus non sunt prolatae nisi post amplam et accuratam discussionem.

Sperandum igitur ut Deo juvante ex his omnibus decisionibus magnum sequatur incrementum proprii nostri boni spiritualis, et nostra varia munera ubique terrarum majori fecunditate adlaborent ut adveniat regnum Dei. Sed, ut recte dicitur, quid leges sine moribus ? Praecipua et indispensabilis conditio propriae nostrae sanctitatis et fructuum laborum nostrorum semper erit ut spiritus sancti Vincentii, amantissimi fundatoris nostri, in animo nostro magis magisque ferveat. Liceat igitur mihi antequam separemur, vos omnes adjurare ut spiritum nostrum in puritate sua, magna cum cautela, sei retis. Etsi de mundo non sumus, in mundo oportet simus. Sed, ut ait sanctus Vincentius « *ad modum lucis solis quae illuminat et calefacit omnia quin ejus puritas ullum detrimentum patiatur* », et nos debemus mundum illuminare et calefacere, non autem pessimum ejus influxum subire. Hae de causa in initio Regularum nostrarum communium posuit Fundator noster mirabile illud caput de *Documentis evangelicis* quod spirat mentem et cor ipsius. Haec documenta evangelica sint nobis lex nunquam reformanda, illa praecipue quae abnegationem omnimodam et continuum mortificationem nobis commendant ; siquidem in tantum poterimus Christo vivere in quantum nobismetipsis mortui fuerimus. Et si quando nobis occurrat dubium, si nobis non sat clare appareat quid in certis adjunctis sentire, quid agere debeamus adeamus oraculum. Dicamus : *Quid nunc Vincentius ?* Et si quid in ejus exemplis et praeceptis nobis non arrideat vel etiam nobis repugnet, nobis ipsis vim faciamus ut plenus fiat consensus Patris et filii. Tunc tantum de nobis gloriari

poterit, et sic ejus spiritus in decursu saeculorum authenticus servabitur ad Dei honorem et animarum salutem.

Tanti momenti gratiam pro invicem postulemus, non hodie solum sed omnibus diebus vitae nostrae.

Divina fretus, gratia, Summi Pontificis benedictionem, auspiciis omnium beneficiorum Dei, vobis gaudens nunc impertiar.

ACTES DU SAINT SIÈGE

MESSE VOTIVE DU SAINT ESPRIT AUTORISÉE AU DÉBUT DE CHAQUE ANNÉE SCOLAIRE

(*ad decennium* : 7 juin 1955)

Sacra Congregatio Rituum
Prot. N. C. 120/955

Beatissime Pater,

Superior generalis Congregationis Missionis ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus, humillime petit ut in oratoriis Seminariorum Congregationis Missionis necnon Seminariorum eidem Congregationi concreditorum, initio anni scholaris celebrari possit *Missa votiva de Spiritu sancto*. Et Deus...

Congregationis Missionis.

Sacra Rituum Congregatio, vigore facultatum sibi a Sanctissimo Domino nostro Pio papa XII specialiter tributarum, attentis expositis, benigne annuit pro gratia juxta preces, pro unica videlicet *Missa de Spiritu sancto* ad modum Missae votivae sollemnis servatis de cetero rubricis.

Praesenti indulto ad proximum decennium valituro.

Contrariis non obstantibus quibuscumque. Die 7 junii 1955

C. Card. CICOGNANI.

S.R.C. Praef.

† A. CARINCI, archiep. Seleucien. S.R.C. a Secretis.

★

LA FÊTE DES BIENHEUREUX FRANÇOIS ET GRUYER TRANSFERÉE AU 4 SEPTEMBRE

Sacra Congregatio Rituum

Prot. N.C. 113/955.

Congregatio Missionis,

Reverendus Dominus Aloisius Bisoglio, Procurator generalis Congregationis Missionis, a Sanctitate sua humiliter postulavit ut festum beatorum Martyrum Ludovici Josephi François et Joannis Henrici Gruyer hactenus die 3 mensis septembris in ipsa Congregatione Missionis et in Instituto Puellarum caritatis celebrandum transferri possit in proximum diem liberum 4 ejusdem mensis ita ut festum S. Pii X celebrari valeat die 3 septembris cujusque anni una simul cum Ecclesia universali.

Sacra porro Rituum Congregatio, vigore facultatum sibi a SSmo Domino nostro Pio Papa XII specialiter tributarum, atten-

tis expositis, benigne annuit pro gratia juxta preces : servatis de cetero Rubricis. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 1 Junii 1955.

C. Card. CICOGNANI,
S.R.C. Praefectus,

† A. CARINCI, Archiep. Seleucien, S.R.C. a secretis

★

Prot. Num. 8482/55. Sacra Penitentiaria Apostolica
Officium de Indulgentiis

Pour sept ans, prorogation (20 octobre 1955) d'une indulgence plénière, lors de la fête de la Médaille Miraculeuse... pour les Filles de la Charité, leurs élèves et le personnel de leurs maisons.

Beatissime Pater,

Moderator Generalis Congregationis Missionis, ad pedes Sanctitatis Tuae provolutus, humillime petit prorogationem gratiae concessae per Rescriptum Apostolicum datum die 15 Junii 1941, in cuius ad septennium plenaria Indulgentia concedebatur die festo Manifestationis B. Mariae Virginis a Sacro Numismate lucrandae ab alumnis praefatae Congregationis, a Puellis Charitatis necnon a fidelibus cum iisdem habitualiter commorantibus.

Et Deus, etc...

Die 20 Octobris 1955.

Sacra Paenitentiaria Apostolica, vi facultatum a Ssmo Domino Nostro Pio Papa XII sibi tributarum, benigne annuit pro petita prorogatione ad aliud Septennium servato tenore concessionis in supplici libello memoratae.

Contrariis quibuscumque non obstantibus.

De mandato Eminentissimi.

S. LUZIO REGENS,

J. ROSSI, a Secretis.

★

N° 6150/50

Prorogation pour cinq ans d'un indult du 29 juin 1950 : vers la fin des missions, célébrer à minuit une messe avec une heure d'adoration du Saint-Sacrement (19 octobre 1955).

Beatissimo Padre,

Il Procuratore Generale della Congregazione della Missione, prostrato ai piedi di Vostra Santità umilmente domanda la proroga del Rescritto del 29 Giugno 1950. N. 6150/50 con il quale si concedeva la facoltà di poter celebrare nelle sante Missioni nella mezzanotte di uno degli ultimi giorno la S. Messa con un'ora di adorazione perdurando le medesime cause.

Che della grazia, etc.

Vigore specialium facultatum a Ss. mo D. no Nostro concessarum, Sacra Congregatio Negotiis Religiosorum Sodalium praeposita attentis expositis, Rev.mo Superiori Generali benigne commisit, ut petitam enunciati indulti prorogationem ad aliud quinquennium pro suo arbitrio et conscientia concedat, servata in reliquis eiusdem indulti forma et tenore. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romae, die 19 octobris 1955.

P. ARCADIO LARRAONA, Secretarius.

H. AGOSTINI, Ad. a Studiis.

Messe de Requiem.

Le 21 avril 1955 (Prot. N. C. 90/955) a été prorogée pour cinq ans, la faculté de chanter la messe de *Requiem* sur la fin des Missions. (Texte dans *Annales*, t. 114-115, p. 238.)

Eau de Saint-Vincent de Paul.

Le 21 avril 1955 (Prot. N.C. 89/9505), prorogation pour cinq ans, faculté de bénir l'eau de Saint-Vincent de Paul. (N.B. concédée *ad decennium* le 24 janvier 1950.)

(Cf. *Annales*, t. 114-115, pp. 237-238.)

Pouvoirs de la Sacrée Pénitencerie.

Le 21 avril 1955, pour trois ans, ont été à nouveau concédés les pouvoirs de la Sacrée Pénitencerie, dont le texte est donné dans *Annales de* 1952, t. 117, pp. 247-248.

Première rédaction

de l'Office de Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse (1894)

SRC, *Positiones*, 1894, n. 41^a)

N. B. — Voir plus haut, la note historique, pp. 284-286.

IN SOLEMNITATE SACRI NOMISMATIS IMMAC. CONCEPTIONIS B.M.V.
Duplex II classis

Officium Omnia ut in festo Immaculatae Conceptionis B.M.V.,
praeter seq.

II NOCTURNUM

Lectio IV.

Anno reparatae salutis millesimo octingentesimo trigesimo sanctimonialis quaedam faemina e familia e Puellarum charitatis parisiensium S. Vincentii a Paulo, ex monitu, ut creditur, Immaculatae Virginis Dei Genetricis Mariae, ac porro annuente Archiepiscopo Parisiorum, sacrum nomisma eudendum curavit honoris ejusdem Beatissimae Matris Dei primaevae labis nesciae. Prostabat in adversa nomismatis fronte sanctissimae Christi Parentis effigies, serpentis caput virgineo conterens pede ac patulis manibus in munerum caelestium auspiciis subjectum munulum radiis illustrans: circum vero circa inscribebantur verba: O Maria sine labe concepta ores pro nobis, qui ad te confugimus. In fronte autem aversa inerat sacrosanctum Mariae nomen, in cujus fastigio crux eminebat, infraque bina cernebantur corda, alterum spinis obsitum, alterum gladio perfossum.

Lectio V.

Vix eusum nomisma fuit, cum illico a christifidelibus uti religio Beatissimae Virgini pergrata, coli certatim ac gestarum coeptum, per Galliam primum probantibus sacrorum Antislitibus, tum per ceteras orbis universi regiones, ut brevi nusquam magno in honore non haberetur. Hic autem tam frequens in christiano populo sacri nomismatis usus ac reverentia inde ortum et majora in dies incrementa cepit quod plurima pie ferrentur per illud a Virgine respicienti tum patrata miracula, tum caelestia munera collata sive morbis aerumnisque corporum levandis, sive animis e peccatorum coeno eruendis. Inter quae,

legitimo ecclesiasticae Auctoritatis testimonio subita adnumeratur Alphonsi Ratisbonii e judaica perfidia ad christiana sacra conversio, qui praeterea jurejurando affirmavit, sibi, dum nomisma gestaret, Beatam Virginem se videndam praebuisse eo habitu eoque adspectu, quo in ipso sacro nomismate repraesentatur.

Lectio VI.

Tantae igitur pientissimae Matris per sacrum nomisma potentiae ut memoria recoleretur et christianorum populorum in Immaculatam ejusdem Conceptionem religio in dies cresceret, Congregatio Presbyterorum S. Vincentii a Paulo, cui ex ipsius sancti Auctoris lege solemne semper fuit illam B.M.V. originem profiteri et colere atque ab aliis profitendam colendamque curare, ex postulandum censuerunt ab Apostolica Sede, ut, quod pro sacratissimo Rosario ac pro carmelitico scapulari concessum fuerat, peculiari festo sacrum Immaculae Conceptionis Nomisma recolere quotannis ab eadem Presbyterorum Congregatione posset. Summus vero Pontifex Leo XIII pro sua in sanctissimam Matrem pietate precibus annuens Missam et Officium sub ritu duplici II classis peragenda concessit.

Missa

(Omne secundum schema approbatum et usu receptum, excepta infrascripta secreta.)

Secreta

Domine Jesu Christe, qui Beatissimae Virginis Matris tuae precibus exoratus, aquam vinum fecisti ; da nobis eadem intercedente, Sacramentum Corporis et Sanguinis tui ita peragere, ut aeterni convivii mereamur esse participes.

II Vesperis

Ad Magnificat : Ant. Sancta Maria succurre miseris... quicumque gestant tuum sanctum nomisma.

(D'après Bugnini : *Annali della Missione* 1954, pp. 315-316.)

BIBLIOGRAPHIE

Costituzioni et Regole della Congregazione della Missione.
1955, 297 p.

Imprimée à Naples, sur papier bible, cette traduction italienne se présente dans le format et la reliure qu'ont déjà adopté pour le texte latin, la traduction française et la traduction espagnole (cf. *supra*, p. 409). Touchante confraternité ! L'édition italienne a de plus incorporé pp. 261-297, l'index analytique qu'avait établi l'édition française.

F. C.

Alfred DIACRE, Père Blanc. — *Les baptêmes en danger de mort.*
Traité théorique et pratique (2^e édition), 1954, chez l'auteur,
à Héverle-Louvain, Belgique, 236 p. (30 fr. belges).

Le salut des païens moribonds... pour serrer concrètement, en pays de missions, ce problème primordial, l'auteur a entassé une foule de notions et d'enseignements pratiques sur les baptêmes en danger de mort et la conduite à tenir dans des cas concrets : enfants, aliénés, malades, etc...

Un index analytique détaille alphabétiquement les données utilisables de cette œuvre d'apostolat que caractérise le titre de ce volume.

Annibale BUGNINI, C.M., Ioannes BELLOCHIO, C.M. — *De Rubricis ad simplicem formam redigendis. Commentarium ad Decretum S.R.C. diei 23 martii 1955.* Roma, Edizioni Liturgiche, 1955, 100 pages.

Après trois mois de travail, études et diverses consultations officieuses, auprès de la Congrégation des Rites, deux artisans et animateurs des *Ephemerides liturgicae* ont mis au point et sorti, en fin juin 1955, un simple et pratique commentaire de l'important décret du 23 mars précédent, entré en vigueur le 1^{er} janvier 1956. Cette publication technique souligne les conséquences de l'application des principes du Décret simplificateur. Dans ces pages on reconnaît des esprits avisés et compétents et dans cet ensemble de détails le souci de mettre, à la portée de tous, ces aspects nouveaux des prescriptions rubricales.

Une adaptation italienne de l'ouvrage latin *La semplificazione delle Rubriche. Spirito et conseguenze pratiche del Decreto della S.C. dei Riti del 23 marzo 1955* dégage le sens de ces changements et mentionne les premiers échos de ce Décret qui, sans toucher aux textes du Missel et du Bréviaire, porte sur les seules Rubriques et annonce le sens, la direction de cette *Réforme liturgique* toujours en chantier.

En outre, comme tous les ans, a paru, en juin, l'*Ordo... iuxta kalendarium universalis Eccelsiae pro anno Domini bissextilis* 1956, XLVIII-158 pages. Cette année, avec une *editio Altera*, ce fut un gros succès dans son genre : 15.000 exemplaires !..

F. C.

Marie CZAPSKA. — *L'huile de la lampe*. Préface de Robert Garric.
Paris, Desclée de Brouwer, 1955, 127 pages.

Sous ce titre symbolique (la charité... *l'huile de la lampe*), le volume (une bonne œuvre parmi tant d'autres), raconte avec émotion les vicissitudes et l'héroïsme simple et généreux de la fondation polonaise, modestement établie à Ivry, en 1844, et transférée depuis 1861, au 119, rue du Chevaleret.

Les premières pages renferment une suggestive évocation des relations franco-polonaises que marquent, dès le *xvii^e* siècle, la reine *Marie-Louise de Gonzague*, *Monsieur Vincent*, et ses fils : Lambert aux Couteaux, Ozenne, Baudouin, etc...

En 1842, voici la suppression de la Communauté en Pologne. Quatre Sœurs de Vilna : Theophila Mikulowska, Louise Kwinto, Isabelle Dombrowska, Thecla Mackiewicz, s'enfuient et arrivent à Paris, au début de 1844. Elles refaisaient à l'envers le voyage de leurs sœurs aînées qui, en octobre 1652, arrivèrent de France en Pologne : Marguerite Moreau, Madeleine Dugeon, Françoise Douelle. La charité de Pologne s'exercera en France même pour les besoins de ses réfugiés.

A l'Épiphanie de 1846, le Très Honoré Père Etienne bénit la maison d'Ivry que soutient la générosité inlassable de l'émigration polonaise et de la France qui compatit... Malgré les incessantes et périodiques difficultés qu'évoquent ces pages, l'*Œuvre Saint-Casimir* continue, grâce aux Filles de la Charité, aidées par leurs protecteurs et bienfaiteurs. C'est là encore l'étonnant prodige de la charité vincentienne... *l'huile de la lampe*.

F. C.

Giovanni Felice Rossi, C.M. — *S. Savino vescovo di Piacenza*. Campione d'occidente contro l'arianesimo celebrato fra i più grandi Dottori della Chiesa nei mosaici palatini di Palermo. 2^a Edizione. Roma, Pontificio Istituto di archeologia cristiana, 1955, 35 pages.

Saint Savino, diacre romain, évêque de Plaisance, succède en 375 à saint Vittore. Des rares et lointaines données qu'a retenues l'histoire, M. G.F. Rossi vient de faire un soigneux relevé et une attentive mise en valeur. Athanase de l'Occident contre l'arianisme : légat pontifical en Orient (à Antioche), pour la défense de Nicée ; proposé comme évêque de Milan en 374 (en fait Ambroise fut alors choisi) ; sa doctrine nicéenne enregistrée au Concile d'Aquilée en 381 ; théologien reviseur des œuvres d'Ambroise : tel est Savino, évêque de Plaisance.

Ces divers titres le firent insérer dans les mosaïques palatines de Palerme (première moitié du *xiii^e* siècle), parmi les plus grands docteurs de l'Eglise. Se penchant sur cette figure de saint Savino, et scrutant attentivement les sources, notre confrère avec son acribie coutumière a établi une solide étude, qui prend place dans la *Miscellanea G. Belvederi*. On y reconnaît la griffe de l'auteur... et cela suffit pour la caractériser et en dire la valeur.

F. C.

Père **POUGET**. *LOGIA. — Propos et Enseignements présentés par Jacques Chevalier*. Grasset, Paris, 1955, xvi-322 p.

Depuis le 12 décembre 1901 (date de leur première rencontre), jusqu'à la mort de M. Pouget (24 février 1933), Jacques Chevalier a noté la physionomie de leurs entretiens et rencontres. Le cheminement et le morcellement de ces rapports, fidèlement transcrits et notés, se trouvent photographiés dans *Logia* : « l'œuvre unique du génial lazariste », dit en un style voyant la bande réclame de l'éditeur. Ces propos et enseignements ainsi alignés dans leur déroulement chronologique constituent le second volume que M. Chevalier a consacré à son maître. Deux excellentes tables des noms propres et des thèmes principaux montrent suffisamment la variété de ces dires divers qui renferment en leurs pépites d'or, quantité de données suggestives : heureuses semailles recueillies par l'esprit et le cœur de M. Chevalier. Elles honorent les deux interlocuteurs.

F. C.

Recopilacion de datos e informes de la Congregacion de la Mission en la provincia de las Antillas tomados de los Annales, por el Reverendo Padre Hilario Chaurrondo. Iglesia de la Merced, Habana (1955), deux volumes de 214 pages chacun.

En deux tomes *polytypés*, M. Chaurrondo a réuni et reproduit divers textes (lettres, documents, informations, etc.), se référant à la vie de la Famille de saint Vincent aux Antilles. L'idée est excellente, et la réalisation heureuse. On pourrait toutefois souhaiter les références aux sources ici exploitées, cela permettrait de savoir ce qui est emprunté directement aux Archives locales. Car ces dépôts de documents gardent toujours leur valeur ; leur utilisation (pourvu qu'ils soient d'importance même moyenne) laissent le champ ouvert à des fouilles ultérieures intéressantes. Mais, ainsi présenté, le travail est à approuver pleinement en vue de la rédaction souhaitable d'histoire des provinces de la Congrégation : premier stade obligatoire pour un futur travail d'ensemble que souhaitent l'auteur et ses reconnaissants lecteurs.

F. C.

Giuseppe TAMAGNONE. — *Il decoro della Casa di Dio. Arredamento et Sacre Funzioni*. Volume II : *Le sacre funzioni*, L.I.C.E., Torino, 1951, 392 p.

Le sous-titre porte : *Instructions sur les préparatifs des cérémonies ordinaires et des solennelles selon la Liturgie*. C'est bien cela : on trouve ici un Manuel *obstinément* pratique pour les sacristains et sacristines et même pour le maître des cérémonies qui, au dernier moment, vient s'assurer d'un coup d'œil que rien ne manquera des objets nécessaires pour les diverses cérémonies liturgiques, soit en leur déroulement annuel ou en d'autres cas exceptionnels : baptême de cloches, réception de l'évêque, etc...

Toutes ces énumérations et listes sont éclairées par quarante-deux croquis qui schématisent les positions des cérémonies. Des chiffres et des lettres (toujours les mêmes au cours du volume) indiquent les objets et accessoires à disposer.

Un index alphabétique, pp. 371-376, une table d'ensemble, pp. 377-392, permettent de s'orienter dans cet ouvrage essentiellement pratique, redisons-le. Pas de considérations historiques ou autres : des énumérations précises et numérotées : ainsi, pp. 299-300, un Index alphabétique de cent neuf bénédictions du rituel permet de s'y retrouver rapidement.

Dédié au visiteur de Turin, M. Cocchi, *promoteur des études juridiques*, ce livre liturgique a été par lui inspiré dans le cadre du *Collegio Brignole Sale* : la maison qui depuis l'époque de saint Vincent de Paul se trouve et œuvre dans le même local et emplacement... Le bon travail y continue : titre de gloire !

F. C.

Sainte Louise de Marillac. L'aspect social de son œuvre. — Thèse soutenue à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en vue du Doctorat d'Université, *mention Lettres*, par Sister Margaret FLINTON, Fille de la Charité. Mai 1953 (222 pages).

Le volume est dactylographié, mais avec grand soin : disposition heureuse, remarquable exécution. Tout dispose favorablement. Vue de près, cette thèse de Doctorat d'Université s'avère un excellent travail qui prendra rang dans la meilleure littérature vincentienne. Le thème est soigneusement scruté, et se trouve présenté en une langue ferme. Ces deux aspects honorent vraiment leur auteur, et justifient le verdict du Jury, qui n'a pas eu à conférer ici un *prix d'encouragement*.

Les *Annales* de 1953, t. 113, pp. 22-32, ont longuement parlé de cette *consécration universitaire* et l'ont fait avec une sympathie méritée par la candidate et son travail. A l'examen patient, à la lecture sur pièces, on se doit d'appuyer à nouveau sur les éloges alors distribués.

Le mémoire est clairement mené et solidement bâti, à la lumière des textes et de Vincent de Paul et de Louise de Marillac. Dans l'œuvre de Louise, en effet, on ne peut pratiquement séparer cet aspect vincentien qui transparaît dans la pensée et l'activité de *Mademoiselle Legras*, collaboratrice intelligente (1) et ardente du grand Apôtre de la Charité. De cette doctrine, un chapitre initial esquisse les principes d'organisation du service des Pauvres. Puis cinq divisions envisagent : l'enfance abandonnée, l'ignorance de la jeunesse pauvre, la misère des forçats, l'isolement des vieillards et l'affliction des aliénés. Sur ces divers points la doctrine charitable de Vincent de Paul et de Louise, est mise en valeur et volontiers formulée en langage ou préoccupations modernes. Cette attitude fut discrètement caractérisée lors de la thèse, spécialement par M. Tapié. Mais, suivant son droit, l'auteur tient à montrer que le germe s'est épanoui. La

(1) Dans les fort brèves notes biographiques de *Mademoiselle*, on aurait pu mentionner, page 87, avec profit, au titre de l'épouse chrétienne, le précieux *Contrat de mariage* du 4 février 1613, publié pour la première fois dans les *Annales*, t. 106-107, pp. 75-78. A la huitième ligne, les points de suspension, remplacent : *naturelle*. Les *Titres*, annexés à cet acte officiel, sont suggérés à souhait pour les tout premiers débuts de la vie de Louise, etc...

thésiste fait noblement ressortir que, comme ses aînées, elle comprend de la sorte la pensée vincentienne, et qu'elle s'intègre dans la phalange des Servantes des pauvres. Dans cette note fière et allègre, l'ouvrage est en ce sens dédié : *A la Compagnie des Filles de la Charité dont j'ai l'honneur et le bonheur de faire partie.*

Comme spécimen du texte, insérons sans plus les pages 218-219. Elles brassent la conclusion d'ensemble que corroborent de multiples renvois aux écrits de Vincent et de Louise.

Indigents, Malades, Enfants abandonnés, Jeunesse pauvre. Forçats, Vieillards, Aliénés, ont un trait commun : la souffrance!

C'est cette souffrance à laquelle Louise de Marillac voulut porter remède, stimulée par Vincent de Paul, qui lui découvrit le Mystère du pauvre en qui Dieu réside, et dont il faut panser les plaies physiques ou morales.

Œuvre personnelle de Louise, d'abord qui devient de plus en plus absorbante, de plus en plus prenante.

Son insuffisance en face de la tâche gigantesque appelle d'autres dévouements qui se cristallisent autour des animateurs : saint Vincent de Paul et sainte Louise de Marillac.

Dames de la Charité et plus encore Filles de la Charité, entre autres, leur doivent la vie, et c'est cette action suscitée, dirigée, multipliée, variée à l'infini qui, par l'ampleur de ses manifestations comme par sa durée, donne à l'œuvre de Louise de Marillac cet aspect social, éminemment utile que le Service social d'aujourd'hui ne fait que continuer, y ajoutant seulement les progrès techniques du siècle présent.

A travers toute personne qui souffre, sainte Louise a contemplé Jésus en agonie jusqu'à la fin du monde, comme disait Pascal. Elle a voulu Le soulager, Le consoler, L'instruire, Le nourrir, Le vêtir, Le visiter, Le soigner, adoucir Ses derniers moments. Sentant son impuissance devant l'immense détresse qui l'environne, elle accueille les bonnes volontés, gagnées, comme elle, à l'idéal concret du Christ, à servir en ses membres souffrants. Avec sa claire intelligence, voyant la plaie de la misère, elle cherche le remède, et prudemment, persévéramment, elle l'applique. Les bonnes filles de village lui semblent un instrument de choix, lui permettant de voler au secours là où seule, elle ne pourrait rien.

A les former, à les épauler, à les entraîner toujours plus loin, toujours plus haut, elle consacre sa vie. Quand, fatiguée, elle parle de mourir, Vincent la retient sur terre. Vous êtes trop utile au pauvre monde ! C'est encore ce que, tous les jours, entendent celles en qui, après trois siècles, elle revit : Infirmières des pauvres, Assistantes sociales, Institutrices des petites filles pauvres, Puéricultrices, Mères des orphelins, Visiteuses des prisons ou simples cuisinières des Indigents, elles ont présentes à l'esprit les directives de Monsieur Vincent et de Mademoiselle.

*« L'esprit de la Compagnie consiste à se donner à Dieu pour
« aimer Notre-Seigneur et le servir en la personne des pauvres,
« corporellement et spirituellement, en leurs maisons ou ailleurs,
« pour instruire les pauvres filles et généralement tous ceux que
« la divine Providence vous envoie.*

« Vous ne seriez point Filles de la Charité si vous n'étiez toujours prêtes à rendre service à ceux qui pourraient en avoir besoin. » (Saint Vincent de Paul, 9 février 1653.)

« Une vraie Fille de la Charité est à Dieu pour le service des pauvres. » (Sainte Louise de Marillac, 3 septembre 1659.)

A lire une telle Conclusion, si heureusement conduite et traduite, on tient un spécimen et de la langue et de la pensée, du travail qui fait grand honneur à Sœur Margaret Flinton.

Fernand COMBALUZIER.

NÉCROLOGIE

N.-B. — Le Nécrologe de l'année est repris, mis au point, dans les *Notices* ou *Remarques*. Voir pour 1955 le volume et la circulaire datée du 1^{er} janvier 1956.

MISSIONNAIRES

20. Canas (Antoine), prêtre, déc. *Baltimore*, 26 avril 1955 ; 76, 60.
21. Jenlis (René de), prêtre, déc. *Dax*, 30 avril 1955 ; 78, 58.
22. Barbet (Paul), prêtre, déc. *Paris*, 3 mai 1955 ; 81, 57.
23. Alvarez (Valérien), prêtre, déc. *Chiclayo*, 28 mars 1955 ; 29, 12.
24. Santamaria (Auguste), prêtre, déc. *Madrid*, 27 avril 1955 ; 50, 32.
25. Ferreira (François), coadj., déc. *Felgueiras*, 2 mai 1955 ; 86, 64.
26. Rigter (Herman), prêtre, déc. *Téhéran*, 8 mai 1955 ; 72, 49.
27. Del Manzo (Ange), coadj. déc. *Siennæ*, 2 mai 1955 ; 75, 52.
28. Jean (Charles), prêtre, déc. *Paris*, 15 mai 1955 ; 81, 63.
29. Machado (Henri), prêtre, déc. *Felgueiras*, 13 mai 1955 ; 82, 64.
30. Ducarme (Emile), prêtre, déc. *Paris*, 29 mai 1955 ; 71, 52.
31. Meuffels (Martin), prêtre, déc. *Lima*, 13 juin 1955 ; 72, 50.
32. Meyer (Jean), prêtre, déc. *Ascension*, 12 juin 1955 ; 72, 56.
33. Flynn (Jean-Joseph), prêtre, déc. *Philadelphie*, 18 juin 1955 ; 62, 39.
34. Mattos (Aristeu), prêtre, déc. *Vitoria*, 4 juillet 1955 ; 67, 48.
35. De Boer (Corneille), prêtre, déc. *Leyden*, 23 juillet 1955 ; 62, 44.
36. Bervoets (Guillaume), prêtre, déc. *Panningen*, 4 août 1955 ; 73, 52.
37. Martin (Ernest), prêtre, déc. *Ashfield*, 4 août 1955 ; 64, 33.
38. Miller (Bernard), prêtre, déc. *Chicago*, 30 juillet 1955 ; 50, 33.
39. Santorre (Albert), prêtre, déc. *Intra*, 26 août 1955 ; 55, 32.
40. Roughan (Jean), prêtre, déc. *Lanark*, 31 août 1955 ; 39, 20.
41. Reymers (Théodore), prêtre, déc. *Paris*, 5 septembre 1955 ; 77, 55.
42. Jara (Demetrio), prêtre, déc. *Santiago* (Chili), 10 sep. 1955 ; 73, 49.
43. Cervia (Amerigo), prêtre, déc. *Sarzane*, 18 septembre 1955 ; 71, 55.
44. Senderos (Ange), prêtre, déc. *Barquisimeto*, 22 sept. 1955 ; 43, 27.
45. Maggio (Eugène), coadjut., déc. *Naples*, 29 septembre 1955 ; 76, 53.
46. Mc Williams (Jean), prêtre, déc. *Cape-Girardeau*, 2 oct. 1955 ; 76, 58.
47. Wu (Paul), prêtre, déc. *Yukiang*, 15 août 1955 ; 53, 18.
48. Juguera (Maxime), prêtre, déc. *Manille*, 17 octobre 1955 ; 63, 48.
49. Steubesand (Henri), prêtre, déc. *Hiltrup*, 25 octobre 1955 ; 54, 35.
50. Hafner (Gaspard), prêtre, déc. *Philadelphie*, 28 nov. 1955 ; 65, 46.
51. Kisiel (Jean), prêtre, déc. en *Pologne* ; 29, 10.
52. Soriano (Joseph), coadj., déc. *Madrid*, 2 décembre 1955 ; 67, 48.
53. Franzen (Guillaume), prêtre, *Cologne-Nippes*, 17 déc. 1955 ; 78, 57.
54. Bernier (Louis), coadjuteur, déc. à *Paris*, 22 décembre 1955 ; 82, 61.
55. Neels (Edouard), prêtre, déc. à *Chicago*, 19 déc. 1955 ; 70, 49.

SŒURS

Voici depuis septembre 1955 : nécrologie des Sœurs :

- Roux (Marthe), Maison Saint-Laurent, *Marseille* ; 84, 59.
 Grange (Michelle), Hospice, *Bellemé* ; 73, 52.
 Schockeel (Julienne), *Louvain* (Belgique) ; 81, 57.
 Wright (Ellen), M. St Vincent, *Londres* ; 79, 52.
 Galvin (Mary-Anne), M. St Vincent, *Manchester* (Angleterre) ; 77, 48.
 Wegeng (Gertrud), M. St Joseph, *M.-Gladbach-Hardt* (Allem.) ; 57, 34.
 Binka (Marthe), Maison Centrale, *Cracovie* ; 76, 56.
 Mirska (Barbe), Maison Centrale, *Cracovie* ; 82, 61.
 Petric (Marie), Hôpital Contagieux, *Vienne* (Autriche) ; 67, 45.
 Navazo (Isabel), Hôpital provincial, *Soria* (Espagne) ; 74, 51.
 Cunha (Christine), Maison Centrale, *Lisbonne* ; 51, 23.
 Werner (Cherubine), *Oradea-Mare* (Roumanie) ; 82, 58.
 Wang (Catherine), *Pékin* (Chine) ; 68, 45.
 Stein (Laura), Orphelinat, *South San Gabriel* (Etats-Unis) ; 86, 56.
 Dillion (Catherine), Hôpital St Vincent, *Saint-Louis* (Etats-Unis) ; 89, 68.
 Costello (Margaret), Villa St Michael, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 77, 57.
 Laplaud (Maria), Hôp. « Luis Vernaza », *Guayaquil* (Equat.) ; 83, 59.
 Munoz (Francisca), Maison Centrale, *Madrid* ; 64, 40.
 Wey (Lina), *Cologne-Flittard* (Allemagne) ; 84, 61.
 Parente (Margherita), Orphelinat, *Agrigento* (Italie) ; 82, 57.
 Piechowska (Stéphanie), *Miséricorde, Gostyn* (Pologne) ; 71, 44.
 Flood (Mary), St Vincent, *Ladbroke Terrace*, *Londres* ; 64, 37.
 Tusar (Marie), Ecole St-Georges, *Istanbul* (Turquie) ; 82, 62.
 Pestolnik (Angelo), Hôpital, *Ljubljana* (Yougoslavie) ; 63, 41.
 Bonucelli (Catherine), Hôpital Ste Agnès, *Baltimore* (E.-U.) ; 27, 8.
 Chaves (Florinda), « La Quinta », *Quito* (Equateur) ; 84, 52.
 Laplaud (Maria), Hôpital, *Guayaquil* (Equateur) ; 83, 59.
 Otero (Juana), Maison Centrale, *Manila* (Philippines) ; 80, 55.
 San Martin (Juana), Bienfaisance, *Barcelone* (Espagne) ; 48, 24.
 Sanchez (Maria), Hôpital militaire, *Barcelone* ; 35, 10.
 Alvarez (Maria), Maison Centrale, *Manila* (Philippines) ; 85, 61.
 Chavarri (Gregoria), Hôpital provincial, *Logrono* (Espagne) ; 64, 45.
 Garcia (Tomas), Institut, *Murguia* (Espagne) ; 82, 63.
 Pons (Margarita), Ecole Catoliques, *Barcelone* ; 79, 60.
 Erice (Catalina), Foyer de la Médaille, *Cadix* ; 84, 66.
 Franco (Maria), Collège San José, *Andujar* ; 81, 60.
 Echegoyen (Hermenegilda), Hôpital général, *Madrid* ; 71, 45.
 Llefo (Clara), Collège St Vincent Ferrer, *Valencia* ; 49, 27.
 Martinez (Julia), Maison Ste Louise, *Rafelbunol* ; 82, 60.
 Perez (Maria), Asile, *Sueca* ; 69, 50.
 Stremmer (Marie), Clinique des yeux, *Thionville* ; 86, 68.
 Payan (Berthe), Hôpital, *Agen* ; 83, 55.
 Maheo (Clotilde), Orphelinat, *Rennes* ; 87, 60.
 Althoffer (Louise), Hospice, *Belletanche* ; 52, 30.
 Thomas (Ursule), Hospice St Vincent, *Jérusalem* ; 81, 56.
 Löffelholz (Elisabeth), Maison Centrale, *Cologne* ; 49, 27.
 Yürschik (Marie), Maison Centrale, *Graz* ; 75, 52.
 Moscoloni (Giacinta), Aliénés, *Sienna* (Italie) ; 65, 31.
 Salvini (Lidia), Maison Ste Catherine, *Florence* (Italie) ; 66, 46.
 Lænnec (Laurence), Mais. de Charité, *Helsingor* (Danemark) ; 91, 65.
 Labaidg (Marie), Hôpital Saint-Joseph, *Paris* ; 48, 26.
 Rivain (Marie), Orphelinat, *Boisguillaume* ; 75, 49.
 Roges (Louise), Hôpital général, *Valenciennes* ; 80, 57.
 Mettez (Marie), Asile Saint-Joseph, *Saint-Denis* ; 87, 66.
 Boyd (Marie), Collège, *Santona* (Espagne) ; 92, 70.
 Bogdan (Hélène), Maison Centrale, *Varsovie* ; 84, 55.
 Linke (Appoline), Bienfaisance, *Varsovie* ; 77, 48.
 Semprini (Amalie), Sanatorium, *Vialba* (Milan) ; 70, 45.
 Panara (Rose), Hôpital St Jean, *Turin* ; 77, 57.
 Achille (Vincente), Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 56, 32.
 Lazzaro (Marianne), Hospice, *Bénévent* (Italie) ; 62, 34.
 Edelsbrunner (Joséphé), Maison de Retraite, *Dult* (Autriche) ; 78, 54.

- Murphy (Mary), Maison Ste Elisabeth, *Salisbury* (Angleterre) ; 68, 43.
 O'Brien (Mary Jane), Ecole St Vincent, *St Leonard* (Angleterre) ; 66, 38.
 Reis (Antonieta), Collège Immaculée, *Barbacena* (Brésil) ; 48, 30.
 Vaugeois (Jeanne), Miséricorde, *Alexandrie* (Egypte) ; 88, 68.
 Biois (Rosalie), Maison de Charité, *Clichy* ; 81, 57.
 Lavery (Mary), Maison Ste Marie, *Dunmanway* (Irlande) ; 87, 67.
 Vincken (Hubertine), *Dusseldorf-Oberbilk* (Allemagne) ; 69, 49.
 Pisano (Frédérique), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 77, 49.
 Gianetto (Rose), Maison Centrale, *Turin* (Italie) ; 75, 53.
 Sclaverano (Véronique), Mais. Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 85, 63.
 Altare (Marie), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 71, 51.
 Monro (Mary), Hôpital De Paul, *Saint-Louis* (Etats-Unis) ; 83, 54.
 Palmerio (Lucy), Hôpital Ste Marie, *Evansville* (Etats-Unis) ; 47, 23.
 Suquia (Maria), Sanatorium Marin, *Gortiz* (Espagne) ; 68, 47.
 Blay (Inès), Hôpital provincial, *Valencia* (Espagne) ; 84, 64.
 Martínez Concepcion, Maison St Nicolas, *Valdemoro* (Espagne) ; 73, 48.
 Perez (Maria), Aliénés de Miraflores, *Sevilla* (Espagne) ; 71, 50.
 Labajos (Balbina), Maison St Nicolas, *Valdemoro* (Espagne) ; 55, 35.
 Carolera (Rosa), Bienfaisance, *Valencia* (Espagne) ; 80, 58.
 Pou (Ramonal), Hôpital, *Reus* (Espagne) ; 71, 49.
 Despruniers (Marie), Hôpital, *Gonesse* ; 79, 56.
 Henry (Anna), Hôpital, *Rochefort* ; 77, 30.
 Laudic (Anna), Maison de Charité, *Yvré l'Evêque* ; 77, 53.
 Labadens (Josephine), Hôpital Pasteur, *Nice* ; 85, 59.
 Gasquet (Yvonne de), Maison Saint-Vincent, *Musiciens* ; 52, 28.
 Chassagne (Marie), Maison St Michel, *El Biar* (Algérie) ; 82, 59.
 Corman (Alphonsine), Hospice, *Ensival* (Belgique) ; 62, 39.
 Zerk (Maria), *Zetatah* (Yougoslavie) ; 74, 47.
 Rizmal (Assumpto), *Ljubljana* (Yougoslavie) ; 66, 37.
 Poandl (Marie), Hôpital autrichien, *Istanbul* (Turquie) ; 41, 18.
 Fidler (Rosalie), Hôpital des Contagieux, *Vienne* (Autriche) ; 70, 52.
 Crowley (Marie), Infirmerie, *Flores* (Argentine) ; 83, 64.
 Martin (Léontine), Maison Centrale, *Marseille* ; 87, 68.
 Dunne (Mary), Priory, *Mill Hill*, Londres ; 61, 31.
 Conran (Johanna), Ecole Ste Famille, *Leyfield* (Angleterre) ; 69, 48.
 Salainczyk (Françoise), Incurables, *Kirchstetten* (Autriche) ; 86, 63.
 Salzmann (Katharina), Schernberg, *Salzburg* (Autriche) ; 78, 56.
 Vanz (Regina), *Monistero-Sienne* (Italie) ; 87, 64.
 Betti (Florinda), Sourds-Muets, *Sienne* (Italie) ; 81, 68.
 Pisano (Olympie), Conservatoire, *Cagliari* (Sardaigne) ; 74, 52.
 Curley (Catherine), Villa St Michael, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 83, 56.
 Pozo (Victoria), Maison St Vincent, *Quito* (Equateur) ; 85, 63.
 Gorjao (Félicité), Maison Centrale, *Lisbonne* ; 85, 59.
 Francisci (Concetta de), Hôpital, *Agrigento* (Italie) ; 74, 53.
 Hoche pied (Louise), Hôpital, *Gayette* ; 78, 51.
 Hutin (Virginie), Maison de Charité, *Rennes* ; 87, 67.
 Riou (Marie), Maison de Charité, *Château-l'Evêque* ; 77, 55.
 Gutmann (Apolline), Hôpital Wilhelmine, *Vienne* (Autriche) ; 82, 61.
 Schneideringer (Johanna), *Schwarzach*, *Salzburg* (Autriche) ; 68, 51.
 Ostroznik (Antonijo), *Ljubljana* (Yougoslavie) ; 74, 52.
 Cuenca (Josefa), Fondation « Tavera », *Tolède* (Espagne) ; 64, 43.
 Torregiani (Marie), Hôpital civil, *Ancona* (Italie) ; 82, 62.
 Sintoni (Françoise), Hôpital, *Sienne* (Italie) ; 85, 39.
 Rio (Marie), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 81, 59.
 Fiori (Gavina), Hôpital, *Ozieri* (Sardaigne) ; 65, 44.
 Sorriqueta (Carmen), Residencia Quirurgica, *Oviedo* (Espagne) ; 42, 22.
 Navarro (Remedios), Miséricorde, *Cartagena* (Espagne) ; 55, 36.
 Alonso (Rita), Ecole, *Ciano Santa Ana* (Espagne) ; 69, 47.
 Sedano (Josefa), Hôpital militaire, *Barcelone* (Espagne) ; 73, 57.
 Beroiz (Balbina), Aliénés Santa Isabel, *Leganès* (Espagne) ; 69, 51.
 Gortaza (Luisa), Fourneau économique, *Santander* (Espagne) ; 75, 57.
 Lopez (Vicenta), Hôpital St Barnabé, *Palencia* (Espagne) ; 64, 47.
 Marti (Francisca), Hôpital, *Gerona* (Espagne) ; 81, 61.
 Novoa (Carmen), Hôpital général, *Madrid* (Espagne) ; 78, 60.
 Zabal (Maria), Sanatorium La Granja, *Avila* (Espagne) ; 68, 46.

TOME 119-120 (1954-1955)

(Index analytique)

ACTES DU SAINT-SIÈGE

- Facultés pour Frères coadjuteurs sacristains (vases et linges sacrés. 10 janvier 1955), *ad quinquennium*, p. 403.
- Indulgence de prière pour Sœurs veilleuses (7 mars 1955), *ad septennium*, pp. 403-404.
- Messe votive du Saint-Esprit au début de chaque année scolaire (7 juin 1955), *ad decennium*, p. 687.
- La fête des bienheureux François et Gruyer, transférée au 4 septembre, pp. 687-688.
- Indulgence plénière pour la fête de la Médaille miraculeuse chez les Filles de la Charité (20 octobre 1955), *ad septennium*, p. 688.
- Messe de minuit avec une heure d'adoration du Saint-Sacrement, lors des missions (19 octobre 1955), *ad quinquennium*, p. 688.
- Messe de *Requiem* au cours des missions (31 avril 1955), p. 689.
- Eau de Saint-Vincent de Paul (21 avril 1955), p. 689.
- Pouvoirs de la Sacrée Pénitencerie prorogés pour trois ans (21 avril 1955), p. 689.
- Scapulaire du Cœur immaculé de Marie (origines, bénédiction, indulgences), pp. 404-408.
- Première rédaction de l'Office de Notre-Dame de la Médaille miraculeuse (1894), pp. 689-690.
- Lettre du P. Fiat à Léon XIII (12 septembre 1878), pp. 352-353.
- Lettre du Pape Léon XIII au T.H.P. Fiat (9 octobre 1878), p. 353.
- Lettre du T.H.P. Slattery au Pape (27 juin 1955), pp. 678-679.
- Lettre de la Secrétairerie d'Etat (2 juillet 1955) au T.H.P. Slattery, p. 684.

SAINT VINCENT DE PAUL

- Lettre autographe de Vincent de Paul (9 juin 1641) à Mère de Chantal, pp. 621-628.
- Au Conseil de Conscience, influence de *Monsieur Vincent* sur la Reine Anne d'Autriche (lettre inédite de Mazarin, 19 juillet 1645, au Comte d'Harcourt), p. 184.
- Les quatre séjours de la *Mère de Chantal* à Paris et *Monsieur Vincent* : 1619-1622, 1628, 1635-1636, 1641, p. 624.
- Panégyrique de saint Vincent de Paul (19 juillet 1954) par Mgr Gilles Barthe, évêque de Monaco, pp. 153-160.
- Saint Vincent de Paul et l'idée de tolérance (Dissertation annexe du Doctorat d'Université, Paris, 11 mai 1953. Voir *Annales*, t. 118, pp. 22-30), par Sœur Margaret Flinton, pp. 160-178.
- Editions des Œuvres de saint Vincent en 1956. Note pratique de *bibliographie*, p. 708.

SAINTE LOUISE DE MARILLAC

- Panégyrique de sainte Louise (15 mars 1955), par André Delobel, p. 325.
- Le tertie intégral a été donné dans l'*Echo de la Maison-Mère*, mai 1955.
- Sainte Louise de Marillac : *L'aspect social de son œuvre*, par Sœur Margaret Flinton, pp. 694-696.

HISTOIRE DE LA COMPAGNIE DES FILLES DE LA CHARITÉ

- Note chronologique sur les troubles de la Révolution (1792-1800) et le rétablissement de Compagnie (décret Chaptal, 22 décembre 1800). Reprise du costume et de la cornette (25 mars 1805), pp. 293-296.
- Paris-Maison-Mère (11, rue du Vieux-Colombier). Visite du Pape Pie VI (23 décembre 1804) : souvenirs et notes historiques, pp. 293-296.
- Circulaire du T.H.P. Fiat aux Filles de la Charité (15 novembre 1878), pp. 350-352.
- Les six provinces des Filles de la Charité en France en 1955. Circulaire du T.H.P. Slattery (31 août 1955). L'extension des six provinces (croquis cartographique). Installation des Directeurs, Visitatrices et Conseils provinciaux à Paris, Lille, Rennes, Lyon, Toulouse, Marseille, pp. 486-491 : 492-493.

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

- Calendrier liturgique de la Congrégation de la Mission et de la Compagnie des Filles de la Charité (Collaboration au missel *Feder* : notules liturgiques par *Fernand Combaluzier*), pp. 386-395.
- La Médaille Miraculeuse dans le culte et la liturgie, d'après *Annibal Bugnini*, pp. 284-286.
- Supérieurs généraux : durée du généralat et pays d'origine, p. 339.
- Le Séminaire de *Sariat* (1683), par *Félix Contassot*, pp. 397-403 ; 629-678.
- Le bienheureux Clot : Reconnaissance canonique de ses reliques (Paris, 6 septembre 1878), pp. 339-340.
- ANTOINE FIAT : *Sa vie, son âme, sa doctrine*, par *Edouard Robert*, pp. 62-104. — Titres et références des XXIII premiers chapitres de la vie du T.H.P. Fiat, p. 64. — Ch. XXIV. M. Fiat, Vicaire général (4 mai-4 septembre 1878), pp. 65-104 ; Mort du P. Eugène Boré (3 mai 1878), pp. 65-66, 87-88 ; Le P. Fiat, Vicaire général (4 mai 1878), p. 66 ; Sa première circulaire (4 mai 1878), pp. 68-69 ; Relations avec son Conseil, pp. 70-77 ; Correspondance, pp. 78-96 ; Direction des Filles de la Charité, pp. 87-92 ; Dames de la Charité, pp. 92-93 ; Caractéristiques de la correspondance, pp. 97-98 ; L'Assemblée provinciale d'Ile-de-France (Paris, 19-21 août 1878), pp. 77-78 ; Préparatifs, *postulata* à l'Assemblée générale de 1878, pp. 98-104. — Ch. XXV. L'Assemblée générale de 1878. Election du T.H.P. Fiat, pp. 326-355 ; Le P. Fiat lors de son élection (4 septembre 1878) : son portrait physique, moral et intellectuel, pp. 331-337 ; L'Assemblée générale de 1878 (1^{er}-12 septembre), pp. 326-345 ; La question des Préfets et Vicaires apostoliques lors de cette Assemblée, pp. 329-330. — Ch. XXVI. Les premiers pas dans la carrière de la Supériorité (septembre-décembre 1878), pp. 540-588. — Controverses sur la confession des nôtres au temps du T.H.P. Fiat, pp. 342-343. — La question des Ecoles apostoliques sous le T.H.P. Fiat : le pour et le contre, pp. 347-348.
- Activités et histoire des provinces de la Congrégation en 1954 (Circulaire du 1^{er} janvier 1955 : partie *historique*), pp. 296-304.
- LA XXXII^e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE (30 juin-14 juillet 1955) : *Vue d'ensemble* par *Pierre Dulau*, pp. 417-421. — *Notes de chronique* par *Fernand Combaluzier*, pp. 475-482.
- La Commission d'Etudes Canoniques (septembre 1954), pp. 249-250.
- LA XXXII^e Assemblée générale : son ouverture (30 juin) ; discours du T.H. Père, pp. 679-684 ; liste de ses membres : a) par provinces, pp. 475-476 ; b) par ordre de préséance, p. 477.
- Election des six assistants généraux de la Congrégation de la Mission (2 juillet 1955) : brèves notes biographiques sur les élus : MM. Félix Contassot, Fermin del Campo, Giuseppe Lapalorcia, John Zimmermann, Waclaw Knapik, Francisco Godinho, pp. 477-480.
- Le travail de l'Assemblée générale : Commissions et séances d'études (3-14 juillet 1955), pp. 480-481.

Conclusion de la XXXII^e Assemblée générale (14 juillet 1955), discours du T.H.P. Slattery, pp. 684-687 ; 481-482.

Installation des nouveaux Assistants, p. 482.

PARIS : LA MAISON-MÈRE. — La Maison-Mère de la rue de Sèvres. L'occupation depuis le 9 novembre 1817 (note historique), p. 296. — La chapelle : pose de la première pierre 17 août 1826), ses principales dates ; escalier extérieur (26 février 1955), p. 313.

Les vases sacrés de la Chapelle royale (Note Jules Mailly, 27 décembre 1830-1^{er} novembre 1912), pp. 73-74.

CHRONIQUE 1954. — Au jour le jour, par *Fernand Combaluzier*, pp. 193-296. — 27 mai. Jubilé sacerdotal de M. Paul Bizart, pp. 195-196. — 5 juin. Congrès national des Religieuses et le cardinal Valerio Valeri, p. 196. — 19 juillet. La Saint-Vincent et Mgr Marella, pp. 200-202. — 22 août. Erection du Chemin de la Croix à l'infirmerie ; M. Georges Rouyer, p. 203. — 12 septembre. Emission radiophonique : *Guillaume Pouget*, pp. 250-257. — 22 septembre. L'abbé Pierre hôte de la maison, p. 266. — 22 septembre. Mort et note biographique de M. Joseph Catteau, pp. 266-267. — 14 octobre. Anniversaire de la naissance, en 1847, de Guillaume Pouget : note biographique de *Raymond Cortat*, pp. 267-272. — 23 décembre. Cent-cinquantième anniversaire des visites du Pape Pie VI à Paris pour le sacre de Napoléon, pp. 293-296.

CHRONIQUE 1955. — Au jour le jour, par *Fernand Combaluzier*, pp. 296-326 ; 422-515. — 9 janvier. Tonsures conférées par Mgr Job Tchenn, p. 305. — 8 février. Triduum de la Sainte-Agonie, p. 312. — 14 février. L'Assemblée domestique, p. 313. — 19-20 février. Adoration perpétuelle, p. 313. — 6 mars. A la grand'messe, lecture en français de l'Épître et de l'Evangile, p. 324. — 3 mai. Paul Barbet (28 avril 1874-3 mai 1955), notes biographiques par *Henri Desmet*, pp. 422-434. — 10 mai. Charles-François Jean (20 mars 1874-15 mai 1955), notes biographiques par *Paul Bizart* et *Maurice Vansteenkiste*, pp. 435-442 ; 442-446. — 6 juin. Les premiers communants du Lycée Henri-IV en pèlerinage à Saint-Vincent, p. 473. — 9 juin. Les aménagements de la Maison-Mère : la porte cochère, p. 473. — 18 juin. Les cinquante ans de sacerdoce de M. Gaston Roustain, p. 473. — 29 juin. Une quadruple ordination sacerdotale par Mgr Montaigne, pp. 474-475. — 30 juin-14 juillet. La XXXII^e Assemblée générale : chroniques, information, pp. 475-482. — 15 août. Assomption. Crise de M. Reymers Théodore, pp. 483-484. — 5 septembre. Un Missionnaire de Chine : Théodore Reymers (31 octobre 1877-5 septembre 1955), par *Jean Gonthier*, pp. 494-501. — 25 septembre. L'orgue rénové ; le jeu de M. Louis Bacalco, p. 492. — 6 novembre. Exercices de prédication au réfectoire, p. 502. — 28 novembre. Le cent vingt-cinquième anniversaire de la Médaille miraculeuse, pp. 514-515.

PARIS, 140, RUE DU BAC. — 13 mars 1955. Radiodiffusion de la Messe, pp. 324-325. — 15 mars 1955. La Sainte-Louise : panégyrique par M. André Delobel, p. 325. — 19 mars. La Saint-Joseph, p. 325. — 26 juillet. L'octave liturgique de la Saint-Vincent célébrée pour la dernière fois, pp. 482-483.

PAROISSE SAINTE-JEANNE D'ARC. — 8 mai 1955. Le centenaire de la maison des Filles de la Charité : note historique, pp. 434-435.

PAROISSE SAINT-MICHEL. — 5 juin 1955. Les vingt-cinq ans de la Mission néerlandaise en France : note historique, p. 472.

HÔPITAL SAINT-MICHEL. — Nouveau Dispensaire et pavillon des Cancéreux. Inauguration (23 juin 1954) : allocution du Docteur Récamier, pp. 134-137.

CATHÉDRALE NOTRE-DAME. — Evocation de M. Léonce de Saint-Martin, titulaire du grand orgue. Témoignage de *Georges Marchal*, p. 306, et du P. *Michel Riguel*, pp. 307-308. — 31 mai 1955. Messe de Marie Reine du Monde, p. 472. — 28 novembre 1955. Le cent vingt-cinquième anniversaire de la Médaille miraculeuse. Messe et cérémonie, pp. 514-515.

- NONCIATURE.** — La médaille *pro Pontifice et Ecclesia* conférée à M. Arturo Fugazza (20 juillet 1955), p. 482.
- FRANCE.** — **Albi** : Jubilé de Mgr Moussaron (6 janvier 1955), pp. 304-305. — **Annecy** : La fondation des Prêtres de la Mission en 1640, racontée par la Mère Françoise-Madeleine de Chaugy, pp. 624-625. — **Annecy** : Les quatre séjours de sainte Chantal à Paris en 1619-1622, 1628, 1635-1636, 1641, p. 624. — **Arras** : Souvenirs du chanoine (Edouard Fournier (30 décembre 1954), p. 296. — **Aubervilliers** : Les missions sous la tente dans la région parisienne : *Les Missionnaires sous le chapiteau*, par Mgr Paul-Louis Touzé, pp. 446-452. — *Berceau de Saint-Vincent de Paul* : Jubilé de M. Gaston Pierre (21 octobre 1954), pp. 272-275 : Participation de l'Ecole apostolique au bi-centenaire de la Cathédrale de Dax (20 janvier 1955), pp. 310-311. — **Dax** : Les provinces de France et la séminaire interne de Dax sous le P. Fiat, pp. 344-345 : Les Filles de la Charité prennent en charge l'infirmerie de Notre-Dame-du-Pouy (25 novembre 1954), pp. 289-290 : Fêtes du bi-centenaire de la Consécration de la Cathédrale (17 janvier 1955), pp. 308-312. — **La Grand-Combe** (Gard) : Centenaire de la maison des Filles de la Charité (6 mars 1955), pp. 323-324. — **Limoux** : Sanctuaire de *Notre-Dame-de-Mareille*, maison de missions, pp. 321-322. — **Listieux** : Pèlerinage missionnaire à Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus (19 juin 1955), pp. 473-474. — **Lourdes** : Pèlerinage de la maison de Dax, p. 276 : Réunion du Comité médical international (95, rue de Sèvres, Paris), p. 312 : L'Institution de Lourdes, par Paul Claudel, pp. 313-318. — **Montlieu** : Visite du T.H.P. Slattery (3-4 mars 1955), pp. 320-321. — **Montpellier** : Les soixante ans de sacerdoce de M. Raymond Maurel, souvenirs par Camille Benoit, pp. 198-200. — *Prime-Combe* : Le T.H.P. Slattery visite l'Ecole apostolique (5 mars 1955), pp. 322-323. — **Rennes** : La maison de missions et M. Théophile Touzé, p. 312. — **Tarbes** : Les cent ans de la maison : la *Miséricorde* (12 décembre 1954), par Amédée Huc, pp. 290-293. — **Toulouse** : Inauguration de la maison du Visiteur (3 mars 1955), pp. 318-320 : Travaux des missionnaires, pp. 297-298 : Installation de M. Charles Philliatraud, Visiteur (25 août 1955), p. 484. — **Villebon** : Vacances et télévision (4 juillet 1954), p. 200.
- ALLEMAGNE.** — Voyage du T.H.P. Slattery (21 octobre-14 novembre 1953), notes et souvenirs par Pierre Dulau, pp. 40-62. — **Aix-la-Chapelle** (9 novembre), pp. 54-55 : **Alf** (30 octobre), pp. 49-50 : **Bonn** (13 novembre), pp. 54-55 : **Alf** (30 octobre), pp. 49-50 : **Bonn** (13 novembre), pp. 60-61 : **Boscheln** (8 novembre), pp. 53-54 : **Cologne** (21-25 octobre, 10-11 novembre), pp. 40-45, 51, 55-57 : **Dusseldorf** (12 novembre), pp. 58-60 : **Engers** (5 novembre), p. 50 : **Euskirchen** (11 novembre), p. 58 : **Flittard** (12 novembre), p. 58 : **Godesberg** (30 octobre), pp. 50-51 : **Hardt** (8 novembre), p. 52-53 : **Heinsberg** (8 novembre), p. 53 : **Kommern** (11 novembre), pp. 57-58 : **Lippstadt** (6 novembre), p. 51-52 : **Maria Laach** (13 novembre), p. 61 : **Niederprüm** et **Prüm** (26-27 octobre), pp. 45-47 : **Trèves** (28-29 octobre), pp. 47-49 : **Zulpich** (11 novembre), p. 58. — *Travaux de la province en 1954*, p. 298.
- AUTRICHE.** — Voyage du T.H.P. Slattery (28 septembre-20 octobre 1953), notes et souvenirs par Pierre Dulau, pp. 3-40. — **Badgastein** (5 octobre), pp. 13-14 : **Dull** (9 octobre), pp. 20-21 : **Eggenberg** (10 octobre), pp. 23-24 : **Ehrnau** (12 octobre), pp. 26-27 : **Feldhof** (9 octobre), pp. 21-22 : **Fohnsdorf** (12 octobre), pp. 27-28 : **Furstensfeld** (8 octobre), p. 19 : **Graz** (6-13 octobre), pp. 15-18, 21-22, 24-26, 28-29 : **Hainburg** (17 octobre), p. 36 : **Hartberg** (8 octobre), p. 20 : **Hofgastein** (5 octobre), pp. 13-14 : **Kirchstetten** (15 octobre), p. 31 : **Knittelfeld** (12 octobre), p. 27 : **Mariazell** (13 octobre), pp. 29-30 : **Oberwart** (8 octobre), p. 20 : **Pinkafeld** (8 octobre), pp. 19-20 : **Rottenmann** (12 octobre), p. 27 : **Salzbourg** (29 septembre-3 octobre), pp. 4-11 : **Sankt Margareten** (18 octobre), pp. 18-19 : **Sankt Pölten** (14 octobre), pp. 30-31 : **Sankt Veit** (4 octobre), p. 12 : **Schwanberg** (10 octobre), pp. 22-23 : **Schwarzach** (3-5 octobre), pp. 11-13 :

- Schernberg* (4 octobre), pp. 12-13 ; *Seckau* (12 octobre), p. 28 ; *Sitzendorf* (19 octobre), p. 39 ; *Tullnerbach* (15 octobre), p. 31 ; *Villach* (6 octobre), pp. 14-15 ; *Wien* (15-17 octobre), pp. 31-40 ; *Wolfsberg* (6 octobre), p. 15 ; *Wundschuh* (10 octobre), p. 22. — Travaux de la province en 1954, p. 298.
- BELGIQUE. — Travaux de la province en 1954, p. 298.
- ESPAGNE. — Madrid et Salamanque, pp. 298-299. — La province de Barcelone en 1954, p. 299.
- EUROPE CENTRALE. — Evocation de *Hongrie, Slovaquie, Yougoslavie* en 1954, p. 299.
- GRÈCE. — *Thessaloniki* : Le centenaire de l'arrivée des Filles de la Charité, le 11 février 1855 : allocution par *François Fréris*, pp. 502-507. — *Zeitenlik* : Les débuts de l'Ecole apostolique en 1954, p. 301.
- HOLLANDE. — La maison d'*Eindhoven* et la situation en *Indonésie*, p. 299. — Les vingt-cinq ans de la mission néerlandaise en France (5 juin 1955), note historique, p. 472.
- IRLANDE. — La maison d'*Hereford, en Angleterre*, p. 300. — *Drogheda* : Centenaire de la première maison des Filles de la Charité en Irlande, voyage du T.H.P. Slattery (14 octobre-19 novembre 1955), p. 493.
- ITALIE. — Le T.H.P. Slattery au Congrès international des Enfants de Marie (13-17 juillet 1954), notes et souvenirs par *Pierre Dulau*, pp. 146-152. — *Intra* : Mort de M. Albert Santorre (4 mai 1900-26 août 1955), note biographique, pp. 484-486. — *Milan* : Souvenirs vinciens du cardinal Schuster (†30 août 1954), pp. 217-218. — *Naples* : Le séminaire interne se réinstalle à la *Via dei Vergini*, pp. 300-301. — *Rome* : Souvenirs d'aumônerie militaire de M. A. de Marina, pp. 264-266 ; *Rome* : Le service paroissial dans la banlieue romaine, p. 300. — *Migliarino* : La sixième paroisse de la province de Rome (13 novembre 1953), pp. 507-508. — *Turin* : L'activité vinciennienne de la province en 1954, p. 300.
- POLOGNE. — L'activité culturelle des Prêtres de la Mission en Pologne (1651-1864), par *Alphonse Schletz*, pp. 113-133. — Les missions populaires dans les campagnes polonaises au XVII^e et XVIII^e siècle : leur caractère ; l'activité des maisons de *Varsovie, Cracovie, Vilna*, pp. 113-117. — L'œuvre pédagogique des Lazaristes en Pologne : études et formation sacerdotale dans les séminaires de *Varsovie, Chelmo, Cracovie, Przemysl, Lowicz, Plock, Lublin, Gniezno, Wloclawek, Krasnyslaw, Brzozow, Lwow, Tykocin, Kraslaw, Wilno, Wormie, Poznan, Zytomierz, Mohylew, Vienne Vacz, Minsk, Bialystok, Kamieniec, Podolski*, pp. 117-123. — Les Ecoles paroissiales, pp. 123-124. — Travail scientifique, éditions et imprimerie : sermons, théologie, études bibliques, publications scientifiques, musique, etc., pp. 124-133. — Le travail apostolique de la Pologne en 1954, pp. 299-300.
- PORTUGAL. — La maison de *Mafra*, p. 301.
- SLOVAQUIE. — Note biographique sur Joseph Häring (26 décembre 1864-12 février 1955) : les origines de la vice-province, ses artisans, par *Ernest Kristin*, pp. 493-494.
- SUISSE. — Le T.H.P. Slattery de passage à Zurich (29 septembre 1953), p. 3. — Les œuvres et maisons des Filles de la Charité : aperçu d'ensemble sur les fondations de *Fribourg, Billens, Châtel-Saint-Denis, Lausanne, Clarens, Salvan, Genève, Montreux, Bagnes-en-Vallais, Grand-Lancy, Vuadens, Chêne-Bourg, Vuissens, Tavel, Zurich, Tessin*, pp. 277-284. — *Genève* : Le dimanche des missions (24 octobre 1954), pp. 276-277.
- TURQUIE. — *Ephèse* : Chronique 1954 de Panaya, par *Joseph Euzet*, pp. 137-145. — Chronique 1955 de Panaya, par *Joseph Euzet*, pp. 608-620. — La question d'Ephèse, vue par M. Louis Massignon, pp. 609-613. — La découverte de la maison de la Vierge. Histoire d'ensemble (1891-1954), par *Ludwik Biskupski*, pp. 375-380 ; observations et rectifications sur cet historique, par *Joseph Euzet*, pp. 608-609. — Récente publication sur la question de Panaya, par *Clément M. Henze*, pp. 617-618. — Une plaquette touristique sur Panaya en

1955, p. 609. — Les sarcasmes prédits, par *Louis Duchesne*, p. 618. — La tradition d'Ephèse, vue par *Guillaume Pouget*, pp. 618-619. — Sœur de Grancey en 1910 : retour de Panaya, pp. 619-620. — Sonnet à la Vierge d'Ephèse (19 avril 19-6) : *L'Autel*, par *Joseph Euzet*, p. 139. — Prière du pèlerin (26 avril 1905), à Panaya-Kapouli, pp. 144-145. — Encore une prière de pèlerin (août 1954), par *Jean-Abel Marchand*, p. 620. — La Visitation, par *Jacques Debout* (1872-1939), p. 614.

ASIE

IRAN. — François Berthouesque (1877-1954), par *Joseph Le Cuneder*, pp. 358-374. — Nouvelles de la province en 1954 : Décès de MM. Berthouesque et Poiron ; jubilé sacerdotal de M. Galaup, pp. 301-302. — *Ourmiah* : Les massacres du 31 juillet 1918, p. 363. — *Tabriz* : Le travail de M. Berthouesque de 1902 à 1954, pp. 359-374. — *Tabriz* : La maison des Filles de la Charité et Sœur Elisabeth Martin-roche (15 mai 1904-1^{er} octobre 1944), pp. 359-360, 365, 366-367. — *Téhéran* : Le jubilé sacerdotal de M. Jean Galaup (23 mai 1954) : lettres de Mgr Montini et du cardinal Tisserant, pp. 193-194.

JAPON. — Les œuvres et maisons des Filles de la Charité au Japon, par *Louis Reinprecht* (voir *Annales*, t. 118, pp. 146-169, 425-436) : *Fukuoka*, p. 355-358 ; *Osaka-Tanabé*, *Imaiké*, *La Sainte-Famille*, *Barat-Home*, *Obayashi*, pp. 589-603.

LIBAN. — La nouvelle maison provinciale de Beyrouth à *Mar Metri*, p. 302. — Baptême de cloche à *Beyrouth* (25 mars 1955), pp. 325-326. — *Tripoli* : Les missions dans les villages libanais, par *Jean-Baptiste Caplanne*, pp. 604-607.

VIETNAM. — Le recrutement consolant, p. 299. — Visite de M. Hubert Houfflain : *Dalat*, *Djiring*, *Banmethuot*, *Nhatrang*, *Soigon* (28 juillet-22 août 1954), évocations et récit par *René Dulucq*, pp. 203-210.

CHINE. — En 1947, les treize maisons des Filles de la Charité en Chine : leurs activités, pp. 276-277. — Expulsion des missionnaires, p. 301. — Un *généreux* : M. Paul Tchang (1888-1954), par le Frère *Van den Brandt*, pp. 196-198. — *Hippolyte Tichit* : Souvenirs de prison (25 juillet 1951-23 avril 1954), pp. 225-231. — *Jacques Huysmans* : Emprisonnement (26 juillet 1951-28 mai 1954), pp. 231-249. — *Sœur Marguerite Raymond* : Journal et notes de prison (11 mars 1951-31 mars 1952), pp. 515-539. — Mgr John O' Shea, évêque de Kanchow : son emprisonnement, sévices, p. 483. — Mgr Job Tchen, évêque de Chengtingfu, part pour le Brésil (18 mars 1955), p. 325. — M. René Flament, missionnaire en Chine. Son apostolat, sa physiologie, pp. 218-225. — M. Emile Ducarme (2 avril 1884-29 mai 1955). notice biographique par *Hippolyte Tichit*, pp. 452-472.

AFRIQUE

ALGÉRIE. — Nouvelles de la province en 1954 : mort de M. Pierre Vergès, et les œuvres en *Ethiopie*, p. 303. — *El Biar* : Note biographique de Pierre Vergès (1873-1954), par *Albert Brulant*, pp. 210-212.

ETHIOPIE. — Les origines de la mission d'Abyssinie (1838-1839) : Joseph Sapeto et Justin de Jacobis, par *Louis Betta*, p. 483. — *Gunde Gundie* (21-24 janvier 1844) : Visite du couvent par Justin de Jacobis, pp. 411-412.

EGYPTE. — *Port-Saïd* : La Vierge au globe. Reine du monde, et Mgr Ange-Marie Hiral (1871-1952), pp. 286-287 ; 409-410.

MADAGASCAR. — Nouvelles du Vicariat en 1954 : le dédoublement du Vicariat, p. 302. — *Farafangana* : Le jubilé sacerdotal de Mgr Antoine Sévat, p. 264.

AMERIQUE

CANADA. — Marie de l'Incarnation (1599-1672) et Louise de Marillac (1591-1660), par le Chanoine *J.-L. Beaumier*, pp. 380-385. — *Mont-réal* : Installation de MM. Corcuff et Vandonpe ; leur voyage avec M. Houfflain (5-12 octobre 1955), p. 493. — *Niagara* : Le jamboree

- international des scouts (28 juillet 1955). Consignes du Pape Pie XII aux jeunes Canadiens, p. 491.
- ETATS-UNIS ORIENTAUX. — La province en 1954 : MM. Leary et Taggart, p. 303.
- ETATS-UNIS OCCIDENTAUX. — *Province occidentale des Filles de la Charité* : Historique des maisons (*suite et fin*), pp. 179-183. (N.B. Voir *Annales*, t. 118, pp. 183-208, 262-267, 437-446.) ; Table analytique par genre d'œuvres des maisons, pp. 181-182 ; Ordre topographique des maisons, pp. 182-183 ; Ordre alphabétique des maisons, p. 183 ; Ordre chronologique de la fondation des maisons, p. 183. — L'Ecole apostolique de Los Angeles, ouverte en 1954, p. 303. — Saint-Louis (25 août 1954) : retour en Amérique des cendres de Mgr Joseph Rosati (1789-1843), pp. 212-217.
- MEXIQUE. — Le recrutement de la province en 1954, p. 303.
- CUBA. — La visite des prisons, p. 303 : détails et notes sur cette œuvre par *Hilario Chaurondo*, pp. 287-289.
- AMÉRIQUE CENTRALE. — Le recrutement dans la province en 1954, p. 303. — *Salvador* : Notice sur M. Jean Thureaud (1874-1955), par *Antoine Conte*, pp. 395-397. — *Salvador* : Le naufrage de Roger Ruiz (18 novembre 1949), esquisse biographique du missionnaire (23 avril 1920-18 novembre 1949), par *Godofredo Recinos*, pp. 508-514.
- ARGENTINE. — Nouvelles de la province en 1954 : M. Philippe Prat : le recrutement, p. 303.
- BRÉSIL. — La province et le Congrès eucharistique international de juillet 1955, p. 303.
- CHILI. — Le centenaire de l'arrivée des Lazaristes et des Filles de la Charité en 1854, p. 304. — *Santiago du Chili* : Le jubilé sacerdotal de M. Louis Felhoen : strophes saphiques d'*Augustin Carrasco*, pp. 194-195.
- COLOMBIE. — Les deux préfectures apostoliques d'*Arauca* et de *Tierradentro*, pp. 303-304. — *Zipaquirá* : Le séminaire diocésain et Mgr Francisco-Tulio Botero, p. 304. — *Zipaquirá* : La cathédrale du sel, pp. 202-203.
- EQUATEUR. — Les cinquante ans de la province, p. 290. — La question du recrutement et du personnel en 1954, p. 304.
- VENEZUELA. — Le développement des œuvres d'enseignement, p. 304.

OCEANIE

- AUSTRALIE. — Le collège de *Bendigo*, ouvert en 1954, p. 304.
- PHILIPPINES. — La visite de M. Silvestre Ojea en 1954 : la nouvelle Ecole apostolique de *Polo*, p. 304.

NOTICES OU ELEMENTS DE BIOGRAPHIES

- Paul Barbet (1874-1875), par *Henri Desmet*, pp. 422-434. — François Berthouesque (1877-1954), par *Joseph Le Cunuder*, pp. 358-374. — Joseph Cotteau (1880-1954), pp. 266-267. — Thomas Dazincourt (1821-1891), pp. 326-327. — Emile Ducarme (1884-1955), par *Hippolyte Tichit*, pp. 452-472. — Raymond Duchemin (1832-1911), entretien de septembre 1878, écrit en octobre 1910, pp. 353-354. — Georges Ferla (1901-1954), par *Henri Desmet*, pp. 257-264. — René Flament (1862-1954) : Montpellier, Châlons-sur-Marne, Chine, pp. 218-225. — Joseph Haring (1864-1955), par *Ernest Kristin*, pp. 493-494. — Frère Jules Huleu (1878-1954), par *Henri Desmet*, pp. 104-112. — Justin de Jacobis (1800-1860), pp. 411-412, 483. — Charles-François Jean (1874-1955), par *Bizart et Vansteenkiste*, pp. 435-446. — Alcide Marina (1887-1950), souvenirs de 1919 en France, pp. 264-266. — Nicolas Philbert (1729-1797), par *Jean Leflon*, pp. 184-186. — Guillaume Pouget (1774-1933), par *Jean Guillon*, pp. 250-252, 253-254 ; par *Louis Chaigne*, pp. 252-253 ; par *François Mauriac*, pp. 254-256 ; par *Raymond Cortat*, pp. 267-272 ; par *Marcel Lévêque*, pp. 256-257 ; par *Emmanuel Mounier*, p. 256 ; par *Marcel Chauvenet*, p. 413. —

Théodore Reymers (1877-1955), par Jean Gonthier, pp. 494-501. — Joseph Rosati (1789-1843), pp. 212-217. — Georges Rouyer (1872-1954), pp. 203, 496. — Roger Ruiz (1920-1949), par Godofredo Recinos, pp. 508-514. — Albert Santorre (1900-1955), pp. 484-486. — Joseph Sapeto (1811-1895), p. 483. — Paul Tchang (1888-1954), par Frère van den Brandt, pp. 196-198. — Jean Theaureaud (1874-1955), par Antoine Conte, pp. 395-397. — Pierre Vergès (1873-1954), par Albert Brulant, pp. 210-212.

BIBLIOGRAPHIE

- San Vincenzo : Corrispondenza, t. V (1640-1642), traduction italienne Fornaciari, pp. 188-189.
- Sainte Louise de Marillac. *L'espect social de son œuvre*, par Sister Margaret Flinton, pp. 694-696.
- Constitutions de la Congrégation de la Mission : le texte latin, la traduction française et la traduction espagnole, p. 409 ; traduction italienne, p. 691.
- Alfred Diaire : *Les baptêmes en danger de mort*, p. 691.
- Bugnini-Bellocchio : *De rubricis ad simplicem formam redigendis Commenlarium*, p. 691.
- Sarnelius : *Guia sentimental do Caraca*, p. 187.
- The Castelknock College : *Chronicle* 1954, vol. LXIX, p. 189.
- Hôtel des Invalides : le souvenir de *Parmentier*. Le conflit de 1772 entre l'Hôtel des Invalides et les Filles de la Charité (notes et études par le général pharmacien Massy), pp. 190-191.
- Hilario Chaurrondo : *Las Hijas de la Caridad en el hospital de San Lazaro* (1954-1954), p. 410.
- Hilario Chaurrondo : *Cuba (Almanaque 1955)*, p. 410.
- Giovanni-Felice Rossi : S. Thomas d'Aquin et l'Immaculée Conception, p. 411.
- Giovanni-Felice Rossi : *La fondazione di Chiaravalle della Colomba*, p. 190.
- Raymond Chalumeau : *Le Collège jésuite de Montauban*, p. 189.
- Farid Jabre : Contribution sur El-Ghazali (1058-1111) dans M.I.D.E.O., p. 187.
- Gerardus van Winsen : *Meelevend begrijpen*, etc..., p. 188.
- Humberto Padovani et Luis Castagnola : *Historia da filosofia*, pp. 189-190.
- Père Pouget : *Logia*, p. 693.
- Henri Desmet : *Sœur Rosalie*, p. 186.
- Marie Szapska : *L'huile de la lampe*, p. 692.
- Salvatore Morosini : *Mio fratello don Giuseppe*, p. 188. — Jean Leflon : Nicolas Philbert, évêque constitutionnel des Ardennes, pp. 184-186.
- Luigi Castagnola : *Papini*, p. 188.
- Jacques Leclercq : *Vie du Père Lebbe*, p. 410.
- Vandagnotti A. : *Suor Clarac*, pp. 412-413.
- Giovanni-Felice Rossi : *San Savino vescovo di Piacenza*, p. 692.
- Ricardo Rabanos : *San Pablo*, p. 412.
- Antonio Mordini : *Il convento di Gunde Gundié*, pp. 411-412 (visite du couvent par Mgr de Jacobis, 21-24 janvier 1844).
- Hilario Chaurrondo : *Recopilation...*, p. 693.
- Giuseppe Tamagnone : *Il decoro della casa di Dio. Tome II. Le sacre funzioni*, pp. 693-694.
- Francesco Avidano : *Il grande messaggio mariano del 1830* (tome second), p. 190.
- Amédée Huc : *Elévations sur le mystère de la Médaille Miraculeuse*, p. 187.

- Jean Cantinat : *Au cœur de notre Rédemption*, p. 186.
Maurice Duvaltier : *Retraite...* Rome (25 mars-2 avril 1952), p. 409.
Marie, Reine du monde, et Mgr Ange-Marie Hirat, p. 409.
Henri Desmet : *Au foyer de l'Imitation*, pp. 186-187.
Congrès mondial des Enfants de Marie-Immaculée (Rome, 13-17 juillet 1954), p. 409.

NECROLOGIE

- Missionnaires, 191, 413, 696.
Sœurs, 192, 413-416, 697-698.

GRAVURES

- Sœur Rosalie (Jeanne-Marie Rendu), *Confort*, 9 septembre 1876-Paris, 7 février 1856, gravure par Claude-Ferdinand Gaillard (7 janvier 1834-20 janvier 1887), p. 64.
L'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie visitent le 28 mars 1954 la crèche de Sœur Rosalie, p. 65.
Signature de Sœur Rosalie, p. 65.
Antoine-Frédéric Ozanam (*Milan*, 23 avril 1813-*Marseille*, 8 septembre 1853), dessin de Anne-François-Louis Janmot (21 mai 1814-1^{er} juin 1892), p. 80.
Episode des Journées de Juin : les émeutiers chez Sœur Rosalie : « On ne tue pas ici ! », p. 81.
Rome : 1^{er} novembre 1954, à Pinetta Sachetti, pose de la première pierre de la Maison Centrale des Filles de la Charité. Vue d'ensemble ; le cardinal Valerio Valeri, le T.H.P. Slattery, p. 288.
Saint-Louis (Etats-Unis) : à la Cathédrale, le 26 août 1954. Retour à Saint-Louis des cendres de Mgr Joseph Rosati, décédé à Rome le 25 septembre 1843. Les cendres de Mgr Joseph Rosati, évêque de Saint-Louis (†1843), déposées sous le cercueil du cardinal Guenon (1862-1946), archevêque de Saint-Louis, p. 289.
Paris : La Commission de Droit canonique (septembre 1954), avec le T.H.P. Slattery : MM. Giacchino, Contassot, Cocchi, Fernandez, Czapia Wacław, van Ruyven, Checconi, Brutau, p. 304.
M. Guillaume Pouget (14 octobre 1947-24 février 1933), p. 304.
Hong-Kong (mai 1954) : Au sortir des prisons de Chine, M. Hippolyte Tichit et Mgr André Defebvre, p. 305.
Tabriz : M. François Berthouesque (24 mai 1877-16 janvier 1954), p. 305.
Paris : Les membres de la XXXII^e Assemblée générale, p. 480. — Les six Assistants généraux du 2 juillet 1953 : MM. Contassot, Campo, Lapalorcia, Zimmerman, Knapik, Godinho, p. 481.
Castelgandolfo (3 septembre 1955) : Pie XII, Mgr Capdevila, M. Bisoglio, Procureur près le Saint-Siège, et M. Caverio, p. 496.
Petropolis (Brésil) : La maison d'études. — DaLat (Vietnam) : *Le domaine de Marie*, p. 497.

SAINT VINCENT DE PAUL

Editions actuelles de son œuvre écrite

a) Des quatorze volumes de l'édition Pierre Coste (1873-1935 ; cf *Annales*, t. 101, pp. 227-262), tirée à trois mille exemplaires, près d'un millier de collections restent *encore disponibles*, au début de 1956. Ceci pour couper court à des informations manifestement erronées.

b) Bien que disponibles *pour tout acheteur* (en vente chez Gabalda, 90, rue Bonaparte, Paris), il est à noter ici dans les *Annales* qu'un prix *spécial* (de réduction évidemment), est consenti aux membres de la famille vincentienne (s'adresser 95, rue de Sèvres, Paris). Il est entendu que les quatorze volumes de cette édition sur *papier alfa* ne se peuvent vendre séparément.

c) Signalons que les tomes XI-XII de ladite édition Coste (la même composition typographique) ont été *tirés à part*, mais sur un *papier moins fort*, sous le titre : *Entretiens spirituels de saint Vincent de Paul à ses missionnaires*. Les deux volumes se vendent à bon compte (95, rue de Sèvres, Paris). Il existe une traduction *italienne* desdits tomes XI-XII.

d) Pour les *Conférences aux Sœurs* (texte des tomes IX-X), il existe, depuis 1953 une édition sur *papier bible*, en un *volume* qui, *relié*, se vend au prix étonamment bas de 900 francs. (S'adresser 140, rue du Bac). Ledit volume *peut être répandu* dans le public. Il constitue même un cadeau très apprécié pour MM. les Curés, Aumôniers, bienfaiteurs et autres personnes.

e) Des susdits tomes IX-X, il existe une *traduction espagnole*, due aux soins de Mgr Carmelo Ballester (en vente, 140, rue du Bac). Des deux tomes susdits de la collection Coste, il existe actuellement une édition *italienne* (traduction Marina), *polonaise* (traduction Kurtyka), *slovène* (traduction Nastran), *anglaise* (traduction Leonard), etc... L'édition allemande est en préparation. Cette brève note ne parle que de l'édition *intégrale* du texte Coste de saint Vincent, et non des extraits, anthologies, choix, qui existent actuellement en diverses langues.

F. C.

P.-S. — Quant à la *Vie de saint Vincent*, par Pierre Coste, la seconde édition est épuisée, depuis plusieurs années. Le texte est *propriété* de l'éditeur Desclée (rue des Saints-Pères, Paris) Il est maître de la réédition éventuelle.

- M. Bacaieoa, p. 492 ; Prédications, p. 502 ; Le cent vingt-cinquième anniversaire de la Médaille, pp. 514-515. — *Perse Sainte-Jeanne d'Arc* (8 mai 1955), centenaire de la maison des Filles de la Charité, pp. 434-435.
- FRANCE. — *Annecy* : La fondation de la mission en 1640, vue par la Mère de Chaugy, pp. 624-625. — *Aubervilliers* : *Les Missionnaires sous le Chapiteau*, par Mgr Paul-Louis Touzé, pp. 446-452. — *Lisieux* : Pèlerinage des Missionnaires de Paris (19 juin 1955), pp. 473-474. — *Sariat* : Le Séminaire de Sariat (suite), par Félix Contassot, Chapitre II. Premiers essais de Séminaire (1584-1683), pp. 629-640 ; Chapitre III. Les débuts des Lazaristes (1683), pp. 640-647 ; Chapitre IV. Séminaire à Sariat, pp. 647-661 ; Chapitre V. Le personnel du Séminaire, pp. 661-678. — *Toulouse* : Le nouveau Visiteur (25 août 1955), M. Charles Philibaud, p. 784.
- GRÈCE. — *Thessaloniki* : Centenaire de l'arrivée des Filles de la Charité, par François Fréris, pp. 502-507.
- HOLLANDE. — Les vingt-cinq ans de la Mission néerlandaise en France (5 juin 1955), note historique, p. 472.
- IRLANDE. — *Birchfield* : Centenaire de la première maison des Filles de la Charité. Visite du T.H.P. Slattery (octobre-nov. 1955), p. 493.
- ITALIE. — *Inta* : Mort et notice de M. Albert Santorre (1900-1955), pp. 484-486. — *Miglianico* : La sixième paroisse de la province romaine, pp. 507-508.
- SLOVAQUIE. — Les origines de la Vice-Province : note biographique de Joseph Hárinc (1864-1955), par Ernest Kristin, pp. 497-499.
- TURQUIE. — Ephèse-Panaya 1955 : pèlerinages et manifestations diverses, par Joseph Euzet, pp. 608-620 ; la question d'Ephèse, par M. Louis Massignon, pp. 609-613.

ASIE

- CHINE. — Notice biographique de M. Emile Ducarme (2 avril 1884-29 mai 1955), par Hippolyte Tichit, pp. 452-472. — Emprisonnement de Mgr John O'Shea, p. 483. — Souvenirs de prisons chinoises (11 mars 1951-31 mars 1952), par Sœur Marguerite Raymond, pp. 515-539.
- LIBAN. — Les missions dans les villages phanais, par Jean-Baptiste Caplanne, pp. 604-607.

AFRIQUE

- ETHIOPIE. — Les origines de la mission d'Abyssinie (1838-1839) : MM. Joseph Sapeto et Justin de Jacobis, par Louis Betta, p. 483.

AMERIQUE

- CANADA. — *Niagara* : Le jamboree international des scouts (28 juillet 1955). Les consignes du Pape aux scouts catholiques, p. 491. — *Montréal* : L'installation de MM. Corcuff et Vandoorpe (13 octobre 1955) : leur ministère évoqué par M. Houfflain, p. 493.
- SALVADOR. — M. Roger Ruiz (son naufrage, le novembre 1949) : esquisse biographique par Godofredo Recinos, pp. 508-511.
- ÉCOLOGIE. — PP. 696-698.

BIBLIOGRAPHIE

- Constitutions* (édition italienne), p. 691 ; Alfred Diacon, p. 691 ; Benini-Bellocchio, p. 691 ; Mare Czapska, p. 692 ; Giovanni Felice Rossi, p. 692 ; Chevalier-Pouget, p. 693 ; Chevrillon, p. 693 ; Tamazzone, p. 693 ; Sœur Margaret Flinton, pp. 694-696.

GRAVURES

- Paris* : Les membres de la XXXII^e Assemblée générale, p. 480. — Les six Assistants généraux du 2 juillet 1955 : MM. Contas-et, Campo, Lapalorcia, Zimmerman, Knapik, Godinho, p. 481.
- Castelgandolfo* (3 septembre 1955) : Pie XII, Mgr Capledda, M. Bisoglio, Procureur pr. le Saint-Siège, et M. Cavero, p. 496.
- Petropolis* (Brésil) : La maison d'études. — *Dalat* (Vietnam) : Le domaine de Marie, p. 497.

SAINT VINCENT DE PAUL

Editions actuelles de son œuvre écrite

a) Des quatorze volumes de l'édition Pierre Coste (1873-1935 ; cf *Annales*, t. 101, pp. 227-262), tirée à trois mille exemplaires, près d'un millier de collections restent *encore disponibles*, au début de 1956. Ceci pour couper court à des informations manifestement erronées.

b) Bien que disponibles *pour tout acheteur* (en vente chez Gabalda, 90 rue Bonaparte, Paris), il est à noter ici dans les *Annales* qu'un prix *spécial* (de réduction évidemment), est consenti aux membres de la famille vincentienne (s'adresser 95, rue de Sèvres, Paris). Il est entendu que les quatorze volumes de cette édition sur *papier alfa* ne se peuvent vendre séparément.

c) Signalons que les tomes XI-XII de ladite édition Coste (la même composition typographique) ont été *tirés à part*, mais sur un *papier moins fort*, sous le titre : *Entretiens spirituels de saint Vincent de Paul à ses missionnaires*. Les deux volumes se vendent à bon compte (95, rue de Sèvres, Paris). Il existe une traduction *italienne* desdits tomes XI-XII.

d) Pour les *Conférences aux Sœurs* (texte des tomes IX-X), il existe, depuis 1953 une édition sur *papier bible*, en *un volume* qui, *relié*, se vend au prix étonnamment bas de 900 francs. (S'adresser 140, rue du Bac). Ledit volume *peut être répandu* dans le public. Il constitue même un cadeau très apprécié pour MM. les Curés, Aumôniers, bienfaiteurs et autres personnes.

e) Des susdits tomes IX-X, il existe une *traduction espagnole*, due aux soins de Mgr Carmelo Ballester (en vente, 140, rue du Bac). Des deux tomes susdits de la collection Coste, il existe actuellement une édition *italienne* (traduction Marina) *polonaise* (traduction Kurtyka), *slovene* (traduction Nastran), *anglaise* (traduction Leonard), etc... L'édition allemande est en préparation. Cette brève note ne parle que de l'édition *intégrale* du texte Coste de saint Vincent, et non des extraits, anthologies, choix, qui existent actuellement en diverses langues.

F. C.

P.-S. — Quant à la *Vie de saint Vincent*, par Pierre Coste, la seconde édition est épuisée, depuis plusieurs années. Le texte est *propriété* de l'éditeur Desclée (rue des Saints-Pères, Paris). Il est maître de la réédition éventuelle.

Annales de la Mission Volumes 1 - 126 - Link Page

[Previous](#) [Annales Volume 118](#)

[Next](#) [Annales Volume 121](#)

[Return to Electronic Index Page](#)